
Annales de la Congregation de la Mission

Vincentian Journals and Publications

1937

Volume 103: 1938

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/annales>

 Part of the [History of Religions of Western Origin Commons](#)

Recommended Citation

Volume 103: 1938, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).
<http://via.library.depaul.edu/annales/103>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

SAINT VINCENT DE PAUL

ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

DE LA MISSION

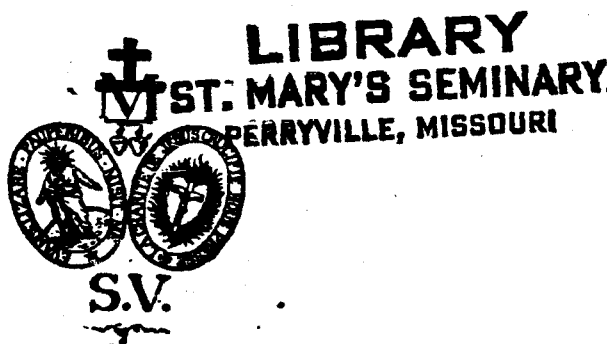
(LAZARISTES)

ET DE LA COMPAGNIE

DES FILLES DE LA CHARITÉ

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS

TOME 103 — ANNÉE 1938.



A PARIS, RUE DE SÈVRES, 95

1938

ST. MARY'S SEMINARY LIBRARY
Perryville, Missouri

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

LIVRE IV. — DE 1874 à 1918

CHAPITRE XLI. — M. Boré, supérieur général (*suite*).

SOMMAIRE. — La Province de Picardie.

A partir de 1875, la Picardie vient en second lieu sur le catalogue. La province de Picardie a bien droit, semble-t-il, d'être nommée la première, après celle qui contient la Maison-Mère ; car c'est en Picardie que la Congrégation de la Mission a été *conçue*, suivant l'expression de saint Vincent, le 25 janvier 1617, par le sermon de Folleville, qui a été le premier sermon de la Mission. Qu'il soit permis d'ajouter que sur les sept premiers compagnons de saint Vincent, quatre étaient picards : MM. de la Salle, du Coudray, Bécu et Dehorgny.

La province civile de Picardie désignait, avant la Révolution, la partie de la France comprenant le Vermandois, capitale Saint-Quentin ; l'Amiénois, capitale Amiens ; le Valois, capitale Crépy ; le Santerre, capitale Péronne ; le Ponthieu, capitale Abbeville ; le Boulonnais, capitale Boulogne-sur-Mer ; la Thiérache, capitale Guise ; le Vimeu, capitale Saint-Valéry. La capitale générale était Amiens. A la Révolution, la Picardie fut coupée en plusieurs morceaux et forma le département de la Somme et une partie des départements du Pas-de-Calais, de l'Aisne et de l'Oise.

La province *lazaristique* de Picardie fut érigée par M. Watel, en 1703, et annoncée officiellement par la circulaire du 23 janvier 1704. La province comprit

dès le début sept maisons : Amiens, Noyon, Arras, Beauvais, Boulogne-sur-Mer, Bayeux et Notre-Dame de la Délivrande. Elle était donc plus vaste que la Picardie civile, puisqu'elle empiétait sur la Normandie, par Bayeux. Plus tard, elle s'annexa le Soissonnais et le Cambrésis, par les maisons de Soissons et de Cambrai. Son premier visiteur fut M. Germain, et la province de Picardie apparaît pour la première fois dans nos Assemblées en 1711.

En 1789, la province comprenait 9 maisons, dont 8 Grands séminaires, qui avaient 3 ou 4 directeurs chacun, sauf celui d'Amiens qui en comptait 6. Toutes ces maisons furent balayées par la Révolution et les confrères dispersés ou massacrés. Une fois la tourmente passée, les confrères survivants rentrèrent dans leurs anciennes maisons, et peu à peu la province se reconstitua. En 1829, elle prend part à l'Assemblée générale qui élut M. Salhorgne, Supérieur général. Ce dernier vint se réfugier quelque temps en Picardie, à Amiens, lors des troubles de 1830, et les reliques de saint Vincent vinrent également en Picardie dans la petite ville de Roye, à la même époque. C'est d'Amiens que M. Salhorgne date quelques-unes de ses circulaires, et dans l'une d'elles (celle du 1^{er} janvier 1832), le digne Supérieur général fait cette petite confidence qu'on n'est pas habitué à trouver dans les documents de ce genre : « Le supérieur du Séminaire (où je suis réfugié) est M. Ferdinand Bailly, celui-là même qui, lors de mon élection a réuni plusieurs suffrages. Pourquoi l'Esprit-Saint n'en a-t-il pas inspiré quelques-uns de plus ? Je serais heureux parce que... la Congrégation serait bien gouvernée ». Ce M. Bailly fut le premier visiteur de la province de Picardie reconstituée. Il eut quelques difficultés avec M. Nozo, Supérieur général, originaire de la

Picardie. M. Bailly eut pour successeur dans la charge de visiteur de Picardie : MM. Jean Brioude et Pierre Gaillard. A l'époque que nous étudions, c'est M. Sudre qui tient les rênes de la province appelée province d'Amiens en 1864 et reprenant son nom traditionnel de Picardie en 1870.

M. Sudre Augustin était né en 1819, dans le département du Tarn. Il avait fait ses études secondaires au collège d'Albi, où, d'après son professeur de seconde, il n'avait qu'un défaut : celui de ne laisser à ses condisciples aucun premier prix. Il entra au Grand séminaire d'Albi, en 1837 ; après avoir reçu le sous-diaconat, il demanda à être reçu dans la Congrégation. Son Supérieur donnait de lui les témoignages les plus favorables, mais faisait remarquer que ses parents s'opposaient à sa vocation de la manière la plus formelle ; l'un de ses parents, en effet, l'avait couché en joue avec un fusil, comme pour lui indiquer ce qui l'attendait s'il donnait suite à son projet. Le jeune Sudre ne se laissa pas déconcerter ; il se sauva en cachette et vint frapper à la porte de Saint-Lazare, le 1^{er} juin 1842. L'année suivante, il fut ordonné prêtre par Mgr Affre, et fut placé au Grand séminaire de Saint-Flour, comme professeur de philosophie ; on dit qu'il avait une affection particulière pour l'ouvrage de *Goudin*. En 1844, il fit les vœux et fut nommé professeur de dogme ; en 1845, on le chargea de ce qu'on appelait le Grand cours, dont l'idée avait été lancée par M. Peyrac ; il fit ce cours, de 1845 à 1848. A cette époque, il fut placé à Montpellier, comme professeur de dogme, jusqu'en 1851.

C'est alors qu'il vint à Evreux comme professeur de morale. A Evreux, comme à Saint-Flour et à Montpellier, il plut aux élèves par son entrain, sa

ciarté et sa franchise. En morale, cependant, il était un peu sévère et trouvait quelquefois les opinions de saint Alphonse de Liguori, trop favorables à la faiblesse humaine. Ce sera, toute sa vie, la tendance de son caractère. M. Sudre n'était pas d'accord non plus avec l'évêque d'Evreux ; mais ici, c'était plus grave que de n'être pas du même avis que saint Alphonse de Liguori, et l'évêque le montra bientôt en demandant le changement de M. Sudre. Dans la lettre qu'il écrit au Supérieur général, l'évêque reproche à M. Sudre « d'avoir excité les élèves à prendre parti dans la question du changement de rite ». Il faut dire qu'à cette époque il y avait un mouvement dirigé par Dom Guéranger, pour le retour à la liturgie romaine ; ce mouvement avait ses adversaires, dont l'évêque d'Evreux et certains évêques, qui voyaient avec peine la disparition des liturgies occidentales et qui auraient désiré que l'Eglise Romaine les maintint, comme elle maintenait les vieilles liturgies orientales. Mais le P. Etienne venait, par une circulaire du 1^{er} novembre 1851, de rétablir dans la Compagnie la liturgie romaine. M. Sudre s'était pénétré des belles idées de cette circulaire et sans doute il en avait parlé, soit dans son enseignement public, soit dans des conversations particulières. L'évêque l'apprit ; il crut qu'il y avait là un manque de soumission, et il exigea le départ de M. Sudre. Les biographes de M. Sudre ont dit qu'il y avait une autre raison à ce départ ; Mgr Baunard a dit dans le toast qu'il fit pour le jubilé de M. Sudre, que l'évêque était un peu gallican et que M. Sudre ne l'était pas et enseignait sans crainte l'infailibilité pontificale qui n'était pas encore définie à cette époque.

Quoiqu'il en soit des véritables raisons, le fait est que M. Sudre fut changé en 1854 et remplacé au Grand

séminaire de Saint-Flour, mais cette fois comme professeur de morale. Il eut alors comme élèves deux futurs évêques et un futur supérieur général, le P. Fiat. Au témoignage de ce dernier, l'enseignement de M. Sudre était clair, méthodique, vivant ; on ne dormait pas aux classes de morale.

En 1857, l'archevêque de Cambrai demanda les lazaristes pour la direction de son Grand séminaire. Le P. Etienne avait fait choix de M. Peyrémond pour la nouvelle fondation ; mais il y eut une levée de boucliers à Saint-Flour pour protester contre le départ de M. Peyrémond et alors M. le Supérieur général choisit M. Sudre pour ce poste difficile et important.

Nous verrons plus loin quand nous parlerons de Cambrai, comment M. Sudre remplit sa fonction de supérieur du Grand séminaire. Pour le moment, nous ne parlons que du visiteur de Picardie. M. Sudre fut appelé à ce poste en 1862. Il succédait à des hommes de grande valeur ; il ne leur fut pas inférieur et il conduisit la province jusqu'à sa mort avec l'habileté et la fermeté d'un pilote qui sait voir les écueils et qui sait donner en temps opportun le coup de barre qui fait éviter les naufrages. Supérieur, M. Sudre fut critiqué ; visiteur, nous n'avons lu aucune plainte à ce sujet. Dans ses rapports de visite, il apparaît comme l'homme du devoir, de la règle, soucieux de maintenir les maisons de sa province dans l'observance des Directoires. Il fut aussi l'homme intègre qui ne fait pas acception des personnes. Des religieuses s'étaient plaintes à Paris contre un confrère. M. Sudre fit une enquête ; il confronta, pesa les dires, étudia froidement les faits et il ne craignit pas de dire que le confrère s'était toujours acquitté de son office avec zèle et prudence et que par con-

séquent il n'y avait pas à tenir compte des plaintes des Sœurs. Il est beau également de lui voir rendre hommage à certains confrères moins bien vus par les autorités ecclésiastiques. Il dit franchement que telle maison de sa province a la palme de la régularité et que cela est dû aux qualités de tel ou tel. M. Sudre fait l'impression dans ses visites de mettre en pratique la parole de Notre-Seigneur : *Est, est ; non, non.*

Après avoir parlé du chef, de la tête de la province, parlons des maisons et des confrères, des membres du corps moral appelé la Picardie. On pourrait croire que la première maison sur le catalogue fut la maison du visiteur, c'est-à-dire, celle de Cambrai ; et cependant, il n'en est rien, au moins sur les catalogues de 1874, 1875, 1876 ; ce n'est qu'à partir de 1877 que Cambrai a le numéro 1. Nous suivons ici les catalogues des 3 premières années de M. Boré.

La première maison est *Amiens*, où du reste se tenaient les Assemblées provinciales. Les Lazaristes y avaient été appelés du temps de saint Vincent ; mais la mort de l'Abbé de Sery empêcha la réalisation de ce dessein du vivant du saint fondateur et ce ne fut qu'en 1662 que nos confrères élurent domicile dans la capitale de la Picardie. Mgr Faure, évêque d'Amiens, unit à perpétuité son Grand séminaire à la Congrégation de la Mission. Le premier supérieur fut M. Nicolas Guillot ; parmi ses successeurs il faut signaler M. Watel qui devint ensuite Supérieur général. Les bâtiments occupés au début étaient trop étroits et peu accommodés pour un Grand séminaire. Ce fut sous Mgr de la Mothe, grand et saint évêque, vrai picard dans son parler, que l'on construisit de 1736 à 1741 le bâtiment qui servit de Grand séminaire jusqu'à la Séparation, en 1905. Ce bâti-

ment était intelligemment compris et c'est sur son modèle que notre Saint-Lazare actuel fut construit au XIX^e siècle. Pendant la Révolution, le Grand séminaire devint d'abord un hôpital militaire, puis un dépôt de mendicité et ne reprit son affectation première qu'en 1816. Les Supérieurs du XIX^e siècle furent M. de Wailly, qui devint Supérieur Général, M. Bailly, M. Brioude, M. Gillot de légendaire mémoire qui s'attira les foudres de Mgr Boudinet par son parler trop picard et M. Chevalier qui ramena la paix par sa douceur, sa délicatesse, s'imposa par son intelligence et son savoir-faire. En 1874, M. Chevalier devint Assistant de la Congrégation. Son départ laissait un grand vide, difficile à combler. Pour y parer, le P. Boré fit choix de M. Vincent Terrasson dont nous avons déjà parlé à propos de la Maison-Mère où il fut sous-Assistant. M. Terrasson s'efforça d'organiser les études d'après un plan nouveau. La philosophie se faisait alors au petit séminaire de Saint-Riquier ; M. Terrasson voulait l'établir à Amiens, au Grand séminaire ; il avait aussi d'autres projets de réforme du même genre ; mais Mgr Bataille n'entra pas dans ses vues ; on comprit à Paris que M. Terrasson n'était plus en communauté d'idées avec l'évêque et que cela paralyserait son ministère ; aussi le rappela-t-on à Paris, bien que l'évêque déclara qu'il aimait et estimait beaucoup l'excellent M. Terrasson. M. Terrasson n'était resté qu'un an ; il fut remplacé par M. Tournier en 1875.

M. Tournier Eugène-Jean-Numa, était né à Siran, diocèse de Montpellier, en 1832. Il avait d'abord été collaborateur des confrères au petit séminaire de Montpellier et, en 1856, il était entré dans la Congrégation. En 1857, le Directeur du Séminaire interne disait de lui : « qu'il avait un caractère bon, affec-

tueux, sensible ; qu'il était vertueux, bien pieux, bien régulier, très aimé de ses confrères, très attaché à sa vocation pour laquelle il avait fait de grands sacrifices ; un des meilleurs sujets du séminaire pour la capacité, ayant de grandes dispositions pour la prédication, jouissant d'une bonne santé et disposé à faire tout ce qu'on voudra ». On l'envoya d'abord au Grand séminaire de Soissons où il enseigna successivement le dogme et la morale. Il avait une grande réputation de théologien ; c'était un esprit cultivé et il gagnait tous les cœurs par sa bonté paternelle. Aussi lorsqu'il fallut nommer un Supérieur au Grand séminaire de Soissons, après la guerre de 1870, il n'y eut qu'une voix, en haut et en bas, pour dire que M. Tournier était le plus propre à diriger la barque. Il la gouverna pendant quatre ans de 1871 à 1875. Ce fut alors que pour remplacer M. Terrasson à Amiens et pour satisfaire Mgr Bataille, on songea à M. Tournier. Cela ne faisait pas l'affaire de Mgr Dours, évêque de Soissons qui avait M. Tournier en grande estime et qui regretta amèrement son départ. A Amiens, de 1875 à 1881, M. Tournier fit revivre le temps de M. Chevalier. Il conquit en peu de temps l'estime et la sympathie universelles par sa science, sa douceur, son affabilité. Il donna une grande impulsion aux études et maintint le bon esprit chez les séminaristes picards dont la tête chantait quelquefois, mais dont le cœur était bon. M. Tournier se préoccupait aussi de l'avenir de la Congrégation ; et d'Amiens, il envoyait souvent des lettres à Paris pour qu'on formât à Saint-Lazare de bons sujets, aptes à être plus tard d'excellents directeurs, bien façonnés aux procédés de l'argumentation scolastique. M. Tournier travaillait également à la rédaction d'un manuel de piété pour les

séminaristes. Mais comme M. Edouard Rosset avait entrepris le même travail, le P. Boré régla à chacun sa tâche pour ne pas se faire concurrence. Sous la supériorité de M. Tournier le nombre des élèves du Grand séminaire d'Amiens atteignit la centaine.

MM. Terrasson et Tournier furent aidés à Amiens par d'excellents directeurs. Nommons d'abord M. Anglade Jean-Alexandre, qui sera supérieur après M. Tournier en 1881. M. Anglade était né dans le diocèse de Toulouse en 1831, était entré dans la Congrégation en 1853. Au moment de ses vœux, le Directeur du Séminaire constatait que « M. Anglade était bon et doux, malgré quelques petites vivacités vite réprimées, qu'il était très régulier et très pieux et fort estimé et aimé de ses confrères ». On le destina d'abord pour Carcassonne où un confrère venait de quitter le Grand séminaire furtivement, laissant une lettre sur sa table de travail pour indiquer qu'il était allé dans un ordre plus austère, comme le permettait le Droit canon. Le confrère en question en eut bien vite assez des haricots et des choux de l'Ordre plus sévère et il revint à la vie, plus mitigée mais aussi sainte, des Lazaristes. Dès lors M. Anglade ne pouvant pas aller jusqu'à Carcassonne où la place n'était plus vide, on l'arrêta à Montpellier où il resta deux ans. En 1860, il fut nommé à Amiens où il devait rester 31 ans. Il fut bien question en 1871 de le nommer sous-directeur du Séminaire interne à la place de M. Fiat ; mais ce projet n'eut pas de suite et M. Anglade continua ses cours à Amiens. On cherchait alors un manuel de théologie à l'usage de nos séminaires et la majorité des confrères opinait pour réimprimer le vieux Collet du XVIII^e siècle, en l'adaptant aux temps mo-

dernes. Voici les idées principales du mémoire de M. Anglade sur ce sujet :

« 1° Laisser le texte autant que possible tel qu'il était, avec sa forme argumentaire qui se prête si bien à la discipline de l'intelligence ; 2° réformer les opinions un peu sévères en morale, en les adaptant à celles de Saint Liguori ; 3° n'ajouter que le strict nécessaire ; cependant, les traités de l'Eglise, de la justice, des contrats sont à refaire entièrement ; 4° laisser les objections, au moins en partie, parce qu'elles sont très utiles pour la formation du jugement. » Il semblait à M. Anglade que « de la sorte le travail de remaniement ne serait pas trop considérable, que Collet ne perdrait pas sa physionomie d'auteur simple, facile, clair, solide, tout en se dépouillant un peu de sa rigidité. Un pareil manuel, se rapprochant de la manière de la *Somme Théologique* de Saint Thomas, lui semblait propre à former le jugement, à développer le bon sens d'hommes appelés à se prononcer souvent, au confessionnal et ailleurs, à résoudre bien des cas parfois embarrassants. » M. Anglade cherchait à faire des séminaristes prudents plutôt qu'érudits. Il voyait les futurs prêtres tels qu'ils devaient être dans le ministère et il s'abaissait à les bien pénétrer des connaissances ordinaires, utiles et pratiques, plutôt qu'à les gonfler de connaissances qui ne leur serviraient jamais, sinon peut-être à s'enfler dans leurs cœurs. Nous verrons sous M. Fiat comment M. Anglade a rempli sa charge de supérieur de 1881 à 1891.

Un autre excellent directeur au Grand séminaire d'Amiens fut M. Charles Devin, né en 1843, à Longueville près de Metz, neveu du Père Etienne, frère d'Auguste Devin qui fut secrétaire général, visiteur de Syrie. M. Charles Devin était entré dans la

Congrégation en 1861. Après son ordination sacerdotale en 1867, il fut placé à Amiens et y resta jusqu'en 1878. C'était un prêtre distingué dans ses manières, un directeur éclairé, expérimenté, un missionnaire d'une piété simple, un homme prudent, ferme, discret, l'homme du devoir par excellence. Quand il quitta Amiens, en 1878, consulté par l'autorité suprême s'il acceptait d'aller aux Missions Étrangères, il répondit qu'il était à l'entière disposition de ses supérieurs, qu'il avait abdiqué sa volonté par les vœux et qu'on pouvait faire de lui ce qu'on voudrait. En réalité, il n'alla pas aux Missions étrangères, mais fut placé à Tours.

Un autre directeur qui devait passer d'Amiens à la Chine était M. Dauverchain François, né au Quesnoy, en 1842, entré dans la Congrégation en 1865. Après un séjour de 2 ans à Constantine, il fut placé à Amiens en 1871. Il était d'une santé délicate, ce qui semblait compromettre le grand désir qu'il avait d'aller en Chine ; mais le climat d'Amiens, dit sa notice, lui fit beaucoup de bien ; il reprit des forces et en 1879, on le jugea bon pour le Céleste Empire.

M. Lagarde Jean-Baptiste, né dans la Corrèze, et directeur pour lors au Grand séminaire d'Amiens, n'avait pas les mêmes ardeurs apostoliques que M. Dauverchain, puisqu'il était entré dans la Congrégation avec une permission écrite du P. Etienne, l'autorisant à aller tous les ans dans sa famille pour soulager son vieux père et sa vieille mère. Si le P. Etienne avait accepté cette condition, c'est qu'il savait que M. Lagarde n'en abuserait pas et que ces petits séjours annuels chez les siens ne nuiraient ni à sa sainteté ni à son ministère. Sous le P. Boré, pourtant rigide, on lui accorda davantage encore ; on l'autorisa à sortir temporairement de la maison d'Amiens,

attendu que la situation de ses vieux parents était devenue plus précaire ; et il fut bien convenu qu'il faisait toujours partie de la Compagnie, qu'il pouvait jouir des privilèges de la Congrégation et que s'il venait à mourir chez ses parents, il aurait droit aux suffrages. Du reste, M. Lagarde s'engageait à acquitter fidèlement les messes pour les défunts de la Compagnie. Quand M. Lagarde eut réglé toutes ses affaires de famille et rendu à son père et à sa mère les devoirs que prescrit la loi naturelle, il s'en revint tranquillement occuper dans la Congrégation les postes qui lui furent confiés. M. Lagarde a écrit un certain nombre d'ouvrages sur la Doctrine catholique, sur la Sainte Vierge, sur le Saint Evangile. Après avoir été en divers endroits, particulièrement à Dax, où il fut professeur de philosophie, célèbre par les « *entités et les relations* » auxquelles il ramenait tout, il s'en ira comme aumônier de nos Sœurs à l'Hay, et y mourra subitement en 1911.

Le dernier directeur au Grand Séminaire d'Amiens était M. Dibou François. Il était né dans le diocèse de Rennes, en 1823, avait été successivement missionnaire diocésain, très apprécié dans la Bretagne, puis supérieur du petit Séminaire de Versailles, de 1864 à 1873. Le journal *L'Univers* a fait un grand éloge du beau rôle joué par M. Dibou pendant la guerre. En 1873, M. Dibou se sentit appelé à une vie plus parfaite et entra chez nous ; il avait 50 ans. On ne lui fit pas faire beaucoup de séminaire, puisque la même année, en septembre, il est placé au Grand Séminaire d'Amiens. Il y demeura jusqu'en 1877. La *Semaine Religieuse* d'Amiens a dit de notre confrère qu'il avait « un esprit distingué, un rare discernement, une persuasive douceur ; elle ajoute qu'il fut un excellent prédicateur et ce qui est plus

rare, continue-t-elle, un remarquable formateur à la prédication ; il fut également un religieux modèle, un directeur très goûté ». M. Dibou aurait souhaité que les Sœurs fussent chargées de l'office de Marthe dans les grands séminaires ; on lui opposa de Paris un *non* catégorique. Nous le retrouverons plus tard supérieur du Petit séminaire de Meaux, puis supérieur du Grand séminaire de Troyes, où il mourut peu après sa nomination. Il est à remarquer que M. Dibou ne vécut que 13 ans dans la Compagnie ; mais on peut bien dire de lui que dans ce laps de temps assez court, il fit beaucoup : *explevit tempora multa*.

Il n'y avait pas que des directeurs ou professeurs au Grand séminaire d'Amiens ; il y avait aussi des missionnaires missionnants au moins avant la Révolution et quelque temps après. Nos Archives contiennent des mémoires extrêmement intéressants et des notices édifiantes sur le bien accompli par ces missionnaires en Picardie, depuis 1662. On dirait que saint Vincent, premier missionnaire de ces lieux, a laissé son manteau à ses fils. C'est dommage que ces vieux souvenirs et tant d'autres belles choses restent dans nos cartons. Après la Révolution, les Missionnaires missionnants s'étaient réinstallés au Grand séminaire et avaient repris leurs courses apostoliques dès 1823. En 1825, ils donnèrent à un faubourg d'Amiens, nommé faubourg de Noyon, une mission qui eut un très grand succès. Ce faubourg dépendait de la paroisse *Notre-Dame* d'Amiens. Une généreuse bienfaitrice, Madame de Gerville, désireuse de perpétuer le fruit de cette mission, vint s'installer dans le faubourg ; elle y recueillit des orphelines ; il y avait une chapelle en planches sous le vocable de Saint-Michel ; Madame de Gerville demanda au curé de Notre-Dame de vouloir bien y établir un prêtre à

demeure. Le curé s'y refusa. Alors, elle s'adressa à M. Bailly, supérieur du Grand séminaire ; celui-ci autorisa un des missionnaires à rendre ce service. En 1828, sur les instances de Madame de Gerville, et malgré de fortes oppositions, le faubourg de Noyon fut érigé en paroisse, indépendante de celle de Notre-Dame. Une chapelle gréco-romaine de 33 mètres sur 15 y fut construite et dédiée à *Sainte Anne*. Les paroissiens auraient préféré que Saint Michel fût le titulaire ; mais la fondatrice tenait à Sainte Anne. On essaya de mettre tout le monde d'accord en nommant Sainte Anne patronne principale et Saint Michel patron secondaire. Ce fut un des missionnaires missionnants du Grand séminaire, M. Bresson, qui fut nommé premier curé en 1829. Pendant quelque temps, un certain nombre de paroissiens boudèrent la chapelle Sainte-Anne et continuèrent d'aller aux offices de Notre-Dame. Mais ce beau zèle dura peu ; on s'aperçut bien vite que Sainte-Anne était plus proche, et l'on déserta peu à peu Notre-Dame par la force des choses, sans que le curé ait eu besoin de tonner contre ses paroissiens infidèles. En 1830, les missionnaires missionnants interrompirent leurs courses apostoliques en Picardie, par suite de la Révolution. En 1835, ils quittèrent définitivement le Grand séminaire pour venir s'installer au presbytère de Sainte-Anne. M. Redon, grand chasseur d'âmes, devint le second curé. Les Missions reprirent en 1841. Dès lors, il y eut double série de travaux à Sainte-Anne : le curé pour la paroisse ; les missionnaires pour le diocèse. Il y avait un directeur à la tête des Missionnaires ; en 1874, c'était M. Guédon qui occupait ce poste ; il était né à Pons, diocèse de la Rochelle, était entré dans la Compagnie en 1855, et avait été placé à Sainte-Anne en 1856. Ce fut son

unique placement. Il travailla de tout cœur et avec succès jusqu'en 1898, date de sa mort. A cette époque, son neveu par alliance, le fameux Combes, n'avait pas encore été président du conseil et ne s'était pas rendu tristement célèbre par ses lois contre les Congrégations et par la fermeture d'un grand nombre de maisons de la Congrégation de son oncle.

En 1874, le curé de la paroisse était M. Aubert Pierre-Marie-Charles ; il était né dans le diocèse de Saint-Flour, était entré dans la Congrégation en 1832 ; il eut le bonheur d'avoir le bienheureux Perboyre comme sous-directeur et il fut témoin d'un miracle dont il a perpétué le souvenir dans un vitrail de Sainte-Anne. Pendant qu'il servait la messe au bienheureux, il vit celui-ci s'élever de terre, ses pieds ne touchant plus le sol. M. Aubert fut placé au Grand séminaire de Châlons, alors qu'il n'était pas encore prêtre. On avait besoin d'un professeur de philosophie ; il y fut envoyé, bien qu'il ne fût que diacre. De Châlons, il passa à Albi, puis à Saint-Flour. Il ne donna pas pleine satisfaction à son supérieur, M. Fabre ; alors, on le changea et on le plaça à Sens. Ces changements multipliés agacèrent M. Aubert et il fit quelques difficultés pour s'y rendre. Comme on ne badinait pas à cette époque, le P. Etienne menaça de le renvoyer de la Congrégation ; M. Aubert écrivit une lettre d'excuses, il déclara que s'il avait fait des difficultés, c'est qu'il ne se sentait pas fait pour les Grands séminaires, mais qu'il était prêt à obéir si M. le Supérieur général persistait. Ce dernier ne persista pas et il fit venir M. Aubert à la Maison-Mère.

Là, M. Aubert commença à montrer quelles étaient ses véritables aptitudes et comment il était plus fait pour le ministère proprement dit que pour l'ensei-

gnement. Il eut de grands succès dans la prédication, la confession, même, dit-on, chez les personnes de la cour du roi Louis-Philippe.

Ce que voyant et entendant, le P. Etienne le destina à la paroisse Sainte-Anne d'Amiens ; M. Aubert était dans son élément ; pendant 42 ans, il va travailler au bien des âmes avec zèle et succès, soit comme vicaire, soit comme curé. Sa première préoccupation, dès qu'il fut curé, fut de bâtir une autre église. Il vit grand ; il se fit architecte, entrepreneur, surveillant, ouvrier à ses heures ; entre temps, il se faisait quêteur. Le résultat fut une magnifique église qui fut consacrée en 1869 par Mgr Boudinet, et que les feuilles de l'époque appelèrent une superbe cathédrale. Evidemment, cette construction nécessita d'énormes dépenses ; M. Aubert se trouva souvent gêné, à court d'argent, pressé par les ouvriers et les fournisseurs, obligé d'emprunter. Il faut ajouter que M. Aubert, tiraillé de tous côtés par le ministère paroissial et par la construction de son église, ne savait pas trouver le temps de bien tenir ses comptes ; ce qui ne plaisait pas beaucoup, comme de juste, aux procureurs généraux ; on lui envoya des gens experts pour mettre de l'ordre dans ses affaires. Mais M. Aubert avait toujours plusieurs projets en tête : après l'église, il construisit un grand presbytère, puis une maison pour Filles de la Charité, puis une école, etc., etc.

Le curé de Sainte-Anne ne pensait pas uniquement au matériel ; il avait à cœur, avant tout, l'édification spirituelle de ses paroissiens. Il s'occupa particulièrement des hommes auxquels il adressait tous les dimanches une instruction spéciale. Il était très populaire parmi les ouvriers, et, en 1848, au moment où la Révolution grondait, il avait su discipliner la

forté par son éloquence de tribun. M. Aubert ne négligeait pas les femmes ; il fonda l'Association des Dames de la Charité et il l'encouragea toujours de la voix et du geste : de la voix, par ses allocutions mensuelles ; du geste, par la visite des malades, des pauvres, des ouvriers, auxquels il allait fréquemment porter les consolations et les secours de la Religion. En 1870, il installa une ambulance dans le local des sœurs, et il s'en constitua l'aumônier. Tant qu'il y eut des blessés, il ne prit jamais son repos dans son lit, se contentant de sommeiller dans un fauteuil, afin d'être prêt tout de suite pour administrer les mourants ou pour recevoir ceux qu'on apportait à toutes les heures de la nuit. Pendant son séjour à Sainte-Anne, il y eut trois fois le choléra, à Amiens ; M. Aubert se prodigua sans compter au chevet des malades, s'exposant des centaines de fois à contracter le terrible mal. La tabatière toujours à la main, aspirant une bonne prise, il allait d'un lit à l'autre, reconfortant, encourageant, relevant le moral, administrant les sacrements. En chaire, M. Aubert parlait avec une grande hardiesse. Au confessionnal, il dirigeait avec fermeté et bon sens et sa direction était recherchée. Il avait une physionomie austère, mais il était bon ; il aimait non pas en parole, mais en action. Il jouissait d'une santé robuste ; il dormait peu.

M. Aubert a été enterré dans son église ; il a laissé une réputation incomparable et si la paroisse Sainte-Anne a été et est encore la paroisse modèle d'Amiens, elle le doit en grande partie aux traditions de zèle laissées par M. Aubert et continuées par ses successeurs.

La troisième maison de la province de Picardie était celle de *Montdidier*, collège secondaire ou école Saint-Vincent. Cette école avait une origine très ancienne,

puisque avant le 12^e siècle, les chanoines de Saint Augustin la dirigeaient et qu'après le 12^e siècle jusqu'à la Révolution, les Bénédictins y firent fleurir les lettres, les sciences et les arts, méritant ainsi à la ville de Montdidier la devise qu'on trouve dans ses armes : *Urbs cultissima*. M. de Bras, qui fut Supérieur général, naquit à Montdidier, en 1678, et y fit ses études avec une maturité au-dessus de son âge. Après la Révolution, la Municipalité fit des démarches pour obtenir la réouverture de son collège. En 1804, un prêtre séculier, en 1806, les Pères de la Foi s'efforcèrent de faire revivre les temps anciens. En 1818, M. de Wailly, qui était alors Supérieur du Grand séminaire d'Amiens et qui devait devenir Supérieur général, fit un contrat avec la ville de Montdidier et installa les confrères.

Le premier supérieur fut M. Vivier : celui-ci restaure les bâtiments de l'ancienne abbaye, en construit de nouveaux, aménage l'esplanade de laquelle on jouit d'un coup d'œil magnifique, fait construire la chapelle dont un historien a dit : « J'ai vu des chapelles de communautés plus riches ; je n'en ai jamais rencontré où l'on se sentit plus en paix. Je ne m'étonne pas du grand nombre de prêtres et de missionnaires sortis du collège. » La chapelle fut bénite en 1824, par l'évêque d'Amiens. Sous le supérieurat de M. Vivier, le collège a 300 élèves ; le bienheureux Perboyre est un des professeurs, et le recteur de l'Académie déclare que l'école fait le plus grand honneur à l'Instruction publique.

Parmi les supérieurs qui se succédèrent au 19^e siècle, il faut signaler surtout M. Vicart, dont la science, la sagesse, la bonté, la fermeté ont laissé un inoubliable souvenir.

A l'époque que nous étudions, c'est M. Louison

qui est supérieur. Il était né dans le diocèse de Toulouse, en 1835, était entré dans la Congrégation en 1853. Le Directeur du séminaire disait de lui « qu'il avait une imagination vive, qu'il supportait difficilement la vie sédentaire du séminaire interne, que les petits assujettissements de la règle lui coûtaient un peu, qu'il avait hâte de mener la vie active, mais qu'il avait un bon fonds de foi et de vertu, qu'il se rendait avec docilité aux avis qu'on lui donnait. » Le Directeur ajoutait que M. Louison « avait éprouvé des orages assez violents pendant sa première année de séminaire, que ces orages se renouvelaient assez souvent, mais que quelques paroles de bonté suffisaient pour le calmer. Une bonne chose chez lui, continuait le Directeur, c'est qu'il a toujours été disposé à ne prendre aucun parti contraire à sa vocation sans être approuvé en cela par ses supérieurs. M. Louison est très appliqué au jeu, il réussira dans sa prédication, sa santé est assez bonne. » On jugea au Grand conseil qu'il ne fallait pas laisser trop longtemps dans les brancards ce cheval un peu fringant et on le confia à M. Corbie, supérieur du petit séminaire de Montpellier. Là, M. Louison fut plus tranquille ; son digne supérieur, qui se connaissait en hommes, déclarait qu'il était content de son jeune confrère sous tous les rapports, que celui-ci réussissait à merveille et qu'il avait grandement développé l'esprit de piété parmi les élèves de sa classe. Au moment de prononcer les vœux, les incertitudes de M. Louison revinrent et il demanda à aller passer quelques jours chez ses parents. Le P. Etienne, esprit large et clairvoyant, lui accorda cette permission. M. Louison revint de chez lui tout à fait rasséréné, il fit les vœux et continua à être professeur avec grand succès. Arrive le moment de l'ordonner prêtre. M. Cor-

bie a des inquiétudes, car M. Louison n'a pas fait des études régulières de théologie ; il a étudié sans doute tous les traités, mais en particulier, pas en classe comme les étudiants de Saint-Lazare. Peut-on le faire ordonner dans ces conditions ? Le P. Etienne décide qu'on fera venir M. Louison à Paris, qu'on lui fera subir un examen approfondi sur toutes les matières et que l'appel dépendra du succès de l'examen. Il faut croire que l'examen fut bon, puisque l'appel eut lieu et que M. Louison fût ordonné prêtre. Nous devons dire cependant que M. Louison regretta, toute sa vie, de n'avoir pas suivi les cours réguliers de Saint-Lazare.

Après son ordination, on le place au collège de Montdidier ; il devait y rester 30 ans. Il fut d'abord professeur de rhétorique ; il donnait l'exemple de l'éloquence, en même temps qu'il en expliquait les règles. Il fut en effet un orateur incomparable ; chacun de ses discours, à la chapelle ou dans les séances académiques, était une véritable leçon de l'art de bien dire ; il enflammait les imaginations de ses élèves par l'éblouissante magie de son style. Il avait un sentiment profond de ce qui était beau, noble, généreux. En classe, on le faisait dérailler souvent, en évoquant les sujets qui lui étaient chers. Il avait aussi une âme d'artiste, et il se reposait de ses classes et de ses corrections de copies en tirant de son violon des accents qui ravissaient. Il avait aussi un petit faible pour le billard, où du reste il était toujours vainqueur. Ses succès auprès de ses élèves étaient d'autant plus remarquables qu'il n'avait pas un visage agréable. Un de ses grands admirateurs disait de lui (qu'on nous pardonne ce passage, nous sommes en Picardie !) : « il a une face de grognard, une crinière de lion, une vertu de moine, une âme de

chevalier sans peur et sans reproche, un cœur de mère, une candeur d'enfant, une délicatesse de nonne allant jusqu'au scrupule. »

En 1870, lorsque M. Vicart dut donner sa démission, à cause de ses infirmités, tout le monde, au dedans et au dehors du collège, demanda que M. Louison lui fut substitué. Le nouveau supérieur fut d'une délicatesse exquise pour son vénéré prédécesseur qu'il voulut garder, soigner, dorloter jusqu'à sa mort. M. Louison fut pour ses confrères un modèle vivant de la règle. Nous avons sur ce point le témoignage non suspect de M. Sudre, visiteur. Dans les deux visites que ce dernier fit à Montdidier, pendant la période que nous étudions, il dit textuellement dans la première : « M. Louison est très capable ; il a de grandes qualités pour la conduite ; sa maison est une des plus régulières de la Compagnie », et, dans la seconde : « Je ne crois pas que dans la Compagnie, il y ait une maison plus régulière ; cela, grâce à la fermeté du supérieur. »

Pour les élèves, M. Louison fut surtout l'homme de la discipline ; il mena son bataillon, de 250 collégiens, tambour battant, un peu comme à la caserne, mais il enthousiasmait son petit monde par les idées d'honneur, de noblesse d'âme, de grandeur de sentiment qui revenaient souvent dans ses exhortations.

Le P. Boré eut l'occasion de constater par lui-même les heureux effets de cette éducation. Suivant en cela une vieille tradition du P. Etienne, qui venait presque tous les ans présider la Distribution des prix du collège, le P. Boré s'y rendit, pour la première fois, en juillet 1875. La population alla au-devant de lui le soir avec des flambeaux et l'escorta jusqu'au collège. Il remercia les habitants et leur donna rendez-vous pour le lendemain à midi, distribution solen-

nelle des prix. La fête fut un régal littéraire, excepté peut-être le discours du Supérieur général, qui roula sur les devoirs des enfants à l'égard de leurs parents, discours substantiel, solide sans doute, avec beaucoup de citations empruntées à Platon, aux Arabes et à la Sainte Ecriture, mais qui fut peut-être un peu froid pour des collégiens habitués aux discours enflammés de leur supérieur.

Ce qui facilitait à M. Louison ses succès auprès des élèves, c'était le personnel choisi qui se groupait autour de lui. En 1874, il y avait le vieux M. Kamocki, dont nous avons parlé à propos de la Maison-Mère. On avertissait les élèves qu'il avait été marié avant d'être ordonné prêtre et que deux de ses filles s'étaient faites sœurs de Charité, qu'il ne fallait pas s'étonner par conséquent, de le voir les embrasser quand elles venaient au collège. M. Sudre dit dans son rapport que c'était un saint homme.

Après lui venait M. Barthélémy Aybram. Il était né dans le diocèse de Carcassonne, en 1821, était entré dans la Congrégation en 1846. Il fut placé à Montdidier, en 1850, n'étant encore que diacre. Pendant 20 ans, il fut le bras droit de M. Vicart, supérieur. Il avait une modestie rare qui le portait comme d'instinct à chercher toujours le dernier rang ; il ne se mettait jamais en avant ; il s'effaçait toujours. Quoiqu'il fut d'une nature ardente et impétueuse, il avait une grande douceur. Il mêlait harmonieusement la bonté et la fermeté, mais l'huile l'emportait sur le vinaigre, et l'indulgence avait toujours le dernier mot. Il avait une très grande prudence, un ferme bon sens, surtout il était d'une régularité exemplaire, extrêmement vertueux. M. le visiteur disait de lui, en 1874 : « Excellent, a l'estime générale, a tout ce qu'il faut pour être un bon supérieur. » Aussi l'en-

voya-t-on, en 1876, comme supérieur du petit séminaire d'Evreux, où nous le retrouverons quand nous parlerons de cette maison. Ajoutons qu'il gardera toujours la nostalgie de Montdidier et qu'il dira un jour : « Si on ouvre mon cœur après ma mort, on y trouvera Montdidier ». La Providence fut bonne pour lui, et quand vint l'heure de quitter la supériorité d'Evreux, il fut autorisé à prendre sa retraite à Montdidier, où il mourut en 1899.

M. Pierre Rolley ne le cédait en rien à M. Aybram pour les qualités intellectuelles et morales. Il était né dans le diocèse de Sens, en 1822, était entré dans la Congrégation en 1846 et, après avoir été placé à Montpellier et à Evreux, était arrivé à Montdidier, en 1856 ; il devait y rester près de 40 ans. Au point de vue intellectuel, il fut un professeur hors ligne, d'une érudition littéraire remarquable, un guide impeccable du bon goût. Son éloquence surtout était grande ; elle égalait, si elle ne surpassait pas, celle de M. Louison. Il passait d'une voix douce et attendrie à des éclats qui saisissaient, à des élans soudains qui impressionnaient jusqu'au plus profond du cœur. Aucun des professeurs de cette époque ne connut mieux que lui l'art d'émouvoir, de convaincre, de toucher ; il avait au plus haut degré la sensibilité communicative, *pectus quod disertos facit*. Au point de vue moral, il eut toujours à lutter avec un tempérament impétueux ; il le fit avec toute sa foi, toute son énergie ; il usait même d'un cilice pour mâter sa chair portée à la colère ; par ces moyens, il calmait l'orage qui grondait à l'intérieur et il arrivait à posséder un visage reposé et souriant. Les élèves, malgré leur légèreté, soupçonnaient, entrevoient cette lutte intime et ils l'appelaient : Rolley le saint, le saint Rolley. M. le visiteur, dans ses rap-

ports, lui reconnaît toutes ces qualités ; et il en fait un grand éloge et ne lui reproche qu'une chose, c'est d'être trop défiant de lui-même.

M. Charles Andrieux, né dans le diocèse de Saint-Flour, en 1833, entré dans la Congrégation en 1858, et placé à Montdidier en 1869, n'avait pas les qualités intellectuelles de MM. Aybram et Rolley ; il y suppléait par un labeur opiniâtre ; c'était un vrai bourreau de travail pour lui et ses élèves. Chose remarquable, bien que ses méthodes d'enseignement ne parussent pas toujours les plus pédagogiques, et que Mgr Dupanloup en eut désavoué quelques-unes, cependant ses élèves réussissaient toujours au baccalauréat. Pendant les 30 années qu'il professa la philosophie, on signale comme un fait extraordinaire que quelqu'un de ses élèves n'ait pas été reçu la première fois. Mais aussi, il ne les ménageait pas ; il était impitoyable pour les leçons et les devoirs ; il les faisait travailler en récréation et en promenade, quand il pouvait les attraper. Il avait toutefois cet excellent procédé que les jours qui précédaient le baccalauréat, il voulait un repos absolu, une détente complète ; il empêchait de travailler, afin qu'on eut la tête plus libre au jour de l'examen. Et puis, c'était un homme de règle, de devoir, un prêtre mortifié, un saint homme de Dieu ; il croyait au Saint-Esprit et aux lumières venues d'en haut, et il les attirait par ses rosaires, ses chemins de croix qu'il multipliait à profusion les jours qui précédaient le baccalauréat. A la fermeture du collège, il ira d'abord à l'école apostolique de Lyon, et ensuite à Notre-Dame du Pouy, où il mourra en 1908.

M. Oscar Capart, né dans le diocèse d'Amiens, en 1841, entré dans la Congrégation en 1861, était bien différent de M. Andrieux, comme tempérament, com-

me caractère, mais c'était un vrai fils de saint Vincent. Il avait été quelque temps en Angleterre, à la maison d'Everingham ; il était à l'ouverture, il fut à la fermeture, car la maison, comme nous le verrons en son temps, n'eut qu'une durée éphémère. De ce séjour en Angleterre, M. Capart rapporta une certaine connaissance de la langue britannique, que l'on mit à profit à Montdidier en lui confiant la classe d'anglais. Il fut aussi économe, et pendant les récréations, au moins à une certaine époque, sa chambre ne désemplissait pas, tellement on le savait désireux de faire plaisir. Mais sa patience se lassait quelquefois de tous ces petits quémandeurs et il envoyait promener tout le monde de la voix et du geste, quitte à les recevoir de nouveau une heure après. C'était un franc picard et l'on savait toujours ce qu'il pensait ; il ne mâchait pas ses expressions, soit en particulier, soit en public, soit même à la chapelle, où ses sermons s'inspiraient plus du *Vae vobis* de Notre-Seigneur contre les hypocrites, que du *Venite ad me* du Sauveur à la foule. Il était bon cependant, très bon ; il avait un cœur d'or pour les francs, les droits, les loyaux, et il composait à leur intention de délicieuses et délicates pièces de vers. Mais il était terrible, il enflait sa voix, il aiguisait sa verve satirique contre les fourbes.

Son âme droite avait de saintes colères contre le faux et le mal, et sa plume bien taillée allait porter au loin la protestation de sa conscience indignée. Quand le collège sera fermé sous le P. Fiat, M. Capart s'en ira mourir à Ingelmunster. Sa santé fut toujours délabrée, ce qui lui rendait la vie de communauté extrêmement pénible ; il souffrit toute sa vie de grandes douleurs d'estomac,

et cela l'obligea, à son grand regret, de faire un certain nombre de ses exercices en particulier pour ne pas gêner la Communauté et par là il pratiquait la grande, la première règle de la vie de communauté, qui est la charité.

Après M. Capart venait M. Hurier Emile. Il était aussi du diocèse d'Amiens et était entré dans la Congrégation en 1863. Il était à Montpellier quand M. Louison fut nommé supérieur de Montdidier ; il fut demandé par ce dernier au Supérieur général pour faire la classe de rhétorique. M. Hurier resta onze ans dans cette charge. Nous le retrouverons plus tard supérieur de plusieurs collèges et petits séminaires, professeur à Wernhout et enfin à la retraite à la Maison-mère. Nous n'avons à parler que de son séjour à Montdidier. Il fut une des belles figures du collège, un des professeurs dont les anciens parlent avec le plus de vénération. D'abord, c'était un littérateur dans l'âme, un littérateur au courant de toute la littérature, ancienne et moderne, un littérateur enthousiaste. Il n'aimait pas les méthodes nouvelles de cours au lieu de classes qui commençaient à s'infiltrer dans l'Université, et sur ce point il sera plus tard en désaccord avec des confrères distingués. Il aimait la culture à la française, il aimait le beau plus que l'érudit, la mesure plus que le colossal ; il voulait faire des hommes plutôt que des savants ; il préférait une tête bien formée à un crâne bourré ; il avait le sentiment du juste milieu et s'écartait avec horreur des extrêmes. Il était franc, loyal, droit, peut-être un peu trop, et c'est ce qui compromit plus tard le succès des missions qu'on lui confia et explique pourquoi il a fermé plusieurs établissements. Sa simplicité était vraiment excessive ; quelques-uns en abusèrent ; il lui a manqué un peu de bonne diplomatie. Il était de

ces âmes qui vont droit au ciel et qui n'attendent pas une seconde à la porte du Paradis, parce qu'en elles il n'y a pas de malice. Il avait aussi une écorce un peu rude, une grande vivacité, un ton impératif qui recouvrait, tout le monde le savait, un cœur bon, très bon, mais qui a peut-être gâté les belles qualités qu'il avait. Par-dessus tout, c'était l'homme intransigeant pour les plus petites prescriptions de la règle, il était la règle vivante. Il a laissé sur ce point des exemples admirables qui confondaient les faiblesses ou petites sensualités des moins courageux, des moins durs pour eux-mêmes.

M. Hilaire Dercourt était picard comme MM. Capart et Hurier ; il était né en 1833 ; il fut quelque temps prêtre séculier et ses supérieurs ecclésiastiques le notaient comme respectable, religieux, d'une piété candide. Il fut placé comme collaborateur des Lazaristes au collège de Montdidier, dont le supérieur vantait sa nature franche, ouverte, son cœur généreux, ardent, son amour sincère du devoir. Son évêque le nomma vicaire à Saint-Jacques d'Amiens, puis curé de Becquigny, où il se consacra au ministère avec un entier dévouement. En 1863, nous le trouvons professeur au petit séminaire de Saint-Riquier, où il a laissé le meilleur souvenir. En 1867, il demande à entrer dans la petite Compagnie. On l'y reçoit et on le place à Montdidier. Le visiteur, M. Sudre, dit de lui qu'il est bon, intelligent, laborieux. Aux yeux des élèves, c'est surtout celui qui joue de l'*ophicléide* aux offices. Les connaisseurs disent que c'est un artiste, un musicien hors ligne, un compositeur remarquable, que ses pièces musicales, qui sont nombreuses, ont une grande valeur. Il ira plus tard à Wernhout et viendra mourir à Notre-Dame du Pouy en 1890.

Le dernier confrère qui fut à Montdidier en 1874,

était M. Pieffort Ferdinand, picard lui aussi. Il avait été placé à Antoura, à Alexandrie, au Berceau, et était venu à Montdidier en 1871. Il est noté comme original, mais nous ignorons de quelle nature étaient ses originalités. Il était professeur d'allemand, et, pour mieux posséder cette langue, il était allé l'étudier et s'y perfectionner à Cologne chez nos confrères. Nous le retrouverons plus tard en Amérique.

En 1876, un jeune confrère vint remplacer M. Aybram, nommé supérieur à Evreux : c'était M. Rouillier Henri, né en 1851, dans le diocèse de Soissons. Il restera à Montdidier jusqu'à la fermeture et s'en ira finir ses jours à Ingelmunster avec M. Capart, son ami intime. Chose curieuse, ils avaient, semble-t-il, presque tout différent : goûts, idées, sentiments, tempéraments, caractères, intelligences, imaginations, et cependant, ils étaient inséparables et toujours d'accord. Ils ont vécu et travaillé ensemble au même collège une grande partie de leur vie ; ils sont morts à la même école apostolique d'Ingelmunster. On peut dire d'eux ce que l'Eglise dit de saint Pierre et de saint Paul : *Quomodo in vita sua dilexerunt se, ita et in morte non sunt separati*. M. Rouillier avait des procédés d'éducation qui ne se lisent pas dans les traités de pédagogie. On pouvait toujours se racheter d'une punition, moyennant une offrande pour la Propagation de la foi et la Sainte Enfance ; aussi ses élèves, fortunés, dissipés et généreux, s'en payaient à cœur joie de manquements à la discipline et les réparaient avec non moins de satisfaction par le versement de l'amende, tarifée d'avance.

Il faudrait parler des bons frères coadjuteurs qui aidaient les prêtres dans la marche du collège ; mais nous avons peu de renseignements sur la période 1874-1878. Deux noms sont à retenir cependant :

le frère Chaton Célestin qui, après avoir été 10 ans à Soissons, vint à Montdidier en 1870 et y restera jusqu'en 1903. C'était le portier modèle, veillant jalousement à ne pas laisser entrer le diable dans le collège où il y avait beaucoup de bons petits diables, remarquable par sa politesse à l'égard de tous, parents et élèves, et aussi par rapport à Dieu. Quand il allait faire sa visite au Très Saint Sacrement, il se dépouillait de ses habits d'office, il revêtait sa belle redingote, prenait son chapeau haut de forme et s'en allait gravement à l'audience du Roi des rois. Les élèves souriaient, mais tout de même étaient impressionnés.

Le second frère de cette époque qui ait laissé un souvenir particulier est le frère Teissandier Durand ; il vécut 20 ans au collège et mourut à Paris en 1909. Il était chargé de la lingerie et du vestiaire. Tout était admirable de propreté et cependant il trouvait moyen, se faisant le complice des parents, de caser dans un petit coin de l'armoire de chaque élève, les menues friandises que les parents apportaient avec le linge ; on demandait la permission d'aller chercher un mouchoir au bon frère Teissandier et avec le mouchoir on recevait du chocolat ou autre chose pour faire passer le pain sec du déjeuner ou du goûter.

Il y avait aussi un frère à l'infirmerie que les élèves appelaient frère « *Quand même* » parce qu'il disait souvent ce mot quand il exhortait les petits malades à prendre « *quand même* » le remède amer. Du reste sa médecine, comme celle de l'époque, était peu compliquée ; elle se ramenait souvent à une purge, à laquelle s'ajoutait quelquefois un bain de pieds ou un repos à l'infirmerie. Purge, bain de pieds,

repos : c'était la panacée universelle qui guérissait toutes les maladies.

La maison du visiteur (*Cambrai*) ne venait que la 4^e sur le catalogue de 1875. Les Lazaristes avaient été appelés à Cambrai, à la fin de l'ancien régime en 1772 ; le séminaire fut fermé en 1791 ; après la Révolution, les confrères ne furent rappelés qu'en 1857 par Mgr Régnier qui avait été évêque d'Angoulême et qui était archevêque de Cambrai depuis 1850. Le premier supérieur lazariste fut M. Sudre. Nous avons déjà parlé de lui comme visiteur ; il faut maintenant le voir à l'œuvre comme supérieur.

D'abord, il montra toujours un grand respect pour ceux qui avaient été les prédécesseurs des Lazaristes dans la direction du Grand séminaire, ce qui était justice et ce qui lui concilia l'esprit des jeunes gens.

Ensuite il fut toujours pour Mgr Régnier ce qu'il devait être, et les deux s'accordèrent parfaitement : ce qui ne contribua pas peu au succès de M. Sudre. M. Sudre n'eut pas de mal à vivre en bonne harmonie avec Mgr Régnier : car selon la parole de Mgr Sonnois, les deux étaient faits pour s'entendre ; c'étaient deux caractères si semblables par tant de côtés ; deux âmes si éprises de l'amour de Dieu et de l'Eglise. Ces deux hommes si attachés, l'un à son autorité, l'autre à la règle, étaient faits pour s'estimer mutuellement.

Enfin, M. Sudre arrivait à ses 200 séminaristes du Nord avec un ensemble de qualités qui en imposèrent immédiatement.

Sans doute, il était jeune, il n'avait pas 40 ans ; il était petit de taille et il était du Midi, ce qui aurait pu paraître un vice rédhibitoire aux yeux de quelques-uns, en dehors de la Congrégation, qui auraient cru que du Midi, comme de Nazareth, il ne

pouvait venir rien de bon, rien de sérieux, rien de solide et qu'il fallait être *Nordique* pour réussir à Cambrai.

M. Sudre manifesta de suite qu'il était chef et qu'il entendait l'être, mais il le fit avec sagesse et prudence. Sa tête forte, ses yeux vifs et profonds, sa voix de commandement, sa démarche grave, son pas lent impressionnaient au premier abord et produisaient un respect mêlé de crainte.

Cette première impression se développait par les manifestations de sa volonté ferme, droite, juste, loyale. Il avait un esprit clair, lucide, une intelligence pénétrante, solide, pratique, réfléchie. Sa mémoire était heureuse. Son imagination était colorée comme il convient à celui qui venait du Midi et qui « apportait, dira plus tard Mgr Baunard, le feu de son pays et de son ciel natal, le pays du soleil, avec sa clarté, son ardeur et sa flamme. » M. Sudre avait une érudition peu commune, fruit de ses travaux et de son enseignement, ce qui lui conciliait l'estime de tous. Il arrivait aussi avec une grande expérience, ce qui avait perfectionné son jugement déjà si droit et si sûr. Tout cela joint à un tempérament robuste, sain, bien équilibré, à une charpente solide augmentait l'impression respectueuse dans l'esprit des séminaristes.

*Evidemment tout n'était pas parfait en M. Sudre. Sa sensibilité n'était pas très développée, il avait une raison très froide. Sa tête n'était pas dans son cœur, c'était plutôt son cœur qui était dans la tête. Comme il était robuste, il n'était pas très sensible aux petits maux des jeunes gens ; comme son tempérament défiait toute maladie, il ne comprenait pas les natures chétives et faibles ; il n'avait presque pas de sens esthétique, aucun goût pour la mu-

sique ou la poésie, une espèce de défiance même pour les poètes et les musiciens.

Ces petits défauts étaient voilés et compensés par de grandes qualités. M. Sudre avait le sens administratif au suprême degré, un grand esprit d'ordre, une régularité parfaite dans le travail ; ses registres, ses dossiers étaient tenus avec soin ; avec lui on n'était pas dans l'indécision ; on savait d'avance ce qu'il y avait à faire ; il ne lambinait pas ; il n'était pas précipité ; il réfléchissait avant d'agir et de parler ; il était lent à concevoir et à exprimer sa pensée ; mais elle se présentait nette et précise, habillée d'une façon caractéristique ; il n'oubliait rien de ce qui devait être dit ou fait ; tout arrivait à l'heure, ni trop tôt, ni trop tard.

Avec cela une piété de bon aloi, faite du sentiment du devoir et du désir de suivre la conscience ; la Messe non précipitée, mais bien dite avec un saint tremblement qui édifiait ; le Bréviaire récité avec soin ; une régularité édifiante pour ses confrères et les séminaristes ; il sera toujours levé à 4 heures et il sera toujours là à son poste au Grand séminaire sans jamais s'accorder de sorties ou de vacances, sinon huit jours par an pour aller faire sa retraite à Folleville.

M. Sudre fut heureux de recevoir en novembre 1857 son digne Supérieur général, le P. Etienne. En 1859 la cathédrale de Cambrai ayant été brûlée, la chapelle du Grand séminaire dut se prêter, pendant quelque temps, à remplir l'office d'église métropolitaine ou cathédrale ; grâce à l'esprit d'ordre de M. Sudre, le Grand séminaire ne souffrit pas trop de cet état de choses. Nous ne pouvons relater tous les événements de cette époque. En 1873, lorsque Mgr Régnier devint Cardinal, M. Sudre l'accompagna à

Rome pour la réception du chapeau et il fut encore son *socius*, en 1878, au conclave qui élut Léon XIII. Nous verrons plus tard les événements accomplis sous le généralat de M. Fiat, de 1878 à 1898, époque à laquelle M. Sudre se retira à Loos et céda la place à M. Emile Villette.

Les délibérations du conseil domestique sont fidèlement relatées dans le cahier *ad hoc*. On s'y préoccupe des confrères et on décide que malgré la présence des prêtres étrangers, on gardera toujours le silence au réfectoire pendant le petit déjeuner, que le bréviaire en commun aura toujours lieu ; on se préoccupe des élèves ; les consultants désirent que l'ordinaire des séminaristes soit plus varié et préparé avec plus de soin ; leurs cheveux doivent être selon la mode ecclésiastique d'alors, courts par devant, un peu plus longs par derrière ; on insiste sur le travail, les mercuriales, les thèses ; on rogne sur les vacances : celles de Pâques sont supprimées, etc. Ces délibérations montrent le souci de la sainteté, de la science, de la santé qui régnait chez le personnel directeur.

La maison de Cambrai, étant la maison du visiteur, devait être visitée par un commissaire extraordinaire. Les Supérieurs généraux ne manquèrent pas à ce devoir : ce furent des Assistants de la Congrégation qui remplirent cet office : MM. Stella, Delteil, Forestier, Allou. Les visites constatent la régularité due à la vigilance du supérieur. M. Stella fait remarquer aux confrères que M. Sudre a le désir sincère de les rendre heureux. Tantôt le commissaire recommande aux confrères d'aller plus souvent en récréation avec les séminaristes ; un long texte d'un Père recommande aux directeurs de ne pas imiter les Pasteurs qui s'occupent de leurs brebis

ut suas velint esse ; le commissaire insiste sur le silence au déjeuner, sur le bréviaire en commun et sur l'obligation de tous les exercices de piété même en vacances.

Parlons maintenant du personnel. Il faut avouer qu'il a changé souvent. Nous avons fait le relevé des mutations : presque tous les ans, de 1857 à 1878, un ou deux changements par an : c'est assurément beaucoup. Passons en revue ceux qui se trouvaient à Cambrai de 1874 à 1878.

M. Antier Ferdinand était né dans la Haute-Loire en 1826 ; après avoir achevé son séminaire à Paris, il fut placé à Cahors en 1853, à Evreux en 1858, à Cambrai en 1868. Il devait y mourir en 1900. Il fut le plus stable bien que l'archevêque ait demandé son changement ; M. Sudre tint bon pour le garder, car le changer, disait-il, ce serait le faire mourir, et puis s'il n'a pas toutes les qualités intellectuelles désirables, au moins il est très régulier. M. Antier fut économe légendaire. Des histoires extrêmement typiques se racontent dans tous les presbytères du diocèse de Cambrai. Le bon M. Antier s'enhardit une fois à demander au P. Etienne d'aller faire un pèlerinage à Rome (c'était en 1869). On lui répondit que les décrets des Assemblées générales, notamment de la dernière, condamnent ces pérégrinations lointaines et dispendieuses, entreprises sans un besoin réel.

Après M. Antier, venait M. Bignon. Il était né en Bretagne en 1837, était entré dans la Congrégation en 1863. On le nomma supérieur du Petit séminaire de Nice ; mais il se découragea, en présence des difficultés, et il demanda à être déchargé de la supériorité. On le plaça à Cambrai en 1873 ; il devait y rester 7 ans. M. Sudre le signale comme très

poli. Sa santé ne lui permettait pas de suivre tous les exercices, ce qui ne plaisait pas beaucoup à M. Sudre qui, nous l'avons dit, jouissant d'une santé de fer ne comprenait pas beaucoup les malades ; un visiteur extraordinaire notera cette incompréhensibilité de M. Sudre.

M. Guillaume Ambroise n'est pas marqué au catalogue de 1875 et cependant il faisait partie de la maison ; il mourut le 2 août de cette année. Né à Angers, il était entré dans la Congrégation en 1862 et avait fait les vœux à Cambrai en 1863. En 1873, il fut élu député de l'assemblée domestique. Le *Répertoire biographique* signale dans nos archives une notice manuscrite sur M. Ambroise. Il a été impossible de la retrouver.

M. Siguier venait en vocation après M. Ambroise. Il était né à Mazamet en 1841, était entré dans la Congrégation en 1864, avait été placé à Angoulême en 1868, et vint à Cambrai en 1871 ainsi que MM. Adam et Saccheri. En 1875, il fut nommé consultant provincial avec MM. Louison supérieur de Montdidier et Tournier, supérieur d'Amiens. Cette même année, il est autorisé par le P. Boré à garder ses honoraires de messe ainsi que MM. Sudre et Adam. Il enseigna d'abord la philosophie, puis le dogme, qui était alors considéré comme moins élevé dans la hiérarchie des études que la morale, bien que M. Salhorgne, dans sa circulaire du 20 octobre 1833, ait dit positivement : « assigner une prééminence au professeur de morale, c'est un contresens, car le dogme présente de la part des hérétiques et des incrédules, des difficultés bien plus difficiles à résoudre que la morale. » Quoiqu'il en soit de cette distinction, que le vénéré Supérieur général qualifiait de moderne, disant qu'il ne devait y avoir que des pro-

fesseurs de théologie tout court, enseignant les traités de la théologie que le supérieur leur indiquerait, M. Siguier, simple professeur de dogme, n'était pas considéré alors comme au degré supérieur de l'échelle scolastique. L'enseignement de l'Ecriture Sainte n'avait pas pris alors non plus l'importance ni la spécialité qu'il possède maintenant, et nous voyons à cette époque un professeur déjà assez haut placé faire des difficultés pour accepter l'Ecriture Sainte. Fermons la parenthèse et revenons à M. Siguier. Pas plus que M. Bignon il ne sympathisait entièrement avec son supérieur. Celui-ci reconnaissait que M. Siguier aimait le travail, qu'il était très considéré par les séminaristes et les prêtres du diocèse, qu'il avait un vrai fonds de piété, mais il lui aurait souhaité une régularité un peu plus parfaite, il trouvait que M. Siguier avait peut-être trop de confiance en lui-même. M. Siguier de son côté trouvait quelques défauts en son Supérieur, particulièrement sa sévérité, et pour le bien de la paix, il demandait, en 1878, d'être changé de Cambrai. On le fit patienter encore 2 ans. En 1880, M. Siguier se plaignait de nouveau à Paris ; on envoya M. Delteil faire la visite et M. Siguier fut nommé supérieur à Saint-Pons, à la place de M. Meugniot qui partait pour la Chine. M. Siguier reviendra dans la province de Picardie, mais cette fois comme supérieur du Grand séminaire d'Amiens ; il n'aura plus M. Sudre comme supérieur local, il l'aura comme supérieur provincial, Visiteur. Nous verrons plus tard ce que furent leurs relations.

En 1875, M. Simard fut placé à Cambrai. M. Henri Simard était né en 1850 dans le diocèse de Sens. Entré dans la Congrégation en 1871, il lui sembla en 1873 qu'il n'était pas dans sa vocation et il sortit de

lui-même le 17 septembre. A peine sorti, il comprit qu'il avait fait une bêtise et il demanda aussitôt à rentrer. Comme il avait toujours été édifiant, on lui accorda son pardon et il rentra le 8 octobre, 21 jours après sa sortie. Le P. Etienne exigea qu'il refit quelques mois de Séminaire et le plaça à Carcassonne. En février 1874, le P. Etienne, considérant la conduite régulière de M. Simard, tant à Paris qu'à Carcassonne, bien que M. Simard n'eut pas passé deux ans dans la Congrégation depuis son retour, lui concéda la dispense de cette condition et l'admit aux Saints Vœux. M. Simard fit donc les vœux à Carcassonne en présence de M. Rougé, supérieur. Mais quand le P. Boré fut nommé Supérieur général, un doute s'éleva dans l'esprit des nouveaux membres du Conseil de la Congrégation. Les vœux de M. Simard étaient-ils valides ? M. le Supérieur général avait-il eu le droit d'admettre M. Simard aux vœux ? La question fut étudiée soigneusement par les canonistes de la Congrégation, et il ne fit de doute à personne (Vu le décret 440) que le P. Etienne avait outrepassé ses pouvoirs, qu'il n'aurait pas dû autoriser M. Simard à faire les vœux ; on signifia donc à l'intéressé que ses vœux étaient invalides ; mais on l'autorisait à les prononcer de nouveau, 2 ans et 1 jour après son retour, c'est-à-dire le 9 octobre 1875. Quand vint cette époque, M. Simard hésita ; il était alors à Cambrai, il écrivit ses hésitations ; on lui répondit qu'il pourrait faire les vœux quand il voudrait. Le 31 janvier 1876, les hésitations de M. Simard étaient évanquies et il demanda à faire les vœux. Cette fois ce fut M. Sudre qui s'opposa aux vœux ; il ne semblait pas au supérieur que M. Simard fut dans toute la perfection que M. Sudre croyait requise pour s'engager dans la Congrégation

pour toujours ; M. Sudre conseilla d'attendre. Au bout de deux mois, les hésitations de M. Sudre tombèrent à leur tour et il demanda lui-même à Paris les vœux pour M. Simard. L'autorisation fut renouvelée et M. Simard écrivit de nouveau, sur le cahier des vœux, sa donation à la petite Compagnie. Sur la première écriture qui remonte à 1874, M. Pémar-tin a écrit : *Non valent haec vota*. Sur la seconde qui date du 19 mars 1876, M. Terrasson a écrit : *Vota valide emisit*. En envoyant sa formule de vœux valides, M. Simard écrivait une bonne lettre où il promettait de vivre toujours en bon missionnaire. Il ne resta pas longtemps à Cambrai ; 6 mois après ses vœux, il était placé à Nice.

En 1876, MM. Paulnaye et Lefeuvre remplacèrent à Cambrai MM. Simard et Cabart. M. Paulnaye ne resta qu'un an à Cambrai ; M. Lefeuvre que M. Sudre représente comme docile et cherchant le bien, resta 3 ans et fut ensuite placé au Pérou.

En 1877, MM. Dautzenberg et Collot remplacèrent MM. Adam et Paulnaye. M. Dautzenberg était né à Cologne ; il était venu en France lors du *Kulturkampf* et avait été placé au Grand séminaire de Montpellier. A Cambrai où il demeura de 1877 à 1885, il se fit remarquer par l'amour du travail et l'observance de la règle. Il sera élu député en 1878. Les élèves trouvaient qu'il manquait de clarté et de précision dans son enseignement.

La paroisse de *Loos-les-Lille* fut confiée à la Congrégation la même année que le Grand séminaire de Cambrai, en 1857. L'église paroissiale était le siège d'un pèlerinage à Notre-Dame des Grâces. Des missionnaires furent adjoints à la paroisse et allèrent répandre dans l'immense diocèse de Cambrai les grâces

surnaturelles qu'ils obtenaient par l'intercession de Marie *Mater gratiae*

Pendant le généralat du P. Boré, les curés se succédèrent assez rapidement : en 1874, il y avait M. Dienne ; en 1875, M. Grenier fut nommé et en 1877, M. Bodin prit la charge.

M. Dienne était du diocèse ; il avait été missionnaire et supérieur à Tours. L'évêque de La Rochelle l'avait demandé pour fonder les missions dans son diocèse. M. Dienne était un digne confrère ; nous le verrons plus tard occuper des postes importants dans la Compagnie ; il avait un petit défaut qui ne permit pas de le garder à Loos ; emporté par son zèle, il faisait de fréquentes absences, ce qui provoquait les plaintes des paroissiens. M. Dienne avait oublié que le premier devoir d'un curé est de garder la résidence ; comme il aimait parcourir les villages pour prêcher, on le nomma à Angers missionnaire, et il fut remplacé par M. Grenier.

M. Grenier était né dans le Jura ; il avait été à Soissons et à Lyon ; il aimait beaucoup le Sacré-Cœur et saint Vincent ; nous verrons plus tard comment il fut contredit pour ses manifestations au sujet de ces dévotions qui furent jugées intempestives. M. Grenier ne fit que passer et céda l'étole à quelqu'un qui devait rester curé pendant 25 ans.

M. Bodin Eugène, du diocèse, avait été placé à Loos après son ordination ; on lui avait ensuite fait passer la Méditerranée pour Alger ; comme il se plaignait dans son ardeur, de n'avoir pas assez de travail, on l'envoya plus loin ; on lui fit passer l'Océan Indien et il fut nommé Supérieur de *Saint-Paul*, dans l'île de la Réunion. Il se fit remarquer par sa capacité et sa prudence. En 1874, on eut besoin d'un supérieur pour le Petit séminaire de Nice,

poste difficile ; on fit appel au dévouement de M. Bodin ; en 1877, il fallait quelqu'un qui assurât la stabilité à Loos ; on jeta les yeux sur M. Bodin et M. Bodin fut stable, puisqu'il ne devait quitter Loos que lors des expulsions pour venir à la Maison-Mère être procureur et faire des travaux d'écriture Sainte. Toute l'activité matérielle et spirituelle de M. Bodin appartient surtout au généralat du P. Fiat.

Parmi les confrères qui furent à Loos de 1874 à 1878, il en est un qui mérite une mention spéciale ; c'est M. Michaut Adolphe-Philibert. Il était né dans l'Yonne en 1831, était entré dans la Congrégation le 31 décembre 1852. Après son ordination, il fut placé à Loos et il y resta même après la fermeture. C'est une figure bien belle que celle du bon Père Michaut ; nous parlerons plus tard, sous le généralat du P. Fiat, de ce qu'il a fait à Loos, de ses aventures, ses procès, sa prison ; pour le moment, contentons-nous de dire comment ses supérieurs le jugeaient quand il était à Paris, avant de venir à Loos : « Bien bon caractère, simple, ouvert, affectueux ; très aimé de ses confrères ; piété, régularité exemplaires ; fidèle à demander pénitence dès qu'il fait une faute ; reçoit parfaitement toutes les *grondes* (sic) qu'on lui donne avec ou sans motif ; a réputation d'aimer à parler beaucoup du bon Dieu ; capacité assez ordinaire ; studieux ; ses professeurs sont contents de lui ; santé bonne ; dur à la souffrance ; ira en Chine si on le veut. » M. Michaut ne devait pas aller si loin, il devait aller dans le Nord et il devait y trouver, comme en Chine, des persécutions pour la justice.

Du Nord passons à l'Aisne, à Soissons où les confrères avaient le Grand et le Petit séminaire, ainsi que les Missions. Saint Vincent avait envoyé ses

missionnaires en cette région pour soulager les malheureux habitants ravagés par la famine ; il y était venu lui-même en 1622 faire une retraite qui avait opéré de bons résultats. Cependant ses fils spirituels ne devaient s'y installer à poste fixe qu'en 1771. Mgr Bourdeille appela les confrères pour prendre la direction du séminaire. Il fallut du courage à l'évêque car une partie de l'entourage de Mgr Bourdeille n'était pas favorable à ce choix. L'évêque tint bon et quelque temps après il écrivait au confesseur du Roi : « Les personnes qui étaient ici les plus révoltées contre Messieurs de Saint-Lazare sont à présent les premières à dire qu'il me sera impossible d'en trouver de meilleurs. » Les premiers supérieurs furent MM. Brunet et Claude (qui devaient être l'un Vicaire général de la Congrégation, l'autre Assistant). Le séminaire fut fermé pendant les jours mauvais de la Terreur ; il se rouvrit en 1804 sous la direction des prêtres diocésains, puis des Jésuites en 1814 et enfin des Lazaristes en 1816. Mais ces derniers ne restèrent que 2 ans et cédèrent la place aux prêtres diocésains. En 1858, l'évêque de Soissons fit de nouveau appel à la Congrégation de la Mission ; le P. Etienne accepta et le premier supérieur fut M. Jean Vayrières dont nous avons parlé déjà à props de la Maison-Mère. En 1874, M. Eugène Tournier était supérieur depuis 1871 ; il fut envoyé à Amiens comme supérieur en 1875 ; nous avons dit plus haut quelles étaient ses qualités et quels avaient été ses succès à Soissons. Il nous faut parler de son successeur : M. Guéneret, qui avait une charge difficile après M. Tournier lequel, au dire de l'évêque, avait été un supérieur modèle et qui laissait un grand vide.

M. Guéneret Jean-Julien était né dans le diocèse de Dijon en 1832 ; il était entré dans la Congrégation

en 1852 et après avoir été successivement à Saint-Flour, à Montpellier, à Amiens, était devenu supérieur de Carcassonne. Là il se brouilla avec l'évêque qui lui reprochait de se mêler des questions d'administration diocésaine, n'ayant aucun rapport avec le Séminaire. Il fallut changer M. Guéneret ; on le nomma supérieur du Grand séminaire de Soissons où il devait rester jusqu'en 1886 (époque où Mgr Thibaudier devait nous prier de partir). Pendant le généralat du P. Boré, nous ne voyons pas que M. Guéneret eut de grandes difficultés dans la direction de son Grand séminaire. Il en eut quelques petites avec un frère qui voyait avec peine une femme à la cuisine du Grand séminaire et qui s'en plaignait à Paris. Le P. Boré demanda des explications à ce sujet ; il lui fut répondu que la femme n'y était plus. A quelque temps de là, le frère ayant acheté une vache, M. Guéneret l'en blâma : le frère ne put supporter ce reproche et quitta la maison. Le P. Boré, qui était juste et ne faisait pas acception des personnes fit faire une enquête sur ce fait ; on trouva que le frère méritait quelque indulgence, parce que les procédés de M. Guéneret n'avaient pas été dans la circonstance ceux d'un supérieur selon le cœur de saint Vincent miséricordieux pour les faiblesses humaines ; on fit venir le frère à la Maison-mère en lui pardonnant sa petite fugue.

Les confrères de M. Guéneret étaient pour la plupart des hommes de valeur. Le plus ancien en vocation était M. Wenès Léopold, né à Bruges, en 1832, d'une famille nombreuse, entré dans la Congrégation en 1853. Pendant ses études, on disait que c'était un excellent étudiant, un peu brusque et impatient, d'un zèle qui aurait besoin d'être un peu plus discret, mais très régulier et très pieux. Il avait été placé

à Albi, à Amiens, à Cambrai, avant d'être nommé à Soissons, en 1871. Il devait y rester jusqu'en 1877, époque où le P. Boré le nomma supérieur à Angoulême. Quand M. Wenès quitta Soissons, où il professait la morale avec grand succès, l'évêque écrivit sur son compte une lettre très bienveillante et très honorable.

Après M. Wenès, venait le bon M. Raffy Alexandre ; il était né dans le Lot, patrie du bienheureux Perboyre, l'année même du martyre de son illustre compatriote. Après son ordination, il avait été placé à Soissons comme professeur de sciences ; il fut question de le nommer peu après à la Maison-Mère pour enseigner la même matière qu'à Soissons ; mais cela ne se fit pas, et le bon M. Raffy resta à Soissons jusqu'à la fermeture. Nous le retrouverons à La Rochelle, où il exercera, malgré ses moyens ordinaires, une longue et grande influence par son dévouement et sa serviabilité.

En 1876, M. Eyglie Antoine, de Marseille, fut placé au Grand séminaire de Soissons. Il avait à peine fait quelques mois de séminaire ; il devait rester à Soissons jusqu'en 1885 ; nous le retrouverons supérieur à Angoulême.

En 1877, M. Cornu remplaçait M. Wenès. Il était né dans le diocèse d'Evreux, en 1829 ; entré en 1853, il fut placé à Châlons, La Rochelle, Cahors, Montpellier. Quand on le prendra en 1881 pour le mettre à Lille, l'évêque dira : « Vous nous prenez celui auquel la meilleure partie du Clergé tient le plus. »

En somme, la maison allait bien ; à la visite faite en 1875, M. Sudre constatait que les séminaristes avaient considérablement gagné en docilité et régularité depuis la précédente visite. Le visiteur recomman-

dait beaucoup d'aller en récréation avec les séminaristes, de les traiter avec douceur, respect, d'éviter les réprimandes aigres, les paroles blessantes, et d'autre part de ne pas leur faire de confiance sur les choses du conseil.

Nos confrères avaient aussi la direction du petit séminaire de Soissons, qui était établi dans l'ancienne abbaye Saint-Léger. Le supérieur en était en 1874 M. Dupuy Jean-Marie, né en 1828, dans le Cers, entré dans la Congrégation en 1850. Il avait été d'abord placé au Grand séminaire de Montpellier ; il fut nommé supérieur du petit séminaire en 1860. En 1866, M. Dupuy avait racheté l'ancienne abbaye de Saint-Crépin pour y placer un orphelinat de jeunes filles. M. Dupuy a laissé une grande réputation de charité pendant la guerre de 1870. Son dévouement envers les soldats et les habitants, secondé par celui de M. Varieras, lui valut une marque sensible de la reconnaissance du conseil municipal. Après la guerre, la ville abandonna à M. Dupuy une petite rue, ce qui permit d'agrandir la cour des élèves du Petit séminaire. Sous le généralat du P. Boré, nos archives ne signalent aucun événement sensationnel dans la vie du Petit séminaire, excepté la visite du Supérieur général, le 28 juillet 1875. Le P. Boré y fit un discours sur l'éducation : éducation du corps, éducation de l'esprit, éducation de l'âme. Nous avons ce discours, qui est solide, comme tous ceux du P. Boré, émaillé de textes de la Sainte-Ecriture, avec les inévitables souvenirs des Musulmans pour lesquels M. le Supérieur général a un faible.

Le principal collaborateur de M. Dupuy fut M. Louis Droitecourt. Ce digne confrère était né en 1842 ; il avait failli mourir avant sa naissance dans le terrible accident de chemin de fer de Paris à Versailles.

Son père y trouva la mort. Sa mère qui le portait alors dans son sein devait prendre le train, mais elle arriva en retard quand les portes étaient fermées à clef et l'enfant dut sans doute de pouvoir venir au monde grâce à ce retard providentiel. La mère éleva religieusement son enfant et plus tard elle entra chez les Filles de la Charité et devint supérieure de la maison de Champigny. L'enfant du miracle fut élevé au collège de Montdidier, où il fit de brillantes études. Il entra dans la Congrégation en 1861 et fut placé à Soissons, après son ordination sacerdotale. La *Semaine Religieuse* du diocèse a fait un grand éloge de lui : « Successivement professeur de troisième, de seconde et de Rhétorique, il fut le bras droit de M. Dupuy ; il fut d'un absolu dévouement et d'une affection très fidèle pour son supérieur ; il était aussi très généreux et procura de son argent de notables améliorations au Petit séminaire. Sa parole, en chaire, continue la *Semaine*, était abondante, non exempte d'un peu de gongorisme, qu'on acceptait alors, et qui ne serait plus reçu aujourd'hui. » Lorsque M. Dupuy fut changé, il fut question de le nommer supérieur, et ce choix, au dire de M. Sudre, eût été agréable aux confrères ; nous verrons plus tard qu'on nomma en réalité M. Lobry, dont M. Droitecourt sera toute la vie l'ami fidèle. M. Lobry a dit de M. Droitecourt : « Il n'a fait qu'un avec moi, depuis Soissons, où il avait conquis l'estime, le respect, la sympathie de tous. » Les rapports de visite louent son affabilité, sa bonne humeur, le sérieux qu'il apporté à préparer ses classes, sa bonne volonté soutenue, son zèle, son dévouement ; la seule note discordante est la santé et ses maux de gorge.

M. Meurissé, né en 1831 dans le diocèse de Soissons et entré dans la Congrégation en 1866, fut placé

aussitôt au Petit séminaire de Soissons, comme procureur. Il est noté comme très bon confrère, excellent esprit, animé d'un grand dévouement, malheureusement d'une timidité excessive pour prêcher.

Monsieur Chef d'hôtel était né en 1842 à Jouarre (Seine-et-Marne) ; il fut placé à Soissons en 1874 ; nous le retrouverons plus tard supérieur de Montdidier ; nous en parlerons alors.

M. Delteil Pierre, neveu de M. Delteil, Assistant de la Congrégation, était très attaché lui aussi à M. Dupuy, son supérieur et lorsque celui-ci partira, il désirera vivement M. Droitecourt comme supérieur. On disait de lui qu'il faisait bien sa classe, que sa conduite était régulière, et qu'il réprimait par la foi les premiers mouvements d'une nature vive.

Parmi les autres professeurs, l'un, M. Devaud, avait été à l'île Bourbon, l'autre, M. Alengry, avait été dans l'Amérique du Sud ; ils pouvaient raconter aux élèves des histoires intéressantes sur leurs anciennes missions. Le plus jeune professeur de la maison était M. Louis Planson, originaire d'Essonnes-sur-Marne, dans le diocèse ; il fut placé à Soissons en 1877 et ordonné prêtre le 22 décembre de la même année ; il était destiné à jouer un grand rôle à Paris, à Constantinople, à Londres. Nous nous réservons d'en parler plus longuement sous M. Fiat.

A côté du Grand et du Petit séminaire, il y avait l'Œuvre des Missions. Pendant la période 74-78, nous constatons que les Missionnaires ont donné des missions difficiles, laborieuses. Le zèle des Missionnaires se heurte à une certaine indifférence. Nous avons le compte-rendu des Missions ; c'est peu encourageant parfois : Village de 1481 personnes, 30. hommes sont venus ; — 343 personnes, résultat à peu près nul ; — 1849 personnes, 50 hommes ; — 492 personnes,

4 hommes ; — 618 personnes, 7 hommes, etc., etc. Les femmes sont plus nombreuses. Ainsi, dans l'année 1875-76, on a eu 1877 hommes en tout, 5507 femmes ; c'est le résultat de 29 missions. En 1876-77, dans les 20 missions, on a entendu seulement 3.128 confessions, tant d'hommes que de femmes ; il y a eu 248 retours d'hommes, 1.008 retours de femmes. Les Missionnaires ne se décourageaient pas, et l'évêque était très content d'eux et disait que beaucoup de bien se faisait. M. Courtade Joseph, né à Quillan, dans l'Aude, était très apprécié ; ayant été changé, on le réclama pour reprendre les missions soissonnaises.

M. Thibaut Eugène, né à Chatillon-sur-Marne, dans la Marne, était un excellent missionnaire, très pieux, d'une très grande régularité et d'un excellent esprit ; ses moyens intellectuels étaient ordinaires, mais il faisait beaucoup de bien par les moyens surnaturels ; malheureusement, il fut vite fatigué par cette vie souvent pénible, il tomba malade ; on dut le mettre au repos dans un Grand séminaire ; il demanda instamment les missions, nous le retrouvons secrétaire particulier de M. Fiat.

M. Corvée Exupère, du diocèse de Séz, eut des débuts mouvementés. Entré en 1872, il sortit en 1874, avant de faire les vœux auxquels il avait été admis sur le témoignage favorable de son supérieur ; à peine sorti, il regretta son exode et demanda à être admis de nouveau ; mais s'estimant indigne de prendre rang au milieu des Lazaristes proprement dits, il sollicita la faveur d'être reçu comme collaborateur. Le Grand conseil accueillit favorablement sa demande et se montra même plus clément ; on fit savoir à M. Corvée qu'on l'accepterait même de nouveau comme Lazariste, supposé que sa conduite donnât dans la suite la même satisfaction qu'avant de sortir. M. Corvée ne

LIBRARY
ST. MARY'S SEMINARY
PERRYVILLE, MISSOURI

se le fit pas dire deux fois ; Il demanda aussitôt à rentrer ; on le reçut le 17 juillet 1875 ; il fut placé à Soissons, et, deux ans après, il fit les vœux.

L'avant dernière maison de la province de Picardie est celle de *Folleville*. Ce lieu fut cher à saint Vincent, c'est là qu'il vint souvent avec les Gondi, c'est là qu'il prêcha son premier sermon de la Mission, le 25 janvier 1617. Il y eut à Folleville une charité de femmes et une charité d'hommes et cependant, chose curieuse, il n'y eut jamais jusqu'au généralat du P. Etienne, ni maison de missionnaires, ni maison de sœurs et, cependant, c'était le Berceau de la Compagnie.

Le P. Etienne avait la dévotion de réveiller les souvenirs de saint Vincent en établissant les Missionnaires là où saint Vincent avait vécu. C'est lui qui fonda l'œuvre du Berceau-de-saint-Vincent-de-Paul, là où saint Vincent est né. C'est lui qui fonda Château-l'Évêque, là où saint Vincent fut ordonné prêtre. C'est lui encore qui fonda Folleville, d'accord avec Mgr Boudinet, évêque d'Amiens.

L'évêque exprima en 1868 à son clergé réuni à la retraite ecclésiastique, la résolution de créer un pèlerinage dans l'église de la paroisse de Folleville. Il fit connaître aussi son intention de confier ce pèlerinage à la Congrégation de la Mission.

Le P. Etienne envoya en 1869 un missionnaire avec un frère coadjuteur pour prendre possession de ce nouveau poste. En 1872, on songea à établir un orphelinat de garçons ; on acheta un terrain dans ce but. En 1873, Mgr Boudinet fit une belle lettre pastorale pour annoncer la fondation de l'orphelinat et recommander l'œuvre à la charité de ses diocésains, ce fut son chant du cygne.

En 1875, les constructions étant achevées, Mgr

Bataille, nommé évêque d'Amiens, et le P. Boré vinrent inaugurer l'œuvre. Le P. Boré prêcha. Il rappela dans son exode ce que Folleville est pour les Enfants de saint Vincent. Il fit un grand éloge de Mgr Boudinet ; il parla du projet du vénéré prélat. « Mgr Boudinet, dit-il, embrassait déjà comme d'un regard prophétique l'établissement de toutes les autres œuvres de charité, groupées autour de ce centre, consacrées par les travaux apostoliques du Saint de la Charité moderne, ainsi qu'on les voit épanouies et florissantes près de Dax, autour de son Berceau ». Le P. Boré ajoutait textuellement : « J'ai visité dernièrement cet essai et je prie Dieu qu'il puisse être reproduit ici. » Comme chacun sait, ce projet et ce désir du P. Boré n'ont jamais été réalisés.

Depuis cette époque, le Berceau de la Compagnie, Folleville, n'a pas suivi les progrès du Berceau de saint Vincent. Folleville a vivoté sous le P. Fiat ; il arriva un jour, sous le P. Verdier, que M. Bettembourg, qui aimait beaucoup la Congrégation, s'indigna dans une conférence à Saint-Lazare, qu'on laissât Folleville dans un tel état d'abandon ; ce fut le coup de baguette magique ; le P. Verdier établit alors un pré-postulat pour les frères coadjuteurs. Mais tout cela sera raconté plus tard. Pour le moment, nous sommes en 1875 et le P. Boré prêche à Folleville, où il y a un orphelinat de garçons. Le Supérieur général montre que cette œuvre est : 1° entièrement chrétienne et 2° pleine d'actualité. La première partie rappelle ce que l'ancien et le nouveau Testament ont dit de l'orphelin. La seconde prouve par l'expérience, par Platon, par Plutarque, la nécessité de l'éducation. Remarquons la phrase suivante : « Comme morale cet Athénien condamne la théorie moderne des écoles sans Dieu ». Déjà cette expression en 1875 !

Le confrère qui était à Folleville depuis 1869 était M. Jean-Baptiste Lugan. Il était né en 1800, dans le diocèse de Montauban, était entré dans la Congrégation en 1825, et avait été placé à Valfleury, où il y resta 28 ans et où son cœur fut transporté après sa mort, sur la demande des habitants. Nous verrons ailleurs ce que M. Lugan fut en ce lieu, soit comme inférieur, soit comme supérieur. En 1856, il fut placé comme économe au Grand séminaire de La Rochelle. Il se brouilla avec Monseigneur qui demanda son changement. On l'envoya à Alger, où il trouva le terrible Mgr Lavigerie. Son séjour ne fut pas long et il eut le sort de plusieurs autres, il dut quitter. La Providence lui ménageait un autre poste, celui qu'il lui fallait, la cure de Folleville. Pendant 15 ans, de 1869 à 1884, il sera remarquable par sa charité, son dévouement et à sa mort on dira qu'il a été le père des pauvres et des orphelins.

M. Lugan fut installé le 28 novembre 1869. Quelques extraits de ses lettres, que nous devons à M. Planchet, nous montrent un petit coin de l'âme de notre confrère sous le P. Boré : « J'habite une mesure. Si l'on veut lire de 4 heures du matin jusqu'à 7 heures, il faut mettre la bougie dans une lanterne, car le vent ne donne ni paix ni trêve. Ici, on n'achète pas seulement le pain, le vin, mais on achète l'eau et nous n'avons pas un auvergnat pour la porter. Si nous voulons un peu de sel, il faut aller le chercher à huit ou dix kilomètres. On appelle l'église un monument. C'est le monument qu'on appelle une jeune fille bien frisée avec robe neuve, et qui n'a pas de chemise. C'est toujours un monument bien sale et tout nu que j'ai commencé à laver, à brosser ; aussi, je n'ai plus de brosse à habits. Je viens à mes bonnes gens. C'est un proverbe du pays ; les gens de Folle-

ville dorment. Je commence à le croire ; ils ne sont pas encore levés pour la messe de 10 heures, le dimanche. Braves gens que le bon Dieu sauvera parce qu'ils sont comme les enfants de Ninive et que lui seul est impeccable. J'aime ma maison, il y a quelque chose à souffrir. J'aime mes bonnes gens, ils sont très simples. J'aime mon catéchisme. Leur foi est peu développée. Pauvres enfants ! Ils n'ont jamais rien vu, rien entendu. Ils savent qu'il y a une terre, que sur cette terre, il y a une mesure, de la paille, du pain et de la bière. Mais savent-ils qu'il y a un ciel où Dieu règne avec les enfants sages ? »

Dans une autre lettre, M. Lugan écrit : « Je vis de haricots, de lentilles et de pommes de terre. Il faut bien faire son carême par force ou du moins faire de nécessité vertu. Le poisson ne vient jamais à Folleville. J'ai une mesure, mais je l'aime ; une église toute nue, mais je l'aime comme la Crèche de Bethléem. Mes paroissiens, bonnes gens, oh ! je les aime. Il y a deux hommes qui font leurs pâques et dix femmes. C'est un commencement de consolation et d'espérance. J'ai huit enfants pour la première communion. Je n'ai jamais eu des enfants gentils, mignons comme ces enfants. On dirait qu'ils ne sont pas encore sortis du Paradis terrestre, tant ils sont primitifs. »

Nous verrons sous M. Fiat combien le clergé picard et les habitants de Folleville avaient M. Lugan en grande vénération.

La dernière maison de la province de Picardie est celle de *Lille* (Séminaire de l'Institut Catholique). Ce séminaire nous fut offert en 1874. Le P. Boré le refusa, le 28 septembre.

On revint à la charge et le P. Boré se décida à l'accepter en 1875. Il nomma M. Oresve premier supérieur.

M. Oresve était né dans le diocèse de Rennes en 1832. Il entra dans la Congrégation en 1863 et fut placé à Montargis en 1864 ; de là, il passa à Angers, puis à Toursaint et enfin au Grand séminaire d'Oran, où il fut supérieur et où il reçut les félicitations de M. le Procureur général pour sa bonne administration du temporel. Mais M. Oresve préférait les Missions à l'enseignement. On l'envoya à Soissons ; puis il revint en Algérie comme missionnaire. M. Oresve réussissait dans ses prédications. On signale en particulier une retraite ecclésiastique à Constantine, où il plut beaucoup à l'évêque et au clergé. Ce genre de ministère semblait répondre à ses aptitudes. Il paraissait savoir traiter avec les ecclésiastiques ; aussi quand on prit le Séminaire Académique, comme il n'y avait pas de classe à proprement parler, mais plutôt des instructions aux ecclésiastiques, on songea à lui et on le nomma supérieur. Un de ses premiers élèves l'a dépeint ainsi : « De taille moyenne, trapu, la tête engoncée entre les épaules, comme ses concitoyens les Bretons ; le teint rougeâtre, d'une politesse exquise, mais légèrement affectée, une bonté profonde dans les yeux vifs, il vient à nous, nous tend les bras, nous souhaite la bienvenue, nous embrasse cordialement et nous invite à prendre possession de nos chambres respectives. »

M. Oresve était aidé par M. Pendaries qui faisait fonction d'économe à la satisfaction des élèves, s'il faut en juger par ces quelques lignes du même auteur que plus haut : « nourriture saine et abondante, suivant la formule consacrée par la littérature des pensions honnêtes ; mais l'économe, M. Pendaries, l'arrose de quelques verres de vin généreusement versé ; plus tard, il se fera rappeler à l'ordre pour ne pas l'avoir mesuré avec l'austère parcimonie des ad-

ministrations d'Eglise ; mais nous, en égoïstes inconscients du délit, nous nous laissons gâter par cette largesse insolite et ne protestons pas. »

M. Oresve demanda un confrère de plus, car le nombre des séminaristes augmentait. On lui envoya M. Iung Henri-Alexandre, né en 1845, dans le diocèse de Metz. Il avait été ordonné prêtre en 1874, avec une dispense de l'irrégularité qu'il avait encourue pour avoir pris part comme combattant à la guerre de 1870. L'auteur déjà cité le dépeint ainsi : « ancien sergent du Génie, lorrain de haute taille, connaissant la Bible et l'hébreu, d'une surprenante habileté aux travaux manuels ». Mais M. Oresve ne put s'accorder avec M. Iung, parce que celui-ci fumait (vieux souvenir de son séjour à la caserne), et que M. Oresve estimait que c'était un fâcheux exemple pour la jeunesse cléricale, et craignait de voir s'introduire cet usage réprouvé par l'assemblée de 1861 et par le P. Étienne, comme peu convenable à un ecclésiastique.

Entre temps, pendant les vacances, M. Oresve continuait à donner des retraites pastorales ; mais nous devons avouer que, ici ou là, particulièrement à Pamiers et à Nice, il ne réussit pas dans ce ministère.

Le P. Boré alla visiter le Séminaire Académique vers cette époque. Voici l'impression qu'il fit sur les élèves : « M. Eugène Boré, Supérieur général des prêtres de la Mission, avait été attaché d'Ambassade à Constantinople et disciple passager de Lamennais, à la *Chênaie*, quand l'appel de Dieu retentit à ses oreilles et l'orienta vers la vie religieuse. Entre autres dons magnifiques, il avait alors celui des langues ; il en pratiquait une quinzaine, comme le cardinal Mezzofanti. Il se mêla à nous pendant la récréation. La causerie tomba sur le grec ancien et moderne, et pour nous suggérer une idée de la prononciation actuelle de

cette langue, M. Boré nous lut, en s'y conformant, une page du *Discours pour la couronne*, de Démosthène. Entre cet harmonieux débit et la cacophonie barbare de l'élocution dite *érasmienn*e, le contraste était frappant et tout à l'avantage du premier. » Le même séminariste raconte gentiment qu'ayant eu occasion de retrouver le P. Boré à Rennes, où il allait passer les examens, il n'eut qu'à se louer de son amabilité. Il fut même invité à un grand dîner présidé par le Supérieur général, chez les Filles de la Charité ; mais il note que lorsque le troisième plat fut apporté sur la table, le P. Boré le renvoya et le fit donner aux pauvres.

Le Séminaire Académique fut sous la direction de M. Oresve jusqu'en 1880, époque où M. Cornu lui succéda.

Pour compléter l'étude sur la province de Picardie, il reste à dire un mot sur les deux Assemblées provinciales qui eurent lieu en 1874 et 1878 et qui montrent l'état d'esprit de nos confrères. Nous citons seulement les *postulata* qui ont recueilli l'assentiment de tous les députés, laissant de côté ceux qui n'ont pas été admis par tous.

1° Que le Directeur et le Sous-directeur du séminaire interne n'aient pas d'autres fonctions ;

2° Que les professeurs des scholastiques n'aient pas de ministère au dehors ;

3° Que les scholastiques soient élevés en dehors de Paris ;

4° Qu'il y ait en France plusieurs séminaires internes ;

5° Que nos jeunes gens soient prêtres après 3 ans de théologie et que la quatrième année soit une préparation aux œuvres ;

6° Que ceux qui entrent prêtres dans la Congrégation

tion soient bien préparés à nos fonctions pendant le séminaire interne ;

7° Que les jeunes prêtres ne soient placés missionnaires missionnants qu'après avoir été quelque temps dans les Séminaires ;

8° Qu'un Assistant de la Congrégation soit spécialement chargé des Missions ;

9° Qu'il n'y ait jamais de paroisses sans missions et qu'on fasse un Directoire pour les paroisses ;

10° Qu'on n'accepte pas de maisons si on n'est pas sûr d'y mettre des sujets assez nombreux ;

11° Que la Compagnie, surtout en France, soit décentralisée, afin qu'on ne soit pas obligé si souvent de recourir au Supérieur général et que le Visiteur soit vraiment Supérieur provincial.

Tous ces *postulata* ne furent pas admis par le Supérieur Général ; en particulier le 2° concernant les professeurs de Saint-Lazare, qui fut trouvé trop rigoureux par le Supérieur général.

Un certain nombre d'autres appelèrent des réserves, des mises au point, et il fut dit aux députés qu'il y a quelquefois bien des difficultés qui empêchent le Supérieur de faire ce qui théoriquement pourrait paraître le mieux. En somme ces détails nous montrent combien la Petite Compagnie est bien organisée ; il y a, si je puis ainsi parler, l'élément qui renseigne sur l'état d'esprit, l'assemblée provinciale, et il y a l'élément qui juge et apprécie cet état, l'assemblée générale et le Supérieur général ; il y a l'élément qui pousse à l'action et l'élément qui modère ; il y a la chaudière où bouillonne l'eau, où se forme la vapeur et il y a le chauffeur qui utilise cette force pour le bien de la communauté, qui réfrène parfois ce qui pourrait être exagéré. Tel a été le rôle du Supérieur général par rapport à

beaucoup de *postulata* des assemblées provinciales, par rapport à ceux de la Picardie. Du reste beaucoup de ces maisons picardes qui pourraient paraître un peu hardies au premier coup d'œil deviennent plus sages à la réflexion et ou bien rejettent elles-mêmes les *postulata* qui leur sont soumis ou bien acceptent le jugement qu'en porte l'autorité suprême ; elles reviennent facilement de leurs premières idées ; elles réalisent ainsi, quand il y a lieu, le dicton qui a cours en ces lieux : « *Un bon picard se ravise.* »

Edouard ROBERT

FRANCE

PARIS

MAISON-MÈRE : AU JOUR LE JOUR

16 septembre 1937. — Les vacances se terminent, et cependant les jours sont encore beaux, le ciel souriant. Non moins contents, après leurs dix semaines d'absence, les clercs reviennent de Beaucamps. Dès cette rentrée à l'examen particulier de midi, le T. H. Père annonce le changement de M. Paul Castelin, depuis 13 ans directeur du séminaire. Envoyé en 1910 à Petropolis, M. Castelin y dirigeait le Séminaire interne du Brésil. 1914 le ramenait en France et l'Armistice le maintenait à Paris (1918) puis à Dax (1924), d'abord comme sous-directeur puis de nouveau à Paris comme directeur. Notre unanime gratitude et celle des clercs (est-il besoin de l'écrire ?) accompagnent M. Castelin dans son nouveau poste de dévouement : Périgueux, où lui est confiée la succession de M. Xavier Sacke-

bant : diriger le Grand séminaire diocésain et la province d'Aquitaine.

Pour le remplacer à Paris, Notre Très Honoré Père a fait choix de M. Alexis-Jean Loubère qui, depuis onze ans, s'est dépensé et multiplié, comme professeur au grand séminaire d'Angoulême. Son activité et son énergie sont acquises à cette nouvelle tâche : il en faut certes, nous le savons tous, dans ce labeur apparemment obscur, mais combien grand et important.

De par ailleurs, autre nouvelle du jour, M. Jean Henrion, professeur de philosophie, est remplacé par M. Vincent O'Hara.

18-27 septembre. — *Retraite annuelle.* Ces huit jours pleins nous remettent en présence des traditionnels sujets et des méditations que la grâce de Dieu revivifie et que l'expérience fait sentir toujours actuels.

20-21 septembre. — Dans le silence de la retraite, tout près de nous, d'autres exercices, un silencieux branle-bas, groupe dans le bâtiment et la salle du 97 de la rue de Sèvres, le Congrès des Aumôniers de la J. O. C. : ils s'assemblent eux aussi pour recevoir des consignes et des directives pour l'action et leurs efforts de demain.

27 septembre. — *Anniversaire de la mort de Saint Vincent* (1). La clôture de la retraite nous vaut en-

1. Piquons ici, en *indit*, cet extrait de lettre que le Nonce à Paris, Coelio Piccolomini (Cf. le mot de saint Vincent, édition Coste, VII, page 7), adressait à la Secrétairerie d'Etat le 1^{er} octobre 1660. « *Mori martedì il P. Vincenzo di Paolo, superiore di Preti della Missione, huomo d'un grandissimo merito e stima per le opere segnalate di pietà che ha fatti.* » Archives du Vatican, *Nunciature, Francia*, volume 117, folio 511. De par ailleurs, la Secrétairerie d'Etat mande au dit Nonce le 12 octobre 1660 : « ... non mancando in tanto d'informarsi dal Padre Vincenzo, capo dei Missionarii e da altri delle qualità di questo frate Dilloni [un O. F. M. candidat à un vicariat apostolique en Angleterre] e suoi talenti e costumi » Ibidem, volume 118, folio 32 verso.

core un congé à Gentilly. Est-ce donc bien le dernier ? On ne sait. Nous retrouvons l'ancien parc encore plus transformé. Des travaux de voirie ont de plus en plus modifié le paysage : bien que familier à maintes générations, elles auraient désormais de la peine à le reconnaître sous de tels bouleversements. Quelques arbres du parc ont survécu, à l'extrême limite de Paris un boulevard traverse *en bandoulière* la propriété, la zone lépreuse des barraques a été rasée : dans ce cadre éclairci, d'ici là, quelques constructions flambant neuf, un miroir d'eau, bref dans un paysage dénudé les accessoires austères et dépouillés des *Auberges de la Jeunesse* : c'est pour l'instant, derrière des palissades, l'*annexe-Kellermann* de l'Exposition internationale 1937. Il est curieux de constater combien heureux et providentiels parfois sont certains incidents dans la vie des Sociétés, comme dans celle des hommes et des maisons : la visite d'un personnage, un événement important amènent d'avantageuses transformations. Ainsi, la Bièvre malodorante a disparu depuis plusieurs mois, avalée par un gros tuyau d'égoût ; des voisins trop entreprenants et souvent incommodes ont été liquidés (cf. *Annales*, 1934, pages 33-37), Gentilly est devenu calme, mais le cadre de ses quatre hectares de jadis s'est violemment rétréci ; le couperet de la fructueuse expropriation a joué, suspendu depuis près d'un siècle, il a froidement rogné l'antique et séculaire maison de campagne. A cet ordre de choses nouvelles, il faut donc s'adapter. Aussi tout heureux le Très Honoré Père profite aujourd'hui de la circonstance pour faire les honneurs et commenter lui-même la *révélation* de la nouvelle maison de campagne, à une dizaine de vénérables anciens, revenus tout rajeunis de ce contact avec cette vision d'avenir.

Les autos nous transportent par delà la banlieue misérable et sordide vers les champs, les horizons reposants des jardins où ne fleurissent plus les bicoques de fortune, mais les plantes et les fleurs du Bon Dieu... Voici la Seine-et-Oise ; et peu après Champlan, voilà donc *Villebon-sur-Yvette*. Les 15 kilomètres ont été vivement couverts et, dans ces premiers jours de l'automne, les quelque 27 hectares de la propriété nous accueillent aimablement. Le château de Villebon, champêtre rendez-vous de chasse, est relativement fort modeste, mais ce que l'on vient chercher ici, c'est la paix, le bon air. Pour cette acquisition, toutes les nécessaires formalités administratives ont vivement marché. Le *Décret*, portant intentionnellement la date du 25 décembre 1936, signé de M. Albert Lebrun, Président de la République française, et contresigné par M. Max Dormoy, ministre de l'Intérieur, a autorisé la cession de cette propriété, en remplacement et compensation de la part expropriée de Gentilly. Au lieu des 4 hectares et demi, en voici donc vingt-sept, boisés, dormant tranquilles dans le calme voisinage de jardins maraîchers et de prés d'embouche ; à deux pas (500 mètres au plus) de la vallée de Chevreuse. En ce moment-ci, la clôture de la propriété s'achève au rythme traînard des constructions actuelles, un soubassement en maçonnerie, un fort grillage de 2 mètres de haut, encercle les taillis, la prairie et nous met bien chez nous, limitant les allées et venues de futurs usagers et celle des profanes. Un chacun admire ces beaux arbres, cette verdure, ce calme. On remercie, comme il convient, les artisans immédiats de ce bon et bel œuvre ; mais notre gratitude remonte aussi vers les bienfaiteurs de jadis et de toujours, vers ces vénérables confrères qui nous ont ménagé et Gentilly et cet ac-

tuel pied-à-terre. Eh ! oui, c'est à eux, par-delà tout un siècle, que nous les leur devons. Au sortir de la Grande Révolution, après des jours de dispersion, se regroupant enfin, nos confrères, dès 1824, grâce à leurs petites et méritoires économies, achetèrent Gentilly. Puis, jusqu'en 1870, par diverses acquisitions, leurs successeurs augmentèrent et arrondirent ce lopin de terre sur les bords de la Bièvre. Mise ainsi en dépôt cette charitable et ingénieuse générosité se survit dans les ombrages rajeunis et élargis de Villebon... Ah ! certes, il est sans cesse de saison le *De Profundis* des jours de congé : tribut de gratitude et de prières pour tous ceux qui ont pensé à nous et qui le prouvent encore... Quels chaînons de dévouement et de services réciproques unissent ainsi les générations qui se succèdent. Pensons au passé, songeons à l'avenir et soyons fidèles au présent, aux devoirs du moment. C'est aujourd'hui, sous diverses formes, le sentiment et la résolution de visiteurs charmés et reconnaissants. Dieu, au sortir de notre retraite, demande précisément, d'un chacun de nous, pareille disposition d'âme.

Voici de suite, pour les curieux d'histoire, une brève évocation du passé de cette antique propriété, aujourd'hui lotie comme tant d'autres.

Villebon est classé à juste titre parmi les châteaux historiques de France ; c'est un domaine d'une centaine d'hectares, dont l'origine remonte aux débuts du douzième siècle.

La source qui alimente la pièce d'eau du parc porte le nom de Sainte Geneviève, qui s'était reposée sur ses bords lors de la délivrance de Paris attaqué par les Normands.

C'est dans le cartulaire de Longpont que nous trouvons les noms des plus anciens seigneurs de Villebon : vers l'an 1100, Aszo de Villebon, puis Gautier Hugues et Lambert de Villebon.

Vers l'an 1200, le domaine passa à Gautier chambellan de France, seigneur de Villebon, puis à son fils Pierre de Nemours, évêque de Paris.

En 1400, Jeanne, dame de Villebon, épouse de Robert de Montdoucet, grand écuyer du roi Charles VI.

En 1474, Villebon devient la propriété de la célèbre famille parlementaire des de Thou, avec Jacques de Thou, avocat au Parlement, conseiller à la Justice des Aides et Bailli de Palaiseau. En avril 1563, Nicolas de Thou, seigneur de Villebon, obtient du roi Charles IX l'établissement, à Villebon, d'un marché tous les jeudis et deux foires : l'une à la Saint-Côme, le 27 septembre, et l'autre le 12 novembre. Nommé évêque de Chartres, dix ans après, Nicolas de Thou établit définitivement sa résidence à Villebon et y fait en partie l'éducation d'Henri IV dans un des pavillons qui existe encore aujourd'hui. Il fait également bâtir la chapelle de Villebon, sous l'invocation de Saint-Côme et de Saint-Damien.

En 1577, il obtient le droit de haute, moyenne et basse justice sur Villebon et les environs. Quatre ans après avoir sacré le roi Henri IV, Nicolas de Thou meurt au château de Villebon en novembre 1596, à l'âge de 96 ans. Son corps est transporté à Paris et inhumé à Saint-André des Arts, dans la sépulture de la famille de Thou.

Le 19 décembre 1609, un échange est passé devant Claude de Troyes, notaire à Paris, par lequel Jacques Sauguin, conseiller au Parlement, cède à Jacques de Thou, président au Parlement, la moitié par indivis de la terre et seigneurie de Villebon, moyennant 1019 écus sols de rente.

Le 22 novembre 1626, André Potier, chevalier, seigneur de Novion et de Villebon, président en la cour du Parlement, rend fer et hommage au Roi devant Charles de Beaumont, notaire à Monthléry, pour la terre et seigneurie de Villebon, qu'il a acquise de Jacques de Thou.

En 1648, Nicolas Potier de Novion, président au Parlement et seigneur de Villebon, obtient de Paul de Gondy, archevêque de Paris, d'ériger Villebon en paroisse, avec pouvoir pour les habitants de Villebon et hameaux, d'augmenter la chapelle, d'y faire bâtir des autels des deux côtés, d'y avoir des fonts baptismaux et aussi cimetière, presbytère et autres droits marquant prérogatives d'église paroissiale. Cette décision fut la cause d'événements dont nous ferons le récit plus loin.

Au dix-huitième siècle, Villebon devient la propriété des familles de Sérignan, de Perthuis, de Pracomtal.

Le 25 novembre 1796, le domaine est vendu comme bien national, puis il appartient aux Montesquiou-Fésansac, puis au baron Nivière.

Vers 1864, un haras fut installé dans une partie de la propriété pour les chevaux du major Fridolin ; ceux du comte de Lagrange, puis ceux de M. Lebaudy ont successivement occupé ce haras.

Villebon resta dans la famille Nivière jusqu'en 1920, époque à laquelle s'y établit l'école de l'Île-de-France (1).

Nous voulons rapporter un fait relatif à la séparation de Villebon de la paroisse de Palaiseau et qui donna lieu à des incidents curieux que nous allons raconter.

1. La Congrégation de la Mission succède à cette Ecole qui a fermé ses portes, il y a 4 ans.

L'an 1658, les troubles de la Fronde étant épuisés, le seigneur de Villebon, M. le Président de Novion ayant fait sa paix particulière avec M. le cardinal Mazarin, demanda à son grand ami Paul de Gondy, archevêque de Paris et cardinal de Retz, de vouloir bien distraire Villebon de la paroisse de Palaiseau, et d'ériger en église paroissiale la chapelle du château de Villebon, ainsi que nous l'avons écrit plus haut.

La demande était juste à une époque où les libres penseurs étaient heureusement inconnus, et où chacun pratiquait ses devoirs religieux, au plus grand profit de l'honnêteté et des mœurs.

Le 23 mai 1658, messire Alexandre de Hodencq, prêtre, docteur en théologie de la Sorbonne, archiprêtre et curé de Saint-Séverin, à Paris, vicaire général de l'archevêque, vint à Villebon, fit l'enquête obligatoire en pareil cas et au nom du cardinal archevêque, érigea Villebon en paroisse distincte et séparée de celle de Palaiseau, « sous l'invocation de Saint-Côme et Saint-Damien, sans diminution toutefois au curé de Palaiseau et ses successeurs et marguilliers de Palaiseau des dîmes et autres revenus sur le territoire de Villebon, Les Casseaux, la Roche, la Plesse, Villiers et Courtabœuf, avec pouvoir pour les gens de Villebon et hameaux, d'augmenter la chapelle, y faire bâtir des autels des deux côtés, d'y avoir fonts baptismaux, et aussi cimetière, presbytère et autres droits marquant prérogatives d'églises paroissiales.

« Et à la charge que pour reconnaître la distinction et séparation desdits lieux d'avec l'église de Palaiseau, les curés, habitants et paroissiens de la nouvelle paroisse de Villebon, iront chaque année en procession le jour et fête de la translation de Saint-Martin, 4 juillet, en l'église de Palaiseau, qui sera dite et célébrée par le curé de Palaiseau ou son vicaire.

« Et encore à la charge qu'il sera payé chaque année au curé de Palaiseau ou son vicaire ou ses successeurs, la somme de soixante livres tournois ; et à l'œuvre et fabrique dudit Palaiseau la somme de vingt-cinq livres, par lesdits marguilliers de la nouvelle Eglise et paroisse de Villebon. »

Un prêtre normand, nommé Suart, fut nommé curé de Villebon.

La nouvelle paroisse de Villebon était fondée à la grande satisfaction de son seigneur et des habitants; mais au grand mécontentement du curé, de la fabrique et des habitants de Palaiseau, qui se démenèrent et intrigèrent pour empêcher la nouvelle paroisse d'exister.

Aussitôt l'événement connu, le curé de Palaiseau fit signifier à celui de Villebon qu'il s'opposait à le recevoir, lui et ses paroissiens à la procession de Saint-Martin, ne reconnaissant pas leur existence légale. Toutefois, le digne ecclésiastique daignait les avertir qu'il les accueillerait comme particuliers, mais non en corps et processionnellement.

Mais, si le vénérable curé de Palaiseau défendait avec énergie les droits de son église, le nouveau curé de Villebon n'entendait pas perdre ceux dont sa paroisse venait d'être gratifiée;

il riposta, le 2 juillet 1658, en signifiant à la fabrique et au curé de Palaiseau, qu'il ne tiendrait aucun compte de la défense qui lui avait été faite, et qu'en raison des prescriptions de l'acte qui érigeait Villebon en paroisse, il se rendrait, bannièrè en tête et accompagné de ses paroissiens, le 4 juillet, jour de la fête et de la procession de Saint-Martin, en l'église de Palaiseau.

En effet, au jour dit, Messire Suart et à sa suite tous les habitants valides de Villebon, Villiers, la Roche, les Casseaux, la Plesse et Courtabœuf partirent en procession pour assister à la grand'messe dite à Palaiseau en l'honneur de la translation des reliques de Saint-Martin, malgré les protestations du curé de Palaiseau et les reproches des habitants de ce lieu.

Les mémoires du temps disent qu'il n'y eut pas que des reproches et des protestations et que des horions furent échangés.

Messire Suart, nous l'avons dit, était normand, c'est-à-dire qu'un procès ne l'effrayait pas ; en prévision de ce qui allait se passer, il avait amené avec lui un huissier du nom de Cavalier, qui fit un constat des incidents tumultueux de cette journée.

Malgré tout cela, la fabrique de Palaiseau ne voulut pas abandonner ce qu'elle prétendait être son droit. Le curé, laissant de côté, et pour cause de suspicion légitime, l'archevêque de Paris, porta sa réclamation à l'archevêque de Lyon, primat des Gaules ; mais le curé de Villebon tenait à conserver sa cure, et il en appela de la décision de l'archevêque de Lyon au Parlement de Paris, où M. de Nouvion pouvait lui prêter son tout puissant appui, très intéressé en cette circonstance.

Le 15 juillet 1658, intervint un arrêt de la Cour du Parlement, autorisant messire Suart à assigner le curé de Palaiseau, faisant défense à ce dernier de troubler le curé de Villebon dans l'exercice de son ministère.

Assigné immédiatement, le curé de Palaiseau prit le temps de la réflexion, ne se présenta pas à l'audience et fut condamné par défaut.

Le 12 août 1658, messire Suart, qui possédait une âme généreuse, ne voulut pas, malgré la querelle, laisser la bourse de son cruel collègue en détresse, juste au moment où les procureurs lui livraient assaut, et il fit généreusement offrir par ministère d'huissier 15 livres, pour un quart de la rente annuelle due au curé de Palaiseau par la nouvelle paroisse de Villebon, et 6 livres, pour un quart de la rente annuelle due aux marguilliers de la fabrique de Palaiseau.

On le voit, maître Suart savait se mettre en règle, tout Normand étant procédurier dès son berceau.

Monsieur le curé de Palaiseau ne bougeait plus ; il fallait pourtant en terminer. Le 23 janvier 1659, le Parlement lui fit signifier injonction d'avoir à comparaître sous peine d'amende. Peu soucieux de payer l'amende, le digne homme se réveilla et constitua pour son représentant, un procureur nommé Lénard.

Le procureur du curé de Villebon se nommait De la Mare. Les deux procureurs échangèrent à leur plus grand profit, honneur et gloire, une foule de discours transcrits sur un papier fleurdelysé ; le résultat fut que le 11 mars 1659, le curé de Palaiseau se vit condamner à payer tous les frais du jugement du 27 juillet 1658, ce qui ne dut pas le faire rire.

Enfin, le 3 mai 1659, Messire Suart triompha sur toute la ligne ; M. le doyen de Palaiseau ne se présenta pas à l'audience du Parlement et fut condamné définitivement à reconnaître l'existence légale de la paroisse de Villebon.

Ainsi finit cette mémorable querelle qui agita pendant trois années les bords de l'Yvette et laissa des germes de division ; pendant longtemps, les habitants de Palaiseau ne voudraient pas pardonner à ceux de Villebon d'avoir conquis leur indépendance locale.

Villebon eut cependant à souffrir de nouveau par la faute des habitants de Palaiseau. Voici dans quelles circonstances :

Sous la grande Révolution, Palaiseau eut sa garde nationale. Inutile de dire que les membres les plus influents de cette garde prétendue nationale étaient les plus mauvais sujets et les plus illustres propres à rien du pays. Leurs exploits se bornèrent pendant les mauvais jours de la Terreur, à dénoncer les honnêtes gens des environs, à crier beaucoup (ils ont laissé des descendants) et à ne pas faire grand chose de bon. Ces sans-culottes, remplis de zèle révolutionnaire, préféraient se livrer à l'exercice lucratif des pillages et des perquisitions, plutôt que d'aller à la frontière combattre l'étranger.

Ils se distinguèrent particulièrement le 2 avril 1793 dans une expédition contre Villebon. Cette expédition avait été entreprise sous prétexte de découvrir des nobles cachés, disait-on, dans le château, mais plutôt pour fouiller celui-ci des caves au grenier, afin d'enlever ce qu'on aurait pu y prendre, si faire se pouvait.

Vingt hommes, sous le commandement du citoyen V..., chef de bataillon de la garde nationale de Palaiseau (nous ne mettons qu'une initiale, car ce pseudo-héros a des descendants et nous ne désirons froisser personne) montèrent au château de Villebon, violèrent les domestiques et firent une perquisition minutieuse, qui n'amena aucun résultat. Il n'y avait aucun noble ou émigré de caché, pas plus qu'il n'existait de dépôt d'armes et de munitions dissimulé, pour travailler à la contre-révolution.

Néanmoins, ne voulant pas s'en retourner les mains vides, les vaillants gardes-nationaux de Palaiseau emportèrent le fusil du régisseur, quelques vieilles armes de chasse hors d'usage, et une ancienne épée rouillée, bonne tout au plus à faire un tourné-broche.

Munis de leur maigre butin, ces fiers soldats s'en retournaient hurlant la Marseillaise, ils traversaient le hameau de la Roche, lorsqu'ils se trouvèrent nez à nez avec le maire de Villebon, un honorable citoyen, nommé Garouste, qui accourait, attiré par le vacarme.

Ce digne homme n'avait pas froid aux yeux. Il s'indigna des procédés des guerriers de contrebande, et leur demanda en vertu de quels ordres ils agissaient sur le territoire de sa commune. Comme ces sans-culottes avinés ne purent justifier d'aucun ordre régulier, M. le Maire Garouste, séance tenante, dressa contre eux un procès-verbal "pour attroupement non autorisé.

Ce procès-verbal, dont nous avons en mains la pièce originale, porte les signatures de MM. Garouste, maire de Villebon, Promé, procureur de la commune, Gobé, Jacquier, Lamant, Meunier, officiers municipaux, Chartier, greffier ; il forme un titre d'honneur pour les familles des courageux et honnêtes citoyens dont nous venons de donner les noms.

Devant cet acte d'énergie, les sans-culottes de la garde nationale de Palaiseau cessèrent leurs chansons, abandonnèrent leur maigre butin et regagnèrent leur bourg, où ils rentrèrent comme des soldats en déroute (1).

(Revue de l'Automobile-Club de l'Ile-de-France) Septembre 1928

30 septembre. — Le « Préfet » des Etudes, à la Maison-Mère, M. Henri Romans, Assistant de la Congrégation, célèbre aujourd'hui ses cinquante ans de vocation. Reçu à Paris, il y émit ses vœux, en la chapelle du 140, rue du Bac, le 1^{er} octobre 1889. Fatigué et envoyé à Dax, il fut ordonné prêtre par Mgr Delannoy, le 1^{er} novembre 1894, dans la chapelle du Grand séminaire d'Aire-sur-l'Adour. Après une année de Rome, ce fut le placement à Wernhout... Là, sous la ferme direction de M. Jean Gracieux; et en compagnie de dévoués confrères, M. Romans goût-

1. Au début du XIX^e siècle, voici ce que dit Charles Oudiette de Villebon, au lendemain de l'Empire: Le village, département de Seine-et-Oise, arrondissement de Versailles, canton de Palaiseau, ci-devant province de l'Ile de France et diocèse de Paris, forme une commune de 6 à 700 habitants, avec les hameaux de *La Roche*, des *Casseaux*, des *Jelles* et de *Villiers*.

La terre de Villebon est une ancienne seigneurie et siège d'une haute, moyenne et basse justice. Le château appartenant à M^{me} la Marquise de Pracontal, est situé à mi-côte ; le parc qui contient environ 150 arpens, est clos de murs et fermé en partie par la petite rivière de l'Yvette.

Deux maisons de campagne se trouvent aux *Casseaux*, l'une à M. Joubert, et l'autre à M. Farmain de Sainte-Reine, une troisième est à la Roche.

Le terroir de cette commune est en terres labourables, en prairies et en vignes ; on y recueille beaucoup de fruits. Il renferme des carrières de pierre de grès. Villebon est à une demi-lieue vers le Sud-Est de Palaiseau, près la rivière d'Yvette ; sa distance de Paris est de 4 lieues et demie au Sud par une chaussée joignant la grande route d'Orléans. Poste aux lettres de Longjumeau (*Dictionnaire topographique des environs de Paris*, par Charles Oudiette, Paris, 1817).

tait la joie d'enseigner la grammaire. Après ce stage de Wernhout, M. Romans était placé au Grand séminaire d'Amiens.; mais en 1903, il rejoignait les plaines sableuses et dénudées de Panningen ; dans ce placide village limbourgeois, c'était pour des années les charmes austères du professorat. Le 8 mars 1921, nommé Visiteur de la nouvelle Province de Hollande, M. Romans le resta jusqu'au 15 décembre 1932, et, le 1^{er} août 1933, il était élu Assistant de la Congrégation. En ce jour, tout spécialement, nos vœux, nos prières entourent notre vénéré jubilaire.

27-1 octobre. — La quarantaine de Professeurs-prêtres au Collège Stanislas, suivent la retraite que leur prêche M. Henri Desmet, supérieur du Séminaire académique de Lille.

4 octobre. — Mgr Celse Costantini, secrétaire de la Propagande, arrive à Paris, en un voyage rapide, chargé de visites et de réceptions. Le 6 octobre, pour deux petites heures, il est à la Maison-Mère, « cette belle et accueillante forteresse spirituelle de la rue de Sèvres », écrit M. Pichon. A 7 heures Mgr Costantini célèbre la messe devant les reliques de saint Vincent. Au moment de la communion, Mgr ne peut s'empêcher d'adresser aux clercs agenouillés quelques mots chaleureux. Il redit sa joie de se trouver auprès du *Géant de la Charité*, de cet apôtre intrépide, et souhaite que tous, et les clercs spécialement, entendent les gémissements ineffables de Jésus dans le cœur à cœur de la communion et perçoivent les cris, les supplications de tant d'âmes, assoiffées de Vérité et de Bonheur.

Peu après, au pied levé, en une réunion de la Salle des Prêtres, Mgr Costantini redit les éternels besoins et les procédés classiques des véritables apôtres de tout

temps : se donner aux âmes, s'accommoder à elles pour les gagner à la Foi, au Christ. Et sur ce mot que clôture une bénédiction, Mgr repart allègrement pour des rendez-vous qui lui prennent ses journées et ses heures ; rançon de la charge, salaire de la fonction.

Ce même jour, nous fêtons un autre jubilaire de la Vocation, M. Louis-Abdon-Eugène Goidin, jadis missionnaire à Saint-Walfroy, en 1893 et en 1896, après un stage à Zeitinlik (1894). Placé à La Rochelle en 1902, il est employé de 1906 à 1910 à l'aumônerie des Filles de la Charité à la maison-mère ; en 1910, il est envoyé à Smyrne, où il y devient supérieur en 1920 ; en 1926, c'est la fondation de Bucarest, puis, en 1936, le retour à la maison-mère, qui lui redit ses confraternelles félicitations.

9-10 octobre. — Le T. H. Père s'absente pour aller, à Loos, participer à l'inauguration, ou plutôt à l'agrandissement de la vaste école d'enseignement ménager, rue de la Barre, à Lille. Les bâtiments, heureusement aménagés, dix hectares de verdure dans l'agglomération lilloise, permettent de recevoir plusieurs centaines de jeunes filles et les former aux détails des travaux ménagers, à l'action sociale et charitable qui s'adapte pleinement aux besoins de notre temps et de notre pays.

18 octobre. — A Reims, le cardinal Suhard, dans les splendeurs que l'on devine, consacre son antique cathédrale enfin restaurée de ses rudes blessures de guerre. La prise de possession de ce joyau sculptural surchargé de siècles d'histoire, imprégné de souvenirs, est remise à l'an prochain, dans les splendeurs de l'été, en présence du Président de la République, des autorités et, avec elles, des amis américains, généreux bienfaiteurs de la magnifique maison de Dieu.

19 octobre. — Simplement, sans nulle réception tapageuse, arrive à la Maison-Mère, par Jérusalem et Rome, la dernière équipe des Missionnaires d'Ethiopie : MM. Paul Gimalac, supérieur, Jean-Baptiste Bringer, André Marsay, Max Zwick, Jean-Paul Kieffer. Déjà, sont revenus, par petits paquets MM. Marius Granier, abba Tesfa Sellassié, Paul Blanchard (ces deux déjà repartis pour Alexandrie et Madagascar) et Gabriel Moulet.

Dans une nouvelle Ethiopie redistribuée, remplacés entr'autres par des confrères d'Italie, ces apôtres cèdent le champ qu'ils ont généreusement labouré ; pour la moisson qui lève, ils l'abandonnent à d'autres, en ouvriers vraiment apostoliques, dans des sentiments de noble détachement et tout ensemble de délicate tendresse pour leurs chers chrétiens, laissés là-bas, et qu'ils ne cessent d'aimer. Vraiment peut-on relire sans émotion et profonde édification ces pages d'adieu que M. André Marsay a consacrées ces derniers jours à cet exode, auxquels les ont seuls contraint des circonstances où, chrétiennement, nous retrouvons avec amour *l'incognito de la Providence*. Sous le sourire, c'est un départ en beauté et gonflé de délicatesse : fruits savoureux d'une vertu et d'un zèle peu communs et dès lors d'autant plus remarquables.

La conquête italienne n'a pas soulevé, pour la Mission lazarisite d'Ethiopie, un monde de problèmes. C'est pour le Saint-Siège un principe, qu'un peu de réflexion montre très sage et très avantageux aux âmes, que l'apostolat dans les colonies doit être exercé par les missionnaires de la nation colonisatrice. Cette loi joua en notre faveur en Tunisie, lors de la conquête de 1881, au Cameroun, après la Grande Guerre ; il n'a été que juste qu'elle s'appliquât aussi dans le cas présent.

Il était donc bien entendu que cette Mission d'Ethiopie, si aimée par nous, tant fécondée par nos grands ancêtres du siècle dernier, devait nous échapper. Depuis longtemps, nous attendions cette substitution, dans l'impatience où nous étions

de voir se décider et se fixer notre sort. Il n'y avait pas matière à un drame : qu'importait l'ouvrier si l'œuvre restait ? Et l'œuvre restait : bien plus, elle voyait s'ouvrir pour elle d'immenses possibilités d'expansion dans un champ jusque-là farouchement clos. Sans craindre désormais les vexations des chefs et des prêtres ignares et fanatiques, sous la protection du Faisceau latin, les Missionnaires pourraient aller de l'avant, bâtir sans spéciales difficultés de nouvelles résidences, se faire aimer, prêcher, convertir... Que désirions-nous de plus ? N'était-ce pas pour cela, et uniquement pour cela, que nos ancêtres avaient peiné et étaient morts ? Avions-nous spécifié, dans notre offrande au divin Maître pour le servir en Ethiopie, que la conversion de ce pays pourrait se faire uniquement par nous, faute de quoi Dieu manquerait à sa parole ?

Recul de l'influence française, dira-t-on. Il faut s'entendre. Nos enfants, qui maintenant savent par cœur *Giovinezza* et saluent, le bras tendu, d'un vibrant *a noi !* le nom du *Duce*, ignoraient profondément la *Marseillaise*, et n'apprenaient jadis le français que parce qu'il était la langue officielle de l'Empire. Dieu nous eût maudits d'avoir, dans un pays ayant alors une existence propre, abusé de notre rôle de missionnaire pour faire du nationalisme à grosse caisse. Qu'ensuite ces enfants, en vivant près de nous, aient appris d'eux-mêmes à aimer notre patrie, c'est une autre histoire à laquelle notre départ n'aura rien changé.

Nous pouvons donc quitter en paix ce sillon où Dieu a jugé que notre tâche était finie. Déjà, nos remplaçants sont arrivés. A Gouala sont trois confrères lazaristes italiens qui, bientôt renforcés par d'autres, occuperont le Tigré, la meilleure partie au point de vue religieux du Vicariat démembré. Gondar, centre d'une nouvelle préfecture apostolique, a reçu les Pères du Sacré-Cœur de Vérone, qui entourent le bon M. Sournac d'une affectueuse vénération. Et Dessié, lui aussi chef-lieu de préfecture, voit arriver un jour 5 Français, jeunes et énergiques, tout désireux de s'initier, sous la direction de notre bon prêtre indigène, abba Hagos, à un apostolat qu'ils ignorent encore.

Au milieu de leur cordiale affection, je coulerai dans la paix, sinon dans la joie, mes derniers jours de Dessié. Peu à peu je leur passe l'économet, le ministère auprès des Italiens, la direction de l'école. Mes enfants tout d'abord ne comprennent pas, protestent, pleurnichent. Et puis, comme ils sont abyssins et que les Pères sont très bons, ils se calment et s'habituent. C'est ce qu'il fallait. Rien ne me retient plus, — sinon mes souvenirs, les attaches de ce cœur de chair qu'un missionnaire ne peut pas ne pas avoir là où il a touché des âmes. Mais cela aussi, c'est une autre histoire...

C'est par un matin pluvieux, sous la bruine et le vent humide des plateaux amharas, qu'un camion vétuste, au moteur anémié, patauge dans les fondrières qui entourent la Mission pour m'arracher au pays où j'arrivai voici quatre ans,

dans la poussière ensoleillée d'une caravane. Les gorses, les domestiques, quelques rares chrétiens m'ont accompagné jusqu'au camion, m'ont baisé la main et les genoux. Les toits de la Mission se sont peu à peu confondus avec les usines environnantes. Un détour du chemin a tout caché. Voici les pentes vertes où retentirent tant de fois nos rires joyeux en promenade, le ruisseau clair que l'on sautait en prenant son élan, où on faisait un peu de toilette avant de rentrer « en ville »...

— *Padre*, me suggère le conducteur, un aimable Bolonais, je vais fermer le pare-brise, je vois que l'air vous pique les yeux. »

Le pare-brise, encroûté dans une immobilité rouillée, résiste vigoureusement. Finalement, il cède. Mais l'air me pique encore les yeux pendant un certain temps.

Sur la belle route impériale, nous bourlinguons de panne en panne à travers les riches plaines et les cols jadis inaccessibles. Korem, dont les Italiens, on ne sait pourquoi, ont fait Kouram. Mai-Tchéo, Mékélé, sont devenus des lotissements de banlieue où, tant bien que mal, parmi les amas de boîtes de conserve et les poteaux électriques, s'alignent des baraques « *Ristorante dell'Impero* », « *Empero della Vittoria* », « *Gomme e pezzi di ricambio* ». (Pneus, pièces de rechange) qui portent au flanc, barbouillées à la hâte, les inscriptions qui galvanisent : « *Viva il Duce !* » « *Viva il fondatore dell'Impero !* » « *Noi tiremo diritto !* » (Nous irons tout droit), et cette autre, leitmotiv des ouvriers qui peignent sur les routes : « *Un colpo di piccone vale un colpo di moschetto* » (Un coup de pioche vaut un coup de fusil). On n'a pas encore eu le temps, à part quelque maisonnette, ou quelque chapelle érigée par l'armée, de faire du définitif, en pierre, et ces cabanes, pour bien agencées qu'elles soient, font une pénible impression d'instabilité, de va-comme-je-te-pousse, qui jure étrangement avec l'immuable horizon des montagnes tranquilles. Elles ne sauraient changer, elles, malgré guerres, conquêtes et travaux d'aménagement. Le laci des routes goudronnées et trépidantes leur égratigne à peine le flanc, les cagnas qui gisent à leurs pieds ne les offusquent pas. Elles seront toujours la vieille Ethiopie, mystérieuse, impassible et bonne.

A Gouala, tout le monde est prêt au départ, car nous partons tous ensemble, à part M. Sournac, que ses 34 ans d'Ethiopie, sans aucun retour en Europe, autorisent à rester dans la terre qu'il aime tant. Les Pères de Vérone eussent bien voulu le garder à Gondar ; mais il sera avec nos confrères du Tigré, qui doivent s'estimer heureux d'avoir un missionnaire de si riche expérience pour guider des débuts toujours délicats. Nous, nous partons.

Mais, auparavant, nous allons jeter un dernier regard à notre cher Alitiéna, le refuge des mauvais jours d'autrefois, la conque perdue au fond de laquelle si longtemps nos confrères prièrent, tinrent, espérèrent, où ils reposent maintenant sous les dalles usées de la petite église : M. Charles Gruson, M.

Picard, le frère Cabanes, M. de Witt, et le dernier, qui voulut mourir dans sa Mission, M. Edouard Gruson (1). Son successeur, M. Gimalac a voulu qu'une plaque de marbre rappelât à jamais leur souvenir. Mais n'est-il pas encore plus vif dans la mémoire des pauvres gens, des pauvres bergers Irob, qui, lorsque nous retournons vers Gouala, par les sentiers sauvages, font retentir la conque de leurs sanglots, comme on fait là-bas, aux cérémonies funèbres ?

Et nous nous arrêtons à Sébéa, le dernier poste par nous fondé. Trente ans d'efforts et de prières n'avaient pu nous obtenir, dans ce pays farouchement schismatique, les quelques mètres de terrain et le droit de bâtir une église, qu'un quart d'heure de conversation avec le commissaire d'Adigrat suffit à acquérir. M. Bringer et M. Kieffer se sont hâtés d'y bâtir un spacieux presbytère et une coquette église, à laquelle nos confrères italiens n'auront qu'à mettre la toiture, et où ils auront beaucoup à moissonner. Nous, nous avons semé ; pour-quoi moissonnerions-nous ?

Les scènes de désolation d'Alitiéna se reproduisent quand, tous ensemble, le lundi 13 septembre, nous quittons Gouala. « Vous reviendrez, vous reviendrez », nous disent les vieux et les vieilles sanglotantes. Autrefois, Abouné Jakob a été chassé et il est revenu. Abba Johannes (M. Coulbeaux), abba Picard ont été chassés, et ils sont revenus. « Vous reviendrez ! » Allez donc leur faire comprendre la différence entre une fuite forcée devant la persécution abyssine et un changement voulu par le Saint-Siège ! Si experts en subtilités qu'ils soient, ils n'arrivent pas à saisir celle-là, et à toutes nos dénégations, ils opposent un « Vous reviendrez ! » obstiné, sûr de lui, parce qu'appuyé sur le passé qui fut toujours et est encore la seule source de la sagesse éthiopienne. Le présent, la force romaine la politique mondiale (le néologisme amharigna polikégna ne veut dire pour eux que fourbe, rusé) les laissent froids et méprisants. C'est le souvenir de l'autrefois qui les réchauffe, comme un vent ensoleillé sur leurs vieilles montagnes, et inspire leurs sentiments d'aujourd'hui, sinon leurs actes de demain....

Asmara déborde de « civilisation ». Téléphone automatique, sens unique, cinémas, beuglants, avertisseurs électriques aux carrefours, agents de police : tout le confort moderne. Nous n'avions connu dans l'ancienne Ethiopie que les premiers flots, plus ou moins fangeux, du progrès ; ici c'est un océan de civilisation signalée et obligatoire qui nous submerge et comme tout ce qui submerge, nous étouffe. On s'y fera, hélas !

Les bons Pères Capucins, avec en tête leur évêque, S. Exc. Mgr Marinoni, nous accueillent avec une cordialité plus grande encore qu'à l'ordinaire. S. Exc. Mgr. Kidané-Mariam, évêque des catholiques de rite gheez, se montre pour nous d'une bonté touchante, réconfortante. Nous resterons quatre jours à

1. Seul de tous les Missionnaires d'Afrique, le frère Blandeau repose à Dessié, en dehors des limites de la Préfecture confiée à nos confrères. Les frères Franciscains m'ont promis d'orner et d'entretenir sa modeste tombe.

Asmara, mais nous en profiterons pour aller faire un pèlerinage au premier centre de nos Missions d'Éthiopie, à Kéren.

A travers ces déserts brûlants, ces entassements sauvages de roches calcinées où, jadis, nos devanciers cheminaient à mulet, dévorés de soif, aveuglés de soleil et de poussière, une rapide Michelin (une *Littorina*, comme on dit là-bas) nous fait glisser en douce vitesse vers la plaine de Kéren. C'est une coquette petite ville, mais elle attire peu notre attention. Tout notre intérêt se concentre à un kilomètre au Sud, là où était la Mission d'autrefois, occupée maintenant par les catholiques de rite gheez. Les bons Pères Capucins qui desservent l'église européenne de Kéren nous y conduisent sans retard.

Au pied d'une haute montagne, entre les mimosas rabougris, s'élève un humble village ; toutes les maisons, *loucouls* mitoux, baraques en bidons de pétrole, parfois maisonnettes en pisé blanchies à la chaux sont surmontées d'une croix. Au milieu se dresse une église en forme de croix latine, celle-là même que nos confrères construisirent et que les Pères Capucins ont par la suite embellie d'une coupole et d'un clocher. Derrière cette église se trouvent les bâtiments du séminaire indigène, la résidence des prêtres. Tout cela, certes, a été réparé, enjolivé, agrandi par les Pères. Mais on nous montre encore avec dévotion la chambre d'abba Picard, le grand apôtre de la tribu Bilen — il s'était logé en dehors de la clôture, pour qu'on pût venir l'appeler plus facilement la nuit — la cuisine, la menuiserie où Mgr Touvier rabotait vaillamment comme le plus humble des frères. Voici le beau jardin planté et irrigué par eux, la maison des Sœurs où les Filles de la Charité transformaient en mères chrétiennes, en vierges consacrées à Dieu, les petites sauvageonnes poussées à la diable dans les montagnes. Et sous les dalles de l'église, où les fidèles prosternés psalmodient le chapelet, un vieillard qui se souvient, nous désigne deux emplacements ; ici, ignorés, sans une pierre tombale, sans une épitaphe, reposent dans l'attente de la résurrection glorieuse Mgr Delmonte et M. Cabroulier... Au chevet de l'église, entourée d'une grille, se dresse une autre tombe : celle de ma Sœur Reygasse... Demain, nous viendrons dire la messe pour ces frères couchés dans la terre qu'ils n'abandonneront pas.

Mais les allées et venues de ces cinq soutanes noires, costume inconnu ici, n'ont pas été sans exciter la curiosité générale. Et bientôt, on sait que ces cinq étrangers sont « les frères d'abba Picard ». Alors, accourent vers nous les vieux et les vieilles, qui ont appris le catéchisme avec nos ancêtres, ont été guidés, consolés, parfois nourris par eux, et les voilà nous baisant les mains, exhumant du tréfonds de leur mémoire les vieux souvenirs d'autrefois, nous racontant mille anecdotes sur abba Picard — toujours lui ! — et ses confrères. Et voici les religieuses formées par nos Sœurs, toutes cassées, racornies et édentées qui, après un silence de quarante ans, trouvent encore, dans un recoin de leur cerveau, quelques bribes du français qu'elles apprirent autrefois et

nous le parlent avec des hésitations charmantes, nous chevroient les cantiques français jadis chantés aux réunions d'Enfants de Marie, et nous font revivre dans leurs histoires leurs Mères qu'elles aimaient tant, pour lesquelles elles ont encore un petit coin dans leur chapelet, la Sœur Reygasse — Ser Louise, disent-elles — et la Mère Lequette, qu'avec une touchante candeur et sans certainement penser à mal elles appellent « la Mère *Lequette* »...

Le soir, à la résidence des Pères de Kéren, je couche à la bibliothèque. Il n'y a sur les rayons que de bons vieux livres français, ceux de notre mission d'autrefois : « *ad usum* Bohé, *ad usum* Cabroulier etc. » rongés par les rats, couverts de poussière. Au milieu d'eux, je découvre un « *Petit pré spirituel de la Congrégation de la Mission* », avec la dédicace : « A ma chère Sœur Louise, Paris, 1882 »...

La route d'Asmara à Massouah est un pur chef-d'œuvre de construction. De 2.400 m., elle descend à 0 sur une longueur d'à peine 120 km., grâce à des rampes douces, des spirales savantes, dont la fréquence a tout au plus l'inconvénient de donner le mal de mer. La chaleur, par contre, est en proportion inverse avec l'altitude de la route. A Massouah on sue à ne rien faire ; on dessèche le frigidaire des Pères Capucins à boire de l'eau glacée, on n'en sue que mieux. Et on pense au Frère Cazeaux, qui, en un temps où Massouah n'avait ni frigidaires ni ventilateurs, tenait quand même devant les fourneaux de sa cuisine, quitte à aller se jeter dans la mer quand il sentait venir le coup de chaleur.

La température torride, à laquelle les hauts plateaux éthiopiens ne nous avaient pas habitués, nous empêcha d'aller faire à Emkoullou — Moncullo, disent les Italiens — un pèlerinage à la résidence des Missionnaires. Là-bas, aussi, nous avons des tombes : M. Jougla, deux Sœurs. Dans l'église même des Capucins, Mgr Biancheri et Touvier, qui comme le vénérable de Jacobis, mourut dans le désert, tué par le soleil... Ainsi, toute la route d'Ethiopie de Dessié à Massouah, est semée de nos tombes. Qu'ils nous obtiennent, ces chers morts couchés dans la terre qu'ils fécondèrent, la grâce de bien accomplir cette autre volonté de Dieu sur nous, de bien partir... pour sa plus grande gloire !

... Le *Po*, un fort beau paquebot du *Lloyd Triestino* — sur lequel le gouvernement italien nous a accordé le passage gratuit en deuxième classe — nous emporte maintenant à force d'hélices dans le vent frais du grand large. Les lumières de Massouah s'éloignent de plus en plus dans la nuit bleue. La lune calme met un vivant manteau de paillettes scintillantes aux vagues fraîches. Mais, au fond de la clarté paisible de l'horizon se devine la masse sombre et de plus en plus indécise aux yeux, toujours présente au cœur, des monts d'Ethiopie...

« *Itiopia hoï, dess ibelech !* » Ethiopie, sois heureuse ! disait un chant du régime d'autrefois. Sois heureuse sous la paix romaine, et devant les efforts que désormais rien n'entra-

vera, de nouveaux missionnaires venus pour te porter la paix du Christ et de sa véritable Eglise. Nous autres, nous avons semé aux mauvais jours. Nos ancêtres ont été persécutés, chassés, enchaînés, sont morts pour ton amour ; leurs fils, dans la conquête d'Alitiéna, ont connu des jours de tristesse où ils ne pouvaient qu'espérer et croire ; sur le plateau de Gouala, à Gondar, à Dessié, à Mendida, ils ont supporté dans le silence les tracasseries, les vexations, la désespérante monotonie des jours stériles. Cette génération est finie.

Elle te quitte maintenant, ô Ethiopie, elle s'en va pour toujours, parce que Dieu a jugé que leurs sacrifices — et surtout celui-là, celui du départ définitif — joints à ceux des missionnaires des temps passés, formaient une richesse immense qu'il pouvait désormais, par les mérites de Jésus-Christ notre Seigneur, déverser sur ton sol rebelle. Il a jugé que des siècles d'erreur et de haine d'un côté, de souffrance et d'amour de l'autre, avaient enfin porté leurs fruits, et que d'autres pouvaient maintenant, là où nous avions semé dans les larmes, venir moissonner dans la joie, en donnant aux âmes la vérité totale...

Ithiopia hoï, dess ibelech ! Ethiopie, Ethiopie des de Jacobis, des Picard, des Gruson, chère et toujours bien-aimée Ethiopie, sois heureuse !

20 octobre. — Le Très Honoré Père, avec M. Emile Cazot, assiste à Verdun au sacre de Mgr Roeder. Le nouvel évêque de Beauvais, durant de longues années et jusqu'à ces derniers jours, resta l'aimable collaborateur de nos confrères au Grand séminaire diocésain de Verdun. A la Maison-Mère, nous avons eu Sa Grandeur à plusieurs reprises et même ces jours-ci, il faisait céans sa retraite du sacre.

23 octobre. — Mort de M. Paul Bonnéry. Ramené il y a quinze jours à peine, de la Teppe, notre vénéré confrère s'éteint cette nuit, sur les 22 heures et demi. Né le 28 mai 1862 à La Cassaigne, au diocèse de Carcassonne, il était reçu à Paris le 16 juillet 1885 et ordonné prêtre le 26 mai 1888. Envoyé au Grand séminaire d'Oran, il y demeura 36 ans, jusqu'en 1924. Après un an passé à Alger et un séjour à la Maison-Mère, il était placé en 1926 à la Teppe, comme supérieur de l'aumônerie. Il y resta jusqu'à la fin. Le 7 octobre, il était ramené ici à l'infirmerie.

Voici les brèves lignes, caractéristiques cependant, que lui a consacrées dans la *Semaine religieuse de Valence*, son confrère de Tain et son successeur, M. François Couturier :

Les filles de la Charité qui dirigent à Tain l'établissement de la Teppe viennent de perdre le supérieur de leur aumônerie, M. Jean Bonnéry, Lazariste, pieusement décédé à Paris, à la maison-mère des Prêtres de la Mission, dans sa soixante-seizième année. Il était né à La Cassaigne (Aude), le 28 mai 1862.

En dehors des neuf années qu'il vient de vivre à la Teppe, ses collaborateurs les plus intimes ne savent de son passé qu'une chose : toute sa vie sacerdotale a été consacrée à l'enseignement dans les séminaires des Prêtres de la Mission dans l'Afrique du Nord. Très humble, M. Bonnéry ne parlait jamais de lui-même.

Mais là-bas, comme à la Teppe, il se fit remarquer par son esprit profondément religieux et sacerdotal. Il y avait chez lui deux grands amours : celui de l'Eglise et celui de la famille spirituelle de saint Vincent de Paul. Dans ses lectures comme dans les conversations, ces deux sujets étaient ceux auxquels il revenait de préférence et dont on l'entretenait volontiers pour être sûr de lui faire plaisir.

Ses confrères appréciaient aussi son savoir liturgique et son zèle pour les cérémonies religieuses, qu'il désirait très belles et très régulièrement ordonnées.

M. Bonnéry était un digne fils de Saint Vincent de Paul, qui voulait que ses prêtres fussent « chartreux à la maison et apôtres au dehors ». Sans doute il n'était point spécialement doué pour l'action que requiert la vie active des missionnaires, mais il s'est acquitté consciencieusement de ce qu'ils tiennent pour le premier de leurs devoirs : une vie de recueillement, de prière et d'étude. Il a concentré dans cet idéal toutes ses années passées à la Teppe, donnant à tous l'exemple de la prière continuelle, d'une abnégation constante qui lui a fait supporter ses infirmités et ses souffrances silencieusement. Aussi ne se sont-elles révélées que par leur aggravation même, l'obligeant, le 24 septembre dernier, à se faire conduire à l'hôpital Saint-Joseph de Lyon, puis, le 7 octobre, à l'infirmerie de la maison-mère des Lazaristes, où une mort paisible et douce, telle qu'il l'avait souhaitée, est venue lui ouvrir les portes du ciel.

24 octobre. — Le calendrier des Quêtes, en ce dimanche amène dans notre chapelle la *Journée des Chantiers du Cardinal*. Grâce à cette exceptionnelle circonstance, nous entendons à la grand'messe, quelques mots d'exhortation sur l'amour et le dévouement

pratique, dûs aux églises, ces maisons de Dieu, aux paroisses, centres de vie chrétienne. L'*Ordo* de Paris mentionne, dans la ville même, 89 paroisses et 130 dans cette banlieue qui, par-delà les séparations purement administratives, se continue dans le diocèse de Versailles. Spécialement dans cette banlieue peuplée, en cette zone qui encercle Paris, le cardinal Verdier, interprétant les vœux, et devinant les besoins religieux de multitudes abandonnées, s'est apostoliquement décidé à les doter d'abord de soixante, puis de cent nouveaux lieux de culte. Sans prendre part aux angoissants problèmes que pose pareille entreprise, on devine aisément les sommes que nécessite pareil programme, où les millions roulent par dizaines. Et ce n'est peut-être pas le plus terrifiant de la question : il faut, en outre, trouver du personnel pour desservir ces centres neufs... Mais, généreusement épaulée par la charité de ses *propres* paroissiens et la bienveillance des Pouvoirs publics, cette entreprise se poursuit ; elle touche même à sa fin dans ses grandes lignes : les cent clochers sont debout et appellent à la prière, au Christ. Par un effort audacieux de redressement par ses moyens (c'est sur ce point un exemple, un modèle), le cardinal Verdier a réussi, aidé de valeureux collaborateurs. On sait, à ce point de vue, la part active qu'y prennent et Mgr Paul Touzé, depuis Vicaire général, et M. Jean de Mallmann, secrétaire de la Commission. Précisément, M. l'abbé de Mallmann nous explique ce matin les efforts à poursuivre, à développer encore, à orienter, (car on série le programme) vers la construction pour la zone, d'une vingtaine de chapelles-baragues provisoires. Dans le délicat et vaste programme d'urbanisation de la ville de Paris, la zone doit totalement disparaître dans l'espace de trente ans. Dans ce gigan-

tesque nettoyage et cette purification, pour quelques endroits, le lamentable état de choses va durer encore dix, vingt et trente ans ; pendant ce temps, les âmes ont faim et soif de Dieu : il faut donc s'occuper d'elles. C'est à ces besoins que l'on va parer sans retard et besogner ; c'est la tranche actuelle dans cette entreprise de ce copieux outillage spirituel. L'occupation ne manque certes pas aux ouvriers de Dieu !

28 octobre. — *Fête des Saints Simon et Jude.* — *Sacre de Mgr Gounot.* — Les *Annales* en 1937, pages 855-860, ont déjà signalé et caractérisé l'Elu. Sous la plume de M. André Marsay, revenu d'Abyssinie, ces jours derniers, voici le compte-rendu de ce sacre, tel que l'a déjà publié la *Semaine religieuse de Paris*, du 6 novembre 1937, pages 434-435.

Un sacre d'évêque est toujours une cérémonie émouvante et belle. Celui qui assiste à un sacre voit de ses yeux se transmettre et se perpétuer le sacerdoce éternel que Notre-Seigneur donna à ses apôtres pour le répandre sur le monde entier. Il comprend mieux la féconde et forte unité de la sainte Eglise qui consacre ses chefs hiérarchiques au milieu de solennités, riches de signification profonde, les propose avec majesté à l'obéissance et au respectueux amour des fidèles. On ne peut assister à de telles cérémonies sans en concevoir une vénération plus ardente pour l'Episcopat, pour ces chefs d'Eglises géographiquement diverses, mais tous propagateurs et défenseurs de la même foi, sous l'égide du successeur de Saint Pierre, maître — un maître qui s'intitule serviteur — de la réunion de toutes les Eglises, de l'Eglise catholique.

Paris, centre religieux de la France catholique, a souvent l'occasion de voir des consécration épiscopales ; mais il n'en est pas blasé, loin de là. C'est ce qui expliquait l'affluence, le 28 octobre dernier, fête des Saints Apôtres Simon et Jude, à la chapelle de la Maison-Mère des Lazaristes, 95, rue de Sèvres, pour le sacre de S. E. Mgr Gounot, Archevêque titulaire de *Marcianopolis* et coadjuteur de l'Archevêque de Carthage. Le temps renfrogné et maussade, qui bien vite se mit à la pluie, n'empêcha pas la foule d'envahir, bien avant l'heure fixée, la trop petite chapelle de la Maison-Mère, somptueusement décorée pour la circonstance.

A 9 heures, un nombreux clergé faisait son entrée dans le chœur, S. Em. le Cardinal Baudrillart gagnait le trône

à lui réservé, tandis que NN. SS. Beaussart, Birreaux, des Pères Blancs, Léonard, de la même Congrégation, Le Hunssec, Supérieur Général des Pères du Saint-Esprit, Chaptal, auxiliaire de Paris, Courcoux, évêque d'Orléans, Roland-Gosselin, évêque de Versailles; prenaient place dans les stalles, la première étant réservée à S. E. Mgr Lemaître, archevêque de Carthage et Primat d'Afrique. Au milieu du chœur, des sièges avaient été préparés pour M. le représentant du Ministre des Affaires Etrangères, M. le représentant du Résident Général de France à Tunis, M. Devaud, député de Constantine, diocèse où Mgr Gounot fut jadis Supérieur du Séminaire, M. Canet, du Ministère des Affaires Etrangères, M. le Comte de Montenon, président d'honneur de l'Association des chevaliers pontificaux, M. le colonel Rouillet, et enfin le frère du consacré, M. Emmanuel Gounot, Professeur de Droit aux Facultés catholiques de Lyon. Mgr Forni représentait S. E. Mgr le Nonce Apostolique. De nombreux prêtres, qu'il nous est impossible de nommer un par un, séculiers, religieux et lazaristes, emplirent les sièges encore vacants.

Le nouvel élu prenait place bientôt après dans le chœur, assisté des évêques co-consécrateurs, LL. EE. NN. SS. Roques, archevêque d'Aix, ancien évêque de Montauban, et Durand, évêque actuel de Montauban, où Mgr Gounot était Supérieur du Grand Séminaire, avant d'être appelé à l'épiscopat. Ce diocèse, où il a laissé tant de sympathie, était d'ailleurs largement représenté à la cérémonie. Puis, S. Em. le cardinal Verdier fit son entrée solennelle. Ancien professeur et directeur du nouvel archevêque, il s'était fait un devoir de répondre à son appel et de venir lui conférer, au pied de la chaise de saint Vincent, la plénitude du sacerdoce.

Les rites sacrés se déroulèrent avec majesté, sous la compétente direction de M. l'abbé Lesage, pendant qu'à l'orgue, de jeunes voix exécutaient avec aisance les chants liturgiques. Particulièrement belles sont les interrogations qu'au début de la cérémonie le Consécrateur fait à l'élus : « Voulez-vous enseigner à votre peuple ce que vous savez être contenu dans les Saintes Ecritures ? Voulez-vous, pour l'amour de Dieu, être affable et miséricordieux envers les pauvres, les étrangers, les besogneux ? Croyez-vous à la Très Sainte Trinité, au Fils de Dieu, vrai Dieu et vrai homme ? Croyez-vous que la Sainte Eglise catholique et apostolique est la vraie Eglise une ? » Il ne s'agit pas là de questionnaire fastidieux, mais de l'importance que prend, dans la succession des évêques qui passent, l'immuable pérennité de la foi catholique dont le nouvel évêque sera désormais le gardien, et qu'il doit solennellement promettre avant d'être consacré pour l'enseigner et la défendre. Moment émouvant aussi, celui où le nouvel évêque, crosse en mains et mitre en tête, parcourut la chapelle au chant du « Te Deum » en répandant ses bénédictions, réservant les premières à sa famille, au Supérieur général des Lazaristes, sa Congrégation, et à l'archevêque de

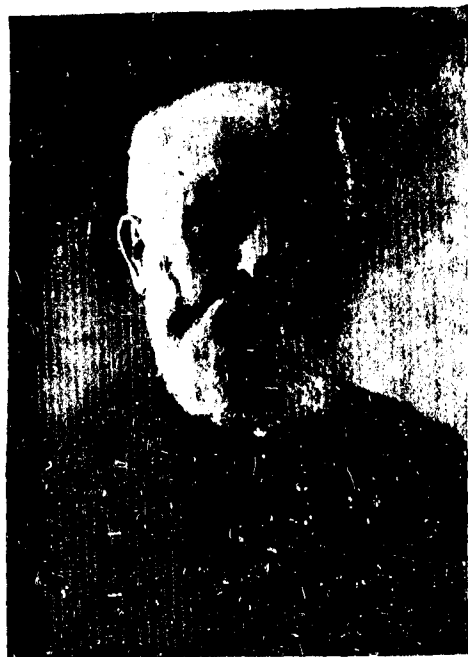


Paris. — 28 octobre 1937. — Sacre de Mgr GOUNOT

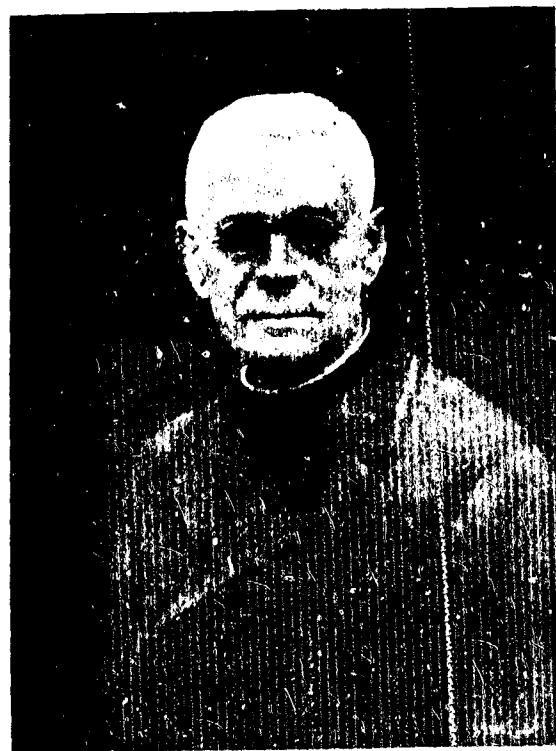




En haut : MM. COLLARD, BRINGER, ZWICK, KILFERER Jean-Paul, MARSAY, Abbé TOSSA STELLASTÉ
Assis : MM. GRANIER, GIMALAC Paul, *Supérieur*, BAETEMAN



M. Henri Haubert
Visiteur de Syrie



M. Auguste Haeflinger
(1867-1937)

Carthage dont il sera désormais le coadjuteur très apprécié.

Un grand nombre d'invités se pressa ensuite dans le grand réfectoire de la Maison-Mère pour de fraternelles agapes. M. de Saint-Quentin, ancien Directeur de l'Afrique du Nord au Quai d'Orsay, que ses occupations avaient retenu jusqu'alors, avait tenu à être présent. Au dessert, le T. H. P. Souvay, Supérieur général des Lazaristes, rappela les sacres qui avaient jadis eu lieu à la même date à Saint-Lazare, en particulier celui de Mgr Crouzet, l'inoubliable vicaire apostolique de Madagascar-Sud, et eut un mot d'aimable remerciement pour tous les présents. S. E. Mgr Lemaitre lui succéda dans ce style familier, cordial, à l'emporte-pièce qui est le sien et qui lui conquiert tant de sympathies.

Après quelques mots de remerciement ému du nouveau coadjuteur de Carthage, S. Em. le cardinal Verdier prit la parole. Ayant rappelé les liens puissants qui unissaient sa famille religieuse de Saint-Sulpice à celle de Saint-Lazare, ayant en particulier évoqué les rapports intimes qui existaient entre lui et le consacré, son ancien élève au grand Séminaire de Lyon, il se félicite de l'unanimité des esprits autour du sacre d'un nouvel évêque français, et s'adressant spécialement aux représentants du gouvernement, il souligna la cordialité des rapports actuellement existants entre les autorités françaises et l'Eglise de France, gage de paix et de prospérité pour notre pays.

De chaleureux applaudissements ponctuèrent et clôturèrent chacun de ces toasts. Nous y joignons les nôtres en souhaitant au nouveau coadjuteur de Carthage, dans un diocèse si intéressant et en même temps d'apostolat si difficile, une action féconde, bienfaisante et durable.

Donnons ici, en leur texte intégral, les paroles que le Très Honoré Père Souvay prononçait sur la fin des agapes du sacre de Mgr Gounot.

EMINENCES, MESSEIGNEURS, MESSIEURS,

Il ne m'appartient pas de remercier ici ceux qui, mus par sentiments d'estime, de sympathie ou d'affection envers Mgr Gounot, sont venus, quelques-uns de très loin, même d'outre-mer, rehausser de leur présence la cérémonie de son Sacre ; mais ce m'est un très agréable devoir de leur souhaiter une très cordiale bienvenue dans cette maison, de les remercier de l'honneur qu'ils ont fait à la Congrégation de la Mission d'accepter d'elle, à cette occasion, le pain et le sel.

Vous ne serez pas étonnés toutefois que ma pensée se tourne surtout vers cette aire Vaticane ou plutôt de Castel Gandolfo aux Monts Albains d'où le regard perçant de cet aigle, qui a nom Pie XI, a discerné notre Révérendissime Confrère : *ut collocet eum cum principibus, cum principibus populi sui*. Comment ? Pourquoi ? Je ne connais pas les détours du sérail, mais j'ai remarqué que le Souverain Pontife qui, il y a quelques années dans un entretien avec un

Eminentissime Recteur d'Institut Catholique, disait de tous deux : « *Nous, hommes d'étude* »... a fait récemment ses choix épiscopaux parmi le personnel enseignant des Séminaires.

Et puis, Monseigneur, je sais, bien que je n'aie le plaisir de vous connaître que depuis 6 ans, l'estime dont vous avez toujours joui auprès de nos Confrères, et surtout auprès de mon vénéré prédécesseur, M. Verdier, dont je m'honore d'être en cela le fidèle héritier.

C'est à Carthage que vous envoie l'obéissance. Ne dirai-je pas mieux : à Tunis ? Non par amour du modernisme mais parce que Tunis est un nom révérend de tout enfant de saint Vincent.

Nous ne sommes pas de ces hypercritiques qui, parce que Saint Vincent vit le jour en Gascogne pensent qu'il ne faut voir qu'une gasconnade, dans sa lettre sur sa captivité tunisienne Saint Vincent « *été* » esclave à Tunis. Il a, à cause de cela, aimé la Barbarie, et l'a prouvé. Nos confrères de bonne heure sont entrés dans ses sentiments : les Le Vacher et les autres, ont généreusement et joyeusement arrosé cette terre de leurs sueurs, sinon de leur sang.

Aussi, quand je pense à ce choix de Votre Excellence, par Sa Sainteté Pie XI, pour ce pays de Tunisie je me représente en imagination saint Vincent murmurant le mot fameux que sans doute il n'entendit jamais dans les corridors de Saint-Lazare, mais qui peut-être avait frappé ses oreilles à la Cour :

*Cette marque d'honneur qu'il met dans la famille
Montre à tous qu'il est juste et fait connaître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.*

C'est encore à Sa Sainteté Pie XI que se reporte ma pensée quand je considère le choix que vous avez fait de ce jour pour votre sacre : Nous célébrons aujourd'hui le dix-huitième anniversaire du sacre du présent Souverain Pontife. Y aviez-vous pensé en choisissant ce jour ? Sûrement vous ne vous étiez pas « *donné de garde* » pour parler comme on faisait au XVII^e siècle, que c'est aujourd'hui le seizième anniversaire du sacre épiscopal de Son Eminence le cardinal Baudrillart ! et le dixième du sacre de Son Excellence Mgr Valéri, Nonce à Paris.

Voyez en quelle brillante compagnie vous êtes !

Et à ces trois noms j'en ajouterai un, plus modeste, mais qui, je sais, vous remplira d'une légitime fierté :

Il y a aujourd'hui 49 ans qu'en cette même chapelle de Saint-Lazare, qui vous est si chère à tant de titres, était consacré ce grand missionnaire, ce grand français, ce mâle et énergique Lazariste, qui avait nom Jacques Crouzet.

Le 28 octobre marque la fête de saint Simon et saint Jude : Permettez-moi une étymologie un peu risquée. Simon : l'*écon-*tant, l'*obéissant* c'est celui qu'en distinguait de Pierre en le qualifiant de « *zélé* ». Jude : celui qui loue le Seigneur par ses exemples.

*C'est ce que vous avez toujours été
C'est ce que vous ne cesserez pas d'être.*

Monseigneur de Carthage,

Voilà un aperçu de ce que nous pensons de Celui que la Providence vous a donné, et que vous avez daigné accepter pour votre Coadjuteur — j'ose dire plus : Votre *alter ego*.

Vous ne serez pas étonné que nous ne le voyons pas, sans un vif sentiment de regret, se séparer — un peu — de nous. Et j'en suis sûr, en disant cela, je parle non seulement en mon nom, au nom de la Congrégation de la Mission, mais aussi au nom du clergé de Montauban : évêques (présent et passé) en tête.

Vous avez été généreux envers les fils de Saint Vincent, puisque vous nous avez donné deux de vos meilleurs sujets : Nous avons confiance qu'aujourd'hui nous vous faisons un riche retour, nous nous en flattons même : notre dette est payée largement — intérêt et principal.

Pour conclusion, permettez-moi, Monseigneur le Coadjuteur de Carthage, après vous avoir souhaité le rituel *Ad multos annos*, de vous citer, cher et vénéré Monseigneur, la dernière strophe du cantique du départ des Missions (le R.P. Robert, j'en suis sûr, m'en octroie la permission) :

*En nous quittant vous restez notre frère ;
Pensez à nous devant Dieu chaque jour ;
Restons unis par de saintes prières,
Restons unis dans son divin amour.
Oh ! le beau jour, quand le Roi des Apôtres
Viendra combler les désirs de nos cœurs,
Récompenser vos travaux et les nôtres,
Et nous proclamer tous vainqueurs !*

1^{er} novembre. — Toussaint. — Au pavillon pontifical de l'*Exposition internationale*, chaque dimanche et fêtes d'obligation, on célèbre des messes ; sur semaine, des cérémonies se déroulent et des chœurs s'y font entendre. Aujourd'hui, en la fête de tous les Saints, le Nonce apostolique à Paris, Mgr Valerio Valeri officie pontificalement à dix heures. Les clercs de Saint-Lazare sont chargés des cérémonies et des chants : la cérémonie est diffusée par *Radio-Paris*. Avouons-le simplement : ceux qui ont été à l'écoute ont unanimement trouvé les chants fort bien exécutés. D'ailleurs, le Père de Reviers de Mauny, Commissaire général du Saint-Siège en écrit au Très Honoré Père

sa bienveillante satisfaction et lui en exprime sa louangeuse gratitude. — *Ad majorem Dei gloriam. Zelus domus tuae...*

Le soir même de cette fête, Son Excellence le Nonce commence, au 95 de la rue de Sèvres, sa retraite annuelle. Notre hôte illustre veut disparaître modestement dans la série des retraitants ; il ne veut aucun siège ni aucune marque d'exceptionnelle attention. Aussi, c'est à peine si on l'aperçoit de ci de là.

4 novembre. — *La Saint Charles, fête du Très Honoré Père.* — Dans la tonalité maussade de la saison, ce sont toujours les mêmes vœux ardents et l'afflux des lettres, télégrammes et souhaits. Certes, ce n'est pas pour rien qu'on a une nombreuse et reconnaissante famille !

2 novembre. — *La Commémoration des Trépassés.* — Dans l'atmosphère de lumineux réconfort qu'est, pour les chrétiens, le souvenir et le sort de ceux que Dieu a rappelés à Lui, la prière monte néanmoins aujourd'hui plus ardente ; elle nous aide à surmonter les sacrifices, la dureté de la condition humaine, car ainsi que le disait noblement, ces jours-ci, M. Victor Giraud, « le vrai, le seul remède, celui qui en transfigurant la vie, nous la rendra non seulement supportable, mais bonne, c'est la religion qui nous l'offre : elle est résignation ; elle est fraternité ; elle est charité ; elle est sainteté. Par elle, un peu de bonheur luit sur la misérable humanité. » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1937, page 946).

11 novembre. — Au 28 bis, rue Saint-Dominique, sous la présidence de Mgr. Roger Beaussart, auxiliaire de Paris, la *Réunion générale annuelle des Aspirantes et cadettes des Enfants de Marie immaculée*. Des chants, des rapports, des bons conseils mimés, martelés dans un cadre de jeunesse. Cause de notre

joie, les Jeunes, souriantes, conquérantes, sèment et chantent la joie et la bonté ; et à voir leur entrain, l'on constate qu'en plein air on cultive et les corps et les âmes. Cette séance évoque le travail discret et profond du *Rayon sportif féminin* : les âmes sans doute avant tout, mais, ne l'oublions pas, le corps a droit aux soins comme au respect. C'est tout à fait chrétien et sagement vincentien.

De cet essor de l'*éducation physique féminine*, mademoiselle Eve Baudouin vient de donner cette vivante et suggestive esquisse :

Ici par centaines et là par milliers, peut-être les avez-vous vu défiler, pimpantes dans leurs robes blanches demi-courtes et sous leurs bérets blancs bien campés ?

Dans la plupart de nos diocèses, elles ont maintenant leurs équipes. D'Alger à Valenciennes, on connaît leurs insignes et leurs fanions. Au stade du parc Saint-Maur, cet été, dans la banlieue parisienne, 4.000 d'entre elles ont exécuté, outre les danses, des marches et des figures, de merveilleux mouvements d'ensemble.

Leurs groupements portent des noms frais comme les costumes et les visages — noms évocateurs parfois, des temps où nos sombres faubourgs voyaient encore croître des fleurs dans leurs champs et voletter des oiseaux autour de leurs taillis : « *Fauvettes Montmartroises* » et « *Colombes de Bercy* », « *Aubépines de Montrouge* » et « *Liserons de Pantin* » !...

Réunis et enrichis d'associations affiliées, ces groupements composent la *Fédération nationale d'Éducation Physique Féminine*.

LE SPORT ANIMÉ PAR L'ESPRIT

Deux caractéristiques vous frapperont si vous avez la chance d'être mêlé à l'assistance strictement familiale d'un festival de la Fédération : la discipline et l'harmonie.

Discipline. Aucune répétition d'ensemble n'avait précédé le grand concours du parc Saint-Maur. Les mouvements, néanmoins furent impeccables. Comment expliquer cette réussite, sinon par l'entraînement ordonné et l'obéissance aux monitrices, dans chaque société participante ?

Harmonie. Nulle brutalité dans les jeux, ni raideur, ni sécheresse dans les gestes. C'est que la technique, largement inspirée de la méthode Hébert a été soigneusement adaptée à la conformation féminine.

Dès lors qu'il a relevé ces deux éléments dans l'heureuse exécution des mouvements et des jeux, le public pressent une force singulièrement formatrice dans ces exercices sportifs

qui, tout d'abord, ne lui apparaissaient que comme un spectacle.

Ces fillettes de dix, de quatorze ans ; ces jeunes filles dans leur dix-huitième ou leur vingtième année, que seront-elles demain ?

Elles seront en partie ce que le sport les aura faites. Mal compris, il ne préparerait que des garçons manqués et, souvent, des femmes de santé chancelante. Sagement appliqué, il fera des créatures saines et charmantes, des mères robustes. L'Esprit aura donné au Sport toute sa valeur et toute sa portée.

LE RAYON SPORTIF FÉMININ

L'Action Catholique Française, qui tend si fortement à vivifier et coordonner, ne pouvait laisser au hasard des bonnes volontés le développement du sport dans le monde catholique.

Aussi bien la vogue justifiée de l'entraînement sportif exigeait-elle une activité large et serrée à la fois, dans nos œuvres. Le Brevet Sportif Populaire — Brevet Léo Lagrange — avec ses trois échelons, et les quatre épreuves de son examen final, réclamait préparation.

Le 25 février 1937, la Commission permanente des Cardinaux et Archevêques de France approuva la constitution de la Fédération Nationale d'Éducation Physique Féminine. Rome accueillit avec faveur cette institution, si conforme aux directives de l'Encyclique sur l'éducation, et la ratifia.

Mais une Fédération ne sort pas de terre sur un coup de baguette — le coup de baguette fût-il donné par l'Eglise. Celle-ci préfère, aux improvisations, le long et sûr travail.

Depuis 1919, les Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul avaient organisé l'éducation physique dans leurs patronages, sous le nom de *Rayon Sportif Féminin*. Officiellement reconnu en 1931, cette Fédération a eu, en 1937, l'honneur mérité de devenir la F. N. E. P. F., en pendant à la grande Fédération Gymnastique et Sportive des Patronages de France, pour les jeunes gens.

Le secrétariat de la nouvelle Fédération vient de s'installer 19, rue de Varenne. Son comité central a pour président d'honneur S. Exc. Mgr Beausart, auxiliaire du cardinal Verdier. Sa présidente est Mme Corpet, qui a succédé à Mme Duhamel, à la tête des patronages féminins ; sa vice-présidente, Mme Imbault. Contenance ferme et regard clair, Mlle Eyquem apporte dans les fonctions de secrétaire, sa jeunesse, son zèle et sa compétence. Sœur Bouvier, si dévouée aux jeunes, remplit l'office qui réclame le plus de foi, lors du lancement d'une organisation : celui de trésorière.

Auprès de Mgr Beausart, auquel rien n'est étranger de ce qui est moderne, les personnalités masculines ne manquent point. La Fédération a un aumônier, comme il va de soi, et un aumônier digne de son essor : le R. P. Willémin ; mais elle est pourvue également de précieux conseillers techniques et de professeurs appartenant la F. G. S. P. F. :

M. Thibodaux, secrétaire général de la Fédération Hébrard, fait partie de son comité et l'on ne peut nommer le *Rayon Sportif Féminin* sans rappeler tout ce qu'il doit à l'infatigable M. Mathey.

Encouragés par les Evêques de France qui comprennent leur opportunité des « Comités diocésains du *Rayon Sportif Féminin* » se fondent un peu partout.

Une trainée de poudre. — Ainsi que se propage le feu, la Fédération, à peine organisée, s'est développée de façon quasi foudroyante.

Au cours de l'été, 26 sessions, clôturées par un examen, ont été menées en province par 5 monitrices toujours sur la brèche ; 1.250 nouvelles monitrices s'y sont formées. Alger avait eu, l'hiver dernier, une session fort brillante; Tunis aura la sienne, l'hiver prochain. Quatre centres, avec cours et salles, fonctionnent à Paris, les monitrices se rendant en outre dans les divers patronages. Chaque centre est muni de cordes lisses, de barres parallèles, de sautoirs, et l'on y va creuser des piscines.

Des concours régionaux couronnent l'année gymnique. Des challenges se disputent entre sociétés affiliées et nous pouvons noter des réalisations de la plus belle technique.

Les profanes — s'il est encore des complets profanes en matière de sport — ne se doutent guère de ce que comporte l'entraînement gymnique en méthode, en contrôle médical et en formation.

Nous avons vu où le *Rayon Sportif Féminin* a puisé sa méthode et comment celle-ci a été adaptée. Le contrôle médical est des plus importants. Avant tout, il permet d'écartier les sujets pour qui le sport serait danger, mais souvent il donne la possibilité d'améliorer leur santé par certains exercices sagement dosés. Des fiches, parfaitement conçues, consignent, à l'examen d'entrée, l'état physique de chaque adhérente : cœur et poumons, système nerveux et colonne vertébrale, fréquence des rhumes et végétations... Le contrôle se renouvelle annuellement et c'est source de joyeuse surprise pour les familles que de constater l'accroissement thoracique ou la modification en poids des fillettes, parfois bien frères à leur entrée dans la Fédération.

La monitrice, clef du succès. — De la formation des moniteurs dépendent et la qualité et la prospérité de tout mouvement sportif. A plus forte raison, cette formation est-elle grave dans une organisation catholique, qui cherche en même temps que le bien physique, le bien moral le plus élevé. « Une âme saine dans un corps sain. » Qui saurait extraire tout le suc tonifiant contenu dans cette formule, aussi bien que les chrétiens, toujours soucieux d'allier le respect de la personne humaine au sens de la mission qui échoit à chacun ?

Les adhérentes de la Fédération — 25.000 en juin dernier, 50.000 à présent et chaque jour davantage — ne sont point des figurantes d'exhibitions. Leur but est même supérieur à

la poursuite d'un perfectionnement physique et d'une culture individuelle.

Ce sont de futures mamans. Elles mettront au monde et élèveront, par centaines de mille, des petits Français qui devront accomplir leur tâche nationale et leur tâche humaine.

Aussi n'est-ce point au hasard qu'on peut choisir leurs monitrices. Les aînées des patronages en fournissent un beau contingent. Les Equipes Sociales Féminines apportent leur expérience sportive. Les institutrices libres et même les religieuses sécularisées sont nombreuses à suivre les sessions qui comprennent non seulement les séances de gymnastique et de jeu, mais un très large enseignement théorique et moral.

Voici, notés sur le programme d'une récente session, quelques titres de cours : « *L'utilisation des loisirs : la place du sport.* », « *Le jeu dans la vie de l'enfant* », « *L'art d'exercer l'autorité...* » On voit tout ce que peuvent apporter de préparation familiale, en même temps que de développement personnel, des leçons ainsi distribuées.

Le sport fait partie de l'éducation intégrale ; il concourt même à l'assurer dans une mesure que le dépasse.

Eprouvée par le surmenage et les soucis, la femme de notre temps appelle un épanouissement physique et moral que lui refusent les conditions de la vie quotidienne.

Regardez les joyeuses gymnastes de la Fédération d'Education Physique. Dorées par le soleil et musclées par l'effort rationnel ; disciplinées et endurcies par l'entraînement méthodique ; orientées vers leur mission future par les monitrices qui leur font comprendre les conséquences tantôt néfastes, tantôt bienfaisantes du sport ; maintenues dans les habitudes religieuses que leur ferait perdre la fréquentation d'autres associations trop absorbantes, elles s'en vont droit à l'avvenir familial.

La Fédération Nationale d'Education Physique Féminine est une grande force montante. Nous pouvons la décrire comme l'une de ses adhérentes au jeune minois, née en 1919, elle entra dans son adolescence en 1931 ; jeune fille au printemps dernier, nous la voyons déjà mûrir et devenir femme ; c'est la mère de demain.

(*La Vie Catholique*, du 9 octobre 1937).

17 novembre. — Depuis de longues semaines, nos cœurs angoissés scrutent l'horizon chinois. Aisément, l'on imagine, l'on devine ; et de temps à autre, on apprend les souffrances de la guerre : ruines, morts, dévastations qui s'accumulent. Ainsi, à Tchengtinfou, peu après l'occupation par l'armée japonaise (9 octobre 1937), plusieurs confrères, des européens uniquement, avaient disparu, enlevés de leur résidence. On

apprend seulement aujourd'hui, après de longues semaines d'angoisse, qu'ils sont morts, massacrés.

L'attentat eut lieu peu après l'occupation de la ville par les Japonais, dans la nuit du 9 au 10 octobre. Entre 6 et 7 heures du soir, MM. Charny et Bertrand gardaient la porte principale de la maison de Tcheng-tingfou pour en défendre l'entrée. Des soldats amenèrent un camion près du mur d'enceinte, l'escaladèrent, enfermèrent les deux Missionnaires dans la loge du portier et ouvrirent l'entrée de la maison à leurs complices du dehors.

La bande de pillards se répandit alors à travers la résidence ; ils se rendirent au réfectoire, où toute la communauté était réunie pour le repas du soir, allèrent droit à l'Evêque, lui bandèrent les yeux, et lui lièrent les mains derrière le dos. Ils traitèrent de même tous les Européens présents à la résidence : M. Charny Lucien, supérieur et provicaire ; M. Bertrand Eugène, procureur ; M. Thomas Ceska, Gérard Wouters et le R. P. Robial, trappiste de Notre-Dame de Liesse. Ils amenèrent aussi les frères coadjuteurs Antoine Geerts et Ladislas Princ, et un laïc hongrois, réparateur d'orgues : M. Biscopich.

Tous furent conduits, traînés on ne sait où. Pendant des semaines, il fut impossible de connaître quel était leur sort ; ni même d'obtenir des autorités des *laisser-passer* pour fournir des nouvelles au dehors.

Actuellement, il semble certain que, la nuit même de leur enlèvement, tous furent massacrés, à environ 500 mètres au nord de la résidence, et que les cadavres furent brûlés au pétrole. Sur le lieu de l'exécution, on a recueilli des débris de chapelets, boutons, articles d'évêque, etc., qui ont servi à confirmer les renseignements oraux reçus et attestés de par ailleurs.

Ces pertes cruelles sont sensibles à tous nos cœurs,

et restent bien dures à tous les points de vue. Des cœurs généreux et dévoués ainsi méconnus et traqués ! Dieu garde certes ses missionnaires, mais ses vœux nous dépassent : l'atroce réalité est là : le sang est encore versé. Hélas ! comment pourrions-nous donc l'oublier ?

Fernand COMBALUZIER.

SAINTE-ÉNIMIE

SOEUR JOSEPHINE RAISON

*Cinquante-neuf ans dans les Causse Méjean
et de Sauveterre*

Dans la famille. — Joséphine-Elisabeth-Marie Raison naquit le 6 juillet 1856, à Vannes, sur la paroisse Saint-Paterne, d'un père Vendéen et d'une mère Bretonne ; ce qui lui fera dire plus tard « J'ai hérité de tous les défauts de ces deux races. » Les contemporains de Joséphine Raison n'ont pas ratifié ce jugement. C'est bien à la virile formation reçue au foyer paternel qu'elle dut en grande partie les grandes qualités dont elle fit preuve durant sa longue et sainte vie.

Elle-même, pour faire connaître le genre d'éducation reçue, a raconté quelle fut la correction de son premier et dernier larcin. Invitée un jour par son jeune frère à admirer des caisses de chocolat récemment déballées, et à grimper sur une échelle pour en détacher une tablette, elle se laissa tenter. Malheureusement un geste maladroit fit dégringoler un gros paquet sur le parquet et attira l'attention du père. Les deux complices furent expulsés du magasin « *maison militaire*. » Saisis par les oreilles, ils durent comparaître devant la mère. Rigide pour elle-même, Madame Raison ne transigeait pas le devoir : elle décida que les deux gourmands seraient au pain sec tout un mois, et qu'ils iraient se confesser sans tarder. Levée dès 4 heures du matin, cette rude chrétienne commençait sa journée par la prière, la méditation et l'audition de la messe. Femme d'imperturbable bon sens, elle surveillait les domestiques pour éviter aux enfants la vue du mauvais exemple. Elle n'aurait jamais confié à une main étrangère la première éducation de ses deux fils et de ses trois filles. Discrète, sa vigilance s'exerçait en

tout lieu et à tout instant ; et la punition suivait de près la faute.

Chez les Ursulines. — Quand Joséphine et sa sœur furent en état d'étudier, elles furent placées comme demi-pensionnaires chez les Ursulines de Vannes. Dans cette maison la jeune fille puisa cette piété éclairée et cette culture intellectuelle qui plus tard firent d'elle une maîtresse de classe accomplie. Les arts d'agrément, les éléments de peinture, dessin, musique et langues étrangères y complétaient heureusement les études classiques. La guerre de 1870 vint interrompre les études et orienter les esprits vers les champs de bataille où se décidait le sort de la patrie. A Vannes, comme partout, on se mit à la *charpie* pour les pauvres soldats. On multipliait prières, vœux et pèlerinages à Sainte-Anne d'Auray pour obtenir la cessation de la guerre.

Mort de M. Raison. — Pour comble de malheur une épidémie de petite vérole se déclara dans le pays et y multiplia les victimes. Mme Raison dans ses visites aux familles affligées, se faisait accompagner par ses filles.

En allant visiter sa filleule orpheline, Joséphine contracta la petite vérole, elle communiqua le mal à son père qui en mourut. Il avait quarante et un ans. Toute sa vie Joséphine regretta de n'être pas morte à la place de son père, si nécessaire à la famille. La mère, réduite à vendre son fonds de commerce, se soumit chrétiennement à cette dure épreuve, d'autant plus pénible que l'aîné de ses garçons se disposait à devenir missionnaire, en un moment où il aurait pu lui être si utile. L'héroïque chrétienne néanmoins ne voulut point contrarier la vocation apostolique de son fils.

Vocation de Joséphine. — De son côté, Joséphine, que la mort de son père avait fortement impressionnée, se sentait appelée à la vie religieuse. Mme Raison devina les secrètes aspirations de sa fille et fit courageusement son sacrifice. « Puisque le bon Dieu t'appelle à son service, lui dit-elle les larmes aux yeux, je désire que tu deviennes une fervente religieuse. » Et dès ce moment, elle lui fit commencer son noviciat à la maison : tous les jours lever à 5 heures, méditation, messe et communion ; au retour de l'église soin de ses jeunes sœurs. Après deux ans de cette préparation, Mme Raison prit elle-même l'initiative d'avertir sa fille qu'il était temps de mettre son projet à exécution. Voici comment son frère Alexandre a raconté la scène :

« Deux de mes sœurs étaient encore à la maison. L'une d'elles songeait à se donner à Dieu, Notre mère, au retour de l'église, après une fervente communion, l'appela dans sa chambre et lui dit : Tu veux être religieuse ? — Oui. — As-tu réfléchi ? As-tu consulté ? — Beaucoup. — Si tu as vraiment la vocation, suis-la et suis-la sans tarder. Ta sœur prend de l'âge ; il est possible que sa main soit demandée avant longtemps. Le monde trouvera tout naturel qu'elle me quitte pour se marier, tandis qu'il ne comprendrait pas si,

après le départ de la sœur, tu me laissais toute seule pour entrer au couvent ».

Joséphine au Postulat et au Séminaire. — C'est à la maison de la Providence, rue Oudinot, à Paris, que Joséphine Raison fut admise pour son postulat. Sa mère voulut l'offrir elle-même à Dieu, et l'accompagna jusqu'à Paris. Elle y trouvait d'ailleurs son fils Alexandre, entré au séminaire des Missions Etrangères depuis le 3 octobre 1873. Après trois mois de postulat, Joséphine fut reçue le 12 octobre 1876 au séminaire de la rue du Bac, dont M. Fiat, alors Assistant de la Maison-mère, était aumônier et confesseur. Pendant son séminaire, la jeune sœur fut placée à la pharmacie, puis à la sacristie.

Placement de Sœur Raison. — Les mois du Séminaire s'écoulèrent rapidement ; bientôt, vint le moment de prendre la corrette et de quitter la *Ruche*. Sœur Raison n'avait pas caché ses goûts personnels et manifesté le désir d'être envoyée en Chine. Déjà, au moment des adieux à son frère, partant pour l'étranger, le 29 novembre 1877, ils s'étaient donné rendez-vous en Chine et au ciel. Aussi, quand la T. H. Mère lui tendant sa lettre de placement, lui dit : « Vous allez à Sainte-Enimie », la jeune Sœur, qui n'avait jamais entendu prononcer ce nom, fut persuadée que c'était celui d'un pays étranger, et ne put maîtriser sa joie. La Mère générale se rendit compte de la méprise et lui dit : « Où croyez-vous aller, ma bonne Sœur ? — En Chine. — Ce n'est pas tout à fait la Chine ; c'est la Chine de France. » La jeune Sœur désappointée tâcha de se consoler en se disant qu'on ne l'envoyait à ce poste que pour y faire l'apprentissage de la vie de mission. Elle y resta toute sa vie.

De Paris à Sainte-Enimie. — A cette époque, pour se rendre de Paris à Sainte-Enimie, le voyage demandait plusieurs journées. Le chemin de fer ne sillonnait pas encore la Lozère ; celle-ci n'était reliée à la capitale que par Langogne, à l'autre extrémité du département. De Paris à Langogne, il fallait deux jours et deux nuits. A Langogne, une diligence traînée par cinq chevaux faisait le service jusqu'à Mende. Quand la timide Sœur voulut pénétrer dans la voiture avec le traditionnel sac bleu elle la trouva littéralement envahie par des maquignons, munis d'odorantes victuailles et menant avec eux veaux et goretts... Epouvantée par une telle compagnie, la Sœur préféra grimper sur l'impériale avec son sac pour tout siège. Le cocher, prévoyant les dangers des rudes cahots de la voiture, lui persuada sagement de se laisser attacher, afin d'éviter une chute qui pourrait être mortelle. La jeune Sœur ainsi arrimée arriva à Mende, fatiguée, fourbue, ayant perdu tout appétit ; elle fut très charitablement hospitalisée par les Sœurs Trinitaires. Non contentes de l'héberger, ces bonnes religieuses, le lendemain, lui procurant une coquette voiture attelée de deux belles juments, accompagnèrent la jeune Sœur jusqu'à Sainte-Enimie, et s'en retournèrent après l'avoir remise entre les mains de sa Sœur servante, le 6 juillet 1877.

Sainte-Enimie. — Le bourg de Sainte-Enimie, selon ses gracieuses Annales (1) doit son nom à une fille du roi Clovis II, petite-fille de Dagobert. Atteinte de la lèpre, elle reçut d'un messager céleste, l'ordre d'aller se laver dans les eaux de Burle en Gévaudan, assurant qu'elle y retrouverait la santé. Elle se mit aussitôt à la recherche de ce nouveau Jourdain ; après un long et pénible voyage, Enimie arriva sur les bords de l'affluent du Tarn, s'y baigna, et effectivement, la lèpre disparut. A la suite de cette miraculeuse guérison, elle résolut de se consacrer à Dieu, construisit un ermitage sur le flanc de la montagne, et y passa le reste de ses jours dans la pratique des vertus. L'ermitage de Sainte-Enimie devint par la suite un lieu de pèlerinage très fréquenté. Les Bénédictins y construisirent un monastère qu'ils habitèrent jusqu'à la Révolution. Quand Sœur Raison arriva à Sainte-Enimie, les Filles de la Charité y étaient établies depuis 25 ans. Leur « *Maison-Blanche* » avait été fondée par la veuve du capitaine Deltour. Cette pieuse dame avait installé les Sœurs dans sa propre demeure, leur avait fourni les moyens d'entretenir école, patronage, et de secourir les malades de la paroisse. Ayant généreusement sacrifié sa fortune, Mme Deltour-Blanquet s'était elle-même donnée au service des pauvres.

Les débuts de Sœur Marie. — Depuis sa fondation, la *Maison-Blanche* n'avait eu qu'une seule supérieure : Sœur Croedey. C'est elle qui accueillit sa nouvelle compagne : Sœur Marie. Sévère pour elle-même, Sœur Croedey l'était aussi pour les autres. Dès qu'elle eut dévisagé la nouvelle arrivée et appris qu'elle venait de Bretagne, elle lui déclara, avec son habituelle brusquerie, qu'elle serait incapable de se rendre utile dans un pays dont elle ignorait à la fois et la langue et les mœurs. Toutefois, se ravisant, elle commença par essayer les capacités de la nouvelle venue. Elle la chargea de la cuisine : l'office, vu la pauvreté de la maison, n'était point compliqué. L'essai ayant été satisfaisant, elle ajouta le soin de l'église, plus tard l'accompagnement du chant à l'harmonium et enfin la direction de la première classe. Sœur Marie se trouvait dès lors dans son élément : sa connaissance des matières du programme scolaire lui permit sans peine de relever le niveau des études. Elle jouit bientôt d'une réputation qui dépassa les limites de la paroisse. On a fidèlement retenu qu'un Visiteur des bons Frères des Ecoles chrétiennes, ex-élève de Centrale, que les lauriers de Sœur Marie empêchaient de dormir, pour en avoir le cœur net, voulut se rendre compte par lui-même si la réputation de Sœur Marie n'était pas surfaite. Prétextant un conseil sur la solution d'un problème spécialement compliqué, il pria la Sœur de vouloir bien l'aider à en chercher la solution. L'humble Fille de la Charité s'excusa sur son incapacité ; mais devant les insistances du Frère,

1. Sur cette Sainte, tournirait d'autres précisions la brève introduction mise par M. Clovis Brunel, l'actuel Directeur de l'École des Chartes, à son édition de *Bertran de Marseille : La vie de sainte Enimie, poème provençal du XIII^e siècle*. Paris, Champion, 1917.

elle répondit : « Eh bien ! j'essaierai ! » Quelques heures après, au grand ébahissement du Frère Visiteur, la réponse était trouvée.

Sœur Marie dans son enseignement fit une large place aux travaux manuels, et y réussit : aussi, dans un concours de toutes les écoles de la Lozère, quelques années après, ses élèves obtinrent une Médaille d'argent.

Mais l'activité de Sœur Marie fut avant tout morale et religieuse. Elle avait un talent spécial pour préparer les enfants à la Première Communion. Elle donna un nouvel élan à toutes les associations pieuses établies dans la paroisse, *Apostolat de la Prière, Garde d'honneur* et surtout *Association des Enfants de Marie*. Elle se servait de ces dernières comme auxiliaires pour ses œuvres post-scolaires : visite des vieillards, des infirmes, et les menus soins des ménages pauvres. Cet apprentissage de la charité contribua beaucoup à l'éclosion de nombreuses et ferventes vocations. Dans cette atmosphère de piété, de sympathie, la population elle-même de Sainte-Enimie se transformait insensiblement : les familles visitées par les Sœurs avançaient en dévotion, en hygiène et en bien-être.

Les succès de l'école augmentèrent le nombre des élèves ; la maison ne put bientôt plus les contenir. Sœur Marie se décida à construire. Deux salles de classe furent bâties et meublées, non seulement à l'aide du patrimoine de Sœur Marie mais encore au prix de ses sueurs ; elle avouera même que toutes les ardoises du toit avaient passé par ses mains.

Fêtes et deuils. — Il y avait déjà quatre ans que Sœur Marie était arrivée à Sainte-Enimie : l'époque était arrivée où elle devait prononcer ses premiers vœux. La petite fête de famille en cette circonstance eut lieu le 15 octobre 1881. La Providence permit que le maigre pot au feu préparé pour le festin fût mangé par le chat. Mais la journée n'en fut pas moins joyeuse, grâce à la cordialité qui animait la petite communauté. Il n'y eut pas jusqu'à la vénérable Sœur Croedey qui y allât de son couplet ; cherchant dans ses souvenirs d'enfance, elle chanta, de sa voix chevrotante, une vieille complainte dont chaque strophe se terminait par un refrain qui eut un franc succès de folle et innocente gaieté :

*Seigneur, je n'en puis plus.
Oh ! que je suis malade !
Jetez sur moi seulement une œillade
Et votre serviteur sera guéri.*

Le 25 octobre 1894, ce fut le tour de Sœur Croedey : pour le cinquantième anniversaire de sa vocation. Sœur Marie se chargea de préparer les chants de circonstance, les cadeaux et la séance récréative.

Cette joie terrestre fut la dernière dont fut ensoleillée la vie de la vénérable Supérieure. Quelques mois après avoir célébré ses noces d'or, elle allait recevoir de la main du divin Maître la récompense de son humble et dur labeur, le 21 avril 1895.

Sœur Marie, Supérieure. — La succession de la Sœur Croedey échut à Sœur Raison (25 avril 1895). Fondée depuis quarante ans, la « Maison-Blanche » n'avait jamais été visitée par un lazariste. Ce premier visiteur fut M. Pereymond, alors supérieur du grand séminaire de Saint-Flour et visiteur de la province du Languedoc.

Puis vinrent les visites de la tribulation. La plus grande fut celle de la laïcisation de l'école de Sœur Marie, suivie de la dislocation de la petite famille aux quatre points cardinaux. Toutefois, dans son dévouement aux âmes des enfants, Sœur Raison sagement ne voulut pas se borner à pleurer sur des ruines ; elle résolut d'ouvrir une école libre de filles. Elle réussit à surmonter les premières difficultés et trouva même une pieuse directrice pour continuer l'œuvre des Sœurs. Mais, faute de rencontrer les concours financiers nécessaires, elle dut fermer l'école après un essai de quatre années : elle en avait fait, seule, tous les frais.

OEuvres post-scolaires. — L'école fermée, la zélée fille de saint Vincent en ouvrit une autre : une garderie d'enfants ; l'œuvre lui permettait à la fois et d'enseigner aux tout petits à prier Dieu, et de rester en étroites relations avec les familles. Elle y ajouta bientôt la fondation d'un Ouvroir, afin de procurer du travail aux jeunes filles de la région et ainsi leur enlever la tentation d'émigrer vers la ville. Pour cela, Sœur Raison ne craignit pas d'aller prendre elle-même des leçons de couture et de broderie pour perfectionner son talent, et même d'engager à ses frais des ouvrières expertes en dentelle, lingerie, etc. Aux jeunes filles dont la vue ne permettait pas la broderie, elle apprit à monter des chapelets : industrie qui ne connaît jamais le chômage. Elle ouvrit enfin une Pharmacie, bientôt rendez-vous de toute la région. Le cœur charitable de Sœur Raison trouvait dans ce petit dispensaire un excellent instrument pour atteindre les âmes, tout en guérissant les corps. Lorsque, plus tard, les règlements officiels l'obligèrent à fermer sa pharmacie, elle en éprouvera une grande peine, à cause du bien qui s'y faisait.

Les Fléaux : l'Inondation. La Guerre. — A chacune des épreuves qui s'abattent sur le pays, on est sûr de trouver la main secourable de Sœur Raison. En 1900, lors de l'inondation du Tarn, elle installe dans sa maison des réfectoires, des dortoirs, pour ceux dont le foyer a été balayé par l'impétueux torrent. Elle fait appel à la charité pour fournir des vêtements à ces infortunés.

Puis, en 1914-1918, la Grande Guerre mit surtout en évidence l'inépuisable dévouement de la digne fille de saint Vincent. Malgré une santé débile, un âge avancé, un corps diaphane, on la voyait, après des nuits d'insomnie et malgré ses souffrances, entreprendre des besognes excessivement pénibles, se prêter avec empressement à toutes les œuvres d'assistance. Un jour, vingt orphelins de guerre, fuyant Paris bombardé, sont maternellement accueillis et entretenus chez elle.

Dans une autre circonstance, elle offre au Préfet de la Lozère de fournir tout le nécessaire à l'installation de plusieurs familles de réfugiés. Son offre fut largement exploitée, tant au point de vue moral qu'au point de vue matériel. Au fléau de la guerre vint s'ajouter celui de la peste, qu'on baptisa du nom de *grippe espagnole*. Alors, spectacle lamentable, trois, quatre et quelquefois cinq membres d'une même famille étaient alités et privés de tout secours approprié. Plus de médecins dans le pays : tous étaient aux armées. Sans compter avec la fatigue et la neige des montagnes, Sœur Raison prodigue ses soins, jour et nuit, dans les hameaux, dans le village même. Elle ne s'arrête que lorsque elle-même est atteinte par le terrible fléau.

Le Gouvernement voulut reconnaître officiellement son dévouement par cette citation élogieuse parue à *L'Officiel* : « La Médaille d'or de l'Assistance publique a été décernée à Madame Sœur Joséphine Raison, Fille de la Charité, à Sainte-Enimie » Quelques jours après, l'humble religieuse était nommée Vice-Présidente de la section cantonale de la Commission permanente des Pupilles de la Nation, des Combattants et des Mutilés. Dans ce milieu, Sœur Raison trouva à étendre son champ d'action au profit des malheureux. La Commission départementale ne lui refusa jamais rien de ce qu'elle demanda.

Le crépuscule. La nuit. — Comme pour tous les vieillards, les dernières années de Sœur Raison furent attristées par la disparition de personnes chères. Après la mort de sa sainte mère, ce fut le tour de ses deux sœurs, de son jeune frère ; puis, un jour, elle lut dans *La Croix* la mort de son frère préféré, Alexandre, pieusement décédé, le 23 novembre 1924, assisté de ses confrères, au milieu de ses chrétiens de Penschansien, au Setchuën (Chine).

En 1926, Sœur Raison fêta ses cinquante ans de vocation. Ses compagnes lui offrirent comme cadeaux de beaux vitraux pour la chapelle et un autel en marbre de *Carrare*. Au soir de sa vie, le doux souvenir des bonnes Filles de la Charité qui lui devaient, après Dieu, d'être entrées dans la famille de saint Vincent, adoucissait ses douleurs. « Je serai heureuse de pouvoir dire à saint Vincent : Je vous ai donné 34 filles qui se dévouent aux œuvres de notre vocation, ou qui jouissent du bonheur céleste. Vingt-cinq sont entrées dans d'autres communautés. »

Une de ses dernières joies fut le *Congrès Eucharistique cantonal* du 22 au 28 mai 1935. Elle relevait à peine d'une congestion pulmonaire, lorsqu'elle dut transformer sa maison en chantier pour la préparation de la fête. Il fallait confectionner 4.000 roses, 2.000 mètres de guirlandes, et le reste à l'avenant. L'énergie de la chère Sœur ne put tenir à un tel surmenage : elle dut s'aliter pour ne plus se relever. Son corps usé ne réagissait plus ; elle éprouvait des migraines continuelles, rebelles à tout traitement. A ses compagnes qui essayaient de la rassurer, elle disait : « Je ne me fais pas illusion



MGR DE VIENNE
Vicaire apostolique de Tientsin



MGR François-Hubert SURAVAC
 1873-1937



Mgr. Chastelain, M. de M. de Cardinal, F. H. P. N. Mgr.



Autour : MM. MARANSIN, MAGE, SARLOUTTE, LECOMTE, de l'Académie française, FAURY, J. DE LA JOURNÉE, Emile



sur la nature de mon mal : j'ai trop soigné de malades atteints de tumeurs pour ne pas comprendre que j'en aie une. »

Le 15 octobre, anniversaire de ses vœux, elle se plut à rappeler les joies de sa vie religieuse et dit avec son bon sourire : « Il y a cinquante quatre ans que je me suis engagée au service du divin Maître. Il a été bien bon. Dieu m'a accordé de grandes consolations ; mais il m'a conduite aussi « à la bonne manière », comme disait saint Vincent, par la voie des épreuves et des durs sacrifices. Ne compte que ce qui conduit au ciel. »

Sœur Raison n'était pas de ces faux dévots dont parle saint François de Sales, anges au dehors et démons à la maison. Sa bonté s'étendait sur ses compagnes aussi bien que sur les externes. Au plus fort de sa maladie, elle se préoccupait de leur santé. Une d'entre elles lui ayant dit : « Nous vous remercions de tout le bien que vous nous avez fait. Vous nous avez rendues si heureuses au service du bon Dieu ! » La malade de répliquer : « Vous m'avez facilité ma tâche, en m'aider à faire le bien. Et maintenant, je vous tue par les soins, par les veilles... »

Elle conserva sa pleine connaissance et l'usage de la parole jusqu'à son dernier soupir. Elle s'éteignit en récitant la prière : « O Marie conçue sans péché ! » Elle alla l'achever dans la nuit du 2 au 3 novembre 1935.

Eloge de Sœur Raison. — Au cimetière, M. Deltour de Chazelles, neveu de la fondatrice de la « Maison-Blanche », maire et conseiller général de Sainte-Enimie, interprète de la reconnaissance publique, prononça l'allocution suivante :

« Avec une profonde tristesse j'ai appris le décès de notre vénérée Sœur Raison. C'est une grande perte pour Sainte-Enimie, un vrai deuil pour la paroisse ; car Sœur Raison a été une véritable bienfaitrice. Il y a 58 ans, elle arrivait à Sainte-Enimie. Dès son installation, elle se consacra à l'éducation des jeunes filles et continua à remplir ce ministère jusqu'au jour où une loi scélérate vint empêcher les religieuses d'enseigner. La vénérée Sœur tourna alors son activité vers les bonnes œuvres : elle s'efforça de trouver du travail pour les femmes et les jeunes filles. Elle s'adresse aux grands magasins de Paris pour se procurer de l'ouvrage, et elle se perfectionne elle-même pour former des ouvrières.

« Pendant la guerre, elle s'est occupée des prisonniers, des veuves de guerre, etc., et a fait tout ce qu'elle a pu pour leur procurer des secours. Les docteurs étant mobilisés, elle affronta les intempéries pour aller soigner les malades aux environs, et leur prodiguer ses soins et ses encouragements.

« Collaboratrice de Mme Las Cases (1) et appuyée par l'Oeuvre de la Mutualité, elle fonde des centres de consultations de

1. Sur le Comte Emmanuel de Las Cases, ancien sénateur de la Loire (1854-1934), voir l'article de François Veuillot dans le *Correspondant* du 20 octobre 1935.

nourrissons à Sainte-Enimie et dans les villages voisins. Il n'est impossible de dire en quelques mots tous les services qu'elle a rendus. Son dévouement n'avait d'égal que sa modestie. Sa vie peut se résumer en cette parole de l'Evangile : Elle a passé en faisant le bien. Elle emporte les regrets unanimes de toutes les personnes qui l'ont connue. Je n'en veux pour preuve que cet immense cortège qui l'accompagne à sa dernière demeure.

« Puissent ces modestes paroles adoucir la douleur de tous les siens, en particulier de ses neveux et nièces, de ses chères compagnes et de la Communauté. Je leur adresse, au nom du Conseil municipal, au nom de la population, en mon nom personnel, mes condoléances émues et sincères.

« Et maintenant, ma vénérée Sœur Raison, en m'inclinant profondément devant votre tombe, permettez-moi de vous adresser une dernière supplique : Du haut de votre nouvelle demeure, ne nous abandonnez pas, veillez sur nous, protégez-nous et priez pour nous, afin que nous puissions vous retrouver tous un jour ! »

Memoria justi cum laudibus. — Au lendemain de la mort de Sœur Raison, une femme de bien, bienfaitrice de la « Maison-Bianche », Mme la Comtesse de Las Cases, écrivait : « Quel sentiment de profonde gratitude je ressens pour celle qui, pendant trente ans, a si parfaitement compris et mis en pratique mes désirs du bien, pour Notre-Seigneur seul, envers nos populations ; catéchistes, écoles ménagères, rurales, ambulantes, l'Oeuvre d'Assistance par le travail à domicile, Ouvroir de dentelles, broderie, couture, tricot, « Bonne Presse », consultations de nourrissons... D'un même cœur, d'une même volonté, nous avons cherché et uni nos efforts, pour aider, dès 1914, les Veuves, les Mères les Orphelins, les prisonniers, l'œuvre des Bons Enfants, le soutien mutuel, qui existent toujours. La fidélité, la compréhension de notre chère Sœur m'a soutenue, aidée... »

*

De son côté, un professeur d'Université ajoute : « Sœur Raison a été l'Ange du foyer que la sainte Patronne du village où elle a passé sa vie, a été prendre dans le lointain pays de Bretagne, pour la conduire dans un coin déshérité de la Lozère, où elle a exercé le plus admirable des apostolats. Pas de berceau qu'elle n'ait vu s'épanouir sans se pencher sur lui. Elle s'est réjouie des unions fécondes. Elle a prié sur les tombeaux. Elle a veillé sur le jeune homme ; elle a protégé la jeune fille. Pas de plaie qu'elle n'ait soignée, de maladie qu'elle n'ait tâché de guérir, de douleur morale qu'elle n'ait voulu soulager. Tout le village gravitait autour de Sœur Raison. Elle a bercé le fils. Elle a pleuré le père. Trait d'union entre deux générations, dont la première partage avec elle les délices de l'éternelle félicité, et la seconde lui témoigne sa plus pieuse reconnaissance. »

Je ne saurais mieux conclure que par cette parole tombée des lèvres d'un homme encore éloigné des pratiques religieuses : « Quand je vois cette bonne Sœur, je crois à la sainteté d'une religion qui inspire tant de bonté et de dévouement. Désormais, je pourrai dire : J'ai vu une Sainte ! »

Jean-Marie PLANCHET.

DAX

DEUXIEME CENTENAIRE DE LA CANONISATION DE SAINT VINCENT DE PAUL

Les Landais ne pouvaient laisser passer un tel anniversaire. Eux, si jaloux de leurs gloires locales, se devaient d'honorer avec un éclat particulier le Landais devenu l'homme de la *Charité* et canonisé à Saint-Pierre de Rome, le 16 juin 1737. D'ailleurs, si les Landais, par hasard, avaient pu l'oublier, les enfants de Saint Vincent, Lazaristes et Filles de la Charité, qui respirent avec les vertus de leur Père, la douceur de son air natal, se seraient chargés de le leur rappeler...

Aussi, le dimanche 18 juillet 1937, à l'appel des cloches, la cathédrale se remplit-elle de la foule des grands jours.

Cependant, au chœur, M. Vergès, le visiteur des Lazaristes d'Algérie et ancien supérieur de Notre-Dame du Pouy, entouré des membres du Chapitre et de nombreux missionnaires, entonne les premières vêpres de Saint Vincent. Les Séminaristes de Notre-Dame du Pouy, psalmodient avec une souple allégresse les louanges du Dieu de Charité.

Ils lanceront vers, les cieux les accents triomphants de la Cantate jaillie de leurs cœurs

C'est un fils de Saint Vincent, M. Calmette, supérieur des Lazaristes de Bordeaux, qui fait l'éloge de son Père. Il montre à son auditoire recueilli comment Vincent a compris le pauvre. Il a si bien compris qu'en tout miséreux réside le Christ, qu'il lui a donné ses soins, sa personne, ses disciples.

Après l'éloquence, les grands Maîtres de la Musique furent invités à honorer le Dieu qui donna à Vincent sa charité.

Telle fut l'ouverture de ces solennités ; l'ambiance de joie religieuse était créée. La grande journée pouvait luire.

Comme il convenait, la grand'messe et les vêpres de ce jour furent célébrées dans la chapelle des Lazaristes. Là, intimement, Fils et Filles de Saint Vincent fêtèrent leur Père.

La chapelle avait reçu une décoration très sobre, tout à fait adaptée à St Vincent qui reste humble même au sein de son céleste triomphe. Au dessus du Maître-autel autour duquel s'épanouissent de discrets hortensias bleus sur un léger

LIBRARY
ST. MARY'S SEMINARY
PERRYVILLE, MISSOURI

fond de verdure, les regards sont attirés par une toile qui descend de la voûte et représente St Vincent de Paul dans la Gloire. Le saint a le front dans la lumière, mais ses yeux, cherchent encore de leurs prunelles pétillantes les misères à soulager sur la terre. Bien que hâtivement composée, cette toile parle, jusque dans ses proportions surhumaines qui semblent dire : La Charité, quand on la possède, grandit tellement qu'on est plus près d'être divinisé que de rester humanisé !

Il est 10 heures, et la chapelle est trop petite pour contenir les fervents du Saint gascon. Dans le chœur, blanc des surplis des séminaristes, le camail des chanoines pose une note vénérable. Le clergé de la ville a voulu par sa présence honorer cette fête de famille et prouver sa reconnaissance aux enfants de St Vincent.

Aux accents du « Choral » de César Franck, Son Excellence Mgr Mathieu, évêque d'Aire et de Dax, fait son entrée. Il est entouré de M. le Vicaire Général Puyo et de M. le Chanoine Rabie.

...En assistant pontificalement à la grand'messe chantée par M. le Supérieur des Lazaristes de Bordeaux, Mgr l'Evêque de Dax, apportait aux enfants de Saint Vincent la sympathie reconnaissante de tout son diocèse. Cette présence du Pasteur ne fut pas sans accroître les saintes joies de ce jour.

Et tandis que les assistants s'inclinaient sous la bénédiction du Pontife, l'orgue attaquait le « *Finale de la première symphonie* » de Vienne, exprimant les sentiments mêlés de joie, de reconnaissance et d'émulation, dont tous les cœurs débordaient.

A ces fêtes il fallait une clôture populaire : Vincent de Paul est le Saint du peuple landais. La ville de Dax l'a bien compris, et à 20 h. 30, lundi, la cathédrale regorgeait de fidèles. Vincent de Paul allait être, après 200 ans, canonisé une seconde fois dans son pays, par les descendants du peuple qui le jour de sa mort, le proclamait déjà saint. Si nul n'est prophète, en son pays, il faut pourtant reconnaître que le petit père landais, l'élève des Cordeliers d'Acqs est saint dans son pays. Miracle de charité ! C'est une nouvelle canonisation que reçoit Vincent ce soir. Le peuple est là bien représenté : toutes les classes sociales se sont donné rendez-vous.

Le chant des Complies est modulé par la Schola des Lazaristes, sous la voûte de la cathédrale toute ruisselante de ses clartés électriques. Les dernières notes du « *Salve, Regina* » sont allées mourir dans les recoins de la voûte ou près du trône de l'Immaculée. Le bruit des chaises s'est atténué.

« Deus Caritas est ! » Monseigneur l'Evêque de Dax est en chaire, vient d'énoncer le texte de son panégyrique et tout le monde retient son souffle. C'est toujours un régal pour les oreilles, et surtout pour l'âme d'entendre Monseigneur. Mais ce soir, il parle du Saint de son diocèse, ou

plutôt du Saint universel auquel son diocèse a donné le jour. L'exorde montre le Supérieur général des Lazaristes bien ennuyé en 1721. Au mois de mai de cette année, Vincent de Paul a été béatifié. Il faut que la canonisation suive. Mais... mais, comme on dit, c'est cher ! Et le Supérieur n'a pas les milliers de lires qu'il faut pour aboutir. « Un procès civil, surtout quand on le perd, est coûteux ; un procès de canonisation, quand on le gagne, est ruineux ! »

Pourquoi Vincent de Paul fut-il canonisé ? Parce qu'il a pratiqué la charité. Or, Dieu est Charité. En étant l'homme de la Charité, on est l'homme de Dieu.

Et Mgr développe ces points : la charité de saint Vincent fut mystique, pratique, souriante. La charité de Vincent fut mystique ; en cela, elle se distingue de la simple philanthropie, c'est la charité laïcisée ; car le laïcisme n'est pas dans l'arrachement des crucifix de l'école ou de l'hôpital. « Cela n'est qu'un signe, un sacrement du laïcisme ». Le laïcisme consiste à séparer deux vertus inséparables : la foi et la charité. Là, Monseigneur parle de la sublimité de la foi chrétienne : Croire en Dieu, croire que le petit enfant de la Crèche est Dieu, croire qu'un roi de dérision, que l'homme pendu entre deux larrons, c'est le Christ, c'est Dieu, voilà la foi ! Croire aussi que sous un petit bout de pain sont présents le corps, le sang, l'âme et la divinité de Dieu, c'est la foi. Mais le comble de la foi, c'est de croire que dans le pauvre, sous « cet ostensor de la misère » Dieu réside. Vincent de Paul a été jusqu'à ce comble de la foi, et tous ses efforts ont tendu à inculquer à ses fils cette vérité : voir Dieu dans le pauvre et le pauvre en Dieu.

Si elle fut mystique, la charité de Vincent de Paul ne fut pas cependant celle d'un illuminé. Chez saint Vincent, pas d'illusionisme. Pour s'en persuader, il suffit de lire les « Entretiens de saint Vincent ». Monseigneur ouvre alors une aimable parenthèse pour raconter comment ces entretiens furent recueillis par un authentique landais, M. Ducourneau, qui laissa sa fiancée pour suivre Dieu, et aurait cru commettre un sacrilège s'il n'avait recueilli les paroles de son maître vénéré... Vincent fait passer l'exercice de la charité avant les exercices spirituels, même avant la messe du dimanche, même avant l'oraison qu'il qualifie pourtant « d'extrêmement nécessaire ».

Cette charité de Vincent fut pratique. La vraie charité n'est pas une « fuite dans l'amour de Dieu » par laquelle on veut détourner les yeux de son prochain. « Aimons Dieu, dit saint Vincent, mais que ce soit à la fatigue de nos bras, à la sueur de nos fronts ». Mgr fait ensuite un résumé saisissant des misères du 17^e siècle auxquelles saint Vincent sut si bien s'adapter. Deux plaies sévissent surtout : sur 140.000 habitants que comptait alors Paris, il y avait par an de 3 à 400 enfants abandonnés. Et tous — ou à peu près — mouraient. Sur 140.000 habitants, il y avait 40.000 mendiants, ce qui, proportionnellement, ferait pour une ville de 12.000 habitants comme Dax, 4.360 mendiants.

Vincent soulagea ces misères. Pour les soulager, il suscita les dévouements, mais les dévouements avec le sourire, car « *hilarem datorem diligit Deus* ».

« Il y a un an quand sonnèrent les premières vêpres de saint Vincent, le canon commença de tonner en Espagne. Lazaristes et Filles de la Charité ne furent pas épargnés »... Quand Monseigneur, d'un ton grave, laissa tomber ces paroles, l'auditoire devint haletant... « La haine règne », continue l'orateur... « Quand finira cette guerre ? Quand finira cette haine ? » Le seul remède à ces maux, celui que prônait naguère le Pape, c'est la charité. Et Monseigneur conclut par une belle prière à saint Vincent. Il lui demande de susciter des vocations de Filles de la charité, dont le recrutement a diminué cette année en France ; Il lui demande de susciter des « prêtres saints qui sanctifient les paroisses ; Il le supplie enfin de nous donner à tous la Charité qui embrase les cœurs. »

Après ce superbe morceau d'éloquence, l'action de grâces monte vers le ciel. Le peuple de Dax chante un « *Te Deum* » à l'infinie Charité, et plus directement, s'adresse à l'Hostie.

Et lorsque l'ostensoir d'or eut rayonné une croix rédemptrice sur la foule, l'orgue éclata triomphant sous les doigts d'un fils de saint Jean-Baptiste de la Salle, lançant à tous les échos une luxuriante sortie de Dierick, et dans la nuit tiède la foule se retire. Et combien s'en vont, plus fiers de leur saint compatriote, désireux d'imiter un peu plus sa charité.

Jean-Emile GONTHIER.

Semaine Religieuse d'Aire et de Dax (23 juillet 1937).

DAX

MOIS SACERDOTAL (1937)

Plus de quarante prêtres représentants douze diocèses et une vingtaine de maisons d'éducation de la région universitaire de Toulouse ont pris part à Dax, du 16 août au 10 septembre (1937) aux exercices du *Mois Sacerdotal*. Ils ont trouvé chez les Lazaristes, avec une atmosphère et un cadre propices au recueillement et à l'étude, une large et cordiale hospitalité.

C'était le Supérieur du Grand séminaire de Montauban, M. Gounot, qui devait assumer la direction du Mois ; mais, dès le 15 août, les journaux annonçaient que ce Supérieur était nommé archevêque-coadjuteur de Carthage, Mgr Gounot ne put faire à Dax qu'une apparition rapide ; bientôt après, M. Roque, lazariste, Directeur au Grand séminaire de Périgueux, le suppléa avec une maîtrise et une bonne grâce parfaites : ses lectures spirituelles sur la liturgie demeureront dans toutes les mémoires.

Selon l'usage, le *Mois* commença par une Retraite de six jours : elle fut donnée par M. le chanoine Mauriès, du diocèse d'Albi. Fort d'une double expérience, celle du dedans,

acquise durant de longues années d'enseignement, celle du dehors, — il est maintenant curé de Notre-Dame, à Castres, — le prédicateur a été vivant, pleinement adapté : dédaigneux de l'éloquence, il a su, par son ardeur frémissante, convaincre ses auditeurs de la nécessité d'être des rédempteurs, travaillant à l'extension du Royaume de Dieu.

Après la Retraite ont commencé les travaux proprement dits. Six conférenciers sont venus tour à tour traiter des questions qui ne peuvent laisser indifférent aucun éducateur chrétien. Il est impossible de donner en un bref compte-rendu une idée exacte de leur enseignement si riche. Le docteur Pinault, du Bureau des Constatations, traita de l'hygiène des Maisons d'éducation et de l'influence de certains états physiologiques sur le développement intellectuel et moral de l'enfant. M. Jean Guitten fit part de son expérience sur le *travail personnel* du professeur et souligna les questions religieuses qui préoccupent spécialement les esprits contemporains.

Au R. P. Jaouen revenait la mission de faire connaître le mouvement de la *pédagogie nouvelle* dans les méthodes libérales en l'honneur dans certains pays — la Belgique, par exemple — pourraient utilement être employées chez nous.

La *formation religieuse et spirituelle* des enfants a été longuement et magistralement étudiée par Mgr Petit de Julleville et le R. P. Lalande. Enfin, Maître Pigasse a exposé la *doctrine sociale* de l'Eglise et recherché comment les Maisons d'éducation pourraient l'enseigner à leurs élèves pour que ceux-ci la répandent et l'appliquent plus tard.

Les conférences étaient suivies d'échanges de vues très instructifs : c'était tantôt une véritable enquête sur ce qui se pratique dans les divers établissements, tantôt la recherche collective, sous la direction du conférencier, des réformes possibles ou souhaitables.

Ces enquêtes, ces recherches se poursuivaient durant la récréation de midi, en un carrefour du parc et sur des sujets déterminés à l'avance : il y eut « *carrefour* » de lettres, de chants, de J.E.C., de liturgie...

Ainsi l'étude, avec la prière, remplissait les journées et le mois a été très profitable.

Chacun en a retiré une expérience accrue, puisqu'il a bénéficié des conseils d'éducateurs éminents et pris connaissance de méthodes employées en des écoles différentes.

Si le particularisme et le culte de certaines traditions, parfois mal adaptés aux circonstances présentes, deviennent moins étroits, faudra-t-il le regretter ?

En tout cas, les bonnes volontés sont retrempées, les âmes imprégnées d'une confiance nouvelle en la vertu d'un enseignement qui demeure une des formes les plus hautes de l'apostolat.

A. CAZEAUX.

CHATEAU-L'ÉVÊQUE

BICENTENAIRE DE LA CANONISATION
DE SAINT VINCENT

(Triduum des 25, 26, 27 septembre 1937)

Il y a 337 ans, sur les dalles toujours vénérées de l'église paroissiale, saint Vincent recevait de Mgr François de Bourdeilles, évêque de Périgueux, l'ordination sacerdotale. Il n'est pas sûrément téméraire de dire que la date du 23 septembre 1600 a été pour quelque chose dans la sainteté de saint Vincent.

Château-l'Evêque, aujourd'hui, n'est plus seulement remarquable par son vieux château de l'Evêque, lequel a passé, depuis la Révolution entre des mains différentes, mais on parle beaucoup, comme chose importante dans la localité, du Couvent, c'est-à-dire de la maison de retraite destinée aux Filles de saint Vincent de Paul, qui, épuisées par les luttes et les fatigues de l'apostolat, viennent s'y recueillir pour s'y préparer à une sainte mort. C'est toute une colonie de grandes dévotes à saint Vincent, et rien n'était plus légitime que leur désir de fêter, avec tout leur cœur, cette occasion de célébrer la sainteté de leur Père.

La date de sa mort, 27 septembre, fut choisie comme permettant, mieux que d'autres, de donner toute l'ampleur voulue à leur espérance, d'honorer solennellement la mémoire de l'inoubliable apôtre de la Charité. Aussi bien, c'était peut-être la seule maison dans la région où il serait possible d'avoir convenable cette fête de famille. Et enfin, à cette date, les prêtres de la Mission, à la fin des vacances, pourraient donner à ces solennités un relief de famille très apprécié.

L'idée de ce triduum fut acceptée avec enthousiasme et empressement : sœurs de différentes maisons et Lazaristes les plus proches de Château-l'Evêque répondirent joyeusement à l'appel qui leur fut adressé. Et on se mit aux préparatifs.

Il fallait des beaux chants, assez nombreux pour trois jours ; eh bien : des répétitions journalières sont faites, et, pour chanter saint Vincent, celles qui n'ont plus qu'un filet de voix, toutes celles qui dont leur jeunesse avaient été heureuses de faire partie des chœurs de paroisses ou d'associations, ont voulu rivaliser de zèle.

Il fallait une décoration de la chapelle qui parlât au public. La belle nef de la chapelle devait, sans être trop chargée, donner depuis en haut jusqu'en bas, l'impression que la sainteté de saint Vincent rayonnait dans le sanctuaire de la maison. Et les roses de toutes nuances et de toutes couleurs, que le

regard rencontrait partout, proclamait la variété de la charité de saint Vincent. On pouvait admirer au centre de la chapelle une belle couronne à pendentifs rattachés aux chapiteaux des colonnes ; un peu plus bas, au-dessous de la couronne, une gracieuse corbeille de milliers de fleurs ; enfin, par terre, une table, en colonne torsade du plus délicat et gracieux aspect, table sur laquelle furent portées processionnellement et déposées les reliques de saint Vincent qui devaient y rester les trois jours du triduum au milieu des lumières et des fleurs.

Les maisons des prêtres de la Mission de Bordeaux, d'Angoulême, de Périgueux, les plus proches de Château-l'Evêque avaient accepté de se charger, à tour de rôle, des cérémonies de ce triduum et des panégyriques du Saint.

Ce fut un régal : trois jours de belles cérémonies, trois jours de prédications émouvantes. Des affiches annonçant le Triduum et les indulgences données par le Souverain Pontife avaient été placées dans les églises de Périgueux et dans les chapelles des maisons de Sœurs. On eut la joie de constater qu'à certains offices il y avait beaucoup de monde, se dérangeant même de Périgueux, et le jour de clôture, 17 prêtres étaient venus se joindre à la Communauté pour le « *Te Deum*. »

Nos prédicateurs nous ont tenu sous le charme de leurs paroles où l'on sentait l'amour, la vénération pour Vincent de Paul, le Grand Saint. On nous rappela la charité de saint Vincent pour les pauvres, à qui il donna ses soins, sa personne, ses disciples ; on nous montra comment saint Vincent de Paul a mis tout son soin à imiter celui qu'il ne quittait jamais des yeux : Notre Seigneur Jésus-Christ, le modèle suprême. Et enfin, on nous fit voir comment la sainteté du Serviteur de Dieu s'est affirmée, et comment l'Eglise s'est plu à la reconnaître.

Pendant ces trois jours, à Château-l'Evêque, nous avons prié dans la beauté. Notre pensée allait à nos communautés, à nos supérieurs, aux membres des deux familles de saint Vincent, aux œuvres qui toutes ont besoin d'une bénédiction d'en Haut, et nous avons demandé à notre Bienheureux Père de n'oublier personne dans ses abondantes bénédictions.

Si les chères Sœurs de Château-l'Evêque se sont réjoui d'avoir entendu rappeler la Sainteté du Père, elles ont aussi de tout cœur demandé à saint Vincent qu'il ne soit pas seul au ciel. Là où est le Père, là aussi doivent être ses Filles.

Denis DILLIES.

LIMOUX

NOTRE-DAME DE MARCEILLE

*75^e anniversaire de son Couronnement
12 septembre 1937).*

Aux portes de Limoux, à 1.500 mètres au nord de la ville, dominant sur son promontoire la verdoyante vallée de l'Aude, se profile le sanctuaire de Notre-Dame de Marceille.

Il serait difficile et vain de prétendre préciser l'origine de la dévotion de la Sainte Vierge dans ce lieu.

Selon le récit traditionnel : une statue, d'abord vénérée, puis abandonnée, enfin merveilleusement retrouvée aurait attiré les fidèles. En son honneur, on aurait élevé un sanctuaire, maintes fois rebâti. Datant du XV^e siècle, l'église actuelle n'est qu'une restauration, un agrandissement : des assises d'église romane, visibles à l'abside indiquent nettement un édifice antérieur.

Le sanctuaire actuel, bien fait pour la prière confiante, manifeste d'harmonieuses proportions : 29 mètres de long, 17 de large et 11 de hauteur.

On y remarque particulièrement la chaire et le porche : celui-ci est d'un noble aspect ; aux quatre angles s'élèvent de gracieux faisceaux de colonnettes prismatiques soutenant une voûte ogivale ; le fond est occupé par un portail à deux vantaux. Le tympan est supporté par un linteau surbaissé, garni de tores, reposant au milieu sur un pilier que surmonte une statue de Notre-Dame, en pierre et de grandeur naturelle.

La Vierge Mère richement drapée, un peu contournée, est debout, la couronne sur la tête, tenant d'une main le sceptre et de l'autre pressant son divin Fils contre son cœur. La mère et l'Enfant sont encensés par deux anges. Au-dessus de la Vierge, se dresse un dais richement sculpté.

La chaire, percée dans le mur, forme une chapelle carrée qu'éclaire une fenêtre à deux meneaux. Un faisceau de colonnettes dissimule l'épaisseur de la muraille, tandis qu'un cul de lampe supporte les panneaux à pans coupés.

Le centre du pèlerinage est évidemment Notre-Dame de Marceille. Mesurant 75 centimètres, la statue de la Vierge paraît être des XI^e et XII^e siècle ; taillée dans un bois fort dur, elle a néanmoins subi depuis lors, les ravages du temps, sans être endommagée en ses parties essentielles. La Vierge assise porte l'Enfant Jésus sur le genou gauche et le protège de la main ; sur son front couronné, les cheveux sont modestement voilés ; et la vivante physionomie respire à la fois bonté et fermeté. La tête de l'Enfant Jésus, perchée en

avant, paraît posée sur le corps, et ne semble guère être primitive. C'est vers cette Vierge noire qu'accourent les Limouxins et Limouxines.

Pour monter de Limoux au sanctuaire de Notre-Dame de Marceille, immédiatement avant d'y arriver, la côte est assez raide. Sur la « *Voie sacrée* », un édicule abrite la fontaine vénérée où jadis l'eau coulait, en tout temps, goutte à goutte. Les pèlerins aimaient à y plonger leurs mains, à y mouiller les yeux ; ils emportaient même de cette eau pour s'en servir en cas de maladies, et l'inscription traduit leur légitime confiance : *Mille mali species levavit aqua* : Cette eau soulage mille sortes de maux.

Un tel sanctuaire fut toujours cher aux évêques de Narbonne qui en eurent la garde, jusqu'au Concordat. A leur demande, le pape Innocent X accorda une indulgence plénière pour le 8 septembre, fête de la Nativité. En 1860, Mgr François Fouquet choisit comme centre de Missionnaires, Notre-Dame de Marceille que la dévotion des fidèles a rendu fameuse et illustre depuis longtemps. Par le Concordat, le sanctuaire passa sous la juridiction de Carcassonne. Les évêques successifs considérèrent ce sanctuaire comme le joyau de leur diocèse. Il suffira de rappeler quel amour lui voua Mgr de la Bouillerie. C'était une fête pour lui de venir, en chaque mois de septembre, présider les solennités, et accomplir son pèlerinage. Il fit plus. Après lui avoir procuré nombre d'indulgences, il obtint du Pape Pie IX le couronnement de Notre-Dame de Marceille. Le 14 septembre 1862, au milieu d'un concours immense, il bénissait deux diadèmes d'or, garnis de pierres précieuses qu'il avait lui-même données, et au nom du Souverain Pontife, dont il était le délégué, en couronnait et la Mère et l'Enfant.

Dix ans après, pour aviver chez tout son peuple l'amour de la Vierge et de son sanctuaire, il résolut de les confier aux Lazaristes, déjà missionnaires diocésains. Sur ces entrefaites, Mgr de la Bouillerie devenait coadjuteur de Bordeaux, archevêque titulaire de *Perga*. Les tractations furent achevées et menées à bien par Mgr. Leuillieux et le Père Etienne (Contrat du 9 août 1873).

M. Philippe Recalens, prêtre de la Mission, déjà missionnaire diocésain résidant au grand Séminaire de Carcassonne (province du Languedoc), fut nommé Supérieur (15 août 1873). Il eut pour successeurs : Messieurs Léopold Vannier (27 septembre 1879) ; Joseph Courtade (25 octobre 1887) ; Pierre Souchon (25 juillet 1890) ; Pons Bélot (25 avril 1894) ; Jean Jourde (21 juillet 1899). Sur la fin de juillet 1906, à la demande de l'évêque, la Congrégation céda le sanctuaire aux soins de missionnaires séculiers. Pour le cinquantième anniversaire de son Couronnement, Notre-Dame de Marceille est décorée du titre de *Basilique mineure* par le décret du 5 février 1912.

Après la grande guerre et à l'aurore de temps nouveaux, sur la demande de Mgr Paul-Félix Beuvain de Beauséjour, évê-

que de Carcassonne, les Lazaristes reprenaient leur place à Limoux en qualité de missionnaires: M. André Azéma était nommé supérieur le 8 novembre 1920; M. Elie Calmet lui succédait le 26 septembre 1923, et, le 27 juillet 1936 M. Jean Meunier, recevait à son tour, la charge de Limoux: il eut justement à cœur de dignement souligner le 75^e anniversaire du couronnement de Notre-Dame de Marceille: journée jubilaire du 12 septembre 1937.

F. C.

Les préparatifs. — Rien de plus sobre, au dehors comme au dedans, que la décoration de la basilique et de ses alentours. On a voulu conserver l'austère et simple beauté du vaisseau élégant, qui joint comme deux vastes mains la courbe gracieuse de ses ogives. A peine, sur les pilastres de la nef, voit-on groupés des faisceaux d'orfèbres, aux couleurs pontificales, de la croisade et mariales. Le plus bel ornement de nos solennités, n'est-ce pas la foule qui remplit nos églises au point de déborder jusqu'au dehors?

La veillée. — Traditionnelle dans ce sanctuaire, elle groupe dans la nef des fidèles assez courageux pour passer la nuit dans les saintes occupations du chant et de la prière et dans la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Quelle meilleure préparation au double jubilé, objet de cette fête, qu'une veillée sanctifiée par ces saints exercices?

Dès 18 heures, samedi soir, 11 septembre 1937, des pèlerins, en groupe ou isolés, s'acheminent vers Notre-Dame. Un peu plus tard, deux autobus amènent un fort contingent de pèlerins qui sera le noyau de cette veillée sainte. Ils ont un vrai mérite à frayer par leur sacrifice la voie que demain suivront des pèlerins nombreux, car les rafales d'un vent violent poursuivent en hurlant des troupeaux de nuages qui s'entassent et s'accumulent du côté du levant comme dans un abîme.

Augmentée d'un affluent de nouveaux venus qui montent de Limoux, la procession suit son parcours ordinaire autour de l'esplanade. Le vent qui éteint les cierges, rallume l'enthousiasme. L'on chante à plein gosier des *Ave Maria* qu'emporte la tempête. Puis l'on se recueille à l'intérieur, toutes portes fermées, pour les saints exercices de la veillée. Jusqu'à 10 heures environ, les confessionnaux sont assaillis. Bientôt, quelques chants isolés empêchent le sommeil de clore les paupières. Le Père Cabanette ramène l'attention et nourrit l'avidité de la prière, de fortes paroles jusqu'à la messe de minuit, touchante réédition de la sainte solennelle où l'Homme Dieu descendit jusqu'à nous.

La messe de minuit. — L'église à ce moment déjà est remplie de fidèles. Que sera-ce demain? Plus de 250 communiants y sont distribués qui montrent qu'un grand nombre ont compris leur devoir chrétien. Le vaisseau jusqu'au soir ne désemplira pas. D'habiles pèlerins, ayant prévu les ennuis de la vie en plein air, s'installent à leur place et la défendent avec vigueur.

De quoi demain sera-t-il fait ? C'est ce qu'on se demande, lorsqu'apparaît un firmament tout parsemé d'étoiles clignotantes, fragile et fugace espoir, hélas ! que l'aurore dissipe, tandis que les nuages galopent avec fureur vers le levant comme pour refouler la lumière qui monte.

La matinée. — De tous côtés déjà les agents bénévoles du service d'ordre sont à leur poste, occupant les points stratégiques qui leur sont assignés pour la facilité de la circulation. Ils font partie des divers groupes, reconnaissables au brassard ou à leur uniforme : J. C., hospitalité de S. François Régis, Scouts, etc... On les voit grelottant sous leur pardessus, col relevé, chasser le froid qui les saisit. Cependant, le sourire aux lèvres, ils narguent le mauvais temps par de joyeux propos. Décidément, c'est aujourd'hui la journée des sacrifices.

De tous côtés, à pied et en auto, les pèlerins arrivent, défilant la tempête qui de nouveau fait rage, jetant des paquets de pluie glacée. Puis par instants, à travers l'échancrure des nuages, le soleil luit et l'espoir renaît. Sur les murs éclairés le soleil décalque les couleurs des vitraux, pour s'éteindre presque aussitôt. On entre, on s'ébroue, on prend place, on s'installe et l'on saisit l'occasion d'entendre une messe avant de déjeuner.

Messe de Monseigneur l'Evêque. — Avant 8 heures, en auto, paraît Mgr Jean-Joseph Pays, accompagné de M. le chanoine Arcens, vicaire général, et de M. le chanoine Boscasse, chantefier. Tandis que la messe commence, la nef s'empplit des arrivants nouveaux qui essaient de trouver une place. Le grand orgue remplit l'air d'une suave mélodie qui favorise la piété. Ni chants, ni discours. C'est la messe silencieuse, et le discret colloque des âmes avec le Dieu qui, sur l'autel, s'immole.

La messe pontificale. — L'arrivée des nouveaux venus, dont le flot croît à chaque instant, complique le problème d'une place à trouver. Les moindres coins sont occupés, la tribune est remplie, le banc des marguilliers est envahi par des dames. Les degrés de la chaire elle-même et le dessous encore inoccupé recèlent des assistants qui trouvent naturel de garder la place qu'ils ont découverte et conquise.

Comment faire passer dans cet entassement le cortège des prêtres qui vont accompagner Leurs Excellences ? Tout est possible à celui qui croit et le miracle s'opère sans effort, de trouver une place où il apparaît bien ne pas y en avoir. La seule place vide est celle où doivent se dérouler les cérémonies de la messe pontificale.

Apparaissent bientôt au chœur Mgr Pays, l'évêque de Carcassonne, Mgr Marceillac, de Pamiers, Mgr Durand, de Montauban, Mgr Gounot, archevêque coadjuteur nommé de Carthage et, au trône, Mgr de Courrèges, auxiliaire de Toulouse. Mgr Gerlier, encore en route, ne devait arriver qu'avant midi pour repartir aussitôt après le sermon des vêpres.

Chants et cérémonies. — La messe commence ; les di-

verses pièces liturgiques de l'office du jour de la Nativité, transfigurées par le plain-chant grégorien de l'admirable chœur que forment les grands séminaristes et la Manécanterie, déroulent, avec ampleur et netteté, leurs musicales arabesques. Le texte apparaît plus net à travers la limpidité cristalline de ces voix d'enfant si pures qui évoluent claires et moelleuses à la fois avec grâce et simplicité, appuyant le dessin mélodique sur le solide fonds des voix graves d'hommes.

Et c'est encore plus vrai de l'exécution de la messe polyphonique, de style palestrinien, où les parties fuguées forment un entrelacement harmonieux du plus heureux effet.

Dans ce décor musical, les cérémonies du Pontifical se déroulent plus expressives. M. l'abbé Griffe veille à tout et, grâce à lui, les mouvements du chœur s'enchaînent logiquement comme les parties d'un drame en pleine action. Mgr de Courrèges, pontife avec grâce et distinction, tout pénétré d'une piété profonde qui édifie son entourage et les assistants attentifs. M. le doyen du Chapitre remplissait les fonctions de prêtre assistant, M. le chanoine Arcens, vicaire général, et M. le chanoine Boscasse, chancelier, celles de diacres d'honneur. Celles de diacre et de sous-diacre d'office étaient remplies par MM. les chanoines Boyer, secrétaire particulier, et Daffos.

L'allocution de M. le Supérieur. — Organisateur des fêtes, M. Jean Meunier se devait de présenter à l'auditoire les raisons et l'objet de cette solennité. Il l'a fait avec cette simplicité et cette sobre distinction qui sont la marque de sa parole. La voix nette, quoique voilée par l'émotion, parvint jusqu'aux extrémités de ce vaste auditoire, interrompue parfois par l'écho, venu du dehors, des chants et des prières que des prêtres ingénieux avaient pris l'initiative de diriger, pour calmer les flots irrités des auditeurs impatients, qui, ne pouvant rien voir ni entendre, prenaient comme ils pouvaient leur part de la fête commune.

Messeigneurs, Mes Frères. — Deux dates dans le passé, expliquent la fête de ce jour et lui donnent sa raison d'être. Le 14 novembre 1862, Mgr de la Bouillerie, au nom de S. S. le Pape Pie IX, couronnait solennellement N.-D. de Marceille. A l'occasion du cinquantenaire de ce couronnement, en 1912, un autre évêque de Carcassonne, Mgr de Beauséjour, obtenait du Souverain Pontife pour ce vénérable sanctuaire, le noble titre de Basilique mineure.

Ces honneurs insignes n'avaient d'autre but que de glorifier N.-D. de Marceille et lui rendre grâces pour les bienfaits dont les pèlerins de son sanctuaire, au cours d'un long passé, avaient déjà été l'objet de sa part.

Un semblable dessein a présidé à l'organisation de cette fête jubilaire qui célèbre le 75^e anniversaire du Couronnement de Notre-Dame.

C'est pour remercier la Vierge de Marceille et vous assurer à l'avenir sa constante protection, qu'aujourd'hui vous êtes accourus innombrables à ses pieds. A cette manifestation

de votre piété déjà si éloquente par votre multitude, la présence des plus hauts représentants de la hiérarchie catholique ajoute un singulier mérite. La prière des Evêques, mes frères, a justement plus de prix que la nôtre, en raison du prestige et de la dignité dont ils sont revêtus. Aussi, je crois me faire votre interprète en adressant l'hommage de votre gratitude avec celle des Missionnaires de Notre-Dame, au Chef vénéré de notre diocèse, à qui revient l'heureuse initiative de la préparation de ces fêtes, à Nos Seigneurs les Evêques de la Province de Toulouse, qui sont venus aujourd'hui prier avec nous N.-D. de Marceille.

Mon émotion est grande à saluer d'avance Mgr l'archevêque de Lyon et Primat des Gaules. Dans sa participation à la solennité de ce jour, je saisis, en effet, une délicate attention de la Très Sainte Vierge et la paternelle bienveillance des deux grandes sœurs de N.-D. de Marceille : N.-D. de Lourdes et N.-D. de Fourvière, auprès de laquelle naguère et sans le savoir, j'ai appris à aimer aujourd'hui celle de Marceille.

Recommandée par de si puissants patronages, notre prière en ce jour, mes frères, peut prétendre à une particulière efficacité et nous assurer cette précieuse protection de N.-D. de Marceille que nous avons tant de fois éprouvée dans le passé et qui nous fait encore grand besoin à l'avenir.

Depuis les lointaines origines du pèlerinage que d'aucuns font remonter au temps de S. Paul de Narbonne et de S. Saturnin, les premiers apôtres de la foi chrétienne dans nos régions ; depuis surtout la découverte miraculeuse de la statue que nous vénérons de nos jours, le culte de la Ste Vierge n'a cessé d'être, ici, une source de bénédiction pour tous ceux qui ont placé en elle leur confiance.

Je n'entreprendrai pas, mes frères, une énumération même succincte des miracles consignés dans les annales de N.-D. de Marceille. Il suffit à votre édification de considérer les nombreux ex-votos dont les murs de cette église sont recouverts : guérisons, faveurs temporelles et grâces spirituelles, tous ces témoignages gravés dans la pierre et dans le marbre, proclamant d'eux-mêmes et à jamais la bienfaisance de la T. S. Vierge. Et ce n'est là qu'un chapitre de l'étonnante histoire qui commence avec l'Evangile et se poursuit, toujours plus merveilleuse, des prédilections de Marie pour les hommes.

La première intervention de la Sainte Vierge en leur faveur semble dater des Noces de Cana où Jésus, sur la demande de sa Mère, changea l'eau en vin, pour épargner à de jeunes époux la confusion de leur indigence. L'Evangile nous rapporte l'événement en quelques mots brefs, mais lourds de conséquences ; ils conditionnent, en effet, dans la suite des temps, l'action bienfaisante de la Sainte Vierge : *Mater Jesu ibi*. La Mère de Jésus était là. Désormais, cette parole de l'Evangile, toutes les fois qu'elle s'est réalisée, a été un signe de merveilles et de bienfaits.

Si, en fait, nous ne savons rien ou peu de chose de la

T. S. Vierge, pendant le reste de sa vie mortelle, sa toute-puissance et sa bienfaisante activité se sont révélées dès son entrée au Ciel. Marie ne s'est pas contentée, en effet, d'y prendre possession du trône de gloire que son divin Fils lui avait préparé. Mais, après avoir ici-bas, satisfait à sa tâche de Mère du Rédempteur, elle s'est, au Ciel, consacrée tout entière à cette autre mission de Mère des hommes, qui découlait naturellement de la première et dans laquelle Jésus l'avait confirmée du haut de sa Croix, mettant en œuvre tout le prestige dont la Sainte Trinité l'a honorée, pour nous secourir. Que de biens lui doivent les hommes, que de bénédictions leur sont venues par Elle ; pourrait-il même se trouver un seul chrétien qui ne lui soit redevable de quelque bienfait !

Ce n'est pas trop dire qu'Elle a rempli le monde de ses manifestations. Elle s'est plu, notamment, à se choisir, sur notre terre, des lieux favorisés de sa particulière protection. Aux voyageurs qui abordent les frontières de notre Patrie, on pourrait, à bon droit, répéter le mot de l'Evangile : La Mère de Jésus est là. Cette terre de France est le fief de prédilection de Marie, avec les innombrables sanctuaires élevés à sa gloire par ses enfants reconnaissants.

Et cette même parole pourrait s'inscrire avec non moins de vérité à l'entrée de tous les chemins qui donnent accès à ce sanctuaire de Marceille. Oui, la Mère de Jésus est là, et il n'est que d'y venir la prier d'un cœur sincère pour percevoir, avec son invisible présence, son efficace protection.

A la condition, toutefois, mes frères, que nous soyons dociles aux inspirations de la Vierge. Jadis, elle donna cette consigne aux serviteurs de Cana : Faites tout ce que Jésus vous dira. Mais ces paroles en ce qui nous concerne, qu'est-ce à dire, sinon de vivre en chrétiens et d'épuiser à force de volonté et d'amour toutes les joies somptueuses contenues dans cet idéal, qui ne paraît rebutant à beaucoup que parce que nous ne savons plus guère y voir que des contraintes, et que ses douceurs demeurent inaperçues à notre mollesse.

Ah ! qu'avons-nous perdu nos âmes d'enfants ! Mais il ne tient qu'à nous, mes frères, de les retrouver, pour suivre, plus généreux et confiants désormais, les conseils de notre Mère céleste.

Ce ne serait pas le moindre gain de cette journée si, auprès de Marie, nous nous refaisions des esprits et des cœurs plus pleinement chrétiens, et nous reprenions conscience de tant de réalités surnaturelles, dont la claire vue suffirait à nous guérir de toutes nos misères, et nous consoler de toutes les déceptions qui nous accablent peut-être dans l'ordre humain.

N.-D. de Marceille, rappelez-nous et faites-nous comprendre que nous sommes de la race de Dieu. Nous sommes en train de l'oublier peut-être, et de renier nos origines, semblables à des fils de famille qui feraient bon marché des titres de noblesse trouvés dans leur berceau et les troqueraient contre quelque basse rotture.

N'est-ce pas ce qui nous arrive, mes frères, quand, oublieux de notre caractère chrétien, nous ne savons plus apprécier ces titres, pourtant prestigieux, d'enfants de la Vierge et de frères adoptifs de Jésus, et perdons tous les avantages qu'ils nous assurent ?

Ah ! puissions-nous, au cours de cette journée, non pas seulement éprouver de faciles émotions, qui seront sans lendemain, mais concevoir de durables résolutions. C'est à chaque instant qu'un enfant a besoin de sa mère. Pour recourir toujours avec confiance à la sollicitude de la Sainte Vierge, faisons en sorte, mes frères, de pouvoir nous dire toujours ses enfants. Dans ce but, ne soyons pas simplement des chrétiens d'occasion, mais chrétiens tous les jours et dans toutes les circonstances de notre vie : chrétiens dans notre travail et l'accomplissement de nos devoirs d'état ; chrétiens dans nos délassements et nos récréations ; chrétiens dans nos peines et nos réjouissances ; chrétiens enfin dans nos rapports avec tous les hommes, en qui nous devons reconnaître toujours d'autres enfants, comme nous, de la Très Sainte Vierge.

A ce prix, nous nous assurerons l'efficace protection de N.-D. de Marseille et son assistance dans nos nécessités ici-bas, en attendant de la voir un jour pour ne la quitter jamais. Plus véritablement que nulle autre part, mes frères, nous trouverons inscrit sur la porte du Ciel le mot de l'Evangile : *Mater Jenu ibi*. C'est ici la demeure de Marie, Mère de Jésus. Puisse-t-elle, mes frères, devenir la nôtre. Ainsi soit-il.

Le repas de midi. — Spectacle pittoresque que celui de cette foule bigarrée, dont une partie, tenace, a maintenu tout le jour ses positions dans l'intérieur de la basilique, comme on défend une tranchée conquise, déployant le panier à provisions plutôt que de céder un pouce de terrain, ou s'égaillant dehors à la recherche d'un abri de fortune, ou encore cherchant dans les restaurants de la ville de Limoux le moyen d'apaiser la faim qui n'a point d'oreilles et que les plus beaux discours ne peuvent rassasier.

Grâce à la sage disposition des organisateurs, deux tables furent prévues pour l'ensemble des prêtres, des séminaristes et de la Manécanterie, l'une à l'Institution agricole Saint-Joseph. l'autre dans les locaux des Pères missionnaires, où étaient réunis, autour de Nos Seigneurs les Evêques et de leurs familiers, les vicaires généraux, le doyen et presque tous les membres du vénérable Chapitre, ainsi que les anciens et actuels missionnaires diocésains.

Les tostes. — La plus intéressante partie d'un repas, du moins la plus spirituelle, est le moment des *tostes*. Une ingénieuse combinaison avait été prévue qui eût permis aux deux tables séparées d'entendre les tostes de NN. SS. les Evêques. Elle s'est heurtée à une impossibilité pratique, qui laisse intact le mérite de l'intention des bienveillants organisateurs.

Nous n'avons pas la prétention de reproduire dans leur fraîche spontanéité ces paroles ailées dont l'esprit fait le

mérite autant que le fond même des idées qu'elles expriment. Qu'on se résigne au pâle résumé que nous avons tenté.

Résumé du toast de Mgr l'Evêque de Carcassonne.

C'est une grande joie pour un évêque et aussi une légitime fierté de saluer son évêque consécuteur, son Père dans l'épiscopat, devenu archevêque de Lyon et primat des Gaules.

C'est une grande joie aussi d'entendre exalter par un évêque de N.-D. de Lourdes les gloires de N.-D. de Marceille. Ce sont les motifs de joie que j'éprouve aujourd'hui.

Laissez-moi tout d'abord vous remercier, cher Monseigneur, de ce que malgré tant de raisons valables que vous aviez de refuser l'invitation que vous nous avez fait l'honneur d'accepter, vous n'avez pas hésité à interrompre vos graves préoccupations actuelles. Cette marque de bonté, ajoutée à tant d'autres, que je ne compte plus, mais que je n'oublierai jamais, me touche profondément.

Je n'en suis d'ailleurs pas étonné. Le Saint Père n'a-t-il pas dit, récemment, par la plume de son Secrétaire d'Etat, que vous êtes le grand chevalier servant de la Madone? Il y a huit jours à peine vous fétiez, à 1.500 mètres d'altitude, N.-D. de Héas, qui me rappelle de si émouvants et de si doux souvenirs. Aujourd'hui, vous venez à N.-D. de Marceille. Nous nous souviendrons avec reconnaissance que l'un de vos derniers discours d'évêque de Lourdes a été pour célébrer notre Madone audoise.

L'un de vos derniers discours d'évêque de Lourdes! Je ne prononce pas ce mot sans mélancolie. Cette tristesse de la séparation prochaine que tous vos diocésains ont éprouvée, nous la partageons ; quiconque aime Marie est un peu de Lourdes et il nous semble impossible de concevoir Lourdes sans Mgr Gerlier.

Nous nous réjouissons pourtant à la pensée que, placé sur un plus grand théâtre, vous ferez rayonner plus loin votre apostolat. Vous irez à Lyon sous les auspices de N.-D. de Marceille, car nous lui demanderons d'y bénir votre ministère comme N.-D. de Lourdes a béni celui que vous avez accompli sous son regard.

Mgr de Pamiers, votre place était tout indiquée ici, comme le successeur de l'évêque qui fut, en 1912, l'orateur de la fête où fut érigé en basilique le sanctuaire de Marceille, et parce que vous possédez une Madone voisine et sœur de la nôtre, N.-D. de Sabart. Il y a beau temps que j'avais pris à Garaison, l'habitude de l'invoquer avec nos Madones pyrénéennes dans nos prières quotidiennes. Je l'ai connue, depuis lors, conduit par vous, au lendemain d'une fête magnifique, si vibrante que le bourdon de votre cathédrale perdit sa voix ; d'ailleurs, vous la lui avez rendue depuis.

En votre personne, je salue le doyen de la province ecclésiastique de Toulouse qui, depuis 21 ans, donne l'exemple des plus belles vertus épiscopales, parmi lesquelles je me plais à noter le zèle ardent et constant pour le recrutement sacerdotal. Ce zèle a été, d'ailleurs, couronné de succès, puisque

vous avez pu construire un Petit Séminaire magnifique, dont vous vouliez bien, un jour, me faire les honneurs.

Mgr de Montauban, je sais que vous aviez fixé à ce même jour un Congrès de Jeunesse Catholique. Pour être avec nous aujourd'hui, vous n'avez pas hésité à le déplacer. Devant ce geste d'amitié, comment ne vous pardonnerais-je pas d'avoir manqué au rendez-vous de Fontcroizette. C'est N.-D. de Marceille qui a voulu que vous veniez, en ces fêtes jubilaires, chanter les premières vêpres de vos noces d'argent sacerdotales. Nous sommes heureux de préluder aux fêtes que vous préparerez vos diocésains en vous priant d'agréer nos vœux les plus cordialement fraternels.

Mgr de Courrèges, vous m'avez donné, vous aussi, un grand témoignage d'amitié en acceptant de célébrer la messe pontificale, après avoir fait, frais et dispos, 100 kilomètres, au volant de votre automobile. Je ne suis point étonné de cette performance quand je sais que, dans vos tournées de confirmation, vous passez avec une aisance remarquable de l'auto sous le dais, du volant à la crosse ; je vous remercie, en même temps, des multiples services que, avec tant de bonne grâce et de distinction, vous rendez à la province, depuis que, soit comme secrétaire, soit comme auxiliaire, vous vous êtes associé aux travaux de Mgr Saliège.

En votre personne, je salue Mgr l'archevêque de Toulouse, qui se repose, en ce moment, en son pays natal, de son étonnante activité. Vous lui direz que nous avons pensé à lui et confié à N.-D. de Marceille toutes ses intentions.

Puisque nous sommes au chapitre des archevêques, je salue la présence ici de Mgr le Coadjuteur de l'archevêque de Carthage. Vous aviez déjà promis, Excellence, d'être ici, avant même d'être nommé coadjuteur. Vous n'étiez pas un inconnu pour nous. Le Mois sacerdotal, où vous avez rendu tant de services, avait révélé vos mérites. Un de mes prêtres, professeur, qui vient d'y prendre part, m'écrivait, il y a deux jours, en me disant sa satisfaction : « une seule ombre au tableau : l'absence si heureusement motivée, de celui qui devait en être, comme les autres années, le directeur. » Vous êtes, au surplus, en famille ici, parmi vos confrères, fils comme vous de saint Vincent de Paul. Combien on en pourrait nommer qui éveillent des souvenirs sympathiques : MM. Guillaume et Ricciardelli, par exemple.

Nous vous suivrons de notre sympathie et de nos prières sur cette terre de Carthage, qui évoque pour quelques-uns d'entre nous le souvenir du Congrès eucharistique de 1930.

M. le Supérieur, est-il possible que, dans votre discours de ce matin, vous ayez osé m'attribuer la préparation des fêtes de Notre-Dame ? Je n'ai eu qu'à approuver : *vidit quod esset bonum*. Vous y avez mis votre cœur de missionnaire et les qualités d'organisateur du lyonnais que vous êtes, secondé d'ailleurs par vos chers collègues.

Des missionnaires d'autrefois, je salue les deux uniques

survivants, deux Haut-Garonnais, que la Haute-Garonne nous a donnés, mais que nous ne songeons pas à lui rendre.

Je salue aussi ma maison épiscopale et le vénérable Chapitre, presque au complet, les supérieurs de Montpellier, d'Ardozane et même de Carcassonne, et les quelques curés ici présents, les seuls qu'ait pu contenir cette salle. Présents ou non, ils sont tous dans notre cœur et le cœur de Notre-Dame.

J'ai réservé pour la fin les secrétaires. On connaît leur définition : « Je suis celui qui suis ». Ils suivent en effet, quand ils ne précèdent pas. Ce qui est certain, c'est qu'ils paraissent s'entendre, espérons que c'est pour ne dire qu du bien de leurs évêques.

A tous, merci de nous avoir aidé à faire très belles ces fêtes de Notre-Dame de Marseille. Il y en aura de plus belles, en France, durant cette année jubilaire ; il y en aura aussi de plus modestes, mais elles ne formeront toutes qu'un concert de louanges et de prières à Marie, reine de France, et c'est ce qui nous rassure à cette heure.

Par-dessus les nuages qui paraissent à l'horizon, brille et sourit l'Étoile, et c'est pourquoi nous, nous restons confiants et optimistes.

Le toast de Mgr Gerlier. — Il fut court. Quel dommage ! Mais il fut spirituel à souhait : ce fut un dédommagement. L'oreille n'a pas perdu le son de la moindre syllabe, mais la plume la plus rapide, à moins de sténographier, devait renoncer à suivre le dessin d'une pensée alerte qui trouve, sans les chercher, les termes les plus heureux, les nuances les plus subtiles et les rapprochements les plus inattendus. De ce feu d'artifice qui rayonnait en gerbe, on sort comme ébloui : ce qui rend difficile un compte rendu exact.

Mgr Gerlier remercie donc Mgr l'Évêque de la sympathie à crédit qui lui est si largement ouvert. Elle vient à point dans la situation instable où il se trouve, entre deux sièges, l'un qui vous retient, l'autre qui vous réclame.

Mgr de Carcassonne vient de nous faire assister à une admirable distribution de prix. On aurait pu se demander si l'on était à Marseille avec un s, au lieu d'un c ; mais il a bien fallu reconnaître que, malgré la ligne des Pyrénées qui passe à l'horizon, il y a ici des réserves d'enthousiasme que la Canebière pourrait vous envier.

Il veut donc dire un merci pour cette série de compliments, qui n'a oublié personne dans la province de Toulouse, pas même l'archevêque coadjuteur élu de Carthage, qui honore la compagnie de saint Vincent de Paul, dont il est un glorieux fils, ainsi que le diocèse où il se rend et celui d'où il vient. Que les fils de saint Vincent, qui travaillent à Montauban, à Carthage, ou à N.-D. de Marseille soient félicités de ce qu'ils font honneur au terroir lyonnais.

Nous sommes tous heureux, aujourd'hui, de les entourer dans ce beau sanctuaire. Parmi les grandes journées de son histoire, celle-ci marquera. A qui en revient le mérite ? Il laisse sans solution ce problème des responsabilités. On doit,

en tous cas, reconnaître ce que peut rendre un supérieur intelligent sous un évêque apostolique. Il le bénit d'avoir procuré une occasion nouvelle de chanter la gloire de N.-D. de Marceille, sous les auspices d'un évêque que Lourdes nous envoya, à un évêque qui quitte Lourdes pour N.-D. de Fourvières.

Nomination de chanoines. — Mgr l'Evêque de Carcassonne, alors, se lève de nouveau et saisissant le mot de « distribution de prix » en profite pour marquer d'un caillou blanc cette journée historique, en proclamant une promotion mariale de chanoines.

Le chapelet. — Il avait occupé les pieux loisirs de la foule impatiente qui, pendant la matinée, avait en vain tenté d'entrer dans l'intérieur du sanctuaire, comme il avait rempli les instants libres, entre les cérémonies, de l'auditoire plus heureux, installé dans la nef. Mais le programme avait prévu un chapelet commenté, dont l'archiprêtre de la cathédrale, M. le chanoine Suberville, avait été chargé. Il y mit son ardeur apostolique, l'éclat d'un organe clair, sonore et retentissant, les finesses d'un esprit délié qui sut tirer, de la fête jubilaire, des leçons doctrinales, des rapprochements ingénieux et surtout des applications pratiques, notamment en ce qui concerne l'extravagance des modes et le recrutement sacerdotal.

Les vêpres. — Tandis que l'auditoire du dedans suivait avec intérêt ces brillants commentaires, la foule du dehors cherchait à s'infiltrer, par le moindre interstice, dans l'intérieur de l'édifice, malgré le service d'ordre qui lattait pied à pied pour contenir les arrivants et sauver de l'écrasement l'auditoire intérieur, serré à bloc comme par un étau.

Comment, dans ces conditions, put-on faire un passage à la procession du clergé précédant les évêques, c'est le secret du méritant service d'ordre et aussi des fidèles qui surent se gêner pour faire de la place.

Et l'office se déroula, faisant alterner les psaumes, chantés en faux-bourdon, avec les interludes du grand orgue dont le suave et habile jeu semblait être un écho de cet admirable chœur qui chante en beauté vraiment les gloires du bon Dieu, dans une atmosphère de paix et de sérénité. L'auditoire attentif, suivait avec intérêt cette splendide polyphonie qui sait, comme le plain-chant, prier en chantant et chanter en priant.

Quant aux fidèles refoulés au dehors, avec une remarquable ténacité, ils attendirent que la procession leur permit enfin de prendre leur part de la fête commune.

Résumé du sermon de Mgr Gerlier. — Ce sermon fut le moment de choix et, si l'on veut, le « clou » de la cérémonie. Tous les regards étaient fixés sur la chaire. La haute taille du prélat, l'attrait du perpétuel sourire qu'on sent toujours flotter autour de son visage, l'assurance des manières, la distinction de la parole, prévenaient en sa faveur et préparaient la voie à l'impression de son discours.

Nous en donnons un pâle résumé qui guidera le souvenir de ceux qui eurent la joie d'entendre, et qui consolera peut-être un peu ceux du dehors, qui furent empêchés d'en saisir un seul mot.

« La joie de ce jour nous vient d'abord du saint Nom de Marie, que célèbre la liturgie, ce nom si doux, tant de fois répétée par les lèvres chrétiennes.

Elle nous vient aussi de ce lieu saint et vénérable où, depuis si longtemps, la Sainte Vierge est vénérée, et dont vous avez voulu fêter deux grands anniversaires : celui du Couronnement de la statue miraculeuse, et celui de l'érection en basilique mineure, du sanctuaire qui l'abrite.

Ce centre de dévotion compte parmi les plus anciens. La tradition, probable au 11^e et au 12^e siècle, s'affermir au 13^e siècle. Vos ancêtres ont fait ici ce que vous faites vous-mêmes. Vos sentiments font suite aux leurs, provoqués par les bons exemples qui se sont répercutés jusqu'à nos jours. C'est à la Madone brune, au bon sourire, que l'on aimait confier son âme, la destinée de son pays et de la chrétienté entière, sur cette colline inspirée que Barrès eût appelée « un haut lieu où souffle l'Esprit ».

Le premier anniversaire rappelle le couronnement par Mgr de la Bouillerie. Une lettre pastorale de ce prélat l'annonça comme un événement d'importance qui classe ce sanctuaire parmi les plus beaux de ce diocèse. De cette cérémonie, les chroniques du temps ont dit merveille.

Le second anniversaire fut célébré par Mgr de Beauséjour. Sa lettre pastorale fait ressortir l'importance d'une érection en basilique mineure, qui est un privilège et les faveurs spirituelles que l'Eglise y attache.

Voilà les souvenirs qu'a voulu évoquer et solenniser Mgr de Carcassonne, lui-même enfant privilégié de Lourdes, qui l'a donné à N.-D. de Marceille, de bon cœur sans nul doute, mais non pas sans regret.

Quelle joie d'admirer cette belle cérémonie à laquelle se sont rendus tous les évêques de la province, un si nombreux clergé, tout un peuple en liesse qui se presse au-dedans et qui prie au dehors de cet antique sanctuaire.

La dévotion à la Mère de Dieu explique l'empressement des foules qui l'honorent, comme la reine de leur pays, de la France et du monde entier. Mais un second motif explique cette fête, c'est que, dans ce diocèse s'inaugure aujourd'hui, par cette cérémonie, le jubilé national du vœu de Louis XIII qui doit se terminer le 15 août prochain.

L'élan de cette dévotion est, chez nous, naturel. C'est une litanie qu'on pourrait composer en l'honneur de la Ste Vierge, rien qu'avec la série des vocables divers sous lesquels, parmi nous seulement, Marie est invoquée.

C'est un geste essentiellement catholique que cette tradition, chez nous, du culte marial, car rien ne répond mieux à l'esprit catholique. Au Japon, quand, après cent ans de dispersion, les catholiques persécutés voulurent se reconnaître,

deux signes furent exigés : la fidélité au Pape de Rome et le culte envers la Ste Vierge.

Est-ce que la liturgie ne fait pas tous les mois célébrer quelque fête en son honneur ?

Excès et diversion funeste, prétendent avec humeur nos frères séparés de la Réforme protestante, et même empiètement sacrilège sur le culte qu'on doit à Dieu.

Erreur profonde : ce que nous honorons et aimons en Marie, c'est ce que le Seigneur a fait par elle, c'est la personne du Sauveur pour lequel elle fut préparée avant la création, conçue immaculée et mise au monde le 8 septembre. Tous les mystères de sa vie ont Jésus pour objet et pour but. Si Marie est immaculée, c'est pour préserver Dieu même de tout rapport avec le péché.

Toutes les manifestations surnaturelles en l'honneur de Marie, celles de la Médaille miraculeuse et des apparitions de Lourdes, ont pour but de dresser un trône au Fils de Dieu, de sorte que, séparée du Christ, la dévotion envers Marie n'aurait ni portée ni sens. C'est ce qui a porté Pie XI, parlant des manifestations eucharistiques de Lourdes, à dire ce mot fameux : « Lourdes est le plus beau trône dressé sur terre à la divine Eucharistie. » D'ailleurs, la liturgie le dit en propres termes : « Votre nativité, Vierge Mère de Dieu, fut une annonce de joie pour l'univers entier, *parce que de vous est issu le Christ, notre Dieu.* »

De plus, Marie, Mère de Dieu, est aussi notre Mère, car le Christ l'a voulu par une désignation expresse. Ainsi l'amour filial, la dernière noblesse des hommes les plus déchus, nous sert à exalter la plus digne des Mères que, par amour pour nous, Dieu voulut nous léguer.

De là vient l'érection de nombreux sanctuaires où s'alimente la dévotion à la Mère de Dieu. De là les pèlerinages qui sont l'occasion fréquente de vrais retours à la foi et à la pratique chrétienne. Combien d'âmes y ont retrouvé la joie, le réconfort et la vie même de la grâce ! C'est une loi surnaturelle que l'on va de la Mère au Fils.

La conclusion s'impose donc : il faut que cette journée soit pour tous l'occasion d'un amour plus fervent pour elle, plus généreux et plus filial.

Que, dans son cœur, chacun s'examine loyalement, qu'il se demande si Marie est contente de lui, s'il pourrait, sans rougir, rencontrer son regard si pur et s'enivrer de sa lumière. On ne plaît à Marie que si l'on se décide à pratiquer fidèlement les deux vertus particulières qui lui sont les plus chères et qui répondent le mieux aux nécessités de l'heure : sa pureté immaculée, qui doit être notre idéal comme elle est devenue son nom même et comme se définit, et puis la charité.

Quel effort il faut faire en ce monde pervers, où tout conspire à déflorer cette aimable vertu, pour se préserver de la contagion. La jeunesse en est-elle plus rayonnante ? Sommes-nous plus unis, plus heureux et plus forts, depuis que nous

nous laissons entraîner par le flot corrompeur du siècle ? Impossible, en tout cas, de l'honorer si on n'est décidé à se contraindre pour être digne d'elle et surtout de sa pureté.

Le culte envers Marie requiert aussi l'accroissement de la vertu de charité. On ne peut pas aimer Marie si on n'aime ses frères, comme on ne peut aimer Dieu si on déteste son prochain.

Voyez comme de plus en plus, cette aimable vertu disparaît de la terre, chassée par les violences et par la haine dans la vie des familles, de la société, et des nations.

Ecoutez battre votre cœur, aime-t-il le prochain ?

Si chacun s'efforçait de le remplir de charité, verrait-on le navrant spectacle de guerres fratricides ou entre races ennemies ? Jamais la charité n'a peut-être subi de crise plus redoutable. N'est-ce pas le moment d'utiliser la dévotion à la Mère de Dieu pour nous sentir plus frères les uns des autres, enfants de cette Mère, et décidés à tout pour faire fleurir la paix ?

Cette journée vraiment ne sera magnifique que si elle marque une étape décisive de nos progrès surnaturels. »

La Procession. — Ce discours écouté avec un recueillement profond, il s'agissait de dérouler la procession sur le parcours prévu et si aimablement autorisé par les pouvoirs publics, M. le sous-préfet de Limoux et le maire de cette ville, M. Pierre Constans.

Ce n'était pas chose facile, parce qu'après bien des intermittences de soleil et de pluie, du bout de l'horizon courait avec furie un vent de cers puissant qui poussait des nuages, laissant dans l'incertain l'issue de la procession.

Une accalmie décida la sortie de la procession qui descendit sous une double et triple haie de spectateurs juchés sur les murs de l'esplanade et de la route, pour remonter par la « Voie Sacrée ». Mais bientôt se produisait une nouvelle averse ; elle ne cessait qu'au moment où la foule, au chant de l'*Ave Maria*, que la pluie n'avait pu interrompre, pénétrait dans la basilique.

Je me rappelais qu'à ce même endroit en 1892, montait suant, sous la chaleur d'un soleil tropical, Mgr Billard, qui suivait la statue miraculeuse, exilée à Limoux pendant près d'une année, et qui avait voulu par ce retour triomphal, ramener notre dévotion à N.-D. de Marcellie.

Salut et remerciements de Mgr l'Evêque. — Le *Te Deum* chanté en plein enthousiasme avec le concours de la Schola et des prêtres présents, se déroula avec piété la série des chants polyphoniques exécutés en perfection.

Le mot de la fin manquait à cette foule. Il fut, comme on l'attendait, complet et vibrant.

En voici le résumé aussi exact que possible.

« Nous avons chanté le *Te Deum*, rendu à Notre-Dame de Marcellie notre filial hommage pour les grâces reçues, spécialement au cours de cette journée si belle et si reconfortante en dépit des éléments,

Il est juste de remercier aussi tous ceux qui ont contribué à rendre magnifique cette solennité jubilaire.

Et tout d'abord NN. SS. les Evêques, dont la présence a donné tant d'éclat à cette cérémonie. Daigne N.-D. de Marceille les remercier elle-même !

J'aurais voulu dire un spécial merci à Mgr Gerlier pour avoir apporté à ces fêtes le rayonnement de sa présence et la splendeur de son éloquence ; mais déjà ses occupations l'ont obligé de reprendre le chemin de Lourdes. Sa parole pourtant nous reste qui a ravivé dans nos cœurs l'amour de Notre-Dame. C'est elle qui le récompensera, en bénissant son ministère à Lyon comme à Lourdes et nous le demanderons à la Reine du ciel.

Je remercie Mgr le Coadjuteur élu de Carthage qui a voulu, vrai fils de S. Vincent de Paul, être aujourd'hui des nôtres, ainsi que M. le Supérieur de N.-D. de Marceille, qui, avec ses missionnaires, a préparé cette fête avec tout son cœur.

Je remercie le service d'ordre, assuré avec tant de mérites, tant par la force publique sous la direction des autorités civiles que par les groupements bénévoles : hospitalité de St François Régis, J. C., Scouts, etc.

Merci au chœur du Grand Séminaire et de la Manécanterie que si souvent j'ai eu l'occasion de féliciter et qui se recommande lui-même à l'admiration de cette assistance.

Merci à vous, pèlerins innombrables, car c'est vous surtout qui faites la beauté de cette fête mariale. Vous êtes venus des points les plus divers du diocèse, et parfois, je le sais, les plus éloignés, malgré l'incertitude du temps. La Vierge a souri à votre générosité.

Vous l'avez priée, chantée, debout et, pour beaucoup, dehors et sous la pluie. Au lieu des émotions douces et faciles, vous avez trouvé ici surtout le sacrifice ; mais, chrétiennement supporté, n'est-il pas le plus précieux des pèlerinages ?

Je suis sûr que vous emportez, des grâces temporelles, peut-être, mais surtout des grâces d'éternité, des grâces surnaturelles.

Mgr Gerlier vous l'a dit : une journée comme celle-ci ne doit pas être sans lendemain. Au début de cette année jubilaire, il faut emporter d'ici la dévotion catholique à la Ste Vierge et, en particulier, la dévotion à N.-D. de Marceille. Elle est partout la Mère des chrétiens, mais ici elle est plus particulièrement nôtre ; c'est pour nous qu'ici elle a établi le trône de sa bonté et de sa puissance ; c'est ici surtout que vos ancêtres l'ont priée, en vous donnant l'exemple de son culte. Nous sommes ici chez elle. Prenons la résolution d'avoir en elle une plus grande confiance, d'être plus fiers désormais d'elle, de son histoire, de sa basilique, et de venir la visiter sous la conduite de vos prêtres en des pèlerinages que je désire de plus en plus nombreux.

Puissent aussi les pèlerins de Notre-Dame ne pas s'arrêter à mi-chemin, qu'ils aillent jusqu'à la Table sainte, jusqu'à la communion. Ce n'est pas pour nous retenir que Notre-

Dame nous appelle, mais pour nous conduire à Jésus. Soyez tous des communicants, comme vous l'avez été aujourd'hui en si grand nombre. Et ce sanctuaire vénéré sera de plus en plus une source de vie surnaturelle pour notre diocèse. »

Et ces remerciements, ainsi que ces exhortations furent suivies d'une ardente invocation où passait l'âme de l'évêque qui a le souci profond du bien de son diocèse. Il confie à Notre-Dame son diocèse, la supplie de lui obtenir des prêtres toujours plus nombreux et plus saints, de garder ses fidèles de toute erreur et de tout mal.

Chanoine DAFFOS

(La Semaine Religieuse du diocèse de Carcassonne,
18 et 25 septembre 1937).

ITALIE

ROME

MONTECITORIO

LES FÊTES POUR LA CANONISATION

DE SAINT VINCENT DE PAUL (1837)

L'année jubilaire 1937-1938, ramenant le deuxième Centenaire de la Canonisation de saint Vincent de Paul, nous a fourni l'occasion de nous renouveler dans notre dévotion et notre culte filial à l'endroit de saint Vincent : nous marchons ainsi sur les traces et suivons les exemples de nos confrères et Sœurs de jadis... A preuve, ce compte-rendu des fêtes célébrées en 1837 — il y a donc un siècle — en l'ancienne résidence et église de nos confrères de Rome, à Montecitorio : maison remontant au temps de saint Vincent, fondée et dotée par les largesses de Marie-Madeleine de Vignerod, duchesse d'Aiguillon (1604-1675), la charitable nièce du Cardinal Armand-Jean du Plessis, duc de Richelieu (1585-1642). Expropriée et indemnisée en 1912-1913, par le Gouvernement italien, en vue de l'agrandissement des Bureaux et Annexes de la Chambre des Députés, cette antique maison des Lazaristes se continue moralement dans la résidence des Prati (via Pompeo Magno, 21), après un bref séjour à Saint-Appollinaire, de 1913 à 1920. Rome en 1837 était alors — un chacun le sait — terre et possession pontificale : le Pape Souverain des Etats Pontificaux s'appelait, en ces temps-là, Grégoire XVI.

F. C.

Après de longues semaines de préparatifs, arriva enfin le jour tant désiré du 18 juillet (1837). A six heures de l'après-

midi, le solennel Triduum s'ouvrit avec un grand concours de peuple, par les Vêpres pontificales chantées par Monseigneur Soglia, patriarche de Constantinople, depuis Cardinal de la Sainte Eglise. Le 19 juillet, fête de saint Vincent, premier jour du Triduum, aussitôt l'ouverture de l'église, on vit arriver un grand nombre d'ecclésiastiques distingués, des cardinaux, des évêques, des prélats, des chanoines, des généraux d'Ordres, des Réguliers, etc... ; l'affluence était telle que si l'église et les cinq chapelles de la maison avaient eu le double d'autels cela n'aurait tout de même pas suffi pour satisfaire la dévotion de tous ceux qui accouraient pour y célébrer la sainte messe.

Sans distinction aucune, on offrait à tous la collation ordinaire, et en plus, un résumé chronologique de la vie du Saint, avec son portrait. (On en avait imprimé pour la circonstance 1.500 exemplaires, reliés de diverses manières.) Les deux jours suivants, on offrit pareillement la collation et la Vie du Saint. Pendant ce Triduum, le nombre des messes célébrées chez nous dépassa les 800. Le concours de peuple fut immense, car on avait permis aux femmes d'entrer dans notre église, jusqu'à une heure assez avancée de la soirée : celles-ci furent attirées par la fête vraiment extraordinaire et aussi par la curiosité de voir une église qu'elles n'avaient jamais vue et qu'elles n'imaginaient ni si grande ni si belle ; cela amena une telle foule que le dernier soir on ne parvint pas à fermer la porte de l'église, bien que poliment on priât les gens de sortir. A la porte, une femme qui voulait entrer, pendant que les autres sortaient, interpella une de ses connaissances : « Quelle fête y a-t-il donc ? » L'autre répondit : « Comment, tu n'es pas allée voir l'église ? — Non. — Tu peux t'en aller, alors, tu as manqué le Paradis. »

Le lendemain matin, à l'heure prévue, Mgr Soglia célébra la Messe pontificale : dix-neuf cardinaux étaient présents dans le chœur : les cardinaux Falsacappa, Doria, Odescalchi, Giustiniani, Franzoni, Della Porta, Patrizi, Tiberti, Arnaut, Spinola, Rivarola, Mattei, De Simone, Sala, Barberini. Spada. Albergnini, Brignolle, Gazzoli ; assistaient aussi plusieurs prélats et notabilités ecclésiastiques : à tous fut offerte la Vie de saint Vincent élégamment reliée et une reproduction de la gravure nouvelle, commandée pour la circonstance, par notre maison de Turin, au célèbre graveur Mocchetti. Après midi, les Vêpres pontificales furent chantées par Mgr Soglia, le panégyrique donné par Mgr Rossi, prélat de Sa Sainteté.

Le second jour, 20 juillet, le triduum fut encore plus solennel, du fait de la venue du Souverain Pontife Grégoire XVI, invité par notre Supérieur général, M. Jean-Baptiste Nozo. Le pape daigna non seulement venir « *a mezza gala* » pour visiter l'église du Saint, comme c'est la coutume en de semblables circonstances, mais encore, il voulut y célébrer la sainte messe. Il fut reçu à la porte par les cardinaux Falsacappa et Odescalchi et par notre Supérieur général, accompagné par quelques missionnaires, en manteau et barrette. Les autres

confrères de nos deux maisons romaines, en surplis, attendaient dans l'église, rangés sur deux lignes. Le Souverain Pontife fit son entrée au son de l'orgue ; à peine avait-il fait quelques pas dans l'église qu'il s'arrêta pour jouir du magnifique coup d'œil que présentait l'ensemble de l'ornementation et des grands lustres allumés. « Comme c'est beau ! » s'écria-t-il. Après avoir adoré le Saint Sacrement, il se rendit au maître-autel, où il célébra la Sainte Messe, assisté par les quatre cardinaux ci-dessus nommés : ceux-ci, pendant toute la messe, se tinrent à genoux au milieu du chœur, sur un simple tabouret. Le Saint Père communia tous nos clercs, étudiants et novices ; après avoir célébré, il assista à une messe d'actions de grâces dite par un de ses chapelains secrets.

Ensuite, le Pape se rendit dans le grand appartement avec les deux cardinaux Falsacappa et Odescalchi pour prendre le petit déjeuner ; il ne voulut pas de celui qu'on avait apporté du Palais, préférant le café des missionnaires, « parce que, dit-il, je sais qu'ils le font très bien. »

Notre frère Pestrini avait prévu cela ; sachant que le Pape aimait tant le café, il s'était procuré par l'intermédiaire d'un oriental, un certain Thomas Alcouchi, notre ancien pensionnaire, une quantité suffisante de vrai et délicieux moka : le café fait avec beaucoup de soins fut parfaitement réussi. A peine le Pape l'eut-il senti qu'il dit : « Voici du café, je l'ai déjà dit, il faut venir chez les missionnaires pour sentir le café. » Il le trouva si bon qu'il en remplit sa tasse une seconde fois, ce en quoi il fut imité par tous les ecclésiastiques de sa suite. On traita bien aussi les militaires, c'est-à-dire les gardes-nobles et les dragons, plus nombreux que de coutume : les gardes-nobles eurent du café, du chocolat, du lait, de la glace, des biscuits, des gâteaux et un grand plat de sucreries fines ; aux dragons fut servi, selon leur désir, une collation avec jambon, saucisson, omelette, figues, pêches et vin à volonté, ainsi qu'une assiette de bonbons. Tous se montrèrent contents, avec une différence pourtant : les Gardes-nobles, tous gens titrés, vidèrent les plats et après avoir mangé à satiété, emportèrent ce qu'ils purent dans leur chapeau à plume, coiffure qu'ils portaient à l'époque, ne laissant pas même une dragée. Les dragons, au contraire, bien que pauvres soldats, ne prirent chacun qu'un ou deux bonbons, en manière de remerciement et n'emportèrent rien ; le brigadier leur disait : « Attention, les gars, vous devez encore monter à cheval ; avec ce vin-là, il ne faut pas plaisanter. »

Après la collation, le Saint-Père passa dans la grande chapelle toute transformée ; un trône magnifique s'y élevait : le Pape s'y assit pour admettre au baisement du pied tous les missionnaires présents : à leur tête était le Supérieur général. Pendant deux bonnes heures, le Saint-Père s'entretint avec le Supérieur et les missionnaires, montrant une grande affabilité et bienveillance. Ensuite, on lui présenta un bouquet de fleurs artificielles, qui avait coûté près de 10 écus, et quelques

Vies de saint Vincent par Acami (*réimprimées* pour la circonstance) superbement reliées ; pareil cadeau fut fait aux deux cardinaux présents. Après cela, le Souverain Pontife nous quitta au milieu des acclamations d'une multitude de gens accourus pour la fête.

A 10 heures, peu après le départ du Pape, la Messe pontificale fut célébrée par Mgr Vespignami, Archevêque de Tyane, avec assistance au chœur de nombreux évêques, prélats et notabilités ecclésiastiques. Après les Vêpres pontificales, l'abbé Rezzé, professeur d'éloquence à l'Université, donna le second panégyrique.

Le troisième et dernier jour du triduum, même affluence ; la Messe pontificale fut célébrée par Mgr Teoli, aumônier secret de Sa Sainteté ; après les Vêpres pontificales, le troisième panégyrique fut donné par le Père Rosani, Supérieur général des Pères des Ecoles Pies, ancien professeur d'éloquence, et depuis évêque *in partibus*.

Maintenant, il serait juste de dire quelque chose de la part prise par les habitants du voisinage, en vue de rendre, même à l'extérieur, la fête plus grandiose : sur la Place de *Montecitorio*, comme dans les rues avoisinantes, les fenêtres furent ornées, le jour, de splendides tapisseries et, la nuit, de lampions et de torches ; deux grands orchestres, engagés par M. Camille Janni et plusieurs autres de nos voisins se firent entendre pendant ces jours. Mgr Antoine Tosti, trésorier général de la Chambre Apostolique, qui avait sa résidence dans une partie du palais de *Montecitorio*, fit donner à ses frais un grand feu d'artifice, plus beau que la fameuse et traditionnelle girandole, et bien réussi pour la raison que je vais dire : Tosti, comme Trésorier, avait licencié quelques mois auparavant, l'artificier, parce que les deux girandoles que l'on avait coutume de faire chaque année, depuis quelque temps, ne réussissaient qu'imparfaitement. Le pauvre artiste le suppliait sans cesse de ne pas lui faire perdre son gagne-pain ; Tosti tenait bon et ne voulait pas le reprendre. Pourtant, en cette circonstance, afin de se débarrasser de l'importun, il l'envoya chercher et lui dit : « Je consens à un dernier essai ; si le feu d'artifice que je veux donner sur cette place réussit aux applaudissements de tous, je te reprends, si non, n'y songe plus ; sur-le-champ, j'en enverrai chercher un autre. Entendu, c'est ton dernier essai, va travailler. » Après avoir reçu pareilles promesses, l'artificier se mit à l'œuvre avec l'application que l'on devine. Il allait demander tantôt à l'un, tantôt à l'autre quelques prérogatives de saint Vincent. On lui indiqua la charité ; après un peu de réflexion, « cela me suffit », dit-il. L'artiste fit tant et si bien que la place de *Montecitorio* était pour ainsi dire en flammes. Après les premières fusées, seminales et même plus belles que celles de la *Girandole*, il y eut un lancer de fusées en guirlande qui semblaient courir à travers la place et les rues adjacentes, de sortes que les nombreux spectateurs s'élançaient pour tout voir, de côté et d'autre. Après cela, on alluma

une magnifique pièce montée, au milieu de laquelle apparaissait le cœur de saint Vincent tout rouge, jetant des flammes de toutes parts ; c'était si beau que le peuple se mit à applaudir. Ce feu d'artifice varié dura presque une heure : le brave artificier rentra en grâce auprès de Tosti et reprit sa place perdue.

Après ce spectacle, Mgr Tosti voulut donner dans ses appartements, un abondant rafraîchissement à toutes les personnes distinguées, invitées par lui au feu d'artifice qu'il avait ordonné ; il voulut absolument avoir notre Supérieur général, M. Nozzo, et son compagnon, M. Fiorillo, Assistant italien à Paris. Ainsi se clôturèrent les solennités du premier centenaire de la Canonisation de saint Vincent de Paul.

Pour finir, ce serait une ingratitude de passer sous silence l'élégante et somptueuse ornementation de l'église réalisée par M. Camillo Cortoni, sans presque aucun profit pour lui. Déjà, depuis de longues années, il s'y préparait, disant qu'il désirait seulement faire cette ornementation pour le Centenaire et qu'il mourrait content. Cortoni ne recourut pour son travail qu'aux ressources de son art, sans le concours d'aucun architecte. Il réussit au delà de ce qu'on espérait : les spectateurs furent ravis par la beauté et l'élégance du dessin, la richesse des tapis, à tel point que des Romains eux-mêmes, accoutumés pourtant à voir déployées les plus grandes pompes, avouaient n'avoir jamais rien vu de semblable. On en fit un dessin qui fut lithographié. Dieu exauça le désir de l'artiste, car peu après la fête, il fut enlevé par le choléra et passa en Paradis, avec son fils, maître de chapelle.

La fête réussit comme on le désirait, avec une solennité et une magnificence toute religieuse et ecclésiastique, sans bruit de musique aucune : on entendit seulement du plainchant, admiré par tous, tant ecclésiastiques que laïques : « telles sont, disaient-ils, et telles doivent être les Cérémonies de l'Eglise ! »

Les dépenses montèrent à plus de 463 écus, mais la générosité des bienfaiteurs couvrit les frais. L'église y gagna des tapis, des devant d'autels, de l'argenterie, des objets dorés ou argentés au nombre d'un millier.

Simon Ugo

(Visiteur de Rome, du 2 novembre 1835 au 15 juillet 1839)

A Rome, le 5 janvier 1850.

(Adapté des *Annali della missione*, 1936, pp. 212-217).

PAYS-BAS

RUREMONDE

Dans les derniers jours de novembre 1937, la Presse du Limbourg (Pays-Bas) insérait ce chaleureux appel où M. Féron, supérieur du Grand séminaire de Ruremonde, Président

du Comité diocésain pour les Missions, convoquait prêtres et fidèles à la messe de Requiem que Mgr Lemmens, évêque de Ruremonde se proposait de célébrer en sa cathédrale, le 1^{er} décembre, pour le Vénéré Mgr François Schraven. Cette noble et éloquente page, chargée d'une telle émotion, traduit heureusement nos propres sentiments ; aussi la faisons-nous totalement nôtre, nous associant pleinement en cette circonstance à la vénération que le Limbourg, fertile et généreuse terre de missionnaires, conserve et entretient pour l'apostolat lointain, et proclamant bien haut en cette occurrence notre intime admiration et notre estime profonde pour les Semeurs et les Pionniers de l'Évangile parmi les Infidèles. F. C.

Post-scriptum. — 4 décembre 1937. — Prêtres et fidèles du diocèse de Ruremonde ont pleinement répondu à l'invitation de leur évêque et à l'émouvant appel de M. Féron.

A la tête des dignitaires ecclésiastiques qui occupaient le chœur, se trouvait Mgr Paulussen, évêque titulaire de Pomaria, vicaire apostolique de Kumasi, en Afrique Occidentale Anglaise. Le collège de Ruremonde, où Mgr Schraven fit ses Humanités, était au complet. De nombreux Lazaristes, prêtres et étudiants, étaient venus de Panningen, des autres maisons du Limbourg et même de Nimègue, rendre un suprême hommage aux victimes, leurs frères en saint Vincent. Après la messe, M. Féron, dans une courte oraison funèbre, interpréta avec éloquence les sentiments qui étaient au fond de tous les cœurs.

Le lundi 29 novembre, un service solennel avait déjà été célébré à Lottum, village natal de Monseigneur Schraven, dans le cadre familial des parents et des paroissiens. M. Lansu, supérieur de Panningen, venu pour représenter le Visiteur de Hollande, M. Hubert Meuffels, y prit la parole, et, dans une touchante allocution, félicita la paroisse de compter parmi ses enfants un évêque martyr dont le sang et les prières allaient devenir une nouvelle semence de vocations missionnaires.

Notre Evêque, Monseigneur Guillaume Lemmens, célébrera, mercredi 1^{er} décembre, à 9 heures, en son Eglise cathédrale, une messe solennelle de Requiem pour le repos de l'âme de Mgr Schraven, vicaire apostolique de Chengtung, mort assassiné.

Si jamais l'amour que nous portons aux Missions nous a fait sympathiser avec le sort de nos missionnaires, c'est bien dans les jours qui viennent de s'écouler. Les nouvelles venues de Chine devenaient de jour en jour plus angoissantes ; on pressentait que la guerre allait être portée aussi dans des contrées où travaillaient des missionnaires de notre Limbourg ; et tout à coup arriva la nouvelle que plusieurs étaient portés manquants et avaient été emmenés. Parmi eux, il y avait un évêque, enfant du Limbourg, le si bon et si simple Monseigneur Schraven, qui travaillait en Chine depuis 36 ans, et qui, pendant cette longue période, n'était revenu qu'une seule fois dans sa patrie, auprès de sa famille. On essaya de

recueillir des informations par les voies officielles. Paris surtout, d'après ce que nous avons appris, s'efforça d'obtenir des précisions, mais sans résultat. Et brusquement, ce fut la tragique nouvelle : Le noble missionnaire et ses compagnons, parmi lesquels il y avait encore deux Néerlandais, avaient été tués et brûlés.

Comme catholiques, nous savons que la persécution et la mort peuvent être le sort de ceux qui veulent suivre en tout le Maître, et toute l'histoire de l'Eglise prouve que « le disciple n'est pas au-dessus du Maître. » Il reste vrai, cependant, que tous ceux qui ont le cœur bien placé ont été émus en apprenant cette nouvelle ; et dans notre Limbourg elle y a produit une profonde sensation.

Certes, il y a quelque chose de beau et de noble dans la pensée que Notre Seigneur, parmi les évêques, a précisément choisi un fils de notre Limbourg pour cette sublime vocation. S'il est probable qu'on ne pourra jamais appeler ce prince de l'Eglise martyr dans le sens canonique du mot, tous nous savons cependant que l'offre de sa vie n'est que la suite de la vocation missionnaire, et qu'il est donc, en un autre et véritable sens, martyr de la foi, martyr pour les âmes. Mais cette auréole ne diminue pas ce qu'il y a dans l'événement de saisissant et de tragique.

Monseigneur Schraven, si, au temps jadis, vous étiez venu parmi nous pour recevoir la consécration épiscopale, dans une de nos églises, le temple, témoin de cette solennité, aurait été trop petit pour renfermer les fidèles accourus témoigner de leur sympathie et suivre le sacre, heureux du choix de votre personne. Il s'agit maintenant d'une autre cérémonie. L'évêque de ce Limbourg qui vous a vu naître va solennellement célébrer la messe pour le repos de votre âme, voulant de la sorte honorer noblement votre mémoire. L'église, en ce jour, ne sera-t-elle pas bondée ? Nous espérons fermement que oui. Du diocèse entier et de Ruremonde, ils viendront, ecclésiastiques et laïques, autorités et simples fidèles : il faut que ce soit un hommage rendu à votre douloureuse mais glorieuse mort. Notre amour pour les missionnaires nous presse de suivre le bel exemple que notre évêque va nous donner en célébrant cet office pontifical de *Requiem*. Rangés autour de l'autel, assistant au divin sacrifice offert pour vous, nous prions pour vous et pour ceux qui ont été vos compagnons dans le martyre.

Mais vous aussi, demandez pour nous : amour pour notre foi, amour pour les Missions, amour pour nos missionnaires du Limbourg, et soyez ainsi le grand appui de notre Œuvre pour les Missions.

FÉRON.

Parmi les suprêmes lettres envoyées en Europe, voici celle que Mgr François Schraven, écrit, en tout dernier lieu, à M. Henri Romans. La missive présentait le redoublement des difficultés et des souffrances, mais ne pouvait évidemment soupçonner le douloureux dénouement, tout en évoquant

les atroces méfaits coutumiers à ces pillards d'ores et déjà redoutés.

Expédiée via Sibérie, cette correspondance se ressentit des lenteurs du Service postal, et, en tout cas, arrivait à Paris, le 21 octobre, onze jours après la mort, le massacre du Vicaire Apostolique et de ses missionnaires. Touchante, précieuse relique.

Chengtingfu, le 17 septembre 1937

Vénéré Monsieur l'Assistant,

La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !

Je crois que je vous dois encore une réponse : lorsque votre lettre est arrivée, j'étais à Pékin et j'ai failli ne pas pouvoir revenir : la brouille Sino-Japonaise a éclaté la nuit et lorsque le matin nous sommes arrivés à la gare pour revenir ici, le trafic sur la ligne était arrêté : forcément nous sommes retournés au Peit'ang où nous avons passé encore cinq jours ; ensuite nous avons fait un détour, partie en auto, partie en pousse et à pied pour aller prendre le train à Tch'ang sin tien et ainsi nous avons pu rentrer où on ne nous attendait pas. MM. Willemen et Tiggelman, qui étaient venus ici passer quelques jours de vacances se sont empressés de faire le même chemin en sens contraire, ce qui leur a permis de rentrer à Yungpingfou, sans difficultés. S'ils avaient attendu quelques jours de plus, ils auraient été bloqués ici ; depuis la fin de juillet, les communications avec Pékin et Tientsin sont coupées : la poste passe pourtant, mais je ne sais comment : elle arrive avec beaucoup de retard et d'une manière très irrégulière. C'est encore la poste d'Europe qui nous arrive avec le plus de régularité quoique les lettres mettent un peu plus de temps qu'à l'ordinaire.

Jusqu'à présent nous sommes en paix dans notre ville de Chengtingfu, peu importante au point de vue militaire ; Cheukiatchouang, qui n'est qu'à une bonne dizaine de kilomètres au sud, mais où se trouve la tête de ligne du chemin fer du Shansi, a été bombardé d'importance par les avions : dans les environs de notre ville, surtout du côté de la gare, les soldats Chinois ont fait creuser pas mal de tranchées, mais jusqu'à présent, elles ne servent à rien : les armées se trouvent encore à quelque 150 kilomètres plus au nord. Il se pourrait, que, maintenant que les pluies, excessivement fortes cette année au mois d'août, ont cessé, les opérations commencent sérieusement. Que Dieu nous protège, surtout contre les soldats fuyards qui ont la mauvaise habitude de tout piller au passage.

Nous aurons un hiver dur à passer : d'un côté la guerre et de l'autre une moisson déficitaire ; elle s'annonçait d'abord magnifique, mais les pluies prolongées et trop abondantes l'ont passablement abîmée, sans parler des tranchées qui ont fait beaucoup de mal aux champs. En Chine, c'est toujours pareil : ce sont les pauvres paysans qui payent les pots cassés.

Je me permets de vous envoyer notre statistique de la der-

nière année de Mission. Le nouvel exercice, que nous réserve-t-il ? J'espère que le Bon Dieu donnera meilleure santé à nos prêtres : l'été et le printemps dernier, nous en avons eu 7 ou 8 à l'hôpital ; en ce moment trois se trouvent encore à Pékin : l'un des trois est guéri, mais ne peut rentrer à cause de la guerre ; des deux autres, je n'ai pas de nouvelles.

En attendant, je vous prie, Vénéré Monsieur l'Assistant, d'agréer l'assurance de mon humble dévouement en N. S. et M. I.

† François SCHRAVEN.

LIBAN

LES MISSIONS AU LIBAN

*Lettre de M. Antoine Nakad au T. H. P. Souvay,
Supérieur général*

Monsieur et très honoré Père

Votre bénédiction s'il vous plaît

Depuis quatre ans j'ai l'honneur d'être employé aux missions du Liban dans l'archidiocèse maronite de Beyrouth d'une population d'environ 80.000 âmes. Quatre années ont déjà été consacrées à ce diocèse et quatre autres années ne seront pas de trop pour l'achever.

J'ai l'honneur, Monsieur et très Honoré Père, de succéder à MM. Chiniara et Akaouy, deux grands et vaillants missionnaires. Il y a déjà bien des années, ils ont travaillé dans ce pays, et leur souvenir demeure toujours vivant dans les cœurs de beaucoup de fidèles.

Leurs tâches d'antan étaient plus faciles. Aujourd'hui, l'émancipation des esprits, la divulgation des idées subversives, le peu de connaissance religieuse de ces pauvres chrétiens au Liban, ont tôt fait de détruire la ferveur chrétienne et l'esprit de foi tant admirés autrefois par les anciens missionnaires.

De nos jours donc, la tâche du missionnaire, même au Liban, devient de plus en plus difficile. Très souvent je ne rencontre, dans les villages que j'évangélise, qu'indifférence, tiédeur, voire même des esprits forts qui ayant glané, de ci de là, quelques objections, s'en vont les répandant et les répétant à qui veut les entendre. Malheureusement, étant donné l'ignorance religieuse de la population et les souffrances matérielles dues à la misère, ces objections et ces sophismes

trouvent partout un terrain favorable pour germer et se développer.

Monseigneur l'Archevêque maronite, un saint et zélé pasteur, réagit fortement et lutte de toutes ses forces, mais la tâche est énorme et je suis presque le seul missionnaire missionnant dont il peut disposer. N'est-ce pas le cas de répéter : *Messis multa... operarii pauci*.

Cette note sombre, Monsieur et très Honoré Père, n'est pas le tout de notre ministère : il s'y fait vraiment du bien.

Selon l'importance des paroisses, les missions que nous donnons durent 2 semaines, 1 mois ou même 2 mois. Pour se faire une idée à peu près exacte de la vie et de la marche de nos missions, il n'y a qu'à se reporter à ce que, de son époque, dit notre Père Saint Vincent. La situation est à peu près identique pour le clergé et l'ignorance des fidèles. Et... que peuvent y faire les pasteurs ? La plupart suivant la discipline du rite maronite sont mariés et chargés de famille ! braves gens, c'est vrai, mais presque aussi ignorants que leurs ouailles.

Accompagné d'un prêtre collaborateur et d'un cuisinier, muni de mes bagages et d'une batterie de cuisine bien primitive, je m'installe dans le village tant bien que mal. Nanti de tout ce qu'il faut pour l'essentiel du temporel, le missionnaire libanais ne gêne en rien la population souvent très pauvre, il n'est pas à charge. Il peut donc lui consacrer tout le temps nécessaire à son instruction.

Le local de fortune qu'il trouve pour se loger est très souvent insuffisant et peu confortable : on n'y regarde pas de si près... on s'y fait.

La chambre du missionnaire servira de chambre à coucher, de réfectoire, de parloir, de chambre de réunion pour traiter les litiges et rétablir la bonne entente entre les familles. Un petit lit de camp et ses accessoires nous suit partout. Une chapelle portative au complet nous met à l'abri de bien des ennuis liturgiques, car il faut vous dire, Mon très honoré Père, que la plupart des églises sont loin d'être conformes aux règles de la liturgie, pour les ornements, les nappes d'autel, etc.

Notre ordinaire ne sort ni des Offices de *Lutetia*, ni de ceux du *Grand Hôtel Saint-Georges*. Notre cordon bleu trouve dans les jardins des légumes qu'il apprête à merveille à la mode du pays. Les jours de fête, il va dénicher quelques boîtes de « *singe* », et quand un hôte inattendu apparaît, M. le Visiteur, par exemple, il débarrasse sa voiture d'un tas de paniers prudemment entassés. Cela changera tout de même et reposera nos estomacs fatigués de courges farcies, de *mehchies* à la feuille de vignes, de *kobbés*, de *babagh-mouge* ou de *mhallabré*. Rares exceptions : heureusement, car la population témoin du désintéressement du missionnaire comprend bien vite qu'il n'est venu là que pour faire du bien. Elle ne tarde pas à suivre les instructions de la mission. Les auditeurs augmentent de jour en jour, le bon résultat ne se fait pas attendre.

Dans l'un des 14 villages où j'ai donné la mission en 1936-1937, vit un type original. Abou Khalil est son nom, vrai paysan libanais, vieux style, mais esprit fort et raisonneur. Rude travailleur cependant, ses mains calleuses, son teint hâlé prouvent qu'il ne craint ni le grand air ni les ardeurs du soleil. Attaché à sa terre, il l'est aussi à son costume national : *chiroual*, plastron arrivant à la ceinture, *tarbouche magrhabi* style ancien entouré d'un *caffie* incolore, les mollets libres et les pieds chaussés du *tassounée* d'autrefois, voilà Abou Khalil. Avec cela ne s'occupant de personne, tout entier à ses affaires, il passe pour riche et mène une vie tranquille.

Mais voilà ! depuis des années Abou Khalil mène une vie de vrai païen. Jamais d'église, jamais de prières, il travaille dimanches et fêtes. Comme il a le caractère irascible, personne ne se hasarde à lui demander raison de sa conduite.

Je le guette au passage « Bonjour Cheik Abou Khalil...

Il me répond par un « Bonjour *abouna* » qui semble vouloir me faire comprendre : « Laissez-moi tranquille. »

— Voyons Cheik Abou Khalil, Que pensez-vous du temps ? Aurons-nous de la pluie ?

— Oh... qui le sait ! Dieu n'a pas le temps de s'occuper de nous.

— Que dites-vous là, Cheik, vous êtes pourtant un homme intelligent, l'archevêque de Beyrouth m'a envoyé ici prêcher la mission, il a, paraît-il, grande confiance en vous et m'a dit que vous donneriez l'exemple aux autres.

Jusqu'ici Abou Khalil n'avait pas daigné me regarder, voilà qu'il me dévisage.

— Oh... dit-il tout ce que vous prêchez à l'église, je le sais. A quoi bon alors aller vous écouter, vous ne m'apprendrez rien de nouveau.

— Je le sais, Cheik Abou Khalil, mais de ce que vous savez tout l'Evangile, est-ce une raison de ne plus l'entendre ? Tenez il y a une nourriture que vous absorbez tous les jours et qui vous fait toujours du bien, c'est le pain, allez-vous dire que vous n'en voulez plus parce que vous le connaissez bien, n'est-ce pas ce pain qui entretient la vie du corps ? Eh bien l'Evangile entretient la vie de l'âme, nous ne pouvons pas le laisser sans perdre cette vie.

Il fait un signe de tête qui voulait dire : peut-être ! et s'en va en me saluant.

Depuis cette rencontre, j'ai fait prier les petits enfants, j'ai offert le Saint Sacrifice et voilà que 4 jours après, que vois-je dans l'auditoire du soir ! mon Abou Khalil. Oh ! il est bien un peu dépaycé, un peu gêné, la tête penchée sur la poitrine, il a comme peur de regarder ses voisins.

Justement le sujet de ma conférence porte sur : Bienheureux ceux qui entendent la parole de Dieu et la gardent dans leur cœur.

Abou Khalil écoute avec intérêt, semble-t-il. Son regard ne me quitte pas. La glace est rompue.

Désormais il viendra à toutes les instructions du soir, n'attendra pas le dernier jour pour se réconcilier avec le Bon Dieu, recevoir la Sainte Communion et donner ainsi le bon exemple aux plus jeunes comme l'avait désiré l'archevêque.

Voilà un exemple qui nous montre comme les missions sont nécessaires. Notre grand espoir et l'espoir des évêques est dans notre école apostolique. Il me tarde de voir l'éclosion d'apôtres qui viendront à notre secours car... les Abou Khalil ne sont pas rares aujourd'hui et ils augmentent de jour en jour.

Pour ce travail si important, mon très honoré Père, veuillez donc me bénir spécialement et me croire

Votre fils très soumis

Antoine NAGAD.

PALESTINE

LES ŒUVRES VINCENTIENNES

Extraits d'une lettre de M. Michel Césa

Parti de Damas le 3 juillet 1937, au matin, j'arrivai à Tabgha avant midi.

Tabgha est un hospice situé dans le cadre charmant du lac. L'ingéniosité de l'homme a créé là un paradis qui contraste singulièrement avec l'aridité proche. Dans la chaleur du jour, il fait bon se reposer à l'ombre de la luxuriante végétation ornant les jardins et méditer sur les épisodes évangéliques qui se sont déroulés autour du lac de Génézareth.

Notre confrère, M. Taepper dirige l'hospice, mais s'occupe aussi d'une exploitation qui demeure le gagne-pain de centaines de Bédouins groupés sous la tente dans les environs. Le dimanche, dans la chapelle, on fait également du ministère auprès des pêcheurs. Nos confrères s'occupent même de militaires et à certains jour leur adressent quelques mots en anglais. Quatre sœurs de Saint-Charles, soigneusement séparées de l'hospice, vaquent aux soins divers : cuisine, ménage, sacristie. C'est à la satisfaction générale. Des pasteurs protestants, en particulier, apprécient à leur juste valeur cette œuvre de Tabgha qui tout en servant les pèlerins de Palestine contribue au bon renom de la Congrégation.

À Nazareth, au pays de la Vierge, les enfants de saint Vincent sont représentés par 13 ou 14 Sœurs françaises. Là

on soigne les membres souffrants de Jésus-Christ, et je puis certifier que l'on ignore le chômage. Pauvres félichs et pauvres chrétiennes s'empresment chez les Sœurs pour des soins qui s'appliquent à toute la gamme de misères humaines, jusqu'aux grandes interventions chirurgicales. Les Sœurs de Saint Vincent ont construit un petit pavillon dans l'immense propriété, qu'elles font défricher peu à peu, pavillon destiné aux pèlerins. Il faut croire, à feuilleter le livre des pèlerins, que la maison reste favorablement connue.

De Nazareth, les Cornettes missionnent. Elles s'en vont une fois par semaine, sinon plus souvent, par la plaine d'Esdrelon ou par les Monts de Galilée, porter, avec quelques remèdes, la divine régénération : le Baptême. Naim, Endor, Cana, Sephoris, il doit y avoir dans tous ces villages des petits chrétiens baptisés par nos Sœurs.

En Samarie, saint Vincent n'a aucun de ses enfants. Sébastie et Naplouse constituent d'ailleurs un monde fermé qui par ces temps d'agitation n'est pas sans danger pour le voyageur. Après Naplouse, on descend sur la Judée. La silhouette de Garizim nous accompagne un peu. Après Khan Loublan, la route s'élève en lacets. On a le regret de laisser Silo à sa gauche, puis Bethel, à sa droite, sans pouvoir s'y rendre. On arrive enfin par Ramallah, El Bué, Rama, à la Ville sainte. A Jérusalem, l'auto nous conduit chez le bon Père Germond, à Mamillah Road. M. Germond est seul. Il habite une partie de l'ancienne école apostolique où ont étudié quelques jeunes Libanais aujourd'hui missionnaires dans les pays sous mandat français. Sa tâche de missionnaire consiste à assurer l'aumônerie de l'hospice de Sœur Récamier et la direction des Filles de la Charité de Palestine : Bethléem, Jérusalem, Nazareth, Caïffa. Combien Mgr Barlassina regrette cette pénurie de personnel !... Il lui faudrait de bons missionnaires pour semer à pleine main la parole de Dieu, dans son vaste diocèse. Hélas !

La Congrégation possède, il est vrai, d'autres représentants à Jérusalem : les Confrères Allemands. Ceux-ci toujours mandatés par une Société de Cologne, comme pour Tabgha, ont un florissant collège qu'ils dirigent avec l'appui des Sœurs de Saint-Charles. La « *Schmith-School* » connaît un succès enviable. Elle forme la jeunesse hiérosolomitaine. D'autre part, un petit hospice en face du Gouvernorat héberge quelques personnes. Ce Gouvernorat, vaste bâtiment situé à la porte de Damas, appartient aux confrères. Dans les sous-sols de ce grandiose édifice, nos confrères abritent un musée, inconnu des Guides bleus et autres, et qui pourtant a une grande valeur. On a groupé en ses salles la faune palestinienne. Il n'est pas une race de quadrupèdes, pas une catégorie d'oiseaux qui n'y trouve son échantillon. Et si l'on veut bien se rappeler que des coins comme Tibériade et son lac sont un véritable paradis peuplé de très nombreux oiseaux, on pourra se faire une idée de l'importance des collections. Ce musée vraiment mérite d'être connu. Il fait pénétrer tout autant dans

le milieu évangélique que tous ceux qui se composent de poteries ou d'ustensiles en pierre ou en verre.

Après Jérusalem, nous retrouvons les confrères allemands à *Koubébé*, un des sites proposés comme étant l'Emmaüs évangélique. Nos confrères se sont installés il y a quelque 40 ans sur un coteau rocailleux complètement dénudé. Ils y ont créé une véritable oasis, tout y pousse : une végétation luxuriante, arbres d'essences diverses. On peut même jouir de l'agréable fraîcheur d'un bois de pin sans cigales et déguster de succulents raisins. Koubébé est à ranger à côté de Tabgha, mais c'est un Tabgha triplé, voire quadruplé.

Revenons de la province allemande à la province française. La Palestine Judéenne n'est pas sans refléter l'admirable charité de saint Vincent. A défaut de prêtres, nous trouvons les cornettes blanches en une œuvre qui mérite une place à part. Qui ne connaît l'immense bâtisse de sœur Sion, vraie cour des miracles où préside sœur Récamier. Les misères rencontrées par Notre-Seigneur durant sa vie, se sont rencontrées là : aveugles, sourds-muets, paralytiques, imbéciles, vivent dans la plus parfaite concorde. Enfants abandonnés, orphelins et orphelines trouvent dans cette famille considérable un peu de l'affection dont on les a privés. Et tout ce monde vit de la charité, spécialement de la charité française. On est heureux chez sœur Récamier, autant qu'on peut l'être ici-bas. Cour des miracles, c'est le mot qui convient.

J'ai surtout admiré et aimé la pouponnière. A l'heure où je la vis, une cinquantaine d'enfants étaient déjà dans les petits lits de fer pour la nuit. C'était gentil à voir ces petits corps qui reposaient dans les attitudes les plus diverses. Les Sœurs de Jérusalem s'occupent aussi des lépreux relégués derrière la piscine de Siloé, dans la vallée du Cédron. On descend jusqu'à eux par Siloé ou par l'Ophel, une fois la semaine. On panse leurs plaies, on les nettoie, puis on retourne à la ville.

A *Bethléem*, les Filles de la Charité possèdent un hôpital très important. Naguère, les œuvres comprenaient un orphelinat et une crèche. La crèche est demeurée. L'orphelinat a été supprimé. Comme à Nazareth, comme à Jérusalem, les Sœurs rayonnent. Elles vont jusqu'aux villages les plus difficilement accessibles porter leur dévouement et leur charité.

Il resterait à mentionner l'œuvre de Sœur Rebondin, à *Caïffa*. Ce faisant, on a terminé la revue des OEuvres Vincentiennes en Palestine.

En fait, seule la cornette représente dignement la charité de saint Vincent dans ce pays qui fut le *berceau de la Charité*. Orphelins, malades, vieillards, trouvent assistance et soins dans les diverses Maisons des Sœurs de saint Vincent de Paul. On ressent quelque fierté à constater cela, car la petite et vaste Compagnie méritait bien d'avoir quelqu'une de ses œuvres là où Jésus passa. En Palestine, le zèle charitable peut aisément trouver un aliment.

C'est donc, malgré tout, avec joie qu'un fils de saint Vincent peut regarder le pays évangélique. S'il a le regret de n'y pas trouver l'humble lazariste où il le souhaiterait, du moins la cornette lui est un garant que saint Vincent n'est pas inconnu : de Nazareth à Bethléem, de Jérusalem à Caïffa, le bon saint Landais mystérieusement rayonne.

Michel CISA.

SALVADOR

Le travail des Missions Salvadoriennes.

LETTRE DE M. ANTOINE CONTE AU T. H. P. SOUVAY

Alegria (Salvador), 23 octobre 1937.

Monsieur et très honoré Père !

Votre bénédiction s'il vous plaît !

Pour votre fête, vos fils d'Alegria voudraient bien vous envoyer un joli bouquet des plus belles fleurs de notre jardin, car il en a toute l'année, mais vous le savez, nos fleurs tropicales sont hélas ! sans odeur et elles vous arriveraient par trop fanées, après un voyage d'à peu près trois semaines sur l'Océan. Le bouquet qui vous sera le plus agréable, parce qu'il ne perdra rien de sa fraîcheur et de son parfum, sera la relation des travaux de vos deux missionnaires d'Alegria, de la peine qu'ils se donnent pour arrêter et refouler la marée montante d'impiété et de corruption, l'anarchie des idées et des mœurs, qui menace l'Amérique Centrale comme en général tous les pays du monde.

Permettez-moi donc, Monsieur et très Honoré Père, d'être votre « socius » pendant quelques minutes à travers le Salvador (1) et de vous montrer du doigt les champs de ba-

1. SALVADOR (et non pas *San-Salvador*, comme l'on dit à tort, du nom de sa capitale), république de l'Amérique Centrale, allongée le long du Pacifique qui la limite au Sud ; le plus petit des Etats centraux américains, mais le plus riche et le plus peuplé en proportion de son étendue. Superficie : 34.126 km., peuplé de 1.650.000 habitants. Capitale : *San-Salvador* (environ 98.000 habitants).

Le Salvador est traversé de l'Est à l'Ouest, par un plateau que domine une chaîne de cônes volcaniques dont quelques-uns sont encore en activité : le Santa-Ana (2.810 m.) ; l'Isalco (2.640 m.) ; le San-Salvador (2.879 m.) ; le San-Vicente, qui domine tous les autres avec ses 2.640 m. ; le San-Miguel (2.153 m.). Vers le Sud de cette chaîne coulent de brusques torrents, qui se dessèchent en été, sauf le Jiboa, émissaire du lac Ilopango ; de l'autre côté,

taille que nous avons arrosés de nos sueurs, en ces deux dernières années. Nous allons commencer par la jolie ville de *Jucuapa*, à cinq lieues de notre résidence d'Alegria. C'était la troisième mission que nous y prêchions. Elle a moins bien réussi que la première (1905), mais mieux que la seconde (1923). Après Jucuapa, votre serviteur a évangélisé une par une les sept filiales de la paroisse (lisez plutôt diocèse) de *Jucoro* : Yucuaquin, Bolivar, San Jose, Valle San Juan, Mluazapa, Comacaran, Divisadero. Braves gens en général, mais d'une grande ignorance religieuse. Le curé de cette immense paroisse, grand ami des missionnaires (1) depuis 1903, est un vénérable septuagénaire, originaire de Valence (Espagne). Il fait le possible et l'impossible pour paître ses brebis, mais comment voulez-vous qu'il les atteigne toutes par des chemins qui pendant la saison des pluies, c'est-à-dire, pendant la moitié de l'année, sont des casse-cou, si vous tombez de cheval, et des casse-jambe si vous allez à pied, car ce ne sont que côtes, ravins, rivières, précipices ou

de nombreux ruisseaux, disposant d'un versant plus allongé, se réunissent dans la vallée du Rio Lempa. La côte, beaucoup moins basse que celle du Guatemala, sauf vers l'embouchure du Lempa, est formée d'une succession de pentes rocheuses peu saillantes et de falaises à pic séparées par quelques petites baies bordées de plages ou de grèves. La température est élevée dans les régions basses qui avoisinent la côte, mais dans la zone élevée de l'intérieur, les chaleurs sont moins fortes : là se sont concentrées la plupart des villes, et se meut parallèlement à la mer presque tout le commerce de la république. Les pluies, apportées par les vents du Sud, sont particulièrement abondantes sur le versant du Pacifique : elles tombent de mai à octobre ; durant le reste de l'année, elles font presque complètement défaut.

Les quatre cinquièmes des habitants du Salvador sont des *ladinos* (métis de blancs et d'Indiens) ; on ne trouve plus d'indigènes de race pure que dans quelques régions écartées. Les ressources du pays sont abondantes : Dans les forêts, encore nombreuses, ce sont des bois de construction et d'ébénisterie, des bois de teinture ; autour des *haciendas*, on cultive les plantes tropicales (riz, canne à sucre, etc.), et surtout le café ; sur les hauteurs réussissent les céréales et les plantes des pays tempérés ; enfin, en divers points du territoire, existent des richesses minières (or, argent, fer, étain, etc.), encore peu exploitées d'ailleurs. Des voies ferrées réunissent la capitale aux ports d'Acajutla et La Libertad, sur le Pacifique, et à Santa Ana dans l'intérieur, et le port de La Union à San-Miguel.

Après avoir fait partie de la capitainerie générale du Guatemala jusqu'à la déclaration d'indépendance (1821), le Salvador devint république indépendante en 1847, à la suite de l'élection de Carrera à la présidence du Guatemala. Le pouvoir exécutif y appartient à un Président nommé pour quatre ans par le peuple ; le pouvoir législatif, à une assemblée nationale élue au suffrage populaire. Actuellement, le territoire est divisé en 14 départements (Santa Ana, San-Salvador, Cuscatlan, San-Miguel, Chalatenango, La Libertad, Usulután, San Vicente, Sonsonate, La Paz, Ahuachapán, La Unión, Cabanas, Morazan).

(Larousse du *xx^e siècle* ; sub verbo : *Salvador*, t. 6 ; 1933).

1. Le Salvador au point de vue ecclésiastique renferme trois diocèses : *San Salvador*, évêché le 28 septembre 1842, devenu métropole de par un décret de la Consistoriale qui, le 11 février 1913, érigea la province ecclé-

chaque pas est un acte héroïque, peut-être précurseur d'une chute dont à soixante-dix ans on ne se relève plus ?

Voilà un prêtre qu'il faudrait remplacer, direz-vous. D'accord. Mais où trouver cette perle précieuse qu'on appelle un remplaçant ? C'est ici, plus que partout ailleurs, qu'on peut redire l'éternelle plainte évangélique : Grande la moisson, et rares les ouvriers ! Remarquez que le diocèse de San Miguel, vaste comme deux départements de France, n'a qu'une vingtaine de prêtres, et encore tous ne sont plus de la première jeunesse.

Après Jocoro, c'a été le tour de la paroisse de *San Agustín*, sur la côte du Pacifique, avec un climat d'enfer, surtout depuis qu'on a tout déboisé pour y semer du maïs, du riz, du manioc, etc. car elle a disparu la forêt vierge, telle que je l'ai connue il y a trente-deux ans, forêt où la nuit vous entendiez rugir le lion et le jaguar, et où pullulaient les loups et les sangliers et toutes sortes d'oiseaux rares, depuis le sensontlé (le merle des tropiques) virtuose des bois par son chant suave et enchanteur jusqu'à la guacamaya, un grand perroquet au plumage vermeil, de toute beauté. Sur les pentes que couvraient des végétations sans fin, aujourd'hui l'on ne voit que champs de céréales et plantations de bananiers, orangers, citronniers, cocotiers, « avocats », manguiers, etc., puis ça et là des hameaux (*caserios*) ou villages aux masures plutôt primitives où il ne s'agit que de se défendre de la pluie, car pour ce qui est de la chaleur, il n'existe pas de défense possible. Certes, il fallait bien déboiser pour donner à manger à tant d'émigrés qui avaient quitté leurs montagnes abruptes et stériles pour venir chercher sur la riche côte de l'Océan « le pain de chaque jour » et tendre les filets dans ces estuaires où le poisson abonde et même le caï-

siastique du Salvador avec, pour suffragants, *San Miguel* et *Santa Ana*. (Cf. *Acta Apostolicae Sedis* 1913, p. 95.).

Les Lazaristes sont établis à San Salvador depuis 1898 et à Alegria depuis 1906.

Les Filles de la Charité possèdent neuf maisons au Salvador : Ahuachapán, San Miguel, Santa Ana, Santa Tecla, Sonsonate, et quatre maisons dans la capitale San Salvador.

Postérieurement aux références du *Répertoire historique* 1900, p. 354-356, il est question des Œuvres des Filles de la Charité salvadoriennes dans les *Annales* de 1908, p. 645-649.

Pour Alegria : voir l'installation des confrères. *Annales* 1907, p. 237-238, et leurs missions : 1909, p. 123 ; 1918, p. 1121-1124 ; 1921, p. 383 ; 1933, p. 402-403 ; 1934, p. 596-601, 871 ; 1935, p. 493, 1014-1015 ; 1936, p. 158-166.

Pour San Salvador : Missions : 1903, p. 119-122 ; 1904, p. 473-474 ; 1905 : p. 100 ; 1907 : p. 234-237. Les œuvres des Sœurs : 1932, p. 602-604.

Catéchisme et hôpitaux : 1907, p. 413-416.

École Apostolique : 1926, p. 787.

Volcans et tremblements de terre : 1929, p. 873 ; 1932, p. 604-605.

Visite du Nonce Mgr Fietta : 1928, p. 173-175.

Notice de M. Constant Veltin : 1930, p. 426-430.

(Note des Annales).

mar, toujours aux aguets pour happer un bras, une jambe, quelquefois la tête de l'imprudent plongeur qui s'enfoncé trop profondément dans ces eaux troubles et salées. C'est en ces parages « augustiniens » que nous avons passé, M. Jean-Antoine Garcia et votre serviteur, les mois de janvier et de février de 1936, visitant tour à tour Nombre de Dios, El Jobal, Los Hornos, Tres Calles, La Tegucigalpa, et finalement le chef-lieu de la paroisse, San Agustin, dont les braves habitants nous donnèrent en 1907 un si puissant coup de main, *gratis pro Deo*, pour la construction de notre résidence « seigneuriale » d'Alegria dont toute la charpente sortit, à cette époque, des fameuses forêts auxquelles je viens de faire allusion.

Sur la fin de février, nous remontions la Cordillère pour prendre quelques jours de repos et nous rafraîchir en notre résidence d'Alegria, à 1.200 mètres d'altitude, sur les flancs d'un volcan mal éteint qui, de temps en temps, nous berce doucement, ou nous fait sortir en vitesse par la porte ou par la fenêtre, au jardin d'en face, quand ça remue ou craque un peu trop fort. Ce sont les agréments et les inconvénients des pays de volcans.

D'Alegria, nous filâmes sur Lolotique, gros village indien, visité à maintes reprises par votre serviteur. Nous y fûmes reçus à bras ouverts et au son des cloches et de la fanfare municipale, sous une pluie de fusées. C'est gai (*muy alegre*) et il le fallait, car vous devez savoir que pour ces braves primitifs, la note dominante doit être la gaité, même s'il s'agit d'un enterrement ou du chant des lamentations de Jérémie, pendant la Semaine Sainte. Enlevez la gaité, il ne reste plus rien et les gens s'éloignent pour ne plus revenir, parce que ça n'a pas été gai !

De Lolotique à San Alejo (Saint Alexis) il y a une vingtaine de lieues, qu'on parcourt soit en chemin de fer soit à cheval. San Alejo était pour moi une vieille connaissance, car nous y avions missionné deux fois, en 1904 et en 1925. Mais pour mon compagnon d'armes, M. Garcia, ce fut une révélation. « Jamais je n'aurais cru — disait-il — que ma mère, si bonne, fût née au milieu de ces roches et de ces cailloux. » C'est bien là, en effet, que naquit, il y a plus d'un demi-siècle, la « bien méritante » Mme Victoriano Garcia, qui a donné quatre de ses fils au bon Dieu, deux prêtres de la Mission, un prêtre séculier, et une Fille de la Charité.

Yayantique, sur une colline qui domine tout le département de La Union, près du fameux golfe de Fonseca, où peuvent tenir, dit-on, toutes les flottes du monde, a été le dernier coup de collier de notre campagne 1935-1936.

Nos vacances « d'hiver » ont été, l'an dernier, ce qu'elles sont habituellement, un continuel va-et-vient d'Alegria à San Miguel, de San Miguel à San Salvador, Ste-Anne, Sonsonate, Ahuachapan, Cojutepeque, etc. pour retraites, petites missions, coups de mains à Messieurs les Curés, etc.

A peine la bise a soufflé sur nos Cordillères, balayant

brouillards et nuages et laissant tout le terrain au beau soleil des tropiques, nous voici de nouveau sur la brèche. Cette fois nous n'avons qu'à rester sur place, car c'est notre chère ville d'Alegria qui doit avoir les « prémices » de notre campagne 1936-1937, avec deux de ses villages voisins : Loma Alta et La Montanita. C'est juste. « Charité bien ordonnée commence par sa propre maison » dit-on ici. Malgré l'accoutumance de notre voisinage, nous avons fait du bon travail et la plupart de nos compatriotes ont gagné la mission.

J'étais à la capitale lorsque a eu lieu la catastrophe de San Vicente, une des principales villes du pays, détruite de fond en comble par un épouvantable tremblement de terre, et où a péri, sous le toit qui lui est tombé sur la tête et l'a enterrée vivante, notre excellente Sœur Geneviève Avendano, fille de la Charité, originaire de Colombie. Tous les bourgs et villages du département de San Vicente ont été atteints, sauf les deux plus éloignés du chef-lieu, et ils sont en train de se relever de leurs ruines, trop lentement, à leur gré, car la crise sévit ici comme partout. On se souviendra longtemps au Salvador de la terrible secousse du 19 décembre 1936.

A la mi-janvier, nous étions à San-Rafael-Cedros, au centre même de la République, où M. le Curé que j'ai connu tout petit enfant, nous a reçu comme des princes. Après le chef-lieu, nous avons visité les filiales, Santo Domingo, El Carmen, El Rosario. Partout, nous avons récolté ce qu'avait semé notre très regretté M. Charles Héruin et les P.P. Dominicains, Rédemptoristes, et Somasques. De cette paroisse, nous sommes descendus à celle de Tejutepique, la *Circassie salvadorienne* ainsi nommée à cause de la beauté des sites et la descendance espagnole de la plupart des habitants, blancs, barbus, et... mieux doués de chez eux que leurs voisins des environs. Les filiales Jutiapa et Cinquera près du fleuve Lempa et sous un soleil de plomb, nous ont fait suer à grosses gouttes, vous pouvez le croire, mais nous ont donné de grandes consolations.

Et puis, le ciel s'est obscurci, le soleil est rentré chez lui, et les pluies torrentielles nous ont ramenés au nid d'Alegria où nous menons la vie de chartreux très relativement, car, pendant nos vacances nous sommes pratiquement chargés de la paroisse d'Alegria, M. le Curé étant mort il y a quelques mois et n'ayant pas été remplacé par manque de prêtres. Outre le service de la paroisse, nous sortons de temps en temps, entre deux éclaircies, pour les petits travaux qui se présentent de ci de là, tantôt chez Messieurs les Curés, tantôt chez nos Sœurs, tantôt chez les prisonniers qui sont notre lot, étant les fils du Grand Aumônier des Galères.

Voilà donc, Monsieur et Très Honoré Père, le bouquet que nous vous offrons pour la Saint-Charles, la Noël et le premier de l'an. La campagne que nous allons commencer au début de novembre prochain, nous ouvre de nouveaux horizons et nous réjouit le cœur ; la raison en est dans l'augmentation de notre personnel. Après quatre ans de souffrance,

nous voici de nouveau à trois par la grâce de Dieu et de par la bienveillance de M. le Visiteur qui vient de nous donner un confrère de poids et d'expérience : M. Henri Auerbach, précédemment supérieur de notre maison de Jacinto, et aujourd'hui missionnaire missionnant. Et comme le progrès demeure indéfini, M. le Visiteur nous a promis un autre confrère, un tout jeune celui-là, l'espoir de notre troupe, l'un des premiers fruits de notre école apostolique de San Salvador, qui va être ordonné le 7 novembre prochain avec quatre autres de nos étudiants, et qui viendra soulager les vieux mousquetaires du Bon Dieu dans ces Missions toujours si prospères du Salvador.

Vous voyez, Monsieur et Très Honoré Père, qu'il y a encore de beaux jours pour vos missionnaires d'Alegria et que le groupe augmentera à mesure que notre école apostolique nous paiera des sacrifices que nous avons fait pour elle.

Bonne et sainte année, Monsieur et Très Honoré Père, et croyez-moi toujours, en Jésus et Marie Immaculée,

Votre fils très humble et très obéissant,

Antoine CONTE

PARAGUAY

ASSOMPTION

Le Congrès Eucharistique national de

19 au 22 août 1937.

Notre voyage au Paraguay (1) a été des plus heureux : nous avons été témoins, Ma Soeur Econome et moi, de la joie et de l'enthousiasme du peuple pa-

1. Le Paraguay, république de 460.507 km. carrés, peuplée de 932.400 habitants, est ecclésiastiquement divisé en 3 diocèses : Assomption (*Asuncion*) métropole depuis 1929, d'où dépendent *Concepcion et Chaco, Villarica*. Les Lazaristes dirigent, depuis 1880, le Grand Séminaire d'Assomption ; les Filles de la Charité ont, en cette ville, trois maisons (hôpital, école et asile de vieillards).

Sur le Paraguay, voir dans *Annales* (postérieurement aux références du *Répertoire historique*, édition 1900, pages 379-380), quelques *Notes* qui seraient à compléter ou à rectifier : en 1910, pages 283-286 ; en 1912, pages 38-90 ; en 1917, pages 206-207, 231-243 ; en 1928, pages 420-440, 776-780 ; en 1932, pages 827-830, 834.

(Note des Annales).

raguayen durant les journées inoubliables de son Congrès eucharistique national.

Parties de Buenos-Aires, le 10 août à bord du *Berna*, nous arrivâmes, après 1.600 kilomètres de navigation, le 14 au soir à *Assomption* : nous eûmes l'impression d'une Capitale rajeunie : les maisons restaurées et fraîchement peintes, les artères désormais pavées, donnaient à la ville de 125.000 habitants un air presque coquet. De plus, le temps s'était mis de la partie pour nous faire un cordial accueil : le soleil était chaud, le ciel sans nuages, la température printanière.

A l'arrivée du vapeur, nos Sœurs étaient au port au milieu d'une foule fort bruyante et grouillante. Comme nous voyagions avec deux Evêques : celui de *Carthagène* (Espagne) et celui de *Conception* et *Chaco*, les dignités épiscopales furent l'objet d'une chaleureuse ovation : il y eut même un discours de gratitude qui nous fit longuement patienter avant que nous puissions débarquer et aborder nos chères Sœurs. De suite, et avec force détails, nos Sœurs nous firent part de leurs inquiétudes des jours précédents ; un coup d'Etat avait mis l'émoi dans tous les cœurs ; on parlait de Révolution, les communications étaient interrompues, les canons braqués dans les rues, c'était la fièvre... Pour la veille d'un Congrès, quelle réussite ; mais par une espèce de miracle, le jour de l'Assomption, fête patronale de la Capitale, comme par enchantement l'ordre se rétablit sans peine, le Président de la République fut nommé provisoirement et, un moment interrompu, le calme reparut. La Très Sainte Vierge avait fait son œuvre.

Un vaste autel surmonté de la Croix avait été élevé sur la Place d'armes, près de la cathédrale d'As-

somption. La journée du 19 commença par la communion des enfants ; plus de 25.000 reçurent le pain des Anges distribué par une cinquantaine de prêtres pendant que Mgr Bogarin, archevêque de l'Assomption, et deux autres évêques célébraient en même temps le saint Sacrifice.

Spectacle imposant que cette nuée d'enfants tous vêtus de blanc, levant vers le Ciel leurs mains innocentes, pendant que leurs visages reflétaient la tranquillité de leurs âmes ! Plus touchante encore la descendante bonté du Divin Maître qui se laissait porter vers eux et semblait dire comme autrefois lorsqu'il parcourait la Judée : « Laissez venir à moi les petits enfants »... Après avoir refait les forces spirituelles de ces petites âmes, il fallait penser à soutenir les corps affaiblis par la longueur de la cérémonie : ces chers enfants étaient sur pied depuis les premières heures du jour, et beaucoup étaient venus de loin ; mais tout avait été prévu. Des corbeilles de petits pains et des tablettes de chocolat avaient été préparées : tout fut distribué sur place. Les petits estomacs une fois satisfaits, les voix enfantines redevinrent sonores et les chants se poursuivirent.

Vers 10 heures, les alentours du port sont envahis par les Congressistes ; car le cardinal Copello, archevêque de Buenos-Ayres et Légat du Pape, arrive à bord de la *Ciudad de Corrientes*. Un bateau de guerre était allé au devant de son Eminence, portant le Sous-Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, les autorités militaires et plusieurs prélats. A l'arrivée, le bateau de guerre lança les 21 coups de canon réglementaires, tandis que des avions laissaient tomber une pluie de roses sur le cortège prélatice. Sur les quais étaient présents les autorités civiles et mi-

litaires, et 8 archevêques ou évêques. Après l'hymne national, le Président de la République adressa au Cardinal des paroles aimables. Puis, quand les haut-parleurs annoncèrent que le Légat avait franchi le seuil du port, la foule se transporte vers les places et les rues où devait passer l'hôte illustre. Les avenues étaient noires de monde, les trottoirs, les balcons des établissements envahis, il y en avait jusque sur les toits. La multitude, délirante de joie, suivait les huit autos qui formaient le cortège du Cardinal. A son passage, les assistants jetaient des fleurs sur la voiture cardinalice pendant que des cris enthousiastes se mêlant aux sons des sirènes, donnaient à la Capitale l'aspect de générale allégresse. En arrivant à la Cathédrale, après l'hymne *Eucharistique* composé par M. Orestes dal Castagné, missionnaire Lazariste, le doyen du Chapitre prononça l'allocution de bienvenue ; le Cardinal y répondit gentiment. La réception au palais du gouvernement ne fut pas moins émouvante. Le Légat s'y rendit, accompagné d'un long cortège officiel, pour saluer le premier magistrat et l'assurer de sa reconnaissance pour la grandiose manifestation dont il avait été l'objet. Les troupes de la garnison rendaient les honneurs. L'entrevue du Cardinal avec le Président Paiva fut, assure-t-on, très cordiale.

L'ouverture du Congrès, en présence de milliers de fidèles, donna lieu à une magnifique démonstration de foi. Les prélats se trouvaient au pied de la grande Croix dressée sur la Place d'Armes.

A côté, dans la tribune officielle, le Président de la République et la Présidente, les ministres, les membres du Corps diplomatique, les chefs et officiers de l'armée, tous évidemment en uniforme de gala. Au ciel, pas un nuage, l'atmosphère azurée,

la température bénigne, tout concourrait à marquer la cérémonie d'un caractère unique et imposant.

A l'arrivée du Légat, on commença par le *Veni Creator*, puis Mgr Daniel Figueroa, protonotaire Apostolique, lut les lettres Pontificales désignant le cardinal Copello comme Légat de Sa Sainteté. A cette lecture, l'immense assemblée applaudit avec délire en criant : *Vive le Christ Roi, Vive le Saint-Père, Vive Son Eminence.* » Mgr l'archevêque d'Assomption souhaita à nouveau la bienvenue au Légat qui répondit, par un autre discours, déclarant, au nom et de par l'autorité papale, qu'était ouvert le Congrès eucharistique national du Paraguay. A 19 heures commença l'heure Sainte à la Cathédrale.

Le 2^e jour fut celui des familles. Devant la Croix monumentale se réunirent plus de 40.000 dames et jeunes filles pour recevoir le Pain des Forts, et demander à Jésus Hostie sa bénédiction pour leurs foyers paraguayens. Plus de 100 prêtres distribuaient la Sainte Communion ; toute la nuit précédente s'était passée à entendre les confessions, à la cathédrale, et l'on commença à distribuer la communion dès 3 heures du matin.

Touchant spectacle que cette multitude venue de partout, des villes et des campagnes les plus reculées du Paraguay, la plupart sur de pauvres montures et chaque groupe arborant son fanion ! Quelle belle profession de foi et d'amour envers l'Eucharistie, proclamée par tout ce peuple pressé autour de ses Pasteurs avec une édifiante piété.

Après les messes, à 9 heures, eut lieu la première réunion du clergé à l'archevêché pour étudier les thèmes proposés par la Commission. A 10 heures, à l'autel du Congrès, messe pontificale avec assistance des différents Evêques et une multitude énorme

de Congressistes. La matinée fut saintement employée. Ce même jour la Commission Argentine alla offrir à Notre-Dame de Caacupé (sanctuaire situé à quelques heures de la Capitale) un magnifique fanion brodé.

Le troisième jour fut celui de *la patrie*. De bon matin les troupes commencèrent à défiler et à se masser sur la place d'armes. Peu avant de commencer la cérémonie, une copieuse pluie dispersa l'assistance qui dut se réfugier dans la cathédrale. Cette déception fit craindre pour le succès de cette journée, mais le bon Dieu ne voulut pas infliger à ce peuple si enthousiaste une épreuve de longue durée : la pluie cessa, le ciel redevint serein, et en quelques instants la foule était de nouveau réunie sur la place. La messe commença : l'Etat-Major et tous les Officiers communieraient de la main du cardinal Légat, qui offrit ensuite à chacun une magnifique croix en souvenir du Congrès. De leur côté, les prêtres passant dans les rangs distribuèrent la Sainte Communion aux soldats qui la reçurent avec de touchantes marques de respect et de dévotion.

Mgr François Alberti, archevêque de La Plata, prononça une bien chaleureuse allocution à l'adresse de l'armée paraguayenne : cet éloge fit vibrer tous les cœurs et suscita de tels applaudissements qu'à chaque phrase ils obligeaient à interrompre le discours. A l'issue de la cérémonie, Mgr Mena, évêque auxiliaire d'Assomption, annonça au micro qu'on distribuerait des vêtements à 400 familles parmi les plus pauvres de la Capitale selon le choix des Dames de l'Action catholique, et ce, en mémoire des 400 ans depuis la fondation d'Assomption. C'était le don du Cardinal aux plus nécessiteux de la ville ; acte et geste d'une haute et noble importance au point de

vue chrétien : au milieu de ces solennités, le cher Pauvre n'était pas oublié.

Dans la soirée, nouvelle réunion sur la place du Congrès : discours prélatiques, salut du Saint-Sacrement et chant de l'Hymne du Congrès. Cette pieuse journée se termina à minuit par la communion des hommes. Devant la monumentale Croix le Christ vit, prosternés à ses pieds, tous les catholiques du Paraguay, unis dans une même prière et une commune manifestation de foi. Il y eut beaucoup de retours à Dieu, et un grand nombre de conversions. Quelle joie pour le Cœur de notre doux Sauveur, et quelle récompense assurée par Dieu à nos dévoués Missionnaires et à nos chères Sœurs, qui dans l'ombre et avec une inlassable activité ont travaillé à la préparation et organisation de ces fêtes dont M. Armando Serafini, lazariste, demeura l'âme, en qualité de Secrétaire du Congrès.

Impossible et inutile de relater les nombreux discours prononcés et les cérémonies qui furent données en l'honneur du cardinal Légat par les autorités ecclésiastiques et civiles... Mais un épisode met bien en relief la bonté et la simplicité de l'Illustre Pontife. Entre les solennités officielles, jouissant d'un moment de liberté, Son Eminence eut idée de sortir sur la place proche de son domicile. Entouré de la chaleureuse sympathie du peuple, le Prélat entra au *marché* : d'humbles femmes du peuple vendaient leurs produits. L'émotion et l'enthousiasme furent alors indescriptibles et d'autant plus spontanés que la visite était moins attendue. Les bonnes vendeuses, les enfants et ceux qui étaient venus faire leurs emplettes se mirent à entourer Son Eminence avec une foi profonde et une vénération affectueuse, demandant des bénédictions et exprimant leur reconnais-

sance au Cardinal. Après avoir parcouru diverses sections du marché, le Légat dut être littéralement soustrait par ses familiers au chaud enthousiasme de ce bon peuple.

Le 22, 4^e jour des fêtes, à 9 heures, le Légat célébra la messe pontificale de clôture. À l'évangile, il prononça une homélie et, à l'issue de l'office, donna au nom du Saint-Père la bénédiction papale à tous les assistants. La multitude recueillie reçut à genoux et avec émotion cette bénédiction. À midi, chacun se retirait, et à 14 heures, tous les groupements devaient se former à nouveau et organiser la procession. À 16 heures en effet, le Cardinal et son cortège précédés du clergé paroissial, séculier et régulier, des évêques et archevêques sortait de la cathédrale. A genoux sur le carrosse drapé de velours rouge qui portait le St-Sacrement, le Légat était pieusement prosterné en une attitude d'impôsant respect. La procession parcourut les rues de la ville au milieu d'une foule recueillie et pénétrée d'une religieuse émotion. Le peuple avide de contempler ce spectacle montait sur les balcons, les terrasses, les toits, voire même sur les arbres, comme autrefois Zachée pour voir passer le Seigneur. L'air retentissait des prières et des chants en l'honneur du Saint-Sacrement, les hauts parleurs installés de-ci de-là diffusaient la cérémonie et permettaient d'y prendre part. Le parcours dura 2 heures. Arrivé au pied de la Croix du Congrès, avec le Saint Sacrement, Son Eminence entonna le *Tantum ergo* qui fut suivi de la bénédiction. Le Président de la République, Docteur Félix Paiva, à genoux, prononça l'acte de consécration du Paraguay à Notre-Seigneur. Puis le discours du Légat papal fit l'éloge des paraguayens pour leur religieuse attitude durant ces

pieuses journées, et déclara le Congrès terminé. L'hymne national lança une dernière fois ses accords enthousiastes, et chacun se retira, le cœur joyeux et l'âme emplie d'une force divine que seule peut communiquer la foi chrétienne. Par ce magnifique Congrès eucharistique, le Paraguay venait de commémorer le quatrième centenaire de sa fondation.

Le 23 août, à 15 heures, le cardinal Legat avec son cortège et les pèlerins argentins se dirigèrent vers le port où les attendait la *Ciudad de Corrientes* en partance pour Buenos-Ayres. Toutes les autorités étaient présentes, les quais étaient trop étroits pour contenir la foule venue rendre un dernier hommage au représentant du Pape. Au moment où le bateau s'ébranla, les scènes émouvantes de l'arrivée se renouvelèrent au cri de : *Vive le Christ Roi, Vive le Pape, Vive Son Eminence* ; les mouchoirs s'agitaient de toutes parts en signe d'adieux ; à bord on répondait avec le même enthousiasme. Sur le pont le plus élevé le Legat saluait et bénissait cette foule frémissante qui lui avait donné pendant son séjour à la capitale du Paraguay de si évidentes marques de sa sympathie. Le bateau s'éloignait, les mouchoirs s'agitaient encore, enfin il disparut et chacun se retira, emportant en son cœur le souvenir d'un Congrès qui avait dépassé en splendeur toutes les espérances. Que de fois pendant ces touchantes fêtes, notre esprit s'est tourné vers notre chère Maison-Mère et Nos Vénérés Supérieurs que nous aurions été heureuses d'avoir près de nous ; nos prières à leurs intentions en ont été que plus ardentes. Longtemps nous garderons le souvenir de ces inoubliables journées du Congrès Eucharistique de ce cher Paraguay.

Soeur LEVADOUX

AUSTRALIE

MAITLAND

INAUGURATION DU SEMINAIRE DES FILLES DE LA CHARITE (*Saint-Vincent's Mayfield*)

Le 15 août 1937, fête de l'Assomption de notre Immaculée Mère, a été le jour choisi pour l'ouverture de notre petit Séminaire : bien modeste commencement que Notre-Seigneur a déjà béni.

Son Excellence Mgr Gleeson, Rédemptoriste, venait d'ajouter à l'Orphelinat une gracieuse aile nouvelle, qui donne aux enfants un vaste dortoir bien aéré, un réfectoire, une salle de récréation et un lavoir ; lorsqu'il eut la gracieuseté d'offrir aux Filles de la Charité les chambres inoccupées pour y commencer un Séminaire. L'offre fut acceptée avec la plus grande reconnaissance ; car, bien qu'on soit en pourparlers pour acheter un terrain à Eastwood dans ce but, on n'a pas eu jusqu'à présent les moyens de commencer les constructions.

Il y a une charmante salle de Séminaire, avec une belle statue de la Vierge Puissante, et un ravissant autel, don de M. Souter, C. M., Recteur du séminaire Saint-Joseph. Il y a encore les bancs des classes, des casiers pour les livres, des pupitres, etc., tout en petit, mais complet ; cette salle devra aussi servir de salon de couture. Une vérandah fermée fait un très gentil dortoir des *Saints-Anges*, où sept ou huit lits peuvent trouver place. Entre la salle du Séminaire et la salle de classe, se trouve une petite chambre qui sert de bureau pour ma Sœur Directrice.

Au début de mai 1937, 3 jeunes aspirantes allèrent à *Orange* pour y commencer leur postulat : ce sont Mlle Doheny et Maguire d'Ashfield, et Mlle Dilly de Maitland. A *Orange*, elles donnèrent des preuves de leur bonne volonté et manifestèrent leur bonheur de s'exercer à devenir de bonnes Filles de la Charité. Le 7 août, elles arrivèrent au Séminaire, à *Mayfield*, et commencèrent leur nouvelle vie de sœurs du Séminaire. Elles firent leur « petite retraite » et le Séminaire fut béni le 15 août, sous les auspices de notre Immaculée Mère.

En cette mémorable matinée, nous eûmes messe de Communion, à 5 heures et demie, célébrée par l'aumônier de l'orphelinat, le P. Fallons, ordonné depuis peu à Gênes, à Brignole-Sale, le collège Lazariste pour les Missions étrangères. Une deuxième messe fut dite à 7 heures, par M. Gallagher, lazariste, Directeur au séminaire Saint-Joseph, à Eastwood. Ensuite, à 8 heures et demie, S. E. Mgr Gleeson célébra ; les enfants firent entendre des chants fort bien exécutés, dans cette chapelle heureusement décorée, en rapport avec la solennité de la cérémonie.

Immédiatement après la messe, Monseigneur en mitre et en chappe, commença la bénédiction du Séminaire, de la salle de classe, du dortoir. Tout cela fut impressionnant. L'arrangement des appartements parut lui plaire beaucoup ; il admira la jolie statue de la Vierge Puissante, ainsi que l'autel.

A cause d'un rendez-vous pour 11 heures, il partit aussitôt après le déjeuner ; mais il eut l'amabilité d'accepter de revenir pour le dîner, de rester toute l'après-midi, et d'y recevoir les prêtres qui n'avaient pu venir le matin, vu que c'était dimanche.

Vers une heure, arriva notre vénéré sous-Directeur, M. Macken, accompagné de MM. Gérard Power et Lyons, lazaristes. En même temps, Son Excellence était de retour avec le R. P. Frean, supérieur du couvent des Rédemptoristes, ainsi que notre aumônier, le P. Fallons. Après le dîner, Sœur Mc Guire conduisit ces Messieurs voir le Séminaire ; ensuite, Sœur Mingue leur fit visiter en détail les nouveaux bâtiments de l'Orphelinat.

De 2 h. à 3 h. et demie, il vint des paroisses voisines environ vingt-huit ecclésiastiques. Tous restèrent pour la bénédiction du S. Sacrement, qui fut donnée par Monseigneur, assisté de M. Macken et du R. P. Frean.

Au thé, Monseigneur loua fort délicatement l'œuvre des Sœurs à *Mayfield*. Voici en abrégé quelle fut son allocution :

« Révérends Pères, Je ne veux dire qu'un mot, vu que ce n'est pas le moment de faire des discours, mais c'est plutôt une occasion de se réjouir, de remercier et de glorifier Dieu. En ce jour, nous sommes venus pour célébrer l'ouverture du Noviciat, ou *Séminaire*, des Filles de la Charité. Nous avons commencé la journée par la sainte Messe, dans le but d'attirer les bénédictions de Dieu. Tout prêtre aime son diocèse ; c'est pourquoi nous sommes tous heureux de posséder le nouveau Séminaire au milieu de nous ; il fera descendre la bénédiction divine sur nous.

« Lorsque l'Orphelinat fut ouvert, nous pensions seulement à pourvoir très modestement aux nécessités de la ville ; mais le nombre des enfants s'accrut si rapidement que nous fûmes amenés à construire un nouveau pavillon comprenant dortoir, réfectoire, salle de jeu et lavoir. Et une fois qu'on eut pourvu au nécessaire, il resta quelques chambres de libres. Je songeai alors que le meilleur emploi que l'on pourrait en faire serait de les offrir aux Sœurs pour y commencer petitement leur Séminaire. Désormais, le grand Ordre des Filles de la Charité, s'il plaît à Dieu, « croîtra et se multipliera », par le moyen du Séminaire. J'ai vu l'Ordre en France et dans d'autres pays ; j'espère que les Sœurs ne tarderont pas à s'étendre sur tout l'hémisphère austral, et à y embrasser toutes les œuvres qu'elles conduisent en France et ailleurs d'une manière si remarquable.

« Peut-être un jour, quand les Sœurs élèveront quelque imposant édifice, dans une de nos grandes cités, jetteront-elles un regard de pitié sur leurs modestes débuts dans une ville de la brousse du diocèse de Maitland. Mais en attendant,

c'est de bon cœur que nous leur offrons ce logement pour tout le temps qu'elles voudront y rester. Nous sommes heureux de les avoir, et que la bénédiction de Dieu les accompagne. Nous avons de nombreux témoignages de la bénédiction divine sur leurs travaux depuis qu'elles sont au milieu de nous. Leur bonté est universellement connue dans le diocèse ; le nombre des enfants a augmenté au point que, de nouveau, il faut songer à bâtir. Eh bien, voici les plans de trois salles de classe, d'un dortoir, de salles de bains, etc. ; ils vont être immédiatement mis entre les mains des entrepreneurs, et je compte que les constructions seront prêtes pour la Noël. »

M. Macken prit alors la parole et assura Son Excellence de sa profonde reconnaissance pour l'offre gracieuse faite à la Communauté, offre qui avait rendu possible l'ouverture du Séminaire. Sans doute on essaye d'acquérir un terrain à Eastwood ; mais pour cela il manque les fonds. C'a été une merveilleuse pensée de Monseigneur d'offrir ces appartements. « Je n'y avais pas pensé, ni les Sœurs non plus (exactement comme saint Vincent !). Il expliqua ensuite que nous ne donnons pas au temps de préparation le nom de « Noviciat » mais celui de Séminaire ; et que les Sœurs ne sont pas des Novices, mais des Sœurs du Séminaire. Il ajoute ensuite quelques renseignements sur nos différentes œuvres.

Tous les prêtres furent enchantés et posèrent une foule de questions sur notre chère Communauté.

Le couronnement des joies de la journée fut la lecture des télégrammes envoyés par nos chers Supérieurs, par Notre Très Honorée Mère, par la Sœur Visitatrice de Mill Hill et par le R. P. Henri O'Connor, de Blackrock.

Voilà comment notre Mère Immaculée a pleinement béni cette journée. Nous sentions sa présence dans la joie de contempler les « Petits Bonnets », ici, sur la lointaine et généreuse terre d'Australie.

PARIS

LES SACRES EPISCOPAUX

dans la chapelle des Filles de la Charité (140, rue du Bac)

(1819-1834)

et dans celle des Lazaristes (95, rue de Sèvres)

(1835-1937)

Rétablies par le Décret napoléonien du 22 décembre 1800, les Filles de la Charité s'installèrent, dès le 21 janvier 1801, dans leur nouvelle maison-mère, rue du Vieux-Colombier, numéro 11. Dans la modeste chapelle de cette demeure, elles

transférèrent les restes de Mlle Le Gras, le 4 mai 1802, reçurent la visite du Pape Pie VII, le 25 décembre 1804, reprirent la cornette le 25 mars 1805, et déposèrent le 18 juillet 1806 les reliques de saint Vincent.

A la fin de juin 1815, les Sœurs se transportaient avec leurs précieux trésors de famille, au numéro 132 rue du Bac (aujourd'hui 140), dans leur actuelle maison-mère. La chapelle de la maison bénite le 6 août 1816, remaniée en 1849, vit sa nef entièrement reconstruite en 1929-1930.

C'est dans l'ancienne chapelle qu'eurent lieu quatre Sacres d'Evêques.

Aux lendemains de la Révolution, les Lazaristes furent autorisés à leur tour, par le Décret impérial de Napoléon, du 7 prairial an XII (27 mai 1804) que raya, *sans être publié officiellement*, celui du 26 septembre 1809. A nouveau rétablis par l'Ordonnance royale de Louis XVIII, le 3 février 1816, les Prêtres de la Mission reçurent du Gouvernement l'usage de leur actuelle résidence, 95, rue de Sèvres, Paris (VI^e) : ils en prirent possession le 9 novembre 1817. Dans cette modeste demeure, peu à peu adaptée et partiellement réédifiée, la chapelle, qui ne comprenait alors que la seule nef, fut bénite le 1^{er} novembre 1827. Le maître-autel actuel date de 1854 et les bas côtés sont de 1859. C'est là qu'eurent lieu dix-huit sacres (1) d'Evêques.

Fernand COMBALUZIER.

LES CONSECRATIONS EPISCOPALES

(A la chapelle des Filles de la Charité, à Paris, 140, rue du Bac)
(alors 132)

BOMBALLES (Marc-Marie de)

3 octobre 1819. — Né le 8 octobre 1744, à Bitche, dont son père était gouverneur, il fut blessé à la bataille de Corbach, et, à la paix de 1763, avait le grade de maréchal de camp. Il fut ambassadeur du roi à Lisbonne et à Venise. Marié en 1779, il émigra sous la Révolution, eut cinq fils et une fille. Après la mort de sa femme il entra dans l'état ecclésiastique.

1. On voudra bien noter que les données et précisions fournies plus bas, n'ont pas été réunies sans peine : outre nos archives, il a fallu interroger celles de l'archevêché de Paris et celles de la Nonciature, et en outre poursuivre de-ci de-là des détails circonstanciés.

Observons aussi que Mgr Neal (Cornelle) Mc Cabe, lazariste, né le 22 juin 1816 à Killeagh, diocèse de Meath (Irlande), reçu à Paris le 22 juillet 1844, fut ordonné prêtre à Dublin le 2 août 1845. Supérieur du séminaire des Irlandais à Paris, le 2 février 1868 dans la chapelle de ce collège, il fut sacré évêque d'Ardagh, par le Nonce en France, Mgr Chigi, assisté de Mgr Jean-Marie Amaanton, dominicain, archevêque titulaire de *Théodosiopolis*, ancien délégué apostolique de Mésopotamie et de Perse, et de Mgr Jean Brady, évêque de Perth, en Australie. Mgr Cornelle Mc Cabe assista au Concile du Vatican ; il en revint fort malade et mourut à Marseille le 24 juillet 1870. Son corps ramené à Paris, après un service funèbre dans la chapelle de la rue de Sèvres fut déposé dans le caveau de la Maison-Mère au cimetière Montparnasse.

(1803) et exerça le ministère en Silésie jusqu'en 1816, où il fut nommé par Louis XVIII aumônier de la duchesse de Berry et évêque d'Amiens. Préconisé le 23 août 1819, il fut sacré, le 3 octobre suivant par Mgr de Coucy, archevêque nommé de Reims, assisté de Mgr Maunay, évêque de Trèves et de Mgr de Beaulieu, archevêque d'Arles. — Décédé à Paris le 5 mars 1822.

SAUSSOL (Alexis)

3 octobre 1819. — Né le 6 février 1757, à Dourgne (Tarn), il fut ordonné à Paris et fit partie de la communauté de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Revenu à Lavaur, il vécut avec l'évêque M. de Castellane et le suivit lors de son émigration en Espagne. A la Restauration, il rentra en France et habita chez le duc de Montmorency-Laval, près de Bernay. Il y apprit sa nomination à l'évêché de Séez. L'ordonnance est du 8 août 1817. Préconisé le 1^{er} octobre suivant, il fut sacré en même temps que le précédent, le 3 octobre 1819, et par les mêmes consécrateurs. — Décédé à Séez, le 17 février 1836.

SAVY (Dominique-Marie)

29 juillet 1827. — Né à Toulouse le 8 mai 1771, il n'était que clerc minoré lors de la Révolution, il fut incorporé, puis réformé, et devint élève en médecine. Il reprit ses études théologiques et se consacra à l'enseignement. Il fut vicaire général de Mgr Primat et de Mgr Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse. Nommé évêque d'Aire, il fut sacré, par Mgr de Clermont-Tonnerre, assisté de Mgr de Sagey, ancien évêque de Tulle, et Mgr Cotteret, évêque de Cayste, le 29 juillet 1827. — Décédé à Aire-sur-l'Adour, le 13 décembre 1842.

FERON (Louis-Charles)

16 mars 1834. — Né le 30 novembre 1793, à Saint-Grégoire-du-Vivier (Eure), il fut ordonné en 1817 et curé de la cathédrale d'Evreux, en 1822, après cinq ans de sacerdoce. Nommé évêque de Clermont, le 13 novembre 1833, il fut préconisé le 21 janvier 1834 et sacré le 16 mars suivant par Mgr de Quélen, archevêque de Paris, assisté de Mgr Gallard, évêque de Meaux, et Mgr Blanquart de Bailleul, évêque de Versailles. — Décédé à Clermont-Ferrand, le 24 décembre 1879.

LES CONSECRATIONS EPISCOPALES

à la chapelle des Lazaristes, 95, rue de Sèvres — Paris.

THIBAUT (Charles-Thomas)

23 août 1835. — Né le 24 février 1796 à Montfort-l'Amaury (S. et O.), il étudia au Collège Stanislas et à Saint-Sulpice, et fut ordonné le 26 février 1820. La même année, il fut choisi comme secrétaire et chanoine par Mgr d'Astros, évêque nommé de Bayonne. Le 16 juin 1833, chanoine de Paris, M. Thibaut fut élu au siège de Montpellier le 1^{er} mai 1835, préconisé le 25 juillet et sacré chez les Lazaristes le 23 août 1835, par Mgr de Quélen, archevêque de Paris, assisté de NN. SS. de

Forbin-Janson, évêque de Nancy, et Blanquart de Bailleul,

BEL (Louis)

22 octobre 1865. — Né le 27 septembre 1823 à Castelfranc (diocèse de Cahors), reçu au sém. interne de la Congrégation à Paris, le 23 septembre 1846, il émit les vœux le 24 septembre 1848, et fut placé à Montpellier, puis nommé Supérieur à Alexandrie (1854) et Visiteur de Syrie (1860). En 1865, il fut préconisé évêque d'Agathopolis et vicaire apostolique d'Abyssinie, et sacré à Saint-Lazare le 22 octobre 1865 par Mgr Franchi, archevêque de Thessalonique et Nonce à Florence, assisté de Mgr Massaia, capucin, vicaire apostolique des Gallas, et de Mgr Boutonnet, évêque de Basse-Terre. — Décédé à Alexandrie d'Egypte, le 1^{er} mars 1868.

DE GAFFORY (François-Xavier-André)

6 octobre 1872. — Né à Corte le 17 juin 1810, il fit ses études au Grand Séminaire d'Aix, fut le Vicaire général de ses deux prédécesseurs sur le siège d'Ajaccio (Casanelli et Cuttoli). Nommé évêque d'Ajaccio le 27 février 1872, il fut préconisé le 6 mai et sacré le 6 octobre suivant par Mgr Guibert, archevêque de Paris, assisté de NN. SS. Alouvry, ancien évêque de Pamiers, et Grolleau, évêque d'Evreux. Décédé à Ajaccio le 14 juillet 1877.

CLUZEL (Augustin-Pierre)

8 septembre 1874. — Né le 6 mars 1815 à Montclar, diocèse de Rodez, il fut reçu au séminaire interne le 8 juin 1840 et émit les vœux le 25 décembre 1842. Parti en Perse en 1841, il fut expulsé d'Ourmiah en 1844 et y rentra en 1853. Nommé Préfet apostolique en 1867, il fut promu Archevêque d'Héraclée, Délégué Apostolique en Perse et Administrateur apostolique du diocèse d'Ispahan en 1874. Il fut sacré à Paris, le 8 septembre 1874, par Mgr Guibert, archevêque de Paris, assisté de Mgr Guierry, S. M., vicaire apostolique du Tchekiang, et de Mgr Bray, C. M., vicaire apostolique du Kiangsi. — Décédé le 12 août 1882 à Ourmiah.

PERETTI DELLA ROCCA (Léonard-Cassien)

6 mai 1875. — Né à Ajaccio, le 4 mai 1822, il fut professeur au séminaire, puis vicaire général des deux évêques d'Ajaccio, de Gaffory et Foata. Elu évêque titulaire de Ptolémaïs le 31 mars 1875 et auxiliaire de Mgr de Gaffory, il fut sacré le 6 mai 1875, à Saint-Lazare par le cardinal Guibert, assisté de Mgr de Marguerye, ancien évêque d'Autun, et Mgr Collot, évêque d'Oran. — Il mourut à Ajaccio, le 22 février 1892.

N. B. Il fut écarté de la succession pour avoir protégé un de ses neveux, coupable de meurtre.

De la FOATA (Paul-Mathieu)

11 novembre 1877. — Né à Alizone (Corse) le 14 août 1817, élève du P. Guibert, futur archevêque de Paris, il fut or-

donné en 1845. Vicaire général de Mgr de Gaffory en 1876 et Vicaire capitulaire à sa mort, il fut nommé évêque d'Ajaccio le 21 août 1877, préconisé le 21 septembre, sacré le 11 novembre 1877 par le cardinal Guibert, archevêque de Paris, assisté de Mgr Dutal, évêque titulaire de *Dulconensis*, et de Mgr Couillé, évêque de *Sidonie* et coadjuteur d'Orléans. Intrônisé le 6 décembre 1877, il décéda à Ajaccio, le 3 janvier 1899.

THOMAS (Jacques)

22 juillet 1883. — Né le 11 septembre 1833 à Dax, il fut reçu au séminaire interne le 14 août 1858, et émit ses vœux le 15 août 1860, en présence de M. Etienne. Il occupa les postes de Montpellier (1862), d'Alexandrie (1871), de Visiteur de la province de Perse (1882). Le 30 avril 1883 il était nommé archevêque d'Andrinople, Délégué Apostolique en Perse et Administrateur du diocèse d'Ispahan, et sacré le 22 juillet suivant par le cardinal Guibert, archevêque de Paris, assisté de Mgr Richard, évêque de *Larisse* et coadjuteur de Paris, et de Mgr Freppel, évêque d'Angers.

Démissionné en 1886. Supérieur à la Maison Internationale à Rome en 1893. Visiteur de Provence (1901). Décédé à Dax le 14 décembre 1910.

CROUZET (Jacques)

28 octobre 1888. — Né le 1^{er} avril 1849 à Lansargues, diocèse de Montpellier, il entra dans la Congrégation le 12 octobre 1868, et émit ses vœux le 13 octobre 1870 à Tours, en présence de M. Forestier. Ordonné prêtre le 7 juin 1873, il fut placé la même année à Antoura, et fut nommé supérieur de Damas en 1879. Nommé vicaire Apostolique d'Abyssinie et évêque de *Zéphyre*, il fut sacré le 28 octobre 1888 par Mgr Thomas, C.M., assisté de Mgr Géraud Bray, C.M., vicaire apostolique du Kiangsi, et de Mgr de Peretti, auxiliaire d'Ajaccio. Le 28 octobre 1894, il quittait l'Abyssinie. Par Bref du 16 janvier 1896, il fut transféré au vicariat de Madagascar-Sud (Fort-Daphin) créé le même jour. — Décédé à Fort-Dauphin le 8 janvier 1933.

MONTET (Hilarion)

14 juin 1891. — Né le 29 janvier 1854 à Compeyre (diocèse de Rodez), il entra dans la Compagnie le 2^e septembre 1873, émit ses vœux le 27 septembre 1875, et fut ordonné à Montpellier le 21 décembre 1878.

Le 13 février, il fut nommé archevêque de Béryste et Délégué apostolique en Perse. Il fut sacré le 14 juin 1891, par le cardinal Richard, archevêque de Paris, assisté de Mgr Thomas, C.M., et de Mgr François-Marie Duboin, Spiritain, évêque titulaire de Raphanée. Il démissionna en 1896, et conféra la prêtrise au P. Charles de Foucauld, à Viviers, le 9 juin 1901. — Décédé à Millau le 12 juillet 1921, il fut inhumé à Compeyre, en présence de Mgr de Ligones, évêque de Rodez.

JULIEN-LAFERRIERE (Ludovic-Henri-Marie-Ixile)

25 juillet 1894. — Né à Paris le 7 septembre 1838, fit ses études au Séminaire français à Rome, fut nommé chanoine de la Rochelle qui était son diocèse. Le 29 janvier 1894, il fut nommé par le gouvernement français, évêque de Constantine et préconisé le 8 juillet 1894. Il fut sacré le 25 du même mois par Mgr Bonnefoy, évêque de la Rochelle, assisté de Mgr Etienne Potron, O.F.M., évêque de Jéricho, et Mgr Renou, évêque d'Amiens. — Décédé à Paris le 12 août 1896.

LESNE (François)

28 juin 1896. — Né à Maroué (Saint-Brieuc) le 18 août 1846, il entra dans la Congrégation le 7 décembre 1868, fit les vœux le 11 juin 1871 au Berceau de Saint Vincent de Paul et fut ordonné le 17 juin 1874. Placé en Perse en 1874, il est à Montpellier en 1879, retourne en Perse en 1880, est supérieur à Khosrova en 1889, et le 20 avril 1896 est nommé archevêque de Philoppopolis et Délégué Apostolique en Perse, et sacré le dimanche 28 juin 1896 par le cardinal Richard, assisté de Mgr Antoine Carrie, spiritain, évêque titulaire de Dorvée, vicaire apostolique du Congo français, et de Mgr Benjamin Christiaens, des Frères-Mineurs, évêque titulaire de Colophon, vicaire apostolique du Houps occido-méridional (depuis 1924, de Ichang).

Mgr Lesné mourut à Ourmiah le 11 février 1910.

OLIVIERI (Louis)

18 février 1900. — Né le 27 septembre 1834 à Lerubia, il fut ordonné en 1858, et fut uniquement employé dans le ministère pastoral. Nommé évêque d'Ajaccio, le 7 décembre 1898, il fut préconisé le 14 suivant et sacré le 18 février 1900 par Mgr Lorenzelli, nonce à Paris, assisté de Mgr Thomas, C.M., archevêque d'Andrinople, et Mgr Etienne Potron, O.F.M., évêque de Jéricho. Prélat d'un grand zèle il mourut à Bastia le 17 mai 1903, en cours de visite pastorale.

MONTEIRO (Fernand)

13 octobre 1901. — Né le 22 septembre 1866, à Cachoeira (Rio-de-Janeiro), il fut reçu dans la Congrégation, le 4 juillet 1885, fit les vœux le 5 juillet 1887, et fut ordonné le 23 mars 1890. — Placé à Pétrópolis (1890), puis à Rio-de-Janeiro (1898), il fut nommé évêque de Espirito Santo, en 1901, et fut sacré le 13 octobre 1901 par Mgr Lorenzelli, nonce à Paris, assisté de Mgr Etienne Potron, O.F.M., évêque titulaire de Jéricho et de Mgr Alexandre Le Roy, évêque titulaire d'Alinda, Supérieur général des Spiritains.

Décédé à Victoria (Brésil), le 26 mars 1916.

DE SANTI (Jean-Baptiste)

12 août 1906. — Né le 7 décembre 1846, à Ajaccio, chancelier de l'évêché en 1883, chanoine titulaire en 1902, Vicaire Capitulaire, il est élu évêque d'Ajaccio, le 13 juillet 1906, sacré le 12 août suivant par Mgr Amette, coadjuteur du car-

dinal Richard, assisté de Mgr Henry Altmayer, dominicain, évêque titulaire de Synnade, et de Mgr Philippe Meunier, évêque d'Evreux. — Décédé à Ajaccio, le 12 février 1916.

SONTAG (Jacques)

28 août 1910. — Né le 7 juin 1869, à Dinsheim (Strasbourg), il entra au séminaire interne, le 24 septembre 1887, fit les vœux le 25 septembre 1889, et fut ordonné le 8 juin 1895. — Placé en Perse, à Ourmiah, il fut élu archevêque d'Ispahan et Délégué apostolique en Perse, le 13 juillet 1910, et sacré le 28 août 1910, par le cardinal Amette, archevêque de Paris, assisté de Mgr Montéty, C.M., et de Mgr Edouard-Adolphe Cantel, évêque d'Oran. — Massacré par les Kurdes, à Ourmiah, le 27 juillet 1918.

LASNE (Charles-François)

9 juillet 1911. — Né le 2 février 1868, à Neuville, diocèse de Cambrai, il entra dans la Congrégation, le 4 octobre 1890, fut ordonné prêtre le 30 mai 1896 et placé à Fort-Dauphin. — Le 15 février 1911, il fut élu évêque de Dalba et Coadjuteur de Mgr Crouzet, et sacré par Mgr Montéty, C. M., assisté de Mgr Alexandre Le Roy, Spiritain, et de Mgr Pineau, des Missions Etrangères de Paris, le 9 juillet 1911. — Décédé à Farafangana, le 23 juin 1927.

SÉVAT (Antoine)

30 novembre 1928. — Né à Isle-et-Bardair, diocèse de Moulins, le 15 mai 1878, il fut reçu au séminaire le 7 septembre 1898, et ordonné prêtre le 28 mai 1904. Missionnaire à Madagascar, il fut élu évêque d'Ezerus et Coadjuteur de Mgr Crouzet, le 2 juillet 1928, et sacré à la Maison-Mère le 30 novembre suivant, par le cardinal Dubois, archevêque de Paris, assisté de Mgr de Guébriant, Supérieur général des M.-E. P., et de Mgr Le Hunsec, Supérieur général du Saint Esprit. — Il succède depuis le 8 janvier 1933.

GOUNOT (Albert-Charles)

28 octobre 1937. — Né à Villeurbanne (Lyon), le 6 janvier 1884, il entra dans la Congrégation le 11 décembre 1902, fit les vœux le 1^{er} novembre 1905 et fut ordonné le 25 mai 1907. — Directeur à Dax, puis supérieur à Constantine (1922) et à Montauban, G. S. (1930), il fut élu archevêque de Marcianopolis et Coadjuteur de Carthage, le 14 août 1937. Il a été sacré à Saint-Lazare, le 28 octobre 1937, par le cardinal Verdier, son ancien Supérieur au G. S. de Lyon, actuellement archevêque de Paris, assisté de Mgr Roques, archevêque d'Aix, et de Mgr Elie Durand, évêque de Montauban. Etait présent : Mgr. Lemaître archevêque de Carthage et primat d'Afrique.

ACTES DU SAINT-SIÈGE

Bulles de Monseigneur Charles-Albert Gounot

Pius, Episcopus Servus Servorum Dei, dilecto Filio Carolo Alberto GOUNOT, Congregationis Missionis presbytero, electo coadiutori cum futura successione hodierni Archiepiscopi Carthaginensis et Archiepiscopo titulari Marcianopolitano, salutem et apostolicam benedictionem. Commissum humilitati Nostrae ab aeterno Pastorum Principe supremi apostolatus officium, quo universo christiano orbi praesidemus, onus nobis imponit diligentissime curandi ut ad quamlibet Ecclesiam, sive suo viduatam Pastore, sive suo quidem Praesule provisam, at in eius regimine et administratione auxilio prorsus egenti, tales eligantur Antistites, qui sibi dominicum gregem salubriter pascere, regere et gubernare sciant ac valeant. Cum itaque Nos venerabilem Fratrem Alexium Lemaitre, Archiepiscopum Ecclesiae Carthaginensis, Nobis et Apostolicae Sedi immediatè subiectae, ob justas causas idoneo Coadiutore donare cum iure futurae successionis statuerimus, Te de Venerabilium Fratrum Nostrorum S. R. E. Cardinalium consilio, deque Apostolica Nostra auctoritate, eidem Alexio Archiepiscopo quoad vixerit et suae Ecclesiae Cartaginensi praefuerit, Coadiutorem in ipsius Ecclesiae regimine et administratione tum in spiritualibus tum in temporalibus cum futurae ad illam successionis iure renunciamus et constituimus cum omnibus iuribus et facultatibus, oneribus et obligationibus ad huiusmodi Coadiutores Episcopos de iure spectantibus. Volentes autem Te, ut Coadiutoris officio etiam durante, pontificalia exercere ac cetera pastoralia munera obire valeas, episcopali caractere ac dignitate insignire, de ipsorum Cardinalium consilio, ad titularem Ecclesiam archiepiscopalem Marcianopolitanam in Moesia Inferiore, per b. m. Ionnis Baptistae de Guebriant Archiepiscopi obitum vacantem, Te suprema Nostra auctoritate te eligimus, eiusque Tibi titulum conferimus cum omnibus pariter iuribus et privilegiis, oneribus et obligationibus huic sublimi dignitati inhaerentibus. Praefato vero Alexio Archiepiscopo a suae Ecclesiae regimine et administratione quacumque causa cessante, eidem Ecclesiae Carthaginensi iam ex nunc de Tui persona provisum, Teque illi Archiepiscopum praefectum esse et Pastorem decernimus et declaramus, cauto tamen ut, ad iuris tramitem, tunc eo ipso vacet archiepiscopalis Ecclesia Marcianopolitana, cuius titulum modo Tibi conferimus. Volumus autem ut, ceteris quoque impletis de iure servandis, antequam episcopalem consecrationem recipias et Coadiutoris muneris canonicam capias possessionem, in manibus alicuius quem malueris catholici Antistitis, gratiam et communionem Sedis Apostolicae habentis, fidei catholicae pro-

fessionem ac praescripta iuramenta iuxta statutas formulas emittere, harumque exemplaria, Tui dictique Antistitis subscriptione ac sigillo munita, ad S. Congregationem Consistorialem quantocius transmittere omnino tenearis. In tuam insuper maiorem commoditatem prospicientes, Tibi indulgemus ut extra Urbem libere et licite Episcopus consecrari queas a quolibet catholico Antistite, assistantibus ei duobus aliis catholicis Episcopis, dummodo gratiam ipsi habeant et communionem cum Sede Apostolica. Venerabili itaque Fratri Antistiti quem ad hoc Tu elegeris, episcopalem consecrationem Tibi impertiendi munus ac mandatum per easdem praesentes Litteras committimus. Stricte vero praecipimus ut, nisi prius quae supra diximus fidei professionem et iuramenta emiseris, nec Tu consecrationem ipsam recipere audeas, nec eam Tibi impertiat Antistes a Te electus, sub poenis, si huic Nostro praecepto contravereris, iure statutis. Firmam autem spem fiduciamque concipimus fore ut dextera Domini Tibi assistente propitia, Ecclesia Carthaginensis per tuam pastorem industriam et studium fructuosum, modo etiam Te cum suo Archiepiscopo assidue cooperante, regatur utiliter et maiora in dies spiritualibus ac temporalibus suscipiat incrementa. Datum ex Arce Gandulphi, anno Domini millesimo nongentesimo trigésimo septimo, die quartadecima mensis Augusti, Pontificatus Nostri anno sextodecimo. — A. L.

E. Card. PACELLI,
a Secretis Status.

Joseph WILBERT, dec. prot. ap.

Vincentius BIANCHI-CAGLIESI, prot. ap.

Can. Alfridus LIBERATI, Canc. apost. Adjutor a studiis.

Expedita die septima mensis Septembris Anno sextodecimo.

Alfridus MARINI, Plumbator.

Dominicus FRANCINI, Script. apliceus.

*Bulles de Monseigneur Gounot au Chapitre et Diocèse
de Carthage*

PIUS, Episcopus Servus Servorum Dei, dilectis Filiis Capitulo Cathedralis Ecclesiae, Clero et Populo Archidioecesis Carthaginensis salutem et apostolicam benedictionem. Hodie Nos, de venerabilium Fratrum Nostrorum S.R.E. Cardinalium consilio deque apostolica Nostra auctoritate, dilectum Filium Carolum Albertum Gounot, Congregationis Missionis Presbyterum, venerabili Fratri Alexio Lemaitre, Vestrae Carthaginensis Ecclesiae, Nobis et Apostolicae Sedis immediate subiectae, Archiepiscopo, quoad vixerit et eidem Ecclesiae prae fuerit, Coadiutorem cum iure futurae successionis renunciamus et constituimus, eumque ad titularem Ecclesiam archiepiscopalem Marcianopolitanam elegimus eiusque illi titulum contulimus, ita tamen ut, praefato Alexio Archiepiscopo a ves-

trae Ecclesiae regimine et administratione quacumque causa cessante, iam ex nunc ipsi Ecclesiae de eiusdem Caroli Alberti persona provisum sit, ipseque illi Archiepiscopus praefectus sit et Pastor. De quibus vos omnes hisce Nostris Litteris certiores facimus vobisque in Domini mandamus ut praefatum Carolum Albertum, electum futurum vestrum Archiepiscopum, tanquam patrem et Pastorem animarum vestrarum devote recipientes ac debito prosequentes honore, salubribus illius monitis et mandatis, modo etiam Coadiutoris officio durante, obedientiam praestetis eique reverentiam exhibeatis, ita ut ipse vos devotionis filios et vos eum patrem benevolium invenisse gaudeatis. Volumus autem et mandamus ut, cura et officio Ordinarii qui modo diocesim vestram regit, hae Litterae Nostrae publice perlegantur tum in capitulari conventu, qui primus post eas acceptas habebitur, tum in ipsa Ecclesia Cathedrali ab ambone, primo adveniente die festo a populo de praecepto recolendo. Datum ex Arce Gandulphi, anno Domini millesimo nongentesimo trigésimo septimo, die quartadecima mensis Augusti, Pontificatus Nostri anno sexto-decimo. — A. L.

E. Card. PACELLI
a Secretis Status.

Joseph WILPERT, dec. prot. ap.

Vincentius BIANCHI-CAGNIEST, prot. ap.

Can. Alfridus LIBERATI, Canc. Apost. Adiutor a studiis.

Expedita die septima mensis Septembris Anno sextodecimo.

Alfridus MARRA, Plumbarius.

Dominicus FRANCINI, Script. aplicus.

La Préfecture Apostolique du Tigré

Prot. 167/37. Sacra Congregatio Pro Ecclesia Orientali. Decretum.

Quo facilius animarum salutem Fideique propagationem in regionibus Aethiopiae consulatur, opportunum visum est ad novam inter diversas Missiones, iam ibi existentes vel noviter instituendas, limitum designationem procedere. Quapropter E.E. PP. Cardinales Commissioni Pontificiae ad Catholicas Missiones in novum ordinem in Aethiopia redigendas praepositi in Plenaria Comitibus die 24 mensis Martii vertentis anni habitis, statuerunt novam erigere Praefecturam Apostolicam, eas amplectentem regiones quae sub nomine veniunt *Tigrat*, eisdemque limites habentem ac Commissariatibus Civiles, simul sumpti, qui a locis Aduae, Makallé, Adigrat, Addi-Abbi ac Alo-mata nuncupantur Congregationi Missionis (vulgo Lazzaristi) concedendam, statuta Praefecti residentia in urbe *Adigrat*.

Quam E.E. PP. Cardinalium sententiam in Audientia diei 25 eiusdem mensis et anni S.S.mo Domino Nostro Pio. Div. Prov. PP. XI relata, Ipse Augustus Pontifex benigne ad-

probans ac ratam habens, memoratam Praefecturam Apostolicam de Tigris, de quo supra, erigere dignatus est.

Contrariis quibuscumque minime obstantibus.

Datum Romae, ex Aedibus S. Congregationis pro Ecclesia Orientali die 25 Martii 1937.

F. Eugenius Card. TISSERANT, a Secret.

F. Joannes Rosso Substitutus.

*Mgr Barthelemy Bechis, nommé Préfet apostolique
du Tigré*

Prot. 167/37. Sacra Congregatio Pro Ecclesia Orientali. Decretum.

Cum per decretum diei 25 M. martii, vertentis anni, Sacra haec Congregatio pro Ecclesia Orientali novam Praefecturam Apostolicam de Tigris erexerit in Africa Orientali, in territorio Aethiopiae, regionem amplectente quae limitibus Commissariatuum Civilium a locis Aduae, Makallé, Adigrat, Addi-Abbi et Alomata nuncupatorum circumscribitur, eamque Congregationi Missioni (vulgo Lazzaristi) concedendam statuerit, eiusdem sic constitutae Praefecturae Apostolicae Praefectum nominat Rev. P. Bartholomaeum Bechis Congregationis Missionis, cujus Apostolici zelus, pietatis ac prudentiae praeclara constant testimonia.

Super quibus omnibus a SS.mo D. N. Pio Div. Prov. PP. XI in Audientia diei vigesimae primae Sept., huius anni, ratis habitis ac probatis, praesens conficitur decretum.

Datum ex Aedibus S. Congregationis pro Ecclesia Orientali, in Civitate Vaticana die 21 septembris anno 1937.

Eug. Card. TISSERANT a Secretis

Joseph CESARINI Assessor.

*Mgr Michel Verhoeks nommé Préfet apostolique
de Soerabaja*

SACRA CONGREGATIO DE PROPAGANDA FIDE

DECRETUM

Sacra Congregatio de Propaganda Fide, vigore facultatum sibi a Sanctissimo Domino Nostro Pio Providentia divina Papa XI tributarum spirituali regimini providere cupiens Praefecturae Apostolicae de Soerabaja per praesens Decretum ad suum beneplacitum Praefectum Apostolicum renunciavit. R. P. D. Michaellem Verhoeks e Congregatione Missionis, cum auctoritate ea exercendi quae ad ejusdem Praefecturae gubernium pertinent, juxta praescripta Sacrorum Canonum, necnon peculiarium Instructionum hujus Sacrae Congregationis, et intra

limites Facultatum, quae in folio huic Decreto adnexo exhibentur.

Datum Romae, ex Aedibus Sacrae Congregationis de Propaganda Fide, die 22a mensis Octobris A. D. 1937.

P. Card. FUMASONI-BIONDI, Praef.

Celsus COSTANTINI, Archieppus tit. Theod., Secretarius.

PRECISIONS SUR QUELQUES INDULGENCES ATTACHEES
A LA RECITATION DE SIX PATER, AVE ET GLORIA

Nos Privilèges comme ceux des Filles de la Charité sont toujours valables dans leur ensemble, jusqu'à la révision que Rome prépare et poursuit encore. Cependant quelques points dans ces Privilèges doivent évidemment se conformer aux révolutions expresses, ou aux précisions que détermine l'autorité de l'Eglise par ses différentes Congrégations romaines.

Ainsi pour ceux qui portent le scapulaire bleu de l'Immaculée Conception, les indulgences concédées à la récitation de six Pater, Ave et Gloria se doivent sagement interpréter et comprendre suivant les explications données dans le Décret de la Sacrée Pénitencerie du 22 avril 1933. Dès lors, il faut rectifier en ce sens les explications que portent les pages 73-74 du Recueil des Privilèges et Indulgences à l'usage des Filles de la Charité, édition 1899, et celles que renferment les paragraphes 340-346 de la Collectio Privilegiorum et Indulgentiarum quae S. Sedes Congregationi Missionis benigne concessit. Editio tertia. Parisiis, 1900. — F. C.

DECRET DE LA S. PENITENCERIE
sur les Indulgences attachées à la récitation
des six Pater, Ave et Gloria

De nombreux recueils d'indulgences assurent qu'à la récitation de six Pater, Ave et Gloria sont attachées toutes les Indulgences des sept Basiliques et des Stations de Rome, de la Portioncule, de Jérusalem et de Saint Jacques de Compostelle. Très souvent, il n'y est tenu aucun compte ni du temps ni du lieu, ni de la distinction entre indulgences plénières et indulgences partielles, et l'on n'y mentionne aucune, ou seulement l'une ou l'autre, des conditions ordinaires à observer.

Une telle concession d'Indulgences a été l'objet d'un grand étonnement de la part de beaucoup de personnes, qui ont estimé que répandre ainsi les trésors de l'Eglise, amassés et conservés avec tant de sainteté et de soin, constituait ce qu'ils appelaient une prodigalité exagérée, et a fourni aux doctes l'occasion d'émettre les opinions les plus diverses, tant sur la manière d'interpréter les documents sur lesquels on étayait ces indulgences, que sur le moyen de concilier cette concession avec la pratique du Saint-Siège. C'est pourquoi la Sa-

crée Pénitencerie, souvent interrogée sur la nature et le nombre de ces indulgences, a été d'avis d'en référer au Souverain Pontife, suprême Dispensateur des trésors de l'Eglise, afin qu'il fit connaître sa pensée en cette affaire. C'est pourquoi, après mûr examen de la question, Sa Sainteté, dans l'audience accordée, le 20 janvier dernier, au cardinal Grand Pénitencier soussigné, a daigné ainsi décréter :

Les Indulgences qui dans lesdits Recueils sont attribués à la récitation de six Pater, Ave et Gloria doivent être restreintes de telle façon que les fidèles qui jouissent des faveurs spirituelles mentionnées dans ces mêmes recueils ne puissent gagner qu'une indulgence *partielle de dix années*, chaque fois que dévotement et d'un cœur contrit ils réciteront les dites prières aux intentions du Souverain Pontife, c'est-à-dire pour la paix des esprits, la liberté due partout à l'Eglise, la concorde et la prospérité de toutes les nations. En faisant toutefois cet exercice pendant un mois, on peut gagner une *Indulgence plénière* aux conditions ordinaires.

Toutes les concessions et tous les privilèges précédemment accordés sur ce sujet sont abrogés, nonobstant toutes dispositions contraires.

Donné à Rome, au Palais de la Sacrée Pénitencerie, le 22 avril 1933,

L. Card. LAURI.

I. TEODORI, Secrétaire.

(Traduction Jean-Marie Planchet).

SACRA PAENITENTIARIA APOSTOLICA

(Officium de indulgentiis)

Decretum de quibusdam indulgentiis adnexis recitationi
« Pater, Ave et Gloria » sexies repetitae

In non paucis Indulgentiarum Summariis ad recitationem sex Pater, Ave et Gloria adnexae dicuntur, *toties quoties*, Indulgentiae universae septem Urbis basilicarum, Stationum Romanarum, Portiunculae, Ierusalem et S. Iacobi a Compostella : raro admodum aliqua temporis aut loci habita ratione, nulla inter plenarias et partiales facta distinctione, nulla aut una vel alia solummodo ex suetis conditionibus servata.

Talis tantaque Indulgentiarum largitio non modo haud mediocris admirationis causa existit apud plures, qui opinati sunt nimia hac, ut aiebant, prodigalitate thesauros Ecclesiae, tanta sanctitate ac studio iugiter servatos ac custoditos, quodammodo effundi, sed et ansam viris doctis praebeuit in diversissimas sententias abeundi tum quoad modum documenta interpretandi quibus eadem Indulgentiae inniti dicebantur, tum quoad rationem eandem largitionem cum Sanctae Sedis praxi componendi.

Quam ob rem Sacra Paenitentiaria haud semel de natura et numero harum indulgentiarum quaesita, tandem id consilii cepit ut tota res deferretur Summo Pontifici, Supremo thesaurorum Ecclesiae Moderatori, ut hoc super negotio mentem Suam aperiret.

Itaque Sanctitas Sua, omnibus mature perpensis quae ad hanc rem spectabant, in Audientia infra scripto Cardinali Maiori Paenitentiario die 20 Ianuarii proxime elapsi concessa, decernere dignata est :

Indulgentias, quae in praefatis Summariis adnexae exhibentur recitationi sex *Pater, Ave et Gloria*, ita moderandas esse ut christifideles, qui gratis spiritualibus de quibus in iisdem Summariis fruuntur, Indulgentiam tantum *partialem decem annorum* lucrari valeant quoties saltem corde contrito et devote memoratam recitationem fuderint, ad mentem Summi Pontificis id est pro pace animorum, debita ubique libertate Ecclesiae atque populorum omnium concordia et vera prosperitate : si vero per integrum mensem hoc peregerint Indulgentiam *plenariam*, suetis tamen conditionibus, acquirere queant; abrogatis praecedentibus hac super re concessionibus et privilegiis ; contrariis quibuslibet etiam speciali mentione dignis minime obstantibus.

Datum Romae ex aedibus S. Paenitentiariae, die 22 Aprilis 1933.

L. Card. LAURI, Paenitentiarius Maior.

I. TEODORI, Secretarius.

(Acta Apostolicae Sedis, Tome XXV, 1933, pages 254-255).

*Le Supérieur général de la Mission peut proroger
d'un troisième triennat quelques Supérieures de Filles
de la Charité*

N° 5914/37.

Beatissime Pater

Il Superiore Generale della Congregazione della Missione e della Compagnia delle Figlie della Carità, prostrato ai piedi di Vostra Santità, domanda umilmente la grazia della proroga della facoltà di poter confermare pel solo triennio terzo ed in casi speciali, le Superiore delle Figlie della Carità.

Che della grazia...

Vigore facultatum a SS.mo Domino Nostro concessarum, Sacra Congregatio Negotiis Religiosorum Sodalium praeposita, attentis expositis a Rev.mo P. Oratore, Eidem benigne commisit ut petitam gratiam pro suo arbitrio et conscientia juxta preces concedat *ad quinquennium* quando adsit necessitas servatis ceteris de jure servandis.

Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romae, die 18 Augusti 1937.

fr. L. M. PASETTO, secr.

Valerius DONATI ad. a studiis

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

76. Bonnéry (Paul-Charles), pr., 23 oct. 1937, à Paris (Maison-Mère) ; 75 ans d'âge, 52 de vocation.
77. Manzella (Jean-Baptiste), pr., 23 oct., à Sassari ; 82, 50.
78. Mgr Schraven (François), évêque, 10 oct., tué à Tchengtinfou ; 64, 43.
79. Charny (Lucien), pr., 10 oct., tué à Tchengtinfou ; 55, 33.
80. Ceska (Thomas), pr., 10 oct., tué à Tchengtinfou ; 65, 47.
81. Bertrand (Eugène) pr., 10 oct., tué à Tchengtinfou ; 32, 14.
82. Wouters (Gérard), pr., 10 oct., tué à Tchengtinfou ; 26, 9.
83. Geerts (Antoine) coadj., 10 oct., tué à Tchengtinfou ; 62, 37.
84. Prinz (Ladislas), coadj., 10 oct., tué à Tchengtinfou ; 28, 8.
85. Bores (Louis), pr., 31 oct., à Murguia ; 56, 38.
86. Hertault (Ernest) pr., 9 déc., à Paris (Maison-Mère) ; 73, 44.
87. Laquintana (Daniel) pr., 31 oct., à Manille ; 59, 42.
88. Schmitz (Michel), coadj., 24 déc., à Auchen-Forst ; 72, 50.
89. Walsh (Daniel), pr., 26 déc., à Cork ; 75, 50.

NOS CHÈRES SŒURS

- Anne Charpentier, à Versailles ; 78, 54.
Teresa Vallet, à Turin ; 45, 23.
Lucie Rostagno, à Rescia ; 75, 55.
Sophie Novati, à Turin ; 45, 17.
Chirrina Picone, à Marigliano ; 72, 50.
Marie Cresak, à Hotemez ; 30, 5.
Rosario Gomez, à Vinnadel Mar ; 71, 44.
Capitolina Alegre, à Cehegin ; 34, 9.
Jeanne Trottier, à La Levade ; 56, 37.
Maria Lopez, à Madrid ; 52, 31.
Maria Villard, à St-Denis ; 35, 7.
Juana Idoy, à Madrid, 62, 40.
Tertuliana Soares, à Rio de Janeiro ; 71, 48.
Maria Gomes, à Rio de Janeiro ; 38, 12.
Angèle Neuville, à Paris (Maison-Mère) ; 54, 27.
Marie Delépine, à Alexandrie ; 73, 46.
Maria Delatte, à Alghero ; 40, 19.
Rosa Mancini, à Sienne ; 72, 53.
Françoise Novak, à Menges ; 51.
Justine Zdesar, à Hometez ; 31, 13.
Mary Nalsh, à Belfast ; 73, 48.
Thérèse Juhasz, à Klotildiget ; 62, 33.
Julienne Czink, à Pecs ; 29, 7.
Madeleine Sasia, à Montolieu ; 65, 46.
Mechtilde Lumpert, à Salzbourg ; 83, 57.
Camille Kronenberg, à Pulstuk ; 73, 49.
Catherine Lee, à la Nouvelle-Orléans ; 82, 60.
Ernestine Mougeot, à Montolieu ; 85, 65.

Marie Baillet, à Montpellier ; 74, 49.
Jeanne Langlade, à Trévoux ; 90, 66.
Godelieve de Kerchove, à Wuestwézel ; 23, 2.
Thérèse Konrad, à Dull ; 75, 56.
Marie-Anne Joyeux, à Château-l'Evêque ; 86, 61.
Félicie Bayle, à Château-l'Evêque ; 66, 42.
Victoire Delesvaux, à Château-l'Evêque ; 77, 55.
Emilie Rollet, à Clermont l'Hérault ; 54, 33.
Marie Fuches, à Salzbouurg ; 34, 16.
Hortense Pages, à Montolieu ; 67, 46.
Jeanne Landsman, à Montolieu ; 67, 46.
Marie Detouche, à Glichy, 83, 62.
Catherine Reymondon, à Ardres ; 85, 52.
Louise Behague, à Bézier, ; 75, 52.
Anna Mounaut, à Château-l'Evêque ; 81, 59.
Teresa Pedone, à Naples ; 79, 56.
Hilaria Arenada, à Valparaiso ; 89, 64.
Angela Goni, à Manille ; 75, 55.
F'orentina Jaen, à Madrid ; 66, 48.
Elvira Benedicto, à Madrid ; 64, 46.
Josefa Espelosin, à Cadiz ; 85, 58.
Juliana Casaceca, à Valladolid ; 85, 61.
Maria Costa, à Sienne ; 75, 54.
Graziella Pucci, à Arezzo ; 58, 37.
Héloïse Dupuis, à La Teppe ; 86, 51.
Ladislase Betka, à Chelno ; 23, 2.
Maria Benedetti, à Monistero ; 77, 57.
Marie Nier, à Marseille ; 88, 53.
Hirma Fau, au Raincy ; 68, 35.
Léonie Caménen, à Erquy ; 48, 24.
Denise Thirifays, à Montolieu ; 36, 9.
Maria Aristizabal, à Popayan ; 34, 6.
Sophie Blonska, à Hulparkois ; 62, 39.
Apollonie Pratponik, à Vienne ; 49, 29.
Anne Votsch, à St-Polten ; 68, 42.
Michellini Rosa, à Sienne ; 40, 17.
Hannah Magrane, à Dublin ; 89, 62.
Madeleine Schou, à Alger ; 43, 16.
Marie Coudrin, à Paris (Saint-Médard) ; 80, 60.
Catherine Seille, à Moissac ; 63, 41.
Marguerite Gauciere, à Neuilly ; 55, 31.
Marie Paratre, Royan ; 75, 52.
Maria Moineau, à Buenos-Ayres ; 88, 65.
Clotilde Catafago, à Beyrouth ; 67, 45.
Brigitte Lorber, à Ljubljana ; 54, 30.
Marie Halan, à Oradea ; 56, 36.
Lucie Delemer, à Paris (Maison-Mère) ; 68, 40.
Marie-Louise Pellissier, à Gaillac ; 71, 46.
Etiennette Ferrage, à Briançon ; 30, 5.
Marie Royon, à Agen ; 66, 40.
Marie Mirzan, à Bébels ; 83, 52.
Françoise Laroque, à Bordeaux (St-André) ; 83, 60.

- Marie Cingal, à Beyrouth ; 71, 47.
Emilie Embacher, à Salzbourg ; 72, 50.
Elisabeth Fuchs, à Salzbourg ; 62, 37.
Rose Szabo, à Klotildliget ; 45, 13.
Marguerite Gasco, à Luserna ; 82, 61.
Antonia Mendivil, à Teran ; 78, 57.
Concepcion Varela, à Grenade ; 26, 7.
Modesta Tirapu, à Burges ; 60, 40.
Amparo Solsona, à Santander ; 61, 33.
Marie Salles, à Marseille (Grande Miséricorde) ; 85, 65.
Antoinette Brenier, à Rouen (Sainte-Madeleine) ; 46, 24.
Alexina Coiscault, à Montolieu ; 37, 9.
Joseph Mathie, à Luçon ; 82, 63.
Vittoria Ballerini, à Naples ; 65, 44.
Elisabeth Kovesdy, à Budapest ; 77, 46.
Johanna Streitberg, à Cologne ; 69, 45.
Victoire Dec, à Lwow ; 55, 34.
Albine Fezendier, à Montolieu ; 64, 43.
Marie Brique, à Montolieu ; 64, 42.
Marie Bonneaud, à Soissons ; 94, 70.
Catharine Perkins, à la Nouvelle-Orléans ; 83, 59.
Maria Ghisellini, à Cagliari ; 73, 54.
Maria Vassalo, à Luserna ; 80, 61.
Léonilde Ceccarelli, à Sienne ; 66, 41.
Maria Cassissa, à Sienne ; 76, 55.
Teresa Gagnano, à Rome ; 69, 43.
Angela Illuzi, à Naples ; 70, 47.
Concetta Nicastro, à Naples ; 64, 36.
Gilberte Leveque, à Andrimont ; 26, 4.
Angele Litwin, à Cracovie ; 48, 29.
Agnès Nowak, à Lwow ; 55, 34.
Marthe Stopka, à Stryj ; 38, 8.
Marie Bartoss, à Malacky ; 65, 48.
Marie Kolar, à Rimaska-Sobota ; 73, 56.
Antonia Stiskala, à Trencin ; 46, 25.
Gabrielle Beghin, à Paris (Hôpital Saint-Michel) ; 48, 24.
Louise Hannezo, à Fresnes ; 86, 59.
Amalia Hofer, à Salzbourg ; 80, 57.
Catherine Sonneck, à Eger ; 83, 62.
Johanna Corbett, à Nashville ; 82, 57.
Ellen Dooling, à Milwaukee ; 83, 65.
Anastasie Boccignone, à Luserna ; 66, 45.
Maria Souza, à Bahia ; 75, 53.
Amelia Teixeira, à Petropolis ; 90, 73.
Benvinda Borges, à Recife ; 43, 20.
Maxima Lorenz, à Barcelone ; 32, 11.
Segunda Gil, à Algorta ; 60, 40.
Elvira Puerta, à Oviedo ; 48, 26.
Magdalena Villamartin, à Jerez ; 79, 53.
Catalina Mainer, à Valdemoro ; 73, 48.
Enriquita Soto, à Burges ; 59, 30.
Ventura Arrieta, à Cadix ; 55, 32.
Elicia Garcia, à Alcalá de Guadaira ; 61, 36.

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

LIVRE IV. — DE 1874 à 1918

CHAPITRE XLIII. — M. Boré supérieur général (*suite*).

SOMMAIRE. — La Province de Champagne.

La province de Champagne doit être chère au cœur des enfants de Saint Vincent, car notre Saint fondateur y a vécu et travaillé, d'abord avant de fonder la Congrégation lorsqu'il était Aumônier des Gondi à Montmirail, puis plus tard quand il y donna des missions, y fonda des charités. Plus tard encore il fut le grand bienfaiteur de la Champagne ravagée par la guerre et il mérita d'être appelé le sauveur de la province, le père de la patrie par les échevins d'une ville de ces contrées.

La province civile de Champagne comprenait la partie de la France qui s'étend entre la Picardie et la Lorraine. Elle avait en divers lieux des noms suggestifs : Champagne pouilleuse, Champagne humide, Brie, etc. La capitale en était Troyes. On la démembra en 1790 et on en forma les départements de l'Aube, de la Haute-Marne, de la Marne, des Ardennes et une partie des départements de Seine-et-Marne, d'Yonne et même de Meuse et des Vosges.

La province lazaristique de Champagne remonte au début de la Congrégation en 1642, et il est regrettable qu'elle ait disparu comme la Picardie de notre catalogue actuel. A ses débuts, elle ne comprenait que deux maisons Toul et Troyes. En 1661, à la 1^{re} Assemblée générale, nous voyons figurer M. Jean de Horgny comme 1^{er} Assistant de la Congrégation de

LIBRARY
ST. MARY'S SEMINARY.
PERRYVILLE, MISSOURI

la Mission et comme Visiteur de la Champagne. En 1668, M. Jean Watebled a la direction de la province. En 1679, la province de Champagne demande qu'on fasse changer de maison, tous les trois ans, non seulement les supérieurs comme cela se faisait, mais aussi les confrères. Le Supérieur général répondit que c'était difficile, mais cependant qu'on le ferait le plus qu'on pourrait. La même Assemblée provinciale se plaignait (déjà !) qu'on ne préparait pas suffisamment les prêtres aux fonctions, et le Supérieur général rappelait les députés au sens de la réalité en leur disant que, dans notre Congrégation, comme dans les autres, il n'y avait pas que des phénix, qu'il y avait du fort et du faible, des membres valides et des membres malades et que chacun trouvait de quoi s'occuper et faire du bien.

La circulaire de 1682 change le Visiteur M. Dupuich, qui faisait très bien, ainsi qu'un certain nombre d'autres visiteurs, et elle donne comme unique raison de ce changement, que les visiteurs ne sont pas établis à vie, comme le Supérieur général, mais qu'ils sont *ad tempus*.

L'assemblée provinciale de 1717 adressa des remontrances respectueuses au Supérieur général, se plaignant qu'il n'envoyait pas, dans les séminaires de la province, des sujets assez capables, et M. Bonnet répondit : « Nous avons parcouru, Messieurs les Assistants et moi, tous les séminaires de votre province et nous les trouvons tous bien fournis de bons régents, très capables dans leurs fonctions. » La même assemblée se plaignait qu'il y avait des supérieurs qui voulaient tout faire et qui ne laissaient pas leurs confrères remplir leur office ; et le digne Supérieur général, qui faisait souvent par lui-même des visites canoniques, soit chez les Missionnaires, soit chez les

Sœurs, avait que sur ce point l'assemblée avait raison : « Nous l'avons remarqué nous-même dans nos visites, dit-il » ; et il promet d'y veiller et de recommander aux Supérieurs de laisser plus de liberté et de faire plus confiance à leurs officiers, se rappelant qu'ils sont la tête de leur maison, mais qu'ils n'en sont pas le corps. » La même assemblée redisait aussi le refrain qu'on entendra souvent, que les sujets ne sortaient pas de Saint-Lazare suffisamment formés, et le vigilant Supérieur répondait que, dans un corps, il y a des membres très inégaux ; que les hommes se forment peu à peu dans les œuvres ; et que ce manque de formation dont on se plaint, vient surtout des supérieurs qui, au lieu de former leurs confrères, veulent tout faire et se plaignent à Paris que leurs confrères ne sont bons à rien.

En 1759, parmi les autres postulata de l'Assemblée provinciale, signalons celui qui demande qu'il y ait dans la province une maison où l'on puisse envoyer aux frais de la province les confrères qui auraient besoin de soins ou de repos, v. g. Montmirail ou Dijon.

Nous arrivons ainsi en 1789. A cette époque la Champagne comptait 11 maisons :

1 ^o Toul : Mission, Séminaire, Paroisse	1635
2 ^o Troyes : Mission, Séminaire	1638
3 ^o Sedan : Mission, Séminaire, Paroisse	1643
4 ^o Montmirail : Mission	1643
5 ^o Metz (Sainte-Anne) : Mission, Séminaire	1661
6 ^o Sens : Séminaire	1675
7 ^o Auxerre : Séminaire	1680
8 ^o Châlons-sur-Marne : Séminaire	1681
9 ^o Dijon : Mission	1682
10 ^o Metz (Saint-Simon) : Séminaire	1763
11 ^o Nancy : Séminaire	1780

Il est question en 1725 de Notre-Dame de l'Epine (Paroisse, Séminaire, Mission et Pèlerinage). On ne voit pas ce nom sur la liste officielle des maisons

de 1789, rédigée par M. Hanon, en 1809, et cependant il est indiqué par la France Ecclésiastique de 1786.

Quelle était la résidence du visiteur avant la Révolution ? On ne le sait pas exactement avant 1736. A partir de cette époque, il réside à Châlons en 1736, à Metz en 1747, à Sens en 1759, à Toul en 1762, à Sedan en 1778.

Après la Révolution, la province de Champagne n'est représentée ni à l'Assemblée de 1829 ni aux suivantes jusqu'en 1874 ; elle ne paraît au Catalogue qu'en 1870, et elle comprend alors les maisons de Sens, Grégy, Sainte-Rosalie, Meaux (petit et grand séminaires), Reims et Saint-Walfroy ; en 1874, le Catalogue y ajoute Drancy et Val-des-Bois.

Nous arrivons maintenant au P. Boré. La province renferme alors toutes les maisons qui viennent d'être indiquées, sauf Sainte-Rosalie et Drancy qui ont été restituées à l'Ile-de-France. En 1876, elle s'augmentera de Troyes. Nous allons raconter l'histoire de ces maisons de 1874 à 1878, après avoir parlé du Visiteur de la province, M. Pierre Mourrut.

Ce digne confrère a été un des hommes qui ont fait le plus d'honneur à la petite Compagnie pendant le XIX^e siècle. Il était né à Bages (diocèse de Carcassonne), en 1822, le 1^{er} novembre, jour de *Tous les Saints*, heureux présage de la grande sainteté qu'il devait acquérir. Quand il mourra, 73 ans plus tard, bien loin de son village natal, le maire de la commune de Bages déposera sur son cercueil, au nom de la population entière, une grande et magnifique couronne. M. Mourrut appartenait à une famille pauvre, laborieuse et chrétienne. Il dira dans son testament : « Je suis entré dans la Communauté des prêtres de la Mission, n'ayant en propre que les habits que je

portais sur moi, un Bréviaire, un Nouveau Testament et une *Imitation de Jésus-Christ*. » A la mort de ses parents, il eut pour tout héritage la somme de 3.500 francs qu'il s'empressa de dépenser en bonnes œuvres, en sorte qu'à sa mort il ne lui restait rien à léguer à personne.

Il avait été ordonné diacre le 21 décembre 1844 ; il entra dans la petite Compagnie, 10 jours plus tard, le 31 décembre. Après 9 mois de séminaire, il fut ordonné prêtre, le 20 septembre 1845 et placé aussitôt à Sens où il devait rester 50 ans, moins quelques mois. On préparait de grandes fêtes pour ses noces d'or, mais M. Mourrut rendit son âme à Dieu peu de temps avant, sans doute pour échapper à tous ces hommages que sa modestie redoutait.

Il fit les vœux à Sens en présence de M. Lacombe. De 1845 à 1856, il fut un professeur vénéré de ses élèves et de ses confrères. Parmi ses élèves, il faut citer surtout Mgr Rouger qui l'avait choisi comme directeur et qui lui doit sa vocation de Lazariste ; non pas que M. Mourrut ait fait la moindre pression sur son jeune dirigé ; mais la sainteté du directeur-professeur avait tellement enthousiasmé le jeune Rouger, qu'il se résolut d'être de la Congrégation d'un tel saint, et il persista malgré les luttes héroïques qu'il eut à soutenir pour obtenir l'autorisation de ses parents. D'autres vocations non moins solides et belles sont dues aux seuls exemples de M. Mourrut. Parmi les professeurs qui ont témoigné la plus grande estime et affection pour M. Mourrut, il faut citer M. Allou qui fut plus tard assistant de la Congrégation.

« A peine arrivé à Sens, jeune encore (M. Mourrut n'avait que 23 ans), sa piété profonde, sa maturité précoce, sa bonté et sa douceur lui gagnèrent tous les cœurs ; (c'est l'archevêque de Sens qui lui dé-

cerne cet éloge). Le même continue ainsi : « Pendant un demi siècle, soit comme directeur, soit comme supérieur, il remplit son difficile et périlleux ministère avec un dévouement admirable ; il a été le modèle des lévites, des prêtres et de ses confrères ; il a joui de notre confiance et de celle de tous les archevêques ; c'était l'homme de Dieu et du prochain ; l'homme de prière et de conseil ; toujours assidu aux labeurs incessants de la direction des séminaristes ; jamais de loisir ni de repos ; tout à tous ; imitateur de Jésus-Christ ; aimé des prêtres, il était d'une régularité parfaite ; il se faisait un point d'honneur d'être l'homme de la règle et du devoir ; tout dans ses fonctions, ses travaux, sa vie, était prévu et réglé jusqu'aux moindres détails. »

Il fut nommé supérieur en 1856 ; nous le verrons à l'œuvre plus loin à ce point de vue ; il fut aussi chargé de la direction de plusieurs communautés religieuses ; il visitait fidèlement les maisons des Filles de la Charité de la région ; il confessait beaucoup de personnes de la ville, en particulier les membres de la Conférence de saint Vincent de Paul. Voici ce que la *Semaine Religieuse de Sens* disait de lui à sa mort : « Il était très populaire à Sens ; tous le connaissaient et le vénéraient ; ses allures simples, toujours empreintes de dignité, son visage souriant, sa pauvreté, son union à Dieu » mettaient comme une auréole autour de son front. Citons quelques passages d'un journal local : « Nous avons perdu un saint ; le saint est mort, voilà ce que disent les Sensonnais ; il a pris un soin jaloux de cacher sa vie dans l'ombre et cependant il s'en échappait à son insu mille rayons révélateurs » ; le journal parle de sa pauvreté, de son humilité, de sa simplicité, de son calme inaltérable ; il continue : « Nous avons tou-

jours trouvé en lui un mélange harmonieux de sagesse et de bonté, de douceur et d'énergie, de profonde abnégation et de parfaite grandeur d'âme, une nature riche couronnée par une grâce incomparable, un parfait oubli de lui-même, un amour ardent de Dieu et des hommes » ; le journal s'excuse, lui laïque, de juger les vertus ecclésiastiques, mais il dit : « Il est difficile de trouver un type sacerdotal plus achevé. » « Tous, continue-t-il, croyants et incrédules, l'estimaient et l'aimaient ; on n'a jamais entendu la moindre parole contre lui ; c'était une physionomie à part, avec son visage austère et bienveillant, son front large et pensif, orné d'une belle couronne blanche, son bon et doux sourire. Il était connu et aimé des pauvres. »

Le 15 décembre 1874, il fut nommé visiteur de Champagne à la place de M. Denis qui devenait visiteur de l'Ile-de-France. Il fut fidèle à visiter ses maisons régulièrement ; sa venue était toujours un réconfort, un encouragement ; il était d'une discrétion remarquable ; on pouvait se confier en lui sans craindre les indiscretions ; on ne savait qui avait signalé ceci ou cela ; aussi ses visites, loin de troubler la maison, laissaient la paix et un parfum d'édification ; nous ne lui reprocherions qu'une chose (puisqu'il faut signaler aussi les imperfections), c'est que ses ordonnances de visites n'étaient pas très bien écrites et quelquefois raturées. Nous aurons occasion en parcourant les maisons de Champagne de signaler ici ou là quelques-unes des sages recommandations de M. Mourrut visiteur.

Il nous faut parler tout d'abord d'un événement qui intéressa toute la province et qui doit être traité à part ; nous voulons parler de l'espèce de Congrès des Séminaires qui se tint deux fois dans la province

sous le généralat du P. Boré, M. Mourrut étant visiteur. Qui eut l'initiative de ces réunions ? Il est assez difficile de le savoir ; on peut dire que c'était dans l'air, que tout le monde le désirait, ou du moins un grand nombre de confrères, car il y eut quelques opposants, comme nous le verrons. Dans tous les cas, ce fut M. Girard, supérieur de Meaux (dans la province de Champagne) qui attacha le grelot. Le P. Boré lui répondit le 24 mai 1875 : « Le conseil a trouvé fort beau le projet de conférence qui lui a été soumis, mais on craint qu'il ne soit pas réalisable. Je vous autorise à essayer et à inviter les confrères (des séminaires), mais je ne fais à personne l'obligation d'accepter l'invitation ; que les confrères de bonne volonté vous aident à réaliser votre projet et puis nous verrons. Veuillez me tenir au courant de ce que vous ferez ; car pour moi, je désire de tout mon cœur que vous réussissiez. »

Il était convenu que cette réunion qui devait se tenir à Meaux devait être présidée par M. Mourrut, visiteur. On lança donc des invitations, même en dehors de la province ; tous les supérieurs de séminaire accueillirent favorablement l'invitation et promirent d'y venir ou d'y envoyer quelques-uns de leurs confrères. Il n'y eut (à notre connaissance) que M. Sudre qui déclina l'invitation. Sa lettre mérite d'être citée : elle nous fait connaître le caractère de celui qui à cette époque voyait aussi de mauvais oeil le séjour des séminaristes de Cambrai au Séminaire académique de l'Institut catholique de Lille. « Je ne suis pas partisan (de cette réunion). Pourquoi discuter sur des choses secondaires lorsque des choses fondamentales doivent appeler toute notre attention ? Qu'on cherche d'abord à faire pratiquer les règles communes, spécialement le chapitre 2... ce qui nous

manque le plus, c'est non pas d'apprendre ce que nous avons à faire, mais de mettre en pratique ce que nous savons. Depuis plus de deux siècles, les Assemblées générales ont réglé comment les Missionnaires devaient se comporter dans leurs fonctions. » La lettre se terminait par cette phrase : « Je regarde ces conférences comme de pieuses fantaisies ; donc vous ne pouvez pas compter sur moi. »

Le Congrès, ayant l'assentiment du Supérieur général et l'acceptation d'un grand nombre de supérieurs ou directeurs, fut fixé au 21 juillet 1875. M. Mourrut visiteur se préoccupa du bon succès de la réunion. Ayant appris que MM. Mailly et Hurault de Paris se proposaient d'assister au congrès, il craignit, vu le caractère connu de ces deux confrères, qu'ils ne vinssent comme il l'écrivit au P. Boré plutôt « pour plaisanter ». Nous ignorons si ces deux Messieurs vinrent en réalité, car dans le compte-rendu de la réunion que nous allons analyser, on ne mentionne pas le nom de ceux qui furent présents, pas même de ceux qui intervinrent dans la discussion ; on se contente de dire chaque fois : « Un confrère, un autre confrère » ; c'est une lacune regrettable. Venons-en maintenant à la réunion elle-même. Elle dura 5 jours, du 21 au 25 juillet 1875.

On peut ramener les questions traitées à deux chefs principaux : l'enseignement et l'éducation. Les confrères des grands Séminaires doivent être des professeurs et des directeurs.

Pour ce qui est de l'enseignement, on aborda d'abord la question des auteurs suivis. Chacun donna son avis librement et il y eut des divergences assez grandes au point de vue de l'appréciation de ces auteurs. D'abord pour la théologie, les manuels suivis sont ceux de Bouvier, Vincent, Bonal, Schouppe,

Perrone et le petit Billuart, surtout les trois premiers. Voici les idées émises : Bouvier serait à compléter ; on peut cependant en tirer parti ; sa théologie dogmatique laisse à désirer, les thèses ne sont pas bien énoncées ; il néglige trop les preuves de raison. Sur Vincent, grand désaccord d'idées : d'après les uns, il l'emporte sur Bouvier, il a plus d'ordre, de clarté, de précision ; d'après d'autres, Vincent et Bouvier, c'est la même chose ; d'après un troisième groupe, Vincent est médiocre, Bouvier est plus clair. Bonal semble être l'auteur le plus suivi alors : ici encore opposition d'idées : 1^{er} groupe : Bonal est supérieur aux deux autres ; il a l'avantage de reproduire fidèlement Billuart, Suarez, Saint Thomas ; 2^e groupe : Bonal est obscur, diffus. Nous avons déjà vu dans le chapitre précédent qu'en présence de cette divergence d'idées, un certain nombre de confrères se ralliaient à cette pensée d'avoir un auteur à nous, l'auteur de la Congrégation de la Mission et de rajeunir pour cela le vieux Collet du XVIII^e siècle.

En philosophie, il y a moins de divergences dans les appréciations des auteurs. Tout le monde trouve que Manier est insuffisant, qu'il a des tendances au cartésianisme, que sa métaphysique est défectueuse ; que Liberatore a une doctrine solide mais que sa forme ne plaît guère et qu'il est obscur. La majorité semble préférer Sanseverino, comme plus facile et plus clair.

Quoi qu'il en soit, il fut bien entendu qu'il ne faut rien changer sans l'assentiment des évêques, et qu'il faut bien se garder de critiquer le manuel suivi, devant les séminaristes qui n'ont que trop tendance à se dégoûter de l'auteur qu'ils ont.

Après le manuel, vint la manière de l'enseigner. Chacun approuva fort les bons conseils du Directoire ;

et les confrères insistèrent, suivant leurs tempéraments et leur expérience, sur telle et telle méthode. L'un vanta la méthode stratégique : stimuler l'intelligence, piquer la curiosité, interroger fréquemment les forts et les faibles, argumenter, poser des objections ; un autre fit l'éloge de la méthode expositive, il dit que la méthode polémique est bonne pour les élèves intelligents, mais qu'elle ne profite pas aux élèves médiocres ; il soutint que le meilleur professeur est celui qui parle le moins ; celui-ci désira une grande passion pour la vérité dans le professeur ; tout le monde parla suivant son tempérament mais cependant il y eut accord sur les choses essentielles, en particulier sur le Directoire. Il n'est pas donné à tout le monde de rendre la classe intéressante ; il est requis qu'elle soit utile, et pour cela le professeur doit bien posséder sa matière ; il doit user des divers moyens sur lesquels on s'entendit : les sabbatines, les thèses, les dissertations, les examens, les repasses. Ce n'est pas tout d'apprendre, il faut surtout retenir. On ne sait vraiment pour le ministère que ce que l'on a retenu et on ne retient vraiment que ce que l'on repasse.

Pour ce qui est de l'éducation, il est intéressant de noter ce que les professeurs et supérieurs disaient de leurs séminaristes en 1875 : « En général les élèves n'ont pas reçu une éducation chrétienne sérieuse ; ils viennent au petit et au grand séminaires, parce que M. le Curé s'est occupé d'eux, leur a fait du bien ; les parents ont laissé faire, surtout quand il ne fallait pas ouvrir la bourse. Ils ont peu l'esprit de foi ; quand nous leur parlons de la vie surnaturelle, de la grâce, ils ne comprennent pas, ils ne voient pas les conséquences pratiques que l'on peut tirer. Il faut compatir à leur état et les amener peu à peu à la pra-

tique de la vertu. L'esprit de foi, dit un confrère, manque surtout aux jeunes gens des séminaires qui avoisinent Paris. D'ordinaire, ils sont méfiants vis-à-vis de leurs directeurs. L'éducation laisse à désirer dans les Petits séminaires, dit un autre confrère. Bref, l'ensemble des appréciations paraît un peu pessimiste et sombre, et cependant nous sommes en 1875, avant les lois et les écoles laïques. Le visiteur, M. Mourrut, conclut la séance par des conseils très sages, il recommanda une grande bonté pour les séminaristes : « Il faut tenir compte du milieu où vivent nos jeunes gens : acceptons-les tels qu'ils sont ; sachons gagner leurs cœurs, soyons indulgents à leur égard. Ils peuvent être légers la première et même la seconde année de leur grand séminaire, patientons. On voit des séminaristes dissipés devenir d'excellents prêtres. »

Toute une séance du Congrès roula sur les récréations. Tout le monde fut d'accord sur la grande utilité qu'il y a pour tous dans le fait de se mêler aux séminaristes. Cela fait aimer les directeurs, en qui les séminaristes voient alors vraiment des amis et des pères. Il faut se présenter aux séminaristes avec grande ouverture de cœur, beaucoup d'affabilité. Cependant il faut prendre garde à ne pas parler contre les curés, les chanoines, les vicaires généraux, l'évêque surtout, et ne pas permettre que les séminaristes manquent à la prudence et à la charité dans leurs paroles ; il faut les reprendre alors, mais toujours avec grande politesse et aimable douceur. S'il faut aller avec les séminaristes en récréation, il faut cependant se rappeler que les directeurs sont confrères et qu'ils vivent en communauté ; par conséquent il est bon, très bon, de se voir en récréation ensemble : *bonum et jucundum habitare fratres in unum*. Si les directeurs vont toujours avec les séminaristes, adieu

la vie fraternelle ; il faut donc mêler agréablement les relations avec confrères et celles avec séminaristes.

Oportet haec facere et illa non omittere.

La direction spirituelle fit aussi l'objet d'une séance. On y recommanda fort l'esprit de foi, la patience, la prière, le silence. Il faut aimer beaucoup nos fils spirituels, mais cependant ne pas se laisser aveugler par son affection et par conséquent ne pas prendre leur défense au conseil envers et contre les autres. C'est une sage coutume à retenir qu'au conseil le directeur ne parle jamais de ses pénitents, ni en bien ni en mal, et qu'il n'a pas voix délibérative pour les appels aux ordres. M. Mourrut termina le congrès par une pieuse exhortation dans laquelle il se réjouit de l'esprit de famille, de l'esprit de saint Vincent qui avait animé toutes les séances.

L'année suivante 1876, le congrès se tint de nouveau à Meaux, du 20 au 23 juillet ; mais cette fois il fut présidé par M. Girard, supérieur du grand Séminaire de Kouba (le Père Eternel). Au dernier moment, M. Mourrut qui devait présider fut empêché et il offrit la présidence au visiteur d'Algérie. Celui-ci dira dans le cours du congrès qu'il était d'abord peu sympathique à ces réunions, mais qu'il était maintenant converti et que l'année suivante il en tiendrait de semblables à Alger.

. Nous ne nous appesantirons pas sur chacune des séances ; ce serait sortir du cadre restreint que nous devons nous imposer. Signalons seulement quelques conseils donnés à ceux qui arrivent dans un Grand séminaire : 1° conquérir la bienveillance des autorités religieuses, civiles et militaires en allant leur présenter ses hommages auxquelles elles sont très sensibles. (Il y avait alors beaucoup plus de relations que maintenant avec les autorités civiles et militaires

de la ville) ; 2° consulter le supérieur et les confrères qui ont l'expérience de la maison et peuvent donner des conseils appropriés ; 3° ne pas ajouter foi à tout ce qu'on dit contre la maison dans laquelle on est envoyé ; 4° ne pas critiquer en arrivant tout ce qui se fait, en comparant soit avec la Maison-Mère, soit avec la maison d'où l'on vient ; il y a dans chaque maison des coutumes qu'il faut respecter, et nous dépendons des évêques pour la marche du séminaire. Bien des choses choquent au début qui ensuite sont reconnues raisonnables ; 5° ne pas faire trop ni toujours l'éloge de la maison d'où l'on vient ; 6° ne pas précipiter son jugement sur les séminaristes ; ce que l'on prend quelquefois pour du mauvais esprit n'est souvent que de la légèreté ; 7° faire ce que l'on recommande à tous les supérieurs : la première année, regarder et écouter ; la deuxième année, réfléchir, et la troisième seulement, agir et encore avec prudence ; 8° aimer tout de suite les séminaristes ; leur montrer qu'on les aime, qu'on veut leur bien ; se dévouer pour eux corps et âme, etc. etc.

Ce tout petit résumé montre le bon esprit dans lequel se tint ce congrès. Tous avouèrent qu'ils avaient appris bien des choses : les jeunes et aussi les anciens. En somme, c'était le germe de ce qui devait se développer plus tard sous la forme des congrès des directeurs de Grands séminaires de France qui ont disparu depuis quelques années ; c'était aussi (car à Meaux, on admit des professeurs de petit séminaire), c'était un préambule des Congrès de l'Alliance des maisons d'enseignement secondaire qui n'ont pas eu le sort de ceux des Grands séminaires et qui se tiennent tous les ans à la satisfaction et pour le profit de tous ceux qui y assistent.

Ayant parlé jusqu'ici du visiteur de la province de

Champagne et des affaires générales qui se passèrent dans la province entre 1874 et 1878, il faut maintenant passer en revue chacune des maisons de la province et parler des affaires particulières à chacune d'elles.

Sens vient en premier lieu sur le catalogue. C'était la résidence du visiteur. Le séminaire de Sens nous avait été confié en 1675 par Mgr de Monpezat de Carbon ; M. Jolly, Supérieur général avait accepté ; le roi Louis XIV avait donné des lettres patentes, qui furent vérifiées par le Parlement et enregistrées par la Chambre des Comptes en 1676. Le 1^{er} supérieur fut M. Théroude. Un certain nombre de confrères ont mérité d'avoir leur notice dans les suppléments aux circulaires des Supérieurs Généraux qui ont constitué ce que l'on appelle les *Relations abrégées*. Signalons dans ces notices le fait extraordinaire qu'un jour un sous-diacre chantant l'épître et l'ayant trouvée un peu longue l'avait abrégée de sa propre autorité, ce qui lui valut une forte semonce de la part du Supérieur. Nous devons avouer cependant que quelques confrères, un supérieur même, se laissèrent tromper par les erreurs du Jansénisme et refusèrent de signer la Bulle *Unigenitus*. Ils quittèrent la Congrégation. En 1732, M. Edme Perriquet, qui fut plus tard Assistant et Vicaire général de la Congrégation, était supérieur ; un de ses confrères avait eu la faiblesse de donner la communion à un laïque non soumis, *appelant* comme on disait ; M. Perriquet blâma fortement son confrère et l'obligea à faire réparation. Il faut encore signaler à la Révolution un des directeurs du Séminaire qui eut le malheur de prêter serment ; le gouvernement pour toute récompense, lui donna asile dans un hospice du département où il mourut misérablement. Par la grâce de Dieu, ces actes furent une exception et l'histoire du Séminaire de Sens avant la

Révolution nous montre les confrères animés d'un grand esprit de soumission à l'Eglise et aux règles de la Congrégation. Signalons qu'un des supérieurs fut M. Lacour (ou De La Cour), auteur d'une histoire de la Congrégation, et un des directeurs, M. Viguiier, auteur d'un livre sur les *Psaumes* qui eut quelque autorité. M. le Supérieur général ayant voulu changer ce même M. Viguiier pour l'envoyer dans un autre Grand séminaire, tous les ecclésiastiques protestèrent et demandèrent son maintien à Sens.

Après la Révolution, le Séminaire nous fut de nouveau confié en 1839, par Mgr de Cosnac. M. Flagel fut supérieur de 1839 à 1844. M. Mourrut fut placé au Grand séminaire en 1845 et le 14 juillet 1856 il en devenait supérieur à la place de M. Laurent. Nous avons étudié M. Mourrut visiteur, il faut voir M. Mourrut, supérieur ; supérieur des confrères d'abord. Parmi les vertus dont il donne l'exemple, il faut noter la pauvreté : au retour de l'Assemblée de 1874 qui avait élu le P. Boré, rigide observateur des prescriptions concernant le 1^{er} vœu, M. Mourrut fit aussitôt l'examen de sa chambre et il en enleva, non pas les superfluités, car il n'y en avait pas, mais les choses utiles, si bien que ses confrères disaient plaisamment qu'il était revenu le Jeudi-Saint, c'est-à-dire, le jour du dépouillement des autels, et que sa chambre était maintenant comme l'autel après l'office du jeudi-saint. S'il était strict pour lui-même, il ne l'était pas pour ses confrères et lui, qui avait une chambre toute nue, voulait pour ses confrères des meubles appropriés à leurs besoins ; il s'attira même des observations à ce sujet de la part de M. Chevalier, Assistant. M. Mourrut était large pour ses confrères ; il leur donnait à chacun 50 francs pour leurs vacances, et il leur payait de petits voyages de délas-

sement, en particulier le pèlerinage de Paray-le-Monial. Il était bon et l'on était heureux à Sens. La maison était très-régulière ; c'est ce qui ressort des visites faites par les commissaires extraordinaires ; « La petite famille ne laisse rien à désirer. Les confrères sont tous unis et si bien ensemble, dit un rapport, qu'ils ne vont pas chercher le bonheur hors du Séminaire. » Le bon esprit régnait dans la maison. Une année, un confrère tomba malade ; le P. Boré ne put envoyer personne pour le remplacer ; on s'arrangea, chacun prit une part de travail et l'on parvint au bout de l'année sans être trop essoufflé. Un confrère avait été placé à Sens après avoir été supérieur dans une autre maison ; M. Mourrut écrit qu'il est plus gai ici qu'il ne l'était quand il était supérieur, qu'il se prête à tout et qu'il est d'une régularité édifiante. Un autre confrère n'avait pas su donner pleine satisfaction ailleurs ; on le place à Sens. M. Mourrut écrit qu'il réussit très bien sous tous rapports. Heureuses maisons qui ont de pareils supérieurs !

M. Mourrut ne réussissait pas moins bien comme supérieur des séminaristes. Il y avait comme partout de fortes têtes ; il y avait en particulier, nous ne dirons pas comme partout, mais comme en quelques séminaires, les diacres qui avaient grande conscience de leurs 4 années de présence au séminaire. Nous avons dit ailleurs les belles sentences en latin par lesquelles ils revendiquaient, ici ou là, leurs prétendus droits et privilèges. A Sens, on était allé plus loin ; on ne se contentait pas de chuchoter tout bas ces revendications, on les avait gravées sur un mur, 2 fois, et on avait ajouté en bas : *Si quis contradixerit, si quis vituperavit, anathema sit* ; et un dessin représentait un diacre pointant contre un personnage une bouche de canon sur laquelle était écrit le terrible :

Anathema sit. C'était de l'enfantillage plus que du mauvais esprit. On délibéra s'il fallait sévir. On fut d'avis que non, et quelques jours plus tard Monsieur l'économe reconnut fort à propos que la maison avait besoin d'un badigeonnage. Les murs furent peints à neuf et le fameux canon disparut sans tambour ni trompette. Les jeunes gens surent bon gré aux directeurs et à leur supérieur de les avoir traités de cette façon, et à quelque temps de là, ils profitèrent d'une circonstance particulière pour organiser en secret une fête de famille dans laquelle ils montrèrent que s'ils étaient quelquefois légers, ils avaient cependant un très bon cœur et le désir de ne pas faire de peine à leurs vénérés et aimés supérieur et directeurs. Il ne faudrait pas croire que M. Mourrut fut faible ; il était ferme à l'occasion et une fois il eut le courage de renvoyer un séminariste qui était très aimé de Sa Grandeur Monseigneur l'archevêque de Sens. Signalons que M. Mourrut était chargé de la rédaction des Conférences diocésaines.

Les confrères qui furent à Sens de 1874 à 1878 sont MM. Aldebert Dominique, Poulin Adolphe, Médué Paul, Lenglet Henri, Mondon Fr. X., Cabart Emile, Chalvet Tite et Bessières Denis. Disons un mot de quelques-uns d'entre eux.

M. Dominique Aldebert était né à Marvejols en 1808 ; il entra dans la Congrégation en 1825, fut placé à Montdidier. Malheureusement ses parents devinrent, ou malades, ou dans un état tel qu'ils eurent besoin de lui. On lui permit de sortir pour leur venir en aide. Vingt-cinq ans après, lorsque sa présence ne fut plus nécessaire, soit par suite de la mort de ses parents, soit pour une autre cause, il témoigna le désir de rentrer. C'était le 23 décembre 1861. Le conseil, considérant que sa sortie avait été véritablement

autoisée, le reçut de nouveau et il fut placé à Sens, en 1863. A l'époque où nous sommes 1874-1878, il était un peu au repos, remplissant cependant les fonctions d'assistant du supérieur ; il apparaît préoccupé de la bonne marche de la maison. Il mourut en 1877.

M. Poulin Adolphe était de la région ; il était né à Avallon en 1823, et il était entré dans la Congrégation en 1845, minoré. Il fut ordonné prêtre le 17 juin 1848, par Mgr Affre qui devait être massacré sur les barricades huit jours plus tard, le 25 juin 1848. Il fut placé successivement à Montdidier, à Amiens, à La Rochelle. Dans ce dernier poste, on admira sa mémoire prodigieuse, son éloquence pénétrante, son aménité de caractère, son zèle des âmes, sa prudence, sa piété ardente, sa charité, son humilité qui lui faisait éviter l'ostentation de ses richesses intellectuelles, et le portait à ne livrer qu'avec discrétion les immenses trésors de ses connaissances sacrées et profanes. Il avait un cœur de père tendre et dévoué pour les jeunes séminaristes, une affection pour eux qui ne s'endormait pas et qui suivait avec un œil plein de sollicitude les âmes qu'il avait dirigées. Il avait surtout une dévotion incomparable pour Marie, sa bonne Mère, dont il propageait la dévotion avec un zèle touchant, dont il prononçait très souvent le nom dans ses exhortations, ayant toujours le chapelet entre ses mains, dans les allées et venues.

En 1862, il fut changé au grand mécontentement des Charentais-Rochellois, et après un court séjour à Cahors, il vint à Sens comme professeur de morale ; il fut nommé consultant provincial, admoniteur du supérieur et exerça une influence très salutaire. La *Semaine Religieuse de Sens* a dit de lui qu'il avait une vive et tendre dévotion pour la Sainte Vierge,

qu'il avait fait de brillantes études au Petit séminaire d'Auxerre et au Grand séminaire de Sens, avant d'entrer dans la Congrégation et que toujours depuis qu'il était revenu à Sens comme directeur et professeur, il avait été un digne fils de saint Vincent, cher à ses supérieurs, d'un renoncement total à sa volonté propre, d'une très grande aménité, douceur et gaité de caractère pour ses confrères, un père tendre et vigilant pour tous les séminaristes, un maître exemplaire joignant l'édification de ses actions à la sagesse de son enseignement ; il a eu l'estime et l'affection de tous les prêtres de Sens. La fin de sa vie fut éprouvée ; dès 1877 il dut renoncer à toute prédication, il lui fut impossible de faire la classe ; il se contenta dès lors de prier et de souffrir jusqu'à sa mort qui surviendra en 1884.

Le confrère qui venait après M. Poulin sur le Catalogue était M. Médus Paul. Ce digne missionnaire nous a laissé un cahier extrêmement précieux dans lequel il consignait ce qui le frappait dans ses lectures et dans les événements. Nous nous sommes servi déjà de cette espèce de journal ; nous nous en servons encore à l'occasion.

M. Médus était né dans l'Aude en 1842 ; il entra dans la Congrégation en 1864 et fut prêtre en 1867. Après un court séjour aux Grands séminaires de Marseille et de Cambrai, il fut appelé à Paris pour être sous-directeur du séminaire pendant que M. Chinchon directeur était substitut et Assistant. Il faisait partie du petit conseil de la Maison-Mère et notait ses impressions. Il s'y montre animé d'un excellent esprit, doué d'un bon jugement, d'une grande prudence. C'est à M. Médus que nous avons emprunté un très grand nombre de renseignements concernant la Maison-Mère, les prêtres, les étudiants, les frères

coadjuteurs, les séminaristes. Son carnet donne même les notes que chaque séminariste a méritées pour les récitations du *Catéchisme du Concile de Trente*. Nous savons même quels sont ceux qui étaient dispensés de cette récitation. M. Médus fut chargé du cours de Droit canon ; il cultivera toujours cette branche des sciences ecclésiastiques qui cadrerait bien avec son esprit positif et pratique, et plus tard il collaborera à l'édition du *Droit Canon* de Huguenin.

A la mort du P. Etienne, M. Chinchon ne fut pas réélu Assistant, il put donc reprendre entièrement ses fonctions de Directeur du Séminaire Interne, et M. Médus n'était plus nécessaire à Paris. On le nomma professeur de théologie à Sens. Il préparait ses classes avec un soin minutieux. Il acquit auprès des prêtres une grande réputation de science, et plus tard on fera appel à ses lumières pour une édition complètement refondue de la théologie qu'on appela, ou théologie Vincent, ou théologie de Clermont.

Nous devons avouer cependant que dans les appréciations portées par ses supérieurs, ou visiteurs, ou commissaires, il y a une petite note discordante. La voici dans toute sa saveur : « Pourvu que M. Médus sache être un peu indulgent à l'égard des jeunes gens, il finira par se les rendre indulgents. C'est un professeur qui sait beaucoup, qui a de la méthode, mais qui fait dire à ses élèves : quel dommage que cet homme n'ait pas le secret de nous tenir éveillés ! » M. Médus était en effet de ces hommes qui savent parfaitement la théologie de la pédagogie, mais qui malheureusement ne savent pas mettre en pratique les excellentes idées qu'ils ont. Il a eu la science du professeur à un très haut degré, mais l'art n'était pas chez lui à la même perfection.

Quoiqu'il en soit, on pourrait faire un excellent

traité de pédagogie, un magnifique commentaire du *Directoire des Grands Séminaires*, à l'aide des notes de M. Médus : elles ne sont pas ordonnées, elles sont couchées sur le papier au fur et à mesure des lectures, des réflexions, mais elles sont extrêmement intéressantes, très fines et quelquefois malicieuses. Qui-conque a connu l'austère M. Médus, saisissait quelquefois sous son visage un peu revêché, derrière la broussaille de ses sourcils, un petit éclair de ses yeux vite réprimé ; c'était la belle âme de M. Médus qui avait de la peine à percer l'écorce rugueuse de son corps.

Disons aussi que M. Médus a consigné par écrit ses remarques, ses observations sur les Filles de la Charité, particulièrement sur les Sœurs Servantes. Il y a dans ses notes 28 paragraphes plus ou moins longs qui sont très pratiques, et qui dénotent un homme bien au courant de tout ce qui concerne les Filles de la Charité. Le paragraphe 18 est le plus typique de tous : il indique les moyens de rendre les récréations très gaies et très édifiantes. Nous ignorons si les modèles indiqués seraient encore d'actualité à notre époque. Peut-être qu'en 1874-1878, on était plus simple qu'en 1938. Nous retrouverons M. Médus sous le P. Fiat, à Nice, à Châlons et enfin à la Maison-Mère où il mourra en 1911.

La seconde maison de la province est celle de Grégy. C'était une maison de missionnaires missionnants, située dans le diocèse de Meaux, département de Seine-et-Marne. Il y avait eu une maison de missions à Crécy-en-Brie, avant la Révolution, et après la Révolution, une maison semblable à Chaage, dans le même département. Cette maison avait compté des missionnaires fameux : MM. Redon, Ciuossat, Gail-lard et Poussou ; les confrères avaient donné des

missions remarquables à Mitry, Bourron, Coulommiers, Dammartin ; mais la maison ne dura que de 1819 à 1823. Des petits séminaristes furent placés à Chaage et les missionnaires partirent. Plusieurs années après, les missionnaires revinrent dans le département à Grégy près Brie-Comte-Robert. Il y avait à Grégy le château du comte de Quinsonas. Ce dernier résolut de faire une fondation de Missionnaires, soit pour assurer le service religieux des gens du château et des quelques fidèles vivant dans les environs, soit pour ressusciter les missions données autrefois par les missionnaires de Chaage. Le P. Etienne accepta, et les confrères prirent possession en 1850 ou peu avant. Le 1^{er} supérieur fut M. Denis qui revint plus tard en 1868 et qui demeura jusqu'en 1873, époque à laquelle il fut placé à la Maison-Mère. En 1874, quand le P. Boré prend la direction de la Congrégation, c'est M. Démont qui est supérieur et curé. Ce confrère était né dans le Nord en 1821, entré dans la Congrégation en 1841. Il fut placé à Tours, Amiens, Valfleury, Evreux et Saintes avant d'être nommé à Grégy. Il avait été en proie à l'envie et à la jalousie de quelques fidèles dans un de ces placements. Il occupa le poste de supérieur et curé de Grégy de 1873 à 1875 époque à laquelle il fut placé à la paroisse de Richelieu. A son départ, on confia la cure à M. Devismes et la supériorité à M. Poignant. M. Devismes était originaire du diocèse d'Arras ; il avait été placé quelque temps à Gentilly où, selon le cahier du conseil, il avait la direction spirituelle, étant considéré comme assistant de M. le Supérieur général, le temporel dépendant de la procure générale de Paris. Il ne fut pas longtemps curé de Grégy, car la mort l'emporta en 1876. Dès lors, M. Poignant qui n'était que supérieur cumula les charges

de supérieur et de curé. Ce M. Poignant était un breton né en 1825, entré dans la Congrégation à 47 ans ; il demeura à Grégy jusqu'à la fermeture qui eut lieu en 1877.

Parmi les confrères qui furent à Grégy, il faut signaler M. Girard J. B., M. Lequitte Augustin, M. Dedieu Alexandre. M. Girard J.-B., né dans le Puy-de-Dôme en 1823, était entré prêtre en 1850. L'année suivante, le P. Etienne le prit avec lui dans son voyage en Algérie, pour éprouver sa vocation, dit le compte-rendu. Il fut directeur de la Mission à Evreux, et nommé supérieur de Grégy en 1872. M. Denis restait dans la maison comme visiteur. Nous le retrouverons dans plusieurs maisons de missions ; il mourra à la Maison-Mère en 1914. M. Lequitte Augustin était né au Croisic en 1817, entré en 1859, il vint à Grégy en 1875 et fut placé à Sainte-Anne après la fermeture. Il mourra à La Teppe en 1885. M. Dedieu Alexandre était né dans l'Ariège en 1824, entré en 1864 à 40 ans, étant sous-diacre. Il eut toute sa vie des tentations de vie plus austère, et il obtint la permission de se faire Trappiste... Au bout de quelque temps, il sollicita sa réadmission dans la Congrégation ; on le reçut et on le plaça à Grégy puis à Sainte-Rosalie. Ses velléités de vie plus parfaite le troubleront toute sa vie, cependant il mourra Lazariste à Salonique en 1896.

La petite maison de Grégy n'offre aucun fait saillant. Elle végéta tout le temps de son existence, car on était retenu par le service religieux du château ; il n'y avait presque personne autour de l'église, et les missions étaient difficiles dans ces circonstances. Aussi en 1877, le P. Boré remit la maison et tous les biens entre les mains du marquis de Quinsonas, neveu et légataire du fondateur. Monseigneur

l'évêque de Meaux essaya bien de faire revenir le Supérieur général sur sa décision ; mais le P. Boré tint bon et les Missionnaires quittèrent la résidence de Grégy.

Nous n'avions pas que les Missions dans le diocèse de Meaux ; nous avions aussi le Grand et le Petit séminaires. Nous avons parlé plus haut de la maison de Crécy-en-Brie prise du temps de saint Vincent. Une des clauses de la fondation de cette maison était qu'on recevrait les ordinands, qu'on préparerait les clercs aux ordres ; il n'y avait pas alors de séminaire à Meaux. Quatre ans plus tard, en 1645, l'évêque commença un séminaire qu'il confia aux prêtres séculiers ; mais les choses ne marchèrent pas et alors en 1658, Mgr Dominique Séguier appela les Lazaristes. Le premier supérieur fut M. Brin ; il y avait parmi les directeurs un jeune clerc du diocèse nommé Pierron qui devait devenir Supérieur général. Le séminaire marchait bien, et des transformations consolantes s'opéraient dans le clergé, lorsqu'un membre d'une Congrégation religieuse intenta un procès à Monseigneur pour la propriété des bâtiments du séminaire ; le religieux eut gain de cause et l'on dut quitter le local. Les Lazaristes quittèrent le diocèse ; ils ne devaient y revenir pour le Séminaire que deux cents ans plus tard en 1862, appelés par Mgr Allou. Le 29 juin de cette année, le P. Etienne vint avec M. Vicart, 1^{er} Assistant, pour traiter de l'établissement et le 6 août de la même année, M. Vicart venait installer comme supérieur M. Louis Girard.

M. Louis Girard était originaire du Puy-de-Dôme. Il fit ses études à Saint-Sulpice, et il entra dans la Compagnie des Sulpiciens : après avoir passé quelque temps à la *Solitude* d'Issy, il fut placé au Grand séminaire de Lyon, dirigé par les Sulpiciens. Nous

ne savons pas dans quelles circonstances et pourquoi il quitta un jour Saint-Sulpice pour Saint-Lazare : deux de ses parents l'avaient déjà précédé dans la petite Compagnie. Quoiqu'il en soit, c'est d'Alger, où il était collaborateur et professeur de morale qu'il fit sa demande pour entrer dans la petite Compagnie, en 1854 ; on l'admit, mais comme sa santé était à ménager et que le climat de Kouba lui convenait, il fut décidé qu'il y resterait jusqu'à la fin de l'année scolaire et qu'il viendrait à Paris aux vacances. Mais son temps d'épreuve commença dès Alger et « son supérieur, dit le cahier du Grand Conseil, pouvait lui donner le costume. » Il vint donc à Paris aux vacances et après quelques mois seulement de séjour à Saint-Lazare, on le plaça au Grand séminaire où son oncle, M. Girard Joseph (le Père Éternel) était supérieur. Avant même que M. Louis Girard fit les vœux, il fut nommé assistant de son oncle. La question fut posée au Grand Conseil si pareille nomination était valide et licite ; la réponse fut que cette nomination était non seulement valide et licite, mais, vu les circonstances, obligatoire. M. Louis Girard se fit remarquer par la gravité de ses mœurs, sa tenue digne et modeste, sa grande piété. En 1857, on le plaça à Cambrai avec M. Sudre. Il eut un grand nombre de pénitents et se fit remarquer par son enseignement clair et solide, ses instructions pieuses. Plusieurs séminaristes de Cambrai le suivirent quand, en 1862, il prit la direction du Grand séminaire de Meaux, et ces jeunes gens restèrent dans le diocèse et devinrent de dignes curés. Nous avons vu plus haut le rôle important que M. Girard joua dans le congrès des Grands séminaires qui se tint à Meaux sous le généralat du P. Boré. L'historien des séminaires de Meaux a dit que M. Girard s'était fait

remarquer par son esprit de foi, par sa grande dévotion envers la Sainte Eucharistie, par sa sollicitude à augmenter le confortable des séminaristes, par sa bonté à soutenir les clercs peu fortunés, par sa manière de commenter la lecture spirituelle du soir, par son grand amour pour le diocèse et par son zèle à développer le recrutement. En 1862, il n'y avait que 40 séminaristes ; à la mort de M. Girard, en 1886, il y en aura 80. M. Girard quêtait beaucoup pour trouver les ressources nécessaires au Grand et au Petit séminaires. Ce dernier fut pendant quelques années avec le Grand, et M. Girard recueillit de quoi construire un Petit séminaire séparé. M. Girard était intraitable pour la précipitation dans la récitation des prières ; il exigeait une tenue digne dans les Offices, et l'on dit dans sa notice que lorsqu'il venait à Saint-Lazare, il se faisait remarquer par son maintien toujours modeste et recueilli. Il eut la confiance des évêques de Meaux.

Sous son administration, le Grand séminaire reçut de notables améliorations : salle d'exercices, de théologie, de récréation, passage couvert entre la chapelle et le réfectoire ; toute la maison renouvelée dans un état de plus grande propreté. Il transféra dans un endroit plus rapproché de la ville la maison de campagne, achetée à Poincy. Il proposa à Mgr Allou un devis de séminaire sur les hauteurs voisines de Meaux qui dépassait un million et se fit fort de l'exécuter sans être à charge au diocèse ; le plan était admirable mais le prélat, soit par prudence, soit par déférence à l'avis d'un de ses conseillers, ne crut point devoir risquer l'entreprise. » (Estournet).

Disons quelques mots de quelques-uns des directeurs du Grand séminaire de 1874 à 1878. La plupart étaient étrangers à la France. M. Guys Edmond était

originaire de Smyrne, il fut reçu dans la Congrégation en 1837, et vint à Paris en 1838 pour y continuer son séminaire. Il fit les vœux devant M. Le Go et revint à Smyrne. Il était gêné par la présence de ses parents ; on songea à le nommer supérieur de Naxie ; il fut placé à Constantinople où il était procureur provincial. Là encore, la présence de sa famille lui fit solliciter la faveur d'être éloigné ; on le nomma à Meaux en 1862. Il y fut économe du Grand et du Petit séminaires et procureur provincial de Champagne ; mais bientôt il lui fut impossible de continuer ces fonctions, ayant eu l'épine dorsale brisée et le haut des cuisses déboîté. Il viendra mourir à la Maison-Mère.

M. Richen Henri était originaire d'Allemagne ; il avait été supérieur à Vienne en 1854, -était allé à Cologne en 1858 où il se montra très recommandable sous tous les rapports ; il fut placé à Meaux en 1873 ; on eut besoin de lui en 1877 pour une œuvre à fonder à Martelange ; quand on avertit M. Girard de ce changement, le supérieur répondit que M. Richen était très aimé à cause de sa bonté et qu'on le regrettera, moins pour son enseignement, que pour ses qualités personnelles.

M. Richen fut remplacé par un hongrois, M. Frescka. Celui-ci, licencié en droit canon, avait été supérieur d'un séminaire en Hongrie ; il refusa des offres honorables faites par la cour royale. Etant chargé d'un cours de spiritualité, il avait lu Abelly, *Vie de Saint Vincent*, pour se documenter ; il fut tellement charmé de la doctrine et des exemples de notre saint fondateur qu'il résolut d'entrer chez nous. Il dut lutter pour quitter le diocèse ; son évêque l'aimait beaucoup et fit tous ses efforts pour le garder. Après ses vœux il fut placé à Vienne où il donna

des missions laborieuses ; les confessions duraient très avant dans la nuit. Il fut directeur du séminaire interne de Gratz, chargé des Filles de la Charité. Il vint à Meaux pour remplacer M. Richen. Il fut professeur de théologie morale ; il était doué d'une grande capacité, d'un esprit solide et modéré, d'un caractère très aimable, d'une vertu éprouvée. L'évêque de Meaux dira que « M. Frescka avait de rares qualités d'esprit et de corps (il était d'une haute taille), qu'il a toujours annoncé la parole de Dieu avec zèle, qu'il a toujours été très ardent à procurer le salut des âmes, qu'il fut un prêtre parfait. » *La Semaine Religieuse de Meaux* dira que « M. Frescka avait un air franc et ouvert qui lui gagnait les cœurs, une grande aménité de manières, une grande facilité pour l'étude, un esprit judicieux, peu accessible aux préventions, une grande aptitude pour le chant et la musique. » Il était archéologue, et pendant les vacances, il aimait à visiter les églises de la Champagne et des lieux où son ministère le conduisait ; il avait surtout la plus grande admiration pour la cathédrale d'Amiens où ses prédications chez les Sœurs le conduisirent quelquefois.

Il y avait à Meaux en 1874 un 4^e étranger : M. César Coury, originaire de la Syrie. Il y restera jusqu'en 1881 ; nous retrouverons ce cher confrère en Orient, où il sera nommé évêque, mais il refusera absolument d'accepter cette charge, malgré les invitations pressantes du Patriarche et du Préfet de la Propagande. M. Coury tiendra bon pour rester simple confrère ; le Supérieur général écrira qu'il ne peut s'opposer au bien de l'Eglise et qu'il consent à regret à cette nomination ; mais M. Coury écrira que le Supérieur général ne peut pas l'obliger d'accepter ; et notre cher confrère, vrai fils de Saint Vincent, fera

tant et si bien que le Souverain Pontife agréera son refus ; nous verrons tout cela avec plus de détails plus tard. M. Coury avait laissé un si bon souvenir à Meaux qu'il fut redemandé plus tard par l'évêque et par le supérieur.

M. Yvert était français, originaire du diocèse de Soissons, il fut professeur de philosophie à Meaux ; il ira plus tard à Nice et à Rome où il fondera une bourse pour un étudiant français. Nous avons peu de détails sur son séjour à Meaux comme sur celui de MM. de Tyssandier et Vert.

En somme, la maison allait très bien. M. Mourrut visiteur, dans les deux visites de cette époque 1875 et 1877, constate que les séminaristes ont bon esprit, bonne tenue, qu'ils sont respectueux et édifiants. M. Mourrut engageait cependant les confrères à être très bons. « Nos élèves d'aujourd'hui, disait-il, nous arrivent sans vertu solide ; ils sont à peine chrétiens par l'esprit, par le cœur, par les mœurs », raison de plus pour redoubler de sainteté : une brebis fait une brebis, disait M. Mourrut, un directeur édifiant et saint fait des séminaristes édifiants et saints. M. Girard avait de belles qualités ; il était comme tout le monde, il n'avait pas toutes les qualités ; aussi M. Mourrut jugeait à propos de rappeler aux confrères qu'il faut être surnaturel dans son obéissance ; d'autre part, il disait au supérieur M. Girard qu'il fallait s'efforcer de rendre l'obéissance facile. Le digne visiteur encourageait tout le monde, en disant dans ses ordonnances de 1875, que si l'obéissance a ses martyrs et ses confesseurs, la supériorité a aussi ses martyrs et ses confesseurs.

En 1877, M. le visiteur recommande la simplicité dans l'ameublement des chambres. On sait que sur ce point il était un modèle admirable ; il recommande

aussi la résidence ; il y avait en effet une maison de campagne qui tentait quelquefois séminaristes et même directeurs. « Si vous avez la tête fatiguée, disait M. Mourrut, promenez-vous quelque temps dans le corridor, ou descendez dans le jardin, ou demandez (mais pas trop souvent) la permission d'aller respirer le grand air à la campagne ; en règle générale, soyez toujours dans vos chambres. » Aux séminaristes il parlait un langage un peu plus net : « Il y a des farceurs, disait-il, qui simulent la fatigue pour se procurer le plaisir d'aller à la campagne » ; et il disait que cela faisait parler le clergé. M. Mourrut nous apparaît encore le ferme gardien du Directoire. M. Girard avait introduit une promenade le dimanche après vêpres. Sans doute, Monseigneur avait approuvé, mais M. Mourrut déclara que cet usage était contraire au Directoire, et serait nécessairement supprimé tôt ou tard ; aussi, après en avoir conféré avec l'évêque, le visiteur disait : « Nous vous conseillons de le supprimer. » Il faut mentionner une autre sage recommandation du visiteur : « L'évêque est âgé ; attention que le clergé ne croie pas que les Lazaristes gouvernent le diocèse, cela pourrait avoir des conséquences plus tard. »

Le Petit séminaire de Meaux était aussi confié aux Lazaristes depuis 1862. Les petits séminaristes furent au XIX^e siècle tantôt logés à l'Abbaye de Chaage, tantôt dans les bâtiments du Grand séminaire ; nous les verrons sous le P. Fiat se transporter à Avon. Pour le moment, 1874-1878, ils sont à Meaux, et M. Chalvet est leur supérieur depuis 1862. M. Tite Chalvet était né au diocèse de Cahors en 1821, il était entré sous-diacre dans la Congrégation en 1846. Il fut envoyé au Brésil peu après son ordination sacerdotale et nommé supérieur du Petit séminaire de

Bahia en 1860. Mais il eut des difficultés avec l'archevêque en 1862, et M. Chalvet revint en France et fut nommé supérieur du Petit séminaire de Meaux, où il resta jusqu'en 1877. La seule chose qu'on lui reproche, c'est d'avoir laissé M. Girard, supérieur du Grand séminaire, exercer une trop grande influence sur le Petit séminaire. Il faut dire que les deux séminaires étaient dans le même bâtiment. Par la force des choses, il y avait des contacts très fréquents, et M. Chalvet ne revendiqua pas trop son indépendance et son autorité, pour le bien et la paix. M. Chalvet était aussi conseiller provincial. En 1877, il fut changé. On remarqua beaucoup le discours qu'il prononça cette année à la distribution des prix de Meaux avant de quitter. Le sujet était la puissance de l'exemple, le discours était simple, paternel, bien pensé, solide et court. M. Chalvet déposa la supériorité sans récrimination, et s'en vint à Sens faire les fonctions de professeur au Grand séminaire. Plus tard, après un court séjour au Portugal, il revint à Sens, abattu par l'âge et la fatigue. En 1893, l'archevêque de Sens parlera de M. Chalvet au Supérieur général en termes fort bienveillants. Ce digne confrère viendra mourir à la Maison-Mère, en 1894.

Parmi les principaux collaborateurs qu'il eut au Petit séminaire de Meaux, il faut mentionner M. Jean-Baptiste Dubois que nous retrouverons plus tard à Loos, à Vernhout et à Ingelmunster, et qui sera célèbre par sa dévotion pour la Sainte Vierge dont il recueillait toutes les formes connues de statues et d'images, à l'aide desquelles il avait formé un musée de la Vierge. M. Pierre Dumas, né en Auvergne et qui mourra à la Maison-Mère en 1915, après avoir été à Marseille, à Carcassonne, à Lisbonne, à Tours, à Aurillac et surtout à Gentilly. M. Michel Chau-

meil, auvergnat lui aussi, et qui débuta par les Missions lointaines de l'île de Bourbon en 1869, et qui retournera dans ces régions, à l'île de Madagascar, en 1897, d'où il viendra mourir à Dax en 1908. M. Alphonse Truffault, tourangeau qui mourra à Valfleury en 1884.

Pour remplacer le supérieur, M. Chalvet, le P. Boré fit choix de M. François Dibou dont nous avons déjà parlé à propos d'Amiens et que nous retrouverons supérieur de Troyes sous le P. Fiat. Sous le supérieurat de M. Dibou, le Petit séminaire fit peau neuve : quatre jeunes confrères vinrent donner de la vie à l'établissement ; M. Sénicourt Emile, champenois, heureux mélange de fermeté et de bonté, celle-ci devant croître avec l'âge ; il exercera son zèle surtout au Portugal de 1879 à 1910 et au Berceau de Saint-Vincent-de-Paul, de 1910 à 1921 ; M. Paul Mathieu, landais ; M. Cyprien Hermet, rouergat qui était noté quand il entra dans la Congrégation : pieux, capable, belle taille et qui n'était que diacre quand il fut placé à Meaux et que nous retrouverons dans les Indes occidentales à Quito où il sera supérieur, visiteur et directeur des Sœurs et dans les Indes orientales, à Pékin où il mourra en 1919. Enfin, M. Henri Gineste, aveyronnais, qui voyagea lui aussi quand il quitta Meaux, et qui parcourut la Colombie et la République Argentine, et reviendra mourir en 1917 à Figueras où il se consolera de son isolement en jouant de l'ocarina. Le Petit séminaire de Meaux avait cette particularité que, indépendamment des classes ou chaires de grammaire, littérature, poésie, histoire etc. qu'on trouve dans les établissements similaires, il y avait une classe ou chaire de Bossuet, où l'on étudiait les immortels écrits de l'*Aigle de Meaux*.

Les Lazaristes avaient une maison de missions à

Reims, rue Libergier. Le XVII^e siècle avait vu nos confrères s'établir provisoirement dans la ville en 1651. De là, ils rayonnaient et soulageaient la grande misère des populations. Le frère Jean Parre, en particulier, se fit remarquer par son dévouement à toute épreuve. Vers 1667, les missionnaires résolurent de s'installer définitivement dans la ville ; mais ils se heurtèrent à l'opposition des magistrats et d'une partie de la population. Nous avons sur ce point le témoignage curieux d'un bourgeois de la ville qui avoue que « les Pères de la Mission sont estimés du peuple », mais qui craint, si on les autorise à avoir une église, « que bientôt ils se mettent à confesser et à attirer les femmes curieuses et coureuses d'églises, à leur jeter des scrupules et à les en purger, à avoir ces bonnes femmes pour ainsi dire pendues à leur ceinture. » Le même bourgeois craignait que les dits Pères « ne connaissent ainsi le trafic, le métier, la condition d'un chacun afin de voir ce qu'ils pourraient en retirer. » Aussi conclut-il, « chacun dit qu'il n'en faut pas. » Il avoue que depuis quinze ans « nos Pères de la Mission font toutes sortes d'actions pieuses et charitables que l'on a approuvées, qu'on les estime mais *latet anguis in herba*. (Il y a anguille sous roche). » Les Lazaristes durent donc se retirer de Reims. Il faut dire pour excuser le peuple et les magistrats qu'il y avait alors, en cette ville, comme ailleurs, abondance de communautés, dont plusieurs vivaient d'aumônes et de quêtes, et on craignait que les confrères, qui cependant étaient reconnus charitables, n'en vinssent à la longue à être une gêne pour la population qui aurait été obligée de les faire vivre. En 1674, on offrit à la Congrégation le séminaire de Reims, mais M. Jolly refusa. Nous ne savons pas pour quel motif.

Les confrères ne devaient revenir que deux siècles plus tard en 1867. Le premier supérieur fut M. Castel. Il était né dans le diocèse de Carcassonne en 1813, était entré tard dans la Congrégation, à l'âge de 47 ans. Il fut missionnaire à Châlons, puis supérieur à La Teppe et devint supérieur de Reims en 1867. Il devait y mourir en 1876, et le visiteur M. Mourrut disait « que le sage et-paternel M. Castel jouissait d'une estime et d'une vénération profonde de la part de tous. »

M. Castel fut remplacé par M. Firmin Boulanger qui était né dans le diocèse d'Amiens en 1840, était entré dans la Congrégation en 1863, et après avoir été missionnaire à Lyon et à Saint-Walfroy, avait été nommé supérieur à Reims. Il avait eu certaines remarques à faire sur M. Flagel quand il était confrère à Saint-Walfroy ; ses confrères eurent aussi quelques remarques à faire sur lui quand il devint supérieur à Reims. La Providence montre par là que si « la critique est aisée, l'art est difficile. » M. Boulanger s'était plaint des dépenses de M. Flagel à Saint-Walfroy. Quand il fut supérieur, il voulut lui aussi bâtir ; mais de Paris on lui demanda de bien examiner si c'était utile et s'il avait les ressources nécessaires. M. Boulanger était animé d'excellentes intentions, il avait le zèle de la maison de Dieu, mais on le trouvait trop sensible, se plaignant facilement. Il était d'une obéissance aveugle pour ses supérieurs majeurs et ne faisait rien sans leur avis. Pour déférer au Supérieur général, il n'accepta pas de retraites aux religieuses. Nous verrons plus loin comment il se conduisit par rapport au Val-des-Bois, selon les directives des Supérieurs. M. Boré visita la Champagne, Reims en particulier, et constata que la maison de Reims était appréciée du clergé et du peuple.

Les missionnaires de cette époque 1874-1878 sont : M. Gaultier François, né dans le diocèse d'Angers en 1820, entré en 1856, qui mourut à Reims le 25 janvier 1875 ; M. Dounet Antoine, né à Mazamet en 1827, entré en 1858 ; il se plaignait de la sévérité de M. Boulanger ; M. Berthet Claude ; M. Girard J.-B. que nous avons vu à Grégy ; M. Brunet Augustin, et enfin, M. Yvon de Tyssandier, né dans le Cantal et qui mourra à Aurillac.

Il n'y avait pas de grands abus dans la maison. Le visiteur M. Mourrut trouvait seulement que les ornements de la chapelle étaient trop pauvres, que la lingerie était minable, que le tabernacle avait besoin d'être redoré. La maison était un ancien couvent de Carmélites, les cellules étaient étroites, l'édifice n'était pas somptueux, mais, disait un rapport « la charité qui unit les cœurs fait oublier les inconvénients d'une installation matérielle qui ne tardera pas à s'améliorer. » La seule critique que fait M. Mourrut, c'est qu'il avait trouvé dans une chambre une boîte de cigares. Il félicitait les confrères de l'accueil cordial qu'ils lui avaient fait et il adressait des éloges particuliers aux quatre frères coadjuteurs : « Tous animés, disait-il, d'un excellent esprit et très fidèles aux exercices de la Communauté » ; la seule recommandation qu'il leur adresse, c'est de bien achever un office avant d'en prendre un autre.

Parmi les frères, il faut faire une mention spéciale du bon frère Nouailles. Il était né à Montgesty, le 10 juillet 1808, d'une famille patriarchale très unie à la famille Perboyre. Sa mère était présidente de la Confrérie du Rosaire. « Quel brave homme c'était, disait du frère Nouailles un de ses compatriotes ! Je ne puis le comparer qu'au bienheureux Perboyre ; ils étaient aussi pieux, aussi saints l'un que l'autre. »

Le frère Nouailles garda les troupeaux de son père, cultiva quelques pieds de vigne et fut envoyé à Châlons pour y apprendre le métier de tailleur. Là il se mit en relations avec le procureur du Grand séminaire dirigé par les Lazaristes. Il entra à Saint-Lazare, le 19 juillet 1830 ; et fit les vœux à la messe du bienheureux Perboyre, son directeur. Il assista au départ de notre cher martyr pour la Chine et aimait à raconter comment le Supérieur général et tous les prêtres avaient accompagné le bienheureux jusqu'à la porte. Il avait soin de rappeler qu'il avait été témoin de la chose, car il était portier de Saint-Lazare. Il y avait peu de frères alors et les frères remplissaient plusieurs offices. Frère Nouailles était tailleur et portier. Il se fit remarquer par sa discrétion, sa prudence, sa droiture et sa patience ; il resta 27 ans à la Maison-Mère. En 1850, un frère étant arrivé qui paraissait plus habile que frère Nouailles pour confectionner les habits, on mit ce nouveau, premier d'office ; frère Nouailles n'en manifesta aucune plainte, aucun mécontentement et continua son office au second rang comme il l'avait fait au premier. Il était excitateur, toujours exact ; la règle du silence était sacrée pour lui, il ne perdait jamais une minute.

Il fut placé à Châlons au Grand séminaire comme portier et tailleur. Il aimait beaucoup les pauvres, préparait leur soupe et distribuait les aumônes. Un curé disait de lui qu'il était toujours le même, toujours édifiant, travailleur, doux, modeste. On le tenait pour un saint. Il n'eut jamais de difficulté avec personne, bien qu'il fût portier inflexible, mais avec humilité et douceur. Quand on quitta Châlons, chassés par l'évêque, dans le voyage de Châlons à Reims, il ne dit rien contre personne, il se contenta de prier.

A Reims, où il fut placé 23 ans, il fut encore un

modèle vivant de la règle. Il était excitateur, toujours levé à 3 heures 1/2, pour ne pas manquer l'heure. Il fut guéri deux fois par le bienheureux Perboyre. On dut lui défendre de jeûner. Il faisait des scapulaires pour les Missions. Il récitait 3 rosaires par jour. L'auteur de sa notice dit que, à la différence des vieillards qui ordinairement deviennent difficiles, avec l'âge et les infirmités, lui, au contraire, devenait plus aimable avec le temps. A 81 ans, il dut quitter Reims avec les autres, pour Saint-Walfroy, où il mourut le 8 janvier 1892, et le Cardinal adressa une lettre de condoléances très élogieuse pour ce bon frère.

Saint-Walfroy où était mort le bon frère Nouailles était confié aux Lazaristes depuis 1868. C'était un lieu de pèlerinage en l'honneur d'un saint stylite qui avait vécu en ces lieux au VI^e siècle. Le pèlerinage avait souffert de la Révolution, et en 1854, l'archevêque de Reims rachetait l'emplacement pour y rétablir le courant de dévotion qui avait fait affluer tant de pèlerins dans les siècles précédents. En 1868, Mgr Landriot, qui était archevêque depuis 1867, écrivait à ses diocésains le 21 août : « Nous venons de confier le pèlerinage de Saint-Walfroy aux dignes enfants de Saint Vincent de Paul. M. Etienne, Supérieur général des Lazaristes a bien voulu nous donner comme supérieur, M. Flagel, supérieur du Grand séminaire de La Rochelle et Vicaire général honoraire du même diocèse. Cet excellent ecclésiastique que nous avons beaucoup connu à La Rochelle, et qui pendant 10 ans fut notre ami, demeurera habituellement au pèlerinage ; deux de ses confrères attachés à l'œuvre pourront donner des missions dans le diocèse et uniront leur zèle à celui de leurs confrères de Reims. »

M. Flagel Antoine était né en 1802 dans le diocèse de Saint-Flour. Après ses études au Grand séminaire

(le bienheureux Perboyre était alors supérieur du Petit séminaire), il entra dans la Congrégation, le 23 avril 1830 avec trois autres Auvergnats : M. Baldus, plus tard évêque, M. Peyrac qui devint Assistant de la Congrégation et M. Mauriac. A peine étaient-ils reçus que la Translation des Reliques de saint Vincent eut lieu. Mais ce jour de joie et de fête eut un triste lendemain ; la Révolution éclata et l'on renvoya les novices du Séminaire Interne. Nos quatre auvergnats revinrent donc chez eux mais cette fois sans le costume ecclésiastique ; ils étaient si bien déguisés qu'on les prenait pour quatre révolutionnaires venus de la capitale pour propager les idées nouvelles dans la province. Ils firent la route à pied jusqu'à Saint-Flour, et là, ils furent reçus au Grand séminaire. M. Flagel resta quelque temps comme professeur de dogme ; il fut ensuite placé à Albi où il enseignait la doctrine de saint Liguori, ce qui le faisait passer pour laxiste à cette époque de rigorisme ; il fut supérieur du Grand séminaire de Sens de 1839 à 1844 et il se fit apprécier par ses qualités d'esprit et de cœur ; de même qu'il avait commencé le séminaire de Sens, il alla commencer le séminaire de Montpellier en 1844. Là, Dieu qui éprouve ceux qu'il aime permit qu'il s'attirât, sans faute de sa part, la malveillance d'une personne étrangère à la Congrégation. Dès lors, son ministère devenait difficile, on jugea à propos de le changer et on songea à l'envoyer à Rome pour préparer la canonisation du bienheureux Perboyre ; on le plaça ensuite à Valfleury, où il resta 9 ans. Il alla à La Rochelle pour les Missions et revint comme curé de Valfleury ; Dieu permit qu'il fût éprouvé comme à Montpellier, et ce saint confrère ne resta curé que quelques jours. Il fut envoyé à Saintes pour ouvrir la maison. Voici comment les *Annales* de La Ro-

chelle appréciant notre confrère. « Pendant 12 ans, il a fait dans le diocèse un bien considérable. A Saintes, il a fondé les missions des Lazaristes ; il a fait des réparations importantes et bien entendues ; il a établi des retraites pour les professeurs ; il n'a jamais pris de repos ; il allait au Collège de Pons pour confesser et prêcher ; sa parole était toujours simple, vivante, intéressante ; il émerveillait et attirait par son talent, par sa piété touchante, par ses manières aimables. »

Il fut nommé supérieur du Grand séminaire de La Rochelle en 1862. Les *Annales* de La Rochelle disent « qu'il a fait aussi de grandes améliorations. Il a construit un oratoire ; l'argent lui arrivait par enchantement ; il a amélioré le jardin, y a fait placer des statues, un Calvaire ; il a renouvelé le mobilier ; c'est lui qui a fait bâtir la chapelle du séminaire ; par ses soins la maison de campagne de Périgny a été agrandie, son parc a été dessiné et planté. C'était un homme d'initiative et très délicat. L'évêque de La Rochelle appréciait son esprit large et élevé, son zèle éclairé, sa tendre piété, son grand talent de parole, ses manières pleines d'aménité. »

M. Flagel devait encore ouvrir une nouvelle maison, celle de Saint-Walfroy. A peine arrivé en 1868, il entreprit de rendre le pèlerinage plus digne de sa réputation. Il embellit l'église d'un nouvel autel, de belles peintures et de fines mosaïques ; il fit construire la colonne de Saint Walfroy, deux chapelles, une de Saint-Vincent-de-Paul, l'autre de Notre-Dame du Prompt-Secours ; il établit un beau chemin de croix dans la propriété avec un calvaire très pieux. Il fit construire un bâtiment pour retraites ecclésiastiques. On trouvait à Paris que M. Flagel construisait trop. M. Flagel édifiait aussi les âmes ; il prê-

cha 13 années les retraites ecclésiastiques avec piété et onction. M. Thirion a dit que M. Flagel captivait et fascinait les prêtres, et qu'il est arrivé quelquefois que tout son auditoire éclatait en sanglots. Il était bon et indulgent pour tout le monde : c'était la miséricorde incarnée, il blâma un jour un de ses confrères de ce qu'il avait fait un sermon intempestif sur le petit nombre des élus. Il était chargé aussi des Sœurs de la région, et il visitait leurs maisons régulièrement aux Quatre-Temps, par tous les temps, malgré la neige et le froid, attrapant souvent des fluxions de poitrine. Il avait une parole saccadée, très pratique et recommandait aux sœurs Servantes d'être bonnes, très bonnes, très douces pour leurs compagnes, pour les jeunes sœurs. « Ce sont, disait-il, de pauvres enfants que le Seigneur a saisies par un cheveu pour les tirer hors du monde et les placer dans son paradis ; il ne faut pas les rejeter dans le monde par la rudesse des paroles et des manières. » Nous le verrons plus tard directeur de la nouvelle province de Belgique. Les Sœurs ont fait remarquer qu'il répondait promptement à toutes les lettres qu'on lui écrivait ; mais que sa correspondance était en termes télégraphiques, disent les unes, en termes hiéroglyphiques, constate une autre Sœur. Il avait dans ses discours et dans ses lettres des mots à l'emporte-pièce, des phrases originales qui se gravaient dans l'esprit. Mgr Péchenard, Vicaire général de Reims, composa en son honneur cette inscription qui fut gravée sur sa tombe :

*Vir Dei rectus
et avitae simplicitatis
ingenio capax
Animi candore eximius
Sacra scientia insignis
Humilitate insignior
vultu benignus
sermone comis*

*Animo semper aequabilis
amabilis omnibus
vir agendo solers
in flectendo suavis
fidelium pater et cleri forma factus
omnium flebile desiderium
in omnium animis vivit.*

M. Flagel eut comme confrères M. Boulanger, que nous avons vu supérieur à Reims, et M. Ferroud qui était né à Lyon en 1823 et qui était entré dans la Compagnie en 1874, à 51 ans. Ce dernier restera à Saint-Walfroy 21 ans, et s'en ira mourir à la Maison-Mère en mars 1896. Il devait faire sa cinquantaine de sacerdoce en 1897 et il avait déjà préparé l'image souvenir de son jubilé qui n'eut pas lieu puisqu'il mourut un an auparavant. M. Boulanger a dit de lui qu'il était très exact aux exercices de la Communauté, en particulier au lever de 4 heures, qu'il accueillait avec beaucoup de bonté et d'empressement les personnes qui venaient faire leurs dévotions près du Stylite des Ardennes ; les prêtres et les pauvres étaient de sa part l'objet d'une bienveillance particulière ; même à l'égard des pauvres on trouvait que sa charité était en quelque sorte excessive et que plusieurs en abusaient. »

La Congrégation prit en 1893 une troisième maison dans le diocèse de Reims, celle de Val-des-Bois. C'était une filature dirigée par M. Léon Harmel ; les ouvriers étaient groupés dans une corporation chrétienne. Le fondateur, que l'on appelait communément le « Bon Père », avait appelé les Filles de la Charité en 1861 ; elles n'y restèrent que deux ans ; M. Harmel pria plus tard nos confrères de Reims de s'occuper du spirituel de l'usine ; un missionnaire venait tous les trois mois passer plusieurs jours au Val-des-Bois ; plus tard, il vint tous les deux mois,

plus tard encore tous les mois et enfin on jugea qu'il devait demeurer tout le temps à l'usine : il y avait 330 garçons, autant et plus de filles, des associations de mères chrétiennes, de veuves, d'Enfants de Marie, une Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, deux cercles d'études ; c'était une cité chrétienne, une résurrection en petit des Réductions autrefois célèbres dans l'Amérique du Sud. Il y avait près de 1.200 ouvriers, catéchisme tous les jours, confessions toutes les semaines, communions tous les mois, prédication, visites, direction des associations. M. Tabanous qui fut le premier confrère à poste fixe, installé le 17 février 1873, avait beaucoup de travail. Il se louait des dispositions du fondateur et pensait qu'il y avait un grand bien à faire. On lui adjoignit bientôt M. Denat. Il y eut alors quelques difficultés, car M. Harmel aurait désiré que M. Denat se chargeât de l'éducation de ses enfants ; mais M. Denat allégua qu'il n'était pas venu pour cela et qu'il ne se sentait aucune aptitude pour ce qu'on lui proposait, il en référa au Supérieur général qui envoya le visiteur étudier la question. Le visiteur vint en 1874 ; nous ignorons la décision qu'il prit ; nous constatons seulement que M. Denat fut placé à Limoux peu après la visite. A cette époque, M. Harmel se brouilla avec M. Tabanous. Il faut dire que l'œuvre était nouvelle, qu'elle suscitait des critiques de la part de certaines personnes ; c'était une œuvre d'avant-garde ; il faudra les encycliques des Papes Léon XIII et Pie XI pour orienter complètement les esprits dans la direction imprimée par Léon Harmel. Il y avait donc désaccord d'idées ; M. Harmel aurait souhaité M. Louis Dillies qu'il avait connu à Vichy. Le P. Boré décida de retirer les missionnaires. M. Harmel insistait, pour leur conservation. Le P. Boré maintint sa décision.

Tout au plus, sur les insistances de l'archevêché de Reims, permit-il que, comme autrefois, un missionnaire de la maison de Reims irait de temps en temps à l'usine du Val-des-Bois. Il fut réglé par l'Archevêché que les missionnaires de Reims seraient envoyés par M. Boulanger, et prêcheraient la retraite pascalle pour les hommes et pour les femmes, une retraite d'hommes avant la Toussaint, une retraite de femmes en septembre, une retraite de jeunes filles en juin, et qu'ils iraient de temps en temps pour la confession des hommes, particulièrement avant Noël, le Sacré-Cœur et l'Assomption. La maison du Val-des-Bois ne paraît plus au catalogue de 1876.

L'année suivante 1877, une nouvelle maison fait son apparition sur le catalogue, c'est celle de Troyes, fondée en 1876. Le 24 septembre de cette année, l'évêque de Troyes Mgr Cortet annonçait ainsi cette fondation aux prêtres de son diocèse : « Nous venons de remettre aux mains des Lazaristes la direction de notre Grand séminaire. Ce changement est moins notre œuvre que celle de la Providence. Avant notre arrivée dans le diocèse, des circonstances... en avaient préparé la réalisation. Un saint prêtre originaire de Troyes, et aujourd'hui membre de l'illustre Compagnie de Saint-Sulpice, avait fait don à la Congrégation de Saint-Lazare d'une rente perpétuelle en faveur de notre Grand séminaire, à la seule condition que l'évêque diocésain en confierait la direction aux prêtres de cette Congrégation ; dans le cas contraire, la rente devait être affectée à l'œuvre des Missions. » L'évêque rappelle ensuite ce que nos confrères avaient fait dans le diocèse avant la Révolution : « Dès 1638, quatre Lazaristes, appelés par Mgr René de Breslay, évangélisaient le peuple de nos campagnes. En 1643, ils ouvraient au faubourg

Courcels, les retraites des ordinands. En 1662, Mgr Mathieu du Hourçay établit un séminaire dans la maison de la Mission et plus tard, en 1724, Mgr Jacques-Bénigne Bossuet transférera cet établissement à Notre-Dame en l'Île, et les Lazaristes y restèrent jusqu'à la Révolution. » Nous n'avons pas à faire l'histoire de la maison de Troyes de 1638 à 1789 ; autrement avec les notices des confrères et frères nous pourrions constater que la maison a fait honneur à la Congrégation. Mentionnons seulement qu'en 1697, M. Chevrement, supérieur, fit une fondation perpétuelle d'une messe tous les premiers vendredis du mois en l'honneur de la Passion de Notre-Seigneur, et qu'en 1674, le clergé de Troyes dénonça la théologie de Collet. Louis-Joseph François, le bienheureux martyr du 3 septembre, fut supérieur de Troyes de 1781 à 1786. Mais nous devons parler surtout de la nouvelle maison de 1876.

Le 1^{er} supérieur fut M. Léon de Liniers. Il était né dans le diocèse de Poitiers en 1810, d'une ancienne et illustre famille. Il entra dans la Communauté de Saint-Laurent-sur-Sèvres, fondée par le B. Grignon de Montfort. Il la quitta en 1857 avec trois autres prêtres, et il frappa à notre porte avec M. Blin. Le P. Etienne l'admit. Plus tard, en 1860, l'évêque de Nantes souleva des difficultés sur la validité et licéité de cette admission ; il en référa au Souverain Pontife. La Congrégation des Evêques et Réguliers étudia la question et ratifia ce qui avait été fait par le P. Etienne. M. de Liniers fut d'abord placé comme directeur des missions d'Evreux. En 1860, M. de Liniers s'imagina qu'il ne réussissait pas dans cette œuvre et désira être professeur dans un Grand séminaire. Le visiteur, M. Denis, interrogé par le Supérieur général, écrivit que M. de Liniers faisait du

bien, qu'il était l'âme des missions et qu'on aurait difficulté de le remplacer. Il ajoutait que Mgr l'évêque d'Evreux tenait beaucoup à M. de Liniers, à cause de la grande influence qu'il avait sur le clergé, lequel le consultait souvent, et auquel il donnait de bons conseils. « Le visiteur avouait cependant que M. de Liniers était peut-être plus fait pour l'enseignement et qu'il ferait un parfait supérieur de Grand séminaire à cause de son âge, de sa piété et de ses talents. » Aussi le P. Etienne nomma M. de Liniers supérieur du Grand séminaire de Cahors en 1860 ; en 1864, l'évêque de Marseille demanda M. de Liniers comme supérieur du Petit séminaire, que nous prenions en septembre. Il y eut désaccord avec le visiteur M. Gaillard et M. de Liniers fut envoyé comme supérieur du Petit séminaire à Evreux. Et enfin, lorsqu'on prit la maison de Troyes, il fut choisi comme supérieur. L'évêque d'Evreux regretta beaucoup M. de Liniers. Mgr Cortet, évêque de Troyes, a dit de lui qu'il avait des qualités éminentes : distinction des manières, prudence et bonté peu communes ; qu'il avait eu l'estime et l'affection de tous.

Quand les confrères prirent le séminaire, il y avait deux Sœurs pour les offices matériels de la maison ; elles furent remplacées par des frères en 1877.

Le 1^{er} confrère sur le catalogue est M. François Bouquier ; c'était un auvergnat, né en 1839, entré dans la Congrégation le 24 décembre 1859 ; il remplissait les fonctions d'économe.

Après lui, venait M. Frédéric Caussanel, né dans le diocèse de Rodez en 1839, le 19 avril, baptisé le même jour ; il appartenait à un pays où les corps sont robustes, la nourriture frugale, les mœurs patriarcales. La famille comptait 9 enfants, 6 garçons

dont 2 se firent Lazaristes, un Jésuite, 3 filles, dont 2 se firent Filles de la Charité. M. Caussanel a toujours gardé un tendre et reconnaissant souvenir de ses parents. A la maison paternelle, on vivait comme dans une Trappe, chacun avait son travail réglé, la prière était en honneur. M. Caussanel entra au Grand séminaire de Rodez et en 1862, il vint frapper à la porte de la petite Compagnie, à laquelle il se dévouera plus de 70 ans. Après son ordination sacerdotale, il fut envoyé à Montpellier pour remplacer le P. Fiat qui venait à Paris. Il fut professeur de philosophie selon l'esprit et la méthode de Saint Thomas, ce qui n'était pas un petit mérite à cette époque. Comme les manuels de philosophie n'étaient pas thomistes, il composa un manuel qui est resté lithographié : *Praelectiones philosophiae Christianae juxta Doctoris Angelici doctrinam* ; il y résume les grands philosophes : Billuart, Gonet, Goudin, Tongiorgi, Kleutgen, Liberator.

En 1872, il fut envoyé à Saint-Flour où il se lia d'amitié avec M. Milon, et où il composa un travail intitulé : *Tractatus de virtutibus ad mentem Divi Thomae juxta Gonet*. On voit que ses études étaient sérieuses. Il eut occasion de manifester ses idées justes à propos de remarques qu'il fit sur un livre qui devait paraître. Le Grand Conseil approuva ses considérations très sages, dit le compte-rendu. Aussi comme en 1876, on prenait le Grand séminaire de Troyes, et qu'on voulait mettre des pierres précieuses dans les fondations de ce nouvel établissement, on fit venir M. Caussanel qui a bien mérité d'être appelé comme saint Martin : *Gemma sacerdotum*, une pierre précieuse sacerdotale. Il restera à Troyes de 1876 à 1889 comme assistant, admoniteur, professeur de morale et de liturgie et il sera, comme toute sa

vie, un modèle de régularité, de travail, de bon esprit, de dévouement à son office. Il est toujours levé à 4 heures, il ne manque jamais son oraison, il dit sa messe avec piété, il veille à ce que le Bréviaire ne soit pas récité trop vite quand on le lit en commun, il ne manque jamais sa double visite au Saint-Sacrement : une avant le dîner, l'autre l'après-midi. Il est préoccupé du bon exemple à donner aux séminaristes. Il est très poli. Il garde la chambre : c'est un vrai chartreux. Il a la confiance de l'évêque qui le charge en quelques occasions d'écrire à M. le Supérieur général. Il est recherché par les prêtres pour la sagesse de ses conseils. Ce n'est pas un orateur ; il a un défaut de langue ; mais ce qu'il dit est bon, substantiel, c'est du pain solide. Il s'occupe de la rédaction de l'*Ordo* de la Congrégation et il le fera toute sa vie, et il laissera même après sa mort l'*Ordo* des années suivantes déjà rédigé. Nous retrouverons M. Caussanel supérieur du Grand séminaire de Meaux de 1889 à 1903, et ensuite à la Maison-Mère, de 1903 à 1935, et nous aurons l'occasion de montrer avec plus de détails cette belle âme, cette belle figure d'un vrai fils de saint Vincent.

M. François Dillies, frère du grand missionnaire qui fut supérieur de Prime-Combe, fut 2 ans à Troyes, en qualité de professeur de philosophie.

Après lui venait M. Constant Demion. Ce digne confrère était un vrai parisien de Paris, né au faubourg Saint-Antoine, sur la paroisse de Sainte-Marguerite ; il restera toute sa vie, dans le bon sens du mot, un petit peu gamin de Paris. Il fit ses études au collège Charlemagne, puis au Petit séminaire. Il étudia la philosophie à Saint-Sulpice dans Bouvier. Il fut ordonné prêtre en 1868 et placé comme vicaire à Notre-Dame de Clignancourt. En 1875, il résolut

d'entrer dans la Congrégation. Le P. Boré demanda des renseignements à M. Icart, supérieur de Saint-Sulpice et au curé de Clignancourt. Le premier répondit : « Nous avons eu M. Demion au Séminaire. Il a été bon séminariste, pieux, régulier, zélé. La seule observation que nous devons faire porte sur son éducation première et sur un certain défaut de tact ; rien de grave ; du reste, il s'est amélioré. » Le second donna les meilleurs renseignements : « Il est pieux, instruit, zélé, actif, docile. Pendant 6 ans, à Clignancourt, il a fait beaucoup de bien ; il est universellement regretté ; il a une vocation très sérieuse. »

M. Demion fut admis au Séminaire interne, pendant lequel il allait toutes les semaines aider les confrères de Sainte-Rosalie. Le curé de Notre-Dame des Victoires aurait voulu l'avoir pour des prédications ; le P. Boré refusa. Il fut question de l'envoyer à la maison de Soissons, pour remplacer M. Thibault, malade. Mais cela ne se fit pas.

En 1876, il fut placé à Troyes, comme professeur de dogme et d'herméneutique sacrée. Son supérieur veillait à ce qu'il fut réservé dans son langage, et M. Demion se surveillait sur ce point et se débarrassait petit à petit de l'argot de Paris. M. Demion ne resta pas longtemps dans les grands séminaires ; il était plus fait pour la vie de missionnaire et c'est là qu'il manifesta ses talents, soit dans les Missions, soit dans les retraites aux prêtres, aux Sœurs, aux Enfants de Marie. Combien de sermons M. Demion a-t-il prêchés ? Nous ne saurions le dire, car nous n'avons pas eu ses écrits entre nos mains. Chacun de ses sermons était résumé sur quatre pages : la première page, l'exorde en entier ; la seconde et la troisième page : le corps du discours ; la quatrième page : la péroraison en entier. Une chemise en papier enve-

loppait ces quatre pages et indiquait où ce sermon avait été donné. De la sorte, M. Demion ne se répétait pas, quand il venait prêcher au même auditoire. Or, nous avons entendu M. Demion nous dire qu'il avait donné certains sermons deux ou trois cents fois. Nous ignorons le nombre de ses sermons : il devait bien en avoir une centaine au moins ; si nous multiplions par 200 seulement, cela fait un chiffre respectable.

Nous aurons l'occasion de reparler de ce cher confrère quand, sous le Père Fiat, nous parlerons de ce qu'il a été à Valfleury, à Angers, à Aurillac et enfin à Bordeaux. D'ici ce temps-là, peut-être quelque confrère au courant de ce que sont devenus ses manuscrits nous renseignera et nous pourrons parler en connaissance de cause — la chose le mérite — des sermons de M. Demion. Pour le moment, glanons par-ci par-là quelques remarques sur les missions ou retraites prêchées dans les premières années de son apostolat dans la Congrégation. Il a prêché des retraites pastorales dans le diocèse de Reims. Le *Bulletin de Reims* l'apprécie ainsi : « Il s'efforce de parler le langage sans recherche que saint Vincent veut que ses enfants aient toujours sur les lèvres ; mais cela est loin de l'empêcher d'atteindre l'éloquence. Il n'est pas nécessaire de l'entendre deux fois pour reconnaître que son esprit a de la portée, de l'élévation et du savoir, et que son âme, surtout, est une âme de véritable apôtre : il est ardemment désireux d'être utile à ses frères dans le sacerdoce ; il connaît les vertus et les devoirs du clergé séculier, les dangers, les écueils. Il arrive parfois qu'il frappe comme un sourd, mais sa vigueur et sa franchise inspirés par son zèle, sont loin de déplaire à son auditoire. »

Donnons maintenant une appréciation d'un carême donné à Saint-Flour : « Le distingué M. Demion a

du talent, une grande facilité de parole, il est très goûté pour ses instructions ; il est intéressant, il a un langage élégant, clair, précis, méthodique, pratique ; sa doctrine est très sûre, mais dans l'application qu'il en fait, des ecclésiastiques bien compétents pour en juger l'ont trouvé exagéré ou plutôt un peu sévère et trop intransigeant, ce qui n'est pas son avis. »

Un jeune confrère, M. Delarozière Joseph, né dans le diocèse d'Amiens, vint à Troyes, en 1877, professer l'histoire et l'Écriture Sainte. Nous en parlerons plus longuement sous le P. Fiat.

La maison de Troyes fut visitée par M. Mourrut. Nous n'avons rien remarqué de sensationnel dans ses rapports, excepté qu'une année, il y eut un peu de mauvais esprit dans les jeunes gens ; ils gardèrent le silence au réfectoire, alors qu'on leur avait permis de parler, et ils manifestèrent leur mécontentement contre un professeur par des papiers déposés dans la classe. Monseigneur, mis au courant, ne voulut pas de punition générale, et le séminaire reprit son train habituel.

Il faut terminer ce chapitre par un mot sur les deux Assemblées provinciales de Champagne de cette époque : A l'Assemblée de 1874, les députés demandèrent que les jeunes gens soient mieux formés et préparés pour nos emplois, soit au séminaire, soit aux études. Ce fut à peu près le seul postulatum admis à l'unanimité.

A l'Assemblée de 1878, MM. Louis Girard et Antoine Flagel furent élus députés ; MM. Frescka et Chalvet substitués. On admit un certain nombre de postulata : 1° que les provinces soient rétablies dans l'état normal ; 2° que les scholastiques de Saint-Lazare soient en dehors de Paris ; 3° qu'il y ait à Saint-Lazare pour chacune des fonctions de notre Institut

un missionnaire à qui l'on puisse recourir dans les cas ardu ; 4° que le Directoire des Petits séminaires soit perfectionné et approuvé par l'Assemblée générale ; 5° que le Supérieur général informe les supérieurs locaux des changements qui se font dans leurs maisons ; 6° que l'on fasse observer les règles des offices ; 7° que les jeunes Missionnaires soient dans l'enseignement avant d'être dans les Missions ; 8° que dans les petits séminaires l'enseignement des sciences ne soit pas confié presque exclusivement à des collaborateurs.

En résumé, l'impression que laisse la province de Champagne sous le P. Boré est excellente : il y a à sa tête un saint et prudent visiteur, M. Mourrut. Les Grands séminaires de Sens, Meaux, Troyes ont comme supérieurs et directeurs des hommes capables ; les missions de Reims et de Saint-Walfroy vont très bien ; seules, les maisons de Grégy et de Val-des-Bois végètent ; aussi sont-elles fermées sous le P. Boré, non par la faute des confrères, mais par les circonstances et les événements qui manifestaient la volonté de Dieu.

Edouard ROBERT.

FRANCE

PARIS

MAISON-MÈRE : AU JOUR LE JOUR

27 novembre 1937. — En ce samedi, veille du premier dimanche de l'Avent, nous solennisons, au 140, rue du Bac, la fête de la Médaille Miraculeuse. A 8

heures, le cardinal Verdier officie. Puis, suivant son habitude — *je préside, donc je parle* — Son Eminence prodigue aimablement quelques mots sortis de son cœur. A qui sait les entendre, ces paroles, chargées de préoccupations en leur arrière-plan, n'en sont pas moins souriantes d'un optimisme intrépide. Le Cardinal parle de la situation du moment : des angoissants problèmes de l'heure, de ce vif besoin de charité pour maintenir la paix en notre pays ; nécessité de cette union qui, malgré des poussées brouillonnes et méchantes, nous conserve cette atmosphère de tranquillité, nécessaire au bonheur général, au travail d'une civilisation imprégnée de ce christianisme à base d'amour et de renoncement au bien commun. C'est par la charité que nous rendrons à l'Eglise les masses déshabituées du Christ : Nous avons, souligne justement le cardinal, des élites superbes et conquérantes, qui autorisent tout espoir, mais la masse a de nos jours spécialement besoin (elle a toujours eu l'inconscient désir) du levain évangélique ; c'est par la charité que nous réaliserons ce but de toute âme profondément chrétienne : le règne du Christ, la venue du règne de Dieu. Sous le regard de la Vierge, dans ce sanctuaire, élevons, échauffons nos cœurs, nos âmes, tous — clercs et petites sœurs — pour porter le Christ aux âmes de nos frères, à ceux qui vivent à nos côtés, aux pauvres du Christ...

Le soir, M. Doucet — prédicateur de la neuvaine du 27 novembre au 8 décembre — nous montre avec aisance la signification et les enseignements de la Médaille : véritable catéchisme à la portée de tous. Signalons à ce propos le véritable succès de ces annuelles prédications. Bien que gênée par les légitimes besoins et les quotidiennes exigences de la Commu-

nauté (1), la fréquentation de la chapelle, au 140, rue du Bac, demeure un vibrant foyer de vie chrétienne et de piété mariale : c'est vraiment une forme moderne d'apostolat, une sorte de mission adaptée à notre temps. Quelle belle occasion, pour les prédicateurs, de placer dans l'attraction du culte de Notre-Dame, les grandes leçons et les éternelles vérités de la foi.

2 décembre. — M. Georges Goyau, de l'Académie française, titulaire de la Chaire des Missions à l'Institut catholique, ouvre son cours de 1937-1938 : les Lazaristes, leur élan missionnaire. Ces conférences sont les prémices et le développement oral de son livre de haute vulgarisation sur les Lazaristes, qui paraît, en avril 1938, dans la collection des *Ordres religieux*, chez Grasset ; noble pendant de l'ouvrage sur les *Filles de la Charité*, que nous a donné M. Léonce Celier, secrétaire général des Conférences de Saint Vincent de Paul.

Ce même jour, 2 décembre, à 20 h. 45, le T. H. Père part pour Marseille, assister au triduum du bicentenaire de la canonisation de saint Vincent. Des cœurs qui se souviennent veulent à cette occasion affirmer leur gratitude pour l'œuvre marseillaise de saint Vincent et prouver aussi qu'on n'y oublie pas le labeur des confrères de jadis au Grand séminaire et le dévouement de nombreuses maisons de Filles de la Charité.

1. On y trouve ce spectacle permanent, cette édification que M. Emile Mâle a rencontrés et notés à Saint-Pierre de Rome, le 31 mai d'une année récente [avant 1930] pour la fête de sainte Pétronille. L'office avait lieu dans la vaste basilique; quelques assistants, quelques religieuses... et l'académicien d'écrire : « Les Filles de Saint Vincent de Paul, les mains jointes, agenouillées sur les dalles, restaient immobiles. Leur costume, plébéen par le bas, s'élevait tout à coup à une haute charité ; les vastes ailes de leur cornette faisaient penser à des oiseaux de mer, prenant leur vol pour des climats inconnus. (Revue des Deux Mondes, 15 janvier 1938, page 358).

Jeudi 9 décembre. — Brusquement, sur les 9 heures un quart du matin, à son bureau de la Procure, M. Ernest Hertault s'affaisse sur les papiers de son pupitre : il meurt, emporté par une défaillance du cœur. M. Piet, l'assistant de la maison, lui donne en toute hâte une suprême onction ; mais déjà notre cher confrère avait perdu connaissance. Cette mort, doublement subite, que pronostiquaient cependant des crises antérieures, ne laisse pas que de nous surprendre tous, et nous fait mesurer d'une façon sensible la perte d'un tel ouvrier. Ce serait, en effet, se méprendre étrangement et bien mal interpréter d'accidentelles attitudes de caractère ; quelques brusqueries tout extérieures, un semblant de hargne de simple façade, et ne pas deviner là un cœur d'or et dévoué, ne comptant pas avec la peine. Nos caractères ne proviennent pas du même moule ; pour apprécier la valeur des hommes, on n'en fait pas le tour en un seul jour. C'est une œuvre de loyauté, de patience et de ferme bon sens qui ne doit pas se laisser prendre à des minuties. Nos actions valent mieux que nos paroles, et souvent elles montrent comment il convient d'interpréter un langage, une attitude. Si l'on possède cette pierre de touche, on ne peut que vraiment estimer à sa juste valeur M. Hertault, très dévoué à la Congrégation, qu'il aimait profondément ; travailleur serviable, au demeurant ; d'où cette estime profonde que lui ont vouée, outre ceux qui l'ont bien connu, tous les externes avec lesquels il eut à traiter. Trente-quatre ans de procure et d'allées et venues avaient fait apprécier sa serviabilité, sa prudence (ah ! qu'il en faut !). Partout, au Ministère des Affaires étrangères, de l'Intérieur, à la Préfecture de Police, aux Agences des grands établissements, on pouvait compter sur lui, comme lui-même y trouvait des dé-

vouements tout acquis, M. Hertault avait à cœur de multiplier sagement des amabilités, des gentilleses qui, tout en portant sur d'apparentes inutilités, n'en resserrent que davantage une gratitude indéfectible. C'est là ce qu'il faut retenir de la vie de ce confrère : le dévouement et l'ardeur à bien remplir son office. Le déroulement de la vie de M. Hertault fut simple et harmonieux : il l'a lui-même consigné avec cette précision où se décèlent, dans ses notes, la minutie professionnelle et le besoin d'exactitude. Lui portait-on en effet une pièce, un papier quelconque, instinctivement le dateur, toujours sur la table, venait enregistrer et préciser cette communication. Besoin aussi de ne rien perdre ou sacrifier, d'où cette accumulation de papiers, d'imprimés de tout genre qui, à la fin de sa vie, donnait à son bureau un aspect tout spécial, légendairement souligné par ses nombreux visiteurs. Les piles du *Journal Officiel* grimpaient en gratte-ciel ; des livres, cueillis et sauvés de-ci de-là (il était bibliophile avisé) s'amoncelaient docilement en des coins tranquilles et ombrés ; les publications de tout genre, les lettres avaient enrobé et submergé de leurs alluvions incessantes le bureau d'amples dimensions pourtant et l'avaient transformé en un tertre de papier qu'une doublé fenêtre, soigneusement fermée, mettait à l'abri des vexants courants d'air. La masse somnolente des dossiers servait de complaisant support aux derniers arrivés. Derrière cet amas, M. Hertault apparaissait, encadré de papiers encombrant les moindres sièges, tandis que derrière lui, les armoires étaient bondées ; et tout cela, archives, dossiers, documentation devait rester à portée de la main, sous l'œil du maître. La chambre à coucher, où rarement pénétraient quelques intimes, procédait du même style. Si exceptionnel, si plaisant que fut cet aspect, il

ne faudrait pourtant oublier que, dans ce cadre, se dépensait un homme serviable, et même ordonné en son genre, se retrouvant en cet apparent fatras; accueillant un chacun avec la volonté de lui être utile, presque malgré lui, et de le guider à travers les arcanes et les indispensables minuties des formalités administratives.

M. Hertault vivait dans le concret, et ne vous livrait la moindre page de sa main, ou renseignement, qu'après l'avoir fait passer au copier-lettres. En cet esprit, soigneusement attentif, il a noté les étapes de sa vie et de sa vocation (1).

Envoyé au Petit séminaire de Tours (il était né, à Yzeures, dans ce diocèse, le 29 juillet 1864), l'idée de la vocation lazarisste le saisit, mais il n'y attachait pas alors grande importance : il pense plutôt au sacerdoce qu'à la vie de communauté. « Je n'en parlais même jamais à mon Directeur du Petit séminaire (M.

1. Ernest-Etienne Hertault, né à Yzeures (Indre-et-Loire), le 29 juillet 1864 ; baptisé à Yzeures, le 29 juillet 1864 ; première Communion à Yzeures, le 15 juin 1876 ; confirmé au Petit Séminaire de Tours, le 10 juin 1878 ; Petit Séminaire à Tours, entrée le 29 avril 1878 (Directeur de conscience : M. Moriet) ; sortie en juillet 1883 ; Grand Séminaire de Tours : entrée en octobre 1883 (Directeur de conscience : M. Gibiard) ; sortie le 27 mai 1888.

Ordres reçus à Tours des mains de Mgr Meignan : Tonure : 7 juin 1884 ; Ordres mineurs, 30 mai 1885 ; sous-diaconat, 19 juin 1886 ; diaconat, 4 juin 1887 ; prêtrise, 26 mai 1888 ; professeur au Petit Séminaire de Tours, du 6 juin 1888 au 30 juillet 1892 ; secrétaire particulier de Mgr Williez (évêque d'Arras), du 28 août 1892 au 9 octobre 1893 ; entrée à Saint Lazare [Paris], 9 octobre 1893 (midi) ; vocation, 12 octobre 1893 (3 heures) ; sortie de Saint-Lazare [Paris], 27 juillet 1894 ; arrivée à Solesmes [Nord], 27 juillet 1894 ; bon propos, à Solesmes [Nord], 12 octobre 1894 (5 h. 1/2 matin) ; saints vœux à Solesmes [Nord], 20 octobre 1895 (5 h. 1/2 matin).

Placements : Solesmes [Nord], Séminaire de Philosophie (économiste), du 27 juillet 1894 à septembre 1899 ; Montpellier [Hérault], Petit Séminaire, septembre 1899 à 11 septembre 1900 ; Poitiers [Grand Séminaire], 12 septembre 1900 à 31 août 1903 ; Maison-Mère [Paris] : Procureur du 1^{er} septembre 1903 au [9 décembre 1937].

N.B. — De 1915 au 5 novembre 1917, M. Hertault fut procureur local de la Maison-Mère.

Moriet). En entrant au grand séminaire (à Tours), je fus sans cesse poursuivi par cette idée d'entrer à Saint-Lazare, et je m'en ouvris à mon Directeur (M. Gibiard). Celui-ci étudia la chose pendant l'année et vers Pâques (c'était en 1884), il me fit entretenir de la chose avec M. le Supérieur (M. Démiautte). Tous les deux reconnurent à ma vocation des marques suffisantes et me promirent de solliciter de Mgr Meignan l'autorisation nécessaire. Depuis mai 1884 jusqu'en 1892, j'ai tous les ans demandé à Mgr la même faveur soit par lettres, soit par visites. Refusé jusqu'en 1892, année où Mgr Williez (qui me connaît depuis l'âge de sept ans et m'a fait faire mes études) m'a amené à Arras, me promettant de ne jamais mettre d'obstacle à mon dessein bien arrêté. » A cette vocation, enfin trouvée en octobre 1893 le portaient de plus en plus le vif désir d'opérer plus aisément son salut, l'amour de l'esprit de saint Vincent, l'estime de l'humilité de la Congrégation, avec une indifférence pour les œuvres principales de la petite Compagnie ; M. Hertault désirait travailler aux missions dans les paroisses de France, ayant été témoin du grand bien qu'elles font aux braves gens de la campagne. Devant la peine causée à Mgr Williez et à ses parents, M. Hertault prie Dieu de les consoler ; et son directeur lui conseille de leur écrire de temps à autre. Les grands séminaires l'effraient et il n'a pas pour eux d'aptitude, si ce n'est, note-t-il, pour l'économet « travail en soi peu ecclésiastique, mais excessivement important à cause de l'influence qu'il exerce sur l'existence même de tout établissement » ; il sait combien sont choses absorbantes la comptabilité, telle qu'il la comprend et les soins matériels d'une maison. D'une communication à l'autre, il note au séminaire, par rapport à sa vocation, que ni ses directeurs ni ses

goûts ne l'ont trompé : « il se sent bien à sa place et heureux d'être un petit enfant de saint Vincent de Paul. »

A Solesmes, à Montpellier, à Poitiers, il note ses oraisons et fidèlement tient registre de ses communications et des conseils qui lui sont donnés ; il garde au cœur le vouloir de progresser dans la vertu. Le 14 mars 1894, il médite par exemple sur le frère Génin, décédé : *Sa piété, oraison édifiante, sachant très bien et à propos, parler du bon Dieu. Régularité, douceur, dévouement pour la maison. Travail, zèle surtout pour les Missions étrangères au bien desquelles il a travaillé jusqu'à la mort.* De M. Hertault aussi nous devons faire semblable constatation ; il a travaillé malgré la fatigue qui, la veille encore de sa mort soudaine, l'oppressait ; il a eu la consolation, que d'avance il appréciait, de mourir à la besogne ; au service de Dieu, dans la Petite Compagnie, qu'il a toujours beaucoup aimée.

16 décembre. — A l'Académie française, le général Weygand, chargé, cette année, du Rapport annuel des Prix de vertu 1937, a prononcé avec toute son âme l'éloge de la vertu ; il a souligné avec une mâle émotion quelques-uns de ces beaux exemples, exceptionnellement tirés de l'ombre où, grâce à Dieu, fleurissent encore quantité d'autres modèles inconnus d'obstiné dévouement et d'attachante probité au devoir. Citons ici seulement, brossé par un soldat, un chef, et le panégyrique de la Vertu, mère des vertus, et les pages où resplendit avec honneur le nom quasi-symbolique et les œuvres de saint Vincent de Paul.

Messieurs. Une question que se sont peut-être posée les hommes de tous les temps, et que se posent fréquemment ceux de notre époque, est de savoir si l'humanité est ou non en progrès. Pour résoudre un problème aussi vaste, il faudrait

avoir d'abord déterminé la part à réserver dans cette évaluation à la valeur morale de l'homme, la part de la vertu. Je me garderai de l'entreprendre. Mais quelle signification donner à ce fait que l'art de la statuaire, expression si profonde de la vie française, dans ces siècles où le flot enchanteur de la Renaissance n'y avait pas encore apporté les images des dieux et des héros de l'antiquité païenne, a donné une grande place à la représentation de la vertu, ou plutôt des vertus dont la vertu tout court n'est en somme que le bouquet ? Sans doute celle-ci : l'antiquité avait conçu le drame humain, celui de notre bonheur et celui de nos fins dernières, comme la lutte de l'homme contre une fatalité extérieure à lui, tandis que la civilisation chrétienne, préoccupée plus encore de ce destin, a situé le combat dans l'homme lui-même. Car c'est dans les poèmes de Prudence, qui racontent la bataille des vertus contre les vices, que les sculpteurs romains et les premiers sculpteurs gothiques trouvèrent leur inspiration.

A suivre cette représentation dans les livres si remplis de science, de vie et de ferveur de M. Emile Mâle, un vieux soldat, toujours friand d'histoires de batailles, apprend beaucoup. Les premières figures de vertus furent celles de vierges dépourvues de tout attribut belliqueux. Puis les portiques de nos cathédrales s'ornèrent de vierges armées, défensivement surtout : la Pudeur est recouverte d'une armure, et le casque de la Patience fait voler en éclats l'épée dont la Colère a voulu la frapper. Plus tard encore, les vertus deviennent de véritables guerriers, des barons francs, munis de tout leur attirail offensif et défensif, cottes de mailles, casque, bouclier, large et lourde épée. Faut-il en conclure que, plus notre société a pris de l'âge, plus les vertus se trouvèrent en péril et sentirent par la suite la nécessité d'être de mieux en mieux armées ? C'est affaire aux moralistes d'en décider. Je constate seulement que force et vertu font bon ménage. L'exposé des actes couronnés par l'Académie permet de se rendre compte aisément que, si modestement que la force s'y manifeste en apparence, la vertu doit être tout le contraire de la faiblesse.

Les pierres de nos cathédrales portent encore d'autres enseignements dont la justesse va tout à l'heure se déceler. Dans la disposition générale de la décoration, les statues des vertus sont généralement à la place la plus humble, en bas, au ras du sol, et nous verrons que ce sont les humbles qui les pratiquent le mieux. Une place d'honneur revient souvent, parmi les vertus théologiques, à la plus haute d'entre elles, la charité, — la charité dont saint Paul a dit : « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui résonne ou une cymbale qui retentit. Et quand j'aurais le don de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance, quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Et quand je distribuerais tout mon bien pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais même mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne

sert à rien. » Nous voilà bien loin de la charité confondue avec l'aumône ! Qu'est-ce à dire, sinon qu'il n'est pas de vraie charité sans amour ? Cette vertu est en essence dans toutes les autres, parce que, si elles en étaient dépourvues, elles seraient incomplètes. C'est la vertu, ainsi comprise, que l'Académie française, honore chaque année. En l'exaltant, notre Compagnie, souvent soupçonnée de n'être pas à la page — je m'excuse de cette acception qui n'a pas encore pris place dans le dictionnaire, — me paraît au contraire accomplir une œuvre d'un modernisme achevé, car elle est plus utile aujourd'hui que jamais à la félicité et à la grandeur de notre pays, si cruellement divisé. Si nous en doutons, quittons les pierres du moyen âge et prêtons l'oreille à la radiophonie. Des paroles prononcées récemment par plusieurs hommes politiques en vue nous apprennent que la pratique de solides vertus leur paraît être la garantie principale de ces libertés auxquelles les Français tiennent fort et que met en péril une licence sans frein. Ils affirment, et nous n'y contredirons pas, qu'un peuple libre, jaloux de sa liberté, doit user de plus de vertus qu'un peuple résigné à obéir à des mots d'ordre. Ne faut-il pas que le premier accepte, par compréhension et sens du bien, les disciplines auxquelles l'autre est contraint de se plier ? Ainsi, il est proclamé que si la France veut rester elle-même, la vertu y est plus nécessaire que jamais. N'ayons donc pas peur de parler d'elle.

Lorsque l'honneur échoit à un de vos confrères de mettre sa parole au service de la vertu, il ne peut s'interdire de se demander s'il est bien qualifié pour traiter un sujet aussi haut, et s'il n'y a pas eu de l'orgueil de sa part à accepter une tâche de cette qualité. Mais aussitôt entreprise l'étude des dossiers qui lui ont été confiés, il est rassuré. S'il était orgueilleux, il devient humble, à s'apercevoir que tant de bien se fait, qu'il ne soupçonnait pas, et que, le connaissant, il a sujet de s'étonner à chaque pas de sa perfection. Et comme vous lui demandez surtout d'éclairer d'un furtif rayon de lumière des vertus, qui cesseraient d'en être si elles aimaient le grand jour, son seul embarras va être de choisir entre tant d'actes, qui tous mériteraient un hommage particulier.

Lorsqu'il pénètre dans le palais de l'Institut, ce sont encore pour l'encourager, des vertus qui l'accueillent de part et d'autre de la cour d'entrée : les quatre vertus cardinales encadrant les armoiries de Mazarin et la pendule qui leur fait face. Et lorsqu'il prend place à ce bureau, c'est sous le regard bienveillant de Mme Elisabeth, dont le buste allégorique est l'image de la vertu, donnée par M. de Montyon lui-même. Comme le rappelait jadis Jules Simon, ce buste, qui préside aux séances d'un corps de lettrés, de savants et d'artistes, ne représente ni les lettres, ni les sciences, ni les arts, mais la vertu.

Et après avoir prononcé l'émouvant éloge de quelques dévouements familiaux, de serviteurs fidèles,

de prêtres, de marins, le général Weygand en vient à diverses œuvres, spécialement méritantes, et rencontre la *Société de Saint Vincent de Paul et les Filles de la Charité*.

La Société de Saint-Vincent de Paul.

L'Académie décerne un prix Sussy de 12.000 francs à la Société de Saint-Vincent de Paul. La récente célébration du centenaire de sa fondation a donné à plusieurs de nos confrères l'occasion de rappeler éloquentement comment elle fut créée par un jeune homme de 20 ans, animé d'une foi ardente, au lendemain de la révolution de juillet. Cette question posée à Frédéric Ozanam : « Vous, chrétien, que faites-vous pour le peuple ? Que lui apportez-vous ? » fut pour lui un trait de lumière. Ainsi, ce n'est pas assez de croire, il faut vivre et agir selon sa croyance, c'est-à-dire aimer et aider ses frères, et la première « Conférence de charité » se fondait. Elle prenait saint Vincent de Paul comme patron et se mettait à l'œuvre selon la tradition du grand réalisateur, toute de prudence, de patience, de douceur et aussi de volonté. La Conférence commence petitement : quelques visites à domicile, des secours à quelques pauvres et des bons de pain empruntés à la Sœur Rosalie. Mais son action répondait si complètement aux aspirations religieuses et sociales d'une nombreuse jeunesse qu'elle se développa avec une rapidité qui étonna les initiateurs eux-mêmes. Elle dut se diviser en plusieurs sections parisiennes et essaimer en province. Vingt ans après sa fondation, la Société de Saint-Vincent de Paul, fortement constituée, avait gagné tous les grands pays de l'Europe et l'Amérique du Nord.

Au lendemain de la grande guerre, qui ne donna à ses membres que trop d'occasions d'exercer leur ministère de dévouement, elle s'appliqua à relever les ruines, tout en mettant ses méthodes et son action en harmonie avec le nouvel état des institutions et des mœurs.

La Société de Saint-Vincent de Paul prétend seulement fournir aux chrétiens les moyens d'accomplir plus aisément le précepte de charité. Elle aspire et elle réussit à ne gouverner que par persuasion, sans aucune centralisation administrative ou financière. En dehors de règles essentielles rigoureusement observées, chaque Conférence jouit d'une liberté et d'une autonomie complète concernant les moyens à employer. Sa faculté d'adaptation explique son extraordinaire développement. Aux fêtes du centenaire, 33 nations furent représentées, parlant au nom de 15.000 Conférences, dont près de 10.000 en Europe, plus de 4.000 en Amérique, et un bon nombre en Océanie, en Afrique, avec quelques-unes en Asie.

L'œuvre fondamentale de la Société est la visite des pauvres à domicile, mais elle participe à beaucoup d'autres qu'elle établit en prenant pour base les besoins de la classe qui travaille

et qui souffre. Elle soutient matériellement et moralement la famille en s'occupant des mariages, des loyers, des Coopératives d'achats. Elle aide les enfants et les jeunes gens à se bien porter et à entrer dans la vie bien armés, grâce aux patronages, aux colonies de vacances, aux cercles d'études, aux Caisses d'économie. Elle porte secours aux malades en les visitant dans les hôpitaux, en prenant soin de les placer à leur sortie et en leur fournissant consultations et médicaments gratuits. Elle donne aux délinquants l'ambition et le moyen de s'amender en les visitant et en secourant leur famille pendant l'exécution de leur peine, en se donnant ensuite à la surveillance du libéré et en le soutenant dans son redressement. Elle éclaire la tristesse de la fin de vie des vieillards par des visites dans les asiles, des douceurs, des distractions.

La Société de Saint-Vincent de Paul, toujours disposée à collaborer sans aucun formalisme avec des organismes officiels ou privés de toute nature, prête ses hommes là où il y a du bien à faire. Elle est sans jalousie et sans amour-propre. M. Louis Madelin l'a justement appelée une « énorme internationale de la charité. » et comparée à un arbre immense dont les racines restent à Paris, mais dont l'ombre bienfaisante répand sa fraîcheur sur la chrétienté tout entière. On ne peut être à la fois plus traditionaliste et plus moderne qu'elle ; immuablement fidèle à ses origines, elle harmonise son bien-faisant génie avec les nécessités de la vie actuelle.

Les Filles de la Charité.

Deux siècles auparavant, en 1633, Monsieur Vincent avait créé l'œuvre des Filles de la Charité. Quand il constitua cette communauté de religieuses libres, comme on n'en avait jamais encore vu, il leur dit : « Vous avez pour monastère les maisons des malades ; pour cellule votre chambre de louage ; pour chapelle l'église paroissiale ; pour cloître les rues de la ville ; pour clôture l'obéissance ; pour grille la crainte de Dieu ; pour voile la modestie. » Et ces filles furent lancées partout où il y avait des besoins et de la misère, au domicile des infirmes et au service des enfants abandonnés, dans tous les pauvres gîtes où le dévouement et la maladie font souffrir les pauvres ; dans les prisons, chez les pestiférés et les cholériques ; avec les galériens sur les chemins des ports. Aucune tâche, si humble et si répugnante qu'elle fût, ne pouvait les rebuter, au point que Monsieur Vincent lui-même, s'émerveillant de tant de sainteté, s'écriait : « Avez-vous jamais vu, choses semblables ? C'est chose inouïe ! Oh ! mes filles, vous faites ce qui ne s'est jamais vu. »

Voilà les débuts. Les Filles de la Charité sont restées telles que les avait rêvées le grand Saint. Enumérer leurs œuvres, c'est exposer la façon dont une charité persévérante et intelligente trouve aujourd'hui le moyen de s'exercer à l'égard des pauvres malades en les visitant et en les assistant à domicile, des enfants grâce aux garderies, dispensaires et orphelinats ; des jeunes gens et des jeunes filles en les instruisant, les dis-

trayant et les préservant des influences corruptives ; des mères de famille dans des réunions et des cours d'enseignement ménager. La crise économique met le courage des religieuses en face de difficultés chaque jour renaissantes, car la générosité des donateurs, seule source de leurs recettes, se tarit en même temps que le prix des denrées augmente. Pour la seule maison de la rue Jenner, l'achat du pain représente un accroissement mensuel de dépenses de 1.000 francs. A l'orphelinat d'Ermont, l'état lamentable des bâtiments réclame des réparations. Des difficultés de même ordre s'abattent sur les autres maisons parisiennes ou provinciales des Filles de la Charité, œuvre de Brighton, Centre social catholique féminin, Maison Sœur-Rosalie, Maison de la rue Elzévir, orphelinat Saint-Louis, orphelinat Saint-Georges-de-l'Isle, Foyer Marguerite-Naseau, auxquelles l'Académie a été heureuse de pouvoir attribuer des prix importants.

Le P. Labat, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, raconte que, lorsqu'il arriva à Cadix, revenant des Antilles, en octobre 1705, il alla loger dans le couvent de son Ordre. On lui donna une très pauvre chambre, où il se trouva si mal qu'il lui fut impossible de s'y endormir. A minuit, il entendit sonner la grosse cloche du couvent. Croyant que c'était le signal pour aller à Matines, il attendit dans le corridor, vis-à-vis de la porte du dortoir des novices, afin de les suivre quand ils iraient au chœur. Mais il attendit en vain. Au bout d'une heure, il rentra dans sa chambre et s'endormit jusqu'au jour. « Dès que j'eus fait mes prières, écrit-il, j'allai trouver le Père Supérieur pour savoir pourquoi on avait sonné Matines et que personne n'y était allé. Il me dit que la coutume de la province était de ne point se lever la nuit, quoiqu'on ne laissât pas de sonner pour l'édification du peuple. Cela était commun à tous les couvents dans la ville. » Les temps sont changés. Dans les communautés dont je viens de vous parler, et les Associations dont je vous parlerai, on fait tout le contraire. On ne sonne point la cloche, on se contente d'être sans bruit sur la brèche le jour et la nuit, et c'est le peuple lui-même qui, dans sa reconnaissance, vient nous édifier de ses récits et témoigner des bontés dont il est l'objet.

Pour un cœur français, l'apparition du costume et de la cornette des Sœurs de Saint-Vincent de Paul suscite un élan intérieur de reconnaissance et de fierté que leur Ordre, soit de chez nous. Quelque soit la condition sociale de ceux qui les rencontrent, leur conviction ou leur indifférence religieuse, le respect qu'elles inspirent est le même dans tout le peuple de France. Il faut avoir vécu au dehors pour comprendre le bien qu'elles font au renom de notre pays, en se contentant de faire le bien tout court. Je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte, en rendant une fois de plus hommage aux Filles de la Charité, de témoigner ma reconnaissance à tous les Ordres de religieux et de religieuses pour l'œuvre de patriotisme que je leur ai vu accomplir au-delà de nos frontières. Quels crédits d'affection ils gagnent à la France en pratiquant

ces vertus de charité et de générosité si françaises ! Ce sont ces crédits qui nous permettent le luxe de certaines erreurs ; grâce à eux et malgré elle, la France dispose toujours d'un capital de confiance et d'amitié.

Enfin, après avoir magnifiquement salué au passage d'autres œuvres bien méritantes, le général Weygand conclut par cette péroration touchante ce consciencieux éloge de la Vertu :

J'ai terminé, Messieurs, la lecture de cette liste, longue mais cependant bien incomplète, de ces citations à l'ordre de l'armée du bien.

Dans son beau livre sur les aspects de la guerre, qu'il a intitulé *L'Effort français*, M. Joseph Bédier raconte qu'un jour devant Verdun un chef de bataillon monte à la nuit tombante vers la première ligne pour y visiter ses hommes et les reconforter. « La première ligne, c'est un cordeau tendu au sol qui court entre les trous d'obus : dans les trous d'obus, un par un, les hommes sont tapis. Il se penche sur l'une de ces cuves pleines de ténèbres, car la nuit est venue toute noire et, à voix basse, car l'Allemand est là, il demande : « Ça va ? » Rien ne bouge, mais une voix assourdie comme pour dire un secret répond : « Ça va, mon commandant, ils ne passeront pas. » Il marche plus loin, poursuit sa ronde : « Ça va ? » Et de chaque trou ténébreux monte le même secret. »

Ainsi, chaque année, l'Académie française fait sa ronde, elle se penche vers les foyers où l'on souffre, vers le sombre gouffre de toutes nos misères, elle interroge, et de cette ombre où il y a tant de souffrance, mais aussi tant d'amour, monte de la part de ceux qui aiment et se donnent la même réponse que celle du soldat de Verdun. « Nous sommes toujours là, faisant ce que nous pouvons pour apporter le plus de réconfort et de soulagement aux corps, aux cœurs et aux âmes. » C'est comme un appel qui projette la lumière d'un jour sur des vertus cachées et modestes, vertus qui sont la force de notre peuple, comme l'épargne en demeure encore la richesse, comme les humbles et sublimes qualités du soldat font au total l'héroïsme d'une armée.

Cette année, certaines solennités dont nous gardons un souvenir profond nous l'ont, elles aussi, donné l'occasion de pénétrer jusqu'au fond même des sentiments de la masse française. Je veux dire cette revue du 14 juillet, qui empruntait aux circonstances un caractère à la fois plus solennel et de communion plus intime de la nation avec son armée. L'attitude et les visages de la foule témoignaient de son attachement à notre patrie et à ceux qui ont mission de la défendre, de sa fierté de voir nos enfants regarder haut et droit, beaux sous l'uniforme, de la sérénité d'une nation à la fois pacifique et forte, satisfaite de se sentir la conscience pure et le cœur in-

Le Révérendissime part pour la Chine, visiter (1) au moins une fois, les *Trappes de Notre-Dame de Liesse* et *Notre-Dame de Consolation* : toutes deux filiales de Sept-Fons et toutes deux intimement liées aux activités charitables des Lazaristes. Le P. Fiat, Mgr Delaplace, Mgr Jarlin, la famille Stolberg favorisèrent en effet de tout leur pouvoir et de leurs inlassables aumônes ces fondations de monastère trappiste : foyers de vie contemplative en terre de mission. Mgr Schraven, de son côté, se dépensa pour loger et rendre viable cette filiation de Notre-Dame de Liesse, à 5 kilomètres de Tchengtingfou, la pourvoyant de terres fertiles, nécessaires pour entretenir la vie des trappistes et soulager les efforts des moines agriculteurs.

Premier jour de l'an 1938. — Après les prières, souhaits et vœux de tradition, nous entendons, le soir, la lecture de la circulaire de N. T. H. Père. Parmi les passages remplis d'émotion et parmi les leçons, toutes d'actualité, nous notons la néfaste influence des pires idéologies qui suffisent à déchirer des peuples entiers. En outre, un chacun remarque avec une profonde et confraternelle compassion, ce nécrologe incomplet de nos confrères d'Espagne : cette liste de victimes, ces ruines matérielles et morales, cette suite d'attentats, cette prolongation de souffrances que rappellent par delà l'horizon pyrénéen cette flambée et cette fumée se traînant depuis de longs mois sur la noble Espagne. Tout cela est devant nos yeux et opprime nos cœurs, les entraînant à la prière et au souvenir chrétiens. Mais la situation reste toujours trou-

1. On sait que pour concilier et les visites de Règle et tout ensemble l'impérieuse nécessité de la résidence, les Pères abbés se sont vus contraints de nommer pour cet office un abbé-visiteur dont la fonction lui impose pratiquement un voyage circulaire continu, à travers les Trappes du Brésil, de Palestine, de Chine et du Japon, etc

trépide. Je veux dire aussi le moment où, sous les voûtes de
Notre-Dame, les cloches ont sonné pour tout entier une
à la

Le Révérendissime



CORRECTION

THE PREVIOUS DOCUMENT IS BEING
RE-FILMED TO INSURE LEGIBILITY

CORRECTION

cette couronne de fleurs : occupation et amour de
toute sa vie.

pour concilier et les visites de Règle et tout ensemble
l'importante nécessité de la résidence, les Pères abbés se sont vus contraints
de nommer pour cet office un abbé-visiteur dont la fonction lui impose pra-
tiquement un voyage circulaire continu, à travers les Trappes du Brésil,
de Palestine, de Chine et du Japon, etc

trépide. Je veux dire aussi le moment où, sous les voûtes de Notre-Dame, s'est fait entendre du pays tout entier une voix à la fois étrangère et universelle [le Cardinal Pacelli], rappelant ce que fut à travers les âges et ce que doit continuer d'être la mission de la France dans le monde. Il y a besoin de temps en temps de ces appels de nos forces intimes. Elles répondent présent, et nous sommes ravis et émus, alors que nous tremblions de les voir chancelantes, de les voir s'affirmer robustes et fidèles. Nous sommes rassurés. Nous savons que toutes ces puissances de l'idéal sont là, indestructible armature du ciment de notre nation.

Et puis, la banalité de la vie reprend, tirant le voile sur les trésors un instant entrevus. Les émotions sublimes s'apaisent, le cœur reprend son rythme régulier. C'est naturel : on ne peut vivre toujours en état d'enthousiasme. Mais que le retour au calme n'amène pas l'oubli. Qu'on ne perde pas le souvenir de ces richesses, qu'on ne s'en laisse pas dépouiller, qu'on ne tolère pas que les vents venus de lointaines régions étrangères les éparpillent comme ces feuilles d'or de l'automne que nous foulons aux pieds sans même les regarder. Ne négligeons pas ce que nous possédons pour nous plaindre après que tout s'en va. À la condition de vouloir le retrouver et y faire appel, tout demeure de ce qui a fait la France si grande et si douce ; nous venons ici d'en avoir une fois de plus la preuve.

25 décembre. — Offices de Noël. A la grand'messe de la nuit et à celle du jour, le T. H. Père officie ; les chants, le cadre, l'ornementation heureuse et soignée, tout rehausse et rend touchantes ces solennités, toujours suivies par une nombreuse assistance.

28 décembre. — Le Révérendissime Père abbé de la Trappe de Sept-Fons, Dom Godefroy, est parmi nous. Ce successeur de Dom Chautard, l'auteur du livre classique : *L'âme de tout apostolat* apporte avec lui, dans les plis de sa robe blanche, et les souvenirs de saint Bernard et les véhémentes rigueurs de l'abbé de Rancé. Directeur et supérieur au Grand séminaire de Nancy, puis professeur à l'Université de Strasbourg, cordialement et joyeusement, Dom Godefroy évoque ce récent passé et nous dit son contentement de se revoir à la chapelle, au réfectoire, au milieu de cette couronne de clercs : occupation et amour de toute sa vie.

Le Révérendissime part pour la Chine, visiter (1) au moins une fois, les *Trappes de Notre-Dame de Liesse* et *Notre-Dame de Consolation* : toutes deux filiales de Sept-Fons et toutes deux intimement liées aux activités charitables des Lazaristes. Le P. Fiat, Mgr Delaplace, Mgr Jarlin, la famille Stolberg favorisèrent en effet de tout leur pouvoir et de leurs inlassables aumônes ces fondations de monastère trappiste : foyers de vie contemplative en terre de mission. Mgr Schraven, de son côté, se dépensa pour loger et rendre viable cette filiation de Notre-Dame de Liesse, à 5 kilomètres de Tchengtingfou, la pourvoyant de terres fertiles, nécessaires pour entretenir la vie des trappistes et soulager les efforts des moines agriculteurs.

Premier jour de l'an 1938. — Après les prières, souhaits et vœux de tradition, nous entendons, le soir, la lecture de la circulaire de N. T. H. Père. Parmi les passages remplis d'émotion et parmi les leçons, toutes d'actualité, nous notons la néfaste influence des pires idéologies qui suffisent à déchirer des peuples entiers. En outre, un chacun remarque avec une profonde et confraternelle compassion, ce nécrologe incomplet de nos confrères d'Espagne : cette liste de victimes, ces ruines matérielles et morales, cette suite d'attentats, cette prolongation de souffrances que rappellent par delà l'horizon pyrénéen cette flambée et cette fumée se traînant depuis de longs mois sur la noble Espagne. Tout cela est devant nos yeux et opprime nos cœurs, les entraînant à la prière et au souvenir chrétiens. Mais la situation reste toujours trou-

1. On sait que pour concilier et les visites de Règle et tout ensemble l'impérieuse nécessité de la résidence, les Pères abbés se sont vus contraints de nommer pour cet office un abbé-visiteur dont la fonction lui impose pratiquement un voyage circulaire continu, à travers les Trappes du Brésil, de Palestine, de Chine et du Japon, etc.

ble : les fluctuations de la lutte remplissent en des sens divers les colonnes des journaux ; les *Annales*, de toute évidence ne peuvent ni ne doivent les suivre dans ce dédale de hauts faits et tout ensemble de cruels déchirements. Filles de la Charité et confrères se meuvent dans cette atmosphère qu'évoquent des récits pleins d'héroïsme et de courage ; nous en sommes édifiés profondément. Mais quel cœur de chrétien ne souhaite de tout cœur la paix et le retour à la vie normale (*festinet dies : luisent enfin ces jours fortunés !*)

13 janvier. — L'Académie française élit comme son secrétaire perpétuel : M. Georges Goyau : le vote est unanime et dès lors caractéristique. Notons ici, sans entrer en de plus amples détails biographiques, que, de 1914 à 1918, M. Georges Goyau, toujours désireux de servir, fut administrateur de l'Hôpital auxiliaire établi à la maison mère des Filles de la Charité (140, rue du Bac). Avec une haute conscience, il eut à cœur de s'adonner aux mille petites affaires quotidiennes, au flux inlassable des papiers d'administration (absolument nécessaires pour le bon ordre) et aux menus problèmes de toute formation sanitaire. Quand on a tant soit peu approché M. Goyau, on se sent heureux, on se félicite d'un tel choix : c'est ce que souligne complaisamment M. Joseph Ageorges (*La Vie Catholique*) :

Il s'appelle Pierre. Il s'appelle Louis. Il s'appelle Théophile. Et il s'appelle Georges. Mais pour tout le monde et pour l'Histoire, il est Goyau, comme Thiers était Thiers et Lamartine était Lamartine ! Sans doute, quelques dames le nomment bien encore : « Monsieur Goillieau », mais l'erreur est flagrante. Ces dames n'ont pas le sens des valeurs historiques. Ces deux syllabes : Go-yau, évoquent un petit maigre, ascétique, barbichu, mais puissamment dynamique, un de ces êtres qui vivent aux confins du monde physique pour tendre la main à l'absolu et l'autre au relatif, un de ces êtres qui

n'ont pas besoin de volume pour inspirer et évoquer la grandeur et qui nous donnent la certitude qu'il y a de purs esprits.

Jeune, il se croyait fait pour classer des mots latins, pour surveiller les étymologies et corriger des textes grecs. Il s'intéressait à la grammaire et à Dioclétien et se disait destiné à rester le disciple de M. René Cagnat et de M. Auguste Bailly ! A vingt-cinq ans, il publiait un *Lexique des Antiquités Romaines*.

Mais il avait une maman que tous ses amis d'alors ont vénérée, et de l'Ecole Normale il s'en fut à Rome. Rome et sa mamani eurent raison de la linguistique. Parti pour faire un travail sur *La Tétrarchie romaine* sans autre arrière-pensée, il revint un beau jour de la Ville Eternelle avec le cœur plein de tendresses nouvelles et l'esprit garni de flambeaux jadis insoupçonnés.

Il avait connu à Rome trois hommes qui eurent sur la directive de sa vie une influence décisive, l'ambassadeur Lefebvre de Béhaine, le cardinal Rampolla et le Pape Léon XIII. Des légendes courent : l'ambassadeur l'appela à son conseil, le cardinal Rampolla le recevait en pantoufles, le Souverain Pontife lui souhaitait sa fête. Toujours est-il que Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, abdiqua si bien devant ces trois influences qu'il recommandait à ses pensionnaires la lecture de certaines correspondances romaines du *Journal des Débats*, sans se douter que Goyau en était l'auteur. Je crois voir celui-ci, l'œil pétillant et le sourire plein de réserves, savourant malicieusement son anonymat, en observant son directeur.

Duchesne succède à Geffroy, Duchesne le prélat aux traits fulgurants. Son pensionnaire va-t-il enfin publier sa *Tétrarchie* ? Que nenni ! Sous le pseudonyme de Léon Grégoire, il nous donne en collaboration avec Fabre et Pératé, *le Pape, les Catholiques et la Question sociale* ! Il faut avoir vécu les dernières années du XIX^e siècle dans les milieux de la Jeunesse catholique pour se rendre compte de l'importance spirituelle de cette publication. J'en puis parler avec quelque gratitude, car j'appartins au groupe de ceux qui gardaient le petit bouquin dans leur serviette avec leur plume et leur buvard.

Goyau avait alors une garçonnière (parfaitement !) à l'ombre des tours de Sainte-Clotilde. Nous lui rendions visite, le dimanche matin, après la messe, comme pour compléter l'office. Nous allions chez lui comme à confesse.

Et puis, ce fut la collaboration à la *Revue des Deux-Mondes* ! Il devenait académisable ! Déjà ! Et puis, ce fut l'enquête fameuse sur l'Allemagne religieuse ! Et puis ce fut la participation à la fondation des *Semaines sociales* !

Henri Lorin, au faubourg Saint-Honoré, tenait salon. Quel est le jeune d'alors qui ne franchit pas le seuil de l'accueillante maison ? Car de là on surveillait, sur le parterre catholique, les boutons qui n'étaient pas encore éclos ; on cul-

tivait les jeunes pousses ; on étayait celles qui montaient trop vite ; on émondait celles qui avaient trop de frondaison... Goyau, toujours frémissant et curieux, rythmait, là, de son débit pressé et piquant et de son petit sourire aux brefs éclats, les conversations chargées de sens chrétien. Son prestige était grand. René Pinon, écrivain politique ; Henri Moysset qui prétendait alors qu'un athée pouvait dire sa prière ; le lieutenant Riondet qui ne se doutait pas que son épée de colonel était vouée à la protection du Sénat, pourraient, j'imagine, bien mieux que moi, évoquer ces heures anciennes.

Et voici qu'un jour — excusez l'indiscrétion, car c'est aujourd'hui de l'histoire — on parla à voix basse, du mariage de Goyau. La rumeur courait tout Paris. On citait des noms. Jamais on ne prononçait le véritable.

— Goyau épouse Mlle X... (ici un nom connu dans la société parisienne), me confie un jour, gravement, un ami sur le boulevard Saint-Germain.

Je hochai la tête et je répondis :

— Tututu ! pour marquer mon scepticisme. J'avais raison. Goyau ne pouvait faire qu'un noble mariage spirituel, comme il écrivait un livre, pour la gloire de Dieu. Et ce fut ainsi ! Le grand souvenir de Lucie-Félix-Faure-Goyau remplit encore d'émotion le cœur de tous ceux que, là-bas, tout près de Saint-Pierre de Chaillot, elle reçut avec cette bonté et cette dignité chrétiennes qui donnaient à sa physionomie un charme d'une qualité si particulière. Serait-il séant de rappeler le deuil cruel qui suivit le bonheur..., mais aussi tous les fruits chrétiens qu'engendra la peine. Le nouveau foyer où une femme de talent se penchait sur les manuscrits d'Ernest Hello quand le mari se penchait sur ceux d'Ozanam ! Toute cette œuvre parallèle et commune où les romans se classent à côté de la missiologie ! Cette action de tous les instants qui fait que l'on ne peut plus séparer Goyau de notre histoire religieuse ! Il a été si intimement mêlé aux événements catholiques qu'il est aujourd'hui un personnage de chrétienté.

Et les livres succèdent aux livres ! Et les articles aux articles ! Et les conférences aux conférences ! Et les « épilogues » aux « épilogues », car Goyau n'écrit jamais de préfaces.

Il est consultant à la section historique de la Congrégation des Rites, où il est écouté avec déférence ; il est président de la Corporation des Publicistes chrétiens, où il est entouré de l'affection de tous ; il est professeur d'histoire des missions à l'Institut Catholique, où les jeunes abbés le considèrent comme un docteur ; il prépare d'ailleurs une histoire des Missions qui sera aussi haute que la cathédrale de Dakar. On peut compter qu'elle comptera.

Il y a quinze jours encore, il ne manquait à sa gloire que le Secrétariat Perpétuel de l'Académie. Les Immortels la lui ont offert sur un plateau, au milieu des palmes.

Besogne immense que la sienne, besogne grave et qui pourtant ne lui a jamais enlevé sa joie secrète, car il a ses mi-

nutes de détente. Il ne déteste pas les anecdotes piquantes quand elles peuvent éclairer l'histoire contemporaine et, au besoin, il les raconte lui-même. Il accroche, parfois, au milieu de l'entretien, un petit brin de malice à sa boutonnière ou le glisse au coin de la lèvre. Il ne dédaigne pas de laisser tomber un menu grain de sel dans son propos. Henri Brémond procédait par pincées. S. Em. le cardinal Baudrillart, volontiers emploie le sel gemme. Goyau se sert de tout petits grains, mais qui ont l'éclat du diamant...

Et tout ce que j'en dis n'est pas pour diminuer son grand caractère ! Je veux exprimer, au contraire, que Goyau est une des plus sympathiques personnalités de notre temps et une des plus belles figures chrétiennes de France. Il se pourrait bien qu'il aille au Paradis presque tout droit, en habit vert, naturellement !

Et M. André Chaumeix de rappeler à son tour la figure du *nouveau secrétaire perpétuel de l'Académie française* :

En élisant le 13 janvier M. Georges Goyau Secrétaire perpétuel, en remplacement de M. René Doumic qui avait occupé ce poste pendant quinze années avec l'autorité que l'on sait, l'Académie française a fait un choix excellent. Il réjouira particulièrement les lecteurs de la *Revue (des Deux Mondes)* où depuis que Ferdinand Brunetière avait accueilli son premier article en 1895, M. Georges Goyau a donné — avec ses grandes études sur l'*Allemagne religieuse*, l'*École d'aujourd'hui*, *Patriotisme et Humanitarisme*, et quelque cent articles — la majeure partie d'une œuvre d'historien qui comporte plus de soixante volumes.

Les nouvelles fonctions qui lui incombent, si elles confèrent de l'honneur, ne sont certes pas de celles que l'on peut qualifier d'*honorifiques*. Du bureau qui régit l'illustre Compagnie, auprès d'un Président et d'un Chancelier renouvelés tous les trois mois, seul le Secrétaire reste toujours en fonction, d'où son titre de *perpétuel* ; aussi est-ce sur lui que repose un lourd fardeau moral et matériel, exigeant chez ce mainteneur de la tradition de solides qualités d'administrateur. Pour remplir cette tâche le nouvel élu est particulièrement qualifié. Sous une frêle apparence — (François Coppée disait de lui : une haleine ! une âme ! le minimum de matière mis au service d'un esprit) — il possède une énergie, une vitalité peu communes, et que les photographies récemment publiées dans la presse, multipliant l'image figée d'un visage ascétique et sévère, ne permettent guère de présumer.

Dans la réalité, ce visage émacié qu'allonge une courte barbe blanchissante, déjà illuminée par des yeux d'une eau limpide, s'adoucit fréquemment d'un sourire étonnamment jeune. Le corps mince et nerveux, le geste vif, la voix mordante, le pas rapide, témoignent de son activité physique et

intellectuelle. Il met celle-ci non seulement au service de l'histoire et des questions religieuses de notre époque, mais aussi à celui de la bienfaisance : les innombrables candidatures aux fondations *Cognacq*, *Montyon* ou autres *prix de vertu*, dont les volumineux dossiers parviennent chaque hiver à l'Académie Française, ont, depuis des années, trouvé en lui un examinateur bienveillant mais avisé, scrupuleux et infatigable.

Quand il a pris place sous la Coupole, en 1923, dès les premiers mots de son discours de réception, ils se présentait à ses confrères, *comme un travailleur parmi les travailleurs*. Il a tenu parole et étant l'un des plus laborieux parmi les *Quarante*, il connaît déjà une grande partie de la tâche dont il est aujourd'hui officiellement chargé. En se donnant pour secrétaire perpétuel cet ancien normalien qui a vécu deux ans au Palais Farnèse, qui a parcouru l'Europe et qui, pendant la guerre, a administré avec un absolu dévouement un hôpital auxiliaire, l'Académie n'a pas seulement choisi un éminent historien et un esprit très averti des problèmes contemporains, mais aussi un homme au grand cœur.

16 janvier. — *Journée mariale annuelle des Enfants de Marie de la Région parisienne*. Par milliers (et un millier, c'est dix fois cent), par milliers, les bérêts blancs montent allègrement, dans la froideur matinale, vers la basilique de Montmartre. C'est d'abord la messe de communion. Puis, à 9 heures et demie, des 6.000 fauteuils de la vaste et belle salle Gaumont convergent six mille paires d'yeux vers la scène, où tous les perfectionnements du matériel théâtral se joignent à l'ampleur du plateau. Six mille paires d'oreilles écoutent la leçon qui s'envole des micros invisibles. Sous les réflecteurs, habilement dirigés, dans les jeux de la lumière et dans la tonalité caressante des faisceaux diversement colorés, les tableaux vivants déroulent la biographie de la Vierge Marie : l'Annonciation, la Visitation, la Nativité de Jésus, etc. Le commentaire du chœur, en l'espèce un cercle d'études, souligne et insinue suavement les leçons qui se dégagent de ces ravissants spectacles. Les chants, les jeux de l'orgue (il y a un instrument puissant et d'une technique toute moderne) ; l'ambiance, les décors, les

mots heureux, tout concourt à susciter l'enthousiasme général. Le soir, à *Notre-Dame*, sous la présidence du cardinal, une magnifique cérémonie clôture la journée : procession, allocution, chœur dialogué, tout chante, tout parle aux yeux, aux cœurs des jeunes.

25 janvier. — Notre confrère, Mgr Descuffi, archevêque nommé de Smyrne, vient d'achever sa retraite du sacre, dans le cadre de la maison-mère. Le soir, Mgr nous donne la conférence du jour ; il évoque, en un déroulement de suggestions heureuses, saint Paul, saint Vincent, l'épiscopat, notre vocation à la mission, notre fidèle correspondance au devoir quotidien, notre préparation continue à la besogne de chaque jour, aux appels du Christ... Sacré le 20 février, à Constantinople (1), en la cathédrale du Saint-Esprit, Mgr Descuffi se souvient fidèlement des belles

1. A ce propos, signalons un oubli dans la liste des sacres qui ont eu lieu à la Maison-Mère (Cf. *Annales* 1938, page 156) celui d'un Lazariste, Auguste Bonetti qui mourut délégué apostolique à Constantinople, après avoir été sacré à Paris le 12 juillet 1885. Né le 3 septembre 1831, à Murialdo, bourgade du diocèse de Mondovì, Auguste Bonetti était l'aîné d'une famille de 17 enfants. A 20 ans, il entra dans l'armée, et choisit le corps des *Bersaglieri* où un de ses oncles était colonel. A 25 ans le soldat se fit missionnaire. Il entra pendant peu de jours au Séminaire des Missions Etrangères de Gênes ; puis se dirigea définitivement vers le Séminaire Interne de Saint-Lazare, à Paris. Il y fut reçu le 25 octobre 1858. Après son ordination sacerdotale reçue à Paris, dans l'église de Saint-Sulpice, le 24 septembre 1859, il fut envoyé dans les missions du Levant. C'est à Salonique que le 26 octobre 1860 il prononça ses vœux perpétuels.

Il passa vingt-huit ans à Salonique : il contribua efficacement à la fondation du Séminaire bulgare de Zeitenlik, afin de favoriser le mouvement qui entraînait alors les Bulgares vers le catholicisme. En 1885 M. Bonetti, alors supérieur de Salonique, fut nommé évêque titulaire de Cardica et chargé des Bulgares unis du rite latin ; ceux du rite bulgare continuant à dépendre de son confrère et élève, Mgr Mladenoff. Il fut sacré à Paris (Maison-Mère des Lazaristes), le 12 juillet 1885. Le prélat consécrateur fut Mgr di Rendè, nonce à Paris, assisté par Mgr Freppel, évêque d'Angers, et Mgr Goux, évêque de Versailles.

Deux ans après, sur la proposition de Mgr Rotelli, délégué apostolique à Constantinople promu nonce à Paris, Léon XIII, au Consistoire du 26 mai 1887, nommait Mgr Bonetti délégué apostolique et vicaire patriarcal de Constantinople. En même temps il échangeait son titre d'évêque de Cardica en celui d'archevêque de Palmyre. Il fit son entrée solennelle à Constantinople le 24 juin 1887 ; dix-sept ans plus tard à Constantinople encore, le 19 août 1904, il entra dans son éternité.

années de sa jeunesse et de son brillant professorat au collège Saint-Benoit.

27 janvier. — Mgr Michel Verhoeks, nouveau Préfet Apostolique de Soerabaia (île de Java) rejoint son poste. Notre confrère est lui aussi tout heureux de se replonger pour quelques jours dans l'atmosphère de la maison-mère. Pour qui sait et veut bien comprendre, elle possède et garde discrètement son charme spécial. Tout, jusqu'à cet isolement et cette marche uniforme et réglée, conserve son attrait : il reste un constant réconfort à ceux qui, au loin, se dépensent et se dévouent dans leur vocation d'enfants de saint Vincent.

Fernand COMBALUZIER.

DAX

M. TRUQUET ET LA MAISON DES MISSIONNAIRES DE 1845 A 1864 (I)

I. Portrait

Evoquer la silhouette de M. Truquet, retracer le souvenir de ses travaux, c'est le but de ces pages.

Ce premier supérieur de N.-D. du Pouy était né picard, il avait fait un stage de six ans en Auvergne comme professeur au Grand Séminaire de Saint-Flour et le voici, en 1845, transplanté en terre landaise.

Jeune encore, il a trente-deux ans. Ses portraits nous le représentent avec sa chevelure longue et abondante, et avec ce quelque chose de grave et d'un peu solennel que nous retrouvons dans les peintures du clergé au XIX^e siècle. Le

1. M. Nicolas-Antoine Truquet était né à Abbeville (Somme), le 29 octobre 1813 : (non pas à Amiens. *Annales*, t. 3, 835). Reçu dans la Congrégation le 2 septembre 1833, à Paris, il fit les vœux, le 3 septembre 1835. En 1839 il est à Saint-Flour. Supérieur de Dax en 1845. Il mourut le 21 septembre 1861, à l'hôpital de Tarbes, au cours d'une retraite aux Soeurs. Deux ans après sa mort, ses restes vénérés furent transférés au Berceau de Saint-Vincent-de-Paul et inhumés dans le caveau ménagé dans le sanctuaire de la chapelle. Il y a peu d'années ce caveau fut arrangé. M. le Supérieur de Notre-Dame du Pouy obtint sans trop de difficulté de payer un nouveau cercueil. Une lecture spirituelle nous a rappelé alors les services de M. Truquet.

regard clair et la physionomie avenante respirent tout à la fois la bonté et la décision. Ardent et entreprenant, pendant quinze ans M. Truquet mènera une vie de galérien, ne ménageant pas sa peine, ne boudant jamais la besogne.

II. Le Supérieur de N.-D. du Pouy

Nous connaissons, grâce à son journal de maison, l'administration de N.-D. du Pouy et l'apostolat de ses missionnaires. Ce catalogue qui raconte tout par le menu est peut-être trop fidèle pour ne pas friser un tantinet cette naïveté dans l'art de se raconter qui échappe aux meilleurs.

Supérieur d'une maison nouvelle, M. Truquet va organiser, aménager, créer une tradition avec ses us et ses coutumes, avec ses droits et ses privilèges. Il va pourvoir à ces mille détails qui s'avèrent indispensables quand rien n'est encore fait dans un établissement. Un seul exemple suffira à nous renseigner.

La chapelle arrangée par Mme de Lupé était une ancienne grange à la fois remise et écurie. Elle avait été accommodée au service divin avant l'arrivée des missionnaires. « Comme la plupart des granges, écrit M. Truquet, elle est un carré long (!) avec une porte toute ordinaire et des murs couverts à l'intérieur d'un badigeon dont la couleur était bien loin d'être uniforme. »

Dans cette chapelle, le premier janvier 1846, le supérieur de N.-D. du Pouy fit l'érection d'un chemin de croix « au milieu d'un assez grand concours de fidèles. » Le Bref de Grégoire XVI porte la date du 16 novembre 1842 et la délégation de Mgr Lannéluc est du 30 novembre 1845. Ce chemin de croix avait été donné par Mlle de Lupé, cousine de Mme de Lupé, notre fondatrice.

Une décision préfectorale, nous l'avons vu, prévoyait que cette « chapelle ne pourra être ouverte au public ». L'ordonnance royale du 4 juin 1846 parvenue à M. Truquet par l'intermédiaire du maire de la commune de Saint Vincent de Xaintes reproduit la même clause : « L'ordonnance autorise l'établissement d'un oratoire particulier... destiné à l'usage exclusif des membres de la Congrégation et à celui des personnes attachées à la maison. » M. Truquet saura demander aux excellentes dispositions de l'évêque diocésain les autorisations nécessaires pour écarter les difficultés du côté de la fabrique de Saint Vincent de Xaintes et de M. le préfet.

Une première autorisation est de 1846. Elle permet de célébrer les services anniversaires prescrits par les charges du contrat : « Nous avons autorisé et autorisons par ces Présentes la célébration dans la chapelle précitée de quatre services anniversaires chaque année et nous permettons que chacun de ces services soit annoncé au prône de la messe paroissiale dans l'église de Saint-Vincent de Dax. »

Nouvelle faveur la même année 1846. Je cite entièrement la courte et agréable lettre de Mgr Lannéluc : « Monsieur le Supérieur, vous m'avez exprimé le désir de célébrer avec solen-

nité dans votre chapelle la fête et l'octave de Saint Vincent de Paul, avec exposition du Très Saint-Sacrement et panégyrique le jour de la fête, instruction et bénédiction du Très Saint-Sacrement les jours de l'Octave. J'accorde très volontiers toutes les autorisations nécessaires à cet effet. Je ne puis que favoriser avec empressement tout ce qui relève l'honneur d'un saint dont le berceau fait la gloire de mon diocèse. Je vous prie de recevoir, etc. »

Pour le premier anniversaire de la maison, 21 novembre 1846, M. Truquet bénit deux statues : l'une, de la Sainte-Vierge, fut placée du côté de l'Épître, l'autre, de Saint Vincent, du côté de l'Evangile. Pour éviter toute confusion, retenons bien qu'il s'agit de la chapelle de 1845, « le carré long » de la description de M. Truquet. La statue de la Sainte Vierge se trouve toujours à N.-D. du Pouy ; quant à la statue de Saint Vincent elle est en ce moment à Pontchevron, dans la cour intérieure, où elle préside au recueillement et aux ébats de nos chers frères Etudiants. Ce sont les deux seuls vestiges de la chapelle de 1845.

L'année 1852 vit une nouvelle reconstruction de la chapelle. Des lézardes s'étaient manifestées dans toute la partie du sanctuaire et un danger paraissait imminent. Avec la reconstruction du sanctuaire, on prévoyait un agrandissement de cinq mètres. La nef de la nouvelle chapelle aurait ainsi deux mètres de plus qu'autrefois et le sanctuaire se terminerait par une abside. M. le Supérieur général accorda toute permission ; « une somme de 2.200 francs dus à la pieuse libéralité de quelques personnes » aida M. Truquet dans ses dépenses. Ce plan fut vivement exécuté du mois de juillet au mois de novembre 1852. Outre la reconstruction, on procéda à une nouvelle décoration de la chapelle. Entre autres objets il faut mentionner un tabernacle en marbre blanc offert par Mme de Lupé. M. le Supérieur, en 1931, le fit placer dans notre petite chapelle de Pontchevron.

Dans la niche de la nouvelle abside, on posa la statue de la Vierge ; et Saint Joseph prit sa place du côté de l'épître. Nous connaissons tous la statue de saint Joseph qui nous accueille à l'entrée de notre maison de campagne. En si peu de temps, la chapelle eut sa « petite histoire ». Pour tous les missionnaires qui se sont agenouillés dans cette chapelle, mêmes ces humbles détails peuvent avoir leur intérêt.

Sous l'impulsion de M. Truquet l'édifice s'est transformé, pas autant la propriété, car une clause secrète du contrat stipule que « la Tour et les allées qui y conduisent, comme aussi l'aspect de l'enclos, resteront conservées autant que possible, au moins pour l'aspect de l'enclos. »

Peu à peu, le personnel augmentera. On ne sait par quel sortilège les fondations affluent. Petits ruisselets et rivières d'importance viennent alimenter la caisse du supérieur-économiste et assurer l'entretien de nouveaux missionnaires. Au mois d'octobre 1846, il y a deux prêtres et quatre frères. Le 30 mai 1847, « fondation d'un troisième missionnaire à N.-D. du Pouy. »

III. Le Prédicateur et le Directeur de conscience

M. Truquet fut certainement bon prédicateur. Il se dépensa sans compter dans les auditoires les plus variés. Avents, Carêmes, retraites de toutes sortes, dans les maisons des Filles de la Charité, les séminaires, les collèges, discours de circonstance, le trouveront constamment sur la brèche. Notre prédicateur travaille méthodiquement le champ des âmes. L'auditoire a ses qualités, au bien s'opposent des obstacles ; M. Truquet fera allusion jusqu'au rendement temporel. Au mois de janvier 1846, M. Vicart (Eugène), supérieur du collège de Montolieu (Aude), a M. Truquet comme prédicateur de retraite. Plutôt que de résumer je laisse parler M. Truquet : « Un peu plus de la moitié des élèves qui étaient au nombre de cent trente s'est approchée de la sainte communion. Cinq jours c'était trop peu pour remuer ces consciences profondément endurcies. Du reste tous se sont confessés. Ce dernier fait donne assez à entendre quel était le grand obstacle à la réconciliation de ces jeunes gens avec Dieu. Peut-être aussi que les confessions eussent eu un résultat tout différent pour un certain nombre, si les confrères, qui travaillent du reste avec un zèle admirable au salut de ces jeunes gens, eussent été dans cette circonstance pour ces pauvres jeunes gens plutôt des missionnaires, des pères, des pasteurs des âmes, que des maîtres ou des confesseurs ordinaires qui n'attendaient rien pour eux des effets de la retraite. Toujours est-il que M. Vicart a cru cette remarque assez fondée pour prier M. Truquet de la communiquer lui-même à M. le Supérieur général. »

En 1848, c'est M. Corby (Narcisse), supérieur du Petit séminaire de Montpellier, qui invite M. Truquet. L'effet de la retraite est tout autre : « Dans cette maison, où j'ai donné les exercices de la retraite deux ans auparavant, j'ai trouvé une grande amélioration sur le rapport de la discipline et de la piété. Aussi la retraite y a-t-elle été couronnée d'un plus beau succès et accompagnée des plus douces consolations. Tous les élèves ont fait la sainte communion. La reconnaissance les a portés à m'offrir un reliquaire renfermant le nom de chacun d'eux ; ils ont aussi demandé à m'accompagner à la voiture au moment de mon départ, ce que j'ai évité. »

En 1856, M. Truquet prêche le Carême à Dax et il signale : « Le peuple de Dax est difficile à satisfaire sous le rapport de la prédication, par la raison que chaque année il entend un nouveau prédicateur. »

A l'occasion d'aucuns jugeront M. Truquet trop éloquent et ses dirigées lui créeront des embarras ; mais ces difficultés même auront l'avantage de manifester la clairvoyance, la prudence de M. Truquet.

« Mlle de La Ferté allait à Dax quand il s'agissait de se confesser et de communier. Elle avait pour directeur de conscience un Lazariste. » Probablement sans s'en douter, le romancier — M. Pierre Benoit — assigne à son personnage une fonction à laquelle le contrat primitif lie les missionnaires de la

maison. Les premiers confrères confessaient beaucoup, surtout à l'approche des grandes fêtes ; à M. Truquet revenaient les prémices de ce ministère.

IV. Le Fils de Saint Vincent et le Confrère

Notre-Dame du Pouy, Saint Vincent, les âmes, autour de ce triptyque évolue la vie de M. Truquet. Tout ce qui touche à l'un ou à l'autre le fait vibrer d'enthousiasme et d'un enthousiasme contagieux. En 1855, paraît dans l'*Echo de l'Adour* (journal de Dax) un article attribué à un élève du Grand séminaire. Il dit qu'« au Grand séminaire, Saint Vincent et sa Communauté sont en faveur et qu'il y aurait encore plusieurs départs du Séminaire pour la Communauté ». On peut l'en croire : en moins de quinze ans, M. Truquet envoie à Saint-Lazare près de vingt prêtres ou séminaristes dont beaucoup ont laissé un nom dans la Congrégation. Pour mention, je ne rappellerai que Mgr Jacques Thomas, ancien délégué apostolique en Perse, M. Pémartin, M. Miville, M. Campan, M. Soubielle, M. Lacour dont on parle encore dans la région.

Plus que tout, M. Truquet aime Saint Vincent. Pour sa cause, on l'a dit, il aura « un zèle infatigable, un dévouement sans bornes » (*Annales*, LII, p. 490). En 1856, nous le trouvons à Biarritz sollicitant une audience de l'empereur Napoléon III. Il veut lancer une loterie nationale en faveur d'un monument à Saint Vincent, au lieu de sa naissance. Et il obtient gain de cause et sa loterie nationale aboutira à ce que nous appelons aujourd'hui le *Berceau de Saint Vincent de Paul* (2). Avec beaucoup de bonne grâce, l'empereur déclare à M. Truquet que « le Gouvernement avait pris la décision de ne plus autoriser de loterie, mais pour cette œuvre je serai très heureux de vous faire obtenir toutes les satisfactions nécessaires... » Il fut ensuite question d'une visite au Berceau de Saint Vincent. Le Souverain pria M. Truquet de lui faire connaître la distance exacte du point le plus rapproché du chemin de fer ; son intention étant de conduire l'impératrice au pied du chêne de Saint Vincent de Paul, afin d'implorer la protection de ce grand Saint pour le jeune prince impérial. (3) Malgré cet « intérêt bien marqué », Sa Majesté ne put faire sa visite au chêne de Saint Vincent « par défaut de temps et avec regret ».

On voudrait savoir ce que ses confrères pensaient de M. Truquet, mais là, la cueillette des témoignages reste assez pauvre. Le P. Etienne l'avait en très haute estime. Il venait assez souvent visiter cette maison alors bien petite. Il est vrai, il venait pèleriner au lieu de naissance de notre

2. De 1821-1828, on a fait une tentative dans le même sens qui échoua complètement. M. le chanoine Dange, vice-président de la Société du Borda, en a fait le récit et a bien voulu offrir ses documents aux archives de Saint-Lazare Cf. *Les Souffrances*, 1927, Mont-de-Marsan, pp. 98 et suivantes.

3. *Annales*. Tome LII, p. 416.

Bienheureux Père. M. Truquet souligne avec reconnaissance les dates de son passage : « Nous avons eu la visite de M. le Supérieur général qui, accompagné de M. Aladel, Assistant, venait assister à la pose de la première pierre de la chapelle monumentale élevée à Saint Vincent de Paul. »

Le Supérieur général tempérait parfois pour mettre à l'épreuve sans doute une ardeur trop entreprenante, mais il finissait toujours par faire confiance. De son côté, M. Truquet témoignait au P. Etienne une soumission parfaite et une profonde vénération. Ses compte-rendus détaillés sur la situation financière et les œuvres de N.-D. du Pouy s'acheminent régulièrement vers Paris. La rédaction de ces feuillets est curieuse. Pour un coup, le supérieur de N.-D. du Pouy laisse de côté la période ample et abondante de l'orateur, la note se fait précise : en quelques courtes indications la situation est tirée au clair, les nouvelles possibilités d'arrangement sont suggérées.

Si nous ne savons pas directement le sentiment des collaborateurs de M. Truquet, nous savons que leur supérieur les estimait et les aimait. M. Cleu, le directeur de Mme de Lupé jusqu'à son entrée en religion, le premier supérieur de la cure de Looz-les-Lille (27 janvier 1857), M. Dequersin, le second supérieur de la maison, qui revint à Dax après son professorat à Saint-Flour, d'autres encore dont M. Soulié, si sincèrement pleuré par M. Truquet, tous ont dû travailler d'un même cœur à l'œuvre commune, et témoigner à leur supérieur les sentiments que lui-même leur manifestait. (Note 4).

Le portrait tracé par M. Truquet au lendemain de la mort de M. Soulié (5) donne l'atmosphère de la maison et le ton

†4. Tous nos confrères morts à Dax sont enterrés au cimetière de Saint-Vincent de Xaintes et non pas dans notre petit cimetière au pied de la colline : ce dernier ne commença qu'avec le séminaire.

« Par arrêté passé à la date du 17 mai 1856, j'ai acheté, dit M. Truquet, dans le cimetière de Saint-Vincent de Xaintes, près de la tombe de M. Martin, notre confrère, dont la sépulture était déjà acquise à perpétuité 6 mètres carrés de terrain pour servir à perpétuité à notre sépulture. » (Historique, p. 133).

Chaque année, le 2 novembre, la maison vient prier sur la tombe de ces anciens et premiers habitants de Notre-Dame du Pouy.

M. Martin dont il vient d'être question dans le texte cité, était ancien directeur du Séminaire Interne. En dernier lieu il fut directeur du Grand Séminaire de Chalons-sur-Marne. Il était venu au mois de mai 1843 pour rétablir sa santé à Dax. Il mourut dans la même année le 17 août.

5. M. Marie-Ferdinand-Raymond Soulié était né à Belpech, dans le diocèse de Carcassonne. Entré dans la Congrégation en 1846, il avait fait les vœux en 1848, le 27 avril. Il fut envoyé dans la mission d'Amiens où il contracta une maladie de poitrine. Il arriva à Dax le 21 octobre 1852 « pour demander à un climat plus doux, une amélioration dont sa santé avait grand besoin » ; redevenu Missionnaire fin 1853, il se dépensa beaucoup durant les júbiléés de 1854 et 1855. Il retomba malade peu après, malgré le repos absolu et deux mois passés aux Eaux-Bonnes — station climatérique alors fréquentée par certains membres de la Congrégation, dans les grandes circonstances ; — il ne se releva pas. Il mourut le 22 mars 1856.

des préoccupations : « M. Soulié était généralement aimé et regardé à juste titre comme un saint et capable missionnaire. Aussi il a été regretté bien vivement de tous ceux qui l'avaient connu... Zèle ardent, prudent et éclairé, piété tendre et aimable ; caractère gai et toujours égal ; soumission entière ; régularité parfaite ; dévouement absolu à la communauté ; amitié tendre, compatissante et généreuse ; pureté et modestie angélique ; notre bien-aimé et regretté M. Ferdinand Soulié possédait dans un degré peu commun les vertus et les qualités qui font le saint prêtre, le missionnaire selon le cœur de saint Vincent, et le confrère également édifiant, aimable et aimé de tous : « *Dilectus Deo et hominibus* ». (p. 131-132).

Dans ce tableau en somme pas une seule ombre : M. Soulié fut un saint, un bon missionnaire, un confrère charmant. Son supérieur admire son rendement apostolique — rien d'étonnant à cela — mais il est sensible aussi au charme de la vie de communauté, il apprécie la « simplicité charmante, le caractère gai et toujours égal, l'amitié tendre... de notre bien-aimé et regretté M. Ferdinand Soulié « le confrère aimable et regretté de tous. »

Dans l'espace de quinze ans, une douzaine de confrères ont passé dans la maison ; un certain nombre pour rétablir leur santé ; d'autres sont partis pour remplir des fonctions supérieures ; de certains enfin M. Truquet n'indique pas le motif du départ.

V. Les Relations avec les gens du dehors.

Finissons sur ce trait. M. Truquet n'oubliait pas qu'il vivait dans une ville et dans un diocèse. Jamais il n'a pratiqué la politique du « splendide isolement ». Avec tous il eut les plus cordiales relations. On s'en souviendra aux jours de joie comme aux jours de deuil durant sa vie et même après sa mort. Quand le 27 avril 1864, deux ans et demi après sa mort, le mercredi après l'inauguration du monument consacré à Saint Vincent (6), on transféra « les restes de M. Truquet, dans le caveau ménagé dans le sanctuaire de la chapelle, la ville de Dax était là, nous disent les *Annales* (T. LII, 490) tout en larmes, comme à l'époque de la mort du vénéré

6. Le monument en question n'est autre que la chapelle du Berceau avec l'hospice et ses dépendances, construits grâce aux 500.000 fr. fournis par la Loterie Nationale. L'inauguration se fit le 22 avril 1864, en présence de 13 Evêques, d'un nombreux clergé, de 70 Lazaristes, de 800 Filles de la Charité, de 40.000 fidèles... « Y étaient représentés les Ministres des Affaires Etrangères, de la Justice et des Cultes du Gouvernement français ».

M. Etienne prononça un discours (publié chez Adrien Le Clère). Les 800 Filles de la Charité représentaient le reste de la Compagnie qui depuis 1856 se préparait à ce grand jour. Or, cette année la Mère avait résolu avec l'approbation du T. H. Père « d'exiger à l'avenir et à perpétuité de toute Fille de la Charité qui prendrait le Saint Habit, une somme au moins de 5 fr., en faveur des œuvres de charité qui, plus tard doivent être établies, sur le Berceau de Saint-Vincent. » (Historique, p. 126) Cf : Notice sur le monument érigé au lieu de la naissance de saint Vincent de Paul. (1864).

et regretté premier supérieur de N.-D. du Pouy. » M. l'Archiprêtre de Dax lui adressa le dernier adieu : « Tous nous l'avons pleuré, tous nous avons porté son deuil... ses frères dans le sacerdoce, ne sentiront plus les étreintes de sa main toujours si cordiale ; les âmes pieuses qu'il dirigeait avec tant d'habileté ne recevront plus ses sages conseils, et les pécheurs au devant desquels il allait, à l'exemple de son divin Maître, ne le trouveront plus sur leur passage pour les relever et les protéger de sa mansuétude et de sa charité... Toujours on se souviendra de M. Truquet, de cet homme au cœur franc et loyal, à l'âme ardente et dévouée ; toujours on se souviendra du bonheur qu'il éprouvait à se rendre utile, et du charme de ses vertus qui, en faisant le bon prêtre donnait au ciel des élus. » (*Annales*, T. LII, 490-491).

Telle m'est apparue la silhouette de M. Truquet. Il est le digne contemporain de ces grands missionnaires qui, au milieu du XIX^e siècle ont lancé nos belles missions de Chine, de Perse, d'Orient et d'Amérique ; il demeure le digne émule de ces autres prêtres de la Mission qui en France ont fait refleurir la Congrégation au lendemain des ruines accumulées par la grande Révolution.

Après M. Truquet, M. Adolphe Deguersin, M. Jean-Baptiste Fabre, M. Félix Dumay, M. Valette et autres dirigèrent la maison des missionnaires jusqu'à l'arrivée des premiers séminaristes en 1881, en suivant les directives imprimées par le premier supérieur M. Nicolas-Antoine Truquet (29 octobre 1813-21 septembre 1861).

Etienne DIEBOLD

GUIMERVILLE

Dans son numéro de novembre 1937, pages 167-169, le Bulletin trimestriel de l'Association amicale des anciens élèves de Combrée (Maine-et-Loire), a consacré cette brève notice à notre confrère, M. François Briant (Cours 1885), mort à Paris le 13 novembre 1934 ; nous l'insérons ici à côté des lignes déjà publiées dans les Annales de 1935, page 310.

Il ne passa que deux années au collège, mais ce court séjour fut suffisant pour le faire devenir et demeurer jusqu'à sa mort un Combréen fidèle. Il est vrai qu'il était alors un adolescent réfléchi qui ne pouvait manquer de reconnaître la bienveillance et le dévouement de ses maîtres. Même à la fin de sa carrière qui fut longue, il en gardait encore le souvenir et il parlait si souvent de Combrée que ces deux syllabes chères à son cœur sont restées accrochées dans la mémoire de ses confidents : « Lorsque j'ai reçu votre lettre, m'écrivit-on, votre adresse fut aussitôt pour moi l'évocation d'un collège connu. » Combien d'anciens élèves, en contant les anecdotes amusantes ou émues de leur jeunesse studieuse, étendent aussi loin et

jusqu'en des coins insoupçonnés le bon renom de Combrée ! Mais l'éloge qu'il lui consacrait ne suffisait pas à sa reconnaissance : sur son maigre budget, il prélevait de temps en temps de petites sommes d'argent qu'il nous faisait parvenir. Il tenait ainsi à payer par quelque sacrifice, l'aide que le collège avait apportée à sa formation.

François Briant naquit à la Cornuaille, le 15 octobre 1865. Il mit longtemps, semble-t-il, à prendre conscience de sa vocation sacerdotale, dont l'origine et le développement restent pour le chroniqueur, assez obscurs. Au sortir de l'école primaire, suivant sa forte expression, il alla « piocher » la terre. Peu à peu, sans doute en maintenant courageusement son travail dans les champs dont le calme favorisait sa rêverie, il comprit qu'une autre moisson que les blés dorés mûrissait dans le monde et que les bras manquaient pour l'engranger. Il résolut d'y consacrer les siens avec toute sa bonne volonté. Aussi, pour se préparer à son grand rôle de moissonneur d'âmes, à 18 ans, il entra au Collège, après avoir pris quelque teinture de latin, près du curé de sa paroisse. Son âge le fit placer en troisième dont il suivit les cours cahin-caha, comme on l'imagine sans peine. Après son année de seconde où son travail assidu ne fut pas récompensé par plus de succès, il quitta définitivement le collège en 1882 pour continuer ailleurs sa formation cléricale. Il opta bientôt pour les Missions où son zèle trouverait, croyait-il, un plus complet emploi. Après huit mois de noviciat chez les Pères Blancs dont les méthodes ne convinrent pas à ses goûts, il profita du départ pour la Chine d'un évêque lazariste, Mgr Bray, pour s'embarquer avec lui, le 27 janvier 1889. Mais une fois sur la terre des Martyrs dont il avait rêvé, il ne se détermina pas sans luttes intimes à faire partie des fils de Saint Vincent de Paul. Il avait peur que son tempérament irrésolu ne s'accommodât mal de l'état de prêtre régulier. Enfin, au bout de plus d'une année d'hésitations, les sécurités qu'offraient à sa persévérance la grâce des Vœux, le décidèrent et le 10 décembre 1890, il entra au séminaire lazariste de San-K'iao dans le Kiang-Si oriental, pour y faire son noviciat. Deux ans plus tard, il avait la joie de recevoir, après quelques jours d'intervalle, l'ordination sacerdotale.

Presque aussitôt, Mgr Vic, son vicaire apostolique, qui l'estimait beaucoup, lui confia un poste de son district, où il resta 20 ans. Les détails précis manquent sur l'apostolat du R. P. Briant. Sans doute s'ingénia-t-il, à force de douceur, de patience et de charité à vaincre les craintes soupçonneuses des païens. Pour l'aider dans ces travaux d'approche, il avait la bonne fortune de posséder passablement la langue chinoise, cette langue « indécrottable » comme l'appelle le Bienheureux Père Clet, que sa persévérance avait réussi à loger dans son esprit et dans son gosier. Il s'efforçait même de penser et d'agir en Chinois, ce qui lui valut plus tard une appréciation désavantageuse, de la part de ses compatriotes, une fois prise l'habitude invétérée de mœurs étranges pour un occidental.

Son ministère fut pleinement couronné de succès : « Il fit un bien immense, écrit l'un de ses anciens confrères au Kiang-Si. Chaque année, il aménageait en tête pour le nombre des baptêmes d'adultes ». Les conversions qu'il opéra ainsi dans son poste doubleront en vingt ans, le chiffre de ses chrétiens. Leur foi agissante était pour lui le plus puissant réconfort. Sur la fin de sa vie, il se plaisait à rappeler leur ferveur qu'il opposait à la mollesse de tant de Français..

A mener cette vie apostolique dont on devine les fatigues et les privations, le R. P. Briant s'épuisa rapidement. Dans le cours de l'année 1899, il tomba gravement malade au point que ses supérieurs le firent rapatrier à la requête des médecins de Shang-Haï. Mais les pronostics sur sa santé avaient été trop sombres. Le long repos qu'il prit sur le paquebot fut suffisant pour le rétablir et quand il débarqua à Marseille, il se sentait assez solide pour reprendre la tâche abandonnée. Il gagna pourtant l'Anjou où sa famille lui fit fête. Il y resta plus longtemps qu'il n'avait pensé. En juin 1900, comme il se disposait à rentrer en Chine, des bruits alarmants arrivèrent de Pékin : une nouvelle épidémie de xénophobie sévissait et dans la ville comme dans les provinces, on massacrait impunément les étrangers. Il lui fallut attendre pour regagner l'Asie l'entrée des troupes Européennes à Pékin, le 15 août de la même année et la pacification du territoire. En 1905, à la suite d'une nouvelle offensive de la maladie, il dut revenir en France pour y prendre un long repos. Quand il entra au Kiang-Si en 1907, il fut envoyé par son évêque fonder une nouvelle résidence à I-Yang, ville de 30.000 habitants, où il travailla jusqu'à son rapatriement définitif, au printemps de 1925.

Ses dernières années furent douces et paisibles. Ses supérieurs le nommèrent à son retour à Paris, aumônier de Guimerville, dans la Seine-Inférieure, où les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, eurent pour lui tous les égards dus à un « vétéran ». Sans doute fallait-il souvent lui pardonner ses manies et ses bizarreries que l'âge exagérait, ses distractions fréquentes, la franchise un peu brusque de certaines de ses réparties, mais on ne pouvait s'empêcher de l'apprécier, de le vénérer même pour ses généreuses vertus. Au lieu de se plaindre, il tâchait de faire bon ménage avec ses infirmités, essayant de les user et de les laisser à force de patience. Les souffrances, bien loin d'aigrir son caractère, le rendaient, semblait-il, plus pitoyable aux autres. « Sa bonté, écrit un prêtre qui l'a beaucoup connu pendant ses dernières années, allait jusqu'à l'attendrissement. » Depuis longtemps corrigé d'une timidité presque maladive qui lui faisait perdre ses moyens au moindre regard appuyé sur sa personne, il ne donnait plus l'exemple que de la plus touchante humilité : il aimait l'ombre et le silence où on l'oubliait aisément, comme il le souhaitait. Sa gerbe de mérites était pourtant aussi grosse que celle de quiconque mais il avait la discrétion et le bon sens d'éviter d'en parler. Il attendait de Dieu seul un jugement équitable

et sa récompense : « Désormais, écrit-il en novembre 1926, dans une note intime, je me considère comme faisant mon postulat pour le Ciel. Aussi, nonobstant mes misères, j'essaie de faire chaque chose posément pour l'amour de Dieu et le salut des âmes » et il terminait par le plus ardent désir de la bienheureuse éternité !

Dieu le laissa encore languir sur la terre pendant quelques années. En 1934, ses infirmités l'obligèrent à cesser tout ministère. Il fut alors admis à la Maison-Mère des Lazaristes de la rue de Sèvres où il devint l'hôte habituel de l'infirmerie. Terrassé par une attaque d'apoplexie, il mourut le 13 novembre 1934. Sans doute, sa belle âme fut-elle accueillie au seuil du Paradis par les nombreux enfants Chinois qu'il avait baptisés.

(Marcel CHUPIN)

MARSEILLE

LES FÊTES DU DEUXIÈME CENTENAIRE

DE LA CANONISATION DE SAINT VINCENT DE PAUL

Ces belles fêtes ont commencé par une journée réservée aux enfants, le jeudi 2 décembre (1937), que S. Exc. Mgr Delay tint à présider.

L'après-midi, l'église était remplie d'enfants. Le R. P. Neveu, lazariste, leur parla de la bonté de saint Vincent de Paul et leur demanda de prendre la résolution d'être bons à son exemple. Après un chœur parlé, auquel prirent part les enfants avec un bel ensemble, les petits garçons firent la procession de la relique et assistèrent au salut.

Vendredi 3 décembre, le Triduum commença par la Journée des dames. A 8 heures, Mgr Blanc célébra la messe, et, dans une brève allocution, rappela les œuvres multiples dues au cœur de saint Vincent qui avait emprunté au Cœur de Jésus la flamme de la charité. A 16 h. 30, sous la présidence de M. le chanoine Grenouillet, eut lieu une cérémonie, au cours de laquelle M. le chanoine Raffit, archiprêtre de la cathédrale de Montpellier, montra en saint Vincent de Paul l'homme parfait à qui rien d'humain ne fut étranger.

Samedi 4 décembre, Journée des jeunes filles. A 7 heures, la messe fut célébrée par Mgr Borel, qui, dans son allocution, montra en saint Vincent de Paul un modèle d'apôtre de l'Action Catholique. A 16 h. 30, après les complies présidées par le R. P. Jacques Frasse, visiteur, M. le chanoine Raffit montra en saint Vincent de Paul l'homme de Dieu.

Les deux panégyriques donnés par M. le chanoine Raffit ont tracé de saint Vincent de Paul un portrait magnifique. On

peut dire que l'orateur épuisa son sujet sachant tout dire et tout bien dire, avec une éloquence forte, claire et prenante. Ses auditeurs ont senti au feu de ses paroles s'accroître leur admiration et leur dévotion pour ce grand saint, qui combla la France et Marseille — le monde aussi — de ses bienfaits.

Le dimanche 5 décembre, la Journée de Clôture du Triduum a été triomphale. Marseille a honoré magnifiquement le grand Saint qui lui fut si bienfaisant pendant sa vie et continue de l'être par le dévouement de ses religieux et de ses religieuses, par les nombreuses œuvres que couvre son nom et qu'anime son esprit.

C'est le Supérieur général des Lazaristes et des Filles de la Charité, le T. H. P. Souvay, venu tout exprès et pour la première fois à Marseille, qui célébra la messe de communion, à 7 h. 30. Dans son allocution, il se réjouit de l'honneur rendu au Saint fondateur par Marseille, et il rappela les vertus de celui qui n'était pas seulement un apôtre bienfaisant, mais une âme sainte et sanctifiante.

S. Exc. Mgr Delay, évêque de Marseille, célébra, à 10 heures, la grand messe pontificale, en présence de Son Exc. Mgr Siméone, évêque de Fréjus, des vicaires généraux et du Chapitre de la cathédrale. Le grand séminaire assurait le service de l'autel et des chants.

A 15 h. 30, Son Exc. Mgr Delay officia pontificalement et le discours de clôture fut donné par Son Exc. Mgr Siméone. Marseille et saint Vincent de Paul, tel fut le sujet traité par l'éloquent prélat, qui, ancien élève des Lazaristes et leur ancien collaborateur au Petit séminaire, où il leur succéda. Marseillais d'origine et de cœur, il sut payer sa dette de reconnaissance et celle de notre ville à saint Vincent de Paul. On admirait l'abondance des détails dans ce tableau des bienfaits du grand saint envers Marseille, détails suggestifs et savoureux, qui faisaient revivre une belle page de notre histoire religieuse.

Ces fêtes terminées (1), il importe de souligner le soin pieux et élégant avec lequel M. le Curé de Saint-Vincent-de-Paul avait orné son église, le maître-autel, où brillait toute blanche, dans la gloire d'or, la statue du saint, son autel fleuri où était déposée la relique. Il faut féliciter la Scola de Saint-Vincent-de-Paul qui, sous la direction de M. l'abbé Stéfani, vicaire, assura les chants à toutes les cérémonies, sauf à la messe pontificale, où il convient que chante la Scola des Séminaristes, tandis que servent les séminaristes.

Une réunion intime, après la grand messe pontificale, groupait chez M. le Curé-Doyen de Saint-Vincent-de-Paul, autour de LL. EE. NN. SS. Delay et Siméone, et du T. H. P. Sou-

1. Notons : 1° Que fut présente à ces solennités marseillaises la Respectable Soeur Hénar, Assistante de la Compagnie des Filles de la Charité, représentant la T. H. Mère Chaplain ; et 2° Que le panégyrique de saint Vincent par Mgr Siméone a été imprimé à Fréjus, comme l'y avait été le précédent discours prononcé par Mgr de Fréjus à Notre-Dame de Paris le 20 juin 1937.

vay, les membres du Conseil épiscopal, les R. P. Lazaristes et le Clergé de la paroisse. M. Frasse, visiteur des Lazaristes, prit la parole. « Ces fêtes splendides, dit-il, sont le commentaire du texte : *Qui se humiliat exaltabitur.* » L'humble Vincent, à qui, au cours de sa vie, vinrent malgré lui tous les honneurs, a été exalté constamment depuis sa mort et surtout depuis sa canonisation.

Marseille se devait de glorifier Vincent de Paul ; elle l'a fait magnifiquement. Des foules sont venues. M. Frasse remercie alors Son Excellence Monseigneur Delay, les Vicaires généraux, le Directeur des OEuvres, M. le Curé et ses Vicaires. Il remercie Son Excellence Monseigneur Siméone, qui, se souvenant qu'il est Marseillais, a bien voulu accepter de rappeler les bienfaits répandus par saint Vincent à Marseille. Il termina en citant ce que M. Vincent écrivait un jour d'un évêque : « Qui ne reconnaîtra que c'est une bénédiction de Dieu bien manifeste d'avoir donné à ce diocèse un Evêque qui porte la paix aux âmes, qui veut se dévouer, qui est remarquable par sa prudence... » et M. Frasse, avec délicatesse, appliqua ces paroles à l'Evêque de Marseille.

M. le chanoine Garoutte prit alors la parole. Il y a 135 ans, dit-il, un Lazariste, M. Verbert, ayant racheté sur ce terrain la chapelle des Augustins Réformés, fut nommé par Mgr de Cicé, curé de la paroisse établie sous le vocable de Saint Vincent de Paul et l'administra 8 ans. Après avoir rappelé, qu'il a l'honneur de compter une sœur fille de la Charité, que de 1879 à 1898 il fut l'élève, puis le collaborateur des Lazaristes, M. le curé dit avec quelle joie il accepta de concourir aux fêtes du 2^e centenaire. Il salue alors Son Excellence Mgr Delay, qui, depuis sa venue à Marseille, cinq fois déjà a honoré cette église de sa présence. Il salue aussi Monseigneur de Fréjus qui, après avoir exalté Saint Vincent de Paul à Notre-Dame de Paris, vient lui rendre honneur au nom de Marseille. Tous se réjouissent que ces fêtes aient amené au milieu de ses religieux et de ses religieuses, à Marseille le T. H. P. Souvay, Supérieur général. Le Curé se réjouit du succès de ces fêtes qui seront avec la grâce de Dieu un bienfait pour la paroisse et les paroissiens.

Son Excellence Monseigneur Delay remercie alors M. le Curé, M. Frasse et tous ceux qui ont contribué au succès de ces fêtes. Son Excellence Mgr Siméone qui a bien voulu venir y apporter la joie et le prestige de sa parole, le T. H. P. Souvay, Supérieur général, que l'on souhaite de revoir d'autres fois à Marseille qui est si reconnaissante à Saint Vincent, à ses fils et à ses filles.

Semaine Religieuse de Marseille, 1938, p. 70 ; 96-97.

PERIGUEUX

PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT DE PAUL. prononcé au Grand Séminaire de Périgueux

Le 27 avril 1926, devant les clercs du Grand séminaire de Périgueux, M. le Chanoine André Mathet, pour lors supérieur du Collège voisin de Saint-Joseph, dégageait de la vie de Saint Vincent quelques leçons qui n'ont certes pas perdu de leur intérêt. D'où, après les années, l'insertion en nos Annales de cette instruction toujours profitable et toujours de saison à l'école de notre maître à tous, notre père, notre guide : Vincent de Paul.

* * *

Et non poterant resistere sapientiae et spiritui qui loquebatur. On ne pouvait résister à la sagesse et à l'Esprit qui parlait en lui. (A. A. VI, 10).

Monseigneur,

Il y avait hier 350 ans que Saint Vincent de Paul naissait au hameau perdu de Ranquines, sur la paroisse de Pouy, près de Dax, dans les Landes. Il y en avait 325, le 23 septembre passé, que celui qui, selon une prophétie de Saint François de Sales, mort 40 ans avant lui, devait être « le plus saint prêtre du siècle », était ordonné par votre illustre prédécesseur, Mgr de Bourdeilles, dans sa chapelle de Château-L'Evêque. Il y a plaisir, vraiment, à évoquer en ce jour ce grand souvenir, et nous ne saurions trop remercier Dieu d'avoir daigné enrichir notre Périgord d'une telle faveur et d'un tel honneur. Et nous comprenons et nous nous réjouissons que l'éducation de vos clercs ait été confiée, en des temps difficiles comme les siens, aux fils de Vincent de Paul. Jeunes séminaristes, vous êtes à bonne école : si, de ces mains, vous ne sortiez pas pieux et zélés et excellents prêtres, ce ne pourrait être la faute de vos maîtres ; mais, je vous fais confiance, et je m'assure que ce ne sera pas la vôtre.

Messieurs... et je ne m'excuserai pas d'user de ce terme, plutôt rare désormais dans la chaire chrétienne. Ce sera comme un parfum qui s'exhalera de notre magnifique XVII^e siècle, de sa langue si simple dans sa majesté (les Canadiens disent encore : « Sa Majesté la langue française ») ; de sa pratique accoutumée où la noblesse le dispute à la candeur. Chaque époque a ses formules, et, comme on dit dans les chancelleries, « ses clauses de style » ; et n'en est-il pas qui, quand les grandeurs s'évadent des choses, les mettent dans les mots ! Notre saint, si surnaturel, même dans sa communauté avait l'habitude de s'exprimer ainsi : « Messieurs et

mes frères » ; et, parlant de lui, le manant et le roi, les gens du peuple et les grands seigneurs, tout le grand siècle, sans excepter ses enfants, disait : « Monsieur Vincent », comme on disait dans un parler dénué d'artifice et de flatterie, qui ni ne s'efforçait ni ne s'enflait, qui nullement ne s'évertuait à être pompeux : « Messieurs de Port-Royal, Messieurs de Saint-Sulpice, Monsieur de Genève, Monsieur de Cambrai et Monsieur de Meaux. »

Eh bien ! donc, Messieurs, je veux, tout d'abord, admirer avec vous les dons de Dieu et la diversité de ses grâces, *divisiones gratiarum sunt*, et où l'on voit cette variété dans l'unité, qui sont la marque du génie, d'après Bossuet, et d'avantage le cachet des créations de l'ouvrier divin. Saint François de Sales, Saint Vincent de Paul, il m'a plu, tout de suite, d'unir fraternellement ces deux noms amis ; et cependant quelle différence ! D'un côté le grand seigneur, de l'autre le petit paysan ; ici toutes les distinctions de la naissance, de la fortune, de l'éducation, des manières, et là l'origine la plus infime, l'extrême pauvreté, la formation la plus sommaire, ce que le petit pâtre des Pyrénées nomma toujours « sa rusticité », ajoutant qu'il, sans Monsieur de Genève, il eût gardé cette humeur sèche et revêche », qu'il n'eût point réprimé « ces bouillons de la nature et cette humeur noire », et qu'il serait resté « un fagot d'épines ». Et néanmoins quel est celui qui fut, aux mains de Dieu, l'instrument le plus habile et le plus utile ? Des deux, quel fut le plus grand ? Je n'insiste pas ; le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* nous interdit de disputer de la grandeur des saints. Contentons-nous de les saluer côte à côte sur le même piédestal, l'un dans sa grâce séduisante et l'autre dans sa ravissante bonhomie, qui les sacrent, si j'ose dire, les deux plus charmants saints de France, oui, même François de Sales, naturalisé français après sa mort, et qui nous a acquis par son doctorat, l'insigne privilège de naturaliser dans l'Eglise, près de la grecque et de la latine, elle troisième, notre belle langue française.

Mais, revenons à Monsieur Vincent. Que vous dire de lui, quand, pour chanter sa gloire, facilement on serait infini ? J'ai cité tout à l'heure, à sa louange, ce texte qui célèbre le talent de persuasion de saint Etienne en présence de ses bourreaux : *Non poterant resistere sapientiae et spiritui qui loquebatur*, on ne pouvait résister à la sagesse et à l'Esprit qui parlait en lui. Ne fut-il pas, en vérité, un de ces mortels extraordinaires qui parlent, et dont toute la vie est une éloquence, à quoi on ne résiste pas ? Fénelon, quelque part, a écrit de Dieu : « Il tient dans ses mains toutes-puissantes les cœurs des hommes et les tourne comme il lui plaît, ainsi que la main d'un fontainier donne aux eaux, sur le sommet d'une montagne, la pente qu'il veut. » Tout pareil de Vincent de Paul, qui fut, comme on l'a remarqué de l'évêque son ami, un manieur d'âmes et un « briseur de volontés » incomparable. A quoi l'attribuer ? A trois choses, si je ne m'abuse, après Dieu : la clarté de son bon sens, la sûreté de sa doc-

time, l'exquise condescendance de sa pitié à toutes les misères humaines.

Vincent de Paul, Messieurs a, pour première puissance, le bon sens, cette finesse et cette patience du paysan français ; et certes, il ne ment pas à la race et à sa race. On peut répéter de lui ce que pensait du prélat savoyard le grand roi dont le peuple de France se souvient encore avec amour : « C'était un esprit solide, clair, résolutif, point violent, point impétueux, et lequel ne voulait emporter les choses de haute lutte et de volée ». Mazarin, avec qui, plus d'une fois, il lutta avantageusement d'adresse et de force, avait un dicton coutumier : « Le temps et moi ». M. Vincent, jamais pressé, avait mieux que Mazarin : « Dieu et moi ». Fidèle à cette réserve de lenteur chrétienne, ne s'estimant point l'homme providentiel d'une œuvre dont il se considérait comme foncièrement incapable, se traitant partout de « misérable », il attendait l'heure de Dieu sans la devancer jamais. Défiant de lui-même, à l'excès aux yeux des hommes, dans la juste mesure aux yeux de Dieu, grâce à son esprit pratique, il ajournait plus de 30 ans les constitutions précises qu'on ne cessait de lui réclamer pour l'Ordre qu'il avait établi, en quelque sorte malgré lui, sans le savoir et sans le vouloir, ... un peu comme ce maréchal de France qui aurait, sans s'en douter, en l'apprenant par les journaux, gagné la victoire qui fut le salut de la patrie. Jamais il n'eut l'idée de faire quelque chose de grand ; et n'est-ce pas peut-être la raison de cette souplesse qu'on surprend et qui surprend dans tout ce qu'il a créé, et qui l'a si bien fait survivre à l'évolution des choses et aux révolutions de l'homme ? Pour un peu on le taxerait de négligence aux accidents toujours à redouter de l'avenir : c'était chez lui, comme à peu près chez tous les saints, imprévoyance raisonnée, qu'ils sont seuls en droit d'avoir, parce que, collaborateurs de Dieu, ils remettent à Dieu, comme les lis des champs et les oiseaux du ciel, le souci du lendemain. De leur part, de la part de Monsieur Vincent, cette intrépide et irréductible confiance en Dieu, c'est encore du bon sens. Nous ne le savons pas : mais les saints, plus avisés que nous, le savent.

C'est ce bon sens impeccable qui lui valait un discernement des esprits de la plus étonnante sagacité ; une appréciation si pondérée du possible et de l'impossible, qui, entre autres choses, ne lui faisait jamais solliciter que ce qu'on pouvait lui donner, moyen infaillible, sans faire murmurer personne, de tout obtenir de chacun ; une prudence et un esprit de suite incroyables, qui le rendaient, en dépit des apparences, si ferme dans ses pensées et si tenace dans ses desseins ; un mélange si bien dosé de charité ardente et de sage conduite jusque dans les plus minces détails, qui caractérisait toutes ses entreprises les plus hardies et toutes ses réalisations les plus fécondes ; un bonheur d'expressions enfin, de mots « trouvés », de dire savoureux, s'épanchant d'une inarrissable veine, et avec une spontanéité toute naturelle, dans des discours d'une nuance délicate et d'une ironie douce, cou-

lant à pleins bords avec autant de mépris de soi que d'aimable personnalité, une naïveté souriante et une si piquante malice, qui en font, s'il est permis, un Montaigne chrétien, et le rangent, je l'affirme sans crainte, parmi les meilleurs écrivains de la première moitié de notre siècle le plus classique. C'est ce qui explique cette force de persuasion presque unique chez ce simple, qui mérite, aussi bien que son fraternel émule, la jolie réflexion du cardinal Duperron : « S'il s'agit de convaincre tel ennemi de Dieu, amenez-le moi ; mais, s'il s'agit de le persuader, conduisez-le à Monsieur de Genève. » *Non poterant resistere, on ne lui résistait pas.* »

C'était le fruit de ce qu'il appelait sa « Petite méthode », consistant à « y aller tout bonnement, le plus simplement qu'il se peut, tout familièrement, sans se servir du langage corrompu ni trop bas, mais de celui qui est d'un usage commun, simple, net ». Les prédicateurs qui procèdent autrement, se demande-t-il, « obtiennent-ils leur fin ? Persuadent-ils fortement l'amour de la piété, et le peuple est-il touché et court-il après cela à la pénitence ? Rien moins, rien moins. » De là cette prédication sans apprêts, mais si pénétrante, si impressionnante, si conquérante. De là ces succès défiant toute comparaison. Bossuet lui-même — et c'était son avis — ne saurait être comparé à M. Vincent : toute la distance qu'il y a du génie à la sainteté ! De là ces pêches miraculeuses d'âmes, quand, glissant la clef sous la porte et confiant à la garde de Dieu ce collège des Bons-Enfants où il résidait, et où d'ailleurs, il n'y avait rien à voler, il partait avec un compagnon, chacun un petit paquet sous le bras, quelques sous dans l'es-carcelle, de quoi ne pas mourir de faim, et s'en allait vers ces missions dont bientôt parlera toute la France. De là cet ascendant inexprimable sur ces pauvres paysans jusqu'alors si délaissés. Les pauvres ! voilà ceux vers qui le portait tout l'élan de son cœur. « Évangéliser les pauvres, s'écriait-il, quel bonheur ! » Auprès d'eux, le curé de Clichy ou de Châtillon-les-Dombes était ravi. Lorsque la Providence le leur enlevait : « Nous perdons tout, disaient en pleurant ces braves gens, nous perdons notre père ». Et lui-même, les quittant à regret, et les trouvant à genoux sur son passage, qui imploraient sa bénédiction, la leur donnait en mêlant ses larmes aux leurs. Il s'éloignait aussi affligé qu'eux, ayant — c'est ainsi qu'il gémissait naïvement devant son archevêque — « ayant un si bon peuple, que je me dis à moi-même que ni le Pape, ni vous, Monseigneur, n'êtes point si heureux que moi. »

Cette parole, si prodigieusement persuasive, s'imposait également aux plus hautes classes de la société, comme il arriva à quantité de gentilshommes les plus distingués et les plus fiers. Mais nul n'en subit l'influence comme cette célèbre maison de Gondî, vers laquelle Monsieur Vincent s'achemina un jour, après avoir démenagé son chétif mobilier sur une charrette à bras, venant aux ordres de M. de Bérulle. C'en est fait, il n'échappera pas à la cour, où il va paraître avec des cha-peaux tout usés et des soutanes rapiécées, quoique sans une

souillure, pour lui comme pour François de Sales, la propreté étant une « demi-virtu ». Sur ce nouveau théâtre, si différent de l'autre, Vincent de Paul se montrera semblable à lui-même, inclinant les grands comme les petits par cette prestigieuse force de persuasion, *non poterant resistere sapientiae et Spiritui qui loquebatur*.

Et quelle était encore, Messieurs, la source de cette force mystérieuse qui rompait toutes les oppositions et courbait toutes les grandeurs ? L'exactitude scrupuleuse de la doctrine. Vincent de Paul se proclamait volontiers « un pauvre écolier de quatrième ». Ne le prenons pas au pied de la lettre, comme s'y aventurèrent les jansénistes, qui y avaient trop d'intérêt. Méfions-nous de sa modestie, et appelons-en hardiment. A propos du jansénisme et des jansénistes, soyons prudents. Un temps fut, où ils prétendirent l'avoir pour eux. Ils durent plus qu'en rabattre, quand il eut publié, contre ces nouveautés perfides et dangereuses, deux lettres d'une limpidité de cristal, d'une « netteté » qui est « le vernis » des théologiens autant que des « maîtres » en l'art d'écrire. Ces Messieurs eurent beau crier à « la grande trahison de Monsieur Vincent » et se défendre par l'accuser d'ignorance. Il souscrivit humblement à l'accusation d'ignorance, mais n'admit aucune explication ni défaite sur la question de son orthodoxie et la pureté de sa foi. Cette grave querelle fut entièrement vidée sans que rien demeurât capable de compromettre et d'entacher la mémoire de Monsieur Vincent. Sa doctrine était si bien à l'abri de toute suspicion qu'il pût être, pendant plus de 40 ans, l'aumônier de la Visitation, ce jardin fermé à tout souffle de peste, et aussi bien après qu'avant les théories sournoises et criminelles de l'Augustinus sur la grâce. Là encore il s'apparentait à l'esprit de celui qui a si délicieusement loué « la chasteté de la vérité ».

Au surplus, le Concile de Trente n'avait pas seulement édicté des canons de *Fide*, mais de *Reformatione*. C'est là qu'éclate la plus authentique et la plus splendide justification de Vincent de Paul sur le fait de la doctrine. Au jugement de M. Tronson, c'était « un homme tout rempli de Dieu », dont les actes comme les enseignements tendaient à sanctifier les âmes ; et Madame de Gondî se félicitait de l'avoir choisi pour gouverneur de ses fils par ces paroles mémorables : J'aime bien mieux qu'on fasse de mes enfants des saints que des grands seigneurs. La Vérité a cet avantage, elle édifie comme la charité. La science enflé, et les fausses doctrines font des orgueilleux et des entêtés : elles ne font pas des saints.

C'est sa saine doctrine, autant que sa sainteté, qui l'éleva soudain en un rang qui put inquiéter son humilité, non la solidité de sa raison et de sa religion. Les salutaires exercices des ordinands et les fameuses « conférences du mardi » firent tant de bruit que Richelieu, qui n'avait guère de sympathie pour ce qui se faisait en dehors de lui, le manda, l'interrogea, fut si charmé de l'homme et encore plus du saint, que celui-ci eut mission de dresser la liste de ceux de ses

auditeurs qu'il jugeait dignes de l'épiscopat ; et Vincent, surpris et pris par un ministre qui ne voulait pas à-demi ce qu'il voulait, dut céder à cette mise en demeure, sous la condition expresse toutefois que rien n'en serait révélé, parce que, confessait-il, « ces conférences, au lieu de former des saints, se peuplèrent d'hypocrites et d'ambitieux ». C'est que, hélas ! Vincent vivait au milieu des plus tristes abus. « Je tremble, écrivait-il, que ce damnable trafic des évêchés n'attire la malédiction de Dieu sur ce royaume ». Membre du « Conseil de Conscience », institué par la régente, avec une liberté qui ne plaisait pas de « coussins sous les coudes des pécheurs », il s'employa activement à la correction de ce qui était la violation la plus flagrante des saints canons. Il fit décider qu'on ne pourvoierait plus des enfants de sièges épiscopaux et qu'il serait exigé d'avoir au moins un an de prêtrise pour être évêque. « Oh ! Monsieur Vincent — c'est le cri des regrets de Louis XIII mourant — si je retournais en santé, je ne ferais plus d'évêque qu'il n'eût passé trois ans auprès de vous ». Ces réformes n'allèrent point sans difficultés ni parfois sans d'étranges déconvenues pour celui qui en était, sinon l'officiel, du moins le véritable et responsable auteur. « Vous êtes un vieux fou, lui clamait un jeune homme à qui il avait fait refuser un bénéfice. — Vous avez raison, mon fils, et je demande pardon de vous avoir donné occasion de dire cette parole. » Un courtisan, à qui il n'accordait pas de recommander son fils pour un évêché, s'oublia jusqu'à lever la main sur lui, et lui, sans se troubler, le reconduisit jusqu'à son carrosse. A un magistrat qui l'injurait dans une circonstance analogue : « Monsieur, répliqua-t-il doucement, vous tâchez, comme je crois, de faire dignement votre charge, et moi, je dois tâcher de faire la mienne ». Une dame du palais royal qui avait trompé la bonne foi de la reine, pour la nomination de son fils, notoirement indigne, au siège de Poitiers, entra en fureur, quand Monsieur Vincent lui annonça qu'il en avait fait retirer le brevet et saisissant un tabouret, elle le lança violemment à la tête de son interlocuteur ; et le saint, étanchant le sang qui jaillissait d'une large blessure : « N'est-ce pas, dit-il au Frère qui l'accompagnait, une chose admirable de voir jusqu'où va la tendresse d'une mère pour son enfant ? » Et voilà le crédit souverain dont jouissait au Louvre cet homme de peu, cet homme de rien, n'ayant ni sou ni maille, se présentant, à ce que relate un document contemporain, « avec sa soutane grossière, sa méchante ceinture de laine, ses gros souliers, son chapeau lamentable, le tout pourtant sans tache ni trou » ! Un vertueux évêque — car il n'en manquait pas malgré des coutumes si condamnables — ne l'ayant pas vu depuis longtemps et le rencontrant ainsi accoutré parmi les brillantes parures de la cour observait avec autant de justice que de sincérité : « Monsieur Vincent est toujours Monsieur Vincent. » Quant à lui, apercevant sa figure dans une glace de Venise : « Ah ! le maroufle ! » plaisanta-t-il. Comment résister à un homme qui se ménageait si mal, qui s'en faisait

si peu accroire et qui prodiguait tant de bonne grâce et de bonne humeur, sous le couvert de quoi il enveloppait ingénument tant de vertus ! *Non poterant resistere sapientiae et Spiritui qui loquebatur.*

Mais le triomphe pour M. Vincent, la clef enchantée qui lui ouvrait tous les cœurs, qui le remuait lui-même jusqu'au fond des entrailles, qui lui inspirait des accents irrésistibles et provoquait chez les autres toutes les générosités et tous les sacrifices, c'est sa pitié et son amour du peuple, dont il disait avec une émotion communicative : « Le peuple meurt de faim et il se damne. » Il ne s'y habitua jamais, et après une longue expérience et l'âge venu, qui émoussent naturellement une certaine fleur de sensibilité, lui, il s'attendrit toujours « jusqu'à la souffrance », au récit des calamités publiques. Il avait alors un pouvoir singulier sur les âmes, et les supplications perçantes de sa charité victorieusement contagieuse n'éprouvaient pas de refus. Jamais le *misereor super turbam* du Christ n'excita semblable écho. Pour secourir la misère atroce de ces sombres jours de la guerre étrangère et de la guerre civile, de la Fronde et de la guerre de Trente ans, il ne recula devant rien. Il se réduisit à un repas par jour, et quel repas ! un repas à la curé d'Ars. Il finissait même, pour multiplier ses consolations et ses bienfaits, par se résigner au carrosse que lui offrait la duchesse d'Aiguillon, dont il se faisait honte à lui-même et dont il s'humiliera encore sur son lit de mort. Mais c'était pour mieux servir Dieu et les pauvres.

Qui dira, Messieurs, sa sainte colère de l'Agneau, le jour où, en plein Paris, il vit un ignoble personnage occupé à l'horrible besogne de mutiler un nouveau-né pour s'en faire un hideux gagne-pain ? Qui dira les miracles semés par lui à travers ces provinces dévastées de Lorraine, de Champagne et de Picardie, et dont le génial burin de Callot nous a transmis de si épouvantables images ? Qui dira les sommes énormes — des millions et des millions — recueillies par les hardiesses sublimes de cet ami du peuple ? Qui dira son attitude étonnamment courageuse en face de Richelieu, à qui, tout pleurant, il faisait cette prière, ressemblant à un sanglant reproche : « Monseigneur, ayez pitié de nous, donnez-nous la paix, donnez la paix à la France ! » et Richelieu, sans se fâcher, lui promettait d'y travailler ! Oh ! la superbe scène contraignant le terrible homme d'Etat à cet aveu : « Jamais personne ne m'a parlé comme ce pauvre prêtre ! » superbe scène et ayant tout pour tenter un peintre ? Qui dira ses audaces, quand il allait, lui si humble, jusqu'à écrire au Pape pour le supplier d'intervenir parmi ces effroyables conflits ; jusqu'à faire à la reine et à l'omnipotent ministre des remontrances et des adjurations solennelles, leur demandant raison de ce million d'innocents qui mouraient de faim pour punir trente coupables ? Qui redira, quand la populace parisienne l'insultait comme un complice, cette lettre si fine et si forte à Mazarin, pour lui indiquer à lui et à Anne d'Autriche, la faculté de « prendre possession de leur ville et des

cœurs de Paris », et Mazarin, sur cette lettre, se rendant, battant en retraite et franchissant la frontière ? Et voilà l'inégalable autorité des saints ! Qui redira les paroles que lui arrachait la poignante infortune de ces quatre mille enfants, ramassés sur les pavés de la Capitale, et dont leurs bienfaitrices, à bout de ressources, étaient sur le point de se désintéresser comme leurs parents dénaturés, ces paroles si émouvantes et qui sont dans toutes les mémoires : « Or sus, Mesdames, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants. Vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées ; voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges : leur vie et leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages. Il est temps de prononcer leur arrêt et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un charitable soin, et, au contraire, ils mourront, ils périront infailliblement si vous les abandonnez, l'expérience ne permet pas d'en douter. » Vous n'ignorez pas, Messieurs, quel fut le résultat de cette divine éloquence... On rapporte ce mot touchant d'un malheureux monarque : « Ah ! je vois bien qu'il n'y a que M. Turgot et moi qui aimons le peuple ! » Mais qui donc, Messieurs, a aimé le peuple comme Vincent de Paul ? *Deus charitas est*, le nom de Dieu est Charité, et il semble que Vincent de Paul le peut porter, ce nom adorable, sans qu'on puisse lui reprocher de l'avoir usurpé. Et quand il disait son amour pour le peuple, personne ne lui résistait. *Non poterant resistere sapientiae et Spiritui qui loquebatur.*

Tel fut le secret de saint Vincent de Paul. Copie exemplaire de Jésus-Christ, c'est sa pitié fervente pour la misère humaine, celle des corps et celle des âmes, c'est sa passion enflammée pour venir à son secours, qui avait raison de tous les obstacles et brisait toutes les résistances, « comme pour fondre les neiges et les glaces que l'hiver accumule aux flancs des montagnes, il faut les ardents sourires et les chauds embrassements des soleils du printemps ». Tel fut le secret de toutes ses créations merveilleuses et si merveilleusement adaptées aux temps modernes : les Dames de la Charité, qui se sont perpétuées depuis plus de trois siècles ; les Confréries de Charité, qui sont avant la lettre les Conférences de Saint Vincent de Paul, nées du souffle d'Ozanam et répandues dans l'univers entier ; l'œuvre des galériens ; l'œuvre des bouillons, ou, comme nous dirions des Fourneaux économiques ; l'hospice des Enfants trouvés, l'hôpital de la Salpêtrière, l'hôpital de Bicêtre, l'Hôpital Général, cette « nouvelle ville — entendez Bossuet — un des plus grands ouvrages du règne » ces compagnies d'« aéréux », chargées d'assainir l'air et d'ensevelir les morts, comme nos associations vouées à purifier l'atmosphère, et si précieuses pendant les épidémies ; puis déjà l'hospitalité par le travail et l'hospitalité de nuit ; l'œuvre des missions, qui visaient ensemble le relèvement moral et matériel des peuples ; les œuvres de la

réforme et de la formation du clergé, retraites, conférences, petits et grands séminaires, qui faisaient dire à M. Olier : « Monsieur Vincent est notre père » ; enfin les Prêtres de la Mission et les Sœurs de Charité, qui font bénir encore par toute la terre, et jusqu'aux extrémités de la Chine, le nom de saint Vincent de Paul : ces deux familles spirituelles, si originales, de prêtres séculiers et vivant de la vie monastique, de religieuses et vivant dans le siècle, n'ayant, celles-ci, comme parle Monsieur Vincent, et suivant une idée volée — pieux larcin — à son ami saint François de Sales, qui, en fondant la Visitation, n'avait pas fait ce qu'il voulait faire, et avait fait ce qu'il ne voulait pas faire, n'ayant pour monastère que la maison des malades, pour cellule qu'une chambre de louage, pour chapelle que l'église de la paroisse, pour clôture que les rues de la ville ou les salles des hôpitaux, pour clôture que l'obéissance, pour grille que la crainte de Dieu et pour voile que la sainte modestie » ; ces deux sociétés, dont la perte eût été incalculable, et qui faillirent échouer, si le cardinal de Retz n'avait pas été exilé de France à Rome, où son entremise les sauva, prouvant, ô Providence de Dieu ! que son précepteur n'avait pas, autant qu'on aurait pensé, perdu son temps avec lui !

Je m'arrête, Messieurs, devant ces deux dernières et plus grandes œuvres de saint Vincent de Paul, ces deux Congrégations de ses fils et de ses filles. Œuvres grandes, en effet, et que je ne louerai pas autrement. Ne craignez rien, Messieurs de Saint-Lazare, je ne mettrai pas à l'épreuve votre humilité — l'humilité est une de vos vertus domestiques — je ne vous ferai pas l'injure ni ne tomberai dans cette faute de goût à vous louer en face : je laisse à vos actions le soin de vous louer, et s'il plaît à Dieu, au service éminent que vous accomplissez ici pour notre cher diocèse. Moins gêné pour les Filles de la Charité, je ne m'en tiendrai pas moins à rappeler le vieux et familier proverbe latin : *Filiae patrizant* ; elles sont tout le portrait de Monsieur Vincent. Mieux que ce héros antique, qui se vantait de disparaître en léguant à la postérité deux filles immortelles, Leuctres et Mantinée, Vincent de Paul, lequel ne se vantait de rien, pouvait mourir tranquille, assuré qu'il ne mourrait pas tout entier, léguant à la France et au monde, léguant à l'Eglise de Dieu deux enfants pareillement immortels, les Lazaristes et les Sœurs qui portent son nom. Il mourut le 27 septembre 1660, à 84 ans. Il mourut en s'humiliant, devant ses fils, d'avoir « eu autrefois un cheval et un carrosse », d'avoir « encore une chambre à feu et un lit bien encourtiné ». Cet homme avait eu le génie de la charité. Il était destiné à être le plus populaire des saints et par excellence le saint français. Le pays qui l'a produit a été justement nommé et restera « le soldat de Dieu ».

Ainsi soit-il.

LA TEPPE

SŒUR DAVIN, FILLE DE LA CHARITÉ

(2 avril 1871 - 6 janvier 1938)

Sœur Marie-Joséphine-Antoinette Davin était une enfant de notre diocèse de Valence. Née à Crest (Drôme), le 2 avril 1871, à l'âge de 5 ans elle perdait son père. Elevée, avec ses deux frères, par une mère admirablement chrétienne, elle devait conserver ineffaçable l'empreinte de cette forte éducation, complétée par les religieuses Trinitaires, avec lesquelles toujours elle entretenait des relations empreintes d'une affectueuse reconnaissance. Au contact de la nature, qu'elle admira toujours si profondément, son âme naturellement sensible à tout ce qui était beau, prenait cette fraîcheur d'impressions, ces sentiments élevés, poétiques mêmes, qu'elle exprimait avec une éloquence naturelle.

L'appel divin s'était fait entendre à son cœur de bonne heure. Toutefois, à 25 ans seulement elle pouvait quitter son pays et sa mère, pour faire son postulat dans la maison des Filles de la Charité de Valence.

Après son noviciat, à la rue du Bac, ses qualités, remarquées par ses supérieurs, la faisaient retenir à la Maison-Mère, pour s'y dévouer, pendant six ans, auprès des jeunes Sœurs du Séminaire, ou noviciat des Filles de la Charité.

Ce ne fut pas sans déchirement qu'elle dut quitter le cher berceau de sa vocation, pour l'hôpital de Clermont où elle devait passer trois ans seulement, et où le souvenir de cette jeune Sœur à la piété si profonde, à l'abord d'une dignité si religieuse, n'est pas encore effacé.

De Clermont, l'obéissance l'envoyait, en qualité de Supérieure, pour la fondation d'un petit hôpital, à Navarrenx (Basses-Pyrénées). Ce furent des temps héroïques. La maison, vieux château, bien loin d'être adapté à sa nouvelle destination, manquait de tout, et n'avait guère d'autres meubles que des caisses. La jeune supérieure, avec des Sœurs plus jeunes encore, eut l'occasion d'y révéler ses remarquables facultés d'organisation, pendant six années de dur labeur. Années heureuses, cependant, dont elle parlait toujours volontiers, années fécondes, surtout, par le bien qui se faisait auprès de la population de ce petit pays.

En 1911, il lui fallait laisser l'œuvre mise en bonne voie, pour aller, à l'autre extrémité de la France, prendre la direction de l'hospice d'Abbeville (Somme). La situation était délicate, vis-à-vis d'une administration soupçonneuse et prévenue contre les Sœurs. Par son tact parfait, sa prudence, et cette belle droiture qui fut toujours le trait dominant de son caractère, Sœur Davin sut en peu de temps se concilier le respect, l'estime et la confiance des administrateurs et des médecins, l'affection profonde des Sœurs et des pauvres par sa bonté.

Vint 1914 — la grande guerre. Abbeville connut une tran-

quillité relative durant les premières années. Mais en 1918, ce furent les grands bombardements. En mai, il fallait évacuer précipitamment l'hôpital — dont une aile s'effondrait 48 heures après — et se réfugier avec vieillards, enfants malades, à Allex, dans le château, où la Providence, par l'intermédiaire d'un parent de la Supérieure, lui avait ménagé un abri.

C'est de là que, le 2 juillet 1918, la Supérieure de l'asile de La Teppe venant de mourir, Sœur Davin était placée à la tête de cette grande maison, à laquelle elle devait consacrer les vingt dernières années de sa vie et où elle allait vraiment donner toute la mesure de sa grande intelligence et de son grand cœur, réaliser des améliorations considérables, et, jusqu'à la veille du jour où elle devait tomber, en pleine activité, pour ne plus se relever, infatigablement en quête de tout ce qui pouvait adoucir le sort de ses chers malades, les rendre plus heureux, et surtout rapprocher leurs âmes de Dieu, par l'acceptation généreuse de leur épreuve.

Rien n'était épargné pour leur bien-être, même pour leur plaisir : distractions, jeux, grandes promenades, belles cérémonies, rehaussées par la présence de ses chers pompiers, dont elle était si fière !

Elle était bien, dans toute l'acception du mot, et pour tous, la « Bonne Mère », qui comprend, qui calme, qui console ; maintenant dans la maison cette atmosphère de vie familiale, de paix, de joie même, et de piété profonde, si frappantes pour tous ceux qui entraient en contact avec cet asile de la souffrance et de la prière.

Selon les apparences, elle devait y travailler longtemps encore. Le Seigneur en avait jugé autrement. La couronne de sa servante était prête, il ne manquait, pour la parachever, que la maladie. Elle allait venir, foudroyante, douloureuse, et en quelques semaines, ruiner une constitution qui paraissait si robuste.

Dès qu'elle connut la gravité de son état, son sacrifice fut fait simplement, entièrement. Son âme planait déjà dans le Ciel, et les choses de ce monde lui étaient devenues comme étrangères. Elle avait tout remis entre les mains du bon Dieu, c'était lui qui dirigeait la maison, elle ne s'inquiétait plus de rien. Son calme, sa sérénité, son abandon à la volonté divine étaient un sujet d'édification pour tous ceux, Sœurs, aumôniers, médecin, qui l'approchaient.

Le jour de l'Epiphanie, elle exhalait doucement son âme, avec la dernière invocation du chapelet que l'on récitait autour d'elle.

La veille, Monseigneur l'Evêque, qui déjà l'avait visitée au cours de sa maladie, avait bien voulu venir encore lui apporter, avec une bonté paternelle, sa dernière bénédiction, et commencer, auprès de son lit une neuvaine à laquelle, rassemblant ses dernières forces, elle avait répondu.

Mais rien ne pouvait plus la retenir sur la terre. L'Etoile des Mages devait la conduire au divin Roi des humbles, qu'elle avait si bien servi dans ses membres souffrants.

L'émotion profonde causée par cette mort, les témoignages de sympathie et de douleur vraie affluant de toutes parts, ont révélé le bien fait, sans bruit, par cette vraie Fille de la Charité selon le cœur de saint Vincent de Paul.

Et pour elle aussi s'est vérifiée la parole de son Bienheureux Père : « *Celui qui aura aimé les pauvres pendant sa vie, verra arriver sans effroi le moment de sa mort* ».

De nombreux prêtres et des délégations de diverses congrégations religieuses assistaient à ses funérailles, que présida Monseigneur l'Evêque. Son Excellence fit l'éloge de la défunte, donna l'absoute et suivit le cortège funèbre jusqu'au cimetière de l'établissement.

Nous reproduisons ici, en ses principales pensées, l'allocution de Mgr Camille Pic, évêque de Valence :

Elle est partie, un jour prédestiné, dans le plein midi de la fête des présents royaux, comme étaient tous les siens.

Elle nous laisse tous désemparés, mais particulièrement vous, ses enfants très aimés, après vingt ans de soins prodigués, d'améliorations multipliées et bienfaisantes à tous, ouvriers et habitants de ces lieux.

N'allez pas croire pour autant qu'elle n'avait que des préoccupations matérielles. Toujours en elle et en ce qu'elle faisait le dessein spirituel apparaissait et bien vite dominait tout. Elles pourraient le dire ses compagnes de labeur qui, ici ou là, ont travaillé avec elle, au cours des quarante-deux ans de sa vie religieuse.

Aussi n'a-t-elle été nullement surprise par la reddition de comptes. Nous l'avons maintes fois visitée au cours de cette douloureuse maladie, singulièrement plus pénible à ses Sœurs et à tous qu'à elle-même. Elle était toute en Dieu, uniquement soucieuse de sa volonté, prête à demeurer à la tâche, prête non moins à retourner auprès de Dieu, persuadée que là-haut elle pourrait travailler aussi efficacement au service de tous et de cette maison.

Elle nous laisse l'exemple de sa vie toute droite, toute penchée pourtant sur le service continu et souvent obscur. Pour nous, nous aimons sa manière franche, décidée, un peu ronde de régler toutes choses.

Bien qu'elle n'ait pu être surprise pour la reddition de comptes. Nous avons aussitôt offert le saint sacrifice pour elle et lui faisons désormais grande place dans nos prières.

Ce sera notre manière d'acquitter une dette fort lourde et dont le dernier objet a été l'accueil fait, sur notre demande, de ces chers et très chers prêtres espagnols, qui ont trouvé ici un havre bien-aisant et tranquille, après la plus odieuse des persécutions et une odyssée pleine de périls.

Tous nous resterons en prière longtemps pour Sœur Antoinette Davin, honneur de la première famille religieuse de la catholicité, gloire de cette bonne ville de Crest qui lui avait donné le jour, honneur et gloire de ce diocèse.

*Semaine Religieuse du diocèse de Valence,
Die, et Saint-Paul-Trois-Châteaux.*

(29 janvier 1938).

ITALIE

ROME

Les Prêtres de la Mission à Saint-Apollinaire (1913-1920)

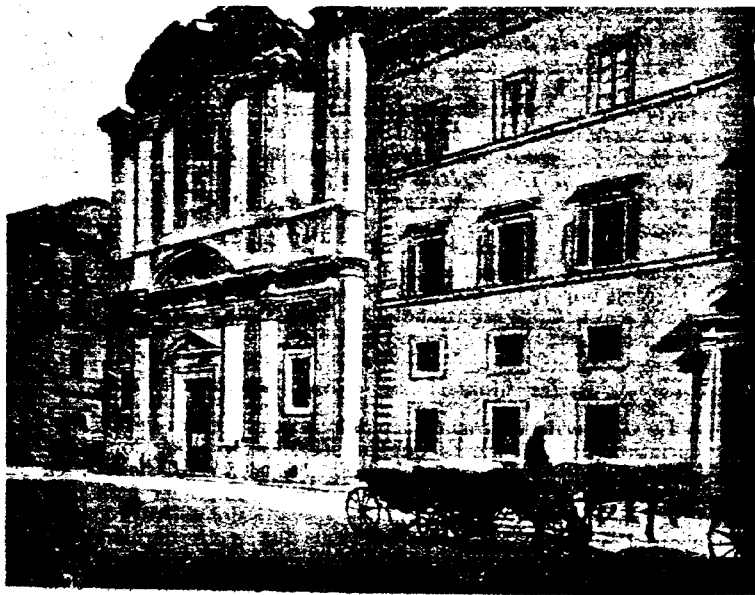
Nos confrères de Rome, de 1913 à 1920, habiterent proche la Piazza Navona, dans le Palais de Saint Apollinaire où siège aujourd'hui la Faculté pontificale de Droit civil et canonique. Il ne sera donc pas sans intérêt de lire les pages consacrées à ce séjour par M. Grassi, assistant de la Maison principale de Rome, et publiées dans la Revue « Regina Apostolorum ». Les Prêtres de la Mission à Rome ont toujours maintenu leurs œuvres florissantes, mais on est étonné du nombre de leurs déménagements : pour en avoir quelque idée on peut se reporter à l'article de notre érudit confrère, M. Jean Parrang, paru dans les Annales de la Congrégation de la Mission, 1921, pp. 293-296 et au livre de M. Salvatore Stella : « La Congregazione della Missione in Italia », t. I, pp. 3 et suiv.

I. De Montecitorio à Saint-Apollinaire

« Le Gouvernement avait depuis plusieurs années décidé l'expropriation des bâtiments que possédait encore la Congrégation de la Mission au N° 2 de la *Via della Missione* ; en 1913, il enjoignit aux Missionnaires de les lui céder à la date du 15 août. Avec quelle douleur les Missionnaires reçurent d'abord l'avis d'avoir à abandonner un jour cette dernière partie de leur ancienne maison fondée par saint Vincent lui-même en 1642 ; puis enfin l'ordre de la séparation définitive, il est plus difficile de l'imaginer que de le décrire. Mais la divine Providence qui jamais n'abandonne ceux qui ont pleine confiance en elle, vint au secours des Missionnaires. Ceux-ci, à l'exemple de leur saint Fondateur, savent que plus les secours humains font défaut, plus on doit se confier en Dieu ; ils priaient donc avec instance pour que Dieu leur trouvât une maison adaptée à leurs besoins. Les Novices de la Maison de Montecitorio eurent la charge de recourir à leur Patron saint Joseph pour obtenir cette grande grâce : pour cela, ils écrivirent leur supplique sur un morceau de papier, la mirent dans une cassette de laque qu'ils suspendirent au cou du saint et commencèrent leurs neuvaines à ce puissant protecteur.

Les premières recherches des supérieurs pour trouver une maison convenable n'aboutirent pas ; mais quelque temps après, la Providence montra sa bienveillance envers eux. Le visiteur de la Province, supérieur de la maison de Montecitorio, M.

Louis Alpi, songea, dans cette grande détresse, à s'adresser à S. E. le cardinal De Lai, qui connaissait et aimait les Prêtres de la Mission (il avait même voulu leur confier la direction de son séminaire de Magliano Sabina). La réponse fut qu'il ne voyait pas lui-même le moyen de l'aider ; cependant, à peu de temps de là, il lui communiqua qu'il espérait pouvoir venir à son secours d'une façon utile et convenable à la communauté, et il lui recommanda de faire prier, beaucoup prier.



ROME. — ÉGLISE SAINT-APOLLINAIRE

Le cardinal fit un jour appeler M. Alpi et lui confia sous le secret pontifical, que, ayant parlé au Saint Père le Pape Pie X, celui-ci approuvait le projet suivant : Le Pape, sur la proposition dudit cardinal De Lai faisait construire auprès de l'archibasilique de Saint-Jean-de-Latran le nouveau Séminaire romain dans lequel seraient englobés des Séminaires italiens existant à Rome (le « *Romano* », le « *Pia* », le « *Bresciano* », le « *Lombardo* », etc...) ; en conséquence, devenait libre le palais de Saint-Apollinaire avec l'église annexe, les cours pour les séculiers devant aussi être dès lors suspendus.

Le Pape proposait à M. Alpi, Visiteur de la Congrégation de la Mission, de remettre entre ses mains le prix de l'expropriation de la maison de Montecitorio, pour l'employer à la

construction du Séminaire de Latran ; en compensation, il lui accorderait l'usage perpétuel du palais de Saint-Apollinaire et de l'église annexe, où les Prêtres de la Mission pourraient continuer toutes leurs œuvres : retraites pour le clergé et les ordinands, maison de mission, Académie et Ephémérides liturgiques, cérémonies du culte, Procure et postulation générale. En exécution de cette souveraine volonté du Saint Père, fut émis un décret de la S. Congrégation consistoriale en date du 25 janvier 1911, rendu public dans le fascicule des *Acta Apostolicae Sedis* de mars 1913 (Pages 60-62). Par ce décret, le S. Père transférait le titre de la Très Sainte Trinité, de l'église de Montecitorio à celle de Saint-Apollinaire et conférait au Supérieur de la Maison de la Mission, recteur de l'église de Saint-Apollinaire, tous les droits et privilèges, charges et obligations annexés au rectorat de l'église de la Très Sainte Trinité de Montecitorio.

Par suite de cette providentielle disposition, les désirs des Missionnaires étaient pleinement apaisés et satisfaits. Mais ce n'était qu'un projet, il fallait maintenant passer à l'exécution. Avec le consentement de S. E. le cardinal De Lai, l'architecte, M. Della Marina, fut chargé de rédiger et de présenter un projet de transformation des locaux du Palais pour les adapter aux œuvres auxquelles on les destinait. Le Palais de S. Apollinaire se composait de deux étages où étaient établies les classes, et d'un 3^e étage surélevé en retrait, du côté de la *Via di San Agostino*, où étaient situées quelques chambres du séminaire Romain. M. Della Marina devait prévoir, en vue de l'aménagement de la Maison de la Mission : une chapelle intérieure pour la Communauté, un réfectoire assez grand pour contenir des retraitants, avec une cuisine annexe, les chambres des Supérieurs, la Procure générale, la procure provinciale et domestique, des chambres pour les Missionnaires, des locaux pour le Scholasticat et pour le Noviciat, une salle de récréation pour les Prêtres, une infirmerie, une salle pour les retraitants, enfin des parloirs au rez-de-chaussée.

Au premier étage, l'architecte aménagea la chapelle dans l'ancienne que l'on appelait chapelle des philosophes ; il disposa la salle de récréation dans une pièce d'angle (*via San Agostino* et *Piazza San Apollinare*) ; le local de la Direction des Ecoles devint l'appartement du Supérieur, on se contenta d'en élever l'entrée et d'y placer une porte de noyer. Puis, on établit une salle de réception, une chambre convenable pour recevoir le Supérieur général et d'autres chambres pour les supérieurs. Des quatre pièces voûtées donnant sur la *Piazza San Agostino*, on forma une seule grande salle qui devint le réfectoire, que le cardinal De Lai jugea non luxueux mais convenable à la maison. Au premier étage, donnant sur la cour, on établit cuisine et locaux annexes, ainsi que la salle de bains. Au second étage, dans la pièce d'angle (*Piazza San Apollinare* et *Via San Agostino*), où était la Chancellerie des Ecoles, fut installée la Procure de la Maison, avec une porte, en face de l'escalier, ornée d'un caisson de noyer de grandes dimensions. Du côté de la *Piazza San Appolinare*, on fit au-

tant de chambres qu'il y avait de fenêtres : ce furent la Procure générale et la Procure provinciale ; du côté de la *Via San Agostino*, on prépara des chambres, une par fenêtre, pour les missionnaires et les hôtes. A la place du Cabinet d'Histoire naturelle, au-dessus du réfectoire, on établit l'Infirmierie, avec des chambres donnant sur un large corridor et une petite chapelle, sur la terrasse, au-dessus de la cuisine, avec un petit escalier conduisant au premier étage.

Dans les travaux de transformation du Palais de Saint-Apollinaire, où se manifesta davantage la valeur et l'ingéniosité de l'architecte, ce fut dans l'agrandissement et l'organisation des troisième et quatrième étages. Au temps du Séminaire Romain, existait du côté de la *Piazza San Agostino* un étage surélevé en retrait avec un corridor large d'un mètre, et des chambres faisant vis-à-vis à d'autres donnant sur la cour; au-dessus, était la terrasse intérieure. M. Della Marina songea à supprimer la terrasse et à élever le mur du deuxième étage, le portant à telle hauteur qu'on puisse y loger deux étages avec des chambres spacieuses, donnant sur un corridor de trois mètres ; il fallait abattre le toit et le remplacer par une grande terrasse : le projet rencontra une certaine opposition à l'office des Arts de la Ville, mais elle fut surmontée, de sorte qu'un local, que le cardinal appelait lui-même, lorsqu'il était séminariste « *les Plombs de Venise* », se transforma en un double étage de chambres, vastes et bien éclairées, pour les étudiants et les Retraitants.

Il existait une grande et haute chambre, dite de *Saint-François-de-Sales* ; l'architecte la divisa à mi-hauteur et obtint ainsi, sur deux étages, de belles chambres, aérées. On abattit le toit et on fit sur tout le Palais une terrasse d'où l'on jouit actuellement d'une vue magnifique. Ce travail pour l'aménagement de la terrasse fut providentiel; en effet, les poutres qui soutenaient le toit étaient vermoulues et menaçaient de s'effondrer.

Il reste à dire où fut installé le Noviciat. Au troisième étage, du côté de la *Piazza San Agostino* était la chapelle intérieure du Séminaire Romain ; elle fut destinée aux retraitants ; le long de cette chapelle s'étendait un long corridor où était installée la bibliothèque du Séminaire ; il devint la *Salle du Séminaire interne* (dortoir et étude) : la chapelle fut aménagée au fond de ce corridor.

Un travail proprement génial fut réalisé par l'architecte pour permettre l'accès au troisième étage. On disposa l'escalier venant du second étage pareil à celui qui montait du rez-de-chaussée. Le parloir fut établi dans une pièce, vis-à-vis de la loge du portier. A l'entresol, où était le local du Vicariat de Rome, on installa les offices : couture, pharmacie, lingerie.

D'autres travaux furent exécutés dans l'église, certains, d'importance : construction d'un nouvel orgue à soufflerie, électrique (maison Tamburini) ; décoration en faux marbre des quatre chapelles suivant le style et la couleur des deux chapelles ornées de marbre véritable, celles de Saint Ignace et

de Saint François-Xavier. La chapelle centrale de droite fut dédiée à la Vierge de la Médaille miraculeuse et décorée de peintures ; celle de gauche fut dédiée à Saint Vincent de Paul : on y mit un grand tableau, copie de celui de l'église de Montecitorio (tableau qui, en 1935, fut remplacé par un autre de Saint Jean Népomucène, existant déjà à Saint-Apollinaire). On installa aussi la lumière électrique dans la chapelle de la Madone du Portique.

II. — De Saint-Apollinaire au Léonin.

Quand, en 1920, commença à se faire sentir plus vivement la nécessité de rouvrir l'Ecole technique, le Collège, le Lycée et l'Athénée de Saint Apollinaire, on demanda aux Supérieurs de la Maison de la Mission de restituer le Palais et l'église annexe de Saint-Apollinaire. Le visiteur d'alors, M. Jean Pozzi, répondit à la demande : Le Pape nous l'a donné, le Pape nous le demande, que sa volonté soit faite. Le généreux Benoit XV agréant avec satisfaction cette réponse, publia un *Motu Proprio* par lequel il récédit à la Congrégation de la Mission le Collège Léonin. (Note 1).

Le transfert de Saint-Apollinaire au Léonin s'accomplit d'une façon précipitée, avec beaucoup de désagréments et de dommages. Lorsque le Visiteur et le Supérieur se rendirent auprès du S. Père pour le remercier d'avoir de son propre mouvement, accordé la possession totale du Léonin, le Pape répondit : « Au fond, nous avons fait une restitution ; le Léonin est l'œuvre de M. Valentini ».

Par un décret de la Sacrée Congrégation des Rites, du 25 mars 1935 (Note 2) le Titre de la Très Sainte Trinité avec

AD PERPETUAM REI MEMORIAM

1. Essendo nostro vivo desiderio di riaprire alla Gioventù Cattolica l'Ateneo di S. Apollinare, già glorioso in passato e per la sua antichità e per i buoni e copiosi frutti del suo insegnamento e richiamare a nuova vita la Facoltà di Diritto Canonico, che ivi ebbe la Sua Sede ; nel settembre scorso abbiamo pregato i preti della Missione di S. Vincenzo dei Paoli ai quali il nostro predecessore di s. m. aveva concesso con Breve del 25 gennaio 1911 il detto Palazzo di S. Apollinare e la Chiesa annessa, di trasferirsi al Collegio Leoniano ; che Noi con questo decreto intendiamo di concedere, come concediamo totalmente ed in uso perpetuo ai predetti Preti della Missione ; affinché vi si possano stabilire con tutte le opere della Loro vocazione ed in special modo dedicarsi, secondo la spirito del Loro Istituto, agli esercizi spirituali del Clero ed al ministero delle sacre missioni ai poveri della campagna ; ed inoltre compirvi tutti quegli oneri e legati pii ai quali erano obbligati in precedenza a Montecitorio e poscia a S. Apollinare.

Vogliamo però che S. Apollinare continui come in passato ad essere la Sede dell' Accademia Liturgica che Noi vivamente raccomandiamo all' E.mo Card. Vicario ed ai Preti della Missione.

27 dicembre 1920

1. to : BENEDICTUS PP. XV.

CONGREGATIO MISSIONIS

2. R. D. Alcides Josephus Marina, Visitator Provinciae Romanae Congregationis Missionis, Sanctissimo Domino Nostro Pio Papae XI reverenter

droits, charges, etc., fut transféré à l'église du Léonin, encore que le Titre de l'Auguste Trinité demeurât à celle de Saint Apollinaire ; celle-ci reste toujours le siège de l'Académie de Liturgie, bien que depuis 1936 les séances se tiennent au Léonin.

Rome, le 1^{er} mai 1936.

Pierre-Joseph GRASSI.

SASSARI

M. Jean-Baptiste MANZELLA

le Saint de la Sardaigne.

(21 octobre 1855-23 octobre 1937)

En ses numéros des 23 octobre et 26 novembre 1937, *La Libéria* de Sassari a consacré quasi toutes ses colonnes à exprimer la vive reconnaissance du peuple sarde pour M. Jean-Baptiste Manzella qui fut le missionnaire infatigablement généreux, l'apôtre, le saint, de cette île vincentienne.

Les funérailles de M. Manzella furent un triomphe ; et lors du service à la cathédrale de Sassari, Mgr Mazzotti célébra le vaillant missionnaire : incarnation de tout ce qu'il y a de grand

exponit Decreto Sacrae Congregationis Concistorialis diei 25 januarii 1911, Congregationem Missionis de Urbe translatam fuisse a domo apud Curiam Innocentianam existente ad Ecclesiam S. Apollinaris Martyris cum continenti domo, servatis omnibus oneribus et privilegiis in antiqua domo vigentibus, inter quae memoratu digna titulus Trinitatis Augustae, antiquus et singularis titulus Ecclesiae Congregationis Missionis apud Curiam Innocentianam : quae causa fuit ut titulus hic Ecclesiae S. Apollinaris praepareretur. Iterum autem in aedibus S. Apollinaris instauratis florentissimis studiis olim ibidem existentibus, Congregatio Romana Missionis, motu proprio Benedicti XV s. m., ad Collegium Leonianum translata fuit, ut ibidem aptam sedem haberet quo omnia suae vocationis opera prosequi et evolvere posset, maxime vero status per annum spirituales recessus tum pro clericis ad sacros Ordines promovendis, tum pro utriusque Cleri sacerdotibus : istius porro Collegii Oratorium Reginae Apostolorum titulo honestatur.

Visitator itaque orator, omnium sodalium Romanae Provinciae vota deprecans, eundem Sanctissimum Dominum Nostrum instanter adprecatus est ut in novensili Ecclesia Romana Congregationis Missionis recoleretur tanquam titolare aequae principale festum SS. Trinitatis una cum titulo Reginae Apostolorum, attento quod prima ejusdem Congregationis Ecclesia jam tempore Sancti Fundatoris in honorem SS. Trinitatis dicata erat. Sanctitas porro sua has Res. mi. Visitatoris preces, R. P. Procuratoris Generalis Congregationis Missionis commendatione munitas et ab infrascripto Cardinali Sacrae Rituum Congregationi Praefecto relatas, peramanter exceptis benigne annuere pro gratia dignata est, firma tamen manente priori concessione qua S. Apollinaris Martyris templum titulo Trinitatis Augustae auctum ac decoratum fuit. Servatis servandis ; contrariis non obstantibus quibuscumque. Die 25 Martii 1935.

C. CARD. LAURENTI, S. R. C. Praefectus.

et de noble, la charité et la miséricorde. La Sardaigne perd *un saint*.

Et lors du service de trentaine Mgr Damiano Filia de s'écrier : « Notre cher Père Manzella imita le Christ, sur les traces de saint Vincent de Paul : car sa physionomie spirituelle, sa caractéristique restent totalement *vincentiennes*. De la large compréhension de l'esprit de saint Vincent, procède cette activité ininterrompue du missionnaire. Guide des âmes, rayonnant de charité en chaire, jusque dans ses moindres actes, il vécut profondément l'enseignement de son Père : il en fut un des plus intimes continuateurs, se consacrant héroïquement à l'accomplissement des fins de la Congrégation de la Mission : Évangéliser les pauvres... Les saints fondateurs retournent sur la terre dans quelques-uns de leurs fils qui spécialement et de plus près réalisent alors leur esprit. Saint Vincent de Paul est donc revenu chez nous, avec le zèle de M. Manzella bienfaiteur des petits, des humbles de notre chère Sardaigne. Et voici cet humble prêtre de la Mission, il s'offre tout à tous, tendant toujours vers le divin idéal qui marche devant lui. Le voici plus vivant que jamais dans le cœur de chacun ; tous témoignent : c'est un saint. Histoire d'hier, qui semble empruntée aux pages merveilleuses d'une légende moyenâgeuse ; histoire qui palpite toujours d'un souffle infini du ciel... »

« M. Manzella se révélait à la première rencontre : dans le sourire qui illuminait sa figure sereine, dans la douceur rayonnante des yeux qui transparaissait en son enchanteresse candeur d'enfant.

« Cette expression d'ingénuité mystique, qu'il conservait même dans les heures tristes, résultait d'une possession constante de soi. Sa nature certes était vive, son tempérament sensible : qualités naturelles et énergies acquises, formaient un canevas où la grâce broda ses fleurs. »

Voici une esquisse de cette vie merveilleuse *longue journée et de foi et d'amour*. Jean-Baptiste Manzella naquit le 21 janvier 1855 à Soncino, proche Crémone. Ses parents Charles Manzella et Laure Zanardi, travailleurs honnêtes et aisés, le firent baptiser dès le lendemain, en l'église paroissiale. Après les classes élémentaires, ce furent avec succès les cours professionnels où se révéla spécialement, son esprit clair et positif, son habileté pour le dessin et les mathématiques.

Pour soulager la famille et aider l'éducation d'un jeune frère, futur prêtre lui aussi, les parents de Jean-Baptiste l'orientèrent vers le commerce.

Employé dans une florissante quincaillerie crémonaise, au milieu des bèches et des faux, le futur laboureur de Dieu s'entraînait aux fatigues des semailles.

L'affection avec laquelle il est accueilli dans cette nouvelle famille, vrai sanctuaire de piété chrétienne, développe le germe de bonté, déposé en son âme. La patronne de la boutique, très pieuse, la *femme forte*, selon l'idéal antique de l'*Écriture*, fut particulièrement le guide et le soutien du jeune Manzella ; et lui, comme à la poursuite d'un songe, de s'écrier : « Nous irons

convertir les peuples ». En attendant, il se dépensait comme membre de la Conférence de Saint-Vincent de Paul ; mis au contact avec tant de misères matérielles et morales, il s'exerçait à cette charité : la plus efficace des vertus dans l'œuvre divine et surnaturelle du ministère des âmes.

A 25 ans, Jean-Baptiste entra au Séminaire diocésain de Monza. La vocation lazariste se fit entendre, claire et distincte, le 25 janvier 1884, en la fête de la conversion de saint Paul, et anniversaire du remarquable sermon de saint Vincent à Folleville ; trois ans après, le 18 novembre 1887, il entra au Séminaire Interne, à Turin (*Casa della Pace*). A ce propos, M. Manzella répétera jusqu'à la fin que cet appel à la Congrégation de la Mission fut la plus grande grâce de sa vie.

Ses années d'études à Turin, furent des années de travail intense et de mâle vertu : « *Mon corps est une machine dont je dois être le machiniste* ». « *Quel grand bien de souffrir pour obéir !* »

Dans ces nobles sentiments, il reçut les diverses ordinations, et, le 25 février 1893, fut enfin ordonné prêtre : il avait 38 ans.

Placé d'abord à Chieri, de 1893 à 1898, il y exerça l'office de directeur du Séminaire Interne. Années fécondes de vie intérieure et d'ascension spirituelle ; il tenait en effet pour noble maxime et gardait la fidèle pratique de ne rien prescrire ou conseiller aux autres qu'il n'eût d'abord lui-même essayé.

Après un stage rapide dans les missions de Côme et de Casale, le 14 novembre 1900, il recevait son placement pour Sassari : d'abord directeur spirituel au Séminaire archiépiscopal ; puis, six ans plus tard, supérieur de la Maison de Missions.

En le plaçant à Sassari, le Visiteur de Turin, comme s'il avait deviné la splendeur de son zèle charitable, avouait avec confiance : « Je n'aurai jamais à me repentir d'avoir envoyé M. Manzella en Sardaigne ». L'île passait alors par une des phases les plus tragiques de son histoire : les journaux de la péninsule italique représentaient couramment la Sardaigne, comme la terre légendaire de la *vendetta* et du brigandage organisé. Malgré cette réputation, M. Manzella aima cette grande île, et en retour personne n'y fut plus aimé ni plus populaire. « Fédérer du Christ, le missionnaire pouvait frapper à la porte de chaque pécheur ; il marcha sur les pierres et sur la neige, il parcourut champs et forêts, plaines et sommets, il chemina dans la profondeur des ténèbres, à la clarté des étoiles et dans le chaud rayonnement du soleil. Il mangea le pain d'orge des pasteurs, endura les tourments de la soif, de la faim, du sommeil, afin d'adoucir aux âmes, l'âpreté et les exigences du levain de l'Evangile. »

Il prêcha de multiples missions jusque dans les coins les plus arriérés de la Sardaigne, dans la brousse qu'habitent seuls les pâtres miséreux, parcourant les montagnes, emportant avec lui, sur son cheval, l'autel portatif et le catéchisme en images : véritable missionnaire des temps anciens.

Pour mieux aller au peuple il s'astreignait à l'étude et à l'usage courant du dialecte sarde, ce qui lui permit d'étendre encore le champ de ses prédications. Il était infatigable — et

le sommeil le surprenait parfois après minuit dans le chœur de l'église, si exténué, qu'on devait le porter dans sa chambre. Le lendemain, il était néanmoins le premier à recommencer la journée ; faute de cloche, il marquait le réveil matinal du village, en jouant de la trompette, à la grande joie des enfants qui, en troupes, sortaient des maisons pour l'écouter et l'admirer. Il donna ainsi des missions dans les exploitations minières et sur les chantiers de travaux publics, à des milliers d'ouvriers ; il prêcha dans les prisons et dans les bagnes ; à maintes reprises il donna les exercices spirituels aux clercs et aux prêtres, aux religieux et religieuses, aux Enfants de Marie, aux multiples associations de l'Action Catholique.

Qui pourra donc relater et énumérer le bien fait aux âmes durant les trente-sept ans d'apostolat de ce *trimeur du bon Dieu* ?

La prédication, malgré tout, n'est qu'un moment de l'action missionnaire. Pour en assurer les fruits, M. Manzella multiplia les œuvres ; vaillant apôtre de la presse, il fut aussi journaliste et animateur de la presse locale catholique ; la Sardaigne lui doit aussi cette floraison d'associations de charité, masculines et féminines, qui partout la recouvrent d'un réseau serré de bienfaisance ; terre à citer à l'ordre du jour de la charité, digne du titre glorieux d'*Ile Vincentienne*.

En 1900, à l'arrivée de M. Manzella, en Sardaigne, la Compagnie des Dames de Charité existait seulement à Cagliari, à Sassari ; en 1909, on comptait 70 associations ; en 1925, elles atteignent plus de 150 : avec un noble budget d'aumônes et de charités. Quinze mille Dames de la Charité et Conférenciers de Saint-Vincent, qui au cours de leurs visites hebdomadaires, donnent aux pauvres plus de 600.000 livres par an.

Parallèlement aux « *charités* » ont surgi, même dans les moindres villages, des *asiles* pour enfants, pour l'éducation des petits abandonnés. Les *Conférences* restent des laboratoires de charité où germent de nouvelles œuvres. Parmi ses plus importantes fondations charitables, citons à Sassari : l'*Institut de l'Enfant-Jésus*, et l'*Institut pour les Aveugles*, prospères, populeux.

Ses prédications et encouragements à la charité produisaient sans cesse des fruits immédiats : « *Faisons peu, disait-il, soit, faisons peu, mais faisons du moins quelque chose. Allons au pauvre* » ; et c'était alors une nouvelle fondation.

Sur la fin de sa vie, il établit l'*Institut des Sœurs de Gethsemani*, populairement appelées les *Manzelliane* qui, pour l'enseignement du catéchisme, viennent en aide aux prêtres des paroisses.

Avec ce cortège d'œuvres, et malgré cette usure du travail, malgré ses 80 ans passés, M. Manzella ne paraissait pas vieux : son pas était alerte, son maintien droit, ses yeux restaient bleus, ses lèvres ouvertes au sourire, son front serein, son aspect candide et virginal demeurait merveilleux. Huit jours avant sa mort, M. Manzella se dépensait encore aux œuvres du ministère avec une pleine activité : retraites et triduums s'ajoutaient aux missions ; et il n'y a pas de village du diocèse qui ne l'ait

revu l'été dernier. Partout, dans la Sardaigne, le peuple le cherchait : dans les stations de chemin de fer, aux portes des villages, le long des chemins. Il allait à pied ou monté sur cette charrette légendaire, trainé par un placide bourricot, escorté des affligés et des malheureux. On lui présentait les malades ; ils l'assiégeaient avec une foi émouvante pour qu'il ne s'éloignât pas d'eux. C'est là le côté le plus beau, le chant le plus suggestif du poème de sa vie. Il incarnait la charité, il faisait revivre le Sauveur Jésus.

Ce fut à *Sainte-Marie d'Arzachena* que le frappa le mal qui allait le terrasser. Malgré un mal de tête qui le tenaillait depuis quelques jours, M. Manzella était venu le 14 octobre 1937 prêcher un triduum préparatoire à la visite pastorale. Sa vue se troublait, son pas se faisait hésitant. Il passa néanmoins la journée à confesser, et le soir, il parla encore. Un chacun observa la faiblesse de sa voix et l'effort manifeste pour suivre le fil de ses idées.

Après une nuit d'insomnie, il se préparait à célébrer, mais au moment de commencer la messe, la vue soudain lui fit complètement défaut ; il dut retourner à la sacristie.

Reconduit précipitamment à Sassari, les yeux déjà fermés à la terre, il vécut huit jours encore, entouré des soins affectueux de ses confrères et de ses filles, au milieu de la sympathie angoissée de tout le peuple.

L'Archevêque fut parmi les premiers à visiter le malade. Puis ce fut la file ininterrompue des prêtres, sœurs, hommes de qualité, pauvres qui venaient demander de ses nouvelles ou recevoir encore une suprême bénédiction...

Dans cette apothéose de reconnaissance universelle, M. Manzella s'éteignit paisiblement le samedi 23 octobre à 4 heures du matin, comme saint Vincent.

Les funérailles furent célébrées dans la cathédrale de Sassari, en présence de toutes les autorités de la ville, et de nombreuses délégations des diocèses Sardes, et devant une foule immense.

Après la messe chantée par M. Molla, supérieur des missionnaires de Sassari, avant l'absoute, l'archevêque tint à prononcer le chaleureux et vibrant éloge du *saint missionnaire*, et souligna cette longue leçon de charité qu'il légua à la Sardaigne, sa seconde patrie.

C'est là que M. Manzella repose, au milieu du peuple qu'il a tant aimé, et qui chaque jour près de sa tombe, vient en foule s'unir dans la même invocation : « *O belle âme, priez pour nous.* »

(D'après l'adaptation Max Zwick).

(*La Libertà* [de Sassari] du 26 nov. 1937).

POLOGNE

VARSOVIE

M. Gabriel-Pierre BAUDOUIN

apôtre de la charité à Varsovie (1689-1768)

M. François Smidoda, par un effort digne de louanges et d'encouragement, s'est adonné à l'étude du passé de la Congrégation de la Mission en Pologne. Il vient de publier quelques résultats de ses recherches : en l'espèce, un fort bel ouvrage (thèse doctorale) de 280 pages (15x23 cm) consacré à un charitable Lazariste de Pologne, M. Gabriel-François Baudouin et son œuvre : Ks. Gabriel Piotr Baudouin i Jego Dzieło w Patach 1732-1768. Warszawa. 1938. Katol. Towarzystwo Wydawn. Kronika Rodzinna.

Illustré par de suggestives et nombreuses rues documentaires (pages 239-255 et de-ci de-là), le travail de M. Smidoda est basé sur une copieuse bibliographie (pages 257-271) et donne même des inédits d'archives (pages 179-238).

Suivant l'heureuse habitude des ouvrages écrits en polonais (en dehors de la Polska, rares sont les polonisants) l'auteur donne, en langue française, un résumé de ses recherches et de son livre (pages 172-176). C'est sensiblement le texte inséré ici, dû à la plume même de M. François Smidoda qui prépare une édition française de son méritoire travail.

Pour étudier et faire revivre les Figures et le passé de la Congrégation de la Mission, puisse M. Smidoda trouver partout plusieurs imitateurs compétents et studieux. Cette histoire, l'œuvre de Saint Vincent de Paul, est hélas trop oubliée et inconnue, inaccessible même, faute de travaux et de persévérants collaborateurs... Exsurgant et dicant.

Dans les fastes de la bienfaisance en Pologne, M. Gabriel-Pierre Baudouin (1689-1768), prêtre de la Congrégation de la Mission, apparaît comme un personnage éminent et de grand mérite : apôtre de la charité vincentienne. En 1732 il fonda à Varsovie l'Hôpital de l'Enfant-Jésus pour les enfants trouvés et, 30 ans plus tard, ouvrit un Hôpital Général dans les nouveaux bâtiments qui y furent annexés. Quand la première de ces fondations eut été détruite, lors de l'interrègne, M.

Baudouin la releva en 1736. A partir de 1762 les deux bâtiments, le nouveau et l'ancien, ne formaient qu'une seule grande institution, l'Hôpital de l'Enfant-Jésus. En 1901 on sépara les enfants des autres malades pour les loger dans la *Maison de l'abbé Baudouin* élevée à cette intention, 75, rue Nowogrodzka, tandis que les malades adultes étaient logés dans l'ensemble des vastes bâtiments sis N° 4 de la rue W. H. Lindley. La maison actuelle de l'abbé Baudouin est donc la continuation de l'ancien Hôpital de l'Enfant-Jésus pour enfants trouvés. Aussi, le 2 décembre 1936, a-t-on célébré dans cette maison le 2^e centenaire de la fondation de cet hôpital en prenant pour date de sa création l'année 1736, depuis laquelle il existe sans interruption.

M. Gabriel Baudouin naquit à Avesnes, dans le département du Nord, le 3 avril 1689. Il y fit ses premières études et s'y initia aux arts libéraux. Ces études terminées il eut quelque temps l'intention d'entrer dans l'ordre des Chartreux. Cependant, sous l'influence de sa famille il renonça à cette idée et se rendit à Paris où il entra dans le corps des gens d'armes de la maison du roi. Il s'aperçut vite que sa vocation était ailleurs et décida d'entrer dans les ordres et plus spécialement dans la Congrégation de la Mission dont l'activité l'attirait. Il réalisa son projet le 10 avril 1710. Baudouin suivit alors à la Maison-Mère des Lazaristes, à Paris, les deux ans du Séminaire interne ; les quatre années suivantes, ce sont les études philosophiques et théologiques, après quoi, en 1716, M. Baudouin reçut la prêtrise. Nommé ensuite professeur de théologie au séminaire du diocèse d'Auxerre, il y séjourna une année ; puis on le destina définitivement à la Pologne où il vint loger à la Maison de la Congrégation de la Mission près de l'Eglise Sainte-Croix, à Varsovie.

Tout en étudiant notre langue avec zèle, M. Baudouin s'adonnait à Varsovie à ses occupations où une exacte connaissance du polonais n'était pas requise. C'est ainsi qu'il fut successivement professeur de philosophie, puis de théologie au séminaire diocésain ainsi qu'à celui de la Congrégation de la Mission près de l'Eglise Sainte-Croix, et en outre occupa dans cette maison ainsi que dans la province polonaise de sa Congrégation diverses fonctions de première importance, à savoir : de procureur provincial, de directeur du séminaire interne, et enfin de directeur des Filles de la Charité en Pologne. (1718-1746).

L'attention de M. Baudouin — qui s'occupait de plus en plus des affaires intérieures de la paroisse — fut attirée par le fait fréquent des abandons d'enfants, surtout dans les recoins et à la périphérie de la capitale. Il conçut l'idée de s'intéresser à ces malheureux, à l'instar de Saint Vincent de Paul à Paris. Il s'y prit d'abord de telle sorte qu'avec l'assentiment de ses supérieurs, il plaçait ces enfants, contre rémunération, chez des femmes qu'il connaissait ou qui lui avaient été recommandées et qui avaient charge de les élever ; il se procurait l'argent nécessaire chez ses connais-

sances proches et éloignées. En 1732 il acquit, grâce au produit d'une quête, un terrain sis au Faubourg de Cracovie, en face de l'Eglise Sainte-Croix. Il y édifia bientôt un établissement en bois dit : « *Hôpital de l'Enfant-Jésus pour enfants trouvés* ». Les nourrissons devaient y trouver une première protection avant d'être remis, contre rémunération, à des femmes de la ville ou des environs ; les enfants un peu plus grands devaient recevoir dans l'établissement nourriture, éducation et instruction. Quatre filles de la Charité dirigeaient cet hôpital, et l'humble quête de son créateur devait pourvoir à tous ses besoins. Hélas ! l'établissement ne fut pas de longue durée, car il fut détruit lors des troubles que la mort du roi Auguste II occasionna dans la capitale.

En 1736, M. Baudouin acheta une nouvelle maison construite peu auparavant, à côté de la propriété de l'ancien hôpital sis rue du Faubourg de Cracovie, et l'aménagea en un hôpital du même nom et caractère que le précédent. Cette œuvre, dirigée elle aussi par les Filles de la Charité et entretenue par des quêtes et par les donations reçues par l'abbé Baudouin, se stabilisa vite et se développa admirablement. Le 9 sept. 1736, il obtint de Mgr Stanislas Hosjusz, évêque de Poznan, au diocèse duquel appartenait alors Varsovie, la reconnaissance officielle de l'*Hôpital de l'Enfant-Jésus pour enfants trouvés*. Le 12 décembre 1746, il obtint du roi Auguste III l'acte légalisant la situation de tous les enfants entrés à l'Hôpital, sans exception. Leur nombre augmentait d'année en année, de telle sorte que le créateur de la fondation se vit contraint d'envisager l'ouverture d'une nouvelle maison plus considérable et destinée au même but.

En 1754, l'abbé Baudouin acheta un vaste terrain sis près de l'actuelle place Napoléon à Varsovie, pour y ériger un nouvel Hôpital de l'Enfant-Jésus pour enfants trouvés. Un immense bâtiment y fut construit en trois années sur les plans de l'architecte A. Fontana, et le 24 juin 1757, les pensionnaires de l'ancien hôpital furent conduits en procession solennelle aux nouveaux bâtiments.

Dès 1757, on estima que les bâtiments du nouvel hôpital étaient trop vastes pour les besoins des seuls enfants, et l'idée fut émise d'agrandir l'œuvre commencée et de la transformer en un grand hôpital général. M. Baudouin inclina bientôt à cette conception. Il s'en ouvrit à Monseigneur l'évêque de Poznan et aux ministres de la couronne qui l'appuyèrent chaudement en cette affaire et la déférèrent au roi. Conformément à leurs propositions, le roi promulgua, le 20 mai 1758, l'acte d'érection de l'Hôpital Général après avoir assigné pour sa construction et son entretien une somme annuelle de 2000 ducats que devaient fournir les mines du sel de Wieliczka et de Bochnia, appartenant aux Domaines. M. Baudouin dès qu'il eut en mains privilège et donation royale, entreprit avec enthousiasme la transformation de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus pour enfants trouvés en un Hôpital Général.

En 1758, quand on se mit à la construction de l'Hôpital

Général, l'envergure de l'entreprise de l'abbé Baudouin suscita à Varsovie un intérêt et une admiration générales. Quoique les moyens dont il disposait fussent absolument insuffisants pour couvrir les frais qui allaient se multipliant, pourtant le travail de la construction ne connut pas d'interruption. Nombre de personnes, gagnées par son enthousiasme, s'offraient pour aider de leur travail gratuit à la création d'une œuvre utile à la capitale. Il arrivait que 2.000 personnes travaillaient ensemble à la construction. Dans toute l'histoire de la Pologne, il n'y a pas d'exemple semblable. Au cours de la durée des travaux le roi, à la suite de l'intervention de la Congrégation de la Mission et aussi de ses ministres, édicta le 21 mai 1761 un second acte d'érection de l'Hôpital Général plus conforme à ses besoins que le précédent. En 1762, sur les quatre sections projetées, trois se trouvèrent déjà prêtes : l'une pour les malades indigents, la seconde pour les infirmes et la troisième pour les mendiants. Il fut alors procédé le 12 décembre à la consécration solennelle de l'église de l'hôpital, et le 9 décembre de la même année les portes de l'Hôpital Général de l'Enfant-Jésus s'ouvrirent à tous. Par cette dernière dénomination on entendait aussi bien l'ancien hôpital pour enfants trouvés que l'Hôpital Général qui y avait été annexé. La direction de l'Hôpital Général appartenait à la Congrégation de la Mission ; l'administration intérieure était entre les mains des Filles de la Charité. M. Baudouin en resta le directeur jusqu'à sa mort.

En 1764, l'abbé Baudouin ouvrit la quatrième section de l'Hôpital, celle pour les aliénés, couronnant ainsi la grande œuvre de sa vie. Les frais pour l'ensemble de la construction s'élevaient élevés à 30.000 ducats, c'est-à-dire 540.000 florins polonais.

Le 10 février 1768, à l'âge de 79 ans, M. Baudouin mourut dans l'hôpital érigé par lui, 793 personnes se trouvaient alors à l'Hôpital Général — dont 277 malades et mendiants et 413 enfants. Le 12 février, son corps fut inhumé en présence de quantité de personnages éminents, d'un nombreux clergé et de toute une foule de gens du peuple, dans la crypte de Saint Vincent qui se trouve dans les sous-sols de l'Eglise Sainte-Croix, à Varsovie.

Le nom de M. Baudouin reste toujours vivant dans la capitale de la Pologne.

François SMIDODA

TURQUIE

M. FRANÇOIS-XAVIER LOBRY

Visiteur de Turquie (1891-1931)

CHAPITRE VI

LE DIRECTEUR DES FILLES DE LA CHARITÉ
(1888-1931)

Le 30 août 1888, M. Lobry était nommé Vice-Visiteur de la province de *Constantinople* et Sous-Directeur des Filles de la Charité. Le vénérable M. Heurteux conservait ses titres : M. Lobry l'avait ainsi demandé au T. H. Père, mais avait accepté toute la charge et toute la responsabilité. Etablir le règne de Dieu dans les âmes d'élite que sont les Sœurs de la Charité, c'est une bien belle tâche, M. Lobry, alors dans toute la force de l'âge, s'y adonna avec un zèle affectueux et prudent, pendant plus de quarante ans, et la confiance des Sœurs répondit toujours à son dévouement. C'est 25 maisons et plus de 200 Sœurs qui réclamaient ses soins. Il y avait 12 maisons à Constantinople. M. Lobry assumait le service de l'aumônerie de ces établissements ; il y déléguait quelques-uns des missionnaires, mais il était seul responsable devant l'archevêché. Depuis de longues années, M. Régnier allait chaque semaine dans toutes les maisons pour la confession des Sœurs. Après lui, les confesseurs furent souvent chargés — un des plus goûtés fut M. Joseph Colliette. Des conférences bi-mensuelles réunissaient les Sœurs à la Maison centrale ; M. Lobry s'en chargeait avec quelques

missionnaires. Une fois par an, le Visiteur exerçait son office dans chacune des maisons, voyant chaque Sœur en particulier. Aux retraites, il était généralement à la disposition des Sœurs. Elles pouvaient d'ailleurs venir le trouver à *Saint-Benoît* le samedi, ou les vendredis à *Sainte-Pulchérie*. De fait, cette sollicitude de toutes les maisons de sa vaste Province et de toutes les Sœurs, fut son souci quotidien qui, lui imposant de nombreux voyages et une correspondance immense, domina aisément les préoccupations du Collège et des Confrères. Il faut le suivre dans chacune de ces maisons.

I

CONSTANTINOPLE ET SA BANLIEUE

1° — *Maison Centrale* (fondée en 1839)

C'est dans l'enclos même de *Saint-Benoît* que s'était développée la *Maison Centrale*, berceau et pépinière des œuvres, sous le patronage de *Notre-Dame de la Providence*. M. Lobry y trouvait encore une des Sœurs de la fondation, Sœur Louise, qui atteignait ses 50 ans de séjour quand elle mourut en septembre 1889. La Visitatrice, Sœur Salzani, avec une Assistante, dirigeait cette importante maison ; 33 Sœurs y étaient occupées, soit aux classes et ateliers peuplés de 500 enfants, soit au dispensaire où l'on soignait annuellement 36.000 malades, soit à la visite des pauvres plus nombreux encore, ou aux enfants trouvés qui étaient 150 environ. Dès son arrivée on avait tenté de prévenir M. Lobry contre la Visitatrice qui avait de puissants ennemis. Malgré tout, ils travaillèrent dix ans ensemble dans la plus surnaturelle harmonie. Il en fut de même d'ailleurs avec ma Sœur Céline Lequette 1896-1899,

avec ma Sœur Heurtaumont qui ne fit que passer, avec ma Sœur Guerlin, 1900-1914.

Toute cette clientèle d'enfants, de jeunes filles et de pauvres faisaient de l'église *Saint-Benoît* une vraie paroisse. Les missionnaires instruisaient les catéchumènes, prêchaient les retraites, et leur ministère ne manquait pas de consolation. M. Lobry était l'âme de ce charitable et fécond apostolat.

Ma Sœur Reisenethel fut la Visitatrice de la guerre : elle goûta les prisons turques, fut condamnée à mort, puis expulsée. Avec le concours de ma Sœur Bataille, de ma Sœur Bantegnies et de ma Sœur d'Hautevillè, M. Lobry travailla aux restaurations qui s'imposaient après la guerre.

La Maison Centrale a deux succursales importantes : l'une est la *Maison Louise de Marillac*, à Bébek, où sont élevées les petites enfants trouvées. Malgré la pénurie des ressources, cette Maison, admirablement située, a pris des accroissements considérables : la Providence a des attentions maternelles. Les Turcs y ont construit pendant la guerre une vaste salle de théâtre qui vient à point pour les retraites des Sœurs.

L'autre succursale est à Stamboul, fondée pendant la guerre balkanique pour l'assistance des pauvres réfugiés, aux frais de l'Administration de la Dette Publique Ottomane, et grâce à la charité de M. et Mme de la Boulinière. Cette œuvre, devenue le *Dispensaire dit de la Dette*, fait depuis 25 ans un bien immense dans un milieu musulman.

2° — *Orphelinat Saint-Joseph de Tchoukour Bostan*
(1869)

Après l'incendie de 1865, la Maison Centrale ne sait plus où loger ses orphelines. Une telle œuvre

de charité et de préservation est urgente et nécessaire dans une ville comme Constantinople. On prie Saint Joseph, et voilà que Sa Majesté le Sultan, les ambassadeurs de France, l'Impératrice Eugénie, des princes, des banquiers s'intéressent à l'Orphelinat qui s'élève dans un jardin près de l'Ambassade d'Autriche. Il se peuple rapidement. A l'ouvrage, où se forment d'habiles ouvrières, s'ajoutent des classes externes, les pauvres affluent ; les Dames de la Charité, aidées par les Sœurs, les secourent et les visitent. C'est un centre d'œuvres des plus prospères, sous la direction de ma Sœur Caroline Renault, puis de sa nièce Sœur Caroline Badenhuyser. M. Lobry y est présent soit dans les réunions pieuses et charitables qu'il préside, soit par les aumôniers qui s'y dévouent.

3° — *L'Hôpital Français* (1846)

Les Filles de la Charité y furent appelées par M. le baron de Bourqueney, ambassadeur du roi Louis-Philippe. C'est le Consul général, aidé de quelques français nommés par lui, qui en avait l'Administration. Les Sœurs étaient donc au service de cette Administration, plus ou moins bienveillante suivant les inspirations politiques. Les médecins, s'ils avaient des plaintes à faire, s'en prenaient plus aisément aux Sœurs qu'à l'Administration. De là des difficultés souvent renaissantes. M. Lobry eut à intervenir pour protéger la Supérieure, Sœur Jeanne Voisin, contre des attaques injustifiées. Grâce aux bonnes dispositions des ambassadeurs, M. de Montebello et M. Paul Cambon, l'Hôpital qui était dans un état de vétusté lamentable et humiliant pour la France, fut reconstruit (1894-1896). Alors les classes qui depuis 50 ans étaient des plus florissantes, durent quitter le voisinage de l'Hôpital. Encouragée par le

Directeur et confiante dans la Providence, la Sœur de Merlis, supérieure, n'hésita pas à acquérir dans la rue de Brousse deux maisons qui, aménagées, devinrent l'*Ecole Saint-Vincent*. L'œuvre des jeunes économes venait en aide aux enfants pauvres. La chapelle se prêtait aux réunions des Dames de la Charité, et depuis 1897, les confrères de *Sainte-Pulchérie* étaient à proximité pour y exercer leur ministère. En 1901, la supérieure, ma Sœur Boste était nommée Visitatrice en Chine. Ma Sœur Darbois vit le progrès des œuvres, puis la guerre, après laquelle elle s'installa avec son personnel au *Collège de Sainte-Pulchérie*. M. Lobry avait conduit toutes les négociations et se félicitait de voir le succès de cette belle maison qui compte aujourd'hui, malgré toutes les vicissitudes, plus de 300 élèves.

Après la guerre, l'hôpital français s'est installé dans l'hôpital autrichien qui a pris le nom de *Pasteur*. Sous la direction de Sœur Marie François, récemment décorée de la Légion d'honneur, cet hôpital continue de prospérer.

4° — *Maison Notre-Dame de la Paix* (1857)

Après la guerre de Crimée, le général Espinasse vint de la part de l'Empereur Napoléon III demander aux Sœurs ce qui pourrait leur être agréable en récompense de leurs services. La Sœur Lesueur répondit (1) que « leur plus vif désir était d'avoir un hôpital pour les abandonnés. » Le sultan Abdul-Medjid donna le terrain, et ce fut l'origine de la *Maison Notre-Dame de la Paix* : hospice-hôpital pour les aliénés, orphelinat de garçons, école d'apprentissage, auxquels s'adjoignirent une école ex-

1. *Annales de la Congrégation de la Mission*, tome XXIII, page 294.

terne et un ouvroir pour les filles. Située à l'extrémité de la ville sur la hauteur de Chichli, *la Paix* jouit des avantages de la solitude, de beaux jardins et d'un air vif. M. Lobry en profitait volontiers pour y faire ses retraites annuelles ou pour passer ses convalescences. Les confrères y allèrent aussi parfois pour y prendre un repos nécessaire.

Les premières constructions trop légères furent peu à peu remplacées. La Sœur Mathilde Bécart, qui fut plus de trente ans à la tête de la maison, clôtura la propriété d'un mur et d'une grille. Le sultan Abdul-Hamid s'y prêta généreusement sur le désir exprimé par Mme Constant et appuyé par Mgr Bonnetti. M. Lobry aimait à présider chaque année la procession du Saint-Sacrement qui se déroulait dans les jardins du vaste hôpital. C'est là, entouré des soins de ma Sœur Guillou et des bonnes Sœurs, qu'il devait finir ses jours.

5° — *Hôpital municipal* (1865)

Fondé à l'occasion du choléra et conservé par la Municipalité, l'hôpital, unique en son genre, voyait les Sœurs de Charité au service des Turcs, et ne soignait que des musulmans. Détruit par un incendie le 29 décembre 1893, il changea plusieurs fois de local. Les Sœurs supportaient vaillamment la pénurie de ces installations provisoires et les négligences d'une administration paresseuse. Les épidémies fréquentes sollicitaient leur dévouement que les bons Turcs admiraient. Après la dévouée Sœur Madeleine Gain, morte en 1881, la bonne maman Tintine, comme on appelait la Sœur Augustine Mansart prodiguait ses soins. M. Lobry racontait volontiers ce trait : « Tchaouche, disait Sœur Mansart, à son portier turc, si le sultan ordonnait le massacre des

chrétiens, que ferais-tu ? » Après un instant de réflexion le fidèle musulman répondit : « Ma Sœur, soyez tranquille, je vous tuerai d'abord moi-même proprement. » Et cette réponse, dans sa brutalité, est identique à celle du chevalier chrétien auquel saint Louis avait confié sa femme Marguerite devant Damiette. Celle-ci craignant de tomber aux mains des Sarrasins, son fidèle et rude gardien la rassurait en lui promettant de la tuer de sa main. Au cours de la grande guerre, les Turcs se sont privés des services des Sœurs.

6° — *Hôpital Gérémi*a (1881)

« C'est la plus petite et la plus délaissée de toutes les œuvres de Constantinople, écrivait M. Bettembourg dans un rapport de 1894. Située dans un quartier excentrique, il n'est entouré que de pauvres et ne soigne que des pauvres. » Dans les années de misère qui suivirent la guerre russo-turque de 1878, pour accueillir et soigner les malheureux réfugiés, la famille Gérémi*a* offrit une maison. Un anglais, M. Smith, touché de voir les Sœurs enlever la vermine des vêtements de ces pauvres, annexa au premier asile le pavillon Smith. Outre les malades reçus, des consultations gratuites se chiffraient annuellement par 20.000 dont 2.000 pour maladies d'yeux. En 1889, M. Lobry fit accepter l'hôpital par la Congrégation de la Mission. C'est là, dès lors, que les Confrères malades furent soignés, par des médecins grecs, d'ailleurs très habiles et très dévoués, comme M. Stékoulis. M. Lobry lui-même, dans ses maladies, y fit de nombreux séjours.

Un matin de septembre 1895, la supérieure de Gérémi*a* fit mander en hâte M. Lobry. Quand il arriva vers 5 heures, elle lui dit avec un grand sang-froid :

« Mon Père, donnez-moi les derniers sacrements. Je n'ai rien dit à nos Sœurs pour ne pas les effrayer. Mais j'ai le choléra et je n'ai plus longtemps à vivre. » En effet, Sœur Hélène Bredin, munie des sacrements, ne tardait pas à rendre à Dieu son âme pure et dévouée. Sœur Augustine Apak lui succéda, qui fut pendant 26 ans la mère secourable de nombreux malades et des missionnaires. Enfin, le pauvre hôpital, vétuste et incommode, a reçu en ces dernières années quelques aménagements et avec la Sœur Marguerite Bernard, il est toujours accueillant aux pauvres et aux Missionnaires.

7° — *La Maison de l'Artigiana* (1871), à Pancaldi, ressemble assez aux béguinages de Bruges ou de Bréda. Elle reçoit des vieillards des deux sexes qui sont logés dans de petites maisonnettes. Fondée par un autrichien, M. Jacques Anderlich, elle est administrée par une Commission catholique formée d'italiens, d'autrichiens et de français. M. Lobry assista, comme Visiteur, aux assemblées générales. A leur œuvre de charité, les Sœurs ont annexé un dispensaire et un asile pour 150 enfants. L'asile fut fermé par les Turcs en 1914. La bonne Sœur Marie-Joseph Le Floch était, dit M. Lobry, un modèle de Fille de la Charité. Longtemps supérieure, elle mourut, âgée de 83 ans, le 31 janvier 1924. L'œuvre originale survit dans sa pauvreté et son dévouement, admirés de tous.

8° — *Maison de Scutari* (1884)

Cette maison, établie sur les demandes répétées de Mgr Rotelli, n'avait que deux ou trois ans d'existence quand arriva M. Lobry. Il soutint de tout son pouvoir la Sœur Maria, digne de son frère, l'abbé Planchat, martyr de la commune, et, après elle, la

dévouée Sœur Jarre. La maison était pauvre, en butte à l'hostilité des protestants, mais plus de 120 enfants y recevaient l'instruction chrétienne, les malades étaient visités et le culte catholique y revêtait un plus vif éclat. M. Lobry réussit à établir en 1894, tout près des Sœurs, une école des Petits Frères Maristes pour les garçons : il ne cessait d'encourager le bien par sa présence aux examens, aux fêtes scolaires et religieuses. La guerre a malheureusement dispersé les maîtres et les maîtresses ; mais, dans la maison abandonnée, le pauvre curé trouve encore un abri et une chapelle pour réunir les brebis de son petit troupeau.

9° — *Maison Saint-Joseph de Bébek* (1853)

Bébek est un nid de verdure blotti au coude du Bosphore, près des fameux *Châteaux d'Europe et d'Asie*. Son nom évoque l'idée de Berceau. Et, en effet, là fut l'ancien collège, devenu en grandissant *Saint-Benoît* de Galata. Comme les corbeaux et les mouettes qui hantent les *Hissar*, des souvenirs s'attachent aux pierres et aux cyprès de Bébek, qui rappellent les noms prestigieux des Boré, des Régnier, des Murat. Légendaire aussi est la figure de la Mère Mahéo, cette énergique Fille de saint Vincent, qui fonda, bâtit, développa école, église et dispensaire. Née à Sainte-Anne d'Auray, elle avait un caractère entier et un dévouement à toute épreuve. Elle aima son œuvre et sut la défendre ; elle favorisa aussi l'école des garçons créée à Bébek et en mourant, à 83 ans, elle légua une somme pour la construction d'une chapelle. La chapelle toute gracieuse, dédiée au Sacré-Cœur, fut bénie par M. Lobry, le 16 mars 1910. L'école et le pensionnat Saint-Joseph prospéra sous la direction de ma Sœur Castanet, puis de ma

Sœur Pirault jusqu'à ce que la loi sur l'instruction primaire amenât, hélas ! la fermeture.

10° — *Saint-Vincent d'Asie* (1840)

Dans une vallée fertile, au pied de l'*Alem Daghe*, des réfugiés polonais avaient trouvé une terre hospitalière. Plus tard, à côté de la ferme, M. Boré avait installé des Sœurs de la Charité et des orphelins. Cette colonie agricole, vraie Thébaidé asiatique, avait eu les prédilections du zélé missionnaire, pour l'instruction des catéchumènes de toutes langues. Mais les difficultés de l'exploitation, l'assassinat de M. Rogowski, confrère, aumônier de la Colonie en 1873, les empiétements de colons *arnaouts*, un procès interminable et onéreux avaient décidé à mettre en vente la propriété dite de « *Saint-Vincent d'Asie* ». Les tentatives infructueuses durèrent 20 ans. Enfin, en 1906, M. Lobry écrit triomphalement (1) : « Cette fois, c'est le Khédivé d'Egypte qui se porte acquéreur. Il fallait un personnage de cette taille pour venir à bout de l'opposition de la Liste civile de Sa Majesté le Sultan. Nous espérons retirer de cette vente une bonne centaine de mille francs. »

11° — *Maison de Brousse* (1857, 1875-1924)

La Maison de Brousse était un de ces *blokhaus* de la Charité que l'audace apostolique d'un M. Boré avait aventuré en terre d'Islam, à l'instar des conquérants de notre épopée coloniale. Dans ces postes avancés, il faut toujours lutter contre le climat, contre la misère, contre l'ennemi inconnu et sournois, contre la solitude elle-même. Ainsi, les quelques Filles de la Charité établies là-bas au milieu des enfants,

1. *Journal*, Registre II, p. 78.

des malades, des pauvres ne cessèrent de souffrir et de lutter héroïquement. En 1860, une explosion de fanatisme les avait forcées de se replier ; mais Jésus, abandonné dans son tabernacle, garda la maison pendant 15 ans. En face des protestants bien établis, les Sœurs reprirent leurs œuvres, mais presque sans appui au point de vue spirituel. Ce n'est qu'en juillet 1886 que les Pères Assomptionnistes, appelés par Mgr Rotelli, fondèrent la Mission catholique ; la chapelle des Sœurs servit d'église paroissiale pour les Latins. La clientèle des Sœurs se composait en majorité d'Arméniens orthodoxes. En 1910, elles avaient dans les classes 136 élèves dont 65 catholiques, et 4 à 5 mille malades fréquentaient annuellement leur dispensaire. Les Lazaristes visitaient les bonnes Sœurs aux Quatre-Temps ; que de courage et que de joie apportaient ces visites d'un M. Lobry, d'un M. Régnier, d'un M. Droitecourt et d'un M. Dekempener. En novembre 1914, les Sœurs furent brutalement expulsées. Leur supérieure, Sœur Ponsonnet, se dévoua pendant la guerre sur le bateau-hôpital, le *Charles-Roux*, puis à Villeneuve-Triage. Elle eut le courage de revenir, comme elle le dit, « sur le front de Brousse », pour subir l'effroyable contre-coup de la lutte entre Turcs et Grecs, tâchant de soulager la misère des nombreux réfugiés, multipliant pour cela les appels au dévoué général Pellé, à la Croix-Rouge et soutenant ses pauvres compagnes dans l'isolement de leur blockhaus. Cette agonie de trois ans méritait une citation dans les fastes héroïques de la charité. Sœur Ponsonnet ferma la maison, par ordre de la Mère Inchelin, et partit pour Madagascar.

II. — MACEDOINE ET THRACE

1° — *Hôpital Saint-Paul de Salonique* (1854)

A l'ombre de l'église paroissiale, et en plein quartier franc, les œuvres des Filles de la Charité de Salonique étaient appelées à se développer et à rayonner sur toute la Macédoine. Ce sont des classes externes, un dispensaire, un hôpital, même un établissement de bains, puis la visite des pauvres et des prisonniers. Sous l'impulsion du curé, arrivé en 1859, et qui deviendra Mgr Bonetti, sous l'intelligente et active direction de ma Sœur Pucci, les Sœurs se multiplient pour seconder le mouvement bulgare et toutes les initiatives apostoliques. Un jour, la maison reçoit 13 postulantes albanaises et fonde un établissement à Prizrend. Une autre fois, elle ouvre une classe pour les Bulgares, et bientôt, essaime à Koukouch. Elle accueille la fondatrice des Sœurs Eucharistiques et protège leur berceau. Les Dames de la Charité (1867) les Jeunes Économes, concourent au bien sous toutes ses formes. Cependant, il faut souvent recommencer. En 1895, les Sœurs cèdent leur habitation aux malades et se retirent dans la vieille maison. Celle-ci s'écroule en partie (1898). On prend une maison de louage et l'orphelinat en est détaché à Calamari. Mais l'école externe continue de prospérer.

Aux guerres balkaniques ma Sœur Pradez organise 3 fourneaux économiques pour soulager les malheureux réfugiés qui sont nombreux. Le roi des Hellènes et la reine Olga remercient les Sœurs avec une grande bonté.

Pendant la grande guerre, le 18 août 1917, l'incendie dévore l'école. Il faut la reconstruire dans des conditions très onéreuses. Quels soucis pour une Supérieure ! La Sœur Gaucher en a le mérite, mais elle

avait confiance que le Visiteur partageait ses angoisses et l'aiderait efficacement.

2° — *Maison Saint-Vincent de Macédoine (Zeitnik)*
(1861)

Ouverte dès 1861 pour les enfants trouvés, la maison a prospéré sous l'impulsion de ma Sœur Morel. Elle a été refaite complètement à neuf en 1908, et ma Sœur d'Halluin en a fait un séjour sain et agréable et pour les enfants qui y suivent les classes, et pour les Sœurs qui y viennent suivre les exercices spirituels. Malgré les difficultés des temps présents, la Sœur Maccart maintient l'orphelinat avec le concours des Missionnaires.

3° — *Maison Saint-Joseph de Koukouch* (1885)

La maison de Salonique étant insuffisante pour les besoins de la *Mission bulgare* qui s'ouvrait pleine d'espérance, Mgr Bonetti et ma Sœur Pucci établirent les Sœurs de la Charité à Koukouch.

Ce gros village de 10.000 habitants, depuis vingt ans déjà en majorité catholique, méritait la première fondation. Une école de garçons groupait plus de 300 élèves autour de 5 professeurs. Les filles étaient abandonnées : on pouvait compter sur 350. Surtout un dispensaire avait sa raison d'être, dans un pays dépourvu de médecins et de pharmaciens. Ma Sœur Pourtales commença l'œuvre avec 4 compagnes. Elle connaissait la langue slave et avait quelques notions de médecine : elle portait depuis 25 ans la flamme secrète du zèle pour les Bulgares. Ainsi, le succès de la *Kindjib* (médecin) (comme on l'appelait) est-il foudroyant. Le travail dépassant les forces humaines, elle n'attend pas trois mois pour appeler à l'aide. Mais elle déclare que les privations sont rudes et

que l'amour-propre meurt de faim et de soif. Un avenir immense se découvre à ses yeux : « Trois millions d'hommes, écrit-elle (1), sont ici derrière nous si nous réussissons à planter notre étendard. »

Quelques années après, Koukouch forme des maîtresses d'école (2), aussi habiles aux ouvrages manuels qu'initrées à la vraie piété.

Après ma Sœur Pourtalès morte en 1901, la Sœur Marie-Joseph Pascaud développa l'orphelinat. Mais les guerres balkaniques survinrent. La charité et le dévouement des Sœurs furent à la hauteur des circonstances tragiques. Dans l'incendie et les massacres, la Maison Saint-Joseph, restée debout presque seule, abrita et nourrit tous ceux qui purent s'y réfugier, près de 500 personnes pendant 4 mois ! Puis, le désert s'étant fait autour d'elles, les œuvres s'avérant impossibles, les Sœurs attendirent dans leur solitude et la patience leur dispersion.

4° — *Maison de Calamari à Salonique (1898)*

Une villa sur le bord de la mer, un pensionnat sélect, une chapelle de secours, un foyer d'œuvres évangéliques, telle est la maison de Calamari. Dirigée depuis 1908 par ma Sœur Laurent, la maison a subi sans trop de heurts les secousses des guerres et le changement de la nationalité. Elle a bâti de nouvelles classes et recueilli des orphelines, en escomptant le secours de la divine Providence.

Au cours de la grande guerre, M. Lobry y réunissait volontiers les prêtres soldats, dont plus de 60 y célébraient la sainte messe chaque jour. En été, il profitait des agréments de cette maison pour un séjour de quelques semaines.

1. Lettre à M. Forestier. *Annales*, t. 51, p. 58.

2. Lettre du 12 décembre 1897. *Annales*, t. 63, p. 343.

III. — SMYRNE ET ENVIRONS

1° — *Maison de Marie ou de la Providence* à Smyrne (1839)

Cette maison où arrivèrent le 4 décembre 1839 ma Sœur Gignoux et 4 autres Filles de la Charité fut le berceau et la pépinière des six établissements fondés successivement à Smyrne et aux environs. M. Lobry y trouvait des classes de plus de 400 enfants, un dispensaire, où deux à trois cents pauvres malades étaient soignés chaque jour ; 300 familles nécessiteuses étaient visitées ; les enfants abandonnés étaient recueillis et le patronage gardait les jeunes filles sorties des écoles. 29 Sœurs s'y dévouaient, ayant à leur tête la Sœur Mairet qui s'éteignit, le 22 mai 1895 ; puis la Sœur Eugénie Fiévet. Celle-ci, aidée de sa sœur Cécile, en qualité d'Assistante, développa les œuvres. Une école ouverte à *Guez-Tépé*, en 1899, eut bientôt 4 classes, garçons et filles. La bonne Sœur Fiévet a vu la guerre, puis l'incendie fermer et anéantir ces œuvres si prospères. La France s'est honorée en la décorant de la Légion d'honneur.

2° -- *Hôpital français de Smyrne* (1854)

L'hôpital de la Marine s'est ouvert peu à peu à d'autres clients qu'aux marins français. Des classes y ont été annexées, qui se sont surabondamment peuplées. Un dispensaire fonctionne depuis 1883. Après ma Sœur Marcou, ma Sœur de Grancey en fut l'âme pendant de longues années, une sainte âme vibrante et dévouée. Mais après l'incendie de 1922, un comité s'est formé, ayant à sa tête le Consul général de France ; l'hôpital a été reconstruit, ainsi que l'école et la maison des Sœurs avec une chapelle. L'école

primaire est condamnée à disparaître. Ces difficultés ne lassent pas le zèle charitable, toujours soumis aux vues de la Providence.

3° — *Maison de Bournabat* (1855)

La maison de Bournabat fondée en 1855, comme maison de convalescence des Sœurs de Smyrne, ouvrit bientôt des classes et un ouvroir pour les enfants du village. Plus tard, un orphelinat de jeunes filles fut fondé qui devint dans la suite un pensionnat. Les malades pauvres trouvaient à la pharmacie les remèdes et les secours nécessaires à leur soulagement. Ainsi, par le rayonnement de la Charité, l'influence protestante fut efficacement combattue. Grâce au dévouement intelligent de la bonne Sœur Dumetz, ce fut bientôt, au témoignage de la Sœur Gignoux, une seconde Providence placée hors de Smyrne. Ma Sœur Dumetz mourut en 1904. « Parente par sa mère de Saint-Benoît Labre, elle était elle-même, écrit M. Lobbry (2), une sainte personne vénérée des Turcs, des Grecs et de tous ».

Sœur Thérèse Cordin, puis ma Sœur Duquesnay ont continué les œuvres. Après la guerre, les catholiques ayant fui, la maison végète, bien que soutenue encore par la vaillante Sœur Fiévet.

4° — *Maison Saint-Joseph au Coulah (Smyrne)*
(1859)

L'œuvre des enfants trouvés est installée dans une campagne enclose de 15 hectares, à 3 kilomètres de Smyrne. Orphelins et orphelines y respirent le bon air et s'initient à l'agriculture et à divers métiers qui

1. *Annales*, t. 38, p. 218.

2. *Journal*, Registre II, p. 12.

leur permettront de gagner leur vie. Là se réunissent les Sœurs de Smyrne et des environs, pour leurs retraites annuelles. C'est à ma Sœur Gignoux qu'on doit les principales installations. En 1900, ma Sœur Martinière y célébrait sa cinquantaine de vocation : c'était la mère des orphelins, que M. Lobry et la Sœur Visitatrice honoraient de leur présence.

La guerre a malheureusement dispersé les orphelins et tari les ressources : *Saint-Joseph* est abandonné.

5° — *Hôpital Saint-Antoine (Smyrne) (1866)*

C'est au choléra de 1865 que la Confrérie de l'hôpital, de concert avec Mgr l'Archevêque, eut recours au dévouement des Filles de la Charité. Le contrat fut passé l'année suivante et cinq Sœurs furent installées en présence de Mgr Spaccapietra, archevêque, des Administrateurs et des médecins ; l'hôpital était, depuis 1774, sous la protection autrichienne. Grâce aux libéralités du comte Nicolas Alliotti, l'hôpital s'est agrandi et modernisé. Onze sœurs s'y dévouaient sous la direction d'une pieuse et vénérable Sœur Marie Apak, dont on célébra la cinquantaine en 1900.

Pendant la guerre, le gouvernement autrichien a travaillé à acquérir l'hôpital qui a passé ensuite sous le drapeau italien. L'incendie de 1922 l'a détruit complètement.

6° — *Maison de Boudja (1854)*

Ce joli village était le lieu de villégiature de la bourgeoisie smyrniote. Comme un bon nombre d'enfants catholiques y séjournaient, les Sœurs furent sollicitées pour établir une école. La Sœur Marie Gignoux s'y prêta volontiers, dès que la sécurité fut assurée. L'école, avec une clientèle bourgeoise, eut de la tenue et de la réputation. Sœur Eudoxie Darguesse

la dirigea pendant 47 ans ; elle mourut en 1918. Mais les émigrations et les crises ont tari le recrutement et il a fallu abandonner l'œuvre en 1936.

7° — *Maison de Aïdin* (1868)

Aïdin est une ville turque, près des ruines de l'ancienne *Tralles*. Une ligne ferrée la relie à Smyrne — en cinq à six heures de trajet. Dans une population musulmane de 45 à 50 mille habitants, 3.000 catholiques, la plupart du rite arménien, vivaient dispersés. Pour instruire et sauver ces âmes, l'archevêque de Smyrne avait fait appel aux Filles de la Charité et 3 Sœurs, puis 5, s'y dévouèrent aux enfants et aux malades. Pendant près de 50 ans, la Sœur Descovich dirigea les œuvres avec une foi ferme et prudente. Ce ne fut pas sans mérites parmi les difficultés et les entraves de toutes sortes ; le gouvernement français le reconnut en décorant la digne Supérieure de la Légion d'honneur. Le 20 septembre 1899, M. Lobry se trouvait à Aïdin avec la Visitatrice Sœur Heurtaumont et M. Chen, confrère de Smyrne, quand un tremblement de terre secoua la maison et la ville entière. Le Visiteur rassura les Sœurs par son sang-froid et célébra la sainte messe, malgré de nouvelles commotions. En se rendant compte du sinistre, M. Lobry constatait (1) que la ville d'Aïdin était fendue en deux par une large faille profonde d'un mètre, où des maisons entières s'étaient effondrées. Il vit retirer de nombreux blessés et une centaine de cadavres. La maison des Sœurs présentait de grosses lézardes ; la statue de saint Vincent du fronton de la chapelle gisait brisée à terre. Oubliant leurs propres malheurs, les Sœurs organisaient aussitôt les secours aux victimes de la catastrophe.

1. *Journal*, Registre I, p. 173. *La Palestine*, p. 74.

Pendant la guerre, les Sœurs d'Aïdin furent héroïques. Dans ce poste avancé, assiégées et pillées d'abord par les Turcs, ensuite par les Grecs, elles restèrent à leur poste, malgré les privations et les dangers, elles sauvèrent la vie d'un grand nombre de personnes et firent une retraite honorable. Leur maison a été complètement détruite.

IV. — ILES DE LA GRECE

1° — *Maison de Santorin* (1841)

A peine les Sœurs de Charité avaient-elles installé leurs œuvres diverses sur ce rocher, près du terrible volcan, qu'un pharmacien jaloux avait obtenu leur expulsion. Il fallut qu'un ministre grec se cassât le pied, recourût en vain aux médecins, fut enfin soigné et guéri par Sœur Félicité Lequette, pour que le gouvernement reconnût leur utilité et leur parfaite bonne volonté. Pendant les longues années du supérieurat de M. Gauzente, les relations des Sœurs avec les confrères furent excellentes et de concert le bien se faisait. Dans la suite, le Visiteur dut intervenir pour modifier les conditions pécuniaires entre Missionnaires et Sœurs, il constatait aussi que les œuvres étaient en baisse (1). L'île se dépeuple de catholiques, car une fois instruits, ils cherchent au dehors un emploi lucratif.

En 1920, il fut question à Paris de fermer la maison. M. Lobry protesta énergiquement : l'école, un dispensaire, un ouvroir, la visite des malades sont des œuvres excellentes à maintenir.

2° — *Maisons de Syra*

Les Filles de la Charité ont deux établissements à Syra. Une école à *Hermopolis* ouverte en 1884 par

1. *Journal*, Registre II, p. 95.

ma Sœur Anisson du Perron et qui est devenue un pensionnat, situé au bord de la mer et doté de tous les perfectionnements modernes. Un hôpital fondé en 1887 à mi-côte au flanc de la montagne et dont le succès tient surtout au dispensaire. Ma Sœur Ménéxély et ma Sœur Mirzan l'ont dirigé tour à tour avec dévouement. En 1905, les notables d'Hermopolis, groupés au Consulat français, présentaient à M. Lobbry une pétition lui demandant d'ouvrir un collège, mais la Congrégation ne put accepter cette charge. Pendant la guerre, les marins français trouvèrent à *Hermopolis* des attentions et des soins qui leur rappelaient la France maternelle. En retour, la marine se plut à ravitailler les Sœurs si hospitalières.

V. -- FONDATIONS NOUVELLES

1° — *Maison de Monastir* (1900)

Le 21 novembre 1900, trois Filles de la Charité inauguraient dans la Haute-Macédoine, à Monastir (*Bitolj*), les œuvres de leur saint fondateur. Il y avait plus de 50 ans que les missionnaires les appelaient de leurs vœux. La Sœur Viollet était de taille à organiser la maison, dispensaire, classes, etc. Mais que de lettres, de démarches, de voyages pour obtenir des ressources ou aplanir des difficultés. Aussi quel bien ne font pas les Sœurs dans cette ville de 60.000 âmes, où se coudoient tant de nationalités, où se heurtent tant d'intérêts et de religions. « C'est trente mille malades qui passent chaque année au dispensaire » (1), et les meilleures familles envoient leurs filles à l'Ecole française. Pendant la période des guerres balkaniques, la Sœur Viollet organise une ambulance où s'opèrent de merveilleuses guérisons, elle soulage

1. Lettre du 17 juillet 1908. *Annales*, t. 73, p. 604.

d'inexprimables misères dans la population macédonienne.

Pendant la guerre mondiale, la Sœur Raymond se dévoua, avec ses Sœurs, au service des typhiques, des prisonniers, des blessés, sans distinction de nationalité : la charité n'a pas de drapeau. C'est le respect et l'admiration inspirés par ce dévouement qui permit aux Sœurs, après guerre, et sous le drapeau serbe, de reprendre et de développer leurs œuvres aujourd'hui plus prospères que jamais, sous ma Sœur Gaucher.

2° — *Maison de Mételin (1902-1909)*

Le 17 décembre 1902, le Visiteur décidait que la Sœur Assistante avec une Sœur de la Providence de Galata et une autre de Smyrne, partiraient aussitôt pour fonder une maison à Mételin. Mételin ou Mytilène, l'antique Lesbos, avec 100 bourgs et villages, et 160.000 habitants, n'avait que deux écoles grecques et une turque. Cependant, les Frères Maristes y étaient arrivés en 1901. La France ayant des vues sur Mételin, l'ambassadeur, M. Constans, avait lui-même demandé des Filles de la Charité à la Mère générale. Mais, ayant appris que le curé franciscain avait demandé en Italie des Sœurs de son ordre, l'ambassadeur avait pressé le départ de nos Sœurs. Elles furent mal accueillies par le curé italien. Elles ouvrirent pourtant les classes et, peu à peu, les élèves s'approprièrent et la population de même.

En mai 1906, M. Lobry comptait 50 élèves, dont 15 catholiques. Le succès serait venu, s'il n'y avait eu quatre changements de supérieure en sept ans, et si la dernière n'avait été pressée d'abandonner un poste ingrat, pour se transférer à Cavalla. Des Franciscaines françaises furent appelées pour les remplacer.

3^e — *Maison de Bucarest (1906)*

La fondation en est due au Prince Wladimir Ghika qui négocia avec M. Lobry. Ma Sœur Pucci quitta les œuvres importantes de Salonique pour s'y dévouer avec une intelligence et une activité inlassables jusqu'à sa mort. Elle arrive à Bucarest, le 20 mai 1906, avec deux compagnes. Bientôt s'ouvre le dispensaire « *Bethléem Maria* », sous la direction du professeur Docteur Paulesco. L'association des Dames de Charité est érigée par Mgr Raymond Netzhhammer ; leur action, dirigée et soutenue par M. Lobry, est tout de suite considérable. L'œuvre initiale se ramifie : c'est à *Cioplea* avec un ouvroir et un orphelinat ; c'est à *Jassy* un dispensaire, et l'évêque, Mgr Camilli, demande un lazariste pour être recteur de son Grand séminaire. La guerre balkanique, aggravée d'épidémies de choléra et de typhus, offre à nos Filles de la Charité quatre campagnes d'ambulance, et M. Lobry, toujours vigilant, y envoie M. Jamet pour le service spirituel.

Ayant ainsi acquis droit de cité en Roumanie par leur admirable dévouement, les Sœurs asseoient plus solidement les œuvres. La guerre mondiale les chassera d'abord à Jassy et jusqu'à Odessa ; quatre Sœurs et un bon missionnaire, M. Denetière, payeront leur tribut au typhus, deux y succomberont, et la vaillante Sœur Pucci elle-même mourra à la tâche le 18 mars 1918. Mais grâce aux démarches de M. Lobry, l'hôpital temporaire du temps de guerre devient le *Sanatorium Saint-Vincent de Paul*, et, sous l'intelligente et active direction de ma Sœur Soize, il acquiert d'année en année des accroissements et des perfectionnements nouveaux, qui en font un des établissements hospitaliers les plus cotés de la Roumanie. Deux bons missionnaires s'occupent du spirituel, et

leur chapelle publique est un foyer de foi et de pratique catholiques.

4° — *Maison de Yénidjé-Vardar* (1908)

A 50 kilomètres de Salonique, un gros bourg de 18.000 habitants, avait succédé à l'antique *Pella*, la capitale d'Alexandre le Grand. La population chrétienne (6.000 âmes) avait été des premières à se tourner vers Rome, lors du mouvement Macédonien. M. Cazot et les missionnaires, voyant la moisson mûre, appelaient les Sœurs de Charité pour la recueillir. Ma Sœur Boudemange et quelques compagnes arrivèrent enfin en septembre 1908 (1) et, courageusement, dans des locaux provisoires et lamentables, installèrent école, dispensaire ; puis il y eut quelques années prospères.

Les 1^{er} et 2 novembre 1912 (1), Yénidjé se trouvait au centre de la bataille engagée entre les Turcs et les Grecs. La maison des Sœurs, sous le drapeau tricolore, abrita les chrétiens bulgares ; les écoles furent converties en hôpital et cette affectation demeura sous la domination grecque. Au début de la Grande Guerre, les Grecs s'étaient emparés de l'école et de l'église catholique. M. Lobry alors à Salonique intervint avec une insistante énergie auprès des autorités françaises et grecques. L'hôpital s'est maintenu, desservi par les prêtres Grecs-catholiques.

5° — *Maison Saint-Joseph à Cavalla* (1909)

Les Missionnaires établis à Cavalla depuis 1887 désiraient vivement des Filles de la Charité pour les aider dans leur immense paroisse. Le bon M. Jouglan'eut de repos qu'il n'eût préparé leur demeure et décidé les Supérieurs. Il bâtit sur un terrain, donné

1. Lettre de M. Michel, C. M., au T. H. Père Fiat, 20 octobre 1908.

1. *Annales*, t. 74, p. 84 ; *Annales*, t. 78, p. 237.

par firman pour une église, il le mit sous la protection de saint Joseph, et la Providence le favorisa en lui envoyant les Sœurs de la Maison de Mételin, inopinément fermée (1909). Les Sœurs eurent bientôt à leur école non seulement les catholiques, mais bon nombre d'orthodoxes. M. Lobry insista pour qu'elles ouvrirent un dispensaire. L'œuvre a résisté aux secousses des guerres balkaniques et mondiale, elle continue sans bruit, sous ma Sœur Varipati, une action méritoire et féconde.

VI. — LES AMBULANCES

Sur le champ de bataille de la Charité, les Filles de saint Vincent ne sont pas toujours à poste fixe. La guerre de Crimée les avait mobilisées, les épidémies et les guerres balkaniques les firent sortir encore de leurs résidences.

C'est en 1911, le choléra qui les envoie, à la demande des Turcs, organiser un lazaret dans le village de *Kara-Agutch*, au fond de la Corne d'Or. En l'absence de M. Lobry, M. Dekempeneer se chargea de l'aumônerie des dévouées Sœurs.

Lors de la guerre balkanique, douze ambulances, dont deux fort considérables, furent organisées à Constantinople. Aux Sœurs déjà sur place était venu s'adjoindre un groupe de France envoyé par la Croix-Rouge.

Pendant la grande guerre, on trouve les Sœurs aux hôpitaux militaires de Zeitinlik, aux lazarets de Jassy, en Roumanie, sur le navire-hôpital, le *Charles-Roux*, dont M. Heudre est l'aumônier. Vingt-trois ont succombé sur ces champs de bataille de la Charité !

Quand la visite du Père Directeur était annoncée à l'une ou l'autre des maisons de sa vaste Province,

les cœurs des Filles de la Charité tressaillaient d'allégresse. Elles étaient sûres que le Père leur apporterait des paroles d'encouragement et de précieuses directives pour leurs âmes et pour leurs œuvres. M. Lobry avait garde d'oublier le véritable caractère de sa charge auprès des Filles de la Chaité : il se savait le représentant du Supérieur général, du successeur de saint Vincent. Il s'inspirait de la doctrine de ce dernier et des directives des Supérieurs généraux.

Psychologue avisé, parlant à des femmes, missionnaires en Orient, il rappelait la nécessité de la *mortification de la langue*, ainsi que l'importance de l'*esprit missionnaire*. Il leur citait saint Jacques, qualifiant la langue « un feu, un monde d'iniquités ». Il recommandait d'éviter la critique de l'autorité et la désunion avec les compagnes. « Fi donc de la contradiction qui divise les cœurs », répétait-il après saint Vincent.

« Le saint Fondateur, disait-il encore, avait le bavardage en horreur, à cause des suites désastreuses qu'il entraîne, car il provoque la mésintelligence, le désordre, le découragement et la surexcitation. D'ailleurs, le prochain est rarement épargné, là où le bavardage règne en maître. » D'autre part, il s'efforçait, et souvent avec une mâle énergie, d'inspirer l'horreur pour la médisance et les rapports, double ferment de division dans les communautés les plus saintes.

Avant tout, il insistait sur la *pratique des Saintes Règles*, affirmant aux Sœurs que tous ses avis en émanaient et que tout ce qu'elles feraient serait bien fait, si elles s'inspiraient de leurs Saintes Règles.

Il leur rappelait que la *piété* d'une Fille de la Charité doit avoir pour base solide l'observance des Règles et des obligations contractées par l'émission des

saints vœux. La vie intérieure d'une Fille de la Charité doit être pénétrée d'humilité, de simplicité et de vraie charité, celle qui s'oublie et se sacrifie.

Aussi revenait-il avec insistance sur le *renoncement et l'amour de la croix*. Pour encourager les Sœurs à marcher courageusement dans le chemin royal de la croix, il leur rappelait ce que le Saint Esprit dit de la souffrance, ce « Bienheureux ceux qui souffrent persécution, bienheureux ceux qui pleurent ». Avec l'Apôtre, il les avertissait que « voulant vivre pieusement avec le Christ Jésus, elles souffriraient persécution ». « La croix, disait-il encore, a sauvé le monde, *vous êtes missionnaires*, c'est par la souffrance que vous sauverez les âmes et les rapprocherez de Dieu ». « La croix accompagne partout l'Eglise, vous devez, vous aussi, la prendre pour compagne de votre existence religieuse et missionnaire. » « Sans elle, impossible d'expier, de mériter, de se sanctifier ». Descendant dans la pratique, il rappelait qu'il faut accepter la croix sous la forme où elle se présente, car elle vient toujours de Dieu et il ne faut pas y voir le résultat de la faiblesse ou de la malice humaine. « La nature, prévenait-il, grondera, souffrira, mais il ne faut pas s'en inquiéter, peu importe ! Il faut souffrir avec joie tout ce que Dieu veut ».

Pénétré de la doctrine de saint Vincent, il redisait avec le bienheureux Père que « si l'on avait vraiment la foi, on regarderait la souffrance comme un état de béatitude, et qu'on craindrait pour soi ou pour une œuvre si la souffrance était absente. »

Tels étaient les simples mais fermes et solides enseignements que Directeur des Filles de la Charité de la province d'Istanbul, M. Lobry, dispensait à celles que l'obéissance lui avait confiées.

Arthur DROULEZ.



YOUGOSLAVIE

MONASTIR

*Un
missionnaire breton*

JOSEPH LE PAVEC

I

DU BERCEAU A LA PRÊTRISE

*La famille. — Education
— Le Grand Séminaire.
Saint-Lazare.*

La famille. — Joseph-Jean-Charles Le Pavec naquit à Kgoval, commune de Theix, près de Vannes, le 18 août 1806. Son père se nommait Jean et sa mère Marguerite Lodého. C'était une excellente famille chrétienne, ce qui en Bretagne n'est pas un cas extraordinaire. Jean Le Pavec était maire de Theix ; sa dernière signature en cette qualité est du 12 sept. 1830. Un de ses oncles mourut curé de Pescol. Son grand-oncle, Charles, mourut en odeur de sainteté recteur de Saint-Patern, à Vannes et fut enterré dans une des chapelles de cette église. On assure qu'il s'est fait des miracles à son tombeau. Une des nièces de notre futur missionnaire entra chez les Religieuses hospitalières de la Miséricorde de Jésus-Christ, à Cluny. En fait de frères et de sœurs ils étaient onze ; Joseph était le second.

Education. — L'éducation reçue au sein de cette famille était vraiment virile. Un exemple de la discipline paternelle le fera clairement comprendre. Le plus jeune enfant s'avisa un jour de s'enfuir du collège et de rentrer à la maison paternelle. Le père dit au fugitif : « Eh bien ! j'ai pour toi

du pain ; mais, je n'ai pas autre chose ; et à partir de ce moment tu dîneras à part. Et que ta mère se garde bien de te donner autre chose. » Ce qui fut dit fut fait. Au bout de huit jours l'enfant ne pouvant plus y tenir, pria sa mère d'intercéder pour lui auprès de son père et de l'assurer qu'il était disposé à rentrer au collège. « Si tu veux retourner au collège, retournes-y, répondit le père ; mais si tu préfères rester à la maison, c'est ton affaire. » L'enfant rentra au collège et n'oublia plus la leçon paternelle.

La discipline du collège de Vannes, à cette époque, était à l'avenant. On va en juger par le trait suivant. Pendant que Joseph Le Pavec était dans cet établissement, il arriva qu'un élève de troisième, qui avait la manie de voler, fut pris en flagrant délit par ses camarades. Au lieu de le dénoncer au Supérieur, ceux-ci se constituèrent en tribunal : les uns étaient juges, les autres avocats, d'autres huissiers et gendarmes. Le tribunal étant bien constitué, on profita d'un jour de congé pour instruire le procès. Deux élèves vont chercher l'inculpé. Les débats commencent. Le procureur dresse le procès-verbal ; les avocats discourent. Finalement le coupable est condamné : 1^o à recevoir la savate, 2^o à être excommunié pour le reste de l'année. La savate fut appliquée séance tenante ; pour l'autre pénalité, à partir de ce jour jusqu'à la fin de l'année, personne ne se promena ou ne s'amusa avec lui.

Le Grand Séminaire. — Ses études secondaires terminées, Joseph Le Pavec entra au Grand séminaire de Vannes. Cet établissement était alors dirigé par les Lazaristes : c'est en 1693 qu'ils avaient été appelés par l'évêque du diocèse pour former le clergé de Vannes. Depuis 1781, le supérieur du séminaire était Jean-Mathurin Le Gall. Il avait eu pour collaborateur Pierre-René Rogue, mort pour la foi, le 3 mars 1796 et qui a été mis sur les autels le 10 mai 1934. M. Le Gall, après l'expulsion du séminaire, pour avoir refusé le serment, s'était réfugié en Espagne. En 1797, il était rentré secrètement, avait exercé un discret ministère ; puis, dès 1802 avait repris son office de supérieur du séminaire, avec le titre de vicaire général. Estimé et vénéré de tout le diocèse, il remplit cette double charge jusqu'à sa mort arrivée le 5 septembre 1831 ; il était âgé de 85 ans. C'est sous ce vétéran des luttes religieuses que Joseph Le Pavec s'initia à la vie cléricale.

Au contact de ses maîtres le jeune lévite sentit naître en lui la vocation apostolique ; les missions à l'étranger l'attiraient. Sans attendre la fin de ses études théologiques, il entra chez les Lazaristes.

Saint-Lazare. — Quand le 24 janvier 1828 l'abbé Le Pavec franchit le seuil de la porte du nouveau Saint-Lazare, la Congrégation de la Mission sortait à peine d'une grande crise. À la faveur des troubles de la Révolution, les provinces italiennes s'étaient constituées en congrégation indépendante

Ce n'était que depuis 1827 que, par un bref pontifical, M. de Wailly avait été reconnu supérieur général pour la Congrégation toute entière.

A la Maison-Mère le personnel comprenait, en dehors du Supérieur général et du jeune mais, remarquable Procureur général, M. Etienne : M. Richenet, ancien missionnaire de Chine, qui était chargé des Filles de la Charité. M. Le François, ancien collaborateur du fameux abbé Guénée pour les *« Lettres de quelques Juifs à M. de Voltaire »*, et auteur de trois ou quatre volumes in-4 qui ont été imprimés dans la collection Migne. M. Logerot, auteur d'un Traité sur la Justice et les Contrats. Sous l'Empire et pendant la captivité de Pie VII il avait publié une lettre intitulée *« Le diable à Napoléon »*, qui fit le tour de la France. J'ignore la valeur de cet écrit. Mais on raconte que Napoléon en eut connaissance et s'enquit de l'auteur. Lorsqu'il apprit que c'était un lazariste, il aurait dit : « Je voulais rétablir la Congrégation ; mais puisqu'ils se conduisent ainsi, je n'en ferai rien. » Le directeur du séminaire interne était M. Pierre Le Go : c'était aux mains de ce vétéran que le jeune novice allait être confié pendant ses deux années de probation.

L'année 1830 allait être pour Joseph Le Pavec féconde en grandes émotions. Avec le 29 janvier prenait fin la période de probation que devait régulièrement suivre l'émission des vœux. Cette cérémonie fut retardée de trois mois ; ce fut évidemment pour la faire coïncider avec la grande solennité que l'on préparait fiévreusement pour le 25 avril. Ce jour-là, en effet, eut lieu la très solennelle translation des reliques de saint Vincent de l'église Notre-Dame, à travers les rues de Paris, jusqu'à la chapelle des Lazaristes. La Cour, l'armée, la magistrature et la population parisienne y prirent part et firent de cette translation un véritable triomphe en l'honneur du Père des Pauvres. Ce fut en ce jour que Joseph Le Pavec fut admis à prononcer ses vœux perpétuels, en présence de M. Le Go et devant les reliques de saint Vincent.

Bientôt après, des émotions d'un tout autre genre vinrent assombrir un ciel qui semblait si serein, deux mois auparavant : le 27 juillet, une nouvelle Révolution éclatait à Paris, renversait le roi Charles X, et abattait croix et calvaires. Dès le début, la Révolution affichait un caractère antireligieux très prononcé : on se crut ramené aux pires journées de 1793. On se hâta de licencier les séminaristes et de les renvoyer dans leurs familles. Trois jeunes Chinois qui venaient à peine d'arriver du fond de l'Extrême-Orient, pour faire leurs études en France, durent reprendre le premier bateau en partance pour leur pays. Notre séminariste breton se retira à Amiens, d'où il se rendit dans sa famille, à Vannes. Ce fut pendant le cours de ces vacances forcées qu'il fut ordonné sous-diacre, le 19 mars 1831, comme en font mention les registres de l'évêché de Vannes.

Pour le diaconat, il le reçut dans la chapelle du séminaire de Saint-Sulpice à Paris. La prêtrise lui fut conférée à Issy, dans la chapelle des Sulpiciens, le 17 mars 1832,

par l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, qui, depuis la dernière Révolution, ne pouvait pas encore se produire en public. M. Le Pavéc aimera plus tard à raconter qu'au moment où tous les ordinands étaient en prière dans la chapelle, voilà qu'un gendarme de haute stature traverse les rangs, l'épée au côté et le tricorne sous le bras. C'était Mgr de Quélen qui venait faire l'ordination, et qui, depuis le sac de l'archevêché, le 15 janvier 1831, ne sortait jamais vêtu en évêque pour ne pas donner lieu à quelque incident. Le Gouvernement et la Police connaissaient sa résidence (chez les Dames du Sacré-Cœur) ; mais on lui conseillait de prendre, pour sortir en ville, tel travestissement qu'il voudrait.

II

M. LE PAVEC A CONSTANTINOPLE ET A SMYRNE. 1832-1845

Constantinople 1832-1834. — Smyrne : M. Daviers. — Construction de l'église du Sacré-Cœur. — Introduction en Orient des Filles de la Carité. — Un incendie à Smyrne. — M. Le Pavéc et l'Archevêque de Smyrne. — Départ de Smyrne.

M. Le Pavéc à Constantinople (1832-1834). — Trois mois après son ordination sacerdotale, M. Le Pavéc était envoyé dans le Levant. Son premier passeport est du 2 juin 1832, et le célèbre reçu de Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, est du 15 suivant. En quinze jours il arriva à Smyrne ; mais il en mit vingt-neuf pour aller de Smyrne à Constantinople.

Sa destination était le Collège Saint-Benoît, à cette époque établi à San-Stefano.

Le Visiteur de la province du Levant était alors un Breton, M. Théodore Bricet, ancien missionnaire à Santorin, qui exerçait à Constantinople la charge de Préfet Apostolique depuis dix ans. Il y avait converti un grand nombre d'Arméniens schismatiques, attirés par sa bonté, ses manières, ses abondantes aumônes. En retour, ils lui avaient voué une affection et une confiance sans bornes. Au Collège, le supérieur était M. Moitrelle avec trois prêtres lazaristes comme collaborateurs. Le nombre des élèves ne dépassait pas alors la soixantaine, mais il comprenait les enfants des meilleures familles de Constantinople.

M. Le Pavéc enseigna et étudia deux ans à Saint-Benoît. Un jour, M. Bricet lut à table une lettre qu'il venait de recevoir du vénérable M. Daviers, supérieur du collège de Smyrne ; dans cette lettre, M. Daviers exposait au Visiteur que vu son grand âge, ses infirmités et sa récente nomination de grand vicaire de Smyrne, il avait un besoin urgent de personnel. Aussitôt, M. Le Pavéc s'offre à remplacer M. Daviers à l'école de Smyrne. Il est pris au mot ; et le soir même, il s'embarquait pour Smyrne, où, grâce à un vent favorable, il parvint en peu de jours. C'était au commencement de l'année 1834.

*
* *

M. Daviers. — Le nouveau supérieur de M. Le Pavec était un respectable vieillard et un excellent religieux, qui avait eu un passé agité et non sans mérite. Né à Bourbon-Vendée, en 1767, il était entré à Saint-Lazare en 1787, y avait été disciple du Bienheureux Clet, qui devait confesser la foi en Chine. Lorsque le 13 juillet 1789, la veille de la prise de la Bastille, eut lieu le pillage de la maison de Saint-Vincent, le jeune Daviers échappa aux révolutionnaires en escaladant le mur de l'enclos. Il se destinait aux missions de Chine ; mais, à cause d'un commencement de surdité on décida de ne l'envoyer que dans le Proche-Orient (1791). Il arriva à Smyrne n'étant encore que sous-diacre ; il fut ordonné diacre et prêtre à Naxie.

Il fit l'école à Smyrne, apprit bien la langue grecque, traduisit plusieurs ouvrages français en cette langue, composa un dictionnaire français-grec, et s'adonna à la prédication, où il obtint de véritables succès. On a retenu le fait que prêchant la Passion à la chapelle de l'ambassade de Constantinople, et parlant de la nuit où souffrit le Sauveur, il eut un mouvement si pathétique que tout l'auditoire se leva.

Sa maison ayant été détruite par un incendie, le consul d'Autriche lui donna l'hospitalité. Vingt fois, en ces temps troublés, il fut sur le point d'être arrêté ou expulsé, ou bien ce fut cette même maison à la veille d'être confisquée un jour par les Turcs, un autre jour par les Français, chaque fois M. Daviers sut se créer des protecteurs dévoués et sauver son établissement. Il mourra à Smyrne après un séjour ininterrompu de cinquante-cinq ans, le 21 septembre 1846.

Tel était le missionnaire auquel M. Le Pavec venait apporter son concours dévoué. Avec son activité juvénile et son esprit d'initiative, le nouveau venu aura vite fait d'accaparer toutes les affaires de l'extérieur et de se créer à Smyrne une large popularité et de nombreuses sympathies. Le petit collège pour lequel il avait été envoyé ne comptait pas plus de 30 élèves ; immédiatement le nombre monta à 80, et bientôt à 300. Ce succès même fut cause qu'on dut l'abandonner ; il devenait difficile de trouver les professeurs lazaristes en nombre suffisant pour tant d'étudiants. En 1841, on passa cette école aux Frères des Ecoles Chrétiennes.

*
* *

Construction de l'église du Sacré-Cœur. — Mais l'école était loin d'absorber toute l'activité de M. Le Pavec. L'ancienne chapelle dédiée à Saint Louis n'était plus qu'un monceau de ruines. On résolut de la reconstruire sous le vocable du Sacré-Cœur, en exécution d'un vœu fait par M. Daviers pendant les mauvais jours.

Sous la direction et la surveillance de M. Le Pavec, une belle petite église s'éleva et fut bénite par l'archevêque de Smyrne. Cette solennité eut lieu le 10 novembre 1839. Dès

la veille, les sonneries des cloches de Sainte-Marie et de Saint-Polycarpe annoncèrent aux fidèles la cérémonie du lendemain. A 9 heures, l'archevêque, accompagné de son clergé, commença la bénédiction. Ensuite il alla prendre le Saint-Sacrement dans l'oratoire privé des Lazaristes et le porter processionnellement à la nouvelle église. A la tête de la procession, marchait la musique de l'escadre autrichienne ; elle avait été proposée par le Consul de cette nation et accordée de fort bonne grâce par l'amiral Bandiera. Elle était suivie par les 200 élèves de l'école. A la suite du dais on voyait, tous en grand uniforme, le Consul de France, sa dame, et tout le personnel du consulat. A côté du Consul, marchait le commandant du *Triton*, accompagné des officiers de son bord. Puis venaient les Consuls de Sardaigne, de Belgique et de Toscane. Le dais était porté par six des principaux négociants français, et quatre autres portaient des flambeaux. Le Prieur et le sous-prieur des huit Confréries établies dans les deux paroisses précédaient aussi le Saint-Sacrement. Enfin, un détachement de marins, envoyés par le commandant du *Triton*, fermait la marche.

Au moment où la tête de la procession sortit de l'établissement des Lazaristes, l'évêque entonna le *Te Deum*, et aussitôt le pavillon français fut hissé au mât préparé sur la terrasse, les cloches de toutes les églises de la ville se mirent en branle, le *Triton* tira une salve de 21 coups de canon. Ce fut au milieu de ces signes d'allégresse que le Divin Maître fit son entrée dans son nouveau tabernacle. Le sermon d'inauguration fut donné par M. Daviers.

Cette journée fut une journée de triomphe pour l'Eglise, pour la France et aussi pour M. Le Pavéc qui en avait été l'organisateur.

*
* *

Introduction des Filles de la Charité en Orient. — Une autre affaire que M. Le Pavéc mena à bon terme, fut l'introduction des Filles de la Charité à Smyrne et dans plusieurs autres villes de l'Orient.

Depuis quatre ou cinq ans, il demandait des Sœurs pour la ville de Smyrne : de guerre lasse, de Paris on finit par lui promettre que la Communauté lui en enverrait le jour où il trouverait des postulantes sur place. C'était la condition *sine qua non*. Cela suffisait : justement M. Le Pavéc avait quatre pénitentes qui le tourmentaient, disant qu'elles voulaient entrer dans un couvent. Il leur demanda si elles accepteraient d'être Filles de la Charité ; elles acceptèrent avec empressement, et de Paris, il fut autorisé à les amener au noviciat.

Le voyage de Smyrne à Paris fut très mouvementé. Pour ne pas voyager sur le même bateau que ces demoiselles, M. Le Pavéc prit dix jours d'avance sur elles, et s'embarqua avec M. Bricet, supérieur de Saint-Benoît, le jour de la Toussaint 1838. De Smyrne à Malte le temps fut affreux : sur une

quarantaine de passagers, deux seulement faisaient honneur à la table : c'étaient M. Le Pavéc et un instructeur militaire. Ceux-ci, le repas fini, commençaient une partie d'échecs que le roulis interrompait à chaque instant, faisant rouler les uns sur les autres rois et reines, tours et valets. M. Bricet, témoin de la gaieté de son confrère, lui en faisait un reproche : « Nous avons la mort entre les dents, et voilà que vous plaisantez ! » — Voulez-vous donc que je pleure ? répliquait M. Le Pavéc. Entre vous et moi, il n'y a qu'une différence : moi, je mourrai en riant, et vous, vous mourrez en vomissant. »

On finit cependant par arriver à Malte, où il fallut faire vingt jours de quarantaine. Le jour où devait arriver le bateau qui amenait les quatre postulantes, M. Le Pavéc, armé de sa lunette, alla s'assurer si sa cargaison arrivait au complet. Une première déception l'attendait : des quatre postulantes, deux seulement étaient à bord. C'étaient Anne Barry, qui savait un peu de français, et qui, après avoir courageusement travaillé à Smyrne, y fit une fin digne de son saint état ; et Madeleine Mirzan, qui ne sachant pas le français, se trouva fort embarrassée à Paris, mais qui, de retour dans sa patrie, y fut longtemps très utile pour la connaissance qu'elle avait de la langue grecque. Les deux autres n'avaient pas eu le courage de s'embarquer.

*
* *

Postulantes Italiennes. — Au bout de dix jours, on reprit la mer en direction de Civita-Vecchia. Mais le temps fut de nouveau si contraire qu'il fut impossible d'aborder à Civita-Vecchia ; le bateau fut emporté jusqu'à Livourne. M. Le Pavéc résolut d'aller passer chez ses confrères de Florence les quelques jours qui restaient jusqu'au départ. Là, un confrère italien, ayant entendu parler des aspirantes Smyrniotes, pria M. Le Pavéc de vouloir bien se charger d'une excellente jeune fille, Louise Cecci, qui depuis longtemps voulait se faire Fille de la Charité.

— Oui, si vous en répondez.

— J'en réponds !

— Eh bien ! qu'elle soit prête pour tel jour.

Mais voici que la sœur aînée de la nouvelle postulante, est amenée par son curé, et vient supplier qu'on la prenne, elle aussi. M. Le Pavéc y consent, et conduit ainsi les deux sœurs sur le bateau où l'attendaient les deux Smyrniotes.

Le départ des deux Italiennes étant venu à la connaissance du Grand-duc de Toscane, lui suggéra l'idée d'exécuter un projet qu'il nourrissait depuis longtemps de faire venir les Filles de la Charité dans ses Etats. Le fait est que, vers cette époque, les Sœurs qui n'étaient jusque-là établies que dans le Piémont, furent appelées en Toscane, à Rome, à Naples, etc.

La première des deux sœurs fut fidèle à sa vocation, et devint supérieure dans une maison des Filles de la Charité,

Quant à sa sœur aînée, qui avait des signes évidents de vocation pour le mariage, elle rentra à Florence.

* * *

Protestantes converties Filles de la Charité. — Vers Pâques, M. Le Pavéc faisant visite à Sœur Grouhel, supérieure des Enfants-Trouvés à Paris, fut invité par elle à voir une jeune institutrice protestante qui se disait à la recherche de la vérité.

— Que voulez-vous que je fasse, répondit M. Le Pavéc, puisqu'elle n'est pas catholique ?

— Vous venez de loin, reprit la sœur, vos paroles feront plus d'impression.

M. Le Pavéc se laissa persuader et vit l'institutrice. Elle lui raconta qu'elle avait vu Saint-Petersbourg, Berlin, etc., et avoua avoir cherché inutilement le bonheur partout. « Vous protestez contre Dieu et son Eglise, lui fit observer M. Le Pavéc, comment pensez-vous trouver la paix de l'âme ? » Puis, en agréable causeur qu'il était, il lui raconta quelques traits de la vie orientale qui l'intéressèrent. Et on se quitta en bons termes.

Quelques six mois plus tard, M. Le Pavéc de retour à Smyrne, reçoit un jour d'un bateau des Messageries un billet l'invitant à se rendre à bord. C'étaient la même demoiselle Hoppermann devenue catholique, et une compagne, nommée Tournier, elle aussi protestante convertie, qui allaient préparer les voies aux Filles de la Charité à Constantinople, en emportant la promesse que si elles réussissaient, on leur enverrait des Sœurs qui leur porteraient l'habit des Filles de la Charité.

L'essai réussit pleinement ; et l'année suivante une douzaine de Sœurs à cornettes, dont 5 ou 6 pour Smyrne, partaient pour le Levant.

* * *

Un grand incendie à Smyrne. — Le soir du 3 juillet 1845, un très violent incendie se déclara dans la ville de Smyrne. Le feu, activé par un vent violent, dévora plus de six mille maisons et jeta sur le pavé une population d'environ 30,000 personnes. Les Lazaristes et les Filles de la Charité eurent une très large part dans la commune désolation : deux ailes de la maison des Sœurs devinrent la proie des flammes. La maison des Frères des Ecoles Chrétiennes et celle des Missionnaires subirent le même sort. On réussit, à force d'efforts à sauver l'Eglise ; trois fois le toit fut atteint par les flammes, chaque fois grâce à un travail incroyable on parvint à éteindre les commencements d'incendie. Selon son habitude, M. Le Pavéc se dévoua sans compter : il resta sur pied trente-six heures sans rien manger. Le peu qui put être sauvé des établissements français le fut par l'activité de ce missionnaire, aidé de dix marins français. Voyant ensuite entrer en rade une goëlette autrichienne, il lui envoya de-

mander d'urgence dix hommes pour relever les dix marins français qui tombaient de fatigue. Il reçut du commandant cette réponse : « Je vous envoie tout de suite cinquante hommes de mon équipage, avec des officiers, pour pourvoir à tous vos besoins. »

* * *

M. Le Pavéc et l'Archevêque de Smyrne. — Avec son franc parler, et son caractère primesautier et entreprenant, il était impossible qu'un jour ou l'autre M. Le Pavéc ne troublât des situations acquises, les *beati possidentes*, ne réveillât des dormeurs, ou ne heurtât des personnalités plus ou moins ombrageuses. Ce fut ce qui arriva avec Mgr Musabini, archevêque de Smyrne, à propos du projet de confier l'hôpital civil aux Filles de la Charité. Après entente avec le prélat, M. Le Pavéc publia ce projet dans le journal local. Entre temps, un religieux parvint à persuader que cet acte constituait un véritable empiètement sur ses droits. Agissant sur cette première impression, le prélat fit afficher sur la porte de l'église un blâme très sévère de la conduite de M. Le Pavéc, et en même temps il demandait à la Propagande le renvoi en France de ce missionnaire.

Ce dernier se mit en mesure d'obéir et alla demander un passage au Consul de France. Le Consul, péniblement surpris d'apprendre ce conflit, répondit : « Non, vous ne partirez pas. Je ne vous donne pas de passage, et je me charge de votre affaire, soit à Rome, soit auprès de Mgr Musabini. » Disant cela, il met son habit et va trouver l'archevêque. Le résultat de l'entrevue fut que le 27 juillet 1844, le prélat écrivait à M. Le Pavéc pour le « louer de l'empressement qu'il avait mis à reconnaître son tort d'imprimer le projet d'hôpital sans la permission de l'Ordinaire, et le prévenir qu'il allait écrire à Rome pour retirer immédiatement l'ordre de rappel. »

Malgré cet accommodement, M. Le Pavéc souffrait intérieurement et se sentait envahir par le découragement. De Paris, M. Etienne lui fit écrire par son assistant : « Les contradictions que vous éprouvez, mais soyez persuadé qu'un autre qui voudrait faire le bien que vous faites, les éprouverait tout comme vous. » De son côté, M. Leleu, Préfet Apostolique de Constantinople, lui disait : « Je vous avoue ingénument que je m'opposerais de tout mon pouvoir à votre retour en France. Vous êtes habitué au Levant. Vous savez le grec, l'italien, même un peu de turc ; il faudra dix ans avant qu'un autre soit ce que vous êtes. D'un autre côté, il vous faudrait recommencer votre éducation, soit qu'on vous emploie dans un séminaire comme professeur, soit qu'on vous emploie dans les missions. Vous manqueriez donc votre carrière et priveriez la Compagnie et la religion des services que vous pouvez lui rendre. »

*
* *

Départ de M. Le Pavé. — Voyant le malaise entre l'archevêque et M. Le Pavé se prolonger, M. Leleu changera d'avis, et nous le verrons prendre lui-même l'initiative de ce départ qu'il avait déconseillé trois ans auparavant.

Dans le but de travailler à soulager les misères causées par le grand incendie dont il a été parlé plus haut, M. Le Pavé avait obtenu la permission d'aller en France pour quêter en faveur des sinistrés. En même temps qu'il donnait cette autorisation, M. Leleu écrivait au Supérieur général qu'il était désirable qu'on le retînt en France.

Ce fut ce qui eut lieu : en recevant M. Le Pavé, le Supérieur général lui déclara qu'il n'était pas à propos d'aller quêter de pays en pays sans l'autorisation des évêques. « Quant à retourner à Smyrne, ajouta M. Etienne, vous avez eu avec l'archevêque de trop longs et trop pénibles embarras pour qu'un séjour en France ne soit pas nécessaire afin de les assoupir. » Et il lui donna le choix entre Mustapha en Algérie et Valfleury. M. Le Pavé demanda trois jours pour faire son choix.

Dès qu'à Smyrne on apprit cette décision, ses nombreux amis en furent désolés. Le directeur du journal local lui écrivait : « C'est avec bien de la peine que vos amis de Smyrne (et vous n'ignorez pas que le nombre en est bien grand) ont appris que vous ne reveniez plus. Bien des plaintes ont été formulées ici ; mais elles n'arrivent peut-être pas là où cette décision si regrettable pour nous a été prise. Je n'ai pas voulu, par un sentiment de convenance que vous comprendrez, parler dans mon journal du fâcheux effet que cette nouvelle a produit à Smyrne, et des regrets universels qu'elle a suscités. Nous imitons votre résignation. »

III

M. LE PAVÉ A VALFLEURY ET A NAXIE. 1845-1849

1. *Valfleury.* — Pour fixer son choix sur l'un des deux postes que M. Etienne lui avait proposés, M. Le Pavé eut l'avantage de rencontrer à Paris le Père Girard, légendaire en Algérie sous le nom de « Père Eternel ». Par lui, il fut renseigné sur le poste de Mustapha ; ce que lui en dit le Père Girard le porta à choisir la maison de Valfleury, alors administrée par le saint Père Lugan.

Les premières impressions reçues à Valfleury ne furent point défavorables, si l'on en croit les paternels compliments et encouragements que lui adressait M. Etienne le 25 octobre suivant :

« Je bénis Dieu, lui écrivait-il, de vous avoir conduit en si bonne santé à Valfleury, et de la grâce qu'il vous a faite de trouver agréable votre nouvelle position. Vous voyez qu'il vous met à même de faire beaucoup de bien. Ne regrettez pas, je vous prie, les peines que vous vous êtes données, le

temps que vous avez employé ailleurs. Car c'est pour Notre-Seigneur que vous avez travaillé ; il saura bien vous tenir compte de ce que vous avez fait... Au reste, ce n'est pas moi qui oublierai les services que vous avez rendus à la Compagnie. Je suis à même de les apprécier plus que personne. »

Dans ce tranquille vallon, éloigné de tout bruit du monde, aucun fait saillant que le concours habituel des pèlerins pendant la belle saison ne nous a été conservé : la vie de M. Le Pavéc s'y écoulait tranquille, exempte de responsabilités et privée d'initiatives, et par là même à l'abri des imprévus et des luttes de la vie des missions.

Mais cette vie uniforme et paisible ne cadrait ni avec le tempérament de M. Le Pavéc ni avec la vie agitée qu'il avait menée jusque-là. Semblable sous ce rapport aux soldats qui ont passé une partie de leur carrière aux colonies et auxquels la vie de caserne est insupportable, M. Le Pavéc avait la nostalgie de l'Orient, et ne demandait qu'à y retourner. Ses vœux furent exaucés : le 14 décembre 1846, il fut nommé supérieur de la maison de Naxie, et en janvier 1847, il quittait Valfleury. Ce premier séjour dans cet oasis mariale avait été de deux années. Nous l'y retrouvons dans quelques années.

* * *

2. *Naxie.* — Le poste de Naxie où M. Le Pavéc était nommé supérieur est une île de l'Archipel. La mission qui y était établie avait été pendant longtemps une des plus importantes du Levant, grâce à son séminaire central, où venaient se former tous les jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclésiastique et aux missions de la Turquie et de la Grèce. Il y avait un archevêque résident, dont les Lazaristes du séminaire formaient le Conseil. L'installation de nombreux séminaires diocésains par la plupart des évêques et la déclaration de l'indépendance de la Grèce avaient fait perdre à Naxie son influence religieuse et commerciale tout à la fois, et même une grande partie de sa population. L'établissement des Lazaristes ne comptait plus que trois missionnaires, deux prêtres et un frère. Ils accomplissaient les fonctions des chapelles publiques, prêchaient des retraites et administraient les biens qui en dépendaient.

C'est à ce genre de ministère que M. Le Pavéc allait être appliqué désormais. Il prit possession de son poste en mars 1847, et l'occupait pendant deux années.

IV

M. LE PAVEC A SALONIQUE, 1849-1857

Supérieur à Salonique. — Aumônier des troupes françaises en Grèce. — Aumônier à l'armée d'Orient. — Voyage en France.

Supérieur à Salonique. — Le poste important de Salonique étant devenu vacant, M. Le Pavéc fut envoyé pour s'occuper

des catholiques de la ville et de la région, vers la fin de l'année 1849. Sur la proposition de M. Doumerq, Préfet apostolique de Constantinople, il fut officiellement nommé supérieur, le 16 septembre 1850.

Dès les premiers mois de son installation à Salonique, M. Le Pavéc voulut doter sa paroisse d'un établissement de Filles de la Charité, pour pourvoir à l'éducation des petites filles. Sa demande fut prise en considération à Paris ; et déjà quatre Sœurs étaient sur le point de s'embarquer quand les bruits de guerre en Orient firent ajourner le projet.

Aumônier des troupes françaises en Grèce. — Au début de la guerre d'Orient, prenant prétexte d'une saison de bains à Vichy, M. Le Pavéc demanda la permission de rentrer en France. Le 13 juillet, il se mit en route et fit escale au Pirée. En attendant le départ de son bateau, le curé du Pirée, don Marino, aumônier bénévole des troupes françaises, le conduisit visiter le corps d'occupation. Voilà que dans la même nuit cet ecclésiastique est saisi du choléra et succombe la nuit suivante (18 juillet 1854).

Après les funérailles, le général de Maryan dit à M. Le Pavéc :

— Ah ! ça, Monsieur l'abbé, vous n'allez pas nous abandonner.

— Ce n'est pas mon intention ; mais, de quoi vivre ?

— Tant que j'aurais un morceau de pain, nous le partagerons jusqu'à ce que votre nomination soit officielle.

L'état sanitaire était franchement déplorable dans l'armée : tous les infirmiers avaient succombé. En face de ces morts répétées, M. Le Pavéc dit au général :

— Ah ! si nous avions des Sœurs !

— Est-ce que nous pouvons en avoir ? répliqua le général.

— Je le pense. Du moins je connais les Sœurs de Smyrne, et je suis persuadé qu'elles ne refuseront pas ce service. Ecrivez-leur donc de suite ; je vais leur écrire de mon côté.

Les lettres faites, une frégate les porte à Smyrne et ramène six ou sept Sœurs. L'amiral Barbier de Tinan et le général de Maryan étaient présents quand, le 26 juillet, les Filles de la Charité débarquèrent. Une foule compacte se pressait autour d'elles et ne se lassait pas d'admirer ces simples filles s'avancer vers l'hôpital, le visage gai, le cœur content ; l'attendrissement était tel que tout le monde pleurait. Leur présence produisit un effet moral immense et releva le courage des soldats, malades et bien portants. Quand le choléra s'arrêta, il avait fait près de huit cents victimes sur 4.000 hommes.

*
* *

Le choléra s'était arrêté au Pirée ; il se déclara à Athènes. Les Sœurs n'ayant plus d'occupation au Pirée, M. Le Pavéc, après la messe leur demanda s'il y en avait parmi elles qui seraient disposées à aller servir les cholériques à Athènes.

Toutes se levèrent. Quatre ou cinq se mettent en route. Là aussi, l'épidémie causait des ravages affreux. Les salles de l'hôpital regorgeaient de malades. A peine un lit était-il évacué par la mort, qu'il était occupé par un mourant. Les Sœurs restèrent à Athènes une trentaine de jours, jusqu'à ce que la maladie eut cessé, et que les troupes eussent évacué.

M. Le Pavec avait cru habile de profiter de l'excellente impression laissée par les Filles de la Charité en Grèce pour les y laisser et transformer le provisoire en définitif. Mais telle n'était pas l'intention du Visiteur de Constantinople : les Sœurs rentrèrent à Smyrne. M. Le Pavec eut la consolation de voir son idée hautement approuvée par M. Etienne, le 19 décembre 1854. Il lui écrivait : « Vous avez été bien vite à fuir la Grèce. Il me semble qu'il eût été plus sage d'attendre mes instructions, et de ne pas abandonner ainsi le poste. M. Dounerq n'est pas destiné à rester dans le pays... Je regrette que votre admirable conduite au Pirée et à Athènes ait fini ainsi. Je ne vous en sais pas moins bon gré du grand service que vous avez rendu à la Congrégation, et de la considération que vous lui avez acquise dans le pays. Je vous en conserverai le souvenir toute ma vie, et je serai heureux de vous en donner des preuves. La première que je veux vous donner, c'est de vous accorder des Sœurs pour Salonique. »

De son côté, M. Boré, Supérieur de Saint-Benoît, écrivait au missionnaire : « Je bénis Dieu des heureux résultats de votre mission temporaire au Pirée. Vous avez été l'instrument de ses miséricordes, et il vous a conservé. Le Très Honoré Père m'en a témoigné son contentement. Vous êtes décidé à retourner à votre poste. Je crois que c'est le meilleur parti, et que le Seigneur vous ménage de nouveaux succès pour sa gloire.

Avant de quitter les troupes françaises, M. Le Pavec alla saluer l'amiral Barbier de Tinan, chargé du corps d'occupation, et en reçut ce remerciement : « Je vous verrais avec plaisir au milieu de nous ; mais puisque vos fonctions vous appellent à Salonique, je veux que vous partiez avec les honneurs militaires. Un bateau exprès est donc mis à votre disposition.

Le lendemain, 8 décembre, le *Solon* appareillait pour Salonique dans le seul but de témoigner à un prêtre qui leur avait rendu tant de services la reconnaissance de l'amiral et du corps d'occupation. Quelques jours plus tard, à Paris, le ministre Fortoul adressait des remerciements officiels au Supérieur général « pour la belle conduite d'un des prêtres de sa Congrégation. »

*
* *

M. Le Pavec aumônier à l'armée d'Orient. — Au moment de quitter le Pirée, M. Le Pavec écrivait au Père Etienne (27 août 1854) :

« Malgré le désir que j'ai d'aller vous voir, comme la sai-

son est trop avancée surtout pour les bains, je compte rentrer à Salonique. Je vais écrire aujourd'hui à M. Boré, pour lui dire que, si quelque part, on a besoin d'un prêtre pour administrer des cholériques ou des typhiques, je suis prêt à partir ; car, étant en quelque sorte imbibé de ces maladies, je crois avoir moins à craindre. Puis, je ne serais pas fâché de finir sur ce champ une vie presque entièrement usée.»

L'occasion d'offrir son généreux dévouement, ne devait pas tarder à se présenter. Quelques mois après son retour à Salonique, il était appelé à Constantinople. M. Boré lui dit à brûle-pourpoint :

— Nous avons de la besogne à Moslaq ; pouvez-vous y aller ?

— Pourquoi pas ?

C'était une réédition considérablement aggravée de la situation du Pirée. Le camp de Moslaq comprenait 30.000 hommes. Le choléra s'y mit quatre ou cinq jours après leur installation. M. Le Pavec y trouva neuf barraques contenant chacune une centaine de cholériques. Une autre baraque servait de logement à cinq ou six Filles de la Charité qu'on avait envoyées. M. Le Pavec fut logé sous la tente. Comme on n'avait pas de chapelle, on conservait le Saint-Sacrement dans le dortoir des Sœurs. M. Le Pavec en était réduit à porter sur lui une provision d'hosties pour les malades qui pouvaient communier. Ce service ne fut pas de longue durée : le corps d'armée fut envoyé sur le front, et le camp abandonné.

M. Le Pavec fut alors placé à l'ambassade pour le service des officiers, puis détaché comme aumônier du grand hôpital de Péra, où agonisaient 1.800 à 2.000 malades.

Voyage en France. — Une mission spéciale vint interrompre ce laborieux ministère. Un certain M. de Villeneuve obtint du Ministère de la Guerre que le corps de son fils, officier de mérite, tué devant Sébastopol, fût ramené en France. M. Le Pavec, à qui on proposa cette mission, l'accepta et arriva à Marseille le jour de l'Épiphanie 1856.

V

M. LE PAVEC A MONASTIR, 1856-1868

Monastir. — Orthodoxes contre l'Union des Bulgares. — Demande de Filles de la Charité. — Un fonctionnaire grincheux et M. Le Pavec.

Monastir. — Les Lazaristes de Salonique administraient les catholiques dispersés dans un vaste rayon autour de Monastir depuis 1835. Ce fut au cours d'une de ces administrations que M. Le Pavec faillit se noyer en traversant le Vardar débordé. Le 18 janvier 1855, il fut appelé par un Albanais qui ne voulait point mourir sans les secours d'un prêtre. M. Le Pavec se mit aussitôt en route et arriva, à

nuit close en face d'un fleuve en furie. Après avoir pataugé pendant longtemps à travers une campagne inondée, il aboutit à une bergerie où il fut accueilli comme un brigand. Le lendemain il atteignit Monastir dans la soirée : le malade était mort et enterré.

Ce fut en automne 1856 que Rome confia ce poste aux Lazaristes. « Comme Monastir, dont la population est de 60 à 70.000 âmes, renferme plus de catholiques que les autres villes, qu'elle est le quartier-général de l'armée turque de Roumélie et qu'elle exigeait de nous de plus fréquentes visites, c'est sur elle que nous avons dû fixer nos regards. » C'est en ces termes que M. Le Pavec justifiait le choix de ce nouveau centre d'évangélisation. A Monastir, il y avait un consulat de France alors ayant à sa tête un bon catholique, M. Bellaigue de Bughas, qui aida et encouragea vivement cette fondation.

M. Le Pavec fut le premier titulaire de ce poste. Il y arriva le jour de la fête du Sacré-Cœur, le 27 mai 1856, et s'occupa aussitôt d'arranger une chapelle pour les trente familles qu'il y trouva, ouvrit une petite école pour les garçons et une autre pour les filles. Il fit son possible pour attirer les schismatiques à la foi de leurs pères ; car il n'ignorait pas que Monastir était catholique au XVII^e siècle.

* *

Orthodoxes contre l'Union Bulgare. — L'œuvre principale à laquelle s'appliqueront les missionnaires Lazaristes à Monastir est le retour des Bulgares à l'Eglise catholique. Déjà 36 villages avaient accepté l'union. On avait érigé un séminaire et une école ; l'œuvre prenait de l'extension. Mais l'or de la Russie vint ruiner ces brillants débuts, en achetant tous ceux qui semblaient tenir à la foi catholique, et entre autres l'évêque Sokolski qui se vendit aux Russes. Le poignard et le poison firent disparaître ceux qui refusèrent de se vendre.

Les Turcs, ne comprenant pas leur intérêt, mettaient toute leur autorité au service des évêques grecs, ennemis forcés des catholiques. Les nouveaux convertis n'étaient plus reçus au marché quand ils y allaient avec leurs animaux. On leur disait : « Nous ne voulons pas loger chez nous des papistes, ni leurs animaux. Allez où vous voudrez. » Non content de cela, l'évêque de Stroumiza allait chez eux, avec des gardarmes, leur donner la bastonnade pour les convertir de nouveau au schisme.

L'évêque de Cojana alla jusqu'à s'entendre avec le guide de M. Le Pavec pour le faire assassiner en chemin : la balle qui lui était destinée lui frisa l'oreille. On l'accusa auprès du gouvernement turc d'exciter le peuple à la révolte. C'est ainsi qu'en 1860 le grand Vizir, de passage à Monastir, le réprimanda sévèrement. Mais, après avoir constaté la simplicité et la franchise du missionnaire breton, il conclut en lui disant : « Je crois qu'on vous a calomnié ; car vous êtes un brave homme. »

LIBRARY
ST. MARY'S SEMINARY
PERKINSVILLE, MISSOURI

Telles étaient les difficultés au milieu desquelles les Lazaristes devaient travailler à étendre le règne de Dieu.

* *

Un vice-consul grincheux. — Une des plus pénibles difficultés qu'eut à résoudre M. Le Pavec lui vint d'un petit fonctionnaire entretenu à Monastir par le gouvernement français. Ancien secrétaire de Waleski, ambassadeur à Londres, puis ministre des Affaires Etrangères de Napoléon III, ce vice-consul devait à cette Excellence sa nomination et son inamovibilité. Ses violences et ses extravagances avaient beau dépasser les bornes et être dénoncées en haut lieu, aucune sanction ne venait y mettre un terme.

Un jour, il fit mettre son secrétaire-drogman dans la prison turque et l'y laissa trois mois. Pour les fêtes de Pâques, le drogman obtint de ses geôliers la permission d'aller les passer chez lui. Une fois en liberté, il refusa de réintégrer sa prison ; il en donna avis au vice-consul dans laquelle il niait son droit de faire mettre en prison turque un sujet français. Le vice-consul, profitant d'un moment où il savait son secrétaire à l'église, n'hésita pas à se faire accompagner de gendarmes pour aller le saisir dans le lieu saint, pendant qu'il était occupé à servir la messe de M. Cassagnes. M. Le Pavec essaye de se mettre en travers et le prie de vouloir bien attendre la fin de la messe. L'emporté fonctionnaire veut passer outre et lève sa canne pour en frapper le curé. Le sang breton se réveille dans l'âme du missionnaire : il évite le coup et gifle son agresseur.

Mais il se produisit une intervention qui faillit transformer en drame cet incident : voyant M. Le Pavec menacé par le vice-consul, un instructeur militaire prussien, au service de la Turquie, qui se trouvait dans l'église, dégaina son grand sabre et se précipita sur le fonctionnaire, menaçant de le tuer. M. Le Pavec dut s'employer pour éviter un malheur.

Le fonctionnaire français se retira, mais ne cacha pas son intention de tirer une éclatante vengeance de l'échec qu'il avait subi. Les deux missionnaires en furent réduits à garder la maison pendant plusieurs mois. Mais une telle situation devait avoir une fin. Ce fut encore M. Le Pavec qui se dévoua et endossa toutes les responsabilités. Pour cela, il rédigea une supplique à l'empereur Napoléon III, dans laquelle il lui dénonçait les faits et gestes de son représentant à Monastir. Il fit présenter sa requête par Mgr Morlot, archevêque de Paris. La démarche eut un plein succès : l'empereur fit appeler Waleski, et lui signifia qu'il fallait que le vice-consul quittât Monastir dans les vingt-quatre heures qui suivraient la réception de ses lettres de rappel.

VI

SECOND SEJOUR DE M. LE PAVEC A VALFLEURY, 1868-1875

A la date du 6 juillet 1868, le Registre des Conseils mentionne la nomination de M. Le Pavec comme *Curé de Val-*

fleury. Le motif mis en avant pour justifier ce transfert est « la stagnation des affaires religieuses à Monastir. » Le dernier des actes paroissiaux signés par M. Nicolle en qualité de « Curé de Valfleury » est du 11 juin 1868. Toutefois il restait supérieur régulier ; en sorte qu'extérieurement et officiellement la situation semblait inchangée. Les deux pieux missionnaires surent d'ailleurs fort bien s'accommoder d'une position sinon anormale, au moins assez délicate, à tel point qu'il n'est pas resté trace du moindre malentendu pendant cette longue collaboration.

En juin 1871, M. Nicolle était placé à la Maison principale à Paris ; et le 21 août suivant il quittait définitivement Valfleury. Le nouveau supérieur était M. Joseph Courtade. M. Le Pavéc semble avoir continué à être curé de Valfleury dans les mêmes conditions que sous M. Nicolle, tout en faisant les fonctions d'assistant du supérieur et de procureur de la maison.

Mais les années s'accumulaient sur ses épaules ; et déjà les infirmités lui avaient enlevé une grande partie de ses moyens. Il semblait que Valfleury serait sûrement sa dernière étape, lorsque le 12 mars 1874 mourut M. Etienne, après un glorieux généralat de trente et un ans. Son successeur fut M. Boré, ancien Visiteur de la province de Constantinople. Un des premiers actes de son administration fut de réintégrer comme supérieur de la mission de Monastir, M. Le Pavéc, son ancien compagnon d'armes dans le Levant. Celui-ci l'annonçait à l'évêque de Syra en ces termes :

« Voilà six ans que j'ai été rappelé en France, où je desservais comme curé le pèlerinage de Valfleury, au diocèse de Lyon. J'y étais bien tranquille et bien aimé, tant de mes paroissiens que des nombreux pèlerins, lorsque la mort est venue nous enlever M. Etienne, Supérieur général (12 mars 1874). L'Assemblée générale qui s'est réunie six mois après, a élu Supérieur général de notre Congrégation M. Boré... Il a jugé à propos de me renvoyer, malgré mes 68 ans, à la mission que j'ai commencée à Monastir, après la guerre d'Orient... N'importe que je laisse mes os en Orient ou en Occident, pourvu que mon âme aille au ciel, où j'espère vous revoir. »

On peut voir par les accents de cette lettre le bon souvenir que M. Le Pavéc avait de son second séjour à Valfleury. Il se regardait comme redevable d'une grâce extraordinaire obtenue durant ce séjour. Il y fut menacé de la perte complète de la vue ; et après une fervente prière à la mère de Dieu, en deux ou trois jours, la vue était redevenue meilleure qu'auparavant. Depuis, il lisait sans lunettes, ce qu'il ne pouvait faire auparavant.

De Valfleury il emporta deux vieilles pancartes. Sur l'une il était écrit :

- Dieu à aimer.
- Le péché à éviter.
- Les vertus à pratiquer.
- L'éternité à prévenir.

Et sur l'autre :

Dieu me voit.

La Mort s'avance.

Le Jugement suivra.

Le Paradis sera ma récompense,

Où l'Enfer sera ma peine.

Les lui voyant sortir de sa malle, à Monastir, son confrère lui dit : « Est-ce qu'on apporte deux chiffons de si loin ? »

— Je les avais dans ma chambre à Valfleury, je veux les avoir ici. Pour moi, elles sont d'un grand prix : je les attacherai là sur la muraille.

VII

RETOUR DE M. LE PAVEC A MONASTIR. SA MORT. SES SENTIMENTS

M. Devin, annonçant la fin de M. Le Pavéc, écrivait :

« Il était parti d'ici le 17 octobre 1868, et il y est revenu le 14 novembre 1874. Cette dernière fois, il n'a passé avec nous que le modique espace de 90 jours. »

Le lendemain de son arrivée à Monastir, M. Le Pavéc dit en chaire : « Mes très chers Frères, me voilà de retour au milieu de vous. C'est l'obéissance qui me ramène à Monastir. A mon âge on ne peut espérer de vivre encore bien longtemps. Ce serait une illusion que je ne me fais pas. Mais avant de mourir, j'espère vous obtenir des Sœurs de Charité, comme je le fis autrefois à Smyrne et à Salonique. J'en ai parlé à Paris, et on m'a promis de vous en donner. »

Ce dernier vœu de M. Le Pavéc, il n'en vit l'exécution que du haut du ciel. Ce ne fut en effet qu'en 1900, que les Filles de la Charité s'installèrent à Monastir. Mais elles y sont restées ; et même pendant la Grande Guerre, douze d'entre elles subirent l'occupation ennemie, puis le bombardement de l'armée libératrice, qui reprit la ville le 10 novembre 1916. (*Voir plus haut, page 301.*)

*
* *

Dernières paroles. — M. Le Pavéc ne se doutait peut-être pas que sa fin fût si proche, mais il en avait le pressentiment. Deux jours avant sa mort, commentant une parole de l'Écriture, il disait à ses confrères : « Rarement nous atteignons la soixante-dixième année, et m'y voilà bientôt. Des géants de santé vont au-delà et atteignent même quatre-vingts ans ; mais là aussi pour eux-mêmes commencent les infirmités et les souffrances. Je n'ai trouvé dans le catalogue des confrères arrivé hier, qu'une vingtaine plus vieux que moi. La différence entre nous tous est au plus de deux ou trois ans. Lequel de nous va passer le premier ? »

Ces réflexions étaient faites le mercredi ; le surlendemain à midi, M. Le Pavéc rendait le dernier soupir. C'était le 12 février 1875.

*
* *

Jugement sur M. Le Pavec. — Les notes laissées par ses confrères nous affirment que ce confrère aimait à faire sa lecture quotidienne dans les écrits du Père Saint-Jure ; et quand il y avait rencontré un trait curieux, il aimait à le raconter en récréation.

En chaire, il excellait à donner un tour pittoresque à ses instructions. On en aura une idée par le résumé de son dernier sermon. Il demanda à ses auditeurs ce qu'ils penseraient d'un homme qui aurait à sa droite une grande caisse toute pleine de pièces en or, et à sa gauche une statue de boue. Arrive l'un, arrive l'autre ; et chaque passant enlève de sa caisse une poignée d'or. Pour lui, uniquement occupé de sa masse de boue, il la caresse, la tourne en tous sens, lui donne tantôt une forme, tantôt une autre. Or, qu'est-ce que ce tas de boue ? — C'est notre corps. Et cette précieuse caisse ? — C'est notre âme. — Et les pièces d'or ? — Nos bonnes œuvres. — Et ceux qui nous les enlèvent à poignée ? — Ce sont les démons... Pour mieux faire sentir la brièveté de la vie et la vanité des grandeurs humaines, il raconta l'histoire du philosophe Diogène qui, se promenant parmi les sépultures royales, dans un cimetière de Macédoine, une lanterne à la main, fut interrogé par le roi Alexandre : «

— Que fais-tu là, cynique ?

— Je cherche la tête de ton père Philippe, et je ne puis la trouver. Montre-la moi ; tu sais où tu l'as mise

La première réunion à l'église qui eut lieu après cette instruction, ce fut pour pleurer celui qui avait parlé si gaiement et fait rire son auditoire d'une manière si instructive et si édifiante.

*
* *

Conclusion. — Après avoir rapporté ses souvenirs sur la carrière apostolique de M. Le Pavec, un de ses collaborateurs, M. Devin, disait qu'à son avis il était celui des Lazaristes qui dans la province de Constantinople, par ses longs travaux, son activité et sa ténacité bretonne, avait le plus contribué à mettre nos missions levantines sur le pied où elles se trouvaient à cette époque.

« Je crois n'être que juste en revendiquant pour lui une part supérieure à n'importe lequel de tous ceux qui ont travaillé à l'extension et à la prospérité des œuvres de saint Vincent. »

Un autre confrère, M. Jean Cassagnes, qui passa douze ans avec M. Le Pavec, écrivait de lui : « M. Le Pavec était singulièrement estimé et chéri de tous les confrères de notre petite Mission. Nous l'avons profondément regretté. Qu'était-ce que les quelques imperfections qu'on aurait pu trouver en lui, à côté de ses éminentes qualités ? Je puis en parler en connaissance de cause. »

C'est le même témoignage qui lui avait été rendu de son

vivant par M. Turroques, quand il écrivait aux Supérieurs : « Je remercie le bon Dieu de m'avoir placé sous sa conduite. Outre les bons exemples de vertu qu'il me donne, je trouve en sa compagnie un véritable bonheur. »

M. Le Pavé était non seulement un homme de bonne compagnie, il était encore un bon religieux. C'est encore M. Cassagnes qui nous l'assure : « Il aimait la pauvreté : habits, chapeaux, souliers, toutes les choses qui étaient à son usage, il les faisait raccommoder jusqu'à ce qu'elles tombassent en lambeaux. Que de fois je lui ai dit qu'il ne devait pas porter de si misérables vêtements ; mais j'avais beau dire, il trouvait que c'était toujours trop bon pour lui. »

Et il ajoutait ce bel éloge de M. Le Pavé comme missionnaire : « Il fut toujours un modèle pour son zèle apostolique ; et il emporte d'unanimes et légitimes regrets. »

M. Turroques, cité plus haut, donne ici encore le même son de cloche que M. Cassagnes : « Vous connaissez son zèle : rien ne l'arrête quand il s'agit de la gloire de Dieu ou d'un acte de dévouement. »

*
* *

Dieu veuille susciter à ce digne enfant de Saint Vincent de nombreux imitateurs !

Jean-Marie PLANCHET

ÉTHIOPIE

I. Résumé d'histoire

de la Mission d'Abyssinie de 1839 à 1894

1. La création d'une Mission en Abyssinie fut décidée à Rome en 1839. Le cardinal Franzoni, préfet de la Propagande, choisit lui-même à Naples celui qui devait en être chargé : ce fut le Vénérable Justin de Jacobis, de la Congrégation de la Mission (Lazaristes).

Cette nouvelle mission érigée en Préfecture Apostolique comprenait l'*Ethiopie* et les *pays limitrophes*, illimités à l'ouest et au sud. En 1846, ce territoire fut réduit par l'établissement des deux vicariats apostoliques du *Soudan* et des *Galla*. L'année suivante (1847), la Préfecture fut élevée au rang de Vicariat Apostolique ; et le Vénérable Justin de Jacobis reçut, avec

1. On doit dire le rétablissement si l'on songe aux efforts missionnaires des Dominicains (xiii-xiv^e siècle), des Jésuites (xvii^e siècle), des Capucins et des Franciscains (xviii^e siècle).

le titre d'évêque de *Nilopolis*, la charge de vicaire apostolique d'Abyssinie.

Cette Mission comprenait l'*Universa Abyssiniae regio*; expression qui désignait les quatre anciens royaumes du Tigré, de l'Amhara, du Godjam (Goggiam) et du Choa.

Le Tigré, dont faisait partie ce qui est devenu l'Erythrée, s'étend au sud jusqu'à la rivière du Tèkèzé ou Takkazyé.

L'Amhará est compris entre le Tèkèzé au nord et le Nil bleu ou Abbai avec son affluent le Bashilo au sud.

Le Godjam est formé par la vaste boucle du Nil bleu au-dessous du lac Tsana ou Dembea.

Le Choa se trouve entre le Bashilo au nord, le Nil bleu et son affluent le Gudr à l'ouest, et le fleuve Aouache ou Hawash au sud et à l'est.

Les chefs souverains de ces divers pays, vassaux nominaux d'un empereur sans autorité qui résidait à Gondar en Amhara firent plutôt bon accueil au Vénérable de Jacobis et à ses Missionnaires. Il n'y avait alors aucun évêque hérétique en Abyssinie depuis plusieurs années. Mais à partir de 1842 on y vit l'abouna Salama, envoyé par le patriarche du Caire. Il ne devait cesser durant plus de vingt ans, d'opposer de très graves obstacles à l'œuvre catholique d'évangélisation.

Jusqu'en 1844, il ne se produisit qu'un bien petit nombre de conversions dans le Tigré, une centaine environ. Peu à peu cependant elles augmentèrent. En 1847 le Préfet apostolique comptait 7 ou 8.000 fidèles, et un nombre suffisant de prêtres; car outre les Missionnaires Lazaristes ses confrères, il avait amené de Rome 3 Abyssins élevés au sacerdoce au Collège de la Propagande, ou les avait vus en revenir.

A la fin de 1846 arriva auprès de lui Mgr Massaja, le futur cardinal, qui allait fonder, avec 3 de ses confrères Capucins, la *Mission des Galla*, au-dessous du Choa. Il avait ordre de la Sacrée Congrégation de la Propagande de s'arrêter dans la Mission d'Abyssinie le temps nécessaire pour conférer les Ordres aux sujets que le Préfet apostolique aurait à lui présenter. L'ordination probablement invalide d'une quinzaine de prêtres convertis de l'hérésie put ainsi être renouvelée selon les règles; et divers jeunes gens préparés à cet effet furent aussi élevés au sacerdoce. C'était un grand secours qui permettait d'espérer pour la Mission de beaux résultats.

Malheureusement les précautions qu'on avait prises pour laisser ignorer la présence d'un évêque catholique dans le pays ne purent suffire. L'abouna Salama finit par en avoir connaissance. Cela fut cause d'une terrible persécution, qui éclata en 1847, et qui continuée durant des années, aggravée par celle de Gondar à partir de 1854, nuisit beaucoup au progrès de la vraie foi. Il convient d'ajouter cependant que les excès successifs de la rage dont faisait preuve l'évêque hérétique contribuèrent aussi à donner naissance, de divers côtés, à des centres catholiques devenus ensuite importants.

Nuitamment, le 7 janvier 1849, dans Massaouah où la persécution le tenait éloigné, l'évêque nommé de *Nilopolis* recevait

enfin des mains de Mgr Massaja la consécration que, par un sentiment de profonde humilité, il avait cru devoir refuser pendant plus d'une année (Cf. *Annales* 1912, page 526).

Aussitôt après les deux évêques se séparèrent. Il semble qu'ils se soient retrouvés avant que trois mois ne fussent écoulés, quand Mgr Massaja, déguisé en marchand et prenant le nom d'*Antonio*, allait partir du Tigré pour essayer de rejoindre ses confrères parvenus sur les frontières des pays Galla.

Plus tard le Vénérable de Jacobis eut l'intention de descendre vers les Galla et d'aller travailler lui-même au Choa. A cet effet, après en avoir obtenu l'autorisation de Rome, il sacra évêque Mgr Biancheri, et lui laissa le soin de gouverner le nord de la Mission. C'était en octobre 1853.

Au commencement de 1854, il se mettait en route pour Gondar (Amhara), où se trouvaient plusieurs de ses prêtres. Mais il ne put aller plus avant. Bientôt il était emprisonné, en même temps que tous ceux de sa maison. Puis ce fut pour lui l'exil vers Métemma. Par un secours providentiel, il lui devint possible de retourner dans sa Mission ; il lui fallut regagner le Tigré. Depuis lors il fut obligé de rester à Halal ou même de descendre à Emkoullou. Et en 1860, le 31 juillet, Dieu l'appela à Lui.

2. Le successeur du Vénérable de Jacobis comme vicaire apostolique d'Abyssinie fut Mgr Laurent Biancheri, qui depuis sept ans était son coadjuteur. Lui également eut à souffrir de la persécution. Pour se soustraire aux graves dangers qui le menaçaient partout sur les hauts plateaux, il devait se tenir à Massauah. Il eut la consolation de bâtir une église dans ce lieu considéré comme une des villes saintes de l'Islam. Mais ce fut pour y trouver son tombeau. En 1864, le 11 septembre, il était subitement enlevé par la mort.

3. Après lui, ce fut Mgr Louis Bel qui, en 1865, fut mis à la tête de la Mission d'Abyssinie. Un peu de tranquillité était revenue, à cause de la disgrâce de l'abouna Salama auprès du négous Théodoros et des préoccupations que procuraient à ce dernier plusieurs chefs insurgés. Aussi Mgr Bel eut-il la joie de compter bientôt 4.500 conversions nouvelles dans le pays du *Tsenhadéglie*, et de pouvoir établir un séminaire à Hébo, près du tombeau du Vénérable de Jacobis. Son œuvre ainsi bénie de Dieu allait cependant être interrompue. Le 1^{er} mars 1868, Mgr Bel mourait, âgé seulement de 44 ans.

4. M. Charles Delmonte fut alors nommé vicaire apostolique. Avant même de l'avoir su, il succombait à son tour à Kéren, le 19 mai 1869.

5. Un an après, c'était Mgr Marcel Touvier qui était chargé de diriger la Mission. Lui aussi pensa au séminaire, qu'il dut établir à Kéren. Il se procura des recrues en faisant venir plusieurs missionnaires lazaristes. Mais quand il lui semblait qu'un grand bien allait s'opérer, des tempêtes surgirent qui mirent à l'épreuve sa remarquable constance et contrarièrent tous ses efforts. Un nouveau négous, Johannès IV, accédait au pouvoir. Son règne, qui dura vingt ans, fut pour la Mission catholique une période de vingt années de troubles et d'angoisses. Par mo-

ments il paraissait que la paix fût assurée ; puis c'était bientôt le retour de vexations sectaires. Il y eut des défections parmi les fidèles soumis à de si longues et accablantes épreuves. Mais la fermeté du grand nombre fut remarquable.

Mgr Touvier s'était vu dans la nécessité, en 1888, de faire un court voyage de deux mois et demi en Europe. Au commencement d'août il revenait dans sa Mission : quelques heures après avoir quitté Massaouah, la mort le frappait en plein désert.

6. Le Vicaire apostolique appelé à prendre sa succession fut sacré à Paris dès le 28 octobre 1888 : c'était Mgr Jacques Crouzet. Il éprouva une grande satisfaction à constater — d'après le témoignage qu'il en reçut d'un vénérable prêtre confesseur de la foi à Gondar en 1854-55 — que la Mission n'avait pas dévié du chemin tracé par le Vénérable de Jacobis. Et il s'appliqua à la maintenir dans ces heureuses conditions, spécialement en formant un bon clergé.

7. Cependant des événements qui avaient commencé avant l'arrivée de Mgr Crouzet, préparaient un changement pour le Vicariat apostolique d'Abyssinie. En 1885, la colonie italienne de l'Erythrée se fondait par l'occupation de Massaouah. Elle allait s'étendre, dans les dix ans qui suivirent. La S. C. de la Propagande résolut alors d'ériger en mission spéciale le territoire détaché des domaines du négous. Le 13 septembre 1894, elle forma la Préfecture Apostolique de l'Erythrée, qu'elle confia à la province romaine des R. P. Capucins.

Il ne restait plus aux Lazaristes, quand tout eut été réglé, que la résidence d'Alitiéna en pays Irob, et les débris de Gouala avec Mal Bérazio, sans église et sans maison, leur appartenant en propre.

II. *Etat de la Mission d'Abyssinie en 1894.*

Quelle était, au moment où allait être formée la Préfecture de l'Erythrée, la situation du Vicariat Apostolique d'Abyssinie au point de vue du personnel et des œuvres ou des résultats obtenus ?

Il possédait, malgré les destructions et les incendies ordonnés par Johannès IV :

A) Les résidences des missionnaires ou établissements principaux, à Kéren, à Massaouah, à Akrou-Hébo et à Alitiéna.

a) *Kéren* était la résidence épiscopale. Il y avait, avec le Vicaire apostolique, 4 prêtres lazaristes avec 7 ou 8 Frères coadjuteurs ; 3 ou 4 prêtres indigènes, ainsi que 2 ou 3 professeurs moines ou laïques. De plus, les Filles de la Charité s'y trouvaient au nombre de 9, ayant avec elles à peu près autant de Sœurs indigènes qu'elles formaient à la vie de Communauté.

Les œuvres des missionnaires et prêtres étaient : paroisse, séminaire, grand et petit ; 40 élèves ; conférence ecclésiastique mensuelle : 10 prêtres indigènes ; école des garçons soignés par les Sœurs : 70 élèves ; école externe : 30 garçons ; catéchismes quotidiens : 100 garçons ; patronage, réunions dominicales :

100 garçons ; écoles professionnelles : imprimerie, reliure, menuiserie, ferblanterie, etc. ; agriculture : grande métairie et jardins.

Les œuvres des Sœurs comprenaient : Sainte-Enfance : 60 enfants des deux sexes ; orphelinat de garçons : 40 environ ; orphelinat et école interne de filles : 100 ; école externe de filles : 80 ; école normale des Sœurs indigènes : 9 ou 10 ; dispensaire : 60 malades chaque jour ; visites à domicile dans Kéren et les villages environnants, tous les jours.

b) *Massaouah* et Emkoullou (ville musulmane dans l'île et groupe d'habitations sur le continent) : Procure et paroisse, avec deux missionnaires lazaristes italiens et un prêtre indigène. Il y avait également 6 Filles de la Charité, avec des Sœurs indigènes.

Les œuvres des missionnaires consistaient dans le service de la paroisse, spécialement pour les Italiens, et dans l'enseignement à l'école des garçons, fréquentée par les enfants soignés chez les Sœurs.

Les œuvres des Sœurs étaient : Œuvre de la Sainte-Enfance et Œuvre anti-esclavagiste : 50 enfants galla recueillis par le Gouvernement italien ; orphelinat et école interne de filles : 20 ; école externe de filles : 20 ; dispensaire : affluence suivant les autorisations du Conseil médical ; visites à domicile : rares, et, auprès des Musulmans, ordinairement impossibles.

c) *Akrour* et Hébo : 2 missionnaires lazaristes et 4 prêtres indigènes. Service de deux églises paroissiales ; école interne : 15 garçons ; école externe : 10 ; catéchismes quotidiens : 200 enfants des deux sexes ; conférence ecclésiastique mensuelle : 25 prêtres indigènes.

d) *Alitiéna* : 2 missionnaires lazaristes et 3 prêtres indigènes ; 1 ou 2 Frères coadjuteurs lazaristes. Service de la paroisse. Ecole interne : 20 garçons ; catéchismes quotidiens : 30 personnes des deux sexes ; visites aux malades et catéchisme dans les divers hameaux de la montagne.

B) Les paroisses confiées à 1 ou 2 prêtres. Elles étaient au nombre de 30, en plus des 5 où résidaient les missionnaires.

a) *Massaouah* et Emkoullou étaient à part ; il n'y avait aucune paroisse à y rattacher.

b) Le district de Kéren comprenait : Kéren, déjà cité ; Télalé, Degghi, Bosdamba, Chinnara, Achala, Charky, Abimentel, Insaba, Addis-Addi, Addi-Johannès, Add'Téklézan. En tout : 6.500 fidèles environ, et de nombreux aspirants attirés par de récentes conversions en masse.

c) Le district d'Akrour comptait : Akrour et Hébo déjà cités ; Halal, Aouehné, Mahardia, Saganéiti, Deggra, Add'Engofom, Addi-Kountchi, Maëla, Addi-Fennih, Addi-Cafeh, Add'Abaour, Add'Anesti, Maretti, Afelba, Sessah, Asmara. En tout : 10.650 catholiques ; et beaucoup d'aspirants, que l'exemple des dernières conversions avait amenés.

d) Le district d'Alitiéna ne comptait que la seule église de ce pays, avec au moins 800 catholiques de la tribu Irob Boknoito.

disséminés dans un vaste espace montagneux très difficile à visiter. Mais les missionnaires qui y résidaient, avec trois prêtres indigènes, étaient également chargés des catholiques de Gouala et de Sahssih dans l'Agamé. Ceux-ci, depuis 1881, n'avaient comme lieux de réunion que des asiles ressemblant aux catacombes.

En résumé, en 1894, le Vicariat Apostolique d'Abyssinie comptait 30.000 catholiques ou néophytes, le plus grand nombre dans le Tigré ; 20 missionnaires lazaristes prêtres et frères laïcs ; 15 Sœurs de Saint-Vincent de Paul ; 50 prêtres indigènes sortis du Séminaire de la Mission ; 15 Sœurs indigènes, que l'on destinait à former une congrégation appropriée aux besoins du pays. Le nombre des paroisses était de 30. Si l'on a bien compris, les difficultés religieuses du pays et les obstacles rencontrés, vraiment les missionnaires avaient bien travaillé et Dieu avait béni leurs apostoliques efforts.

M. G.

MISSION D'ABYSSINIE

La substitution de 1937

Etat et milieu social. La Mission d'Abyssinie, celle de 1897-1937, compte environ 300.000 kilomètres carrés. Quelque onze Lazaristes perdus dans les immensités du plateau éthiopien. Pas de route, pas de rail. Les frais de transport absorbent le plus clair des ressources. Les distances indéfinies et les difficultés de communication empêchent les missionnaires de se voir, de se concerter. M. Sournac faisait porter par bêtes de somme, d'Asmara à Gondar, bougies et fournitures scolaires, teinture d'iode et vin de messe, et aussi de lourds thalers, serrés et ficelés par groupes de cent, en de sordides sachets. En décembre 1933, M. Marsay, abba Piétros, abba Ouèldé-Mariam, pour aller de Gouala à Dessié, employèrent plusieurs semaines de voyage à dos de mulet. La Mission de

Dessié se ravitaillait à Addis-Abéba. Les consulats italiens de Condar et Dessié voulaient bien accepter et porter notre poste et nos lettres : un des multiples et insignes services que le gouvernement d'Erythrée rendait à la Mission lazarisite d'Abyssinie.

L'Ethiopie est isolée du reste du monde. Le cadre féodal rappelle les luttes et le temps des Capétiens. Le roi Haïlé Sélassié arrête par la force la révolte de deux compétiteurs, Lidj Iassou et ras Gougsa Olié. Administration, finances, liberté, sécurité, laissent à désirer. L'instruction est rudimentaire : quiconque n'est pas illettré peut prétendre au titre et à la fonction de « lettré ».

Deux classes sociales : les privilégiés et les pauvres, les premiers peu nombreux grugeant les autres. Trop de chefs ignorent que le chef a charge du bien commun ; ils cherchent à agrandir leur domaine ; ils vendent la justice au plus offrant, se querellent avec les voisins, et lèvent l'impôt à leur bénéfice personnel. Qui songe à une juste émancipation des humbles, à l'amélioration de leur sort ? Le peuple désire du travail rétribué et n'en trouve pas. Le commerce, les métiers sont peu développés. Ras Gougsa Areaïa, chef fanatique qui, s'il avait eu les mains libres, nous aurait immédiatement expulsés du Tigré, mourut sur les chemins d'Agamè, le 26 avril 1933. Ses gens, pour faire le cercueil, recoururent à l'industrie des étrangers et demandèrent aux missionnaires de Gouala pointes, scies, marteaux et planches de caisse.

Exploité, tondu, le peuple récolte juste de quoi vivre. Il mange, assis par terre, une nourriture insuffisante et des ragoûts trop pimentés. En des contrées qui pourraient produire cultures et légumes, vignes et arbres fruitiers, le missionnaire entend la plainte

J'ai faim. Le logement est par trop défectueux ; le malade manque de couverture. Vers 1934, une sorte de pneumonie pernicieuse enlève cinquante catholiques d'Alitiéna. Aucun d'eux ne vit le médecin. Les conditions économiques et l'état social, dans le vicariat d'Abyssinie, n'ont rien de reluisant. L'Ethiopie, baignée de soleil, gâtée par la Providence, ne néglige-t-elle pas outre mesure les biens de ce monde, l'utilisation et exploitation des dons de Dieu ?

Le clergé schismatique, puissance ennemie. La classe dirigeante, chefs et clergé schismatique est, dans l'ensemble, invinciblement hostile au Catholicisme, et arrête en se jouant l'effort missionnaire. Le clergé schismatique est nombreux et puissant, ignorant et insatiable, attaché à un état social qui lui assure une situation privilégiée. Le 2 juin 1929, le patriarche Jean sacra, au Caire, Cyrille V, égyptien, archevêque schismatique d'Ethiopie, et quatre évêques schismatiques éthiopiens : Piétros, Abraham, Isaac, Mikaël. En 1930, le même patriarche vint à Addis-Abéba et conféra l'épiscopat à l'Etchéguié (chef des moines) Séouiros. Isaac réside à Adi-Aboun (Tigré), Piétros à Dessié (Ouèllo), Abraham à Dèbré-Tabor (Amhara).

Le corps ecclésiastique ne travaille pas seulement pour lui. Il est le premier serviteur de l'Etat, son nécessaire appui. En cas de conflit, le pouvoir civil aurait le dessous. Une demi-douzaine de rois d'Ethiopie, au cours des siècles, se convertirent au catholicisme ou le protégèrent : ils périrent de mort violente ou furent détrônés. Jean IV déclara à Mgr Delmonte, lazariste : « Si j'adopte votre croyance, je m'attirerai la haine des lettrés et de presque tout le clergé ; en peu de temps, je n'aurai plus de soldats. Je serai ar-

rété, chargé de chaînes... Vous succomberez ; vous avez beau avoir de votre côté la vérité et la justice, bon gré, mal gré, vous serez obligé de vous retirer. » En 1915, M. Edouard Gruson demande à ras Mikaël, vice-roi du Ouèllo et père de Lidj Iassou, l'autorisation d'ouvrir une école professionnelle à Dessié. Le vice-roi, à son corps défendant, refuse. Lidj Iassou explique le refus : « Mon père a eu peur des prêtres. » Un chef d'Etat ne peut permettre aux missionnaires d'établir une léproserie : « Mon entourage ne comprendrait pas. » Les évêques schismatiques auraient fait jurer à Haïlé-Sellassié, le jour de son couronnement, d'interdire l'enseignement de la religion dans les écoles, et cette promesse ou serment ne resta pas lettre morte pour la mission de Dessié.

Quelques Ethiopiens se gardent de confondre l'effort missionnaire avec les vœux des puissances temporelles ; ils voudraient la liberté des cultes, rendre à Dieu ce qui est à Dieu, de même que l'Eglise catholique rend à César ce qui est à César. La Mission d'Abyssinie bénéficie des nobles procédés d'un Haïlé-Sellassié, de son fils Asfa-Ou'ssen, de Blaten Ghiéta Herouï, de Blaten Ghiéta Ouéldé-Mariam, de ras Emerou, etc. Mais leur clairvoyance et leurs intentions libérales doivent compter avec l'égoïsme d'aveugles volontaires qui refusent le bon, nient de manifestes et désintéressés dévouements, empêchent de nécessaires améliorations.

Les schismatiques et hérétiques *formels* sont peu nombreux. Néanmoins, même les schismatiques et hérétiques de bonne foi, quand ils se convertissent, sont astreints, après 14 ans, à l'abjuration, profession de foi et absolution de l'excommunication, parce qu'ils font partie juridiquement d'une secte hérétique et schismatique. La masse laborieuse du peuple éthio-

pien est privée depuis des siècles d'instruction religieuse, de moyens de salut, ne sait pas faire l'acte de contrition, ne reçoit pas l'absolution qui purifie, l'Eucharistie qui transfigure. La messe est profanée (1), le mariage est corrompu, l'enfance abandonnée, les pauvres ne sont pas évangélisés. Le schisme est un mélange de religiosité et de libertinage, d'austérité et de dépravation. Le surnaturel est desséché et les âmes sont vides. Les églises sont nombreuses au Tigré, au Choa, en Amhara. Mais ceux qui ont charge d'âmes empêchent les âmes de se sauver ; le clergé schismatique maintient et entretient farouchement les monceaux de préjugés contre le catholicisme, de calomnies contre le Pape et fait obstruction à l'action missionnaire.

L'état et l'organisation sociale de l'Ethiopie semblent forgés exprès pour empêcher le salut des Ethiopiens. Cet état est pour ainsi dire immuable, tant que le pays sera laissé à lui-même. Les misérables concessions consenties au catholicisme sont dues à l'influence européenne, et l'histoire montre que plus l'Ethiopie perd contact avec l'extérieur et se referme sur elle-même, plus elle est intolérante et hostile au catholicisme. Le Vénérable Justin de Jacobis qui aima l'Ethiopie et donna sa vie pour elle, le reconnaît et avoue sans ambages : « L'esprit d'hérésie est une malédiction qui se transmet comme un héritage et sans se corriger, de génération en génération. »

Entraves à l'effort missionnaire. « Agonie de la souris, amusement du chat », dit le proverbe éthio-

1. Les prêtres schismatiques emploient souvent, pour la consécration du pain une *forme* invalide. En guise de vin, ils utilisent habituellement du moût de vin ; *matière* jugée *invalide*. Avant de célébrer, ils n'ont cure de la pureté de conscience. La validité de leur baptême et de leur ordination est elle-même sujette à caution...

pien. Nous faisons contre le schisme une bataille inégale. Le tonnerre ne tombe pas toutes les fois qu'il tonne, et les torrents du massif éthiopien ne durent pas. Plusieurs de nos œuvres prospèrent. M. Bringer dote la mission de Dessié de constructions admirées : église, école, résidence. M. Granier ne se contente pas d'approvisionner M. Bringer en clous, ciment, tôles et thalers — les inévitables thalers empilés et tassés dans les honnêtes torchons, et objet tout le long du voyage de mystérieuses civilités et manipulations — M. Granier inscrit 160 élèves à l'école d'Addis-Abéba. M. Moulet enregistre bon nombre de conversions ; le 28 octobre 1934, il bénit la nouvelle église et inaugure la nouvelle résidence de Mendida. A la maison de Saint-Vincent d'Addis-Abéba, l'action des Filles de la Charité est particulièrement efficiente et appréciée. Mais, tout compté, l'opposition schismatique entrave et contrarie l'effort missionnaire.

MM. Coulbeaux et Edouard Gruson, en 1897, apparurent en Ethiopie, affublés de blouses de vitrier, achetées au *Bon Marché*, à Paris. La recette ou procédé eut toujours du crédit parmi nous ; les Lazaristes des stations d'avant-garde portent jusqu'à la fin l'habit laïque. Les confrères d'Addis-Abéba reprennent la soutane en 1930. M. Baeteman se fait meunier, vend des fromages, inscrit sur sa carte de visite : « Représentant de la maison G. et B. Peaux et café. » M. Sournac, en 1927, se camoufle en prospecteur de la Compagnie Bayard, et, avec l'aide d'abba Iacob Sebhat, obtient de haute lutte l'établissement de la mission catholique de Kerker. Il bâtit une petite résidence, école, chapelle (14 mètres sur 6) ; la propriété du terrain de la mission est contestée dans la suite, et le procès ou dispute dure jusqu'à l'occupation italienne. En 1930, M. Bringer et frère Blandeau

rejoignent le poste de Dessié. Ils ressemblent à de vagues marchands de cotonnades et eau-de-vie ; les passeports indiquent le motif de déplacement : « Pour prendre l'air et changer de climat. »

Au Tigré, la Mission fait front à de graves difficultés et défend, pour ainsi dire, les positions extrêmes et derniers retranchements : droits du mariage catholique, droit de sépulture, droit de vivre.

Une coutume schismatique, qui rappelle l'ancienne discipline de l'Eglise latine, multiplie les empêchements de parenté et consanguinité. En Agamè, un schismatique converti, Sebhat, se maria avec une femme catholique, sa parente au 5^e degré touchant le 4^e. La tribu, puissante, crie au scandale : « Nos os sont brisés. » Le clergé schismatique excommunie les époux et ceux qui prendraient le repas avec eux. Les deux jeunes gens sont privés de bétail. Ils quittent le pays, ensuite reviennent. Les anciens séquestrent la jeune femme, flagellent les deux époux. Les vexations durèrent huit ans. La Mission épuisa les moyens de conciliation ; en juin 1928, elle porta plainte devant la justice du pays. Le chef d'Adigrat procéda à l'enquête préalable et fit nommer les témoins qui diraient si les griefs étaient fondés oui ou non. La majorité se prononça pour l'affirmative et le procès pouvait avoir lieu. Dans une réunion houleuse, un chef déclara : « Vous voulez maintenir ce mariage, il sera bientôt dissous. » Les parties se rencontrent à Mekèlè ou Macallè, chef-lieu. Le procès traîna et fut d'abord un échec pour la Mission ; ras Gougsa Areaïa ne voulut pas juger et se récusa. Les catholiques en appelèrent au gouvernement central, et l'année suivante, 16 mai 1929, le tribunal d'Addis-Abéba porta la sentence : « Les biens volés et confisqués seront restitués ; les catholiques peuvent désor-

mais vivre conformément à leur loi. » La concession de ce minimum de liberté qui exigea des fatigues, des dépenses considérables, fut inespérée, miraculeuse. Le succès catholique, qui sauvegarde les droits du mariage chrétien, accumula la haine dans le camp schismatique.

Vers 1930, trois familles nous viennent d'Erythrée et rentrent dans leur pays d'origine, Assa, près Adoua. Le chef local, dedjatche Haïlou les moleste et pousse à bout par ses exigences et abus d'autorité. Ces familles repartent en exil.

A Bièra (Agamè), les schismatiques refusent à un petit groupe de catholiques cimetière et droit de sépulture. La Mission décide de passer outre et de mettre les adversaires devant le fait accompli. Le curé indigène de Bièra fait les enterrements à Bièra. Les schismatiques sont d'abord surpris, décontenancés ; puis l'exaspération tourne à la barbarie, comme il arrive sans peine dans les guerres de religion. Le 6 février 1933, dans la soirée, nous enterrons le troisième mort à Bièra, un enfant de six ans, fils de Guèbrè-Iohannès. Dans la nuit du 6 au 7, les schismatiques, sans bruit, comme des hyènes, déterrent le corps et le séquestrent. Isaac, évêque schismatique du Tigré, attise les passions, soulève la population, excommunie ceux qui assistent au repas des catholiques ou leur donnent leurs filles en mariage. Désormais, les catholiques de Bièra enterreront à l'intérieur de leurs maisons. Dans une cavité de l'oratoire de Bièra, des bidons — bidons à pétrole, contenance 18 litres — ajustés bout à bout et soudés pour éviter l'infection, renferment des cadavres de petits enfants. Ces innocents crient vengeance. La Mission, exaspérée à son tour et justement indignée, réclame justice et M. Granier agit à Addis-Abéba. Le 18 octobre 1934,

Kégnazmatche Assahihègne, juge délégué, règle l'affaire à l'avantage des catholiques. En juillet 1935, le mur du cimetière catholique de Bièra est achevé, et les sept derniers morts de Bièra ont un lieu où reposer en paix. Seule l'exhumation et transfert de deux corps récemment enterrés est renvoyé à plus tard. Le 30 septembre 1935, le cadavre que les schismatiques avaient déterré et caché, est restitué et replacé en terre catholique.

A Gouala, la Mission ne peut racheter les ruines de la maison du Vénérable de Jacobis, ni acquérir un terrain pour construire. Jusqu'à la fin, nous habiterons un misérable toit d'emprunt et manquerons de logement convenable. Des querelles aiguës et des procès mettent aux prises catholiques et schismatiques. Dedjatch Oueldè-Guèbriél Aïbā, chef d'Adigrat, est malveillant. En juin 1935, les schismatiques de Gouala enlèvent des pierres aux ruines de la maison du Vénérable de Jacobis. Nos élèves sont maltraités, blessés ; treize d'entr'eux passent en prison à Adigrat la nuit du 13 au 14 juin 1935. Le 25 juin, Balambaras Guebrè-Mikaël arrive d'Addis-Abéba porteur d'une lettre de l'afé-negous, lettre lue, le 26, au marché d'Adigrat : « Ni herbe, ni eau pour les catholiques. S'ils paient la contribution en pains et bière, ils auront l'eau pour jardins. S'ils prétendent avoir droit à des champs, qu'ils prouvent leur droit à Mèkèlè. » Le 7 juillet 1935, le « *tabot* » ou pierre sacrée rentre en vainqueur dans l'église schismatique de Gouala. Plus tard, après le changement de décor, nos adversaires diront : « Nous vous avons vraiment fait *manger* trop de misère. » Nos catholiques ne peuvent se passer d'eau, champs, herbe. Ils sont menacés d'exil. La Mission réagit avec force. Nos Confrères d'Addis-Abéba, MM. Granier et Tesfa-Sellassié sont

hommes de ressource, et l'interminable procès prend enfin meilleure tournure. Mais les escadrilles d'Erythrée fendent l'azur agaméen et des bombes éclatent sur Adigrat.

L'occupation italienne. En janvier 1935, le général De Bono débarque en Erythrée avec le titre de Haut Commissaire. En mars, le général Graziani devient gouverneur de la Somalie Italienne, et un Commandant de l'aéronautique est nommé pour l'Afrique Orientale. Vers le 15 mars, des avions survolent Alitiéna. A Adi-Caïè, petite ville frontière proche d'Adigrat, on signale, en février 1935, un mouvement extraordinaire ; en mai, la présence de deux généraux ; en août, des réunions de sept aumôniers militaires. En juillet, on entend, à Alitiéna, les exercices de tir de l'artillerie italienne dans le Choumèzana. En septembre 1935, le réseau des tentes italiennes se rapproche de la frontière. Le 11 septembre, les six consuls italiens résidant en Ethiopie sont rappelés par leur gouvernement. Dès novembre 1934, le courrier italien entre Adi-Ugri et Dessiè est interrompu. En mars 1935, les communications postales entre Erythrée et Addis-Abéba deviennent difficiles, puis impossibles. La hausse du change gêne nos approvisionnements en grain ; en septembre, à la clôture de l'année scolaire, dix charges d'âne, nourriture des élèves de Gouala pour une semaine, reviennent à cent thalers.

La mobilisation des divisions italiennes, annoncée par les journaux, commence en janvier 1935, et suit une impressionnante et significative progression. L'accumulation de troupes et de matériel en Erythrée, l'importance et le mouvement des transports maritimes, l'envoi de forces en Somalie, font prévoir une action énergique, à l'emporte-pièce. En six mois, l'ex-

pédition occupera le gigantesque plateau qui commande et domine, en Afrique Orientale, la porte Sud de la mer Rouge.

Le 3 octobre 1935, sans déclaration de guerre, les Italiens franchissent le Mareb, et avancent, à l'Est, sur le plateau de Goulè-Mékada. Faisant voyage ce jour-là, je rencontrai les troupes d'attaque venant de Monoxèito et passant à Sèbèa pour gravir le plateau d'Agamè. 5 octobre 1935, occupation d'Adigrat ; 6 octobre, occupation d'Adoua ; 8 novembre, occupation de Macallè. En janvier 1936, les Ethiopiens prennent l'offensive sur le front du Tembien. Les Italiens construisent des ouvrages fortifiés entre Ourahot et Zeban-Sefra ; le cordon des redoutes étreint et enferme la petite mission de Gouala.

D'après le bulletin officiel diffusé aux armées, mars 1936, les Italiens disposent de 23 divisions et 13.000 moyens de transports automobiles. Malgré leur infériorité en armement, aviation, service d'intendance et services tout court, les Ethiopiens veulent faire la guerre à l'européenne, désapprécient, repoussent la lenteur des guérillas, et se massent pour les rencontres décisives. En février et mars 1936, ils sont battus et dispersés à Amba-Aradam, à Amba-Aladjé, au Tembien, au Chiré, au lac Achangui. Les Italiens entrent à Gondar le 1^{er} avril 1936, à Dessié le 15 avril, à Addis-Abéba le 5 mai 1936.

Le 3 octobre 1935, premier jour des hostilités, les avions érythréens jetèrent des bombes sur divers points de l'Agamè. Adigrat, chef-lieu, reçut deux bombes, et le minuscule village de Gouala, résidence de la Mission catholique, quatre. J'écrivis au général De Bono, qui répondit : « 5 novembre 1935-XIII. Je vous informe que j'ai pris mes dispositions pour que l'aviation de bombardement ne cause pas de dé-

gâts aux biens et personnes des Missions catholiques d'Agamè et d'Ethiopie. »

Au début des hostilités, les Italiens des agences consulaires et commerciales évacuent l'Ethiopie. La Mission catholique d'Abyssinie accepte la garde des clefs des consulats italiens de Dessié et de Gondar, sans responsabilité, ni charge quelconque, et avec l'assentiment des chefs éthiopiens. Vainement, les missionnaires, conseillés par M. Granier, s'entourent de circonspection, d'un luxe de précautions. La défiance indigène ne voulut pas donner d'attestation ou d'autorisation écrite, et ce qui était acte d'humanité nous valut déboires et ennuis.

A Alitiéna, le 29 février 1936, troisième jour de la retraite fermée (162 retraitants), un détachement de quarante Agaméens, à la solde de l'Italie, fusilla et exécuta, sans leur laisser un instant pour se préparer à la mort, trois catholiques, Imanmali, Souba, son fils, et Hanta Hagos. Je me plaignis au maréchal Badoglio. Son chef d'état-major répondit : « Dessié, 25 avril 1936-XIV... Je saisis l'occasion pour déclarer ouvertement et sincèrement ma réprobation pour le douloureux incident qui a désolé la communauté catholique d'Alitiéna... Gén. M. Gabba. »

M. Bringer, se trouvant à Mendida, Choa, s'entremet pour la libération de quatre soldats italiens, prisonniers des Ethiopiens. Il était homme à mesurer et peser cette affaire épineuse, à l'entreprendre, à la mener à bonne fin. Le 12 mai 1936, il remit les prisonniers à l'officier italien commandant la place à Dèbrè-Brehan, et en reçut l'attestation : « Dèbrè-Brehan, 12 mai 1936-XIV. Le Père lazariste français, Bringer Jean-Baptiste, résidant à Mendida, région des Galla Abitchou, a aujourd'hui remis au soussi-

gné trois prisonniers italiens (1) qui étaient tombés, le 6 du mois courant, entre les mains du chef de bandes indigène Lidj Haïlé-Mariam, faisant de la sorte œuvre humanitaire. L'heureux succès a été rendu possible par l'entremise et l'intérêt témoigné par la susdite Mission. Le lieutenant-colonel commandant Orrigo Flaminio. »

Pendant les hostilités, les missionnaires et prêtres séculiers indigènes restent à leur poste et s'acquittent de leur ordinaire travail. Ils pourvoient au service religieux des ascari, originaires de l'Ordinariat oriental d'Erythrée et faisant partie de l'armée italienne. Au chapelet du soir, dans les paroisses du Tigré, nous récitons les trois premières dizaines pour la paix, les deux autres pour les âmes des morts. Les Italiens fréquentent les sacrements et remplissent nos rares églises aux jours de fête. Sous la tente, des soldats contractent mariage par procuration, la femme étant restée en Italie. Résultat d'une législation qui favorise la famille, d'une politique qui considère la démographie comme la « clef de l'histoire ».

M. Tito Peparaiio, lazariste de la province de Rome, arrive à Alitiéna, le 20 mai 1936, et rend à la Mission Catholique d'Abyssinie de signalés et ininterrompus services. Il se multiplie et se dépense notablement dans les chantiers. Il écrit le 3 août 1936 : « La semaine dernière, j'eus la joie d'aller dire la messe à plus de mille ouvriers qui travaillent sur la route d'Adoua... Dimanche dernier, après un triduum de prédication, j'eus la joie de donner la communion à 150 soldats. »

L'école de la Mission catholique de Dessié devint hôpital, et une Croix-Rouge hollandaise y soigna les blessés éthiopiens. L'avant-garde italienne arriva à

1. Le quatrième prisonnier, très malade, avait été conduit au lieutenant colonel De Mea, à 15 km. de la demeure du Lidj Haïlé-Mariam.

Dessié le 13 avril 1936 dans la soirée, les troupes indigènes le 14, les troupes blanches, le 15. Pas un coup de fusil ne fut tiré. La Mission lazariste assure dans la suite avec une diligence et un succès remarquables le service religieux des Italiens. En août 1936, journée de récollection sacerdotale ; dix aumôniers militaires répondent à l'invitation de M. Marsay.

Le 21 janvier 1936, des bandits tentent de mettre le feu à la Mission catholique de Kerker ; M. Sournac a le don d'éloigner les dangers, et le mauvais coup ne réussit pas. Le 26 mars 1936, la Mission de Kerker reçoit 25 bombes. Dégâts insignifiants. Six jours plus tard, les Italiens entrent à Gondar.

Le 1^{er} mai 1936, le négous Haïlé-Sellassié quitta le Choa et l'Ethiopie par la voie ferrée de Djibouti ; les jours qui suivirent furent pour les étrangers, à Addis-Abéba, des jours de péril. 2.000 Européens que rassurent et attirent le sang-froid et l'intrepidité de M. le Ministre Bodard se réfugient à la légation de France. Ceux qui restent chez eux doivent songer à se défendre. M. Granier place des fusiliers à la maison des Filles de la Charité et à la Procure des Lazaristes. Il écrit le 7 mai 1936 : « De nombreux (brigands) ont détruit en quatre jours la plus grande partie du centre d'Addis-Abéba. Pillage, incendie, meurtres. Chez nous, pas de mal, non plus que chez nos Sœurs. La Mission de la *Consolata* est ravagée. On en dit autant de plusieurs établissements protestants. Des hommes armés nous gardaient. Il y en avait encore plus chez les Filles de la Charité, ainsi que chez les PP. Capucins, où plusieurs attaques ont été tentées par les brigands. Le danger était grave pour tous les Blancs. » L'arrivée des Italiens rétablit à Addis-Abéba l'ordre et la sécurité. La résidence de Mendida fut momentanément abandonnée.

(A suivre)

Paul GIMALAC

CHINE

CHUCHOW

M. Hénault, Lazariste, missionnaire du Vicariat de Hangchow, Chékiang, s'est éteint doucement le 18 janvier 1938 à l'Hôpital *Sainte-Marie* de Shanghai.

M. Hénault Auguste, né à Paris le 7 septembre 1869, fit ses études secondaires à Wernhout. Entré dans la Congrégation de la Mission le 4 septembre 1890, il émit ses vœux le 5 septembre 1892 et arriva en Chine le 16 octobre 1896, il fut ordonné prêtre le 8 décembre de la même année à Chengting-fou, son premier placement. Il ne resta dans ce Vicariat que trois ans à peine et, pour raison de santé, fut envoyé au Chékiang où il arriva le 30 juin 1899. Pendant quelques années employé à l'enseignement du français et des sciences dans les collèges ouverts par Mgr Reynaud, M. Hénault quitta définitivement le professorat en 1907 et fut appliqué aux missions jusqu'à sa dernière maladie.

Pendant ces 30 années, il travailla presque exclusivement dans le même district de Chuchow. *En butinant comme les abeilles* selon sa propre expression, il s'était formé une certaine compétence en bien des choses, et il s'en servait de son mieux pour faire le bien.

Tout le long de sa vie, il est resté droit et simple, presque jusqu'à la naïveté ; bon cœur, il gardait fidèlement un souvenir reconnaissant pour le moindre bienfait.

Ayant de beaux groupes de catéchumènes dans sa chère paroisse de Lungyu, son ardent désir était de vivre encore quelques années pour mener à bonne fin leur éducation chrétienne. Dieu en jugea autrement. Atteint d'un mal qui ne pardonne pas (un cancer à la base de la langue), M. Hénault a passé la plus grande partie de l'année 1937 dans la souffrance, et ce fut pour un homme de son caractère un immense exercice de patience. Espérons qu'après cette année de purgatoire ici-bas, le bon Dieu lui aura accordé de jouir sans retard de la récompense éternelle.

Paul LEGRIS.

PÉKIN

SACRE DE MGR JEAN-BAPTISTE WANG, LAZARISTE,

Deuxième Vicaire Apostolique de Nankoua : Chine).

Le 24 février 1938 en la fête de saint Matthias, apôtre, s'est déroulé, dans la cathédrale du Pétang, à Péking, le sacre solennel de Mgr Jean-Baptiste Wang, deuxième vicaire apostolique de *Nankoua*. Dans la matinée claire du printemps nais-

sant, une longue procession, partie du salon de la Résidence, se déroula dans le parvis : le Grand séminaire de Chala, les représentants des diverses communautés, les évêques, l'élu, le consécrateur. La nef se trouvait bondée d'une pieuse assistance, toujours avide du beau spectacle d'un sacre épiscopal.

Le consécrateur était Mgr Melchior Souen, vicaire apostolique démissionnaire : malgré son âge, ramassant ses forces, il avait accepté le grand rôle dans ce cérémonial, accablant, s'il est consolant. Deux prélats, confrères de l'élu l'escortaient : Mgr Paul Montaigne, vicaire apostolique de Pékin ; Mgr Joseph Tchou, vicaire apostolique de Paotingfou. M. Desrumaux, visiteur des Lazaristes, en son rôle de chapelain, veillait aux détails du cérémonial, avec la compétence d'un praticien, rompu de longue date aux exigences de la rubrique.

La majestueuse scène du sacre se déploya ainsi, sans heurt, sans lenteur, sans ennui, sans répit, depuis le premier acte, qui tient d'abord l'élu au bas des degrés, pour l'examen de la foi, et peu à peu l'élève, l'orne, le bénit, le grandit, dans ce flot pressé d'oraisons, d'exhortations, qu'inspire le cœur de l'Eglise, avant l'éclat de l'apothéose finale.

Les fidèles de *Nankou* auraient désiré posséder parmi eux leur pasteur en pareil jour, un de ces jours qui font date ; mais les temps troublés avaient conseillé l'enceinte de la capitale, où la paix contraste heureusement avec l'insécurité de la plaine, après de longs et rudes combats.

Quand, au repas de fête, Mgr Comisso, secrétaire de la Délégation Apostolique, prit la parole, au nom de Mgr Zanin, délégué apostolique, retenu à Hankow, ce fut pour rappeler d'abord un mot de saint Augustin, un long cri d'effroi et de douleur, après les rapines, les incendies, les massacres, lors de l'invasion des Vandales à travers son église d'Afrique ; ce fut pour rappeler aussi les gémissements du grand apôtre saint Paul, gémissements, qui laissent intacte sa vaillance et entière son espérance. La Chine vit, elle aussi, un temps d'amertume : les Missions de Chine ont souffert et souffrent encore. Qui nous rendra la paix ?

Le nouvel évêque, Mgr Wang, ira, sans tarder, prendre la direction de son Vicariat de *Nankou* ; en fait, il l'exerçait déjà à titre d'administrateur, nommé peu après la démission du vénéré Mgr Souen, son prédécesseur. Il apporte, pour le succès de sa charge, la maturité de l'âge, comptant 55 ans bientôt sonnés (né le 17 juin 1883) ; il apporte le poids de l'expérience, ayant exercé des fonctions, qui ont donné les preuves de sa valeur.

Ancien élève du Séminaire de Pékin, entré dans la Congrégation de la Mission le 17 août 1908, Mgr Wang avait achevé ses études théologiques à Chala, fondé en 1909. Par sa naissance, comme par son placement, il se trouva incorporé dans le nouveau Vicariat de Paotingfou, établi en 1910, avec Mgr Fabregues, comme premier vicaire apostolique. Ses fonctions, après quelques années de ministère, furent surtout celles de l'enseignement, chargé d'abord, dans le Vicariat de Paotingfou, de la

direction de l'Ecole des Catéchistes, et, dans celui de Nankouo, de celle du Petit Séminaire. Nommé en 1936 administrateur, en 1937 vicaire apostolique, il fut seul à s'étonner d'un choix que chacun prévoyait et prédisait. Mgr Wang, par goût, eût préféré une activité plus discrète, ami du silence, peu soucieux de préséance.

Jetons un regard rapide sur ce Vicariat de Nankouo, qui acclame son nouveau pasteur. Il comprend plus de 35.000 fidèles, parmi une masse de 1.300.000 païens, en 6 sous-préfectures civiles, dans la province du Hopé. Mgr Wang trouve, pour le seconder, 28 prêtres, dont 8 sont ses confrères ; il trouve aussi un beau groupe de religieux laïcs indigènes (147) et de religieuses indigènes (106) voués aux œuvres, celles notamment de l'enseignement, dans son vicariat et quelques vicariats voisins. Au Grand Séminaire de Chala, Nankouo compte 4 élèves ; il en prépare 54 dans son Petit Séminaire.

Pour rendre moins incomplet ce compte rendu du sacre, il faudrait redire une longue liste de noms : tous ceux groupés, en ce jour, autour du nouveau prince de l'Eglise, en couronne d'honneur. Pour cette énumération, qui ne saurait omettre les titres, mieux vaut un tableau. Citons au risque de répéter : Mgr Souen, vicaire apostolique de *Nankouo*, démissionnaire ; Mgr Montaigne, vicaire apostolique de *Pékin* ; Mgr Tchow, vicaire apostolique de *Paotingfou* ; Mgr Tchang, vicaire apostolique de *Suenhoafou* ; Mgr Martina, préfet apostolique de *Yichow* ; Mgr Comisso, secrétaire de la *Délégation Apostolique* ; M. Desrumaux, *visiteur* des Lazaristes ; M. Vanhersecke, *supérieur* des Lazaristes de Pékin ; R. P. Rahman, *recteur* de l'Université Catholique ; R. P. Verhaert, *supérieur* des PP. *Scheutistes* de Pékin ; R. P. Shanté, *vice-supérieur* des PP. *Jésuites* de Pékin ; R. P. Kashmitter, *directeur* de l'Agence *Fides* ; R. P. Rutten, de la Commission Synodale ; M. Ferreux, *supérieur* du Grand Séminaire de Chala.

Il faudrait citer bien d'autres noms, confrères Lazaristes de la Maison de Pékin, prêtres séculiers indigènes du Vicariat de Pékin et d'autres encore. Qu'on nous pardonne l'omission forcée : l'assistance ecclésiastique se trouvait compacte en raison des temps, qui ont obligé une partie du clergé à désertier les résidences, en telle et telle région plus troublée. Ces fêtes ont rendu aux cœurs un peu de joie, laissé un peu de réconfort, après les amertumes, les anxiétés, les douleurs de ces derniers mois.

Pékin, mars 1938.

Alphonse HUBRECHT.

TCHENGTINGFOU

La Tragédie du 9 octobre 1937

Mgr de Vienne, administrateur apostolique du Vicariat de Tchengtingfou, communique cette relation sommaire : vue

d'ensemble des événements d'octobre 1937. Volontairement sobre, ce récit a élagué certaines précisions ou détails controuvés : il a passé sous silence des menus renseignements : il n'en est que plus précieux et plus net.

De par ailleurs, le Journal de Sœur Levallois, supérieure de la maison des Saints-Anges à Tchengtingfu et le Rapport de Dom Gérardin, prieur de la Trappe de Notre-Dame de Liesse, plus proches des émouvants massacres, sont d'un palpitant intérêt ; ils sont donc ici insérés à titre d'information, et comme reflétant l'angoisse des missionnaires et des Filles de la Charité.

La ville de Tchengtingfu est située à 260 kilomètres sud-ouest de Péking ; entre ces deux villes se trouvent les villes de Tingchow et Paotingfu, à 200 kilomètres et 146 kilomètres de Péking.

Le 17 octobre, M. Chanet, missionnaire à Tingchow, recevait de Chengtingfu un courrier, portant écrits sur la doublure de son habit quelques mots annonçant la disparition, le 9 octobre, de Mgr Schraven, de MM. Ceska, Charny, Bertrand, Wouters (lazaristes), d'un père trappiste, le P. Robial, des Fr. Geerts et Prinz, et d'un civil tchécoslovaque, qui travaillait à la Mission au début des hostilités. Le courrier devant traverser les lignes japonaises pour se rendre à Tingchow, on n'avait osé lui confier une lettre, vu qu'on attribuait la captivité des missionnaires aux soldats japonais.

M. Chanet envoya aussitôt, malgré les difficultés des routes, un autre courrier à Péking, prévenir Mgr Montaigne et l'ambassade de France.

Quelques jours plus tard, M. Vonken, missionnaire du vicariat de Tchengtingfu, ayant appris la disparition de Monseigneur et de ses compagnons, traversant les régions occupées par les troupes japonaises et les bandes de brigands, ainsi que de vastes régions inondées, tantôt à bicyclette, tantôt en barque, parvenait à Tientsin, et de là se rendait à Péking, annonçant les mêmes vagues nouvelles.

L'Ambassade de France fit de vains efforts pour obtenir des renseignements sur cette affaire, de la part des autorités japonaises : c'était le silence complet. Mgr Montaigne avait tout juste pu renvoyer le courrier de M. Chanet, avec un mot l'avertissant qu'on faisait son possible pour sauver les captifs. Du reste, plus aucune nouvelle jusqu'au 15 novembre. Ce jour-là, M. Riera, du Grand séminaire de Chala, près Péking, qui avait pu le 7 se rendre à Paotingfu, sans avoir autorisation des Japonais de continuer sa route vers Chengtingfu, apprit, à Paotingfu, que les victimes avaient été tuées et leurs corps brûlés. De suite, il retourna à Péking annoncer la chose à l'ambassade.

Ce même jour, 15 novembre, Mgr de Vienne, ayant obtenu de l'Etat-major, par l'intermédiaire d'un prêtre japonais, qu'une enquête fût ouverte, quittait Tientsin, accompagné d'un commandant japonais et du prêtre susdit, et passant par Péking, arrivait le 15 à Paotingfu. Là, tous les trois visitèrent Mgr Chow, vicaire apostolique lazariste, qui avait dû quitter sa résidence détruite par les bombardements, et se retirer dans son hôpital situé dans le faubourg sud de la ville. Ils se rendirent aussi à la cathédrale et à la résidence de Mgr, où ils constatèrent avec émotion les ruines accumulées par 11 bombes d'avions ainsi que la destruction de l'école de filles, qui avait reçu 6 bombes, tandis que l'orphelinat, tenu par les Filles de la Charité, et situé dans le faubourg ouest de la ville, avait été endommagé par 11 bombes également. Quelques photos furent prises ; des paroles de condoléances sincères de la part du commandant, voire même des promesses vagues d'indemnités furent faites ; enfin le lendemain, par train militaire, les voyageurs arrivaient à Tchengtingfu, vers 7 heures

du soir. Les officiers japonais, employés à la gare, mirent à leur disposition la seule auto de l'endroit, et ils gagnèrent la résidence épiscopale. Sur le parcours de la gare à la Mission, cinq ou six kilomètres, pas une lumière, pas une porte ou boutique ouverte, personne : ténèbres, silence, solitude absolue, la population étant encore terrorisée, bien que l'armée japonaise fût entrée en ville depuis déjà plus d'un mois.

Inutile de dire l'émotion de Mgr de Vienne et des prêtres présents à la Mission, quand ils se rencontrèrent. Depuis le 9 octobre, hormis le mot rapporté par le courrier revenu de Péking à Tingchow, aucune réponse aux missives parties pour diverses régions, aucune communication avec les Vicariats voisins.

Parmi les prêtres alors à Tchentingfu, se trouvait M. Chanet. Ayant appris, le 17 octobre, à Tingchow, la disparition de ses confrères, sans pouvoir obtenir de laissez-passer de l'armée japonaise, malgré les difficultés des routes, il était parvenu, le 22, sur sa bicyclette, à Chengting. Il y avait trouvé les prêtres chinois terrorisés, n'osant plus faire d'exercices en commun, n'osant plus même laisser sonner l'angélus. Il avait remonté leur moral, et entrepris une enquête sur les événements. Les confrères vivaient-ils encore ? Où étaient-ils ?

La difficulté de l'enquête était d'autant plus grande que les témoins de la prise des missionnaires ayant été très effrayés, leurs témoignages ne concordaient pas ; de plus, on ne trouvait, dans les premiers temps, aucun témoin de ce qui s'était passé après la prise des missionnaires. Néanmoins, peu à peu, M. Chanet avait pu établir les faits suivants :

Le 9 octobre, dans la matinée, la ville avait été prise par les Japonais, et peu après, des soldats pénétrant dans l'enclos de la Mission, avaient maltraité

et pillé catholiques ou païens réfugiés à la Mission, ainsi que quelques prêtres ; les locaux des Filles de la Charité avaient été épargnés.

Dans la journée, des officiers japonais avaient visité Mgr Schraven et lui avaient promis qu'on respecterait la Mission. Cependant, vers 5 ou 6 heures du soir, dix individus, habillés en soldats japonais (soldats peut-être Coréens ou Mandchoux, mais de l'armée japonaise, au moins une partie) se présentèrent à la porte principale de la Mission, et y laissant deux d'entre eux, pénétrèrent dans les locaux des religieuses indigènes.

Il faut savoir que la Mission occupe un fort vaste enclos distribué en quatre quartiers bien séparés : quartier des religieuses indigènes ; des Filles de la Charité ; des écoles et ateliers de garçons ; de Mgr et de ses prêtres ; la cathédrale occupant le centre du terrain.

Avertis de l'entrée des soldats dans les locaux des religieuses chinoises, MM. Charny, supérieur des Lazaristes, et Bertrand, voulurent les atteindre ; mais ils furent appréhendés par les deux soldats de garde à la porte, et enfermés dans la loge du concierge.

Les huit militaires parcoururent alors les bâtiments des religieuses, puis ceux du quartier des écoles servant alors aux réfugiés hommes, volant ici et là ce qui leur plaisait.

Peu après sept heures, ils arrivaient au réfectoire où venaient d'entrer Mgr Schraven et ses prêtres ; ils donnèrent ordre de se lever et de garder le silence, tenant leurs revolvers braqués sur les prêtres ; puis, quelques-uns s'emparèrent de Mgr et des européens (ne désirant pas prendre les chinois), leur bandèrent les yeux, leur ligotèrent les mains, les lièrent même tous ensemble et les entraînèrent vers la grand'porte.

Là, ils joignirent au groupe MM. Charny et Bertrand, et s'éloignèrent avec leurs captifs.

Jusque vers le 10 novembre, tous à la Mission ignorèrent la suite des événements. Mais M. Chanet parvint alors à savoir que les captifs, le soir même du 9 octobre, avaient été emmenés à deux ou trois cents mètres de la Mission, près de l'endroit où les Japonais brûlaient les cadavres de leurs soldats morts durant la bataille ; qu'ils avaient été tués, soit au revolver, soit à la baïonnette, puis brûlés eux aussi. Et, de fait, ayant fait examiner l'endroit indiqué, M. Chanet découvrit, mêlés à la boue, des os calcinés, des chapelets, des médailles, des parties de vêtements, des objets de poche ayant sans aucun doute appartenu aux missionnaires. Le tout fut respectueusement recueilli et porté à la Résidence.

L'enquête faite par M. Chanet facilita beaucoup celle que devait faire le commandant japonais ; aussi vingt-quatre heures après son arrivée, cet officier loyal reconnaissait-il la culpabilité de l'armée japonaise, et cherchait-il à faire quelques réparations.

Il demanda d'abord à la Mission de réunir les autorités japonaises et chinoises de la ville, afin de mettre un peu d'union entre tous. Il exposa aussi aux officiers japonais le but social des Missionnaires, et leur recommanda la bienveillance envers eux et les catholiques.

Il fut ensuite décidé qu'un office funèbre solennel serait célébré le plus tôt possible, en l'honneur des victimes. Et en effet, le 22 novembre, Mgr de Vienne chantait une messe pontificale de *Requiem*, en présence de toutes les autorités chinoises de la ville, et d'une trentaine d'officiers japonais, dont trois officiers supérieurs. La cathédrale avait été parée de tentures noires, les notables chinois et les officiers japonais

avaient offert, selon les usages chinois, des banderoles portant des inscriptions élogieuses pour les victimes, et de nombreuses couronnes. Une foule énorme, étonnée de ces honneurs rendus par l'armée japonaise à la Mission, et par suite se sentant revivre, remplissait l'église.

Le général en chef de l'armée japonaise du nord de la Chine avait envoyé un télégramme de condoléances, qui fut lu du haut de la chaire, avant la messe pontificale.

Après l'office, les officiers japonais furent reçus à la table des Missionnaires ; puis ils visitèrent les œuvres de charité de la Mission : orphelinat, hospice des vieillards, crèche, hôpital.... et la vue de ces œuvres semble avoir été pour eux une révélation.

L'armée japonaise offrit de faire élever un monument aux victimes, près de la cathédrale, et d'indemniser la Mission pour les dégâts causés par les obus. Enfin, à Pékin, dans l'église Saint-Michel, située au quartier des *Légations*, le 18 décembre, un office funèbre fut célébré pour les victimes, en présence des représentants de la Délégation apostolique, de la France, de la Hollande, de l'armée japonaise, etc... office auquel assistèrent NN. SS. Montaigne, de Vienne, Lebouille, et un nombreux clergé, ainsi que grand nombre de catholiques étrangers et chinois.

Humainement parlant, la tragédie de Tchentingfu est finie ; mais nous savons que Dieu tire le bien du mal, et sommes persuadés que ces victimes offrant leur sang et leurs prières pour la Chine, la Mission de Chengtingfu deviendra plus prospère encore qu'auparavant.

LE DRAME DE TCHENGTINGFOU

*Rapport de Dom Gérardin, trappiste,
Prieur de N. D. de Liesse*

Tchengtingfou, 5 décembre 1937.

Voici quelques détails sommaires sur l'affaire du 9 octobre dernier. Le monastère de Notre-Dame de Liesse est situé à quelque 5 kilomètres de la gare de Chengtingfou, juste à côté de la voie ferrée. La ville de Chengting est assez loin de la gare et de la voie ferrée. Les soldats japonais, dans leur avance progressive vers l'intérieur de la Chine, suivent les voies ferrées qui sont en ces régions les seules voies de communication faciles et rapides ; pas de belles routes comme en France, rien que d'abominables chemins de terre ou des semblants de pistes. Les Japonais, dès la fin de septembre, sont donc venus le long de la voie ferrée qui passe près du monastère. On savait qu'ils allaient venir, mais on n'a su qu'ils venaient en fait que lorsque déjà ils étaient bien près de chez nous, les nouvelles manquaient complètement, rien que des bruits, ordinairement faux et contradictoires.

La question angoissante qui se posait pour nous était celle-ci : quelle résistance vont rencontrer par ici les envahisseurs ? Se battra-t-on près de chez nous, peut-être sur les lieux mêmes que nous habitons ? Depuis plus de deux mois, les soldats chinois avaient creusé un peu partout des lignes de tranchées ; on disait même qu'à quelque 300 mètres du monastère une défense très solide avait été organisée sur l'autre rive du fleuve que traverse en cet endroit la voie ferrée.

Déjà depuis longtemps, le R. P. Abbé Dom Louis nous avait écrit de prévoir un lieu pour évacuer en cas de bataille, et c'était la ville qu'il nous désignait comme lieu de refuge, parce que plus éloignée de la voie ferrée.

Plusieurs jours auparavant, nous avions bien vu passer le long de la voie un interminable défilé de fuyards en désordre, mais d'où venaient-ils ? N'avaient-ils pas été remplacés par d'autres ? Était-ce vraiment l'indice d'une défaite ? On ne pouvait avoir aucune certitude, toujours il s'agissait de relève, jamais de recul ! En ville d'ailleurs, on organisait une défense sérieuse, des tranchées étaient creusées jusque sous les murailles, de nombreux soldats séjournaient, des canons étaient amenés... Les Japonais, passant le long de la voie ferrée, pouvaient-ils laisser derrière eux la ville intacte, pleine de combattants... Il semblait au contraire bien probable que leur effort se porterait d'abord là-bas. C'est pourquoi Mgr Schraven nous répétait toujours : « Vous pouvez venir vous réfugier en ville, mais à mon avis le danger sera le même, sinon plus grand qu'à Liesse. » Enfin, conseil pris, on décida d'envoyer en ville, selon les directives du R. P. Abbé, un groupe de religieux malades ou vieillards, difficilement éva-

cuables au dernier moment; et qui auraient mission de préparer à la communauté le lieu que Monseigneur voulait bien lui destiner dans les bâtiments de la Mission, comme refuge. Ainsi partirent le 29 septembre, notre vieux P. Albéric, un novice malade (mort il y a 3 jours), notre P. Emmanuel (Robial), et un jeune frère convers chinois, chargé de les aider, Fr. Laurent. Nous les aurions donc rejoints dès que le danger serait devenu menaçant ; de la ville même où les nouvelles pourraient peut-être être mieux sues, on avait promis de venir nous avertir.

La Providence en disposa autrement : le 7 octobre, à 10 heures du matin, notre petit domestique chinois qui se rend chaque jour en ville, brusquement et inopinément revint au monastère. « Les portes de la ville sont toutes fermées et obstruées avec des sacs de terre, on ne peut plus ni entrer ni sortir. » Il ne restait plus qu'à s'abandonner à la Providence... et c'eût été d'autant plus facile si nous avions su qu'en cet instant même, elle venait miséricordieusement de préserver d'une mort certaine les trois Européens qui eussent été en ville avec la communauté, c'est-à-dire, les PP. Laurent, Denys, Constant, et qui là-bas deux jours plus tard, sans doute, eussent eu le même sort que le bien cher P. Emmanuel (P. Robial) et ses autres compagnons ! Abandon d'autant plus facile encore, si nous avions su avec quelle sollicitude le bon Dieu devait ici-même préserver nos personnes et nos bâtiments, qui n'eurent absolument aucun dommage à subir.

La guerre en Chine n'est évidemment pas ce qu'elle fut jadis en France, ou ce qu'elle est encore en Espagne... Les soldats chinois ont des fusils, des mitrailleuses... il paraît que dans le sud ils ont aussi des canons et des avions... Le courage et l'endurance ne manquent pas... mais peu de chefs capables, à peu près pas de services auxiliaires, un régime alimentaire déficient, surtout en campagne, une formation souvent très sommaire, et par ici du moins, aucun avion et à peu près pas de canon ! Comment résister à l'armée japonaise, si disciplinée, si bien encadrée, si modernisée, si bien pourvue de tanks, d'avions, de canons, d'auto-mitrailleuses etc... etc. et aussi si bien entraînée ? Je ne sais guère ce que fut le combat ailleurs, ici, le long de la voie ferrée, il se réduisit à une avance rapide, à peine gênée par quelques mitrailleuses embusquées de ci, de là. Les innombrables tranchées préparées depuis si longtemps d'avance, et hélas ! au milieu des moissons déjà mûres, avec le concours forcé de tous les pauvres paysans n'eurent aucune utilité !...

LA PROTECTION DE SAINT JOSEPH

En quelques heures, les Japonais étaient passés ; un ou deux jours plus tard, ils étaient déjà si loin qu'à peine on entendait encore le bruit du canon.

La guerre pour nous au monastère se réduisit donc à peu de chose. Avant le 7 octobre, des passages répétés d'escadrilles d'avions japonais allant bombarder une ville voisine, beaucoup

et souvent des avions d'observation venant tout tranquillement et à leur gré se rendre compte de ce qui se passait du côté chinois. Le 6 octobre, bombardement à peu de distance ; enfin le 7 et le 8, bombardement très rapproché, mais intermittent et tout en direction de la ville.

Nous avions renforcé un peu nos caves, accueilli les réfugiés d'un village voisin (le village Saint-Benoît) composé de chrétiens venus d'un peu partout s'abriter à l'ombre du monastère ; nous avions caché nos objets les plus précieux... personne parmi nous n'avait peur. On s'était en effet consacré solennellement à saint Joseph qui déjà autrefois avait merveilleusement protégé *Consolation*, et cette consécration tous la firent avec ferveur... cependant on se demandait ce qui allait arriver. Allions-nous être pris sous le bombardement, envahis par des soldats chinois en retraite (ce qui eût été une très grosse épreuve, car les Japonais arrivant et les trouvant chez nous, nous auraient certainement crus de connivence avec eux, et ça aurait été alors une tuerie de tous les nôtres !)

Saint Joseph, cependant, se montra gardien vigilant ; pas un obus ne tomba sur nos terres, pas un soldat en retraite n'entra chez nous, à peine quelques balles sifflèrent-elles près de nos bâtiments, spécialement le samedi 9 dans la nuit, au moment où avec peut-être une trop confiante audace, nous récitaions l'office divin, toutes lampes allumées ! Vite, on se réfugia dans la cave avec le Maître du monastère auquel un autel avait été préparé ; ce fut la seule véritable alerte.

Dès le samedi 10 heures du matin, la première patrouille japonaise se présentait à nos portes, et après une rapide inspection des lieux et un petit tour au cellier où le vin fut apprécié, se retira. C'était la fin du danger possible.

Dans l'après-midi se présenta une autre patrouille, bientôt suivie de la visite d'un sergent fourrier très aimable qui nous pria de lui donner un endroit pour loger 200 hommes. On s'arrangea à l'amiable, tout se passa en ordre. Ils partirent le lendemain en payant leur consommation de bois de chauffage, envoyèrent au Prieur une adresse de remerciements, accompagnée d'un cadeau de vin japonais.

Quelques obus passèrent au-dessus du monastère allant éclater au loin sur l'autre rive du fleuve et préparer l'avance japonaise qui s'exécuta très rapidement. Les jours suivants, visites nombreuses de soldats, quelquefois méfiants et un peu sauvages à l'arrivée, mais en général convenables et même parfois gracieux au départ. Oui, grâce à saint Joseph, la guerre a passé à Liesse bien bénigne et sans causer aucun dommage.

Dès le mardi suivant, 12 octobre, notre petit porteur se risqua jusqu'à Chengtingfou, à la Mission où il est parvenu malgré l'abondance des soldats vainqueurs, devenus partout les maîtres et le manifestant aux dépens des pauvres Chinois, sans toujours, certes, assez de retenue. Le soir, il revint bien tard... Hélas ! alors qu'ici nous nous félicitions de nous en être si bien tirés, quelle triste nouvelle nous arriva qui jeta sur tous une ombre de tristesse mêlée d'angoisse !

Notre galopin, entré à la Mission, y avait vu pas mal de soldats, mais il n'avait pu joindre que quelques prêtres chinois, tout terrifiés et osant à peine parler de ce qui était arrivé. Monseigneur enlevé avec 8 autres Européens, et on ne savait pas où on les avait emmenés ! Notre vieux Père Albéric, caché chez les Sœurs dont les bâtiments, sont compris dans l'enceinte de la Mission, lui aussi terrifié, n'avait pas même osé écrire un billet, de peur qu'il ne soit surpris en route et qu'il ne lui en arrivât malheur !

Et cependant l'épouvantable nouvelle restait là, toute fraîche, et toute vraie aussi malgré son apparente invraisemblance !

Voici en gros comment les événements s'étaient succédé en ville à la Mission, où nos deux Pères (P. Albéric, P. Emmanuel) avec le novice (P. Guillaume) et le bon Fr. Laurent logeaient depuis quelques jours dans de petits bâtiments annexes, un peu à l'écart et comme en clôture. Le Cher Père Emmanuel avait mission d'être quasi supérieur de cette communauté en miniature, déjà dénommée Notre-Dame du Refuge, et de pourvoir aux besoins de ses compagnons en recourant à Monseigneur, au P. Procureur et aux autres missionnaires qui se montrèrent alors plus que jamais ce qu'ils avaient toujours été pour nous : des amis bienveillants et dévoués à l'excès.

Les cours intérieures de la Mission, grandes comme un véritable parc, regorgeaient de réfugiés venus se mettre sous la protection des pères européens, ainsi que cela est de coutume depuis si longtemps en Chine, lorsqu'il y a du danger, et non sans raison !

Les bâtiments des Sœurs de Saint Vincent de Paul étaient également pleins à déborder de femmes accourues de tous côtés... il y en avait des milliers. Pauvres gens, les plus à plaindre en temps de guerre en Chine ! Ceux qui pâtissent avant et après, que les vainqueurs et les vaincus pillent et taillent à merci, et que la peur, jointe à un épouvantable dénuement de tout, transforment en êtres haves, décharnés, errant sur les routes, mourant à plaisir, sans autre consolation trop souvent, hélas, car les baptisés sont encore le petit nombre, que de ne plus être à charge à eux-mêmes et aux leurs !

Le 7 octobre au soir, et le 8 surtout durant la journée, bombardement assez intense de la ville et de la Mission où tombent pas mal d'obus : grâce à Dieu et à peu près miraculeusement, deux réfugiés seulement furent tués, alors que les bâtiments, spécialement chez les Sœurs, subissaient des dommages assez considérables. Nos pères et frères cependant dans leur petit ermitage, groupés dans la chambre du P. Guillaume, alors déjà grand malade et alité, faisaient leurs prières la journée du 8, au milieu du vacarme et des ébranlements occasionnés par les éclatements d'obus ; il y en eut même un qui tomba sur le toit d'une chambre voisine et le défonça.

Monseigneur et les prêtres, religieux, domestiques, ouvriers... de la Mission restèrent ce jour-là entassés dans une cave, 400 personnes ensemble, on n'osa même pas sortir pour aller manger. Nos pères et frères, eux, qui n'étaient pas dans une cave, alertés par l'éclatement si voisin des obus, s'alarmèrent ; le P. Emmanuel écrivit un billet à Monseigneur pour lui dire que leur position n'était plus tenable. Fr. Laurent se dévoua pour porter ce billet, lors d'un moment d'accalmie.

Vers 9 heures du soir, lorsque le bombardement eut à peu près cessé, 2 Pères français, MM. Charny et Bertrand, vinrent dire aux réfugiés de Notre-Dame du Refuge que le lendemain (la nuit habituellement la lutte cessait des deux côtés, japonais et chinois), après leur messe, de bonne heure, ils viendraient dans les bâtiments de la Résidence où plus facilement ils se mettraient à l'abri.

Ainsi fut fait et Fr. Guillaume lui aussi porté en civière par 4 hommes, abandonna Notre-Dame du Refuge. Cependant le bombardement ne reprit pas, et vers 8 heures et 1/2 du matin de ce samedi 9 octobre, Mgr Schraven vint trouver le P. Albéric et lui dit : « Les soldats ont évacué la ville, les Japonais sont entrés, c'est fini, plus de danger, vous pouvez bénir le bon Dieu ! »

Ce matin même, dès l'entrée en ville, des officiers avaient rendu visite à la Mission et s'étaient montrés polis et même aimables avec l'Evêque et les Missionnaires. Cependant tout de suite aussi et durant toute cette journée de samedi, des pillards isolés ou par groupes se succédèrent pénétrant dans la résidence, emportant ce qui bon leur semblait. Ils venaient par les portes, par-dessus les murs, par les toits des maisons voisines. Il y en eut aussi qui pénétrèrent par une porte murée qu'ils renversèrent (à l'endroit où la Mission est contigue à la grande pagode, alors pleine de soldats.)

Un officier venu en visite, informé du fait, fit remurer la porte et afficha un avertissement en japonais défendant d'y toucher ; mais bientôt la porte était de nouveau renversée.

Ces visites avec bris et pillage se multiplièrent toute la journée durant, malgré diverses visites d'officiers à la Mission.

Notre P. Albéric qui, vieux et infirme, prenait ses repas dans sa chambre contigue à celle où se trouvait Fr. Guillaume, fut même victime, vers midi, d'une agression sauvage de la part de quelques soldats. Monseigneur et les Pères, y compris le P. Emmanuel et le Fr. Laurent (on ne pensait plus alors à réintégrer Notre-Dame du Refuge) étaient au réfectoire commun. P. Albéric achevait son repas, seul, dans sa chambre non loin de là. Des soldats aux figures louches, plutôt mandchous ou coréens que japonais, erraient dans la cour intérieure, sur laquelle donnait sa chambre, en quête d'objets à piller (ils avaient même enfumé deux ruches et mangeaient le miel). Tout à coup, au seuil de la porte brusquement ouverte du cher P. Albéric, paraît un soldat qui sans rien dire le regarda avec des yeux terribles. Le père se lève, lui offre une poire et tâche de l'amadouer. Mais lui, refusant, le sai-

sit par la ceinture, le secoue avec rage et croyant que le père veut résister, tire sa balonnette et le menace. Peu après, il le lâche et enlevant la clé de la porte court chercher un camarade ; à eux deux de nouveau, par la ceinture ils traînent le pauvre vieux père au dehors, le dépouillent à moitié de ses vêtements, et finalement, le lâchent, pour rentrer dans sa chambre, où, mettant tout sens dessus dessous, ils lui volent divers objets. Le pauvre vieux père, entre temps, ramassant ses habits, s'était enfui non loin de là, juste au moment où les missionnaires, sortant du réfectoire, se rendaient à l'église pour achever les grâces. Tous le regardent étonnés, il paraît même que certains, alors, le crurent devenu fou ! P. Emmanuel s'approchant de lui l'aida à rajuster ses vêtements.

Cet acte de sauvagerie joint à l'attitude effrontée de ces soldats pillards n'étaient guère pour rassurer, pourtant, ils ne diminuèrent pas le courage et la confiance de Monseigneur, de tous les Missionnaires, et aussi de notre cher P. Emmanuel, jusqu'au bout vaillant et courageux.

C'est vers midi que lui aussi reçut dans sa chambre la visite des pillards. Mais ils se contentèrent, près du lit du malade, de fureter dans ses valises et les tiroirs de sa table sans rien emporter, et, malin, le bon père, racontant cela, ajoutait : « Ils n'ont pas pu avoir ma montre, quoiqu'ils aient tâté mes vêtements, je l'avais laissé pendre après la chaîne à l'intérieur de mes vêtements, eux, ils n'ont cherché que dans la poche supérieure ! »

Vers 5 ou 6 heures du soir, Monseigneur vint dans la chambre du P. Albéric et lui demanda aimablement (il était si bon pour nous Mgr Schraven, il se plaisait tant avec ses Trappistes et chez ses Trappistes où il aimait à venir souvent !) s'il était remis de son émotion de midi. Pendant qu'il était en train de parler, le portier de la maison (père de Fr. Martial, un de nos petits convers chinois) vint le trouver et lui dire que deux soldats l'attendaient à la porte et voulaient lui parler. Monseigneur dit : « Allons-y ! » et il partit aussitôt.

LA CAPTURE

Que s'était-il passé ? Voici ce que l'on en peut actuellement savoir :

Vers la fin de l'après-midi, une bande d'une dizaine d'individus se présenta à la porte principale de la Mission et demanda l'entrée. Le portier et un autre homme qui était avec lui refusèrent d'abord, mais sur la menace de tirer, ils cédèrent et ouvrirent la porte. Deux des envahisseurs y furent postés en sentinelle. Les autres se firent conduire par notre portier à la maison des Joséphines (religieuses chinoises du vicariat) dont l'entrée est toute proche (leur bâtiment est compris dans l'enceinte de la Mission). Ils étaient habillés en soldats et armés de revolvers de divers calibres ; deux ou trois avaient des fusils. Chez les Joséphines, ils restèrent un

bon quart d'heure, visitèrent chaque maison et chaque chambre, mais ne prirent rien.

Pendant ce temps, quelqu'un qu'il a été impossible de retrouver (probablement un réfugié parti depuis) dut avertir MM. Bertrand et Charny (missionnaires lazaristes français dont il a déjà été question) de ce qui se passait, car on les vit se rendre chez les Joséphines, mais les sentinelles de la porte leur firent signe d'aller vers eux, et les firent rentrer dans une des chambres de la porterie, où ils les enfermèrent avec l'homme compagnon du portier signalé plus haut, et qui a ensuite témoigné lui-même de ce fait. Un peu plus tard, la bande sortit de la cour des Joséphines et se dispersa dans les diverses cours remplies de réfugiés qu'ils pillèrent pendant une heure.

Le portier laissé libre en profita pour se rendre à l'intérieur avertir M. Bertrand qu'il ne savait pas prisonnier dans sa porterie... Ne le trouvant pas, et pour cause, il erra dans la Résidence, n'osant pas retourner chez lui. Vers 5 ou 6 heures, deux de ces individus envahisseurs se seraient rendus dans la chambre de Monseigneur (que sans doute par l'intermédiaire du portier qui les aura rencontrés, ils auront fait appeler, alors qu'il était avec le P. Albéric, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure) et lui auraient demandé de l'argent.

Sur la réponse de Monseigneur qu'il n'en avait pas, ils ouvrirent ses tiroirs, prirent quelques objets, et sans insister se retirèrent. Un peu avant 7 heures, un chrétien vit transférer les PP. Bertrand et Charny dans une chambre voisine, à la porterie encore. Il se rendit alors à l'intérieur de la résidence pour avertir Monseigneur et le trouva au réfectoire où la communauté venait de se rendre pour le repas du soir. Il lui fit son récit, mais Monseigneur ne croyant à rien de grave, dit qu'ils seraient vite relâchés. Il ajouta que les misères étaient à leur fin et qu'on pouvait s'estimer heureux de s'en être tirés à si bon compte, et donna la permission de parler à table ce soir-là : (*Deo Gratias*).

Les réfectoires dans les Missions des Lazaristes ont à peu près la même disposition que chez les Trappistes : table centrale, un peu surélevée, adossée au mur d'une des extrémités de la salle rectangulaire où s'assied le Vicaire Apostolique ; de chaque côté, le long des murs, les tables où prennent place les prêtres, les frères, les séminaristes... selon leur rang. Ordinairement séparés en deux, à gauche de l'Evêque les Européens, à droite les Chinois, au milieu grand espace vide, avec au fond la chaire du lecteur.

C'est donc au milieu des tables, que brusquement, entrée par la porte latérale, alors que le premier plat venait à peine d'être servi, parut la bande tout entière. L'un d'eux qui parlait couramment le chinois (dialecte du Jehol, Nord de Pékin) ordonna à tout le monde de se lever et de rester immobile. Ceux qui l'accompagnaient braquent revolvers et fusils dans toutes les directions. Deux ou trois se dirigent d'abord vers le Fr. Geerts, frère lazariste hollandais, 62 ans, mais voyant Monseigneur à sa table particulière au fond du

réfectoire, ils vont vers lui. Monseigneur leur demande ce qu'ils veulent. Sans répondre, ils lui bandent les yeux, et lui lient les mains derrière le dos. M. Biscopitch, tchécoslovaque, laïque venue de Pékin à Chengting pour la réparation des orgues de la cathédrale, et que le rapide développement des hostilités avait bloqué en cette dernière ville, ancien officier de marine, s'élance bravement au secours de Monseigneur. Il est immédiatement saisi et lié. Tous les autres Européens présents ont ensuite le même sort, c'est-à-dire : M. Ceska, lazariste, 65 ans, originaire de Croatie, ami tout dévoué lui aussi de Notre-Dame de Liesse. C'était lui qui s'occupait des chrétiens de notre village Saint-Benoît, donnait la Mission chaque année à nos ouvriers et régulièrement venait remplir son office de confesseur de nos novices et oblats convers — notre P. Emmanuel qui mangeait au réfectoire de la résidence depuis qu'on avait quitté définitivement Notre-Dame du Refuge — M. Wouters, lazariste hollandais, arrivé depuis à peine un an de Hollande, professeur au grand séminaire, alors réfugié en ville : 28 ans — le Fr. Geerts déjà nommé — le Fr. Vladislav Prinz, 28 ans, venu d'un vicariat voisin, ayant quitté provisoirement ses confrères polonais pour mieux se mettre à l'étude du chinois — enfin M. Biscopitch, le facteur d'orgues.

Les bandes de toile qui servent à bander les yeux des victimes ont été apportées par les envahisseurs, une corde également ; quelques serviettes du réfectoire furent également utilisées.

Les ravisseurs s'étant assurés en éclairant chaque visage avec une torche électrique que tous les otages étaient bien des Européens, les conduisirent hors du réfectoire.

C'est à ce moment que fut aussi saisi par le collet notre Fr. Laurent ; on lui demanda s'il avait de l'argent, sous la menace du revolver on le fit aller à sa chambre, des soldats le suivaient. Arrivés à la porte de sa chambre (qui était aussi celle du P. Emmanuel et du Fr. Guillaume), ils lui dirent de l'ouvrir. (P. Emmanuel, par précaution, l'avait fermé à clef, Fr. Guillaume, à l'intérieur était couché). Je n'ai pas la clef, répondit le frère, c'est un des Européens que vous avez emmenés qui l'a.

Ils laissèrent alors le frère que, sans doute, son habit religieux avait fait prendre un instant pour un Européen. Entre temps, le porte-parole des envahisseurs, sur le point de sortir du réfectoire avait dit aux prêtres chinois terrifiés, qu'ils n'avaient rien à craindre. Près de la porte de sortie, se trouvait le P. Tchao et à côté de lui, le P. Tchai. Arrivé devant eux, il demanda au premier quel était l'Européen qui avait l'argent. Le P. Tchao trop ému ne put répondre. Ce que voyant, le P. Tchai prit la parole pour dire que le P. Procureur (c'est-à-dire M. Bertrand, 32 ans, originaire d'Aurillac dans le Cantal, grand ami lui aussi de Notre-Dame de Liesse, plein à déborder de verve et de bonne humeur, alors enfermé à la porterie, comme il a été raconté tout à l'heure, avec M. Charny, lazariste lui aussi, 55 ans, de Melun) n'était pas là. Le Père alors reçut un soufflet, et l'ordre de sortir avec

les envahisseurs. Dans la cour contigue au réfectoire, les otages furent rangés sur une ligne, et le P. Tchai, sur l'ordre du bandit demanda à chacun qui avait de l'argent chez lui. Le P. Ceska seul dit en avoir un peu dans sa bibliothèque, les autres non. On ordonna au P. Tchai d'aller le prendre, mais celui-ci fit remarquer qu'il lui serait bien difficile de le trouver et qu'il valait mieux y conduire le P. Ceska lui-même. Sans insister, les captifs furent entourés et guidés vers le Sud, c'est-à-dire la porte principale de la résidence. Le P. Tchai suivit, gardé par deux hommes revolver au poing. Il fit remarquer un instant après qu'on avait dépassé les chambres des missionnaires. Non (?) dit un soldat (qui avait donc compris sa parole, du chinois) et comme Monseigneur demandait où il se trouvait (les yeux des captifs restèrent bandés). « Au jardin », dit le même, et on continua.

Arrivés au passage qui est sous une tour portant une horloge, non loin du parc qui sépare la résidence des missionnaires de la porte d'entrée de la mission, le suivant du P. Tchai l'ayant dépassé pour éclairer vers l'avant, celui-ci en profita pour s'échapper dans la cour Ouest et se cacha dans un massif de fleurs. Un peu plus tard, il alla à la cuisine, se déguisa en cuisinier, et se rendit au réfectoire. Ses confrères chinois y étaient toujours debout terrifiés. Un soldat revint peu après et leur dit qu'ils pouvaient s'en aller, qu'on n'en voulait qu'aux Européens. Il en était venu deux autres dix minutes auparavant. Ils avaient demandé où se trouvaient les femmes des Européens, et ordonné au P. Tchang de les conduire chez les Sœurs de Charité. Arrivés à la porte des bâtiments des Sœurs, compris dans l'enceinte de la mission, ils la trouvèrent fermée, les Sœurs dormaient déjà.

Les soldats crient : « Ouvrez ou l'on vous tue ! » Puis, sans trop insister (pourquoi ? Dieu seul le sait, qui voulut miséricordieusement et par un quasi miracle protéger ses fidèles servantes !), s'en retournèrent.

Si ces soldats étaient entrés, mon Dieu, que se serait-il passé ? Une douzaine environ de sœurs européennes eussent été emmenées, et parmi la multitude des réfugiées, entassées dans leur cour, quelle panique, quelle tuerie aussi peut-être !...

CONSUMMATION

Cependant, un autre soldat avait sommé le P. Tchao de le mener à la chambre du P. Procureur. La porte étant fermée à clef, le P. Tchao dut briser un carreau et ouvrir la fenêtre. Le soldat pénétra à l'intérieur et la pilla.

Pendant ce temps, à la porte principale de la mission les sentinelles qui étaient restées postées, firent sortir de la porterie le P. Charny seul, et l'interrogèrent. Ils durent le menacer de mort, car le compagnon du portier (resté enfermé avec M. Bertrand) l'entendit leur répondre : « Quel mal ai-je fait pour que vous me tuez ? » ce qu'entendant, le P. Bertrand se recommanda à la Sainte Vierge et recommanda à son compagnon de prier aussi.

Après une attente assez longue, ils entendirent la bande qui

revenait avec les otages. Quelle heure ? Le témoin ne peut préciser. Nuit noire. C'est tout ce qu'il a pu affirmer. Il fut laissé dans la loge, dont on fit sortir le P. Bertrand. Il entendit celui-ci parler à Monseigneur ; et Monseigneur lui répondre, mais ne comprenant pas le français, il ne sait ce qui fut dit. Soldats, bandits et leurs captifs, franchissant alors le seuil de la mission, disparurent dans les ombres de la nuit !...

Ils laissèrent derrière eux à la résidence encore un Européen !!! le bon vieux P. Albéric, 72 ans et impotent... le salut pour lui fut qu'il mangeait dans sa chambre et donc ne se trouvait pas au réfectoire. Les soldats poussant devant eux le bon Fr. Laurent jusqu'à la chambre du P. Emmanuel, étaient passés devant sa porte, dans sa chambre, il y avait de la lumière... pourquoi n'y entrèrent-ils pas !... La Providence seule le sait !

Peu après le départ des soldats ravisseurs, Fr. Laurent brusquement entre dans sa chambre, souffle la lampe, ferme la porte à clef, et lui annonce, encore tout frémissant, la terrible nouvelle : ils ont emmené Monseigneur, le P. Emmanuel et tous les Européens. Restez ici caché. Puis il repartit près du Fr. Guillaume, laissant le bon père terrifié, qui passa ainsi la nuit sur une chaise, sans oser bouger ! et dans une complète obscurité !

Jour de terreur que le dimanche 10 octobre qui suivit ! Messe, rapidement, à l'aube, déjeuner très frugal ; crainte constante que les soldats ne reviennent le saisir ! Ils revinrent de fait, demandèrent s'il restait des Européens, il fallut cacher le cher père qui de son réduit, les entendait passer tremblant d'effroi ! « Vous les avez tous emmenés, répondit un vieux père chinois, il ne reste plus qu'un vieillard malade. » Ils n'insistèrent pas, grâce à Dieu. Dans la mission, c'était l'épouvante ! Les prêtres chinois terrés dans leur coin, n'osaient pas sortir pour aller manger.

Dans la journée, on décida de mener le P. Albéric chez les Sœurs, où il serait plus en sûreté qu'à la résidence. C'est là qu'il demeura plusieurs jours encore, terré, et toujours craignant d'être pris.

Pourtant, de fait, les soldats qui venaient encore dans la mission paraissent, dès ce moment, s'être désintéressés de nous. Mais qui, en ces moments d'affolement, eût pu être rassuré !

Pauvre P. Albéric... de chez les Sœurs, il dut encore le soir de ce dimanche, conduit par Fr. Laurent et un chrétien, aller donner une absolution à Fr. Guillaume, resté à la résidence, et subitement au plus mal ; il s'assied près de son lit, veut le veiller, mais voilà encore les soldats... il est dix heures du soir... Le Fr. Laurent vite l'emmène encore dans sa cachette, comme on peut, car les jambes du vieux père ne sont plus solides ; on culbute en route, mais enfin on arrive.

Entre temps, les soldats pillent de-ci de-là spécialement la chambre de M. Ceska qui est toute bouleversée !

Vers le matin, le P. Albéric regagna son domicile chez les

Sœurs. Il n'en devait plus sortir que pour revenir à Notre-Dame de Liesse... Et là, il continua de se terrer, tremblant et angoissé.

INQUIETUDE ET MYSTÈRE

Que s'était-il passé en ville ? Un pillage, plus terrible encore que le bombardement qui avait précédé la prise de la ville et qui dura plusieurs jours...

Entre temps, dès le 12 octobre, un père hollandais, M. Ramakers, supérieur du Petit séminaire, resté là-bas, à quelque distance de la ville, put rejoindre la mission, et là, dès son arrivée, quelle stupéfaction d'apprendre la terrible nouvelle ! Lui aussi, dans la cruelle incertitude qui régnait alors, se terra ; les soldats entraient encore presque à volonté dans la mission où la peur générale tenait tous dans une sorte d'engourdissement passif, entravant toute initiative.

L'ordre se faisait de plus en plus au dehors... des démarches furent faites dès lors auprès des japonais pour provoquer une enquête, des recherches... mais en vain !

Le mystère le plus complet continuait cependant de planer sur le sort des prisonniers. Étaient-ils détenus en ville ? Avaient-ils été emmenés au loin ? Qui avait fait le coup ? Dans quel but ? Était-ce une punition de quelque faute supposée ? Une vengeance ? Un acte de brigandage... On n'arrivait pas à une hypothèse plausible.

Les autorités tant japonaises que chinoises, disaient tout ignorer de la chose... et les jours passaient, passaient... la mission restait sous le coup de cette horrible et imprévue tragédie qui l'avait découronnée, mutilée, dévastée... l'honneur de l'Église semblait atteint... les âmes faibles s'étonnaient !

Le calme, cependant se faisait peu à peu au dehors. M. Chanet, missionnaire lazariste du vicariat, français, depuis de longues années en Chine, homme de grande expérience et de sang-froid à toute épreuve, avait pu venir jusqu'à Chengtingtou, du lieu où, dans le vicariat, il était curé. Tout de suite, il remonta les courages ; la peur qui régnait encore à la mission disparut peu à peu, la vie de communauté reprit. Et l'enquête se poursuivit serrée, les démarches se multiplièrent, pressantes, sévères... mais toujours rien, rien !

Entre temps notre Fr. Guillaume, porté en civière, nous était revenu à Liesse, et bientôt le cher P. Albéric, encore tout ému et angoissé, mais que la vie du monastère remonta rapidement. Car à Liesse, depuis que la guerre avait passé et si rapidement passé, depuis que, après deux jours d'office récit à la cave, on avait complètement repris la vie régulière, à peine troublée par les événements ; malgré les innombrables auto-mitrailleuses ou auto-cannons filant sur la voie ferrée (autos munies de doubles roues, les unes pour marcher sur route, les autres pour s'adapter aux rails) appuyant et soutenant l'avance des troupes japonaises, c'était le calme habituel de la vie régulière, à peine troublée par quelques visites quelquefois un peu bruyantes des soldats japonais, ou par le va-et-vient et les conversations des réfugiés et réfugiées qui

dans l'enceinte du monastère, mais à l'écart des bâtiments réguliers, continuaient de demeurer jusqu'à ce que la paix au dehors fût plus assurée encore. Eux aussi finirent bientôt par réintégrer leur demeure... mais de nos chers disparus, aucune nouvelle ! !

A Pékin, à Tientsin, on savait la chose... un communiqué de l'agence Reuter, dès le 24 octobre, avait brusquement annoncé l'enlèvement des missionnaires, en précisant leurs noms. Mais de là-bas à Chengting, ou de Chengting à là-bas, aucune communication possible, il y avait comme une barrière infranchissable, absence complète, étonnante, de courriers et de nouvelles...

On en était toujours réduit à des hypothèses... La plus plausible était que les ravisseurs étaient des bandits mandchous ou coréens, à la solde des Japonais pour le temps de la guerre, et qui, saisissant une occasion inattendue de faire fortune rapidement, avaient saisi les otages, déserté en les emmenant avec eux et n'attendaient plus qu'une occasion propice pour demander une forte rançon... mais même cette hypothèse restait douteuse, car enfin le coup s'était fait plus d'un jour après la prise de la ville... pouvait-on si facilement alors disparaître avec 9 personnes ? Et nous nous lamentions sur le triste sort des captifs, dont 3 étaient des malades, en particulier notre cher P. Emmanuel ! Comment aurait-il pu résister à une captivité prolongée !

Le 2 novembre, après bien des démarches, enfin eut lieu une enquête officielle : 3 officiers de l'armée japonaise, 2 de la gendarmerie, un officier du Mandchou-koue, gouverneur de Chengting, vinrent à la mission enquêter.

Le résultat de leur enquête, publié un peu plus tard, fut que c'étaient des soldats chinois en retraite et en débandade qui avaient fait le coup ! ! ! Mais sur le moment, rien ne s'est dit et le silence, silence de mort, continua à régner sur le sort de nos chers disparus ! On réfléchissait... On cherchait... Les bruits qu'il y en a en Chine à propos de la moindre affaire ! et toujours plus sûrs les uns que les autres !) se multipliaient très divers, des pistes s'ouvraient... Mais rien n'apparaissait !

Le seul espoir était une enquête approfondie, provoquée et poursuivie par le Quartier Général japonais.

Elle vint, cette enquête... mais auparavant, Dieu daigna lui ouvrir manifestement les voies... La vérité apparut toute nue... il n'y avait plus à chercher... ou peut-être à biaiser ! ! Il n'y avait plus qu'à constater l'évidence.

Parmi les racontars qui couraient, il y avait les dires d'un bonze qui avait confié à un chrétien que les pères auraient été brûlés... Où ?... le racontar ne le précisait pas, il aurait sans doute été négligé comme les autres, si, providentiellement, un rapprochement ne s'était fait : le soir du 9, tout près de la mission, au pied d'une grande tour en bois, on avait vu la flamme de grands bûchers illuminant tous les alentours. Rien d'étonnant... L'armée japonaise brûle ses morts, c'est une coutume, une loi !

ATROCE REVELATION

Le 12 novembre, quatre des employés de la mission allèrent visiter les lieux où, au pied de la tour, depuis 6 heures du soir et pendant une partie de la nuit du 9 octobre, l'armée japonaise incinéra ses morts. A moins de dix pas du lieu où furent allumés deux autres bûchers, ils trouvèrent et rapportèrent une calotte maculée de boue et de sang, des débris de franges de ceintures ecclésiastiques, ramassés au bord d'un trou d'obus dans lequel se trouvaient une quantité d'ossements à demi calcinés, parmi lesquels ils trouvèrent encore un chapelet, un couteau et des médailles... La calotte était certainement celle du P. Ceska. C'était assez, hélas, pour renseigner ! Le silence absolu fut ordonné, on écrivit à l'administration de la ville pour qu'elle fasse garder les lieux, et aux autorités militaires japonaises de la ville voisine, pour demander une enquête sur place, et suivie à fond.

Malheureusement, l'administration n'osa prendre aucune mesure. Le silence ne fut pas gardé (les hommes de la mission avaient d'ailleurs été vus par des voisins). Et le 13 au matin, l'endroit n'étant pas gardé, des curieux s'y rendirent et se mirent à fouiller les cendres. Quelques domestiques de la mission, voyant qu'on allait tout bouleverser, émus par le très honorable sentiment d'empêcher la profanation des restes de leurs missionnaires, redemandèrent les objets déjà découverts, et ramassant pieusement les ossements et les cendres, les apportèrent à M. Chaiet... Et c'est sur sa table qu'il me les étala et que je les considérai un à un, lorsque convoqué par lui, j'appris avec émotion la nouvelle si tragique : « Ils ont été brûlés ! » Il y avait là : un longnon calciné et brisé, Monseigneur seul en portait. Un chapelet que le Fr. Laurent avait fait pour P. Emmanuel. Lui-même facilement le reconnut, d'autant plus facilement que le frère, ordinairement remplace la médaille centrale à 3 angles de ses chapelets ce qu'on appelle le cœur du chapelet, par un gros grain traversé de fils métalliques en trois points ; le grain était calciné, les fils restaient. Il y avait encore un étui à lunettes et une paire de ciseaux de poche, très probablement du P. Charny. Un dentier et plusieurs dents aurifiées, Monseigneur, le frère Geerts et le frère Prinz en avaient. Une chaîne en argent avec quatre médailles, dont deux avec inscriptions en langue polonaise, très probablement au frère Prinz. Trois semelles de souliers, deux calcinées, de trois paires différentes, deux certainement faites à la mission (la façon différant totalement de celle du commerce), la troisième au talon de caoutchouc, probablement à M. Biscopatch, ainsi que plusieurs boutons non adaptés aux habits des missionnaires, et à peu près semblables à ceux de ses habits restés dans sa valise. Des boutons de douillettes (marque « Paris ») à Monseigneur ou au P. Ceska. Deux autres chapelets non identifiés. Deux couteaux de poche, dont l'un reconnu pour celui du P. Emmanuel. De nombreuses boucles de ceinture ou de bretelles (M. Biscopatch, seul en portait), des jarretelles, etc... Morceaux d'étoffe de soutane et de flanelle non entière-

naut calcinés, Et nombre d'autres objets ayant dû appartenir à nos morts, ainsi que plusieurs douilles de cartouches (une dizaine de coups de feu, d'après un témoin, furent tirés en cet endroit à 19 heures du soir)...

La triste nouvelle de ces lugubres découvertes fut communiquée à la communauté de Notre-Dame de Liesse, le 13 novembre, au cours de la retraite annuelle ! Tristesse et émotion de tous ! Ici et ailleurs, plusieurs ne pouvaient retenir leurs larmes, en pensant à cette sinistre hécatombe accomplie dans l'ombre et restée si longtemps voilée de mystère, de prêtres, de religieux... et parmi eux d'un dignitaire de l'Eglise... victimes innocentes, que leur seul dévouement aux âmes avait amenées en Chine, et qui s'étaient spontanément enchaînés au lieu où le devoir les appelait, alors que tous ne pensaient qu'à une chose : fuir, fuir... Dès ce jour, nous commençâmes à dire les messes requises pour notre cher P. Emmanuel, sans oublier les autres morts.

ENQUÊTE OFFICIELLE

Et cependant le silence continuait... rien ne se faisait... lorsque le 17 novembre arriva à Chengtingfou le commandant Yokoyama, délégué de G. Q. G. japonais, et du ministre de la guerre lui-même pour traiter cette affaire. Il se montra très droit. Parlant bien français (il est ancien élève des Marianites) rondement il mena l'enquête. Elle était facile, ici du moins : Après la narration que M. Chanet lui fit des faits et l'énoncé des preuves, il n'insista pas... Il se déclara très peiné de cet incident, qu'il n'arrivait pas à s'expliquer sinon par un épouvantable malentendu causé par l'ignorance même des officiers japonais de ce que sont les missions et les missionnaires. L'armée japonaise était en cause (les faits le démontraient à l'évidence, il ne pouvait plus du tout être question, comme on avait pu le supposer, et comme hélas, la nouvelle s'en était trop vite répandue jusqu'en France, de soldats chinois en retraite, ou de brigands, soldats d'un instant et désertant avec leurs otages), donc l'armée japonaise réparerait !

Le commandant pria M. Chanet de ne pas élargir l'affaire, en ces temps surtout où les relations entre pays sont difficiles à traiter, et d'arranger l'affaire entre eux, pour le bien de tous... On lui proposa d'entrer dans ses vues, autant que cela serait possible, et un projet de réparation à soumettre au G. Q. G. et aux autorités diplomatiques, spécialement à l'Ambassade de France, protectrice des missions, fut établi.

1° Recherche et punition des coupables ;

2° Excuses officielles (lettre ou visite) à l'Ambassade de France et aux représentants des autres pays intéressés ;

3° Excuses officielles au Souverain Pontife ;

4° Indemnité pour toutes pertes subies par la mission ;

5° Monument commémoratif élevé à la porte de la mission avec inscription de ce genre : « *In memoriam victimarum, die 9 octobris mortuorum... vitam suam posuerunt pro ovibus suis, A Deo misericordem receperunt.* »

Avec le commandant Yokoyama, étaient venus Mgr de Vienne, évêque, vicaire apostolique de Tien-tsin, un prêtre chinois, le P. Tayachi, ancien élève de la Propagande, parlant lui aussi très bien le français, enfin un photographe de l'armée qui prit nombre de vues en confirmation de ce que révélait l'enquête. Mgr de Vienne daigna dès le surlendemain de son arrivée, et malgré le mauvais temps, venir nous honorer de sa visite, tous savent qu'à sa réputation de sainteté, il ajoute une affection spéciale pour les Trappistes qui lui doivent beaucoup, et se plaisent à le considérer comme un père et un ami.

Dans une courte allocution aux religieux assemblés au chapitre, Monseigneur, encore tout ému de ce qu'il venait d'apprendre (à Tien-tsin comme à Pékin, on ignorait encore les tristes découvertes ne laissant plus de doute sur le sort de ceux que l'on ne croyait que captifs), se plut à évoquer devant nous les disciples d'Emmaüs et ce qu'était la mentalité de ceux qui avaient mis toute leur confiance en celui dont la mort récente les laissait abattus et désespérés. Après la mort, la résurrection... Ainsi en est-il dans nos vies intimes qui sans cesse renouvellent le mystère du Christ, ainsi en est-il aussi dans la vie de l'Eglise. Là où on la croyait écrasée, anéantie, déshonorée... elle connaît souvent ensuite des heures de gloire et de prospérité. Les réparations japonaises étaient déjà un gage de relèvement... La Providence n'abandonne jamais ceux qui se confient en Elle, lors même de la rude épreuve qui atteint les missions de Chine actuellement, que de traits on pourrait citer, manifestant l'intervention de la Toute-Puissance miséricordieuse...

SOLENNELLE REPARATION

Dès le lundi 22 novembre, une émouvante cérémonie de réparation eut lieu à Chengtingfou, à 10 heures du matin, en la cathédrale ; cet office avait été demandé par le commandant Yokoyama lui-même. Grand'messe solennelle des défunts, à l'intention de Monseigneur et de ses compagnons. L'officiant fut Monseigneur de Vienne lui-même, l'abbé Tayachi était prêtre assistant. Le généralissime de l'armée japonaise en Chine du Nord envoya un télégramme qui fut lu à la cathédrale au commencement de la cérémonie. Il portait : « A la mission catholique de Chengtingfou ; offre mes sentiments de profonde condoléance. Généralissime de l'armée japonaise. 21. 11. 1937. »

Au premier rang de la nombreuse assistance, se trouvait le colonel Kobavashi, représentant de l'armée japonaise ; le colonel Yamaki, commandant des forces de Chengtingfou ; le commandant Yokoyama ; d'autres officiers japonais ; M. Ou, président du comité de maintien de la paix (on appelle ainsi le service administratif institué par l'armée japonaise dans les villes conquises, qui doit immédiatement pourvoir au bon ordre du pays ; il est ordinairement constitué de chinois avec con-

seillers japonais) ; d'autres officiers et fonctionnaires japonais et chinois.

Le Révérend Spica, pasteur de la mission suédoise avait tenu en ce jour à donner à la mission le témoignage de sa chrétienne sympathie... Il y avait aussi le supérieur des bonzes de la grande pagode. De nombreux notables, commerçants, anciens réfugiés de la mission pendant la guerre, mêlés aux chrétiens qui remplissaient la nef, venus manifester leur gratitude pour ceux qui, disaient-ils, « avaient donné leur vie pour eux. »

Le catafalque, dressé au milieu de la cathédrale et surmonté des insignes pontificaux de Mgr Schraven, disparaissait sous les fleurs apportées par les chrétiens, et les assistants, et aux piliers de la nef, pendaient de nombreuses inscriptions en l'honneur des morts vénérés. Quatre d'entre elles manifestaient la sympathie douloureuse de l'armée japonaise. Celle du G. Q. G. disait : « Aux âmes héroïques qui sont retournées à la patrie du ciel, douloureuses condoléances. »

Plus tard, pour que ne puisse se renouveler pareil tragique malentendu, le commandant Yokoyama fit à tous les officiers présents une longue conférence sur l'Eglise catholique et les missionnaires.

Quelle fut la cause du massacre de Monseigneur et de ses compagnons ? L'enquête le révélera peut-être. Pour le moment, il reste sur ce point un profond mystère. Le commandant Yokoyama en est lui-même réduit à des hypothèses. Acte de barbarie des troupes d'avant, composées de Coréens ou de Mandchous, semblables à ce qu'étaient nos nettoyeurs de tranchées ? Terrible méprise qui a fait prendre, peut-être sur une rumeur fausse et vite propagée, nos missionnaires pour des espions ? Ou encore les a fait considérer comme des adjudants de l'armée chinoise avant sa retraite ? N'a-t-on pas essayé de voir une confirmation de cette dernière hypothèse dans des tranchées et meurtrières préparées par les Chinois à l'intérieur du Petit séminaire, à quelque distance de la ville ! Le commandant Yokoyama s'y transporta, prit de nombreuses photos. Mais puisque les bâtiments avaient été abandonnés par les pères et les séminaristes avant l'arrivée des Japonais, l'hypothèse reste invraisemblable...

Peu importe, d'ailleurs, qu'on découvre ou non la cause, que les coupables soient ou non châtiés, les deux faits restent : l'un, terrible dans son brutal réalisme : le massacre de 9 Européens dont l'évêque et 7 prêtres ou religieux, emmenés, tués, brûlés... l'autre plus consolant : la réparation officielle de l'armée japonaise, l'honneur de l'Eglise et de notre sainte religion réaffirmé publiquement et solennellement.

Je vous prie encore d'excuser ces notes rédigées ou copiées très rapidement. Je n'ai voulu que vous mettre au courant, sans chercher aucunement à faire œuvre littéraire. Je vous avoue même ne m'être qu'imparfaitement relu, et n'avoir pas fait de brouillon. Un père de Chengtingfou va partir pour Pékin, il emportera mes lettres, je n'ai pas le temps de faire mieux...

LES ÉVÉNEMENTS D'OCTOBRE A TCHENGTINGFOU

Journal des Filles de la Charité de la Maison des Saints-Anges

Chengting, 9 octobre 1937.

Depuis plusieurs jours, nous entendions le canon au loin et nous savions que la ville se préparait à une vigoureuse défense. Les réfugiés ne cessaient d'arriver, nous en avons compté 1.600, mais au dernier moment ce chiffre a été doublé. C'est jeudi 7 octobre, vers 5 heures après-midi que le bombardement a commencé avec une force effrayante : nous nous trouvions entre deux feux, les obus sifflaient au-dessus de nos têtes et s'abattaient tout autour de nous. Vers 7 h. 1/2 un obus est tombé sur la véranda de l'école et en a renversé une bonne partie, brisant, portes, fenêtres et carreaux des classes et dortoirs y attendant, renversant aussi des pans de mur. Alors, ce fut une panique parmi tous ces pauvres gens, il n'y eut alors que trois personnes légèrement blessées. 8 heures : apaisée. Pendant la nuit, on entendait le canon au loin.

*

* *

8 octobre. — A 7 heures, le matin, tout a recommencé de plus belle jusqu'à 8 heures du soir ; on aurait dit que nous étions le point de mire, tellement nous recevions d'obus. Au commencement de notre dîner, un obus est tombé tout à côté du réfectoire, brisant les carreaux de la fenêtre, près de la lectrice ; notre sœur Claire en a été couverte, sans être nullement blessée. Heureusement, nous en avons été quittes pour la peur et nous sommes toutes sauvées à la chapelle, que nous n'avons guère quittée de la journée. C'est alors que de très gros obus sont tombés : l'un sur la petite maison longeant le corridor, derrière la chapelle des Enfants de Marie et a tué une femme, deux enfants et blessé une autre femme (ce sont les seules victimes au milieu de plusieurs milliers de réfugiés que nous avions) ; un autre obus est tombé sur la grande maison des enfants dont on venait de terminer l'étage ; deux grandes travées ont été entièrement effondrées. Il n'y avait personne, heureusement ; dès la veille nous avions réuni et serré les enfants effrayés, toutes ensemble, dans leurs anciens bâtiments déjà donnés aux petites. Pour vous donner une idée de la grosseur des projectiles reçus (dont nos cours sont pleines de débris) nous avons trouvé une partie d'une grosse vis pesant 1 k. 900, d'autres 500 et 600 gr. et même 3.650 gr., le tout pèse 150 livres et on en trouvera encore.

Vers 3 heures du matin, 9 octobre, le canon recommençait ; c'est pourquoi dès 4 h. 1/2, quelques prêtres sont venus et

librer leur messe dans nos deux chapelles, car bien que la cathédrale ait peu souffert, néanmoins il est tombé un petit obus qui n'a pas éclaté ; on attend pour le retirer avec précaution. A 8 heures, on nous annonçait la victoire japonaise, la reddition de la ville et le retrait des troupes chinoises vers le sud. Quand les Japonais entrèrent dans la ville, tout le peuple fut effrayé, les hommes passaient par-dessus les murs et venaient se réfugier devant la cathédrale. Que de ruines nous aurons à réparer !... presque tous les bâtiments ont reçu quelque chose. (Nous avons compté 814 éclats d'obus !).

A 5 heures du soir, les autorités japonaises, après avoir été saluées et invitées par les notables de la ville, sont venues à la résidence de Monseigneur qui, ensuite, les a accompagnées voir notre maison. Le chef, voyant toutes nos enfants réunies et priant à la chapelle, leur a dit en un mauvais, mais compréhensible langage chinois, de n'avoir plus peur, que la guerre était finie, etc., etc... De là, lui et sa suite ont fait un tour dans la maison et se sont rendus à l'hôpital où ils tenaient à voir les quelques soldats chinois blessés que nous y avions. Ce chef japonais a paru bienveillant avec eux, leur promettant d'envoyer le docteur de l'armée, le lendemain, pour les panser.

Lundi 11 octobre. — Après le terrible bombardement que nous avons eu, nous pensions être à la fin de nos tribulations. Hélas ! elles s'aggravaient, au contraire. Samedi dernier, vers 8 h. 1/2 du soir, 4 soldats armés viennent frapper à la porte donnant sur le chemin de la cathédrale, ordonnant d'ouvrir sous prétexte de chercher s'il y avait des armes cachées. Ma Sœur Anne-Marie répond que l'on n'ouvre pas le soir, qu'il n'y a que des femmes de ce côté, par conséquent pas d'arme ; l'un d'eux lui braque, par le judas, son revolver sur la figure, menaçant de la tuer si elle n'ouvrait pas. Elle s'est reculée et est venue m'avertir ; nous nous sommes, alors, toutes réfugiées à la chapelle et y sommes restées jusqu'à 11 heures ; les brigands après avoir longtemps frappé, étaient partis vers 10 h. 1/2. C'est un vrai miracle de protection de la Sainte Vierge que nous ayons été préservées, comme vous allez le voir : nous allâmes donc nous coucher, non sans inquiétude, car on venait de nous dire qu'on avait vu deux prêtres, sortis à la tombée de la nuit, entre quatre soldats armés. Le lendemain dimanche, 3 h. 1/2 passe sans que le prêtre vienne pour la sainte messe ; il arrive enfin à 6 heures et nous raconte, tout tremblant encore, que la veille au soir, à 7 heures, lorsque Monseigneur et ces Messieurs venaient d'arriver au réfectoire, une douzaine de soldats armés étaient entrés brusquement et braquant leur fusil sur Monseigneur et chacun des prêtres, leur défendirent de bouger, et prenant les servantes les déchirèrent en deux, une moitié pour bander les yeux, l'autre pour attacher les mains derrière le dos, commençant par Monseigneur et ensuite chacun des prêtres et frères européens, puis ils les ont enchaînés, les faisant mar-

cher sans que nous puissions savoir où. C'était M. Charny, supérieur et M. Bertrand, procureur, qu'ils avaient emmenés les deux premiers. Avant d'emmener leurs victimes qui sont : Monseigneur, M. Charny, M. Ceska, M. Bertrand, M. Vouters, le Père Emmanuel, trappiste, un Frère hollandais et un autre polonais ainsi qu'un laïc hongrois, venu en juin pour réparer les orgues et qui n'avait pu repartir à Pékin, faute de train. Donc, avant d'emmener leurs victimes qui avaient déjà les yeux bandés, ils demandèrent au prêtre chinois, lequel de ces Messieurs tenait l'argent ; celui-ci ayant répondu qu'il ne savait pas, ils le frappèrent brutalement ; alors M. Ceska dit au Prêtre de nommer M. Bertrand, mais M. Bertrand, emmené d'abord ne se trouvait pas là ; les brigands se firent conduire à sa chambre, cassèrent les carreaux et entrèrent par la fenêtre, ouvrirent les tiroirs et prirent l'argent qu'ils y trouvèrent (peu, il me semble), car le Procureur étant absent et ayant ses clés sur lui, ils ne purent ouvrir le coffre-fort, heureusement ! C'est après cet exploit que 4 d'entre eux étaient venus frapper à notre porte. Et la protection de la Sainte Vierge est encore plus palpable, car nous avons appris qu'ils avaient amené avec eux le bon M. Tchang qui vient chaque matin nous dire la sainte messe, afin de leur montrer le chemin et de se faire ouvrir la porte. Ayant 4 fusils tournés vers lui, ce pauvre prêtre, plus mort que vif et sans trop savoir ce qu'il faisait, comme il nous l'a dit plus tard, les avait conduits vers nous et peu après s'était enfui ; si nous l'avions vu, peut-être aurions-nous ouvert à cause de lui. Le lendemain dimanche, nous avons été dans des craintes continuelles, pensant à tout instant qu'on allait venir nous prendre. Ce même jour, le chef japonais demanda à voir tous nos réfugiés, voulant les rassembler devant la cathédrale pour leur parler. Les pauvres femmes n'osaient sortir, elles sont plusieurs milliers, remplissant tous les espaces vides de notre grande maison. Nous avons fini par en convaincre quelques centaines à y aller, et ce chef les a assurées que dans quelques jours l'ordre serait complètement rétabli, qu'elles pourraient retourner en paix dans leur maison. A 1 heure, la canonade a repris plus fort encore ; nous l'entendions d'autant plus que le canon était placé à la pagode derrière la résidence de Monseigneur ; les Japonais tiraient sur l'armée chinoise dont une partie avait repassé le grand fleuve et tirait sur nous. Je ne pense pas que l'on puisse être plus près que nous l'étions, à chaque coup toutes les maisons tremblaient, c'était assourdissant. Dans quelles alarmes nous sommes continuellement, notre seul appui et réconfort est dans la prière. Tous nos réfugiés, chrétiens et païens prient avec nous. Le bon Père Trappiste, âgé et infirme, qui a échappé aux mains des brigands est arrivé ce matin, lundi 11, chez nous, à 4 h. 1/2 demandant l'hospitalité. Ce bon Père était venu la semaine précédente avec le Père Emmanuel, malade, un séminariste malade et un frère ; il avait été convenu entre le Père abbé et Monseigneur qu'au moment dangereux de la bataille, tous les Pères Trappistes seraient venus à la Ré-

sidence ; heureusement qu'ils n'ont pu venir ; le nombre des captifs aurait été plus grand encore. Impossible toujours d'avoir de leurs nouvelles.

*
* *

Mardi 12. — A cause des scènes horribles qui se passent au dehors, chaque jour et à tout moment, de nouvelles réfugiées arrivent, si bien qu'on ne peut, qu'avec peine, nourrir tout ce monde ; les cinq ou six cuisines de la maison fonctionnent toute la journée et l'on doit rationner ces pauvres gens, ainsi que tout notre personnel. C'est pitié de voir les figures amaigries des femmes, les grands yeux affamés des enfants. Nous faisons autant que possible, un service d'ordre : des messieurs de la ville, réfugiés à l'école des garçons viennent aider et donnent à chacun un papier qu'il doit rendre en recevant sa tasse de millet ou de sorgho, pendant que nos Sœurs font la distribution deux fois par jour. Il ne faudrait pas que cela durât trop longtemps, autrement il y aura des morts de faim certainement.

*
* *

13 octobre. — Je ne me trompais pas en disant que nous étions le point de mire du combat. M. Ramakers, absent de la Résidence, le samedi soir et échappé ainsi à la captivité, est venu nous voir hier ; il nous a raconté qu'il avait appris qu'on accusait les missionnaires d'avoir des soldats chinois et même de la cavalerie chez eux. Tout est faux ; mais c'est ce qui a fait que canons et avions nous ont si bien servis. Il paraîtrait même que ce que nous avons eu est peu à côté de ce que nous devions avoir ; et les Japonais ont été étonnés, paraît-il, de voir encore tant de gens en vie. Cependant on évalue à 2.000 au moins, les pauvres gens, hommes ou femmes, massacrés sauvagement, les premiers jours de l'occupation de la ville. Les notables de la ville ont déjà demandé au Chef la libération de nos pauvres captifs ; ils ont peu d'espoir, car on commence, paraît-il, à voir la fausseté des accusations portées contre eux. Ce matin, on est venu prévenir les réfugiés de rentrer chez eux, l'ordre, assure-t-on, règne au dehors ; mais la plupart craignent encore. Nous faisons ce que nous pouvons pour les convaincre qu'il n'y a plus de danger. Si ces pauvres gens montrent de la défiance et ne partent pas, ce ne serait pas bien pour nous ; les premiers jours de l'occupation, beaucoup ont été tués, dehors, pour avoir montré de la frayeur en les voyant arriver.

*
* *

14 octobre. — Hier, les Messieurs du Comité de la ville ont fait transporter 200 sacs de farine (laissés par les soldats chinois) pour aider à nourrir les réfugiés. On a fait les « mouo-mouo » (petits pains), et on en a distribué un à chacun des réfugiés pauvres ; car il y aussi des habitants de la ville qui reçoivent leur nourriture de leurs parents ou domestiques restés chez eux. Mais quelle police il a fallu faire :

cela a duré plus de deux heures et en deux endroits à la fois, on donnait en même temps une tasse de millet. Aujourd'hui, chacun recevra un « mouo-mouo » le matin et un l'après-midi avec du millet clair, juste de quoi ne pas mourir de faim, car le grain diminue et nos enfants et tout notre personnel ne mangent que deux fois par jour ; souvent nos petites pleurent en réclamant à manger ; elles ne peuvent pas comprendre pourquoi on agit ainsi. Nous faisons tuer nos bêtes au fur et à mesure. A la Résidence, les prêtres chinois n'ont presque rien à manger, sinon le millet des pauvres et en très petite quantité ; toutes leurs provisions ont été pillées. Ceux qui disent la sainte messe chez nous et M. Ramakers viennent manger à tour de rôle avec le bon Père trappiste. Ce matin, nous avons envoyé à ces bons prêtres, deux œufs de cane salés et une boîte de gâteaux chinois qu'on nous avait donnée. Les rues ne sont pas encore très sûres et les pauvres femmes et les jeunes filles n'osent toujours pas sortir. On nous demande de recevoir de ces grandes jeunes filles de 17 et 18 ans, même de bonnes familles palennes, comme Sainte-Enfance, pour qu'elles ne soient pas exposées. Quelle triste chose que la guerre. Toujours sans nouvelles de nos pauvres captifs !... J'ai voulu faire partir une carte postale et on dit qu'il faut attendre deux ou trois jours avant l'ouverture de la poste. Impossible donc de donner des nouvelles.

16 octobre. — Hier matin, M. Ramakers a fait des démarches pour obtenir un laissez-passer : son intention était d'aller à Tsiatchow voir M. Chanet, l'avertir, et de là, aller à Paoting et à Péking pour avertir le ministre. On a refusé, disant qu'on ne donnait de laissez-passer qu'aux Chinois chargés des affaires de la ville. Au dehors, les atrocités et horreurs ont continué la nuit et toute la matinée. Vers 5 heures du soir, on est venu nous annoncer que la guerre était finie, les accords signés : cinq provinces dont le Hopeh, formeraient un Etat indépendant. On a fait afficher dans les rues la défense aux soldats d'entrer dans les maisons ; néanmoins les réfugiés hésitent encore à partir, surtout les jeunes filles et femmes toujours exposées. Le bon Père Albéric se propose de partir, ne soupirant qu'à rentrer dans son monastère qui n'a pas beaucoup souffert.

17 octobre. — Fausse nouvelle, que celle de la paix donnée hier. Nous avons encore entendu le canon au loin et de nombreux avions chargés sont encore passés au-dessus de nos têtes, ce matin ; tous partent vers le sud-ouest. Du reste, on apprend qu'on s'est battu très fort hier après-midi vers Yunche. Toujours sans aucune nouvelle de nos pauvres captifs ; il commence à faire très frais le matin et le soir ; ils ne sont pas très couverts car le samedi qu'on les a emmenés, il faisait plutôt chaud. Le bon Père Albéric n'a pu obtenir l'autorisation de rentrer dans son monastère.

19 octobre. — Hier, M. Ramakers a obtenu de faire rentrer les séminaristes au Pétang (il paraît que le séminaire a été très endommagé). On lui a donné deux soldats pour qu'il

puisse sortir de la ville en sûreté. Les avions continuent d'aller et venir, nombreux ; ils passent au-dessus de nos têtes et vont vers l'ouest et le sud-ouest. Ce n'est pas encore la paix, et les réfugiées n'osent partir. Nous sommes toujours sans nouvelles ; la poste ne marche pas, bien qu'on en ait annoncé l'ouverture la semaine dernière.

20 octobre. — On se croirait sous le règne de la terreur tant les difficultés augmentent chaque jour. Les notables de la ville, qui sont en communication constante avec le Chef japonais, disent qu'ils sont comme dans un enfer, tellement ils sont tracassés. Hier encore, on a tué une femme dans la ville. On évalue à plus de 2.000 les civils tués sauvagement dans la ville et les alentours.

23 octobre. — Encore une journée d'émotion, hier. Dans l'après-midi, on vint nous dire qu'il fallait absolument renvoyer toutes nos réfugiées, on leur laissait jusqu'à 7 heures du soir pour vider la maison. Les notables de la ville ont averti chaque groupement, ajoutant que les soldats viendraient eux-mêmes faire partir celles qui, à cette heure-là, resteraient encore. Que de femmes et de jeunes filles se sont jetées à nos pieds, nous suppliant de les sauver, toutes craignaient un guet-apens ; nous-mêmes n'étions guère plus rassurées, on nous avait dit plusieurs fois que c'était grâce à nos milliers de réfugiées que nous n'avions pas été pillées. A ce moment, M. Chanet est arrivé à Tingchow et nous a rassurées sur l'intention de cet ordre qui n'avait pour but que de faire reprendre à la ville sa vie normale. Ce matin, c'est le calme et il paraît qu'il en est de même au dehors. Dieu soit béni ! mais Monseigneur et les autres missionnaires ou frères, où sont-ils ?... Dans quelles angoisses nous sommes !... Dès que M. Chanet l'a appris, il a essayé d'aller à Pékin, on lui a refusé un passeport ; il a envoyé un postier chrétien et fidèle pour avertir Monseigneur Montaigne, il fait tout ce qu'il peut, voilà déjà quinze jours.

25 octobre. — Hier, 24, M. Chanet a fait rouvrir la cathédrale, fermée depuis le 9. Il y a eu messe basse à 7 heures ; et l'après-midi, salut du Saint-Sacrement ; on a de nouveau sonné les cloches, muettes depuis le 8. Il nous reste maintenant près de 200 catéchumènes dont la moitié sont des jeunes filles de la ville, la plupart de bonnes familles païennes, elles occupent le bâtiment de l'école et étudient avec ardeur le catéchisme ; les autres jeunes filles des campagnes sont au petit catéchuménat et les femmes au grand catéchuménat. Espérons que toutes persévéreront dans les bonnes dispositions qu'elles ont actuellement et deviendront de ferventes chrétiennes. Nous continuons de prier avec ferveur, ainsi que nos enfants qui se succèdent toute la journée à la chapelle, pendant que les soldats japonais cherchent nos pauvres captifs, après l'enquête qu'ils ont venue faire le 2 novembre auprès de M. Chanet.

AMÉRIQUE

LIMA

*Lettre de Sœur Espié de l'hôpital militaire Saint-Barthé-
lémy à la T. H. M. Chaplain.*

Lima, 24 décembre 1937

...Les 25-26-27 et 28 novembre nous avons eu à Lima, Ma Très Honorée Mère, de très belles fêtes en l'honneur du deuxième centenaire de la canonisation de Saint Vincent (1). Mgr l'Archevêque a voulu leur donner le plus de splendeur possible. Le triduum a eu lieu dans l'église Sainte-Thérèse. Parmi les nombreux assistants, on remarquait surtout les Dames de la Charité et les Messieurs des Conférences de Saint Vincent de Paul. Les sermons dont les sujets furent choisis par l'Archevêque lui-même : Saint Vincent et l'ouvrier ; Saint Vincent et le Pauvre ; Saint Vincent et l'assistance sociale, ont été un hymne tout à la gloire de notre Bienheureux Père.

Le dimanche 28 fut la grande solennité à la cathédrale. Monseigneur pontifiait, non en ornements violets comme l'aurait peut-être exigé la Liturgie, mais en ornements blancs, parce que la messe qu'il célébrait était une messe d'actions de grâces pour tous les bienfaits dont Saint Vincent avait comblé le Pérou, par l'intermédiaire de ses enfants. Le panégyrique à la cathédrale a été prononcé par Mgr Berroa, prêtre tout dévoué à notre famille ; il a parlé avec tout son cœur de notre Bienheureux Père, qui est aussi son père, car depuis de longues années il est affilié à la Congrégation de la Mission.

La cathédrale était remplie de monde : on remarquait en particulier, le Chargé d'Affaires du Saint-Siège, (le Nonce étant absent du Pérou), M. le Ministre du Culte, M. le Ministre des Affaires Etrangères, M. le Ministre de France.

Le soir, une Assemblée générale réunissait dans une grande salle du Collège des Pères Jésuites, sous la présidence de l'Archevêque, Dames de la Charité, Messieurs des Conférences de Saint Vincent de Paul, bon nombre de Filles de la Charité ; missionnaires lazaristes ; prêtres séculiers ; religieux de tous ordres, etc. On fit lecture de plusieurs comptes-rendus des œuvres Vincentiennes au Pérou ; M. Arenas Loayza, éminent professeur à l'Université Catholique de Lima, nous parla pen-

1. De ces fêtes a été imprimé un compte rendu de 64 pages (12 x 17 cm.) : *Relacion de las imponentes ceremonias religiosas y academicas conmemorativas del segundo centenario de la canonizacion de san Vicente de Paul, celebradas en Lima, capital de la República del Perú.*

dant plus de trois-quarts d'heure de Saint Vincent de Paul et de ses œuvres ; il le fit avec une onction qui charma tout le monde.

Mgr l'Archevêque exprima le désir de voir les œuvres de Saint Vincent se multiplier au Pérou et devenir de plus en plus prospères grâce à une grande union qui doit exister entre les membres des différentes Sociétés qui portent le nom de Saint Vincent. Son Excellence eut un mot de très paternelle bienveillance pour « *les Louise de Marillac* », « *Rayons de soleil de la vieillesse abandonnée* », et il ajouta qu'il serait très heureux le jour où on lui dira que les jeunes des Conférences sont « *les petits-fils des pauvres vieux grands-pères*. »

Enfin Monseigneur termina par un dernier souhait, celui de voir les Dames de la Charité s'occuper des vocations sacerdotales : « je veux voir, dit-il, Saint Vincent et Saint Turribius, se donner dans notre cher Séminaire, un baiser fraternel. »

L'Assemblée qui avait commencé à 5 heures, se termina sur les 7 heures 1/2. Tout le monde se retira, et charmé de ce qu'on avait entendu dire de Saint Vincent, et décidé à continuer avec une nouvelle ferveur ces œuvres de Charité dont il est l'inspirateur, et qu'avait déjà pratiquées, du vivant même de Saint Vincent, la chère Sainte nationale, Sainte Rose de Lima.

J'ai l'honneur d'être, Ma Très Honorée Mère, votre très humble et obéissante fille.

Sœur ESPIR

ACTES DU SAINT-SIÈGE

PIUS EPSCOPUS SERVUS SERVORUM DEI

Venerabili Fratri Joanni-Baptistae Wang, Congregationis Missionis Presbytero, electo Vicario Apostolico de Ankwo in Sinis et Episcopo Titulari Lamiano, salutem et Apostolicam benedictionem. Commissum humilitati Nostrae ab aeterno Pastorum Principe supremi apostolatus officium, quo universo christiano orbi praesidemus, onus Nobis imponit diligentissime curandi, ut Ecclesiis omnibus, iis potissimum, quae in partibus infidelium exstantes ac nondum in dioeceses constitutae, potioribus quodammodo vigilantis indigeant Pastoris curis, tales praeficiantur Antistites, qui sibi creditum dominicum gregem salubriter pascere, regere et gubernare sciant ac valeant. Quo vero utilius ac salubrius Antistites isti munus possint obire suum, haud dubie valde prodest, si episcopali ipsi sint caractere et dignitate exornati ; quibus propterea solet

Apostolica Sedes aliquem ex illarum Ecclesiarum conferre titulis, quae virtutum splendore et religionis prosperitate olim flourerunt, etsi modo temporum vicissitudine et injuria pristinam amiserint fulgentem gloriam. Quum itaque Vicariatus Apostolicus de Ankwo in Sinis, per renunciationem venerabilis Fratris Melchioris Souen, Episcopi titularis Esbonitani, a Nobis rabilium Fratrum Nostrorum S. R. E. Cardinalium S. Congregationi de Propaganda Fide praepositorum consilio, Te, pastoralibus ad id munus obeundum, uti Nobis relatum est, omnibus requisitis dotibus instructum, ad Vicariatum ipsum suprema Nostra auctoritate eligimus eique Vicarium Apostolicum praeficimus et constituimus cum omnibus potestatibus et facultatibus, nec non oneribus et obligationibus pastoralibus huic officio adnexis. Te insuper de ipsorum Cardinalium consilio, caractere et dignitate episcopali insignire volentes, ad titularem Ecclesiam Episcopalem Lamianam, metropolitanae Ecclesiae Larissensi in Thessalia Prima suffraganeam, per venerabilis Fratris Joseph Joannis Amati Moussaron Episcopi ad Cathedralem Ecclesiam Cadurcensem translationem modo vacantem, Te eadem Nostra apostolica auctoritate eligimus ejusque Tibi titulum conferimus cum omnibus pariter juribus et privilegiis, oneribus et obligationibus sublimi huic dignitati inhaerentibus. Volumus autem ut, ceteris quoque impletis de jure servandis, antequam episcopalem consecrationem recipias et Vicariatus Tibi crediti canonicam capias possessionem, in manibus alicujus, qui malueris, catholici Antistitis, gratiam et communionem cum Apostolica Sede habentis, fidei catholicae professionem et praescripta juramenta juxta statutas formulas emittere harumque exemplaria, Tui dictique Antistitis subscriptione ac sigillo munita, ad Sacram Congregationem de Propaganda Fide quantocius transmittere omnino tenearis. In tuam insuper majorem commoditatem prospicientes, Tibi indulgemus ut extra Urbem libere et licite Episcopus consecrari queas a quolibet catholico Antistite, gratiam et communionem Sedis Apostolicae habente, assistentibus ei, si in dissita regione ista consecrationem recepturus sis, duobus Presbyteris in ecclesiastica dignitate vel officio constitutis, dummodo vero deficient duo alii catholici Episcopi, eandem gratiam et communionem cum Apostolica Sede et ipsi habentes, qui Episcopo consecranti assistere possint. Cui propterea consecrationem ipsam Tibi impertiendi munus ac mandatum per easdem praesentes Litteras committimus. Stricte vero praecipimus ut, nisi prius quae, supra diximus fidei professionem ac juramenta emiseric, nec Tu consecrationem ipsam recipere audeas, nec eam Tibi impertiator Antistes a Te electus, sub poenis, si huic Nostro praecepto contraveneris, jure statutis.

Firmam autem spem fiduciamque concipimus fore, ut, dextera Domini Tibi assistente propitia, Vicariatus Apostolicus de Ankwo in Sinis per tuam pastorem industriam et studium fructuosum regatur utiliter et majora in dies in spiritualibus ac temporalibus incrementa suscipiat; quo magis magisque Christi regnum in regione illa dilatetur.

Datum ex Arce Gandulphi, anno Domini millesimo nongen-

tesimo trigesimo septimo, die prima mensis Julii, Pontificatus Nostri anno sexto decimo. H. L.

Fr. Thomas Pius O. P. Card. BOGGIANI, *cancellarius S.R.E.*

Can Alfridus LIBERATI, *Canc. Apost. Adjutor a studiis.*

Carolus RESPICHI, *Prot. Aplicus.* — Franciscus Hannibal FERRETTI, *Prot. Apl.*

Expedita die vigesima secunda Octobris Anno sextodecimo.

Alfridus Marini PLUMBATOR

Reg. in Canc. Ap. : Vol. LVIII, N° 7. Aloisius TRUSSARDI,

Angelus PERICOLI, *Script. Aplicus.*

PIUS EPISCOPUS SERVUS SERVORUM DEI

Dilecto Filio Joseph Descuffi, Congregationis Missionis Presbytero, electo Archiepiscopo Smyrnensi, salutem et apostolicam benedictionem.

Commissum humilitati Nostrae ab aeterno Pastorum Principe supremi apostolatus officium, quo universo christiano orbi praesidemus, onus Nobis imponit diligentissime curandi ut Ecclesiis omnibus tales praeficiantur Antistites, qui sibi creditum dominicum gregem salubriter pascere, regere et gubernare sciant et valeant. Cum itaque metropolitana Ecclesia Smyrnensis per venerabilis Fratri Eduardi Tonna Archiepiscopi renunciationem a Nobis confirmatam, ejusque ad titularem Ecclesiam Archiepiscopalem Garellensem translationem suo sit in praesenti Pastore destituta, Nos, de Venerabilium Fratrum Nostrorum S. R. E. Cardinalium S. Congregationi de Propaganda Fide praepositorum consilio, Te, omnibus ad pastorale munus ut Nobis relatum est, requisitis dotibus praeditum ad Metropolitanam Ecclesiam illam apostolica auctoritate eligimus eique Archiepiscopum praeficimus et Pastorem, necnon ejusdem Ecclesiae curam, reginem et administrationem tum in spiritualibus, tum in temporalibus Tibi plenarie committimus cum omnibus juribus et privilegiis, oneribus et obligationibus pastoralis huic officio inhoerentibus. Volumus vero et mandamus ut, antequam episcopalem consecrationem recipias et Archidioecesis Tibi creditae canonicam capias possessionem, in manibus alicujus quem malueris catholici Antistitis gratiam et communionem Sedis Apostolicae habentis, fidei catholicae professionem et praescripta juramenta juxta statutas formulas emitte-re, harumque exemplaria, Tui dictique Antistitis subscriptione ac sigillo munita, ad S. Congregationem de Propaganda Fide quantocius transmittere omnino tenearis. In tuam insuper majorem commoditatem prospicientes, Tibi indulgemus ut extra Urbem libere et licite Episcopus consecrari queas a quolibet catholico Antistite assistentibus ei duobus aliis catholicis Episcopis, dummodo gratiam ipsi habeant et communionem cum Apostolica Sede. Venerabili atque Fratri Antistiti quem ad hoc Tu elegeris episcopalem consecrationem Tibi impertiendi munus ac mandatum per easdem praesentes Litteras committimus. Strictè vero praecipimus ut, nisi prius quae supra dixi-

mus fidei professionem et iuramenta emiseric, nec Tu consecrationem ipsam recipere audeas, nec eam Tibi impertiatur Antistes a Te electus, sub poenis, si huic praecepto contraveris, iure statutis. Venerabili autem Fratri Episcopo Ecclesiae Candiensi, quae tuae metropolitanae Ecclesiae est suffraganea, hisce ipsis Nostri Litteris in Domino mandamus ut Tibi, suo electo Metropolitanae, debitam juxta sacros canones obedientiam praestet Tibique reverentiam exhibeat, ita ut mutua inter vos gratia uberes in animarum bonum sortiatur effectus. Item dilectis Filiis Clero et Populo tuae Archidioecesis in Domino mandamus ut Te, suum electum Archiepiscopum tanquam patrem et pastorem animarum suarum devote recipientes ac debito prosequentes honore, salubribus tuis monitis et mandatis obedientiam praestent Tibique reverentiam exhibeant, ita ut Tu eos devotionis filios atque ipsi Te patrem benevolum invenisse gaudeatis. Volumus denique ut, cura et officio Ordinarii qui modo Smyrnensem Archidioecesim regit, hae Litterae Nostrae perlegantur in metropolitana ecclesia ab ambone primo post eas acceptas adveniente die festo de praecepto recolendo. Firma autem spem fiduciamque concipimus fore ut, dextera Domini Tibi assistente propitia, Ecclesia Smyrnensis per Tuam pastorem industriam et studium fructuosum regatur utiliter ac majora in dies in spiritualibus ac temporalibus suscipiat incrementa.

Datum Romae apud Sanctum Petrum, anno Domini millesimo nongentesimo trigesimo septimo, die tertia mensis Decembris, Pontificatus Nostri anno sextodecimo. — A.L.

Fr. Thomas PIUS, O. P., Card. BOGGIANI, *Cancellarius S.R.E.*

Can. Alfridus LIBERATI, *Canc. Apost. Adiutor a studiis.*

Joseph WILPERT, *doc. prot. ap.* —

Vincentius BIANCHI-CAGLIESI, *prot. ap.*

Expedita die decimaprima Januarii, Anno « sextodecimo ».

Alfridus MARINI, *Plumbator.*

Reg. in Canc. Ap. : Vol. LVIII. N° 30 — Aloisius TRUSSARDI.

A. MARINI, *Scriptor Aplicus.*

LES FILLES DE LA CHARITÉ SACRISTINES :

facultés de purifier les linges sacrés, etc.

Sacra Congregatio Rituum

Prot. N° C 130/938.

Beatissime Pater,

Sup. Gen. Congr. Missionis et Instit. Filiarum a Caritate ad pedes Sanctitatis Vestrae procumbens, facultatem implorat qua Sorores dicti Instituti Sacratio pro tempore addictae vasa sacra tangere sacrasque suppellectiles purificare possint.

Congregatio Missionis

Sacra Rituum Congregatio, vigore facultatum sibi specialiter a Sanctissimo Domino Nostro Pio Papa XI tribularum preces remisit prudenti arbitrio Revmi Ordinarii seu Sup. Generalis

qui nomine et auctoritate S. Sedis, ad proximum quinquennium indulgeat, ut in Sacellis Inst. Filiarum a Caritate Sorores sacrorario pro tempore addictae possint ad proprium officium explendum, vasa tangere sacrasque suppellectiles purificare. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die I martii 1938.

Henricus Dante Subs.

A. Carinci, S. R. C. Secretarius.

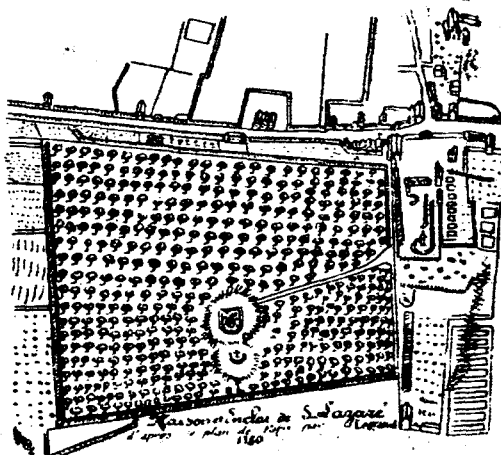
SAINT-LAZARE A TRAVERS LES AGES

Tel est le titre d'un assez grand plan que vers 1894-1895, étant encore étudiant j'ai eu l'occasion de composer et de copier sur toile à calquer, pour l'offrir au bon Père Fiat. L'idée m'en avait été suggérée par le bel ouvrage de Hoffbauer, *Paris à travers les âges*. A calquer dans les plans des différentes époques ce qui regarde Saint Lazare, on arrive à un ensemble qui mutuellement se complète, s'éclaire, se corrige et qui donne une image pas trop inexacte de l'antique léproserie existant dès avant 1122 sur l'emplacement présumé de la primitive église et abbaye de Saint-Laurent, et devenant en 1632 Maison-Mère de la Congrégation de la Mission, puis en 1794, prison révolutionnaire, et bientôt (décembre 1794) prison de femmes. Cette image se précise et s'anime quand elle est rapprochée des vieux textes imprimés, ou encore manuscrits ; elle fait mieux comprendre certains détails de la vie de saint Vincent de Paul et de l'histoire de nos pères, qui les premiers de cette maison de Saint-Lazare reçurent le surnom vivace et expressif de *Lazaristes*.

Le T. H. Père Fiat qui avait particulièrement le culte de tout ce qui touche à l'histoire de la Congrégation, voulut faire mettre mon plan au parloir de notre actuelle Maison-Mère, où il resta longtemps exposé. A mon retour d'Orient, il avait disparu ; je finis par le découvrir dans un dépôt près de la bibliothèque, dépouillé de son cadre et roulé lamentablement dans un coin, rêvant peut-être sur les gloires ou les tristesses des siècles écoulés qui ne reviendront plus. De ce plan, M. Xavier Sackebant, alors directeur des étudiants, fit prendre une excellente copie par le clerc étudiant Lefaki, copie qu'on garde précieusement aux archives, avec celle d'un autre plan que j'avais fait vers 1895 pour la Mère générale Lamartinie : *Les Maisons-Mères des Filles de la Charité à travers les âges*. M. le Secrétaire général vient de faire cliquer cette double copie, et c'est, le commentaire de ces reproductions que l'on trouvera ici. Je n'ai pas la prétention de reprendre l'histoire de Saint-Lazare. Elle a été écrite en un fort beau volume par M^{lle} Chapon. M. Coste l'a résumée sommairement dans *M. Vincent* ; moi-même j'en avais tracé les grandes lignes dans les *Petites Annales de Saint-Vincent-de-Paul*, en 1903 ; l'article a été reproduit depuis, en 1905, dans nos *Annales*, avec plusieurs des clichés qu'on trouve en 1938 un peu plus réduits,

Plan 1. — En tête, dans l'ordre chronologique, vient la représentation de Saint-Lazare en 1380, d'après le plan de Paris dressé par *Henri Legrand* : bâtiments et enclos avec sa butte et son calvaire, sa clôture et ses arbres bien alignés y figurent avec une précision presque excessive pour cette époque reculée.

On admet communément que la léproserie de Saint-Lazare, dont l'existence est déjà constatée en 1127, occupe, au moins en partie, l'emplacement de l'antique abbaye de Saint-Laurent, où fut une des premières basiliques construites aux environs de Paris. Grégoire de Tours († 594) en parle à diverses reprises dans son *Histoire des Français*. L'abbaye fut détruite lors des dernières invasions normandes, à la fin du IX^e siècle. L'église de Saint-Laurent fut rebâtie au XI^e ou XII^e siècle, puis en 1429



à l'emplacement actuel, c'est-à-dire un peu plus à l'Est et en dehors de la léproserie ; mais c'est l'église de *Saint-Ladre* qui remplace l'église primitive et bénéficie des traditions de l'abbaye disparue. Là en effet le vénérable clergé de Notre-Dame, dans sa procession du Lundi des Rogations, s'arrête en station, et non pas à la nouvelle église de Saint-Laurent. Le vieux Coutumier de Saint-Lazare (manuscrit écrit vers 1755) a soin d'avertir ce jour-là le carillonneur de monter au clocher bien avant 10 heures et d'aviser la Communauté par 30 coups de la grosse cloche, quand approche la procession, descendant de Montmartre et que la bannière paraît dans la rue du Paradis. « Il arrive quelquefois, mais rarement, est-il ajouté, que la procession de Notre-Dame... vient ici en droiture sans aller à Montmartre et chante ici la grand'messe. » Le même coutumier nous apprend aussi que le surlendemain, c'est-à-dire la Vigile de l'Ascension, la paroisse de Saint-Sauveur¹ vient éga-

1. On sait que Louise de Marillac fut paroissienne de Saint-Sauveur pendant plusieurs années, de 1619 à 1626.

lement en station à Saint-Lazare. Lorsque la procession paraît en deça de la Porte Saint-Denis, le sacristain « fait sonner une volée de six cloches, un peu après une seconde volée et lorsqu'elle entre dans l'église une troisième volée que l'on continue jusqu'à la fin du *Regina Coeli*. Et après la grand'messe (pendant laquelle plusieurs prêtres habitués ont coutume de dire la leur), lorsqu'on commence les Litanies, on sonne une quatrième volée jusqu'à ce que la procession soit entièrement sortie. »

Louis VII, partant pour la croisade et se rendant à Saint-Denis pour y prendre l'oriflamme, s'arrêta longuement à la Maladrerie de Saint-Ladre, le mercredi 11 juin 1147, et parcourut les cabanes des lépreux. (Cf. M^{lle} Chapon, page 44, pour les visites de Philippe-Auguste en 1189 et 1191). A leur avènement, avant l'entrée solennelle dans la capitale, par la Porte Saint-Denis, rois et reines faisaient également halte à Saint-Lazare, au *Logis du Roi* pour y recevoir le serment de fidélité de toutes les corporations de Paris.

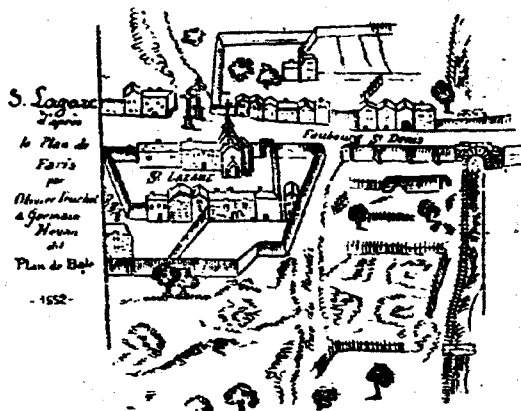
Et après quelques années de règne, le cortège royal se reformait pour une nouvelle visite à Saint-Lazare, mais en sens inverse. A la mort des rois, en effet, leur cercueil était exposé solennellement dans le couvent privilégié. Après la grand'messe à Notre-Dame prenaient processionnellement le chemin de Saint-Denis évêques, archevêques, abbés, mitres en tête et crosses en main, « disant leurs prières et oraisons des morts pour l'âme du roi. Le funèbre cortège faisait arrêt à mi-route dans l'église de Saint-Ladre ; on y donnait l'absoute, on y chantait le psaume *De profundis*, vigiles hautement et avec grande fison de luminaire entour la bière, à grande compagnie de nobles gens. » A l'issue de la cérémonie, les plus grands prélats

1. Où était au juste ce *Logis du Roi* ? Quelques auteurs ont voulu le placer dans l'enclos. Sur ce sujet il peut être utile de rapporter ici le texte de 1612 de dom J. du Breuil, *Théâtre des Antiquités de Paris*, page 870 : Rois et Reines, dit-il, se reposent à Saint-Lazare l'espace de trois jours avant leur entrée à Paris. « Et ce en leur corps d'hôtel fort ancien et à présent démoli ; c'est le long de la chaussée de Saint-Denis, derrière la grande croix plantée au milieu du carrefour du Prieuré, faubourg Saint-Lazare, devant la principale porte d'iceluy. Ledit hôtel appelé le *Logis du Roi*. Au milieu duquel logis il y a une grande porte levée de 15 pieds ou environ de la chaussée, vis-à-vis d'une grande rue qui vient directement des faubourgs Saint-Martin et faubourg Saint-Lazare [c'est l'actuelle rue Saint Laurent]. Au pied de laquelle chaussée (lorsque l'entrée se fait du roi ou de la reine) se trouve un escalier de 15 pieds de large ou environ montant jusqu'à ladite porte. Devant laquelle il y a un portique de 7 à 8 pieds de diamètre. Là où se sied Sa Majesté, sous un dais y préparé, avec les princes du sang ; et le chancelier de France, derrière icelle Majesté, pour l'assister aux réponses qu'elle fait aux habitants de Paris... Et lorsque chacun a fait sa harangue, le Châtelet, la Cour des Aydes, la chambre des Comptes, et la Cour du Parlement, Leurs Majestés descendent par la montée dudit corps de Logis du Roi qui a son issue et entrée au dedans du Cloître du Prieuré, assez proche de l'église du lieu. Et étant en la cour du Prieuré, le roi monte sur son cheval blanc et de parade, et la reine sur son chariot triomphant, et sont leurs Majestés conduites par leur noblesse en la grande église de Paris. » (Citation d'après M^{lle} Chapon).

du royaume aspergeaient d'eau bénite le cercueil qui était remis officiellement par les *Hanouards* aux religieux de Saint-Denis pour être porté par eux aux caveaux de la royale abbaye.

Le vieux chroniqueur Guillaume de Nangis nous rapporte qu'à la mort de saint Louis, son fils « le roi Philippe prist son père et le troussa sur ses espaules et se mist en la voie tout à pié à aler à Saint-Denis. » Le cortège s'arrêta devant Saint-Ladre. En souvenir de cette journée on édifia devant le couvent une tour gothique, ornée de fleurs de lys, et percée de niches sur les quatre côtés ; dans ces niches avaient été placées les statues, grandeur naturelle, de saint Louis et de ses trois fils, Philippe III, le comte de Nevers et le comte de Clermont. « Quant aux croix qu'on trouve d'espace en espace sur le même chemin, écrit Sauval, ce sont ouvrages de la piété de Philippe le Hardi envers saint Louis, lorsqu'il fit la pompe funèbre... » Chacune des haltes que fit le cortège fut ainsi marquée.

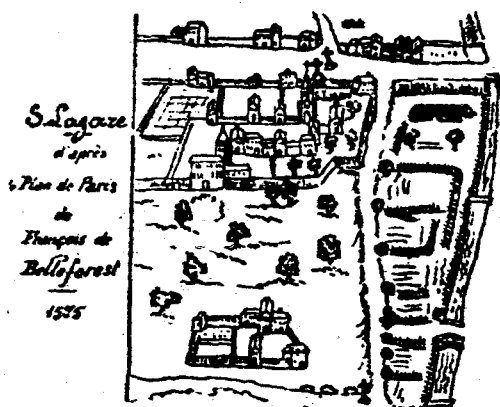
De la ladrerie du Moyen Age il ne reste aujourd'hui, comme seul vestige, qu'une crypte ou cave du XII^e ou XIII^e siècle, découverte en 1884, en creusant pour établir un fourneau pour la salle des bains, vers le coin nord-ouest de la deuxième cour de l'établissement actuel, partie sous le bâtiment, partie sous la cour.



Plans 2 et 3. — Sur les deux plans de 1552 et 1575 on constate devant Saint-Lazare les fameuses croix dont il a été parlé tout à l'heure, et vers la ville, près de l'actuelle rue des Petites-Ecuries, on voit à découvert le grand égout (XV^e siècle) qui part des fossés du Temple et aboutit à la Seine près de la place de

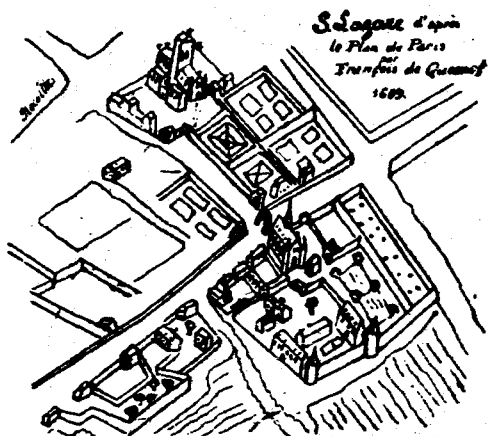
1. La chronique nous raconte encore en 1364, la station que fit le cercueil de Jehan le Bon. Allèrent à pied ses trois fils, Charles, Louis et Philippe et aussi le roi de Chypre « jusque ; à Saint-Ladre en dehors de Paris, et là, montèrent à cheval » jusqu'à l'entrée de Saint-Denis.

En 1422 c'est l'enterrement de Charles VI. « Après la messe dite et le service fait, on prit le corps et le porta jusqu'à Saint-Ladre. »

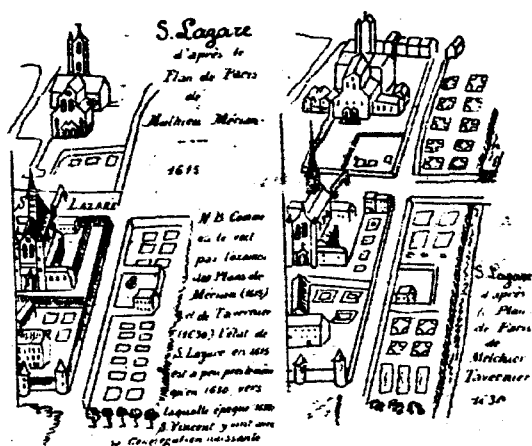


l'Alma. Il a été régularisé au XVII^e siècle, remplacé de 1737 à 1740 par un canal de 6 pieds de large et pavé en dalles, et couvert enfin à la fin du XVIII^e siècle.

Plan 4. — Le plan de 1609, qui comme presque tous les plans de cette époque est tourné vers l'orient, apporte certains détails nouveaux : à l'ouest, derrière les bâtiments de Saint-Lazare, un mur d'enceinte fortifié de tours ; devant l'église une de ces

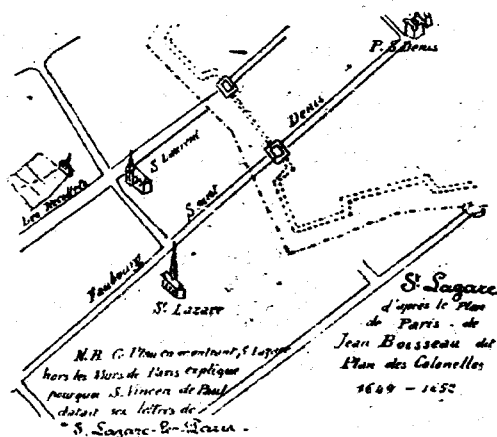


barrières qu'on nommait *jausses-portes* et qui devaient indiquer sans doute les limites de l'octroi ; en face on voit les jardins et l'emplacement de la future Maison-Mère des Filles de la Charité.



Plan 5. — Le beau plan de Mérian, 1615, et celui de Melchior Tavernier, 1630, qui semble le copier, confirment les mêmes détails et accentuent l'aspect caractéristique de l'église de Saint-Laurent.

Plan 6. — Bien intéressante est la vue que nous donne le plan de Jean Boisseau, dit plan des Colonelles, 1649-1654.



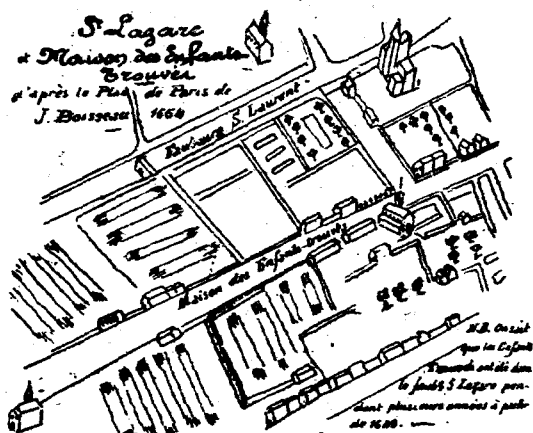
Saint-Lazare est toujours hors de Paris : Saint-Lazare-lez-Paris, comme écrit quelquefois saint Vincent. Les murailles du côté de la ville forment l'enceinte de Louis XIII ; ce sont aujourd'hui les grands boulevards. L'actuelle Porte Saint-Denis, avec

son passage du Rhin, etc., n'existe pas encore, elle ne date que de 1672. Celle que l'on voit ici est à la hauteur de la rue Blondel.

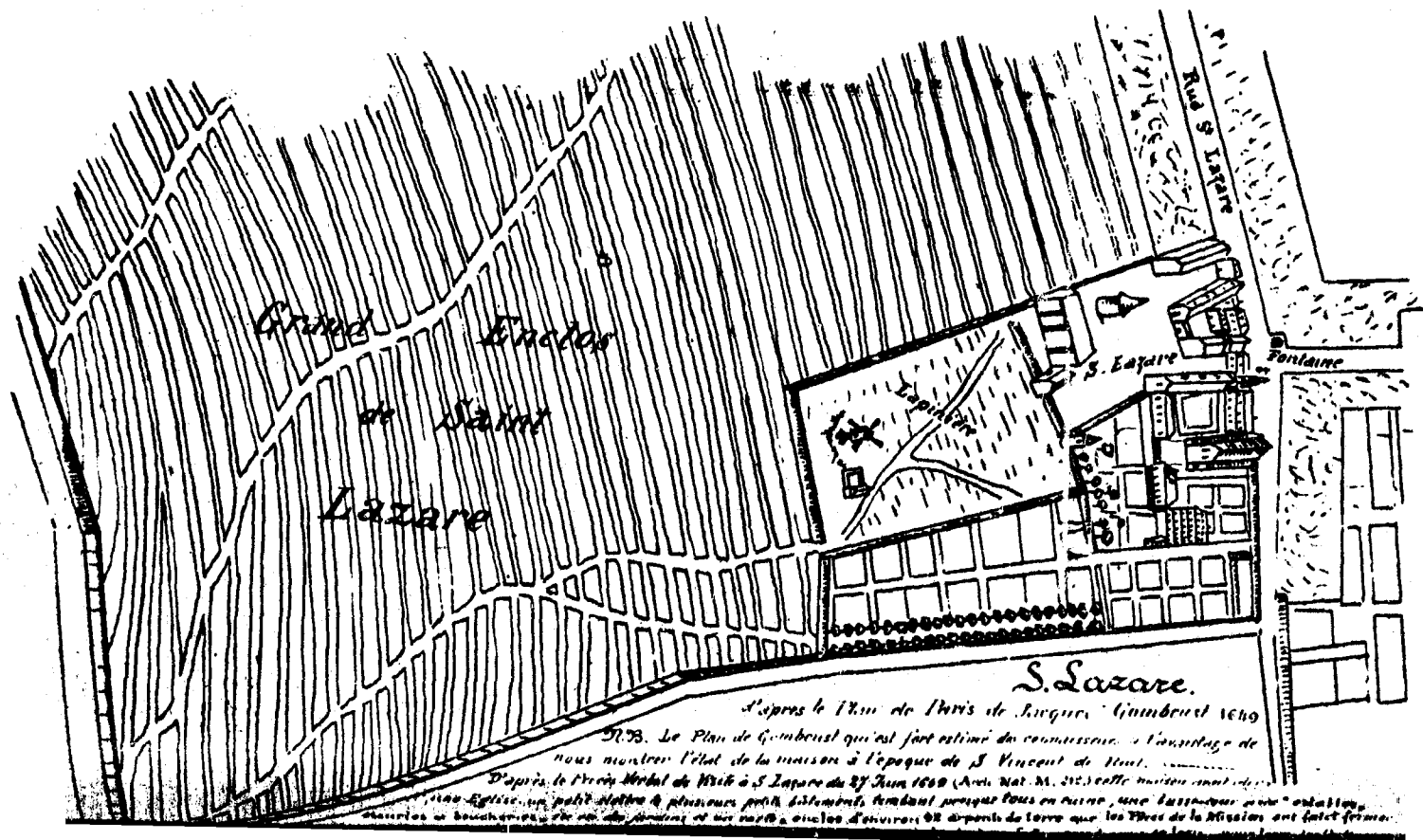
Ce n'est qu'à la veille de la Révolution que Saint-Lazare et son enclos seront enfermés dans la ville de Paris, par l'établissement de l'enceinte dite des Fermiers-Généraux, 1784-1791, actuellement les boulevards extérieurs.

Sur le plan Boisseau le couvent des Récollets est marqué ; il avait été fondé en 1603 et la chapelle dédiée en 1614. Il fut supprimé en 1790, puis transformé en hospice des Incurables-Hommes (1802), ensuite en Hôpital Militaire (1860). Sous ce double titre il était desservi, avant 1903, par les Filles de la Charité.

Plan 7. — Un autre plan de Jean Boisseau, 1654, marque sur la gauche la chapelle de Saint-Charles, et devant l'église de Saint-Lazare encore la barrière ou fausse-porte. Mais son grand mérite est d'indiquer la Maison des Enfants-Trouvés, qui loge-



rent en effet, à cette époque, faubourg Saint-Lazare, aux Treize-Maisons que saint Vincent avait cédées aux Dames de la Charité, par bail du 22 août 1645. Le 27 avril précédent il avait déclaré devant notaire : avoir employé 64.000 livres en la construction de 13 maisons attenantes l'une l'autre sur une place appelée Champ Saint-Laurent, faubourg Saint-Denis, au-dessus de Saint-Lazare, joignant d'un côté au sieur *Le Gras*, d'autre côté aux terres de Saint-Lazare, pour lesquelles 13 maisons demeurer et appartenir aux prêtres de la Mission de Sedan, auxquels M. Vincent promet faire valoir pour toujours annuellement 2.200 livres. Pendant les troubles de la Fronde, le 13 mai 1652, il y eut combat devant la maison, des soldats tombèrent morts devant la porte ; les nourrices épouvantées



se sauvèrent chacune avec son nourrisson. Saint Vincent dut demander secours de M. de Lamoignon. (Cf Coste, *Monsieur Vincent*, II 478 etc. Ecrits IV, 382 et XIII, 305).

Plan 8. — Mais un des plans les plus intéressants pour nous est le *plan Gomboust*, 1649, reproduit aussi par M. Coste dans *Monsieur Vincent* (I, 190). On y voit dans la ferme le pigeonnier, la lapinière, le moulin à vent. En face de la maison, au coin nord de la rue de Saint-Lazare et de Saint-Laurent figure, pour la première fois, la fontaine Saint-Lazare, alimentée par l'aqueduc du Pré-Saint-Gervais. Pourtant elle était très ancienne, peut-être la plus ancienne de la capitale ; elle existait dès avant 1265. Gomboust nous montre aussi à droite de l'église, le nouveau bâtiment que saint Vincent vient de faire construire pour les Ordinands. Le 6 juillet 1645, il avait écrit à M. Dehorgny à Rome : « Il faudra faire venir (les Ordinands) ici, où nous allons commencer un bâtiment à la place de la petite infirmerie. C'est M^{me} la duchesse d'Aiguillon qui a donné 10.000 livres pour cela¹. Et nous faisons enfermer nos terres de murailles. » (II, 535). Ce dernier détail est confirmé aussi par notre plan. Désormais une grande activité règne à Saint-Lazare. Le grand enclos est clôturé et ensemencé. Le 13 avril 1653, M. Vincent devra écrire à la duchesse d'Aiguillon (IV, 572), pour lui demander avis sur la conduite à tenir afin d'empêcher de mettre en pacage dans l'enclos de Saint-Lazare des bestiaux (bœufs et moutons) achetés par la ville, ce qui serait « un notable dommage pour nous ; le clos est tout semé de blé, d'avoine et de foin, et toutes les murailles plantées d'espaliers, de bons-chrétiens d'hiver la plupart, ensemble de pêchers. Voilà la 5^e année de ces arbres et qu'ils sont chargés de fleurs. L'on fait état que nous en recueillerons beaucoup cette année. Selon cela, vous voyez, Madame, quel dommage cette affaire nous apportera ; car outre le dommage qu'on recevra de la perte d'environ 100 arpents de blé et d'avoine, les bœufs brouteront les arbres, les rongeront et ruineront, en sorte qu'il ne restera que des chicots, qui ne pousseront de 3 ou 4 ans ; et pour les pêchers ils seront entièrement perdus. »

A l'occasion de la fulmination de la Bulle confirmant l'union du Prieuré de Saint-Lazare à la Congrégation de la Mission, Nicolas Porcher, vice-gérant en l'officialité de Paris, fit, le 27 juin 1659, un procès-verbal de visite au Prieuré de Saint-Lazare dont voici un extrait : « Avons trouvé une église d'environ 16 toises de long et 12 de large, couverte de tuiles, un petit clocher et 4 petites cloches. Ledit Prieuré habité d'environ 30 prêtres de ladite Congrégation. Un petit cloître de 14 toises de long et autant de large avec des arcades... Ledit cloître est appuyé et entouré de trois petits corps de logis, lesquels aboutissent à l'église et en font le carré. Sont tous trois vieux et

1. Le bâtiment eut environ 23 mètres de long sur 9 de large et 4 étages de haut. Sur le *plan Lefèvre* (1796) il est marqué comme « bâtiment en vétusté ». M^{lle} Chapon dit qu'il a été démoli vers 1804.

néanmoins assez bien couverts, mais les murailles... de plâtre menacent ruine, excepté le pignon de dessus la cuisine qui a été rebâti tout à neuf de pierres de taille, lesquels trois corps de logis sont à deux étages seulement.

« ... Un petit bâtiment entre les deux grandes portes de la première basse-cour, contenant environ 13 toises de longueur sur 3 de largeur, de pareille hauteur, à 2 étages et un grenier au-dessus. Un petit réservoir d'une toise et demie, en carré et hauteur dans la muraille qui sépare les deux cours. Une petite maison servant d'infirmerie, de 6 toises de longueur sur 4 de large, à 2 étages. Une basse-cour fermée de murailles de plâtre et d'un petit logement, et étables, écuries et boucheries, contenant environ 60 toises de long et 2 de large, et 8 ou 10 toises de hauteur, toutes vieilles murailles de plâtre, excepté environ le tiers qui ont été rebâties à neuf depuis 8 ou 10 ans. Au milieu de la cour... un puits que l'on refait présentement à neuf. Un colombier rebâti de neuf et couvert de tuiles. Deux petites caves, une dans le jardin et l'autre dans la vieille cour quasi ruinée. Une grange de 18 toises de long sur 8 de large, aux murailles fort vieilles, néanmoins bien entretenue de couverture de tuiles. Un moulin à vent derrière la même grange, qui a été refait depuis peu. Un jardin contenant un arpent et demi ou environ, moitié en parterre et moitié planté d'ormes, vieux arbres qui se meurent pour la plupart. Un petit cabinet d'environ 1 toise 1/2 en carré, couvert d'ardoises, situé entre les deux jardins d'en bas et d'en haut. Plus un grand corps de logis bâti à neuf par les prêtres de ladite Congrégation... pour loger les Ordinands, contenant environ 10 toises (*sic*) de long et 12 pieds (*sic*) de large, et environ 8 toises de haut, couvert de tuiles et 4 étages au dedans, avec une grande cave audessous. Environ 4 ou 5 arpents de terre en pépinière et potager, que l'on enferme présentement de murailles neuves à chaux et sable de 10 à 12 pieds de haut. Et au milieu de clos sur la rue Saint-Denis, il y a la maison des lépreux avec leur jardin et chapelle au bout, contenant environ 8 toises de long sur 3 de large, refaites vitrées et couvertes de tuiles tout à neuf avec un puits dans le mur dudit jardin. » Certes cette description, la plus importante pour cette époque, méritait sa place ici. (Arch. nat. M. 212, liasse 7). Cette citation est donnée d'après M^{lle} Chapon ainsi que quelques autres que je me trouve dans l'impossibilité de vérifier sur l'original.

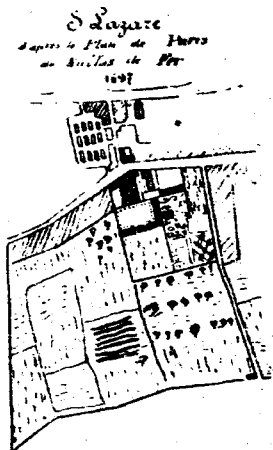
Plan 9. — Sur le plan de *Nicolas de Fer*, 1697, on constate le nouveau corps de logis bâti par M. Alméras dans le prolongement de l'église¹. En face de Saint-Lazare on voit les premières constructions de la Maison-Mère des Sœurs de la Charité et à côté, séparée par la rue, la Foire de Saint-Laurent.

Plan 10. — Le plan de *Bernard Jaillot*, 1713, est particulièrement suggestif et nous montre les importantes constructions qui entre

1. Un plan de *Jouvin de Rochefort* de 1676, avait déjà signalé cette construction.

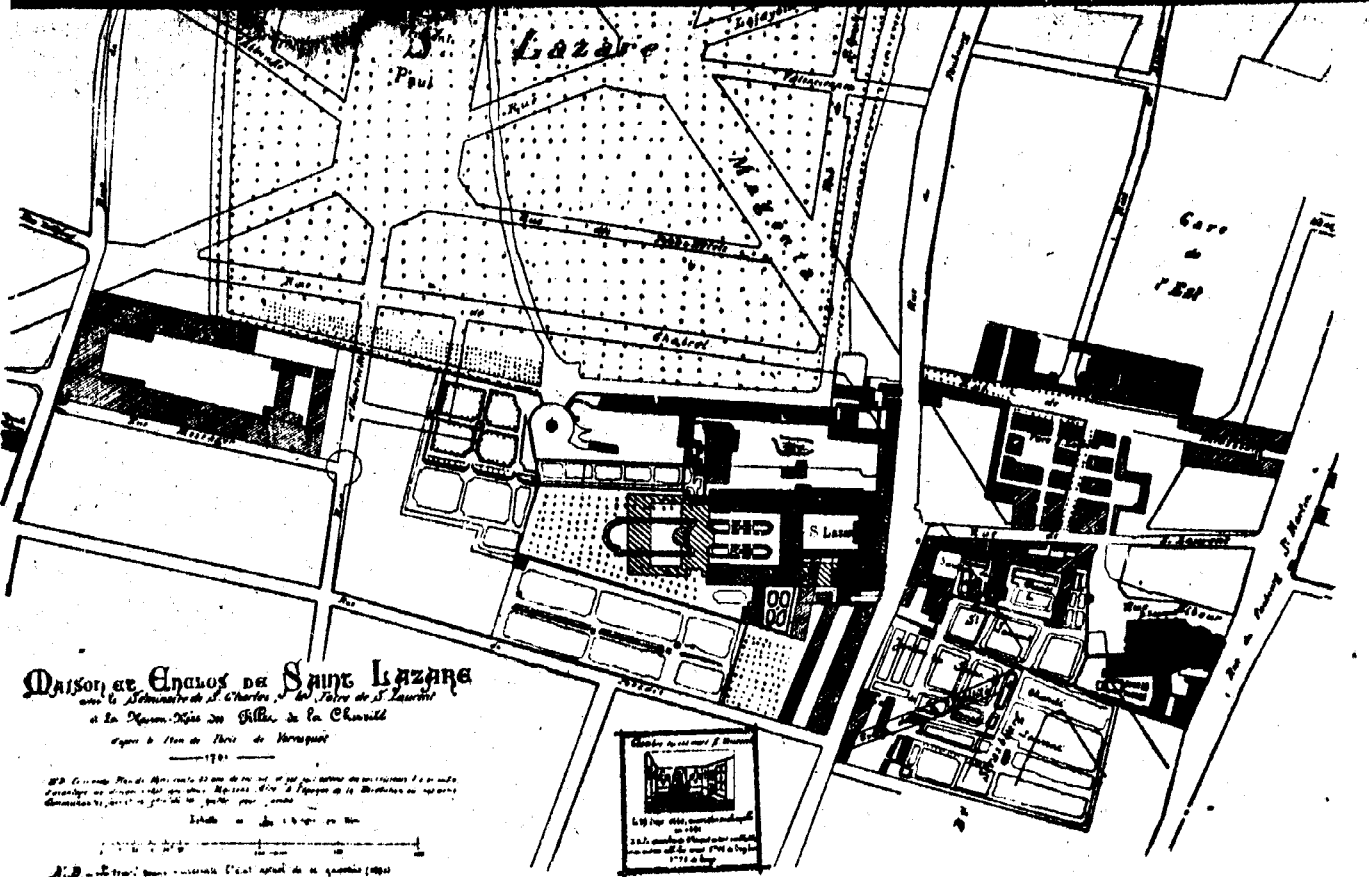
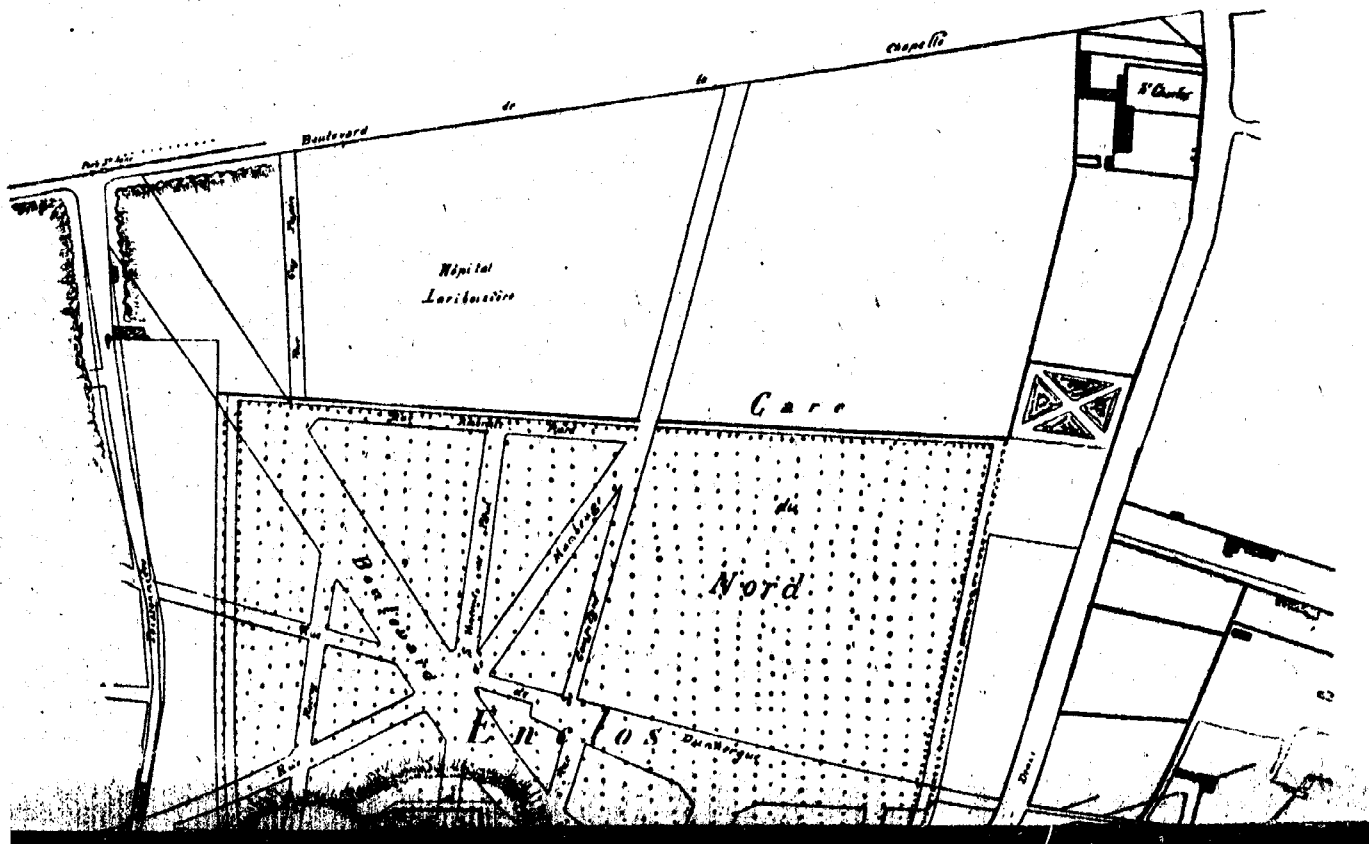
temps ont surgi du sol. M. Edme Jolly, troisième supérieur général, nous disent les guides de Paris du XVIII^e siècle, est celui qui a élevé, de 1681 à 1684, la plupart des vastes et solides bâtiments qui se voient dans cette maison et qui existent encore : la façade sur la rue, la grande aile à droite, faisant face à l'église et se prolongeant dans la seconde cour, l'aile du milieu qui va rejoindre le bâtiment Alméras¹. La ferme s'est considérablement développée. A mi-chemin en face de l'enclos, les quatorze maisons.

C'est treize maisons qu'il faudrait dire. On en a vu l'historique plus haut. Bernard Jallot s'est-il trompé en écrivant quatorze ? Était-ce l'appellation du public ? Y aurait-il eu agrandissement comme M. Coste l'avait supposé un instant (X, 607) ? Pendant la Révolution, en IV et en VI « les différents bâtiments dits les treize maisons » provenant des Lazaristes, furent vendus à 5 acquéreurs différents (Cf. Archives de la Seine. Domaines, carton 33, dossier 5.078, etc.). L'emplacement de ces treize maisons se trouve entre la rue actuelle des Deux-Gares et le commencement de la rue de Dunkerque.



Au bout de l'enclos la façade de Saint-Charles et ses dépendances. C'est en 1645 qu'on commença le Petit Séminaire de Saint-Charles, dont la construction, en 1644, aurait coûté 11.000 livres (Archives Nationales, S. 6591-2). On y retira les humanistes des Bons-Enfants où les prêtres devaient prendre leur place. Le 9 avril 1647, saint Vincent écrit (II, 167) : « Nous avons 60 prêtres au Collège des Bons-Enfants, 40 petits séminaristes au Séminaire Saint-Charles. » Jacques de La Fosse, né à Paris en 1621, entré au Noviciat le 8 octobre 1640 et ordonné prêtre en septembre 1648, fut aussitôt chargé d'enseigner les humanités à Saint-Charles. Sous sa direction les études y devinrent florissantes, au dire de Collet (*Vie de saint Vincent*, I, 326). On y joignait aux exercices de piété, les exercices des collèges les plus réguliers et le célèbre de La Fosse y fit souvent représenter des tragédies chrétiennes dont le feu et l'élévation

1. Aujourd'hui encore sur l'aile à droite dans la 2^e cour, au-dessus du réfectoire, on peut lire la date de 1682, tandis que le bâtiment d'entrée sur la rue, porte, à l'intérieur de la première cour, un cadran solaire avec la date de 1683 et ce grave avertissement : *Haec mea, forte tua* : « Voici mon heure, peut-être aussi la tienne. » Sur le bâtiment du milieu, entre la première et la deuxième cour, est marquée la date de 1681.



MAISON ET ANCIENS DE SAINT LAZARE
 sous le Patronage de S. Charles, de S. Jean de S. Laurent
 et de la Vierge Marie des Filles de la Charité
 d'après le Plan de Paris de 1789

1789

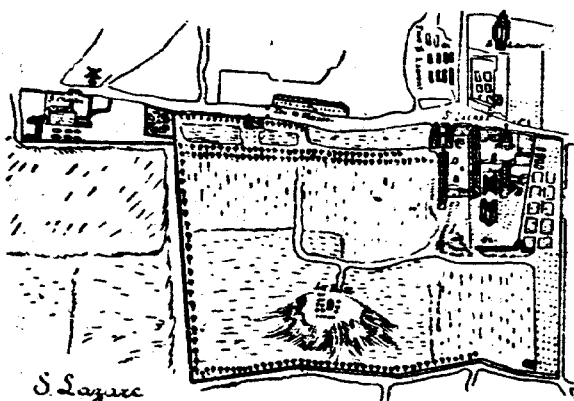
1789

1789



lui méritèrent toujours les applaudissements de tout ce que Paris avait de connaisseurs. »

Le 21 décembre 1651 saint Vincent écrit : « M. Alméras est supérieur du Séminaire Saint-Charles ; c'est ainsi que nous appelons maintenant le *Petit Saint-Lazare*. » Le 10 mars suivant il ajoute : « Le Séminaire de Saint-Charles va bien... sous M. Alméras. » Hélas ! le 5 juillet 1652, il informe ses correspondants que : « Il y a 3 ou 4 nuits nous avions une armée entière autour de notre clos. Mais parce qu'elle était poursuivie par celle du roi, elle fila dès le matin en grande hâte, et l'arrière-garde fut attaquée derrière le Séminaire de Saint-Charles, qui



S. Lazare
d'après le Plan de Paris
par Benard Jaillot.
1715

« Il y a 3 ou 4 nuits nous avions une armée entière autour de notre clos. Mais parce qu'elle était poursuivie par celle du roi, elle fila dès le matin en grande hâte, et l'arrière-garde fut attaquée derrière le Séminaire de Saint-Charles, qui

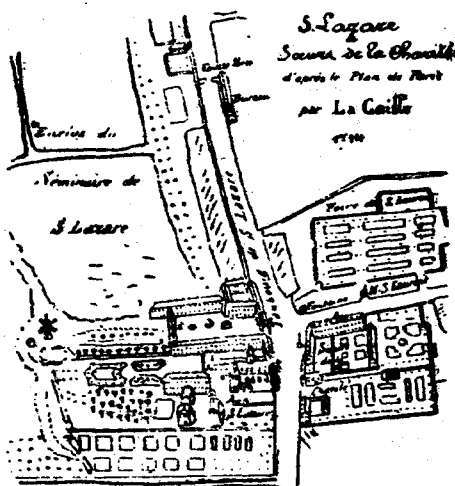
courut grand risque d'être pillé [par] 8 soldats entrés à ce dessein. » En fait, le Petit Séminaire fut pillé « et étant en péril de l'être encore, nous avons abandonné le lieu et renvoyé les écoliers », dit une lettre du 22 septembre 1652. Heureusement le 6 juillet 1653 saint Vincent pouvait annoncer que : « Le Séminaire de Saint-Charles est rétabli », et le 6 février suivant : « le séminaire Saint-Charles se rétablit peu à peu sous M. Goblet... Il n'y a que 3 régents et 15 à 16 écoliers desquels 5 ou 6 viennent céans aux leçons de philosophie du Frère Watebled qui la montre avec bénédiction à 8 ou 10 de nos clercs. » (V, 69).

Mais tous les élèves n'étudiaient pas encore la philosophie. En effet, le célèbre médecin Eusèbe Renaudot — qui a été, au moins plus tard, médecin à Saint-Lazare — note dans son journal : « Le 2 août 1655, mon fils Eusèbe Renaudot entra au collège de Saint-Charles, dépendant de la Mission, où il est à

1. J. de La Fosse fut placé à Marseille, en 1656 ; à Troyes, en 1658 et mourut à Sedan le 30 avril 1674.

présent pensionnaire, pour le prix de 320 livres par an. Il était âgé de 7 ans, 10 jours. Il a été au bout d'un mois *empereur* de sa classe et promet beaucoup en ces commencements. » Pourtant déjà le 2 mai 1656, le jeune Eusèbe entra pensionnaire aux Jésuites. (Abbé Trochon, *Journal d'Eusèbe Renaudot*, Soc. Hist. de Paris et Isle de France 1878, page 239 à 269).

Cependant le 23 février 1657, saint Vincent peut écrire à M. Martin : Céans nous avons 60 Ordinands, et dans le séminaire interne environ 40 séminaristes. Dans le collège des Bons-Enfants il y a plus d'ecclésiastiques qu'il n'en peut loger ; il y en a bien 65 du dehors... Le séminaire de Saint-Charles



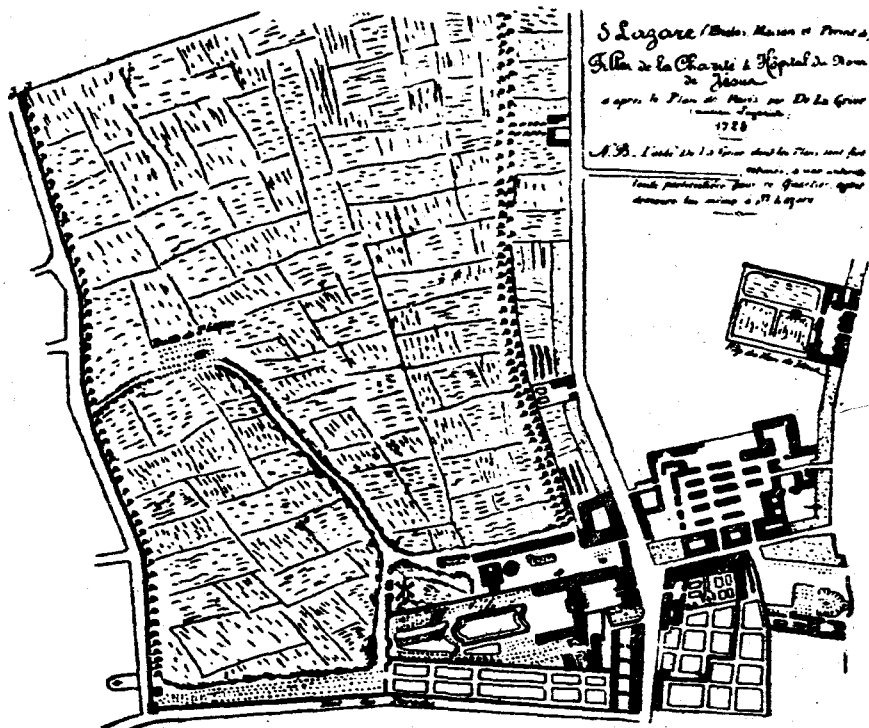
est aussi beaucoup peuplé. » Cette prospérité ne se maintint point, semble-t-il. En 1682, dit M^{lle} Chapon, le dernier supérieur, M. Dupuich, quittait la maison. Un seul Frère y demeurait, sonnant les exercices, comme par le passé, pour une Communauté imaginaire. Je ne vois pas où l'historien de la prison de Saint-Lazare a pris ce renseignement, car après M. Dupuich il y eut encore d'autres supérieurs à Saint-Charles : François Hébert, en 1685 ; Michel Le Jumeau, en 1686 ; Thomas Berthe, en 1687, et de nouveau Michel Le Jumeau, en 1689.

Dans la suite le séminaire Saint-Charles fut utilisé pour le fameux séminaire de Rénovation, qui y commença pour la première fois, le jour de l'Assomption 1712 et s'y fit pendant plusieurs années. (Cf Circulaires, I, *passim*.) Plus tard, on lit dans le *Dictionnaire Historique de Paris*, par Hurtaut et Magny (1779) qu'on envoie ordinairement à Saint-Charles les Lazaristes convalescents et qu'on y a vu aussi quelquefois des prélati qui venaient s'y mettre en retraite. Aujourd'hui le n° 203 du faubourg Saint-Denis en marque l'emplacement.

Plan 11. — Le plan de *Lacaille*, 1714, orienté au nord, en nous montrant les façades sud des divers bâtiments, complète le plan de 1713 qui en fait voir le côté occidental. La Maison-Mère des Sœurs apparaît considérablement augmentée et même entièrement achevée, à part la chapelle. Dans la rue du Faubourg-Saint-Lazare la barrière est reportée plus haut, presque jusqu'à Saint-Charles. La Foire de Saint-Laurent est assez bien dessinée. On sait que cette foire appartenait aux anciens religieux de Saint-Ladre et que sa possession en fut confirmée à la Congrégation par lettres patentes d'octobre 1661 (S. 6698, pièces 52-53). Autrefois elle se tenait à découvert dans le faubourg Saint-Laurent, mais à cette époque les Lazaristes la transférèrent dans un espace leur appartenant (5 à 6 arpents), l'entourèrent de murs, firent bâtir des loges et planter des arbres dans les rues pavées. Elle durait alors quinze jours. Depuis, « la Congrégation obtint des lettres patentes, du 12 janvier 1777, lui permettant de l'aliéner au profit d'un sieur Gévaudan, qui, après une vogue éphémère, la vit végéter jusqu'en 1790. »¹ Sur partie de son emplacement on fonda, en 1835, le marché Saint-Laurent qui disparut en 1853 pour le percement du boulevard de Strasbourg. Dans la cour de la gare de l'Est se trouvait encore, en 1902, une inscription rappelant que là était l'emplacement de la foire de Saint-Laurent, de 1662 à la fin du XVIII^e siècle.

Plan 12. — Une place à part est due au plan de *Delagrive*, 1728. C'est un des meilleurs géographes de l'époque, dont les travaux aujourd'hui encore font autorité ; il a été Lazariste et partant a une autorité toute spéciale pour ce quartier. Il nous trace un excellent plan par terre de la Maison, avec le détail de l'intérieur de l'église de Saint-Lazare, marque la double rangée de maisons de rapport que M. Bonnet fit élever (1719 et 1720) en solides pierres de taille, depuis la rue du Paradis jusqu'au passage de l'église. On peut les voir encore aujourd'hui, rue du Faubourg-Saint-Denis, n^{os} 99 à 105. Delagrive nous donne aussi un croquis exact de la Foire de Saint-Laurent et de la maison et propriété des Filles de la Charité, avec le tracé de la chapelle au milieu de la cour. Nous lui devons également le plan de l'hospice du Nom-de-Jésus, rue du Faubourg-Saint-Martin. C'est là que fut inaugurée, en 1802, la maison de santé du Dr Dubois, qui fut transférée ensuite (1^{er} fév. 1816) dans la ci-devant Maison-Mère des Filles de la Charité, en face Saint-Lazare, tandis que l'ex-hospice du Nom-de-Jésus servit de siège à la Communauté des Frères des Écoles chrétiennes jusqu'à leur transfert à la rue Oudinot. L'emplacement de l'hospice, en face de l'impasse Boutron, était à côté de la rue de Nancy et se trouve aujourd'hui absorbé par la gare de l'Est agrandie.

1. *Le Dictionnaire Historique* de Paris, par A. Béraud et P. Dufey, 1825, signale dans l'ancien enclos de la Foire Saint-Laurent, la fonderie de Saint-Laurent, construite pour la fonte des bas-reliefs de la colonne Vendôme.

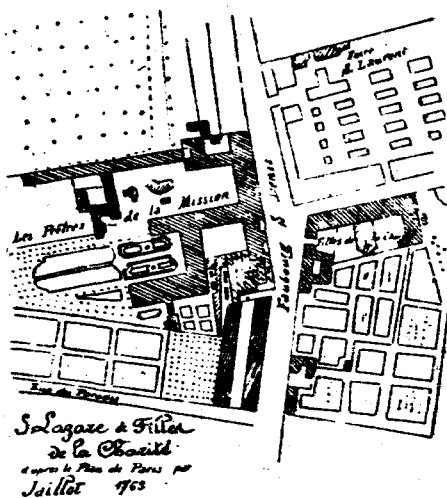


Plan 13. — Après le plan de Delagrive, c'est le magnifique plan à vol d'oiseau, appelé *plan Turgot*, 1734-1739, qui vient continuer l'illustration et rendre plus intelligibles les tracés des plans antérieurs¹. A présent le grand enclos est planté d'arbres, aussi bien qu'une partie des jardins.

En été, à partir de juin, où commençaient les grandes récréations pour les étudiants et les séminaristes, et pendant les vacances des étudiants, commençant au 1^{er} septembre et finissant à leur retraite au 9 octobre, les clercs pouvaient aller se promener et jouer au clos de 8 heures à 10 h. 1/2 et de 15 heures à 18 heures. Mais le jour des séminaristes, les étudiants ne devaient pas aller au billard le matin, selon le coutumier de Saint-Lazare.

Plan 14. — Le *plan Jaillot*, 1763, méritait une place ici, à cause de ses détails nombreux et précis. On le constate dans le

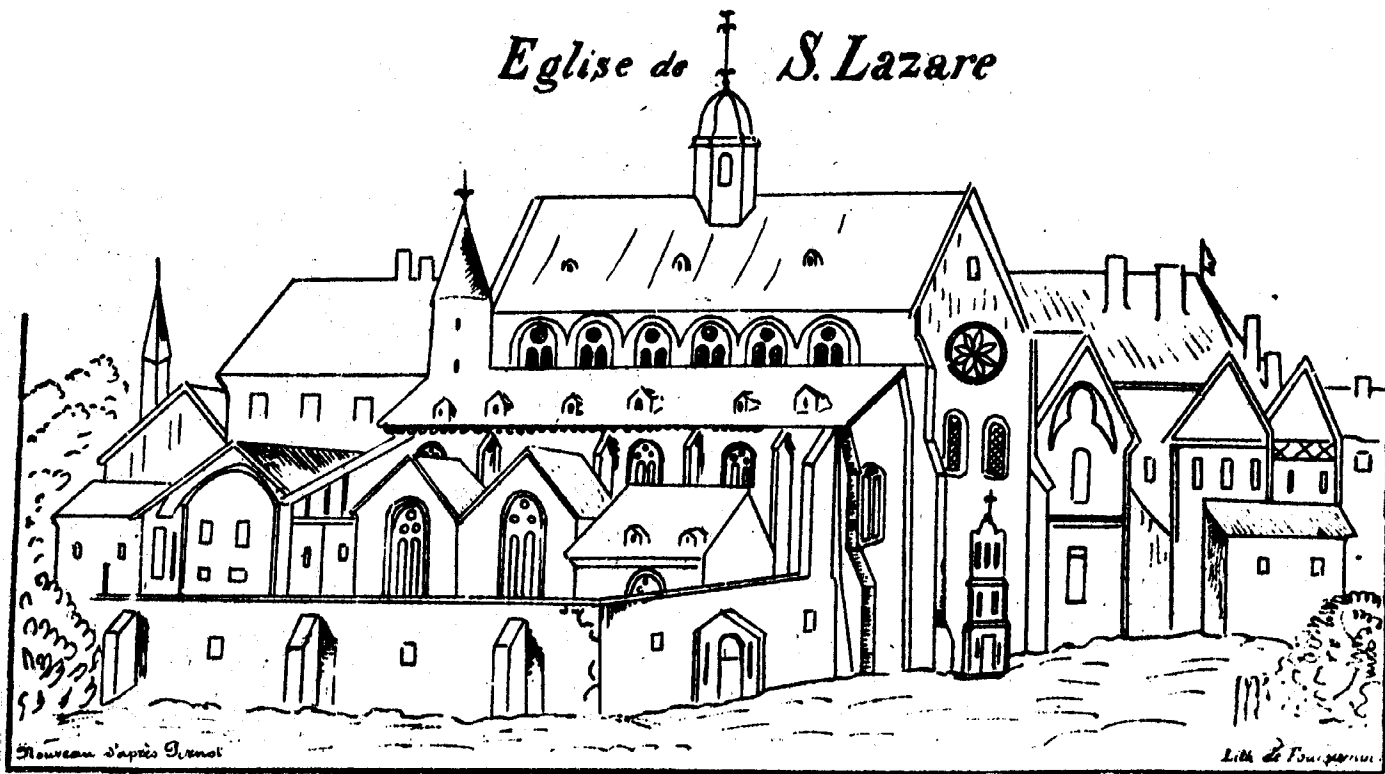
1. Les 21 planches originales de ce plan grandiose existent encore et on peut s'en procurer des copies à la Chalcographie du Louvre, n^{os} 3711 à 3731. Chaque planche du plan mesure 51 cent. de haut sur 81 de large.



dessin de l'intérieur de l'église et dans le tracé de l'aile à droite dans la deuxième cour, laquelle ne fut en effet prolongée, à l'égal de celle d'en face, qu'en 1779.

Plan 15. — D'après une lithographie (xix^e s.) copiée sur une ancienne gravure de date et d'auteur inconnus, voici une vue particulière de l'église de Saint-Lazare. Elle remontait en partie au xii^e siècle et avait environ 16 toises de long sur 12 de large, comme il a été dit plus haut. C'était un peu petit pour l'importante Communauté et les réunions d'ecclésiastiques. Le 3 mai 1675, M. Jolly reçut l'autorisation de l'archevêque de Paris d'agrandir le chœur « le poussant dans la nef environ 2 toises », et à la place de deux petits autels supprimés dans le chœur, de faire « construire deux chapelles... du côté du cloître (côté nord) pour placer lesdits autels, et en outre de faire une troisième chapelle de l'autre côté, attendu que 6 autels seulement qu'il y a dans ladite église ne suffisent pas pour la quantité de prêtres qui y célèbrent la sainte messe journellement. » (Arch. Nat. S. 6698). Aux Archives Nationales (Seine N III, 306) existent différents plans, projets qui semblent du xviii^e siècle, pour la transformation de la vieille église. On a dit qu'elle a été changée en grenier à foin pendant la Révolution. Cependant le 6 vendémiaire an V (27 septembre 1796) l'architecte Lefèvre présenta 6 plans de la maison Lazare (sic) avec des modifications proposées (Arch. Nat. Seine N II, 221) : Coupe et élévation des bâtiments. Projets d'un ouvroir à établir. Plan de l'ancienne église dans laquelle était établi un manège. Aux Estampes de la Bibliothèque Nationale (Va, 289) se trouve une

Eglise de S. Lazare



Nouveau d'après Renot

Lith. de Fourgonnet

vue de cet « atelier de filature de la maison de force à Saint-Lazare... bâti par Lefebvre architecte, 1799. »

Au rétablissement du culte, un arrêté du Premier Consul, en date du 17 floréal an X (7 mai 1802), nomma « le citoyen Delaleu » comme desservant à la succursale de Saint-Lazare, et la vieille église dont l'architecte, en ses rapports de l'an XI, demandait d'urgence la démolition, ne disparut qu'en 1823. Sur son emplacement on a élevé une construction dans l'alignement du bâtiment Alméras¹.

On sait qu'avant sa béatification (1729) le corps de M. Vincent était dans une tombe plate au milieu du chœur proche l'aigle, avec cette inscription : *Hic jacet venerabilis vir Vincentius a Paulo*, etc. Mais la plupart des historiens paraissent ignorer une particularité pourtant assez importante de cette pierre tombale. Il semble qu'on ait utilisé une ancienne dalle ayant déjà servi, à en juger d'après la description du procès de non culte. L'épithaphe, y est-il dit, était gravée dans une volute ayant forme de cœur à moitié effacé, soutenu par deux anges, et dans sa partie supérieure portée par deux autres anges. Sous le cœur se voyait un petit tombeau sur lequel un ange était assis. Et en haut du cœur se trouvait une tenture relevée encore par deux anges. A la vérité toute cette ornementation se pouvait à peine voir à cause de sa vétusté².

Nous voici arrivés à la fin du XVIII^e siècle, à la veille de la suppression de la Congrégation en France, à la veille de l'expropriation et de l'expulsion définitive de cette maison de Saint-Lazare que les missionnaires avaient rebâtie plus grande autour des restes du saint fondateur, centre toujours vivant de tant d'œuvres, d'où les apôtres continuaient à partir pour les pays de l'Europe et de Barbarie, Madagascar et île Bourbon, Chine et proche Orient. Le registre terrier de 1780 (Arch. Nat. S. 6591-2) nous donne un excellent état de ce que comprenait Saint-Lazare à cette époque :

1^o « La maison ou manoir seigneurial de Saint-Lazare... composé de l'église, cimetière, bâtiments et logements pour la communauté ; colombier à pied, grange, écurie, moulin tournant, travaillant, faisant de blé farine, réservoir d'eau et conces-

1. Pour d'autres détails cf. mon article sur l'église de l'ancien Saint-Lazare dans *Petites Annales*, fév. 1903, *Annales de la Mission*, 1905, page 441, et M^{lle} Jane Chapon, *Saint-Lazare*, passim.

2. « *Quae quidem inscriptio sculpta reperitur in voluta cordis semideleti formam habente, duobus angelis fulcila et a duobus aliis angelis a superiore parte lata, et subter dictum cor adhuc animadvertitur forma parvi tumuli desuper insculpti, super quem sedebat alter angelus. Et a parte superiori dicti cordis invenitur adhuc tentorium a duobus aliis angelis relictum ; quae quidem ornamenta vix conspici possunt propter ipsorum antiquitatem.* » Maynard parle bien de ce dessin (et c'est peut-être le seul biographe de saint Vincent qui en parle), mais il oublie d'ajouter qu'il était à moitié effacé et à peine visible. Certes l'image d'un cœur faisait bien sur la tombe de M. Vincent, mais comment expliquer que seule l'ornementation était oblitérée et non l'inscription, si elles étaient de la même date ?

sion qui est conduite dans ladite maison par la ville de Paris, venant ladite eau du Pré-Saint-Gervais ; plusieurs cours, basse-cour, logement à l'usage des pensionnaires, plusieurs parterres et jardins potagers, aisances et dépendances avec un grand enclos en terres labourables et luzerne, et planté en arbres fruitiers, allées et charmilles, le tout contenant 96 arpents, un bâtiment appelé les *Cinq-Pavillons*, sis au coin des rues du Faubourg-Saint-Denis et de Paradis, loué au sieur Vibouté... » etc...

2° « L'ancien séminaire Saint-Charles, composé à présent d'un vieil bâtiment, cour, jardin et enclos, environ 4 arpents.

Les maisons et bâtiments compris es dits deux articles sont clos de toutes parts. »

3° « L'arrière clos dudit Séminaire fermé de murs et haies vives... contenant 45 arpents, 60 perches en terres labourables et luzerne... »

4° « Diverses autres maisons du faubourg Saint-Denis... »

Plan 16. — Cet extrait du terrier de 1780 peut servir de légende explicative du magnifique plan *Verniquet*, 1791, pour ce qui regarde Saint-Lazare. En outre on y voit, en face de l'entrée, le plan de la Foire de Saint-Laurent et l'ensemble des constructions et jardins de la maison-mère des Filles de la Charité. Par derrière, c'est-à-dire à l'ouest, le plan de la caserne des Gardes-Françaises. Aux Archives nationales (Seine N11, 193) sont conservés deux grands plans très intéressants pour cette partie. On y lit entre autres : « Terrain de 5 arpents 374 toises, acquis par le sieur Goupy des Prêtres de Saint-Lazare par conventions dumoises d'avril 1771, rédigées en bail à cens et rente le 30 août 1772 et sur lequel le sieur Goupy avait déjà commencé à construire la caserne ».

Sur ce plan Verniquet, le plus exact, qui fait encore autorité aujourd'hui, j'ai marqué déjà les transformations modernes avec les principales artères actuelles. Dans la prison, entourée d'un mur élevé, on a construit un corps de bâtiment (1823-1828) sur l'emplacement de l'ancienne église gothique. Une chapelle nouvelle a été bâtie au bout de la 2^e cour et plus à l'ouest d'autres constructions ont été faites en 1838 pour l'infirmerie. Au dehors de l'enceinte, la Cour-de-la-Ferme-de-Saint-Lazare, longue de 162 mètres, rappelle les anciens bâtiments de ce côté. Dans l'enclos, sur la fameuse butte, de 1824 à 1844, a été élevée la belle église de Saint-Vincent-de-Paul dominant tout le quartier¹ ; l'hôpital Lariboisière a été bâti de 1848 à 1853 ; la gare

1. Le plan Jaillot qui fait figurer déjà cette caserne du faubourg Poissonnière en 1763, marque aussi trois autres casernes rue du Faubourg-Saint-Denis, l'une au côté nord de la Foire Saint-Laurent et les deux autres un peu plus haut, de chaque côté de la rue. Verniquet (1791) n'en fait pas mention.

2. La paroisse Saint-Vincent-de-Paul (dont les deux tiers du territoire sont constitués par l'ancien Saint-Lazare et son enclos) a été créée en 1801, peu après le rétablissement du culte catholique. La nouvelle église fut d'abord une modeste chapelle qui occupait en location un rez-de-chaussée, 6, rue Montholon. Elle contenait moins de 200 chaises. Elle fut bénite et ouverte

du Nord, reconstruite en 1864, tandis que la gare de l'Est qui date de 1850, vient d'être considérablement agrandie, absorbant entre autres l'emplacement de la Foire Saint-Laurent et de l'hospice du Nom-de-Jésus, etc... A travers l'immense enclos on voit le boulevard Magenta, ouvert seulement à la suite d'un décret du 19 novembre 1855; la rue Chabrol, créée déjà en vertu d'une ordonnance royale du 29 mai 1822 autorisant le comte Charpentier à ouvrir sur ses propriétés une rue de 12 m. de large allant en ligne droite du faubourg Poissonnière au faubourg Saint-Denis en face de l'ancienne foire Saint-Laurent; la rue et la place Lafayette concédées la même année 1822, par ordonnance du 27 novembre, sous le nom de rue et place Charles X. Mais toutes les autres rues tracées en toutes directions à travers l'ancien enclos, datent de l'ordonnance royale du 31 janvier 1827 qui autorise : « Les sieurs André et Cottier à ouvrir sur les terrains à eux appartenant les rues » du Nord, de Dunkerque, Denain, Petits-Hôtels, Saint-Quentin, Rocroy, Abbeville, Valenciennes, Belzunce et Saint-Vincent-de-Paul. La rue de Hauteville cependant remontait déjà, en grande partie, à 1783, tandis que le tronçon le plus ancien de celle de Maubeuge est seulement de 1846, et la rue de Compiègne de 1859.

En bas, dans un cartouche, se voit la chambre où saint Vincent de Paul serait mort, le 27 septembre 1660, transformée en chapelle par les bonnes religieuses de Marie-Joseph qui, depuis le 1^{er} janvier 1850, desservent la prison avec le plus grand dévouement. Le fait de la mort de saint Vincent en cette cellule est certainement *controuvé*. Ce corps de logis a été construit après 1660, et la prétendue tradition n'a aucun fondement sérieux. Le P. Fiat n'y croyait guère, pas plus que le P. Etienne qui cependant avait vécu longtemps avec les anciens confrères ayant habité Saint-Lazare avant la Révolution¹.

Plan 17. — Avec le plan de *Le Maire* au XII (1804) c'est l'aube d'une ère nouvelle qui commence. Le sac de Saint-Lazare, 12-13 juillet 1789, a tout ravagé². 1792 a chassé définitivement de leur demeure les derniers missionnaires; de leur maison

au culte le 21 juin 1804, avec M. Moyrou comme premier curé. Son successeur, M. Grignon, appela à l'aide les Sœurs de Saint-Vincent de Paul en 1810. Leur maison, rue de Rocroy, 6 bis, se trouve à peu près sur l'emplacement de la partie de la Butte marquée comme Calvaire au plan de 1380. A noter encore, au 77 de la rue du Faubourg-Poissonnière, l'emplacement d'une chapelle de Sainte-Anne, construite en 1656 et démolie en 1795.

1. Cf. Mon art. des *Petites Annales*, octobre 1903.

2. Dans l'enquête officielle, faite après le sac, entre tant d'autres détails intéressants, je relève au hasard les suivants : Parmi les 16 aliénés enlevés, se trouve Allard, prêtre Lazariste « atteint de folie extraordinaire ». Dans la bergerie détruite, environ 60 moutons sont dérobés; à la Couture, perte de 10.000 livres; à la boucherie de 1.250. La provision de blé était assez importante, mais il fallait compter avec 12.000 consommateurs à Saint-Lazare et ses différents domaines, à l'hospice du Nom-de-Jésus et à la Maison-Mère des Sœurs au nombre de 300. Puis tous les jours Saint-Lazare nourrissait 300 pauvres, et il y a des jours où leur nombre est monté à plus de 800, auxquels on distribuait alors : pain, soupe et autres denrées et secours.

il n'emportèrent que le surnom de Lazaristes. Pour saint Vincent de Paul, il n'y a plus de place dans cet asile où il a reçu et soulagé des milliers de malheureux. Au nom de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité, environ 1.400 suspects y furent enfermés en 1794 (du 18 janvier au 14 décembre) et beaucoup n'en sortirent que pour monter à l'échafaud, comme les poètes Roucher et André Chénier, Louise Laval de Montmorency, abbesse de Montmartre, âgée de 84 ans, très dure d'oreille, accusée de conspirer *sourdement*, et tant d'autres. Parmi les prisonniers, un certain nombre était venu de la Caserne des Gardes-Françaises de la rue de Sèvres, 93. Elle aussi avait été changée en prison et pendant plus de 4 mois, on y entassa 120 à 140 personnes. Dusauchay qui, arrêté le 26 octobre 1793, y avait été détenu, avant d'être transféré à Saint-Lazare le 30 nivôse (19 janvier 1794), nous en a gardé le souvenir dans son livre sur *Saint-Lazare*. Le 24 frimaire an III (14 décembre 1794) sortit le dernier détenu de Saint-Lazare, et le lendemain, 15 décembre 1794, un décret de la Convention transforma la maison en prison de femmes ce qu'elle est encore aujourd'hui¹.

D'après le plan *Le Maire* l'aspect du quartier n'a guère changé en 1804. Toutefois le morcellement est commencé. A la fin de 1792, Saint-Lazare avait été loué à Hubert Vallée qui s'associa Adam Lainé. Hubert Vallée, détenu à Saint-Lazare même pendant la période révolutionnaire, proposa le 19 décembre 1794, la somme de 2.100 livres pour la location des 6 lots réunis en un seul, c'est-à-dire pour bâtiments claustraux, potagers, clos avec belvédère, etc... Cependant le 25 octobre 1795, il lui est enjoint de remettre les clefs des bâtiments et lieux qu'il occupe. En plus de la location, il ya aussi la vente des biens confisqués et devenus biens nationaux². Le 11 brumaire, an IV (2 novembre 1795) une maison et un terrain à côté sont vendus à Grégoire. Le 29, l'enclos de Saint-Charles est acheté par les sieurs Philippon, Gohan et Maillet. Le 12 prairial (1^{er} juin 1796) le contrat de vente de la ferme et de ses dépendances est dressé

(Dans un état du vin nécessaire aux hôpitaux et aux couvents de Paris jouissant de la franchise des droits en l'année 1675-76, le séminaire de Saint-Charles figure pour 40 muids, et Saint-Lazare pour 200, tout comme l'Hôpital des *Incurables* de la rue de Sèvres). Après la visite de la maison et de la basse-cour, les commissaires enquêteurs vont au clos « ensemencé en luzerne, avoine, orge, blé et planté d'arbres fruitiers... » D'un hangar servant de lieu de repos, ils « parviennent à un petit corps de bâtiments composé d'un étage. Dans les salles du bas et du haut, servant aux étudiants, l'une comme salle de jeux, l'autre comme salle de billard, c'est un pêle-mêle de vitres brisées, de jeux d'échecs et de dames, de queues de billard cassées et pîétinées. »

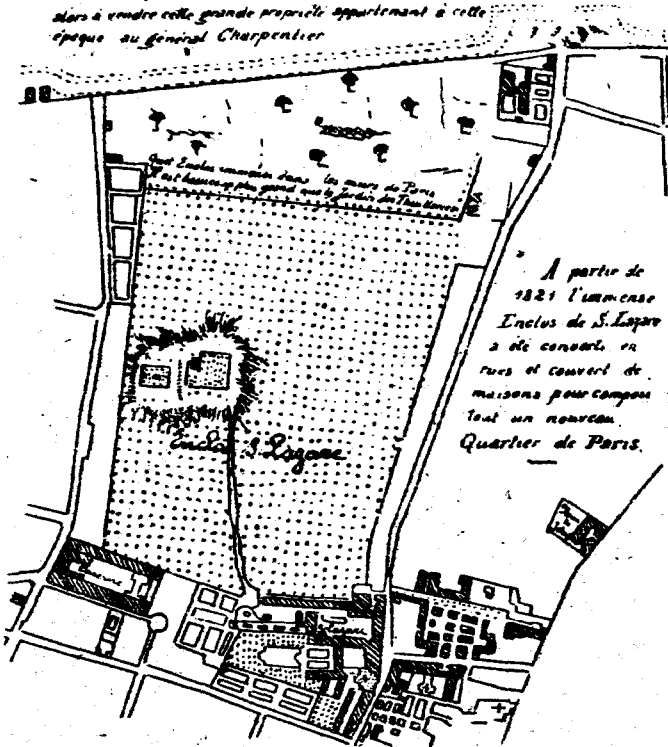
1. On y trouve à présent diverses catégories : femmes prévenues, femmes condamnées à moins d'un an, et, depuis 1836, filles publiques, par suite du transfert de la prison des Madelonnettes à Saint-Lazare.

2. En janvier 1793 déjà ont été vendus les biens d'Orsigny, de Gonesse, les marais de Château-Landon, etc. Cf. Archives Nationales, S. 6590 et M^{us} Chapon.

au nom de Boisseau ; le 22 messidor (10 juillet 1796) a lieu la vente à Boisseau et Crétot, des potagers, des jardins, du clos de 15 arpents en terre labourable. Un des acquéreurs les plus importants fut le comte François-Marie Charpentier, général de brigade et chef de l'Etat-major à l'armée d'Italie. A la Bibliothèque de la Ville de Paris, il y a un manuscrit assez volumi-

*S. Lazare d'après le Plan de Paris de Le Maitre
en XII (1806)*

N.B. En 1807 l'état de l'Encluse est rasée - peu près le même On cherche alors à vendre cette grande propriété appartenant à cette époque au général Charpentier



neux donnant copie des pièces allant de l'an IV à 1821 au sujet de la vente et du morcellement de la propriété de Saint-Lazare: page 1, on lit que le général Charpentier a une propriété à Paris, nommé le clos de Saint-Lazare qui a 83 arpents d'étendue ; p. 73 Procès-Verbal d'estimation de la ferme et clos Saint-Lazare, clos Saint-Charles, soumissionnés par le sieur Boisseau (an IV)... il estime la totalité à une valeur en capital de 300.300 livres...

Ce précieux manuscrit demanderait une étude à part. Il est accompagné d'un joli plan dessiné par Leclerc, 1817. (*lith. Engelman*) : au séminaire Saint-Charles on a écrit : « M. Bureau » et à la propriété au coin du faubourg Poissonnière et du boulevard : « M. Grégoire » ; à chacune des deux buttes du clos, on lit : « Billard ». Plus haut on a vu les dates d'autorisation des rues qui aujourd'hui sillonnent en tous sens l'ancienne propriété de St-Lazare, transformée en quartier moderne.

- *Plan 18.* — Pour finir la revue des clichés de St-Lazare à travers les âges, voici la *façade actuelle*. A l'arrivée de la Congrégation naissante les bâtiments de l'ancienne léproserie étaient en bien mauvais état. Saint Vincent se plaint qu'il « nous faut presque toujours des maçons qui nous coûtent plus que ne monteraient les intérêts de l'argent qu'il faudrait pour bâtir tout à neuf. » (VIII, 41). En 1638, dit M^{lle} Chapon, il avait fait réparer la partie de la maison située en façade sur la rue du Faubourg¹. En 1683, M. Jolly dut reconstruire cette aile, qui sert encore d'entrée à la prison. Autrefois la Procure générale y logeait, aujourd'hui ce sont les fonctionnaires de la maison pénitenciaire : directeur, économ, greffier-comptable, etc.

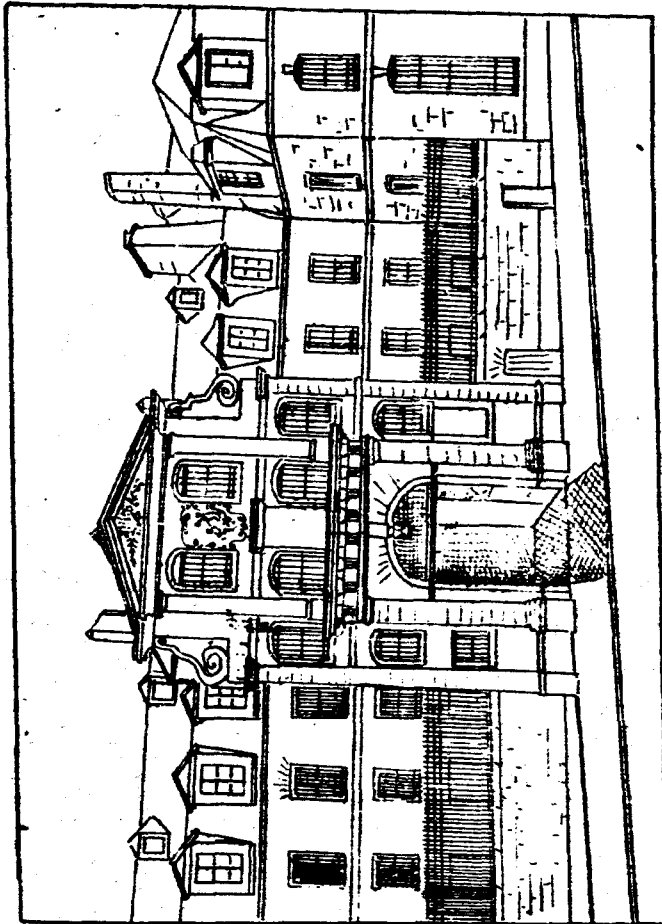
En haut les armoiries de St-Lazare : Lazare assis sur le tombeau, devant lui le Christ debout, du geste semblant dire de nouveau : *Lazare, veni foras !*

Le n° 107 du Faubourg-St-Denis est bien connu des Parisiens, hélas ! trop connu par nombre de pauvres créatures dévoyées. Autrefois en cet endroit c'était l'affluence des pauvres affamés de la capitale et des provinces ruinées, Lorraine, Champagne, Picardie, des retraits, des ordinands, des curés, des prélats les plus distingués, puis sont venus les suspects et les prisonniers. Le Christ, dominant les alentours, semble toujours redire le *Misereor super turbam*, et le *Lazare, veni foras !*

La démolition partielle de St-Lazare est commencée. J'ignore où elle en est et où elle doit s'arrêter. (Cf *Annales de la Mission*, 1933, pages 738 à 741). En finissant je voudrais encore signaler, en guise de bibliographie, quelques vues de ce quartier, qui se trouvent aux *Eslampes* de la Bibliothèque Nationale Va 288 et 289 :

- Avis pour la vente par lots d'une partie du vaste quartier provenant de l'enclos de Saint-Lazare (Cf. Ordonnance du 27 nov. 1822).
- Plan qui accompagne ou explique la partie à vendre.
- Différents projets de rues.
- Ecole professionnelle de la rue Bossuet.
- Prise du clos de St-Lazare (1848). Plusieurs vues.
- Fourneau économique de l'impératrice, place Saint-

1. Une vue remarquable de cette façade du commencement du xvii^e siècle, se voit en bordure du « plan, figure et description de l'enclos des Dames Religieuses Filles-Dieu, dit les Coustures, fait en 1682, 67 x 82 cent. (Arch. Nat., Seine N III, 558).



Vincent-de-Paul, n° 61 (1856), par E. Sain. (Il y a des cornettes dans le tableau).

— Eglise Saint-Vincent-de-Paul : nombreuses vues 1839, 1845, 1852, etc. Notice.

— Gare du Nord. Arrivée de souverains étrangers.

— Gare de l'Est... Barrière Saint-Denis... Nouvelle maison municipale du D^r Dubois, faubourg St-Denis.

— Porte Saint-Denis. Vues nombreuses, entrée de Louis XVIII (5 mai 1814), Charles X.

- Lazaristes. (Plan Lacaille — Sac de Saint-Lazare, 1789 (vues de l'époque).
- Atelier de la filature de la maison de force de Saint-Lazare, faubourg Saint-Denis, bâti par Lefèvre architecte, 1799.
- Fontaine Saint-Lazare.
- Eglise Saint-Lazare (d'après Saint-Victor).
- Sac de Saint-Lazare. (Prieur inv. et del., Bethault, sculp.).
- « Autel où repose le corps de saint Vincent de Paul » (Tardieu excudit).
- Prison : façade. — Tableau de Muller (du Musée de Versailles), gravé par Masson.

Cuvry, février 1938.

Jean PARRANG.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES

Serge BARRAULT. *Le Règne de Louis XIV*. Paris, Gauthier-Languereau, 15 fr.

Faisant partie d'une excellente collection de noble et haute initiation à l'histoire, ce volume de *Scènes et tableaux* est de tout point à recommander et à diffuser, vu sa valeur et les garanties offertes.

Signalons ici tout spécialement que la figure de M. Vincent n'y est pas donnée comme un simple et compatissant ramasseur d'enfants trouvés, tel que l'ont stylisé une imagination et une simplification assez générales, mais elle y est montrée comme le ministre de la Réforme ecclésiastique et le Père spirituel de toute une partie du Grand Siècle⁽¹⁾. Ouvrage remarquable du docte professeur de Fribourg en Suisse.

[SCHORSCH]. *A Course in Religion*, 7^e vol. : *Jesus the head of the church*, 304 pages 23×15 cm.) (Livre de l'élève 144 p., 28×25 cm.). — 8^e vol. : *Jesus the Son of God made Man*, 272 pages (23×15 cm.), par Alexandre P. SCHORSCH, C. M., et Sœur M. Dolorès SCHORSCH.

¹. Mentionnons St Vincent et Louise de Marillac (p. 30-34) présentés comme apôtres et défenseurs de l'Immaculée Conception (p. 202, 209-210), récompensés du Ciel par la Médaille miraculeuse...

Les ressources de la pédagogie sont ici mises en œuvre pour aider les enfants, les étudiants à bien comprendre et vivre leur religion. Catéchisme développé : vocables de la doctrine expliqués, liturgie, prières, chants, chefs-d'œuvre d'art religieux.

Livre du maître, comprenant de nombreux détails et des conseils pour cette grande œuvre. Signalons parmi les chants des adaptations sur des mélodies d'auteurs vivants qualifiés de *Parish hymnal*, page 283, 7^e volume.

Au long des voies romaines. III. J[ean] BOUZET et Th[éobald] LALANNE. *Du gascon au latin*, (origines latines du gascon). Préface de Léon Bérard, de l'Académie française. Librairie Bénése, Saint-Vincent-de-Paul (Landes) (1937).

Les 84 pages de ce volume, bourrées de faits et relevées de-ci de-là de notations savoureuses et de remarques piquantes, dénotent le labeur tenace et le programme de leurs auteurs : faire travailler, aiguïser l'attention.

Ils partent du fait incontestable que les patois sont de véritables langues, contrairement au préjugé simpliste qui ne trouve là qu'un français défiguré, abâtardi. Le français n'est que la *langue d'oïl*, enrichi depuis plusieurs siècles par de nobles esprits, et promu à la dignité de langue nationale de par le Pouvoir Central qui l'a progressivement imposé au pays tout entier. Mais vivaces et tenaces, d'autres dialectes sont encore utilisés sur le sol de France... En partant du gascon maternel, du dialecte palois, ce manuel montre l'ancêtre commun, le latin ce *chien de garde du Français*. Sous les mots usuels et fondamentaux, ce volume fait retrouver le cheminement du latin sous-jacent et maintes fois aisément reconnaissable. C'est à cette redécouverte savante, scientifique que nous menent par la main ces souriants herboristes du langage gascon et du latin. Par cette expérience qui s'ajoute à tant d'autres, ils émoustillent leurs élèves et les entraînent à ce patient enrichissement désintéressé qu'est la culture, à cet élargissement de l'homme par les *humanités*.

Vicariat Apostolique de Pékin : Etat de la Mission du 1^{er} juillet 1936 au 30 juin 1937, 208 pages (22,5 sur 28,5), in-4^o.

Dans le cadre connu et traditionnel c'est, malgré les difficultés du moment, le compte rendu du Vicariat Apostolique de Pékin, au 1^{er} juillet 1937. Cf *Annales* 1937, pages 524-525.

Les Sinim d'Isaïe seraient-ils les Chinois ? par A.-B. DUVIGNEAU, C. M. Pékin, Imprimerie des Lazaristes, 70 pages, 1938 (Extrait du *Bulletin Catholique de Pékin*).

Dans le verset 12 au chapitre 49 d'*Isaïe* figurent les *Sinim* que certains ont hardiment identifiés avec les *Sinenses* (les Chinois). M. Duvigneau discute amplement cette opinion curieuse. Il ne s'agit ici que des peuples du Midi de la Palestine : *de terra Australi*.

[DUVIGNEAU]. *Figure de missionnaire : Theodoric Pedrini, prêtre de la Mission, protonotaire apostolique, musicien à la Cour Impériale de Pékin 1670-1746*, par A.-B. DUVIGNEAU, C. M., Imprimerie des Lazaristes, Peiping, 1937, 60 pages.

Destinée à servir de chapeau à une publication musicale (sonates de *Nepridi*, anagramme de Pedrini), préparée par le P. Ruhl S. V. D., cette notice évoque heureusement d'après nos *Mémoires de Chine* cette figure de lazariste missionnaire et musicien.

[Joseph ALOUAN]. *Les perles parsemées de la vie du grand saint du grand siècle : Saint Vincent, avec les détails de ses œuvres, de celles de ses fils : les Lazaristes, et de ses Filles : les Sœurs de la Charité, depuis le commencement jusqu'à nos jours avec notes spéciales sur leurs établissements dans le proche Orient : une notice historique des Conférences de Saint Vincent de Paul. Portraits des grands hommes du XVII^e siècle*, par Joseph ALOUAN, Prêtre de la Mission.

De cet ouvrage en arabe le titre doublement oriental indique suffisamment le contenu parfumé.

J. BAETEMAN, C. M. *Plus près de Toi, mon Christ*, G. Poussin, éditeur, Evreux, 1938. 254 pages, 15 fr.

Imprimées, ces 30 conférences de *Radio-Normandie* poursuivront le bien déjà réalisé chez nombre d'auditeurs. Cœur ardent, âme tremblante, s'essayant à souligner quelques caractères de la Divine figure, vie empoignée par le Christ, sentant le besoin de parler de Lui, éprouvant le désir intense de le faire connaître et aimer : c'est l'auteur : une âme qui se donne et s'abandonne entière à l'Ami ; *Plus près de Toi, mon Christ* !

Angelo CAMPANALE. *Maria Santissima mediatrice Universale delle grazie*. 16 pages (Tipografia editore Andriola : Palo del Colle-Giovinazzo).

Conférence donnée lors d'une réunion mariale, le 24 octobre 1935.

Mariale. Vol. I (Libreria Emiliana Editrice, Venezia, 128 pages).

Notules historiques et liturgiques et discours sur la Purification, Notre-Dame des Sept-Douleurs (Passion et 15 septembre), l'Annonciation, la Visitation, l'Immaculée-Conception.

The Legion of Mary, by Rev. Father Leonard, C. M. (London. Catholic Truth Society), 32 pages.

Origine, esprit, forme, membres, réunion, activités, expansions de la *Légion de Marie*.

Casale Monferrato : Primo Cinquantenario (1887-1937). *Piccolo Seminario Vescovile Maria Immacolata*.

Brochure (36 pages) fraîchement et copieusement illustrée (personnages, scènes) relatant quelques souvenirs du Petit Séminaire de Casale Monferrato, fondé en 1887 par Mgr Edoardo Pulciano (1852-1911).

D^r Jakob ZAGAR, C. M. *Marija je moja mati. Razsirjanje cudodelne svetinje svetniska pot Bl. Katarine Labouré (Domzale-Groblje)*. 1927, 254 pages.

Vie de la Bienheureuse Catherine Labouré.

Little Catherine of the miraculous medal, by a daughter of Charity. Sr Joseph's College Emmittsburg, Maryland. (New-York, Benzinger Brothers), 176 pages.

[PAWELLEK Pius]. *Chrystus z Nami... Konferencje o najswietzszym sakramencie. Cz I. Wydal X. Pius Pawellek, misjonarz (Krakow, Stradom 4), 1937, 78 pages.*

Christus z nami, T. IV. O najswietszgm sercu pana jezusa, Wydal X. Pius Pawellek, misjonarz. (Krakow, 1937), 80 pages.

Double ouvrage de conférences religieuses prononcées par notre confrère polonais M. Pius Pawellek. L'ensemble de ses publications atteste le bien de l'apostolat réalisé.

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

1. Parente (Philippe), coadjuteur, 12 novembre 1937, à Rome ; 75 ans d'âge, 50 de vocation.
2. Hénault (Auguste-Edouard), prêtre, 18 janvier 1938, à Shanghai ; 68, 47.
3. Gastinel (Louis), coadjuteur, 18 janvier, à Istanbul 69, 50.
4. Troisi (Ange), prêtre, 26 janvier, à Naples ; 65, 50.
5. Hoang (Pierre), coadjuteur, 29 janvier, à Chala ; 57, 29.
6. Palacios (Janvier), coadjuteur, novembre 1936, à Madrid ; 61, 35.
7. Benito (Pierre), prêtre, 16 janvier 1938, à Madrid ; 64, 46.
8. Perez (Anacarie), prêtre, 20 janvier, à Valence ; 72, 54.
9. Da Silva (Jean-Baptiste), prêtre, 2 février, à Diamantina ; 63, 41.
10. Dos Santos (Jacques), coadjuteur, 6 février, à Santo-Quiteria ; 80, 51.
11. Heudre (Henri), prêtre, 25 février, à Beyrouth ; 77, 51.
12. Rolland (Joseph), prêtre, 1^{er} mars, à Lommelet ; 67, 47.
13. Blanco (Pierre), coadj., 9 janvier, à Algengibre ; 67, 25.
14. Calzada (Louis), prêtre, 24 déc. 1937, à Pampelune ; 54, 37.
15. Brünning (Pierre), prêtre, 11 mars, à Quito ; 68, 45.
16. Monteiro (Emmanuel), prêtre, 11 mars, à Lisbonne ; 64, 44.
17. Lukesch (Oscar), prêtre, 7 novembre 1937, à Vienne ; 60, 41.
18. Cazot (Emile), prêtre, 14 mars, à Paris ; 74, 53.
19. Kickam (Thomas), prêtre, 18 mars, à Dublin ; 68, 46.
20. Mello (Venance), prêtre, 15 mars, à Pernambuco ; 72, 52.
21. Villalain (Hyacinthe), prêtre, 12 mars, à Manille ; 66, 51.
22. Ramella (Gaspard), prêtre, 27 mars, à Gênes ; 95, 79.
23. Gobaud (Louis), prêtre, 29 mars, à Tunis ; 81, 60.
24. Landi (David), prêtre, 28 mars, à Sarzane ; 70, 52.
25. Faury (Henri), prêtre, 30 mars, à Beyrouth ; 57, 30.
26. Tracy (Jérémie), prêtre, 28 mars, à Groveport ; 67, 48.
27. Maag (Antoine), coadj., 4 avril, à Costa-Rica ; 64, 39.

NOS CHERES SŒURS

- Catherine Achalme, à Paris (Maison des Jeunes Economes) ;
91 ans d'âge ; 66 de vocation.
Marceline Marchan, au Havre ; 60, 38.
Madeleine Defougère, au Coteau ; 82, 62.
Marcelle Morcrette, à Tourcoing ; 35, 13.
Frances Auld, à Londres ; 82, 52.
Sylvie Ticci, à Ancône ; 75, 36.
Anna Payr, à Salzbourg ; 47, 10.
Marcianne Tomiak, à Cracovie ; 83, 61.
Christine Pwrczdzicka, à Varsovie ; 89, 64.
Adèle Krajnc, à Hotenez ; 41, 7.
Mary-Ann Duffy, à Syracuse ; 59, 34.
Marie Lefebvre, à Paris (Hôpital St-Joseph) ; 62, 37.
Marie Cros, à Paris (Orphelinat St-Louis) ; 90, 68.
Marie de Stimaur, à Paris (La Madeleine) ; 84, 56.
Emilie Hennion, à Poix-du-Nord ; 79, 46.
Madeleine Wiechowska, à Cracovie ; 79, 58.
Agnès Segà, à Ljubljana ; 55, 32.
Mary Lane, à Détroit ; 84, 58.
Maria Banchi, à Sienne ; 34, 14.
Josefa Juanmartin, à Madrid ; 73, 47.
Candida Ochoa, à Madrid ; 81, 59.
Raimunda Hoyos, à Madrid ; 73, 48.
Valeriana Herrera, à Madrid ; 26, 7.
Marie-Thérèse Davin, à Montolieu ; 76, 52.
Laura Alla, à Paris (paroisse St-Joseph) ; 63, 40.
Louise Astruc, à Marvejols ; 90, 71.
Mair Gaillard, à Versailles ; 68, 28.
Marie-Louise Cronenberger, au Havre ; 77, 44.
Marie-Louise Drillon, à Caudebec ; 46, 20.
Elise Leduc, à Montolieu ; 54, 26.
Marie-Louise Brousse, à Neuville ; 62, 40.
Anna Georgeovich, à El-Biar ; 58, 34.
Marie-Anne Tinnette, à Verviers ; 87, 60.
Rosalie Pignol, à Lyon ; 74, 48.
Marianne Olejnik, à Kulparkow ; 63, 42.
Rosalie Pugliesi, à Portici ; 89, 69.
Virginia Gandi, à Monistero ; 83, 59.
Marie Filo, à Ladce ; 79, 63.
Anne Hejtmanek, à Ladce ; 45, 26.
Marie Fievet, à Smyrne ; 86, 65.
Guilhermine Delestaing, à Passy ; 87, 68.
Cécile Vialaret, à Briançon ; 32, 7.
Marie Davin, à La Teppe ; 67, 42.
Elisabeth Cantournet, à Naples ; 81, 61.
Maria Losito, à Naples ; 55, 36.
Marie Medja, à Ljubljana ; 58, 37.
Mary Vourbon, à Norfolk ; 46, 24.
Marie Rebernig, à Vienne ; 22, 4.
Inès Tourne, à Montauban ; 45, 18.

Eva Ochocka, à Lublin ; 92, 66.
Assunta Grifoni, à Longiano ; 52, 29.
Alice Carney, à Dunmanway ; 67, 49.
Marie-Louise Salze, à Montolieu ; 79, 52.
Clémence Mandibéron, à Marseille ; 81, 52.
Marie Ollivier, Hôpital d'Angers ; 86, 56.
Madeleine Chagnon, à Montolieu ; 47, 25.
Maria Bernot, à Madrid ; 63, 41.
Catherine Bernardo, à Firminy ; 67, 44.
Estelle Gérard, à Port-Salé ; 76, 52.
Anne Lakos, Ecole de Pépa ; 62, 42.
Marguerite Parecco, Ecole de Kaposvar ; 74, 56.
Gisèle Nagy, Ecole de Keszthely ; 51, 27.
Elizabeth Herbert, à Troy ; 85, 63.
Mary-Jane Eagan, à Buffalo ; 84, 64.
Carolina Latilla, à Naples ; 43, 17.
Gemma Bignone, à Sarrane ; 76, 55.
Présentation Tomero, à Têrueil ; 41, 21.
Pilar Martinez, à Têrueil ; 44, 21.
Emilie Canepa, à Pékin ; 77, 48.
Marie-Louise Boucassot, à Montpellier ; 37, 13.
Jeanne Bernier, à Aniche ; 85, 60.
Isabelle Stuart, à Marseille ; 64, 40.
Margaret Hanrahan, à Birmingham ; 77, 56.
Françoise Pavlin, à Mengès ; 58, 26.
Marie Pack, à Feldhof ; 53, 29.
Françoise Barbini, à Segni ; 78, 59.
Bonaventura de Pascale, à Naples ; 60, 34.
Thérèse Passatore, à Chieri ; 49, 18.
Angela Sirtori, à Cagliari ; 71, 49.
Severina Mapelli, à Turin ; 49, 25.
Marie Cumino, à Plaisance ; 85, 62.
Etelvina Villanueva, à Valdemoro ; 73, 52.
Elicia Garcia, à Alcala-de-Guadaira ; 61, 36.
Victoria Tudanca, à Lugo ; 77, 51.
Mercédès Perez, à Valladolid ; 37, 11.
Marthe Leffet, à Caen ; 71, 48.
Adèle Thiery, à Avignon ; 81, 69.
Marie Olivier, à Montolieu ; 80, 59.
Marie Bernard, à Château-l'Evêque ; 64, 40.
Maria Gramond, à Aurillac ; 78, 56.
Marie Verdbois, au Mont St-Jean ; 61, 42.
Fernande Beaujan, à Andrimont ; 36, 16.
Giovanna Santinoni, à Sienne ; 66, 42.
Angiolina Cinagli, à Sienne ; 25, 4.
Brancesca Barbini, à Sogni ; 78, 59.
Argentine Barilla, à Colorno ; 55, 30.
Claire Chinetti, à Turin ; 41, 18.
Joséphine Reborà, à Campomorone ; 62, 40.
Lucie Negro, à Carignano ; 79, 52.
Clémentine Olcelli, à Luserna ; 85, 63.
Dominique Dmytrowska, à Cracovie ; 74, 48.

- Honora Harrington, à Hull ; 71, 46.
Maria Majewski, à Wassenberg ; 42, 17.
Catherine Eder, à Schwarzach ; 71, 49.
Ursula Ayncar, à Cadiz ; 72, 48.
Antoinette Lafarge, à Nogent-sur-Seine ; 80, 61.
Marguerite Delattre, à Lyon-Ainay ; 46, 18.
Emma Dufay, à Guatamala ; 83, 49.
Marie Daide, à St-Chamond ; 88, 68.
Marie-Thérèse Dubreuil, à Montolieu ; 88, 69.
Théodora Borques, à Montolieu ; 75, 54.
Clémentine Hugon, à Clichy ; 73, 50.
Marie Serbat, à Quito ; 89, 66.
Marie Souin, à Chantepie ; 72, 48.
Catherine Butler, à Buffalo ; 81, 55.
Maxima Palacio, à Barcelone ; 29, 5.
Ascension Escudero, à Leganes ; 58, 34.
Clara Araiz, à Valdemoro ; 32, 8.
Visitation Blanco, à Valdemoro ; 27, 7.
Eugénie Regien, à Rome ; 63, 40.
Jeanne Bousquet, à Sarlat ; 83, 61.
Augustine Laisne, à St-Georges-de-Lisle ; 63, 37.
Berthe Lequesne, à Montolieu ; 80, 56.
Thérèse Ajmar, à Luserna ; 65, 43.
Séraphine Bellenno, à Luserna ; 92, 66.
Elisabeth Faresin, à Turin ; 42, 10.
Lucia Capuano, à St-Charles-de-Potenza ; 82, 57.
Benvenuta Sala, à Costigliole ; 64, 37.
Mary Mc Enerny, à Dublin ; 73, 45.
Margaret Barraud, à Dublin ; 91, 67.
Anna Grabsl, à Osijek ; 73, 55.
Marie Kaumbacher, à Vienne ; 61, 30.
Thérèse Sluga, à Vac ; 67, 44.
Julie Grabner, à Marianostra ; 82, 57.
Anne Rakosi, à Kéthely ; 82, 65.
Anna Salvador, à Sanary ; 79, 53.
Marie-Antoinette Mas, Ste-Geneviève-de-l'Hay ; 85, 59.
Marie Combaret, à Montolieu ; 66, 41.
Mathilde Papin, à Tientsin ; 62, 39.
Michelle Mazaye, à Montolieu ; 80, 54.
Justine Nehr, aux Récollets de Metz ; 65, 45.
Léontine Cambon, à La Réole ; 64, 40.
Mary Moranville, à Emmitsburg ; 81, 63.
Mary O'Rorke, à l'hôpital de Troy ; 65, 39.
Thérèse Fijavz, à Istanbul ; 68, 50.
Félicité Banchiero, à Turin ; 88, 66.
Hélène Fontana, à Turin ; 74, 52.
Linda Pedemonte, à Senigallia ; 71, 46.
Silvia Milanese, à Roviano ; 63, 40.
Saveria Sottili, à Frascati ; 87, 64.
Téodolinda Grego, à Trani ; 64, 39.
Francesca Lella, à Aquila ; 75, 53.
Filomena Valente, à Naples ; 94, 63.

- Elisabeth Cozzolino, à Naples ; 79, 56.
Marie Grimonet, à Montolieu ; 75, 50.
Eugénie Baunet, à Paris (St-Nicolas-des-Champs) ; 84, 60.
Marie Darras, à Rio-de-Janeiro ; 95, 77.
Anne Galibouza, à Château-l'Evêque ; 88, 66.
Elisabeth Pons, à Talca (Chili) ; 70, 48.
Franziska Hargassner, à Salzbourg ; 75, 58.
Camille Zarska, à Varsovie ; 61, 34.
Angéline Santos, à Rio-de-Janeiro ; 34, 7.
Francisca Baldassarre, à Naples ; 73, 54.
Matilde Vitelli, à Naples ; 60, 37.
Victoire Bauman, à Novomesto ; 35, 10.
Léonie Montcouquiol, à Ste-Marguerite de St-Epin ; 75, 55.
Marie Bassot, à Mauriac ; 79, 59.
Marie Perrin, à Montolieu ; 86, 66.
Marie Collanges, à Montolieu ; 77, 55.
Olympe Noguet, à Kiukiang ; 70, 49.
Cécile Bègue, à Denain ; 89, 66.
Marie Brousse, à Libourne ; 64, 40.
Clara Pottier, à Anzin ; 73, 52.
Jeanne Dauplat, à San-Salvador ; 68, 48.
Maria Robert, à Clichy ; 83, 62.
Catherine Masar, à Kosice ; 26, 7.
Léopoldine Aulicky, à Graz ; 61, 34.
Thérèse Langmar, à Klotildiget ; 24, 6.
Virginia Edwards, à Montgomery ; 82, 60.
Domenica Vieini, à Turin ; 87, 67.
Marianne Peretjatkowicz, à Varsovie ; 67, 40.
Marie Gallardo, à Valparaiso ; 52, 40.
Joséphine Rojas, à Concepcion ; 60, 22.
Marie Strajner, à Ljubljana ; 31, 10.
Purificacion Samitier, à Têruei ; 73, 56.
Aimée Guignant, à Paris (Maison Principale) ; 76, 52.
Philomène Cochfournic, à Paris (Maison Principale) ; 67, 43.
Angélique Demichel, à Lacarne ; 86, 64.
Françoise Pailloux, à St-Flour ; 88, 63.
Justine Fanget, La Teppe ; 68, 45.
Marie Waglere, à Constantine ; 81, 62.
Antoinette Faure, à Dourdan ; 78, 44.
Agnès Zupanc, à Ljubljana ; 83, 57.
Jeanne-Marie Guezo, à Arcueil ; 86, 63.
Marie-Louise Dendievel, à Nivelles ; 41, 15.
Marie Andrade, à Eriburgo ; 44, 24.
Marie Delgado, à Gualaguaychu ; 96, 78.
Maria Vigna, à Portici ; 82, 64.
Francesca Cucugliata, à Gagliano-del-Capo ; 53, 29.
Isolina Cioli, à Sienne ; 85, 62.
Adelia Fornelli, à Lecce ; 74, 56.
Rosina Antiero, à Naples ; 74, 53.
Pia Minurelli, à Sienne ; 60, 40.
Thérèse Karnet, à Graz ; 58, 35.

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

LIVRE IV. — DE 1874 à 1918

CHAPITRE XLIII. — M. Boré supérieur général (*suite*).

SOMMAIRE. — La Province de Touraine.

La province de Touraine n'existait pas avant la Révolution. Les maisons qui ont servi à la constituer faisaient partie de deux provinces qui ont disparu, le *Poitou* et la *Bretagne*.

Le Poitou remontait à 1642 et comprenait à cette époque Richelieu, Luçon, Saintes et Notre-Dame de la Rose. En 1789, il comprenait dix maisons : Richelieu (1638, mission) ; Luçon (1638, mission, séminaire, paroisse) ; Saintes (1642, mission, séminaire) ; Fontenay-le-Comte (1676, mission) ; Rochefort (1683, séminaire, paroisse) ; Poitiers (1681, Grand et Petit séminaire) ; Tours (1680, Grand et Petit séminaire) ; Angoulême (1704, séminaire, paroisse) et La Rochelle (1763, séminaire).

Parmi ses visiteurs, il faut mentionner : M. Alméras, M. Get, M. Chevremont, M. Pierron, M. Himbert.

En 1679, l'Assemblée provinciale du Poitou se préoccupe des sorties hors de la Congrégation. M. Jolly lui répond que la Compagnie n'a pas plus perdu en renvoyant quelques sujets, que le corps ne perd quand il se décharge de ses mauvaises humeurs. Il ajoute que les sorties ont été autrefois plus fréquentes, qu'elles sont communes aux autres Congrégations, et qu'elles sont même arrivées dans la compagnie des disciples de N. S. Cette même assemblée

avait demandé qu'on envoyât aux maisons des prédictions et des catéchismes pour les Missions. M. Jolly promet de le faire incessamment.

En 1692, M. Jolly établit un séminaire interne dans la province de Poitou ; ce séminaire était fixé à Angers.

L'Assemblée provinciale de 1717 avait demandé qui devait payer l'équipage nécessaire d'un confrère qui change de maison : M. Bonnet répond que la maison d'où l'on part doit fournir bottes, bottines, bougettes, sacs ou valises, etc. ; et la maison où l'on va doit payer les frais de voyage. La même assemblée se préoccupe des frères coadjuteurs. M. Bonnet lui répond que nos frères n'ont pas droit de manger avec les prêtres à la maison de campagne, qu'ils doivent avoir des habits gris-bruns, et non pas noirs ou presque noirs ; que leur pourpoint doit descendre jusqu'au dessous de la poche et leur manteau jusqu'à la jarretière.

L'Assemblée provinciale de 1730 avait prié M. Bonnet de recommander 3 choses : 1° les devoirs des inférieurs et ceux des supérieurs. M. Bonnet le fait sans ménager ces derniers ; 2° qu'on voyage en voiture ; 3° qu'on forme bien les sujets. M. Bonnet répond qu'on n'omet rien pour bien instruire et façonner les sujets ; mais, ajoute-t-il, la plupart de la jeunesse est à présent si volage, si dissipée, si peu cultivée que c'est grande pitié. Il faut des temps et des soins infinis pour faire naître un peu de religion, de piété, de dévotion ; et ce peu d'humilité, d'oraison, d'esprit intérieur et de mortification dans lequel on tâche de les établir avant de les disperser, est bientôt dissipé si on ne les soutient de paroles et d'exemples dans les maisons où ils vont. C'est à nous de les former, et c'est à vous de les entretenir ; et le digne

supérieur après être resté sur la défensive par rapport à l'Assemblée provinciale passait à son tour à l'offensive. « Nous voyons très souvent des jeunes gens de la meilleure espérance tomber tout d'un coup, dans des maisons dissipées et négligées. »

L'Assemblée de 1759 renouvela les mêmes plaintes : 1^o elle gémit du relâchement des études à Saint-Lazare. M. de Bras, Supérieur général, répond que c'est à tort que l'on a cru apercevoir du relâchement. Jamais on n'a plus veillé que maintenant sur les étudiants pour leur faire garder leurs chambres. Les professeurs sont habiles, zélés ; on fait subir aux étudiants plusieurs examens, on tâche de leur inspirer de l'émulation par les sabbatines et les thèses. Et M. de Bras, comme son prédécesseur, termine ainsi : « On jugerait peut-être plus sainement si l'on attribuait ce prétendu relâchement à la négligence des Supérieurs, qui sont trop faciles à souffrir que les jeunes prêtres qu'on envoie perdent leur temps. »

La même Assemblée se plaint qu'on ait renvoyé des prêtres et des étudiants pour des motifs qu'elle juge insuffisants. M. de Bras estime ce postulatum injurieux pour les Supérieurs Majeurs. L'Assemblée en particulier s'était plainte qu'on eut renvoyé des étudiants qui s'étaient enfermés dans une chambre. M. de Bras répond : « Quand il arrive que les étudiants s'enferment dans la chambre les uns des autres et que dûment avertis, ils ne se corrigent point, principalement quand non seulement ils s'enferment, mais se barricadent en dedans, on est en droit de les congédier comme désobéissants et bien suspects dans leurs mœurs. » Parmi les autres motifs de renvoi, citons celui-ci qui n'est plus de notre époque : « L'usage des perruques est absolument défendu par nos Assemblées générales. En conséquence, nous dé-

clarons que si quelqu'un porte la perruque et que dûment averti il persiste, nous le prions de se réarmer. »

L'Assemblée provinciale de 1774 constate qu'une partie des sujets envoyés dans les maisons y portait un esprit de dissipation et d'indépendance, et que pareille plainte avait été adressée aux Assemblées provinciales de 1724, 1730, 1759. Les députés de 1774 continuent ainsi : « L'Assemblée actuelle voit avec douleur que le mal, loin de diminuer, prend de jour en jour de nouveaux accroissements. » Les députés croyaient que la source du mal était dans les brochures et les livres dangereux pour la religion que lisaient les étudiants de Saint-Lazare. M. Jacquier, Supérieur général, commence par louer le zèle des députés du Poitou. Puis il leur montre l'exagération de leurs plaintes. « Le défaut de vigilance dont vous vous plaignez règne, dites-vous, dès avant 1724. Vous n'êtes pas étrangers à Saint-Lazare ; c'est dans son sein que vous avez reçu l'éducation. Pendant que vous y demeuriez, vous a-t-on, nous ne dirons pas, permis, mais souffert la lecture de livres suspects : pourquoi ne souffrez-vous pas que le même zèle subsiste encore. *Justum judicium judicate.* » M. Jacquier fait ensuite comme M. Bonnet ; après avoir paré le coup, il en donne un direct : « Le remède le plus efficace, dit-il aux députés qui étaient tous des supérieurs, c'est l'exemple des supérieurs ; nous les exhortons à édifier leurs confrères par leurs vertus, par l'amour de la retraite, par leur zèle pour la religion, par leur exactitude à faire les répétitions d'oraison, les conférences spirituelles, et par une fidélité inviolable aux règles et aux usages de la Congrégation. » La même Assemblée se plaignait que les frères coadjuteurs laissaient à désirer. M. Jacquier re-

prend que c'est aux supérieurs à les former, à les contenir, à les ramener à leur devoir.

On sent que la Révolution est proche ; il faut admirer le zèle des députés et celui des Supérieurs pour maintenir la Compagnie dans sa ferveur primitive, malgré l'atmosphère malsaine que l'on respire. Du reste il faut avouer que la province du Poitou est morte en beauté ; car un certain nombre de ses membres ont été martyrs pendant la grande tourmente, soit chez eux, soit sur les pontons de Rochefort et à l'île Madame. Gloire à ces vaillants ! Ils avaient peut-être le zèle un peu rude, mais ils voulaient la gloire de Dieu, la perfection de la Compagnie, et ils sont morts comme des saints.

La seconde province dont la province de Touraine hérita était la province de *Bretagne*. On la voit paraître pour la première fois à l'Assemblée de 1724 ; mais dès 1721 il y avait déjà un visiteur de Bretagne : M. de la Ville, supérieur du Mans. Parmi les visiteurs, il faut citer M. de Bras, plus tard Supérieur général.

Les Assemblées provinciales de Bretagne sont moins combatives que celles du Poitou. Parmi les postulats qu'elles ont formulés, on ne voit pas de ces plaintes comme celles de l'autre province : ils demandent qu'on fasse une édition des décrets, qu'on n'accorde pas le droit de suffrage passif à ceux qui rentrent dans la Congrégation, qu'on fasse deux années entières de pur séminaire interne. Pour ce dernier point, M. Jacquier leur répond que les nécessités de la Congrégation obligent à faire étudier les séminaristes et que cela aide à les mieux connaître avant les vœux. Malgré cette réponse, l'Assemblée provinciale de Bretagne de 1780 revint à la charge, et M. Jacquier répondit : « Nous avons déjà répondu il y

a 6 ans, nous persistons dans la réponse donnée alors. » Cette même année 1780, les députés de Bretagne prient M. le Supérieur général de ne pas accepter de nouvelles maisons et de nouvelles charges. M. Jacquier répond que s'il a accepté de nouvelles maisons, c'est malgré lui, *invitus* ; et que dans ces circonstances a manqué la liberté, ou qu'il y a eu une convenance équivalant à une nécessité. On sent à ces mots couverts qu'il s'agit des charges imposées par le roi. Le seul *postulatum* qui paraisse un peu agressif est celui qui demande que le secret concernant les lettres envoyées par le Supérieur général ou adressées au Supérieur général soit bien gardé. M. Jacquier relève le *postulatum* assez vertement et il fait remarquer que l'âge, la vertu éprouvée, la sagacité, la prudence de M. Bougeat, secrétaire général, auraient dû empêcher les députés de faire un pareil *postulatum*. M. le Supérieur général reproche à cette Assemblée provinciale d'avoir accepté l'absence du député de Vannes pour des raisons insuffisantes. On ne dit pas quel était ce député.

Nous arrivons ainsi en 1789. A cette époque la province de Bretagne compte 8 maisons : Saint-Méen, Saint-Brieuc (1666) ; Tréguier ; Saint-Pol-de-Léon, (1689) ; Vannes (1702) ; Saint-Servan (1712) ; Le Mans ; Angers (1675). Tours avait été de la province, mais alors n'en faisait plus partie.

La province de Bretagne disparut noblement comme sa voisine du Poitou ; car beaucoup de ses enfants furent martyrs ; le plus illustre est le bienheureux Rogue, de la maison de Vannes.

L'héritière de ces deux provinces défunctes fut la province de Touraine. Pourquoi a-t-on adopté ce nouveau nom ? Pourquoi n'a-t-on pas fait revivre les illustres noms de Poitou et de Bretagne ? Mys-

rière. Quoiqu'il en soit la beauté de la Touraine civile, jardin de la France, sa fraîcheur, sa fertilité, la douceur de son climat, la modération de sa température en ont toujours fait comme un symbole de bon sens et d'équilibre moral. A ces titres, le nom de Touraine était un bon pronostic pour la jeune province qui apparaît pour la première fois à l'Assemblée de 1867, sous le P. Etienne, et dont le 1^{er} visiteur fut M. Charles Bernard. Il avait été nommé à cette charge en 1865 et il la continua ainsi que celle de supérieur d'Angoulême jusqu'en 1877. A cette époque, le P. Boré ayant constaté que la maladie rendait M. Bernard inhabile résolut de le changer : en effet, les maisons n'avaient pas été visitées depuis plusieurs années, et les quelques rapports de visite qu'on possédait étaient mal rédigés. D'autre part, Mgr d'Angoulême demandait le changement de M. Bernard comme supérieur du Grand séminaire. Mais ce vénéré confrère avait droit à de grands égards ; aussi le P. Boré lui proposa-t-il de se retirer où il voudrait, soit à La Rochelle, soit à Château-l'Evêque, soit à la Maison-Mère. M. Bernard s'en remit à M. le Supérieur général, et celui-ci le pria de venir à St-Lazare édifier la jeunesse par sa régularité. C'est ce que fit l'ancien supérieur d'Angoulême jusqu'au 31 mai 1886, date à laquelle il rendit son âme à Dieu, le dernier jour du mois de la Sainte Vierge, dont il avait si bien parlé dans les *Méditations à l'usage des Filles de la Charité*.

M. Bernard Charles fut remplacé comme visiteur de la province de Touraine par M. Léon Forestier.

Cet excellent confrère était né à Albi en 1823. La famille comptait 8 enfants qui, tous ou à peu près, moururent in senectute bona. Le petit Léon eut, dès son jeune âge, une grande dévotion à la Sainte

Vierge, à N.-D. de la Drèche dont le sanctuaire se dresse non loin d'Albi. Préparé par son père et surtout par sa mère, il s'approcha avec dévotion des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. La famille habitait la maison dite *du Pigné*, et plus tard, sous la Séparation, M. Léon étant devenu l'héritier de la maison paternelle, la mettra généreusement à la disposition de l'abbé Birot. La *Semaine Religieuse* a témoigné la reconnaissance du diocèse pour notre confrère. Le jeune Léon avait une santé chétive, ce qui ne l'empêchera pas de vivre jusqu'à 95 ans : il eut dans son enfance des accidents qui le frappèrent et qui influèrent sur la direction de ses idées. Il fit ses études au collège d'Albi ; chaque distribution des prix rendait témoignage de ses talents et de son travail ; à la fin de ses études secondaires, il fut reçu bachelier ès-lettres. Sa conduite égalait ses succès littéraires. Il était pieux, régulier, bon camarade. Il sentait s'éveiller en lui la vocation de missionnaire ; les lectures qu'il avait faites des *Annales de la Propagation de la Foi* l'enthousiasmèrent, et au lieu de rester prêtre dans le diocèse comme le désiraient ses parents, il demanda à entrer dans la Congrégation. Quand il parla de son projet à son père, celui-ci lui répondit : « Tu veux donc faire mourir ta mère, tu sais bien qu'elle ne survivra pas à ton départ. » M. Forestier pria, médita la parole de Notre-Seigneur : « Si quelqu'un aime son père, sa mère plus que moi, il n'est pas digne de moi », et fortifié par la grâce, il partit. Il restera toute sa vie très tendre pour ses parents et ses frères, et la famille sera bénie de Dieu.

M. Forestier arriva à Saint-Lazare en 1842. Il a connu l'hôtel de Lorges, celui d'avant les transformations opérées par le P. Etienne. La chapelle

n'avait qu'une nef, la cuisine était à la place des parloirs etc., etc. La situation de la Congrégation était un peu troublée ; M. Nozo était Supérieur général, il y avait des difficultés entre lui et M. Etienne, procureur général ; il était question d'envoyer ce dernier à Alger comme Vicaire apostolique ; M. Martin était directeur du Séminaire Interne, et M. Forestier correspondit avec lui de longues années. M. Forestier brilla au Séminaire par sa douceur, son humilité, sa mortification. On l'obligea à se présenter au baccalauréat ès-sciences, et il fut reçu avec succès. Il était à Paris lorsque fut élu le P. Etienne. Il était intarissable lorsqu'il rapportait tous ses souvenirs d'antan ; il se rajeunissait. Au Séminaire, son désir de Mission étrangère ne cessa de se développer. Il fit des études sérieuses. Il se prépara aux vœux et aux ordinations avec tout le soin qu'il apportera toujours à remplir son devoir.

En 1846, on le plaça au Grand séminaire d'Evreux. Il eut pas mal de difficultés, car les séminaristes se montrèrent un peu récalcitrants à l'arrivée des Lazaristes. M. Martin, de Paris engageait M. Forestier à ne pas se décourager. « L'esprit s'améliorera peu à peu, il faut se résoudre à laisser passer la génération trouvée dans le séminaire. » M. Forestier mit en pratique les conseils de son directeur : les prières, l'édification, la douceur, l'humilité, la simplicité jointe à un travail soutenu. Il pria particulièrement pour 2 séminaristes qui s'obstinaient à se montrer rebelles ; il s'obstina à prier et surmonta leur opposition. Il fut d'une exactitude mathématique à tous ses devoirs ; il fut charitable, il pardonna beaucoup ; il passa l'éponge sur bien des procédés choquants ; il prépara ses cours avec soin et ardeur ; il était professeur de philosophie, il se mit en relations avec les

professeurs de renom ; il acheta les livres les plus recommandables. Il fut aussi professeur d'histoire. Il préparait ses Instructions avec soin. Il était toujours hanté de la pensée d'aller aux Missions étrangères ; il s'en ouvrit à son directeur. Celui-ci, sans le détourner absolument, lui conseilla d'attendre et termina en disant : « Je crois que vous serez moins utile en Chine qu'en France. »

En 1850, M. Forestier passe d'Evreux à Tours, où il sera successivement professeur de dogme, de 1850 à 1853, et professeur de morale de 1853 à 1867. C'est un directeur modèle ; il fuit le monde, il aime la retraite, il est doué d'un grand esprit intérieur, il pratique les saintes Règles à la perfection. Ses classes sont préparées avec le plus grand soin. Nous avons conservé tous ses cahiers : tous les traités qu'il a professés sont écrits, corrigés, augmentés, mis à la page, à chaque nouvel enseignement.

Il cherche à rendre ses classes intéressantes. Il a beaucoup de pénitents. Il est estimé du clergé. Aussi, lorsque en 1865, le P. Etienne avertit Mgr Guibert qu'il se proposait de faire quelque changement dans le personnel, l'archevêque répondit : « Surtout, ne changez pas M. Forestier, tout autre mais pas lui. » Le P. Etienne qui avait eu la pensée d'enlever M. Forestier, non seulement l'y laissa, mais le nomma supérieur du Grand séminaire. Nous verrons plus loin M. Forestier dans cette nouvelle charge.

Pour le moment, il nous faut parler seulement du visiteur de la province de Touraine. Sa nomination est du 12 septembre 1877. Voici comment M. Boré la lui annonçait : « L'état de santé de M. Bernard ne lui permet plus de remplir son office de visiteur et j'ai pensé à vous pour le remplacer. Vous trouverez ci-incluse la patente de visiteur, Je connais assez votre

dévouement à la Compagnie pour être sûr que vous m'aiderez dans votre province à la conservation et à l'affermissement de la discipline. L'esprit de Saint Vincent sera notre force, gardons-le précieusement et faisons-le aimer de tous ceux qui nous sont confiés. Je demanderai à ce bienheureux Père qu'il vous bénisse d'une manière toute particulière et croyez-moi en l'amour de N. S. Monsieur et bien cher Confrère, votre tout dévoué serviteur, E. Boré.

M. Forestier fut un visiteur parfait. « Rien à reprendre dans la conduite de M. Forestier comme visiteur, disait un vénérable confrère ; sur ce point, je n'ai entendu que des éloges ».

M. Forestier fut, comme il convient à un visiteur, parfaitement soumis au Supérieur général. Cependant, il eut le courage, quand il y avait lieu, de signaler au Supérieur général les inconvénients que pouvait offrir tel de ses ordres. Le P. Boré lui avait demandé d'aller faire une visite à une maison ; M. Forestier répondit qu'à son avis, cette visite était non seulement inutile mais encore dangereuse dans les circonstances présentes, et qu'en conséquence il estimait qu'il n'y avait pas lieu de la faire, tout en se déclarant prêt à faire ce que le Supérieur général déciderait. M. Boré ne se fâcha pas de cette réponse et il se rendit à l'avis de M. Forestier. Ce fait honore les deux personnages.

Nous avons une autre lettre de M. Forestier, cette fois à M. Fiat, en 1878, qui n'est pas moins catégorique. Le Supérieur général lui avait demandé de faire quelques suppressions dans la nourriture ; M. Forestier répond qu'il fera ce que voudra M. le Supérieur général, mais il montre que cette réforme nuirait aux santés, pourrait occasionner des difficultés et

pratiquement n'aboutirait pas au but qu'on recherchait.

Dans une autre circonstance, le Supérieur général l'invitait à supprimer un usage que le P. Fiat estimait contraire aux Constitutions. M. Forestier répond qu'il acceptera avec soumission pleine et entière ce que le Général décidera, mais il prouve que l'usage en question est légitimé par de bonnes raisons, qu'il n'est pas contraire aux Constitutions, et qu'il est suivi en certaines provinces étrangères où l'on se pique de pratiquer les Constitutions à la perfection. Voilà le langage d'un bon fils de saint Vincent.

M. Forestier essaie également de revendiquer pour les visiteurs une plus grande autorité. Il écrit au Supérieur général : « Actuellement le visiteur n'est plus qu'un commissaire extraordinaire, député périodiquement à la visite des maisons ; il n'exerce pas une autorité permanente. Les supérieurs majeurs sont obligés de s'occuper des petites choses, et cependant, il ne faudrait faire intervenir l'autorité suprême que pour les choses graves. Le visiteur ignore bien des faits qu'il devrait connaître ; il n'a aucune part dans les placements, etc. » La lettre continue sur ce ton et lorsque M. Forestier a proposé toutes les mesures pratiques qu'il estime sages, il termine ainsi : « Cela pourrait entraîner des lenteurs, mais l'Eglise Romaine, parfait modèle d'une sage administration, ne craint pas de prendre son temps pour décider. » On voit que M. Forestier parle franchement à ses supérieurs. Le Supérieur général ne s'en formalisa pas puisqu'il lui répondit : « Toute ma satisfaction pour vos précieuses observations. »

Si M. Forestier réclame une certaine autorité comme visiteur, il ne tient pas à sa charge, et dans une circonstance où l'on parlait de diminuer le nom-

bre des visiteurs, M. Forestier écrit au Supérieur général : « Soyez bien persuadé que si je suis mis de côté à cette occasion comme visiteur, j'en remercie le bon Dieu. »

En attendant, tant qu'il est visiteur, il remplit son office consciencieusement. Ses visites sont faites régulièrement tous les 2 ans, et elles sont faites d'une manière admirable. Ayant lu dans nos Archives beaucoup de rapports de visites, nous n'en avons pas trouvé d'aussi bien faits, d'aussi modérés, aussi sages, aussi prudents que ceux de M. Forestier.

L'histoire des maisons qui va suivre nous donnera l'occasion de prouver l'exactitude de cette assertion.

Après avoir dit un mot des visiteurs, parcourons l'histoire des maisons de la province.

Il y en a 9 : 1. Tours, Grand séminaire ; 2. Tours, Petit séminaire ; 3. Tours, Mission ; 4. Angoulême, Grand séminaire ; 5. Evreux, Grand séminaire ; 6. Evreux, Petit séminaire ; 7. Angers, Mission ; 8. Richelieu, Paroisse et Mission ; 9. Orléans, Mission.

1° *Tours. Grand séminaire.* Le Séminaire de Tours avait été confié aux Lazaristes en 1680, par Mgr Amelot, sous le généralat de M. Jolly. Le contrat passé le 9 avril de cette année concerne à la fois le Grand séminaire et les Missions. Parmi les supérieurs du Grand séminaire avant la Révolution, il faut signaler M. Nicolas Pierron et M. Louis Debras. La maison de Tours fit d'abord partie de la province de Bretagne, plus tard de celle du Poitou. Dans toute l'histoire de la maison on ne signale qu'une défaillance lors des affaires du jansénisme. Un des directeurs fut expulsé de la Congrégation en 1740 parce qu'il ne voulut pas se soumettre à la *Bulle Unigenitus*. En 1791, la tourmente révolutionnaire chassa nos con-

frères de leur établissement qu'ils dirigeaient avec zèle et sagesse. Le supérieur du Grand séminaire était alors M. Cossart. Il avait refusé le serment schismatique, il fut chargé de l'administration du diocèse par l'archevêque émigré, 1791-1795. A la mort de Monseigneur, M. Cossart fut nommé par Rome administrateur apostolique ; il mourut dans cette charge à Tours en 1797. Sous l'Empire, en 1805, Mgr du Barral essaya de ramener les Lazaristes ; la chose ne put aboutir. Remarquons cependant que M. Salhorgne, futur Supérieur général, exerça les charges de professeur de morale et de Vicaire général honoraire du diocèse, jusqu'au moment où il fut appelé à la Maison-Mère. Mgr Morlot, après des instances pressantes, obtint enfin que les Lazaristes rentrassent officiellement dans le Grand séminaire de Tours, en 1850. Le personnel était ainsi composé : M. Antoine Pereymond, supérieur, M. Baudier, professeur de Morale ; M. Forestier, Dogme ; M. Bernard, Histoire et Ecriture sainte ; M. Bouillier, Econome ; un prêtre du diocèse, M. Gourdon, restait chargé de la philosophie.

Il y eut quelque petite difficulté au début : Monseigneur exigea que les confrères prissent le rabat au chœur. On se soumit à cette ordonnance et tout marcha sans difficulté. En 1854, M. Baudier fut nommé supérieur et M. Forestier prit la Morale. A cette époque, les affaires se gâtèrent un peu : M. Baudier n'avait pas l'énergie de M. Péreymond, et puis, il était toujours malade. Aussi le clergé se refroidit pour le séminaire, excepté pour M. Forestier. Ce dernier fut toujours très sympathique aux Tourangeaux. Monseigneur était enchanté de lui ; les élèves étaient très satisfaits de ses cours, et ils avaient grande confiance en sa direction. Malheureusement, il n'en était pas ainsi pour tous, particulièrement pour le supérieur

qui gardait souvent la chambre et le lit. M. Forestier en souffrait plus que tout autre, et, en 1868, il demanda au P. Etienne d'aller se reposer, loin de Tours, des fatigues et des épreuves de l'année. La réponse ne fut pas ce que M. Forestier attendait. Au lieu du repos désiré, le Supérieur général lui envoyait la patente de supérieur du Grand séminaire. Quand on apprit la chose, ce fut une explosion de joie dans le diocèse. « Ah ! maintenant, nous irons volontiers au Grand séminaire », disaient les prêtres et Mgr l'archevêque écrivit au P. Etienne :

« Archevêché de Tours, 8 août 1868,

Monsieur le Supérieur Général,

M. Forestier m'a apporté la lettre qui m'annonce sa nomination comme supérieur du Grand séminaire. Je vous remercie bien sincèrement de ce choix. Je ne pouvais avoir un meilleur supérieur que M. Forestier. Il est connu, estimé et aimé de tout le monde, etc., etc. »

M. Forestier fut d'abord presque anéanti par cette nomination ; mais il se ressaisit et, le 23 août 1868, il écrivait au P. Etienne :

« Je compte sur les grâces d'état pour ne pas m'acquitter trop mal de la charge difficile que vous m'avez imposée. L'accueil si cordial de tout le clergé ainsi que l'excellent esprit de tous mes confrères me donnent un peu de courage. » La retraite qui suivit sa nomination marque un grand changement dans ses vieilles habitudes. Jusqu'ici toutes ses méditations de retraite étaient résumées ; cette année, il ne résume que les méditations du 1^{er} jour ; le pauvre supérieur ne s'appartient plus ; il n'a plus tout son temps à lui, il se contente désormais de marquer ses résolutions, Désormais il invoque Marie-Immaculée avec ce nouveau

titre : Vraie supérieure du Grand séminaire de Tours.

Dans son office de supérieur, M. Forestier a été en excellents rapports avec tout le monde. Avec les archevêques d'abord ; avec Mgr Guibert, les relations furent extrêmement affectueuses. Nous pouvons en juger par la correspondance échangée pendant le Concile du Vatican. Mgr Guibert parle à cœur ouvert avec son cher supérieur ; il lui raconte ce qui se passe au Concile ; il parle des difficultés soulevées, il montre le rôle joué par l'homme et l'influence du Saint-Esprit. De Rome, Mgr Guibert s'intéresse à son séminaire ; il se tient au courant des examens, des progrès dans la vertu. « Ce qui importe avant tout, c'est que nous ayons de saints prêtres. » Il règle l'ordination, il a hâte de revenir à Tours. Le 21 mars 1870, il termine ainsi sa lettre : « Dès que la permission nous sera donnée, je m'envolerai vers vous avec la rapidité du vol de l'oiseau. Je vous renouvelle, mon cher supérieur, l'assurance de mon tendre et affectueux attachement. » Dans d'autres lettres aussi intimes, nous trouvons des expressions comme celles-ci : « Ces chers enfants que nous aimons tendrement, vous et moi. Ces chers enfants qui sont l'objet de notre tendresse commune. »

Mais bientôt Mgr Guibert était appelé à l'archevêché de Paris. L'absence et l'éloignement ne refroidirent pas les rapports. C'est toujours une bénédiction affectueuse « pour le bon supérieur que j'aime tendrement. » Nous ne pouvons résister au plaisir de citer la lettre adressée, le 27 septembre 1872, à M. Forestier par l'archevêque de Paris.

« Mon cher Supérieur,

Notre provision de vin pour la messe commence à s'épuiser, il s'agirait donc de la renouveler. La mau-

vaise foi et l'esprit de fraude sont tellement répandus qu'il n'y a plus qu'un supérieur de Grand séminaire à qui on puisse se confier pour obtenir du vin qui ne soit pas une matière invalide ou douteuse.

Je vous demande pardon de la peine que je vous donne ; je sais que vous la prendrez volontiers en souvenir de la vraie affection que je vous conserve ainsi qu'à vos chers Messieurs.

J'avais d'abord chargé mon secrétaire de vous écrire pour cette commission, mais j'ai voulu le faire moi-même pour avoir l'occasion de vous renouveler à vous et à vos confrères l'assurance de tous mes sentiments tendres et dévoués.

J. Hippolyte, arch. de Paris. »

Sous Mgr Fruchaud qui succéda à Mgr Guibert et sous Mgr Colet qui succéda à Mgr Fruchaud, M. Forestier jouit de la même confiance. On le vit bien quand M. Forestier fut appelé à Paris pour devenir assistant. Ce fut une désolation à l'archevêché. Mgr Colet écrivit au Supérieur général : « J'ai éprouvé bien des chagrins depuis qu'il a plu à la divine Providence de me placer sur le siège de Tours ; mais aucun événement ne m'a été si douloureux que celui du départ de M. Forestier, dont le concours m'était indispensable... C'est une mesure désastreuse pour mon diocèse. » Mgr Colet dit à la retraite pastorale qui suivit ce changement : « J'ai pleuré au départ de M. Forestier, il était si paternel. »

Les vicaires généraux et les membres de l'administration avaient les mêmes sentiments que les archevêques. Quand M. Forestier partit, bien qu'il eût essayé de s'en aller en cachette, on vit à la gare les vicaires généraux et les prêtres pleurant à chaudes larmes.

Voyons maintenant le supérieur de Tours par rapport à ses confrères. Il s'est proposé à sa nomination d'être un saint. « Pour former les autres à la vertu, il faut que je sois moi-même un saint. » Il a un double objectif : la régularité, la charité. Pour ce qui concerne la régularité, le vénérable Monsieur Husson écrivait : « Notre maison, à mon avis, est peut-être de toutes celles que je connais, celle où les règles sont le mieux observées dans leur ensemble et aussi dans les petits détails. M. le supérieur est sous ce rapport un vrai modèle ; depuis vingt ans que nous sommes ensemble, pas une défaillance en lui n'est venue à ma connaissance. » Faire régner la charité parmi les confrères est la seconde préoccupation de M. Forestier, et les visiteurs ou commissaires qui vinrent à Tours rendirent tous témoignage que, sous la douce houlette de M. Forestier, la maison était un petit Paradis.

Pour ce qui est de ses rapports avec les séminaristes, nous n'avons pas retrouvé le coutumier du Grand séminaire de cette époque. Nous suppléons à cette lacune regrettable par les réflexions suivantes d'un des élèves de M. Forestier :

« M. le Supérieur était très sévère sur les principes, *etiam in minimis*. Il n'admettait aucune dérogation à la tradition, à la coutume. *Nihil innovatur nisi quod traditum est*.

M. Forestier avait une décision, une volonté de fer et il inspirait une crainte révérentielle. Il prenait rarement la peine d'expliquer sa conduite ; il voulait que le principe d'autorité dirimât toute controverse.

Un point sur lequel M. Forestier était sévère, c'était la dignité ecclésiastique, celui qu'il aurait vu courir était sermonné d'importance. Le tutoiement était interdit entre séminaristes. M. Forestier parlait aux sémina-

ristes avec un tel respect qu'ils étaient forcés de se respecter eux-mêmes. Même exigence pour les détails de tenue, au réfectoire, en classe, à la salle d'oraison, en promenade.

Cette sévérité ne l'empêchait pas d'être bon. Il était d'une très grande générosité pour les séminaristes, leur payant souvent les livres qui pouvaient leur être utiles. Il veillait avec soin aux détails de la cuisine ; il voulait que l'ordinaire fut convenable ; il s'intéressait vivement à la santé de tous ; une année, le froid resta plusieurs jours de moins 10 à moins 16 ; pendant toute cette période, M. Forestier accorda repos tous les jours.

« Il garda la classe de droit canon tout en étant supérieur. Il trouvait moyen de rendre cette classe si intéressante que nous la désirions plusieurs jours à l'avance, dit un de ses élèves. C'était clair, limpide, plein d'humour à sa façon, avec des applications pratiques, pittoresques et même plaisantes. »

« Ses lectures spirituelles, dit un autre de ses anciens élèves, étaient pleines de doctrine mesurée et pratique, d'entrain plutôt joyeux, de sentiments forts et parfois tendres. Il essayait souvent de nous dérider pour faire oublier les fatigues de la journée et il évitait tout ce qui aurait pu entretenir en nous la contention d'esprit. Il nous égayait même à ses dépens, répétant sciemment des expressions qu'il savait devoir provoquer une discrète hilarité. On garde encore le souvenir des lectures spirituelles où il annonçait la saucisse de la nuit de Noël ; il ne trouvait pas le mot saucisse assez noble, assez relevé, il employait des périphrases qui provoquaient des explosions de joie. » Mais où il était hors de pair, c'était dans les conférences, les méditations et l'explication du Pontifical, pendant les retraites : « bel ordre, pen-

sées personnelles et imagées, souvent vive émotion, toujours l'accent de la conviction. Il touchait au sublime ; il n'y avait qu'une voix au séminaire pour le proclamer. »

Quand M. Forestier quitta Tours, les séminaristes partaient en vacances, il ne leur dit rien de son départ ; il se contenta à la dernière lecture spirituelle de terminer par ces mots : « Messieurs, je ne vous oublierai jamais. »

Trente-sept ans après son départ, lorsqu'on apprit la mort de M. Forestier, la *Semaine Religieuse* de Tours dit entre autres choses : « M. Forestier a exercé par ses éminentes vertus, par sa doctrine sûre, par sa direction ferme et éclairée, une influence excellente et profonde sur la formation du clergé de Touraine. »

Il nous faut maintenant dire un mot des confrères qui aidèrent M. Forestier au Grand séminaire de Tours.

Pendant la période qui nous occupe, 1874-78, il eut : MM. Louis Berger, Alexandre Husson, Gaspard Dumond, Auguste Vergnes, Ange Marinelli, raud Gibiard, François Allègre.

Nous avons parlé de M. Berger Louis, lorsque nous avons fait l'histoire du corps professionnel de la Maison-Mère.

M. Husson Alexandre était le frère de M. Husson Etienne, supérieur du Petit séminaire de Tours. Il n'avait pas l'énergie de son frère ; il fut remarquable cependant, et comme confrère, et comme professeur et comme économe. « Vrai modèle du prêtre, animé de l'esprit de foi, a dit de lui la *Semaine Religieuse*, zélé pour accomplir son devoir, rempli à l'égard de tous de la plus parfaite bonté. » Il était né dans le diocèse de Nancy, en 1827, était entré dans la Congrégation en 1846, avait été placé successivement à

Albi en 1853, Châlons 1854, Amiens 1856, Sens 1858, et enfin Tours 1859 où il resta trente ans. Il alla ensuite prendre sa retraite à Saint-Lazare où il mourut saintement en 1911.

Après M. Husson, venait M. Dumond Gaspard. Il était né en 1831 dans le diocèse de Lyon, avait été adopté par son oncle, supérieur du Petit séminaire. De bonne heure, il manifesta un goût très ardent pour les Missions ; aussi l'envoya-t-on en Algérie où il fut ordonné prêtre en 1856, par Mgr Pavy ; dans la chapelle en planches du Grand séminaire de Kouba. L'année suivante, il demanda à entrer dans la Congrégation ; il fut successivement procureur à Soissons 1859, à Montpellier 1862 ; en 1864, on le rendit à sa chère Algérie et il fut nommé supérieur et curé de Laghouat ; nous le trouvons plus tard à Damas, et à l'époque qui nous occupe, il est procureur au Grand séminaire de Tours ; il avait des aptitudes spéciales pour la procure, car nous le retrouverons plus tard procureur à Montpellier et enfin à la procure générale de Paris. En 1886, la nostalgie des Missions le reprit et on l'envoya à Smyrne, où il pratiqua pendant de longues années les plus belles vertus et où il fut l'une des personnalités les plus en vue. M. Poulin, son supérieur de Smyrne, dira de lui en 1906 : « Quel exemple admirable, il nous a laissé ! Pendant 20 ans, il ne s'est jamais démenti ; toujours fidèle au lever de 4 heures, il a été un modèle admirable de régularité ; il n'a jamais rien manqué : oraison, examen ; il était exact et ponctuel à tous les exercices. Si le réglementaire s'oubliait pour sonner la cloche, quelques secondes après, M. Dumond était à la corde : ding-ding. Quel amour des choses de l'Eglise ! Il avait une vraie passion pour la liturgie, pour le chant. Il aurait volontiers chanté

toutes les messes, vêpres, saluts, passions ; il aurait fait diacre ou sous-diacre à toutes les fêtes. Il aimait son bréviaire à la folie et les derniers jours de sa vie, il fallait lui donner son bréviaire dans son lit ; il le tenait à l'envers ou à l'endroit, éveillé ou endormi, mais il le tenait, et il est mort avec lui, les armes à la main, prêt à chanter les Matines éternelles dans le sublime chœur des Anges. »

Nous n'avons pas beaucoup de renseignements sur M. Vergnes Augustin ni sur M. Marinelli Ange qui venaient après M. Dumont. Nous en avons un peu plus sur une figure saintement originale, nous voulons dire M. Gibiard Antoine-Géraud

Ce digne confrère était né en Auvergne, en 1841 ; il entra dans la Congrégation en 1866, et après avoir été quelque temps à Carcassonne, il fut placé à Tours où il devait rester plus de 20 ans. Là, comme plus tard à Cambrai et à la Maison-Mère, il se fit remarquer par sa franchise, son amour de la vérité, sa reconnaissance pour les services rendus, sa délicatesse de procédés, sa constance dans les amitiés, sa volonté énergique. Il fut un prêtre d'un grand esprit de foi ; plus tard à la Maison-Mère, il combattit énergiquement les erreurs modernistes qui menaçaient de séduire quelques ecclésiastiques du clergé de France. Evidemment alors, le fait de soutenir les condamnations pontificales lui fera auprès de quelques-uns une réputation de petit esprit. Il a dû en être toujours ainsi pour ceux qui, au lieu de laisser libre fantaisie à leur intelligence, l'ont soumise à l'autorité divine. M. Gibiard était aussi d'une piété remarquable ; il avait un grand amour de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge ; il faisait son chemin de croix tous les jours ; il était d'un dévouement à toute épreuve pour les séminaristes de Tours, de Cambrai, les étu-

dians de la Maison-Mère ; il préparait consciencieusement ses classes par la lecture des livres et des revues ; il s'interdisait à peu près tout ministère au dehors ; il vivait chartreux à la maison. A une période de sa vie, il a eu quelques ennuis par suite de quelques procédés peu délicats de ses élèves ; il en a souffert évidemment, mais il ne l'a pas fait sentir et il n'en a pas parlé.

A Tours et à Cambrai, ses conférences étaient un régal pour les séminaristes ; elles avaient un cachet d'originalité qui forçait l'attention et gravait les vérités dans les jeunes gens. On savait, du reste, on voyait qu'il pratiquait ce qu'il disait. Il était d'une exactitude ponctuelle pour toutes les classes, d'une régularité exemplaire pour tous les exercices communs : on le voyait toujours au Bréviaire, en récréation. Il avait horreur au réfectoire des exceptions, et la seule chose qu'il ait demandé à la fin de sa vie était un peu de salade le soir, car c'était tout ce qu'il pouvait manger. Pendant les vacances, il prêchait beaucoup de retraites. Peu de jours avant sa mort, il en avait encore prêché une aux Frères de Saint-Jean-de-Dieu. Et cependant le cancer le rongea à la gorge. Il tint bon, il vint encore déjeuner au réfectoire le jour de sa mort ; mais c'était trop, il put à peine regagner sa chambre, le cancer l'étouffa et il mourut dans le grand escalier de Saint-Lazare alors qu'il venait de renvoyer le frère qui voulait l'aider à monter. Il garda toute sa vie un culte pour M. Forestier qu'il avait connu à Tours et qu'il retrouva à la Maison-Mère. Les deux éprouvèrent les vicissitudes de la renommée. Mais notre cher confrère ne s'en troublait pas. Quand on le mettait sur ce chapitre en récréation : « Allons, mon très cher, disait-il, ne travaillons ni pour les hommes ni pour les

femmes, car nous serions bien trop bêtes ; travaillons uniquement pour le bon Dieu. Et puis, allons, marchons et parions d'autre chose. »

Nos confrères étaient aussi chargés du petit séminaire de Tours, qui nous avait été confié en 1680 par Mgr Amelot. On l'appelait alors séminaire Saint-Charles. Jusqu'en 1780, il eut une vie indépendante de celle du Grand séminaire, mais à cette époque on le transporta dans la propriété du Grand séminaire et il n'y eut plus qu'un seul supérieur et un seul économiste pour les deux établissements. On conduisait les élèves au Collège de l'Oratoire. Le Petit séminaire fut fermé en 1791. Après la Révolution, Mgr de Boisgelin et Mgr de Barral essayèrent d'y rétablir les Lazaristes. La Congrégation manquait alors de sujets et on eut recours aux prêtres séculiers d'abord, puis aux Pères de Picpus, de nouveau aux prêtres séculiers, et enfin, en 1858, Mgr Guibert fit appel au P. Etienne qui accepta.

Le Supérieur général fit choix d'un homme remarquable, M. Husson Etienne. C'était le frère de M. Husson Alexandre du Grand séminaire. Il était né à Torcheville, dans la Meurthe, de parents foncièrement chrétiens. Sa mère avait sauvé 4 prêtres pendant la Révolution ; son père était remarquable par la foi, la bonté, la justice. Ils eurent 9 enfants dont 7 entrèrent dans la famille de Saint Vincent : 3 prêtres, 4 Filles de la Charité. En 1834, le jeune Etienne Husson entra au séminaire de Pont-à-Mousson, alors dirigé par l'abbé Jandel qui fut plus tard Maître Général des Dominicains. Etienne y fit de fortes études et eut de brillants succès. En 1838, il est admis au Grand séminaire de Nancy, où il a pour professeur le fameux Rohrbacher dont *l'Histoire Universelle*, lue au réfectoire a réjoui et enthousiasmé les sémina-

ristes de la seconde moitié du XIX^e siècle. L'abbé Etienne Husson montra au Grand séminaire un esprit fervent, étendu, une persévérante énergie dans les études sérieuses. En 1840, il était maître des conférences. C'est à cette époque que la lecture de la vie de saint Vincent le remplit d'une grande admiration pour notre saint fondateur et détermina sa vocation. Il entra à Saint-Lazare en 1842 ; il fut nommé professeur de philosophie à Amiens ; l'année suivante, il enseignait la même matière à Montpellier ; il avait ses deux frères parmi ses élèves. En 1847, on l'envoie à Cahors comme professeur de dogme. Par l'ascendant de son talent, par l'ardeur de son zèle, il fait l'admiration de ses élèves et il devient le centre et le promoteur d'un grand nombre d'œuvres. En 1853, il enseigne le dogme aux étudiants de la Maison-Mère, et, l'année suivante, il retourne à son cher Amiens (comme il disait) pour y professer la morale. Il y conquiert tous les suffrages, on l'y vénérât, il y faisait beaucoup de bien ; il était tout préparé pour devenir supérieur d'un Grand séminaire à la première occasion, lorsque tout à coup le P. Etienne lui demanda le sacrifice de ses chères études supérieures, et le pria de prendre la supériorité du Petit séminaire de Tours. Humainement parlant, c'était une espèce de déchéance, c'était rendre inutiles les immenses richesses théologiques qu'il avait accumulées et qui lui auraient permis d'être un supérieur idéal de Grand séminaire. Mais M. Husson Etienne était avant tout un homme de foi : il ne vit que la volonté de Dieu, et sacrifiant son Isaac il vint à Tours, commencer une nouvelle vie dans un milieu tout différent : les petits séminaristes au lieu des grands. Dieu bénit son obéissance.

M. Husson commença d'abord par aller à Mont-

pelliet auprès du célèbre M. Corby, un maître dans la matière. Il eut de longs entretiens avec cet homme remarquable, il étudia le règlement de Montpellier, il fit ses plans et il revint à Tours, prêt à commencer la nouvelle besogne.

La *Semaine Religieuse* de Tours a dit de lui qu'il était droit et juste jusqu'à l'excès, tant l'amour de la vérité le dominait, qu'il avait une bonté inépuisable, tempérant ce qui de prime abord paraissait en lui un peu raide et sévère ; qu'il aimait les enfants indistinctement et cordialement, bon et tendre avec les faibles, ferme et fort avec les caractères difficiles.

En 1875, à l'époque qui nous occupe, M. Husson fit à la distribution des prix un discours qui fit sensation. En voici quelques passages :

« Ici, on forme surtout par l'exemple ; c'est la vie de famille. Nous avons élagué du programme toutes les superfétations inutiles qui ne contribuent pas à la formation. Nos élèves, quand ils arrivent, n'ont pas beaucoup d'estime, ni d'amour, encore moins de passion pour le travail. Ils ne savent pas non plus comment il faut travailler.

« Nos élèves sont bons. Nous avons réussi à empêcher l'entrée du démon particulier des communautés, à savoir le mauvais esprit. On ne punit jamais au Petit séminaire ; on se sert seulement des réprimandes et des notes. Je n'ai jamais vu depuis 17 ans un seul élève qui paraît s'ennuyer. Vous pouvez visiter le local en tout temps : vous n'y trouverez jamais ni dégradation, ni souillure, ni désordre, ni écriture sur les murs. Il y a beaucoup de fleurs, un peu partout ; nos enfants ne se permettent jamais d'y toucher.

« Nous arrivons au bout de quelque temps à leur faire produire une somme de travail, énorme, ef-

frayante. La seule chose qui laisse à désirer est qu'on n'a pas encore pu obtenir, dans la mesure désirable chez les enfants, que nos élèves travaillent avec réflexion. Nous ne préparons pas au Baccalauréat : ceux qui désirent le passer s'y préparent eux-mêmes : un bon nombre s'y présentent, et tous ont été reçus honorablement. Nous exerçons nos élèves à bien accentuer le latin et à le parler facilement. Ils font de la gymnastique, ils apprennent l'orgue, l'harmonium, le chant grégorien. Ils font leur lit, leurs chaussures. Le tutoiement est interdit. »

M. Husson avoue qu'un certain nombre des élèves du Petit séminaire renoncent à la carrière ecclésiastique pour rester dans le monde ; mais, ajoute-t-il, ils restent bons. La pension annuelle est de 450 francs plus 30 francs de frais accessoires. Il y a 4 examens par an : un à la rentrée et les 3 autres au bout de 100 jours environ. Chaque examen dure une semaine. On y invite les vicaires généraux et quelques prêtres, chanoines ou doyens. Il y a deux bureaux : lettres et sciences. Un programme des études indique clairement ce qui doit être fait en chaque classe. On commence le latin en 8^e, le grec en 7^e.

Les différents visiteurs, MM. Denis, Peyrac, Bernard, Forestier constatent que l'établissement est bien tenu, que les règles sont observées, que les confrères sont unis, que les élèves sont animés d'un bon esprit. Une note de M. Husson constate que sur 500 reçus au Petit séminaire depuis 17 ans, 30 sont morts, 20 sont entrés dans des communautés religieuses ; 100 ont été ordonnés prêtres dans le diocèse, 140 sont dans différents Grands séminaires, les autres ont embrassé une autre carrière.

Le journal de M. Husson relate au jour le jour les principaux événements du séminaire. Nous en extrai-

rons seulement deux passages. En 1875, au mois d'août, il eut le grand bonheur de faire un pèlerinage à Rome ; il note ce qu'il remarque et ce qu'il éprouve ; voici ce qu'il dit en quittant Rome : « Salut, ville éternelle, aujourd'hui désolée, ville des ruines, des églises, des fontaines, des obélisques, des coupoles, des jardins, des places, des voitures à bon marché, des pauvres aux portes des églises, des ecclésiastiques de toute espèce dans les rues (on n'y voit pas de religieuses), des montées, des descentes, des palais, des souvenirs chrétiens et païens, ville unique, bâtie sur 7 collines (en réalité, ajoute-t-il, il y en a bien 12 ou 15). »

Le second passage du journal de M. Husson, que nous voulons mentionner est la fin du journal. En 1876, il eut une entrevue extrêmement pénible avec Mgr Colet, archevêque de Tours. Ce dernier avait entendu des plaintes au sujet du séminaire, de la part de quelques personnalités ecclésiastiques ou autres. Il les communiqua à M. Husson. Le pauvre supérieur ne soupçonnait pas cet état d'esprit ; au fond, c'étaient des choses inexactes qu'on lui reprochait, et Monseigneur ne les lui avait communiquées que pour le mettre au courant de ce qui se disait. Quoiqu'il en soit, M. Husson fut tellement affecté de cette entrevue que la relation qu'il en fait dans son journal se ressent d'une certaine surexcitation d'esprit et que peu de jours après, le 13 juillet 1876, il eut une attaque d'apoplexie qui le paralysa et fit de sa vie une longue et triste agonie. Il mourut à Tours, 4 ans après, en 1880, ayant édifié confrères, clergé, élèves par une grande foi, une confiance inaltérable en la Sainte Vierge et une patience invincible.

Il fut remplacé, en 1876, par M. Viéron Auguste qui était professeur dans la maison. Ce confrère était

né en 1827, dans le diocèse d'Angers ; il était entré dans la Congrégation en 1855 et il avait été placé à Tours, en 1858, n'étant encore que diacre. Il fut un admirable professeur de seconde et de rhétorique. Il paraît qu'il réussit moins bien comme supérieur, soit par la comparaison qu'on faisait de lui avec l'incomparable M. Husson, soit par suite du courant qui se dessinait dans le diocèse de rendre le Petit séminaire aux prêtres séculiers. M. Forestier visiteur fait son éloge dans le rapport de visite de 1879. Deux ans après, M. Viéron reçut de Mgr l'archevêque une lettre qui n'y allait pas par quatre chemins : « Vous êtes un parfait professeur ; mais, malgré votre bonne volonté dont je n'ai jamais douté, vous n'avez pas les qualités nécessaires pour faire un bon supérieur de Petit séminaire. » En présence d'une pareille déclaration, il n'y avait qu'à se retirer ; c'est ce que fit M. Viéron, sans récriminer ni jeter les hauts cris, ni faire scandale. Il se mit humblement à la disposition du Supérieur général qui le plaça comme professeur, simple confrère, au collège de Montdidier où nous le retrouverons sous le P. Fiat.

Il y avait aussi à Tours une maison de missionnaires missionnants. Depuis 1714, les confrères évangélisaient les paroisses du diocèse ; et après la Révolution, la maison de mission avait été reprise en 1837, bien avant le Grand et le Petit séminaires. A l'époque où nous sommes, il y avait 6 confrères et M. Couture en était le supérieur. Ce digne confrère était né en Picardie ; il avait une voix de Picard, un abord un peu brusque, mais un cœur d'or ; il était toujours prêt à rendre service ; aussi était-il très aimé de tous ceux qui le connaissaient. Il fut en relations avec le saint homme de Tours, M. Dupont. Celui-ci avait établi avec la permission du supérieur l'adoration noc-

turné dans la chapelle des Lazaristes ; il disait dans son langage moins châtié, que cette adoration allait donner des coliques au diable ; il fit un cadeau de 10.000 francs pour aménager une crypte qui servirait à l'adoration de Notre-Seigneur. M. Dupont avait aussi fait mettre une *Sainte-Face* dans la chapelle de nos confrères et l'on sait qu'il obtenait des faveurs miraculeuses par ses prières devant ce tableau.

La maison fut visitée dès 1853 par M. Martin, Assistant, et ensuite par les visiteurs ordinaires. Il est à remarquer qu'en 1857 et 1863, c'est M. Denis, visiteur de France ; en 1864, c'est M. Peyrac appelé visiteur de Tours, mais résidant à Montpellier ; nous avons les rapports de visites de M. Forestier ; ils sont très précis comme toujours. Ce digne confrère note avec soin à quelle heure il a commencé la visite, à quelle heure il l'a achevée. La maison était régulière. Les conseils domestiques se tenaient fréquemment, et on s'y occupait des choses spirituelles aussi bien que des matérielles. La seule ordonnance principale de M. Forestier est pour empêcher les confrères d'être confesseurs ordinaires à Tours, afin qu'ils ne soient pas détournés par ces confessions de leur œuvre principale, les missions à la campagne.

Parmi les confrères, il faut signaler M. Cassignol J.-B., mort en 1875, et qui a laissé un souvenir de sainteté qui ne s'effacera pas de longtemps, dit sa notice, et M. Gonachon, le bon père Gonachon, qui s'est usé jusqu'à la corde au service des pauvres dans les Missions.

La seconde ville de la province où il y eut des confrères était Evreux en Normandie. Ce fut en 1846 que Mgr Olivier offrit la direction de son Grand séminaire à la Congrégation de la Mission. Le P. Etienne résista quelque temps. Il fallut que le roi

Louis-Philippe usât de son autorité pour triompher de ses hésitations. M. Chossat fut envoyé pour prendre en main la direction du Grand séminaire. Les débuts furent difficiles ; il y eut de l'opposition chez les séminaristes, mais grâce à l'union parfaite des confrères entre eux et avec le supérieur, les oppositions furent brisées, la discipline fut rétablie. Le supérieur M. Chossat mourut subitement en 1853 dans son lit au Grand séminaire de Belley où il était allé exercer du ministère. Il fut remplacé par M. Urbain Denis. En 1865, M. Maurat fut nommé supérieur. Il était né à Angers, en 1825, était entré dans la Congrégation, en 1846, et avait été placé à Evreux, où il restera 46 ans. C'était un homme d'une très grande prudence. Il eut des contradicteurs. M. Forestier, visiteur, le justifie dans le rapport de sa visite de 1878.

« Des faits évidents, dit-il, ont prouvé que certaines personnes faisaient au Supérieur général des rapports incomplets, inexacts contre M. Maurat, et que le supérieur et que ceux qui le soutiennent avaient, par suite de ces rapports, reçu de Paris des reproches et les autres non. M. Maurat, continuait M. Forestier, dirige bien la maison, tous les séminaristes l'estiment, le vénèrent et lui obéissent comme des enfants à leur père. Monseigneur a grande estime pour lui, ainsi que tout le clergé. Malheureusement, on se persuade que Paris est trompé sur la situation et donne tort à cet estimable confrère. »

M. Forestier apprécie ensuite chaque confrère avec franchise et en reconnaissant leurs qualités et leurs bonnes intentions et il termine ainsi son rapport : « Il est à désirer que les confrères soient bien convaincus que M. Maurat est soutenu par les Supérieurs majeurs, et qu'on n'accepte pas facilement à Paris les rapports que quelques personnes sans jugement peu-

vent faire contre lui. » Le bon M. Maurat demeura supérieur jusqu'en 1896. A cette époque, le P. Fiat lui demanda de faire le sacrifice de la supériorité. M. Maurat le fit aussitôt en véritable fils de saint Vincent. C'était le dernier fleuron de sa couronne ; peu de jours après, il fut emporté par une attaque d'apoplexie.

Il y avait un confrère régulier et vertueux, mais dont malheureusement, au dire de M. Forestier, le manque de jugement pratique occasionnait des ennuis au supérieur. « Le bruit court, ajoutait M. Forestier, que lorsqu'on a envoyé ce confrère à Evreux, on lui a laissé entendre la supériorité comme une éventualité assez probable ; cette chose nous a paru trop délicate, trop invraisemblable. » Un autre confrère était aussi très régulier, grand travailleur, mais il s'élevait trop haut dans son enseignement, dit M. Forestier, et à cause de cela il était moins utile aux élèves.

Dans le Grand séminaire, logeaient aussi les missionnaires missionnants. Nous avons peu de détails à leur sujet. Les plus en vue étaient : M. Raimbault Léopold, Briand François, Tissot Joseph, et en 1876, Debert Pierre qui était surchargé de travail. Le jubilé de 1875 procura aux missionnaires une série de travaux, et aussi de très grandes consolations spirituelles par suite du grand nombre de retours.

Nous avions également à Evreux le Petit séminaire depuis 1863. Le premier supérieur avait été M. Berger ; le second, M. Négrier ; en 1874, c'était M. de Liniers depuis 1871. En 1876, M. Aybram prit en main les rênes de la maison. M. Forestier fit la visite en 1878. Voici ce qu'il dit de M. Aybram : supérieur, très régulier, très vertueux, très bon et sans faiblesse, très estimé et très aimé de Monseigneur,

de tous ses confrères, sans aucune exception et de tous les élèves.

Nous ne pouvons parler de tous les confrères ; disons seulement un mot de M. Pouget Guillaume. Voici l'appréciation très élogieuse qu'en fait M. Forestier : « solidement vertueux, talents hors ligne, bon caractère malgré certaines manières extérieures, professe les mathématiques, la physique, les sciences naturelles. Si on le retirait, il faudrait deux professeurs pour le remplacer, pourra rendre plus tard de très grands services à la petite Compagnie. Il nous paraît doué non seulement d'une mémoire très heureuse et d'une pénétration exceptionnelle pour les sciences, mais encore d'un esprit droit, d'un jugement sûr. Nous lui avons recommandé de ménager sa santé en modérant sa trop grande application à l'étude. »

M. Forestier résumait à la fin de son rapport son impression tout à fait favorable. « Mgr l'évêque est très content de son Petit séminaire et fait de grands sacrifices pour payer la pension de 180 élèves qu'on est parvenu à recruter. M. Aybram et ses confrères sont dignes de la confiance de Sa Grandeur. Les cruelles épreuves par lesquelles est passée cette maison n'attirent plus l'attention du clergé qui se montre bienveillant. Espérons que Dieu continuera à bénir cette intéressante maison. La sainteté de son supérieur est pour beaucoup dans le bon esprit qui l'anime et dans le bien qu'elle opère selon la maxime de saint Vincent : « Evitons l'éclat du monde et cherchons les fruits de l'Evangile. »

Le Grand séminaire d'Angoulême faisait aussi partie de la province de Touraine. Cette maison avait été acceptée en 1704 par M. Watel. Il y avait eu des projets d'établissement du temps de saint Vincent, en 1643, mais cela n'avait pu se réaliser. En

1704, Messire Cyprien Bernard de Rezay, évêque d'Angoulême, ayant été satisfait des travaux des missionnaires de Saintonge, avait résolu de donner la direction de son séminaire à la Congrégation de la Mission. M. Desortiaulx fut le 1^{er} supérieur. L'histoire du séminaire n'offre rien de saillant jusqu'en 1779 où une triste affaire vint bouleverser la maison. Depuis quelque temps, de mauvais garnements faisaient du tapage tous les soirs autour du séminaire. Une nuit, un des frères coadjuteurs de la maison eut la malencontreuse idée de monter la garde avec un fusil, qu'il ne savait peut-être pas chargé ; les manifestations recommencèrent de plus belle ; le bon frère perdit la tête, ou manqua de patience, ou crut que le fusil n'était pas chargé ; toujours est-il qu'il braqua son arme et tira. Un des jeunes gens fut atteint mortellement ; c'était le fils d'un personnage d'Angoulême. Ce fut l'occasion d'un gros scandale ; le frère effrayé de son coup avait pris la fuite ; on arrêta le supérieur et le syndic (procureur) du séminaire. Dix ans après, c'était la Révolution. Tous les directeurs refusèrent le serment schismatique, et l'un d'entre eux, M. Janet, mourut martyr à l'île Madame.

Les confrères revinrent au Grand séminaire en 1856, appelés par Mgr Cousseau. Les conditions matérielles étaient défavorables, le bâtiment était insuffisant, insalubre, malsain, très humide ; on manquait d'air ; il n'y avait pas de préau pour s'abriter en cas de pluie ; de plus, il y avait un voisinage scandaleux, très scandaleux : de mauvaises maisons touchaient au séminaire et de leurs fenêtres les séminaristes auraient pu s'entretenir, s'ils l'avaient voulu, avec les filles de mauvaise vie. Aussi, le séminaire ne marchait pas. Il n'y avait pas les très graves désordres qui auraient pu se glisser vu la fragilité juvénile ; il y

avait cependant des désordres et de graves désordres ; on introduisait des comestibles et de l'eau-de-vie ; des jeux de carte ; il y avait des amitiés particulières entre séminaristes. Telle était la situation en 1874. M. Bernard Charles était alors supérieur et visiteur ; c'était un excellent confrère, mais il était malade et peut-être un peu faible ; il fallait une main énergique. Le P. Boré déchargea M. Bernard et le remplaça par M. Wenès Léopold qui se mit à l'œuvre avec courage pour opérer la réforme du séminaire. Les séminaristes au début se montrèrent mécontents des mesures prises pour les forcer à observer le règlement. Mais M. Wenès tint bon ; il demanda à ses confrères d'être exemplaires en tout, car c'était le seul moyen d'aboutir à un résultat. Il y avait un petit abus parmi les confrères, qui consistait à accepter d'aller visiter un curé ou un chanoine, et de dîner quelquefois chez eux. C'est alors que M. Forestier, nommé visiteur, vint faire la visite de la maison. Il commence par déplorer dans son rapport que la maison n'ait pas été visitée depuis 22 ans. Il constate ensuite que, depuis l'arrivée du nouveau supérieur, il s'était produit une réforme complète ; mais qu'il y avait un désaccord entre les confrères sur la manière de procéder à l'égard des jeunes gens. Le supérieur et quelques confrères voulaient qu'on continuât encore la manière ferme qui avait réussi ; d'autres voulaient qu'on usât maintenant d'indulgence, qu'on fit appel davantage aux sentiments du cœur. M. Forestier était pour les premiers.

M. Wenès supérieur, était bien régulier, bien vertueux, bien instruit. Estimé de ses confrères, craint des élèves dont il gagnera l'affection quand il aura fini d'opérer la réforme nécessaire, il était bien apprécié du clergé qui commençait à le connaître,

Il y avait un confrère remarquable, M. Rosset, assistant, admoniteur, professeur de morale, régulier, estimé dans le diocèse à cause de ses talents. Il préfère l'indulgence, la bonté, la direction par le cœur. Ses dispositions étaient bonnes. Il a besoin d'être encouragé, disait M. Forestier. Au départ de M. Bernard, tout le monde pensait qu'il allait être nommé supérieur ; à cause de cela, sa position est assez délicate. Santé peu solide, M. Rosset est un confrère vertueux qui aime bien sa vocation et qui peut faire beaucoup de bien.

Les 3 frères étaient bien édifiants. Un d'entre eux, ancien soldat, se dépouillait chaque jour de l'esprit militaire pour se remplir de plus en plus de l'esprit religieux.

Monseigneur est très bien disposé pour les confrères, dit M. Forestier ; il a grande estime et affection pour le supérieur. Seulement, il intervient souvent dans les choses du séminaire, et le procureur doit lui présenter tous les trois mois les comptes du séminaire aussi minutieusement que possible. C'est contraire au contrat, dit M. Forestier ; mais cependant je n'ai rien dit à Sa Grandeur, j'en avertis M. le Supérieur général qui verra ce qu'il y a lieu de faire.

Signalons que M. Rosset avait commencé ses travaux sur les écrivains de la Congrégation, et qu'il était très appuyé en cela par le Supérieur général qui lui avait donné une jolie somme, dit M. Rosset, et par le Secrétaire général qui l'aidait dans ses recherches. (1).

1. M. Forestier signale qu'on se trompe quelquefois dans les appréciations de confrères ; cela nous donne occasion d'expliquer une appréciation qui a été portée sur M. Rellier Michel, dans les *Annales*, tome 66, p. 471. Celui qui parla à la conférence de ses vertus avait déclaré que M. Rellier n'avait peut-être pas eu toujours *sem mulieribus sermo rarus brevis et amarus*. Cela doit s'entendre dans ce sens : il n'a pas eu *sermo rarus*, car il

La maison qui vient après Angoulême est celle d'Angers. Cette maison de missionnaires missionnants avait été fondée en 1674 par les générosités de Mlle de la Grandière et de M. Chomel. Saint Vincent était venu à Angers, et MM. Lambert, Portail et Alméras étaient venus visiter la maison des Sœurs. Des missions avaient été données dans le diocèse, et l'évêque avait désiré fonder un établissement de missionnaires. Cela ne put se réaliser qu'en 1674. M. Laudin fut le 1^{er} supérieur. A peine installé, il eut des difficultés avec l'évêque d'Angers qui était janséniste, et qui lança l'interdit sur le supérieur et les confrères, parce qu'ils avaient refusé de le confesser. En 1680, les missions produisirent de grands fruits sous la direction de M. Fardel. En 1692, on établit un séminaire interne dans la maison. Les confrères continuèrent leur apostolat jusqu'en 1792, époque où le commissaire vint fermer leur maison appelée maison des Petits Pères. A cette époque, nous constatons qu'il y avait tous les dimanches à onze heures une messe avec prédication pour les pauvres et les ouvriers. Nos confrères étaient de dignes fils de saint Vincent. Leur maison faisait partie de la province de Bretagne.

Après la Révolution, les confrères ne revinrent à Angers qu'en 1860 ; ils s'installèrent dans une maison située, dit le catalogue, faubourg Saint-Lazare, rue du Silence ; le bon Père Fiat aimait bien cette dénomination, et il disait que toutes nos maisons devaient être dans la rue du Silence. La maison fut bénite par M. Mellier, le 27 septembre, et un petit oratoire fut inauguré le 8 novembre. Les Mission-

leur a beaucoup prêché et a été très zélé pour leur salut ; il n'a pas eu *sermo brevis* car il faisait souvent le catéchisme, en particulier à des personnes adultes et cela ne se fait pas en quelques minutes, il y faut du temps ; il n'a pas eu *sermo extensus* car M. Rellier était très aimable, très bon, très poli, ce qui est permis et même recommandé.

naires commencèrent leur apostolat par une mission très fructueuse dans l'hôpital d'Angers à l'occasion du bicentenaire de la mort de saint Vincent. Nous avons parlé longuement de M. Mellier au chapitre 1 de cette 4^e partie. Nous dirons seulement ici ce qu'il a été comme supérieur d'Angers. Félicitons-le d'abord d'avoir écrit le coutumier et le journal de la maison ; cela est non seulement très bon pour les Archivistes et historiens, mais c'est excellent pour maintenir les traditions, l'esprit d'une maison. Nous apprenons par ce journal qu'une nouvelle chapelle ayant été achevée en 1866, le P. Etienne vint la bénir le 21 novembre. Nous avons la liste et le compte-rendu de toutes les missions, retraites prêchées par les confrères. En 1874, huit ans après la fondation, le nombre s'en montait déjà à 577. La maison était pauvre, sans ressources ; on vivait à l'enseigne de la Providence ; en dehors des travaux, on était à la Maison comme des Chartreux. M. Mellier tenait à la règle qui interdisait les confessions à la maison ; aussi un de ses confrères disait-il plaisamment (c'est M. Mellier qui rapporte le propos) : « La maison d'Angers est un joli sépulcre où l'on est plus ou moins agréablement enseveli et enterré, et où l'on n'a pour toute consolation que le douteux plaisir d'entendre les vivants passer au-dessus de sa tête. »

Pendant la guerre de 1870, on envoya 7 jeunes confrères pour échapper aux horreurs du siège de Paris ; mais la population les prit pour des espions et il fallut les envoyer à Dax.

Le 15 octobre 1873, M. Mellier, supérieur, fut appelé à Paris par le P. Etienne pour être directeur des Sœurs, à la place de M. Vicart, Assistant, décédé. Nous avons raconté en son temps ce que M. Mellier a été comme vicaire général. On se rappelle que l'as-

semblée ne l'ayant pas choisi, ni comme Supérieur général, ni comme assistant, le P. Boré ne lui conserva pas sa charge de directeur et le renvoya comme supérieur à Angers. Le journal de la maison reprend par cette phrase qui est de M. Mellier : « M. Mellier revint avec joie et bonheur habiter la douce et aimable solitude de la rue du Silence. »

Si ce vénérable confrère prit avec un édifiant esprit de foi la manifestation de la volonté de Dieu, il serait faux de dire qu'il n'en souffrit pas ; nous ne sommes ni des pierres ni du fer, et il est beau de voir de saints confrères comme M. Mellier souffrir, mais accepter la croix. Une petite phrase de lui, glissée dans un paragraphe du journal, nous fait entrevoir quelque chose de ce que ressentit son cœur. « Ce fut avec un profond regret que M. Mellier quitta la direction de la Compagnie des bonnes Filles de la Charité. » Voilà une petite phrase révélatrice d'une belle âme qui aime ceux qui lui sont confiés, mais qui sait aussi s'en détacher, quoique avec peine, lorsque Dieu lui en demande le sacrifice.

M. Mellier reprit donc la direction de la petite maison ; il accueillit avec simplicité et humilité le P. Boré qui vint le visiter le 14 juillet 1877. Peu de temps après, ces deux âmes tout à fait surnaturelles devaient se retrouver dans l'éternité, le P. Boré mourut le 3 mars 1878, et M. Mellier, le 3 mai 1879, fête de l'invention de la Sainte-Croix ; les deux avaient eu leurs croix douloureuses sur la terre ; ils devaient avoir leur croix glorieuse dans le Ciel.

M. Forestier qui vint visiter la maison la décrit minutieusement : il trouve que la chapelle est très belle, que l'air est très bon, qu'il y a beaucoup de chambres, un grand jardin et qu'on pourrait y établir un scholasticat pour nos jeunes gens.

La maison de Richelieu était aussi une maison de missions, mais nous y avions en plus la paroisse. C'était une des plus anciennes maisons de la Compagnie puisqu'elle remontait à 1638. Elle fut fondée par le cardinal de Richelieu. Le contrat prévoyait 7 prêtres au début, 10, deux ans après. Saint Vincent y vint au moins deux fois. Il envoya comme supérieurs ses meilleurs missionnaires : Lambert aux Couteaux, 1638, Bernard Codoing, 1649, Pierre de Beaumont, 1656, Benoît Bécu, 1658, Donat Cruoly, 1660. Il fit visiter la maison par MM. Portail, Berthe et Dehorgny ; il régla avec soin ce qui devait se faire lors du passage du roi Louis XIV. Il y avait beaucoup d'œuvres à Richelieu : Missions aux prisonniers, Séminaire externe, Séminaire interne, Retraite des Ordinands, Retraite des laïques, paroisse, mission à la campagne.

Richelieu dépendait alors de l'évêché de Poitiers. Les confrères eurent à souffrir aux XVII^e et XVIII^e siècles de leur attachement à la *Bulle Unigenitus*. A la Révolution, ils furent fidèles à leur foi et l'un d'entre eux, M. Dodin, fut guillotiné à Poitiers.

En 1863, Richelieu faisait partie du diocèse de Tours ; Mgr Guibert, archevêque de Tours, offrit la cure à la Congrégation. Les confrères eurent des difficultés au début, car Richelieu était un doyenné et plusieurs ecclésiastiques le voyaient avec peine confié à des religieux. Mais nos confrères triomphèrent des obstacles par leur humilité, simplicité, charité. Mgr Guibert vante surtout M. Bergès, « modèle des prêtres par sa piété, sa droiture, son zèle à restaurer le souvenir et les traditions de saint Vincent. »

En 1874, c'est M. Dubois Adolphe qui est curé et supérieur. L'année suivante, M. le Supérieur général

voulut changer M. Galineau. Une lettre de protestation couverte de 600 signatures fut envoyée au P. Boré ; M. Galineau resta, et en 1879, nous le retrouvons supérieur et curé à la place de M. Dubois. Il y avait alors un confrère qui avait des visions ou du moins s'occupait d'âmes ayant des visions. Parmi les lettres envoyées à cette époque au Supérieur général, signalons 2 ou 3 phrases : « Il y a du relâchement dans l'Eglise. De toutes les communautés, c'est dans celle de saint Vincent que se trouvent les cœurs les plus dévoués. Sans doute, il y a aussi quelques abus dans la famille de saint Vincent, mais Dieu a fait élire un Supérieur général doué d'un esprit et d'un caractère capables de remédier aux abus. » Cela est écrit au Supérieur général lui-même. Nous donnons ces extraits comme un spécimen de la littérature que reçoivent quelquefois les Supérieurs généraux. Ces révélations se multiplient ordinairement en temps de crise ou de guerre, et selon les Supérieurs généraux. Nous ne savons pas l'usage que le P. Boré a fait de ces communications. Il ne les a point mises au panier puisqu'elles se trouvent aux archives. Mais, il paraît qu'il n'a dû en faire aucun cas. Quand M. Forestier fit la visite, les œuvres marchaient bien ; seule l'œuvre des vocations ecclésiastiques était un peu négligée au dire du visiteur. M. Forestier fait l'éloge du supérieur, M. Galineau, régulier, zélé, bien aimé de sa paroisse, sympathique aux prêtres du doyenné. Les difficultés allaient venir bientôt. Mais cela se passera sous le P. Fiat. Nous en parlerons plus tard.

La dernière maison de la province était celle d'Orléans. Les confrères avaient d'abord été à Beauchamp, presbytère ; en 1855, ils se transportent à Montargis. Ils y furent visités en 1857, 1859, 1862 par M. Denis,

visiteur de France, et en 1864 par M. Peyrac, visiteur de Tours, résidant à Montpellier. Le coutumier donne des détails sur la vie intérieure et extérieure depuis 1863. Tout à coup, en 1866, on abandonne l'œuvre. Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans en eut une grande peine ; il écrivit une belle lettre au P. Etienne pour manifester son profond attachement pour les dignes fils de saint Vincent. Le motif de l'abandon était sans doute que les conditions matérielles ne se prêtaient pas à la vie religieuse et normale des Missionnaires. Le supérieur, M. Dequersin, fut envoyé à Dax. Un jour qu'il prêchait à Bayonne, il fit la connaissance d'un riche Mexicain, Yuanchelo qu'il réussit à ramener à Dieu. Cet homme avait suivi la Mission d'abord sans donner de signe de conversion : on le voyait aux sermons, debout, les bras croisés, ne faisant ni prières ni signe de croix, assistant cependant à toutes les instructions. Bientôt il fut pris au filet de M. Dequersin, il se confessa à lui et il demanda ce qu'il devait faire de sa fortune. M. Dequersin qui avait laissé son cœur dans le diocèse d'Orléans, lui suggéra de bâtir une maison et une chapelle pour rétablir les missionnaires. On demanda l'autorisation à Mgr Dupanloup qui accueillit la nouvelle avec grande joie. En 1869, les missionnaires occupèrent leur nouvelle maison. En plus des Missions, MM. Dequersin et Bodin dirigeaient une œuvre de servantes ; plus de 600 en faisaient partie.

M. Dequersin se dépensa beaucoup pendant la guerre aux ambulances d'Orléans, où il y avait 10.000 blessés. Le digne supérieur s'y consuma tellement qu'il mourut le 2 février 1871. Il fut remplacé par M. Delporte. Pendant la période qui nous occupe, M. Forestier vint visiter la maison : il vante la très belle chapelle ogivale construite par le généreux bien-

fauteur Mexicain. La maison était régulière ; on se levait fidèlement à 4 heures : la seule chose que M. Forestier trouve répréhensible est que M. Girard répand dans ses missions la dévotion au *Cœur pénitent de Jésus*, et M. Forestier se défie de cette expression. En effet, le Saint-Siège réprouva plus tard cette appellation parce que le mot *pénitent* « pouvait laisser entendre que Jésus éprouvait du repentir ou tout au moins continuait actuellement son expiation douloureuse. » M. Forestier engage beaucoup les missionnaires à donner des missions gratuites, et il presse le Supérieur général d'insister sur ce point.

M. Forestier apparaît ainsi dans sa province comme un véritable évêque, évêque, surveillant : il encourage, il redresse, il rappelle la règle, il est sans parti pris ; il n'a pas de préjugé ; il ne fait pas acception de personnes, il juge tout le monde équitablement, supérieurs et confrères. Noble figure, il est peut-être moins brillant que d'autres confrères, mais c'est du solide, ce n'est pas du clinquant, c'est de l'or en barre.

Terminons ce chapitre par l'indication des *postulata* de la province de Touraine à l'Assemblée de 1878 :

1^o On prie M. le Supérieur général de ne pas accepter de paroisses si des missionnaires ne doivent pas y être joints, notre œuvre principale étant la Mission. Prière également de ne pas accepter de maison s'il ne doit pas y avoir le nombre de confrères nécessaire pour mener une vie régulière.

2^o Que l'on garde l'ordre hiérarchique pour les permissions ; que les demandes montent jusqu'au Supérieur général, par le supérieur et le visiteur, et que les permissions redescendent du Supérieur général par la même voie ;

Que l'on ne refuse pas absolument les permissions

d'aller visiter les parents quand ceux-ci sont malades ;

3° Que le même missionnaire ne donne pas les exercices spirituels aux Filles de la Charité dans la même maison plusieurs années de suite.

4° Que les scholastiques soient hors de Paris pour être mieux formés par un seul directeur, pour éviter les causes de distraction, pour le bien de leur santé, pour que les professeurs soient plus appliqués à leurs classes, et pour qu'on puisse recevoir à Saint-Lazare un plus grand nombre de retraitants et d'exercitants.

5° Qu'on forme les jeunes prêtres aux œuvres de la Compagnie avant de les envoyer en mission.

6° Que les missionnaires continuent à étudier même dans les œuvres.

7° Qu'on pratique bien la charité dans les paroles.

8° Qu'on n'envoie pas de lettres en cachette.

9° Qu'il y ait une maison de retraite pour les confrères âgés et invalides.

Evidemment, tous ces *postulata* ne furent pas accueillis favorablement par le P. Fiat qui ayant été nommé Supérieur général fut chargé d'y répondre ; mais nous n'avons pas maintenant à traiter cette question, nous en parlerons quand nous serons arrivés au généralat du successeur du P. Boré.

On dit que la Touraine est le jardin de la France ; quand on jette un coup d'œil sur la province lazaris-tique de Touraine, on peut dire également que c'est un beau jardin surnaturel, un petit pré spirituel où de nombreuses et belles fleurs mystiques réjouissaient notre bon Père Saint Vincent. Le P. Boré y avait son cœur ; il venait tous les ans aux fêtes de Saint Martin de Tours, et il pouvait, à une moindre distance, savourer les brises de la douceur angevine qui avaient fait le charme de son enfance.

Edouard ROBERT

FRANCE

PARIS

MAISON-MÈRE : AU JOUR LE JOUR

10 février 1938 : *Anniversaire du Vœu de Louis XIII.* — Le T. H. P. assiste à Saint-Germain-en-Laye aux solennités religieuses et civiles qui commémorent, au seuil de cette année jubilaire et mariale, le geste du Roi.

Le lendemain, vendredi, la Conférence hebdomadaire rappelle à tous les leçons pratiques de cet événement : profond amour et filiale vénération pour la Vierge Marie. En France, la procession du 15 août nous évoque, chaque année, le *Vœu de Louis XIII* : ce Roi que Vincent de Paul devait, cinq années plus tard, assister en son heure dernière. (Cf. Pierre Coste : *Monsieur Vincent*, tome III, pages 88-89.) De par ailleurs, le souvenir de la Mission de Saint-Germain-en-Laye, en 1638, vient s'encadrer aussi dans cet ensemble de souvenirs tricentenaires. (Cf. Coste, *Monsieur Vincent*, tome II, pages 316-318).

Voici l'étude compétente où M. le chanoine Auguste Leman, professeur d'Histoire à Lille, a retracé le cadre historique et les circonstances du Vœu royal :

Le 10 février 1638, le roi de France Louis XIII publiait, de son château de Saint-Germain-en-Laye, des lettres patentes dont cette année 1938 ramène le troisième centenaire. Il y disait : « Nous avons déclaré et déclarons que, prenant la Très Sainte et Glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de notre royaume, nous lui consacrons particulièrement notre personne, notre Etat, notre couronne et nos sujets, la suppliant de nous vouloir inspirer une sainte conduite et défendre avec tant de soin ce royaume contre l'effort de tous ses ennemis, que soit qu'il souffre le fléau de la guerre, ou jouisse de la douceur de la paix que nous demandons à Dieu de tout notre

cœur, il ne sorte point des voyes de la grâce, qui conduisent à celles de la gloire. Et afin que la postérité ne puisse manquer à suivre nos volontez en ce sujet, pour monument et marque immortelle de la consécration présente que nous faisons, nous ferons construire de nouveau le grand autel de l'église cathédrale de Paris, avec une image de la Vierge qui tiennne entre ses mains celles de son précieux Fils descendu de la Croix. Nous serons représenté aux pieds du Fils et de la Mère comme leur offrant notre couronne et notre sceptre.

« Nous admonestons le sieur archevêque de Paris, et néanmoins lui enjoignons que tous les ans, le jour et fête de l'Assomption, il fasse faire commémoration de notre présente déclaration à la grand'messe qui se dira dans son église cathédrale et qu'après les vêpres dudit jour il soit fait une procession en ladite église : à laquelle assisteront toutes les compagnies souveraines, et le corps de ville, avec pareille cérémonie qui s'observe aux processions générales plus solennelles. Ce que nous voulons aussi être fait en toutes les églises, tant paroissiales que celles des monastères de ladite ville et fauxbourgs ; et en toutes les villes, bourgs et villages dudit diocèse de Paris.

« Exhortons pareillement tous les archevêques et évêques de notre royaume et néanmoins leur enjoignons de faire célébrer la même solennité en leurs églises épiscopales, et autres églises de leurs diocèses ; entendant qu'à ladite cérémonie les cours de Parlement et autres Compagnies souveraines, et les principaux officiers des villes y soient présents. Et qu'autant qu'il y a plusieurs églises épiscopales qui ne sont point dédiées à la Vierge, nous exhortons lesdits Evêques en ce cas, de lui dédier la principale chapelle desdites églises, pour y être faite ladite cérémonie; et d'y élever un autel avec un ornement convenable à une action si célèbre, et d'admonester tous nos peuples d'avoir une dévotion toute particulière à la Vierge, d'implorer en ce jour sa protection, afin que sous une si puissante patronne, notre royaume soit à couvert de toutes les entreprises de ses ennemis, qu'il jouisse longuement d'une bonne paix ; que Dieu y soit servi et révérent si saintement, que nous et nos sujets puissions arriver heureusement à la dernière fin pour laquelle nous avons été créés. »

Cette déclaration que l'on vient de lire, est ce que l'on appelle le Vœu de Louis XIII, vœu par lequel le souverain s'engage d'une part à élever ou à faire élever dans toutes les églises cathédrales de son royaume un autel à la Vierge dans leur chapelle principale, d'autre part à instituer une procession en l'honneur de la Vierge dans toutes les églises du royaume, le 15 août, à la fête de l'Assomption.

Ce n'était pas la première fois que ce souverain, qui s'était toujours distingué par sa piété, manifestait ainsi publiquement sa dévotion pour la Vierge. En 1636, le 19 mai, jour anniversaire de la déclaration de guerre de la France à l'Espagne, du 19 mai 1635, tandis qu'on priait Dieu à Paris par tous les couvents pour le succès des armes du roi, son mi-

nistré, le cardinal de Richelieu, avait écrit à Sa Majesté qu'on estimait que « si elle trouvait bon de faire un vœu à la Vierge avant que ses armées commencent à travailler, il seroit bien à propos. » Docile aux suggestions de son ministre, Louis XIII s'était empressé de promettre de « dresser et fonder une lampe à perpétuité, laquelle sera d'argent et continuellement ardente dans l'église Notre-Dame de Paris, devant l'autel et chapelle dite de Notre-Dame. Le tout, afin qu'il plaise à la divine bonté, moyennant l'intercession de la sainte Mère de Dieu, favoriser avec prospérité cet état de la France et donner heureux succès aux armes qui sont dressées pour sa défense. » C'était sans doute la lampe de Louis XIII qu'on voyait à Notre-Dame de Paris, avant la Révolution, à côté de celles dues à la munificence de la ville de Paris, de la reine Anne d'Autriche et du roi Louis XIV.

En 1638, c'est un nouvel acte que le souverain pose : il consacre sa personne et le royaume à la Vierge. Et dans le préambule de la déclaration, au style fort, vigoureux, d'une rare plénitude où je retrouverais volontiers la main du puissant cardinal de Richelieu, son ministre, Louis XIII a exposé les raisons qui l'ont déterminé à marquer ainsi à Dieu sa reconnaissance. La première est de l'avoir préservé, au temps de sa jeunesse, contre les révoltes des grands. Les fâcheux souvenirs du temps de la Régence où, profitant de la faiblesse et de l'incapacité de Marie de Médicis, les princes conspirèrent contre l'autorité royale, les sombres jours où ils étaient allés jusqu'à s'appuyer sur les ennemis du royaume, sont évoqués en ces termes : « Lorsque nous sommes entrez au gouvernement de cette couronne, la foiblesse de notre âge donna sujet à quelques mauvais esprits d'en troubler la tranquillité ; mais la main divine soutint avec tant de force la justice de notre cause, que l'on vit en même temps la naissance et la fin de ces pernicioeux desseins. » Puis sont dénoncées, avec la discrétion qui convient, les perpétuelles intrigues qui se nouaient à la cour avec la complicité avouée ou secrète des membres de la famille royale. N'était-ce pas à sa mère, Marie de Médicis, à son frère, le léger et coupable Gaston d'Orléans, que le roi songeait quand il disait : « En divers autres temps, l'artifice des hommes et la malice du démon ayant suscité et fomenté des divisions non moins dangereuses pour notre couronne que préjudiciables à notre maison, il a plu [à Dieu] en détourner le mal avec autant de douceur que de justice. » C'est le péril huguenot qui est ensuite apparu et dont Louis XIII se félicite d'avoir triomphé, grâce à Dieu : « La rébellion de l'hérésie ayant ainsi formé un parti dans l'Etat, qui n'avoit d'autre but que de partager notre autorité, [Dieu] s'est servi de nous pour en battre l'orgueil et a permis que nous ayons relevé ses saints autels en tous les lieux où la violence de cet injuste parti en avoit ôté les marques. »

C'est enfin dans sa politique extérieure que le souverain découvre la trace de la protection divine : « Si nous avons entrepris la protection de nos alliez, Dieu a donné des succès si

heureux à nos armes, qu'à la vue de toute l'Europe, contre l'espérance de tout le monde, nous les avons rétablis en la possession de leurs Etats dont ils avoient été dépouillez. Si les plus grandes forces des ennemis de cette couronne se sont ralliées pour conspirer sa ruine, il a confondu leurs ambitieux desseins, pour faire voir à toutes les nations comme la Providence a fondé cet Etat, sa bonté le conserve, sa puissance le défend. »

A la date où ces lignes étaient rendues publiques, au 10 février 1638, Louis XIII était assurément en droit d'envisager l'avenir avec confiance et sérénité ; mais que d'heures tragiques il avait vécues avec son fidèle ministre le cardinal de Richelieu, depuis que, pour briser le cercle de fer dans lequel la France menaçait d'être broyée, il avait assumé la lourde charge de la lutte contre les Habsbourgs ! Cette lutte avait revêtu d'abord la forme que Richelieu a si bien qualifiée dans ses *Mémoires* de « guerre couverte », guerre où le roi de France n'intervenait pas directement mais où il s'agissait pour lui de soutenir dans leurs efforts les ennemis de la Maison d'Autriche, d'affermir leurs volontés vacillantes, de resserrer sans cesse les liens d'une coalition qui tendaient toujours à se distendre, et, en même temps, de défendre contre les convoitises de princes avides de subsides, un trésor qui ne s'alimentait que toujours difficilement. Cette guerre couverte n'était pas sans risques, surtout quand elle se faisait au moyen d'alliés aussi ambitieux que puissants, d'un Gustave-Adolphe, roi de Suède, par exemple, plus jaloux de servir sa propre politique que celle de la France. La disparition de ce roi dans son triomphe sur le champ de bataille de Lutzen en novembre 1632, était arrivée à point pour libérer la France d'un auxiliaire qui eût pu se changer en un ennemi redoutable.

Quand, avec la déclaration de guerre à l'Espagne du 19 mai 1635, la guerre couverte s'était transformée en une guerre ouverte, le roi de France disposait d'un faisceau puissant d'alliés que lui avait constitué la savante et habile diplomatie de Richelieu et de ses collaborateurs. Mais la fortune des armes s'était montrée des plus inconstantes. En 1635, les premiers succès militaires remportés dans les Pays-Bas espagnols avaient bientôt été suivis de graves revers : l'armée française qui s'était avancée jusqu'à Louvain et avait saccagé Tirlemont, avait dû se réfugier sur le territoire des Provinces-Unies. En 1636, on toucha la catastrophe. Tandis que le prince de Condé, qui avait envahi la Franche-Comté, voyait son effort offensif se briser contre Dôle, le cardinal Infant Ferdinand d'Autriche franchissait brusquement la frontière des Pays-Bas à la tête des forces espagnoles et prenait la direction de la Somme : toutes les places destinées à l'arrêter tombaient les unes après les autres en son pouvoir. Le 15 août, il pénétrait dans Corbie, qui gardait le passage de la rivière. Paris était menacé ; déjà, les Coureurs espagnols battaient l'estrade jusqu'aux environs de Pontoise. Avec l'épouvante, un vent d'émeute souffla dans la capitale. Le cardinal fut un

moment désemparé et il fallut qu'il fût vigoureusement admonesté par son confidant, le Père Joseph, pour qu'il reprit courage et énergie. Le roi lui maintint sa confiance, et avec lui, aidé de son peuple qui s'armait pour repousser l'invasisseur, Louis XIII organisa une résistance victorieuse. Le *miracle de Corbie* s'accomplit : brusquement arrêté en sa marche foudroyante, l'ennemi bientôt recula ; en vain a-t-il tenté de s'accrocher désespérément à Corbie, la place fut reconquise le 11 novembre et force fut au cardinal Infant de repasser la frontière. La France avait été sauvée en vérité, écrivait Richelieu le 12 novembre, au lendemain de la reprise de Corbie, le roi et ses serviteurs doivent beaucoup à Dieu et chacun doit penser sérieusement à reconnaître sa grâce.

Le rétablissement de la paix était une autre grâce que Louis XIII attendait de Dieu. Si aucune victoire décisive n'avait encore été remportée en 1636 et en 1637 sur les Habsbourgs, à tout le moins des résultats importants avaient été obtenus : l'effort offensif de la maison d'Autriche s'était révélé impuissant ; de rudes coups avaient été portés par les alliés Suédois à la puissance impériale en Allemagne. La France s'était solidement établie en Lorraine et en Alsace, elle gardait Pignerol, la clef des Alpes. Autant que son souverain, Richelieu désirait ardemment la paix. Contrairement à ce que disaient ses ennemis, il n'avait pas besoin de la guerre pour se maintenir auprès de Louis XIII. Il voulait la paix, il la voulait sincèrement, mais il ne la voulait qu'avantageuse pour le royaume, une paix qui conservât l'essentiel des conquêtes : Pignerol et la Lorraine ; une paix qui comprit les alliés de la France ! à aucun prix, Richelieu n'admettait que, manquant à la parole donnée, le roi très chrétien n'abandonnât ceux qui s'étaient unis à lui contre la Maison d'Autriche : les Provinces-Unies, la Suède, les princes protestants d'Allemagne. D'où la difficulté d'arriver à un accord avec la Maison d'Autriche. Sur l'initiative du Chef de l'Eglise, le Pape Urbain VIII, un congrès général avait été décidé en 1635 ; en 1636, un légat pontifical était arrivé à Cologne pour en présider les travaux, mais leur ouverture était indéfiniment retardée par des difficultés protocolaires d'autant plus graves qu'elles touchaient le fond même des débats. En vue de préparer la paix à conclure, des négociations secrètes s'étaient engagées entre les gouvernants de Paris et de Madrid, négociations mal connues jusqu'ici et que j'éluciderai bientôt. Mais quand aboutiraient-elles ? A l'heure où Louis XIII consacrait solennellement à la Vierge sa personne et son Etat, rien ne permettait de le prévoir ; aussi, comme il le disait, « sans attendre la paix qui nous viendra sans doute de la même main que nous avons reçu (tant de grâces) et que nous désirons avec ardeur pour en faire sentir les effets aux peuples qui nous sont commis, nous avons cru être obligés... nous consacrer à la grandeur de Dieu par son Fils abaissé jusqu'à nous, et à ce Fils par sa Mère élevée jusqu'à Lui. »

On dit ordinairement que le désir d'obtenir du Ciel un hé-

ritier inspira au roi de France cette *consécration du royaume* qu'on nomme le *vœu de Louis XIII*. Ainsi s'exprimait Henri Martin, un historien qui eut en son temps de la réputation ; il était en ce point l'écho de la tradition. Depuis le XVIII^e siècle, beaucoup d'auteurs sacrés ont éloquentement célébré cette raison. Est-elle vraiment fondée ? Que Louis XIII ait vivement désiré un héritier, c'est chose incontestable. Ce sentiment des plus naturels était encore excité chez lui par ce que j'appellerai son sens des responsabilités royales. Qu'advient-il du royaume si le souverain disparaissait sans avoir de fils ? L'héritier présomptif était son frère Gaston d'Orléans, qui n'avait jamais servi que ses caprices, obéi aux favoris qui exploitaient ses passions, et n'avait cessé d'intriguer contre le gouvernement de Richelieu, pactisant avec les pires ennemis du pays. Dans quel péril aurait été le royaume sous le gouvernement de ce prince de mœurs médiocres, pour ne pas dire pire, traître à ses amis, lâche pour ses ennemis ? Devant une telle perspective, Louis XIII était particulièrement angoissé. Qu'il ait songé à demander au Ciel la réalisation des espérances de maternité qu'avait à cette date (1) la reine Anne d'Autriche, c'est parfaitement possible. Mais, il faut le reconnaître, pas une phrase, pas un mot de la déclaration du 10 février 1638 ne fait allusion à ce désir intime du souverain, désir qui se trouvera réalisé le 5 septembre 1638 par la naissance du futur Louis XIV. Ce qui achève d'autoriser à penser qu'il y a été étranger, c'est que la consécration à la Sainte Vierge était décidée dès 1637, bien avant que Louis XIII eût la moindre raison d'avoir des espérances.

Une question qui ne manque pas d'intérêt est celle de savoir aux suggestions de qui le souverain obéit. Beaucoup d'historiens ont cru devoir attribuer le geste du roi à Louise de La Fayette, une dame d'honneur de la reine à laquelle Louis XIII était uni par les liens de la plus chaste affection ; le père Caussin, confesseur du roi, n'y aurait pas été étranger. Le malheur est que nous n'avons aucun texte qui fonde cette hypothèse. Nous en avons par contre, un qui est singulièrement révélateur dans des avis que le fameux père Joseph communiquait au roi comme ayant été reçus de Dieu par une religieuse calvairennaise. Dieu aurait dit à cette religieuse : « Je veux que le roi fasse honorer ma mère en son royaume en la manière que je lui ferai connaître. Je rendrai son royaume, par l'intercession de ma Mère, la plus heureuse patrie qui soit sous le ciel. Pour cela, il faut que lui et les siens et ceux qui lui seront plus fidèles et qui lui aideront en l'exécution de mes volontés, se disposent à la réception de mes grâces avec foi et dévotion, tournant vers moi leurs pensées beaucoup plus qu'ils ne le font. » Pour M. Fagniez, l'un des meilleurs historiens de Louis XIII qui a publié ce

1. Ces espérances étaient connues : en janvier 1638, l'ambassadeur de Venise, Corrano, qui fit son entrée solennelle, en félicite Louis XIII. Voir sa lettre du 26 janvier 1638 (Bibliothèque Nationale, fonds italien *manuscrit*, 1813, 1^o 1).

texte, pour ceux qui ont appris de lui quels liens étroits unissaient le Père Joseph aux religieuses calvairiennes et quel rôle considérable a tenu ce capucin mystique dans la politique française, il ne paraît pas douteux que celui qu'on a appelé l' *Eminence grise*, ait été ainsi à l'origine de la fameuse promesse du 10 février 1638. Ce qui le démontre encore, c'est une note retrouvée dans ses papiers, écrite de la main de son secrétaire : *Mémoire pour publier dans ce royaume la dévotion de la sainte Vierge*. On y lit ces lignes : « Le Roy formera un corps de prédicateurs apostoliques... sur le sujet du dessein que sa Majesté a de publier par son royaume sa dévotion envers la Sainte Vierge et d'exciter son peuple à rendre honneur au mystère de la Passion du Sauveur et à l'exaltation de la foi par la piété des mœurs. » Ce qui achève enfin, me semble-t-il, de déceler l'influence du Père Joseph qui n'a cessé de faire du mystère de la Rédemption et du Calvaire le centre de sa vie mystique, c'est ce passage de la déclaration du 10 février : « Nous prosternant aux pieds de la Majesté divine que nous adorons en trois personnes, à ceux de la sainte Vierge et de la sacrée Croix, où nous recevrons l'accomplissement des mystères de notre Rédemption, par la vie et la mort du Fils de Dieu. » N'est-ce pas là un langage tout calvaire, tout pénétré de la mystique du Père Joseph ?

Pour qui sait combien étaient unis Richelieu et le Père Joseph, unis par des liens d'amitié resserrés tous les jours davantage par la collaboration constante que l'un apportait à l'autre dans le gouvernement de l'Etat, il n'y a nul doute que le grand ministre de Louis XIII, le cardinal, ait été, lui aussi associé à ce geste du souverain, qu'il l'ait encouragé. Profondément pieux, quoi qu'on en ait dit, nous l'avons déjà vu apparaître en 1638, afin d'orienter les décisions de son souverain. Ici encore, il est intervenu : sans doute a-t-il concerté avec le roi le texte de la fameuse déclaration, car, comme j'ai dit tout à l'heure, j'y retrouve sa griffe. C'est donc dans Richelieu et dans le Père Joseph inspiré par une humble religieuse calvairienne dont l'histoire n'a pas retenu le nom, (1), que je verrais les inspirateurs d'une démarche qu'anime par sa tendre dévotion envers la Sainte Vierge et sa foi profonde, Louis XIII a faite pour le bien du royaume.

Les promesses solennelles du 10 février 1638 furent tenues. Louis XIII mourut trop vite sans doute pour élever, dans Notre-Dame, le maître-autel dont il avait parlé : il revint à son fils Louis XIV d'y placer une *Pieta*, un des chefs-d'œuvre du grand sculpteur que fut Coustou l'aîné ; Louis XIII y fut représenté sur le côté droit de l'autel, offrant sa couronne à la Vierge. En attendant que ces travaux importants fussent

1. Dans son étude : *Les Bénédictines du Calvaire, le Père Joseph du Tremblay et le Vœu de Louis XIII*, le Père Gratien de Paris, frère mineur capucin (tiré à part des *Etudes franciscaines* de mai 1938, 36 pages) précise les interventions de cette humble religieuse : sœur Anne-Marie de Jésus crucifié Calvairienne de Morlaix mandée à Paris, en 1631, par son père spirituel, l'*Eminence grise*, le capucin Joseph du Tremblay (décédé le 18 décembre 1638), elle devait y mourir en 1653 seulement. (Note des *Annales*).

exécutés, le consciencieux et délicat artiste que fut Philippe de Champaigne avait, dès 1638, traduit exactement la pensée royale en représentant sur un grand tableau la Vierge auprès de la Croix, auprès de son Fils mort, étendu devant elle ; Louis XIII était à genoux, vêtu de ses habits royaux, tenant sa couronne qu'il offrait à la Vierge pour marquer, observe l'historien de Paris, Dom Félibien, qu'il se mettait lui et tout son royaume sous sa protection (1).

Ce fut à Abbeville, où le roi se trouvait le 15 août, que sortit pour la première fois en sa présence, dans le plus somptueux appareil, la procession qu'il avait ordonnée ; elle sortit de même dans les autres villes et villages de France. Le matin, à la grand'messe, au moment de la consécration, Louis le Juste s'était avancé dévotement vers le prélat qui officiait au grand autel ; la main gauche posée sur son cœur, la droite élevée jusqu'à la hauteur du Saint-Sacrement, il avait voué son royaume à la Vierge, la suppliant humblement de prendre ses Etats et sa personne royale sous sa puissante protection.

« Depuis ce vœu, lisons-nous dans une précieuse chronique de l'Histoire de France encore inédite conservée à la Bibliothèque Nationale de Paris (2), la France a ressenti les effets de cette puissante protection. Toutes nos affaires reprirent et eurent une meilleure posture ; et, peu après, elles ont eu le progrès où on les voit avec tant de bonheur, qu'il semble que ce soit un songe, ou que nos ennemis aient perdu cette haute estime qu'ils se donnaient de vouloir faire la loi à toutes les nations et surtout d'humilier la nôtre. »

(*Les Facultés Catholiques de Lille*, mars 1938.)

25 février : Malade depuis plusieurs mois, M. Henri Heudre, Visiteur de Syrie, succombe aujourd'hui, à Bhannès, l'ample sanatorium que, hardiment et avec persévérance, il avait tant contribué à mettre sur un pied si avantageux. Une courte notice de *la Croix* (18 mars 1938), en attendant mieux, indique assez justement le travail et le zèle de ce laborieux fils de saint Vincent.

1. Ce tableau, offert par le Roi, se trouve aujourd'hui au Musée de Caen. En hommage de leur dévotion, chaque année, dans la cours du mois de mai les Orfèvres de Paris apportaient à Notre-Dame un tableau religieux, demandé aux meilleurs pinceaux du moment. Voir pour 1707 : *Courvin*, prêtre : *Explication de son tableau présenté à la Vierge par les Orfèvres de Paris*. Dans la liste des tableaux antérieurs on relève, pour 1638, le tableau de Philippe de Champaigne : La Vierge assise au pied de la Croix regarde le Roi qui, agenouillé sur un coussin, offre à la Vierge et son sceptre et sa couronne ; le Christ descendu de la croix se trouve non pas entre les bras de sa Mère, mais étendu et gisant sur le sol. Il est reproduit dans l'article cité du P. Gratien, de Paris.

(Note des *Annales*).
2. Leprie-Balain, *Supplément à l'histoire de France* (Bibliothèque Nationale fonds français, manuscrit 3.752, f° 233-234).

Les missionnaires Lazaristes, ainsi que les Filles de la Charité de la province de Syrie-Liban-Palestine-Egypte, viennent d'éprouver une grande perte en la personne de leur vénéré visiteur et directeur : M. Henri Heudre, chevalier de la Légion d'honneur, décoré du Mérite pontifical, du Mérite libanais et syrien première classe.

Il est mort au sanatorium de Bhannès (Liban), le 25 février, dans la 77^e année de son âge et la 52^e de sa vie religieuse.

Les funérailles ont eu lieu à Bhannès même, en présence d'une foule immense de tous les rites ; de S. Exc. Mgr Rémy Leprêtre, délégué apostolique ; d'importantes délégations des Pères Lazaristes et des Filles de la Charité, des autorités civiles, militaires, religieuses, et des représentants des deux séraïls.

Le lendemain, une messe solennelle de *Requiem* a été chantée par le supérieur de la Mission, en l'église des Pères Lazaristes à Beyrouth, avec assistance au trône du délégué apostolique, en présence d'un grand nombre d'évêques représentant les patriarches, parmi lesquels nous avons remarqué NN. SS. Abdallah Khoury, vicaire patriarcal maronite ; Hikari, représentant S. Em. le cardinal Tappouni ; Ignace Moubarak, archevêque maronite de Beyrouth ; Maximos Sayegh, archevêque grec-melkite de Beyrouth ; les supérieurs des maisons lazarisites d'Antoura, de Tripoli, de Beyrouth ; les directeurs des établissements religieux catholiques, les directrices des Congrégations religieuses latines et orientales.

M. de Martel, haut commissaire ; M. Emile Eddé, président de la République libanaise ; M. Kh. Ahdab, chef du gouvernement, avaient envoyé des délégués pour les représenter à cette cérémonie religieuse.

Dans l'impossibilité de retracer les différentes péripéties de la vie active de ce grand missionnaire français, voici quelques renseignements précis sur les œuvres réalisées par le vénéré défunt, notamment en Egypte et au Liban.

Né dans le nord de la France en 1861, Henri Heudre fit d'excellentes études à Cambrai et entra, en 1886, dans la Congrégation des Pères Lazaristes.

Ordonné prêtre, il passa ses premières années sacerdotales dans les maisons du nord de la France, où il se fit remarquer dans l'éloquence de la chaire et le ministère des âmes.

Ce ministère, qu'il aimait avec passion, il l'exercera encore, avec succès, dans les principales villes du Proche-Orient : Salonique, Constantinople, Beyrouth, Akbes, en Cilicie.

Revenu en France pour soigner sa santé ébranlée dans les rudes Missions d'Orient, M. Henri Heudre fit la guerre de 1914-1918. Fait prisonnier en Belgique, il faillit être fusillé par les Allemands. Echappé, comme par miracle, d'une mort certaine, il devient aumônier de la marine. Dieu sait le bien immense qu'il fit aux marins durant les nombreuses randonnées sur les navires de guerre dans l'Atlantique et sur la Méditerranée.

Nommé, à la fin de la guerre, supérieur de la maison d'Alexandrie, il s'adonna de tout son cœur au ministère de la prédication et à la direction des âmes.

D'Alexandrie, il fut envoyé comme visiteur de la province de Belgique et du nord de la France.

En 1921, il devient visiteur de la Syrie et du Liban, où il passera dix-sept ans, sans cesse préoccupé de donner plus d'extension et plus d'impulsion aux œuvres multiples des Pères et des Sœurs de la Charité, admirables de zèle et de générosité jusqu'à l'héroïsme envers les malheureux.

Bhannès, où il vient de rendre sa belle âme à Dieu, est son œuvre. Situé sur les crêtes du Liban, ce sanatorium, le plus vaste et le plus beau de l'Orient, a été bâti, agrandi et parachevé par lui. Cet hôpital, modèle dans son genre, peut contenir plus de 320 tuberculeux et, néanmoins, il devient de plus en plus étroit pour satisfaire les nombreuses demandes d'admission sollicitées de Syrie et du Liban. Sa réputation s'étend au-delà de la Syrie, car, de l'Irak et de l'Iran, les malades viennent aussi s'y faire soigner.

Des tuberculeux de la première période guérissent 50 pour 100, ceux de la seconde période 25 et même 30 pour 100. Ce succès est dû aux soins vigilants de la charité, à l'art médical, à son incomparable climat et aux distractions variées : radio, cinéma, théâtre, conférences, etc.

Il a coûté des millions de francs, que la Providence a mis à la disposition de ce grand bienfaiteur de l'humanité souffrante. Il fait l'admiration des grands médecins spéciaux qui viennent de l'étranger pour le visiter.

Signalons, parmi ses fondations scolaires, l'école d'Achrafié, près du collège maronite de la Sagesse, où 1.500 enfants reçoivent, avec l'instruction, une éducation chrétienne ; celle de Fourn-el-Chebbak, près de la résidence du haut commissaire ; le Séminaire oriental de Saint-Vincent, qui compte environ 60 séminaristes ; l'école des filles de Ras-Beyrouth, où le nombre des élèves s'est élevé de 300 à 850 externes. C'est grâce à lui encore que l'hôpital du Sacré-Cœur de Beyrouth a doublé ses bâtiments et ses malades.

Le Caire lui doit une magnifique école contenant plus de 800 enfants. C'est lui encore qui acheva la construction de la résidence et de l'église d'Ajeltoum, ainsi que le nouvel asile pour les orphelins et les orphelines très jeunes, à Zouk, près de la gracieuse ville maritime de Jounieh (Liban).

Le bilan des œuvres réalisées en peu d'années par le grand missionnaire Lazariste dans les provinces d'Orient, dont il avait la charge, serait le suivant : 8 maisons lazariques avec 37 Pères, 32 maisons des Filles de la Charité avec 450 Sœurs. Le total des enfants élevés dans ces magnifiques établissements scolaires dirigés par les Pères et les Sœurs est de 17.000.

Les difficultés innombrables qu'il a dû vaincre pour arriver à un si beau résultat, Dieu seul les connaît. Mais, M. Henri Heudre, homme surnaturel au plus haut point, avait placé

sa pleine confiance en la divine Providence, qui a tout aplani comme par enchantement pour le plus grand bien des âmes et la gloire de Dieu.

Aussi, la mémoire du très regretté M. Henri Heudre, digne fils de saint Vincent, qui a bien mérité de l'Eglise, de la France et du Liban, vivra longtemps dans l'esprit et le cœur de ceux qui ont été l'objet d'un si grand bienfait surnaturel.

Damien RAMIA.

De son côté, dans la *Libre Belgique* du 20 mars, M. Joseph Ageorges crayonne ainsi : *Un grand missionnaire, M. Heudre.*

C'était un vieillard, d'assez petite taille, mais alerte, d'humeur sereine, portant une barbe blanche, ni trop vaste ni trop courte. Il apparaissait comme le type même du missionnaire confiant dans son œuvre, optimiste et prodigieusement actif, mais actif avec réflexion et sagesse. Une longue expérience lui permettait d'atteindre très vite les buts qu'il visait...

On ne peut énumérer toutes les œuvres qui lui doivent leur développement, mais il faut bien parler de celle qui lui tenait le plus à cœur, ce sanatorium de Bhannès, où il est mort et dont il parlait comme d'une antichambre du Paradis.

Il y a quelques années, il s'était mis en tête d'emmener, là-bas, un jeune médecin sur qui je pouvais avoir et pour cause, quelque action. Il vint me voir pour me dire : « Donnez-le moi ! Il ne se trouvera nulle part mieux à sa place qu'à Bhannès ! » La description qu'il me faisait du Proche-Orient eut enthousiasmé le plus froid des hommes. Mais le jeune médecin ne partit pas. Quelques mois plus tard, je voulus introduire près de lui un autre candidat, mais ce n'était pas celui qu'il avait choisi et il ne l'accueillit point ! Du moins ce petit incident m'a-t-il permis de juger de tout ce qu'il y avait de décidé, de séduisant et d'habile chez ce prêtre excellent, que le gouvernement français et le gouvernement libanais ont tenu en si haute estime.

Ses funérailles ont donné lieu, à Bhannès, à une manifestation impressionnante.. Parce que la Belgique l'a connu et estimé, nous lui devons à notre tour ce billet parisien.

28 février- 2 mars : *Les Quarante-heures* de Quaragésime se doublent, pour la Maison-Mère, des *trois journées de l'Adoration perpétuelle*. Cette année-ci, M. Barthélemy Taillefer, en trois instructions, nous montre et suggère l'*Eucharistie* comme *sacrifice* comme *réconfortante présence* et comme *ensemble de leçons chrétiennes*.

Durant l'instruction du lundi, M. Cazot, pris de malaise, s'affaisse, et perd connaissance dans sa stalle. Sans bruit aucun, durant le sermon qui continue, on fait sortir le malade. C'est l'assaut brusqué d'une congestion redoutée.

2 mars. — M. Cazot, transporté à l'infirmerie et entouré des soins les plus dévoués et les plus intelligents, se sent plus mal. Sur son désir, il reçoit les derniers sacrements. A cette cérémonie de l'extrême onction assistent entr'autres nombre de prêtres et de frères, la Mère Chaplain et les Sœurs Officières, etc...

Après le saint Viatique, aux paroles de réconfort que lui adresse le T. H. Père, M. Cazot, oppressé par la maladie, répond néanmoins en quelques mots, disant son merci, sa confiance en Dieu, ses sentiments d'enfant de saint Vincent : amour de la Compagnie, dévouement surnaturel pour les Filles de la Charité, et regrets pour les peines involontairement causées, pour les mésédifications données ou occasionnées...

14 mars. — Après une quinzaine de vives souffrances et quelques fallacieuses reprises, M. Cazot s'éteint peu après midi et demi.

Exposé sans retard dans la *Salle du 97*, aussitôt commencent les visites et les prières des Sœurs ; averties, alertées par les multiples ressources de l'information moderne : téléphone et cette radiodiffusion sans fil des conversations... On voit la peine sur tous les visages ; prières et gratitude se manifestent envers celui qui n'a jamais mesuré sa peine, ni marchandé son dévouement... *L'Echo de la Maison-Mère des Filles de la Charité* a évoqué et complaisamment campé la silhouette du Directeur des Sœurs. Ici, MM. Levecque et Gustave Michel font revivre les années d'*Orient* qui précéderent les jours de Paris et virent

les débuts de la sympathique barbe, et en même temps le sourire réconfortant de l'énergique Directeur des Sœurs.

15 mars : Sainte Louise de Marillac. — Offices à la Communauté. Le Nonce chante la grand'messe, et le soir M. Colliette, dans la Conférence de 2 heures et demie, nous entretient avec grand profit, sur les *mouvements spécialisés d'Action catholique et les Filles de la Charité*.

16 mars. — Le T.H. Père chante à dix heures la grand'messe des funérailles du vénéré M. Cazot. Nombreuse assistance : sont présents les évêques de Beauvais et de Verdun, etc. ; nos hôtes du moment, les archevêques d'Albi, de Cambrai et d'Aix sont, ce matin-là, retenus par une séance de la réunion annuelle des *Cardinaux et archevêques de France*. Les cornettes — on le devine aisément — garnissent et illuminent de leur blancheur les moindres recoins de la chapelle : il a fallu limiter et n'admettre que des délégations de maison. La reconnaissance est une vertu, un devoir sacré, elle se manifeste, de loin et de près, par la prière fervente et le souvenir devant Dieu.

Le nouveau Directeur général des Filles de la Charité, M. Edouard Robert, est installé le 7 avril à son fauteuil *directorial* en la chapelle de la *rue du Bac*.

5 avril. — La ville de Moulins a récemment édifié un vaste hôpital modèle, en annexe de celui que dirigent les Sœurs de la Sagesse de Nevers ; les Filles de la Charité, après 150 ans de loyaux services dans le vieil hôpital Saint-Joseph, désormais supprimé et inutile, s'appêtent à se dévouer ailleurs où le travail surabonde.

Dans l'héritage et le déménagement de la maison, les Sœurs offrent filialement au T. H. Père une su-

perbe et ancienne cloche qui trouve de suite son emploi à la maison de campagne de Villebon.

Voici pour les curieux du passé l'acte de donation de la cloche *bourbonnaise* :

Je soussigné François-Marie-Léopold, Vicomte de Conny, donne tant en mon nom qu'au nom de Marie -Emma Frottier de Bagneux, Vicomtesse de Conny, mon épouse, à l'Ordre des Sœurs de la Charité de Saint-Vincent-de-Paule, la cloche que j'ai fait déposer à l'hôpital de Saint-Joseph à Moulins, et qui porte l'inscription suivante (1) : *Cette cloche a été bénie en l'honneur de la Très Sainte Vierge par M(essire) Sébastien Béraud, prestre, licencié en droit canon, curé de la ville et paroisse de Billy. Le perein a été haut et puissant Sr Mre Denis Michel Philbert Dubuysson, comte de Douzon, Sr de Montaigu le Belin Poncenat et autres lieux, M(aréchal) de camp de dragons lieutenan[n]t colonel du Régiment d'Orléans, chevalier de l'Ordre Royal et militaire de St Louis ; et la mareine Dame Marie Gabrielle Dorothée Sicaud, veuve de Mre Joseph François Marie de Bardon, chevalier Sr du Méage. L'an 1773.*

Je donne cette cloche en pur don, sans solde ni retour, aux Sœurs de la Charité et de Saint Vincent de Paule, pour en faire, jouir et user en toute propriété, suivant leur volonté ou les besoins de leur Ordre, laissant à cet Ordre la faculté de vendre ou refondre et aussi d'emporter ladite cloche si les Sœurs de la Charité et de Saint Vincent de Paule venaient à quitter l'hôpital de Saint-Joseph de la ville de Moulins.

Ne voulant attacher à ce don aucune charge onéreuse, je me contente de me recommander aux prières des Sœurs de la Charité et de saint Vincent de Paule, pour le présent et pour l'avenir ainsi que les personnes ci-dessous désignées :

Jean-Louis-Eléonore-Félix, Vicomte de Conny, mon père,

Anne-Marguerite-Adrienne Bardonnet de la Tousse, vicomtesse de Conny, ma mère,

Marie-Emma Frottier de Bagneux, Vicomtesse de Conny, mon épouse,

Jeanne-Rose-Marie-Marguerite de Conny, ma fille.

Je prie les Sœurs de la Charité et de saint Vincent de Paule de faire dire chaque année, si elles le peuvent, une messe pour le repos de l'âme de mon père et de ma mère décédés, et aussi chaque année, une messe pour mon épouse, ma fille et moi pendant notre vie, espérant qu'elles la continueront après notre mort.

Je prie les Sœurs de la Charité et de saint Vincent de Paule de penser à toutes ces personnes dans leurs fréquentes communions.

Moulins, le 10 mai 1858.

V(icom)te Léopold DE CONNY

1. Le texte de l'inscription a été soigneusement revu et complété sur la *campane* même, beau travail de S. Barraud et C. Limaux, fondeurs.

Jeudi Saint. Le T. H. Père officie. — Dans le cadre bien connu de la *Semaine Sainte*, signalons ici exceptionnellement l'édification que ressentent sans le dire ni l'écrire, les fidèles devant les chants et les cérémonies traditionnellement bien rendus. Sans doute (et cela n'est pas coutume) les assistants de nos offices ne transmettent pas d'ordinaire, par écrit, au supérieur leurs impressions compétentes. Donnons, pour notre commune instruction, ces lignes d'une fervente *grégorianisante*, et observons en outre que rien ne s'obtient sans effort attentif ni compétence, tant dans l'ordre des cérémonies que dans celui du chant.

Habitant depuis peu le quartier, laissez-moi vous dire, Monsieur le Supérieur, combien j'ai été édifiée et enchantée par les offices de la Semaine sainte en votre chapelle. Ancienne élève de l'Institut grégorien, j'ai pu admirer chez vous la beauté du rythme solesmien, la précision du chant, le fondu des voix, l'accompagnement discret de l'harmonium. Votre exécution est sans fioritures inutiles : il faudrait beaucoup d'églises où l'on chanterait comme chez vous : la liturgie et le chant grégorien n'en réaliseraient que plus de bien.

Recueillons également, mais par-delà les âges, cette édification qu'éprouvait, en l'ancien *Saint-Lazare*, ceux qui assistaient aux offices célébrés par saint Vincent de Paul : Voici le 158^e témoignage que nous a conservé le *Procès informatif parisien de la canonisation*. Interrogé, le 23 juin 1705 au prieuré de Louyé de l'Ordre de Grandmont, diocèse de Chartres, le curé du Val Saint Germain, Paul Masson, fils de Jean Masson et de Marguerite Avord, atteste avoir vu et admiré Vincent de Paul jadis chez la Présidente de Lamoignon, où l'on centralisait les aumônes pour la Picardie, la Champagne et la Lorraine. — Le témoin note de plus un lointain souvenir de jeunesse et un mot plein de sens chrétien de saint Vincent.

Paul Masson, né à Pons, diocèse d'Amiens, âgé de 80 ans. Docteur ès arts de l'Université de Paris, curé au diocèse de Chartres dépose, entr'autres choses :

« En l'année 1652, étant aux exercices spirituels à Saint-Lazare, durant la semaine sainte, pour se disposer au sacerdoce qu'il eut le bonheur de recevoir le samedi suivant, il fut choisi pour servir de diacre à la messe célébrée par le serviteur de Dieu, Vincent de Paul, le jeudi saint. La messe finie, le serviteur de Dieu fit la cérémonie de la Cène, lavant les pieds à douze pauvres. Il accomplit cette fonction avec tant de dévotion, que le témoin était obligé de le soutenir sous les bras avec le sous-diacre et de le relever des pieds des pauvres devant lesquels il se tenait prosterné. Le témoin a remarqué avec une dévotion singulière que le serviteur de Dieu, après avoir lavé les pieds de chaque pauvre, les embrassait et les baisait avec autant de tendresse et de respect que s'il avait baisé des reliques. »

18 avril : *Lundi de Pâques*. — Inauguration de la maison de campagne que tous ou presque connaissent déjà. La cérémonie de la bénédiction des locaux par le T. H. Père, salles et chambres de la vieille et attirante demeure, se fait dans la simplicité d'une prise de possession reconnaissante qu'accompagne une soigneuse aspersion.

Depuis plusieurs semaines, des équipes de frères co-adjuteurs ont préparé la maison que des longs mois d'abandon avaient mis dans un état peu attirant. Des cars accoutumés transportent réglementairement étudiants et vénérables visiteurs. Signalons toutefois que, en ce lundi de Pâques, de nombreux étudiants n'hésitent pas à couvrir les quelque 18 kilomètres qui séparent les encombrements de la tapageuse rue de Sèvres, des frais ombrages et des bords simples de la modeste Yvette.

25 avril : A partir de ce jour, la chapelle des Bénédictines de la rue Monsieur est fermée. Dans le pieux et placide quartier de Saint-François-Xavier, c'est un petit événement. Justement auréolée d'une réputation de perfection dans le chant grégorien et glorifiée pour cette atmosphère de fervente liturgie,

la modeste chapelle interrompt ses offices et clôt ses portes. Pendant depuis de nombreuses années entre propriétaires du terrain et ceux des vétustes bâtiments, le procès se termine par la vente aux enchères du terrain convoité. Les P. T. T. en deviennent acquéreurs, et, dit-on, nous verrons bientôt grimper les murs d'une centrale de la radiophonie. Signe des temps : où s'exhalaient les chants divins placidement modulés et susurrés en une vive ferveur ; de là partiront à travers les airs, les ondes porteuses de mille bruits et des informations affairées : besoins nouveaux de nos vies modernes.

Faisant construire à Palaiseau, un monastère spécialement adapté, les Bénédictines se réfugient provisoirement à *Mendon*, à l'Asile Galliera, élevé par les Frères des Ecoles Chrétiennes pour leurs vénérables anciens. Ce cadre provisoire, ces arbres, ce parc, cet horizon ont certes une toute autre ampleur que l'étroit enfoncement de la quiète rue *Monsieur* ; mais le bonheur ne réside pas dans l'opulence des murs, dans les vastes jardins, évidemment non. Les constructions vieillottes (les poètes l'ont souvent redit) ont un charme que ne possèdent pas les maisons neuves. Il est bon que, dans de judicieuses limites, la pauvreté, l'aspect peu enviable des édifices religieux proclame bien haut que la pauvreté n'est pas un vain mot : et si, de par ailleurs, des souvenirs, des grâces spéciales un relief du passé sont attachés, incrustés à ces demeures antiques, elles en acquièrent, malgré leur aspect sombre et quasi lépreux, un charme, une attirance spéciale... Qui ne penserait, dès lors, aux deux maisons-mères de la rue de Sèvres et de la rue du Bac : murs noirs, constructions tassées, ratatinées, ridées. Objets inanimés, vous avez donc une âme !...

1^{er} mai : Translation des reliques de saint Vincent.

— Le cardinal de Paris, notre hôte accoutumé en pareille solennité, se trouve cette année-ci à Domrémy, pour célébrer Jeanne d'Arc. S. Exc. le Nonce Apostolique veut bien officier pontificalement, avant d'aller en hâte présider une autre fête rue d'Ulm, à Notre-Dame du Liban.

A midi, le cardinal Baudrillart *préside* au réfectoire, entouré des invités que prévoit le coutumier de la Procure.

Après les vêpres, Mgr Sudour, Vicaire général de Paris et supérieur de l'Infirmier Marie-Thérèse, nous donne le panégyrique de circonstance. En voici le texte

Mon très Honoré Père, Messieurs, Mes chères Sœurs,

« *Le Juste est un soleil* ». Cette parole, prononcée par Monsieur Vincent dans une Conférence faite aux Filles de la Charité, le 11 novembre 1657, nous semble s'appliquer admirablement à saint Vincent de Paul lui-même. Le *Juste*, c'est-à-dire le *Saint* réchauffe et éclaire la pauvre humanité souffrante. Tel fut le rôle historique admirable qui a été tenu par celui dont il convient de faire l'éloge aujourd'hui, une fois de plus.

Des hommes comme Vincent sont l'honneur de l'humanité et ce qui explique la singulière et durable popularité du grand apôtre de la Charité, c'est qu'il fut un Saint « pleinement homme par son sens profond de la fraternité humaine. »

Homme de génie, ouvrier de la réforme du Clergé catholique au XVII^e siècle, père des pauvres : tel est le grand Saint que nous prions et admirons en ce jour où nous célébrons l'anniversaire de la translation de ses restes en cette pieuse chapelle.

Je voudrais vous révéler en Monsieur Vincent : l'Homme, le Prêtre et le Saint et pour le faire, permettez-moi tout d'abord, de méditer devant un portrait, de m'arrêter dans une Eglise et de prier devant une chaise. Tels seront les trois points de cet entretien que je demande à la Vierge Marie de bénir.

En méditant devant un portrait, je découvre un homme.

Le visiteur qui pénètre dans la belle église parisienne de Saint-Etienne-du-Mont est, non seulement saisi par la beauté de ce sanctuaire, par la splendeur de ses lignes et la délicatesse de son jubé, mais il est ravi aussi par un tableau célèbre entre tant d'autres.

Dans l'une des chapelles de gauche, proche du Maître-Autel, le regard est attiré tout d'abord, par un magnifique médaillon qui représente Frédéric Ozanam et rappelle que c'est sur cette paroisse que la première Conférence de Saint Vincent de Paul fut fondée et que c'est dans cette église qu'Ozanam en chercha l'inspiration sainte.

Et tout près de ce monument, se trouve un incomparable tableau qui excite l'admiration de tous les visiteurs et qui représente saint Vincent de Paul dans les dernières années de sa vie.

Le tableau, maintenant bien mis en valeur et heureusement éclairé, tout récemment restauré, est signé de Bourdon — un doute plane encore sur l'authenticité de cette toile — (1), mais elle reste une œuvre véridique et de beauté saisissante et elle peint entièrement ce que fut l'homme en Monsieur Vincent.

Les yeux sont pétillants de malice et d'une sorte d'ironie narquoise ; les rides sont accusées ; les lèvres pincées, un peu moqueuses ; le buste solide, trapu, et le corps légèrement voûté ; de rudes mains, charpentées et robustes expriment les origines paysannes de Vincent de Paul. Le surplis est modeste, l'attitude est celle qui était familière à notre Saint.

Il naquit en avril 1581, à Pouy, dans les Landes, petit village qui s'appelle aujourd'hui *Saint-Vincent-de-Paul*, dans une famille de modestes paysans. Il a bien conservé de cette race landaise, fine et avisée, subtile et tenace, les qualités fondamentales qui l'ont si admirablement servi au cours de sa belle et laborieuse existence.

En toutes circonstances, il s'est révélé avec une vision très nette des choses, un remarquable bon sens, une tendance non vers les spéculations, mais vers les réalisations. Sa parole reste toujours savoureuse et pleine de fantaisie. Son intelligence précoce le fit remarquer dans son entourage et son père décida de lui permettre de commencer ses études.

Il vient à 12 ans chez les Cordeliers de Dax et remporte de suite de brillants succès. A 15 ans, il est précepteur, ou plus exactement répétiteur des enfants de Monsieur de Comet, avocat célèbre dans cette ville. A 20 ans, il va commencer la plus curieuse existence d'aventures et de voyages que l'on puisse imaginer.

Il se dirige vers Saragosse pour y étudier la scolastique. Mais le jeune homme, dont l'intelligence est pourtant si déliée, a vite fait de se lasser des subtilités de l'Ecole, des controverses relatives à la *praemolito physica*, et il s'échappe pour aller à Toulouse. Il y conquiert ses grades et, là encore, se fait répétiteur pour vivre. Ses adversaires ont voulu le discrediter plus tard, en le représentant sous les traits d'un pauvre prêtre ignorant. C'est une pure calomnie. L'esprit de Vincent est capable d'assimiler presque complètement le tho-

1. Voir une reproduction de cette toile en tête du tome XI des Œuvres de Saint Vincent de Paul (édition Coste, 1923).

misme et il eût pu faire un véritable maître dans une chaire d'Université, car son intelligence est prompte, il sait en toutes choses dégager l'essentiel et il possède des dons merveilleux de clarté.

Le 23 septembre 1600, il est à Château-l'Evêque où l'évêque de Périgueux lui confère l'ordination sacerdotale, et, un peu plus tard, soit par fantaisie, soit pour régler des affaires, nous le retrouvons à Marseille et même, en faisant le voyage de Narbonne à Marseille, il trouve l'occasion d'être pris par des corsaires qui l'emènent à Alger. Là, une merveilleuse histoire se tisse au cours de sa vie dans « *Ses prisons* » sur lesquelles plane encore un certain mystère. Il apprend la médecine, défend les intérêts français, comme une sorte de consul, veut convertir son maître et sait merveilleusement raconter les histoires.

Peu après, il est à Rome comme secrétaire de Montorio et aux pieds du Pape qu'il réussit à charmer et à conquérir. Ce voyage terminé, nous le retrouvons à Paris, comme aumônier de Marguerite de Valois.

Il y a là, mes frères, une extraordinaire aventure, une singulière épopée capable de tenter le plus pénétrant des romanciers. Et, au cours de ses voyages, Vincent regarde toutes choses avec des yeux émerveillés ; sa curiosité est universelle ; il écoute, il observe, il parle et met en œuvre cet exceptionnel don de sympathie qui devait s'exercer si heureusement tout le long de son existence. Et déjà, nous percevons les heureux effets de l'influence qu'il exerce partout et qui sont dus à son inaltérable bonté.

Tel est l'homme que nous découvrons en contemplant la précieuse toile conservée dans l'église Saint-Etienne-du-Mont.

Mais, en visitant une église, nous découvrons aussi un prêtre.

Ce matin, la vieille petite église de Saint Vincent de Paul de Clichy était en fête. On y célébrait le souvenir sanctifié du passage du bon Monsieur Vincent. C'est lui, en effet, qui nommé le 13 octobre 1611, curé de la paroisse de Clichy, suivant les désirs de son ami Monsieur de Bérulle, avait fait construire cette église, avait prêché sans doute dans la chaire actuelle et avait peut-être utilisé les fonts-baptismaux encore en usage. C'est lui aussi qui avait planté cet arbre de Judée dont il ne reste plus que le tronc, aujourd'hui redressé par les soins du pieux pasteur actuel. Pendant plusieurs années, Vincent fut le modèle des curés et commençait cette réforme du clergé qu'il devait si heureusement réaliser et inspirer en donnant lui-même l'exemple de toutes les vertus pastorales.

La situation du clergé de France était alors très attristante. La préparation au sacerdoce incomplète et souvent médiocre, la vie morale et matérielle des pauvres desservants laissait à désirer, la course aux bénéfices était une plaie véritable, les abbayes et le haut clergé donnaient souvent de bien tristes exemples de manque de zèle et d'inconduite. Ajoutons que la

Fronde avait ravagé notre pays, la misère des paysans était extrême. Vincent de Paul disait souvent qu'il fallait venir en toute hâte au secours des pauvres, il ajoutait ce mot qui devait lui servir presque de devise : « Le peuple de France a faim et se damne. »

En 1611, Vincent est encore hésitant : s'occupera-t-il de ses propres affaires ou de celles de Dieu ? Telle est la question qu'il se pose. Acceptera-t-il un riche bénéfice pour venir en aide à sa famille et vivre d'une vie confortable et aisée, ou bien, méprisant les honneurs, les charges et l'argent, se consacrera-t-il tout entier au service de Dieu ?

Une première retraite faite en compagnie de Monsieur de Bérulle et de Monsieur Bourdoise ne lui a pas apporté la réponse espérée. Ceux-ci ont choisi, mais Vincent hésite encore. Pourtant, le curé de Clichy accomplit déjà son œuvre de véritable apôtre. Il réunit de grandes Dames dans sa petite église et il leur dit avec une ardeur que nous constaterons plus vive encore quelques années plus tard : « Les riches sont les économes des pauvres. »

A Paris, l'attention est déjà attirée sur Monsieur Vincent et, de nouveau, sur les conseils de Monsieur de Bérulle, il accepte d'être précepteur des enfants de Gondî. Il y réussit pleinement et Dieu lui fournit ainsi l'occasion de se préparer, en vivant auprès des Grands, à cet extraordinaire ministère qu'il devait accomplir bientôt. Partout où il passe, il observe et il réussit, et chose singulière, cet homme un peu rude, fruste même, qui n'a jamais voulu ou pu se dégager de sa paysannerie primitive, exerce une influence profonde sur les plus grandes dames de la société, devient un directeur éclairé et très recherché et le confesseur de Madame de Gondî.

Un travail mystérieux continue à s'accomplir silencieusement en son âme et sans qu'on puisse éclaircir les vrais motifs d'un prompt départ, un jour, Vincent quitte la maison des Gondî pour Châtillon dans les Dombes où il veut être curé de campagne. Là encore, il fait merveille en peu de mois. Le curé révèle le prêtre admirable. Mais ses amis se tourmentent à Paris et le pressent de revenir. Madame de Gondî lui écrit des lettres nombreuses ; Monsieur de Bérulle insiste.

Il revient en 1617, cherchant toujours sa vraie voie. L'heure approche cependant où le ciel doit l'éclaircir définitivement. La préparation se poursuit ; il prêche des missions, fonde des confréries de la Charité pour les hommes. En 1621, il veut supprimer la mendicité, organiser l'hospitalité de nuit et l'assistance par le travail, entreprendre des missions près des forçats, il est aumônier des galères.

Les voyages, la diversité de ses occupations, ses courses à travers le monde qui reste pour lui comme un grand livre ouvert devant ses yeux attentifs, font de Vincent le prêtre le plus informé et le plus averti du siècle.

C'est en 1622, au cours de la fameuse seconde retraite que Monsieur Vincent se trouve définitivement. Il a choisi. Il s'occupera des affaires de Dieu avant de s'occuper de ses pro-

pres affaires. Il ira vers le pauvre peuple de France qui a « faim et qui se damne » pour lui donner du pain et assurer son salut.

En 1624, il a 43 ans, il connaît les paysans et le peuple, il connaît les prisons et les ports, les paroisses, le clergé et la noblesse, les petits et les grands. Il peut entreprendre son œuvre de charité, assurer l'application du Concile de Trente et la réforme du clergé.

« Il a l'esprit grand, posé, circonspect et capable de grandes choses et difficile à surprendre », dit son historien Abelly. Dès lors, il peut et veut se dépenser pour le clergé, le peuple et les âmes. Sans retard, il entreprend ses belles œuvres.

En effet, le 17 avril 1625, le contrat de fondation de la Mission est signé par Monsieur de Gondî. Vincent, accompagné de deux prêtres qui, comme lui, ont la crainte de Dieu, s'installe au Collège des Bons-Enfants. En 1627, des Lettres patentes du roi Louis XIII approuvent la Mission et, en 1633, une Bulle d'Urbain VIII érige la Congrégation qui s'installe au prieuré de Saint-Lazare. En ce même temps, Vincent fonde la Société des Sœurs servantes des pauvres connue sous le nom de « Filles de la Charité » qui réalise une conception audacieuse et nouvelle de la vie religieuse. Dès 1617, il institue les Confréries des Dames de la Charité et se fait auprès d'elles insinuant, pressant et pratique pour qu'elles soutiennent l'œuvre des enfants trouvés, et toutes les autres œuvres de relèvement populaire créées ingénieusement par la charité de ce prêtre au zèle ardent.

Ces grandes entreprises charitables ne détournent pas Monsieur Vincent du dessein fondamental de la réforme du clergé. Il organise des exercices pour les Ordinands et, un peu plus tard, soutiendra les Grands séminaires naissant. De 1625 à 1643, il organise des Missions à travers le royaume. Un réveil religieux se produit, de toutes parts, on tourne les yeux vers lui.

Il est l'ami de saint François de Sales, de Monsieur de Bérulle, le directeur de Monsieur Olier ; il dirige l'âme inquiète et préoccupée de Mademoiselle Legras, que déjà Mgr Camus avait orientée dans les voies de la spiritualité.

Vincent de Paul exerça une influence considérable par sa direction qui révèle toutes les qualités de l'homme et d'un saint. Cette direction n'est pas orientée vers la mystique ni vers la spéculation. Elle est fraîche, simple, virile, clairvoyante, comme celle de Bossuet. Il méprise les subtilités et les complications. Il va à Dieu et il conduit à Dieu avec gaieté, bonne humeur et promptitude.

Tel est le prêtre en Monsieur Vincent, qui, en un siècle de ténèbres, apparaît bien comme un *vrai soleil*.

Enfin, devant une Châsse, nous vénérons un Saint.

Les dernières années de la vie de Monsieur Vincent furent tout entières consacrées à l'établissement et à l'affermisse-

ment des grandes œuvres de charité et de réforme ecclésiastique auxquelles il a attaché son nom. Mais elles s'accompagnèrent aussi de souffrances terribles qu'il supportait sans plainte et le sourire toujours aux lèvres. Malgré sa santé robuste qui le conduisit à un âge avancé, on peut dire qu'il souffrit presque toute sa vie d'incommodités diverses, de fièvres et de douleurs extrêmes. Les dix dernières années furent surtout des années pénibles, car ses jambes, couvertes de plaies, pouvaient malaisément le porter et il devait accepter, contre son gré, le carosse de la Duchesse d'Aiguillon, ce carosse qu'il appelait « son ignominie ».

Rien pourtant n'arrête le zèle du Saint. *Ce merveilleux ouvrier du monde* assure des fondations en Italie, en Pologne, à Madagascar, en Afrique. Il veut à son école former de bons ouvriers du Bon Dieu et dans ses conférences du Mardi aux prêtres, faisant taire ses souffrances, il parle toujours avec cœur et esprit, il improvise toujours avec éloquence et parle aussi bien avec ses yeux qu'avec ses lèvres.

De 1654 à 1660, il écrit un nombre formidable de lettres, dictées le plus souvent au frère Ducournau, son secrétaire. L'une des plus belles parmi tant d'autres, est celle qu'il écrivit le 17 février 1657, aux Prêtres de la Compagnie de Saint-Sulpice fondée par Monsieur Olier, pour les consoler de la mort de leur pieux fondateur. Il avait été son confesseur longtemps, fut toujours son ami et l'assista à ses derniers moments.

Durant ses dernières années, son influence grandissante lui permet de jouer un rôle national de tout premier plan. Son action à la Cour est énorme, il assiste Louis XIII à ses derniers moments ; il est membre et président du Conseil de conscience de la Reine. Il tient avec fermeté la liste des bénéfices ; il sait parler avec force à Mazarin et à la Reine. Durant la Fronde, il est la providence visible des petits et des pauvres aussi bien en Lorraine, en Picardie qu'à Paris. Dans un livre fort émouvant, M. Feillet a décrit la misère de la France au temps de la Fronde et souvent indiqué le rôle social admirable joué par Monsieur Vincent. Le Gouverneur de Saint-Quentin l'appelle : « Le Père de la Patrie », comme Vauban plus tard. Il pleure devant les détresses morales et les misères du bon peuple de France. Il voudrait apaiser les Protestants et les Jansénistes, lui qui fut le maître et longtemps l'ami de Monsieur de Saint-Cyran. Il prêche toujours la justice, la loyauté et les droits imprescriptibles de la conscience.

Il s'échappe souvent, malgré ses multiples occupations, pour aller parler au peuple ; et sa prédication populaire est une véritable réaction contre la prédication du temps. Il entend ne prêcher que Jésus-Christ et son Evangile et il a, pour parler, une *Petite Méthode*. Le Bossuet de la première manière sera son élève et le chapitre sur la chaire de La Bruyère est un éloge indirect de la *Petite méthode* du Saint.

Sur la demande de son ami saint François de Sales, il ac-

cepta la direction des Visitandines et leur fit des instructions régulières qui malheureusement n'ont pas été retrouvées, et où, d'après les témoignages du temps, il savait traduire son ardent amour pour le Christ.

En des conférences adressées à ses Filles de la Charité, très spécialement dans celle qui est intitulée : « *Il faut servir les pauvres et les malheureux pour Jésus-Christ* » ; dans celle du 25 janvier 1643 : « *L'Esprit des bonnes filles de village* », puis dans celle du 16 et 23 octobre 1654 sur la *Pauvreté* et enfin du 11 novembre 1657, sur le *Service des pauvres*, Monsieur Vincent traduit avec tout son cœur brûlant l'extrême pitié qu'il a pour les pauvres, considérée par lui comme l'image du Christ sur terre.

Ces conférences à ses filles ont été recueillies par plusieurs auditrices sous forme de mémoires et de notes.

C'est encore dans ses conférences du Mardi et dans celles de la Mission recueillies par son secrétaire que la sainteté de Monsieur Vincent apparaît singulièrement.

Enfin la formidable correspondance qui comprend actuellement plus de 3.400 lettres, et publiée en 8 volumes, qui pourtant n'est qu'une partie de la correspondance de Monsieur Vincent, car un grand nombre de lettres et de manuscrits furent brûlés, le 13 juillet 1789, lors du pillage de Saint-Lazare, éclaire d'un singulier éclat la physionomie du Saint.

On peut imaginer, ainsi que le font remarquer ses historiens Abelly et le Père Coste, l'action exercée par l'homme, par le prêtre et par l'ardent apôtre de la Charité.

Ses dernières heures s'accompagnèrent de souffrances indicibles. Il avait vu mourir son compagnon Monsieur Portail et un peu plus tard Mademoiselle Legras.

Le 26 septembre 1660, l'heure fatale approchait et, après un assoupissement prolongé, très saintement, il rendit le dernier soupir en prononçant le nom de Jésus.

Durant deux jours, toute la population parisienne, les grands et les petits vinrent prier devant son corps exposé à Saint-Lazare. Ses funérailles furent triomphales et Anne d'Autriche s'écria : « L'Eglise et les pauvres viennent de faire une grande perte. »

Le 23 novembre, un service solennel eut lieu à Saint-Germain-l'Auxerrois à la demande des Prêtres de la conférence du Mardi, et l'oraison funèbre qui dura deux heures, fut prononcée par Henri de Maupas du Tour, évêque du Puy, son ami.

Vincent qui avait tant voyagé au cours de sa vie, connut encore après sa mort bien des difficultés, et ses restes subirent bien des déplacements. Son cœur, par les soins de Madame d'Aiguillon, nièce de Richelieu, est placé dans un reliquaire précieux, et, le 16 juin 1737, Vincent de Paul fut canonisé par l'Eglise. En 1792, la chaise est prise par les Révolutionnaires, mais le corps fut ravi par un ami qui le garda jusqu'en

1806. A cette époque et pendant 24 ans, de 1806 à 1830, les Filles de la Charité, installées d'abord rue du Vieux-Colombier, puis rue du Bac, voudront être les gardiennes du corps de leur Père bien-aimé. Le 25 avril 1830, Mgr de Quélen ayant placé les restes du corps de Monsieur Vincent dans la nouvelle châsse que nous contemplons encore aujourd'hui, en assura le transport dans cette chapelle par une procession magnifique à travers Paris.

Mais le corps de Monsieur Vincent doit à nouveau connaître bien des tribulations. En 1830, en 1870, et en 1907, il est retiré de la châsse et son retour après la guerre n'est assuré qu'en 1919. Ce sont bien les restes du grand Apôtre de la Charité, de l'un des plus grands Saints de l'Eglise catholique que nous vénérons aujourd'hui dans cette église où les Fils de la Mission gardent avec honneur et piété le corps de leur Père et leur Saint Fondateur qui reste pour eux le vrai soleil qui réchauffe et éclaire les âmes.

J'ai terminé, mes frères, cet éloge où j'ai tenté de traduire la reconnaissance que tous les prêtres français en particulier doivent porter à Vincent de Paul, réformateur du clergé et grand bienfaiteur de l'humanité.

« Il a presque changé la face de l'Eglise » et comme nous le disions, ce Saint est vraiment pleinement homme par son sens profond de la fraternité humaine.

On comprend, dès lors, qu'en 1883, à l'occasion du cinquantième de la fondation des Conférences de Saint Vincent de Paul, le Souverain Pontife ait daigné le déclarer et le présenter au monde entier comme le Patron de toutes les œuvres sociales et charitables.

Admirable ouvrier de la réforme catholique voulue par le Concile de Trente, noble représentant de la pensée humaine, écrivain des plus illustres, il a exercé sur la formation et le développement du sentiment religieux et sur l'évolution sociale des peuples une influence qui persiste à tout jamais.

« *Ecce Sacerdos magnus qui in diebus suis placuit Deo* ». Ce prêtre illustre par sa sainteté, vrai soleil en son temps et dans les siècles futurs, a voulu plaire à Dieu par sa touchante et humaine sainteté. Il reste donc pour nous un modèle vivant. Ainsi soit-il.

15 mai. — *Pèlerinage des Conférences de Saint Vincent de Paul de Versailles*. Une bonne centaine de ces messieurs viennent renouveler au pied de saint Vincent leur dévotion et leur charité de bons chrétiens.

Fernand COMBALUZIER.

GENTILLY

MONSIEUR FRANCISQUE AROUD

1868-1938

Le lundi-saint, 9 avril, s'achevait la douloureuse cérémonie des funérailles de M. Francisque Aroud. La terre allait recevoir la dépouille corporelle de celui qu'entourait l'affectueuse vénération de ses confrères, de sa famille, de nombreuses personnes, parisiennes ou provinciales, édifiées ou conduites par son charitable ministère. A l'office de vêpres, l'Eglise se mit à chanter l'hymne d'actions de grâces, de confiance et de fidélité, le psaume *Credidi* : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'ai reçus de Lui ?... Elle a du prix aux yeux de Dieu la mort de ses fidèles !... Seigneur, je suis votre serviteur ! »

Ego servus tuus : cette devise résume toute la vie, l'âme de notre cher confrère. Une âme sacerdotale, éclose en un milieu familial parfait, élevée dans le plus pur esprit de saint Vincent, inlassablement orientée vers l'organisation et la direction de groupements d'élite, sous le soleil de Dieu et pour son unique service : telle nous est apparue la physionomie surnaturelle de M. Francisque Aroud.

*
* *

Jean-Francisque Aroud naquit à Lyon, le 20 juin 1868, d'une très honorable et nombreuse famille. Son père, François était pharmacien et sa mère portait le nom de Marie Boissard. Ses frères et sœurs s'appelaient : Georges, Pierre, Marie-Louise, Anne-Marie, Cyprien, Alphonse, Georgette et Joséphine. Quatre garçons devinrent prêtres de la Mission : après Francisque, Pierre, décédé comme son aîné à Gentilly, Cyprien et Alphonse, actuellement en résidence à la Maison du Missionnaire à Vichy.

Dès le lendemain de sa naissance, 21 juin, Francisque fut baptisé. Il fit sa première communion, le 16 mai 1880 et garda dans son bréviaire jusqu'à son dernier jour une image-souvenir de sa mère, datée de ce grand jour ; au revers de cette image, le Lazariste écrira plus tard la formule de nos saints vœux et de leur rénovation. La confirmation eut lieu le 30 mai 1880.

L'enfant se montre déjà ordonné, méticuleux, avide des conseils de ses directeurs, aimé de ses maîtres et de ses disciples. Moralement, il ressemble surtout à sa mère.

Il entre à Saint-Lazare, le 26 septembre 1886. Ce jeune homme de dix-huit ans veut être missionnaire. Il nous a dit souvent que bon nombre d'élèves du Petit séminaire de Verrières, dans la Loire, où il fit ses études secondaires, se dirigeaient vers le Séminaire des Missions-Etrangères, rue

du Bac, mais Francisque préféra, selon la recommandation de son directeur, entrer rue de Sèvres, où il pourrait poursuivre le même idéal, avec le bénéfice de la vie de communauté.

Le 7 janvier 1887, le supérieur du séminaire de Verrières lui écrivait ces lignes, en tête desquelles le destinataire notait avec sa précision coutumière : « Modèle de lettre d'un directeur à un pénitent qu'il a nouvellement fait entrer en communauté . »

« Mon cher enfant,

Je n'avais pas de vos nouvelles et j'étais en souci de vous. Certes, on ne passe pas de la tendre affection à l'indifférence !...

Vous avez donc bien fait de m'écrire et de m'écrire avec votre bon cœur ; seulement, dans votre lettre, vous avez trop pensé à moi et point assez à vous-même... Comment vous trouvez-vous à Saint-Lazare ? Votre santé pourra-t-elle suffire au régime de la maison et votre caractère, vos dispositions personnelles, pourront-ils s'accommoder au règlement qui vous est prescrit ? Je le désire vivement car j'ai toujours espéré que vous trouverez le bonheur dans une communauté où l'on vit en frères, où l'on s'encourage mutuellement, où l'on n'a qu'à se laisser conduire tout doucement vers les choses du bon Dieu. Souvent les débuts sont rudes et le démon ne manque pas de décourager les novices. Tenez bon, vous avez de la volonté et quand cette volonté ferme et franche s'unit à la grâce de Dieu, on triomphe de tout.

En écrivant à vos jeunes frères, donnez-moi un petit mot.

Que Dieu vous garde, que toutes les vertus de saint Vincent grandissent dans votre cœur, surtout la simplicité et l'obéissance ! »

Francisque prononcera les saints vœux le 27 septembre 1888. Une lettre de son père, adressée de Lyon à Mme Aroud, à Paris, exprime les sentiments de la famille au moment de cette « profession religieuse ». Tous, parents et enfants, ont voulu s'unir à ce grand acte par une fervente communion.

« Enfin, Francisque est tout au bon Dieu. Il l'a juré, il ne veut désormais vivre que pour Lui. Dieu, le ciel, voilà : quel heureux partage ! Ce matin, je pleurais en y pensant ; j'enviais le sort de ce cher enfant... Francisque a compris que la vie n'est qu'un passage, une épreuve. C'est le creuset où l'on doit s'épurer, se dépouiller de tout ce qu'il y a d'humain pour se purifier et devenir céleste. Voilà pourquoi il entre dans une congrégation, creuset d'où l'on retire des saints. Il entre dans une congrégation toute de charité, c'est-à-dire toute de ce que le bon Dieu aime par-dessus tout, mais dans laquelle on est inflexible sur tout ce qui regarde la règle.

Ce qui me console de perdre ce cher enfant, ce qui ne me laisse aucune inquiétude sur son sort, ce qui donne joie à mon âme en ce qui le concerne, malgré les immenses responsabilités qu'il vient d'assumer, c'est qu'il ne sera jamais seul.

Non seulement, il aura la règle pour l'aider à accomplir ses vœux, mais il aura toujours un compagnon qui comme lui travaillera pour le ciel. Marcher seul, ou marcher en compagnie, c'est une grande différence. Seul, vous êtes souvent capable de vous décourager, de trouver la route longue, vous êtes livré à vous-même. Mais marcher avec des amis qui veulent autant que vous et souvent plus que vous, atteindre vite le but du voyage, qui pour Francisque et pour tous ses compagnons de route sera et ne sera jamais que le Ciel, voilà ce qui console, ce qui réjouit le cœur de pères chrétiens.

Adieu, ma chère Marie... Embrasse dix fois, cent fois, tant que tu le pourras, mon bien cher, mon bien-aimé Francisque. Que Pierre ne soit pas jaloux, j'aime tous mes enfants comme un père doit les aimer, mais quand dans un de mes enfants, j'entrevois un prédestiné, ne m'est-il pas permis de le caresser un peu plus qu'un autre ? Et cela, je le fais par égoïsme, car l'enfant prédestiné auprès du bon Dieu sera le plus puissant de tous. Certainement, ce sera lui qui tendra la corde pour me monter au ciel. Le ciel, voilà ce que Francisque poursuit. Oh ! combien il a raison ! »

Les études philosophiques et théologiques de M. Aroud se continuèrent dans des conditions particulières, à cause de sa santé. Grâce à la vigilance maternelle d'une Fille de la Charité, la vénérée Sœur de Narp, d'Arcueil-Cachan, l'étudiant de la mission put vaincre les assauts répétés de la maladie et se préparer à recevoir successivement les différents ordres. Le 30 mai 1890, la tonsure lui était conférée ; il recevait les ordres mineurs, le 11 juin 1892, le sous-diaconat, le 17 décembre suivant, le diaconat, le 25 février 1893.

L'entrée de M. Aroud dans les ordres majeurs le dispensait alors des obligations militaires ; un certificat du 28 mars 1893 constatait qu'il était dégagé de tout service.

Il pouvait donc accéder au sacerdoce qui lui fut conféré le 27 mai 1893. Une image en parchemin souligne cette précieuse date ; autour d'un calice que tiennent les deux mains consacrées, je lis cette devise : *Beneâic, anima mea Domino, et noli oblivisci omnes retributiones ejus.* » (Ps. 102) « Mon âme, bénis le Seigneur, et n'oublie pas ses nombreux bienfaits. »

Où donc l'obéissance allait-elle envoyer le jeune prêtre de la Mission ?

M. Francisque Aroud fut d'abord placé au Grand séminaire de Sens, dont le supérieur était M. Mourrut. Il y demeura dix ans, jusqu'en 1903, date de l'expulsion des Lazaristes du séminaire.

Un de ses anciens élèves, notre confrère, M. Charles Mantet a condensé en quelques mots ses souvenirs sur le séjour de M. Francisque au Grand séminaire de Sens :

M. Aroud eut toujours une santé fragile et c'était pour ses élèves un sujet d'admiration que de voir la perfection avec laquelle il préparait ses cours et le courage avec lequel il les donnait. On le sentait parfois à bout de souffle, mais l'heure

intégrale se passait dans l'explication des traités dogmatiques.

Précis dans son enseignement, distingué dans la forme et dans le geste, il donnait aux séminaristes l'impression d'un professeur qui dominait de haut son sujet. Pour tout dire, on était un peu fier de lui et dans le diocèse de Sens, trente ans après son départ, on le citait encore comme un éducateur hors ligne.

Educateur, il l'était surtout dans l'intimité de sa chambre. Il gardait avec ses pénitents une amabilité mêlée de réserve qui en imposait même aux plus audacieux. Chaque mois, ses fils spirituels devaient lui rendre un compte détaillé de leur conduite, de leur conscience et de leurs travaux. Il fallait tout « installer », son âme comme ses cahiers et personne n'aurait imaginé qu'il en pût être autrement, tant son autorité, toujours souriante, demeurait incontestée.

Avec ses confrères, il vivait sur le pied de la plus gracieuse familiarité ; cette gaieté de bon aloi que les séminaristes admiraient dans leur professeur pendant les récréations a été cause de quelques vocations à la Mission. »

Quelques lettres intimes nous révèlent les sentiments du professeur ou de sa famille, au cours de ces premières années :

Le 9 octobre 1893, son père lui écrit :

« Mon bien-aimé Francisque,

Il y a très longtemps que je ne me suis pas entretenu avec toi. La cause, tu la connais : ce sont mes yeux fatigués. Eh ! bien, c'est cette même cause qui me porte à t'écrire. Pourquoi ? Parce que je suis décidé à consulter un oculiste et que, sans être sorcier, je ne doute pas qu'il ne condamne mes yeux au repos absolu. Donc, avant la terrible sentence, une dernière jouissance, une minute de causerie.

Jeudi passé, nous avons joui d'une bien belle cérémonie chez l'oncle Louis — (M. le chanoine Boisard, directeur des Ateliers d'apprentissage de Lyon, décédé quelques semaines avant M. Francisque) — Monseigneur s'y était rendu pour visiter ses ateliers. Parmi toutes les merveilles que ton oncle a présentées à Monseigneur, il n'a eu garde d'oublier celle qu'il affectionne plus spécialement : sa famille. Bien plus, il a appelé d'une façon toute spéciale l'attention de Monseigneur sur ce que trois de ses neveux étaient Lazaristes, ce qui, bien entendu, nous a valu un compliment de circonstance. » L'on sait qu'un quatrième enfant devait naître plus tard à la vie de la Mission.

Aux vœux de fête qui lui sont adressés par son fils, à l'occasion de la fête de Saint François de Sales, 29 janvier 1894, M. François Aroud répond à son bien-aimé Francisque :

« A mon tour, de venir te souhaiter une bonne fête. La Saint François, c'est ta fête comme la mienne ; aussi tes souhaits sont-ils les miens. Donc, tous les deux nous nous souhaitons le bonheur, mais moins le bonheur fugitif que le bonheur éternel, n'est-ce pas ? Cette communion de nos âmes nous unit plus intimement encore aux pieds de notre saint

Protecteur, du céleste gardien de nos places dans le Ciel. A toi, prêtre, mon cher Francisque, je souhaite la sainteté de notre saint Patron. Comme saint François, tu as tout quitté pour suivre Jésus. Eh ! bien, je vais prier le divin Jésus de te donner la sainteté comme il l'a donnée à saint François et à saint Vincent.

Tu es d'une si grande générosité pour moi que je ne sais vraiment par quoi commencer à te remercier. Je dois te remercier de ta lettre si filiale et si bien faite pour me porter à remercier Dieu des bienfaits qu'il répand à profusion sur la famille. Je dois te remercier de tes images dont l'une (celle de mon choix) me montre l'attitude de mon Francisque en prière. Je dois te remercier de ton sermon qui, pour me le transcrire, t'a coûté bien du temps, bien du travail, bien de la fatigue. Ton sermon, Anne-Marie nous l'a lu, hier au soir et t'étonnerai-je en te disant que je l'ai trouvé parfait ? De nos jours, il importe d'établir une distinction entre l'amour et la sensibilité. L'amour, comme tu le dis très bien, se prouve par des actes dont le but unique est la perfection, le bonheur de l'être aimé.

Mais ce dont je dois surtout te remercier, mon bien-aimé, c'est de l'assurance de ta messe mensuelle. Pour moi, nul trésor n'est comparable à celui-là. J'ai été bien égoïste de te le demander. Que veux-tu ? Je me vois si misérable. Bientôt, je vais paraître devant Dieu, qu'ai-je fait pour mon éternité ? »

La fête de Pâques 1894 ramène M. Aroud à Arcueil, où il prendra le repos nécessaire demandé par ma Sœur de Narp à la bienveillance du Très Honoré Père Fiat. La très digne sœur servante de Cachan qui signe : « Votre deuxième maman », écrivait le 19 mars : « Arrivez bien vite, Monsieur, on vous attend. » C'est elle qui sauva la vie physique de notre confrère et, par son exemple, ses conseils, ses initiatives, devait le préparer providentiellement à la vie d'œuvres dont nous parlerons bientôt. La reconnaissance de M. Francisque fut sans borne pour Sœur Jeanne-Marie-Laure de Narp, décédée à Arcueil, le 28 mai 1897, dans la 73^e année de son âge et la 49^e de sa vocation.

Une nouvelle lettre du père de M. Francisque Aroud, aux accents toujours si surnaturels, nous fixera sur les préoccupations de santé de son fils.

« Mars 1896. En te souhaitant la sainteté, je te souhaite la longévité. Puisses-tu longtemps gravir le sentier de la montagne sainte ! Puisses-tu longtemps enseigner la doctrine de Jésus-Christ, comme ton Maître et ton Modèle ouvrir les âmes, les guérir lorsqu'elles sont malades, les sauver des griffes de Satan lorsqu'elles y sont tombées, leur enseigner le chemin du ciel par l'exemple et la prédication ! Puisses-tu enfin, après avoir été sur cette terre le parfait imitateur de Jésus-Christ, comme ton Maître et ton Modèle ouvrir les portes du parfait bonheur à toutes les âmes dont tu auras la direction ! Tel est mon souhait d'aujourd'hui, tel sera mon souhait de demain et de toujours ! »

Qui ne voit combien le souhait a été réalisé ? La missive paternelle ajoutait, avec une fine bonté : « Puisse ton *anémie cérébrale* te permettre d'achever ton cours de dogme comme tu l'as commencé ! C'est tout ce que les Supérieurs peuvent désirer. *Je voudrais bien avoir une anémie cérébrale* qui me permette, à ton âge, d'enseigner le dogme à des séminaristes. Je crois que ce souhait tu peux l'adresser à ton meilleur ami. »

Écoutons une dernière fois les paroles si chrétiennes de M. François Aroud. Sur une très belle image ornée de lys, sont gravés ces mots : 15 août 1905. Testament de notre père : « Oh ! lorsque, comme je le fais en ce moment, vous ouvrirez les portes de votre éternité, croyez-moi, les seules actions qui ne nous feront pas trembler de crainte, ce seront celles faites uniquement en vue de plaire à Dieu. »

Est-il besoin d'ajouter que les pensées de Mme Aroud correspondaient exactement à celles de son mari. Nous avons dit l'affinité particulière qui rapprochait M. Francisque du cœur de sa mère. Voici les dernières recommandations de celle-ci à ses chers enfants :

« Que Dieu vous comble de ses bénédictions ! Aimez-Le, servez-Le, ce qui revient à dire : Soyez heureux, puisque tout le bonheur est là, pour le temps et pour l'éternité... Au revoir, au Ciel ! Que pas un de vous ne manque de nous y rejoindre ! Lyon, 6 juin 1912. »

L'année 1903 devait être pour M. Aroud le point de départ d'une vie nouvelle. De 1903 à 1918, son séjour à Arcueil ne devait être interrompu que par un supérieurat de 3 années au Séminaire Saint-Vincent, 88 rue du Cherche-Midi (Paris VI^e) succursale aujourd'hui disparue de l'Institut Catholique (1908-1911). Ce passage à la rue du Cherche-Midi ne resta pas inaperçu aux yeux du Recteur magnifique, S. E. le cardinal Baudrillart, qui voulut renouer avec M. Francisque les relations d'autrefois, à l'occasion du sacre récent de S. E. Mgr Gounot. De la maison St-Joseph, à Cachan, M. Aroud vint un temps donner à Saint-Lazare des leçons de philosophie, d'Écriture-Sainte, d'éloquence, dont le souvenir reconnaissant demeurera longtemps chez beaucoup de missionnaires.

C'est à Arcueil que devait s'établir son plus vaste champ d'apostolat.

Devenu aumônier de la Maison de Charité où sa santé avait reçu tant de soins dévoués, M. Aroud constatait que les jeunes filles appliquées au service des vieillards étaient très ignorantes de leur religion, que rien n'était organisé dans le pays pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse, que l'orphelinat ne donnait pas tous les résultats heureux que l'on était en droit d'en attendre.

Le patronage fut inauguré pour les jeunes blanchisseuses de la région. Une coopérative de travail fut constituée parmi les orphelines : l'ouvrière payait sa pension, s'entretenait elle-même et gardait pour son avenir de précieux bénéfices. Le ministère de l'Intérieur envoya étudier sur place l'organisa-

tion et se déclara très satisfait. L'Exposition Internationale de Gand décerna une médaille d'or. Les aînées formaient les jeunes. Les externes voulurent avoir leur atelier comme les internes. On ne quittait plus la maison que pour le mariage, la vie religieuse, ou l'établissement solide dans le monde. La piété était profonde, grâce à une instruction religieuse remarquable et à une direction individuelle, pénétrée du plus pur esprit surnaturel.

De grandes fêtes religieuses, des *fêtes de catéchisme*, étaient organisées, longtemps avant les directives de S. S. Pie XI.

Des groupements d'élite se formèrent au patronage externe et à l'œuvre des Anciennes.

Le 16 novembre 1910, eut lieu, à la Salle d'Horticulture, rue de Grenelle, sous la présidence de Mgr Amette, coadjuteur de Paris, la première *Journée des Patronages* du diocèse. M. Aroud y assistait avec un de ses confrères. Des rapports entendus, des échanges de vues nombreux, sortit pour les deux missionnaires ainsi que pour les sœurs présentes la conviction qu'il y avait un effort à tenter, une organisation nouvelle à réaliser. Ce fut le point de départ du mouvement des Cercles d'Etudes dans les Patronages, des Groupements de Zélatrices, des Retraites fermées d'apostolat. M. Aroud présida, dans ce sens, en 1912 et 1913, à la Communauté, 140, rue du Bac, les réunions des Directrices de Patronages, spéciales pour les Filles de la Charité. Pendant les mêmes années, se tinrent les *Journées* de Drancy, puis celles d'Arcueil pour les Zélatrices.

Ce sont les retraites fermées qui devinrent aussitôt le grand travail de M. Aroud, et apparurent comme la pépinière et le soutien de tous les mouvements d'apostolat.

La guerre elle-même ne devait pas ralentir le zèle du missionnaire. Voici comment lui-même énonce les résultats généraux des retraites fermées tels qu'il les connaissait, depuis le commencement de cette œuvre jusqu'au 28 novembre 1916.

Trois séries de retraites furent données à Arcueil, depuis le Congrès de Drancy en juillet 1913. Un total de 22 retraites a réuni 577 retraitantes. Parmi celles-ci, 3 ont fait une sainte mort, 23 sont devenues religieuses, dont 12 Filles de la Charité. Mais qui dira jamais le chiffre global de ces belles vocations ?

La guerre terminée, à la fin de 1918, M. Francisque Aroud fut placé à Gentilly, d'où il commença immédiatement à rayonner, à propager en province le mouvement constitué dans la région parisienne.

Son activité apostolique va se concentrer désormais autour de ces quatre objectifs : 1° Les retraites fermées et spécialement les retraites d'apostolat ; 2° l'action sociale et syndicale ; 3° une œuvre de charité sociale, d'entraide mutuelle, l'Aide mariale ; 4° les cercles religieux.

On peut suivre, dans les *Rayons*, à partir de 1919, le progrès constant des *retraites fermées*. En 1919, quatre centres :

18 retraites, 358 retraitantes ; en 1920, 12 centres, 22 retraites, 419 retraitantes, — Ainsi s'exprime le Bulletin de mars-avril 1921. Les centres sont : Gentilly, Marseille, Bordeaux, Givors, Nice, Dijon, Saint-Brieuc, Yport, Rouen. Montluçon, Toulouse, Rennes. Le numéro des *Rayons* du 31 mai 1929 contient, sous la signature de M. Francisque Aroud, un rapport présenté à la réunion des Directrices de patronages du diocèse de Versailles, le 29 avril précédent. Le conférencier expose devant M. l'archiprêtre, les Dames et les Sœurs : ce que sont les retraites au sentiment des maîtres de la vie spirituelle, les résultats spécialement heureux et par conséquent la très grande utilité des retraites fermées, et surtout des retraites d'apostolat.

« Les retraites d'apostolat s'adressent à des jeunes filles solidement pieuses, sincèrement désireuses de travailler à la gloire de Dieu et au bien des âmes, et qui mettent leur bonne volonté à la disposition des directeurs et directrices d'œuvres pour les seconder dans leurs labeurs et faire, dans leurs œuvres et, sous leur impulsion, le plus de bien possible. »

Une telle formule n'exprime-t-elle pas l'idéal de l'apostolat bien compris ?

D'importants résultats, *au point de vue social et syndical*, furent acquis par le moyen des retraites.

Pour ne citer qu'un exemple, M. Aroud écrivait à la date du 1^{er} janvier 1934 : « Le syndicat de Marseille est un miracle de la Providence. Il commence dans une écurie ; maintenant ses nombreux services remplissent toute une maison. Ce syndicat groupe 2.000 cotisantes, animées d'un excellent esprit. Il est ardemment professionnel et profondément catholique. D'où lui vient sa force ? De son élite et de son organisation. Il compte 80 propagandistes dont l'admirable dévouement n'a pas d'autre source qu'une piété profonde et éclairée, soutenue et ranimée, chaque année, par les retraites d'apostolat.

Les diverses écoles syndicales de commerce, de couture, de coupe et les cours du soir atteignent plus de 1.000 jeunes filles et les services syndicaux sont assurés par un personnel d'à peu près 28 membres appointés par le syndicat. Ces employées, toutes dévouées, pieuses et intelligentes, font un travail que l'on peut qualifier d'immense.

Quant à la prospérité matérielle de l'œuvre, elle est à peine croyable. »

J'ajoute, pour compléter ce tableau, que M. Aroud savait, avec une prudence consommée, rester toujours dans son rôle sacerdotal de conseiller moral, tel que l'ont tracé les directives Pontificales.

Cette prudence s'exerça également à l'égard de l'*Aide Maternale*, dont l'objet est non plus la justice sociale, mais la charité sociale. Conformément aux prescriptions données plus tard à l'*Action Catholique*, cette Association, déclarée le 2 mars 1925, est l'œuvre des laïques, des jeunes filles elles-mêmes. Elle comptait 600 membres dix ans plus tard.

Voici une courte notice extraite des statuts et règlements de l'Association, rédigée par M. Aroud et qui donne les renseignements essentiels :

I. — L' *Aide Mariale* est une Association dont les membres se proposent principalement de créer et promouvoir toute œuvre et institution dérivant de l'esprit chrétien d'assistance et d'entr'aide sociale.

II. — Pour faire partie de L' *Aide Mariale* à titre de membre adhérent, il faut :

- a) Adhérer à l'Association de la Médaille Miraculeuse ;
- b) Adhérer aux statuts et se conformer au règlement intérieur de l'Association ;
- c) Être admise par le Conseil Central de l'Association ;
- d) Payer le droit d'entrée fixé à deux francs et la cotisation minima qui doit être versée à l'avance par annuité ou par semestre le premier juin et le premier décembre de chaque année.

III. — Les membres de L' *Aide Mariale* doivent non seulement verser leur cotisation de grand cœur, mais encore s'aimer véritablement, et dès lors, se visiter, se consoler, s'entr'aider dans leurs maladies et leurs souffrances ainsi qu'il est dit aux Traditions et Coutumes de l'Association, art. 4.

IV. — Un reçu collectif est délivré au membre correspondant qui a expédié les cotisations au Siège Central de l'Association, mais toute associée qui voudrait un reçu personnel n'aurait qu'à en exprimer le désir et à majorer sa cotisation des frais de timbres.

V. — L'esprit de L' *Aide Mariale* est ainsi défini à l'art. 5 des Traditions et Coutumes : Un esprit de grande piété, de charmante cordialité et de charité ardente et absolument désintéressée.

VI. — Parmi les membres adhérents de L' *Aide Mariale*, seuls les membres actifs prennent part aux assemblées générales. Une assemblée générale se tient chaque année, sans convocation, le 2^e dimanche de Novembre.

VII. — Quand un membre de L' *Aide Mariale* cesse d'appartenir à l'Association pour quelque motif que ce puisse être : par suite de son entrée en communauté ou de son mariage, par radiation, par démission ou pour n'importe quelle autre raison, il perd toute espèce de droits sur les biens qui forment l'actif de l'Association.

VIII. — En cas de dissolution de l'Association, suivant ce qui est dit à l'art. 21 des statuts, tous les biens de l'Association seront immédiatement remis aux œuvres de bienfaisance catholique désignées par l'Assemblée générale qui votera la dissolution.

Deux institutions se rattachent au mouvement de L' *Aide Mariale* : un Institut polyglotte moderne, à Paris, et, à Marseille, une école des plus florissantes.

Enfin, le *Cercle religieux*. La devise du Cercle est : *Ego servus tuus, je suis votre serviteur.*

Un extrait des *Traditions et Coutumes* en indiquera suffisamment le but et l'esprit :

I. — *Le Cercle est un groupement d'amitié orienté vers un ardent désir de perfection personnelle et de rayonnement collectif.* En d'autres termes, le Cercle n'est pas autre chose qu'un groupement d'amitié très surnaturelle qui tend fortement à procurer la perfection individuelle de ses membres et à donner à leur effort collectif un rayonnement puissant en le coordonnant dans toute la mesure possible..

Origine du mouvement. — Persuadées qu'un chrétien digne de ce nom doit — suivant la pensée du Père Faber, du cardinal Mercier, de Sa Sainteté Pie XI et d'une multitude d'autres Maîtres illustres, — ne pas se contenter de sauver son âme par une conduite personnelle irréprochable, mais étendre la Royauté du Christ sur les âmes qui vivent à ses côtés, un certain nombre de jeunes filles, également désireuses de mener au milieu du monde une vie profondément chrétienne, même foncièrement religieuse, et de faire à toutes les âmes sur qui elles sont ou seront en état d'exercer une influence le maximum de bien, se sont unies par les liens de la plus sincère et de la plus surnaturelle amitié dans le but de se prêter sous la direction de guides qualifiés, un mutuel et fraternel appui qui leur permette de persévérer plus aisément et de réussir plus sûrement dans l'effort courageux et dans le travail difficile qu'exigent les vies de piété profonde et de rayonnement intensif.

Voilà, en peu de mots, l'origine du Cercle et ses seules ambitions.

II. — *Les membres du Cercle se sont rencontrés dans la résolution de donner à leur effort collectif et fraternel de vie intérieure profonde et de rayonnement intensif deux bases qui peuvent être considérées comme les assises du groupement, à savoir :*

Les vertus que chacun tâche de cultiver de son mieux et dont la pratique collective, donne au Cercle son esprit ;

Les exercices religieux qui ont pour but de soutenir et de développer la piété du groupe entier et celle de chacun de ses membres.

Le Cercle ne comporte aucun vœu mais exige l'esprit et la pratique des vertus évangéliques, chrétiennes, religieuses.

En ce qui concerne la pauvreté, les jeunes filles offrent à Dieu, librement et sans obligation, la petite part des ressources que d'autres consacrent d'ordinaire à de légitimes satisfactions. Cette *part à Dieu* n'est prélevée que lorsque la jeune fille a pourvu aux diverses nécessités : personnelles, familiales, locales, et œuvres catholiques.

Le Cercle est « un groupement d'amitié orienté vers un désir ardent de perfection personnelle et de rayonnement collectif. » Telle est la définition qu'aimait à souligner M. Francis Aroud.

L'une de ses maximes favorites était que « la piété pro-

fonde, comme une fleur délicate, fuit la lumière éclatante et s'épanouit sous l'épais feuillage d'une humilité vraie. »

Pour les âmes qui lui étaient les plus chères, il demandait au Seigneur, disait-il, à la manière de Sainte Thérèse de Lisieux, qu'elles aiment Dieu et le fassent beaucoup aimer. Maintes fois, il leur recommandait le geste de la petite sainte, de « tout choisir » !

Sa manière de suggérer la contrition et la ferveur dans la réception du sacrement de pénitence, était pénétrante : « Tous ces péchés que j'ai commis — conseillait-il de répéter — je les regrette, ô mon Dieu, parce qu'ils vous ont offensé, vous si bon ; parce qu'ils vous ont fait mourir, ô Jésus ; parce qu'ils me valaient vos châtiments. Je déteste et veux éviter les plus petites fautes. Je veux être toute pure, toute charitable, toute apôtre ! »

Il exigeait des âmes qui se confiaient à sa direction la perfection à tous points de vue, pour l'extension de leur influence, pour le rayonnement du bien.

Plein d'indulgence, en particulier, pour excuser les faiblesses ou les découragements, il se montrait grave, sévère, exigeant même, dans les assemblées ou réunions d'œuvres, afin d'entraîner les cœurs vers l'exercice de la plus grande charité, pour obtenir la plénitude du don de soi. C'était encore l'une de ses pensées qu'il ne fallait pas retenir dans le monde les personnes visiblement destinées à la vie de communauté. « Si je savais que vous fussiez plus de bien, je vous enverrais immédiatement au couvent, les œuvres dussent-elles en supporter un choc sérieux ! »

Telle sœur servante de province nous disait : « Depuis près de vingt ans, M. Aroud a donné chez nous régulièrement des retraites fermées, guidé les âmes de nos meilleures jeunes filles. Résultat : au lieu qu'auparavant, l'on comptait une seule vocation religieuse dans l'espace d'une quinzaine d'années ; depuis les visites de M. Aroud, une trentaine de vocations ont surgi, dont dix-huit pour la Communauté des Filles de la Charité. »

Ce souci des vocations, le prédicateur de retraites le transportait dans tous les domaines. L'une des personnes qui recevaient habituellement ses conseils, écrit : « M. Aroud a beaucoup désiré que nous cultivions des vocations missionnaires. Il aurait aimé que nous obtenions du ciel des missionnaires dans nos familles. Souvent, il m'a dit : « Envoyez un de vos neveux à la Congrégation pour me remplacer. »

Il a réalisé son généreux projet de pourvoir à la fondation d'une bourse pour un futur Lazariste et de prolonger ainsi à l'égard de sa famille religieuse, les témoignages non équivoques de sa délicate charité. Il était membre bienfaiteur perpétuel de l'Union missionnaire du Clergé et donnait tous les ans sa cotisation régulière pour les œuvres recommandées par la Circulaire de N. T. H. Père.

Essaierons-nous de saisir quelques traits plus intimes de cette vie missionnaire ?

La douleur physique n'a jamais quitté M. Francisque Aroud. Il souffrit longtemps, et surtout la nuit, ce qui ne l'empêchait pas d'être fidèle aux exercices de communauté ; à l'oraison notamment. Quand on lui demandait des nouvelles de sa santé, il répondait aimablement que « le diabète est une maladie intelligente » qui permet de continuer ses occupations...

Il fut un grand travailleur. Son esprit, plus tourné vers l'analyse logique que vers l'observation psychologique, scrutait à fond une question, un problème. Quelle méthode que la sienne ! Fiches, notes, classeurs, cahiers, livres de toute sorte, il utilisait tout. Il avait mis *tant d'heures* pour composer une conférence, un sermon, une retraite, suivre le détail, l'histoire, les comptes d'une œuvre, d'un groupement. Ses voyages étaient préparés avec un soin minutieux, impeccable : il y avait les grands et les petits voyages, les objets, documents, valises pour les uns et les autres. L'itinéraire était prévu — jours et heures — pour toute l'année 1938. Sa correspondance d'ailleurs était tenue à jour constamment, malgré ses déplacements perpétuels.

Professeur à Sens il avait composé, outre de nombreux traités de théologie, une retraite de sœurs qu'il devait utiliser toute sa vie, en l'adaptant aux diverses circonstances ; le fond en était si solide, la forme si soignée, le travail avait coûté « tant d'heures » qu'il pouvait se servir sans crainte des résultats de son labeur de jeunesse. Il composa ensuite au moins six retraites de jeunes filles, et combien de conférences diverses pour ses œuvres et réunions de formation à l'apostolat ! « Toujours utilement occupé », note un de ses confrères qui ajoute : « Vaste science théologique et ascétique ! »

C'est à force de volonté et d'application que M. Aroud parvint à une grande maîtrise de lui-même en même temps qu'à l'acquisition de ces trésors intellectuels. Tout bambin, il était déjà « *volontaire* » ; son père, racontait M. Francisque, pour briser cette « volonté » le plongea un jour dans le bassin du jardin familial. L'enfant garda toujours cette note un peu « personnelle », qui voilait à certains yeux, le bien accompli par le missionnaire. Lui-même se défendait, dans l'intimité, de *vouloir être personnel*, il n'en eut certainement jamais l'intention. Il suivait sa conscience de très près, était fidèle aux revues ordinaires, à la communication annuelle qu'il écrivait, au cours de sa retraite, selon les cinq points de notre petite méthode, avec la précision et la simplicité d'un débutant au séminaire interne.

Signalons, à cette occasion un aspect peu connu du caractère de M. Francisque. Son souci de la perfection confinait parfois au scrupule : il avait besoin souvent d'être éclairé sur la valeur ou l'octroi de telle permission, la validité des pouvoirs reçus de tel diocèse, la nécessité de recommencer telle partie du bréviaire. Il demandait ces conseils si discrètement, s'enveloppait d'une telle atmosphère de souriante charité, quand il se retrouvait en compagnie, que l'on ne se serait pas douté de la peine intérieure qu'il venait d'exposer.

Un confident a relevé enfin les traits suivants de la physionomie spirituelle de M. Aroud : « Homme de bon conseil, pondération dans les jugements, avec quelque chose de persuasif dans la manière ; accueil aimable, même aux importuns ; charité en conversation pour ceux à qui il parlait et ceux dont il parlait, gaieté en récréation, réserve dans les propos et dans l'attitude ; générosité délicate, libérale ! » En somme, un mélange de bonté et de douceur, de simplicité, de bonhomie et de prudence : un « charmant confrère » !

La dernière maladie, qui dura deux longs mois, mit le sceau à cet ensemble de vertus. Le médecin, un bon juge, demeura profondément édifié des visites qu'il rendit à notre confrère. Il écrivait, après la mort de M. Francisque, survenue le samedi 7 avril, à quatre heures et demie du matin :

« J'aurais été si heureux de revoir encore une fois, après son décès, celui qui faisait partie de votre grande famille, toujours si belle, si unie et dont les membres ne sont détachés que par la mort. Ce passage, qui pour tant de gens s'accompagne de terreur est pour vous l'aboutissant d'une vie que vous avez désirée, que la foi a embellie en vous permettant de faire de si belles et de si grandes choses. Le Père Aroud a rempli sa mission et il n'est parti qu'après avoir supporté ses souffrances avec une admirable sérénité et un courage exemplaire, car il a souffert beaucoup, comme il le désirait lui-même.

Sa belle âme s'en est allée sans heurt, dans toute sa pureté, sans agonie.

Aujourd'hui, je le remercie de toute l'espérance qu'il m'a donnée et vous, mon Père, de toute la bonté que vous m'avez témoignée ainsi que ces Messieurs auxquels j'envoie mon souvenir attristé. »

Moins de deux ans auparavant, le 27 septembre 1936, nous célébrions au Séminaire Saint-Vincent, à Gentilly, la cinquanteaine de vocation de M. Francisque Aroud. On nous permettra de joindre à cette Notice deux souvenirs de cette fête : l'« hommage » des élèves et « quelques vers » composés par M. René Philliatraud à cette occasion.

Aux yeux de tous, notre vénéré confrère demeurera un modèle de travail, un de *ces ouvriers qui travaillent*, comme les veut saint Vincent, parce qu'il fut un fidèle serviteur de Dieu et l'un des fils très aimants de la très sainte Vierge : « *Ego servus tuus et filius ancillae tuae !* »

Edmond CRAPEZ.

ECHOS DE LA CINQUANTAINE DE M. FRANCISQUE AROUD

(27 septembre 1936) — UN COMPLIMENT

Cher et Vénéré Père,

Lorsque la corolle des roses vient de s'ouvrir en quelque parterre, si éloignées que soient les abeilles, soudain averties par un instinct secret, elles y volent des quatre points cardinaux.

naux. Mais, sans doute, à l'arrière-saison sont-elles plus empressées encore : Les fleurs y sont plus rares ; et surtout, — le farouche d'Aubigné, un instant détendu, nous l'a appris — :

« Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise. »

N'est-ce pas quelque chose de semblable qui se passe ici, en ce jour ? Si, hier dispersés à travers la France, nous voilà maintenant réunis, c'est bien, en effet, parce que le parfum pénétrant d'une rose d'automne, nous a, nous aussi, attirés. Oui ! Nous sommes venus, cette année, avec un exceptionnel empressement, non pas pour célébrer une vocation naissante, bouton prometteur, sans doute, mais encore fragile ; mais pour fêter votre jubilé, c'est-à-dire, une vocation qu'ont mûrie, épanouie, magnifiée, les soleils de cinquante années !

Cinquante ans ! et non seulement de vie, mais de service !. Avouons-le : aucun de nous — et pour cause ! — ne se rend pleinement compte de la réalité que représente un pareil chiffre : ni le petit sixième, tout fier de ses onze ans, ni même le grand rhétoricien dans la jeune gloire de ses dix-sept ans !

Cependant, cher et vénéré Père, séminaristes et appelés nous aussi à son service par le bon Dieu, il est une chose, du moins, que nous comprenons bien : la beauté, la richesse d'une vie qui, consacrée à Dieu, dès le matin, lui a donné la plénitude de son midi, et continue à le servir dans la sérénité laborieuse d'un soir qui n'est pas un déclin.

Il y a cinquante ans, cher et vénéré Père, vous étiez, — oh ! en mieux — ce qu'aujourd'hui nous sommes, ou ce que nous serons demain : un grand jeune homme à la croisée des chemins, maître de choisir la route où il engagerait ses pas, et responsable de son orientation.

Devant vous, s'offrait ou bien une existence aisée, au sein d'une famille chérie, dans une activité estimée ; ou, loin des vôtres, loin de tout intérêt terrestre, une vie dévouée à Dieu et aux âmes sous l'humble livrée de la Mission. A vous, comme à cet autre jeune homme riche de l'Evangile, une voix disait : « *Si vis perfectus esse... veni, sequere me !...* » Si tu veux !... Lui, il n'a pas voulu. Vous, cher et vénéré Père, vous avez répondu à Dieu « le plus beau mot, que, selon un de ses amis, on puisse lui dire, » vous avez répondu : « Oui ! »

Mais aussi, tandis que l'inconnu de l'Evangile s'est retiré tout triste, — de la tristesse que lui causait sa lâcheté, — vous, vous avez trouvé dans la fidélité à votre vocation, la source intarissable d'une joie profonde et pure. Oui ! bien certainement, quand, à cette heure, vous vous reportez à cinquante ans en arrière, à ce 26 septembre 1886, où vous vous êtes engagé au service de Notre-Seigneur dans la petite Compagnie de la Mission, alors il vous monte au cœur un grand sentiment de paix et de joie, joie pure de vous être donné à Dieu, paix ineffable de l'âme docile à la voix du Seigneur.

Et c'est précisément à cette joie que nous sommes heureux

de pouvoir, en ce moment, unir la nôtre, cher et vénéré Père, Nous aimons aussi, — et c'est le sens de nos chants, de nos prières, de nos communions, à votre belle messe jubilaire de ce matin, — nous aimons aussi à nous associer à votre *Magnificat*, pour remercier Dieu, qui vous a accordé la grâce de lui être fidèle, Marie Immaculée, qui vous l'a obtenue, et saint Vincent, votre Père et le nôtre, qui vous a béni dans votre vocation.

Notre empressement à partager vos sentiments est d'autant plus grand que votre exemple nous est précieux... Oh ! il l'a été pour d'autres avant nous ! Vous avez, en effet, ouvert une voie où, à votre suite, devaient s'engager, pour y marcher brillamment, et un cher disparu, invisiblement présent à notre fête, et deux autres encore de vos frères, que nous avons la joie de saluer à vos côtés et d'associer à l'hommage que nous vous adressons...

Mais, nous-mêmes, nous trouvons à nous instruire dans votre exemple. Nous aussi, en effet, nous connaissons, — il le faut bien ! — cette croisée des chemins ; nous aussi, nous nous prenons à délibérer sur la voie où nous engager, partagés peut-être entre l'appel du monde et celui de Dieu. Si jamais nous étions tentés de reculer, par lâcheté, devant la vocation à une vie plus haute, puisse l'exemple de votre bonheur d'aujourd'hui faire pencher notre résolution du côté où, comme vous, nous pourrions, cinquante ans après, être heureux de la ratifier !

Puisse-t-il aussi nous rappeler la fécondité d'une vie ainsi donnée à Dieu ! N'est-elle pas comme un poème à sa gloire, composé, strophe après strophe, de jours qui s'écoulent pleins, et d'œuvres qui se multiplient, fécondes ?

Strophe des années de séminaire, d'un rythme à la fois allègre et pieux, — l'allégresse incomparable d'une jeunesse pure et toute livrée à Dieu, — richement enluminée des vertus du novice, traversée du souffle de l'Esprit, qui emporte l'âme vers les sommets.

Strophe des années d'étude et de préparation plus prochaine au sacerdoce. Elle est, celle-là, dense, substantielle, lourde déjà de tant de richesses diligemment amassées ; et, en même temps, délicatement ouvrée par une âme avide des vertus sacerdotales ; et enfin elle s'épanouit splendidement dans les grâces ineffables de l'ordination.

Et puis, ce sont les strophes multiples, aux résonnances si variées, si profondes, et éternelles !... — des travaux et des œuvres qui ont suivi, fruit d'une activité que nos yeux voient avec admiration se poursuivre sans se lasser.

Activité plus extérieure du professeur méthodique et laborieux, aux leçons si travaillées et si riches, — on pourrait ici même nous en rendre témoignage ; — du supérieur, aux fonctions délicates, délicatement remplies ; — de l'organisateur et de l'animateur d'œuvres sociales prospères et fécondes, honneur du syndicalisme chrétien !

Activité plus intime du prédicateur de retraites, solide, pieux

et dévoué, que, dans cette salle même, nous avons pu goûter ; du directeur d'âmes averti et prudent, plein de délicatesse et d'onction en même temps que de science, autour de qui s'est tressé une riche couronne de vocations sacerdotales et religieuses. Que, au passage, il nous soit permis de saluer, parmi elles, un de vos fils spirituels, cher et à vous-même et à cette maison de Gentilly !

Enfin, activité à la fois extérieure et intérieure du formateur d'élites vraies, sérieuses, aptes à agir sur leur milieu, ferment puissant mêlé par vos mains sacerdotales à la pâte de ce monde pour la travailler, l'améliorer et enfin, procurer l'avènement du règne de Dieu dans les âmes, but unique et ambition profonde de votre activité multiforme.

Telles sont, cher et vénéré Père, quelques-unes des strophes du poème vivant que vous avez composé durant les cinquante ans de vocation, objet de cette fête. Dans ce « long espace de vie humaine », que de trésors spirituels vous avez dispensés aux âmes ! que de mérites personnels vous avez acquis ! Et, ici encore, quel exemple vous nous donnez ! Sans doute, nous n'ignorons pas, — on nous la redit souvent — la beauté de notre vocation ; mais, s'il est vrai, comme le proclame le poète, que

« Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir »,
votre carrière si pleine, si féconde nous met sous les yeux, nous fait bien toucher du doigt, — et nous vous en remercions — le bien que peut réaliser autour de lui un vrai prêtre de la Mission !

Elle nous montre aussi, et enfin, les vertus qui doivent briller dans un fils de saint Vincent. Un amour du travail qui a accumulé dans tant de dossiers méthodiques d'innombrables richesses de doctrine ; un zèle toujours en action qui à chaque instant, vous entraîne en de longs voyages, loin du calme Gentilly ; une piété fervente, que nous entrevoyons dans notre chapelle ; une bonté affable, facile à lire sur votre visage ; un enjouement heureux, charme de la vie de communauté, dont, servants au réfectoire, nous sommes les témoins édifiés ; une charité généreuse et discrète, dont — nous le savons — nous ne sommes pas les derniers bénéficiaires ; permettez-nous de ne pas la mentionner sans vous en exprimer notre profonde reconnaissance.

Devons-nous ajouter à cette liste, bien longue et cependant incomplète, la vertu première et fondamentale, l'amour profond, effectif, pour Dieu, « à la force de ses bras et à la sueur de son visage » ? La fête jubilaire de ce jour nous en dispense. Elle n'est rien autre, en effet, que l'exaltation, à la trop pauvre mesure de nos forces, d'un vie dévouée à Dieu et aux âmes, sans défaillance, pendant cinquante ans : est-il langage plus éloquent ?

Cher et vénéré Père, nous avons fini.

Nous avons été longs ; mais vos années ont été nombreuses et pleines ! Nous espérons bien, d'ailleurs, que beaucoup d'autres, aussi fécondes, viendront s'y ajouter. Et — pourquoi

pas ? — nous souhaitons que, dans dix ans, devenus prêtres à notre tour, nous ayons la joie de venir fêter avec vous vos noces de diamant !

En attendant, cher et vénéré Père, nous retiendrons comme une leçon féconde pour nous les beaux exemples des cinquante années écoulées, et nous vous remercions de nous les avoir donnés. Votre jubilé, au début de cette année scolaire, en nous présentant la réalisation concrète de notre idéal, sera pour nous comme un phare lumineux à l'entrée du chemin, une véritable grâce de Dieu. Il le sera plus encore si, comme nous osons vous le demander, vous voulez bien appeler sur nos âmes les faveurs de Notre-Seigneur, par vos prières et par votre sainte bénédiction, gage pour nous d'une fidélité semblable à celle que, de notre mieux, nous avons voulu célébrer.

(Les Elèves du Séminaire Saint-Vincent, de Gentilly)

QUELQUES VERS...

Ce ne sont que des vers : quelques strophes à peine,
Quelques rimes, un peu de poésie humaine
Pour louer ce qui fut du pur surnaturel,

Et la muse profane

S'excuse de n'offrir que des fleurs qui se fanent
A qui mérite tellement les fleurs du ciel...

La muse ! Ce seul nom doit vous faire sourire
Monsieur ! vous qui si gentiment nous taquinez,
Peut-être qu'à part vous, maintenant vous songez :
« La muse va griffer les cordes de sa lyre ! »
Hé bien donc, griffons-les ces cordes immortelles.
La muse habituée aux œuvres les plus belles
Et qui sur tant de nobles choses a chanté
En ce jour de bonheur trouve son point suprême
Car de son pauvre chant votre vie est le thème
Et je sens qu'elle veut en dire la beauté.

La Beauté ! C'est un mot que le monde réserve
Aux mains de ses amis, aux œuvres qui le servent.
C'est un mot dont tout seul il voudrait s'honorer.
Est-il d'autres beautés, il semble l'ignorer !
Et pourtant, au-delà des formes passagères
Qui se fanent avec les infimes poussières
Dont quelque temps peut-être elles sont l'ornement,
Il est une beauté qui, sans nul changement
Ayant pris en Dieu seul toute sa raison d'être
Ne souffre pas de mort et ne peut disparaître
Mais que le corps délivre même en se brisant.
Or de cette beauté vous fûtes l'artisan.
Les âmes devant vous étaient comme une toile

Où tout peut exister : la lueur de l'étoile,
L'image du démon ou le vaste ciel bleu.
Souvent, peintre divin en étant missionnaire,
Vous sûtes effacer l'image de la terre
Et sur l'âme tracer l'image du Bon Dieu.
Que d'âmes devant vous dans le saint ministère
Se présentaient hélas, semblables à la pierre
Ou comme ce beau marbre encore sans dessin
Qui peut rester sans forme ou demeurer vulgaire
Ou s'orner de vertus ou devenir un saint.
D'autre part vous songiez que l'âme des élus
Doit reproduire en tout la Face de Jésus.
Alors comme un sculpteur taille et jamais n'achève
Jusqu'au jour où la pierre obéissant enfin
Réalise au grand jour la splendeur de son Rêve
Vous sculptiez dans les cœurs l'image du divin.
Les doigts de Phidias ni ceux de Praxitèle
Ont-ils jamais créé d'œuvre plus immortelle ?
Leur main n'est rien auprès de la main qui bénit
Et creuse dans un cœur le nom de l'infini.
Leur main n'est rien auprès de la main qui pardonne
Et qui sans regarder le nom ni la personne
Se levant seulement sur les hommes penchés,
Efface la laideur immonde des péchés.
Leur main n'est rien surtout auprès de cette main
Dont la puissance peut diviniser le pain.
Ah ! toutes les beautés s'effacent et pâlisent
Lorsque chaque matin le geste consacré
Fait descendre leur Dieu dans le sang du calice
Et lorsque vous tendez vers le soleil levant
L'humble morceau de pain qu'emporterait le vent.
Songeons combien de fois ce geste répété
A jeté dans le temps un peu d'éternité.
Oui, Monsieur, votre vie est belle, s'il est beau
D'aider l'homme souffrant à porter son fardeau
Et, semeur dont la main puise en plein Cœur du Maître,
D'avoir des mots d'amis et des gestes de prêtre,
S'il est beau d'amener les âmes doucement
Par la réflexion et le recueillement
A voir combien du Christ elles furent aimées
Dans l'asile béni des Retraites Fermées,
S'il est beau de donner le pain de la doctrine
Aux élites choisies par la grâce divine
Et de donner encor des morceaux de ce pain
Suprasubstantiel et pourtant quotidien
Aux âmes affamées des classes ouvrières,
S'il est beau d'embellir cela par des prières
De s'oublier soi-même et d'un geste discret
De faire tout le bien que l'on fait en secret,
D'être, comme le Christ, le bon Prêtre qui passe,
Va jusqu'aux malheureux, console et puis s'efface...
Si tout cela s'appelle enfin la Charité,

Je crois que votre vie est pleine de Beauté.
Mais j'entends une voix, la plus belle de toutes
Plus belle que le vent qui rêve sur les routes,
Plus douce à tous les cœurs qui vont par les chemins
Que ce que nous disons avec nos mots humains,
Elle parlait avec des paroles très lentes
Et qui, justes, étaient encor très consolantes.

Je suis le Christ, le bien-aimé de ta jeunesse,
Celui que tes vingt ans prirent pour seul ami,
Je suis content de toi car tes pas m'ont suivi
Depuis le premier jour de ta première messe.
Je suis content de toi, car tu tins ta promesse,
Et mon cœur infini peut à peine compter
Tous les cœurs que vers moi ton cœur a fait monter
Tous les cœurs qui par toi pour toujours me connaissent.

Combien de fois, tout seul, dans la pauvre maison
Que sont pour moi les cœurs de tous ceux qui m'ignorent,
J'attendais un ami qui m'accompagne encore,
Lorsque tu vins me visiter dans ma prison.

J'étais l'homme sans vêtement et presque nu
Celui que les pécheurs abandonnent sur terre
Et lorsque je pensais devenir solitaire
Pour me vêtir encor ton cœur est revenu.

J'étais celui qui crie aux hommes : « *Sitio* »,
Mais lorsque près de toi ma misère est passée
Tu m'as donné ton cœur où ma soif était éteinte
A pu boire souvent plus que le verre d'eau.

Maintenant c'est mon tour et je change ma voix,
Je ne suis plus celui qui meurt sur une croix,
Le pauvre visité, le blessé que l'on panse.
Je suis le Dieu d'amour, je suis la récompense
Et pour remercier celui qui m'a comblé
Mon cœur est plus fécond que n'est le grain de blé.
Ma bonté se souvient de ce qu'on fit pour elle.
Allons, courage donc, mon serviteur fidèle,
Goûte comme il est bon, le Seigneur de ton choix
Puisque tu m'as servi bonnement tant de fois,
Je te sers à mon tour : Je veux qu'en cette fête
La meilleure des parts de moi-même soit faite.
Je veux parer le ciel qui doit te couronner
Et te donner cent fois ce que tu m'as donné.
Je veux surtout que ceux qui là-haut précéderent
Tous les amis restés encore sur la terre
Se mêlent au bonheur qui rayonne en ce jour
Et qu'à travers mon ciel tu sentes leur amour,
Qu'eux aussi soient présents pour toute cette joie
Qu'ils s'unissent à vous bien que nul ne les voie

Et pour qu'enfin ce jour vous soyez tous heureux
Puisqu'ils sont avec vous je demeure auprès d'eux ! »
Ainsi parle le Christ et dans sa douce voix
D'autres âmes semblaient vous parler à la fois.
La voix de saint Vincent offrant ses vœux de Père
A celui qui resta son bon missionnaire.
Il y avait encor la voix de vos amis
Heureux d'être en ce jour près de vous réunis
Et de prier pour vous la Reine des Apôtres.
Parmi toutes ces voix il y avait les nôtres
Et c'était un concert qui ne s'arrêtait plus
Dans lequel dominait le merci de Jésus.

René PHILLIATRAUD.

MONTPELLIER

Fêtes du Bicentenaire de la Canonisation de Saint Vincent de Paul

Vers 1605, saint Vincent de Paul passait à Montpellier, se rendant à Marseille sur un cheval d'emprunt. Passage sans éclat et sans sillage, qu'aucune chronique ne mentionne, qu'aucun monument ne signale. Le retour se fit d'ailleurs par un autre chemin, avec arrêt de deux ans en pays barbaresque.

Quelques années plus tard, saint Vincent établissait les Filles de la Charité à Agde, les Missionnaires à Montpellier et à Agde pour la direction des Grands séminaires. Action durable et féconde qui a réalisé pendant plus d'un siècle et qui réalise encore au Grand séminaire le beau programme de formation surnaturelle tracé par saint Vincent lui-même dans une lettre à M. Get, supérieur du séminaire de Montpellier : « Vous devez avoir pour but principal en l'éducation des ecclésiastiques, de les dresser à la vie intérieure, à l'oraison, au recueillement et à l'union avec Dieu. » T. VII, p. 593.

Le diocèse de Montpellier possède actuellement en pleine activité trois maisons de Missionnaires et dix-huit maisons de Filles de la Charité. C'est aussi vers Montpellier et autres villes et bourgades de l'Hérault que se reportent par le cœur de nombreux enfants de saint Vincent et non des moins illustres, c'est leur petite patrie tant aimée !

Aussi, prêtres et fidèles du diocèse, et surtout de la ville de Montpellier ont-ils été heureux de fêter le bi-centenaire de la canonisation de saint Vincent, mus par l'admiration pour le Saint, par la gratitude pour le Bienfaiteur et par l'attachement cordial à ses enfants. Ils l'ont fait magnifiquement, comme on sait le faire dans le Midi, où tout vibre dans la lumière ardente !

Quelque temps à l'avance, on se prépare ; les journaux locaux annoncent la fête, des affiches sont apposées dans les

églises, un tract est répandu à profusion : « *Le vitrail de saint Vincent* » donnant quelques reflets d'âme et quelques œuvres du grand Saint.

Le vendredi 13 mai : Journée intime au Grand séminaire ; le travail habituel n'est pas arrêté, mais encadré dans des chants en l'honneur de saint Vincent, à la messe de Communauté et au Salut solennel. Les jeunes clercs, dans le recueillement et le silence, contemplant le beau modèle et jusqu'à lui haussent leur idéal.

Le samedi, dans la vaste et belle chapelle des Filles de la Charité, à l'Hôpital Général, M. le chanoine Calmel, Grand Vicaire, célèbre la messe et donne la communion à de nombreux fidèles. Le soir, M. le chanoine Raffit, qui aime tant à louer saint Vincent et qui le fait avec tant d'éloquence et de piété, montre les qualités de l'homme et les vertus du saint qui font rayonner Dieu dans la vie du héros de la Charité !

La journée du dimanche 15 mai fut un triomphe. La cathédrale accueillante, comme la maison du Père, avait pris, ce jour-là sa belle parure. Les murs se dilatent pour recevoir à la messe Pontificale et aux vêpres les quelques milliers de fidèles qui vont s'y presser. A hauteur des vitraux, dans une apothéose de lumière, l'image de saint Vincent sourit et attire. Vers 10 heures, les derniers fidèles se hâtent vers la cathédrale pour y trouver une place. Au même jour, et à la même heure, dans tous les sanctuaires de Marie du diocèse, les jeunes agriculteurs catholiques célèbrent leur Journée Mariale. Vers eux, se portent aussi à travers vignes et garrigues le sourire et le cœur de saint Vincent. N'est-il pas fils de paysan, apôtre des pauvres gens des champs, aimant à dire : « *Les paysans et les laboureurs sont nos nourriciers, nous leur devons reconnaissance.* » A leur façon, les *Jacistes* furent de la fête, saint Vincent est leur Patron.

La cathédrale est remplie comme aux grandes solennités : Communautés religieuses, Conférences de Saint Vincent, Dames de la Charité, Louise de Marillac sont à l'honneur. Dans le transept de droite, une vaste nappe de frémissante blancheur : ce sont les Filles de la Charité en nombre imposant, face au trône où sont exposées les reliques de leur glorieux Père. Mgr Brunhes, évêque de Montpellier, et Mgr Mathieu, évêque de Dax, font leur entrée solennelle et les rites de l'office pontifical se déroulent dans leur impeccable précision et leur majestueuse ampleur.

Les chorales unies du Grand et du Petit séminaire exécutent la Messe de *Vierge* à deux orgues, magnifique fresque sonore d'une facture si riche, d'une sincérité si prenante. Dans un recueillement ému, la foule s'unit à la supplication ardente du *Kyrie*, à l'envolée du *Gloria*, à la prière du *Benedictus* qui semble avoir saisi Dieu et ne s'en plus vouloir séparer, à la mélodie si confiante de l'*Agnus* et du *Dona Pacem*. Vraiment, on a prié sur de la beauté !

Le soir aux vêpres, une foule plus nombreuse encore que

le matin se ploie sous la main bénissante des évêques et prie en écoutant de la belle musique. Elle attend la parole de l'évêque « gardien dévot du Berceau de Saint Vincent. » Mgr Mathieu édifie et charme son auditoire par un magistral discours, jailli du cœur autant que de l'esprit, où il chante la charité de saint Vincent de Paul, durable et féconde, parce qu'elle fut mystique, pratique et souriante !

Il va sans dire que la fête fut complétée par de fraternelles agapes. Au Grand séminaire, autour de Leurs Excellences Mgr Brunhes, Mgr Mathieu et de M. Frasse, Visiteur provincial des Prêtres de la Mission, ont pris place et allègrement fusionné les chanoines de la cathédrale, les curés de la ville, les archiprêtres du diocèse, les supérieurs des communautés religieuses et les aumôniers des Maisons des Filles de la Charité. Au moment des toasts, M. Frasse dit : « *le mot qui convient* » en remerciant tous ceux qui ont contribué par leur parole, leur travail ou leur présence à l'éclat de cette fête et à l'unanimité de cet hommage. M. le chanoine Blaquières, archiprêtre de Béziers, parlant au nom du clergé, déclare que les Enfants de Saint Vincent sont véritablement partie de la famille diocésaine et continuent au profit et à la satisfaction de tous l'œuvre féconde commencée du temps même de saint Vincent. Mgr Brunhes, en termes délicats et avec le ton cordial du Père, dit son admiration pour saint Vincent qu'on lui a appris à aimer au séminaire de Saint-Sulpice, et son affectueuse gratitude pour les Fils et les Filles du grand Saint qui, suivant leur tradition de famille, se donnent avec désintéressement à un persévérant labeur dans le diocèse de Montpellier.

Comme *conclusion* de ce compte-rendu, voici les derniers mots du tract de propagande : « *Nous t'aimons, ô Saint Vincent, clair sommet d'Humanité, Gloire de la France, Fleur d'Évangile, Reflet du Christ, Rayonnement de la Divine Bonté !* »

Bertrand DUHOUR

PARIS

HOPITAL SAINT-JOSEPH

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES BIENFAITEURS

(31 mars 1938) .

L'Assemblée générale des bienfaiteurs de l'hôpital Saint-Joseph a eu lieu, le jeudi 31 mars, à 15 heures, dans la chapelle même de l'hôpital, sous la présidence de S. Em. le cardinal Verdier, archevêque de Paris.

Une tapisserie masquait le maître-autel et, dans le fond du

sanctuaire, une estrade avait été disposée où avaient pris place le cardinal Verdier aux côtés duquel se trouvaient : S. Em. le cardinal Baudrillart, recteur de l'Université catholique ; Mgr Sudour, président de l'hôpital Saint-Joseph ; le comte de Francqueville, administrateur ; M. Etienne de Nalèche, membre de l'Institut, directeur du *Journal des Débats*.

Rapport général du comte de Francqueville

Prenant le premier la parole, M. de Francqueville, en un long et intéressant rapport, rend compte de l'activité de l'œuvre depuis la dernière Assemblée.

Après avoir évoqué la mémoire du chanoine Gosset, président du Conseil d'administration, décédé au mois de mai 1937, et salué son successeur Mgr Sudour, ancien aumônier militaire et, à ce titre, chevalier de la Légion-d'Honneur, M. de Francqueville remercie les personnalités qui président à cette Assemblée.

S'adressant à notre directeur, il rappelle les titres qu'a celui-ci à se considérer « chez lui » dans cette maison, à laquelle sa famille est attachée par de nombreux liens.

L'orateur s'attache ensuite à démontrer les difficultés croissantes en présence desquelles se trouve l'œuvre du fait des « réformes sociales si précipitées ».

« Le chiffre des dépenses en traitement du personnel est passé successivement de 1 million 130.007 francs en 1935 à 1.467.808 en 1936 et à 2.331.876 en 1937. Le chiffre a donc plus que doublé en deux ans. »

Certaines autres dépenses peu compressibles (chauffage, lingerie, nourriture) ont également fait des bonds sérieux, aussi la journée de malade a-t-elle dû augmenter.

M. de Francqueville parla ensuite du service social et de ses trois sections : enfance, tuberculose, cas individuels, et des visites à domicile qui sont assurées.

La section des « cas individuels » a permis le placement de 804 malades en deux ans ; beaucoup d'autres infortunes ont pu être soulagées grâce à l'activité de ces trois sections, lesquelles ne disposent cependant que d'un maigre budget.

Puis, tour à tour, le rapporteur rend compte du zèle dont font preuve ceux qui ont la charge des services médicaux et religieux ; il fait part, enfin, de deux innovations, chacune d'un domaine bien différent : une bibliothèque, qui comporte plusieurs centaines de volumes, des salles de traitement par les rayons ultra-violets qui sont un modèle du genre.

En faveur de ces deux innovations l'orateur adresse un particulier appel aux bienfaiteurs de l'œuvre.

Après avoir remercié les donateurs dont la générosité a permis la construction d'une infirmerie qui manquait au préventorium qui se trouve au Home, en Normandie, l'orateur adresse un suprême merci à tous les bienfaiteurs et « au-dessus d'eux, à la Providence qui continue si manifestement

de nous protéger et qui saura susciter de nouveaux bienfaiteurs pour parfaire une œuvre qui ne saurait périr ».

Le rapporteur est très vivement applaudi, et S. Em. le cardinal Verdier donne la parole à M. Etienne de Nalèche.

Allocution de M. Etienne de Nalèche

« Eminence,

Il me semble que je n'aurais aucun titre à participer à l'honneur de vous saluer respectueusement ici, si je ne pensais que je suis uni à l'œuvre si belle que vous honorez d'une sollicitude si haute et si constante par des liens de famille. Il m'est permis, en prenant avec émotion la parole devant Votre Eminence, de songer d'abord que ces admirables Sœurs de charité, qui trouvent dans cette maison les conditions parfaites pour l'exercice de leur mission, représentent pour moi, par suite de circonstances familiales, beaucoup plus qu'un sujet particulier de vénération. Des souvenirs qui me sont très chers me font paraître leur activité d'un prix spécial. Et, si je puis dire, c'est comme une part d'affection fraternelle que j'attache à celles et à ceux qui, animés de l'esprit de saint Vincent de Paul, participent à la vie d'une œuvre comme celle-ci.

Mesdames et Messieurs, bien d'autres auraient pu louer plus dignement cette organisation si complexe et si utile qui est figurée par l'hôpital Saint-Joseph. Pour moi, je la connais par son exceptionnelle réputation. Il n'est personne qui ne sache quelles ressources de savoir, quels trésors de dévouement, quelle merveilleuse combinaison d'esprit pratique et d'esprit de charité représente votre maison. Dans tous les ordres et, en quelque sorte, à tous les étages, c'est avec une même ardeur désintéressée, une attention patiente aux petites choses, une volonté de sacrifice éclairée dans les grandes, que l'on travaille ici. Manifestation exemplaire, entreprise si incontestable que, dans les milieux les moins sympathiques, elle est connue et secrètement admirée. Tous ceux qui s'y consacrent apparaissent à tous les regards comme faisant partie du cortège magnifique qui garde la grande tradition du bien.

Je connais aussi sur l'œuvre de Saint-Joseph d'autres louanges. Combien de fois, me trouvant à la tête d'équipes d'ouvriers à qui les sentiments religieux restaient bien étrangers, n'ai-je pas été sollicité d'intervenir pour que quelqu'un d'entre eux pût être soigné à Saint-Joseph ? Ces hommes sans souci moral et quelquefois hostiles à la morale chrétienne exprimaient avec une spontanéité réconfortante leur préférence pour votre œuvre. Ils en discernaient confusément les extrêmes mérites. En face de la dure épreuve de la maladie, ils oubliaient leurs préjugés et ils allaient à vous avec l'obscur désir d'être non seulement soignés, mais réconfortés. Car c'est cela qui, dans la plupart des cas, expliquait à ces instants leurs sollicitations. Si grande que fût la réputation de vos services techniques, ils souhaitaient d'être admis à Saint-Joseph

moins pour y recevoir des soins plus éclairés que pour les recevoir dans une atmosphère de sympathie, d'humanité et, pour tout dire d'un culte de charité qu'ils connaissaient mal, mais qu'ils savaient ne pouvoir trouver ailleurs.

J'ai pensé souvent à cet état d'âme. Il y a bien longtemps déjà, plus d'un demi-siècle, si vous me permettez de rappeler ce souvenir, ma pauvre mère me disait, alors que nous passions devant la belle façade d'un hospice : « Vois-tu, mon enfant, on devrait, au fronton de tous ces monuments, inscrire : « Ici l'on souffre. » Ici, l'on souffre... C'est une sentence qu'il est inutile de faire graver à Saint-Joseph. Elle est inscrite ici dans tous les cœurs, elle conspiré à cette impression de sérénité et presque de bonne humeur que l'on emporte de la moindre visite dans vos salles où il y a cependant tant de souffrances. Comment expliquer cette ambiance d'une sensibilité si tendre et si salubre à la fois que l'on respire dans cette maison ? Il y a bien des raisons sans doute, naturelles et surnaturelles. Mais n'est-il pas permis d'y voir l'une des grâces propres à l'ordre le plus populaire de France, celui de Saint-Vincent-de-Paul, propres aussi à toutes les bonnes, si bonnes Sœurs qui en prolongent l'esprit et la mission ? Admirable bonne humeur, où il y a peut-être plus de charité que dans des actes de dévouement plus éclatants. C'est par ces visages avenants, par ces sourires d'amitié, cette sollicitude décente et forte que les malheureux apprennent à reconnaître quelque bien dans leurs souffrances mêmes et quelque espoir dans leur désespoir. Ils évitent l'amertume. Ils se font doux dans des épreuves qui ne sont pas douces. C'est en recevant la consolation de ces qualités en apparence si humaines, l'aménité, la gaieté, qu'ils passent peu à peu de leurs sentiments d'humanité médiocre au pressentiment d'une vérité plus grande. Ils se sauvent ainsi du mal incurable. Ils meurent vraiment guéris.

Tel est l'ordre secret des bonnes actions qui se multiplient ici. Elles ont quelque chose d'absolu, de complet et d'achevé, à quoi peut donc s'ajouter comme une tendre floraison ce contentement plein de sérénité qui est au cœur de la joie. Cette charité sans cesse en action, c'est bien ce que le fondateur de l'hôpital Saint-Joseph, Mgr d'Hulst, avait en vue, lorsqu'il y a une cinquantaine d'années, il voulut ouvrir ce foyer de spiritualisme chrétien. Mais il est juste de rappeler qu'il nourrit aussi une autre pensée, pensée grande et vraie qui explique le succès de votre œuvre. A un moment où les études de recherches scientifiques semblaient s'inspirer des dogmes autoritaires du matérialisme, il forma le dessein de créer auprès de la Faculté catholique une sorte d'annexe médicale où pourrait être donné un enseignement qui échapperait au monopole de l'Etat et au contrôle du conformisme. Jusqu'à quel point il y a réussi, c'est ce que prouvent le rayonnement et l'importance de votre action qui, chaque année, s'accroît. Malgré les difficultés de toute espèce, vous avez su grouper autour d'une élite de médecins et de chirurgiens des étudiants

nombreux qui s'exercent aux recherches médicales, selon des méthodes désintéressées. Ils deviennent de bons ouvriers de l'œuvre scientifique. Ils apportent au travail commun des efforts libres qui servent l'avancement de l'esprit. Et je puis dire que cette liberté, ce caractère d'œuvre libre qu'a l'hôpital Saint-Joseph, c'est pour nous une des grandes raisons de l'aimer, de l'admirer, d'en souhaiter la durée et le développement. M. Léon Bérard vous l'avait exprimé l'an passé, à cette place même, en des termes excellents. Votre œuvre a la valeur d'une institution qui répond admirablement à un idéal pour lequel, chacun suivant notre pouvoir, nous luttons patiemment. Elle apporte un témoignage de l'efficacité de ce qui est libre. Elle montre ce que peuvent les initiatives et la décision personnelle. « Elle nous est, disait-il, vraiment chère et précieuse comme une liberté. »

Les temps actuels ne sont pas favorables à de telles entreprises. Partout, dans le monde, on voit triompher des dogmes farouches qui assurent la domination d'un Etat tout-puissant. La vocation des esprits, les aptitudes libérales, le mouvement singulier des âmes sont méprisés et sacrifiés en faveur du culte monstrueux de la collectivité. Des théoriciens qui ont plus de passion que de science proposent des plans, des rites nouveaux dérivés, d'ailleurs, d'erreurs très anciennes, où ils méconnaissent les lois qui sont à la base de la civilisation. Ils vont jusqu'à faire de l'Etat une divinité barbare, un pouvoir matériel dévorant qui instaure le règne de la contrainte et ruine le spirituel. Ainsi se forment ces Etats totalitaires où sont persécutées les consciences libres. Ainsi naissent, dans des pays comme le nôtre, ces lois inquiétantes qui réglementent, surveillent, minent la liberté et en rendent l'usage illusoire à force de le rendre onéreux.

C'est pourquoi il est indispensable qu'une œuvre comme l'hôpital Saint-Joseph, non seulement triomphe des difficultés matérielles, mais connaisse de nouveaux progrès et se développe à travers tous les obstacles. Il faut qu'il n'y ait pas de crise pour la bienfaisance, il faut que tout ce qu'il y a de dur, de brutal, de mauvais dans les événements de notre temps, mette en branle ce qu'il y a de meilleur en nous et fasse naître la pitié, le dévouement, la passion de la charité. Car, par une conséquence pathétique du rapport entre les causes et les effets, plus les moyens deviennent restreints, plus l'action est nécessaire, mais aussi plus le zèle de cœurs généreux devient difficile, plus il est exalté. Le Père Chevrier, que vous connaissez bien, vénérable prêtre qui fonda, dans la région lyonnaise, une « Providence destinée à recueillir les enfants indisciplinés et arriérés », croyait à cette puissance de la pauvreté. N'ayant pas le premier sou, il réussit à créer plusieurs établissements. Les demandes affluaient. Quand on l'interrogeait sur les conditions requises pour qu'un enfant fût admis, il disait avec bonhomie : « Il y en a trois : ne rien avoir, ne rien savoir, ne rien valoir. » Et c'est de ce recrutement déconcertant pour la sagesse humaine qu'il ti-

rait par sa douceur et sa force évangélique des auxiliaires convenables dont quelques-uns ont eu plus tard la vocation.

Ainsi faites-vous, Mesdames et Messieurs. Des difficultés qui augmentent, des épreuves qui grandissent, des souffrances qui ne trouvent pas d'apaisement, vous tirez des moyens nouveaux de charité. De forces dures et mauvaises, vous faites des forces bienfaisantes. Votre maison est un asile pour la douleur physique mais aussi un refuge pour un magnifique idéal. Honorés et remerciés soient tous les gens de bien qui ont quelque part d'activité dans l'œuvre de Saint-Joseph, parce que, dans la tempête des nations bouleversées, ils gardent fermement la croyance dans la force des âmes individuelles, source inépuisable d'énergie, de bonté et de sainteté. »

L'allocution de M. Etienne de Nalèche a visiblement ému l'assistance ; les applaudissements qui l'ont interrompue plusieurs fois se prolongent après la péroraison.

Le discours du cardinal Verdier

Le cardinal-archevêque se lève alors et prononce un discours dont voici quelques passages :

« Mesdames, Messieurs,

« Ah ! les belles choses que vous venez d'entendre ! Je n'ai qu'à remercier, et la tâche est facile. Vous avez vu ce miracle de la charité chrétienne : les fonds augmentent alors que la grande maison, qui ne désespère pas, voit ses préoccupations s'accroître. »

Puis, se tournant vers notre directeur, qu'il remercie, Mgr Verdier ajoute :

« Comment ne pas être touché après ce discours, si émouvant, si élevé, véritable hymne de louange et d'amour que vous avez chanté en termes si beaux ! »

Le cardinal constate que l'œuvre s'épanouit toujours. Il remercie « les chères religieuses » qui surent allier avec bonheur les devoirs de leur congrégation à ceux que leurs fonctions à l'hôpital leur imposent.

Après avoir rendu hommage au dévouement de tous, Son Eminence termine ainsi :

« Je vous recommande cette chère maison, œuvre de liberté et de charité. Si nous pouvons donner au monde de nombreux exemples de cet ordre, la France se fera pardonner les fautes qu'elle a pu commettre.

« Il n'est pas de meilleur moyen de servir les intérêts de l'Eglise et de notre chère Patrie. »

Tandis que les applaudissements saluent la fin de cet émouvant discours, les religieuses dégagent le maître-autel de la draperie qui le voilait et S. Em. le cardinal Verdier assisté de S. Em. le cardinal Baudrillart donne à l'assistance la bénédiction du Saint Sacrement.

(*Journal des Débats*, 1^{er} avril 1938)

STRASBOURG

MESSAGE DE L'INGRATITUDE A UNE VIEILLE RELIGIEUSE

Nos actes nous suivent... les moindres bienfaits, nos actes de dévouement de vertu ont une répercussion que nous ignorons, que nous devons ignorer : car ce n'est pas pour la gratitude humaine, mais pour un motif tout surnaturel que le Chrétien se dépense, se donne : c'est pour le Christ vu dans nos frères que nous exerçons notre Charité. Dans ce sens pleinement chrétien, la doctrine de saint Vincent nous redit et prodigue ses enseignements. Toutefois, il n'est pas moins vrai qu'en présence des actes de charité, la gratitude germe, lève et fleurit... A preuve, entre mille autres, ce blessé de guerre qui, en 1938, à plus de 20 ans de distance, n'a pas oublié, et pour toujours se souviendra.

En son style parlé, vivant, transmettons ici ce cri du cœur à tout ce que représente de bonté souriante et inlassable la corrette des Sœurs de saint Vincent de Paul. F. C.

Ce jeune lieutenant-pilote venait, comme on dit, d'embrasser le pare-brise, de rentrer dans le décor à 200 à l'heure. On l'avait extrait avec précautions des débris de son Nieuport 29 et mis sur une civière, tandis qu'il arrosait de son sang, à coups de pompe réguliers, les pieds des assistants.

— Caféine, sérum coagulé, faites ce que vous pouvez, dit le chirurgien à quatre galons, extrêmement sceptique.

Le poulx du blessé était tombé au-dessous de 26. Il avait le crâne fracturé et le massif facial en morceaux de soucoupe brisée ; le nez étalé en feuillets d'une oreille à l'autre. Tout cela suintant et giclant le liquide chaud comme une serpillière essorée. Sorti un instant du coma, l'aviateur perçut une pesanteur au milieu du front : la poche de glace. Il avait levé les bras au-dessus de sa tête ; on les lui rabattit sous le drap. A ces sensations désagréables s'associait un vol de *chauves-souris blanches*. Leurs ailes battaient de-ci, de-là, dans le noir. C'était incompréhensible et agaçant.

Une autre fois, il fut réveillé par un chatouillement et vit des mains crispées sur sa cuisse. Une aiguille creuse, grosse comme un stylo, emmanchée sur un tuyau de caoutchouc, essayait de lui entrer dans la peau. La peau résistait. Ce n'était pas douloureux... « Faut-il que je sois sonné ! » (assommé), pensa le moribond. Il eut le temps d'entrevoir encore les ailes blanches, puis de blêmes visages de femmes, fripés par l'insomnie. Cela lui laissait tout de même une impression tendre. Il ne se rendait pas compte qu'elles lui avaient souri. Et puis, comme les jours passaient, le miracle voulut bien se produire. Les yeux clos cessèrent de suppurer. Des mains légères glissaient dans le nez aplati une canule en verre ; un

bassin s'emplissait de morceaux d'os et de cartilages broyés. Il entendit un doux rire de triomphe, reconnut les ailes blanches.

Et ce jeune incroyant s'aperçut que contre la raison, contre la nature, *il venait d'être arraché à la mort par des Filles de la Charité*. Des bonnes sœurs, il ne savait alors strictement rien. Il n'avait lu que les pseudo-confidences de *La Religieuse*, de Diderot : « Soyez sage », lui dirent-elles. Et elles lui remirent les mains sous le drap.

Pourquoi le soignaient-elles avec cet acharnement ? Parce qu'il était officier, peut-être ? Parce qu'elles étaient « réactionnaires » ? Bah ! Il les observait sous ses bandages. A la salle de pansements, il vit un jour qu'on faisait passer son brancard quatrième. Trois petits soldats, récents opérés, lui prenaient son tour. Sœur Jeanne, une jeune, vint lui rire sous le nez, gentiment : « Les officiers, vous savez, c'est comme les autres ! »

Comme les autres ? Pis que les autres, à en croire *sœur Hélène*, sa « préposée ». Elle arrivait, clopin-clopant sur ses vieilles jambes, quand il fut tout à fait sauvé, et le « tournait » sur son lit pour le forcer à se lever. Un jour ils se battirent, ma parole. Il allait, s'appuyant aux murs, jusqu'à sa petite cuisine d'étage et lui chipait des morceaux de sucre.

Que représentait-elle pour lui, sœur Hélène ? Tant de fois, la nuit, il s'était mis à pleurer de douceur, en voyant ses ailes blanches s'incliner sur l'ampoule de morphine, qu'il la mêlait dans sa pensée à tout ce qu'il avait connu de bon, de beau et de pur depuis son enfance. Alors, il essayait de la faire souffrir, par jeu, parce qu'il est dans notre nature de tourmenter ce qui nous aime. Il lui disait fièrement qu'il ne croyait pas en Dieu. Elle répondait : « *Laissez-moi donc tranquille !* » Et elle revenait trois fois dans la nuit, pour voir s'il dormait.

Elle avait une grande habitude, sœur Hélène, c'était de laver chaque jour, vers midi, l'unique main de l'aumônier : un religieux à manche vide. Il arrivait, tendant devant soi, comme une épée, son regard de chien de berger fidèle, portant sur son beau visage, ravagé par la misère des autres, des sillons comme un champ labouré. L'aumônier taquinait gentiment la sœur ; elle l'appelait, pour rire, « *Monsieur le Père* ». Il avait douze à quinze palmes sur sa croix de guerre, la cravate de Commandeur ; mais sœur Hélène trouvait ça naturel. Le jeune lieutenant, qu'on informait de bien des choses, pensait au fond de soi que le Père Umbricht, avec sa folle vie de charité, sans sommeil, devait être un saint. Mais il n'osait le dire à personne, étant ignorant des choses religieuses.

Seize ans ont passé. Le jeune lieutenant est aujourd'hui civil, père de famille quelque part, mutilé aux nerfs instables. Il a beaucoup souffert, beaucoup erré, beaucoup oublié. Il a « laissé tomber » complètement le Père Umbricht (au-

jourd'hui grand-officier) et sœur Hélène. Elle doit être vicille, à présent !

L'autre jour, m'ayant conté cette histoire, il ajouta : « C'est tout de même curieux ; il paraît, on me l'a dit, qu'ils se souviennent de moi tous les deux : ils demandent encore de mes nouvelles ! Je les avais pourtant écartés de ma pensée ; ils sont réellement trop au-dessus de moi. Tout ce que je pouvais faire c'était, quand je rencontrais des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, du côté de la rue de Sèvres, de m'arrêter sur le trottoir et de les suivre des yeux. J'aurai toujours le même pincement au cœur, chaque fois que je verrai ces ailes blanches... »

Il dit encore : « Je ne crois toujours pas en Dieu. Je reste enfermé dans mon orgueil, dans ma raison, dans ma frivolité, comme dans une triple armure. Peut-être aussi la vie ne m'a-t-elle pas donné encore assez de coups de rame sur la tête ? Mais faites-moi un plaisir. Vous avez encore des amis à Strasbourg, n'est-ce pas ? Demandez-leur d'aller voir pour moi le Père Umbricht et la sœur Hélène, à l'*Hôpital militaire Gaujot* : le Père sera peut-être là, entre deux galopades à Haguenau, en Algérie, sur la ligne Maginot, et de leur dire :

— Votre ami ne vous oublie pas, malgré tout. Mais il n'ose plus...

— Se convertira-t-il, un jour ?

— C'est peu probable ! Mais sachez une chose : le ferait-il, c'est à vous seuls et à saint Vincent de Paul qu'il le devrait, vous entendez ? Et pas à d'autres ! » Voulez-vous leur faire dire cela ? C'est médiocre, je sais, mais cela me soulagerait tant ! Merci. »

... J'ai demandé au *Jour-Echo de Paris* d'accueillir ce message !

Jacques-Henri LEFEBVRE

(Le Jour, 14 mai 1938)

M. LÉON-ÉMILE CAZOT

(14 août 1863-14 mars 1938)

I. — A Constantinople.

C'est le 20 février 1887 que M. Emile Cazot arrivait à Constantinople. Il était entré dans la Congrégation le 21 octobre 1884, attiré à la Mission par les exemples et la réputation de M. Flagel, qu'il avait connu à Saint-Walfroy, au cours des retraites qu'il allait

y faire, quand, élève du séminaire de Verdun, il se rendait, en compagnie d'autres condisciples, prier au sanctuaire élevé sur la colline chère aux habitants des Ardennes françaises.

Au Collège Saint-Benoît où il arrivait (1), M. Cazot trouvait comme supérieur M. Lobry, qui y était arrivé le 6 octobre précédent. Le nouveau supérieur avait pris à cœur la réorganisation de la maison qui lui était confiée, et il réclamait sans cesse, depuis cinq mois le personnel absolument indispensable. Le T. H. Père Fiat voulait bien aider celui qu'il avait chargé d'une mission lourde et délicate, mais les sujets lui manquaient. Aux instances réitérées de M. Lobry, M. Fiat avait répondu le 20 janvier 1887 : « Songez que nous avons quatre étudiants à Rome, deux à Wernhout, deux à Prime-Combe, un à Alger, un au Berceau, deux au Portugal, sept ou huit en Chine. C'est déjà beaucoup trop, les études en souffrent. »

Pourtant, le 10 février, M. Fiat écrivait au supérieur de Saint-Benoît : « Un jeune étudiant en théologie, brillant sujet au séminaire de Verdun, va s'embarquer pour venir à votre secours. N. C. F. Cazot a, en ce moment, une fatigue de tête qui lui rend difficile l'étude de la théologie ; mais il serait en état de faire une classe ou une étude, vous jugerez vous-même. Sa santé est d'ailleurs forte et il vient chez vous avec grand plaisir. »

Le 8 mars suivant, de nouveau M. Fiat écrivait au même : « Au sujet de N. C. F. Cazot, je vous ferai

1. Né le 14 août 1863 et baptisé le lendemain à Cesse, fils de Joseph Cazot et de Marie-Marguerite Limouzin. Après avoir suivi le cours des *humanités* au Petit Séminaire de Verdun, bachelier ès-lettres à Nancy le 8 août 1883, et fait sa philosophie au Grand Séminaire diocésain, entre au séminaire interne à Paris le 21 octobre 1884, déjà tonsuré ; le 22 octobre 1886 en présence de M. Alauzet, il émet ses vœux.

remarquer que, dans son intérêt, il serait préférable qu'il eût à faire des classes et non à présider l'étude, occupation qui me semble n'être pas assez active pour les besoins de sa nature. »

La remarque du T. H. Père nous montre que, déjà alors, la caractéristique du tempérament de M. Cazot avait été comprise : activité extraordinaire.

Du reste, elle fut immédiatement utilisée, cette activité, et le jeune étudiant fut nommé professeur de cinquième, maître de langue allemande, surveillant de dortoir, de récréation et de promenade. On veilla, d'autre part, à ce qu'il pût encore poursuivre ses études ecclésiastiques, et on chargea M. Murat de contrôler et de diriger le travail du jeune théologien.

Se conformant aux prescriptions de Rome et de la Congrégation, M. Cazot se livra immédiatement à l'étude des langues du pays ; il fut même capable, une fois devenu prêtre, de prêcher, en langue grecque moderne, la retraite pascalle aux pauvres secourus par la Petite Conférence du Collège Saint-Benoît. Il fut également assez de langue turque pour l'écrire et la lire dans les caractères arabes employés à cette époque.

Au mois de juin 1888, dans la vieille église Saint-Benoît, M. Cazot recevait le sous-diaconat des mains de Mgr Bonetti, lazariste, Délégué Apostolique et Vicaire Patriarcal de Constantinople. Le 21 décembre 1889, dans la même église et des mains du même Pontife, en compagnie d'un Père Résurrectionniste de la mission bulgare d'Andrinople, M. Cazot recevait l'ordination sacerdotale.

Aux vacances de 1892, M. Cazot donnait sa première retraite aux Filles de la Charité, et, coïncidence providentielle, à Salonique, où bientôt il sera envoyé et demeurera dix-sept ans.

Le jeune professeur se donnait entièrement à sa tâche et ne craignait pas la fatigue ; on le voyait jouer avec les élèves en récréation, prenant part aux jeux les plus violents, à celui des échasses, en particulier, donnant des coups, mais en recevant aussi, et un jour, un coup d'échasse maladroit lui brisa les petits os du pied droit et l'obligea à garder le lit pendant plusieurs semaines. Néanmoins, il continua ses classes, se faisant transporter par les élèves dans le local qui lui était réservé.

A la rentrée scolaire, M. Cazot quitta l'enseignement de la classe de cinquième pour celui des humanités en seconde et en rhétorique. De plus, il dut assumer la charge de préfet de discipline. Deux ans plus tard, M. Lobry, que les obligations de sa charge de Visiteur éloignait souvent du Collège, confia à son jeune et intelligent collaborateur les fonctions de Directeur du Collège, l'initiant ainsi au difficile manie-
ment des hommes.

L'année 1897 fut marquante pour M. Cazot. Au mois de mars, une crise de rhumatisme l'obligea à aller se soigner à l'hôpital *Gérémia* pendant un long mois. Au mois de septembre, au moment de la rentrée scolaire, M. Lobry nommait M. Cazot pro-supérieur de la nouvelle maison *Sainte-Pulchérie*, où se transportaient toutes les classes primaires de Saint-Benoît, pour former un collège séparé.

Aux vacances scolaires de cette même année, M. Cazot avait eu l'occasion de faire de longues et intéressantes promenades dans les environs de Constantinople et dans les vieux quartiers de cette ville, en compagnie de M. Blancard, supérieur de la Mission bulgare de Macédoine, venu sur les bords du Bosphore, pour essayer de se débarrasser de la fièvre paludéenne. Au début de septembre, M. Blancard

avait rejoint son poste. Soudain, le 30 octobre, le télégramme apprenait à M. Lobry la mort foudroyante de M. Blancard. Grosse épreuve pour la mission bulgare, qui en avait déjà connu de très graves dans les années précédentes.

Après quelques pourparlers avec M. le Supérieur général, M. Lobry nomma M. Cazot supérieur de la Mission bulgare le 16 novembre. Le 13 décembre, le nouveau supérieur, le cœur bien gros, accompagné de son Visiteur, allait rejoindre le poste que l'obéissance lui confiait, et dans lequel il allait se dévouer et donner sa pleine mesure pendant dix-sept années.

Jules LEVECQUE.

II. — Dans la Mission Bulgare.

Le 15 décembre 1897, M. Cazot était installé Supérieur du séminaire bulgare de Zeïtenlik par M. Lobry, qui avait tenu à présider cette cérémonie. Comme il le dira deux ans plus tard, dans le compte-rendu de la Visite de 1899, le Visiteur de la Province de Constantinople « avait fait appel à tout l'intérêt et à toute l'affection qu'il portait à la chère mission de Macédoine, pour se prêter ainsi à l'éloignement de M. Cazot de Constantinople. »

Cette Mission bulgare de Macédoine, au cours des années précédentes, avait subi de très fortes secousses morales et financières, qui l'avaient mises à deux doigts de sa ruine complète. La lamentable défection du Vicaire Apostolique et les divisions intestines des professeurs du séminaire, avaient provoqué l'apostasie de plus de 40.000 catholiques du rite oriental.

Membre du Conseil Provincial et collaborateur intime de M. Lobry, M. Cazot avait eu l'occasion de connaître, dans tous ses tristes détails, cette lamen-

table histoire. De plus, ami et confident de M. Gorlin, ancien supérieur de ce même séminaire de Zeïtenlik, retiré au Collège Saint-Benoît comme professeur de philosophie, il n'ignorait rien des difficultés de tout genre qu'il rencontrerait dans le nouveau poste qui lui était confié.

Néanmoins, enfant d'obéissance, attaché du fond du cœur au seul accomplissement de la volonté de Dieu, M. Cazot avait accepté la patente que M. Fiat lui adressait dans une lettre du 8 novembre 1897.

Son premier soin, dès son arrivée à Zeïtenlik, avait été de prendre tous les moyens indispensables ou utiles pour se mettre en contact direct avec les gens, dont l'évangélisation lui était confiée. Se conformant donc consciencieusement aux prescriptions de la *Propagande* et aux Décrets de nos Assemblées Générales, M. Cazot s'adonna sérieusement à l'étude de la langue bulgare, organisa, dans sa chambre, une classe de cette langue à laquelle les confrères durent aussi assister. Il fut, de la sorte, très vite à même d'entrer en relations directes et personnelles avec les prêtres, les professeurs et les villageois de la mission.

Il ne fut pas difficile à M. Cazot de comprendre que la tâche fondamentale pour la Mission catholique bulgare de Macédoine, était de lui assurer des prêtres pieux et instruits, et des instituteurs à la hauteur de leurs obligations professionnelles. Le séminaire de Zeïtenlik avait été fondé dans ce but et M. Fiat n'avait consenti à de grandes largesses que pour obtenir ce double résultat.

I

En quel état M. Cazot trouvait-il le séminaire de Zeïtenlik au mois de décembre 1897 ? Il le dit lui-

même dans un rapport daté du 8 février 1898 : « Nous avons, à Zeïtenlik, 34 petits et 7 grands séminaristes. L'œuvre de l'éducation des petits séminaristes est relativement la plus importante, et c'est la seule dont on avait eu à s'occuper jusqu'à ces dernières années. Or les études que font nos élèves sont bien faibles. Peut-il en être autrement dans la situation présente ? Les classes renferment trop peu d'élèves pour qu'il y ait de la vie, de l'entrain et de l'émulation, et pour les professeurs et pour les élèves. Que peuvent être des classes composées de 3 ou 4 élèves ? La 2^e et la 3^e classes (classes inférieures) renferment à elles seules 25 élèves. Restent donc 9 élèves à partager entre les 4 autres classes. Dans ces conditions, il n'y a pas d'études sérieuses possibles. Mais, si à côté d'eux, nous avions un nombre égal, ou plus considérable de collégiens, alors il nous serait possible de faire des études sérieuses et notre œuvre aurait une vie qu'elle n'a pas. »

Missionnaire avant tout, M. Cazot voyait un autre avantage, et celui-là tout à fait apostolique, dans l'organisation d'un Collège à côté de l'œuvre du séminaire.

« La Mission bulgare, disait-il, ressentirait les plus heureux effets de l'établissement d'un Collège à Zeïtenlik. Cet établissement exercerait une influence morale puissante et sur les catholiques et sur les *exarchistes* (bulgares orthodoxes). Sur les catholiques d'abord, qui en seraient fiers, qui se sentiraient soutenus, et qui trouveraient auprès de nous une instruction supérieure à celle qu'on reçoit chez les *exarchistes*. Puis, sur les *exarchistes* qui, en rapport continuel avec les catholiques, et les trouvant aussi patriotes, qu'eux-mêmes, perdraient leurs préjugés contre le catholicisme. Enfin, si nous pouvions,

comme les Pères Résurrectionnistes d'Andrinople, obtenir l'équivalence de notre diplôme avec le diplôme *de maturité* bulgare, cela serait d'un grand secours pour le catholicisme en Macédoine.

Dans l'établissement d'un Collège, à côté de l'œuvre du séminaire bulgare de Zeïtenlik, M. Cazot voyait enfin un moyen de donner aux élèves macédoniens, séminaristes et autres, une formation humaine, plus large, disons même plus catholique.

La Macédoine était alors en effervescence politique : Bulgares, Grecs et Serbes rivalisaient d'influence auprès de la population. Les élèves du séminaire de Zeïtenlik se recrutaient exclusivement dans les milieux slaves-bulgares et, de ce fait, communiaient tous au vif désir de leurs compatriotes, de voir toute la Macédoine devenir vraiment et définitivement bulgare. Cet état de surexcitation « *raciale* », comme on dirait aujourd'hui, nuisait bien à la formation foncièrement catholique qu'on s'efforçait de donner à ces jeunes enfants. Aussi, M. Cazot espérait-il qu'en les mélangeant à des enfants d'autres nationalités, on remédierait, en partie, à cet inconvénient. Ses vues étaient donc extrêmement élevées et foncièrement sur-naturelles.

Il les défendit courageusement devant les autorités compétentes de la Compagnie, rappelant, avec à-propos, que M. Mailly, commissaire envoyé en Macédoine par M. Fiat pour étudier la situation, avait été du même avis. Qu'ainsi également avaient pensé MM. Hypert et Destino, prédécesseurs de M. Cazot à Zeïtenlik ; qu'au cours de la Visite de février 1897, M. Lobry lui-même avait inscrit dans le cahier des Conseils domestiques « que rien ne s'oppose qu'à côté de l'œuvre du séminaire, et moralement séparée d'elle, on en fasse une similaire, un Collège payant. »

La réponse des Supérieurs majeurs ne fut pas favorable. M. Cazot le regretta toujours et, jusqu'à la fin de son apostolat dans la mission de Macédoine, il demeura « convaincu qu'on laissait passer le moment de la Providence ; qu'on aurait certainement réussi ; que les Protestants américains feraient ce que la Congrégation n'avait pas voulu faire. » Cet avis fut aussi celui des collaborateurs de M. Cazot.

Cet insuccès ne découragea pas M. Cazot qui travailla, en se servant des moyens classiques et traditionnels, à l'occasion des séminaristes. Il obligea ses confrères à donner chaque dimanche, dans la chapelle de rite oriental, une instruction en langue bulgare. Chaque jour, lui-même faisait, toujours en bulgare, la lecture spirituelle, s'imposant la tâche d'écrire tout ce qu'il devait dire aux élèves. La communion fréquente fut encouragée, malgré toute la nouveauté de la chose en Orient. Pendant les vacances, les missionnaires devaient parcourir les villages pour s'informer de la conduite et de la piété des séminaristes. Bien plus, il inaugura des journées de recollection, dans chacune de nos résidences, et tous les séminaristes avaient l'obligation de s'y rendre en juillet et en août.

Bref, rien ne fut négligé pour assurer et le recrutement sacerdotal et la persévérance des séminaristes. Ces efforts eurent des résultats tangibles et consolants. De 1900 à 1912, onze prêtres célibataires furent ordonnés dans la chapelle du séminaire de Zeitenlik. Au moment où les événements qui suivirent les guerres balkaniques détruisirent la Mission bulgare de Macédoine, ils dispersèrent cinq clercs qui se préparaient, eux aussi, à évangéliser leur patrie. Trois entrèrent dans la Congrégation, un chez les Pères As-

somptionnistes, un autre à la Propagande, et un jeune étudiant d'humanités chez les Pères Jésuites.

Former des prêtres, surtout des prêtres célibataires, n'était pas tout dans l'apostolat du recrutement sacerdotal. Il fallait veiller à la persévérance et à la dignité surnaturelle des nouveaux prêtres. M. Cazot y songea.

Dans trois centres, où se groupaient les villages catholiques, le supérieur du séminaire ouvrit et organisa une résidence, y envoya un de ses missionnaires avec un ou deux nouveaux prêtres, comme compagnons. Petit à petit, soit en s'occupant des classes catholiques de la localité, soit en faisant le catéchisme, soit en prêchant le dimanche à l'église, les jeunes prêtres s'initiaient, en toute sécurité, à toutes les œuvres de zèle catholique. C'est ainsi que Kilgis, Ghevgheli et Endijé eurent en 1900, 1901 et 1903 une résidence dont tous les frais retombaient sur M. Cazot.

Le soin du clergé exigeait encore d'autres formes de dévouement. Il y avait aussi tous les prêtres mariés, chargés du soin des villages catholiques. Tous, à très peu d'exceptions près, avaient été ordonnés dans le schisme, donc sans aucune formation spirituelle. Dans la mesure du possible, il fallait s'employer à inspirer un peu d'idéal surnaturel à ces prêtres, qui n'avaient vu dans leur sacerdoce qu'un moyen d'augmenter les revenus provenant de leur travail manuel.

Trois mois seulement après son arrivée, en février 1898, M. Cazot inaugura les retraites ecclésiastiques pour cette catégorie de prêtres. Tous, sans exception, durent se rendre au séminaire de Zeïtenlik pour y vaquer, pendant cinq jours à tous les exercices habituels d'une retraite sacerdotale adaptée à

leur état d'esprit. Faut-il ajouter que, pour enlever tout prétexte à récrimination et à plainte, la caisse du séminaire assura, toute seule, la charge non seulement de l'entretien et du logement des deux séries de retraitants, mais aussi ceux du voyage aller et retour ?

Poussant encore plus loin la préoccupation de relever le niveau spirituel de ces prêtres de village, M. Cazot conçut aussi le projet de les réunir, une fois par mois, dans la résidence située dans leur district, pour une petite retraite mensuelle. Seuls, les événements survenus en Macédoine empêchèrent la réalisation de ce généreux et utile projet.

Ajoutons, pour terminer ce qui concerne le clergé de la mission bulgare catholique, que M. Cazot avait encore assumé la charge et la responsabilité de fournir des intentions de messes à tous ces prêtres et d'en contrôler l'accomplissement consciencieux.

II

M. Cazot était un homme trop averti pour ne pas comprendre qu'à côté d'un bon prêtre, il fallait, dans chaque village, un excellent instituteur. Il était tellement convaincu de cette nécessité que, souvent, quand un village acceptait le catholicisme, M. Cazot s'occupait, avant toute autre chose, de trouver un instituteur consciencieux et compétent, pour lui confier le soin de l'instruction et de l'éducation des enfants. Pour obtenir une influence pratique et permanente sur les instituteurs, M. Cazot accepta la charge, très lourde à certaines années, de payer lui-même leur traitement sans attendre que les allocations officielles lui fussent versées. Par des visites et des inspections fréquentes, faites par lui-même ou par ses confrères, il encourageait et guidait la bonne volonté et le dévouement de ces humbles instituteurs.

Pour eux aussi, et dans les mêmes conditions matérielles que pour les prêtres, M. Cazot, à partir de 1905, organisa une retraite annuelle, faite au séminaire de Zeïtenlik. Comme la plupart de ces instituteurs étaient d'anciens élèves de ce séminaire, ils y revenaient très volontiers et étaient profondément heureux de se retrouver, pour quelques jours, auprès de maîtres qui les avaient formés. On constata souvent que ces retraites d'instituteurs étaient plus fructueuses que celles faites aux pauvres prêtres, qui n'avaient pas eu la même formation dans leur jeunesse.

III

L'œuvre accomplie par M. Cazot auprès de la population catholique de Macédoine fut aussi grande et aussi profonde que celle réalisée chez le clergé et les instituteurs. Pour nous en rendre compte, voyons quel était l'état religieux de cette population à l'arrivée de notre confrère. Il nous la dépeint lui-même dans un rapport remis à M. Lobry, lors de la Visite de 1899 : « Le but de la Mission bulgare est d'arriver à la catholicisation de la Macédoine, en conservant aux Bulgares le rite slave. C'est là que tendent les efforts de tous les missionnaires depuis un demi-siècle. Le passé est connu avec ses déceptions et ses tristesses. Parlons du présent.

« Le catholicisme compte actuellement en Macédoine, environ 23 villages, renfermant 800 familles, soit 5.000 individus. Mais ce ne sont là que des catholiques de nom, et c'est le nom seul et non la foi et les mœurs, qui les distingue des exarchistes. Pour arriver à en faire de vrais catholiques, il faudrait les instruire. Il faut aller dans les villages faire des mis-

sions, non pas au sens, dont semble l'entendre le T. H. Père, qui paraît croire qu'on peut faire des missions comme en France. Avant d'en arriver là, il y a dû chemin à faire. En attendant, il faudrait aller dans les villages, de manière à les parcourir tous chaque mois. On partirait de Zeïtenlik le samedi matin, pour y rentrer dans la nuit du dimanche au lundi. Les confrères iraient dans des villages déterminés à l'avance, le même missionnaire allant toujours au même endroit, de manière à connaître tous les catholiques. Là, on ferait le catéchisme le samedi et le dimanche ; on prêcherait à la messe du dimanche. Une fois par mois, ce ne serait pas beaucoup, mais ce serait plus que tout ce qu'on a fait dans le passé. »

Proposé au printemps à l'approbation du Visiteur, ce projet d'évangélisation fut exécuté à l'automne par M. Cazot qui, le 16 novembre 1899, écrivait : « Nos missions dans les villages se poursuivent régulièrement ; nos projections ont un grand succès. J'ai été frappé de l'intérêt que ces pauvres gens apportent à ces questions nouvelles pour eux. La première fois que M. Michel y est allé, il n'y avait que six hommes à la messe ; la dernière fois, il y en avait vingt-cinq. »

Le succès fut tel que bien plus tôt qu'il ne l'avait espéré, M. Cazot pouvait inaugurer, en 1907, au cours du carême, les missions suivant le modèle de celles de France.

En 1908, M. Cazot songea à un autre moyen de pénétration catholique, dans les villages de Macédoine : la presse. Il conçut le projet d'un bulletin mensuel de 32 pages qui serait distribué gratuitement aux villageois. La situation politique fut le seul obstacle à la réalisation de cette idée si moderne.

Pour expliquer un peu le succès des entreprises de M. Cazot auprès de la population macédonienne, il

n'est pas inutile de rappeler que, suivant l'exemple et les enseignements de saint Vincent, il ne se désintéressait pas des intérêts terrestres des ouailles à lui confiées.

S'étant rendu compte de la grande mortalité enfantine dans les villages macédoniens, et ayant appris des médecins qu'elle tenait au manque d'hygiène des mères, il prit à sa charge l'envoi en France de plusieurs jeunes filles catholiques, auxquelles il fit prendre le diplôme de sage-femme.

La situation politique intérieure de la Macédoine y suscitait des troubles sanglants d'une façon chronique. Chaque printemps ramenait des rencontres armées entre Bulgares et Grecs ; Bulgares et Serbes, ou chrétiens et soldats turcs réguliers ou irréguliers. En des circonstances délicates et épineuses, M. Cazot usa de toute son influence auprès des diverses autorités, étrangères ou turques, pour éloigner ces regrettables incidents des localités catholiques, ou pour y porter remède, quand elles n'avaient pu être évitées.

Bien plus, c'est à lui, missionnaire catholique français, que recoururent les Comités de secours, organisés parmi les Protestants anglais, en vue de porter assistance aux victimes des événements politiques. A plusieurs reprises, M. Cazot parcourut les localités macédoniennes, atteintes par les conséquences des troubles politiques, et distribua des sommes considérables, remises par les protestants. Il organisa même, toujours avec le même argent, une ambulance, dans une région particulièrement frappée par le malheur des rivalités politiques. On devine facilement tout le prestige et l'influence que cela attirait sur la personne du supérieur de la Mission catholique de Macédoine.

Dans la Mission bulgare de Macédoine, deux Com-

munautés féminines se dévouaient : les Filles de la Charité et les Sœurs Eucharistines, fondées par M. Joseph Alloati (Cf. *Annales* 1937, p. 916-921), et recrutée parmi les jeunes filles du pays. A ces deux Communautés, M. Cazot accorda toute sa sollicitude. Le futur Directeur des Filles de la Charité fit, en quelque sorte son apprentissage auprès des Sœurs travaillant en Macédoine. Celles de Zeïtenlik, de Kilkis, de Enidjé-Vardar, où il les fit venir, trouvèrent toujours près de lui, conseils judicieux et surnaturels, voire même assistance matérielle, quand il le fallait, pour le bien de la mission.

Dix-sept ans d'une vie remplie d'un tel dévouement intelligent, actif et en vérité fructueux, n'avaient pas manqué d'attirer sur M. Cazot l'attention de gens en contact direct avec lui, ou qui en entendaient parler.

Ses rapports avec les autorités turques étaient excellents ; sa droiture et sa prudence lui avaient attiré la confiance des différents Gouverneurs généraux de la Macédoine. Aussi ses interventions en faveur des catholiques furent toujours couronnées de succès.

Parfaitement informée par les rapports annuels que M. Cazot envoyait à la *Propagande*, et par ceux des Délégués Apostoliques, Rome estimait notre confrère, et à différentes reprises lui confia des missions importantes et délicates. C'est lui qu'elle chargea de l'enquête canonique préparatoire à la nomination d'un archevêque bulgare à Constantinople, pour représenter et défendre, auprès du Gouvernement central turc, les intérêts des Vicariats Apostoliques de Macédoine et de Thrace. C'est son candidat qui fut choisi. En 1910, M. Planson, son ancien confrère au collège Saint-Benoît, bien renseigné de par ses fonc-

tions, lui apprenait qu'il avait été question de lui pour l'épiscopat.

La Congrégation, de son côté, se rendait parfaitement compte de la grande valeur du Supérieur de la Mission catholique bulgare. Aussi, quand, en juillet 1906, M. Fiat voulut mettre fin aux changements continuels des Supérieurs du Collège Saint-Benoît, son choix s'arrêta sur M. Cazot, et il lui envoya la patente pour cette importante et délicate charge à côté de M. Lobry. Mais les protestations et les pétitions arrivèrent à Paris en si grand nombre, que M. le Supérieur général renvoya M. Cazot aux Bulgares.

Il demeura à son poste jusqu'en juin 1914. Il eut la tristesse et le crève-cœur d'assister, à la suite des guerres balkaniques, à la ruine matérielle de cette mission. Il comprit immédiatement qu'il n'était plus possible, sous les gouvernements grec et serbe, de conserver une mission qui avait toujours revêtu un caractère nettement bulgare. Aussi s'empressa-t-il, dès le printemps 1914, de faire venir au séminaire un certain nombre de jeunes enfants, recrutés dans l'archipel grec, montrant par là, aux nouveaux maîtres du pays, toute la compréhension qu'il avait de la situation. Au dernier conseil domestique de juin 1914, la liquidation des derniers restes de la mission bulgare était décidée et immédiatement effectuée. Cette décision, imposée par les événements, lui fut très pénible. Il avait tant travaillé dans cette mission. Ajoutons aussi qu'il y avait tant souffert. Dans un de ces moments de lassitude, presque de découragement, que ressentent les volontés même les plus fortes, il avait écrit, un jour : « Je me trouve, en ce moment, en un état de découragement complet. J'essaie d'en comprendre les causes, et ce n'est pas commode. Assurément, il y a d'abord notre pauvre séminaire, et les

tristes résultats qu'il donne. Il y a surtout la situation générale de la mission. Avec notre évêque, il n'y a rien à faire. Puis, je ne suis pas l'homme qu'il faut avec lui. Je n'ai absolument aucune action sur lui. Cela tient-il à lui, ou tient-il à moi ? Je ne sais trop. Mais, dans l'impossibilité où je suis de ne rien faire pour la mission, et dans la crainte d'être un obstacle à la bonne entente avec l'évêque, auprès de qui je suis loin d'être *persona grata*, il ne me reste plus qu'à demander mon changement à la fin de l'année scolaire. Je me ronge les poings, ici, dans l'inutilité et l'ennui, et cela ne peut pas continuer de la sorte. Décidément, j'en ai assez des Bulgares, et le fardeau commence à me peser. Vous comprendrez qu'il faut que je souffre beaucoup pour que je parle de la sorte ». (Janvier 1899).

A son correspondant qui lui avait répondu en parlant le langage surnaturel approprié, il répondait, le 12 février suivant : « Merci de votre bonne lettre et de vos encouragements. Ce langage, je le comprends et je le redis même aux autres à l'occasion. J'ai toujours eu le culte de la volonté du bon Dieu, et je ne m'en départirai pas, car je suis convaincu que s'y soustraire, « ça déséquilibre une vie d'homme », comme vous le dites. »

A l'occasion, d'ailleurs, un travail apostolique lui servait de dérivatif dans ces pénibles moments. Au même correspondant, il écrivait dans une circonstance analogue : « Je viens de prêcher la retraite des jeunes filles et des dames à Salonique. Ça m'a fait du bien, car j'ai passé par une crise de découragement terrible ; et ça m'a distrait. Ça n'est pas toujours commode d'être supérieur, et surtout chez les Bulgares, et volontiers on dirait : *Transeat a me calix iste.* »

Le calice, M. Cazot le but jusqu'au moment où la Providence elle-même, par l'intermédiaire des événements politiques, l'éloigna de ses lèvres. Nommé délégué à l'Assemblée générale de 1914, M. Cazot se rendit à Paris. Le 24 août 1914, M. Villette, nouveau Supérieur général, qui avait su, dans ses fonctions précédentes, apprécier toute la valeur et le savoir-faire de M. Cazot le nomma son successeur à la Procure générale. Dans une lettre du même jour, M. Cazot annonçait la chose à M. Lobry dans les termes suivants : « J'ai été nommé aujourd'hui Procureur général. Je ne m'y attendais pas et je comptais retourner à Zeïtenlik, en attendant les événements. Mais quand le T.H. Père m'a annoncé ma nomination, mon premier cri a été : « Au moins, je ne serai pas évêque », et c'est ce qui m'a encouragé à accepter la charge qui m'est imposée. Priez pour moi afin que Dieu m'éclaire et que je ne fasse pas trop de bêtises. Du moins, je conserverai toujours le meilleur souvenir de mes longues années d'Orient. »

Un mot, maintenant, de M. Cazot, au point de vue plus intime.

De tempérament autoritaire et prompt, M. Cazot avait quelque chose de rude et de cassant dans sa manière de gouverner, ou de réprimander. Il exigeait que chacun fût à son travail et s'occupât très sérieusement de ce qu'il avait à faire, et ne gaspillât point son temps. Sachant combien la valeur personnelle et humaine du missionnaire favorise et augmente son rendement surnaturel, il excitait un chacun au travail de culture générale sous tous ses aspects. Les défauts qu'il remarquait, il les stigmatisait et, parfois fortement. Non, suivant l'expression biblique qu'il citait souvent, il ne fut jamais « un chien

muet ». D'ailleurs, il donna toujours le premier l'exemple de ce qu'il imposa aux autres. Il avait le sens profond de la responsabilité du supérieur, et il répétait souvent qu'une des grandes maladies de notre époque était la « crise d'énergie » chez les dépositaires de l'autorité.

Dans son attitude, rien de solennel ni de distant ; en récréation, au milieu de ses confrères, il était simplement le « *primus inter pares* », joyeux, malicieusement taquin, mettant de la gaieté et de l'esprit dans les réunions de la vie de famille. Aux petits congés de Noël et de Pâques, qui réunissait tous les confrères de la Mission au séminaire de Zeïtenlik, il cherchait à organiser une promenade ou une autre distraction, pour donner à tous le délassement mérité par une rude vie de labeur. Sous un climat, passant rapidement aux températures extrêmes, il fit tout ce qui était en son pouvoir pour donner à ses confrères les adoucissements raisonnables, compatibles avec l'esprit religieux et les usages de la Compagnie.

Excellent administrateur, connaissant toute la valeur de l'argent dans une maison pauvre comme la sienne, il le manie toujours avec une intelligente économie, ne l'employant qu'à bon escient. Il aimait et pratiquait la pauvreté recommandée par le Saint Fondateur. « *L'Echo de la Maison Mère* » (avril 1938 page 82) parle de sa vieille pèlerine à capuchon et de son chapeau que M. Vincent n'aurait pas trouvés indignes de son vestiaire. » Nous pourrions ajouter que, supérieur de la mission bulgare, il portait une soutane si usée et si verte qu'un des jeunes prêtres sortis du séminaire de Zeïtenlik, son ancien élève, hésitait à l'accompagner dans les visites qu'il le priait de faire avec lui aux autorités civiles.

« Sa piété n'a jamais aimé les manifestations miè-

vres, ni la surcharge des pratiques », mais elle exigeait, par contre, une fidélité scrupuleuse à tous les exercices de la vie commune. Il ne faisait pas bon de se laisser aller, pendant l'oraison, à une manière de la faire qui rappelât celle de saint Pierre, le coupable était énergiquement et rapidement rappelé à la réalité et tiré de ses rêves.

Homme de règle et de devoir, il donna à tous l'exemple. Ceux qui ont vécu avec lui et bénéficié de sa formation, lui demeurent reconnaissants de les avoir initiés à cette vie de piété bien comprise, de règle et de travail discipliné. Il accompagnait ses confrères en mission, vivant de la pauvre vie des villages, couchant sur une natte ou une pauvre pailleasse, entouré, dans l'unique pièce de la maison, de tous les membres de la famille et même des animaux. Avec le sourire, il écrivait, au deuxième jour d'une mission d'une semaine, qu'il en était à son quatrième plat de « haricots apostoliques ». A deux reprises, sa vie fut en danger ; il en plaisantait ensuite très aimablement, décrivant tous les sentiments par lesquels il était passé.

M. Cazot, quoiqu'on en ait pu penser, était un homme de cœur. Certes, il avait horreur de tout ce qui aurait pu, même de très loin, ressembler à de la mièvrerie ; mais à ceux et à celles qui lui donnaient leur confiance, M. Cazot leur accordait en retour un dévouement affectueux et inaltérable. Ceux et celles qui l'ont vu, en certaines circonstances, ému jusqu'aux larmes, ne peuvent pas douter qu'aux qualités d'intelligence et d'activité, M. Cazot n'ait ajouté celle d'un grand cœur.

(A suivre.)

Jules LEVEQUE.

Gustave MICHEL.

ITALIE

ROME

ACADEMIE PONTIFICALE DE LITURGIE

A l'occasion et en l'honneur du Second Centenaire de la Canonisation de son Patron, saint Vincent de Paul, l'*Académie Romano-Pontificale de Liturgie* avait décidé d'avoir, pour le 21 avril 1938, une *Journée Vincentienne*.

Dans la même occurrence, l'Académie a sagement voulu commémorer, mais avec une légère anticipation, deux autres anniversaires plus particuliers : le deuxième centenaire depuis son érection en Académie pontificale par Benoît XIV (décembre 1740) et le premier centenaire depuis sa reconstitution par Grégoire XVI (9 décembre 1840). Elle y joignit également le souvenir jubilaire des cinquante années des doctes *Ephémérides Liturgiques* (1897-1937).

Dès le matin du 21 avril, les prêtres se rendirent au *Léonin* pour célébrer à l'autel de saint Vincent. A dix heures, devant une nombreuse assistance, la messe pontificale fut chantée par Mgr Traglia. La *Missa choralis* de Refice fut exécutée sous la direction de Don Antonio Allegra, de l'Ecole pontificale supérieure de Musique sacrée ; heureux choix, car, fort bien exécutée, cette page musicale répond au concept liturgique de la participation du peuple à l'Office divin. De par ailleurs, sous la direction de M. Pizzoni, la partie grégorienne fut rendue avec goût par l'Ecole apostolique du *Léonin*.

Dans l'après-midi, à 16 heures 30, dans la grande salle du « Léonin » eut lieu la Séance jubilaire de l'Académie. Autour du cardinal Marchetti-Salviggiani, se réunirent en grand nombre et prêtres du clergé séculier ou régulier, et élèves de plusieurs Instituts ou Collèges ecclésiastiques.

La séance Académique, malgré son aspect inaccoutumé de 300 membres présents, se déroula dans son habituelle simplicité. Dans une rapide esquisse, M. Paladini souligna les principales phases historiques de cette Institution pontificale, depuis sa première origine ; résultante d'une décision du Concile romain de 1725 ; sa fondation par les « Pieux Ouvriers » de la Madone aux Monts ; sa prospérité au temps de Benoît XIV ; décadence et disparition par suite de la Révolution ; enfin la résurrection sous Grégoire XVI sur l'initiative de la Conférence ecclésiastique et des Prêtres de la Mission de Montecitorio.

Inaugurée le 9 décembre 1840, sous la direction du lazariste Louis Marchesi, l'Académie fut approuvée en 1854 et reçut comme président et protecteur le Cardinal Vicaire. Un lazariste, assisté d'un Conseil en est le Directeur. Depuis 1854, ses Présidents ont été successivement les cardinaux Patrizzi (1854-

1877), La Valette (1877-1884), Parocchi (1884-1900), Respighi (1900-1914), Pompili (1914-1931) et actuellement Marchetti Salvigiani.

Ses directeurs ont été les lazaristes Louis Marchesi (1825-1872), Félix Zualdi (1893), Calcedonio Mancini (1910), qui en 1887, fonda les *Ephemerides liturgicae* : bulletin officiel de l'Académie, dont cette année ramène le cinquantenaire.

L'orateur de la fête fut Mgr Ottaviani, et son discours a été inséré dans l'*Osservatore Romano* du 30 avril 1938. Soutenu par l'attention de l'Assemblée, il développa heureusement le thème : *Saint Vincent et la liturgie*. Rappelant le mot fameux et heureux de notre Père : les Cérémonies ne sont à la vérité que l'ombre, mais c'est l'ombre des plus grandes choses (*Saint Vincent, édition Coste, XI, 312*), la conférence montra saint Vincent goûtant et aimant la science et la pratique de la Liturgie ; en comprenant l'importance pour la vie privée et la vie publique, il s'en servit lui-même pour sa sanctification personnelle et l'accomplissement de grandes et nombreuses entreprises, pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. Artisan de la Réforme catholique, adversaire du jansénisme, réformateur du clergé, fondateur de séminaires, instituteur des Missions rurales, organisateur des exercices spirituels pour les Ordinandes et les ecclésiastiques, apôtre et ouvrier de la Charité, fils dévoué et fidèle de l'Eglise, Vincent *partit toujours de l'autel* dans sa longue et infatigable défense de la Religion, dans son dévouement pour clergé et peuple, pour le rayonnement de la Charité et de la Vérité. De ces faits chaleureusement exposés, l'orateur tira la conclusion pratique : prêtres (et dès lors fidèles) *partons de l'autel*, ayons l'amour et le culte des Rites sacrés.

Après de tels conseils et la bénédiction du Saint Sacrement, la *journée Vincentienne* du 21 avril 1938 augura heureusement, et en son aurore, du troisième siècle commencé de l'*Académie pontificale de Liturgie*.

TURQUIE

ISTANBUL

SACRE DE S. E. MGR JOSEPH DESCUFFI

Archevêque d'Izmir

Le 8 décembre 1937, au moment où la communauté quittait la salle d'oraison, après l'examen général, un coup de téléphone de la Délégation Apostolique apprenait à M. le Visiteur que M. Joseph Descuffi était nommé archevêque d'Izmir. L'intéressé ne connut la nouvelle que le lendemain matin. Il

acheva le premier trimestre scolaire, fit passer les examens à ses élèves de philosophie, et quitta Istanbul le 31 décembre, pour se rendre à Rome, puis à Paris. Le 9 février, notre confrère était de retour, le sacre ayant été fixé au dimanche 20 février.

A cette date, la Cathédrale Basilique Saint-Esprit avait revêtu ses belles tentures rouges ; le maître autel avait été orné par les Filles de la Charité. La cérémonie commença à 9 heures précises.

Le prélat consécrateur était S. E. Mgr Roncalli, Délégué Apostolique en Turquie et en Grèce, Vicaire Apostolique d'Istanbul. Les deux évêques assistants étaient deux prélats orientaux : S. E. Mgr Kiredjian, archevêque des Arméniens catholiques, et S.E. Mgr Varouchas, Ordinaire des catholiques de rite byzantin.

A 9 heures, on voyait se ranger, derrière la croix et les acolytes, les supérieurs des Communautés religieuses: Assomptionnistes, Capucins, Dominicains, Franciscains, Géorgiens, Jésuites, Lazaristes autrichiens et français, Salésiens, Mgr le Secrétaire de la Délégation Apostolique, Dom Mirzan, chancelier de l'archevêché d'Izmir, Mgr le Vicaire patriarcal melkite, Mgr le Vicaire patriarcal syrien, le R.P. Nicoloff, représentant la Communauté bulgare catholique orientale, Mgr Guillois, chancelier du Vicariat d'Istanbul, Mgr Collaro, Vicaire général d'Istanbul.

Ce long cortège fit son entrée dans la cathédrale entre deux haies de Collégiens de Saint Benoît, qui avaient tenu à former une garde d'honneur à leur ancien préfet de discipline et professeur de philosophie.

Aux premiers rangs de l'assistance, du côté de l'Épître, se tenaient le Consul Général d'Italie et un secrétaire interprète de l'Ambassade de France ; du côté de l'évangile, les parents du nouvel archevêque et l'Inspecteur turc des écoles étrangères.

Une chorale exercée au chant grégorien accompagna la cérémonie qui se déroula avec une émouvante majesté.

Nous n'avons pas à évoquer ici les détails de cette liturgie que les lecteurs des *Annales* connaissent bien. Disons seulement que, dans le cadre de cette vaste cathédrale, au milieu d'une foule recueillie et très visiblement impressionnée, avec la particularité de la coopération de deux prélats orientaux en leurs brillants ornements, dans l'atmosphère de piété qui rayonnait autour du prélat consécrateur, la cérémonie revêtit un caractère de particulière grandeur. Deux métropolitains grecs orthodoxes qui, dans une des tribunes, assistaient à la cérémonie, furent profondément impressionnés par le recueillement dont ils furent témoins.

Quand S. E. Mgr Roncalli eût procédé à l'intronisation du consacré, il ne put contenir son émotion, qu'il exprima dans une vibrante allocution, disant toute sa joie d'avoir pu conférer la grâce de l'épiscopat à un prêtre jadis baptisé dans cette même cathédrale.

Ensuite, le nouvel archevêque, selon l'usage, coiffé de la mitre gothique, crosse en mains, et entouré des deux prélats orientaux, parcourut lentement, pendant le chant du « *Te Deum* », la cathédrale, donnant à sa famille d'abord, puis aux fidèles agenouillés, sa première bénédiction. De retour à l'autel, il fit descendre sur l'assemblée tout entière sa première bénédiction solennelle.

Quand l'*Ad multos annos* eut été chanté, après le baiser de paix entre le consacré, le consécrateur et les deux évêques assistants, le cortège se reforma ; au chant grégorien du *Christus vincit*, il sortit de l'église, se rendit dans la cour intérieure du Pensionnat de N.-D. de Sion où une photographie du groupe fut prise, et retourna à la sacristie. Il était midi.

A 13 heures, le traditionnel banquet réunissait une soixantaine de convives dans le grand réfectoire des élèves du Collège Saint Benoît, décoré aux couleurs pontificales, françaises et italiennes. A la fin du repas qui fit honneur au goût du zélé procureur, plusieurs toasts furent portés. Tout d'abord, le R.P. Spigre, S.J., supérieur de la maison d'Istanbul, en une légère et gracieuse poésie, adressa au nouvel archevêque son « humble et affectueux hommage ».

Ce fut ensuite, toujours en vers, M. Droulez, qui, en deux petites pièces, voulut traduire les sentiments de tous les confrères envers celui qui va les quitter pour un poste plus élevé.

Puis, le Docteur de la maison, père d'un élève de philosophie, exprima toute la profonde gratitude des familles envers celui qui, pendant de si longues années, s'est dévoué dans l'œuvre de l'éducation de leurs enfants.

Dom Mirzan, chancelier d'Izmir, en un langage stylé et bien senti, dit bien haut l'allégresse du clergé et des fidèles d'Izmir d'avoir reçu un tel pasteur.

M. le Visiteur essaya, à son tour, d'exprimer les divers sentiments des Lazaristes de Saint-Benoît en la circonstance. Sentiment de légitime fierté, de voir un des leurs choisi pour une si haute charge, témoignage non équivoque de l'estime inspiré par ces humbles professeurs des collèges d'Orient ; sentiment de tristesse aussi, car c'est un membre de la Compagnie qui lui est enlevé ; sentiment de profond regret, car c'est un des plus anciens professeurs du collège qui s'en va, après y avoir passé trente et un ans dans toutes les branches de l'enseignement ; sentiment de nostalgie pour lui qui, en pleine année scolaire, est privé d'un collaborateur de dix-neuf années.

S. E. Mgr Roncalli redit une fois encore toute sa joie profonde d'avoir vu toutes choses se dérouler, dans le calme, la simplicité et la dignité, formulant aussi des vœux pour la santé et les travaux du nouvel archevêque d'Izmir.

Ce dernier, enfin, prit la parole. Il donna tout d'abord lecture du télégramme que, le jour même, il avait reçu de la

Cité Vaticane : « En cette circonstance solennelle de votre consécration épiscopale, le Saint Père implore pour vous du Ciel des grâces de choix pour que votre ministère soit actif et fécond, et vous envoie de tout cœur la bénédiction apostolique désirée. Il la fait aussi descendre volontiers sur S. E. Mgr le Délégué Apostolique, les évêques co-consécrateurs, sur vos confrères et sur toutes les personnes présentes à la sainte cérémonie. — Cardinal Pacelli. »

S'adressant ensuite, en sa langue maternelle, au Consul Général d'Italie, il le remercia d'avoir bien voulu apporter, par sa présence en cette circonstance, l'hommage de la patrie. Puis, en langue française, il remercia tout d'abord S. E. Mgr le Délégué Apostolique de toutes les délicatesses qu'il lui avait témoignées à l'occasion de son élévation à l'épiscopat, dont il avait été le principal acteur. Ses remerciements allèrent ensuite à tous les supérieurs des communautés religieuses, à ses confrères, aux professeurs laïques du Collège qui, tous, d'une manière ou d'une autre, lui avaient donné, au cours des longues années passées à Istanbul, des témoignages non équivoques de leur affectueux attachement. Il ne cacha pas sa peine de devoir se séparer d'une maison où, jusqu'à présent, s'était écoulée toute sa vie ; mais exprima l'espoir que le voisinage d'Izmir lui donnerait assez souvent la possibilité de revoir les personnes et les choses qu'il avait tant aimées.

Le dimanche suivant, 27 février, S. E. Mgr Descuffi célébra son premier pontifical dans l'antique chapelle du Collège Saint-Benoît, riche en souvenirs et plusieurs fois restaurée à la suite des fréquents incendies qui jadis ravageaient périodiquement le vieux quartier de Galata. S. E. Mgr le Délégué Apostolique voulut bien « faire assistance » à cette première messe pontificale. Les anciens élèves et les élèves actuels avaient eu à cœur de préparer une messe en musique. Après l'Evangile, M. le Visiteur, dans une brève allocution, montra à l'assistance comment la vie d'obéissance et de travail caché avait été, en réalité, une excellente préparation aux nouvelles fonctions imposées à Mgr Descuffi. Les nombreuses communions des élèves, des anciens élèves et des Enfants de Marie prouvèrent toute la ferveur des prières faites à l'intention du nouvel archevêque d'Izmir.

Le 19 mars, jour de sa fête, S. E. Mgr Joseph Descuffi chanta la messe pontificale à la cathédrale Saint-Esprit, avec assistance de S. E. Mgr le Délégué Apostolique. Le 23, dans la soirée, il s'embarquait pour sa ville archiépiscopale.

Jules LEVEQUE.

1. Armes de S. E. Mgr Descuffi : Ecu de France biparte ; à dextre : d'argent au Christ évangélisant qui est de la Congrégation de la Mission ; à senestre : d'or au lion rampant couronné et armé qui est de la famille Descuffi. Devise : *In Caritate.*

M. FRANÇOIS-XAVIER LOBRY

Visiteur de Turquie (1891-1931)

CHAPITRE VII

LE PÈLERIN DES LIEUX SAINTS

Quel est le chrétien qui ne désire une fois en sa vie visiter les lieux sanctifiés par la vie et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Aux pieux sentiments d'un tel pèlerinage, le Français joint de plus la fierté patriotique de suivre la trace et les souvenirs des Croisés. On comprend aisément que M. Lobry voyant partir chaque année de Stamboul la caravane sacrée qui se rend à la Mecque, ait senti s'aviver, dans son cœur sacerdotal et patriote, le désir d'aller à Jérusalem. La Providence devait le satisfaire amplement. Il eut trois diverses occasions d'accomplir ses dévotions aux Lieux saints. Ses notes et souvenirs ont été publiés dans un volume splendidement illustré : « *La Palestine, le Caire, Damas et le Liban, Souvenirs de Voyage* », édité en 1906 chez Desclée.

La Mission dont il fit partie à la suite de S. Em. le Cardinal Dubois et de Nosseigneurs Grente et Llobet a été d'autre part, narrée de main de maître, par Mgr Grente, dans « *Une Mission dans le Levant* » (1922). Du reste, parallèlement, nous lisons dans les « *Annales de la Congrégation de la Mission* », le journal de M. Lobry concernant le même voyage. Aussi sommes-nous bien renseignés sur ces grands pèlerinages. Il ne peut être question de les raconter à nouveau, mais d'en signaler le caractère et l'importance respectifs.

I

C'était bien un dévot pèlerinage que M. Lobry entreprenait en 1892, avec son confrère, M. Gauzente,

Supérieur de Santorin (1). « Nous avons voulu faire notre pèlerinage, écrit-il, avec la foi humble et simple du charbonnier ». Mais sans se proposer un but touristique, ni scientifique, M. Lobry était trop sérieux et trop méthodique pour ne pas préparer soigneusement son voyage. Sa foi, nourrie de la lecture de la Bible, était bien aise de s'éclairer davantage en confrontant les textes sacrés et les lieux traditionnels. Il avait lu le *Guide-Indicateur de la Terre Sainte*, par le frère Liévin de Hamme, dans l'édition de 1887, et il emportait le *Boedeker* avec le *Guide historique* publié par les Assomptionnistes. Il laisserait de côté les discussions archéologiques, « qui gâtent le charme divin que subit le pèlerin de Jérusalem ».

Son itinéraire avait été fixé d'avance dans un détail précis. Parti de Constantinople le 17 février, il devait y rentrer le 6 avril. Il rencontrerait M. Gauzente à Smyrne et ensemble ils visiteraient d'abord l'Égypte, puis aborderaient la Terre Sainte et finiraient par la Syrie, pour revenir à leur point de départ, par Smyrne et Ephèse.

Les particularités saillantes de ce voyage ont été signalées pour la plupart par M. Lobry dans le récit qu'il a publié du second pèlerinage.

À Smyrne, le Visiteur alla visiter à l'hôpital deux confrères malades : M. Achille Elluin et M. Gaspard Dumond. Le vénérable M. Elluin, âgé de 83 ans (2) était connu à Smyrne par sa science et sa charité et dans tout l'Orient par ses *manuels* et ses *paroissiens* en langue grecque. Ni le travail ni les difficultés n'avaient découragé son ardeur au service de Dieu et des pauvres. Il devait s'éteindre le 9 mars 1892.

1. Le bon M. Gauzente âgé de 66 ans était affligé de la cataracte sur un oeil. Il mourut subitement à Smyrne au cours d'un voyage, le 16 mai 1895 *La Palestine*, par M. F. X. Lobry, p. 93.

2. *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. 57, p. 322.

M. Dumond, qui n'avait que 60 ans, survécut encore 14 ans (mort le 28 août 1906 à Smyrne).

Les deux voyageurs, après une escale au Pirée, abordèrent en Egypte. A Alexandrie, au Caire, à Ismailia, ils visitèrent les autorités religieuses et les Maisons des Filles de la Charité. Ils y étaient reçus avec honneur, ils s'intéressaient aux œuvres, et M. Lobry serait bientôt l'homme le mieux renseigné de la Compagnie sur toutes les œuvres missionnaires de la double famille en Orient.

A Port-Saïd, ils firent la rencontre de Mme Tomich (dénommée *Thabit* dans le livre de la Palestine) (1). C'était une jeune veuve « fort pieuse et d'une charité inépuisable » qui désirait fort de faire le pèlerinage de Jérusalem. Les bons pères Franciscains avaient demandé avec instance à M. Lobry de l'accepter avec sa femme de chambre dans la sainte caravane. M. Lobry prétend qu'à voir la coupe de son front il avait deviné le caractère de cette dame ; cependant, il l'avait acceptée. Il s'en repentit ; mais les caprices et les excentricités de Mme Thabit égaient le récit austère du pèlerinage.

A Jaffa, Mme Thabit veut se couper les cheveux et marcher nu-pieds jusqu'à Jérusalem. Au Jourdain, elle fait galoper sa monture au risque d'un accident fâcheux. Puis, elle veut se baigner et il faut la lier avec des cordes. A la Mer Morte, elle se baigne encore dans l'eau bitumeuse et en plein soleil, malgré M. Lobry qui veut en faire autant, et elle y perd ses bagues.

Arrivés à Jaffa, le dimanche 28 février, les pèlerins ne purent aborder, tant la mer était houleuse. Le petit bateau du *Llyod* faisait des bonds fantastiques s'agi-

1. *La Palestine*, p. 107.

tant dans tous les sens, au point que personne ne pouvait, sans s'accrocher, garder l'équilibre. Il fallut aller jusqu'à Caïffa, où l'on débarqua, non sans difficultés.

De là les pèlerins visitèrent la Galilée, le Carmel et la grotte du prophète Elie, Nazareth, le Thabor, Thibériade. Ils dirent la messe aux sanctuaires vénérés, et même, imitant saint Pierre, ils organisèrent une pêche sur le lac (1). M. Gauzente voulant ramasser de petites pierres sur le rivage, perdit l'équilibre et s'allongea dans l'eau. Blessé par un siléx à l'un de ses doigts, il fut pansé par Mme Thabit qui s'était empressée de déchirer pour cela un mouchoir. Le dimanche 6 mars, ils étaient de retour au Carmel, puis à Jaffa par la plaine de Sarôn.

Le chemin de fer n'existait pas encore de Jaffa à Jérusalem. Ils prirent une voiture pour faire les 65 kilomètres de la route, avec deux étapes : Ramlek et Abou-Gauche. Le 9 mars, à 6 heures du soir, en vue de Jérusalem, ils descendirent de voiture, se mirent à genoux et baisant la terre, ils disaient comme jadis les Croisés le Psaume *Laetatus sum*... Nous sommes enfin au seuil de Jérusalem.

Ils restèrent 11 jours dans la Ville sainte, célébrant chaque jour à l'un des autels vénérés et visitant les lieux célèbres sans oublier le Jourdain et la Mer morte. Les brèves notes de ce voyage ne révèlent pas l'émotion de leur cœur au Saint-Sépulcre, au Calvaire, au Mont des Oliviers, à Bethléem. M. Lobry n'est guère plus explicite dans ses « *Souvenirs* » publiés. Dans l'impuissance d'exprimer de tels sentiments, on se tait et on adore. Une des premières visites de M. Lobry fut pour le Consul général de France, M.

1. *La Palestine*, p. 300, 115.

Ledoux. Le Consul voulut le conduire à une des Conférences publiques que donnent les Pères Dominicains de l'école Biblique ; ce fut l'occasion de rencontrer la meilleure société de Jérusalem mêlée à des prêtres et à des religieux. Les Lazaristes ne pouvaient manquer de visiter les œuvres des Filles de la Charité, dont la maison se trouvait encore étroite et incommode, dans le quartier abyssin. Mais déjà s'élevait un magnifique établissement en dehors de la ville, près de la porte de Jaffa, et l'hôpital municipal tout neuf, venait d'être confié aux Sœurs. La créatrice de ces merveilles de charité, non seulement à Jérusalem, mais à Bethléem, à Nazareth, à Caïffa, la dévouée Sœur Sion, était alors en France : M. Lobry ne la vit pas, mais Sœur Marmier lui fit les honneurs. En retour, il consentit à confesser les Sœurs et même à donner, ainsi qu'à Bethléem, une conférence pour le renouvellement des Vœux.

Le lundi 21 mars, les deux pèlerins s'embarquaient à Jaffa sur l'*Irrouady* à destination de la Syrie. Ils visitaient à Beyrouth de magnifiques œuvres fondées par la Sœur Gélas, à Antoura le beau Collège dirigé par M. Saliège. Ils admiraient l'Université des Pères Jésuites. Le Consul français, le Délégué apostolique, le Patriarche du Liban recevaient aussi leur visite. Mais ils avaient hâte d'arriver à Smyrne. Un dernier pèlerinage leur restait à la maison de la Sainte Vierge, découverte récemment dans la montagne d'Ephèse. En effet, au mois d'août 1892, les confrères de Smyrne, M. Poulin, supérieur et M. Jung en tête, suivant les indications de la grande visionnaire Catherine Emmerich, avaient exploré le pays et avaient été saisis de trouver un site, une maison, une tradition locale, le nom de *Panaghia-Capouli* coïncidant avec les descriptions données. M.

Lobry tenait à voir de ses yeux et à vérifier sur place les moindres détails. M. Gauzente et lui purent le faire à l'aise, accompagnés de M. Poulin qui leur expliquait avec feu les circonstances merveilleuses de la découverte, les témoignages de la tradition en faveur du séjour de Marie à Ephèse et l'espérance qu'on pouvait avoir de découvrir son tombeau. M. Lobry et son compagnon en furent ravis et convaincus. Les discussions passionnées qui s'élevèrent par la suite autour de ces faits et de ces thèses n'ébranlèrent pas sa foi ; il encouragea toujours M. Poulin et favorisa le pèlerinage de *Panaghia-Capouli*.

Cependant, le 30 mars (1892) la vénérée mère de M. Lobry avait rendu son âme à Dieu. Il ne l'apprit que le 6 avril, au débarqué, à Constantinople. Grande fut sa douleur filiale : elle s'atténuait par les souvenirs consolants de son pèlerinage.

II

Le second voyage eut lieu 13 ans après, sur l'initiative de M. Droitecourt. En demandant l'autorisation au T.H. P. Fiat, M. Droitecourt déclarait qu'à son âge il ne pouvait l'entreprendre sans M. Lobry. D'autre part, il y invitait M. l'abbé Louis Lobry, vice-doyen et curé de Loos-les-Lille (Nord). Ce fut donc le pèlerinage de trois amis. On pourrait y joindre M. Jules Vachette qui le fit à une année de distance et prit toutes les photographies pour illustrer le récit de M. Lobry. Ce récit prend naturellement l'abbé Louis à son départ de France, le suit à Athènes, à Constantinople, à Smyrne, à Ephèse — avant la visite des lieux Saints proprement dits. L'itinéraire du retour n'était pas absolument fixé d'avance. Il dépendait de l'état de la mer. Le pre-

mier bateau qui se présenta avec une mer calme, à Caïffa, fut un *Lloyd* pour Port-Saïd — C'est ainsi que les pèlerins visitèrent l'Égypte, puis la Syrie avec Beyrouth, Damas, Baalbek et Antoura. On a l'illusion d'être un compagnon de ce voyage tant les pages qui le racontent sont naturelles, simples, touchantes et véridiques. M. Droitecourt, toujours un peu assoiffé ou fatigué, y est l'objet de réflexions aimablement ironiques. Le point de vue historique ou archéologique y est brièvement traité sans entrer dans de stériles discussions ; l'émotion religieuse y est contenue dans de si justes bornes qu'on sait gré à l'auteur de nous faire part au moins de temps en temps, de ce qu'il a senti et éprouvé (1) « Qui n'a pas prié et médité au Calvaire, nous dit-il, ne peut concevoir ce que le cœur y ressent, et qui a prié en ce lieu sacré ne saurait plus exprimer ce qu'il a ressenti. Sans effort on est tout rempli de la pensée de Jésus-Christ crucifié. Etre là où Il a dit ses dernières paroles, où Il a expiré, produit dans l'âme une impression qui la saisit jusque dans ses profondeurs. C'est comme le silence et l'arrêt de toutes les facultés de l'esprit et du cœur en face du Dieu mort sur ce mont ; c'est une émotion mystérieuse qu'on éprouve. Ce qui s'offre à l'esprit et au cœur apparaît sous des proportions si étonnamment mélangées d'humain et de divin, le tout pour marquer l'amour d'un Dieu, que d'abord l'âme se tait comme écrasée par le spectacle qui s'offre à elle. Quand on sort de ce premier saisissement que fait éprouver le Calvaire, c'est un merci à l'Homme-Dieu pour la Rédemption, c'est une demande de pardon pour les péchés de sa vie, c'est une prière qui monte du cœur pour toutes les personnes aimées, celles que

1. *Le Palestine*, p. 217.

la mort nous a ravies et celles que nous possédons encore sur la terre. »

Mais le Visiteur des Lazaristes s'intéresse aux œuvres de la double famille de Saint Vincent de Paul, il ne manque pas de consigner ses observations dans des notes personnelles plus complètes que ce qui a été publié (1) « Nos confrères à Jérusalem ont eu la bonne fortune de trouver une maison avec jardin dans de bonnes conditions. M. Boppe consul général a aidé M. Bourzeix. M. Mott a été l'ouvrier de la première heure, tant pour le projet de notre venue à Jérusalem que pour l'acquisition de la résidence à proximité de la maison des Sœurs.

« Les Sœurs de Charité en Palestine sont vénérées à cause de leur charité à l'égard des pauvres et des misérables de toute sorte. Sœur Sion, fondatrice et première Fille de la Charité en Palestine, a vraiment fait honneur à la communauté et a été manifestement bénie de Dieu (2). La maison bâtie par Sœur Sion est vaste et belle, mais elle demeure une maison pauvre à l'usage des pauvres.

« A Bethléem, nos Sœurs ont bâti l'hôpital de la Sainte-Famille. La chapelle semble trop belle au dehors, trop riche. L'œuvre a des ressources laissées par la Sœur d'Aiguillon. Nos Sœurs font beaucoup de bien en visitant les villages, y compris Hébron.

« A Caïffa, nos Sœurs sont dans des maisons louées. Les œuvres prospèrent, étouffées dans ces immeubles étroits et mal adaptés, mais les prix vont monter à cause de l'épanouissement rapide de la ville. Caïffa fera perdre beaucoup à Beyrouth si elle ne la supplante... A Nazareth nos Sœurs ont un

1. *Registre Journal du Visiteur*, n° 11, p. 34-39.

2. Sr Sion est décédée le 31 octobre 1903. Sa vie a été écrite par le chanoine E. Legrand, 1905.

hôpital, elles ont acheté un terrain : le temps fera le reste.

« Pour que nos œuvres soient florissantes et à même de faire un bien réel, il faudrait en Syrie une école préparant pour nous des missionnaires de langue arabe (1). Antoura ne me paraît pas répondre à ce besoin.

« Au Caire les œuvres de nos Sœurs ont de l'avenir. Alexandrie et Beyrouth ont des œuvres florissantes. Les œuvres de Saint Vincent, mon voyage me l'a prouvé, ont une belle place au soleil du bon Dieu ! »

III

Le troisième voyage que fit M. Lobry en Terre Sainte était une Mission quasi officielle du Gouvernement français, où il avait l'honneur d'accompagner Son Eminence le cardinal Dubois.

La guerre venait de finir. Déjà l'Angleterre, dans le souci d'affermir son autorité morale et politique dans le Levant, y avait envoyé, en solennelle ambassade, Son Eminence le cardinal Bourne, archevêque de Westminster. Il convenait que la France, protectrice séculaire des chrétiens d'Orient, affirmât sa volonté de maintenir ses établissements et son influence, bien éprouvés du fait de la guerre. Des puissances rivales convoitaient ce magnifique patrimoine que la France catholique s'était créée au prix de longs sacrifices, mais dont l'ignorance et les préjugés anticléricaux de quelques Ministres faisaient bon marché. Nos religieux n'attendaient qu'un mot, un sourire de la France, pour relever leurs œuvres abandonnées depuis 1914 — et les populations catholiques,

1. En effet une école apostolique a été ouverte à *Furn-el-Chebab*, près Beyrouth en 1928.

loin de désespérer d'un gouvernement qui avait rompu avec le Vatican, adressaient à la France encore leurs plaintes angoissées et leurs patriotiques aspirations. La France vint à eux sous la figure la plus aimable et la plus brillante. Pour défendre et soutenir les intérêts catholiques et français en Orient, le gouvernement choisit le cardinal Dubois archevêque de Rouen. — Jeune encore, plein d'amabilité et de zèle, Son Eminence avait toutes les qualités diplomatiques nécessaires pour une telle Mission. On lui adjoignit, pour former son état-major, deux évêques, également brillants, l'un par son éloquence, Mgr Grete, évêque du Mans, et l'autre par sa valeur d'aumônier militaire, Mgr Llobet, évêque de Gap. On les encadra des deux plus solides colonnes de l'apostolat missionnaire en Orient : le R. P. Berré dominicain, depuis 35 ans, à Mossoul, et M. Lobry visiteur provincial des Lazaristes à Constantinople. A la suite, il y avait de plus le chanoine Delabar, vicaire général de Rouen et le chanoine Merquet secrétaire de l'évêque du Mans, enfin à titre de secrétaire de Mgr Llobet, un jeune diplomate M. Alain de Léché.

C'est à M. Lobry qu'incomba les préparatifs du voyage et ce ne fut pas une petite besogne. Que de dépêches, de lettres, d'appels téléphoniques, de démarches au Ministère des Affaires Etrangères, de visites diverses. Il fallait préciser les conditions du voyage, l'itinéraire à parcourir. Heureusement M. Lobry fut aidé par le toujours dévoué M. Ernest Hertault de la Procure générale.

Le programme paraissait si chargé que M. Lobry doutait qu'il pût se réaliser en 3 mois et demi. Le Cardinal et sa suite devaient se rendre en Palestine, puis en Egypte, de là en Syrie, remonter à Constan-

tinople, aller en Roumanie — à Sofia, à Athènes — en Serbie — Belgrade, Zagreb, Ljubljana, pour finir par Rome. Le Pape consulté, sur avis du Ministre lui-même, avait tout approuvé et béni.

Nous partions, écrit le Cardinal Dubois, au nom de l'Eglise, et au nom de la France.

A Toulon, le 14 décembre 1919, l'amiral Sagot Du Vauroux reçoit Son Eminence et sa suite, et dès lors les autorités maritimes et consulaires ont des ordres pour la réception officielle et la protection de la Mission. Entourés d'honneurs et de soins, les grands voyageurs sont soumis pourtant aux caprices des flots, aux difficultés des routes, aux intempéries de l'hiver, aux fatigues des longues attentes et des habitudes contrariées. Plusieurs, et surtout Mgr Elobet, en souffriront. Le *Duguay-Trouin* les emporte avec l'espoir d'être pour Noël à Bethléem. En effet, le 21 décembre, ils abordent à Caïffa annoncés par une salve de quinze coups de canon, reçus par l'amiral Mornet au nom du général Gouraud, et par le colonel Stanten aux ordres du général Allenby. Car la Syrie est alors divisée en deux zones ; celle du Sud, la Palestine, est occupée par les Anglais. La population ayant à sa tête Mgr Haggear archevêque melkite de Galilée, acclamait le Cardinal ; on n'osait crier : Vive la France, et la musique ne jouait pas la Marseillaise. Mais précisément la Mission venait réveiller les profondes sympathies et les espoirs fondés sur la fidélité de la France. Le lendemain 22 décembre, ce fut l'entrée solennelle du Cardinal à Jérusalem : les couleurs françaises s'y associaient aux autorités parmi les démonstrations les plus touchantes d'un attachement sincère. Durant trois semaines, de son quartier général, qui était le Patriar-

cat latin, la Mission rayonna : elle visita les établissements religieux, célébra de beaux offices dans les Basiliques, reçut des visites, des rapports, des demandes et des revendications. Il eût fallu des volumes pour rendre compte de tant de beaux gestes ! Le 2 janvier, le Cardinal bénissait la première pierre de la basilique du *Sacré-Cœur* — sur un terrain appartenant à la France. — Due à l'initiative de Mgr Germain, archevêque de Toulouse, elle serait confiée aux Carmélites du *Pater* et aux Pères blancs de *Sainte-Anne*. Mgr Grente fut l'orateur du jour. M. Lobry assistant le Cardinal songeait aux humbles *Filles du Sacré-Cœur* qu'il représentait si à propos.

Dans une Conférence faite à la Société normande de Géographie (1) Son Eminence donnait cette statistique globale : « La France est la première en Palestine en vertu de son droit de protection catholique. Sa primauté s'affirme surtout par ses œuvres. Voici le bilan de sa charité : 51 établissements d'assistance ainsi répartis : 34 dispensaires où 400.000 malades sont soignés chaque année ; 7 hôpitaux et 1 hospice toujours remplis ; 9 orphelinats avec 500 enfants ; puis 107 écoles, dont 43 sont dirigées par des missionnaires et des religieuses venus de France, et 64 sont des écoles indigènes soutenues par la France ; elles comptent 35.000 élèves.

M. Lobry était fier de montrer les œuvres des Filles de la Charité prospérant sous la direction de Sœur Récamier. Les drapeaux et chants de France enchantèrent son cœur de Français. L'éloquence de Mgr Grente célébrait dans la basilique de Saint-Etienne la gloire de Jérusalem et les émotions religieuses et nationales des pèlerins, fils des Croisés. Le Visiteur des Lazaristes reconfortait nos bonnes

1. *Une Mission en Orient*, par le cardinal Dubois, 1920.

Sœurs en leur donnant au passage à Jérusalem, à Bethléem, plus tard à Nazareth des conférences plus simples suivant l'esprit de saint Vincent. Il note (1) « les œuvres de nos Sœurs à Bethléem : hôpital, 60 lits, moyenne annuelle 900 malades dont 260 catholiques ; au dispensaire : 28.000 assistés par an. » A Caïffa M. Lobry visite le Carmel. La Mère prieure le présente à la Communauté réunie, car toutes les carmélites sont françaises sauf une, la sœur de M. Badetti, envoyée par M. Lobry à ce Carmel. On rappelle les services qu'il a rendus dans le passé et il fait le récit du voyage de la Mission.

Le Cardinal visite Caïffa et Nazareth ; tout est triomphal dans ces réceptions. Partout les populations, soit d'un élan spontané, soit par l'organe des Comités, lui confiaient leurs vœux ou leurs revendications formelles ainsi résumées : « Que la Syrie soit une et indépendante. Que la Palestine n'en soit détachée d'aucune façon. Que l'immigration juive y soit interdite et qu'il ne soit pas créé un Foyer national juif. »

A son retour le Cardinal disait : « Mandataire de la France, nous avons promis de nous faire l'écho de ces légitimes aspirations. »

De Caïffa, la Mission partit pour l'Egypte à bord du cuirassé le *Jurien de la Gravière*. Un de ses membres manquait : Mgr Llobet, retenu à Jérusalem par la maladie, ne pourrait rejoindre qu'à Beyrouth. « Nous ne soupçonnions pas, écrit le Cardinal enthousiaste, à quel degré et avec quel zèle la France catholique est présente en Egypte : Port-Saïd, Ismaïlia, Zagazig, Héliopolis, Zeitoun, Ramleh et surtout le Caire et Alexandrie nous ont révélé

1. Voir *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. 85, p. 258, 293.

des merveilles. On accueillit la Mission française par des manifestations sympathiques, trop sympathiques parfois. On sentait du remous dans les foules et des frémissements dans les âmes ; la prudence conseillait de ne pas en provoquer davantage. » Le vœu unanime que recueillit la Mission était celui-ci : « Envoyez-nous de France des collaborateurs. La moisson est opulente, mais les ouvriers manquent pour recueillir les gerbes. »

La Syrie et le Liban les attendaient : le Cardinal et sa suite arrivent en rade de Beyrouth le 1^{er} février 1920. Ce que les populations ont souffert, le Délégué apostolique Mgr Giannini, le leur dit ; les grecs catholiques le leur répètent. Des politiques semeurs de zizanie ont « voulu que Syriens et Français se rendent odieux les uns aux autres. » Le grand nom de Gouraud, ses états de service, la foi chrétienne de ce Bayard moderne, n'ont pas suffi à rassurer les Libanais. Il ne faut rien moins que la dignité du cardinal et des évêques et leurs bonnes paroles pour agir avec efficacité sur ces âmes religieuses. Dans un magnifique discours prononcé à la cathédrale latine de Beyrouth, Mgr Grente rappelle les liens qui unissent dès longtemps la Syrie et le Liban avec l'Eglise et la France : les souvenirs qu'il remue, l'émotion qu'il suscite, contribuent à resserrer ces liens pour la gloire de Dieu et l'utilité des âmes, pour l'honneur et la prospérité des deux pays.

La merveilleuse figure des œuvres françaises sur cette terre d'épopée ne peut qu'exciter l'admiration et la reconnaissance. Vingt congrégations y distribuent l'enseignement primaire à 25.000 élèves. Les Collèges des Jésuites à Beyrouth, des Lazaristes à Antoura, des Frères des Ecoles chrétiennes à Bey-

routh et à Tripoli, l'Université Saint-Joseph surtout sont des centres d'influence française incomparables, des foyers de science rayonnante au loin. Si la France savante occupe une place de choix dans ce pays, la France charitable y est à l'œuvre généreusement. Elle secourt, note M. Lobry, au moins dix mille enfants que les malheurs du Liban ont laissés orphelins. Il est heureux et fier de montrer au Cardinal les 300 orphelins de *Saint-Charles*, les 290 orphelins de *Saint-Joseph* dans leurs ateliers et avec leur fanfare, les 350 élèves de la *Quarantaine*, etc... et de recevoir Son Eminence chez les Missionnaires animateurs et conservateurs de tout ce zèle.

La Mission continue son voyage, malgré la neige que, de mémoire d'homme, on n'avait vue à Beyrouth, malgré la tempête qui sévit en mer. Elle visite Smyrne et Athènes, simples escales. Enfin, Constantinople ! Le *Jurien de la Gravière* y entre, salué de 19 coups de canon. L'amiral de Bon, les généraux Claudel et Cat escortés d'officiers, accueillent le Cardinal qui passe en revue les soldats et marins en armes et se rend à l'ambassade de France. Rien n'est omis de ce qui peut donner à la Mission son relief et son efficacité. Huit jours bien remplis ne suffiront pas à cet abondant et fécond travail : toute énumération en serait fastidieuse. Même le lycée turco-français de Galata Séraï eut l'honneur de la visite du Cardinal. A l'Union Française il y eut un discours excellent de M. Steeg, député de la Nation.

A Constantinople M. Lobry était sur son terrain. Il présentait à Son Eminence et aux Evêques les belles œuvres des Filles de la Charité. « A *Saint-Benoît*, c'est lui-même qui l'a écrit, la réception au collège fut belle entre toutes, quoique marquée d'un

grand cachet de simplicité. Un élève a lu un beau discours en français ; il fut suivi de deux autres en grec et en turc. Le Cardinal parla dans les termes les meilleurs et charma tous les élèves. L'harmonie de la *Prouence* se trouvait dans notre salle des fêtes magnifiquement pavoisée. La tenue des élèves fut impeccable. Mgr Grente, qui est un éducateur et un lettré, me fit un compliment sur notre séance de réception et sur les élèves, classant l'ensemble parmi ce que nous avons vu de plus beau dans notre voyage. » M. Lobry jouissait de toute la gloire dont le paraît son collège dirigé alors par M. Jules Leveque.

Le dimanche 29 février, il y eut une cérémonie à la Cathédrale du *Saint-Esprit*. Harangué par le Vicaire général, Mgr Césarano, le Cardinal répondit par une courte et chaleureuse allocution qui alla au cœur de tous. Du haut de la chaire Mgr Grente rappela les souvenirs chrétiens de Constantinople, les Conciles, les grands Docteurs, etc. « Il m'est agréable, disait-il, de ranimer ces voix d'Eglise, en présence d'un Cardinal dont les attentions apostoliques et les délicatesses de charité n'ont pas subi, durant ces trois mois de fatigues journalières, le moindre fléchissement, et d'un évêque français qui édifia ses compagnons d'épreuve par son courage et son dévouement surnaturels ; en présence de vénérables archevêques et évêques orientaux que la persécution vit souffrir avec tant de foi et de patriotisme, et de prêtres et de religieux parmi lesquels (à l'adresse de M. Lobry) on me permettra de discerner celui qui a mérité pendant 34 années de services qu'un juge autorisé l'appelât mercredi : « Un emblème de l'Eglise et de la France. »

Le départ du Cardinal le mercredi 3 mars fut impressionnant. Les troupes de terre et de mer rangées

sur le quai de la gare — les autorités : M. Defrance, haut commissaire, l'amiral de Bon, les généraux — les Supérieurs des Communautés, les principaux de la Colonie y assistaient. Quand le train s'ébranla, aux accents de la Marseillaise, retentit « une ovation, dit M. Lobry, dont je n'ai pas encore été témoin. »

Le train spécial emmène la Mission dans les pays balkaniques. Le Gouvernement français avait pensé que le Cardinal et ses collaborateurs apportant le sourire de la France à la Bulgarie, à la Roumanie, aux Yougoslaves pacifieraient les esprits et resserreraient les amitiés. Il y a en Bulgarie des foyers d'influence française et un élève des Assomptionnistes dit à Son Eminence : (1) « Nous vous prions d'emporter pour la France dans les plis de votre pourpre, avec notre pensée, beaucoup de notre cœur. »

A Bucarest, « le Paris de l'Orient » le Cardinal est l'hôte du roi, les autres membres de la Mission sont à la Légation de France où M. Henri Cambon, digne fils de M. Paul Cambon, est chargé d'affaires. L'atmosphère qu'on respire est française ; on y désire nos Congrégations religieuses.

A Belgrade, où M. de Fontenay représente si dignement la France, à Zagreb, à Ljubljana la Mission recueille des témoignages de grande sympathie et invita les Yougoslaves à venir en douce France pour la mieux connaître.

M. Lobry n'avait pas manqué de voir à Bucarest Mgr Netzhhammer, peu en faveur à la cour à cause de ses tendances autrichiennes et souffrant d'une maladie assez opportune. Il plaidait les circonstances atténuantes pour ce prélat bénédictin, favorable aux Lazaristes et aux Sœurs de Charité. A Belgrade, le

1. *Une Mission dans le Levant*, p. 309.

Visiteur saisit l'occasion d'entretenir M. Spalajkowitch, ministre des affaires étrangères de nos œuvres de Monastir et des catholiques de Ghergueli. M. Lobry eut sa part des faveurs distribuées à la Mission en ces pays amis : il fut nommé *commandeur de l'ordre royal de Saint-Sava* par le prince régent de Serbie, *officier de l'Ordre de Georges I de Grèce*.

La Mission du Cardinal français devait avoir son épilogue à Rome. Le Pape, souvent acclamé avec la France au cours de ce triomphal voyage, s'y intéressait vivement. Il vit en particulier le Cardinal et les évêques et le dimanche 21 mars à 11 heures il reçut la Mission dans une audience collective. Il constata aimablement qu'elle était bien composée. « Nous vous avons suivis, dit-il, à Jérusalem, à Bethléem, à Nazareth où Nous n'aurons pas la consolation d'aller en pèlerinage, et Nous vous remercions des prières que vous avez faites pour Nous dans les sanctuaires chrétiens. »

Quoique fatigué par un gros rhume, M. Lobry visite le Cardinal Marini, secrétaire de la Congrégation orientale, et Mgr Sardi, assesseur à la Consistoriale : il les entretient de la question de l'Union des Eglises qui tient tant au cœur du Saint-Père. Tous deux l'engagent à écrire un rapport. En effet, un des fruits de la Mission sera d'avoir tourné les esprits et les cœurs de nos frères séparés vers l'Eglise romaine, puissante et maternelle. La France leur a paru la plus grande force de sympathie qui soit au monde pour servir la cause de l'Union — *Sint unum* !

C'est à Paris seulement que s'achevait la Mission, après la visite officielle au Ministre des Affaires Etrangères qui était M. Millerand, et au Président de

la République, M. Deschanel. Une visite au Ministre de la Marine aussi s'imposait pour le remercier des bienveillants services que les amiraux, officiers et marins avaient rendus à la Mission.

Une fois les membres de la Mission séparés, M. Lobry remet au Quai d'Orsay le rapport général du cardinal Dubois et d'autres documents ; il commente les résultats obtenus et ceux qu'on espère, comme la reprise normale des relations avec le Vatican. Le Cardinal Dubois a bien mérité la *Légion d'honneur* qui lui sera conférée par le Président de la République pour avoir, dit le Décret, « rendu les plus grands services aux intérêts français notamment au cours de son récent voyage en Orient et dans les Pays Balkaniques. »

M. Lobry revint à Constantinople sur le *Bien-Hoa* où gracieusement on lui avait réservé une place. Depuis plus de huit mois, en comptant les préparatifs, le digne Visiteur était en voyage (1) : on était au 3 mai 1921.

Le Gouvernement lui fit remettre dix mille francs et, quelques années après, en coïncidence avec son jubilé sacerdotal, la cravate de *Commandeur de la Légion d'honneur*.

Arthur DROULEZ.

(1) M. Lobry fut un grand voyageur. Ses fonctions de Visiteur dans une immense Province comprenant 4 ou 5 pays d'Europe et d'Asie, l'obligeaient à de fréquents déplacements. « Mais, rassurez-vous, écrivait-il (1) à sa famille, de voyage sur mer m'est un repos. Je dors même mieux que sur terre. » Au reste, il savait organiser ses expéditions, et tout étant prévu, les réaliser avec la moindre fatigue possible. Curieux d'histoire chrétienne et de sciences naturelles, il profitait de toutes les occasions pour se documenter et asseoir son jugement. On put à peine énumérer les lieux célèbres qu'il a visités en touriste, en savant ou en pèlerin.

De Smyrne, il parcourut les ruines des antiques églises

1. Lettre à sa mère du 24 janvier 1921.

d'Asie : Hiérapolis, Laodicée, Colossos, sur lesquelles il a laissé des notes et des croquis dessinés de sa main ; Tralles, Sardes, Millet, Priène.

En Grèce, il connaissait à fond les musées d'Athènes, il visita Corinthe, Mycènes, Argos, Olympie, Delphes, puis les îles de l'Archipel et surtout Santorin et son volcan.

Les antiquités d'Egypte et le musée de Boulac ont été décrites dans son livre « *La Palestine* ».

En Suisse, il se rendit à Notre-Dame des Ermites, à Einsiedlen.

En Italie, il assista, en 1902, à Naples, à la liquéfaction du sang de saint Janvier. Dans ses nombreux voyages à Rome, il connut Saint-Pierre « depuis la crypte jusqu'à la boule qui surmonte la coupole et le Vatican, y compris les jardins, l'atelier des mosaïques, etc... » (1).

Autour de Rome il vit Frascati, Grotta-Ferrata, Marino où sa sœur Zoé fonda une maison des Petites Soeurs des Pauvres, Némi et son lac, Tivoli, etc... Il fit les pèlerinages de Lorette, d'Assise, de Florence (Sainte Madeleine de Pazzi), de Padoue, de Venise.

Le transfert des cendres du prince Rakoczi en Hongrie lui procura l'occasion de voir Orsova, Budapest, Kassa et Kismark.

BHANNES

ELIE ASMAR : L'AUMONIER DES TUBERCULEUX

Monsieur Asmar qui vient de s'éteindre, le 7 septembre 1937, au sanatorium de Bhannès où il fut aumônier durant plus de 15 ans, était né à Jezzine, dans un beau coin de la Montagne du Liban, cette chère Montagne si souvent chantée et glorifiée dans la Sainte Ecriture.

Ses parents appartenaient à cette race pieuse, forte et chevaleresque de Maronites, si attachée par ses traditions à l'Eglise et à la France. Comme ceux de Saint Vincent, ils étaient pauvres. Du reste, très jeune, l'enfant perdit son père, et sa mère s'étant remariée, sa situation devint très délicate et pénible. Dans les derniers mois de sa vie, il fit un jour cette confidence à M. Nakad, un de ses anciens condisciples : « Je crois bien, mon cher ami, que les privations subies dans mon enfance sont la cause de ma maladie actuelle, car, lorsque j'étais petit, plusieurs fois, j'ai eu faim. »

Heureusement, des âmes charitables s'occupèrent de lui, et, en 1903, il fut placé à l'Orphelinat Saint-Joseph de Beyrouth, où il se fit bien vite remarquer par sa piété et son amour du travail. L'atelier de couture s'honore de l'avoir eu comme apprenti.

Dès que fut ouverte par M. Bourzeix en 1906, l'Ecole Apostolique de Jérusalem, le jeune Asmar fut choisi pour être un des quatre premiers élèves.

Ce fut dans cette pépinière de Missionnaires que ses belles qualités purent se développer. Le bon M. Bourzeix, étonné de son intelligence et de sa vertu, le regardait avec respect et lui donnait toute sa confiance. Ses condisciples avaient pour lui de la vénération et de l'admiration pour ses succès : il était presque toujours le premier dans toutes les compositions. Cependant, raconte M. Nakad, rarement j'ai surpris M. Asmar se vanter de ses succès, tellement sa vive piété lui faisait surmonter les petites manifestations de la vanité ou de la suffisance.

Il fut également un excellent condisciple : il jouait avec ardeur en récréation et se prêtait volontiers à tous les jeux proposés par ses camarades, auxquels il savait mêler de bonnes taquineries spirituelles et savoureuses qui tout en exerçant la patience de certains, mettaient de l'entrain et de la gaieté dans les jeux.

Il passa ainsi cinq bonnes années à l'Ecole Apostolique, paraissant jouir d'une solide santé, au point que le Préfet, M. Emile Picot, l'appelait le « bon gros », cependant il se plaignait souvent de maux de tête. A la fin de ses études, il fut donc envoyé au Séminaire Interne, à Paris, en septembre 1911, avec trois condisciples. Ce fut le premier envoi de l'Ecole de Jérusalem au Séminaire.

A Paris, tout comme à Jérusalem, M. Elie Asmar se fit très vite remarquer par sa régularité, sa piété, sa modestie, et s'attira de suite l'estime du Directeur. Il fut nommé tour à tour, Soins de Santé, de Pauvreté, et de Séminaire, ce qui ne lui servit qu'à devenir encore plus serviable et plus humble. Ses répétitions d'oraison, pleines de substance, d'onction et de profonde piété, furent remarquées par ses condisciples et les Confrères. Il se reprochait pourtant de manquer à la règle de l'uniformité, mais c'était toujours par des distractions dont quelques unes sont restées légendaires : Un jour, M. Nakad qui attendait son tour de confession dans l'antichambre du Directeur, voit M. Asmar entrebâiller la porte et tenant pieusement sa barrette fixée par ses deux pouces croisés; suivant l'usage, regarder de tout côté comme un homme préoccupé. M. le Directeur s'en étant aperçu, lui dit doucement : « Qu'avez-vous donc, mon cher frère ? » — Et M. Asmar de répondre, d'un air tout angoissé : « Mais, Monsieur le Directeur, je cherche notre barrette »

Un autre jour que les séminaristes descendaient à la Bénédiction du Saint-Sacrement, portant comme d'habitude leur surplis sur le bras, et à la main leur livre de chant, on voit M. Asmar portant sur son bras en guise de surplis sa douillette et en guise de livre de chant son gros dictionnaire !...

Aux Etudes, M. Asmar continua à faire l'admiration de tous par ses qualités intellectuelles et morales. Ce fut pendant sa première année de théologie qu'il ressentit à Dax les pre-

mières manifestations de sa terrible maladie. La guerre étant survenue, on ne pouvait songer à l'envoyer dans un climat plus favorable. Il continua cependant avec courage ses études de théologie, de Droit-Canon et d'Ecriture-Sainte, d'où il sortit le premier aux examens. En récréation, il s'efforçait toujours à s'oublier pour semer un peu de gaieté autour de lui, mais, malgré tous ses efforts, sa mélancolie commençait à percer.

Il fut enfin ordonné le 14 juin 1919, et avec ses trois disciples Libanais il retournait dans son pays. On l'envoya tout d'abord à la Maison de Broumana pour se reposer au moins pendant une année. Se voyant livré à l'inaction, lui qui avait rêvé une vie active dans le ministère des âmes, il passa dès lors par une crise de découragement très pénible. Mais Dieu le préparait par le sacrifice, et lui réservait un magnifique champ d'activité, malgré sa maladie.

En effet, après un séjour de 2 ans à l'hôpital français de Bethléem, où Sœur Mayaud le soigna comme une maman, il revin au Liban pour être placé définitivement au sanatorium de Bhannès en 1922.

On croyait que ce ne serait pas pour longtemps, M. Richin lui avait dit, se faisant l'écho des médecins : « Mon ami, il ne faut pas vous faire illusion, préparez-vous, car vous n'avez que quelques mois à vivre. » Mais une radiographie, faite à ce moment, révéla que le cas n'était pas désespéré. Et le climat et les bons soins de Bhannès aidant, il y vécut encore 14 ans.

Avec les forces qui revenaient, M. Asmar reprit cette bonne gaieté, mêlée d'une pointe de malice toujours spirituelle qui lui était familière.

C'est alors qu'il commença une nouvelle vie toute apostolique. Dans le cadre restreint du sanatorium (300 malades, sans compter les infirmiers, les employés ni les Sœurs), il fit un bien immense. Atteint lui-même de tuberculose, toujours souffrant, physiquement par l'étreinte de la maladie, et moralement par l'isolement dans lequel il vivait, il comprenait mieux que d'autres la souffrance. Celle-ci devint pour lui le principe de la fécondité de son apostolat.

Sa délicate charité lui suggérait les paroles de paix et de réconfort dont ces malades ont tant besoin. Son exemple de courage et d'abnégation totale de lui-même, faisait mieux apprécier la religion catholique et mieux aimer aussi le Créateur.

Comprenant son devoir d'aumônier, vrai pasteur selon le cœur de Dieu, on peut dire qu'il donna sa vie pour ceux qu'il aimait ; chaque matin, par la pluie, la neige, la tempête ou les lourdes chaleurs de l'été, il portait la Communion, dans les différents pavillons, assez éloignés les uns des autres, et quand on lui disait que sa fatigue pouvait bien le dispenser de ce surcroît, il répondait : « Il ne faut pas priver les malades de cette consolation ; quant à moi, je puis me reposer tout le reste de la matinée... » Dieu aura

compté ses pas et ses démarches... et nombreuses sont les âmes qu'il a ramenées à la lumière de la vraie Foi, et qui seront venues au-devant de lui, le jour de son entrée au Ciel.

Son rêve d'apostolat se réalisa surtout après la construction du grand bâtiment des hommes, et dès lors, il se révéla Apôtre dans toute la force du terme.

L'installation d'un studio d'émission radio-électrique lui permit encore d'augmenter ses moyens d'apostolat, car alors, il pouvait, grâce au micro, prêcher sans fatigue et se faire entendre d'un plus grand nombre de malades.

Plus que d'autres, il a vu venir la mort, suivant chez les autres comme chez lui toutes les phases de la maladie. Depuis longtemps, il ne se faisait plus illusion sur son mal, mais, il a su rendre sa vie de malade merveilleusement féconde par une adhésion complète de sa volonté à celle du Divin Maître.

Les derniers temps, cloué au lit pendant 8 longs mois, il supporta avec une patience admirable les terribles accès de fièvre qui chaque jour le mettaient 2 ou 3 fois complètement en nage. Pas une plainte pourtant ne sortait de sa bouche. Vers les derniers jours, à quelques-uns qui étaient venus le visiter, il trouvait encore la force de plaisanter : « Je suis trop coriace, disait-il, la Mort ne veut pas de moi... »

Il est parti, comme il avait vécu, sans bruit, dans l'humilité et l'amour de son Dieu, il s'éteignit sans agonie, à midi, en récitant l'Angelus. Il laisse un très grande vide... mais l'exemple de ses vertus demeure... Saint Vincent a dû être fier de son fils et le recevoir là-haut, les bras ouverts.

Alexis GEMRE

KASHING

LE SÉMINAIRE SAINT-VINCENT ET LA GUERRE SINO-JAPONAISE DE 1937-1938 (septembre 1937-avril 1938)

En commençant cette petite relation, je prie le bon Dieu du fond du cœur de faire servir à sa plus grande gloire les tristes événements de ces derniers temps. Puissent nos prières, nos alarmes, nos souffrances hâter le règne de Dieu dans cette chère Chine, où, durant cette affreuse guerre, les enfants de saint Vincent; leurs chrétiens et leurs œuvres ont tant souffert ! Que de fois nous avons levé et levons les yeux vers le ciel, en répétant les paroles du Divin Maître : « Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! » Puisse la Chine se tourner enfin vers Jésus, le seul en qui nous puissions trouver le salut.

Mon but n'est pas d'faire le résumé des opérations mili-

taires : tous les journaux étaient remplis des communiqués, tant des belligérants que des neutres, et, pendant longtemps, dans la lointaine Europe, on était renseigné au jour le jour, tandis que nous ignorions ce qui se passait aux environs, nous étions comme dans un désert où aucune nouvelle ne pénétrait ; je désire uniquement faire part de ce qui regarde le Séminaire Saint-Vincent, en y ajoutant quelques détails sur les œuvres catholiques de la ville.

Au mois de juin 1937, le Gouvernement Central, malgré l'opposition de quelques chefs militaires influents, nous avait gracieusement autorisés à passer nos vacances à Chapu, dans notre maison de campagne, située dans la zone militaire fortifiée ; cette autorisation comblait les vœux de tous, car les chaleurs sont très pénibles à Kashing, tandis que Chapu se trouve au bord de la mer et notre maison se dresse sur une colline. Nos chers Frères Etudiants et Séminaristes y jouissaient de la délicieuse brise et des bains de mer, quand les journaux annoncèrent des hostilités dans le Nord de la Chine. Les feuilles publiques laissaient espérer que le conflit ne s'étendrait pas et se réglerait sur place, mais, nous comprenions que la situation était grave, et qu'il était difficile, pour ne pas dire impossible, de céder aux exigences du Japon. Nos jeunes gens comprirent que leur devoir était de prier, de faire des sacrifices, de communier pour leur Patrie, et, de tout cœur, nous nous joignîmes à eux, car pour Dieu et pour le salut de la Chine, nous avons tout quitté, aussi désirons-nous grandement une paix honorable et juste. Comme il était à craindre, les hostilités commencèrent bientôt à Shanghai.

Malgré quelques préparatifs militaires, rien ne troublait notre séjour au bord de la mer ; néanmoins, les bateaux et les autobus étant réquisitionnés, nous jugeâmes prudents, malgré la chaleur, de rentrer à Kashing, où, cependant, les avions ennemis avaient déjà jeté des bombes, et où les alertes étaient fréquentes. Dans les premiers temps, nous ne faisons guère attention à ces avions qui nous survolaient et nous ne pensions pas qu'ils pussent être dangereux pour nous. Véritable ennui, pour nous, au moment des alertes, il était défendu d'allumer la moindre lumière ; la police veillait et faisait éteindre même la lampe du sanctuaire, de sorte que nous fûmes dans l'obligation de déranger quelque peu notre règlement. Nous nous ingéniâmes pour conserver une faible lumière dans quelques salles ; ainsi, il nous arriva de souper avec trois bougies, dont une pour le lecteur ; et cependant, nous avions comme hôte Son Excellence Monseigneur Faveau.

Le 18 septembre 1937, au soir, nous commençâmes notre retraite annuelle à l'accoutumée. Le premier jour fut signalé par un violent bombardement de la gare ; c'était le premier que nous entendions aussi près de notre maison ; il causa un moment d'émotion, mais ne déranger en rien notre règlement et ne nuisit nullement à la ferveur de la retraite. L'année scolaire s'ouvrit avec entrain, chacun se promettant de profiter de ce temps si précieux. Octobre nous apporta les consolants exer-

cices du mois du saint Rosaire, nous nous adressâmes avec grande confiance à la Reine du Saint Rosaire, qui est aussi la Reine de la Paix, afin d'obtenir par son intercession le bien si convoité de la paix. La guerre devenait plus cruelle et les bombardements augmentaient en nombre ainsi qu'en intensité; la présence des avions suscitait de l'anxiété depuis qu'un bombardement avait cassé des vitres chez nous et qu'il était avéré que les aviateurs tiraient parfois sur les piétons.

Rien ne fut changé pour la date des Ordinations qui eurent lieu les 17 et 18 octobre ; seulement, à la place de Monseigneur Deymier, ce fut Monseigneur Faveau qui conféra les divers Ordres. Les voyages, en effet, devenaient dangereux ; presque journellement, gares, voies de chemin de fer et trains étaient bombardés. C'est pourquoi j'avais proposé à Son Excellence soit de retarder les Ordinations, soit d'autoriser Monseigneur Faveau à le remplacer ; c'est à cette dernière solution que notre bien-aimé Vicaire Apostolique s'arrêta. La Retraite des Ordinandés fut quelque peu troublée par l'éclatement des bombes. A partir du 31 octobre, nous nous voyons dans la nécessité de supprimer Messes chantées et Vêpres ; les alertes se multiplient : un jour, il y en eut 25 ; dans la suite, elles devinrent même continuelles et surexcitèrent les nerfs. Nous eûmes néanmoins notre journée d'Adoration, en la fête du Christ-Roi ; les prières montèrent, nombreuses, vers le Prince de la Paix et, de tout cœur, nous chantâmes le motet : « *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat !* » Oh ! oui, qu'il règne en Chine et dans l'univers entier !

Désormais, nous devons interrompre les classes pendant le survol hostile des avions. Plusieurs n'osent plus rester dans leur chambre lors de la présence des avions, ils descendent au rez-de-chaussée, près de la cave ou même s'y réfugient. Cette cave malheureusement est loin d'être à l'épreuve des bombes : elle est peu profonde et en partie seulement sous terre, à cause du niveau de l'eau qui est à fleur du sol. Notre confiance en Dieu reste entière ; nous savons que ceux que Dieu garde sont bien gardés. Jusqu'ici, la ville de Kashing n'a pas été bombardée et, les quelques maisons particulières atteintes, près de la gare, peuvent l'avoir été par accident ; quant à nous, nous sommes loin de la gare, notre Maison est isolée et son bombardement est inutile au point de vue militaire. Néanmoins, nous ne sommes guère rassurés, et cela non sans cause.

La fête du Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre (7 novembre) fut une journée de pluie, journée de calme : calme qui précède la tempête. Le 8 novembre, le soleil se leva, radieux ; en tout autre temps, nous nous serions réjouis et nous aurions remercié Dieu de cette belle journée d'Automne, en ce véritable été de la Saint-Martin, mais actuellement, nous savons que les sinistres avions ne tarderont pas à semer l'épouvante et, peut-être, la mort. Le soleil était à peine levé, et déjà la sirène nous annonçait lugubrement leur approche. De ma chambre, je les voyais passer lentement, au-dessus de la ville,

semant, sur leur passage, de grosses bombes qui éclataient avec un bruit sinistre ; je priais Dieu pour les pauvres victimes et il me semblait que, vu la direction prise, ils devaient passer au-dessus des œuvres catholiques de la ville. Mon pronostic n'était que trop vrai : à midi, je recevais de Monsieur Radogna le mot suivant : « Je viens vous annoncer que deux ou trois grosses bombes sont tombées chez les Sœurs. La cuisine des Sœurs et la cuisine des hommes ont été atteintes en plein, mais tous les locaux environnants gisent fracassés. C'est clair et manifeste : la volonté de Dieu nous dit que les Sœurs ne restent plus à cette place. Nous sommes d'avis de les faire partir vers Hangchow avec le plus de personnes possible. Le mieux serait d'utiliser les barques des gens de Ousié, si elles sont là, et de faire partir tout ce monde, dès ce soir. Il faudrait pourvoir à faire manger tout ce monde des Sœurs. Ayez la charité de faire cuire du riz pour tout ce monde, mais attention, il semble bien que la fumée attire les bombes. Prions et envoyez-nous une réponse dès qu'il vous sera possible. »

L'idée était excellente, mais elle supposait la présence de ces barques si commodes, appartenant, la plupart, à des chrétiens. Or, ces barques qui, depuis le commencement de la guerre, stationnaient généralement sur le Canal Impérial, non loin de notre porte d'entrée, étaient parties on ne sait où. Que faire ? Nos confrères de la ville comptent sur nous, pour retenir les barques nécessaires, y mettre le riz cuit et les envoyer en ville pour le départ des Sœurs et de leur personnel. Malgré le danger (les avions, en effet, ne s'éloignent guère et mitraillent fréquemment), MM. Reinprecht et Joseph Cheng se dévouent pour avertir les Sœurs et prévenir nos confrères qu'aucune barque ne se trouve, hélas ! dans nos parages.

A l'église de la ville, parmi bien d'autres dégâts, aucun des carreaux des vastes verrières ne reste intact. Suivant l'esprit de foi de la Sœur Supérieure et de ses compagnes, la protection de la Sainte Vierge était visible ; aucune Sœur, non seulement n'avait trouvé la mort, mais même aucune n'avait été égratignée ; seul, un employé avait été assez sérieusement atteint par des éclats et quelques autres légèrement. Par précaution, on avait consommé les saintes Espèces, et les Sœurs avaient été heureuses de ce privilège de communier, comme en Viatique, une seconde fois en ce jour. Ma Sœur Supérieure montra la chapelle à notre confrère : la statue de saint Joseph était brisée, celle du Sacré-Cœur était intacte et celle de l'Immaculée n'avait pas souffert ; seul, le serpent écrasé sous son pied virginal était amputé de la tête, et l'esprit de foi de ma Sœur Supérieure aimait à y voir un gage de la défaite du démon et le triomphe prochain de la vraie Foi. Mais le bruit des moteurs aériens se fait entendre, se rapproche de plus en plus. M. Reinprecht presse ma Sœur Supérieure de sortir, car on entend déjà le crépitement des mitrailleuses, annonciateur d'un prochain bombardement. Ils s'enfuirent au poulailler qui, hélas ! ne pouvait les protéger contre les balles, mais Dieu veillait sur les siens... aucun mal ne leur arriva. Presque

aussitôt, dans un bruit effroyable, s'effondraient la crèche et d'autres bâtiments. Dès que les aéroplanes se furent un peu éloignés, M. Reinprecht se dirigea vers la Résidence. Il trouva malheureusement les portes fermées, il ne lui restait qu'à rejoindre M. Cheng et à rentrer au Séminaire. Sur le chemin, Sœur Catherine voulut lui montrer, près de la basse-cour, deux énormes trous de bombes, quand un domestique signala le retour des avions. Sur l'invitation de Sœur Clotilde, il se rendit à l'hôpital ; là se trouvaient la Sœur Supérieure, M. Cheng et deux de nos Étudiants malades. Les mitrailleuses tirent et soudain on entend le sifflement sinistre des bombes déchirant l'air. A qui sont-elles destinées ? à l'hôpital ou à un autre bâtiment ? Moment d'émotion indicible. Dans l'incertitude, M. Reinprecht donne l'absolution et, dans un nuage de poussière, la chapelle, toute proche, s'effondre. Ce n'était plus le moment de causer. Nos deux confrères prirent le chemin du retour, tout en scrutant le ciel et se serrant contre les murs. La situation était extrêmement grave. J'écrivis aussitôt à ma Sœur Supérieure pour l'inviter fraternellement à venir au Séminaire, où nous mettions à sa disposition l'aile du Séminaire Interne. Elle serait à l'étroit, mais aurait du moins pour elle, pour ses Sœurs, ses orphelines, un toit et une frugale nourriture. Nos chères Sœurs acceptèrent notre offre, mais tardèrent à venir : car chez elles, il y avait des victimes, et, sous les décombres, se trouvaient des blessées qu'il fallait dégager ; travail long, douloureux mais combien édifiant. Deux Sœurs manquaient à l'appel : l'une, Sœur Marguerite, chargée de la porte, fut trouvée sous les décombres du perron de la chapelle où elle s'était jetée à genoux pour prier quand les avions arrivèrent. On la retira ; elle souffrait beaucoup des reins et du bras, aussi, vu son âge, Monseigneur Faveau lui administra l'Extrême-Onction. L'autre, Sœur Geneviève venait de faire les saints vœux, le 27 septembre ; elle était enterrée avec le groupe des petites orphelines qui lui étaient confiées, dans un abri souterrain, qu'une bombe avait fait écrouler, en projetant encore dessus deux gros arbres déracinés par l'explosion. On entendait les enfants appeler au secours, tandis que la Sœur les exhortait à la contrition, à offrir généreusement leur vie pour le salut de la Chine et à répéter avec ferveur l'invocation : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à Vous », et on entendait ces petites prier de tout leur cœur et faire le sacrifice de leur vie. La Sœur était joyeusement résignée, demandant seulement le secours des prières de ses Sœurs ; bientôt, on n'entendit plus sa voix, plusieurs enfants enterrées avec elle la croyait et la disait morte. Cependant, on travaillait hâtivement à la dégager ainsi que les enfants ; on voyait Monseigneur Faveau, armé d'une scie, couper les branches qui empêchaient le déblaiement ; enfin, on put retirer la Sœur qui, heureusement, n'était pas morte, mais, ayant la bouche pleine de terre, elle ne pouvait plus parler. Elle aussi avait un bras fortement contusionné. Dans cet abri, vingt-sept enfants avaient trouvé la mort et trois autres moururent peu après : l'une de ces victimes avait

été baptisée et avait fait sa première Communion le matin même de ce jour. A la Crèche, cinquante bébés étaient morts, cela fait donc 80 innocentes victimes qui allèrent recevoir au ciel leur couronne et prier pour leurs bienfaitrices qui les pleuraient, inconsolables, comme autrefois, à Bethléem, les mères des saints Innocents égorgés sur l'ordre d'Hérode.

Vers six heures du soir, Monsieur Ange Asinelli, accompagné de notre Confrère, M. Jean-Baptiste Cheng vint nous demander l'hospitalité pour lui et pour les Mères du Sacré-Cœur. Nous offrîmes aux Religieuses notre parloir ; elles s'y installèrent tant bien que mal, disposant leur literie sur le plancher ; c'était le cas de se souvenir du proverbe : « A la guerre comme à la guerre ! »

Par groupes et tardivement, arrivèrent les Filles de la Charité avec leurs orphelines : celles-ci prirent possession de deux grandes salles, où, seul, leur nombre put les garantir du froid, car elles n'avaient en suffisance ni couvertures ni habits. Les deux Soeurs blessées arrivèrent peu après dix heures et furent placées, ainsi que leurs compagnes, dans la salle du Séminaire Interne. Ma Soeur Supérieure ne put rentrer qu'après minuit : on comprend son émotion dans de si terribles événements et ses maternelles angoisses. Les pauvres orphelines étaient terrifiées, tout bruit leur paraissait suspect ; elles croyaient toujours entendre les avions homicides.

Notre Maison n'avait encore jamais abrité autant de monde : certes, nous sommes heureux d'exercer cette fraternelle hospitalité ; nous ne sommes pas néanmoins sans appréhension pour le lendemain. Que nous réserve cette journée ? Le Séminaire ne sera-t-il pas bombardé, à son tour ? et alors, que de victimes, peut-être ! Nous multiplions nos prières, et tout en nous souvenant que nous logeons à l'encontre de la Providence, nous décidons d'arborer, à l'endroit le plus élevé de la maison, le drapeau français : ce n'est pas sans quelque appréhension que nous le faisons, car nous nous demandons si, au lieu d'être une sauvegarde, il ne nous attirera pas les bombes ; néanmoins, comme notre Séminaire a été signalé en tant que Maison française et que la police chinoise nous a conseillé, plusieurs fois, d'arborer le drapeau tricolore, nous le faisons flotter, tout en invoquant le secours de la Vierge puissante, pour nous et pour nos réfugiées.

Le 8 au soir, j'avais essayé en vain de faire parvenir un télégramme à Monsieur le Visiteur : tout fut inutile, même la proposition d'envoyer uniquement la traduction chinoise du télégramme. Dans la suite, d'autres essais restèrent aussi infructueux, ce qui, pour nous tous, fut un grand sacrifice : nous aurions tant désiré informer nos Supérieurs et recevoir leurs directives.

9 novembre. Tous les prêtres célèbrent la Sainte Messe avant le lever du jour, pour n'être pas surpris par le survol des avions ; de fait, ils font leur apparition dès la pointe du jour. On dirait que notre drapeau les intrigue ; ils passent et repassent sans cesse, mais la matinée s'achève sans inci-

dent. Que sera la soirée ? Nous espérons que les avions du matin auront fait leur rapport et que les chefs auront dit que le drapeau flottait légitimement. Hier, en plus des destructions causées chez les Filles de la Charité, les aviateurs ont aussi bombardé le Carmel et ils le feront encore dans la suite. Aujourd'hui, ils ont lancé de nouvelles bombes chez les Sœurs.

A partir de ce jour, il nous est impossible d'avoir des classes, car le survol des avions est presque continu et les explosions sont fréquentes. Monseigneur Faveau vient passer la journée au Séminaire. Monsieur Asinelli et M. Radogna font tous leurs efforts pour trouver des barques, afin d'écarter du danger toutes nos réfugiées : nous envoyons nos confrères MM. Joseph Cheng et Charles Ou auprès du Comité chargé d'aider les réfugiés, afin qu'il daigne chercher des moyens pour évacuer sur Hangchow tout ce monde. On nous laissa espérer des barques et un remorqueur pour le soir, mais cet espoir ne se réalisa pas. M. Radogna put cependant trouver une petite embarcation, sur laquelle il fit partir les Carmélites, sous la conduite d'un vénérable prêtre chinois, M. Mathieu Ou, qui devait les conduire à Hangchow.

Vers le soir, après le départ des avions, nos chers Frères Etudiants et Coadjuteurs, accompagnés de quelques domestiques vont en ville pour sauver de dessous les décombres des couvertures, des habits et des objets appartenant aux Sœurs : ils purent ainsi, ce jour-là et les suivants, rapporter bien des choses utiles, heureux d'aider de la sorte ces dignes Filles de saint Vincent, dont la joyeuse résignation et la grande confiance en Dieu les édifiaient fort.

10 novembre. La journée ressemble beaucoup à celle d'hier : les alertes sont continuelles et les bombardements dans le voisinage fréquents, le Séminaire est épargné. Comme hier, nous nourrissons l'espoir que les Sœurs pourront s'embarquer, la nuit suivante ; un batelier est venu le matin offrir de conduire les Sœurs, les Religieuses et les orphelines à Hangchow avec deux grandes barques qui se trouvent à la campagne et qui pourront être à Kashing, devant le Séminaire, vers dix heures de la nuit. On convient du prix, on donne des arrhes et on attend en vain : sans doute, les barques, en approchant de Kashing, auront été réquisitionnées par les soldats, en tout cas, nous n'en eûmes plus de nouvelles.

11 novembre. Ne pouvant communiquer avec nos Supérieurs de Shanghai ni par télégrammes ni par lettres, Ma Sœur Supérieure envoie un homme dévoué et débrouillard à Hangchow, pour rendre compte de vive voix à Monseigneur Deymier de la triste situation de Kashing, des dégâts causés par les bombes, des nombreuses petites victimes et du danger constant que courent les diverses communautés. On espérait que Son Excellence pourrait prévenir les Supérieurs et par eux les autorités consulaires. On n'osa confier aucune lettre à ce porteur, par crainte qu'il ne fût pris pour un espion et fusillé séance tenante. Il remplit fidèlement sa mission et, à son retour, il nous apportait, avec les condoléances affectueu-

sement paternelles de Monseigneur, l'assurance qu'on averait qui de droit et le conseil de se réfugier du côté de Houchow, car à Hangchow, la situation n'était pas bonne. La difficulté restait la même ; il fallait des barques et elles restaient introuvables.

12 novembre. Les aviateurs continuent leur œuvre de destruction chez les Sœurs et démolissent une autre construction.

13 novembre. Nous entendons de terribles bombardements à Kiachan, ville située à dix-huit kilomètres de Kashing, dans la direction de Shanghai ; nous apprenons plus tard qu'une grande partie de cette ville a été détruite par des bombes incendiaires. Vers dix heures du matin, nous entendons distinctement le tir des mitrailleuses, mais nous ignorons s'il s'agit de troupes combattantes ou si c'est le tir aérien des avions. Pendant le diner, long survol du Séminaire et bombardement à proximité, cependant ni alors ni à trois heures aucune bombe sur notre maison.

14 novembre. La Trêve de Dieu n'existe malheureusement même pas pour le soleil ; nous sommes obligés de célébrer nos Messes avant le lever du soleil : nous ne pourrions pas avoir la Bénédiction du Saint Sacrement dans la soirée, tant les survols sont fréquents : néanmoins, durant toute la journée Notre Seigneur aura ses adorateurs, car tous tiennent à dire leur amour à Celui qui, d'un moment à l'autre peut devenir leur Juge : chacun est prêt et fait volontiers le sacrifice de sa vie bien que chacun use de prudence et évite de s'exposer à la vue des aviateurs.

Plusieurs de nos Frères n'osent plus rester dans la maison et la cave leur paraît trop peu sûre, aussi cherchent-ils refuge le long du mur de clôture où les arbres, le lierre et les plantes les cachent aux yeux des aviateurs qui, ne les voyant pas, ne les mitraillent pas.

Durant la nuit du 14 au 15, nous sommes réveillés par des coups de canon, à en juger par le bruit, il s'agit d'une pièce de gros calibre : estimant que c'était l'éclatement de l'obus qui produisait ce fracas, nous pensions qu'il s'agissait d'un canon japonais à longue portée et, pour plus de sûreté, Monsieur Bonanate, Assistant de la Maison, fit descendre les Religieuses et les Sœurs à la cave.

15 novembre. La canonnade ne continuant pas, Monseigneur Faveau célébra la Sainte Messe à la grande chapelle pour les diverses Communautés réfugiées chez nous, tandis que je célébrais à la Tribune ainsi que deux Prêtres à la chapelle du Séminaire ; les autres Prêtres et tous les Frères communieraient comme en Viatique.

Le canon qui nous avait réveillé la nuit était, en réalité, un canon Chinois ; aussitôt après avoir tiré quatre coups il avait été expédié du côté de Souchow ; c'est probablement ce canon que recherchèrent les avions qui apparurent dès la pointe du jour et qui explorèrent toute la région : un surtout s'acharna à survoler le Séminaire et nous nous demandions si

cela n'a pas quelque relation avec une fusée éclairante parfaitement aperçue vers quatre heures du matin. Cet avion finit par lancer deux bombes sur notre puits, à l'angle de la bâtisse des Etudiants, près de la dépense et du réfectoire. La déflagration fut telle que le drapeau français, qui, cependant, flottait à une grande hauteur, en fut déchiqueté. Les volets furent fracassés, les vitres volèrent en éclats, les bouteilles, les assiettes et tout ce qui se trouvait sur les tables, tout fut projeté au loin, au milieu des débris de toutes sortes. Toute cette bâtisse, du côté nord, a beaucoup souffert, les chambres y sont inhabitables et plusieurs de nos Etudiants auraient été ou tués ou blessés, s'ils avaient été chez eux. Nous devons remercier Dieu, car il n'y a aucune victime : le Frère Tchang Bernard a été égratigné par un éclat de verre, mais ce n'est rien. Le frère Ma Jean a eu le col de son habit traversé de part en part par une balle ou un éclat de bombe, et, par une spéciale protection, il n'a même pas été éraflé. Oui, vraiment, ceux que le bon Dieu garde sont bien gardés. Peu après, voulant se rendre compte de son exploit, le même avion repassa à basse altitude au-dessus de la maison : réellement, il n'a aucune raison d'être fier d'avoir bombardé une maison aussi pacifique que la nôtre. Nous n'arrivons d'ailleurs pas à comprendre l'acharnement à bombarder les édifices religieux de Kashing : on estime que les aviateurs ont lancé quarante-deux grosses bombes sur les œuvres des Sœurs : pauvres délaissés, orphelines, vieux, vieilles, malades indigents, etc...

Ce jour-là, il ne fut pas question de diner : les cuisiniers avaient prudemment abandonné leurs marmites pour se cacher le long des murs, personne, d'ailleurs, n'avait envie de se rendre au réfectoire tout délabré, ceux qui avaient faim se contentèrent d'un morceau de pain sec et d'un verre d'eau.

L'après-midi parut bien longue : ce fut un vrai soulagement quand, après s'être délestés de leurs dernières bombes, les sinistres oiseaux reprirent le chemin de Shanghai. La prudence exigeait de prendre des dispositions immédiates pour ne pas exposer à la mort tout notre monde, car nous devions craindre pour le lendemain la destruction complète du Séminaire ; de plus, il était évident que nous étions désormais dans la zone de guerre et que les hostilités étaient commencées dans la région. Un petit conseil réunit donc tous les prêtres de la Maison auxquels s'adjoignirent Monsieur le Supérieur de la ville et M. Radagna : l'avis unanime fut qu'il fallait d'urgence évacuer la maison. Messieurs les Professeurs, nos chers Frères Etudiants, Séminaristes et Coadjuteurs firent leurs préparatifs et, après une légère collation, chacun portant son petit paquet sur le dos, sous la direction de Monsieur l'Assistent, ils partirent à pied pour Pou-yuen, petite chrétienté située à trente-six ly de Kashing, sur la route de Hangchow ; nous espérons qu'à la campagne, ils pourront trouver des barques et rejoindre ainsi cette ville, où ils trouveront Monseigneur Deymier qui pourra les aider de ses conseils autorisés. J'avais, en effet, fait connaître ma décision de rester au Séminaire coûte

que coûte, afin d'en éviter le pillage, la destruction des archives, et peut-être l'incendie. De fait, nous ne pouvions songer à emporter vases sacrés, ornements et archives ; laisser cela à la garde d'un domestique, ou même d'un Prêtre ou d'un Frère chinois était impossible : c'eût été les exposer à la mort inutilement, tandis qu'on pouvait espérer que la présence d'un Prêtre européen protégerait efficacement la Maison, au cas de l'occupation de la ville. M. Reinprecht s'était spontanément offert à me tenir compagnie. J'acceptais avec reconnaissance, car, comme le dit le Saint Esprit : « *Frater qui adjuvatur a Fratre tanquam civitas firma.* » Le danger pouvait être extrême, et, avant de mourir, on est heureux de recevoir une dernière absolution, sinon les derniers sacrements : dans la suite, nous eûmes bien des fois à nous réjouir d'être deux. Trois Frères Etudiants voulurent rester, pour mourir, disaient-ils, avec nous : ce sont les Frères Yang Jean, Lan Jean-Baptiste et Wang Joseph, qui nous rendirent, avec nos chers Frères coadjuteurs Tchang Jean-Baptiste et Niao Paul, d'immenses services pour mettre à l'abri de la pluie livres, habits et ornements, etc. Le départ de la communauté fut pour moi un moment bien triste : que de fois, dans la suite, je fus inquiet sur le sort des chers absents, craignant pour eux la faim, le froid, la pluie, la maladie ; je les confiais à la garde de notre puissante Mère du Ciel, répétant les paroles de l'Itinéraire : « *Que le Dieu les garde sur le chemin, et qu'ils nous reviennent enfin joyeux et bien portants.* » Ils avaient à fournir une marche de nuit de quatre heures, et plusieurs étaient déjà fatigués ; ils partirent cependant, avec joie, car ils s'éloignaient du danger.

Les Mères du Sacré-Cœur s'éloignèrent à leur tour ; elles se rendirent d'abord chez elles et passèrent la journée du lendemain dans les dépendances du Carmel d'où, vers le soir, elles s'embarquèrent avec une trentaine d'orphelines, pour Pou-Yuen : leur intention était de rejoindre ensuite Hangchow, et, de fait, elles patageaient déjà dans la boue, au delà de cette localité, quand M. Radogna les rejoignit pour les conduire à Tso-fou-pang, la voie de Hangchow n'étant plus libre.

C'est aussi vers Tso-fou-pang qu'une petite barque emporta les deux Soeurs blessées, ainsi que deux de leurs compagnes. Sur la même barque prirent place de nombreuses orphelines trop petites pour faire à pied une si longue route ; puis, ce furent les estropiées qu'on y plaça. Tout ce monde fut casé, tant bien que mal, et sous la direction de Monseigneur Favreau, après une pénible nuit, tous arrivèrent à bon port, le lendemain à neuf heures.

La respectable Soeur Supérieure, maternellement émue, présida à ce départ : elle partit avec ses compagnes et M. Asinelli les conduisit à l'ouest de la ville, où ainsi elles trouvèrent dans leur cimetière deux misérables paillotes qui leur servirent d'abri pendant deux jours. Tout leur manquait, sauf la confiance en Dieu et la bonne humeur : le surlendemain au soir, elles partirent, elles aussi, pour Tso-fou-pang, non sans

danger et sans émotion, car un petit boulet de canon, tiré par les Chinois faillit atteindre leur barque.

Après tous ces exodes, la Maison me parut bien vide et sombre : j'offris à Dieu ma tristesse avec mes prières. C'est à la cave que nous passerons nos nuits : nous y serons ensemble et moins exposés à recevoir des balles perdues.

16 novembre. Nous célébrons la sainte Messe dès quatre heures et demie ; par prudence je consomme les saintes Espèces. A la pointe du jour, après un frugal déjeuner, je monte en chambre avec l'intention de disposer dans une petite caisse les documents les plus importants et de les porter à la cave, où, peut-être, on pourra les retrouver, sous les décombres, si la Maison vient à être détruite. J'y étais à peine qu'un avion muni d'une sorte de sonnerie arrive droit sur la maison, la dépasse et s'en va directement au faubourg de la ville, y jette deux bombes, puis disparaît. Je continuais rapidement mon travail, car il était dangereux de rester dans la maison ; cette journée fut pour nous pleine d'anxiété : plus encore que les jours précédents, les avions survolaient notre propriété ; on aurait dit qu'ils examinaient motte à motte, arbre par arbre, tout notre terrain : c'était bien inutile, puisque les paisibles habitants avaient dû fuir ; les quelques restants cherchèrent refuge le long des murs et, par deux fois, l'avion, sans nous voir, piqua droit sur nous, puis, se redressant, alla jeter ses bombes au-delà du mur. A un moment, pour nous mettre à l'abri de la pluie, nous étions sous le hangar des Frères Etudiants, et l'avion nous survola, planant sans bruit pendant un bon quart d'heure : ces minutes nous parurent bien longues, et, quand finalement il s'éloigna, nous en fîmes autant et cherchâmes un autre refuge moins dangereux.

17 novembre. La journée est pluvieuse ; aucun avion ne paraît ; par contre, vers dix heures, du côté Nord-Est, une fusillade éclate, nourrie, ponctuée du tir des mitrailleuses : c'est la bataille et la distance ne semble pas grande ; nous descendons à la cave. Pendant le reste du jour, c'est tantôt le calme et tantôt le bruit de la bataille. La nuit, à deux reprises, une intense canonnade se fit entendre ; nous nous levâmes pour prier et recommander nos âmes à Dieu : un canon chinois, parfois, répond aux rafales des Japonais ; il se trouve probablement près de la ligne de chemin de fer de Souchow.

18 novembre. Nous ne pouvons célébrer la sainte Messe, pour nous grand sacrifice, surtout en ce jour qui s'annonce terrible. En récitant l'Office de la Dédicace des Basiliques des saints Pierre et Paul, nous contemplons avec bonheur la Célèste Jérusalem, et cette bienheureuse vision de paix, comme s'exprime l'Office ; hélas ! nous revenons vite à la réalité : c'est ici la guerre et non la paix. Nous offrons à Dieu nos angoisses pour que son Règne arrive, pour le salut des âmes, et nous continuons notre Purgatoire, car les obus passent très près de nous, avec leur sifflement sinistre ; si les artilleurs raccourcissent un peu le tir, nous serons leur cible ; cela arriva vers une heure de l'après-midi.

Leur point de mire semble être notre Séminaire, les obus pleuvent dans notre propriété : l'horloge s'arrête à une heure quatre minutes, le balancier a été touché et est tombé. Le timbre de la sonnerie est transpercé ; la maison et les dépendances reçoivent de nombreux boulets ; les arbres sont déchiquetés. A deux heures et demie, la canonnade augmente d'intensité et de précision : le fracas des tuiles, des vitres, des toits défoncés retentit douloureusement à nos oreilles ; nous percevons distinctement que les obus frappent et percent les murs près de notre cave ; le danger est fort grand, aussi je donne l'absolution à tous les catholiques présents et je la reçois de M. Reinprecht ; nous renouvelons le sacrifice de notre vie, faisons des actes de conformité à la volonté de Dieu et invoquons les saints noms de Jésus, Marie, Joseph, Vincent.

Constatant que c'est la destruction de la Maison que semble poursuivre l'artillerie japonaise, M. Reinprecht, dans un moment d'accalmie, propose de nous éloigner du danger, en nous rendant à la résidence de la ville. Comprenant que personne ne voulait partir et qu'il fallait pas exposer les autres à la mort, à cause de moi, j'accepte la proposition. Nous nous éloignons, jetant un furtif regard à notre pauvre maison si maltraitée, enjambant les grosses branches des camphriers coupées par la mitraille et jonchant le chemin. Nous arrivons, sans accident, jusqu'à la porte de notre propriété en dehors de laquelle aucun obus ne paraît être tombé. Nous pensions qu'une fois hors de l'atteinte des obus, notre sortie n'offrirait plus aucun danger et que nous arriverions sans difficulté jusqu'à la Résidence de la Mission ; quel ne fut pas notre étonnement quand, lors de la traversée du pont conduisant au faubourg de la ville, nous entendîmes les balles siffler à nos oreilles : on tirait sur nous des maisons placées de chaque côté du canal, et il est vraiment prodigieux que personne n'ait été atteint ; plusieurs réfugiés, vieillards, femmes, enfants, nous accompagnaient ; nous étions vingt-six et les balles nous étaient destinées. Tous, nous arrivâmes indemnes de l'autre côté du canal et nous nous disposions à suivre la route du faubourg quand les balles recommencèrent à siffler : nous n'aurions pu faire vingt pas sans être tués. Que faire ? Avancer était impossible ; reculer l'était également. Une maison abandonnée est largement ouverte ; elle est profonde et sa porte de derrière donne sur la campagne : c'est notre seul espoir d'échapper aux balles, nous la traversons et nous nous trouvons derrière le faubourg, pataugeant dans la boue et entendant toujours encore des coups de fusil à notre adresse ; nous passons un petit pont de bois et prenons le chemin allant à la campagne. Les coups de feu cessèrent enfin ; après quelques minutes de marche, nous entrions dans une ferme, afin de demander des renseignements, ainsi qu'un guide ; nous aurions aussi voulu laisser à cet endroit les réfugiés qui nous accompagnaient en leur donnant une bonne aumône. Pour tout renseignement, les fermiers nous disent que cette route n'est pas sûre, qu'on y rencontre des soldats débandés et pil-

lards ; nous nous décidons à aller un peu plus loin, mais à peine sur le chemin, nous voyons accourir un enfant, les yeux hagards, muet de frayeur : il finit cependant par bégayer ces deux mots : « des soldats, des soldats ! » Une paillote se trouvant à quelques pas de la route, nous nous y rendons : la vieille grand'mère n'est nullement accueillante et nous demande de déguerpir, elle veut que son grand fils nous mette à la porte, mais celui-ci est plus raisonnable : il comprend qu'il faut savoir se rendre service et apaise sa mère. Au bout d'un moment, des soldats avancent avec précaution sur la route, nous entendons des ordres donnés dans une langue inconnue : c'étaient des soldats Japonais. Bientôt, un sous-officier, revolver au poing, s'avance vers cette pauvre demeure, nous sortons pour lui expliquer notre cas, mais en vain, puisque nous ne comprenons pas sa langue ni lui la nôtre : il voit cependant que nous sommes Européens et nous fait signe de le suivre avec tous les gens qui se trouvent là. Sur la grand' route, se trouvait un chef donnant ses ordres aux troupes : c'était le commandant qui, heureusement pour nous, comprenait un peu le français. Le sous-officier fit mettre tout le monde à genoux pendant que nous parlions au chef qui est un homme petit de taille, intelligent, énergique : quelques mots suffisent pour lui faire comprendre comment nous nous trouvons dans ce taudis. Il prend une feuille de papier, y écrit une dizaine de caractères pour avertir ses troupes que nous sommes Missionnaires catholiques, que l'un est français et l'autre autrichien, puis nous serrant la main, il nous renvoie, avec tout notre monde dans notre paillote, en nous disant : « A la Maison ». Je lui demandai de vouloir nous faire avertir quand nous pourrions, sans danger, rentrer au Séminaire, dont en ligne droite nous étions assez près, mais, séparés par deux ou trois canaux : il acquiesça et nous congédia, disant ce seul mot : « Compris ». La feuille du commandant fut affichée, à l'entrée de la chaumière, et elle nous servit admirablement, nous évitant ainsi qu'à nos hôtes, tout ennui de la part des soldats. Aussi notre vieille grand'mère, tout à l'heure hargneuse, acariâtre, ne savait assez nous remercier : dans la ferme voisine où nous avions demandé des renseignements, deux hommes avaient été emmenés et un autre fusillé. De notre taudis, il nous était facile de voir progresser les troupes qui s'étaient rapidement déployées en trois colonnes et qui arrivèrent sans opposition jusqu'aux maisons. Il est clair qu'on ne les attendait pas par ce petit chemin boueux. Nous entendîmes peu de coups de fusil : probablement la ville fut assaillie de divers côtés et les défenseurs se retirèrent pour n'être pas entourés.

La nuit passée en cette chaumière fut pénible : il faisait froid, et nous n'avions ni couvertures, ni assez d'habits : nous eûmes tout le temps de repasser en notre esprit les diverses circonstances de cette tragique journée et de remercier le Bon Dieu. Si nous avions quitté le Séminaire cinq minutes plus tard, nous eussions été sur la route par laquelle avançaient

les troupes, et leur premier mouvement aurait été d'ouvrir le feu sur ce groupe de vingt-six personnes ; d'un autre côté, si les soldats chinois avaient tiré sur les envahisseurs, nécessairement la hutte où nous étions eût été criblée de balles et nous avec elle. Si nous étions restés au Séminaire, nous n'aurions, il est vrai, pas couru ces dangers, mais nous n'aurions pas eu la feuille-talisman qui, les jours suivants, nous sera si précieuse : peut-être sans elle n'aurions-nous pu éviter le pillage ; du moins, elle nous a évité de nombreux et grands ennuis. Nous répétons donc notre refrain : « Ceux que le Bon Dieu garde sont bien gardés. »

19 novembre. — Le Commandant semble nous avoir oublié : aucune estafette ne vient nous dire que nous pouvons rentrer au Séminaire ; il nous a bien dit « Compris », mais, qui sait ? il n'a peut-être pas bien compris, ou il a oublié ; aussi M. Reinprecht, accompagné de notre cher Frère Jean-Baptiste Lan et muni de la feuille, s'en va aux informations : ce fut en vain car personne ne le comprit ; néanmoins, l'écrit du Chef lui ouvrait tous les passages. Il nous revint, ayant reçu près de l'œil un horizon qu'un soldat ivre lui avait envoyé, alors que les autres lui faisaient des excuses. Il fut décidé que nous nous mettrions tous en route pour aller chez nous ; tout alla bien jusqu'au faubourg, près du pont où, la veille, on avait tant tiré sur nous ; là, un poste nous arrêta et le chef fit mettre à genoux notre suite, pendant qu'il examinait notre papier qui parut le satisfaire, car il nous permit de continuer notre route et nous fit accompagner par deux soldats, baïonnette au canon. C'était, pensions-nous, pour nous conduire au Séminaire tout proche, mais, au lieu de traverser le pont, on nous fit continuer le chemin du faubourg que, la veille, nous voulions prendre pour aller en ville : on nous conduisait, sans doute, à un bureau pour régulariser notre situation. Après ce faubourg, nous en enfilons un autre : nos gardiens nous confient à d'autres, qui sont moins affables ; nous arrivons enfin près du pont, sur la grand'route de Souchow et là, nous retrouvons, à la tête des troupes qui vont se mettre en marche, le Commandant. Celui-ci nous autorisa aussitôt à rentrer chez nous, répétant « A la Maison ». Craignant des difficultés, nous lui demandâmes un soldat pour nous accompagner ; il ne le jugea pas nécessaire, mais fit écrire par son secrétaire l'autorisation qu'il nous donnait et qu'il signa. Nous refîmes en sens inverse le chemin que nous venions de parcourir ; ce n'était pas gai : il pleuvait, la route était jonchée de sacs, de fils de fer, d'habits, d'objets de toute sorte ; les boutiques étaient défoncées et on ne voyait presque pas de civils. Notre groupe était arrêté à tout moment, mais la signature du Commandant nous ouvrait toujours le passage. Après avoir montré de cent à deux cents fois notre Permis, nous arrivâmes devant notre porte d'entrée : elle était cadencée, c'était un refuge qui, avant de s'enfuir, avait pris cette précaution. Il nous fallut, comme des voleurs, sauter le mur : nous étions enfin chez nous. Notre première pensée fut pour remercier

Dieu ; comme nous étions à jeun, nous célébrâmes à dix heures et demie la sainte Messe en action de grâces. Il convenait, certes, de dire notre gratitude à Dieu et à la Vierge Puissante.

Durant le reste de la journée, ainsi que la première partie de la nuit, nous eûmes de fréquentes visites de soldats ; certains insistaient pour faire une visite domiciliaire complète, de sorte que les écrits du Commandant nous rendirent service, en nous préservant de la rapacité de plusieurs ; nous leur fîmes voir les immenses dégâts causés par leurs bombes et leurs obus. Le pitoyable état de la chapelle causa à plusieurs un sentiment pénible et ils dirent que la guerre est une bien triste chose : notre belle chapelle a, en effet, reçu plusieurs obus ; deux travées ont particulièrement souffert, mais la voûte est presque partout abîmée, le toit défoncé laisse la pluie pénétrer ; les dégâts augmenteront quand la neige tombera. Les vitraux sont brisés en divers endroits ; les stalles ont été percées par des éclats ! le grand et bel harmonium a lui aussi reçu des coups qui le rendent inutilisable ; les statues ont la plupart été touchées par la mitraille : bref, notre chapelle, avant-hier encore si pieuse et si propre, apparaît aujourd'hui avec tout le plastron, les débris de verre, de tuiles, de bois, etc., comme un lieu de désolation, tandis que le vestibule et la sacristie offrent l'aspect d'une maison en démolition. La statue du Sacré-Cœur, qui ornait le vestibule, et était si accueillante, a été projetée à terre et est complètement en morceaux. Oh ! oui, la guerre est une bien triste chose !

La Bibliothèque fait peine à voir, et les visiteurs qui connaissent le prix et la valeur des livres manifestent leur douleur en voyant tant de livres gisant à terre, au milieu des décombres, mouillés, salis, déchiquetés par les obus : ce sont surtout les rayons des livres de la Congrégation (*Annales, œuvres de Saint Vincent*, etc.), et ceux de la Bibliographie et des Missions qui ont le plus souffert.

Les soldats originaires de la campagne sont particulièrement frappés des dégâts matériels de tout le bâtiment central, dont le toit est en grande partie détruit et dont le reste menace ruine : deux arcades ont été spécialement atteintes, de même que divers murs de cette bâtisse. Les dépendances du côté des Étudiants sont aussi dans un triste état ; le mur de clôture à l'est, a été également fort maltraité ; de nombreux arbres sont ébranchés ou ont la tête coupée par la mitraille. Tous les toits sont à refaire, etc., etc. Il serait fastidieux d'énumérer toutes les destructions et tous les dégâts ; qu'il me suffise de signaler que nous avons compté mille deux cent seize vitres atteintes dans notre maison. Heureusement, la petite chapelle du Séminaire Interne est presque intacte, c'est là que nous célébrons la sainte Messe et faisons nos exercices de piété.

20 novembre. D'immenses incendies détruisent en partie la ville qui est enveloppée d'une épaisse fumée dont s'élancent des gerbes de flammes : c'est lugubre, surtout la nuit. Nous revoyons les avions : bien que nous les sachions désormais

inoffensifs pour nous, cependant nous les regardons encore de travers ; ils nous ont, en effet, fait tant de mal et nous ont causé tant d'alarmes ! Quant aux militaires qui nous visitent, ils ne lèvent pas même les yeux vers ces oiseaux de leur pays ; ils en ont tant vu, il est vrai, puisque un communiqué disait que huit cent cinquante bombardaient dernièrement la région !

Nous n'avons aucune communication avec l'extérieur et ne pouvons sortir de notre enclos. La plupart des militaires qui viennent nous voir sont convenables ; il y en a cependant qui le sont moins : tel celui qui était à la recherche d'une montre-bracelet en or, comme celle de son camarade, et qui espérait la trouver sur nous : pour cela, il me fit relever les manches de mon habit, ainsi qu'à M. Reinprecht ; il pénétra ensuite dans la chambre de Monsieur le Visiteur, ouvrit les divers tiroirs où il trouva un vieux porte-monnaie qu'il ouvrit avec avidité, mais il fit la moue quand, pour tout trésor, il n'y découvrit qu'un chapelet cassé. Un autre venait d'enlever quinze dollars à un de nos Frères, mais il les lui rendit en voyant deux autres soldats que, d'abord, il n'avait pas aperçus. Tout cela nous fait désirer l'établissement à Kashing de quelque autorité responsable à laquelle nous puissions nous adresser en cas de besoin.

Nous sommes vivement préoccupés de nos chers absents ; nous en parlons fréquemment entre nous, mais surtout nous les recommandons à Dieu et à la Vierge Immaculée. Que Dieu les conserve en bonne santé et les ramène sains et saufs dans leur chère solitude du Séminaire !

25 novembre et jours suivants. Nous recevons la visite d'un capitaine qui comprend assez bien le français, mais n'a pas l'habitude de notre langue, de sorte qu'il ne peut nous donner guère de nouvelles : il est fort aimable, nous demande si nous ne manquons de rien et volontiers il écrit sur nos cartes que nous sommes autorisés à aller en ville. Nous désirions beaucoup savoir ce qui s'était passé à la Résidence de nos Confrères : nous étions d'ailleurs encore dans l'incertitude du départ des Filles de la Charité, aussi nous nous empressâmes d'y aller. Quel triste spectacle que celui des rues que nous traversons ! Nous nous attendions certes à trouver des ruines et des décombres. Néanmoins, nous ne pensions pas que l'incendie avait détruit les quartiers les plus riches et les plus commerçants de la ville. Là où l'incendie n'a pas fait son œuvre, le pillage a fait le sien : ce qui n'a pas été emporté git par terre ou dans la rue : cette ville, autrefois si peuplée, est maintenant déserte, et on se demande quand elle sera de nouveau habitée ? On rencontre quelques pillards, surtout des vieilles femmes, mais très peu de civils. Nous voici maintenant en vue de la magnifique église de Notre Dame de la Médaille Miraculeuse ; à la voir de loin, elle paraît bien conservée et majestueuse comme par le passé ; nous savons déjà que les verrières et les vitraux ont été brisés par l'éclatement des bombes chez les Sœurs : un obus a atteint le transept du côté

que ce confrère vienne se fixer à la Résidence pour éviter le pillage et y mettre un peu d'ordre. Un petit chef et trois hommes nous reconduisent au séminaire afin d'en connaître le chemin ainsi que pour enlever, sur notre demande, un obus qui n'avait pas éclaté. Depuis ce jour, nous eûmes un peu plus de tranquillité, sans cependant jouir de la paix. Kashing est une ville morte : il n'y a ni habitants ni boutiques d'aucune sorte et personne n'ose venir de la campagne vendre quoi que ce soit. Des affiches invitent bien le peuple à rentrer en ville, vantent la bonté et la justice des Japonais, mais pour le moment les faits semblent contredire les affiches : le pillage continue ainsi que les incendies et la police n'existe guère. Puissions-nous jouir bientôt de quelque embryon d'organisation et avoir des relations avec Shanghai et avec l'Europe : pour le moment, nous sommes complètement isolés du reste du monde.

Le premier décembre, après un voyage long et mouvementé, M. Radogna arrive au séminaire, et il nous rassure au sujet de nos chères Sœurs qui sont à l'étroit et manquent de bien des choses, mais sont hors de la zone de guerre. *Deo gratias !* Notre dévoué confrère est en bonne santé malgré la vie dure et périlleuse qu'il a menée ces derniers temps : c'est grâce à lui, après Dieu, que les diverses Communautés de la ville sont toutes en lieu sûr. En courant à la recherche des Mères du Sacré-Cœur, notre confrère fut pris, par les soldats chinois, pour un espion, dépouillé de son argent, de sa montre, de son bréviaire, de son passeport etc. et étroitement ligoté : heureusement un capitaine survint, demanda s'il avait un passeport et, sur sa réponse qu'un soldat, qu'il put indiquer, le lui avait enlevé, notre confrère fut délivré de ses liens et son passeport étant en règle, on lui rendit ses objets et il put rejoindre les religieuses pour les conduire, comme nous l'avons dit plus haut, à Tso-fou-pang.

Le 9 décembre arrivait le frère Marco dont nous étions sans nouvelles depuis la fin d'octobre et dont le sort nous inquiétait. Il est en bonne santé et la situation à Chapu est meilleure que celle de Kashing. Hélas, notre maison de campagne a été, elle aussi, bombardée ! Le Gouvernement Central, sur notre demande, avait donné des ordres pour que les troupes chinoises n'occupent pas notre maison, et ces ordres furent observés ; malgré cela, deux bombes furent lancées sur le coin sud-est de la bâtisse : la toiture des deux dernières travées est fracassée, les carreaux sont cassés, de nombreuses portes démolies, et les pertes matérielles y sont également considérables.

Le 13 décembre, ce fut le retour de la Sœur Supérieure des Filles de la Charité et de quatre compagnes accompagnées de cinq mères du Sacré-Cœur : elles venaient, pleines de courage, travailler dans les décombres afin de sauver, autant que possible, le bien des Pauvres. Ce fut une vraie joie pour nous de revoir nos chères Sœurs : quant aux rares habitants de Kashing qui les virent, la vue de la cornette leur parut

CORRECTION

THE PREVIOUS DOCUMENT IS BEING
RE-FILMED TO INSURE LEGIBILITY

CORRECTION

et prochain
lendemain nous portons nous-mêmes ; on nous reçoit
correctement, mais il est difficile de nous faire comprendre, il
n'y a aucun interprète : les caractères chinois étant connus
de bien des Japonais, nous arrivons ainsi à quelque résultat
par l'écriture, aussi par l'Allemand que parle un peu un mé-
decin : avec lui M. Reinprecht s'efforce de s'expliquer : nous
obtenons une affiche qui défend l'entrée de notre propriété,
sans mandat officiel, ainsi que l'autorisation pour nous et
pour M. Radogna de circuler en ville, car il est nécessaire

dérables.

Le 13 décembre, ce fut le retour de la Sœur Supérieure des
Filles de la Charité et de quatre compagnes accompagnées
de cinq mères du Sacré-Cœur : elles venaient, pleines de
courage, travailler dans les décombres afin de sauver, autant
que possible, le bien des Pauvres. Ce fut une vraie joie pour
nous de revoir nos chères Sœurs : quant aux rares habitants
de Kashing qui les virent, la vue de la cornette leur parut

de l'Evangile et a causé des dégâts au toit et au mur. A part cela, elle garde sa majesté extérieure, mais le spectacle est navrant quand on pénètre à l'intérieur : les deux Anges portebénitiers ont été renversés ; ils gisent, la face contre terre, semblant pleurer la profanation du lieu saint. Nous aussi, nous avons envie de pleurer en voyant les vases sacrés brisés, les ornements sacerdotaux jetés pêle-mêle, foulés aux pieds, pleins de boue et de saleté : tous les tiroirs ont été vidés et leur contenu jeté à droite, à gauche, au jardin, etc. Ici, on trouve un pied de calice, là un ciboire, plus loin un ostensor brisé. Dans la Résidence, même désordre, même vandalisme. Les soldats ont découvert le vin de Messe et on constate qu'ils ont vidé jusqu'à la dernière bouteille. On les excuse d'avoir succombé à cette tentation, bien que ce soit une grosse perte et que les Missionnaires, à cause du prix, le réservent uniquement pour la Messe, mais pourquoi, malgré le drapeau français, tout ce vandalisme : bris du crucifix, laceration d'images religieuses, destruction de la vaisselle, des horloges, etc... Une visite domiciliaire n'exigeait nullement de tels actes de sauvage profanation. Au Carmel, le Tabernacle, vide heureusement, a été défoncé devant et derrière ; là aussi, tout est jeté et souillé : vases sacrés, ornements, reliques, habits, objets de toute sorte gisent sur le sol, fripés, foulés aux pieds. Au Collège des Mères du Sacré-Cœur, le bâtiment le plus récent a été livré aux flammes.

Un malade resté à l'hôpital nous assure que les Sœurs ont pu quitter Kashing, la veille de l'occupation et cela nous rassure un peu. Nous avons hâte de nous éloigner de ces visions d'horreur, bénissant Dieu avec le saint homme Job, car notre confiance en Lui reste entière : « *In spem contra spem.* » Rentrés au séminaire, nous travaillons à mettre à l'abri des intempéries, livres, ornements et habits, etc.

28 novembre et suivants. Le premier dimanche de l'Avent et fête de la Bienheureuse Catherine Labouré, nous avons le bonheur d'avoir de nouveau sous notre toit le saint Sacrement, absent depuis le 16, c'est pour nous une vraie consolation. Dans l'après-midi, nous apprenons qu'un Bureau a été établi à Kashing : nous nous empressons d'écrire une petite lettre en Français et en Chinois pour faire connaître au Directeur notre présence, l'avertir que notre Maison est sous pavillon français et lui demander, le cas échéant, aide et protection. On nous donne un bref accusé de réception : c'était peu. Aussi, nous préparons une seconde lettre que, le lendemain nous portons nous-mêmes ; on nous reçoit très correctement, mais il est difficile de nous faire comprendre, il n'y a aucun interprète : les caractères chinois étant connus de bien des Japonais, nous arrivons ainsi à quelque résultat par l'écriture, aussi par l'Allemand que parle un peu un médecin : avec lui M. Reinprecht s'efforce de s'expliquer : nous obtenons une affiche qui défend l'entrée de notre propriété, sans mandat officiel, ainsi que l'autorisation pour nous et pour M. Radogna de circuler en ville, car il est nécessaire

que ce confrère vienne se fixer à la Résidence pour éviter le pillage et y mettre un peu d'ordre. Un petit chef et trois hommes nous reconduisent au séminaire afin d'en connaître le chemin ainsi que pour enlever, sur notre demande, un obus qui n'avait pas éclaté. Depuis ce jour, nous eûmes un peu plus de tranquillité, sans cependant jouir de la paix. Kashing est une ville morte : il n'y a ni habitants ni boutiques d'aucune sorte et personne n'ose venir de la campagne vendre quoi que ce soit. Des affiches invitent bien le peuple à rentrer en ville, vantent la bonté et la justice des Japonais, mais pour le moment les faits semblent contredire les affiches : le pillage continue ainsi que les incendies et la police n'existe guère. Pussions-nous jouir bientôt de quelque embryon d'organisation et avoir des relations avec Shanghai et avec l'Europe : pour le moment, nous sommes complètement isolés du reste du monde.

Le premier décembre, après un voyage long et mouvementé, M. Radogna arrive au séminaire, et il nous rassure au sujet de nos chères Sœurs qui sont à l'étroit et manquent de bien des choses, mais sont hors de la zone de guerre. *Deo gratias !* Notre dévoué confrère est en bonne santé malgré la vie dure et périlleuse qu'il a menée ces derniers temps : c'est grâce à lui, après Dieu, que les diverses Communautés de la ville sont toutes en lieu sûr. En courant à la recherche des Mères du Sacré-Cœur, notre confrère fut pris, par les soldats chinois, pour un espion, dépouillé de son argent, de sa montre, de son bréviaire, de son passeport etc. et étroitement ligoté : heureusement un capitaine survint, demanda s'il avait un passeport et, sur sa réponse qu'un soldat, qu'il put indiquer, le lui avait enlevé, notre confrère fut délivré de ses liens et son passeport étant en règle, on lui rendit ses objets et il put rejoindre les religieuses pour les conduire, comme nous l'avons dit plus haut, à Tso-fou-pang.

Le 9 décembre arrivait le frère Marco dont nous étions sans nouvelles depuis la fin d'octobre et dont le sort nous inquiétait. Il est en bonne santé et la situation à Chapu est meilleure que celle de Kashing. Hélas, notre maison de campagne a été, elle aussi, bombardée ! Le Gouvernement Central, sur notre demande, avait donné des ordres pour que les troupes chinoises n'occupent pas notre maison, et ces ordres furent observés ; malgré cela, deux bombes furent lancées sur le coin sud-est de la bâtisse : la toiture des deux dernières travées est fracassée, les carreaux sont cassés, de nombreuses portes démolies, et les pertes matérielles y sont également considérables.

Le 13 décembre, ce fut le retour de la Sœur Supérieure des Filles de la Charité et de quatre compagnes accompagnées de cinq mères du Sacré-Cœur : elles venaient, pleines de courage, travailler dans les décombres afin de sauver, autant que possible, le bien des Pauvres. Ce fut une vraie joie pour nous de revoir nos chères Sœurs : quant aux rares habitants de Kashing qui les virent, la vue de la cornette leur parut

une vision de paix... Hélas ! celle-ci ne paraît pas encore à notre horizon, et Noël ne nous apportera que la paix du cœur, tandis que le trouble et l'insécurité régneront dans la région. Chaque nuit, nous entendions les cris de nombreux pillards qui opéraient dans les environs et qui entassaient sur leurs barques tout ce qu'ils trouvaient chez leurs victimes, ne dédaignant ni vieux habits ni meubles branlants. Le danger, semblant sérieux pour le séminaire, nous communiquâmes nos craintes au Bureau de la Place : le chef étant absent, un gendarme déclara, avec un sérieux imperturbable, qu'il fallait soigneusement fermer notre porte durant la nuit : nous le faisons certes sans sa recommandation, mais que vaut une porte fermée pour une centaine de gaillards armés de tiges de fer et de gourdins ! Heureusement, le Bon Dieu veillait sur nous, de sorte que le nouvel an arriva, sans que notre porte eût été enfoncée.

Le premier jour de 1938 ne pouvait être joyeux pour nous, puisque la famille était dispersée et que nous étions sans nouvelles de nos Supérieurs, de nos confrères et de nos frères ; néanmoins, l'année commençait sous les auspices de notre mère du Ciel, c'était un samedi : nous fîmes avec ferveur notre consécration, nous unissant, en esprit, avec nos confrères du monde entier. Nous avions d'ailleurs l'espoir de pouvoir, sous peu, communiquer avec notre vénéré Visiteur, M. Legris ; le 22 décembre, on nous avait assuré que le Bureau de la Place se chargerait d'expédier nos lettres. Dès le 23, elles étaient prêtes ; mais, en l'absence du chef, elles ne furent remises que le 26 ; et on nous assura qu'elles étaient parties le 30 décembre : mieux vaut tard que jamais ! Espérons qu'elles arriveront à bon port ; en tout cas, nous n'avons pas à attendre une réponse par la même voie, notre courrier dort à la poste de Shangai depuis deux mois et il continuera à le faire, à moins que quelque occasion ne se présente pour aller le réclamer. Précisément, nous faisons des démarches afin d'obtenir l'autorisation de nous rendre à Shanghai ; cette permission fut même accordée à M. Reinprecht, mais on lui refusait toute place en chemin de fer, en camion et en vapeur : tout cela, en effet, est militarisé : aucun civil n'est admis à y prendre place. Nous ne perdons cependant pas confiance et nous prions. Le 3 janvier, une petite barque étant arrivée de Tso-fou-pang, et le batelier consentant à tenter le voyage de Shangai, les instances furent renouvelées et couronnées de succès. M. Reinprecht obtint la permission pour lui, pour M. Asinelli (rentré à Kashing, le 27 décembre), et aussi pour la Supérieure des Filles de la Charité et pour deux Mères du Sacré-Cœur d'aller en barque jusqu'à Shangai, et d'en revenir dans la quinzaine. Ils partirent, dès le lendemain matin : ce n'était certes pas un voyage d'agrément en cette rude saison et dans cette petite barque, exposés, peut-être à plus d'un péril ; mais aussi quel bonheur et celui de nos vénérés Supérieurs s'ils arrivent à bon port pour l'Épiphanie. Que l'Etoile guide leur barque et que l'archange Ra-

phael éloigne d'eux tout danger ! Le 18 janvier, un mot de M. Radogna m'apprend que nos voyageurs sont parvenus à Shanghai, sans incident, mais qu'il ignore quand et comment ils pourront rentrer à Kashing. Ils ont, en effet, conseillé aux bateliers de partir au plus vite, leur remettant diverses lettres pour nous. Hélas ! au moment de démarrer, les bateaux ont été pris par les soldats japonais et les lettres brûlées. Nous sommes, Soeurs et confrères, dans une bien cruelle incertitude. La lettre de M. Radogna m'apporte cependant une grande joie : c'est que le batelier assure que nos chers absents sont à Shanghai, près de M. le Visiteur et dans un local idéal, au séminaire des Pères Jésuites.

Le 23 janvier, une lettre de M. Dulois confirme la bonne nouvelle : tous nos chers absents sont réellement à Zikawei, au Grand séminaire des RR. PP. Jésuites ; ils peuvent à leur aise vaquer à leurs exercices de piété et à leurs études. La lettre écrite le 30 décembre 1937 a mis 24 jours pour arriver à Kashing, c'est bien long : néanmoins, ce sont, bien que vieilles de plus de deux mois, de vraies nouvelles pour nous, impatientement attendues ; la lettre a aussitôt les honneurs de la lecture publique. Certes, ce voyage de la petite famille en fuite ne fut pas une excursion d'agrément : le temps était maussade et pluvieux, la route longue et les pieds de plusieurs étaient meurtris : la marche de la première nuit s'était poursuivie bien au-delà de Pou-Yuen, jusqu'à Tongshiang. Là, notre confrère, M. Cheng Jean-Baptiste les hébergea tant bien que mal : dès le soir, ils purent s'installer sur une petite et coûteuse barque, s'y entasser plutôt, et se diriger vers Hangchow. Le lendemain matin, sept frères voulurent se dégourdir les jambes et faire un petit pèlerinage au sanctuaire de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, à Changan dont alors ils n'étaient pas loin : ils ne pensaient pas que cette sortie les forcerait à poursuivre leur route à pied jusqu'à Hangchow : c'est cependant ce qui arriva. Ils furent pris pour des espions, menacés de mort, fouillés, mais la chère Patronne des Missions les tira de ce mauvais pas et, après une épuisante marche, ils arrivèrent affamés à Hangchow où Son Excellence Mgr Deymier leur fit, ainsi qu'à la Communauté qui arriva peu après, un accueil vraiment paternel. Leur voyage avait duré moins de cinquante heures ; c'était, vu les circonstances, rapide. Le 18 au matin, nos confrères eurent le bonheur de célébrer la sainte messe, c'était précisément le jour où, à cause de la canonnade, nous étions privés de la sainte communion, le jour où notre pauvre séminaire devait être si gravement endommagé. Pendant que les obus pleuvaient sur notre chapelle et sur notre maison, la communauté reprenait, à pied, puis en barque, le chemin de Shaoshing. Elle arriva le 19 au matin. Le 20 novembre, Son Excellence Mgr Defebvre venait à la rencontre de nos exilés, leur ouvrant ses bras et sa bourse. C'est surtout dans des circonstances pareilles qu'on comprend la vérité de ces paroles de la Sainte Ecriture : *« Ecce quam bonum et jucundum*

habitare fratres in unum. » Son Excellence, accompagnée de M. Che Paul, ancien de Kashing, comme Monseigneur, les emmena tous, la nuit suivante, en chemin de fer à Ningpo où ils arrivèrent le 21, à quatre heures du matin. Là, Monseigneur exerça à leur égard la plus généreuse des hospitalités et tous les confrères les traitèrent avec une affectueuse cordialité : ils s'installèrent pour quelques jours au Petit séminaire, puis, le 24, s'embarquèrent pour Shanghai. Après une nuit de voyage, ils arrivèrent sains et saufs à la Procure. On comprend la surprise du vénéré Monsieur le Visiteur, heureux certes de voir ses enfants hors de danger, mais légitimement inquiet de leur trouver un logement : la bonne Providence veillait. Elle amena Monsieur le Visiteur à la Maison Centrale où, comme par hasard, se trouvait Son Excellence Mgr Haouisée qui, apprenant l'anxiété de Monsieur le Visiteur s'écria : « Mais, Monsieur Legris, mon séminaire est à votre disposition ! » et c'est ainsi qu'après le dîner le R. P. Maumus, supérieur du Grand séminaire de Zikawei, venait chercher nos chers fugitifs pour les installer à un étage de ce magnifique bâtiment où ils sont très bien, ayant chapelle et réfectoire à part, et pouvant vaquer à leurs études presque comme à Kashing. La Respectable Sœur Visitatrice fut une bonne mère pour eux et leur procura bien des choses nécessaires et utiles, car c'est l'hiver et, dans la fuite, on n'a pu se munir ni d'habits ni de couvertures.

Nous remercions le Bon Dieu de ces bonnes nouvelles arrivées à la fin d'une classe de Théologie Morale, car, depuis quelque temps, je fais des classes aux trois chers frères étudiants qui sont restés ici. Nous n'espérions plus le retour de M. Reinprecht, du moins il nous semblait, d'après les dires du barquier que ce retour était fort problématique et, en tout cas, bien lointain. Or, notre confrère était déjà en route quand le barquier nous donnait de tels renseignements et, le mercredi 26 janvier, nous avions l'heureuse surprise de le voir arriver. Malgré un gros rhume, devant notre légitime curiosité, il nous donna d'amples nouvelles de M. le Visiteur, de nos chers confrères et frères, puis, il nous raconta son odyssée : son voyage avait duré sept jours, alors qu'il pensait le faire en moins de sept heures. Ayant pris place avec la Supérieure des Filles de la Charité et M. Nagv sur une camionnette, la centaine de kilomètres Shangai-Kashing semblait un jeu ; mais on avait compté sans les imprévus : un pneu sauta, l'auto s'embourba, refusa de marcher, on poussa, on répara, et, malgré l'aide bénévole de mécaniciens et de camions japonais, on eut bien de la peine à arriver jusqu'à Songkiang. Là, nos voyageurs s'arrêtèrent et s'installèrent assez confortablement d'ailleurs, à la Maison des Filles de la Charité d'où les Sœurs étaient absentes mais où se trouvaient quelques vieillards. La Maison n'a pas beaucoup souffert, car ce n'est pas là qu'avait eu lieu le bombardement, mais en ville où les malades et les blessés avaient été transportés pour y être plus en sûreté ! Entre temps, la ca-

mionnette reprenait à vide la route de Shanghai pour y subir les réparations nécessaires. Réparée, elle revint, reprit les trois voyageurs, mais non les caisses de clous et de vitres que, primitivement elle devait amener à Kashing. Sur la route gelée, la voiture repartit allègrement, mais bientôt le dégel fait son œuvre, les ornières deviennent de plus en plus profondes : l'auto, soudain, refuse tout mouvement. Nos voyageurs criaient vers le ciel et faisaient des promesses : ils parurent exaucés, car un camion militaire japonais les aida bénévolement pendant longtemps, ce fut presque en vain : de braves chrétiens des environs poussant, tirant, suant, finirent par sortir le véhicule de l'ornière où il s'enlisait. La chrétienté avait grandement souffert de la guerre, aussi, malgré le dévouement des chrétiens, la nuit fut pénible, surtout pour le chauffeur qui la passa, assis sur son camion. Il ne pouvait plus être question de continuer le voyage en auto, aussi le mécanicien reprenait le chemin de Shanghai tandis que nos voyageurs prenaient place sur une barque qui lentement les conduisit jusqu'à Fungching pour y passer la nuit. Après diverses démarches, M. Reinprecht et ma Sœur Supérieure purent, le lendemain, se caser enfin sur une barquette qui amenait deux voyageurs à Kashing ; ils y arrivèrent le 25 janvier, à la nuit tombante. Personne ne s'était opposé au retour de notre confrère : les lettres n'avaient pas été brûlées, et, si les bateliers avaient été réquisitionnés, c'est qu'ils n'avaient pas suivi le conseil de repartir dès le lendemain de leur arrivée à Shanghai. Toute la région parcourue par notre confrère est dévastée : que le Bon Dieu prenne en pitié ce cher pays et nous donne la paix si désirée ! Avec quel plaisir, je lis et relis toutes les lettres apportées par M. Reinprecht.

Monsieur le Visiteur nous autorisant à faire les réparations urgentes, nous faisons des démarches pour l'achat des matériaux nécessaires : bois, briques, tuiles, chaux etc. Pour tout cela, il faut la permission des Autorités : le plus difficile est la question des transports : nous finissons cependant par nous assurer l'envoi de plus de cent mille tuiles, d'environ trente mille briques et nous pouvons sur place, nous procurer une grosse quantité de bois : il est plus difficile de trouver de la chaux, du ciment, du zinc, nous finissons cependant par trouver, à un prix élevé, quelques dizaines de milliers de livres de chaux : nous pourrons faire le plus urgent et, nous espérons que notre chiffre de tuiles, qui paraît grand, suffira à réparer les toits qui sont dans un bien triste état. Nous commençons les travaux, le 11 février, sous les auspices de Notre-Dame de Lourdes, priant notre céleste Patronne de nous aider à les achever et de nous protéger contre tout nouveau bombardement. Nous constatons que les dégâts de la chapelle sont bien plus considérables qu'ils ne paraissent à première vue, cachés qu'ils étaient par la voûte : il se trouve que cinq entrails et plusieurs arbalétriers ainsi que d'autres pièces importantes ont été détruites par les obus, de sorte que c'est par une protection spéciale que la toiture ne

se soit pas effondrée : les réparations seront donc plus longues et plus coûteuses que nous ne le pensions, puisqu'il faut démolir pour la refaire une grande partie du toit. Le Bon Dieu nous favorisa d'une période de beau temps, réellement extraordinaire à cette époque de l'année, de sorte que toutes les grosses pièces de la charpente étaient remplacées, quand les 7, 8 et 9 mars, la neige tomba en abondance, de sorte que rien ne s'effondra. Il reste à refaire toute la toiture du bâtiment central et bien d'autres travaux... Nous avons fait replacer des carreaux aux fenêtres du réfectoire où nous pouvons prendre nos repas depuis le 2 mars, mercredi des Cendres, à l'abri du vent et de la pluie : les carreaux sont également remplacés dans les chambres du premier étage, mais, non encore ailleurs, faute de vitres.

Depuis longtemps, je désire aller voir la petite famille et nous faisons des démarches pour cela : ce n'est pas facile... Que Saint Joseph, le Patron spéri'a' de la Chine, nous obtienne, à l'occasion de son mois et de sa fête, une lueur de paix et nous ramène bientôt nos chers absents. Kashing se repeuple, mais le ravitaillement reste pauvre et difficile : il n'y a ni poste ni communication avec les autres villes, et le peuple hésite à cultiver la terre : nous criions vers Dieu : « *A peste, fame et bello, libera nos, Domine.* De la peste, de la famine et de la guerre, délivrez-nous, Seigneur.

Shanghai, 13 avril 1938.

Henri SEPIETIER

MISSION D'ABYSSINIE

LA SUBSTITUTION DE 1937 (suite)

Liberté religieuse. — L'occupation étrangère n'était pas faite pour nous concilier la subite tendresse et la profonde sympathie des schismatiques. Des cœurs que meurtrissent la défaite et la déchéance nationale, des esprits qui confondent obstinément Eglise catholique et puissances européennes, religion et politique, nous seront pour un temps — temps de transition — plus hostiles que jamais. 56 conversions en 1935, 19 seulement en 1936. Mais la façade et l'armature extérieure sont bel et bien changées et retournées. Le Commissaire d'Adigrat ordonne la vaccination du bétail ; un groupe de prêtres schismatiques fait opposition à la mesure sanitaire et excommunie les paysans qui obéiraient. Les prêtres, sans plus, sont emprisonnés ; et de se voir emprisonnés, eux, juges écoutés et arbitres des cas difficiles, les secoue, les stupéfait, les réveille d'un songe millénaire. Est désormais examiné et conclu en un minimum de temps ce qui exigeait jadis des

années de démarches, des attentes sans fin, dites « *Nègne* », (*demain*), euphémisme amharique qui colore et frange d'espoir les déceptions renouvelées. Le 20 août 1937, Balambaras Ihedego concède et trace sur le terrain à Arbèita, Sassi, Tigré oriental, un emplacement de 140 mètres sur 110, pour cimetière, église, presbytère ; l'autorité italienne avait réglé et décidé l'affaire en quelques minutes. Un inviolable abouna, Pierre, est fusillé à Addis-Abeba, exécuté sur la place publique, août 1936 ; l'Ethiopie n'en croit pas ses yeux.

L'Italie fait disparaître la caste des chefs, éloignant, ignorant ceux qui sont redoutés, influents, réduisant les autres à la condition commune, à l'égale distribution et répartition des terres. Un chef racé, atteint par le nivellement social et rouleur compresseur, disait : « *Bersen ina* » *Nous sommes des lentilles*. Comparaison où la modestie n'a rien à voir et que, en m'excusant, j'explique : Les grains de lentilles sont égaux et de même dimension ; chefs et hommes du peuple sont désormais confondus et ne se distinguent plus. S'il faut en croire un fonctionnaire d'Erythrée, le programme agraire du gouvernement italien comporterait trois phases : 1° Étendre et généraliser la propriété collective ; supprimer ou réduire les « *goulti* » ou fiefs territoriaux dont jouissent des particuliers, des personnes morales, notamment les églises et prêtres schismatiques ; les prêtres schismatiques possèdent ainsi le tiers des terres, dit « *sisso* ». 2° Les terres étant devenues ou redevenues communales, en attribuer et réserver une part à la colonisation italienne. 3° Amener l'indigène, qui est loin de l'apprécier, au stade et système de la propriété privée. Le Commissaire du Tigré oriental proclame, le 28 juillet 1937, la suppression du « *sisso* » des prêtres schismatiques ; huit jours plus tard, un chef éthiopien me dit : « Les pauvres sont contents. » La classe laborieuse profite des pertes du clergé schismatique.

Le 28 octobre 1936, à Ghir-Ghizia, Tigré occidental, M. Peparaio, au nom de la Mission d'Abyssinie, reçoit une église et résidence, que bâtirent des soldats italiens et le P. Zanini, des Missions Etrangères de Milan, aumônier militaire. Pour marquer la prise de possession, Abba Haïlé-Mariam Cahssai, prêtre séculier indigène, est placé pour un temps non limité à Ghir-Ghizia, le 10 décembre 1936. Le 21 février 1937, bénédiction d'une chapelle en bois, à l'hôpital d'Adigrat. La chapelle, de facture provisoire, pouvant plus tard être désaffectée, on emploie les seules prières et cérémonies de la *Benedictio domus*. Les soldats italiens immobilisés quatre mois sur le front du Tigré, entre Macallé et Axoum, laissèrent d'autres lieux de culte : chapelle d'Enda-Ièssous, chapelle de Quia, église d'Enda Tèklè-Haimanot (16 mètres sur 9), oratoire de Bizet bâti par le P. Zanini, chapelle de Dembèguina, etc. Ces constructions répondaient à des besoins temporaires ; la plupart sont aujourd'hui solitaires et prennent on ne sait quel air de désolation ou de chapelles mortuaires.

Après octobre 1935, la Mission d'Abyssinie continue ses

modestes œuvres avec le moins de changements possible, se prêtant à tout ce qui est amélioration, évitant des réglementations nouvelles avant le retour à un état normal. A la fin des hostilités, l'apparition et établissement d'une autorité occidentale ayant fait tomber le réseau d'obstacles et d'entraves matérielles, les Lazaristes du Tigré — à qui une prudence inattendue, nullement exagérée, interdit la fréquentation des indigènes — entreprennent immédiatement quelques travaux extérieurs et mettent à profit le nouveau régime de liberté religieuse.

La Mission catholique obtient à Gouala, l'érection d'un cimetière qui a nom : *Vénérable Justin de Jacobis*. M. Bringer dirige la construction du mur d'enceinte. Deux maçons napolitains travaillent moyennant salaire légal de 43 livres par jour. Le cimetière indigène est béni le 1^{er} novembre 1936 ; le cimetière militaire italien, contigu, est béni le 2 novembre.

M. Peparaio commence, le 30 juin 1936, à remettre en état les ruines vénérables de la maison de Mgr de Jacobis, à Gouala. Il obtient le concours de trente « *Chemises noires* » et bénéficie de l'aide technique et matérielle du génie militaire italien. Les débris de bois trouvés dans les décombres sont pour nous des reliques. Cette maison, d'où fut expulsé Mgr de Jacobis et que Mgr Castellani, visiteur apostolique, appelle la « *Portioncule Lazariste d'Ethiopie* », a été le berceau des Missions catholiques d'Afrique Orientale Italienne, au XIX^e siècle. Mgr Massaia arriva en Ethiopie, sept ans après Mgr de Jacobis, ne put entrer dans la Mission Galla qu'en novembre 1852. Mgr de Jacobis envoya ses missionnaires à Khartoum en 1842, au Choa en 1847. « *Les Missions des Lazaristes et des Filles de la Charité des Provinces de France* », N^o de décembre 1937, page 258, relatent l'inauguration du sanctuaire de Gouala. Onze Lazaristes furent présents : MM. Sournac, Gimalac, Ferraro, Atsbeha, Bringer, Kieffer, Contini, Conte Peparaio, Scattaglia, Zwick. Un ancien missionnaire d'Ethiopie écrit d'Amérique : « 24 juillet 1937. Enchanté de recevoir l'invitation *alla solenne inaugurazione dell'oratorio*, au pied duquel j'ai passé la plus grande partie de ma vie en Abyssinie... On était jeune alors et la sainte messe se célébrait dans une chapelle rappelant la vie des catacombes. La vie catholique se développait dans une grande réserve. Il ne fallait pas appeler l'attention des gens du pays sur notre présence. Comme au temps du Vénérable Justin de Jacobis, nous semions dans le silence et dans les larmes. M. Atsbeha est là pour rappeler les temps héroïques. Aujourd'hui, c'est la vie au grand air et vos élèves occupent déjà le forum et les postes de confiance. En toute solennité, vous avez pu célébrer l'inauguration de l'oratoire du Collège de l'Immaculée. Bravo ! Vous avez le bonheur d'annoncer et de préparer des temps nouveaux. »

L'atmosphère à Sèbéa est schismatique 100 %. Quand le missionnaire y passait, les mères cachaient leurs enfants pour les préserver du mauvais œil. La Mission du Tigré décide

la construction d'un presbytère et d'une église à Sèbéa. Un missionnaire qui connut l'écoeurement des attentes, des « Nèguè » indéfinissables et indéfinis, exulte : « Paris, 30 novembre 1936... Ci-joint ma collecte d'intentions de messes de novembre... Vous qui êtes jeunes, travaillez au clair soleil de la liberté. Une église catholique à Sèbéa, c'est un miracle ! Que ne puis-je voir cela de mes yeux... Dieu est avec vous. Je prie pour vous et la Mission à tout casser. Fraternellement. »

M. J. P. Kieffer, directeur du district d'Alitiéna, ouvre le chantier, le 26 octobre 1936, et note : « Rapport sur Sèbéa. Lundi, 26 octobre, installation. Mardi, pas un ouvrier. Mercredi, pas un ouvrier. Jeudi, pas un ouvrier. Vendredi, deux ouvriers ! Pendant ces trois jours — vides — nous avons réussi cependant, avec l'aide d'Ato Gochou et de Bachai Halibo à construire une cabane pour cuisine. Vendredi, dix ouvriers de Sèbéa ont promis de venir lundi 2 novembre. Nous verrons. Un missionnaire disait qu'en Afrique, il faut beaucoup de sucre et de patience... Veuillez trouver encore 3 pioches, 3 pelles, 3 marteaux de maçon, une équerre, un niveau d'eau, un fil à plomb... Demain, notre élève musulman, Ali, recevra le baptême... » M. Bringer, venu de Dessié, arrive à Gouala, le 17 décembre 1936. A Sèbéa, il met en mouvement instruments et travailleurs, trace sur le sol les fondations du presbytère, 33 mètres sur 5, règle et conduit la rectiligne ascension des murs, les coiffe d'une correcte ligne de charpentes, et le 16 mars 1937, cloue sur le toit du presbytère la première tôle de zinc ondulée. Désormais, pendant la construction de l'église, MM. Kieffer et Bringer logent dans une maison, et peuvent mettre, entre leur sommeil et les étoiles de la nuit éthiopienne, autre chose qu'une bâche ou une toile de tente.

Le 24 août 1937, j'arrive à l'improviste dans la plaine de Sèbéa, cirque évasé et lumineux, où le milan vole délicieusement. Au nord, par-delà la sierra, vrai mur de désolation, de Monoxèto, un plateau bleuté où MM. Sournac, De Wit et frère Blandeau posèrent, en 1914, l'église d'Aïga. Au sud, des machicoulis, tourelles et donjons naturels découpent les masses et duretés du mont-fort Dèbrè-Mahtso. Au-dessus des lignes horizontales et basses des verdure et cultures, monte le vaisseau de la nouvelle église de Sèbéa que ceinturent et étreignent des mâts et échafaudages. L'église mesure 27 mètres 50 sur 9 m. 40. Quelque 500 pierres taillées. Les murs ont déjà quatre ou cinq mètres de hauteur. Deux silhouettes blanches — l'une notablement plus haute que l'autre — de missionnaires Lazaristes animent et tiennent en haleine un essaim d'indigènes. M. Bringer me dit : « Trente-sixième jour de construction. » Quelques jours plus tard, M. Zwick, de passage à Sèbéa, surprend M. Bringer consolidant un arc aérien, le fixe sur la chimie des pellicules. « *Les Missions des Lazaristes et des Filles de la Charité des Provinces de France* », N° de décembre 1937, page 263, reproduisent les photogra-

phies. M. Bringer, perdu dans les échafaudages et l'azur de Sébéa, c'est la Mission des Lazaristes des Provinces de France sur le point de partir et travaillant jusqu'à la dernière heure.

Etat de la Mission d'Abyssinie. — Le territoire qui deviendra l'Afrique Orientale Italienne compte, avant l'occupation, 50.000 catholiques indigènes, de rite éthiopien ou de rite latin, une centaine de prêtres catholiques indigènes, 7 circonscriptions ecclésiastiques : Vicariat d'Erythrée, Ordinariat oriental d'Erythrée, vicariat d'Abyssinie, vicariat des Gallas, préfecture du Kaïfa, préfecture de Djibouti, vicariat de Mogadiscio. Le vicariat latin d'Erythrée et l'Ordinariat oriental d'Erythrée ont même territoire. La Somalie éthiopienne fait partie de la préfecture apostolique de Djibouti.

Le vicariat d'Abyssinie ou Mission d'Abyssinie compte 2.724 catholiques indigènes (recensement de 1936), 15.000 Fèlacha, 100.000 musulmans, 2.700.000 dissidents (ces trois derniers chiffres approximatifs), onze Lazaristes des Provinces de France : MM. Marius Granier, Etienne Sournac, Paul Gimalac, abba Tesfa-Sellassié Ouelde-Guèrima, Atsbeha Tesfai, Jean-Baptiste Bringer, Jean-Paul Kieffer, Gabriel Moulet, Paul Blanchard, Max Zwick, André Marsay.

Le vicariat d'Abyssinie relève de la *Sacrée Congrégation Orientale* et du Délégué apostolique résidant au Caire. Le Supérieur ecclésiastique a pour titre : *Supérieur de la Mission Lazariste dans le vicariat d'Abyssinie*. Les Lazaristes d'Ethiopie dépendent du Visiteur d'Algérie, dirigeant six résidences : Gouala, Alitiéna, Kerker, Dessié, Addis-Abéba, Mendida, et font partie de deux maisons *formées (formatæ)* : Gouala et Addis-Abéba. Le supérieur local a pouvoir de placer et déplacer les confrères dans les diverses résidences de sa maison, de même qu'un supérieur d'Europe envoie ses confrères travailler et prêcher de côté et d'autre. Les *Constitutions* réservent au Visiteur, comme on sait, le changement qui ferait passer un confrère d'une maison *formée* dans une autre. Le placement des prêtres séculiers indigènes regarde le Supérieur ecclésiastique. Les Lazaristes européens sont de rite latin, les prêtres séculiers et les deux Lazaristes éthiopiens, MM. Tesfa-Sellassié et Atsbeha, sont de rite éthiopien. Les fidèles sont de rite éthiopien. (1).

1. *Noms des trente-quatre Lazaristes placés dans la Mission d'Abyssinie de 1897 à 1937, et dates de retour ou de placement :*

J.-B. Coulbeaux, 1897 ; P. Picard, 1897 ; Edouard Gruson, 1897 ; frère J. Longuépée, 1897 ; Kidané-Mariam Arkou, 1898 ; B. Forstman, 1899 ; E. Hannon, 1899 ; frère L. Rivière, 1901 ; Charles Gruson, 1902 ; J. Van Ravesteijn, 1903 ; M. Granier, 1903 ; P. Kamerbeek, 1903 ; E. Sournac, 1903 ; Emile Maynardier, 1903 ; frère Ch. Bouché,

1903 ; frère A. Blandeau, 1903 ; J. Baeteman, 1905 ; frère L. Van Ostaeyen, 1908 ; C. de Wit, 1911 ; frère P. Cabanes, 1911 ; E. Catalano, 1912 ; Tesfa-Sellassié Ouelde-Guèrima, 1912 ; Pietros Gaber, 1913 ; Atsbeha Tesfai, 1915 ; J. Wentzler, 1925 ; J.-B. Bringer, 1925 ; frère G. Lacour, 1927 ; frère Paul, 1927 ; Paul Gimalac, 1927 ; J.-P. Kieffer, 1927 ; G. Moulet, 1930 ; P. Blanchard, 1930 ; M. Zwick, 1932 ; A. Marsay, 1933.

Nous laissons six tombes à An-

Quatre Filles de la Charité européennes arrivèrent à Addis-Abéba en décembre 1927. La « Maison Saint-Vincent » dépend directement de la Supérieure Générale. Elle reçoit une centaine d'internes. Les Sœurs tiennent école, ouvroir, dispensaire, visitent les pauvres. Trois Filles de la Charité italiennes arrivent à Addis-Abéba, le 25 mai 1937. Sœur Cheygnard et Sœur Marguerite quittent Addis-Abéba et l'Ethiopie le 27 août 1937. Vingt et une Filles de la Charité, dont sept italiennes, avaient fait partie de la Mission d'Abyssinie, avant 1895. Dans la Mission d'Abyssinie de 1937, les Vierges éthiopiennes sont au nombre de dix-huit, neuf dites *internes*, neuf *externes*. Elles font le seul vœu de chasteté et ne sont pas tenues à la vie commune. Elles coopéreraient davantage aux

tiéna : Charles Gruson, † 1904 ; P. Picard, † 1904 ; frère P. Cabanes, † 1920 ; P. Gaber, † 1926 ; C. de Wit, † 1932 ; Ed. Gruson, † 1934 ; deux tombes à Dessié : Bienheureux Guèbré-Mikael, † 1855, et frère A. Blandeau, † 1931. Le Bienheureux Guèbré-Mikael fut inhumé dans un silo, à quelque 50 km. de Dessié, direction S.-S.-O. Les fouilles entreprises, pour la deuxième fois, en 1932 en vue de retrouver le corps n'aboutirent pas ; l'ambiance fanatique empêcha de les pousser à fond.

Le vicariat ou Mission d'Abyssinie compte, en septembre 1937, vingt prêtres indigènes, dont deux Lazaristes et dix-huit séculiers, indispensables et appréciés collaborateurs de l'effort missionnaire. Ils font en commun la retraite annuelle et sont convoqués régulièrement pour la retraite du mois, conférence spirituelle et cas de conscience. Plusieurs sont des convertis du schisme. Bon nombre confessèrent la foi et connurent le fouet, les fers, la prison, l'expulsion. Les deux plus anciens, abba Téouldé-Médhen et abba Iohannès, furent enchaînés et incarcérés dès le temps de leur petit séminaire. En 1913, abba Guèbré-Mikael Guèbré-Meskel et Dillibis, catéchiste, furent écroués dans les cachots de Denketz, près Gondar, et subirent plusieurs mois la société de quarante scélérats.

Noms des trente-cinq prêtres indigènes séculiers et laxistes qui firent partie du vicariat d'Abyssinie entre 1897 et 1937 (les noms des dix-huit prêtres séculiers indigènes, faisant partie du vicariat en 1937, étant

marqués d'un astérisque) : Guèbré-Mariam Gladios, enterré à Gouala ; Arégaoni Zessou, enterré à Alitiéna ; Fesha-Tsion Guèbré-Exiabhier, enterré à Mai-Bérazio ; Kéchi Haïlou Guèbré-Médhen, enterré à Monoxéito ; Kidané-Mariam Arkou ; Pié-tros Gaber, C. M., enterré à Alitiéna ; Hagos Sebbat, enterré à Gouala ; Tesfa-Sellassié Ouelde-Guérma, C. M. ; * Téouldé-Médhen Cahssai ; * Iohannès Tesfaï ; Hadgou Haoukou, enterré à Ao ; Fessouh Tesfat, enterré à Alitiéna ; * Guèbré-Mikael Guèbré-Meskel ; Guèbré-Kidan Ouelde-Abzgwi, enterré à Alitiéna ; Ouelde-Sellassié Guedèi, enterré à Alitiéna ; Atsbeha Tesfaï, C. M. ; * Ouelde-Sellassié, Tesfa - Sellassié ; Ouelde - Sellassié Haïlou, enterré à Monoxéito ; Iosief Guébrou, enterré à Alitiéna ; * Ouelde-Guèbriel Habtou ; Guèbré-Crestos Guèbré-Guorguis ; Guèbré-Exiabhier Ouelde-Haimanot ; * Tesfa-Mariam Fessouh ; * Jacob Sebbat ; * Ouelde-Mikael Negoussié ; * Haïlé-Mariam Cahssai ; * Guèbré-Sellassié Kidanou ; * Tèklè-Haimanot Ouelde-Mikael ; * Hagos Fessouh ; * Tomas Tsarou ; * Pié-tros Haoukou ; * Ouelde-Mariam Redda ; * Asraté-Mariam Iemrou ; * Stifanos Guèbré-Mariam ; * Guèbré-Meskel Abreha.

Noms des quatre moines indigènes qui firent partie du vicariat d'Abyssinie entre 1897 et 1937 : Ouelde-Mikael Fessouh, enterré à Gouala ; Guèbré-Exiabhier Amrou, enterré à Alitiéna ; Zéouldé Ouelde-Roufael, enterré à Alitiéna ; Guèbré-Médber Seïfou, enterré à Aïga.

œuvres de charité et d'apostolat, si elles avaient bénéficié de la formation et direction de religieuses européennes. (1)

Nouvelle organisation ecclésiastique. — Le nombre des ouvriers italiens en Ethiopie aurait été de 92.736, en juin 1936 ; il a nettement régressé en 1937. Mais le plateau éthiopien, depuis Asmara jusqu'au Gimma — tout comme les régions d'altitude qui relie l'Ethiopie au Cap, Afrique Australe — sont favorables au peuplement européen. Dans le territoire du vicariat d'Abyssinie, tout est à faire, à commencer par les routes et maisons. L'entrain italien pour l'outillage et l'équipement économique du pays n'est pas ordinaire. Il multiplie les ouvrages d'art et brise les obstacles de la montueuse Ethiopie. M. Peparaiio, devenu un maître du volant, pourrait dire le chiffre des coudes, boucles et virages entre Adigrat et Asmara, entre Asmara et Massaoua. La route secondaire Adigrat-Adoua, pour descendre du dernier palier du mont Aloka dans la vallée où se trouve l'oratoire de Bizet, fait sur elle-

1. Fruits spirituels, d'après le rapport du 3 décembre 1935 :

Communions de dévotion.....	30.739
Communions pascales.....	1.658
Confessions de dévotion.....	15.045
Baptêmes d'enfants.....	145
Conversions ou baptêmes d'adultes.....	56
Confirmations.....	70
Retraitants.....	149
Mariages.....	46
Extrêmes-onctions.....	96
Sépultures.....	82

Les six résidences de Lazaristes, avant l'occupation italienne :

Aliténna : 2 Lazaristes européens, 3 prêtres séculiers indigènes, 1 moine indigène ; paroisse, grand séminaire (4 élèves).

Gouala : 2 Lazaristes européen et indigène, 3 prêtres séculiers indigènes ; paroisse, petit séminaire-école (36 élèves internes).

Kerkir : 1 Lazariste européen, 1 prêtre séculier indigène ; école.

Dessié : 2 Lazaristes européens, 3 prêtres séculiers indigènes ; école.

Addis-Abéba : 3 Lazaristes européens et indigène, 1 prêtre séculier indigène ; procure, école.

Mendida : 1 Lazariste européen, 2 prêtres séculiers indigènes ; école.

Vingt-six immeubles et constructions (septembre 1937) :

Aliténna : Eglise, résidence, école, maison des vierges indigènes.

Aiga : Eglise, presbytère.

As : Eglise, presbytère.

Sébba : Eglise en construction, presbytère.

Gouala : Eglise, sanctuaire de la maison du Vén. de Jacobis.

Mai-Bérario : Eglise, presbytère.

Biéra : Oratoire.

Kerkir : Chapelle, résidence.

Dessié : Eglise, résidence, école.

Addis-Abéba : Chapelle, procure, maison des Filles de la Charité.

Mendida : Eglise, résidence, école.

A ces immeubles et constructions se rattachent des cimetières, jardins et terrains divers.

même et sur place dix courbes et replis complets. Le Sémien a retardé, n'a pas empêché l'artère Adoua-Gondar. Subitement Adigrat est pourvu de médecins, commerçants, cor-donnier et coiffeur, routes, garages et fils télégraphiques. La poste civile fonctionne à partir du 15 janvier 1936. Les jeunes gens catholiques de Gouala trouvent places et salaires dans les nouvelles administrations. Gouala est situé à 1 kilomètre environ d'Adigrat. L'occupation en fait, du jour au lendemain, un faubourg d'Adigrat. La géographie humaine bouscule la géographie physique.

Le 2 juin 1936, les journaux publient l'organisation civile de l'Afrique Orientale Italienne. Elle a à sa tête un Gouverneur général ou Vice-roi, assisté d'un Vice-gouverneur et d'un Chef d'Etat-major. L'Afrique Orientale Italienne comprend le gouvernement d'Addis-Abéba et cinq gouvernements. Le gouvernement d'Addis-Abéba est formé de la ville et d'un territoire périphérique peu profond. Il est doté d'une administration spéciale à laquelle préside le gouverneur d'Addis-Abéba.

Les cinq gouvernements sont :

1. *Gouvernement d'Erythrée*, comprenant l'ancienne Erythrée, Tigré, Dancalie, Aoussa, etc. Chef-lieu : Asmara.
2. *Gouvernement d'Amhara*, comprenant le Beghemeder, Ouolkait, Ouag, Lasta, Ouollo, Godjam, etc. Chef-lieu : Gondar.
3. *Gouvernement des Galla et Sidamo*. Chef-lieu : Gimma.
4. *Gouvernement de Harar*. Chef-lieu : Harar.
5. *Gouvernement de Somalie italienne*, comprenant l'Ogaden, etc. Chef-lieu : Mogadiscio.

Les gouvernements d'Erythrée et Somalie italienne ne font pas partie de l'Empire éthiopien proprement dit. Chaque gouverneur est assisté d'un Secrétaire général et d'un Commandant de troupes. Les gouvernements sont divisés en commissariats, les commissariats en résidences et vice-résidences.

Les événements militaires et les changements politiques suggéraient un ajustement ou une réorganisation d'ordre ecclésiastique. Le Saint-Siège mûrit la question, envoya un Visiteur apostolique. Mgr Castellani passa à Gouala, le 9 décembre 1936. Les décrets concernant la nouvelle organisation ecclésiastique sont, pour la plupart, signés le 25 mars 1937 et publiés en juillet. L'Afrique Orientale Italienne comprend en 1937, cinq vicariats apostoliques, quatre préfectures apostoliques, un Ordinariat oriental, en tout dix circonscriptions ecclésiastiques :

1. *Vicariat d'Erythrée*, confié aux Frères Mineurs Capucins ; vicaire apostolique : Mgr Marinoni.
2. *Vicariat d'Addis-Abéba*, confié au clergé séculier italien ; vicaire apostolique : Mgr Castellani.
3. *Vicariat de Harar*, confié aux Frères Mineurs Capucins ; vicaire apostolique : Mgr Ossola.
4. *Vicariat de Gimma* confié aux Missionnaires de la Consolata de Turin ; vicaire apostolique : Mgr Santa.

5. *Vicariat de Mogadiscio* confié aux Frères Mineurs Franciscains ; vicaire apostolique : Mgr Filippini.
6. *Préfecture du Tigré*, confiée aux Lazaristes italiens ; préfet apostolique : Mgr Bechis.
7. *Préfecture de Gondar*, confiée aux Fils du Sacré-Cœur de Vérone ; préfet apostolique : Mgr Villa.
8. *Préfecture de Dessié*, confiée aux Frères Mineurs Franciscains. Préfet apostolique : Mgr Bergna.
9. *Préfecture de Neghelli*, confiée aux Prêtres des Missions Etrangères de Milan ; préfet apostolique : Mgr Arosio.
10. *Ordinariat oriental d'Erythrée*, confié au clergé séculier indigène ; Ordinaire : Mgr Chidané-Mariam Cassa.

Les circonscriptions ecclésiastiques d'Erythrée, Tigré, Dessié et Gondar relèvent de la Sacrée Congrégation Orientale. Les circonscriptions ecclésiastiques d'Addis-Abéba, Harar, Gimma, Neghelli, Mogadiscio, relèvent de la Sacrée Congrégation de la Propagande. La Délégation apostolique créée à Addis-Abéba pour l'Afrique Orientale Italienne a pour premier titulaire Mgr Castellani, franciscain. Comme Délégué apostolique, Mgr Castellani dépend de la Sacrée Congrégation Orientale ; comme vicaire apostolique d'Addis-Abéba, il dépend de la Propagande.

Le vicariat d'Abyssinie est supprimé et remplacé par les trois préfectures du Tigré, de Gondar, de Dessié. La *préfecture du Tigré* comprend les commissariats civils d'Adigrat, Adoua, Macallé, Abbi-Addi, et la résidence autonome d'Alamata ; résidence du préfet apostolique : Adigrat. La *préfecture de Gondar* comprend les commissariats civils de Gondar, Sèmien, Beghemeder et Godjam ; résidence du préfet apostolique : Gondar. La *préfecture de Dessié* comprend les commissariats civils du Ouollo et de Débré-Brehan ; résidence du préfet apostolique : Dessié.

Les limites et les divisions ecclésiastiques de 1937 suivent les limites et divisions d'ordre civil. Le territoire exigu du vicariat et Ordinariat latin d'Addis-Abéba correspond à celui du gouvernement d'Addis-Abéba. Assab et la Dancalie sont ou restent rattachés au vicariat d'Erythrée. La préfecture apostolique de Djibouti perd la Somalie éthiopienne, réunie au vicariat de Mogadiscio. La préfecture de Neghelli aidera le vicariat de Harar à enrayer l'islamisme qui déborde de l'est et progresse vers le Gimma déjà musulmanisé. Le vicariat de Gimma correspond avec des modifications à l'ancienne préfecture apostolique du Kaffa. Au début de décembre 1935, 30 missionnaires de la Consolata de Turin et 47 religieuses de la Consolata avaient été contraints d'abandonner la préfecture du Kaffa, sans rien emporter, et de laisser sans protection 2.500 néophytes. Ils rentrèrent dans leur Mission après l'occupation italienne.

La « *Préfecture apostolique d'Abyssinie, Haute-Ethiopie et régions limitrophes* » créée en 1839 et confiée au Vénérable Justin de Jacobis, fut bientôt divisée et remplacée par trois vicariats : vicariat des Galla, plusieurs fois divisé ; vicariat du

Soudan, plusieurs fois divisé ; vicariat d'Abyssinie, 1847. Du vicariat d'Abyssinie est détachée, en 1894, la préfecture d'Erythrée. En 1937, le vicariat d'Abyssinie est remplacé par trois préfectures apostoliques. A la préfecture de Mgr de Jacobis succéderaient, cent ans plus tard, *treize* circonscriptions ecclésiastiques. Cet épisode d'un siècle qui se clôt en 1939 est un modeste épisode de l'« *Eglise en marche.* »

La relève. — Les Missionnaires Fils du Sacré-Cœur de Véronne arrivent à Gondar le 5 novembre 1936. Ils sont bientôt six, pourvoient à l'assistance spirituelle des ouvriers italiens. Avec M. Sournac ils veillent sur les reliques des bienheureux Agathange de Vendôme et Cassien de Nantes (1). Ils gardent aussi les tombes des Serviteurs de Dieu, Libérat Weis et ses compagnons, missionnaires franciscains, tombes que M. Sournac identifia et trouva en mars 1932, au sud de Gondar, en contre-bas de l'église schismatique d'Abbo. M. Sournac fut amené à cette découverte par la lecture des ouvrages de J. Bruce prêtés par M. Rafael Di Lauro, consul d'Italie à Gondar. Au début de septembre 1937, Mgr Villa prend possession, par délégué, de la préfecture de Gondar. M. Sournac quitte Kerker et l'Amhara, le 16 septembre. Il rencontre à Asmara le dernier groupe de Lazaristes prêt à s'embarquer. Lui, l'aîné de nous tous, pleure. Il me dit : « Je remercie M. N. T. H. Père de me laisser en Ethiopie. Je demande qu'il m'y laisse toujours. Je suis triste parce que mes confrères partent. » Depuis son arrivée en Ethiopie, 1903, M. Sournac n'est pas retourné en Europe. Il travailla au Tigré, fonda la Procure Lazariste d'Addis-Abéba, puis la résidence de Kerker. Son dispensaire de Kerker était connu à cinquante lieues à la ronde.

Cinq missionnaires Franciscains, destinés à Dessié, sont de passage à Adigrat, le 11 août 1937. Le 17 août, M. Marsay, directeur de la Mission catholique de Dessié, écrit : « Dessié. Vendredi dernier, alors que je me préparais à m'endormir du sommeil du juste, vers 9 heures et demie, me sont tombés dans les bras, harassés de fatigue, mais bien contents d'être enfin arrivés, nos bons Pères Franciscains. Je les ai logés du mieux que j'ai pu, et *man mano* nous avons arrangé leur campement... Ils se montrent excellents confrères, pieux, ser-

1. Trois jours après le martyre, dans la nuit du 10 au 11 août 1638, des Kénant catholiques profitèrent d'un orage, transportèrent les deux corps à Azézo, les ensevelirent dans l'ancien cimetière catholique. Le village d'Azézo ou Azozo est situé à 7 km. sud-sud-ouest de Gondar. L'église schismatique actuelle dédiée à Tékli-Haimanot, est sur une éminence à l'est ; à l'ouest, sur une autre éminence, se trouvent les débris de murs et maçonneries de l'église catholique Guenneté-Iéssous, construite par les Portugais. La tombe des deux martyrs est, croit-on, à 10 mètres environ à l'est du pan de mur qui est le reste le plus visible des ruines ; elle est creusée au pied d'un vieux tronc d'olivier coupé à 30 centimètres de terre, et dessine vaguement la forme de deux *tumulus*. — Renseignements fournis par M. Etienne Sournac, Lazariste, et M. le Dr Frangipani, ancien consul d'Italie à Gondar.

viables et vraiment fraternels (1). Ils suivent régulièrement leurs usages auxquels je participe quelque peu, ce qui fait que je puis reprendre la parole de nos confrères d'autrefois, à Pékin, et me demander si ce sont eux qui vivent en Lazaristes, ou moi, en Franciscain. Le contact avec les indigènes a été très bon. Les enfants, qui d'abord se défiaient fortement et voulaient partir, ont été gagnés par eux et ils s'entendent fort bien. » M. Marsay quitte Dessié, le 5 septembre, et rejoint Adigrat.

Dès la fin des hostilités, l'intérêt de la Mission réclama la présence au Tigré de missionnaires lazaristes italiens. M. T. Peparao arrive le premier, et à partir de mai 1936, la Mission d'Abyssinie bénéficie de son ardeur généreuse et réalisatrice. L'automobile neuve qu'il lance sur les routes neuves couvre et abat en un an 18.000 km. MM. les Visiteurs des provinces d'Italie désignèrent d'autres missionnaires pour l'Ethiopie ; mais les passeports furent refusés et la substitution, chez les Lazaristes, se fit avec moins de promptitude que dans le vicariat des Galla. MM. Ferraro, Ferrando, Scattaglia arrivent à Gouala, le 23 mai 1937. Le 28 mai, inauguration à Gouala

1. *Les Pères Franciscains de Dessié ont transféré dans le cimetière de la mission catholique les restes du frère Blandeau, inhumés avec de grandes difficultés dans un terrain de fortune.* (Sur cet incident, voir *Annales* 1932, pages 107-109). *Le préfet apostolique de Dessié écrivait à M. André Marsay, le 3 janvier 1938 :*

Pensant vous être agréable, je me fais un devoir de vous communiquer qu'à la date du 11 décembre dernier, j'ai fait exhumer le corps de votre confrère enseveli dans le jardin de la Mission. A un mètre et demi de profondeur, nous avons trouvé un clayonnage en morceaux de bois empêchant la terre de reposer sur la bière. Au-dessous se trouvait le cercueil en parfait état de conservation.

Après qu'on eut donné l'absoute à la tombe, le cercueil fut porté par les soldats au cimetière à côté de l'église, et déposé dans la fosse déjà préparée près de l'entrée du cimetière. Le 13, fut célébrée une messe de suffrage.

Actuellement, nos soldats préparent les pierres de taille pour faire sur la tombe une dalle d'1 mètre et demi sur deux, et au milieu nous mettrons la pierre déjà sculptée avec l'inscription préparée antérieurement. Le cimetière s'est transformé en jardin, car depuis le jour de mon arrivée à Dessié (20 octobre), jusqu'à aujourd'hui, six miliciens y travaillent en permanence.

Révérend Père, je vous suis reconnaissant pour tout ce que vous avez fait dans cette Mission, pour la Mission elle-même et pour mes confrères qui gardent de vous un sympathique souvenir. Dieu vous bénisse et vous récompense largement du travail accompli en son nom. Ainsi que les religieux, beaucoup d'autorités civiles et militaires qui eurent l'avantage de vous connaître, se souviennent de vous avec estime et affection.

A Addis-Abéba, où je me suis rendu en décembre dernier pour la réunion plénière des Vicaires et Préfets apostoliques, j'ai trouvé Mgr Bechis, Préfet du Tigré, excellent Prélat, et j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec lui plusieurs jours. Je l'ai invité à Dessié, dès que j'aurais arrangé une chambre d'hôtes.

Mes confrères et spécialement le P. Léopold, vous envoient leur souvenir et vous saluent cordialement. Pour moi, je vous envoie mes souhaits les plus cordiaux et les plus sincères de nouvel an.

Votre tout dévoué

P. Costanzo BERGNA
Préfet apostolique de Dessié.

d'un cours de tigréen, et les nouveaux missionnaires, pour le bien des âmes, repassent des mots, déclinent des pronoms, conjuguent des verbes à tournure sémitique. Ils constatent d'ailleurs que les élèves et séminaristes sont familiarisés avec la langue italienne.

Au cours des événements de 1935-1937, la sereine réserve des Supérieurs majeurs se refusa à enjamber sur la Providence, et attendit les directives et initiatives du Saint-Siège. En juillet 1937, M. N. T. H. Père manda des ordres nets : Les Lazaristes des Provinces de France étaient relevés de leur faction. MM. Granier et Blanchard quittent Addis-Abéba, le 26 mars 1937. MM. Tesfa-Sellassié et Moulet quittent Addis-Abéba le 20 août. Les uns et les autres se rendent directement en France. M. Ferrando, Lazariste italien, prend la charge provisoire de la Procure d'Addis-Abéba.

Les Lazaristes du Tigré placent, 7 septembre 1937, dans l'église d'Alitiéna, deux plaques de marbre rappelant le nom des six Lazaristes qui y sont enterrés (1).

MM. Sournac et Atsbeha restent dans la Mission du Tigré et M. Antoine Ferraro remplacera le Supérieur ecclésiastique jusqu'à la nomination — imminente — du préfet apostolique du Tigré. Le 13 septembre 1937, MM. Bringer, Kieffer, Zwick, Marsay et Gimalac quittent Adigrat. M. Marsay a raconté le voyage. « *Les Missions des Lazaristes et des Filles de la Charité des Provinces de France* », décembre 1937, page 258, et « *Annales de la Congrégation de la Mission* », année 1938, pages 70-76. M. Vergès nous autorisa à faire le pèlerinage de Kéren. M. N. T. H. Père, dont la juridiction est plus vaste et débordé les continents, nous autorisa à faire le pèlerinage de Terre sainte.

MM. Sournac et Peparaio nous accompagnent à Massaoua et le Père lève l'ancre le 17 septembre au soir. L'itinéraire — car le temps était clos des livres et aventureuses chevauchées — ne fait pas un pli et n'alimente pas la moindre discussion ou contestation au sein du petit collège apostolique : Port-Saïd, Palestine, Port-Saïd, Naples, Rome, Turin, Paris. Un retard de bateau nous cloue quelque 48 heures à Port-Saïd, et Mgr Hiral, vicaire apostolique du canal de Suez, nous détaille à loisir sa cathédrale, dédiée à Marie, Reine du monde, les jeux et gammes de lumière notamment. La moitié des vitraux, côté abside, est jaune et or ; l'autre moitié, côté nef, bleu et bleu foncé. Les deux teintes fondamentales fusionnent dans l'ample vaisseau, et les harmoniques de leurs nuances varient selon l'heure du jour et la hauteur du soleil. L'architecte s'inspira de l'effet et atmosphère religieuse que l'église des Invalides, à Paris, doit à ses vitraux bleutés.

A Rome, M. Ryckewaert, supérieur de la Maison internationale, M. Bringer et moi, avions fait visite au Général des

1. Une de ces plaques porte :

Hic jacet || A. R. *Eduardus Gruson*, C. M. || A. Die 31 jan. an. 1902 ||
Superior Missionis || *Abyssiniae* || *Obiit Alitiéna* || die 21 nov. an. 1934 ||
Aetatis suae 72.

FF. MM. Capucins ; nous l'avions remercié des bons offices que ses Confrères d'Erythrée rendirent à la Mission Lazariste d'Abyssinie, et lui-même nous avait rappelé les services que son Ordre reçoit de la Procure lazarisite de Shanghai. Sur l'invitation de M. Ryckewaert, nous montons dans un tramway. Un employé, distributeur de billets, se précipite vers M. Bringer, se présente, ému, se répand en effusions et marques de gratitude. Un des quatre prisonniers, que M. Moutet, M. Bringer et Abba Guèbrè-Sellassié Kidanou délivrèrent dans la brousse de Mendida, reconnaît un de ses sauveurs. A Florence, quelques heures de répit pour contempler et comparer, au couvent de Saint-Marc, la « forme » de Fra Bartolomeo della Porta et l'« idée » de Fra Giovanni Angelico. Nous arrivons à Turin, le 17 octobre. Ce même jour, Mgr Bechis reçoit copie officielle du décret qui le nomme préfet apostolique du Tigré, et il prend possession de la préfecture, selon les formalités du canon 293, art. 2. Nous sommes à Paris, le 18 octobre 1937. A la porte de Saint-Lazare, MM. Robert, Piet, Guichard, Granier, quelques chers frères coadjuteurs nous donnent l'accolade réservée à ceux qui reviennent des champs. Nous vénérons les reliques de saint Vincent et son successeur, le T. H. M. Souvay, nous accueille en « Père ».

La préfecture apostolique du Tigré. — Les Lazaristes italiens fondèrent, en 1839, la Mission d'Abyssinie. L'héroïsme et le succès marquèrent leur effort. Vingt — sauf erreur — Lazaristes italiens furent placés dans la Mission d'Abyssinie, onze avant 1867, huit entre 1885 et 1894, le dernier plus récemment : Sapeto, 1838 ; Justin de Jacobis, 1839 ; Montuori, 1839 ; Mgr Biancheri, 1842 ; frère Abbatini, 1842 ; Serao, 1843 ; frère Filippini, 1843 ; Stella, 1847 ; Mgr Delmonte, 1860 ; De Vito, 1864 ; Leoncini, 1867 ; d'Isengard, 1885 ; Giannone, 1888 ; Longinotti, 1888 ; Venturini, 1890 ; Abbate, 1891 ; Ardemani, 1892 ; Chiari, 1892 ; Rossi, 1894 ; Catalano, 1912. Cinq Lazaristes italiens sont enterrés en Ethiopie : Vénérable Justin de Jacobis, à Hébo, 1860 ; Mgr Biancheri, à Massaua, 1864 ; frère Filippini, à Emkoullou, 1864 ; Delmonte, à Kéren, 1869 ; Longinotti, mort près de Ghinda, 1892.

Le Saint-Siège, divisant en 1937 la Mission d'Abyssinie, réserve aux Lazaristes italiens une part du vaste territoire. Dès octobre 1936 l'*Orientale* écrivait : «...Si les personnes des missionnaires doivent être changées, l'important est que les confrères du Vénérable de Jacobis, premier apôtre de l'Abyssinie, restent à continuer son œuvre. La Sacrée Congrégation comprend bien votre état d'âme et celui de vos confrères placés dans la nécessité d'abandonner la terre d'Ethiopie que vous rendirent chère tant de sacrifices et tant de travail d'apostolat ; mais savoir que l'héritage sera recueilli par d'autres Fils de saint Vincent sera pour vous à réconfort... Votre œuvre ne pourra qu'être bénie par le Seigneur, soit pour les mérites acquis par tant d'années d'apostolat, soit pour le dernier sacrifice qui vous a été demandé de le

confier à d'autres. » Les trois Provinces Lazaristes d'Italie reçurent ainsi la charge de la préfecture apostolique du Tigré. *Tigraï*, forme tigréenne du mot, sera vraisemblablement la plus usitée ; le français préfère encore la forme amharique : *Tigré*. Mgr Bartholomeo Bechis, Lazariste de la Province de Turin, est nommé préfet apostolique, le 21 septembre 1937, et arrive à Adigrat le 8 décembre. Avant la fin de 1937, une douzaine de Lazaristes des trois Provinces d'Italie ont rejoint l'Ethiopie.

Entre toutes les Missions de l'Ethiopie schismatique, la Préfecture du Tigré a les meilleurs éléments de succès. Elle est la plus homogène. Une seule langue indigène, le tigréen. Le climat est sain. Le territoire confié aux Lazaristes ne compte plus de vastes zones fiévreuses et disgraciées, telles que la Danakalia, Assab, Massaua, le pays Counama, le Ouolkait, les provinces contigues au Soudan anglo-égyptien. La préfecture du Tigré dispose, en septembre 1937, de quatorze prêtres séculiers indigènes.

Des 18 prêtres séculiers de l'ex-vicariat d'Abyssinie un est originaire du Choa, trois de l'ancienne Erythrée, les autres du Tigré. Celui qui est du Choa reste à la Procure d'Addis-Abéba. Chacune des trois résidences : Mendida, Kerker, Dessié, gardent un prêtre séculier indigène. Les prêtres indigènes, en effet, demeurent où ils sont, quand une Mission est divisée ; quitter un poste sous prétexte de rentrer dans son pays serait désertion. Le prêtre indigène qui après la division désire un changement, doit obtenir la préalable et régulière autorisation.

Les distances et difficultés de communication dispersaient et amortissaient, dans le vicariat d'Abyssinie, l'élan missionnaire. Concentrés au Tigré, les Lazaristes italiens peuvent ramasser leurs forces, faire du simple et du solide, travailler en liaison étroite, occuper tout le pays qui leur est confié, annoncer efficacement la vérité catholique et l'Union au Siège de Pierre. Ils ont le droit de posséder une maison, d'acheter du terrain. Ils bénéficient des améliorations matérielles et des modernes moyens de transport. Les deux artères Asmara-Dessié, et Asmara-Gondar traversent le territoire de la préfecture ; la route Adigrat-Adoua est en voie d'achèvement, et l'automobile de la Mission d'Adigrat ne sera plus condamnée à passer par Asmara pour aller à Adoua. Les services de statistique et de topographie publieront l'exacte superficie de la Mission, le chiffre de la population, les cotes d'altitude et les zones de fièvre que règle la courbe des saisons.

L'Eglise, de son côté, pourra désormais multiplier les merveilles habituelles de son activité et réaliser divers projets et œuvres spéciales qui lui tiennent à cœur, telles que séminaires régionaux, monachisme catholique, assemblées et réunions des Chefs de Mission, ordonnance et refonte de la liturgie indigène, mise en pratique et en exercice de la codification canonique orientale, unification des catéchismes et formulaires de prière, etc. Quand les indigènes auront pris goût à la

lecture, on pourra essayer de substituer à leurs manuscrits des livres imprimés et expurgés d'erreur. Le Synaxaire éthiopien, le Fetha Nègest, le Haimanot Abéou reconnaissent la primauté du pape, si le texte n'a pas été remanié, si le parchemin n'a pas été raclé au couteau. Les livres de théologie jacobite et schismatique sont avant tout anti-nestoriens ; ils anathématisent le concile de Chalcédoine, parce qu'ils considèrent le concile de Chalcédoine comme nestorien. Ils condamnent d'ailleurs Eutychès ; leur monophysisme est plutôt verbal, plus imprécis qu'erronné. A noter la cynique mais étonnante lettre que le roi Basilide (Fassiléde) adresse au patriarche Mendez, et que M. Coulbeaux reproduit dans son « *Histoire politique et religieuse de l'Abyssinie* », volume II, page 238. Les événements, il est vrai, et les vicissitudes des temps, la réaction de l'abouna Salama contre le catholicisme, jetèrent le parti Tèouahdo et l'Éthiopie officielle dans un monophysisme dur et tranchant. Le bienheureux Guèbrè-Micael, sous les coups de fouet en queue de girafe, confessa le dogme des deux Natures.

Pour changer l'état profond et les dispositions des âmes, il faut le temps. Vers août 1937, un schismatique de Gouala — par intermédiaire, afin de ne pas être découvert et soupçonné — fit des ouvertures aux missionnaires : « Je veux être catholique et sauver mon âme. Ma conversion restera secrète. Si elle transpirait, ma famille et ma parenté me rejetteraient. Où trouver un refuge ? Où trouver du pain ? Je serai catholique en secret. Vous me donnerez les sacrements en secret. Je continuerai extérieurement la vie schismatique, messe et communion à l'église schismatique. » L'homme n'est pas malade, ni en danger. Il ne peut se résoudre à l'inéluctable. Nous lui conseillons de faire une vraie prière, de chercher une autre maison, de changer de pays, etc. En septembre 1937, quelques jours avant de quitter Adigrat et l'Éthiopie, nous apprenons qu'un mal subit l'a emporté. Après deux ans d'occupation et sous le signe de la liberté religieuse, l'étreinte et emprise du milieu schismatique ont gardé leur effieience de mort. Se convertir, c'est toujours renier sa tribu et trahir son sang.

L'opposition du clergé schismatique s'affaiblit. L'hostilité et la caste des chefs disparaissent. Les défiances pourront s'atténuer et les préjugés diminuer. Les Éthiopiens que ne satisfont pas une foi obscurcie et des absolutions sacrilèges pourront plus aisément trouver la lumière et pourvoir à leur éternité. Les missionnaires pourront agir sur les âmes de bonne volonté et former les générations neuves. Ils pourront préparer et revivre des jours de moisson, renouveler et multiplier les temps et les conquêtes que M. Coulbeaux, l'incomparable missionnaire, décrit dans « *Annales de la Congrégation de la Mission* », 1891, page 447. Le Lazariste, qu'il ait nom de Jacobis ou Edouard Gruson, prêche aux Tigréens depuis un siècle l'Union au Siège de Pierre. Au cours des conversations prolongées sous l'arbre des jugements ou dans la

cabane fumeuse, les indigènes pourront parler avec sérénité et discerner sans parti-pris le vrai visage de Jésus-Christ, le vrai chemin de Dieu, l'Eglise catholique. « *Aurore et vérité, disent-ils, ne manquent pas de se montrer.* »

Paul GIMALAC

MONSEIGNEUR JEAN-JOSEPH GUILLEN,
ÉVÊQUE DE CAJAMARCA

— Sa mort (13 septembre 1937) —

La mort de Mgr Guillen, non seulement a jeté la consternation dans notre Province entière, où ce vrai fils de Saint Vincent était universellement aimé et vénéré, mais ce fut un deuil cruel pour le diocèse de Cajamarca et pour tout le Pérou, où le saint évêque jouissait d'une grande réputation.

A l'occasion de sa maladie et de sa mort, le Gouvernement péruvien, le Nonce apostolique, le cardinal Pacelli et de nombreuses personnalités envoyèrent des témoignages de leur estime et de leur douleur.

En tout et partout, soit comme directeur très aimé des Sœurs du Pérou, soit comme professeur ou supérieur dans diverses maisons, soit comme évêque, Mgr Guillen fut toujours un vrai fils de Saint Vincent, animé de son esprit, aimant profondément la Congrégation et se dévouant pour elle.

Né à Aréquipa (Miraflores), le 5 décembre 1869, il fut élève de M. Duhamel (1832-1908) dont la mémoire reste en bénédiction dans tout le Pérou : ce Lazariste fut en effet le formateur de plusieurs générations de prêtres, parmi lesquels un bon nombre d'excellents confrères et de futurs évêques, dont Mgr Lisson, archevêque de Lima, Mgr Ampuero, évêque de Puno, Mgr Guillen.

Ce dernier fit ses études de philosophie et de théologie à Paris et conserva toujours le culte de la Maison-Mère et de ses supérieurs. De retour dans cette Province, il exerça son zèle apostolique, à Aréquipa, dans les séminaires de Bolivie et de Cajamarca, dont il fut le supérieur. En 1929, nommé supérieur de la maison de Lima et directeur des Sœurs de la province du Pérou, il fut toujours, même après sa consécration épiscopale, leur père dévoué, leur guide prudent et éclairé.

Soit comme confrère soit comme évêque, « Monsieur Guillen resta toujours Monsieur Guillen », c'est-à-dire le prêtre bon, affable, zélé, doué de la plus profonde et sincère humilité. Cette dernière vertu brillait spécialement en lui, et il fallait entreprendre une véritable lutte avec lui chaque fois qu'il s'agissait de lui confier l'autorité.

Son Excellence le Nonce apostolique en fit la preuve lorsqu'en 1933, il lui manifesta son intention de le présenter

comme futur évêque de Cajamarca. Ce furent alors des supplications et des larmes pour que son nom fût écarté, protestant de son incapacité. Le Congrès du Pérou, à l'unanimité, présenta au Gouvernement le nom de Mgr Guillen, comme évêque de Cajamarca. Mais, malgré tout, Mgr Guillen persista dans son opposition, envoyant au Congrès son refus. Je passais alors à Lima, de retour de l'Assemblée de 1933 ; je trouvais notre bon confrère plongé dans une véritable affliction que partageaient d'ailleurs confrères et Sœurs. Avec M. Guillen, nous nous rendîmes à la Nonciature pour renouveler nos supplications au Nonce. Je revols encore cette scène : mais le Nonce fut inflexible, invoquant les nécessités du diocèse et le bien de l'Eglise. Nous dûmes nous incliner.

Mgr Guillen fut consacré évêque à Lima, le 20 mai 1934, au milieu de la sympathie universelle. Evêque de cet immense et difficile diocèse, qui s'étend des rives du Pacifique aux sommets de la Cordillère des Andes, jusqu'aux confins de la région l'Amazone, il exerça son zèle apostolique, s'occupant avec un zèle éclairé du clergé, prêchant, confessant, préoccupé du bien de l'Eglise et de sa chère patrie, multipliant ses travaux.

Dans sa vie intime, Mgr Guillen resta toujours, une fois évêque, le bon et saint lazariste que nous avons tous connu ; d'une forte piété, humble, mortifié. Il vivait au séminaire au milieu de ses confrères, s'associant aux exercices de la Communauté, étant pour tous un conseiller, un père.

Il avait pris pour devise de son Ecusson épiscopal ces paroles généreuses : « *Animam pro ovibus* ». *Ma vie pour mes ouailles !*

Cette devise, il la réalisa jusqu'à la mort, puisqu'après 4 ans d'épiscopat, il mourut, les armes à la main, au milieu des brebis lointaines qu'il venait d'évangéliser.

Avant sa dernière visite pastorale, à des prêtres qui lui représentaient les réels périls de son entreprise, il répondait : « Et pourquoi donc suis-je évêque ? Si je rencontre la mort, j'offrirai ma vie à Dieu, tout heureux de mourir dans l'accomplissement de mon devoir. »

Et ce fut précisément ce qu'il réalisa : la mort vint le prendre dans cette dernière visite à une région éloignée.

Le dévoué secrétaire de Mgr Guillen, M. le chanoine Jaime San Miguel, qui accompagna son cher Prélat et fut témoin jusqu'à la fin de son zèle et de ses vertus évangéliques, nous a laissé un édifiant et intéressant récit de ses dernières journées de marche apostolique.

Nous nous permettons de transcrire ici les parties principales de cette édifiante narration, car rien ne peut nous montrer davantage ce que fut notre confrère et nous faire connaître ses vertus sacerdotales, car il mourut comme il avait vécu...

« Monseigneur commença sa visite pastorale le 31 juillet, traversant dans l'accomplissement de sa mission plusieurs villages, par des chemins qui n'en ont que le nom, au milieu

des incommodités que l'on peut imaginer, chevauchant sur de mauvaises montures, exposé à chaque instant à être précipité dans l'abîme.

Pour comble, les douloureuses varices dont souffrait Monseigneur, avaient augmenté depuis quelque temps, semblant vouloir le détourner de son projet de voyage. Chaque pas de sa monture devait être pour lui l'occasion d'une souffrance atroce et cependant nous arrivâmes à Cutervo, sans avoir entendu une seule plainte sortir de sa bouche ; au contraire, il faisait preuve à chaque instant d'une gaieté tout apostolique, nous soutenant par son exemple, nous les jeunes qui nous trouvions, à chaque étape, fourbus, exténués. Et lui, dans quel état arrivait-il ? Nous devions à deux le descendre de cheval et le déposer quelques instants sur un lit, car ses pauvres jambes lui refusaient tout service. Cependant, aussitôt, il recevait les visites et préparait le programme du jour suivant, nous envoyant nous reposer pour faire face au travail qui nous attendait. Et lui, à 9 ou 10 heures du soir, se mettait à réciter son bréviaire. Le lendemain matin, il était le premier levé, se trouvait le premier au confessional, faisait le catéchisme aux enfants et aux adultes et prêchait trois ou quatre fois par jour, à l'instar de Saint Toribio.

Avec ce programme suivi en tous points, jour par jour, heure par heure, nous arrivâmes le 17 août à Cutervo, où les autorités et toute la population vinrent triomphalement à sa rencontre.

Harassé de fatigue, Monseigneur dut faire son entrée à cheval, l'enflure des jambes avait terriblement augmenté et cependant toujours souriant, toujours bon et affable, il répondait avec une affection paternelle aux démonstrations enthousiastes des paroissiens. Qui eut pensé alors que 4 semaines plus tard, cette même population que Monseigneur avait conquise entièrement, allait l'accompagner dans une autre manifestation bien différente ! Parlant à ses prêtres de la région réunis autour de lui, il dit dans un de ses entretiens pastoraux : « Ma plus grande gloire serait de mourir au milieu de vous, dans l'accomplissement de ma tâche pastorale. » Et, en effet, par l'intercession de Saint Toribio, il mourut sur la brèche en vrai soldat du Christ.

Le 23 août, il commença la visite pastorale, avec la même ardeur, le même esprit qu'il avait manifesté dans les différentes paroisses : confessions, prédications, confirmations. Je ferai remarquer que le travail des confirmations dans ces régions est tout particulièrement fatigant. Matin et soir, Monseigneur s'adonnait à ce travail : en dépit des avis et réprimandes, il était impossible de faire taire ce rassemblement d'enfants et d'adultes. Et, dans cette ambiance, Monseigneur devait instruire le peuple au sujet du Sacrement qu'il administrait. Vu la froideur et l'humidité qui régnait alors à Cutervo, rien d'étonnant que le 26 août, au sortir de l'église, à 7 heures du soir, Monseigneur ressentit les premières atteintes d'un refroidissement ; cela ne l'empêcha pas d'assister

encore à la cérémonie du soir. Le vendredi 27, il se leva, comme d'habitude, et malgré le malaise dont il souffrait, il travailla toute la journée jusqu'à 6 heures du soir ; une forte fièvre se déclara. Appelé aussitôt, le médecin de la région constata que Monseigneur était atteint d'une pneumonie aiguë au poumon gauche, avec complications au cœur et aux reins. J'avertis alors par téléphone ses amis de Cajamarca. Aussitôt, un ingénieur, M. Pardo de Miguel, s'offrit de venir à Cutervo avec son avion pour amener deux Filles de la Charité et apporter des ballons d'oxygène. Mais cette offre ne put être aussitôt acceptée à cause du mauvais temps, vu aussi que Cutervo n'avait pas de terrain d'atterrissage pour avion.

Cependant Monseigneur comprenant la gravité de son état, appela le Père franciscain qui était son confesseur durant la visite pastorale et lui manifesta son désir de recevoir l'Extrême onction et le Saint Viatique. Ceci se passait le 31 août, un autre docteur arriva à Cutervo, il se rendit auprès du malade, se rendant compte de la gravité de son état, il procéda d'urgence à une saignée, accédant à la demande que lui fit Monseigneur de recevoir les derniers sacrements. Le médecin s'opposait pourtant à ce que l'évêque prit la parole en cette occasion, lui objectant que cet acte pourrait lui être préjudiciable, vu son état. Cependant, Monseigneur insista tant que c'était son devoir d'évêque, qu'on lui permit de remplir ce dernier devoir. Il en fut ainsi décidé et comme membre du Chapitre, je dus lui donner les Sacrements ; ce fut une scène que je renonce à décrire. Monseigneur, si sensible, lui qui s'attendrissait si facilement, se montra joyeux et serein, pendant que tous les assistants fondaient en larmes. Au milieu de cette triste cérémonie, comme un Père qui donne à ses fils bien-aimés ses derniers conseils, le cœur plein de tendresse, il nous fit ses adieux. C'était vraiment le Bon Pasteur qui en se séparant de ses ouailles, de sa chère Congrégation, de ses chères Filles de la Charité, de son Chapitre, de ses prêtres, de ses diocésains, les bénissait tous, s'humiliait devant tous, leur demandant pardon des fautes imaginaires qu'il avait commises. Et, pour comble, suppliant humblement M. le Curé de Cutervo de lui prêter un petit coin de sa pauvre église pour y enterrer ses restes mortels. Ensuite, il exigea de nous tous la promesse formelle de ne pas embaumer son corps. Il renouvela alors ses Vœux, comme membre de la Congrégation, répéta sa profession de foi que lisait le Père Gainza et demandant lui-même les Saints Évangiles pour pouvoir redire intelligiblement : « *Sic me Deus adjuvet et hoc sancta ejus Evangelia.* »

Les émotions, les inquiétudes de ces tristes jours nous ont fait oublier une infinité de détails, pourtant je vous en conterai quelques-uns qui vous feront bien connaître l'état d'âme de notre vénéré défunt.

Depuis trois années que je connaissais et accompagnais Monseigneur, jamais je ne l'avais vu si jovial et de si bonne

humeur, que pendant sa maladie. Lorsqu'il était en santé, tous les soirs nous allions nous informer des dernières nouvelles d'Espagne par la Radio. En ses derniers moments, se souvenant de ces nouvelles, il dit : « Vive l'Espagne ! Qu'y a-t-il de nouveau ? Franco repousse toujours les Rouges, n'est-ce pas ? Ah ! mes rouges à moi, ceux qui sont logés dans mes poumons, personne au monde, ni même Franco ne pourra les déloger. »

Les médecins avaient ordonné une saignée, presque impossible à cause de la forte coagulation du sang... Ses douleurs furent intolérables, il les supporta sans une plainte. Aux personnes qui venaient s'informer de sa santé, il faisait répondre aimablement : « Je ne puis prier mais j'offre mes souffrances pour vous. » Nous désirions le veiller chacun notre tour, c'était son vrai tourment : « Allez donc vous reposer, nous disait-il, vous allez tomber malade et les médecins vous charcuteront comme moi. » Il faut dire qu'en l'espace de 8 jours on lui fit plus de cent cinquante piqûres qu'il supporta sans mot dire.

La réputation de sainteté de Monseigneur s'était répandue par tous les alentours de Cutervo, et ces braves gens le considéraient comme leur appartenant en propre ; ils apprirent qu'il avait besoin d'oxygène, lequel ne pouvait arriver jusque-là sinon par avion.

Les habitants de cette population vivaient très divisés entre eux d'opinions et d'autorités ; néanmoins, ils s'unirent tous comme une seule âme ; oubliant leurs rancœurs, ils décidèrent de réunir tout le monde valide du pays, pour préparer un champ d'atterrissage. Tous acceptèrent unanimement, choisirent le lieu qui leur fut prêté avec la meilleure grâce immédiatement. Ce même soir, une centaine d'hommes se présentèrent pour le travail, mais, vu l'heure avancée, on attendit au lendemain.

A la première heure du jour suivant, toute la population était sur pied, elle se dirigea tout entière, vers le lieu choisi, à environ 5 kilomètres de Cutervo, hommes, femmes, enfants : même les écoles restèrent désertes ce jour-là. Les hommes et les enfants travaillaient, les femmes préparaient les aliments. Le soir, le champ d'atterrissage était prêt : 50 mètres de large sur 650 de long. Immédiatement, on envoya un télégramme à M. Pardo de Miguel, lequel répondit tout de suite, que dès qu'il aurait l'oxygène et les médicaments, l'avion partirait pour Cutervo.

Le dimanche, à 10 heures du matin, apparaissait à l'horizon, au-dessus des cimes neigeuses de la Cordillère, la silhouette de l'avion, le premier qui osait s'aventurer à travers cette partie de la Cordillère pour venir atterrir dans ces plaines inconnues. Le pilote est un excellent catholique, personnalité éminente, homme des plus charitables ; la reconnaissance que nous lui devons est éternelle. Il arriva sans encombre, descendit majestueusement, nous apportant un grand tube d'oxygène et tous les remèdes qui pouvaient être

nécessaires, ce bon Monsieur poussa l'obligeance jusqu'à aller consulter plusieurs médecins pour ne rien oublier. A son arrivée, on voulait conduire M. Pardo de Miguel à la réception officielle. « Non, non, dit-il, premièrement à Monseigneur ; il faut lui donner d'abord l'oxygène, ensuite, nous verrons. »

Quelle émotion pour notre bien-aimé prélat, quand il aperçut au pied de son lit M. Pardo de Miguel implorant sa bénédiction ; notre édification ne fut pas moins grande, en entendant ce bon Monsieur, modeste et généreux, répondre à notre malade toujours reconnaissant : « Oh ! Monseigneur, je ne mérite aucun remerciement, c'est la divine Providence qui a tout fait. » Alors, notre saint Evêque, levant sa main droite pour le bénir, ajouta : « Vive l'Espagne ! » Il faut dire que M. Pardo de Miguel est espagnol. Ce bon Monsieur ne voulut absolument recevoir aucune compensation pour toutes les dépenses qu'il avait faites.

A partir de ce jour, la santé de notre bon Prélat parut se remettre, tant et si bien que les docteurs le déclarèrent hors de péril ; malheureusement, le cœur restait très faible et inquiet. Nous étions tous transportés de joie, nous préparant à repartir en avion, emportant notre cher Evêque vers la côte maritime, espérant voir ainsi le mieux s'affermir et le cœur reprendre quelques forces. De Rome, parvenait à notre saint Prélat la Bénédiction apostolique, ce qui lui causa une profonde et bien douce émotion.

Monseigneur, lui, ne partageait pas notre optimisme ; il le donna à entendre plusieurs fois, disant : « Attendons ! Qui sait ce qu'a disposé le Divin Maître ! » Pourtant, son âme restait paisible, tranquille ; il se leva même quelques jours après, sur l'ordre du médecin ; mais le lundi, le jour étant froid, humide et pluvieux, le docteur ne lui permit pas de bouger du lit. Vers midi, il put prendre quelque chose, nous demandant en guise de dessert une prise d'oxygène, et nous envoya déjeuner. Trois minutes ne s'étaient pas écoulées, quand on vint nous appeler en toute hâte : Monseigneur agonisait. En quelques secondes, nous eûmes la douleur de le voir mourir tout doucement, sans secousse, comme une flamme qui s'éteint (13 septembre 1937).

Voilà donc comment mourut ce grand Evêque, ce saint et bien-aimé Pasteur. En lui s'est vérifiée la parole du Seigneur : « *Celui qui s'humilie sera exalté.* » Lui qui fuyait toute renommée, qui avait horreur du bruit autour du vieil Evêque de Cajamarca (comme il disait), tout le Pérou se mit en mouvement pour avoir de ses nouvelles ; puis, ensuite, pour pleurer sa mort. Dès que le Président de la République connut sa maladie, il voulut être tenu au courant jour par jour, ordonnant de ne rien épargner pour sauver une vie si précieuse. Dès qu'il sut qu'il était mieux, il le félicita. Hélas ! il connut bien vite le décès de celui qu'il nommait « *le Grand Prélat rempli de vertus évangéliques.* »

Toute la population de Cutervo pleura son Evêque et défila

pleine de religieuse vénération devant sa dépouille mortelle.

Le lendemain, il fallut faire connaître aux Cutervains la décision du Gouvernement, qui ordonnait le transfert du corps à Cajamarca ; le peuple entier se souleva et ne permit jamais qu'on lui enlevât ce précieux dépôt qu'il regardait comme une relique. On expédia au Suprême Gouvernement dépêches sur dépêches ; à force d'instances, ils obtinrent gain de cause, et maintenant, les restes vénérés du bon Mgr Guillen de douce mémoire reposent, comme il l'avait désiré et même annoncé, dans la pauvre église de Cutervo.

Tel est l'édifiant récit des derniers jours et des derniers moments de ce bon Fils de saint Vincent, que fut toute sa vie, Monseigneur Guillen. Il est mort, comme le soldat, sur le champ de bataille, les armes à la main, donnant sa vie pour son troupeau. Sa mort fut un deuil général pour le Pérou, pour son Diocèse et pour cette Province. Comme on l'a vu plus haut, de toutes parts abondèrent les témoignages de sympathie et de vénération.

Monsieur Pérez, notre confrère, supérieur du séminaire de Cajamarca, fut nommé Vicaire Capitulaire du Diocèse. C'est lui qui fit l'oraison funèbre ; il avait été plusieurs années témoin intime de ses vertus.

Espérons que du haut du ciel, le bon Evêque, le saint confrère, dont les cendres reposent dans ce petit village perdu au fond de la Cordillère, bénira la Province du Pérou, où il a tant travaillé, son diocèse et son cher séminaire de Cajamarca.

Etienne STANDAERT.

LETTRE DE SAINT VINCENT

Voici, du 6 septembre 1642, une lettre entièrement autographe de Saint Vincent de Paul. M. Coste (tome II, p. 292-293) avait dû se résigner (bien malgré lui) à la transcrire, avec quelques autres, d'après l'édition de M. Pémarin : ici cependant pas de notables altérations ou d'involontaires déformations.

Cet autographe de Saint Vincent est passé, en 1917, des riches collections de M. Edouard Rahir, l'éminent bibliophile, (55, Passage des Panoramas, Paris), entre les mains du docteur Pineau, membre du Bureau des Constatations médicales de Lourdes. Depuis juin 1935, cette lettre est en possession de Mgr Garnier, évêque de Luçon, qui grâce à la bienveillante communication de l'original nous permet ainsi d'enrichir notre collection et nous fournit quelques enseignements de notre Bienheureux Père. C'est ici le soin du fondateur à maintenir les petites pratiques ; et alors chez certains, selon les termes de saint Vincent, la passion inimaginable et effroyable de la supériorité, etc.

Tout cela, en dehors des menus faits historiques sur la fondation. (Voir pages 611-614 : le contrat de fondation de Luçon) (Cf. Coste : Monsieur Vincent, tome II, p. 90-92), et les missionnaires de Luçon, ne manque vraiment pas d'intérêt.

F. C.

de Paris, ce 6 septembre 1642.

Monsieur,

la grace de nostre Seigneur soict avec vous pour jamais.

J'ay receu la vostre et celle que vous écrivez à M. Thibaut, des advis de laquelle je vous remercie très humblement et rendz graces à Dieu de la pratique de visiter chascun à sa chambre toutes les sepmaines et le reste. O Mr que j'en suis consolé. Continuez la s'il vous plaict et avant que d'introduire quelque usage de considération je vous prie de m'en donner advis. (C')est l'ordre que je viens de donner à un de la Compagnie qui a changé quelque chose dans l'ordre de l'office qu'on récite à l'église. Je ne puis que je ne vous redie que je suis tout consolé de ceste petite pratique que vous me parlez.

Je suis estonné extrêmement de ce que vous me dictes de M. T(hibault) (1). Hier au matin il me fect des instances pour luy permettre de faire un voiage à Lusson. Je ne scay à quoy l'emploier. Il n'a point l'esprit d'obéissance ny de conduite, et si, il a une passion de ce dernier qui n'est pas imaginable. Hier au soir au temps du silence il se plaignoit à moy de ce que je ne luy confiois point aucun employ. Je luy dis que ceste dispo(siti)on d'esprit me faisoit peur, qu'il n'y a que l'esprict maling qui les suggère, qu'il estoit bien contraire aux autres de la Compagnie dont ceux qui sont en charge demandent d'en estre desposés et que j'ay peine de trouver parmi les autres qui veulent de la supériorité en certains rencontres. Cela posé, je pense qu'il suivra Mr Louistre (2) qui est enfin sorty de la Compagnie. Com(m)e aussi quelques autres que vous ne cognossez pas dont deux font instance pour rentrer, mais il n'est pas expédient. Un

seul en a gasté trois ou quatre. Une chose me console c'est que fort difficilement un esprit orgueilleux pourra sabastre dans la Compagnie. Les fautes qu'a faictes celui dont nous parlons M. Th. sont notables.

Je tascheray de vous envoyer la planche que vous demandez aux premiers jours. Mandez moy je vous en supplie si vous n'avez pas confiance en Dieu qu'il bénira les travaux de vous trois en attendant que nous vous envoions du secours. Je vous prie de ne pas vous engager aux grands lieux (3) et d'embrasser de ma part le bon Mons. le Bouesne (4) et Mr Benafos (5) lesquelz j'embrasse prosterné en esprit à leurs pieds et aux vostres à qui je suis très humble et obéissant serviteur.

Vincent DE PAUL.

Dieu bénict la Mission de Rome. Ilz commencent à dresser quelques ordinandz qui reçoivent les Ordres extra tempora.

*Suscription : A Monsieur // Monsieur Ladmiraunt // chanoine et grand
Vicaire // de Lusson pour rendre sil // luy plaict // A Monsieur Chirouer //
pbre de la Mission // A Lusson.
port deux sols*

(sceau du supérieur général)

Léonard LE BOYSNE, prêtre de la Mission
(mort 25 février 1670)

Né à la Chapelle Janson, diocèse de Rennes, Léonard le Boysne fut admis au Séminaire interne de Paris le 6 mai 1638.

Envoyé à Luçon, puis à Richelieu, il arrivait à Saint Méen en septembre 1645. Après une vie de dévouement, il y mourut le 25 février 1670. A la fin de sa Circulaire du 13 mars

1. Né à Paris en 1615 et reçu dans la Congrégation de la Mission le 29 juillet 1638, Jean Thibault n'avait guère l'esprit d'obéissance... En effet, rappelé de Luçon à Paris vers la fin de 1641, il quitta la Compagnie en cette année même 1642.

2. Ce nom a été barré sur l'original ; on le devine toutefois sous les ratures. Le 26 août 1642 (Cf. Edition Coste II, p. 287) Saint Vincent constatait déjà cette *sortie*.

3. Saint Vincent avait d'abord écrit par distraction : *ne pas vous engager aux petits villages*.

4. Voir *Notice de ce Bon Monsieur Bouesne* (pages 607-611).

5. Saint Vincent écrit : *Benafos* (Cf. Coste II, page 293).

1670, le Supérieur général, M. René Alméras, prononce ce magnifique éloge : P. S. Nous venons de perdre un trésor caché de grâce et de sainteté en la personne de M. Léonard Le Boesne, prêtre de notre Congrégation qui est mort en notre maison de Saint-Méen, en Bretagne. Il a excellé en mortification, en piété et dévotion, en douceur, en régularité, en obéissance et en bon exemple, mais particulièrement en humilité et en charité ; ce qui se peut voir par l'exercice continu qu'il en a fait depuis plus de vingt-quatre ans qu'il était en cette maison-là, s'appliquant à catéchiser et à confesser les pauvres galeux et puants de corruption qui de toute part y vont en grand nombre, pour être guéris par le mérite de Saint Méen, comme souvent ils le sont miraculeusement. A quoi ce bon prêtre a toujours vaqué, et presque toujours seul, avec une affection et une assiduité admirables, menant ainsi une vie cachée, pénible et charitable, toute contraire au sens et à la nature, très agréable à Dieu, et également utile à ces pauvres affligés qu'il nettoyait de l'ignorance et du péché, et les renvoyait tout édifiés et contents. Il était d'ailleurs le lien unissant, la règle vivante et la consolation de toute la famille. Je m'estime heureux d'avoir fait mon séminaire avec lui et d'en avoir été très édifié dès ce temps-là. Comme il n'était pas bien connu dans la Compagnie que de quelques personnes qui l'ont vu à Saint-Méen, je suis obligé de vous dire ainsi, en général, que c'était un missionnaire très vertueux et des plus accomplis de la Compagnie. »

Donnons ici, intégralement et sans commentaire aucun, la notice inédite de ce vaillant confrère (Bibliothèque municipale de Lyon : manuscrit 869, folio 234 verso et ss.).

*Remarques sur la vie de M. Léonard Le Boesne,
prêtre de la Congrégation de la Mission, décédé à Saint-Méen
le 25 février 1670.*

Il partit de Richelieu au commencement de septembre 1645 pour venir à l'établissement de Saint-Méen. Pendant le chemin, il était toujours ou en méditation ou disait des prières vocales. Il fit quasi tout le chemin à pied faisant monter le frère qui était avec lui sur le cheval qu'on (235) luy avait donné ; étant arrivé au soir à l'hôtellerie, croyant n'avoir pas fait son oraison en chemin avec assez d'exactitude, il la faisait à genoux tandis que les autres prenaient leur repos. Peu de jours après son arrivée à Saint-Méen, le Sup[érieur] luy donna soin des pèlerins qui viennent de diverses provinces, et incommodés d'une espèce de lèpre qui rend une odeur assez difficile à supporter, auxquels il a continué de faire le catéchisme, ensuite duquel il les a confessés jusqu'à la veille de sa mort qui fut le jour de Saint Mathias le 24^e février 1670, excepté le temps qu'il a été en quelques missions, et ce avec zèle et une charité admirable, passant toutes les matinées avec eux, les allant chercher par l'église, sortant dans le

cimetière pour les ramasser et quoyqu'en hiver il en eut quelquefois que trois ou quatre il restait des herbes entières assis auprès d'eux, la tête toujours découverte, les appelant ses frères et les instruisant avec autant de zèle que s'il en eut eu un très grand nombre.

Assez souvent ces pèlerins s'opiniâtraient, ne voulant venir entendre ses instructions, désirant seulement d'entendre la messe pour s'en retourner aussitôt après, mais il ne s'en rebutait point, les priant et exhortant doucement à venir entendre son catéchisme, après lequel on leur a souvent ouï dire qu'ils ne voudraient pas pour tous les biens du monde n'avoir ouï ce bon homme.

Il a exercé cette charité plus de 24 ans, sans se lasser, sans se relâcher, sans demander un changement ny soulagement, ny sans jamais témoigner le moindre ennui dans une pratique si pénible et si rebutante à sa nature.

S'il arrivait qu'il ne put trouver des pèlerins, ny dedans ny dehors de l'église, il demeurait à sa place ordinairement [235 verso] des trois heures entières à genoux en prières attendant voir s'il en arriverait point quelqu'un et cela sans aller quasi jamais déjeuner, que quelquefois que le supérieur l'en priait instamment et importunément, de quoi il s'excusait assez souvent luy disant qu'il n'en avait point besoin, luy promettant d'y aller aussitôt qu'il se sentirait en avoir besoin, et nonobstant ce grand travail, il ne buvait pas à ses repas, le quart d'une chopine de vin, et ce avec tant d'eau qu'à peine pouvait-il avoir le goût du vin.

Quand il n'avait point à travailler dans l'église, les après dinées, il demeurait inviolablement dans sa chambre ou debout ou à genoux, sans qu'aucun de la maison l'y eut quasi jamais trouvé assis.

L'on ne l'a jamais vu pendant plus de 24 ans aller une seule fois au jardin faire un tour de promenade, hors les heures de récréation. S'il ne pouvait aller à l'office, il venait toujours avertir le Supérieur, luy en disant les raisons.

Celuy qui éveille la communauté a remarqué qu'il n'a jamais pu luy allumer sa chandelle dans sa chambre parce qu'il était toujours prêt à sa porte, en hiver aussi bien qu'en été, et ceux qui ont logé proche de sa chambre l'entendirent au cœur de l'hiver se jeter hors de son lit au premier son de la cloche du réveil.

Son humilité : Dans les retraites en présence de nos frères il disait des choses de sa vie passée fort particulières et fort humiliantes, et si l'on disait en sa présence quelque chose à sa louange, son visage paraissait aussitôt tout consterné.

Il échappa à un prêtre de la Compagnie de luy dire en son lit de mort qu'il allait recevoir la récompense de ses travaux ; ce qui le surprit et luy fit faire un grand élan disant avec un effort [236 recto] extraordinaire : Ah ! Monsieur. J'ay grand sujet de craindre, je suis un pauvre misérable qui n'ay fait qu'abuser des grâces de mon Dieu, toute ma vie.

Le moindre service qu'on luy rendait, comme si on luy accommodait son surplus, ou si on se rencontrait à luy ouvrir une porte, il ne manquait point d'en remercier humblement et cordialement.

Au retour de la dernière mission qu'il fit, il y a environ un an, on luy avait préparé un cheval, mais il se servit de l'occasion d'une charrette, laissant le cheval pour d'autres beaucoup plus jeunes que luy dans la Compagnie. Quand il allait avec quelque clerc du Séminaire, il ne passait jamais devant eux.

On a remarqué que dans toutes les occasions il choisissait toujours le pire et le plus incommode et la dernière place.

Il paraissait avoir un beau talent pour la prédication et néanmoins il s'en est défendu tant qu'il a pu pour en éviter l'éclat et s'appliquer incessamment à l'exercice du catéchisme qui paraît plus humble. Le vendredi avant sa mort 21 février, il avait prié la Compagnie de l'avertir de ses manquements ; et ne manquait jamais tous les mois de faire les humiliations en reconnaissance de la grâce de sa vocation à la Compagnie.

Sa mortification : Peu de jours avant sa mort, un de nos frères qui s'aperçut qu'il avait grand froid luy dit que s'il voulait aller à l'infirmerie, il luy allumerait du feu ; de quoy il le remercia humblement et luy dit : « Mon frère, quand on donne un pied à la nature, elle en prend deux. »

[236 verso] En hiver on luy voyait les mains toutes découpées du froid sans qu'il se mit en peine de cette incommodité. La veille de sa mort, il supplia qu'on ne l'obligea point de prendre des œufs, à cause du temps de carême. On a jamais remarqué en luy aucun acte d'impatience, ny au dedans ny au dehors de la maison.

Son obéissance : Au commencement que nous fûmes à Saint-Méen, comme le Supérieur luy eut dit d'avoir soin des pèlerins, il fut cinq ou six semaines qu'il passait toutes les après dinées dans l'église quoiqu'il ne vint personne, croyant que cet ordre du Supérieur fut aussy bien pour l'après dinée, comme pour la matinée ; ce qu'il continua jusques à ce qu'il fut averti qu'il suffisait d'y estre la matin[ée]. Il ne faisait jamais rien sans permission. Il l'a souvent demandée pour faire mettre un bouton à sa soutane.

S'il n'avait pu dire matines avec la Communauté, il demandait permission de les aller dire après souper ; après avoir fait un petit quart d'heure de récréation.

On luy donna un lit où il y avait des rideaux, mais les voulant ôter par esprit de pauvreté, il en demanda auparavant permission. Il avait souvent dévotion de prendre le livre qu'on lisait au réfectoire, pour relire ce qu'il avait entendu à table ; mais auparavant il en venait demander permission.

Son amour envers Dieu et le prochain : Il était quasi toujours appliqué ; allant par la maison, il luy échappait souvent de dire tout haut et probablement sans qu'il s'en aperçut : *Gloria tibi Domine !* A l'autel on luy voyait le visage

tout enflammé. [237]. Quand quelqu'un de nos frères allait en sa chambre pour le prier de le venir réconcilier, tout aussitôt il descendait à l'église ; quoiqu'il ne fit que de rentrer dans sa chambre, et qu'il ne fit que de revenir de l'église entendre d'autres personnes. Il avait un soin particulier de s'enquêter des malades de la paroisse et ensuite demandait permission pour les aller voir et consoler.

La veille de sa mort, il dit la s[ain]te messe : il fit le catéchisme une bonne partie de la matinée et confessa jusqu'à onze heures et demie environ : à midy, il lui prit une défaillance, à même temps on le conduisit auprès du feu parce qu'il se plaignait du grand froid qu'il avait enduré l'après-dinée ; environ une heure après, il alla à l'infirmerie comme s'il n'eust eu aucun mal, où auparavant que de se coucher, il voulut dire vêpres et complies ; environ les 9 heures du soir il commença à jeter quantité du sang, ce qui fut cause qu'on lui proposa de recevoir l'extrême onction ; à quoy il répondit qu'il la demandait de bon cœur ; mais qu'il espérait de voir le lendemain ses Confrères, et de recevoir l'extrême onction le matin ; et en effet il parla jusques au lendemain, environ les six heures du matin, et les saintes huiles étant arrivées il dit : *In manus tuas Domine*, etc. clairement et intelligiblement et assez fortement, après quoy il perdit entièrement la parole ; il reçut ensuite l'extrême onction, et mourut environ les onze heures sans convulsion et quasi imperceptiblement à l'heure qu'il avait accoutumé de finir la charité qu'il a fait si longtemps aux pauvres membres de N.-S. Jésus-Christ.

LUÇON

Contrat de fondation d'une maison de la Congrégation de la Mission par le Cardinal de Richelieu

Sachent tous qu'en la Cour du S^{cel} royal aux contractz à Fontenay le Comte ont estez présents et personnellement establis en droict Nicolas Pichard sieur de la Frainerie receveur du taillon pour le Roy en l'eslection de cette ville dud. Fontenay, et Dame Margueritte Dejan sa femme, de luy bien et duement otorisée pour l'effet du contenu en ces présentes, demeurant en cette ville, d'une part ;

et Jacques de Sallo (note 1) escuyer sieur de Beauregard au nom et comme procureur de M^{re} Vincend Depaul Supérieur général de la Congrégation des Révérandz Pères de la Mission et par l'ordre et commandement qu'a ledit M^{re} Vincend Depaul de Monseigneur, L'éminentissime Cardinal Duc de Richelieu, d'autre part ;

les quels Pichard et Dejan conjointz, la susdicte de leur

bon gré et vollonté chacun d'eulx seul et un a pour le tout et sus les renonciations aux bénéfices de division, d'ordre et discution de biens cy après déclarrés, ont vendu ceddé et transporté et par ces présentes vendent ceddent et transportent à perpétuité audit sieur De Sallo audict nom de procureur dudict Mre Vincend Depaul Supérieur de ladicte Congrégation de la Mission, stipullant et acceptant pour luy à l'advenir et qui de luy auront droict et cause, en vertu d'une lettre missive dattée de Paris du douziesme octobre, et d'une autre du vingt quatriesme novembre dernier signées Vincend Depaul :

Scavoir est une maison vulgairement appelée *Pont de vie* (2) scittuée au bourg de Luçon, consistant en un grand corps de logis, caves, celliers, grande court au bout de laquelle sont les escuries et à ung coing de l'autre bout est un pavillon : le jardin par le derrière dudict logis où demeurent à présent lesdictz [folio 2] Reverands Pères de la Mission ; et outre le troeil joignant led. logis et ung petit jardin au bout duquel y a ung apentif qu'exploicte, à présent le nommé La Tousche avecq les entrées et yssues, le tout renfermé de murailles, estant des appartenances dud. logis De *Pont de vie*, tenant d'un costé et d'un bout du costé du portail dudict logis au chemin comme l'on vient des grandes portes, à l'aumosnerie de Luçon et de l'austre costé au jardin de Jean Cotterau sieur de Grand marais et de l'autre aux jardins et escuries de Jean Naulot, Marie Merland le sieur de la Mongie (3) et autres ; comme aussy luy ont vendu audict nom, un petit jardin qui est devant le portail dud. logis De *Pont de vie*. La rue entre deux tenant par le devant, à la dicte rue et des autres costez au jardin de la Chapelle des Debondz, de laquelle est à présent chapelain Lorans Rochereau, lesquelles maisons et jardins lesdictz vendeurs ont desclaré qu'ils croient estre es fiefz de l'archidiaconé d'Ayzenay (4) et des Baronies dudict Luçon (5) et ne savoir à quelz debvoirs lesd. lieux cy-dessus venduz sont subjectz, offrant le déclarer lorsqu'il sera venu à leur cognoissance, faicte ladite vendition, cession et transport pour et moiennant le prix et somme de quatre mil huit cens cinquante livres tournois que ledict sieur de Sallo a baillé et payé comtant à la veue de nous notaires et tabellions royaux soubseritz, auxdicts vendeurs en espèces de pistolles, pièces de cinquante-huict solz, quart d'escuz et autres monnoies en poids et prix de l'ordonnance, faisant la dicte somme, qu'ils ont eu, pris et receu ; et s'en sont contentez et contentent et en ont quitté et quittent ledict sieur de Sallo aud. nom ; laquelle somme [3] de quatre mil huit centz cinquante livres est des deniers dudict Mre Vincend Depaul et d'icelle dicte somme, don luy a esté fait par Mondict Seigneur l'Eminensissime Cardinal duc de Richelieu, desquels lieux cy-dessus venduz et confrontez lesditz Pichard et sa femme ; à la susdicte otorité et chacun d'eulx seul et ung pour le tout, comme dict est, se sont démis, desvestiz et dessaisiz, en ont vestu et saisy ledict Sieur de Sallo audict nom voulant et consentant que la possession et jouissance qu'ils en ont faicte soit pour

et audiet nom ; luy en ceddant et transportant par l'octroy des présentes tous droietz de propriété et possession, pour en jouir dès à présent et à perpétuité, promettant lesdictz vendeurs luy garentir et deffendre de tous troubles évictions et autres empeschemens ; en paiant à l'advenir les debvoirs qui peuvent estre deubz et acoustumez estre payés, à la charge néanmoins que tous les meubles estant en ladite maison de Pont de vie appartenant aud. Pichard et sa femme y demeureront jusques au premier jour d'avril prochain dans lequel temps, ils seront tenuz les oster, comme aussy pourront faire oster les deux metz et tonneaux estant audict treuil moienant quoy lesditz Pichard et sa femme ont quitté et remis audictz Reverends Pères de la mission les loiers qu'ils leurs doivent pour ladicte maison depuis le mois d'aout, jusques à présent dont ils demeurent quittes.

Et se sont lesdictz vendeurs par exprès réservés et retenus par devers eux, tous leurs autres biens, cens, terrages et complantz qui leurs appartiennent en la paroisse de Luçon et es environs — hors les dictes choses y dessus vendues.

Tout ce qui a esté ainsy respectivement voullu stipulé et accepté par les parties et à ce faire tenir garder et accomplir chacun en leur faict et promesse — ont obligé et hypothecqué tous et chacun leurs biens présens et [4] à venir et outre lesdictz vendeurs chacun d'eulx seul et un pour le tout comme dict est, renonçans aux benefice des division discussion et d'ordre qu'ils ont dict bien sçavoir et estre telz que plusieurs obligé ensemble ayant renoncé auxdits bénéfice sont tenus l'un pour etc contrainctz pour le tout sans discussion de biens des autres coobligez.

Dont et de tout ce que dessus lesdites parties de leur consentement vollonté et requeste ont esté jugez et condamnés par le jugement et condamnation de laditte Cour par Nous Estienne Robert et Pierre Bonnet notaires et tabellions royaux jurez d'icelle au pouvoir et jurisdiction de laquelle elles se sont soubmises et leurdits biens — Quant à ce faict et passé aud. Fontenay en la maison dud. Pichard (6) le septiesme jour du mois de décembre l'an mil six. cents. quarante et ung après midy (7).

Adverty du scel sous les priv.[ilèges] de l'edict.

La minute est signée : N. Pichard, Marguerite De Jan, Jacques de Salle et de nousdits notaires :

Robert notaire et
tabellion royal

J. Bonnet, notaire et
tabellion royal

Reveu pour la minutte et grosses des présentes
pour mon conotaire pour moy quinze livres douze solz

Roëllé au Bureau de Fontenay le Comte le 8 décembre 1641
par moy commis soubzigné Fléau. Reçu treize sols 4. deniers.

Je soubssigné Louis Couillaud fermier de l'archidiaconé d'Aisenay et Seigneurie de Saint Jaume pour le tout au fief desquels est située la grand maison de Pontdevie appartenan-

ces et dépendances de cour pavillon logis escuries et jardin ung troil avecq ung petit jardin au boust duquel y a un apentif ; le tout se joignant ensemble ; et aussy fermier des Baronnie de Luçon pour une moitié avecq Gilles et Baptiste Cicotteaux mes associés en l'autre moitié et desquels je me fais fort au fief desquelles Baronnie est le petit jardin cys au devant le grand portal dudit *Pontdevie*, le chemin entre deux, cognois et confesse avoir receu de l'acquireur dénommé au pntz (present) contrat la somme de cent cinquante livres tournois pour toutes les lots et vantes de tout le contenu oudit contract et le surplus l'ay remis de composition audit Sieur acquéreur et nie contente ladicte somme de cent cinquante livres tz pour toutes lesdites ventes et en quitte et promet faire tenir quitte ledit sieur acquéreur envers lesdits Cicotteaux mes associés par le présent acquit que j'ai escript et signé à Fontenay le Compte le 8^e jour de décembre mil six cent quarante ung.

L. Couillaud.

1. Jacques de Sallo, fils de Josias de Sallo, écuyer, seigneur de la Coudraye de Luçon, et de Marie Brisson, fille de Pierre Brisson, sénéchal de Fontenay. Jacques eut de Marguerite Viole, sa femme, Denis conseiller du Parlement, fondateur du *Journal des Savants*.

2. *Pontdevie*. C'était l'ancien hôtel des Seigneurs de Pont-de-Vie, paroisse du Poiré sous la Roche-sur-Yon, seigneurie qui relevait de l'évêque. En 1422, Etienne de Pont-de-Vie était religieux du monastère de Luçon.

3. Charles de Sallenove, écuyer, seigneur de la Mongie et des Fossés, frère de Robert, lieutenant de la grande louverie de France, auteur d'un *tricté sur la Chasse*.

4. L'archidiaconé d'Aizenay avait un fief à Luçon qui est mentionné dès le XI^e siècle.

5. Pierre de Nivelle, successeur d'Aymerie de Bragelongue, était alors évêque de Luçon.

6. La famille Pichard a donné à notre ville Françoise Pichard, femme très bienfaisante qui a été l'amie de René Moreau et a contribué à fonder l'hôpital général. Elle avait épousé Jacques Fourneau, seigneur de la Chauhne, avec lequel elle se maria le 13 septembre 1631.

7. On le voit Richelieu était venu en aide à Vincent de Paul, dont il respectait et aimait le caractère, et dont il encourageait les bienfaisants efforts. Ces deux hommes illustres devaient d'ailleurs se comprendre ; car il y avait chez eux communauté de but. L'un fondateur, orgueilleux et terrible, de l'unité gouvernementale, servait d'instrument involontaire à la cause démocratique ; l'autre, né dans une chaumière et élevé à force de vertus au haut de l'échelle sociale, ramenait le prêtre à sa véritable mission et faisait enfin comprendre au peuple que la religion était une loi de fraternité et non un texte placé sous la sauvegarde du bourreau. Tous deux ont donc rendu d'inappréciables services à la patrie ; mais le dernier du moins ne fit couler que des larmes de reconnaissance.

N. B. Ces notes sont de Benjamin Fillon qui, dans sa brochure Une // fondation // de // Saint Vincent de Paul // à Luçon // par // Benjamin Fillon // Fontenay // Imprimerie de Robuchon // 1848, a publié le contrat de fondation de Luçon ; mais d'après un texte (de Luçon probablement) et une lecture qui de-ci de-là présentent quelques variantes avec la grosse sur parchemin qui se trouve aux Archives Nationales de France, et qui provient des Archives de la Mission (S 6706).

PIERRE-FRANÇOIS MONTORIO

Vice-légat en Avignon (1604-1607)

(Suite) Voir *Annales* 1937 pages 245-259.

Nicastro, à 26 kilomètres au nord-ouest de Catanzaro, est aujourd'hui une ville de près de 15.000 habitants, avec sources thermales, commerce d'huile, de vins et de poteries. Fondée sous le nom de *Neocastrom* par les Byzantins, elle a été presque détruite au XVII^e siècle par un tremblement de terre (1628 ou 1683). Dans le vieux château ruiné, l'empereur Frédéric II tint quelques années prisonnier son fils aîné Henri qui s'était révolté contre lui en 1235. L'évêché de *Nicastro* remonte à la fin du XI^e siècle. La cathédrale est sous le vocable des Apôtres saints Pierre et Paul. En 1818 le diocèse s'est agrandi du territoire de l'évêché supprimé de *Martirano*. Il compte à présent environ 110.000 catholiques avec 100 prêtres séculiers et 10 religieux. De 1539 à 1540 *Nicastro* eut comme évêque Marcel Cervini, depuis devenu pape sous le nom de Marcel II, dont le règne éphémère n'a duré que 3 semaines (9 avril au 30 avril 1555). (1)

Le prédécesseur immédiat de Pierre-François Montorio sur le siège de *Nicastro* a été (23 juin 1586 jusqu'à sa mort, 1594) Clément Bontadosio de Montefalcone, ministre général de l'Ordre des Mineurs Conventuels. Il avait été élu en 1584 au chapitre de Bologne ; après son triennat, son successeur dans cette charge fut choisi à Ascoli-Piceno (1587).

A défaut de données positives, je ne veux pas faire de suppositions sur le séjour et l'activité de Mgr Montorio dans son diocèse. En 1600, on le trouve à Rome, où une lettre, à la date du 18 mai, lui est adressée de *Nicastro* par un certain clerc Fabritio Monizza. Il lui demande permission, avec dispense des interstices, de se faire ordonner prêtre, et ajoute en terminant : « Outre que Votre Seigneurie fera œuvre pie, nous lui serons très obligés toute notre vie, et nous prie-

1. Marcel Cervini degli Spannochì, né à Montepulciano (6 mai 1501), homme du plus rare mérite, plein de modération, de sagesse et de bonté, fut d'abord secrétaire du cardinal Farnèse, puis évêque de *Nicastro* en 1539, promu cardinal le 19 décembre de cette même année ; il rendit les meilleurs services à l'Eglise comme légat pontifical au Concile de Trente. Il a été également bibliothécaire du Vatican et son portrait commence la série des Cardinaux bibliothécaires dans une salle de la Vaticane. A la mort de Jules II, il fut élu pape (9 avril 1555) malgré le veto du parti de l'Empereur. Il avait une grande réputation de sainteté et justifiait les plus belles espérances, lorsqu'il mourut (30 avril). Durant son règne éphémère il prépara la réouverture du Concile de Trente suspendu depuis 1552. Il n'est pas prouvé qu'il ait été empoisonné, comme l'ont prétendu quelques historiens. C'est de lui que vient le nom de *Missa Papae Marcelli* à la fameuse composition de Palestrina.

rons le ciel afin que, comme aujourd'hui nous vous voyons évêque de Nicastro, nous puissions vous vénérer un jour évêque de Saint-Jean-de-Latran, et sur ce, humblement nous nous inclinons, moi et Jean Thomas, mon frère. » On voit qu'à Nicastro on n'a pas oublié l'ancien évêque Marcel Cervini devenu Marcel II, car c'est le pape qu'on entend par l'évêque de Saint-Jean-de-Latran, cathédrale de Rome, mère et maîtresse de toutes les églises : « *Sacrosancta Lateranensis ecclesia, omnium ecclesiarum mater et caput* », comme porte l'inscription gravée sur la façade. C'est à Saint-Jean-de-Latran que demeurèrent les papes jusqu'à leur départ pour Avignon, au XIV^e siècle.

Le 29 mai de l'année suivante, Fabrizio Monizza annonce qu'il a été promu au sacerdoce et il demande à Monseigneur sa protection au sujet d'un litige qu'il a, pour entrer en possession d'une maison à lui donnée par feu son oncle Jean Thomas de Oliverio, autrefois chapelain. Nouvelle lettre du même à la date du 10 novembre 1601. Le 14 février 1604, toujours de Nicastro, Fabrizio Monizza fait savoir à son évêque qu'il lui a écrit, il y a quelques mois, pour le remercier du canonicat (cant^o) qu'il lui a fait avoir. Il lui parle ensuite de ses affaires, etc. Les 12 et 14 août (1604) deux autres lettres du même à propos d'une curieuse affaire de boucher, qui le jour de saint Laurent, a tué et vendu un bœuf avant la messe...

Mais en cette année 1604 de nouvelles dignités se préparent pour Mgr Pierre-François. Ce n'est pourtant pas le siège de Saint-Jean-de-Latran, rêvé par son correspondant calabrais, qui le menace ; mais il est question d'aller remplacer le pape de Rome dans le midi de la France. On sait que le comtat d'Avignon et le comtat Venaissin (qui forment aujourd'hui la plus grande partie du département de Vaucluse) appartenaient autrefois (depuis le XIV^e siècle) aux Papes qui les gouvernèrent par leurs légats jusqu'à la Révolution française. Le cardinal légat titulaire, nommé pour un temps indéterminé, restait à Rome, tandis qu'un vice-légat, délégué pour trois ans seulement, allait sur place administrer en son nom.

Par bref du 10 novembre 1604, adressé au cardinal Cintio Aldobrandini, Clément VIII lui rappelle que, il n'y a pas longtemps (2), il l'a créé son légat *a latere* en Avignon et dans le Comtat Venaissin et il lui enjoint d'y envoyer au plus tôt un vice-légat avec les autres officiers. Le Pape mande en conséquence à ses chers fils d'Avignon et des autres villes et lieux du Comtat Venaissin, aux Communautés, Universités, etc., de reconnaître comme tel le légat *a latere* et de recevoir avec respect et obéissance son vice-légat et ses officiers.

2. *Nuper* dit le bref, cependant il est notoire qu'il était légat depuis 1601. Cintio Passero, cardinal Aldobrandini, du titre de Saint-Georges, était fils d'Aurelio Passero et de Julia Aldobrandini, sœur de Clément VIII. Il a été légat d'Avignon de 1601 à 1606. Il est mort à Rome le 1^{er} janvier 1610 et a été enterré à Saint-Pierre-aux-Liens, à côté du fameux Moïse de Michel-Ange.

Dès le lendemain (11 nov.) le cardinal légat, dans l'impossibilité de se rendre en personne à son poste lointain (*quoniam nobis in praesentia non datur eo proficisci*), s'adresse à Pierre-François Montorio, évêque de Nicastro et son Vicaire et prolegat, à qui il donne délégation pour administrer sa province. Connaissant ses capacités, sa noblesse, sa piété, sa prudence avec une singulière intégrité de mœurs et de distinction, il le constitue et déclare son Vicaire général et Vice-légat, tant au spirituel qu'au temporel, en Avignon et dans le Comtat venaissin, ainsi que dans les provinces, villes et pays limitrophes d'Embrun, Arles, Vienne et Narbonne. Il lui cède tous les privilèges et facultés qui lui ont été accordés à lui-même pour ce sujet par lettres apostoliques du 17 juin 1604... Injonction est faite aux seigneurs consuls, bourgeois et habitants de la ville, aux barons, feudataires, citoyens du Comtat et des dites provinces, ainsi qu'aux recteurs, gouverneurs et officiers quelconques de reconnaître et recevoir, avec obéissance et honneur, Mgr Pierre-François Montorio comme Vicaire général et Vice-légat du Cardinal-légat et du Saint-Siège apostolique. Ce document solennel, fait à Rome, le 11 novembre 1604, signé de *Cintius cardinal diacre du titre de Saint Georges, légat d'Avignon*, et muni du grand cachet pendant en cire rouge, est enregistré au Parlement du Dauphiné le 9 février 1605 et le lendemain, 10 février, à la Chambre des Comptes.

Avant de quitter Rome pour son poste, le nouveau Vice-légat prend différentes dispositions pratiques. De chez lui (di casa), il écrit le 7 décembre (1604) à son frère Frédéric pour lui donner ses instructions : « De mon argent qui vous passera par les mains, vous retiendrez 25 écus par mois que je consens à vous donner comme subvention, à commencer du 1^{er} décembre de cette année. De plus je consens que vous donniez 8 écus par mois à Madeleine, notre sœur, qui entre au monastère de Sainte-Anne pour cause d'éducation. De même vous retirerez le prix du baril et du bocal que j'emporte avec moi, ainsi que des 4 chandeliers et des soucoupes, selon que vous en aurez calculé le poids. De même vous payerez le loyer de la maison que j'occupe (tengo) à Corte Savella, conformément au contrat de location et, le terme échu, je serai content que vous fassiez un nouveau bail à ma demande pour le même loyer. Que le contrat soit à mon nom, comme le précédent. Je consens que vous habitiez cette maison pendant mon absence. Remerciements et affection et que Dieu notre Seigneur vous conserve et vous accorde tous les biens.

« Pierre-François MONTORIO; évêque de Nicastro. »

Voilà qui est clair et pratique. Toutes les dispositions prises, le vice-légat nommé dut quitter Rome dans la dernière moitié de décembre 1604 ou au début de janvier de l'année suivante. On a vu plus haut que les 9 et 10 février, sa nomination est déjà enregistrée au Parlement et à la Chambre des Comptes du Dauphiné. Cependant, la première lettre d'Avignon, dont

j'ai gardé note, n'est que du 22 mars 1605... Je n'ai pas à raconter ici l'entrée, la réception en Avignon, ni les premières impressions du nouveau prolégat et de sa suite. C'est aux *Archives départementales* de Vaucluse qu'on doit en trouver le récit. A mon grand regret, je n'ai pas eu l'avantage de les consulter...

Dans l'*Archivio Chigi-Montoro*, je trouve au 15 avril 1605, une lettre de Mgr Montoro conférant la charge de Protonotaire apostolique à Achille Cittadini de Terni. C'est son agent pour son prieuré de Crémone, comme un document de 1606 nous l'apprend.

A la date du 9 décembre 1605, un certain Dominique Sattoro écrit de Nicastro à son évêque et lui parle de la mort de « l'abbé Achille si fidèle serviteur de Votre Seigneurie Illustrissime. » Il ajoute en post-scriptum : « En outre, je vous recommande don Ben^e mon neveu. » Du même lieu, le 7 avril suivant, Bernardino Florenzza annonce le trépas du chanoine Libanoro Gatto, décédé le 10 mars précédant. La lettre est adressée à Mgr Pierre-François Montoro, évêque de Nicastro, en Avignon.

On voit que la charge de vice-légat aux bords du Rhône ne faisait pas oublier les monts de la Calabre.

Le 20 décembre 1605, est conférée à Jean-Rinaldo Montoro l'abbaye des Saints-Philippe-et-Jacques de Feroletto du diocèse de Nicastro. L'acte, donné au palais épiscopal (*Neocastri in episcopali palatio*), est seulement signé par Gregorio Destrangis, Vicaire général du diocèse. Le 11 juin suivant, Mgr Pierre-François, par lettres patentes, confirme à son frère donation de cette abbaye des Saints-Philippe-et-Jacques à Feroletto et de celle de Saint-Théodore à Maida.

Un mois et demi plus tard, nouvelles lettres patentes du Vice-légat pour déclarer son Vicaire général à Nicastro, ce même frère, « clerc Romain, abbé des abbayes de Saint-Benoît de Strovrono (?) et de Saint-Cassien (diocèse de Narni) et de Sainte-Marie de la Scaletta, de notre diocèse de Nicastro, docteur *utriusque juris* et protonotaire apostolique ». L'acte sur parchemin, muni de « notre sceau », est fait en Avignon *in palatio apostolico*, le 29 juillet 1606, en présence de Jean-Baptiste Cavaleio de Milan, notre familier, et de témoins à ce requis. Le tout est signé d'une belle écriture : P. Frans. *epic. Neocs et V. legs* (3).

Vers cette époque (le 2 octobre 1606), mourait à Rome le frère aîné Jean-Baptiste, enterré à l'église de Sainte-Marie-del-Popolo, comme on l'a déjà dit ; c'est le marquis Frédéric qui devient chef de la maison Montoro. Dans les archives figurent alors l'inventaire des biens du castel familial, la prise de possession par le marquis Frédéric, l'inventaire de ses biens (18 août, 4 et 25 octobre 1606).

Voici maintenant, d'après le tome 266 des archives Chigi-

³ 3. D'après l'*Indice* cette nomination aurait déjà été faite, ou projetée, par lettre de 1604.

Montoro, intitulé : *Lettre 1600-1607*, énumération de lettres ou mieux de minutes de lettres officielles du Vice-légat. Elles sont toujours en italien. Année 1605. « *Registre des lettres écrites à l'Illustrissime Cardinal Légat du titre de Saint-Georges, à partir du 22 mars 1605* ». 1^{re} fascicule : Le 22 mars 1605. Lettre dans laquelle le Vice-légat parle entre autres de la mort du Pape Clément VIII, (4), oncle du cardinal légat, son correspondant. Il est ensuite question de « Ascanio Ceccolino mon secrétaire », et enfin Monseigneur prie Son Eminence de faire remettre à son frère Frédéric « l'incluso pieghetto ». (5). Le 29 mars : 6 lettres ou notes par le courrier ordinaire (*con l'ordinario*) ; — les 19 et 20 avril : 11 lettres ; — les 25, 26 et 27 : 5 lettres avec l'ordinaire qui partit le 28 (avril) ; — les 28 et 29 mai, « *con l'ordinario* » : 9 lettres. ; — le 2 juin : 1 lettre ; — le 4 juin : une ; — le 20 juin par courrier extraordinaire : 4 lettres ; — le 21 juin : une ; — le 29 juin : 4 lettres ; enfin le dernier jour de juin : 1 lettre commençant ainsi : « Mons. d'Alincourt qui s'en vient comme Ambassadeur pour Sa Majesté le Roi très chrétien auprès de Notre (cotesta) Cour, m'a fait de grandes instances... »

2^e fascicule : le 23 juillet (?) 1605 : 6 lettres ; — le 23 juillet : encore 4 lettres ; — le 29 juillet : lettre commençant par ces mots : « Par les miennes des 23, 24 et 25 vous aurez vu ce que j'avais à vous dire des affaires d'ici ; à présent, par l'ordinaire du retour d'un piéton à Gènes, je vous écris... » Le 30 juillet : 1 lettre.

3^e, 4^e et 5^e fascicules : Encore du 29 juillet 1605 : une lettre et copie de 3 dépêches au nonce de France (19 et 23 juillet) ; — le 25 juillet : 1 lettre au cardinal légat et 1 lettre au nonce de France (Barberini, le futur Pape Urbain VIII), mémoire sur les affaires d'Orange. Le 29 juillet : 2 lettres au cardinal légat sur les affaires d'Orange ; — le 30 juillet : une lettre au même ; — le 2 août : une lettre au nonce en France ; — le 3 août, 2 lettres au cardinal légat et une au nonce, commençant par ces mots : « Par les miennes des

4. Clément VIII (Hippolyte Aldobrandini), élu pape en janvier 1592 et mort le 5 mars 1605, appartenait à une famille florentine. L'événement le plus important de son règne est l'absolution du roi Henri IV. C'était un pontife très pieux ; il se confessait tous les soirs au cardinal Baronius. Vincent de Paul, dans un premier voyage à Rome, a connu ce pape et il en parla plusieurs fois aux Filles de la Charité, avec une complaisance marquée, surtout à propos de l'observation de la Règle. « J'ai vu un saint Pape, qui était Clément VIII, un fort saint homme » qui était estimé même des hérétiques. « Il avait le don des larmes... quand il montait la *Scala Santa* « il baignait tout en larmes ». Ce saint personnage disait : « Que l'on m'amène une personne religieuse... qui ait persévéré dans l'obéissance à ses règles, et je la canoniserai. Je ne veux point... d'autres miracles. » Le tombeau de Clément VIII, avec celui de Paul V, son successeur, se voit à Sainte-Marie-Majeure, dans la belle chapelle des Borghèse (bras gauche du transept).

5. On n'a pas oublié que le marquis Frédéric Montoro, en 1604, avait été élu gentilhomme du Cardinal Cintio Aldobrandini.

18, 23 et 25 juillet, et 2 du crt, vous aurez vu ce que j'ai à vous communiquer sur les négociations d'Orange. » Le 17 août : 1 lettre au légat ; — le 30 août : 1 lettre au même sur les affaires d'Orange ; — le 30 août : encore 6 lettres ; — le 31 août : 4 lettres.

Autre cahier : « Minute di lettere scritte all Mr. Card. Legato, del mese d'ottobre 1605, d'Avignone ».

Le 1^{er} octobre : lettre commençant ainsi : « Par la mienne du 18 du dernier mois, expédiée par courrier extraordinaire que j'ai envoyé à Gênes, je vous ai rendu compte de l'homicide commis à Carpentras, le soir du 7 août par trois gentilshommes de cette ville en la personne d'un notaire (noto) Jean Argentio (?). » Le 3 octobre : 1 lettre ; — le 16 octobre : 7 lettres qui paraissent être de la main même du Vice-légat ; — le 17 octobre : 6 lettres et, encore de ce même jour, une autre lettre d'une belle écriture et portant, par exception, la signature autographe : « P. Franco vesc^o di Nicastro ». Au 25 octobre : 5 lettres.

Autre cahier : Décembre 1605.

Le 2 décembre : 2 lettres « all' Ill^{mo} Legato d'Avignone a Roma ». Le 9 décembre : 1 lettre commençant, ainsi : « Je vous envoie 25 tonneaux (botti) de vin... » ; — le 27 décembre : 5 lettres. Dans cette même liasse il y a également 9 lettres originales, signées du nonce de Paris « Affmo ser^{vo} Maffeo (6) arcivesc^o di Nasaret », et adressées à « Mons. Montorio vice-legato d'Avignone », lettres datées des 30 janv. 1605, févr., 19 avril, 22 et 30 juillet, 6 et 15 août, 26 sept. et 21 décembre 1605. Et de plus, la copie d'une lettre écrite le 21 sept. 1605 par le nonce de Paris à Mons. de Sellery (Sillery ?) au sujet du prieuré de Sainte-Cécile de Castelnovo.

Toutes ces lettres sont de l'année 1605. On voit que les affaires ne chôment pas et que l'office de vice-légat n'est pas une sinécure. Pour les minutes de 1606, je n'ai pas de notes, sans doute parce que, faute de temps, j'allais au plus pressé, à ce qui m'intéressait plus directement.

En 1607, les lettres, à moins d'avis contraire, sont adressées

6. Maffeo Barberini, né à Florence en 1568, nonce en France, puis cardinal, et enfin pape de 1623 à 1644. C'était un prince lettré, savant helléniste ; il savait aussi l'hébreu et a laissé des poésies latines et italiennes. Comme pape, il a condamné le livre de Jansénius paru en 1640. Dans l'histoire de la petite Compagnie, il tient une place de premier ordre. C'est lui qui, le 12 janvier 1633, par sa bulle *Salvatoris Nostri*, approuve la Congrégation la déclarant « très agréable à Dieu, très utile et même nécessaire aux hommes ». Pourtant, dès 1628, Vincent de Paul lui avait adressé une double supplique que j'ai découverte aux Archives de la Propagande et qui, malgré les recommandations du Nonce, de Louis XIII et de son Ambassadeur, fut rejetée alors (22 août et 23 sept. 1628). L'heure de la Providence n'avait pas sonné. En 1634, M. Vincent lui adresse une autre supplique, et avec succès cette fois, pour obtenir l'union du prieuré de Saint-Lazare à la Congrégation. Aussi à la mort de cet insigne bienfaiteur (1644), le saint fondateur peut écrire : « Nous lui avons fait un service fort solennel ». Le tombeau d'Urbain VIII, œuvre du Bernin, se trouve à droite de la fameuse *Chaire de Saint-Pierre* dans l'abside de la basilique Vaticane.

au cardinal Borghèse, neveu, par sa mère, de Paul V et qui, de 1605 à 1621, a le titre de légat d'Avignon (7). Ces minutes semblent corrigées par Mgr Montorio lui-même.

1^{re} liasse. — Janvier 1607, contenant du 4 janvier : 1 lettre ; — du 12 : 3 lettres ; du 15 : 2 lettres dont l'une commence par : « *Monsieur des Essars a cui sagnai la supplica della gratia...* » ; — du 16 janv. : 1 lettre et du 30 : 6 lettres.

2^e liasse, intitulée aussi : « *Minute di lettere scritte... da Mons. Montorio Vice-legato.* » 1607, de janvier à fin mai qui termine — au 14 juin — le triennio du cardinal de Saint-Georges : on y trouve une lettre du 13 janvier ; — 1 sans date ; — 3 du 30 janvier ; — 1 du 25 et 2 autres du 30 janvier. — Puis 1 lettre du 27, 2 du 28 et encore 3 du 27 février ; — du 1^{er} mars : 1 lettre ; du 27 mars, 3 lettres ; — 5 ou 6 lettres du 25 avril ; enfin du 10 mai : 1, du 29 : 5, et du 31 mai : 1 lettre.

3^e liasse, intitulée : *Minutes de lettres écrites au légat cardinal de Saint-Georges par Mgr le vice-légat d'Avignon. Février.* — Du 27 févr. : 8 lettres environ ; — du 28 févr. : 1 lettre, et encore une autre du 27 février.

4^e liasse. — Mars 1607, au cardinal Borghèse. Le 27 mars : environ 8 lettres ; — le 22 mars, document commençant ainsi : *Nous soussignés promettons d'aller servir le Saint-Père en Italie...* » signé par « *Henry de la Marche* » et au moins par deux autres.

5^e liasse. — Avril 1607, au cardinal Borghèse ; — le 7 avril : 2 lettres et le 25 : environ 10 lettres.

6^e liasse. — Mai 1607, au card. Borghèse. Du 26 mai : 1 lettre ; — du 29 mai : environ 6 lettres.

7^e liasse. — « *Al. sig. Cardinale Borghese — Giugno, 1607 Minute di lettere scritte dopo finito il triennio del Cardinale San Giorgio, d'Avignone a Roma, con l'ordinario di Genova* ». Le 19 juin : 1 lettre ; — le 27 juin (1607) : plus de 22 lettres dont plusieurs sont signées et les autres semblent brouillons autographes.

8 liasse. — Encore juin 1607, mais « *al S. Cardinale S. Giorgio legato* ». Du 27 juin aussi : environ 5 lettres.

Il y a lieu d'ouvrir ici une parenthèse pour rappeler que le 28 juin 1607, un jeudi, je crois, Vincent de Paul débarque à Aigues-Mortes, à environ 80 kilomètres d'Avignon, d'où, le 24 juillet, il écrit à Dax et raconte les vicissitudes extraordinaires de sa captivité.

7. Le cardinal Scipion Caffarelli-Borghèse, né à Rome en 1576, y mourut le 2 octobre 1633. C'est lui qui fit construire la magnifique Villa Borghèse, embellie à la fin du xviii^e siècle par le prince Marie-Antoine Borghèse et par la princesse Pauline, sœur de Napoléon I^{er}. Deux cents morceaux environ de la collection Borghèse furent cédés à Bonaparte et allèrent prendre place au Louvre. Cependant la galerie à Rome conserve toujours, comme de juste, les bustes du cardinal Scipion Caffarelli-Borghèse et de son oncle Paul V, ainsi que le portrait de celui-ci par Caravage.

9^e liasse. — Juillet 1607, au cardinal Borghèse. Du 27 juillet environ 7 lettres.

10^e liasse intitulée : « *Registro di lettere scritte all' Ill^{mo} Legato d'Avignone, il mese de novembre 1607 a Roma* ». On y trouve, au 29 novembre 1607 : environ 12 lettres, et une lettre du nonce de Paris au vice-légat d'Avignon, datée du 14 août 1607 et signée : « *Maffeo arc^o di Nazaret* ».

11^e liasse. « Minutes de lettres écrites par Mgr Montoro, vice-légat au cardinal Barberini à Paris au sujet des affaires (*negotii*) de la légation d'Avignon pendant l'année 1607, durant la légation du cardinal de Saint-Georges laquelle finit le 14 juin 1607 » (8). Il y a une lettre à chaque courrier des 3 et 9 janvier 1607, 6 février, 19 mars (?), 25 avril, 14 mai, 26 juin, 25 et 28 juillet.

A voir un peu de pêle-mêle dans les liasses de 1607, et des lettres adressées simultanément à l'ancien légat et au cardinal Borghèse, nouveau titulaire nommé dès 1605, une remarque qui paraît s'imposer, c'est que l'activité du légat précédent ne cesse pas instantanément à la promotion du successeur. Il y a la période de transition et le nouveau titulaire n'arrive pas dès le premier jour.

Pour quelques liasses j'ai marqué dans mes notes : à *revoir*, à *copier*. Effectivement, des minutes du 27 juillet 1607 j'ai copié quelques passages dont voici la teneur :

A l'Illustrissime Cardinal Borghèse. J'estime excessive de la bonté de Votre Seigneurie Illustrissime envers moi la part qu'elle a voulu me donner dans le choix très sage fait par le Saint-Père de votre personne pour cette légation. Commune est l'allégresse ressentie par vos serviteurs, par moi en particulier ; plus que tout autre je me sens obligé. Universelle aussi a été la démonstration qui en a éclaté dans toute la ville et les lieux du Comtat. A Votre Seigneurie Illustrissime, je rends humblement grâces de l'honneur qu'il y a pour moi, de m'avoir donné pour successeur dans cette charge Mgr l'archevêque d'Urbino. Avec sa valeur et sa prudence il est excellemment pourvu en la présente occurrence de ce gouvernement, dans lequel je continue cependant jusqu'à l'arrivée ici du vénérable prélat...

Autre lettre de ce même jour, au sujet de l'héritage d'un certain Mons. De Petris, chanoine de la cathédrale, vieillard d'environ 80 ans, lequel avait institué comme héritier le fils de son frère aîné... Or, le 24 de ce mois, celui-ci a été blessé mortellement par deux de ses cousins, fils du 2^e frère dud. De Petris, exclus de l'héritage. Bien entendu les assassins ont pris la fuite...

Autre lettre du 27 juillet au sujet de la gabelle du vin.

8. J'ai copié 14 juin sur les liasses, mais je me demande s'il ne faudrait pas plutôt 24 juin ? Vincent écrit que le vice-légat — nommé par le cardinal — acheva sa trienne le jour de la saint Jean et qu'il « s'en va tout aussitôt que son successeur... sera venu ». Mgr Montoro dans sa lettre du 27 juillet qu'on lira plus loin, dit de même qu'il « continue jusqu'à l'arrivée de son successeur. »

Autre lettre de ce jour commençant ainsi : « Après avoir reçu avis du cardinal Barberini de Paris que Sa Majesté très chrétienne avait ordonné au *contessabile* la conférence à faire ici à cause de la différence... Lettre au sujet d'une affaire de mariage. Autre lettre au cardinal Borghèse, aussi du 27 juillet commençant ainsi : « *Si e doluto...* »

Quelques semaines avant la rédaction de ces dépêches, le vice-légat avait reçu l'abjuration du renégat converti par Vincent de Paul, comme celui-ci nous le raconte dans la fameuse lettre du 24 juillet 1607. Je n'ai pas à redire ici le récit détaillé, si pittoresque et si vivant qu'il fit à Mgr Montorio de son esclavage et comment « Nous nous sauvâmes avec un petit esquif et nous rendîmes le 28^e de juin à Aigues-Mortes et tôt après en Avignon, où Monseigneur le vice-légat reçut publiquement le renégat, avec la larme à l'œil et le sanglot au gosier, dans l'église de Saint-Pierre à l'honneur de Dieu et édification des spectateurs (9). Mondit Seigneur nous a retenus tous deux pour nous mener à Rome, où il s'en va tout aussitôt que son successeur à la trienne, qu'il acheva le jour de la saint Jean, sera venu. Il a promis au pénitent de le faire entrer à l'austère couvent des *Fate ben fratelli*, où il s'est voué, et à moi de me faire pourvoir de quelque bon bénéfice. Il me fait cet honneur de me fort aimer et caresser, pour quelques secrets d'alchimie que je lui ai appris, desquels il fait plus d'état, dit-il, que si *io li avesse dato un monte di oro* (10), parce qu'il y a travaillé tout le temps de sa vie et qu'il ne respire autre contentement. Mondit Seigneur, sachant comme je suis homme d'église, m'a commandé d'envoyer quérir les lettres de mes ordres, m'assurant de me faire du bien et très bien pourvoir de bénéfice. J'étais en peine pour trouver homme affidé pour ce faire, quand un mien ami, de la maison de Mondit Seigneur, m'adressa M. Cantarelle, présent porteur qui s'en allait à Toulouse... Ledit sieur Cantarelle est de la maison et a exprès commandement de Monseigneur de s'acquitter fidèlement de sa charge et de m'envoyer les papiers à Rome, si tant est que nous soyons par-tis... ores j'ai la table et le bon œil de Monseigneur. »

(à suivre)

Jean PARRANG

9. Quand nos rescapés arrivèrent-ils en Avignon ? Purent-ils de suite approcher du vice-légat ? Quand exactement eut lieu la cérémonie de l'abjuration ? Abelly ne le dit pas ; Vincent dit *tôt après* ; M. Coste a pensé pouvoir la placer au lendemain, 29 juin, d'après un vieux registre de 1775, qui incidemment la mentionne à ce jour. Même en admettant comme prouvée cette date du 29 juin, on ne pourrait en tirer une objection péremptoire. Parcourir à cheval 80 kilomètres en une journée n'est pas impossible, à plus forte raison en une journée et demie, car pour une cérémonie d'abjuration, l'après-midi semble désigné aussi bien que le matin, sinon plus. Et puis le texte du registre de 1775 ne peut-il pas s'entendre aussi de l'Octave de la fête des saints Pierre et Paul ? D'ailleurs M. Coste a revu son opinion dans son dernier article des *Annales* 1936, pages 182-188.

10. Jeu de mots sur son nom patronymique *Montoro*.

PERSONNEL DE LA MISSION D'ABYSSINIE

(1839-1937)

1^{re} Période : de 1839 à 1895

1. Sapeto Joseph, prêtre, né à Carcare, diocèse de Savone, le 27 avril 1811. Vocation le 29 octobre 1829 ; vœux le 21 février 1832 ; en septembre 1837 quitte le Caire pour se rendre en Abyssinie ; arrivé à Adoua le 3 mars 1838 ; se réunit par la suite à Mgr de Jacobis ; quitte l'Abyssinie en 1842 ; démission des vœux le 16 septembre 1848 ; décédé à Gênes le 29 août 1895.
2. De Jacobis Justin, vicaire apostolique, né le 19 octobre 1800 à San-Pele, diocèse de Muro, royaume de Naples ; vocation le 17 octobre 1818 ; vœux le 18 octobre 1820 ; Préfet Apostolique d'*Abyssinie, Haute-Ethiopie et régions limitrophes* le 10 mars 1839 ; arrive à Adoua le 29 octobre 1839 ; évêque titulaire de Nilopolis le 6 juillet 1847 ; sacré à Massaouah le 7 janvier 1849 ; décédé au torrent d'Aligadé le 31 juillet 1860 ; enterré à Hébo. Pie X le déclare vénérable le 13 juillet 1904 ; héroïcité des vertus reconnue le 28 juillet 1935 Cf. *Annales* 1935, p. 917-919.
3. Montuori Louis, prêtre, né le 17 octobre 1798 à Frajano, diocèse d'Amalfi, royaume de Naples ; vocation 28 septembre 1816 ; vœux le 13 décembre 1818 ; arrivé en Abyssinie en 1839 (débarqua à Massaouah avec Mgr de Jacobis) ; quitte l'Abyssinie en 1853-1854 ; décédé à Naples le 8 mai 1857.
4. Biancheri Laurent, vicaire apostolique, né le 31 décembre 1804 à Borghea, diocèse de Vintimille ; vocation le 31 octobre 1821 ; vœux le 1^{er} novembre 1823 ; arrivé en Abyssinie le 13 mai 1842 ; évêque titulaire de Linga ; sacré par Mgr de Jacobis le 2 octobre 1853 à Halai ; coadjuteur de Mgr de Jacobis, puis vicaire apostolique, dirigea quatre ans la mission ; décédé subitement le 11 septembre 1864 à Massaouah.
5. Abbadini Joseph, frère coadjuteur, né le 18 février 1805 à Castel-Gandolfo, diocèse d'Albano ; vocation le 26 mai 1825 ; vœux le 26 mars 1828 ; arrivé le 13 mai 1842 ; mort de la peste, en octobre 1848, sur le chemin de Suez au Caire (Egypte).
6. Serao Jérôme, prêtre, né le 21 septembre 1818 à Sparanisi, royaume de Naples, diocèse de Capoue ; vocation le 14 décembre 1836 ; vœux le 19 mars 1839 ; envoyé en Abyssinie en 1843 ; retour d'Abyssinie en 1845 ; *dimissus* 27 novembre 1847.
7. Stella Jean, prêtre, né le 15 août 1822 à Carcare, diocèse d'Acqui ; vocation le 10 juin 1839 ; vœux le 14 juin 1841 ; arrivé en Abyssinie en 1847 ; décédé en Abyssinie le 28 octobre 1869 ; était sorti depuis trois ans.
8. Filippini, frère coadjuteur, né le 7 mars 1810 à Cairate, diocèse de Milan ; vocation le 29 novembre 1836 ; vœux le 30 novembre 1838 ; arrivé en Abyssinie en 1843 ; décédé en Abyssinie le 15 décembre 1864 ; inhumé à Encaoulou.
9. Abba Ghebré-Mikael, prêtre, né à Dibo, dépendance de Mertoullé-Mariam (Gudjama) en 1788 ; sollicita son admission dans la Congrégation ; mort martyr le 28 août 1855 [date plus probable de sa mort] dans le Quello. Pie XI l'a déclaré *Bienheureux* le 3 octobre 1926.
10. Delmonte Charles, prêtre, né le 4 novembre 1827 à la Spezia, diocèse de Sarzane ; vocation le 8 octobre 1832 ; vœux le 21 novembre 1854 ; arrivé en janvier 1860 ; nommé vicaire apostolique d'Abyssinie et, le 25 juin 1869, *proconisé* évêque titulaire d'*Eucarpia* ; il était déjà mort à Kéren le 19 mai 1869.
11. De Vita Salvatore, prêtre, naissance en 1836 ; vocation en 1862 ; mentionné au catalogue imprimé de 1864.
12. Bel Louis, vicaire apostolique, né le 27 septembre 1823 à Castelfranc Letti, diocèse de Cahors ; Egypte le 23 septembre 1846 ; vœux le 24 sep.

tembre 1848 ; sacré évêque d'*Agathopolis*, à Paris, le 22 octobre 1865 ; vicaire apostolique d'Abyssinie ; débarqua à Massauah le 23 mars 1866 ; décédé le 1^{er} mars 1868 à Alexandrie.

13. Dutertre Marc, prêtre, né le 29 avril 1826 à Lalandec, diocèse de Saint-Brieuc ; vocation le 23 août 1852 ; vœux le 24 août 1854 ; arrivé en Abyssinie le 23 mars 1866 ; parti en 1866 ; décédé à Lommelet (France, département du Nord) le 5 juillet 1893.

14. Picard Pierre, prêtre, né le 20 septembre 1836 à Verilhac, commune de Mauriac, diocèse de Saint-Flour ; vocation le 8 juillet 1859 ; vœux le 9 juillet 1861 ; arrivé le 23 mars 1866 ; parti le 2 janvier 1895 ; retour en Abyssinie en 1898 ; décédé à Alitiéna le 27 septembre 1904.

15. Claret Jean-Pierre, frère coadjuteur, né le 20 novembre 1819 à Catus (Lot) ; vocation le 29 novembre 1839 ; vœux le 2 avril 1843 ; arrivé en Abyssinie le 23 mars 1866 ; parti en 1870 ; décédé le 4 janvier 1900 à Antoura (Liban).

16. Frère Joseph, arrivé avec Mgr Bel le 23 mars 1866.

17. Léoncini Léon, prêtre, né le 21 décembre 1830 à Pontera, diocèse de Pise ; vocation le 24 mai 1852 ; vœux le 25 mai 1854 ; arrivé en Abyssinie en 1867 ; rappelé le 1^{er} juin 1870 ; décédé à Florence le 8 mars 1890.

18. Cazeau Jean-Pierre, frère coadjuteur, né à Maxou, diocèse de Cahors, le 7 octobre 1838 ; vocation le 7 décembre 1867 ; vœux le 8 décembre 1869 à Massauah ; arrivé en Abyssinie le 22 mai 1868 ; quitte l'Abyssinie le 4 février 1895 ; mort à Tuléar le 31 décembre 1918.

19. Tourvier Jean-Marie, Vic. ap., né à Desnes, diocèse de Saint-Claude, le 14 octobre 1825 ; vocation le 30 septembre 1850 ; vœux le 1^{er} octobre 1852 ; arrivé en Abyssinie le 24 février 1869 ; vicaire apostolique d'Abyssinie le 29 novembre 1869 ; évêque d'*Oléne*, sacré à Rome, le 30 avril 1870 ; mort à Hourmab, route d'Akrour, le 4 août 1888.

20. Duflos Adéodat, prêtre, né à Beauval, diocèse d'Amiens, le 4 février 1845 ; vocation le 28 juin 1864 ; vœux le 29 juin 1866 ; arrivé en Abyssinie le 24 février 1869 ; rappelé en automne 1881 ; revenu 28 septembre 1887 ; mort à Massauah le 16 juillet 1888.

21. Coulbeaux Jean-Baptiste Edouard, né à Coucy-les-Eppes, diocèse de Soissons, le 19 octobre 1843 ; vocation le 14 août 1863 ; vœux le 15 août 1865 ; arrivé en Abyssinie le 26 septembre 1870 ; quitte l'Abyssinie le 4 février 1895 ; le 28 avril 1897, nommé *Supérieur de la Mission* ; le 30 octobre 1897, débarqua à Djibouti ; 12 avril 1898 rentra à Gouala ; quitte l'Abyssinie en 1900 ; mort à Paris le 22 octobre 1921. (Cf. *Annales* 1922, p. 5-11).

22. Barthez Xiste, prêtre, né à Nadouze, paroisse de Larmès, diocèse d'Albi, le 6 août 1841 ; vocation le 11 octobre 1863 ; vœux le 12 octobre 1865 ; arrivé en Abyssinie le 26 septembre 1870 ; quitte l'Abyssinie le 23 avril 1895 ; mort à Alexandrie le 16 septembre 1895.

23. Lagardelle Jean-Baptiste, prêtre, né à Figeac, diocèse de Cahors, le 27 janvier 1844 ; vocation le 31 octobre 1868 ; vœux le 12 décembre 1870 à Hébo-Tsadaneq ; arrivé en Abyssinie le 26 septembre 1870 ; rappelé en mars 1873 ; Evreux Petit Séminaire, admis le 28 mai 1874 ; va à Berac, Buenos-Ayres, Chili, Panama où il meurt début de février 1878.

24. Collard Joseph, frère coadjuteur, né à Roanne, diocèse de Lyon, le 15 janvier 1834 ; vocation le 28 juillet 1866 ; vœux le 29 juillet 1868 à Paris ; arrivé en Abyssinie le 26 septembre 1870 ; quitte l'Abyssinie le 4 février 1895 ; mort à Fort-Dauphin le 31 octobre 1899.

25. Von Rolzhausen Hugues, prêtre, né à Lina-sur-Rhin, diocèse de Cologne, le 11 avril 1837 ; vocation le 15 novembre 1858 ; vœux le 21 novembre 1860 ; arrivé en Abyssinie le 13 novembre 1873 ; mort à Akrour le 28 janvier 1878.

26. Stahl Pierre, prêtre, né à Senheim, diocèse de Trèves, le 16 février 1845 ; vocation le 16 novembre 1868 ; vœux le 17 novembre 1870 ; arrivé en Abyssinie le 23 novembre 1873 ; rappelé le 24 juin 1879 ; admis le 20 juillet 1881.

27. De Gély Léonce, prêtre, né à Mazères, diocèse de Pamiers, le 15 octobre 1843 ; vocation le 7 février 1863 ; vœux le 8 février 1865 ; arrivé en Abyssinie le 13 novembre 1873 ; rappelé le 20 novembre 1874 ; mort à Beyrouth le 23 juillet 1880.

28. Moermans Jean, frère coadjuteur, né à Anvers, diocèse de Malines, le 24 juin 1836 ; vocation le 18 mars 1865 ; vœux le 19 mars 1867 ; arrivé en Abyssinie le 13 novembre 1873 ; rappelé, envoyé à Antoura, mort à Caraca (Brésil) le 8 août 1903 (revenu en Abyssinie en 1880-1881).

29. Boulnoy Eugène, frère coadjuteur, né à Paris le 24 juin 1834 ; vocation le 24 janvier 1869 ; vœux le 15 août 1871 ; arrivé en Abyssinie le 13 novembre 1873 ; quitte l'Abyssinie le 4 février 1895 ; meurt à Antoura le 20 janvier 1914.

30. Cabroulier Vincent, prêtre, né à Saint-Flour, le 17 janvier 1834 ; vocation le 23 juin 1858 ; vœux le 24 juin 1860 ; arrivé en Abyssinie le 30 décembre 1874 ; va à Alexandrie et en France en novembre 1885 ; envoyé à Smyrne et Monastir en 1887 ; meurt à Kéren le 20 avril 1892.

31. Wolf Augustin, frère coadjuteur, né à Malines le 23 janvier 1843 ; vocation le 15 juillet 1863 ; vœux le 8 septembre 1865 ; arrivé en Abyssinie le 30 décembre 1874 ; mort à Massauah le 30 (?) juin 1878.

32. Schraumen Jean-Michel, prêtre, né à Wegberg, diocèse de Cologne, le 2 avril 1839 ; vocation le 4 octobre 1868 ; vœux le 6 octobre 1870 ; arrivé en Abyssinie le 28 novembre 1877 ; malade, repart pour Paris le 27 mars 1882 ; meurt à Theux le 9 juillet 1915.

33. Rech Gérard, frère coadjuteur, né à Rheindorf, diocèse de Cologne, le 14 décembre 1827 ; vocation le 20 avril 1853 ; vœux le 26 juillet 1858 ; arrivé en Abyssinie le 28 novembre 1877 ; quitte l'Abyssinie le 4 février 1895 ; mort à Verviers le 3 août 1908.

34. Négrié Paul, frère coadjuteur, né à Carcassonne, le 4 octobre 1827 ; vocation le 18 juillet 1854 ; vœux le 19 juillet 1856 ; à Kouba en 1855 ; Constantinople en 1874 ; Madrid en 1875 ; arrivé en Abyssinie le 17 février 1878 ; meurt à Lommelet le 4 février 1905.

35. Schreiber Jules, prêtre, né à Schwelm, diocèse de Paderborn, le 19 juillet 1837 ; vocation le 12 octobre 1857 ; vœux le 14 octobre 1859 ; arrivé en Abyssinie le 14 novembre 1878 ; rappelé 1^{er} août 1880 ; Constantine Grand Séminaire en 1880 ; Theux en 1882, où supérieur en 1891 ; directeur des sœurs, à Cologne, en 1894 ; visiteur d'Allemagne en 1914 (4 août) ; meurt à Cologne le 7 juin 1923.

36. Clément Eugène, frère coadjuteur, né à Baulne-en-Brie, diocèse de Soissons, le 3 août 1837 ; vocation le 26 septembre 1872 ; vœux le 19 juillet 1875 ; arrivé en Abyssinie le 14 novembre 1878 ; rappelé en février 1884 ; rentré le 28 septembre 1887 ; parti pour Paris le 19 août 1888 ; *dimissus* le 19 octobre 1891.

37. Damran Frédéric, frère coadjuteur, né à Marhausen, diocèse d'Ermland, le 22 juillet 1843 ; vocation le 30 mai 1878 ; vœux le 19 juillet 1880, à Kéren ; arrivé en Abyssinie le 14 novembre 1878 ; rappelé en août 1884 ; rentré le 8 juillet 1888 ; mort à Salonique le 19 août 1916.

38. Paulos, prêtre, né à Choumezana (Abyssinie), en 1853 ; vocation le 28 juin 1878 ; mort à Massauah en janvier 1880, n'ayant pas fait les vœux.

39. Bohé Jean-Claude, prêtre, né à Malleval, diocèse de Lyon, le 18 janvier 1845 ; vocation le 9 octobre 1874 ; vœux le 17 octobre 1876 ; arrivé en Abyssinie le 3 septembre 1879 ; rappelé en 1892 ; mort à Paris (Maison-Mère), le 23 août 1894.

40. Jougla Etienne-Sylvain, prêtre, né à Tourouzelle, diocèse de Carcassonne, le 10 février 1854 ; vocation le 20 novembre 1876 ; vœux le 21 novembre 1878 ; arrivé en Abyssinie le 3 septembre 1879 ; quitte l'Abyssinie en octobre 1894 ; placé à Santorin en 1895 ; il est nommé, le 9 février 1895, Vicaire Apostolique d'Abyssinie et préconisé évêque titulaire d'*Amata* ; il déclina cette charge et cette dignité ; mort à Salonique le 4 janvier 1929.

41. Renaudin Pierre, frère coadjuteur, né à Parthenay, diocèse de Rennes,

le 28 mai 1848 ; vocation le 31 octobre 1878 ; vœux à Kéren le 1^{er} novembre 1880 ; quitte l'Abyssinie le 4 février 1895 ; mort à Fort-Dauphin le 31 janvier 1916.

42. Paillard Julien, prêtre, né à Fontaine-Couverte, diocèse de Laval, le 10 septembre 1845 ; vocation le 14 août 1864 ; vœux le 15 août 1866 ; arrivé en Abyssinie le 23 septembre 1890 ; rappelé en février 1888 ; mort à Santoria le 8 janvier 1923.

43. Baudraz Claude-Pierre, prêtre, né à Lyon le 5 septembre 1848 ; vocation le 14 août 1879 ; vœux le 15 août 1881 à Kéren ; arrivé en Abyssinie le 23 septembre 1880 ; rappelé en août 1892 ; mort à Lommelet le 5 juin 1896.

44. Lordereau Sosthène, frère coadjuteur, né à Seignelay, diocèse de Sens, le 12 septembre 1860 ; vocation le 8 novembre 1879 ; vœux le 24 avril 1882 à Kéren ; arrivé en Abyssinie le 23 septembre 1880 ; rappelé le 30 janvier 1883 ; *dimissus* le 2 octobre 1894.

45. Zéré Joseph, frère coadjuteur, né en 1862 en Abyssinie ; vocation 7 décembre 1882 ; mort à Paris (Maison-Mère) le 21 octobre 1884.

46. Crombette Jean-Baptiste, prêtre, né à Loos, diocèse de Lille, le 2 août 1857 ; vocation le 1^{er} octobre 1877 ; vœux le 2 octobre 1879 ; arrivé en Abyssinie le 6 mai 1883 ; quitte l'Abyssinie le 4 février 1895 ; mort à Paris le 13 juillet 1931.

47. Lienne Jean-Baptiste, frère coadjuteur, né à Malmédy, diocèse d'Aix-la-Chapelle, le 22 novembre 1849 ; vocation le 24 janvier 1869 ; vœux le 25 janvier 1871 ; arrivé en Abyssinie le 6 mai 1883 ; rappelé en novembre 1885 ; mort à Paris (Maison-Mère) le 8 septembre 1931.

48. Kidané Mariam, prêtre, né le 15 août 1852 à Massauah ; vocation le 8 décembre 1884 ; vœux le 25 décembre 1886 à Massauah ; *dimissus* le 28 janvier 1896 ; rentré le 22 mai 1898 ; décédé.

49. Giannone Joseph, prêtre, né à Sala, diocèse de Caserte, le 13 octobre 1860 ; vocation le 8 décembre 1881 ; vœux le 9 décembre 1883 ; prêtre, 25 août 1887 ; arrivé en Abyssinie le 16 décembre 1888 ; quitte l'Abyssinie le 30 janvier 1895 ; mort le 28 mars 1916 à Rio-de-Janeiro.

50. Longinotti Ferdinand, prêtre, né à Santa Maria-del-Raro, diocèse de Plaisance, le 2 avril 1862 ; vocation le 16 novembre 1883 ; vœux le 8 décembre 1885 ; arrivé en Abyssinie le 16 décembre 1888 ; mort à Sambargouma (Akrou) le 28 octobre 1892.

51. Venturini Pierre, prêtre, né à Ferrare, diocèse de Ferrare, le 15 août 1850 ; vocation le 29 juin 1884 ; vœux le 25 janvier 1887 ; arrivé en Abyssinie le 3 janvier 1890 ; rappelé en juin 1890 ; mort en janvier 1906 à Pernambuco (Brésil).

52. Abbate Louis, prêtre, né à San-Nicolas-Morano, diocèse de Catanzaro (Calabre), le 25 janvier 1843 ; prêtre à Naples le 6 mars 1868 ; vocation le 31 août 1878 ; vœux le 1^{er} septembre 1880 ; arrivé en Abyssinie le 8 janvier 1891 ; rappelé en juillet 1891.

53. Hagos Joseph, frère coadjuteur, né à Akrou, vicariat apostolique d'Abyssinie, le 17 septembre 1852 ; vocation à Massauah le 24 décembre 1886 ; vœux à Massauah le 25 décembre 1888, en présence de Mgr Crouzet ; vient à Paris le 8 août 1895 ; mort à Paris (Maison-Mère) le 13 juin 1896.

54. d'Isengard Louis, prêtre, né à la Spezia, diocèse de Sarzana, le 11 mai 1843 ; vocation le 10 novembre 1872 ; vœux le 11 novembre 1874 ; arrivé en Abyssinie en décembre 1885 ; quitte l'Abyssinie en 1886.

55. Crouzet Jacques, vicaire apostolique, né à Lansargues, diocèse de Montpellier, le 1^{er} avril 1849 ; vocation le 12 octobre 1868 ; vœux le 13 octobre 1870 ; prêtre le 7 juin 1873 : Antoura, 1873 ; Damas, 1879 ; évêque titulaire de *Zéphyr* et vicaire apostolique d'Abyssinie ; sacré à Paris le 10 octobre 1888 ; arrivé en Abyssinie le 24 décembre 1888, quitte l'Abyssinie le 28 octobre 1894. En 1896 (16 janvier), élu vicaire apostolique de Madagascar-Sud (Fort-Dauphin) ; mort à Fort-Dauphin le 8 janvier 1933.

56. Ardemani Ernest, prêtre, né à Campremoldo, diocèse de Plaisance, le 2 septembre 1863, vocation 3 décembre 1886 ; vœux le 8 décembre 1888 ;

arrivé en Abyssinie le 5 décembre 1892 ; quitte l'Abyssinie le 4 février 1895 ; mort à Ferrare le 4 décembre 1910.

57. Pagès Jean, prêtre, né à Vendres, diocèse de Montpellier, le 27 août 1866 ; vocation le 29 septembre 1886 ; prêtre le 14 mai 1893 à Kéren ; vœux à Paris le 1^{er} octobre 1888 ; arrivé en Abyssinie le 5 décembre 1892 ; départ le 30 janvier 1895 ; mort à Tunis le 16 avril 1925.

58. Castan Joseph-Pierre, prêtre, né à St-Georges-d'Orques, diocèse de Montpellier, le 17 juin 1868 ; vocation le 24 septembre 1887 ; vœux à Paris le 25 septembre 1889 ; arrivé en Abyssinie le 5 décembre 1892 ; ordonné prêtre en Abyssinie ; quitte l'Abyssinie en 1895 ; part pour Madagascar le 23 février 1896 ; mort à Farafangana le 24 avril 1930.

59. Chiari Charles, prêtre, né à Bondena, diocèse de Ferrare, le 9 mai 1874 ; vocation le 24 décembre 1889 ; vœux le 5 avril 1896 ; arrivé en Abyssinie le 5 décembre 1892 ; retourné en 1894 pour service militaire à Ferrare ; à Paris en 1895 ; Ourmiah en 1897 ; ordonné prêtre à Ourmiah (Perse) ; sorti en 1898.

60. Hadjou Johannès, frère coadjuteur, né à Goura, vicariat apostolique d'Abyssinie, le 1^{er} mai 1867 ; vocation le 17 juillet 1893 ; vœux le 15 octobre 1895 ; part pour Paris le 8 août 1895 ; va à Madagascar en 1897 ; mort le 15 septembre 1934, à Fort-Dauphin.

61. Pietros Gaber, prêtre, né à Kéren, vicariat d'Abyssinie, le 16 novembre 1866 ; vocation le 18 janvier 1893 à Kéren ; vœux le 15 août 1895, à Paris ; en 1897, suit Mgr Cronzet à Madagascar ; revient en Abyssinie en 1913 ; mort à Alitiéna le 11 juin 1926.

62. Braets Aimé, prêtre, né à Zeggens-Cappel, diocèse de Cambrai, le 27 mai 1869 ; vocation le 24 octobre 1888 ; vœux le 25 mars 1892 ; arrivé en Abyssinie fin 1893, étant diacre, y est ordonné prêtre 25 janvier 1894 ; arrive à Changhaï (Chine) le 24 septembre 1894 ; rentre en France en 1919.

63. Rossi Ernest, prêtre, né le 26 octobre 1866, à Augustæ, diocèse de Turin, vocation le 31 octobre 1887 ; vœux le 1^{er} novembre 1889 ; arrivé en Abyssinie en 1894 ; départ 4 février 1895 ; *dimissus* le 16 avril 1928.

2^e Période : de 1897 à 1937 (1)

64. Gruson Edouard, prêtre, né le 22 février 1863 à l'Escartène, diocèse de Nice ; vocation, le 10 avril 1894 ; vœux le 11 avril 1896 ; débarqué à Djibouti le 30 octobre 1897 ; arrivé à Gouala le 12 avril 1898 ; nommé Supérieur de la Mission le 31 janvier 1902 ; décédé à Alitiéna, le 21 novembre 1934.

65. Le Priol Henri, coadjuteur, né le 17 décembre 1875, à Vannes ; vocation le 24 juin 1893 ; vœux le 19 juillet 1895 ; de la maison d'Alexandrie, accompagna MM. Coulbeaux et Gruson d'Alexandrie à Gouala, 1897-1898 ; décédé à Alexandrie le 6 juin 1931.

66. Longuépée Jules, coadjuteur, né le 26 septembre 1869, à Comines, diocèse de Bruges (Belgique) ; vocation le 18 juillet 1896 ; vœux le 8 septembre 1898, à Alitiéna ; arrivé à Gouala le 12 avril 1898 ; quitte l'Abyssinie en mai 1901.

67. Forstman Bernard, prêtre, né le 29 juillet 1872, à Oisterwyk, diocèse de Breda (Hollande) ; vocation le 30 juillet 1892 ; vœux le 31 juillet 1894 ; arrivé en Abyssinie en 1899 ; parti en 1901 ; décédé à Susteren (Hollande), le 10 juin 1936.

68. Hamon Edouard, prêtre, né le 9 novembre 1873, à Vittré, diocèse de Rennes ; vocation le 17 septembre 1892 ; vœux le 5 avril 1896 ; arrivé en Abyssinie en 1899 ; parti en 1901 ; *dimissus* le 13 août 1928.

1. Ont fait partie de cette période MM. *Cambaux* (Jean-Baptiste), retour en 1897, cf. n° 21 ; *Picard* (Pierre), retour en 1898, cf. n° 14 ; *Kidand Mariani*, rentré en 1898, cf. n° 48 ; *Pietros Gaber*, retour en 1913, cf. n° 61. — Le P. Priol *de fait* travailla en Abyssinie, cf. n° 65.

69. Rivière Louis, coadjuteur, né le 27 novembre 1873, à Oudenbosch, diocèse de Breda (Hollande) ; vocation le 8 juillet 1898 ; vœux 19 juillet 1900 ; arrivé en Abyssinie en 1901 ; quitte l'Abyssinie en 1907 ; *dimissus* 1909.

70. Gruson Charles, prêtre, né le 31 juillet 1878, à Armentières, diocèse de Lille-Cambrai ; vocation le 20 septembre 1896 ; vœux le 25 mars 1900 ; arrivé en Abyssinie le 3 octobre 1902 ; se noie en prenant un bain à Kétra, près Alitiéna, le 8 juin 1904.

71. Van Ravesteyn Jacques, prêtre, né le 23 juin 1867, à Gorinchem, diocèse d'Utrecht (Hollande) ; vocation le 6 septembre 1897 ; vœux le 8 septembre 1899 ; arrivé en Abyssinie en février 1903 ; quitte l'Abyssinie en 1911 ; décédé le 27 juillet 1927 à Young-ping-tou.

72. Graaier Marius, prêtre, né le 17 mars 1866, à Tavel, diocèse de Nîmes ; vocation le 26 septembre 1886 ; vœux le 27 septembre 1888 ; arrivé en Abyssinie le 11 septembre 1903 ; quitte l'Abyssinie le 29 mars 1937, après la substitution par les confrères italiens.

73. Kamerheck Pierre, prêtre, né le 24 mars 1870, à Venlo, diocèse d'Utrecht (Hollande) ; vocation le 30 septembre 1890 ; vœux le 1^{er} octobre 1892 ; arrivé en Abyssinie le 11 septembre 1903 ; quitte l'Abyssinie en 1908.

74. Sournac Etienne, prêtre, né le 9 septembre 1874, à Marnet, diocèse de Saint-Flour ; vocation le 16 septembre 1894 ; vœux le 8 septembre 1897 ; arrivé en Abyssinie le 11 septembre 1903 ; resté en Abyssinie avec les confrères italiens, sur la demande du Saint-Siège, dans la Préfecture apostolique du *Tigré*.

75. Maynardier Emile, prêtre, né le 31 décembre 1876, à Montfa, diocèse d'Albi ; vocation le 20 septembre 1895 ; vœux le 16 avril 1899 ; arrivé en Abyssinie le 11 septembre 1903 ; quitte l'Abyssinie en 1905.

76. Bouché Charles-Gaspard, coadjuteur, né le 31 décembre 1871, à Wollmunster, diocèse de Metz ; vocation le 16 février 1902 ; vœux le 17 janvier 1905, à Saint-Walfroy ; arrivé en Abyssinie le 11 septembre 1903 ; rentré à Paris le 20 août 1904 ; *dimissus* le 13 août 1917.

77. Blandeau Alphonse, coadjuteur, né le 10 avril 1878, à Erbrée-Vitré, diocèse de Rennes ; vocation le 5 juin 1902 ; vœux le 6 juin 1904, à Alitiéna ; arrivé en Abyssinie le 11 septembre 1903 ; décédé à Dessié (Ouello-Galla) le 13 février 1931. (Cf *Annales* 1932, pages 98-109).

78. Baeteman Joseph, prêtre ; né le 29 septembre 1880, à Corbigny, diocèse de Nevers ; vocation le 26 septembre 1902 ; vœux le 27 septembre 1904 ; arrivé en Abyssinie en septembre 1905 ; quitte l'Abyssinie en juin 1928.

79. Van Ostaeyen Louis, coadjuteur, né le 12 décembre 1878 à Brecht-Anvers, diocèse de Malines (Belgique) ; vocation le 18 mars 1902 ; vœux le 19 mars 1904 ; arrivé en Abyssinie en avril 1908 ; quitte l'Abyssinie en 1910 ; *dimissus* le 2 août 1911.

80. De Wit-Corneille, prêtre, né le 7 mai 1883, à Purmer, diocèse de Haarlem (Hollande) ; vocation le 18 septembre 1904 ; vœux le 19 septembre 1906 ; arrivé en Abyssinie le 22 septembre 1911 ; décédé à Alitiéna, le 26 octobre 1932. (Cf *Annales* 1934, pages 155-188).

81. Cabanes Paul, coadjuteur, né le 25 janvier 1864, à Cazouls-les-Béziers, diocèse de Montpellier ; vocation le 24 janvier 1902 ; vœux le 25 janvier 1904 ; arrivé en Abyssinie le 22 septembre 1911 ; décédé à Alitiéna, le 11 octobre 1920.

82. Catalano Ernest, prêtre, né le 1^{er} septembre 1883, à San Leucio, diocèse de Bénévent (Italie) ; vocation le 17 mai 1908 ; arrivé en Abyssinie en 1912, quitte l'Abyssinie en novembre 1915.

83. Tesfa-Sellassié Paul, prêtre, né en avril 1871, à Herra-Fdadgheda, Agamé (Abyssinie) ; vocation 1912 ; vœux le 27 avril 1917, à Alitiéna ; quitte l'Abyssinie le 20 août 1937, après la substitution par les confrères italiens.

84. Atsbeha Ghebère-Meskel, prêtre, né le 27 juillet 1881, à Gouala, Agamé (Abyssinie) ; vocation le 20 mai 1914, à Dax, reste en Abyssinie avec les confrères italiens, sur la demande du Saint-Siège dans la Préfecture apostolique du *Tigré*.

85. Wentzler Joseph, prêtre, né le 15 septembre 1894, à Paris ; vocation le 18 septembre 1913 ; vœux le 11 octobre 1920 ; arrivé en Abyssinie le 7 novembre 1925 ; quitte l'Abyssinie en décembre 1928.

86. Bringer Jean-Baptiste, prêtre, né le 22 juin 1899, à Montrodat (Lozère), diocèse de Mende ; vocation le 22 septembre 1915 ; vœux le 3 mai 1922 ; arrivé en Abyssinie le 7 novembre 1925 ; quitte l'Abyssinie le 13 septembre 1937, après la substitution par les confrères italiens.

87. Lacour Alexandre Georges, coadjuteur, né le 22 mars 1900, à Paris ; vocation le 19 mars 1924 ; vœux le 25 mars 1926 ; arrivé en Abyssinie en mars 1927 ; quitte l'Abyssinie en 1928 ; décédé à La Teppe le 9 avril 1933.

88. Paul Louis-Philippe, coadjuteur, né le 14 septembre 1898, à Libourne (Gironde) ; vocation le 19 avril 1919 ; vœux le 20 avril 1921 ; arrivé en Abyssinie en avril 1927 ; quitte l'Abyssinie en 1932.

89. Gimalac Paul, prêtre, né le 11 octobre 1893, à Cantelèbre (Aveyron), diocèse de Rodez ; vocation le 21 septembre 1910 ; vœux le 25 mars 1915 ; arrivé en Abyssinie le 21 novembre 1927 ; nommé Supérieur de la Mission le 28 novembre 1934 ; quitte l'Abyssinie le 13 septembre 1937, après la substitution par les confrères italiens.

90. Kieffer Jean Paul, prêtre, né le 19 mars 1897, à Limersheim (Bas-Rhin), diocèse de Strasbourg ; vocation le 29 septembre 1920 ; vœux le 2 octobre 1922 ; arrivé en Abyssinie le 21 novembre 1927 ; quitte l'Abyssinie le 13 septembre 1937, après la substitution.

91. Moulet Gabriel, prêtre, né le 20 mai 1903, à Marseille ; vocation le 2 octobre 1922 ; vœux le 11 décembre 1927 ; arrivé en Abyssinie en novembre 1930 ; quitte l'Abyssinie le 20 août 1937, après la substitution.

92. Blanchard Paul, prêtre, né le 2 mai 1903, à Solesmes (Nord) diocèse de Cambrai ; vocation le 31 décembre 1923 ; vœux le 19 juillet 1926 ; arrivé en Abyssinie en novembre 1930 ; quitte l'Abyssinie le 26 mars 1937, après la substitution.

93. Zwick Max, prêtre, né le 2 août 1906, à Fribourg (Suisse) ; vocation le 19 septembre 1925 ; vœux le 28 novembre 1927 ; arrivé en Abyssinie le 21 novembre 1932 ; quitte l'Abyssinie le 13 septembre 1937, après la substitution.

94. Marsay André, prêtre, né le 30 juin 1907, à Rochefort-sur-Mer, diocèse de la Rochelle ; vocation le 22 novembre 1928 ; vœux le 25 novembre 1930 ; arrivé en Abyssinie le 21 novembre 1933 ; quitte l'Abyssinie le 13 septembre 1937, après la substitution.

(D'après *Catalogues, notes, etc.*). Max Zwick.

ACTES DU SAINT-SIÈGE

LE PRECEPT DE LA COMMUNION PASCALE ET LE TEMPS DES MISSIONS

Prot. N° 1257/38.

SACRA CONGREGATIO CONCILII

Beatissimo Padre,

Il Procuratore Generale della Congregazione della Missione, prostrato ai piedi della S. V., domanda umilmente la grazia che la santa Confessione e Comunione fatta nelle Missioni date

durante l'anno dai suoi Confratelli, i Preti della Missione di S. Vincenzo de Paoli, possa valere anche alla soddisfazione del *Precetto Pasquale*, senza però detrimento della legge della S. Chiesa, perchè i Missionari, usando del privilegio per la soddisfazione del precetto, raccomanderanno ai fedeli la frequenza dei Sacramenti, specialmente nel periodo della S. Pasqua in ossequio alla legge della Chiesa. Che della grazia, ecc.

Sacra Congregatio Concilii, attentis expositis, gratiam iuxta preces benigne impertita est ad quinquennium de consensu tamen Ordinarii loci et servatis de jure servandis.

Datum Romae, die 4 martii 1938.

J. Card. SERAFINI,
Praefectus.

J. BRUNO, Secretarius.

PIUS EPISCOPUS, SERVUS SERVORUM DEI

Dilecto Filio Joanni Odendahl, Congregationis Missionis Presbytero, electo Vicario Apostolico de Limon et Episcopo Titulari Latopolitano, salutem et apostolicam benedictionem. Commissum humilitati Nostrae ab aeterno Pastorum Principe supremi apostolatus officium, quo universo christiano orbi praesidemus, onus Nobis imponit diligentissime curandi, ut Ecclesiis omnibus, illis potissimum, quae in partibus infidelium exstantes ac nondum in dioeceses constitutae, potioribus quodammodo vigilantis indigeant Pastoris curis, tales praeficiantur Antistites, qui sibi creditum dominicum gregem salubriter pascere, regere et augere sciant ac valeant. Quo vero utilius ac salubrius Antistites isti munus possint obire suum, haud dubie valde prodest, si episcopali ipsi sint characterē et dignitate exornati, quibus propterea solet Apostolica Sedes aliquem ex illarum Ecclesiarum conferre titulis, quae virtutum splendore et religionis prosperitate olim floruerunt, etsi modo temporum vicissitudine et injuria pristinam amiserint fulgentem gloriam. Cum itaque Vicariatus Apostolicus de Limon seu Limonensis, Congregationis Missionis curis concreditus, per b.m. Caroli Alberti Wollgarten, Episcopi Titularis Chusirensis, obitum suo sit in praesenti destitutus Pastore, Nos de venerabilium Fratrum Nostrorum S.R.E. Cardinalium consilio, Te, ad id munus obeundum, ut Nobis refertus, maxime idoneum, ad Vicariatum illum apostolica auctoritate eligimus eique Vicarium Apostolicum praeficimus et constituimus cum omnibus potestatibus et facultatibus, necnon oneribus et obligationibus pastoralibus huic officio inhaerentibus. Te insuper de ipsorum Cardinalium consilio characterē et dignitate episcopali insignire volentes, ad titularem Ecclesiam Episcopalem Latopolitanam, sub Archiepiscopo Ptolemaidensi in Thebaide Secunda, certo modo in praesenti vacantem. Te eadem Nostra Apostolica auctoritate eligimus ejusque titulum conferimus cum

omnibus pariter: juriſus et privilegiis, qneribus et obligationibus ſublimi huic dignitate adnexis. Volumus autem ut, ceteris quoque impletis de jure ſervandis, antequam episcopalem conſecrationem recipias et Vicariatus Apoſtolici Tibi crediti canonicam capias poſſeſſionem; in manibus alicujus, quem maueris; catholici Antistitis,, gratiam et communionem habentis cum Sede Apoſtolica; fidei catholicae poſſeſſionem ac praescripta juramenta juxta ſtatutas formulas emittere, harumque exemplaria; Tui dictique Antistitis ſubſcriptione ac ſigillo munita, ad Sacram Congregationem de Propaganda Fide quantocius transſmittere omnino tenearis. In tuam inſuper majorem commoditatem proſpicientes, Tibi indulgemus ut extra Urbem libere et licite Episcopus conſecrari queas a quolibet catholico Antistite gratiam et communionem Sedis Apoſtolicae habente, aſſiſtentibus ei, ſi in diſſita iſta regione conſecrationem recepturus ſis, duobus Presbyteris in eccleſiaſtica dignitate vel officio conſtitutis, dummodo vero deficiant duo alii catholici Episcopi, eandem gratiam et communionem Sedis Apoſtolicae et ipſi habentes, qui Episcopo conſecranti aſſiſtere valeant. Cui propterea conſecrationem Tibi impertiendi munus ac mandatum per preſentes, commitimus. Stricte vero precipimus ut, niſi prius quae ſupra diximus fidei poſſeſſionem ac juramenta emiſeris, nec Tu conſecrationem ipſam recipere audeas, nec eam Tibi impertiatur Antistes a Te electus, ſub poenis, ſi huic Noſtro praecepto contraveneritis, jure ſtatutis. Firmam autem ſpem fiduciamque concipimus fore ut, dextera Domini Tibi aſſiſtente propitia; Vicariatus Apoſtolicus de Limon per tuam poſtoralem induſtriam et apoſtolicum zelum regatur utiliter ac majora in dies tum in ſpiritualibus tum in temporalibus incrementa ſuſcipiens, magis ac magis Chriſti quoque regnum in regione illa prolatetur. Datum Romae apud S. Petrum; anno Domini milleſimo nongenteſimo trigeſimo octavo; die decima menſis Februarii, Pontificatus Noſtri anno ſexto decimo. — A. L.

Fr. Thomas Pius: O. P. Card. BOGGIANI, Cancellarius S.R.E.

Can. Alfridus LIBERATI, Canc. Apoſt. Adjutor a ſtudiis.

Dominicus SPOLVERINI, Prot. Ap. Archiep. tit. Larissen.

Vincentius BIANCHI-CAGLIERI, Prot. Ap.

Expedita die decima quinta menſis Martii; anno decimo ſeptimo. Pro Plumbatore Angelus PENCOLI. — Angelus PENCOLI, ſcript. Aplicus.

Reg. in Canc. Ap. Vol. LIX : N° 8. Aloisius TRUSSARDI.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES

Georges GOYAU. — *La Congrégation de la Mission des Lazaristes*. — Bernard Grasset, 260 pages, 1938.

Dans 26 chapitres, M. Goyau, pour de nombreux lecteurs, évoque en formules parfois spécialement heureuses l'essentiel des œuvres et les grandes lignes historiques de la Mission (1).

Le début du livre est centré sur le *premier fondateur* : Vincent de Paul, qui donne le branle à cet élan lazariste, enrayé après 160 ans d'exercice par le bouleversement de la Révolution : enfantement laborieux d'un Monde, d'un Régime nouveau.

Puis, après la Révolution française, le *second fondateur*, Jean-Baptiste Etienne, mû par une ardente admiration, préside à l'expansion mondiale des familles spirituelles de saint Vincent.

La troisième partie du livre évoque enfin la culture de l'esprit missionnaire, glorifie le labeur manuel des frères lazaristes et exalte l'action par la souffrance, des martyrs, de Gabriel Perboyre, tout spécialement.

Comprimée dans les limites mesurées de la Collection : *Les Grands Ordres monastiques et Instituts religieux*, et aisément accessible à nombre d'esprits, cette fresque est précisément le troisième volet d'un triptyque. M. Goyau, l'apostolique secrétaire perpétuel de l'Académie française, vient en effet de consacrer coup sur coup trois volumes à trois Congrégations missionnaires rencontrées à l'Institut Catholique de Paris en son cours sur *l'Histoire des Missions*.

Pages condensées, donnant l'essentiel d'une trentaine de conférences. Ce volume sur le plan de ceux consacrés aux *Missions Etrangères*, et au *Saint-Esprit*, expose la raison d'être, montre le foyer mystique, la valeur et la physionomie propre des Lazaristes : lignée spirituelle de saint Vincent de Paul, mélange d'activité et de patience, d'esprit d'entreprise et tout ensemble de soumission aux circonstances, bref toute une philosophie pratique de la vie : *Travail, Supporte, Souris*.

Ainsi voulu, ainsi compris, ainsi lu, l'ouvrage est réellement à recommander : il fera du bien. C'est une œuvre d'apostolat vincentien.

Fernand COMBALUZIER.

1. Le livre, on le soupçonne facilement, écho de bonnes sources, est délicatement dédié *À la mémoire de monsieur Pierre Coste, lazariste, historien de monsieur Vincent*.

Bernard GAUDEUL. — *Saint Vincent de Paul précurseur de l'Assistance publique*, 1938, 112 pages (155-240 mm.). — Les Editions Fernand Sorlot, 7, rue Servandoni, Paris. (*Thèse pour le doctorat en médecine soutenue le 14 juin 1938*).

En deux chapitres : *l'homme, les réalisations de saint Vincent de Paul*, M. le Docteur Bernard Gaudoul (né à Bayonne, le 8 février 1913), situe dans l'histoire mondiale et charitable du 17^e siècle, la personne et les œuvres de saint Vincent. Lisant attentivement biographie, correspondance et OEuvres du *Grand Landaïs*, l'auteur relève et catalogue avec soin les allusions (1) ou indications médicales (2), dresse le palmarès des fondations charitables, dessine le portrait physique et moral de cet homme d'action : prudent, ardent, réalisateur, modèle d'équilibre et d'organisation.

En cette bonne centaine de pages, la thèse doctorale s'élève par assises, par paragraphes, pour justifier attentivement son titre : *Saint Vincent de Paul, précurseur de l'Assistance publique* : image si pure de devancier, de précurseur pour les problèmes actuels qui nous préoccupent encore : la réforme hospitalière ; les Asiles d'aliénés ; crèches ; enfants assistés ; orphelinats ; maisons de correction ; protection de la jeune fille ; les infirmières ; assistance médicale gratuite ; soupes populaires ; bureaux de bienfaisance ; secours à domicile ; mendicité et chômage ; prophylaxie des maladies ; secours d'urgence.

En voyant ainsi intelligemment utilisées l'édition *Coste des OEuvres* et la biographie de saint Vincent, par une preuve nouvelle et heureuse, nous constatons ici que des textes intégralement et soigneusement reproduits sont de vrais trésors : carrières où gisent à pied d'œuvre et même déjà ouverts les documents diversement nécessaires à tous les serviteurs de l'Esprit.

Fernand COMBALUZIER.

Pioneri di fede e di civiltà in Eritrea e regioni limitrofe, par le P. Ezechia da Iseo. Missionario Capuccino. — Tipografia francescana. Asmara, 1937, 191 p. (22x16cm.). — 54 hors-texte.

Ce volume, édité par la typographie franciscaine d'Asmara, est un témoignage de la civilisation apportée par les missionnaires en terre africaine.

1. Si Vincent respecte les médecins, il ne peut s'empêcher de constater dans l'intimité qu'ils ne sont que trop complaisants et font mourir plus de malades qu'ils n'en guérissent..

2. Pumaïsie, ulcères variqueux, gravelle, hydropysie, œdèmes, régime lacté, cachexie, etc.

L'auteur, actuellement curé de la cathédrale d'Asmara, a passé 26 ans en Erythrée. « A l'aide de faits et de chiffres », il entreprend de donner un aperçu de l'histoire missionnaire de l'Erythrée : depuis les origines de la prédication chrétienne en Ethiopie jusqu'à nos jours.

Le livre comprend cinq chapitres : le premier est un rapide coup d'œil sur les diverses Missions qui jusqu'au 18^e siècle, tentèrent successivement de rallier à la foi de Rome l'Ethiopie égarée ; elles furent toutes étouffées dans le sang.

L'histoire missionnaire de l'Erythrée *proprement dite* commence seulement en 1839, avec les Lazaristes, auxquels l'auteur consacre deux chapitres de son livre. Sous la houlette de cinq Vicaires Apostoliques, de Mgr de Jacobis à Mgr Crouzet, les Lazaristes défrichèrent, 55 ans durant, des territoires qui devinrent par la suite la Colonie italienne d'Erythrée. « *Le vent des persécutions secoua maintes fois l'arbre de la Mission, mais après la tempête, les oiseaux du ciel retournaient dans ses branches.* » Enfin, la paix et la liberté apportées par les armes de l'Italie promettaient à la Mission un superbe essor, quand « *l'intervention de Fr. Crispi, Président du Conseil, dans sa lettre du 28 avril 1894, décida Baratieri à promulguer le fameux décret du 22 janvier 1895, par lequel les Pères Lazaristes étaient expulsés de la Colonie.* » Le décret mentionnait les Lazaristes *européens*. Soulignons avec reconnaissance la remarque du P. Ezéchia : « Nous ne savons pas pour quelles raisons positives » (*non sappiamo per quali positive ragioni*) Baratieri se déterminâ à agir en cette forme autoritaire. »

Déjà, dès la fin de 1894, les Pères Capucins de Rome, envoyés par la Propagande, étaient venus pour la relève. Les Lazaristes leur laissaient un bel héritage de prêtres indigènes, de fidèles et de traditions. Le P. Ezéchia a des mots délicats quand il parle de ses devanciers ; pour eux il ne cache pas son admiration.

Deux autres chapitres nous conduisent à travers la *période franciscaine*, avec les Capucins de la Province de Rome, puis avec ceux de Milan, jusqu'à Mgr Marinoni, Vicaire Apostolique actuel (1937). Leur zèle s'exerce parmi les chrétiens indigènes et les nationaux. En 1913, ils ouvrent une Mission parmi la tribu païenne des Counama, où ils écrivent « la page la plus belle » de leur activité apostolique en Erythrée. Aujourd'hui, 11.000 de ces Counama sont déjà convertis. C'est le *désert qui fleurit* ! Les Capucins sont aussi des *bâtisseurs* : de belles églises parsemées sur le territoire d'Erythrée affirment la foi romaine.

« De Mgr Jacobis à Mgr Marinoni, 98 ans se sont écoulés », un siècle de labeur héroïque auquel le P. Ezéchia a voulu rendre hommage.

Cette synthèse historique est suivie d'un bref exposé des trois religions qui se partagent l'Ethiopie, et de six appendices contenant les statistiques du personnel, des maisons et des œuvres de la Mission d'Erythrée.

Ce livre, animé d'un souffle de patriotisme, fera apprécier et

aimer l'œuvre des « Pionniers de la foi et de la civilisation » qui se succédèrent en Erythrée.

Max Zwick.

Piers Plowman : An interpretation of the A. text, by
T. P. Dunning C M. M. A. Dublin. The Talbot
Press Limited, X-214 pages (14x22 cm.), 1937.

OEuvre du XIV^e siècle, « *Piers Plowman* » (Pierre le laboureur) est un poème anglais, moralisant et satirique dans le goût de l'époque. Cette moralité nous est parvenue en trois versions, notablement divergentes et de longueur fort inégale : d'où le problème classique du nombre des auteurs. M. Dunning fait tout d'abord remarquer qu'en l'absence de textes critiques on ne saurait résoudre un tel problème par la méthode proprement philologique ; aussi emploie-t-il celle de l'analyse littéraire appliquée à celui des trois textes qui semble le plus primitif : le texte A. Partant de l'hypothèse que l'auteur est un catholique au courant de la doctrine de l'Eglise, et s'aidant pour comprendre sa pensée, des écrits des Pères de l'Eglise, M. Dunning arrive à démontrer que ce texte A contient en réalité deux poèmes distincts maladroitement amalgamés par les autres versions : argument en faveur de la multiplicité des auteurs. La distinction, une fois faite, le premier poème examiné de près se révèle, au jugement de M. Dunning, d'une réelle valeur artistique. (M. Legouis dans son Histoire de la Littérature Anglaise, page 112, parlant toutefois de l'ensemble, l'avait appelé : « le plus inartistique des poèmes du XIV^e siècle »).

Ce livre, cette thèse de M. Dunning suppose le lecteur en possession du texte analysé ; les citations sont évidemment en Anglais de l'époque : le « *Middle English* » fort différent de l'anglais moderne. C'est en somme une étude érudite pour spécialistes, qui fait le plus grand honneur à notre confrère, M. Thomas Dunning

Vincent O'Hara.

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

28. Arouad (Francisque), prêtre, 9 avril 1938, à Gentilly, ayant 64 ans d'âge et 51 de vocation.
29. Cabral (Joseph), prêtre, 2 avril, à Rio-de-Janeiro : 46 ; 27.
30. Hauspie (Alfred) prêtre, 13 avril à Shanghai : 59 ; 40.
31. Mamarriz (Candide), prêtre, 29 mars, à Mexico : 40 ; 19.
32. Sanchez (François), prêtre, 30 mars, à Manille : 70 ; 50.
33. Bouchet (Jean-Marie), prêtre, 15 avril, au Berceau de Saint-Vincent-de-Paul : 66, 46.

34. Bazelis (Jules), prêtre, 27 avril, à Toursainte : 76 ; 44.
35. Mentzen (Guillaume), coadj., 29 avril, à Quito : 89, 66.
36. Ly (Paul), prêtre, 27 avril, à Ankuo : 52 ; 29.
37. Alvarenga (Joseph), prêtre, 6 mai, à Curityba : 28 ; 8.
38. Kranz (Adalbert), prêtre, 14 mai, à Olcza : 38 ; 19.
39. Anton (Bruno), coadjuteur, 13 mai, à Murguia : 76 ; 48.
40. Martin (José), prêtre, 15 avril, à Parades-de-Nava : 62 ; 45.
41. Degland (Etienne), prêtre, 24 mai, au Berceau de Saint-Vincent-de-Paul : 72 ; 51.
42. Mc Donnell (Thomas), prêtre, 26 mai, à la Nouvelle-Orléans : 50 ; 18.
43. Cullen (Edmond), prêtre, 31 mai, à Dublin : 70 ; 48.
44. Fréchet (Benjamin), prêtre, 26 mai, à Rio-de-Janeiro : 78 ; 52.
45. Crémillieux (Louis), coadjuteur, 28 mai, à Santiago-du-Chili : 65 ; 41.
46. Willems (Hubert), prêtre, 6 juin, à Louvain : 66 ; 44.
47. Ramella (François), prêtre, 10 juin, à Chiavari : 90 ; 75.
48. Nunes (Joachim), coadjuteur, 10 juin, au Berceau de Saint-Vincent-de-Paul : 69, 48.
49. Hennebelle (Joseph), prêtre, 13 juin, à Ankazoabo : 39, 22.
50. Caussanel (Joseph), prêtre, 24 juin, à Paris : 89 ; 62.
51. Daydi (Léandre), prêtre, 27 juin, à Madrid : 85 ; 60.
52. Maher (Thomas), prêtre, 19 juin, à Brooklyn : 43 ; 24.
53. Hayden (Jacques), prêtre, 26 juin, à Germantown : 81, 61.
54. Cucchiarelli (Jean), prêtre, 7 juillet, à Rome : 63, 47.
55. Pagliani (Louis), prêtre, 2 février, à Rio-de-Janeiro : 81, 56.
56. Ordenez (Castor), prêtre, 28 juin, à Chicago : 58, 42.
57. Mc Key (Joseph), prêtre, 3 juillet, à Springfield : 62, 43.

NOS CHERES SOEURS

- Marie Medved, à Ljubljana : 73 ans d'âge ; 52 de vocation.
- Ursule Margon, à Ljubljana : 73 ; 47.
- Joseph Lubec, à Ljubljana : 69, 44.
- Loretto Mc Cabe, à Philadelphie : 59, 36.
- Catherine Hurley, à Saint-Louis : 61, 37.
- Marguerite Genevrié, à Rambouillet : 70, 50.
- Marie Menissier, à Clichy : 82, 61.
- Alphonsine Gerlet, à Clichy : 77, 52.
- Marie Mirne, à Origny : 78, 52.
- Augustine Barbry, à Pékin : 61, 41.
- Françoise Crochet, à Alexandrie : 77, 48.
- Julienne Ollitrant, à Montolieu : 83, 58.
- Juliette Talairach, à Montolieu : 37, 16.
- Emma Mattingly, à Emmitsburg : 70, 52.
- Elisabeth Falk, à Varsovie : 87, 68.
- Françoise Matwij, à Moszczany : 81, 58.
- Marie Ebert, à Katowice : 46, 26.
- Françoise Anderluh, à Ljubljana : 68, 40.
- Carlotta Tagliabue, à Turin : 71, 51.
- Vincenza Roscioli, à Giulianova : 80, 59.
- Téresa Ramirez, à Cali : 46, 20.
- Anne Vuidepot, à El Biar : 74, 49.

- Pauline Vente, à Pézenas : 61, 37.
 Julie Ben-Aouda, à La Teppe : 76, 54.
 Marie Le Trocquer, à Lima : 68, 42.
 Marie Humbert, à Ageltoun : 66, 42.
 Marie Cognasse, à Fribourg : 81, 50.
 Gilberte Menu, à Collonges-sous-Salève : 29, 2.
 Jeanne Dolinsek, à Graz : 67, 40.
 Pauline Respondek, à Budapest : 71, 49.
 Carmen Palma, à Guayaquil : 75, 45.
 Francisca Garvia, à Carthagène : 59, 38.
 Marie Liou, à Chengtingfu : 24, 3.
 Angèle Laugier, à Lodève : 52, 25.
 Clotilde Duchateau, à Nanterre : 74, 53.
 Augustine Bérard, à Grenoble : 62, 38.
 Nathalie Lafargue, à Paris (Passy-Runel) : 71, 47.
 Marie Lefebvre, à Lille-Moulins : 73, 47.
 Rosaura Jaramillo, à San-Salvador : 68, 34.
 Wilhelmine Lembke, à Olinda : 78, 59.
 Marie Guimaraes, à Friburgo : 37, 6.
 Félicité Popiel, à Cracovie : 65, 44.
 Eugénie Lacroix, à Chatillon-sur-Chalaronne : 68, 46.
 Gabrielle Bailly, à Fontenay-le-Fleury : 68, 46.
 Jeanne Chevalier, à Paris (Orphelinat St.-Louis) : 86, 58.
 Claudine Beaubernard, à Lyon : 88, 69.
 Edouarde Borkowska, à Varsovie : 45, 22.
 Berthe Lobmann, à Schwarzach : 34, 15.
 Gertrude Lahaye, à Cologne : 77, 55.
 Emilie Munoz, à Santiago : 62, 27.
 Rosa Di Palo, à Ragusa-Ibla : 76, 58.
 Adèle Pereco, à Turin : 67, 45.
 Hélène Pagnanelli, à Turin : 70, 44.
 Antoinette Saint-Blancat, à Funchal : 92, 67.
 Valérie Fierek, à Chelmno : 54, 30.
 Maria Maci, à Catane : 58, 35.
 Herta Weber, à Admont, 35, 5.
 Mélanie Fourmestiaux, à Mazingarbe : 78, 54.
 Marie de S. Aignan, à Abbeville : 66, 45.
 Marie Meuleyre, à Ans : 89, 66.
 Agela Avroldi, à Naples : 74, 54.
 Margaret Donaghy, à Smyllum : 80, 50.
 Françoise Kogeljsek, à Ljubljana : 32, 12.
 Cécile Fesseer, à Dult : 88, 49.
 Maria Gamboa, à Avila : 95, 73.
 Concepcion Angres, à Valdemoro : 81, 60.
 Consuela Calderon, à Dos Hermanas : 62, 41.
 Maria Bueno, à Madrid : 33, 14.
 Juana Altuna, à Madrid : 57, 40.
 Annette Regnat, à Paris (Saint-Bernard-la-Chapelle) : 89, 67.
 Françoise Regaldie, à Toulouse : 83, 51.
 Joséphine Perrin, au Berceau St-Vincent : 79, 53.
 Jeanne Dupoizat, à Angers : 53, 29.
 Rose Isnard, à Angers : 76, 52.
 Anna Johnston, à Mill-Hill : 81, 60.

Léonie Claverie, à Turin : 69, 46.
Caterina Pogolotti, à Turin : 86, 63.
Evangelina Escobar, à Panama : 68, 41.
Hélène Oponczenwska, à Poznan : 61, 47.
Isidora Morabet, à Soria : 26, 4.
Joanna Slattery, à la Nouvelle-Orléans : 68, 47.
Louise Marquet, à Castres : 79, 60. *
Marie Chanoinat, à Bordeaux : 60, 38.
Anne Billard, à Givors : 69, 47.
Juliette Rouille, à Ans : 79, 44.
Grace O'Sullivan, à Dublin : 61, 32.
Joséphine Lohmar, à Wassenberg : 64, 34.
Amalia Kobetic, à Menger : 30, 7.
Rosalie Zietak, à Lwow : 79, 58.
Giovanna Miano, à Caserta : 30, 11.
Maria Wegni, à Florence : 77, 33.
Françoise de Santis, à Giulianova : 70, 51.
Madeleine Staes, à Verviers : 73, 45.
Elisabeth Constantin, à Clermont : 81, 58.
Marie Filleur, à Hazebrouck : 69, 47.
Francisca Casado, à Santona : 43, 24.
Sgrario Ciordia, à Valdelmoro : 26, 6.
Ezequiela Diaz, à Cadiz : 61, 40.
Maria Puig, à Lebrija : 65, 42.
Margarita Ruiz, à Vitoria : 23, 2.
Stéphanie Cordie, à Bosisio : 57, 35.
Concepcion Gonzalez, à Flores : 85, 62.
Constance Terzolo, à Buenos-Aires : 74, 47.
Maria Maruri, à Guayaquil : 70, 40.
Mary Manning, à Mill-Hill : 73, 39.
Catherine Ivanski, à Klotildiget : 68, 44.
Adèle Duhamel, à Bordeaux : 73, 51.
Joséphine Malosse, à Clichy : 91, 71.
Jeanne Rouger, à Langres : 78, 50.
Augustine Guillet, à Saint-Malo : 76, 52.
Charlotte Burek, à Ladce : 72, 51.
Apollonie Csaplar, à Ladce : 71, 49.
Marie Urbanik, à Moravsky-Svaty-Jan : 55, 37.
Ana Vergara, à Buga : 77, 54.
Ana Gutierrez, à Carthagène : 74, 52.
Naria Thomas, à Carthagène : 80, 60.
Raimunda Sanroma, à Mora de Rubielos : 69, 50.
Benedicta Gregorio, à Astorga : 45, 21.
Josefa Lizarralde, à Onteniente : 77, 52.
Germaine Nicolas, aux Andelys : 45, 26.
Céleste Audouard, à Avize : 87, 66.
Marthe Beauvois, à Paris (Hôpital Saint-Joseph) : 62, 30.
M.-Louise Barabino, à Bosisio : 68, 47.
Joséphine Dolatrowska, à Cracovie : 78, 49.
Marie Peplowska, à Varsovie : 77, 39.
Thérèse Eber, à Gyula : 24, 4.
Antoinette Fhurmann, à Graz : 76, 36.
Thérèse Kipperer, à Istambul : 72, 52.

- Gisela Wachter, à Piukafeld : 53, 23.
Anna Sigmund, à Dult : 71, 45.
Primitiva Perez, à Almeria : 64, 36.
Maria Peinado, à Valdemoro : 63, 43.
Joseph Vasquez, à Santiago : 56, 32.
Jeanne Mathieu, à Montpellier : 75, 48.
Marie Le Bescond, à L'Hay : 57, 36.
Maria Binetti, Casamassina : 83, 54.
Quintina Fiori, à Montefiascone : 61, 44.
Véronique Foth, à Klotildiget : 33, 10.
Augustine Perrone, à Buenos-Aires : 51, 27.
Geneviève Szczekocka, à Varsovie : 26, 4.
Anne Sturmlehner, à Graz : 48, 25.
Anne Brunelle, à Andrimont : 58, 33.
Maria Kisely, à Ladce : 73, 52.
Anna Koch, à Liberec : 77, 55.
Marie Nemoz, à Paris (M. St. Merry) : 72, 47.
Quintina Fiori, à Montefiascone : 61, 44.
Lea Pieroni, à Sienne : 25, 4.
Teresa Lombart, à Mahon : 81, 51.
Teresa Torralba, à Madrid : 60, 39.
Glara Dopazo, à Pontevedra : 52, 23.
Maria Peinado, à Valdemoro : 63, 43.
Francisca Montero, à Cadiz : 79, 51.
Antera Azparren, à Cadiz : 68, 44.
Marie Bouvier, à L'Hay : 86, 57.
Léonie Ricard, à Clichy : 82, 60.
Alphonsine Mondain, à Clichy : 72, 44.
Hélène Barre, à Clichy : 74, 53.
Marthe Burlureaux, à Origny : 81, 62.
Marie Paque, à Vise : 70, 48.
Françoise Lang, à Graz : 41, 10.
Maria Minauf, à Fullerbach : 71, 50.
Joséphine Neuhold, à Budapest : 75, 44.
Jeanne Galdean, à Nouvelle-Orléans : 67, 39.
Francine Noel, à Bordeaux : 54, 25.
Marie Floret, à Madrid : 92, 72.
Marthe Samya, à Montolieu : 79, 54.
Marie Martins, à Rio-de-Janeiro : 69, 40.
Camile Silveira, à Rio-de-Janeiro : 66, 41.
Juia Lazar, à Ladce : 72, 52.
Marie Ma, à Pékin : 81, 59.
Maria Del Tordello, à Florence : 63, 41.
Julienne Schmid, à Dult : 72, 47.

HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

LIVRE IV. — DE 1874 à 1918

CHAPITRE XLIV. — M. Boré, supérieur général (*suite*)

SOMMAIRE. — La Province de Lyon.

Chacune des anciennes provinces de la France a cela de remarquable qu'elle rappelle des siècles d'une histoire intéressante. Nous l'avons vu pour l'Ile de France, la Picardie, la Champagne, le Poitou, la Bretagne, la Touraine. Nous allons le voir pour la province de Lyon. Regrettons toutefois que ceux qui ont donné le nom à la province n'aient pas conservé ce beau nom de *Lyonnaise*, comme on a conservé les noms que nous venons de rappeler et comme on a conservé les noms dont nous parlerons plus tard : Aquitaine, Provence, Languedoc. Tous ces noms chantent dans nos oreilles tout un passé de lutttes, de gloires, de vie intellectuelle, de vie religieuse ; ce ne sont pas des noms qui étiquettent une chose qui date d'hier ; ce sont des noms qui, pour un Français, rappellent comment la France s'est formée peu à peu, malgré la rivalité des provinces et, pour un Lazariste, rappellent trois siècles de sainteté, de vie féconde.

Nous en sommes donc à la province de Lyon. La Lyonnaise a été l'une des plus vastes provinces de la Gaule. Au IV^e siècle, il y avait quatre provinces « Lyonnaise ». La *première Lyonnaise* renfermait une partie de la Bourgogne, le Nivernais et le Forez et avait pour capitale Lyon ; la *seconde Lyonnaise* comprenait la Normandie et avait Rouen pour capitale ; la *troisième Lyonnaise* embrassait la Bretagne, le Maine et l'Anjou

avec Tours pour chef-lieu ; enfin la *quatrième Lyonnaise* comprenait l'Île de France et une partie de la Bourgogne avec Sens pour chef-lieu. On voit par cette seule description de la géographie du *xv^e* siècle, combien la Lyonnaise a été importante et combien ce rom aurait jadis mérité de figurer sur notre catalogue à la place de *province de Lyon*.

Mais nous n'avons pas à faire ici l'histoire de la Lyonnaise civile, nous devons parler de la Lyonnaise lazaristique. Elle commence à figurer dans nos documents officiels à l'Assemblée Générale de 1673 qui élut M. Jolly, supérieur général. La maison de Lyon qui existait depuis 1668 fit partie d'abord de la province de Savoie qui disparut cette même année 1668 et fut remplacée par la province de Provence laquelle fut, à son tour, supplantée par la province de Lyon. Dès lors la province tient régulièrement ses Assemblées jusqu'à la Révolution. En 1673, le visiteur, M. Jacques Thollard, va à l'Assemblée Générale avec les supérieurs de Narbonne et de Lyon. En 1685, le visiteur, M. Charles Cornier, assiste à l'Assemblée Générale avec les supérieurs de Marseille et d'Aleth. En 1692, le même visiteur retourne à Paris avec le supérieur de Saint-Flour et un autre confrère, M. Gallien André, dont on ne dit pas d'où il est, suivant l'habitude des procès-verbaux imprimés qui n'indiquent pas la maison quand le député n'est pas supérieur. Quelle est la raison de cette omission ? Est-ce par un esprit aristocratique qui considère surtout les visiteurs et les supérieurs comme les éléments principaux des assemblées ? On l'a dit à une assemblée générale où des députés non supérieurs protestèrent contre un décret porté en faveur des supérieurs par la majorité composée de supérieurs. Cette protestation évidemment était plutôt pour égayer l'assemblée ; dans tous les cas, nous regrettons qu'on ne signale pas la

maison de ceux qui ne sont pas supérieurs. Il ne faudrait jamais oublier les archivistes, même dans les procès-verbaux.

En 1697, M. Gallien André, visiteur, vient avec les supérieurs de Lyon et de Narbonne. Remarquons que les visiteurs de Lyon ne sont pas supérieurs d'une maison, pas plus à cette assemblée qu'aux précédentes et à quelques suivantes. La province s'agrandit d'année en année. Elle a ajouté précédemment Manosque ; en 1708, c'est Bourg-en-Bresse ; en 1709, c'est Valfleury. A l'Assemblée de 1711, le supérieur de Valfleury, M. Bourdellon, vient avec M. Gallien qui est toujours visiteur.

L'assemblée sexennale de 1717 est la première dont nous possédions les *postulata* de la province de Lyon avec les réponses du supérieur général qui était pour lors M. Bonnet.

1^o Les députés se plaignent d'abord au supérieur général de la taxe imposée à chaque maison de la province pour le séminaire de rénovation. M. Bonnet fait remarquer que sur les 3.100 livres nécessaires, la province de Lyon ne paie que 430 livres.

2^o Les députés se plaignent des directeurs du Séminaire Interne de Lyon, du second directeur en particulier, comme n'ayant pas toutes les qualités requises pour cet office important. M. Bonnet leur fait une réponse qui ne dut pas les satisfaire : « Les directeurs du Séminaire Interne de Lyon, dit-il, sont les meilleurs prêtres de la Communauté que nous connaissons. » M. Bonnet avoue que le second directeur n'égale pas le premier, mais il ajoute malicieusement : « Le second ne doit pas être de la force, ni de l'autorité, ni de l'expérience du premier, il faut partout de la proportion. »

3^o Le troisième *postulatum* concerne des explications sur le vœu de pauvreté. Les autres *postulata* demandent que les séminaristes apprennent un peu mieux le chant

et les cérémonies. Dans une réponse à propos des coutumiers locaux qui doivent exister dans chaque maison, M. Bonnet rappelle que ces coutumiers doivent être formés d'après le coutumier général qu'on a envoyé dans chaque maison.

L'Assemblée provinciale aurait voulu qu'on fut difficile à recevoir les missionnaires sortis. M. Bonnet, qui savait allier la bonté à la fermeté, répond sagement qu'on est assez difficile à les recevoir mais que, si on l'était davantage, on le serait trop. L'Assemblée ayant demandé que le visiteur eût toujours un *socius* dans ses visites, M. Bonnet répond qu'on n'en a pas encore trouvé la commodité. C'est toujours et ce sera toujours le même refrain jusqu'à la fin du monde : pas assez de sujets.

Un dernier *postulatum* divisa les membres de l'Assemblée provinciale : les uns trouvaient qu'on était trop facile à changer les sujets de maison, les autres qu'on était trop difficile. M. Bonnet répond : « Nous tâcherons de tenir le milieu », mais il ajoute : « Ces questions ne sont guère l'affaire d'une assemblée provinciale. »

A l'Assemblée générale de 1724, apparaît, avec le visiteur M. Jean Porte et le premier député, M. Omer de Garcin, supérieur de Marseille, un personnage qui mérite qu'on dise quelques mots sur lui, nous voulons parler de M. Claude-Joseph Lacour, supérieur d'Annecy, second député. Ce digne confrère était né à Vertrieu, diocèse de Lyon en 1672 ; il fut reçu dans la Congrégation à Lyon en 1688 et fit les vœux en 1690. Il fut supérieur du séminaire d'Annecy de 1713 à 1724 ; à cette époque le supérieur du Grand Séminaire de Sens et quelques-uns de ses confrères se laissèrent entraîner par les erreurs du jansénisme ; M. Bonnet qui était ferme pour la foi mit à la porte de la Congrégation

tous ceux qui ne voulaient pas accepter et signer la Bulle *Unigenitus*. Pour remplacer les directeurs défectueux, le supérieur général fit appel au dévouement de M. Lacour, supérieur d'Annecy, et lui confia la direction du grand Séminaire de Sens. M. Lacour rétablit les bonnes doctrines. C'est pendant son supérieurat de Sens qu'il écrivit son *Histoire de la Congrégation* qui va de la mort de saint Vincent jusqu'à l'année 1720. M. Milon, qui a publié cette histoire dans les *Annales* (tomes 62 et suivants) dit que « la forme de cette histoire est souvent imparfaite, le cadre historique faisant absolument défaut. » Evidemment M. Milon a autorité pour juger cette œuvre puisqu'il fut lui-même historien et que selon l'adage populaire on n'est jugé et critiqué justement que par ses pairs (ceux qui sont du métier étant mieux à même de juger plus sainement, car si la critique est toujours aisée, l'art est souvent difficile et rend plus équitable dans les jugements). M. Milon donc, qui était du métier et qui, de plus, était intelligent et homme de bon jugement, fait autorité dans ses appréciations. Il faut dire cependant, pour l'excuse de M. Lacour, que l'on ne comprenait pas à son époque l'histoire comme on la comprend maintenant. Qui sait si dans cent ans, ou même bien avant, on ne critiquera pas fortement la manière dont nous entendons l'histoire en 1938. La roue tourne. Les générations passent et les hommes ne se mettent plus au même point de vue pour juger de même façon. Quoiqu'il en soit, le travail de M. Lacour fut un heureux commencement dans ce genre et il est à souhaiter, suivant le vœu d'une de nos dernières assemblées, qu'il ait de nombreux imitateurs, en particulier pour l'histoire de chaque province. M. Lacour mourut le 29 juin 1731 au prieuré de Saint-Georges de Marolles où il a été enterré.

L'année qui précéda sa mort (1730) il y eut une

assemblée sexennale dont nous avons les *postulata*. Parmi ces diverses demandes de l'assemblée de Lyon et les réponses de M. Bonnet, signalons deux ou trois points plus intéressants ou plus caractéristiques de l'époque. L'Assemblée s'étant préoccupée de l'habit de nos frères, modèle, forme, couleur, voici ce que répond le supérieur général ; on appréciera la précision savoureuse des détails donnés : « Les hautes-chausses doivent être proportionnées à la hauteur et à la grosseur de ceux qui les doivent porter et ouvertes par en bas, le pourpoint doit descendre jusqu'aux poches inclusivement et le manteau jusqu'à la jarrettière. Quant à la couleur, elle ne doit être ni rougeâtre, ni tout à fait grise, ou d'un gris clair comme celle des habits des RR. PP. Cordeliers, mais d'un gris bleu tel que nous en avons envoyé des échantillons au visiteur de la province de Lyon. »

Notons également cette recommandation « de continuer la juste et sage pratique de demander pension ou demi-pension pour les deux années du Séminaire, comme nous avons été obligés de faire à Saint-Lazare, depuis quelques années que nous sommes fort à l'étroit à cause de la très notable diminution de notre revenu, par le remboursement de plusieurs rentes actives qui nous ont été remboursées forcément par des billets pour la plupart devenus caducs et fort stériles. » (Notons que nous sommes en 1730 et non en 1938).

Enfin ajoutons encore un petit mot sur la manière dont on fêtait saint Vincent à cette époque ou plutôt le bienheureux Vincent, car il n'était encore que béatifié. L'Assemblée provinciale de Lyon avait demandé ce qu'on devait faire. M. Bonnet répond : « Il faut chanter vêpres et matines la veille, les petites heures le matin de la fête avec grand'messe. Il y faut faire prêcher à vêpres un prêtre externe, bon prédicateur,

autant que faire se pourra, après *Magnificat* de vêpres ; puis les complies et ensuite le salut du Très Saint-Sacrement, ou immédiatement après complies, ou à une heure plus reculée pour la commodité du peuple et pour celle de nos familles. Il faut, le jour de la fête, donner l'extraordinaire à dîner et à souper, comme aux plus grandes fêtes. »

Les assemblées de 1736, 1747, n'offrent rien de particulier sinon que le visiteur y est pour la première fois indiqué comme étant également supérieur de Lyon. En 1752, la province s'augmente du séminaire d'Arles ; en 1753, du séminaire de Lurs.

A l'Assemblée de 1759, commence à se faire jour un *postulatum* qui reviendra souvent dans la suite et qui ne sera réalisé en France qu'après la Révolution.

Les députés de Lyon demandent qu'on fasse les prières du matin et du soir à voix haute. M. de Bras répond : « *Nihil innovetur nisi quod traditum est.* Il faut s'en tenir à l'usage qui a toujours été de faire les prières, sans tous ces actes à voix haute et publique, chacun devant les faire en particulier ». Les mêmes députés se réjouissent de ce qu'il y ait maintenant dans tous nos séminaires une théologie parfaite, uniforme et à nous, et ils demandent au Supérieur général s'il ne serait pas à propos qu'il y ait une philosophie semblable et un peu récente. M. le Supérieur général se contente de répondre « qu'il y a déjà du temps qu'on y pense ».

A l'Assemblée de 1768, les *postulata* sont en latin et les réponses de même. Signalons-en deux. Les députés de Lyon désiraient qu'on publiât des notices sur les confrères défunts. Le bon M. Jacquier, pour lors Supérieur général, applaudit des deux mains à une si pieuse proposition ; aussi après avoir recommandé aux Supérieurs « d'avoir un cœur paternel pour leurs inférieurs ; de les aimer tendrement comme leurs en-

fants, de les traiter avec bonté » il demande aux mêmes Supérieurs de lui envoyer un *compendium* des vertus pratiquées par les confrères défunts. La seconde réponse est à noter : « C'est un vieil usage de la Congrégation, dit M. Jacquier, usage confirmé par les rescrits des Supérieurs généraux ; que celui-là ne pêche pas contre la pauvreté, qui n'exige pas ses revenus de ses parents. »

A l'Assemblée de 1774, il y a un supérieur de Lyon, distinct du visiteur. L'Assemblée provinciale gémit de ce que quelques sujets manquent à la pauvreté, ne sont pas fidèles aux exercices de piété, n'ont pas assez la subordination aux supérieurs, et aussi de ce que quelques supérieurs dépassent les limites de leur pouvoir. On sent que la Révolution approche.

L'Assemblée provinciale de 1780 fait quelques *postulata* qui sont repris vertement par le Supérieur général ; elle aurait voulu qu'on fit de la philosophie pendant la seconde année du séminaire ; « les deux années de probation sont absolument nécessaires, répond M. Jacquier ». Les députés auraient voulu « qu'on fasse un choix dans les décrets et qu'on laisse de côté ceux dont la lecture est inutile » ; ici M. le Supérieur s'insurge ; il ne veut pas d'une pareille suggestion, « tous les décrets, dit-il, respirent sagesse et amour de la Congrégation. En mépriser quelques-uns est le fait d'un esprit précipité, qui présume trop de soi. »

A un *postulatum* qui se plaignait qu'on manquait à la charité dans une maison de la province, « cette proposition, s'écrie M. Jacquier, est injurieuse aux prêtres de cette maison, à la vertu desquels elle fait tort. »

Après onze réponses à des *postulata* particuliers, M. Jacquier ajoute : « Nous avons omis à dessein d'autres propositions, ou inutiles ou contraires à nos usages ». On voit par ces quelques extraits que M. Jacquier n'y

allait pas par quatre chemins quand il répondait aux députés de la province de Lyon, et cependant il était de cette province; il était né à Saint-Héand, diocèse de Lyon; il avait fait son séminaire et ses études à Lyon; il avait été directeur du Séminaire Interne de Lyon, visiteur de la province de Lyon et, au témoignage de M. de Bras, il s'était conduit en ces charges « comme un père et un ami de ses confrères. » Mais on était en 1780 et le gouvernement des Communautés devenait difficile.

Si la province de Lyon avait donné à la petite Compagnie un digne Supérieur général, elle allait lui donner un bienheureux, un martyr, en la personne de M. Clet. Ce fut en 1769 que François-Régis Clet frappa à la porte du Séminaire Interne de Lyon; il y fit ses études, y fut ordonné prêtre; il était Supérieur d'Annecy quand se tint l'Assemblée provinciale de Lyon préparatoire à l'Assemblée générale qui devait élire un Supérieur général. M. Clet fut élu second député et, à ce titre, il vint à Paris. M. Cayla de la Garde, le nouveau Supérieur, lui confia la charge de directeur du Séminaire Interne de Paris, on sait le reste. Le bienheureux part pour la Chine en 1791, et après trente ans d'apostolat, il meurt martyr en 1820; ses reliques seront ramenées à notre chapelle de Paris et, le 27 mai 1900, il sera béatifié par le Pape Léon XIII.

La province de Lyon fut dissoute provisoirement par la tourmente révolutionnaire; plusieurs confrères furent martyrisés et quand la paix religieuse fut rendue à la France, la province de Lyon fut une des premières à se reconstituer. En 1789 elle était florissante et comptait treize maisons: Lyon (mission et Séminaire Interne); Annecy (Grand Séminaire); Marseille (Petit Séminaire); Narbonne (Séminaire); Saint-Flour (Petit Séminaire); Béziers (Grand Séminaire); Aleth (Grand Séminaire);

Manosque (Séminaire) ; Valfleury (Missions) ; Bourg-en-Bresse (Missions) ; Mornant (Séminaire) ; Arles (Grand Séminaire) ; Lurs (Petit Séminaire).

Après la Révolution, elle apparaît officiellement à l'Assemblée de 1829 avec M. Cochet, visiteur et supérieur de Valfleury ; M. Grappin, supérieur de Saint-Flour et M. Trippier, supérieur de Carcassonne. A l'Assemblée de 1835 c'est M. Grappin qui est visiteur ; à celle de 1843, M. Fabre ; en 1849, Albi et Montpellier sont représentés à l'Assemblée par MM. Bourdarie et Peyrac ; en 1858, Vichy (Missions) fait partie de la province ; en 1861, Lyon ; en 1862, le Petit Séminaire de Saint-Flour ; en 1863, La Teppe ; en 1866, Vichy (paroisse Saint-Louis) ; en 1868, Notre-Dame de la Roche.

En 1864, il y eut un remaniement des provinces en France. On créa trois nouvelles provinces, celles de Tours, de Cahors, de Carcassonne et à cette occasion, on enleva à la province de Lyon les maisons de Saint-Flour, Albi, Aurillac, Vichy, Montpellier ; et en compensation on lui donna Rimont, Grand Saconnex, La Teppe, Marseille et l'île de la Réunion, peut-être parce qu'il sortait de Lyon beaucoup de missionnaires pour l'étranger. En 1870, on crée de nouvelles provinces, celles du Languedoc et de la Provence qui remplacèrent celle de Carcassonne ; à cette occasion, nouvelle amputation, pour la province de Lyon ; elle n'alla plus jusqu'à la Méditerranée, ni à *fortiori* jusqu'à l'Océan Indien. Tous ces changements, remaniements de provinces, s'expliquent par le développement merveilleux de la petite Compagnie sous le Père Etienne. Le Supérieur général estimait qu'il pouvait de sa propre autorité faire ces changements, selon l'usage reçu dans la Congrégation. Quand le bon M. Mellier prit les rênes de la Compagnie comme Vicaire général, il eut des scrupules sur la validité

de ces actes et il en demanda sanction et ratification au Pape Pie IX en vue de l'Assemblée générale. Il fit cela sans en parler aux assistants. Mal lui en prit, ou bien lui en prit (selon le point de vue différent auquel on se place), s'il est vrai que ce fut pour cela qu'il ne fut élu ni Supérieur général, ni assistant, comme cela a été dit.

Quoiqu'il en soit, en 1870, le visiteur de la province de Lyon fut le Supérieur de la maison de Lyon, M. Jean Dufour, qui sera supérieur et visiteur jusqu'en 1899. Ce digne confrère était né dans le diocèse de Limoges, en 1813. Trois pièces officielles portent chacune une date différente pour le jour de sa naissance : 13, 15, 16 avril. M. Dufour entra dans la Congrégation en 1842, après avoir été vicaire quatre ans. Il fut placé au Grand Séminaire de Saint-Flour ; il eut alors les yeux très fatigués et fut menacé de perdre la vue ; on l'enleva aux études et lectures du professorat et on le nomma à la Mission d'Alger, puis en 1857 au pèlerinage de Notre-Dame de Loos et enfin, en 1868, à Lyon. Nous parlerons plus loin du supérieur de Lyon, parlons maintenant du visiteur. Nous nous servons pour cela d'une notice composée par M. Méout. M. Dufour fut nommé visiteur le 6 janvier 1870. Son amour de la Congrégation se manifesta par son zèle pour procurer la sainteté des missionnaires de sa province et pour développer l'œuvre des missions. Nous le verrons plus tard, sous le P. Fiat, ouvrir une école apostolique à Lyon même, bien qu'il y eut déjà dans la région celle de Prime-Combe. Cette école durera de 1890 à 1903 et fournira une vingtaine de missionnaires à la Congrégation.

L'office principal du visiteur étant de visiter, M. Dufour le fit sérieusement pour écouter les confrères, pour se rendre compte de la marche de la maison, voir si le supérieur est à la hauteur, s'il est aimé de ses con-

frères, estimé des externes, si la règle est observée, si la vie de famille règne dans la maison, si les obligations et fondations sont accomplies. On a dit de M. Dufour qu'il n'aimait pas les gyrovagues ni les oisifs, et que lorsqu'un confrère de cette sorte passait par la maison de Lyon, sa première question était : « Quand partez-vous ? » En revanche M. Dufour, par ses conseils et ses ordonnances, développa beaucoup l'œuvre des missions dans toute sa province ; on voit par ses rapports de visite que les missionnaires de Lyon et des autres maisons avaient la confiance des curés.

M. Dufour contribuait à ce bien par ses exhortations, ses prières, ses générosités. Dans les dernières années de sa vie, malgré sa vieillesse sans infirmités, il avait dû renoncer, à cause de l'affaiblissement provenant de son grand âge, à tout travail de ministère. Il profita de ses loisirs pour donner plus libre cours à sa piété ; la prière, le chemin de la croix, le Rosaire, quelques dévotions à ses saints préférés absorbèrent une bonne partie de son temps. Il avait d'ailleurs pour pratique l'esprit de prière et il s'en acquittait bien. Il y consacra même les longues insomnies de ses nuits. Pour éviter la fatigue de trop longues prières et en couper la monotonie, il faisait alors ce qu'il appelait des stations ou pèlerinages aux chapelles des 15 ou 16 maisons des Filles de la Charité de Lyon qu'il connaissait si bien pour y avoir longtemps travaillé ; se transportant par la pensée dans une de ces chapelles, il y adorait la divine Personne du tabernacle, le priait pour la maison dont il était l'hôte, pour ses missionnaires. Puis se transportant dans une autre chapelle, il recommençait la même série d'hommages et de demandes, et ainsi de suite jusqu'à la dernière station. Cette tournée achevée, il en commençait quelquefois une autre dans les nombreuses églises et chapelles échelonnées sur la

colline de Fourvière où tant de communautés se sont plu à s'abriter sous la protection de Marie.

A la prière pour le succès des travaux de ses missionnaires, M. Dufour joignait la générosité ; souvent ses confrères avant de partir pour les missions, allaient frapper à sa porte et à sa bourse pour les objets de piété qu'ils désiraient pouvoir distribuer au cours de ces pieux exercices. Heureux lorsqu'ils n'arrivaient pas trop tard, alors que d'habiles quémandeurs du dehors avaient réussi à toucher son cœur par le récit de leurs misères réelles ou simulées.

Parcourons maintenant les diverses maisons de la province. De 1874 à 1878 il y en eut 6 : Lyon, Valfleury, La Teppe, Vichy, Notre-Dame de la Roche, Bellegarde.

La maison de Lyon remontait à 1668 et avait été fondée par un ancien élève de Saint Vincent au Collège des Bons-Enfants, Messire Pierre Chomel, d'abord conseiller au Parlement, puis prêtre. Le 30 août 1668, il donna 36.000 francs pour la fondation, n'imposant aucune obligation, pas même une seule messe pour lui. On devait faire des missions sous le bon plaisir de l'Archevêque de Lyon. M. Alméras accepta, voyant en cette offre une manifestation de la volonté de Dieu, « laissant agir la Providence, sainte pratique de M. Vincent, dit-il. » L'archevêque de Lyon, Mgr Camille de Neufville de Villeroy, confirma la donation le 14 novembre 1668 ; le prévôt des marchands y consentit le 20 novembre ; le roi donna des lettres patentes en février 1669, et ces lettres furent enregistrées au Parlement en mars suivant. On faisait les choses en règle à cette époque. La Congrégation fut heureuse de cette fondation, car saint Vincent avait travaillé autrefois dans le diocèse de Lyon, à Châtillon-les-Dombes qui dépendait alors de l'ancienne capitale de la *première Lyonnaise*.

Peu après la fondation de Lyon, une communauté de missionnaires, appelés prêtres-catéchistes de Saint-Michel, fusionna avec notre Congrégation. Cependant un seul entra chez nous (M. Blanc) ; les autres ne furent pas incorporés, ils demeurèrent libres, vivant et travaillant avec les prêtres de la Mission comme bon leur semblait, s'accommodant à nos pratiques plus ou moins.

Le premier local fut d'abord une maison de louage au lieu dit *Garillan*. En 1673, on acheta pour 83.000 livres une propriété dite de *Montangle*, sur le flanc de la colline de Fourvière. Cette propriété fut achetée aux Mascararini de la Verrière ; elle était sur la paroisse Saint-Paul, près des Ursulines, des Récollets, des Carmes et des Capucins. On acquit bientôt de nombreuses propriétés en dehors de Lyon (Mornant, Saint-Laurent de Chassagny, Saint-Andéol, Saint-Maurice, Saint-Didier, etc.). C'étaient des dons, des fondations dont les revenus devaient servir à donner des missions gratuites. Dans Lyon, les Ursulines ayant abandonné leur couvent en 1697, les Lazaristes l'achetèrent en 1756 et l'occupèrent jusqu'en 1792.

Le premier supérieur de Lyon fut M. Berthe qui était en même temps assistant de la Congrégation. Pour se conformer à l'esprit du fondateur, pour honorer son humilité, M. Berthe fit donner la première mission dans un tout petit village. La seconde fut donnée à Châtillon où saint Vincent avait été curé.

Dès le début, on établit un Séminaire interne à Lyon. On était alors d'un esprit opposé à celui que le P. Etienne implanta dans la Compagnie. On n'était pas alors pour l'unification et la centralisation à outrance ; on voulait établir chaque province avec tous ses rouages et organismes ; cela donnait plus de cœur aux visiteurs, leur permettait de mieux connaître leurs sujets et favorisait

un meilleur placement des confrères selon leurs aptitudes. En 1683, c'est M. Le Bourgeois qui est directeur du Séminaire Interne de Lyon. En 1700, on a plus de séminaristes que la maison n'en peut contenir. En 1702, on en a autant qu'on peut en entretenir. En 1707, la maison de Lyon compte six prêtres, douze étudiants, dix séminaristes, cinq coadjuteurs. Pendant les six mois du jubilé, on a donné la retraite à 1.000 personnes.

La maison fut confisquée en 1792. Elle fut rachetée après la Révolution par les Visitandines qui l'occupèrent jusqu'en 1838. A cette époque, les Frères des Ecoles Chrétiennes y établirent leur pensionnat renommé qui est connu sous le nom de « *Lazaristes* », en souvenir des propriétaires et occupants d'autrefois.

Rappelons que la ville de Lyon devint, sous l'Empire, dépositaire du cœur de Saint Vincent. M. Siccardi, assistant italien, l'avait emporté et confié à M. Bertholdi. Ce dernier, avant de mourir, l'avait remis à une personne inconnue. Le vicaire général s'inquiéta de ce qu'était devenu ce trésor si cher aux enfants de Saint Vincent. M. Siccardi le rassura. En 1807, le vicaire général se préoccupa de faire revenir le cœur du saint fondateur. Pour être plus sûr d'obtenir un résultat, il réclama le cœur par l'intermédiaire du cardinal Fesch, oncle de l'empereur. Celui-ci employa le style et les procédés militaires. Il fit remettre à l'archevêque de Turin, par le général Menou, une lettre dans laquelle il disait : « Un de vos ecclésiastiques est dépositaire du cœur de Saint Vincent. En ma qualité de Grand Aumônier de l'Empire, les Missionnaires et Sœurs de charité étant rétablies, je réclame le dépôt. Nul motif, nul prétexte ne serait reçu pour différer. » Le cœur fut aussitôt renvoyé en France. Mais il s'arrêta à Lyon et il y est toujours. Nous ignorons si, dans le cours du

xix^e siècle, les supérieurs généraux 'ont 'fait 'quelque démarche pour rentrer en possession de cette relique insigne du fondateur de la Congrégation de la Mission. On a dit que M. Fontaine, à une époque, avait été chargé de faire une demande dans ce sens et qu'on lui aurait objecté qu'il y avait des difficultés. Ajoutons que la présence du cœur de Saint Vincent à Lyon a été comme un feu sacré qui a rendu cette ville célèbre par le grand nombre de ses apôtres.

La Congrégation ne rentra à Lyon qu'en 1861. Ce fut par les soins de M. Brac de la Peyrière, président de la conférence de Saint Vincent de Paul et de la Sœur Calamand, supérieure des Filles de la Charité de la paroisse Saint-Jean, qu'une maison fut achetée et meublée, *montée de Saint-Barthélemy*, 34, tout près de celle dont la Révolution nous avait dépossédés. La Conférence faisait un traitement de 1.500 francs à chacun des deux missionnaires qui furent d'abord envoyés : M. Blin, supérieur, et M. Belle, car la maison était établie pour concourir à des œuvres de charité et spécialement pour le service spirituel de deux associations de la Sainte Famille. L'installation de la *Montée Saint-Barthélemy* était fort défectueuse et insalubre. L'année suivante (1862), grâce au généreux dévouement de la sœur Marchand, supérieure de la maison dite de la *Marmite*, on s'installait 49, *Montée du Chemin-Neuf*, dans une maison fort agréablement située où les Filles de la Charité avaient établi en 1846 un ouvroir et un atelier de tissage de la soie, lequel avait été fermé par la violence en 1848. C'était donc un but de charité corporelle et spirituelle qui donna naissance à Lyon, une union des Conférences de Saint Vincent de Paul avec les Lazaristes et les Filles de la Charité. Cette œuvre de la Sainte Famille dont nous devenions les directeurs reprenait une vieille tradition de Lyon : Il existait dans

cette ville depuis longtemps des œuvres de charité qui portaient ce beau nom de charité, même avant que Saint Vincent eut fondé la conférence de charité à Châtillon. On signale une œuvre similaire en 1579. Dans le cours des siècles suivants, les œuvres continuaient, soit les Sœurs qu'on appelle encore à Lyon sœurs « *pain de sucre* » à cause de leur coiffe, soit des œuvres de dames du monde, dames de Sainte Françoise, etc., qui fondèrent des établissements pour le soulagement des malheureux. On nommait quelquefois ces établissements « *Marmite* » parce que les pauvres pouvaient y venir chercher la nourriture.

Les Missionnaires reprenaient donc à Lyon l'œuvre chère à tous les enfants de Saint Vincent : le soulagement corporel et spirituel des pauvres.

Cependant les missionnaires eurent bientôt la consolation d'être appelés dans les paroisses rurales pour y prêcher des carêmes, missions et retraites. En 1862, un troisième confrère leur fut adjoint, et un quatrième en 1865. M. Guillaume Gadrat fut supérieur de la maison, d'octobre 1863 au 20 août 1868 ; afin de rendre plus agréable à ses missionnaires le séjour qu'ils faisaient à la maison dans l'intervalle de leurs travaux du dehors, M. Gadrat s'attacha à faire quelques embellissements aux deux terrasses situées au levant de la maison, d'où l'on avait d'ailleurs une vue magnifique sur la ville et jusqu'aux Alpes. Mais son principal soin fut de construire une chapelle modeste, mais fort convenable, à la place de celle trop défectueuse dont on avait dû se contenter au début. Les frais de cette construction, environ 10.000 francs, furent couverts en grande partie par la générosité des Filles de la Charité auxquelles les missionnaires donnaient leurs soins spirituels. Mais c'est surtout M. Dufour qui eut la consolation de voir l'œuvre des Missions, l'œuvre préférée de Saint Vincent,

se développer et faire un bien considérable non seulement dans les paroisses des départements du Rhône et de la Loire qui forment le diocèse de Lyon, mais aussi dans les diocèses circonvoisins d'Autun, de Belley, de Grenoble, etc.

L'année désastreuse 1870-1871 n'interrompit que momentanément les missions. Les Missionnaires gagnaient la confiance des curés et celle des fidèles par leur simplicité et leur zèle. Ils avaient la joie de ramener à la pratique de la religion beaucoup de chrétiens oublieux de leurs devoirs; aussi, fort souvent, les curés qui les avaient eus une première fois voulaient-ils les avoir encore pour renouveler le même bien ou le consolider. Plusieurs même, par des dons à la Congrégation, voulurent assurer à leurs paroissiens le bienfait des missions périodiques.

M. Dufour ne pouvait pas prendre part personnellement aux travaux des missions; ses visites et son ministère dans de nombreuses maisons de Sœurs absorbaient entièrement son temps, et plus tard son grand âge aurait suffi à le retenir. Mais il aimait à encourager ses missionnaires, ils les accompagnait par sa sollicitude, ses sages avis et ses ferventes prières. Il était heureux de les revoir, au retour de leurs travaux, venir se reposer auprès de lui, lui raconter les fruits de leur apostolat et se retremper dans le recueillement et la prière.

Un des missionnaires qui ont le plus longtemps vécu avec lui, nous raconte comment il donnait alors à ses confrères l'exemple de la régularité et de la prière. « Le bon Père Dufour, comme on l'appelait, a été avant tout l'homme de la règle, et toujours il a cherché à la faire observer. Après le Chapitre ou dans d'autres circonstances, il aimait à donner des avis et à faire des observations sur les manquements qu'il avait remarqués, et ce qu'il enseignait avec tant d'insistance, il le pratiquait avec la plus scrupuleuse exactitude,

« Tous les jours, il se levait à 4 heures et on le trouvait toujours le premier à la chapelle. La maladie seule put le contraindre à prendre un peu de repos ; mais dès qu'il se trouvait un peu mieux, il reprenait ses habitudes sans qu'aucune raison pût le déterminer à faire autrement. Après l'oraison, il célébrait la messe et comme action de grâces, il entendait la plus grande partie de la messe qui suivait. Après le déjeuner, il réunissait ses confrères pour la récitation des Petites Heures et se rendait ensuite à son travail jusqu'à l'examen particulier. A la fin de la récréation qui suivait le dîner, on disait le Bréviaire, puis on se rendait à ses différentes occupations et quand le soir venait on était sûr de le trouver au pied du Saint-Sacrement, car c'était une de ses plus grandes dévotions de tenir compagnie à Notre-Seigneur dans son tabernacle. »

Dès 1875, M. Dufour obtint un cinquième confrère pour pouvoir répondre aux demandes de missions ou de retraites qui lui étaient adressées, et bien des fois il dut faire appel aux concours des missionnaires disponibles des maisons voisines pour pouvoir accepter le travail offert. Le service spirituel des deux *Saintes Familles* devenant un obstacle au bien plus grand qu'on pouvait faire par les Missions, M. Dufour crut devoir résilier les engagements que la Congrégation avait pris envers la Conférence, et comme conséquence lui rembourser les secours qu'on en avait reçus conditionnellement, vingt ans auparavant.

Dès 1872, en prévision du développement que dans sa pensée devait prendre la maison de Lyon, M. Dufour fit élever d'un second étage une moitié de la maison qui n'avait que le premier. En 1874, ces améliorations se continuèrent par l'embellissement de la chapelle, et en 1873 l'existence légale de la maison était reconnue par un décret du président de la République. Pour

assurer complètement l'avenir de sa maison, M. Dufour se fit autoriser à capitaliser les excédents provenant des offrandes qui étaient faites aux missionnaires après leurs travaux, conformément à l'usage des diocèses où l'on travaillait et des autres Compagnies de Missionnaires. Il aurait voulu arriver à la gratuité des missions, telle que nous la prescrit notre saint fondateur. La faillite Boutoux lui causa à cet égard un pénible désagrément. Nous verrons sous le P. Fiat comment M. Dufour établit une école apostolique.

Les principaux collaborateurs de M. Dufour à Lyon, de 1874 à 1878, furent M. Vannier (nous le verrons supérieur de Bellegarde), M. Ferrafiat Amédée ; M. Grenier Henri (plus tard supérieur à Loos et Bellegarde), M. Dufau Jean-Pierre (dont les deux frères, Célestin et Vital entrèrent dans la Congrégation), M. Petit Eugène, M. Raulet Nicolas, M. Corvée Exupère.

Nous avons peu de détails sur ce qu'ils ont été individuellement à Lyon à cette époque ; nous les retrouverons sous le P. Fiat.

L'archevêque de Lyon a dit des Lazaristes de cette ville qu'ils furent « remarquables par leur modestie personnelle, leur simplicité évangélique, leur fidélité à l'esprit de saint Vincent, leur zèle infatigable et désintéressé ; ils sont les apôtres de nos campagnes, nous leur devons la conservation de la foi dans nos montagnes ; je les ai vus à l'œuvre ; je n'ai jamais entendu une parole de plainte contre eux. »

La seconde maison de la province de Lyon était, en 1874, celle de Valfleury où se vénère une statue découverte par un pâtre sous des genêts miraculeusement fleuris au cœur de l'hiver. Cette statue est une des plus anciennes et des plus célèbres de France ; elle est d'une seule pièce de bois, très dur et noirci par le temps. Sa hauteur mesure 0^m68. La Vierge est représentée

assise sur un siège, tenant l'Enfant-Jésus sur sa poitrine. Cette attitude rappelle les antiques madones d'Orcival, de Chartres, du Puy en Velay (rapporté de la Croisade par Saint Louis) et aussi celle de Buglose, près du village natal de saint Vincent. Le visage ovale donne à la Vierge un caractère incontestable ; on y retrouve le cachet du type égyptien gravé sur les monuments de Thèbes et Memphis. Elle a une couronne sur le front et ses pieds reposent sur une tarasque géminée.

Un prieuré y fut fondé et confié à saint Robert, fondateur de la Chaise-Dieu. Les Bénédictins en furent longtemps chargés. En 1687, le prieur était un chanoine de Saint-Paul de Lyon, M. Monis. Ce dernier constatant : qu'il y avait grand concours de peuple à Valfleury et qu'il n'y avait pas assez de prêtres, d'où il arrivait que les pèlerins y manquaient souvent de messe et ne pouvaient s'y confesser, que la sacristie était sans linge et presque sans ornements et que la petite maison du prieur, affermée à un cabaretier, était presque un lieu de dissolution et de débauche, résolut d'établir des prêtres qui voulussent satisfaire à la dévotion du peuple : il obtint pour cela de mettre l'honoraire des messes à 20 sols afin de fournir à la subsistance des prêtres qui confesseraient, mais ayant rencontré de la difficulté à trouver des prêtres propres à cet effet, il remit cette chapelle aux Lazaristes.

M. Jolly eut quelque peine à consentir à envoyer là des Missionnaires et il donna ordre au visiteur de bien s'informer si ce poste convenait à l'Institut. Après enquête faite, il accepta l'offre de M. Monis qui résigna en 1687 son prieuré à M. François Hébert, lazariste, curé de Versailles. En 1703, M. Jean Bonnet succéda à M. Hébert dans cette charge et en 1736, M. Couty fut nommé prieur.

Mais ces nominations étaient à la collation de l'abbé de la Chaise-Dieu, et les missionnaires résidaient à Valfleury, comme dans un domicile étranger, entretenus par le prieur qui était en 1744 M. Couty, supérieur général. L'archevêque de Lyon considérant alors « que les Lazaristes faisaient beaucoup de bien, qu'ils entretenaient la dévotion du peuple à la Très Sainte Vierge, que de plus ils recevaient chez eux les prêtres et les laïcs qui voulaient faire une retraite, que tous ces avantages pouvaient disparaître en un instant par la mort du prieur actuel (M. Couty), qu'après lui un nouveau Commendataire pourrait négliger cette dévotion », l'archevêque de Lyon jugea donc que pour prévenir cet inconvénient il ne se présentait d'autre moyen que de désunir le prieuré de Valfleury d'avec celui de Savigneux, en supprimant ledit prieuré de Valfleury, en y unissant et incorporant tout le temporel qui en dépend, à la Congrégation de la Mission. »

Le cardinal de Rohan qui, en 1744, était abbé de la Chaise-Dieu voulut bien consentir à cette union. Mais il y eut de nombreuses difficultés, car on ne savait pas par quelle autorité s'était faite autrefois l'union de Valfleury à Savigneux. Était-ce par l'autorité du Pape ou par celle de l'Ordinaire du lieu ? Plusieurs autres difficultés canoniques, dans lesquelles nous n'avons pas à entrer, furent soulevées et enfin résolues, et les Lazaristes entrèrent en possession de Valfleury en 1744. Jusque-là, ils avaient été simples occupants, bien que plusieurs supérieurs y eussent été nommés. Le premier avait été ce M. Blanc dont nous vous avons parlé plus haut qui était venu chez nous de la Société des Prêtres Catéchistes de Saint-Michel, à Lyon.

A la Révolution, la statue miraculeuse fut cachée par le frère coadjuteur Pierron. Plusieurs confrères furent confesseurs de la foi. M. Joubert fut emprisonné ;

M. Verne mourut en prison ; M. Guinand sur l'échafaud. M. Daudet, le visiteur, avait été incarcéré pour refus de serment ; il eut le corps percé de coups de stylet ; il fut exilé ; pendant la Terreur, il exerça les fonctions de vicaire général du diocèse.

En 1802, au Concordat, l'église de Valfleury fut rouverte ; on tira de sa cachette la statue miraculeuse et, le 8 décembre, elle fut présentée à la vénération publique.

On prit la paroisse en 1809. Il y eut des oppositions, mais enfin on réussit à s'établir comme curé. Ce fut un bien pour Valfleury ; car avant la Révolution, lorsque nous desservions le pèlerinage sans être curés, nous n'avions le droit de prêcher qu'une fois l'an ; aussi disait-on que les habitants de Valfleury étaient les plus ignorants au point de vue religieux. Désormais nos confrères étant curés, la prédication fréquente allait devenir possible. On songea un moment à établir un petit collège, mais il fut fermé par ordre de Napoléon ; l'archevêque envoya en pénitence au début les prêtres qui avaient failli pendant la Révolution ; on eut de ce côté des consolations car ces prêtres avaient péché, plus par peur et faiblesse que par malice ; on les réconcilia avec Dieu et ils furent de bons prêtres.

Le premier curé lazariste fut M. Halipré, de 1809 à 1814. A cette époque M. Hanon, l'intrépide vicaire général de la Congrégation qui tint tête à Napoléon pour sauvegarder les Constitutions des Filles de la Charité, lui délivra de la prison où Napoléon l'avait enfermé ; il vint à Valfleury faire une visite canonique ; parmi les ordonnances de sa visite, signalons celle-ci qui est curieuse : « Faire murer le souterrain qui mène chez les Sœurs ; à faire incessamment ». Ces trois derniers mots sont soulignés. Une autre ordonnance fixe qu'il faut « interdire aux sœurs l'entrée de la maison, sans trop tarder. »

Le second curé fut M. Cochet, de, 1816 à 1830. Ce confrère fut aussi visiteur de la province. Il mourut subitement d'une attaque d'apoplexie alors qu'il rentrait à la maison.

Après M. Cochet, M. Andrieux fut curé 17 jours. Il fut remplacé par M. Chossat qui demeura curé de 1830 à 1835, et qui sera ensuite supérieur d'Albi, puis d'Evreux. On disait de M. Chossat qu'en son absence son ombre suffisait à gouverner la maison. En 1835, la maison de Valfleury reçut et hébergea les confrères espagnols, obligés de s'expatrier. Ce fut une lourde charge pour la maison de Valfleury qui était pauvre ; mais grâce à la générosité de quelques habitants on put joindre les deux bouts. Après le départ de M. Chossat, on laissa la maison deux ans sans supérieur. « Divine Providence, s'écrie M. Lugan, c'est vous qui avez conservé la maison pendant cette période ». Le même M. Lugan raconte dans son journal, qu'après la Révolution, il fallut du temps pour se remettre à la régularité. Les confrères avaient été d'admirables confesseurs de la foi ; fidèles dans les grandes choses, ils ne l'étaient pas dans les petites. Aussi au début, dit M. Lugan, il n'y avait que deux exercices communs, le dîner et le souper. En dehors de ce temps, chacun vivait à sa guise, comme au temps des Juges d'Israël. Au bout d'un certain temps, on reprit le lever de 4 heures, puis l'oraison, puis les autres exercices. Un peu plus tard, un Jeudi-Saint, on recommença la lecture au réfectoire, etc., etc.

En 1837, M. Hénin fut nommé curé ; il le resta jusqu'en 1840. Pendant cette période, M. Nozo, Supérieur général, vint faire la visite canonique. Dans ses ordonnances, il spécifie que les confrères ne sont pas obligés d'aller à la prière du soir qui se fait pour la paroisse à l'Eglise ; il suffit qu'ils aillent à la prière de la Com-

munauté ; il recommande de ne pas aller au confessional pendant un exercice de communauté, à moins qu'il y ait de justes raisons dont le supérieur était juge ; il désire aussi que les prêtres et les laïques qui dînent chez nous, le fassent à part pour ne pas nous empêcher de garder le silence et d'avoir nos petites mortifications de règle, le vendredi soir. M. Hénin était un supérieur régulier ; il fit le bien sans bruit.

Il fut remplacé de 1840 à 1856 par M. Lugan, que nous avons déjà vu à Folleville. Félicitons ce confrère d'avoir rédigé le journal de la maison pour la période où il est resté à Valfleury. Les faits qu'il rapporte sont émaillés de réflexions typiques. C'était une âme droite. Il a essayé de réaliser toute sa vie la recommandation de sa mère : « On te trompera souvent ; ne trompe jamais personne. » Il fut toujours désireux de maintenir l'union et la charité dans sa maison : « Mieux vaut un morceau de pain sec avec la paix, disait-il, qu'une maison pleine de viande avec la discorde. » Il écrivait au P. Etienne : « Vous savez que je ne me suis jamais plaint de personne, ni de mes supérieurs, ni de mes inférieurs. Je n'ai pas seulement accepté, je vous ai même prié de m'envoyer ceux qui vous causeraient quelque peine. » Ce dernier mot est simplement héroïque dans la bouche d'un supérieur.

M. Lugan énumère toutes les visites qu'il reçut de la part des grands et des petits personnages. Il fait toujours ressortir les qualités de ses confrères. Il accueillit avec charité les Espagnols qui vinrent lui demander l'hospitalité. La seule petite malice qu'il se permet est à l'égard d'un missionnaire français qu'on lui prit pour l'Orient. Il raconte que ce confrère se rendit à Marseille pour prendre la mer et oubliant une prescription du concile de Trente, M. Lugan dit que le confrère en question *mare vidit et fugit*.

M. Lugan organisa les retraites ; il fit d'importants travaux : clocher de l'église, dix cloches, carillon ; il rédigea un coutumier pour les offices et pour la maison ; il tint les conseils domestiques ; il introduisit la pieuse coutume de sonner la cloche tous les vendredis à trois heures, pour rappeler la mort de Notre-Seigneur.

Signalons parmi les frères de cette époque, le bon frère Génin que nous retrouverons à la Maison-Mère. Sa vie à Valfleury comme partout se résume en ces trois mots : travail, support, sourire. « Il y a trois choses que rien ni personne ne peut m'enlever, le bonheur de prier, le bonheur de souffrir, le bonheur de me dévouer. »

Pendant le supérieurat de M. Lugan la maison fut visitée trois fois : en 1844 par M. Aladel, assistant ; en 1850 et 1855 par M. Fabre, visiteur.

En 1856 M. Lugan fut remplacé par M. Flagel dont nous avons parlé à propos de Saint-Walfroy. Ce digne confrère fut curé six jours, battant le record (en minima) de tous ses prédécesseurs.

M. Flagel eut pour successeur l'incomparable M. Nicolle, supérieur modèle, d'une régularité parfaite, grand amateur du silence, d'une éminente piété, d'une modestie angélique, d'une grande mortification. Sous un air timide, il cachait une âme de feu, une grande force de volonté.

M. Nicolle était né dans le diocèse de Sens, en 1817 ; entré au Grand Séminaire de Sens, il se sauva de sa famille et entra dans la Congrégation. Il fut successivement professeur à Sens et Châlons, missionnaire en Touraine et en Picardie. Il fut nommé curé et supérieur de Valfleury en 1856. Il acheva la basilique ; il obtint le couronnement de la Vierge en 1860 ; ce fut une cérémonie incomparable. Le P. Etienne qui faisait tout grandement et qui, ordinairement, ne voyageait qu'avec un assistant, vint cette fois avec ses quatre

assistants. En 1866, nouvelle solennité pour la consécration de la basilique.

Sous M. Nicolle la maison fut visitée trois fois par M. Bourdarie, une fois par M. Gaillard.

C'est pendant qu'il était curé de Valfleury que M. Nicolle fonda la Confrérie de la Sainte-Agonie. Cette œuvre de prière et de pénitence pour la paix, la conservation de la foi, la cessation des fléaux, le salut des mourants, caractérise bien l'âme du saint M. Nicolle. Les quatre premiers noms qui sont inscrits sur le registre de la Confrérie sont : 1^o Cardinal de Bonald, archevêque de Lyon ; 2^o P. Etienne, Supérieur général ; 3^o Comte de Chambord ; 4^o Comtesse de Chambord.

Après la Confrérie, M. Nicolle fonda les Sœurs de la Sainte-Agonie dont le triple but est le zèle, l'esprit intérieur, la pénitence. Il ne nous appartient pas de relater toutes les épreuves par lesquelles passèrent ces fondations. Un glaive perça le cœur du bon M. Nicolle. C'est dans les voies de Dieu que les enfantements, même spirituels, soient douloureux. D'autres épines vinrent entretenir la blessure. Il resta supérieur jusqu'en 1871, époque à laquelle il fut nommé visiteur de France, puis supérieur d'Albi où nous le retrouverons plus tard.

Vers cette époque vint à Valfleury, M. le Pavec, un bon Breton du diocèse de Vannes. Il était né en 1806 et avait été ordonné à Issy, en 1832. L'ordination fut un peu mouvementée ; c'était après 1830, la religion était persécutée, les ordinands attendaient dans la chapelle l'arrivée de l'évêque, Mgr de Quélen, qui devait venir en cachette. Tout à coup on vit entrer un gendarme, l'épée au côté, le tricorne bien enfoncé sur la tête. Qu'allait-il arriver ? Le gendarme posa son épée, déposa le tricorne, et tout le monde reconnut Mgr de Quélen qui avait pris ce déguisement pour venir faire l'ordination.

M. le Pavec fut placé à Constantinople, puis à Smyrne où il continua l'église du Sacré-Cœur et contribua à faire venir les Filles de la Charité. En 1845, il vint à Valfleury comme simple confrère ; en 1847, on le nomma supérieur de Naxie, puis curé de Salonique ; il fut aumônier militaire pendant la guerre de Crimée ; il créa l'œuvre de Monastir.

En 1870, M. Dufour vint faire sa première visite canonique à Valfleury. M. Nicolle était encore supérieur, M. le Pavec était assistant. Le rapport de visite constate que la maison est régulière, qu'il y a bon esprit et union parfaite entre les confrères. Le visiteur recommande un peu plus de propreté à l'église et un peu plus d'exactitude pour dire les messes et les offices au moment indiqué, à l'heure précise.

M. Nicolle fut remplacé comme supérieur et curé par M. Courtade. M. Dufour visiteur, vint faire la visite en 1872 ; il loue les confrères de leurs excellentes dispositions, mais il les blâme de ce qu'ils ont trop de zèle ; les offices de la paroisse, dit-il, sont beaucoup trop longs ; M. Dufour rappelle sagement qu'il faut *sapere ad sobrietatem* et que des offices un peu longs, au lieu de faire du bien, ennuiement et dégoûtent de la religion.

En 1872, il y eut une visite extraordinaire, au point de vue financier, faite par MM. Prunac et Guyot, de la procure générale ; ils laissèrent des ordonnances très sages pour la comptabilité.

En 1874, M. Naudin est supérieur et curé. La visite de cette année revient sur la propreté de la chapelle ; le rapport se termine par l'énumération des offices :

Supérieur : M. Naudin ; assistant : M. Le Pavec ; admoniteur : M. Chambovet ; procureur : M. Richette ; 1^{er} consultant : M. Escudé ; 2^e consultant : M. Domon ; 3^e consultant : M. Richette ; préfet d'église : M. Richette ; soin de pauvreté : M. Richette ; bibliothécaire :

M. Escudié ; *tenue des livres* : Frère Charles ; *sacristie-réfectoire* : Frère J. G. ; *propreté-réparation* : Frère Timothée.

On voit par ce rapport que tout était bien réglé dans la maison. La machine était bien constituée ; il y avait tous les rouages. Aussi pendant la période 1874-1878, sous le généralat du P. Boré, la maison de Valfleury n'eut pas d'histoire. La visite de 1876 constate le bon esprit et n'ajoute à la liste donnée plus haut qu'une seule ligne : *Confesseurs* : tous les confrères.

En terminant ce rapide aperçu sur Valfleury, nous devons reconnaître que nous avons beaucoup emprunté à un travail de M. Planchet qui dort dans les archives, comme beaucoup d'autres trésors des temps anciens et modernes, lesquels seraient si utiles pour faire connaître et aimer la chère petite Compagnie. Quel sera le scribe savant, *Scriba doctus in regno coelorum* qui, semblable à un bon père de famille *similis homini patris familias*, lequel ne garde pas jalousement pour lui ses richesses mais les distribue à ses enfants, quel sera, dis-je, ce scribe qui tirera du trésor des archives *profert de thesauro suo*, les choses anciennes et nouvelles *nova et vetera*, et nous donnera un jour les *monumenta Vincentiana*, les procès-verbaux des Assemblées générales, les circulaires non publiées des Supérieurs généraux, les notices innombrables manuscrites, etc., en un mot tout ce qui est de nature à nous attacher à notre chère vocation ?

La troisième maison de la province de Lyon était La Teppe, près Tain, dans le diocèse de Valence. La maison avait été fondée par le comte Louis de Larnage pour soigner les épileptiques. De temps immémorial, on distribuait gratuitement aux épileptiques, deux fois l'an, un remède composé d'une substance qui se recueillait dans les propriétés du comte. En 1857, le bienfai-

teur résolut de fonder une œuvre permanente. Il fit bâtir une grande maison pouvant contenir plus de cent malades. Il avait des projets plus vastes et avait fait un plan pour recevoir 1.000 épileptiques. Ce plan ne fut jamais réalisé.

M. de Larnage s'adressa au P. Etienne qui accorda des Filles de la Charité pour le soulagement corporel, et des Missionnaires pour le bien spirituel des Sœurs et des malades. Au début, les confrères étaient seulement aumôniers de l'établissement. Plus tard, grâce à une généreuse donation de M^{me} Odouer de Tain, leur nombre s'accrut en vue de donner des missions dans la région.

Les principaux Supérieurs furent : M. Blin 1863, M. Vasseur 1865, M. Mathieu 1867. Ce dernier l'était encore en 1875 quand M. Dufour vint faire la visite canonique. Comme nous l'avons déjà constaté et comme nous le constaterons encore, M. Dufour fait toujours ses visites consciencieusement. Il prend son temps ; il laisse aux confrères toute liberté pour lui parler à cœur ouvert et autant qu'ils le désirent ; il inspecte la maison de la cave au grenier (cette expression revient plusieurs fois dans ses rapports) ; il prie Dieu et fait prier pour le succès de la visite et, selon une expression remarquable qu'il emploie plusieurs fois, « afin de ne pas tomber dans des exagérations ». Quelquefois dans ses visites, il a été trompé, une fois, entre autres ; il raconte la chose au Supérieur général, mais connaissant la faiblesse humaine, il ne monte pas sur ses grands chevaux pour tonner et sévir, il se contente de terminer sa relation par cette phrase qui est d'un homme humble et expérimenté : « Dans la vie, il faut passer sur bien des choses ». Mais revenons à La Teppe et à la visite de 1875.

La maison est régulière ; l'ordre matériel règne ;

il y a paix et accord. Tous les confrères sont raisonnables, désireux de bien faire. Le régime alimentaire est abondant et très convenable. Ce qui cloche un peu, ce sont les missions au dehors ; on dit que la faute en est au Supérieur qui ne répond pas toujours assez vite aux lettres qu'on lui adresse, ce qui indispose les curés. Les Filles de la Charité de la région se plaignent de n'être pas visitées régulièrement aux Quatre-Temps.

M. Dufour dit de M. Mathieu pour lors supérieur, qu'il est respectable par son âge, sa sainteté, son amour des règles ; qu'il se plaît à La Teppe ; mais que si l'on juge qu'il n'est plus apte pour la direction, il accepte d'aller prendre sa retraite à Saint-Lazare. M. Mathieu était chargé des Sœurs et des femmes malades ; on disait qu'il était un peu craint ; on le trouvait rigide.

M. Clauzet était procureur, homme de bon exemple, aimé, bon, mais d'une timidité qui paralysait son zèle. M. Vercruyce venait d'arriver, il fut nommé admoniteur. M. Uhlès était assistant et chargé des hommes malades qui étaient au nombre de 100, plus 8 ou 10 prêtres ; il avait toute leur confiance ; il était pour eux comme un père et un ami ; il était chéri de tous.

M. Habert était absent et M. Coudurier était malade.

Il y avait au service des Missionnaires deux domestiques pieux, dévoués, laborieux. M. Dufour s'étend longuement sur la question financière, sur les obligations réciproques des Missionnaires et des Sœurs, sur les arrangements faits à ce sujet par le P. Etienne. Nous n'avons pas à entrer dans ces détails.

M. Dufour revint en 1877 faire la visite ; c'était M. Pierre Héard qui était supérieur. Comme toujours M. Dufour fait une visite prolongée ; il entend et examine attentivement.

Il parle successivement des trois œuvres de la maison :
1^o le soin spirituel des malades de l'asile. Le Supérieur

et les Missionnaires ont beaucoup de zèle, grande simplicité dans leurs rapports avec les hospitalisés, malgré la répugnance que provoque la maladie de l'épilepsie.

2^o Les Missions à la campagne se sont beaucoup développées ; on fait un bien réel.

3^o La visite des maisons des Sœurs de la région est régulière ; le Supérieur, M. Héard, témoigne d'un grand courage et d'une sainte persévérance. Pour ce qui est des Sœurs de la maison, il y a une petite note qui semble être un avis à l'égard du Supérieur général, qui était passé à La Teppe, quelque temps avant la visite. Avant son passage, les relations étaient plus cordiales, la Supérieure avait toute sorte de prévenances pour les Missionnaires ; mais, dit le rapport, et ce rapport est adressé au Supérieur général, « depuis le passage du T.H. Père, on se montre plus silencieux de part et d'autre, sans être mieux ». La règle était observée dans la maison, et la paix régnait entre confrères. M. Héard restera Supérieur jusqu'en 1898, époque à laquelle il sera remplacé par M. Andrieux.

La quatrième maison de la province était celle de Vichy. Il y avait un grand hôpital, civil et militaire, tenu par les Sœurs. Les Missionnaires devinrent aumôniers de l'hôpital en 1858. Il y avait trois confrères et un frère. Le premier Supérieur fut M. de Soulages 1858-1862 ; le second, M. Labonne qui mourut en 1865 à Vichy par suite de maladie contagieuse contractée au chevet des malades ; le troisième Supérieur, M. Sylvain Huriez, de 1865 à 1869. Les rapports officiels constatent que les Missionnaires sont très dévoués, très zélés, qu'il y a en particulier tous les ans, dans la cour de l'hôpital, sous un chêne séculaire, une neuvaine en l'honneur de saint Vincent de Paul qui a toujours grand succès et qui fait un bien immense. Parmi les prédicateurs de cette neuvaine, on mentionne MM. Mellier et

Gilot con

Il n'y
Saint-Blas
eu l'honn
Empereu
qu'il s'ho
service à
truisait u
L'Emper
nouvelle
du patro
achevée,
refusa de
songer à
Cette cha
peyrat n
de Mouli
Vincent,
pendante
il nomm
fortes op
conseil r
nouveau
ment, so
M. Ho
tion en
de Cah
Louis, c
Mgr de
Pentecôt
Il n'y av
Les cha
tal. Le
P. Etie
instructi

Gilot comme ayant laissé le souvenir le plus vivant.

Il n'y avait qu'une paroisse à Vichy, la paroisse Saint-Blaise. Le vénérable curé de cette paroisse ayant eu l'honneur un jour de prêcher devant Napoléon III, Empereur des Français, eut la sainte audace de lui dire qu'il s'honorerait beaucoup, et qu'il rendrait un grand service à la population flottante des baigneurs s'il construisait une église plus grande que celle de Saint-Blaise. L'Empereur acquiesça immédiatement, et on appela la nouvelle construction, église Saint-Louis, en l'honneur du patron de l'Empereur. Quand la nouvelle église fut achevée, le vénérable M. Dupeyrat, curé de Saint-Blaise, refusa de quitter sa vieille et chère église. Il fallut alors songer à donner des chapelains pour l'église Saint-Louis. Cette charge fut confiée aux confrères et quand M. Dupeyrat mourut en 1869, Mgr de Dreux-Brézé, évêque de Moulins, très dévoué pour la double famille de Saint-Vincent, constitua Saint-Louis comme paroisse indépendante et, d'accord avec le gouvernement impérial, il nomma M. Houssin curé de Saint-Louis. Il y eut de fortes oppositions à cette nomination, soit de la part du conseil municipal, soit de la part du clergé ; mais le nouveau curé en triompha par sa bonté, son dévouement, son tact.

M. Houssin était né en 1828 ; entré dans la Congrégation en 1848, il avait été Directeur au Grand Séminaire de Cahors. Quand il prit possession de l'église Saint-Louis, cette église avait été bénite, le 2 juillet 1865, par Mgr de Dreux-Brézé. M. Huriez s'en était chargé à la Pentecôte 1866 avec M. Beau fils et M. Claverie de Paul. Il n'y avait pas de chaises ; elle fut meublée peu à peu. Les chants étaient assurés par les orphelins de l'hôpital. Le Chemin de la Croix avait été béni par le P. Etienne qui avait prononcé à cette occasion une instruction solide et pieuse. Le 29 juin suivant, le P.

Etienne chanta la messe devant un grand nombre de prêtres et de fidèles. Napoléon et son fils le Prince Impérial y venaient le dimanche ; tous les soirs, il y avait salut du Saint-Sacrement et instruction. C'était une mission perpétuelle. Mais jusqu'ici les confrères dépendaient toujours du curé de Saint-Blaise.

En 1869, M. Houssin devint curé proprement dit et fut installé par le Vicaire général ; M. Peyrac assistant fut présent à l'installation. M. Houssin continua l'ameublement et l'organisation commencés par M. Huriez. L'église fut ornée, peinte, fournie de linge, d'ornements, meublée. Tous les jours, une centaine de prêtres venaient y dire la messe ; les cérémonies bien faites attiraient une foule considérable ; le service paroissial s'organisa peu à peu ; M. Houssin établit des Associations, des confréries. Les missionnaires missionnants, qui jusqu'ici avaient vécu à la rue du Pont, vinrent se joindre au curé et aux vicaires de Saint-Louis et on ne forma plus qu'une seule communauté. On vendit la maison de la rue du Pont et on acheta près du presbytère une maison pour les confrères baigneurs.

La maison fut visitée régulièrement, d'abord par M. Bourdarie, visiteur de la province de Cahors, puis à partir de 1871 par M. Dufour, visiteur de la province de Lyon. En 1871, le Visiteur constate l'union et la régularité : « Tout le monde se plaît dans la maison, dit-il ; on y fait le bien ; la position était encore difficile et délicate bien que les oppositions fussent apaisées », le Visiteur recommandait encore la circonspection : « Tous les regards sont tournés vers vous ».

En 1873, seconde visite ; M. Dufour bénit la Providence du bien qui se fait, des consolations qu'il a éprouvées ; chaque missionnaire est animé du désir de bien faire, les Règles sont observées ; l'église est propre, bien tenue ; les offices sont édifiants.

En 1875, troisième visite. M. Dufour prend toujours son temps ; il reste au moins quatre jours ; cette fois, il fait dire deux messes pour le succès de la visite, pratique qu'il continuera désormais. M. Dufour est prudent dans ses appréciations ; il ne se prononce qu'après avoir pesé le pour et le contre pour ne rien dire d'exagéré. Comme conclusion, la maison marche aussi bien que les circonstances le permettent. Jusqu'ici on n'avait pas d'oratoire intérieur et on se réunissait dans la chambre du Supérieur pour les exercices de communauté. Désormais, il y aura une chapelle domestique avec Saint-Sacrement. Le silence est difficile à garder, vu le grand nombre de prêtres, confrères ou non, qui viennent dans la maison, soit pour la Messe, soit pour se confesser, soit pour consulter le curé ou ses vicaires. M. Dufour comprend cette difficulté. Il y a aussi un cercle d'hommes qui se tient tous les soirs jusqu'à 10 h. 1/2. Evidemment la présence de ces hommes nuit au silence, empêche les confrères de dormir en paix. M. Dufour examine et pèse les avantages et les inconvénients. Au point de vue communauté, c'est regrettable ; mais au point de vue paroissial, c'est utile, c'est nécessaire.

M. Dufour donne les notes suivantes sur les confrères : M. Houssin est très dévoué, son amour pour le travail paroissial n'a pas de bornes. Sa parole bien goûtée au commencement a perdu un peu de son autorité en se prodiguant. Il faut dire à l'excuse de M. Houssin que quelques confrères font des difficultés pour prêcher, soit par timidité, soit pour une autre raison, c'est que M. Houssin est obligé de les remplacer. M. le Visiteur trouve M. Houssin trop bon pour ses confrères à qui il ne fait jamais d'observations. M. Beaufils aime l'œuvre des missions, il y réussit convenablement ; il est très dévoué à son Supérieur et toujours disposé

à se sacrifier pour lui et pour la maison. Il n'avait qu'un petit défaut, celui de taquiner un peu certaines personnes, ce qui soulevait des susceptibilités et nuisait un peu à son influence dans la paroisse. M. Bernard est zélé, il aime le travail de la paroisse, il s'occupe du cercle d'hommes, il s'y adonne tout entier, mais il ne prêche pas. M. Falgères est maladif, trop défiant de lui-même ; il dirige la procure avec intelligence ; il a bon jugement, beaucoup de tact ; M. Tabanous vient d'arriver ; il travaille à oublier les déboires qu'il a eus au Val des Bois. Pendant la visite, il y avait 70 messes par jour à la paroisse. C'est un enfant qui lit à table ; on lui donne le dîner et le souper comme salaire.

En 1877, quatrième visite de M. Dufour. Il cherche à agir selon l'esprit de Dieu et non selon l'esprit de l'homme. M. Houssin est toujours aimé et estimé de tous ; il jouit d'une grande considération ; il a grand zèle, grand désir du bien des âmes. Mais il est malade depuis quelque temps ; il est devenu incapable de faire le plus petit travail. Ses confrères désireux de le conserver ont promis de le remplacer pour tout, de leur mieux. « On va voir, dit M. Dufour, et si dans trois mois cela ne va pas mieux, Paris jugera ce qui doit être fait ». M. Dufour apparaît toujours très sage, très modéré. Un confrère a un petit défaut. « Il reconnaît ses torts, dit le Visiteur ; mais il ne peut se corriger ». *Patience*. On a parlé contre un autre dans la paroisse. « Les temps sont mauvais, dit M. Dufour, les pauvres prêtres ont beaucoup à souffrir ». *Patience*. Un Frère est taciturne, sombre. « L'état de sa santé en est la cause ». *Patience*, etc., etc. Les rapports de M. Dufour sont des modèles admirables à l'usage des supérieurs. M. Dufour n'est pas pour changer un sujet qui va moins bien ; il est pour engager les supérieurs au support et à la patience, le plus possible.

A la visite de 1879, M. Dufour dira d'un confrère qu'il a compris ses torts, qu'il veut les réparer. « Je l'ai beaucoup encouragé, dit M. Dufour. Dieu est bon pour nous, pour tous; pourquoi ne le serions-nous pas pour les autres, particulièrement pour nos confrères ? » Non seulement M. Dufour est bon ; mais il est également sage ; dans son rapport au Supérieur général, il constate que les difficultés de la maison viennent du grand nombre de baigneurs et il ajoute philosophiquement : « Les meilleures circulaires du meilleur des supérieurs généraux n'y feront rien ». Patience, bonté, « personne n'est parfait sur la terre, dit-il ; les choses vont doucement dans la paroisse, elles pourraient aller plus mal ».

Notons que M. Dufour loue beaucoup le Frère de la sacristie qui tient son église admirablement et avec une propreté minutieuse. C'était alors le Frère Jahuel qui avait succédé, en cet office, au Frère Asseman transféré à la sacristie de Saint-Lazare en 1870.

Les difficultés inhérentes à la situation vont s'augmenter sous le P. Fiat, soit par la maladie mentale de M. Homassin, soit par le commencement des lois contre les Congrégations. Nous verrons cela en son temps, s'il plaît à Dieu.

La cinquième maison de la province de Lyon, Notre-Dame de la Roche, était un lieu de pèlerinage comme Valfleury, mais pas aussi ancien ni aussi miraculeux, puisqu'il remontait à 1868 et ne devait son origine qu'à la dévotion d'un bon chrétien de Lyon.

M. Louis Perret était architecte et artiste ; il avait d'abord consacré sa personne à la Sainte Vierge en la servant chez les Maristes, dans les îles de l'Océanie ; mais n'ayant pu continuer, il était rentré à Lyon et avait résolu de consacrer son patrimoine et ses talents d'artiste à la gloire de la Sainte Vierge. Celle-ci ne lui

était pas apparue comme au fondateur de Sainte-Marie Majeure et ne lui avait pas montré un Esquilin couvert de neige. Mais à force de réfléchir sur ce qu'il pourrait faire de sa fortune, il lui sembla que sa propriété, sise dans les montagnes du département de la Loire, à la commune dite « *Les Sauvages* », pourrait très bien devenir un centre de dévotion pour Marie-Immaculée. Dès lors il fit bâtir une chapelle, sur une montagne élevée, à 900 mètres au-dessus de la mer ; sur le plus haut rocher de la montagne, il dressa une statue monumentale de la Sainte-Vierge, qui fut appelée Notre-Dame de la Roche ; il construisit tout autour un ensemble de monuments pieux ; chapelle du Tombeau ou du Saint-Sépulcre, chapelle de la Nativité de Notre-Seigneur, 14 stations du Chemin de la Croix, édicule de Saint Joseph, etc. M. Perret était pieux, ardent, enthousiaste, intelligent, original.

Il ne suffisait pas d'avoir construit le local ; il fallait des prêtres pour desservir le pèlerinage. M. Perret s'adressa à plusieurs communautés qui refusèrent. Il entra alors en relations avec M. Gadrat, pour lors supérieur de Lyon. Celui-ci en reféra au P. Etienne. M. Salvayre, Procureur général, fit un rapport. La Congrégation accepta l'offre de M. Perret. On fit un contrat par lequel le fondateur donnait à la Congrégation son immeuble de Notre-Dame de la Roche et s'engageait à donner 2.400 fr. par an pour deux prêtres et un frère qui devaient desservir le pèlerinage et donner des missions gratuites dans la région.

Le 1^{er} mai 1868, la Congrégation entra en possession des locaux. Ceux-ci n'étaient pas achevés. Il pleuvait dans les appartements. Il n'y avait pas de batterie de cuisine. Tout l'argent avait été dépensé déjà. On vécut d'aumônes. Une Fille de la Charité donna 500 fr. Les murailles étaient froides et nues. Le frère tomba

malade. Les missionnaires firent la cuisine comme ils purent, c'est-à-dire très mal. Les plats étaient souvent brûlés.

Au point de vue spirituel, il n'y eut pas, au début, beaucoup de consolations. Le clergé se montrait froid et distant. Le fondateur avait le défaut de tous les fondateurs, celui de s'ingérer trop dans la Communauté. Les populations qui étaient excellentes n'étaient pas encore habituées à ce nouveau pèlerinage. Il ne venait personne. L'hiver de 1868 fut pénible ; les missionnaires vécurent isolés, la montagne était couverte de neige. Pour tromper l'ennui on réunit tous les soirs quelques jeunes gens et on leur apprit à lire, à écrire et à chanter.

Peu à peu, surtout à partir du printemps 1869, la sympathie commença ; des pèlerins isolés, puis des pèlerins en groupe vinrent prier Notre-Dame de la Roche.

Bientôt un grand courant se dessina. Les gens avaient une foi ardente, une sainte avidité de la parole de Dieu. Pendant la Révolution, ils avaient caché des prêtres et fait le coup de feu pour les défendre. De nombreux *ex-voto* attestaient la foi de ces gens et la bonté de Marie. Les Missionnaires étaient au confessionnal presque toute la journée. On créa une petite maîtrise, une espèce d'école apostolique pour la Congrégation. Dans l'intervalle des jours de grand pèlerinage, on prêchait des missions gratuites. De 1869 à 1880, on en prêcha 180, c'est le chiffre officiel, et le Supérieur ajoute dans son rapport : « Nous pouvons même indiquer le nombre d'heures que nous avons passées au confessionnal. »

En 1875, M. Dufour vint faire la première visite. La paix et l'union régnaient dans la maison. « M. Vergeat, le supérieur, est bon, mais il est fatigué, épuisé par le travail. MM. Pendaries et Delputte sont contents, sous le régime paternel de leur supérieur. Le Frère Mar-

chand est à son devoir, dévoué, désireux de bien faire. Les missions marchent bien. Je ne reproche qu'une chose aux confrères, c'est qu'ils ont trop d'ardeur pour leurs travaux apostoliques, ils s'y livrent au point de compromettre leur santé. Le pèlerinage est prospère. L'habitation est encore défectueuse ; mais le fondateur, M. Perret, fait construire une maison magnifique où les missionnaires seront bien. »

En 1877, seconde visite. Il y a toujours la paix et l'union ; les Règles sont observées. Les missions sont moins florissantes, car le Supérieur seul en supporte le poids, les autres ne pouvant s'y livrer. Le pèlerinage a un grand succès. La petite école cléricale compte cinq jeunes gens. M. Vergeat, le Supérieur, est un excellent missionnaire, il a pour ses confrères un cœur d'or, il est solidement vertueux ; il n'a qu'un seul défaut, c'est qu'il s'entend fort peu à gérer le temporel, à cause de sa trop grande bonté pour les personnes du dehors : les dettes ne manquent pas. Il y a deux domestiques, l'un est payé 20 fr. par mois, l'autre 30 fr. ; ils travaillent très bien, mais l'un ne fait pas ses pâques.

En 1879, troisième et dernière visite. Il y a toujours la charité et la paix. M. Vergeat est toujours excellent, serviable, incapable de faire de la peine, dur au travail, affable avec les curés, les pèlerins et les pauvres. Mais la maison est très pauvre. Il n'y a pas d'argent, fort peu de linge. Le Visiteur demande qu'on donne des frères. « Si Paris ne vient pas au secours, dit M. Dufour, on sera obligé de fermer l'école ». Le Visiteur se plaint aussi, dans son rapport, de la manière de faire de Paris. « On a écrit à un missionnaire que le Visiteur exagérait. C'est à nous qu'il aurait fallu le dire, écrit M. Dufour au Supérieur général ». Et il termine son rapport par cette phrase : « C'est un métier pénible que celui de Visiteur quand on tient à faire son devoir. »

Mais les choses se gâtèrent bientôt. Le fondateur n'était plus en communauté d'idées avec les missionnaires ; la situation ne pouvait continuer, on songea à se retirer ; mais l'immeuble était propriété de la Congrégation ; on fut sur le point d'entrer en procès au moins devant l'officialité de Lyon, mais le Supérieur général écrivit : « J'aime mieux céder que d'exiger absolument ce qui serait dû. Cherchons à faire ce qu'aurait fait saint Vincent en pareille occurrence ». On se retira donc, comme on était venu ; on y était entré pauvre, on en sortit pauvre. Cette fermeture de Notre-Dame de la Roche fut, au témoignage de M. Méout, une des plus grandes peines de M. Dufour, visiteur.

La dernière maison de la province de Lyon, celle de Bellegarde, nous retiendra peu de temps. Elle n'avait qu'un passé fort court ; elle datait de 1872. Elle avait succédé à la maison du Grand Saconnex, en Suisse, qui s'était ouverte en 1863 dans un pays où les protestants étaient opposés à la fondation et où le consul de France conseillait d'être prudent. Les Lazaristes étaient venus comme des ecclésiastiques français qui séjournent dans une propriété française. A ce titre, ils avaient obtenu passeport et permis de séjour. Plus tard le Grand Saconnex fut fermé et les missionnaires s'installèrent à Bellegarde, à la frontière. La Sœur Deschand de Confort s'était occupée de cette fondation. Il y eut pendant la période dont nous parlons M. Romain et M. Vannier.

M. Dufour vint faire la visite en 1877 ; la paix régnait parmi les prêtres et avec les Sœurs ; mais M. Dufour avait peu de confiance en l'avenir de l'œuvre que voulait créer Sœur Deschand ; nous verrons sous le P. Fiat si M. Dufour a été prophète ou non.

Ayant parcouru toutes les maisons, nous devons

terminer le chapitre par un mot sur les assemblées provinciales de Lyon à cette époque.

L'assemblée de 1873 fut un peu houleuse, c'était la fin du généralat du P. Etienne. Les députés se plaignaient de la manière dont étaient formés à Paris séminaristes et étudiants ; les séminaires diocésains, disaient-ils, sont mieux tenus que celui de Saint-Lazare. Il y eut plusieurs *postulata* de ce genre. Mais ces *postulata*, dit le procès-verbal, ne furent pas soumis au Supérieur général à cause de son âge avancé et du mauvais état de sa santé.

L'année suivante, le P. Etienne étant mort, on pouvait parler sans craindre de faire de la peine. Les députés de Lyon demandèrent que les prêtres qui entrent chez nous fassent au moins un an de séminaire effectif à Paris ; qu'on fasse mieux travailler les étudiants ; qu'on fasse régner un peu plus de discipline parmi eux ; qu'on les prépare aux fonctions de la Compagnie la dernière année ; qu'on ne laisse pas à Paris séminaristes et étudiants ensemble ; qu'il y ait plusieurs séminaires internes en France, afin de décentraliser la Congrégation, de décongestionner la tête ; que le Directeur du séminaire soit distinct de celui des étudiants ; que les Frères Coadjuteurs soient formés sérieusement à l'humilité et au travail ; que les professeurs des séminaires diocésains ne fassent pas de ministère hors du séminaire ; que le Supérieur général n'accepte pas facilement les maisons ; qu'on change rarement les professeurs, que les professeurs de morale joignent l'expérience à la science ; qu'il y ait au moins trois confrères par maison ; que la Congrégation fasse une déclaration solennelle de créance à l'infailibilité du Souverain Pontife, et qu'on éclaircisse les doutes de quelques-uns sur nos privilèges. Nous n'avons pas les réponses du P. Boré à tous ces *postulata*.

A la mort de ce dernier, en 1878, nouvelle assemblée provinciale. Les députés demandent qu'on déclare à l'assemblée générale que nous sommes exempts de la juridiction des évêques, particulièrement quant à la confession reçue par les externes ; qu'on fonde des écoles apostoliques comme à Notre-Dame de la Roche ; qu'on érige plusieurs séminaires internes en France ; qu'on n'accepte que des petits séminaires purs et non pas mixtes. Nous verrons sous le P. Fiat ce qu'il pensait de ces *postulata* et ce qu'il y répondit.

S'il faut maintenant récapituler l'histoire de la province de Lyon, il faut reconnaître qu'elle a eu de 1874 à 1878 un excellent Visiteur. On dit généralement si quelqu'un est pieux qu'il prie ; s'il est savant qu'il enseigne ; s'il est prudent qu'il dirige. M. Dufour n'avait peut-être pas une science théorique exceptionnelle, bien qu'il fût réellement doué d'une science théorique suffisante ; mais il avait par contre une grande science pratique de la psychologie humaine, il était de plus vraiment pieux, et enfin il était fort prudent. *Doctus, pius, prudens.*

Les confrères nous apparaissent, soit dans les assemblées provinciales, soit dans le travail ordinaire de la vie, comme reflétant les caractéristiques des deux cours d'eau qui traversent leur région. Ils sont ordinairement calmes, tranquilles, paisibles, réguliers, comme la Saône, ils sont quelquefois ardents, impétueux comme le Rhône, quand il s'agit, soit de leurs revendications vis-à-vis des Supérieurs majeurs, soit de leur zèle, de leur ardeur pour l'œuvre des missions. De plus ils honorent bien la Sainte Vierge à Fourvière, à Valfleury, à La Roche. Ce sont de bons serviteurs de Marie.

Edouard ROBERT.

FRANCE

PARIS

MAISON-MÈRE : AU JOUR LE JOUR

3 juin 1938. *Premier vendredi du mois.* — Pèlerinage annuel à Montmartre, dans les sentiments, le décor et le programme traditionnels.

5 juin. *Pentecôte.* — Après la grand'messe de 8 heures, les clercs se rendent à Notre-Dame pour assurer les cérémonies et chants liturgiques de l'office pontifical. Le cardinal Verdier a déjà exprimé le souhait de voir, en sa cathédrale, les différentes communautés et séminaires rehausser la splendeur des cérémonies. Ce désir, inopinément rappelé, nous prive des vêpres de la Pentecôte. Seul, nous est donné un salut à 15 heures, chanté par quelques frères coadjuteurs.

12 juin. *Trinité.* — Encore à Notre-Dame, les clercs vont contribuer aux solennités missionnaires du centenaire de l'Œuvre Apostolique. Double office pour eux.

Le soir c'est Auteuil qui les voit occupés et groupés autour de la Patronne des Missions : Thérèse de l'Enfant-Jésus. Cet hommage annuel de la ville de Paris (dont l'appel s'étale souriant dans les couloirs bariolés du *Métro*) réunit à son ordinaire plusieurs milliers de fervents à l'entour du sanctuaire des Orphelins Apprentis d'Auteuil.

14 juin. — Un décret de la Propagande vient de nommer comme premier évêque de Cuttack, aux Indes anglaises, notre confrère M. Florencio Sanz y Esparza. Né le 23 février 1890 à Villanueva de Yerri, au diocèse de Pampelune, il fit ses études à l'Ecole Apostolique

de Tardajos, aux environs de Burgos. Le 18 septembre 1905, il était reçu au Séminaire Interne de Madrid, et le 24 février 1908, à 18 ans révolus, il émettait les vœux. Ordonné prêtre en 1915, il commença son ministère par le professorat à Tardajos ; puis en 1923, fut chargé de Notre-Dame de la Médaille, à Madrid même. Sur la fin de 1925, il obtenait de partir pour l'Inde, où le portait depuis longtemps son dévouement apostolique. Supérieur de Cuttack en 1932, il reçoit donc la charge de ce nouveau *diocèse* missionnaire. Unaniment nous entourons tous ces apôtres de nos souhaits, de nos prières pour l'extension du règne de Notre Divin Sauveur.

17 juin. — A la conférence hebdomadaire, M. Edouard Robert, ayant représenté le T. H. Père au Congrès Eucharistique International de Budapest, évoque dans quarante rapides minutes, quelques scènes et aperçus de cette grandiose manifestation, soigneusement et longuement préparée. Depuis plusieurs mois nos confrères ont donné, en ce but, missions et retraites. M. Kohler, secrétaire de la Commission pour l'Organisation des Triduums dans les Hôpitaux, s'est fructueusement dépensé, et par des prédications, processions et prières, a contribué à créer autour du Congrès cette atmosphère de piété et de ferveur. Parmi nos autres Messieurs de Hongrie, collaborateurs de cette œuvre nationale, M. Robert nous signale que 11 de nos confrères avaient été ordonnés *ad missam* en vue des communions de masses.

Fonction glorieuse et obscure, dans la chapelle de *Jak* (proche la *place des Héros*), ils étaient chargés de pourvoir aux consécration des 360 ciboires, renfermant au total jusqu'à 300.000 hosties. On les transportait ensuite par 60 ciboires, en des sortes d'*arches-reliquaires* sur la place des Héros, afin d'y être distri-

bués à la foule des communiants. Toutes les bonnes volontés de Hongrie, sans oublier entre autres celle de nombreuses Filles de la Charité, s'unirent et collaborèrent à ce triomphe eucharistique de l'Hostie. Magnifique commentaire du mot génial de saint Augustin : *O sacramentum pietatis, o signum unitatis, o vinculum caritatis* : Oh sacrement de piété ! Signe d'unité ! Lien de charité !

De cette *hostie rayonnante aux bords du Danube* voici l'évocation discrète que le Père Boubée, coutumier de ces solennités eucharistiques a rédigée pour les *Etudes*.

Quand on invite l'univers catholique à des journées collectives d'adoration et de réparation eucharistiques, il convient d'alerter d'abord la nation et la ville qui doivent leur servir de théâtre. Depuis quelques années, la préparation des Congrès Eucharistiques est devenue, pour le peuple qui en bénéficie, l'occasion d'un renouveau spirituel profond. Tandis que l'organisation matérielle mobilise, deux ans d'avance, toute une légion d'ouvriers volontaires ou salariés : prêtres, ingénieurs, architectes, décorateurs, musiciens, entrepreneurs de transports publics et privés, hôteliers et garagistes, interprètes et guides, maçons et charpentiers, couturières et brodeuses, policiers officiels et auxiliaires, boys-scouts, secrétaires, dactylographes et sténotypistes ; d'autres, non moins nombreux et non moins actifs, s'occupent de mobiliser les âmes. Par diocèses, par cantons ou doyennés, par paroisses ou Congrégations, les mieux disposées sont méthodiquement et assez rapidement atteintes. Ces brebis-là, d'ordinaire, étaient déjà au bercail ; c'est un plus gros travail d'y amener ou ramener les autres. A Budapest, grâce au zèle surnaturel du comité local, et spécialement de trois laïques, on a repris et perfectionné la méthode employée dans les plus récents Congrès : la bonne parole a été portée dans les usines et les ateliers ; les groupements professionnels ont été invités à recevoir, eux aussi, la grâce du Congrès, à prendre leur part au grand banquet eucharistique. A chaque catégorie de citoyens, à chaque degré de l'échelle sociale, l'occasion a été offerte et, presque toujours, fut acceptée avec un enthousiasme généreux. Parmi ces communions collectives, celle des agents de police et des employés des postes avait été réservée pour un des derniers jours qui précéderent le Congrès lui-même ; cela permit à bon nombre de pèlerins ou congressistes étrangers, déjà parvenus à Budapest, d'en avoir l'édifiant et peu banal spectacle, le dimanche 22 mai, dans la basilique de Saint-Etienne.

Pendant les huit jours qui suivirent, la police hongroise ne devait guère avoir de repos. Il est vrai que la foule lui obéis-

sait avec une docilité qu'on attendrait vainement des peuples latins. Le long des rues et des avenues, sur le passage des cortèges où durant la procession triomphale, on pouvait voir hommes, femmes et enfants, par milliers, par dizaines de mille, massés sur plusieurs rangs de profondeur, derrière une simple corde — barrière presque symbolique — qui courait d'un arbre où d'un poteau à un autre ; tandis que les policiers, calmes et forts, assez largement espacés, avaient presque toujours le loisir de contempler pieusement la cérémonie. Amsterdam seule, mais sur une bien moindre échelle, avait montré pareil esprit d'ordre et de discipline. A Chicago, la ferveur enthousiaste de la foule avait maintes fois rompu les barrages : à Dublin même, où les organisateurs avaient si admirablement tout prévu, tout réglé ; à Buenos-Aires, où la police officielle trouvait dans les 1700 jeunes gens disciplinés et entraînés par l'amiral Aldari de précieux et efficaces auxiliaires, il arriva bien une ou deux fois que l'élan de la piété populaire, précipitant les masses vers la Sainte Hostie ou vers le Légat du Pape, rompit les cordons, renversât les barrières et créât un moment de confusion, sans d'ailleurs provoquer d'autre incident qu'un léger retard des cortèges. A Budapest, nous n'avons rien vu de tel. On comprend dès lors que l'*Osservatore Romano* (26 mai) ait pu caractériser la foule hongroise en quatre mots : *intensa, composta, ordinatissima, attenta.*

* * *

Quels cortèges pourtant, et de quel attrait ! C'en est un, d'abord et non le moindre, que la participation des personnages officiels aux cérémonies saintes. Le roi d'Espagne à Madrid, l'empereur-roi François-Joseph à Vienne, Eamon de Valera à Dublin, le général Justo à Buenos-Aires, avaient associé aux hommages rendus par leur peuple et par le monde à la Sainte Eucharistie leur dignité de chefs d'Etat, leur majesté humainement souveraine. Son Altesse l'amiral Nicolas Horthy, régent de Hongrie, est personnellement protestant ; mais il se sait le guide et le représentant officiel d'un peuple en majorité catholique, et chrétien depuis dix siècles. Il ne s'est pas contenté de la courtoisie officielle que lui imposait envers le Légat pontifical le protocole des relations diplomatiques, ni de la bonne grâce qu'un gentilhomme de sa race témoignera toujours à des hôtes étrangers. Il a, dès le début, donné sa haute protection aux organisateurs du Congrès, qui trouvaient d'ailleurs tout près de lui, en la personne de M^{me} Horthy, catholique fervente et femme dont le grand cœur égale la suprême distinction, leur plus ferme appui. Venues les journées saintes, le régent s'est associé à son peuple dans la plus large mesure. Parmi le faste d'une réception royale, il a d'abord apporté au représentant du Pape son salut de bienvenue et lui a offert, ainsi qu'à sa suite, la splendide hospitalité du Palais Royal à Buda. Il a, en présence de la foule internationale, assisté à l'ouverture solennelle du Congrès et à la messe pontificale

du dernier jour. Il a offert en l'honneur du Cardinal-Légit un banquet officiel, suivi d'une réception dans la splendide *Salle de Marbre*, où la lumière des grands lustres de cristal (sont-ils de Bohême ou de Venise ?... je l'ignore), réflétiée à l'infini par le plafond blanc et les murs aussi éclatants que des miroirs, faisait briller les broderies d'or des magnats, les traines de brocart ou de dentelle des dames, les diamants et les émeraudes des dragonnes, des bagues, des bracelets, des colliers et des diadèmes.

Les riches habits de velours, de satin, de fourrure, chargés et parfois surchargés de brandebourgs et de broderies, sont le luxe traditionnel des magnats hongrois, non moins que les robes de brocart et de dentelle pour leurs femmes. En 1912, le *Ring* de Vienne les avait vus défiler stoïquement, sous une pluie incessante, pour escorter le Saint-Sacrement. Cette année à Budapest, le boulevard Andrassy a revu leur cortège magnifique. La plupart de ces costumes, avec leurs accessoires, sont un patrimoine pieusement transmis et conservé depuis plusieurs générations ; tel grand seigneur, porteur d'un nom illustre, m'a montré un sabre, recourbé en forme de cimeterre, conservé dans un fourreau lourd de gemmes, et dont la lame damasquinée atteste qu'il a été donné à l'un de ses ancêtres, par le Pape Alexandre VII, en 1660.

Moins riche que la noblesse, le peuple magyar n'est guère moins pittoresque dans ses costumes ; le sentiment national s'ajoutant à la foi religieuse, et comme elle est profondément ancrée dans l'âme hongroise, avait amené à la capitale les habitants de tous les comitats, ceux aussi de bien des régions politiquement séparées aujourd'hui de Budapest, mais restées magyares de cœur, de langage, de mœurs et de costumes. Il y avait là les célèbres gardiens de chevaux de la *pusztá*, émules des *gauchos* argentins et des *guardians* de la Camargue, dont le large chapeau, la petite veste brodée, le pantalon-jupe et les bottes ont été fixés dans le bronze d'une statue monumentale, devant le palais royal ; les jeunes filles de Kalocsa qui, sur leurs pantalons à volants de dentelle, rappelant nos élégantes de 1830, portent jupes et casaquins blancs ornés de broderies polychromes, d'une richesse inimaginable ; les garçons de Mezokovesd, avec leur chapeau de feutre vert sombre, leur veste blanche aux manches larges comme celles d'un surplis, leur jupon brodé à l'aiguille. Enfin, rangés en haie pour l'arrivée du Légit et le passage de la procession finale, ou groupés en bon ordre pour leur communion collective, les quelque cent mille enfants des écoles, que nous retrouverons bientôt.

* * *

Aux côtés de la nation hongroise, unanimement groupés pour honorer l'Hostie Sainte, toutes les nations chrétiennes — sauf, malheureusement, l'Allemagne et la Russie — étaient présentes ; et avec elles, plusieurs peuples encore païens.

La France était là, avec deux cardinaux, une trentaine

d'évêques ou de prélats, un millier environ de pèlerins : l'Italie, l'Espagne, la Pologne, la Tchécoslovaquie, l'Angleterre, la Belgique avaient chacune à la tête de leur délégation un ou plusieurs cardinaux, des évêques, des prêtres ; la Suisse, la Hollande, le Luxembourg, l'Irlande, le Portugal, la Roumanie, Malte, les Etats scandinaves, les Républiques baltes, étaient représentées soit par un groupe compact, soit par quelques pèlerins ou par tel prélat, tel laïque isolé. A travers l'Atlantique étaient venus en bon nombre les Canadiens, malgré la très prochaine célébration d'un Congrès Eucharistique National à Québec, et en plus grand nombre encore les Américains (on a dit qu'ils étaient six mille), ayant à leur tête le cardinal Dougherty. L'Amérique latine qui, depuis le Congrès de Buenos-Aires surtout, s'intéresse vivement aux solennités eucharistiques internationales, avait envoyé un groupe de prêtres et de fidèles du Mexique, héroïques dans la confession de leur foi, heureux d'acclamer le Christ-Roi dans la langue de la mère-patrie espagnole, avec leurs frères et cousins venus de Cuba, du Chili, de la Colombie, du Venezuela, de la Bolivie, de l'Uruguay et surtout de l'Argentine. Des lointaines Philippines, où dans la moiteur des forêts tropicales, se prolonge encore l'écho du dernier Congrès Eucharistique International, une soixantaine de fidèles avaient suivi jusqu'à Budapest l'intrépide archevêque de Manille. Un groupe de Chinois catholiques faisait escorte à Mgr Yu-Pin, tandis que le Japon était représenté par Son Exc. l'amiral Yamamoto.

Le rapprochement de ces deux noms, dans les circonstances actuelles, n'en dit-il pas long ? Non moins expressive, d'ailleurs, à l'heure où tous les journaux d'Europe jetaient de l'huile sur le feu des revendications nationales ou racistes des Sudètes, de la Slovaquie, de minorités yougoslaves et des pays balkaniques, la présence dans la capitale hongroise de personnalités catholiques tchèques, comme Son Em. le cardinal-archevêque de Prague et Mgr Zavoral, croates comme Mgr l'Archevêque de Zagreb et Mgr Pilepić, roumaines comme S. A. le prince Wladimir Ghika.

Aussi bien, le thème fixé par le Saint-Père aux travaux du XXXV^e Congrès Eucharistique International tenait-il en ces deux mots : *Vinculum caritatis* : « l'Eucharistie, lien d'amour ».

Fut-il jamais heure plus opportune que cette fin de mai 1938, serait-il endroit mieux choisi que cette capitale danubienne, pour affirmer, en face des dissensions politiques et des égoïsmes nationaux, la fraternité universelle des âmes dans la communion eucharistique ?

Au roulement des chars d'assaut et des batteries d'artillerie, dont retentissent une fois encore les montagnes de Bohême, la *puszta* hongroise répond par un hymne religieux, chanté ou murmuré en soixante idiomes divers. Durant cinq jours et cinq nuits, les chancelleries pourront frémir, les états-majors s'agiter, les journaux à grand tirage précipiter leurs éditions sensationnelles... Ici, un million d'âmes se recueilleront dans la prière commune et dans l'amour mutuel : *Beata pacis visio* !

* * *

L'Eucharistie, lien d'amour ! Sur ce thème, emprunté à une exclamation de saint Augustin, le R. P. Lebreton avait construit un vaste plan de développement doctrinal, pastoral, moral et ascétique, capable d'alimenter les sermons et les discours de tous les orateurs du Congrès. Aussi, tous, à des degrés divers, s'en inspirèrent. Les thèses maîtresses devaient naturellement être celles des trois assemblées plénières et, selon la règle des Congrès eucharistiques internationaux, être exposées dans la langue du pays. Ceux-là même qui n'y comprenaient rien (et ce furent presque tous les étrangers) ne purent voir sans émotion le chef actuel du gouvernement hongrois, M. Déla Imrédy, occuper la tribune pour y traiter ce sujet : « L'Eucharistie, lien d'amour dans la famille ». La veille, c'était Mgr Tihamer Toth, universellement connu par ses ouvrages si apostoliques et si modernes, qui avait parlé de « l'Eucharistie, lien d'amour entre l'homme et Dieu » ; le troisième jour, un ancien ministre, M. Tibor de Kallay, traita de « l'Eucharistie, lien d'amour entre les classes sociales et entre les nations ».

Avec une douloureuse insistance, les orateurs des différentes sections reprirent, chacun dans sa langue et à sa manière, cette obsédante pensée. Elle fut particulièrement mise en lumière à la section française par les deux princes de l'Eglise qui en présidèrent, l'un après l'autre, les délibérations. Le cardinal-archevêque de Paris y prodigua, avec les trésors de son cœur, ces conseils où une bonhomie paternelle s'appuie sur tant de sagesse pratique et de longue expérience ; le cardinal-archevêque de Lyon, dans une improvisation où l'humour se mêlait au pathétique, sut faire passer son auditoire du rire aux larmes, puis le soulever d'admiration, en évoquant l'image du Maître mystérieux et bien-aimé qui, dans un monde en alerte, à l'heure des plus critiques angoisses, au centre même de l'Europe frémissante, sur le terrain des grandes mêlées historiques, restait seul capable d'assembler en des colloques pacifiques et des prières fraternelles les fils des nations diverses et des races ennemies.

Comment cette grande pensée d'amour n'aurait-elle pas occupé aussi l'esprit du Cardinal-Légat, quand nous savons combien elle hante celui du Souverain Pontife ? Avec l'autorité de sa mission et la splendeur de son talent, le cardinal Pacelli parla donc aussi de « l'Eucharistie, lien d'amour ». Le Saint-Père, dans sa lettre apostolique, déclarait que les thèmes du Congrès étaient « particulièrement opportuns, car ils tendent à réconcilier les âmes divisées en les unissant par le lien d'amour que nous offre le Très Saint-Sacrement, et à pacifier les nations même qui, se regardant l'une l'autre avec défiance, menacent toujours plus ouvertement de déchainer sur le genre humain d'effroyables désastres, par la violence et la barbarie des armes ». Faisant écho à son auguste maître, le Légat dit, entre autres choses :

« Le divin Rédempteur qui, à la dernière Cène, a promulgué

le précepte nouveau, le précepte de l'amour fraternel, *mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem*, préside en ce moment à l'ouverture solennelle de notre Congrès, comme roi et centre de tous les cœurs, *rex et centrum omnium cordium* ; son amour anime de pénétrante chaleur cet immense Cénacle, où nos cœurs palpitent, avec le cœur d'innombrables catholiques dispersés de par le monde, à l'unisson du cœur de son Vicaire, *absens corpore, praesens autem spiritu* ; son regard plonge dans le regard de chacun de nous, tandis que ses lèvres prononcent une fois de plus — et avec quel accent de supplication ! — l'immortelle parole : *Hoc est praeceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.* »

* * *

Mieux que par les plus belles paroles, l'union pacifique des âmes se manifeste par leur participation au même pain eucharistique. C'est pourquoi les communions collectives sont toujours une des principales cérémonies de nos Congrès. Maintes fois déjà nous aurons vu des légions blanches d'enfants, des masses profondes d'hommes ou de femmes, recevoir la Sainte Hostie, au cours de cérémonies solennelles. A Budapest, on a réalisé ce projet audacieux, dont un essai tenté à Manille avait montré la possibilité : faire communier côte à côte, durant la messe pontificale de clôture, les pèlerins-venus de tous les points du monde. Quatre cents prêtres passèrent, durant plus de trois quarts d'heure, dans les rangs de cette foule, groupée au deçà et au delà de l'autel monumental. Un enfant de chœur, un séminariste, parfois un scout, accompagnait chacun d'eux. Jusque dans les tribunes officielles, celles du corps diplomatique, du comité permanent et autres, des messieurs en habit, des dames en mantille, recevaient l'Eucharistie. Devant le monument, sur la place des Héros, et bien loin encore dans l'avenue Andrassy, des milliers de fidèles attendaient aussi l'aliment spirituel de leurs âmes ; derrière l'autel, dans l'immense lac desséché où les congressistes hongrois étaient répartis en groupes divers, parfaitement ordonnés, le spectacle était non moins pieux, mais bien plus impressionnant encore, et combien pittoresque ! Du haut de l'estrade — dont les quelque quatre-vingts marches ont paru quelquefois dures à gravir à plus d'un évêque, voire à tel vénéré cardinal — on eût dit l'une de ces vastes plaines fertiles que, d'une colline proche, on voit s'étendre comme un tapis bigarré, divisées qu'elles sont, selon les cultures diverses, en rectangles de dimensions et de couleurs variées. C'étaient les enfants des écoles : fillettes en blanc, en bleu, en jaune, en rose, avec des robes aux broderies multicolores et, sur leurs cheveux blonds retombant à l'allemande en deux tresses opulentes, un diadème assorti au costume, ou une riche couronne de fleurs ; puis les garçons de la *Sziugárda* (ou Garde du Sacré-Cœur), frères de nos *Croisés* de France, en uniforme de drap bleu sombre, avec le dolman hongrois à brandebourgs de laine, et tenant à la

main leur bonnet surmonté d'une plume de coq ou d'une aigrette.

Près de ces écoliers ou écolières de Budapest, d'innombrables jeunes gens et jeunes filles de la *puszta* ou des comitats plus lointains ; les garçons, avec des vestes courtes de drap noir, jaune ou vert, ornées de broderies de laine du passé ; avec des pantalons blancs bouffants à la zouave, ou parfois de vrais jupons ; avec de lourdes bottes de cuir noir, jaune ou rouge ; les jeunes filles, avec de multiples jupons superposés (il paraît qu'elles en ont parfois une douzaine !) dont l'amoucellement s'évase en crinoline sur les mêmes bottes molles, noires ou de couleur ; pour corsage, sur une chemisette blanche, une sorte de boléro de velours ou de soie, d'une couleur unie et voyante, surchargé de broderies au fil d'or. Enfin, parmi ces splendeurs juvéniles, à côté des instituteurs bien nippés et des religieuses aux voiles indéfiniment variés dans leur symphonie noire et blanche, on voyait çà et là des groupes plus sombres : petits bourgeois, ouvriers d'usine, humbles femmes des faubourgs, dont les habits défraîchis, élimés, aux nuances incertaines, témoignent d'un long usage et discrètement racontent toute une vie de privations et de sacrifices.

Par endroits, dans les allées, grandes ou petites, qui assurent la distinction des groupes, un confessionnal est dressé : petite cloison de bois au panneau supérieur ajouré, près duquel est assis un bon Père Franciscain ou autre, un prêtre séculier, voire un prélat, absolvant ceux qui ont dû hier, dans les églises combles, renoncer à parvenir jusqu'au confessionnal assiégé.

Dans un calme parfait, sans un mot, les porteurs d'Eucharistie passent à travers ces foules, comme passaient les Apôtres distribuant au peuple de Palestine le pain miraculeusement multiplié par le cœur compatissant du Maître. Et tout à coup, l'office étant près de s'achever, l'hymne du Congrès retentit sur deux ou trois cent mille lèvres, encore humides du sang divin : *O Christ, lien d'amour, unis les cœurs humains !...* Que la Tchécoslovaquie est loin, et les Sudètes et les Balkans !...

* * *

Les Hongrois sont fiers et généreux. Ils ont voulu — et ils n'ont rien épargné pour cela — que leur Congrès ne fût pas inférieur aux précédents. Ils y ont réussi. Sans avoir ni les ressources financières ni les moyens de transport dont on disposait à Chicago, ils ont rassemblé des foules comparables à celles du fameux Congrès américain. Malgré l'impérieux veto de Hitler, qui empêcha de venir plusieurs milliers de catholiques allemands ou autrichiens, le Congrès de Budapest unissait à un million de Hongrois un total d'au moins cinquante mille étrangers, chiffre qui n'a guère été dépassé ailleurs.

S'ils n'avaient pas la baie azurée de Manille, et son ciel de turquoise, et ses forêts d'émeraude, et ses longues théories de jeunes filles brunes dans l'harmonie des robes de soie chatoyante, les Hongrois avaient le Danube, lourd de légende et

d'histoire, s'infléchissant pour embrasser dans une courbe harmonieuse la forteresse de Bude et l'église de Mathias Corvin, après avoir, en passant, baisé les assises du Parlement magyar et les fondements de la basilique de Saint-Etienne. Ce cadre merveilleux, comment ne pas l'utiliser durant le Congrès pour une manifestation eucharistique d'un caractère exceptionnel ? Une procession du Très Saint-Sacrement sur le Danube, à la tombée de la nuit : tel devait être, tel fut l'un des traits spéciaux du programme de Budapest et, de l'aveu des congressistes, l'un des plus magnifiquement réussis.

Il y a huit ans, lors des fêtes qui marquèrent le neuvième centenaire de saint Emeric, une procession de ce genre avait été organisée. Les *Etudes* en ont alors rendu compte (20 septembre 1930), brièvement sans doute, mais assez pour nous dispenser d'en redire ici le détail. Toutefois, il est juste de signaler le progrès réalisé dans l'organisation de cette procession nautique et l'effort accompli pour lui assurer, avec plus d'ordre et plus de splendeur encore, un caractère plus profondément religieux.

La nuit tombait quand, vers 8 h. 30, la flottille eucharistique s'ébranla ; elle se composait d'une dizaine de bateaux, précédés de trois vedettes, dont l'une portait seulement une grande croix lumineuse, les deux autres, escortant la croix à droite et à gauche, deux fanaux qui simulaient deux gigantesques cierges liturgiques. Un vapeur suivait, chargé de moniales en prière, tel un vol blanc de mouettes balancé sur les flots ; puis un autre, portant des centaines de prêtres en surplis ; et alors, la merveilleuse et resplendissante nef-chapelle, glissant sous le ciel sans lune et sur les flots noirs, avec les milliers de points lumineux qui silhouettaient sa coque et ses cheminées, avec son sanctuaire dressé à l'avant comme un grand écrin de cristal ; dans l'écrin, sous la vive lumière des réflecteurs, le Christ vivant, petite hostie blanche dans le massif ostensor d'or ; à ses pieds, aussi hiératique, aussi immobile, le Cardinal-Légit en adoration.

Partie de la place Eotvos, c'est-à-dire du cœur de la ville, la procession remonta le cours du fleuve durant environ 5 kilomètres, pour faire le tour de l'île Marguerite, ce parc charmant, plein de jardins, de sources et de villas, que l'on appelle la perle du Danube. Sur les deux rives, la foule des fidèles s'alignait, dense et recueillie, au pied des édifices publics, des palais princiers, des grands immeubles commerciaux, dont les lampes électriques pointillaient les balcons. Tout le long du parcours, de distance en distance, des boys-scouts étaient debout, tenant à bout de bras des torches de résine qu'ils inclinaient vers le sol en manière de salut, sur le passage du Saint-Sacrement ; dans leur mouvement rythmique, admirablement coordonné, ils semblaient à chaque fois éteindre leur flambeau dans le fleuve et en même temps l'y raviver.

Ayant contourné la pointe de l'île Marguerite, la flottille eucharistique, avant de revenir à son point de départ, redescendit, en suivant la rive droite du fleuve, jusqu'au nouveau

pont Horthy. C'est alors qu'elle longe la ville royale de Buda, la colline hérissée de monuments historiques, reliquaire de pierres qui garde toujours les souvenirs les plus sacrés de la millénaire monarchie magyare ; puis le mont Saint-Gérard, d'où le pieux conseiller du roi Etienne a été précipité dans le Danube, et d'où ce soir les immenses raies blafardes des projecteurs électriques fusent en éventail dans la nuit, comme autant de naissantes voies lactées qui chercheraient leur place au firmament. Alors aussi la nef-chapelle, toute resplendissante sur les flots sombres, avec son ostensor d'or, passa au pied du célèbre monument médiéval, dont la base baignait dans l'ombre et dont les réflecteurs faisaient jaillir, dans une blancheur lunaire, la fantastique architecture : le *Bastion des Pêcheurs*, une des gloires et des curiosités de Budapest.

La nef ballotée sur les flots, le pêcheur immobile sur le roc ! Sur un fleuve qui tant de fois vit remonter menaçantes les galères musulmanes et charria les cadavres de tant de héros chrétiens, cette flottille très chrétienne et très moderne, où la vapeur, l'électricité, la radio, sont au service du Maître invisible et éternel. Dans une nuit profonde, ce bastion plusieurs fois séculaire, dont une heure de rêve ne fait vivre et palpiter que les sommets, comme miraculeusement soutenus sur un océan de ténèbres... Quel symbolisme étrange, quel sujet de méditation pour les congressistes admis à contempler ce spectacle !

Le Congrès Eucharistique de Rome (1922) avait eu le Colisée et le Vatican ; Carthage (1936) avait offert son amphithéâtre, ensanglanté par Perpétue et Félicité ; sa croix, marquant l'endroit où mourut Cyprien ; son promontoire où pleura Monique ; sa colline, où mourut le Roy Loïs... Il teste à Budapest d'avoir, par la procession nocturne sur le Danube, réveillé tout ensemble le souvenir d'une fidélité millénaire envers le pêcheur d'âmes, successeur de Pierre, dressé sur son roc immuable, et la mémoire des héros glorieux ou anonymes tombés sur les bords du Danube pour la défense des droits de Dieu, de l'Eglise et de la chrétienté d'Occident.

Cela, les heureux témoins du Congrès Eucharistique de Budapest ne l'oublieront jamais : *Nem, nem, soha ! Nem, nem, jamais !*

19 juin. — La Centrale Catholique du Cinéma (la C. C. C. pour céder aux abréviations chères à notre temps), veillant intelligemment à l'utilisation chrétienne des formes modernes d'apostolat, vient d'obtenir de diffuser chaque dimanche une grand'messe suivant les prescriptions liturgiques.

La *Téhessef* (T. S. F.) est une force qui, chaque jour (qu'on le veuille ou non), va grandissante. Elle envahit tout et franchit toutes les barrières ; elle est un moyen

d'expansion qui soulève le monde ; car nous l'avons récemment entrevu la *guerre des ondes* n'est plus un mythe ; des influences s'affrontent et se heurtent dans les airs : on cherche à conquérir les esprits, à éclairer et éduquer les convictions.

L'Eglise, dès lors, ne boude pas à cet incontestable progrès. Nous avons, comme chrétiens, tout avantage, tout intérêt à ce que, dans la profusion des programmes divertissants ou instructifs, quelques émissions élèvent plus spécialement les âmes. Nous devons tous souhaiter que, dans la cohorte pressée des ondes bariolées et tapageuses, on puisse rencontrer et choisir dans cette frange des longueurs d'onde, l'émission qui nous grandisse, celle qui fait du bien aux esprits qui cherchent la vérité et aspirent après les forces apaisantes de l'idée chrétienne.

Pour assurer cet *honnête* service le Père Roguet, Dominicain, un des apôtres et consultants ecclésiastiques de la Radiodiffusion a demandé et obtenu la spéciale collaboration — pour la région parisienne — de quelques communautés. Sans prétention musicale de perfection professionnelle, mais avec bonne volonté et soin, ces groupements s'efforcent de louer de leur mieux le Divin Seigneur en sa sainte liturgie.

Précisément en cette fête du Saint-Sacrement et pour la première fois, en notre chapelle de la rue de Sèvres, en une demi-heure tout est rapidement installé pour cette prédication et cette mission par-dessus les toits.

Le Père Roguet est là dans un coin de la tribune, sous l'orgue, casqué d'un écouteur ; tandis que devant lui sur la balustrade est fiché un micro. A ses côtés un opérateur, ingénieur des sons, sur les indications du Père, renforce, manipule et brasse les ondes sonores. Voici comment. Devant lui, une boîte avec de nombreux

boutons ; là viennent aboutir les fils qui relient trois micros répartis dans la chapelle. Le premier quasi invisible, se trouve au-dessus de la porte du tabernacle ; un second est huché sur un socle au milieu du chœur ; le troisième est suspendu à la voûte entre les balustrades, à quelques mètres de l'orgue. Les fils courent ici et là, sans aucun clou, simplement posés sur les corniches et les rebords des tribunes : ils assurent la liaison avec ces différents micros, électro-aimants qui, sensibles aux moindres bruits, vibrent fidèlement. Puis simplement de ce poste central (la boîte aux boutons dociles) et par le moyen du téléphone de la maison, la communication est établie pendant toute une heure avec le poste d'émission, dans l'espèce *Rueil-Malmaison* ; de là tout est amplifié et diffusé par *Radio-37*.

Très normalement l'office commence à l'heure du coutumier. Durant l'entrée au chœur, le Père Roguet parle tout doucement, à mi-voix. Il décrit en quelques mots, ce qu'il aperçoit de son poste d'observation, il crée pour ses lointains et multiples auditeurs, le cadre, l'atmosphère, le sanctuaire d'où est donnée et transmise la messe. Il explique discrètement le mystère liturgique du jour. Pendant ce temps l'orgue joue l'entrée, mais par un simple jeu de rhéostats, le son en est atténué, remis à l'arrière-plan, et projeté dans le lointain, tout le temps que le Père commente et explique.

L'*Aspersion* va-t-elle commencer, un simple jeu de manettes et la communication est donnée au *micro* du célébrant qui donne l'intonation. Tout aussitôt le *micro* du chœur est mis à son tour en valeur et a la parole. Le chant continue, la diffusion se poursuit par cet habile et attentif chassé-croisé d'interlocuteurs...

Jamais l'auditeur lointain n'est laissé sans transmission. Dans les moindres moments libres, le Père, par leur attentif, commente et lit en français les textes

liturgiques et replonge sans cesse la multitude des auditeurs dans l'ambiance et le cadre de la cérémonie : sens et prières de la messe.

Mais dans l'émission de *Radio-37* le programme de la journée est prévu jusque dans le moindre détail ; les émissions sportives, financières, politiques, distrayantes, etc., se suivent sans arrêt pour la satisfaction de tous les goûts et de toutes les curiosités. Aussi très vite sont écoulées les minutes consacrées à la diffusion de la messe. Aujourd'hui surtout, vu la longueur du propre intégralement chanté, vu la majestueuse lenteur des cérémonies, les beautés amplement étoffées du *Lauda Sion*, tout déborde largement sur le temps accordé pour tenir l'antenne.

Disons — par respect pour la vérité — que les chants furent spécialement bien rendus. Se sentir écouté ému, sentir l'effort ; porter au loin les louanges, la prière de l'Eglise, faire participer de nombreux malades, des isolés ou même des non croyants ou de simples curieux aux louanges du Christ, est vraiment un apostolat de forme moderne. Rien n'est petit au service des âmes, rien ne doit donc être négligé ; et parmi les moyens les plus adaptés à notre époque, il faut souligner cette prédication par-dessus les toits au travers des murailles et du respect humain. Etonnante invention de la Téhéssef : *mirandum radiophoniae inventum* disait, il y a huit jours à peine, le Pape Pie XI, faisant entendre depuis Castel Gandolfo sa voix et sa bénédiction paternelles au Congrès Eucharistique International de Budapest (cf. *Acta apostolicae Sedis*, 1938, page 181).

24 juin. *Fête du Sacré-Cœur*. — M. Joseph Caussanel s'éteint sur les onze heures moins le quart. Né le 21 août 1849 à la Chapelle, diocèse de Rodez, il appartenait à une famille bien chrétienne. Frédéric, son aîné de dix ans, le précéda de quatorze années dans la Congrégation ;

Adrien, son cadet, étant alors sous-diacre entrait en décembre 1875 au Noviciat des Pères Jésuites, pour mourir missionnaire au Maduré. M. Joseph Caussanel, après ses études secondaires à Graves (1862-1863), à Villefranche-de-Rouergue (1863-1865) et à Saint-Pierre (1865-1869), était admis au Grand Séminaire de Rodez en 1869. Il fut ordonné prêtre le 22 mai 1875. Après quelques mois de vicariat à Prévinières-de-Rieupeyroux, ses désirs de vocation furent comblés et il est reçu au Séminaire Interne de Paris, le 13 mai 1876. En octobre, il va au Grand Séminaire de Saint-Flour, et y émet ses vœux le 27 mai 1878 (il y a donc 60 ans !) Puis après un stage à Sens (1880-1883) il revient pour quinze années à Saint-Flour, en passe cinq autres au Séminaire d'Angoulême et part en 1903 pour Buenos-Aires. En 1907, le voilà de retour à Bordeaux ; en 1910, il se dévoue à l'aumônerie de Clichy ; en 1929, il rentre à la Maison-Mère. Homme de règle, d'une politesse respectueuse, d'une piété fortement ancrée, il achève sa vie doucement : depuis de longs mois, il était tout en Dieu, ayant relégué loin de lui le sens des contingences d'ici-bas et perdu la notion du temps ; errant de-ci de-là dans les allées du jardin, souvent à la chapelle, il était vraiment en Dieu depuis nombre d'années...

9 juillet. — Mort du R. P. Padé, provincial des Dominicains de Paris, et ancien élève de nos confrères d'Amiens pour qui il conserva toujours une profonde reconnaissance.

10 juillet. — En des fêtes splendides la cathédrale de Reims, enfin réparée des blessures de guerre, est solennellement inaugurée. Le Pape est représenté par son Légat le cardinal Suhard, archevêque de Reims, qu'entourent 47 évêques. Le Président de la République française, M. Albert Lebrun, officiellement (et l'on

imagine tout ce que cela représente de pompe et de cortèges) assiste à cette grand'messe qui solennise l'heureux achèvement du sanctuaire national. Le T. H. Père est présent à cette fête : il y retrouve M. Payen, Supérieur de Verdun.

Devant ces splendeurs et ces évocations du glorieux passé de Notre-Dame de Reims, devant de telles pages d'Histoire que rappellent ces voûtes élancées, comment ne pas songer à ce que totalise de valeur, de grandeur humaine un tel chef-d'œuvre de l'art ogival. Et comment relire sans émotion ces pensées de *Christianus* dans la *Vie Intellectuelle* du 1^{er} août 1938 (page 148) ?

Et cependant, malgré tant d'Alleluia et de si légitimes, comment ne pas sentir quelque mélancolie à la limite de l'espérance ? Non que remonte à notre esprit l'amertume du passé : l'oubli, plus généreux que le pardon, doit accomplir son œuvre de charité, et les blessures sont cicatrisées au fond de nos cœurs comme là-haut à la galerie des Rois, mais comment se soustraire à l'angoisse du présent et du plus prochain avenir ? Les grandes œuvres d'art, comme les Civilisations de Paul Valéry, savent maintenant qu'elles sont mortelles. Nées du génie humain, elles peuvent périr de la malice des hommes, de cette ingéniosité qui, tour à tour, crée et détruit. Reims est toujours menacé.

D'autres nous raillent de ces angoisses qu'ils nomment faiblesse : la guerre moderne, disent-ils, doit être une guerre totale ; une nation y risque son passé avec son avenir, sa civilisation en même temps que sa vie. Faut-il se résigner à cette dure nécessité et se préparer à rendre barbarie pour barbarie ? Non, il nous est impossible d'accepter que notre cathédrale ne soit qu'une richesse nationale. Reims est une œuvre de chrétienté et qui honore toute l'humanité. Nous ne tremblons pas pour nous-mêmes quand nous tremblons pour Reims et pour le sourire de ses pierres.

Enfin, comment ne pas penser aux églises espagnoles victimes des incendies anarchistes, sœurs catalanes ou asturiennes de la cathédrale champenoise ? De même que le martyre de Reims a permis une France réconciliée, que le martyre des églises d'Espagne soit lui aussi une promesse de réconciliation et de paix civile. Si une église calcinée et noircie peut changer une foi en fanatisme avide de revanche, que ne doit faire une église ressuscitée et maîtresse de paix et d'amitié humaine, surtout si, comme à Reims, la vérité y est grâce et sourire divinement séduisant ! Que l'Alleluia de ces pierres ressuscitées soit une prière et une espérance pour l'Espagne tragique !

C'est en effet dans ce sens et cet esprit noblement,

purement chrétien que nous évoquons devant Dieu, l'anniversaire tout proche de ces vingt-quatre mois révolus de guerre espagnole. En fidèles enfants de Saint Vincent, nous souhaitons de tout cœur le triomphe de l'Eglise : sa doctrine intégrale, son action incessante pansent partout les cœurs endoloris, et relèvent les ruines semées à profusion. Avec toutes les âmes chrétiennes nous nous unissons entièrement au Pape Pie XI qui priait, le 30 juin dernier « pour que tant de peines cessent et que l'arc serein de la paix et de la prospérité de l'Espagne resplendisse à nouveau dans son beau ciel ». (*Documentation catholique*, n° 879, colonne 1.028).

18 juillet. — A Beauvais s'ouvre le Congrès de l'Alliance des Maisons d'Education Chrétienne. Hier au soir nous avons vu se rendre à ces annuelles assises plusieurs de nos confrères, perpétuels écoliers, désireux de mieux faire et de toujours s'instruire. Les humanités ont continuellement à se perfectionner chez nous, adaptant à notre époque et notre milieu ce qu'elles renferment de noblement humain. Cette année quatre sujets groupent les échanges de vue : formation des militants de l'Action Catholique dans les maisons d'éducation chrétienne ; les loisirs scolaires dirigés ; inspections dans les maisons d'éducation ; l'enseignement des mathématiques

19 juillet. — *Fête de Saint Vincent*¹. Tout exceptionnellement, durant ces temps de vacances les offices

(1) Signalons ici cette épitaphe de saint Vincent composée par M. de Roquemon, telle que la donne le folio 28c verso du manuscrit 869 de la Bibliothèque Municipale de Lyon.

Vincentius a Paulo || *cor apostolicum* || *sacerdotum forma et gloria* || *Missionarius universalis* || *salutis animarum amator ardens* || *Bonorum operum zelator fervens* || *Omnium pauperum protector et pater* || *Vir simplex et rectus* || *Humilitate pietate et prudentia conspicuus* || *Fide spe et charitate omnia vincens* || *A morte in terra victus* || *In caelo victor vivit et vivet* || *Gloria et honore a Deo coronatus* ||.

sont aujourd'hui célébrés à la rue de Sèvres. Le Nonce, Mgr Valerio Valeri, chante la grand'messe. Peu après il préside le repas de midi, avant de se rendre à l'arrivée du Roi et de la Reine de Grande Bretagne : George VI et Elizabeth, durant ces quatre jours du 19 au 22 juillet, sont les hôtes splendidement accueillis et de la France et de Paris. Partout des oriflammes et des drapeaux aux couleurs anglaises, partout les armes royales proclament dans les rues et vitrines : *Dieu et mon droit*. Partout fièrement éclate et jaillit sous l'égide de Saint Georges le cri de l'Ordre de la Jarretière : *Honi soit qui mal y pense*.

Le soir de cette fête de saint Vincent, à la chapelle, Mgr Duenas, évêque de San Miguel du Salvador, en présence de nos confrères Mgr Gounot et Mgr Sévat, officie aux vêpres et fait énergiquement monter vers le Ciel nos communes supplications. M. le chanoine Raffit, archiprêtre de la cathédrale de Montpellier, prononce l'éloge de saint Vincent. Voici le résumé de ce panégyrique.

Si l'on veut bien comprendre l'âme de saint Vincent de Paul et la portée de son action, il faut méditer ce cri d'appel qu'il faisait entendre, au début du XVII^e siècle : « *Le peuple meurt de faim et se damne.* »

C'est l'écho de l'exclamation du divin Maître : « *J'ai pitié de la foule.* » Parmi les saints qui ont tous senti passer en eux cette pitié du Christ, saint Vincent est un de ceux qui en fut le plus pénétré. Partout, à son époque, dès qu'il y aura une détresse à guérir ou des âmes à rapprocher de Dieu, il apparaîtra, ouvrier tranquille et prodigieux d'une œuvre qui touche à tous les besoins de l'homme.

Dans la première partie de ce discours, nous considérerons comment la physionomie humaine, si frappante et si originale de notre saint, est irradiée par la profondeur de sa vie intérieure.

Dans la deuxième partie nous verrons comment son action d'homme pratique, habile et dévoué fut élevée à la plus haute puissance par ses vertus d'humilité, de confiance en Dieu et de charité envers le prochain.

1. *Ses qualités humaines sont remarquables.* — Dès les années de sa jeunesse, il a pu faire de multiples expériences, dans le monde des écoles comme dans la misère des prisons, en terre d'Islam, au Vatican et à la cour de France... Et il a le moyen

de profiter largement de ces expériences, tempérament curieux, riche en nuances, très compréhensif. Gentilhomme d'allure, d'après les descriptions de ses biographes, et bien qu'il fût né d'humbles parents, il l'est aussi d'âme et de cœur. Sa délicatesse naturelle se fait sentir dans ses propos ou dans ses lettres avec une telle perfection que, nous dit Abelley, « il ouvre les cœurs et donne confiance à lui manifester les pensées les plus secrètes. » Aussi, sur ses pas, la sympathie se lève-t-elle ; il attire et séduit les âmes qui, ayant besoin d'être dirigées ou réconfortées, ont recours à lui, il est le maître de Bossuet et saint François de Sales, avant de mourir, lui confie sainte Jeanne de Chantal.

Ajoutez à cela une âme très sensible qui n'a pas craint de faire quelquefois la confidence de ses larmes et c'est encore un des côtés par lesquels il nous apparaît très humain.

Mais toutes ces qualités, si bien mises en œuvre par une préparation exceptionnelle sont pénétrées d'une vie intérieure qui ne cherche rien moins, en particulier dans l'oraison, que la ressemblance avec Jésus.

Ainsi il est très conforme à la spiritualité de son temps qui aime à méditer et à reproduire les états du Christ : « Seigneur, disait Bossuet, s'il y a quelques lumières en nous, que nous les voyions en celui que vous nous avez donné pour nous être sagesse, justice, sainteté et rédemption... » Mais chez saint Vincent, cette spiritualité est tout à fait pratique : « Il feuille la vie du Christ minute par minute, écrit Georges Goyau, pour y trouver des leçons de conduite... Et en Jésus, dans ses entretiens spirituels, il ne cesse de montrer le modèle parfait de discrétion, d'humilité, de compassion, de pauvreté et de toutes les autres vertus.

II. Comme son âme, l'action de saint Vincent de Paul, toute remplie des qualités humaines et où se déploie sa belle intelligence pratique et sa pitié d'homme de cœur, fut éminemment surnaturelle.

En ce XVII^e siècle, il avait fort à faire pour exercer son activité généreuse. Pensons à la grande misère, matérielle et spirituelle des campagnes, à ce qu'elle fut surtout pendant la terrible période de la Fronde, aux débauches et aux brutalités des cités sous un vernis de bienséance, à l'ignorance, même chez les chrétiens, des vérités fondamentales, à la détresse des pauvres et puis, à ce fait tragique qu'ils ne pouvaient pas être évangélisés, faute de pasteurs capables de leur faire du bien.

Sur tous ces terrains, l'action de notre saint fut large et féconde. A propos des douleurs de la Fronde, par exemple, ne l'a-t-on pas appelé « ministre des régions libérées ? » Mais cette action est aussi admirablement prudente, au point que quelques-uns la trouvent lente. N'est-ce point parce que, dans un état, non d'indifférence et d'apathie, mais d'attente dans la prière et dans la paix, il rechercha en tout cette volonté divine qui était, dit-il « une anticipation du paradis, un état parfait, la perfection de l'amour ? »

« Le bien que Dieu veut, se fait quasi de lui-même, sans qu'on y pense », et il énumère comment toutes ses œuvres ont pris naissance ainsi, suscitées insensiblement par Dieu.

A cette admirable conformité à la volonté divine, il ajoute l'humilité profonde qui est la caractéristique de cet homme si grand. Il s'appelle « un pauvre ver rampant sur la terre et ne sachant où il va, cherchant seulement à se cacher en vous, ô mon Dieu, qui êtes tout mon désir. » Et encore, dans un de ses entretiens spirituels : « O mon Sauveur, comme je suis misérable, quel scandale je donne à la Compagnie. Je la prie de me supporter en ma vieillesse. J'ai peine, hélas, à me supporter moi-même et il me semble que je mériterais d'être pendu à Montfaucon ! »

Qui dira enfin l'élan que sa charité pour le prochain a donné à l'activité de saint Vincent de Paul ? Son cœur se montra une fois, aux yeux de la bienheureuse Catherine Labouré, avec la couleur du feu, symbole de la charité qui veut s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre. N'est-ce pas ainsi que nous devons aimer à le considérer, pour apprendre de lui que ce qui manque le plus au monde moderne et ce qui peut pourtant seul le préserver des menaces terribles qui pèsent sur lui, c'est la charité ? Puisse, à la prière de saint Vincent de Paul, l'Esprit-Saint allumer dans nos cœurs cette flamme qui renouvellera la face de la terre. Le fruit d'une fête comme celle que nous célébrons ici, dans cette église, en face des restes si précieux de saint Vincent de Paul, n'est-il pas de nous apprendre à donner à la terre plus d'amour ?

24 juillet. — Cinquantaine de vocation de Frère Véron qui n'a jamais quitté la Maison-Mère. Jadis, au temps où sa vue était meilleure, il s'est dévoué au service de MM. David et Pouget, et, de par sa fonction de commissionnaire, il a infatigablement promené ses pas et ses recherches chez nombre de libraires et quantité de magasins.

Le T. H. Père, Mgr Gounot, Mgr Sévat sont allés en ce jour à Boulogne-sur-Mer, fêter la Vierge en ce troisième centenaire du vœu de Louis XIII. Ces fêtes mariales multiplient partout leurs assises, et ces solennités associent la foi et la ferveur de la foule qui chante ici l'antique Notre-Dame de Boulogne, là Notre-Dame de Tout Nom, et partout Notre-Dame de toutes grâces.

26 juillet. — Au 140 de la rue du Bac, octave de Saint Vincent. M. Spiegl, visiteur d'Autriche, officie.

Le soir, M. Mailhé, supérieur de Montpellier, dans la conférence d'usage présente à nos méditations *saint Vincent et le Crucifix*.

Dans la série des portraits qui ont popularisé la physionomie de saint Vincent de Paul, les préférences de ses enfants vont avec juste raison à ceux qui se rattachent à sa vie intérieure, à ceux qui révèlent le caractère de sa piété, nous font connaître le principe où il a puisé les trésors de vie divine dont il a développé ses œuvres ici-bas. Le caractère positif, l'âme profonde de saint Vincent le poussaient à suivre une marche très sûre dans l'établissement de ses créations charitables. Comme le plus laborieux et le plus intuitif des apôtres, il n'aura d'autre science que celle de Jésus-Christ crucifié, d'autre préparation à l'action que celle des méditations journalières sur les enseignements de la Croix.

Deux idées à exposer dans cet entretien : 1^o Leçon d'abnégation, de renoncement, d'humilité, nécessaires à l'action, inclus dans le crucifix ; 2^o Comment saint Vincent a su traduire pour nous la grande leçon de Jésus crucifié.

I. La mort de Jésus sur la Croix est le terme final de toute une série de renoncements dont le premier commence dès l'instant de l'Incarnation et est constitué par ce qu'on a appelé « la *désappropriation* » ou l'absence de personnalité humaine. Pour comprendre cette vérité, un mot d'explication sur le mystère de l'Incarnation... Saint Vincent, ennemi des spéculations hasardeuses et stériles proposait le mystère de la Sainte Trinité aux premières Filles de la Charité. Il leur demandait l'union entre elles à l'exemple des trois personnes divines ; et une des dernières études très approfondies sur saint Vincent contient cette déclaration : « Notre-Seigneur s'est présenté à « son regard de chrétien dans le cadre grandiose de l'Incarnation du Verbe Eternel. Les vertus de Jésus et ses abaissements sont les vertus et les abaissements volontaires du Fils « de Dieu ». (Delplanque).

Le mystère d'une seule personne et de deux natures en Notre-Seigneur nous enseigne que notre divin modèle s'est *dépouillé* de ce qui nous permet de dire : « Ceci est mien ». Adam avait voulu « se grandir » lui-même, développer sa personnalité, s'égaliser à Dieu : « Vous serez comme des dieux » avait dit le tentateur à la malheureuse Eve ; et celle-ci l'avait cru !

Le nouvel Adam apparaîtra dans une attitude toute opposée. Il portera dans les flancs de sa nature créée le signe de l'abaissement et aussi de la dépendance vis-à-vis de Dieu. Il se dépouillera de la personnalité humaine, grâce à laquelle chacun est propriétaire de ses actes. C'est la *désappropriation* qui n'est ni une *mutilation* , ni un *écrasement* de la nature humaine, mais son *ennoblissement* , son élévation en dignité et en puissance d'action, parce que la personnalité divine du Fils de

Dieu, en s'appropriant tous les actes de la nature humaine du Christ, les élève à sa hauteur et sa dignité divines.

Le dépouillement devient ainsi enrichissement, l'abaissement, élévation et puissance d'action. La vie terrestre de Notre-Seigneur, traduction journalière de l'état d'humiliation et de dépendance vis-à-vis de Dieu. Le terme final de ces abaissements et renoncements, la mort sur la Croix, va devenir l'acte le plus fécond et le plus glorieux de tous ceux qui ont été réalisés par une nature humaine.

Jésus-Christ crucifié, contemplé par saint Paul *avant* et *après* sa conversion sur le chemin de Damas : A) *Avant*. C'est la mort d'un vaincu, d'un imposteur qui, ayant usurpé le titre de Prophète et de Messie, meurt justement et ignominieusement du supplice réservé aux condamnés des races inférieures. Il était interdit de faire mourir sur la croix un criminel, citoyen romain. Saul de Tarse va à Damas pour enchaîner et faire mourir les disciples du Galiléen crucifié, convaincu de rendre ainsi gloire à Dieu dont la Majesté est insultée par des Juifs traîtres à leur foi. Pendant des siècles, le Dieu d'Israël a fait annoncer par ses prophètes un Messie glorieux qui rétablirait et étendrait à l'Univers le royaume de David, et des misérables veulent faire passer pour Messie le vaincu, le crucifié du Calvaire ! C'est un outrage au Dieu d'Israël, c'est une insulte à la nation sainte. Saul de Tarse persécute les disciples du Christ de bonne foi sans doute, mais par *ignorance* des réalités surnaturelles. Son attitude est l'image des adversaires de notre foi.

B) *Après*. Saul de Tarse est terrassé au moment où il allait atteindre les disciples du Crucifié. La voix mystérieuse lui répond : « Je suis Jésus que tu persécutes ». Vision fulgurante du Sauveur dans la gloire. Saul de Tarse croyait Jésus de Nazareth réduit en poussière dans la fosse commune où on jetait les corps des crucifiés. Or, c'est ce même Jésus qui lui répond, à lui *persécuteur*. Donc, Jésus de Nazareth est vivant, donc il défend les siens, donc Dieu l'a ressuscité, son supplice n'est pas la fin de tout, mais le commencement de la vie et de la gloire. *Conclusion* : L'anéantissement, l'humiliation : principes de vie, de fécondité et de gloire.

II. Saint Vincent n'a jamais voulu faire de ses fils et de ses filles des religieux et des religieuses. Néanmoins, il a eu pour eux l'ambition de les rendre aussi ressemblants à Notre-Seigneur que les religieux les plus authentiques et les plus austères. L'état de « désappropriation » du Christ dans son Incarnation, le renoncement à sa personnalité humaine, saint Vincent les traduira en actes par l'émission des trois Vœux de Pauvreté, Chasteté, Obéissance. Comment chacun de ces vœux crée en nous un état de « désappropriation », de renoncement perpétuel ?

Le droit de propriété est inhérent à notre nature. Personne ne peut nous en dépouiller malgré nous. Nous l'apportons en naissant et il sera souvent le stimulant de certains actes. Il semble bien que les richesses étendent la puissance de notre

action et de notre personnalité, et pourtant c'est le contraire qui est vrai. Le Docteur infailible l'a déclaré : « *Beati pauperes spiritu quoniam ipsorum est regnum coelorum* ». Par le vœu de Pauvreté, je crée en moi, à l'exemple du Maître, un état de dépouillement et de « désappropriation ». Ma nature n'est ni mutilée, ni écrasée, mais enrichie, très fortement enrichie par ce dépouillement. Ce que j'abandonne est remplacé par les réalités divines dès ici-bas. Puissance de Celui qui est vraiment dépouillé intérieurement et extérieurement des biens dès ici-bas.

Exemples : Communautés florissantes selon leur degré de pauvreté. Communautés décadentes et ruinées par leurs richesses matérielles. La pauvreté enrichit : « *Beati pauperes*. »

Par le vœu de chasteté, je me dépouille d'un droit sacré comme la personnalité humaine : celui de concourir avec Dieu à la production de la vie ; mais si je renonce à fonder un foyer, c'est pour me consacrer à l'entretien et même à la production de la vie spirituelle, de la vie à son degré suprême : la vie divine. Voilà pourquoi les âmes chastes auront seules la prérogative d'une vision de Dieu toute particulière, d'une intensité inexprimable ici-bas : « *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt...* » Action puissante des âmes pures dès ici-bas. Elles voient davantage Dieu et ont grâce spéciale pour le faire découvrir aux autres.

Enfin, le dépouillement permis à un disciple du Christ atteint son point culminant avec le vœu d'obéissance. Il n'existe pas de droit et de privilège dont nous soyons plus jaloux que celui de notre volonté personnelle. Nos jugements, nos déterminations individuelles, nous les aimons si passionnément que pas un être créé n'a le pouvoir de nous y faire renoncer. Ces jugements et ces déterminations sont notre force et notre fierté. Par eux nous devenons les artisans de notre destinée. Et pourtant, les livres inspirés déclarent : « que le succès, le triomphe, la victoire, sont réservés à l'obéissance ». Plus nous montons dans la profondeur et l'intensité du dépouillement et plus nous nous assimilons la puissance de l'action divine. Force d'une armée, force de l'Eglise. Pourquoi ? L'obéissance ! Paroles de saint Vincent sur tous ces beaux enseignements évangéliques. Dépouillement du Christ : Ecoliers de Notre-Seigneur, etc.

Conclusion : 1° Dans l'exercice de nos divers ministères gardons l'ordre établi par Notre-Seigneur et enseigné par saint Vincent. Pas d'action féconde sans union à Notre-Seigneur : « Sans moi vous ne pouvez rien faire », a-t-il déclaré lui-même. Pas d'union à Notre-Seigneur possible sans renoncement : « Si quelqu'un veut venir après moi qu'il se renonce. »

2° Le moyen de notre union avec Notre-Seigneur et de notre renoncement est l'observance des trois vœux de pauvreté, chasteté, obéissance jusqu'aux vertus, complément nécessaire des vœux. C'est aux vertus de pauvreté, chasteté et obéissance que s'adressent les récompenses du sermon sur la montagne.

3° Se maintenir dans l'état de dépendance de Dieu par l'oraison journalière à l'exemple du Maître : « Il passait ses nuits en prières ». A l'exemple de saint Vincent, passant de longs instants les regards fixés sur le Crucifix et faisant tous les matins son heure d'oraison.

31 juillet. — Le T. H. Père qui se ressouvient toujours de Saint-Flour, se trouve à Aurillac pour la clôture des fêtes du Pape Gerbert : *millénaire de sa naissance*. L'Auvergne, terre fertile en hommes solidement trempés, en caractères forts, en chrétiens énergiques, célèbre un de ses fils qui, pâtre, partit des bords de la Jordanne et porta jusque sous la tiare les qualités de l'Auvergnat. Elevé à Aurillac en l'abbaye de Saint-Géraud, Gerbert, emmené par Borel, comte de Barcelone, passe en Espagne pour y parfaire durant trois ans son éducation auprès de Hatton, l'évêque de Vich. Partout friand de sciences exactes et curieux de spéculations philosophiques, Gerbert y dut une légendaire et tenace réputation de sorcier. Se trouvant à Rome, le cours providentiel des événements le met en relations avec un dignitaire rémois ; et vers 972 voici donc Gerbert écolâtre de Reims, nommé par le fameux Adalbéron, qui depuis 969 était archevêque de Reims. Puis pour quelques mois seulement, l'Empereur Otton II le place à la tête de Bobbio l'illustre abbaye piémontaise ; mais il rentre peu après à Reims, travaille heureusement à la substitution des Capétiens aux Carolingiens, remplace Arnoul déposé en 990 par le Concile de Saint-Basle. A son tour au Concile de Mouzon en 995, le Légat du Saint-Siège suspend Gerbert. Retiré auprès d'Otton III, nommé en 998 archevêque de Ravenne, Gerbert est élu pape en 999 ; il prend le nom de Sylvestre II (999-1003), afin de faire revivre, d'actualiser encore le souvenir et les efforts de Constantin et de saint Sylvestre.

Artisan de la paix et de la Trêve de Dieu (deux éter-

nelles préoccupations), Sylvestre II envoya la Sainte Couronne d'Or à Etienne I, roi apostolique de Hongrie, de l'illustre Maison Arpad. Précisément 1938, année du neuvième centenaire de la mort d'Etienne, voit, par toute la Hongrie, la procession de la Sainte Dextre du vaillant protecteur du pays magyar, couronné par le Pape auvergnat.

Pour évoquer et célébrer Gerbert, la place du Gravier à Aurillac offre, depuis le 16 octobre 1851, la belle statue de bronze, chef-d'œuvre du sculpteur David d'Angers. En cette année *millénaire*, quinze jours de fêtes, de réjouissances populaires et locales, littéraires et musicales, ont mis en branle les bonnes volontés aurillacoises, animées, activées par Mgr Lecœur dont les 91 ans sont, sans flatterie aucune, un émerveillement pour tous ceux qui le connaissent ou l'approchent. L'Evêque de Saint-Flour a réuni, pour cette apothéose, nombre d'évêques (il y en avait 17), le Nonce Apostolique, Mgr Valéri, et les deux cardinaux de Paris et de Reims.

Pour la grand'messe cardinalice du dimanche 31 juillet, on ne pouvait que la chanter au stade : seule son ampleur permettrait le déploiement des cérémonies et l'assistance de milliers d'auditeurs. On sait que le Parc des Sports d'Aurillac est un des plus heureusement compris de France ; la colline où il s'appuie présente de plus un magnifique amphithéâtre. Aussi sur une estrade couverte, un vaste autel fait face à la foule. Les cérémonies se déroulent harmonieusement dans l'ordre classique du Cérémonial ; les chants sont remarquablement enlevés et diffusés sur la foule des assistants et des visiteurs ; 30.000 dit-on, et nous sommes à Aurillac, ville de 16 à 17.000 âmes. Le cardinal Verdier, né à 30 kilomètres d'ici, chante la grand'messe. A l'Evangile, lisant son discours, il redit avec un sens merveilleux de l'opportunité et de l'à-propos, des pa-

roles larges et sereines qui, par-delà les mots et les images aisément accessibles, projettent de nettes vues d'ensemble. Après un départ tout simple et entraînant, la pensée, les mots et les horizons gagnent insensiblement de la hauteur et planent enfin bien haut, au-dessus des puys et des plombs du Cantal. Dès lors instinctivement, dès que le cardinal a terminé, les applaudissements unanimes retentissent et éclatent dans la foule, disant très cordialement, en un accord parfait de pensées, cet *amen* qui prend ici son sens de vibration, d'émotion commune, allant du Pontife à son auditoire. Voici pris sur le vif, ce genre d'éloquence directe, sans mots ronflants et sonores, éloquence et paroles de notre époque, de notre milieu, de notre temps, rapprochant de nous ce souvenir de Gerbert et le montrant salutaire et rempli d'éternelles leçons.

Eminences, Messeigneurs, Mes frères,

Notre chère Auvergne s'honore en célébrant le plus illustre de ses fils. Sans doute notre grand Gerbert appartient à l'Eglise Universelle dont il fut le chef, et même au Monde dont il est une des gloires. Cependant l'Auvergne reconnaît en lui son véritable fils, et voilà pourquoi elle se lève d'un élan unanime et si enthousiaste pour chanter sa mémoire.

Des brochures, des articles de revue, des conférences remarquables ont fait dénoncer les aspects multiples de cette vie prodigieuse. Tour à tour nous le voyons, enfant prodige étonnant déjà nos moines de St-Géraud, écolâtre de Reims attirant aux pieds de sa chaire les têtes couronnées elles-mêmes, savant illustre et qui semble avoir pressenti nos découvertes modernes, conseiller des Rois et des Papes, enfin Pontife suprême portant successivement son regard génial sur la chrétienté dont il est un des meilleurs artisans et sur les destinées des divers peuples. Il y a peu de jours dans la très belle villa de Budapest, je regardais avec émotion la couronne que Sylvestre II envoyait, il y a mille ans, au roi de Hongrie. Notre Gerbert dans un regard prophétique voyait la mission catholique de ce peuple du centre même de l'Europe.

Mais je ne veux pas redire l'œuvre magnifique de ce grand Pape. Les très belles fêtes qui se déroulent ont rappelé à la mémoire hélas ! trop oublieuse des Français ce qu'a été ce fils de l'Auvergne, son influence sur l'organisation même de la chrétienté, le prestige que son talent fit rejaillir sur l'Eglise catholique tout entière et la contribution précieuse qu'il sut donner à la science de son temps

et par là au progrès de l'humanité. Et je suis sûr que cette révélation rendra la mémoire de ce grand homme plus chère au cœur de ses compatriotes d'Auvergne sans doute, mais aussi à celui de tous les Français et de tous les catholiques de l'univers.

A l'heure où nous sommes, pendant cette messe pontificale qui se déroule sous les voûtes même du Ciel et devant ce splendide panorama dont la vue fit, j'en suis sûr, l'enchaînement du jeune pâtre auvergnat, je veux avec vous recueillir les leçons qui se dégagent de ces inoubliables solennités.

La première, je la résumerai volontiers dans ces paroles de l'apôtre : *tenete traditiones vestras : gardez fidèlement vos traditions.*

La vie prodigieuse de Gerbert est redevable pour une large part aux circonstances qui furent pour lui comme pour chacun de nous les messagères des desseins providentiels. Ses études à l'Ecole des savants bénédictins de St-Géraud, ses voyages multiples, ses rencontres avec les célébrités et les plus hautes autorités de son temps ont eu, certes, sur le développement de sa personnalité une influence véritable.

Cependant j'ose dire qu'il doit à sa première enfance le vrai fondement de ce prodigieux édifice. C'est ici même que s'est formé le tissu de son âme sur lequel d'autres influences ont fait de si brillantes broderies !

Quand le jeune Gerbert menait paître son troupeau sur les flancs herbeux de nos montagnes, je suis sûr que son âme enthousiaste contemplait, dans une sorte de ravissement, les horizons sans fin qui s'offraient à son regard, et que la communion de tous les instants avec cette grande et belle nature déposa pour toujours en lui le goût du grand et du beau et l'optimisme confiant qui, à travers des péripéties diverses, soutient toujours ses efforts.

Je suis sûr que son intelligence forgée dans la lumière qui est la nôtre, dans cette lumière qui ne connaît ni l'éclat aveuglant du Midi, ni les brumes du Nord, et qui nous révèle de chaque chose ses vrais éléments et ses contours exacts, je suis sûr, dis-je, que son intelligence doit à notre ciel d'Auvergne, son sens des réalités, la pureté de son jugement, et sa large compréhension des événements.

Mais ce qui est mieux encore, pour lui, comme pour nous, le foyer d'Auvergne fut vraiment l'école des vertus chrétiennes. Le foyer de Gerbert, comme les nôtres, abritait sans aucun doute, une vie de travail, d'endurance, de privations mêmes ; et pour cela le futur Pape y puisa cette force caractéristique des Auvergnais qui fait dans tous les domaines surmonter tous les obstacles. Sur le chemin de la vie nous apprécions mieux, n'est-il pas vrai, ce que nous devons à notre enfance laborieuse, simple, frugale, honnête jusqu'au scrupule, et si profondément chrétienne !

Oui, Gerbert dans sa vie prodigieuse, dans ses ascensions qui le menèrent peu à peu à la tête du monde civilisé dut souvent remercier Dieu d'avoir été élevé sur les genoux d'une mère chrétienne, d'avoir grandi dans un foyer où les traditions chrétiennes étaient en honneur. Et s'il est aujourd'hui la gloire la plus pure de notre Auvergne, si son souvenir met dans nos cœurs une légitime et si

ardente fierté, c'est qu'il nous apparaît comme le type le plus accompli de notre race : son âme était forte et chrétienne.

Fils de l'Auvergne dans la lumière de la vie si étonnante de Gerbert, entraînés par son magnifique exemple, promettons à Dieu de ne jamais séparer ce que la Providence et nos Pères avaient si étroitement uni : une vie honnête, laborieuse, et la fidélité aux pratiques chrétiennes ! Cette union donna à Gerbert une vie glorieusement féconde. Cette union, et elle seule, nous donnera une vie heureuse et vraiment utile !

D'ailleurs les événements contemporains disent bien haut, sans doute comme au temps de Gerbert, que la civilisation vraie, c'est-à-dire celle qui assure à la vie individuelle, à la vie familiale, à la vie sociale la grandeur, la beauté morale et la vraie liberté, c'est la civilisation chrétienne.

Gerbert, Pape et savant, ne représente-t-il pas l'union des forces spirituelles et de la science, c'est-à-dire le vrai progrès ?

L'heure que vit en ce moment le monde moderne appelle cette union.

Il y a peu de jours au delà de nos frontières, un homme d'Etat très connu me faisait cet aveu : « Nous assistons à un étrange spectacle. La lutte mondiale actuelle se précise, se situe même dans la lutte entre le paganisme renaissant et la civilisation chrétienne. D'un côté la force brutale qui se justifie par le racisme, le totalitarisme étatique, et de l'autre la civilisation chrétienne qui sauvegarde à la fois la liberté, la dignité de la personne humaine par le culte des forces spirituelles. »

Et Dieu soit béni ! La France par son tempérament national, par ses traditions les plus sacrées, par ses intérêts les plus pressants est obligée de se ranger nettement parmi les défenseurs de la liberté, de la dignité de la personne humaine, et par voie de conséquence, du respect des forces spirituelles qui seules assurent ces belles choses. Au-dessus des commotions sociales, au-dessus des partis politiques, cette mission de la France à l'heure présente apparaît à tous comme évidente. Et rien ne nous donne plus de confiance dans l'avenir du Pays !

Et l'Auvergne, me semble-t-il, en célébrant dans une ovation unanime celui qui fut, à la fois un grand Pape, un grand politique, et un vrai savant, donne un caractère saisissant d'actualité à ce devoir national.

Au lendemain des fêtes si triomphales, si émouvantes, de la cathédrale de Reims ressuscitée, le geste de l'Auvergne acclamant d'un même amour, dans son fils le plus illustre, la Papauté et la France, proclament bien haut que la nation française veut rester fidèle à son éternelle mission ! Et c'est ce qui donne à vos fêtes une si grande portée et une si profonde émotion !

Enfin, très chers Compatriotes, que votre ville d'Aurillac est belle en ces jours de fête ! La splendeur de ses décorations, le souci qu'ont eu tous les habitants, depuis le plus humble jusqu'au plus fortuné, de manifester leur joie et leur fierté, l'atmosphère si cordiale qui règne dans toutes ses rues et qui donne à votre cité l'allure d'une grande réunion de famille, tout proclame que vous avez su oublier ce qui divise, ce qui irrite pour communier ensemble

aux gloires de votre passé, et ce faisant, n'est-il pas vrai, vous avez singulièrement accru le bonheur de tous.

Mais je vous en supplie, unis pour chanter les grands souvenirs du passé, soyez-le, restez-le pour préparer à la France son glorieux avenir.

Nos ressources nationales, et dans tous les domaines, sont incomparables, on le sait dans toutes les parties de l'univers. Pour tous les problèmes qui se posent à l'heure actuelle, pour l'avenir de l'humanité, le concours de la France est irremplaçable. Que de fois j'ai entendu sur des lèvres étrangères cet appel : Qu'attendez-vous donc pour donner au monde ce qu'il attend de vous ? Votre histoire, vos richesses naturelles, votre tempérament, votre vocation, tout vous désigne pour être pour vous et pour tous les messagers du salut. Unis vous sauveriez la Paix et avec elle le bonheur des peuples.

Union, union, voilà le mot que tous les hommes d'Etat et que tous les bons Français répètent à chaque instant. Les problèmes intérieurs sont délicats certes, et ceux de l'extérieur sont si angossants !

Les uns et les autres toutefois auraient une solution infiniment plus facile si les Français savaient s'unir et s'aider.

Hier, Reims, Paris, Boulogne, aujourd'hui Aurillac ont heureusement montré au monde entier que cette union si désirée et si féconde pouvait enfin s'établir sur la terre de France !

Demandons tous à Dieu dans une ardente prière qu'elle soit enfin une réalité permanente pour la gloire de Dieu, pour la grandeur de la France et pour le bonheur de l'humanité !

Ainsi soit-il.

10 août. — *Radio-Paris P. T. T.* diffuse à 17 h. 10 une causerie d'un quart d'heure sur saint Vincent de Paul, à propos du troisième Centenaire de l'Œuvre des Enfants trouvés (1638).

Dans un style sobre et prenant, dans un texte clair et intéressant, M. Jacques Bourgeat évoque en ses grandes lignes la vie *classique* de Vincent de Paul « qui était de la race, non pas basque, mais gasconne », puis, ajoute-t-il « notre époque si avide d'aventures ne peut que s'intéresser à sa vie à lui qui en fut pleine ». Et allègrement le conférencier montre Vincent berger, étudiant, captif en Barbarie, curé de Clichy, précepteur, aumônier royal des Galères, etc. En face des misères de son temps, il le présente infatigablement occupé à les secourir. Puis, à propos de la fondation des Filles

de la Charité, il cite, d'après Capefigue, le mot de Bonaparte. Un groupe de philanthropes, athées pour la plupart, lui proposaient un jour divers remèdes aux misères de l'époque ; et Bonaparte les ayant entendus, de répliquer vivement : « Oui, oui, tout cela est bel et bien, mais faites-moi donc une Sœur grise. »

Le conférencier après avoir parlé des Filles de la Charité, dépeint leur maison comme un nid d'abeilles bourdonnantes, ces vigilantes travailleuses, ces artisanes du doux miel.

Enfin après les Enfants trouvés et la péroration universellement fameuse, débitée avec émotion : *Or sus Mesdames...* voici la mort de Vincent, père de la Patrie, ouvrier de charité, à la doctrine forte et douce.

14 août. — M. Paul Castelin, substitut-assistant, arrive à la Maison-Mère et y retrouve le cadre qu'il connaît bien et qui l'accueille avec confraternelle sympathie.

29 août. — La troisième retraite sacerdotale collective de ces vacances s'ouvre aujourd'hui.

Près de 80 prêtres de Chartres suivent les instructions que leur donne notre confrère M. Auguste Constant, supérieur du Grand Séminaire de Beauvais.

Déjà par deux *bandes* successives du diocèse de Meaux, du 1^{er} au 5 et du 8 au 12 août, à 80 prêtres chaque fois, M. Pineau, supérieur du Grand Séminaire de Nantes, avait lui aussi prodigué zèle et expérience.

Fernand COMBALUZIER.

BOULOGNE-SUR-MER

LE QUATRIÈME CONGRÈS MARIAL NATIONAL

(20-24 juillet 1938)

Les trois premiers Congrès mariaux nationaux de France

eurent lieu successivement : à Chartres, en 1927 ; à Lourdes, en 1930 ; à Liesse-Laon en 1934.

« En cette année 1938, tricentenaire de la consécration de la France à la Très Sainte Vierge Marie par le roi Louis XIII, le IV^e Congrès marial national avait pour ses travaux un thème et pour les cérémonies un objectif obligés : la *Souveraineté de Notre-Dame* et la célébration aussi triomphale qu'il se pourrait de cette Souveraineté.

Et parce que, cette même année, Boulogne-sur-Mer voulait fêter le XIII^e centenaire de l'arrivée à son rivage de la statue de la Vierge, Boulogne, qui au xv^e siècle, ville et comté, fit de Notre-Dame sa Suzeraine, s'offrait pour cette apothéose. »

Ainsi s'exprime, dans la *Voix de Notre-Dame de Chartres* (août 1938), le chroniqueur officiel du Comité national de ces Congrès. Nous allons parcourir les grandes étapes des journées de Boulogne : la *préparation*, les *grandes cérémonies*, les *travaux*.

* * *

Une longue *préparation* avait précédé. Dans la France entière, une mission mariale jubilaire avait ranimé la dévotion envers la Très Sainte Vierge, Souveraine du Monde, Reine de notre patrie. Le diocèse d'Arras, Boulogne et Saint-Omer, devait se signaler par une intense préparation locale.

L'un des faits originaux qui ont caractérisé cette préparation, note la *Semaine Religieuse de Paris* (30 juillet 1938), fut ce qu'on a justement nommé « la *Voie Ardente* » : Trois cortèges, partis le même jour d'Arras, de Bapaume et de Hénin-Liétard, s'en furent, de village en village, d'église en église jusqu'à Boulogne, où ils sont arrivés à la veille du Congrès. Chacun d'eux escortait un char portant une statue de la Vierge, devant laquelle brûlait un cierge dans lequel avaient été incorporées quelques gouttes de cire du cierge miraculeux de Notre-Dame des Ardents, patronne d'Arras.

Les trois parcours se sont poursuivis dans une atmosphère d'ardente supplication : c'était une vraie mission qui progressait.

Le mot d'ordre avait été donné : « Devant la *ligne Maginot*, dressez la *ligne Notre-Dame*, la barrière de vos chapelets entrelacés. Nous ne plaçons pas notre espoir dans un dictateur, ni dans les canons et les munitions, ni même dans la diplomatie et la politique, mais dans l'union des Français qui, loin de tendre le poing, élèvent des mains suppliantes vers la Vierge qui se laisse émouvoir par les Français qui la choisissent pour Reine... Le jour, prenez votre charrue ; le soir, prenez votre chapelet. Priez pour le salut de la France et pour la paix du monde. »

Les fidèles avaient été invités à déposer dans les chars des cœurs de métal doré symbolisant leur filial hommage. Les ex-voto si expressifs ont afflué par dizaine de mille à la cathédrale de Boulogne où, disposés en grappes ou en guirlandes, ils formaient, avec les filets de pêche, une impressionnante ornementation.

Les habitants de Boulogne ont voulu tous participer au Congrès : toutes les maisons ont été ornées et pavoisées, de la façon la plus heureuse, l'harmonie des couleurs ayant été réalisée par les soins des organisateurs.

Le Congrès proprement dit s'ouvre le mercredi soir 20 juillet par la réception officielle, très solennelle, de Son Em. le Cardinal Liénart, évêque de Lille, légat du Saint-Père.

Sa Sainteté Pie XI avait écrit à son cher fils, son Légat :

« Treize siècles ont passé depuis qu'est apparu aux rivages de Boulogne le signe prodigieux de Notre-Dame ; il s'est écoulé trois cents ans depuis que Louis XIII dédiait à Marie le royaume de France et donnait l'ordre que fût célébrée, chaque année et dans chaque diocèse de France, une procession solennelle en l'honneur de Notre-Dame de l'Assomption.

« Tels sont les souvenirs que va bientôt commémorer, dans la ville de Boulogne-sur-Mer, un Congrès Marial National.

« Le message de cette commémoration nous a causé une immense joie. C'est merveille aussi d'envisager l'espoir des fruits abondants qui en résulteront au profit de cette nation tant aimée. C'est que toujours en cette Mère très bienveillante, l'Eglise catholique a salué le plus solide rempart de la chrétienté.

« Aussi Nous-même, dès le début de Notre Pontificat, répondant au vœu reconnaissant et populaire de Notre regretté Prédécesseur, avons-Nous voulu déclarer Patronne principale, auprès de Dieu, de la France entière, la Vierge Marie sous le titre de son Assomption.

« C'est pourquoi, non content d'approuver avec empressement le projet de ce Congrès Marial, nous avons encore souhaité, comme nous l'avions précédemment annoncé, d'y être présent par Notre Légat. »

Le Souverain Pontife a voulu se faire représenter par le jeune cardinal Liénart, évêque de Lille, « dont l'épiscopat, comme le souligna délicatement Mgr l'Evêque d'Arras, a pris son élan magnifique un 8 décembre, dans le rayonnement de l'Immaculée-Conception, resplendissante aurore des gloires de Marie, et dont la piété mariale jette en ce moment un défi aux difficultés et aux angoisses de notre temps en bâtissant une cathédrale digne de la Vierge chancelière et de la dévotion de ses enfants ».

Son Eminence le Cardinal-Légat exprime alors lui-même sa gratitude au Gouvernement français qui a tenu à entourer d'honneurs officiels, civils et militaires, le représentant d'un autre Pouvoir dont la puissance est toute spirituelle.

Il se fait l'interprète de tous les Français pour adresser un reconnaissant hommage au Saint-Père, « ce pilote à la foi intrépide qui ne cherche pas à abriter la barque de Pierre dans un port tranquille et sûr mais qui la lance en pleine mer pour obéir à l'ordre du Christ : *« Duc in altum »*.

« Je vous apporte pour ce Congrès, dit-il en terminant, un message d'énergie et de confiance qui tient en ces deux formules : *« Marie est notre mère, la France est le royaume de Marie. »*

« Au moment où la Nation s'apprête, par la voix des pères de familles, à renouveler l'acte de consécration de Louis XIII, il faut qu'elle se souvienne de son titre glorieux de Fille Aînée de l'Eglise et qu'elle travaille à rendre la grâce aux âmes, à établir l'harmonie entre les citoyens et la paix entre les nations. »

Le Légat pontifical donne la bénédiction apostolique et, avant le salut du Saint-Sacrement qui clôturera cette imposante cérémonie, la chorale exécute pour la première fois la magnifique cantate à Notre-Dame à quatre voix mixtes pour laquelle M^{lle} Maurice, une des plus brillantes lauréates du Conservatoire National de Musique de Paris, a composé, sur des paroles du chanoine Merlent, curé de Saint-Michel de Boulogne-sur-Mer, une musique évocatrice et colorée, pleine d'une allégresse solennelle :

*Reine, universelle Reine
Dans ton unique beauté
Dans ta majesté serene
Domine le temps et l'éternité
Salut à ta royauté !*

En un mot, la réception à Boulogne fut telle que le Légat pouvait aussitôt télégraphier à Rome qu'il avait reçu, du préfet du Pas-de-Calais, représentant le Gouvernement, ainsi que des autorités civiles et militaires, un « chaleureux et émouvant accueil ».

Le Pape serait encore représenté au Congrès, les deux derniers jours, par son Nonce à Paris, Mgr Valéri qui, comme hier à Reims, et demain à Rouen, verrait à Boulogne le vrai visage et l'âme profondément chrétienne de la France, royaume de Marie.

Cardinaux, archevêques, évêques vinrent, au nombre de plus de quarante, rehausser la grandeur de ces inoubliables journées, et cela, non seulement de nos divers diocèses de France, mais d'Angleterre, de Belgique, du Canada, de Bulgarie, de Syrie, de Port-Saïd, des Cyclades, etc., comme si toute l'Eglise voulait affirmer en ce coin de France la Souveraineté de Notre-Dame.

Ajoutons à cette liste le nom très vénéré de Notre Très Honoré Père Souvay qui tint à se rendre au Congrès, entouré de deux de ses fils, princes de l'Eglise, Mgr Gounot, archevêque-coadjuteur de Carthage ; Mgr Sévat, Vicaire apostolique de Fort-Dauphin, et de plusieurs missionnaires.

L'Echo de la Maison-Mère des Filles de la Charité a signalé, à juste titre, la présence et l'action de nos chères sœurs et des Enfants de Marie Immaculée, en ces solennités mariales.

Comment décrire toutes les cérémonies qui se déroulèrent à Boulogne, du jeudi 20 au dimanche 24 juillet ?

A la Cathédrale et dans les autres églises, quatre jours durant, les messes de communion commencèrent de bonne heure et se succédèrent nombreuses. Ici, la prière se poursuivait toute la journée. Là, les fidèles étaient convoqués à une « heure

mariale ». Chaque nuit, en deux églises et, de plus, la dernière nuit, sur deux places, eurent lieu des « veillées mariales », préparant des messes de minuit pendant lesquelles les prêtres suffisaient à peine à communier tous ceux qui s'approchaient de la Sainte Table. Il y eut, en ces nuits de prière, des scènes de foi dignes des premiers chrétiens.

Chaque jour, en fin de matinée, une messe célébrée pontificalement attirait de nouveau la foule, et de nouveau cette foule se rassemblait, chaque soir, à la cathédrale et à l'église Saint-Nicolas pour recueillir un enseignement marial de haute valeur et recevoir la bénédiction du T. S. Sacrement.

Nous évoquerons toutefois le charme particulier de la *journée de l'enfance*, le jeudi, avec sa messe de communion, sa messe solennelle et, l'après-midi, cette procession de plus de quinze mille enfants jusqu'au bord de la mer.

« Lorsque les enfants agitaient leurs petits drapeaux pour saluer le Légat, ce fut un fourmillement indicible. Et lorsque ces milliers et ces milliers de voix jeunes s'élevèrent en un chœur immense pour chanter les louanges de la Vierge, ce fut un instant singulièrement émouvant. Avec leur foi naïve, ne nous donnaient-ils pas une leçon quand, se tenant les uns les autres par des guirlandes de fleurs aux couleurs mariales, ils chantaient, par les rues pavées, avec leurs voix aériennes de soprani :

*Encerclois le monde,
Le monde méchant,
D'une immense ronde
Des Avo des petits enfants...*

Voici les luveteaux, les « *Jeannettes* », les « *Ames vaillantes* », les « *Cœurs vaillants* ». Ces derniers passent devant la tribune en inclinant tous les fanions. On lit sur les pancartes : « A cœurs vaillants rien d'impossible », « Nous nous aimons les uns les autres comme Jésus nous a aimés » et « Douce maman des cœurs vaillants ».

Défile ensuite l'armée pacifique et innombrable des petits croisés qui arborent, sur la tunique blanche, les filles la croix bleue et les garçons la croix rouge. Ceux qui accompagnent Sainte Ide sont armés de pied en cap, s'il vous plaît, et ils appuient leurs petits poings sur la croix d'une épée. Un groupe de Polonais est très applaudi. Les garçonnetts sont coiffés de la « *rogatywka* » et les fillettes arborent coquettement les costumes cracoviens et les fichus de Lowicz. Ils chantent en polonais...

Des jeunes filles dignes et recueillies, ont prêté leur grâce aux personifications de la Vierge que la piété des fidèles a vénérées sous divers vocables. Voici Notre-Dame du Chapelet, Notre-Dame de Lourdes, Notre-Dame des Vocations, Notre-Dame de la Salette, Notre-Dame de Pontmain. Voici Notre-Dame des Champs avec ses gracieuses moissonneuses et leurs bouquets de marguerites et de coquelicots ; Notre-Dame de Boulogne escortée de minuscules loups de mer très sympathiques

et de mignonnes Boulonnaises aux robes de satin et aux fichus de soie, leur visage mutin auréolé du « soleil » boulonnais.

Ce cortège de groupes costumés se masse à 17 heures devant le beau reposoir édifié contre l'ancienne halle sur le quai Gambetta.

Mgr Rivière, évêque de Monaco, assisté de M. l'abbé Jacquier, secrétaire général de l'archevêché d'Alger et de M. le chanoine Bado, curé de Saint-Eugène à Alger, donne la bénédiction du Saint-Sacrement.

Toutes les têtes s'inclinent sous le signe bénissant de la petite hostie blanche contenue dans l'ostensoir d'or où le soleil accroche un instant ses rayons.

Et puis c'est la dislocation. Lentement, lentement, les milliers d'enfants s'écoulent. Certains arrivent tout en larmes au reposoir. Ils ont perdu leur groupe. Ils trouvent un papa improvisé en la personne de l'auteur du *Debout les morts*, Jacques Péricard, qui les console et les fait réclamer au micro.

L'un des « *familiers* » de Louis XI a perdu un soulier à la poulaine dans une bousculade. Des anges se faufilent, ayant replié leurs ailes précautionneusement. Mille détails pittoresques ont rendu cette manifestation extraordinairement vivante et colorée en même temps que bien émouvante. »

Après la journée des Enfants, signalons la *Fête de la mer*, le samedi soir. Cette fête reconstituait l'arrivée miraculeuse, sur la grève boulonnaise, d'une statue de Notre-Dame, portée sur une barque « sans matelots ni rames ». Aujourd'hui, une barque, portant une statue de la Vierge Nautonière en bois du Liban, escortée par toute une flottille des ports de la côte, vient s'échouer sur la plage, d'où en cortège triomphal, suivi par les marins et le clergé, sous la présidence du Légat, elle est conduite jusqu'au gigantesque reposoir dressé sur le port. La procession aux flambeaux sur la falaise, par les rudes matelots qui chantent de toute leur voix : *Ave, Ave Maria* !, l'illumination du Calvaire des Marins, l'embrasement de la Basilique, une messe de minuit en plein air achèvent cette émouvante cérémonie.

Voici maintenant l'acte essentiel du Congrès. 350 chefs de famille venus en délégation de tous les diocèses de France, sous la conduite du général de Castelnau, prononcèrent le samedi matin, en renouvellement du vœu de Louis XIII, la consécration des familles françaises, de la France à Notre-Dame.

De cet acte capital du Congrès de Boulogne, Mgr Dutoit a précisé le sens et fixé toute la portée dans les lignes suivantes :

« A défaut des pouvoirs publics qui s'interdisent de parler le langage de la foi chrétienne, une seule autorité est apparue qualifiée pour servir d'interprète à l'âme catholique de la France, c'est l'autorité des pères de famille.

Leurs droits ne sont pas sujets aux vicissitudes des régimes politiques ; dispensateurs de la vie, investis par Dieu même de la responsabilité d'éduquer leurs enfants, ils tiennent plus que personne en mains l'avenir du pays et ne commettent

aucune espèce d'usurpation en imprimant à cet avenir la marque et l'impulsion que commande leur conscience.

Ce choix des pères de famille, indiqué par les principes, l'est aussi par les circonstances.

On se demande partout comment relever la famille française ? Avant tout, il faut lui rendre conscience de sa mission et de ses responsabilités. Les mesures économiques, l'aide matérielle sont indispensables ; mais elles ne font qu'écarter les obstacles, elles ne créent pas la bonne volonté. Les meilleures lois peuvent être faussées dans leurs résultats par l'égoïsme.

Comment guérir cette plaie des âmes qui ronge en même temps la famille ? En deux mots : infuser aux pères et aux mères la foi et l'amour qui les attachent à un idéal digne des plus généreux sacrifices.

Cet idéal, c'est celui de la France chrétienne, chargée d'une mission par le Christ et sa Sainte Mère, la France appelée à multiplier dans ses enfants les disciples du Christ pour le faire connaître et aimer dans le monde entier.

L'égoïsme, hanté de tous les périls de l'heure, déclare cyniquement : à quoi bon les enfants pour les faire massacrer ? La foi chrétienne et française réplique : de la graine de Français, c'est de la graine d'apôtres. Il n'y en aura jamais trop.

Cette voix de l'âme française, consciente de sa mission et confiante dans les ressources que Dieu lui a données pour la remplir, c'est celle que les pères de famille, rassemblés de tous les diocèses de France, ont résolu de faire entendre en renouvelant le vœu de Louis XIII. Ils évoqueront l'image d'une France servante des desseins de Dieu à l'exemple de l'humble Vierge Marie, sa patronne, non pas impatiente d'assouvir ses appétits ni d'imposer sa domination, mais prête à multiplier et à prodiguer ses richesses spirituelles et à gagner les âmes.

Qu'il me soit permis d'exprimer ma très vive gratitude à ceux qui nous ont aidés à préparer de loin cette rénovation du vœu de Louis XIII avec ce caractère familial qui lui donne ce maximum de signification et de grandeur, notamment à M. le général de Castelnau...

Son nom est parmi les plus dignes de symboliser la contribution des Familles à l'honneur, au salut et à la prospérité de la France, puisque plusieurs de ses fils ont donné leur vie pour elle. »

On sera heureux de posséder le texte exact de cet acte solennel, de ce vœu du 23 juillet 1938 :

« Très Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu et notre Mère, dans ces assises solennelles de votre Congrès Marial, voici que la France tout entière, en la personne de ses chefs de famille, se prosterne devant vous.

Il y a trois cents ans, le pieux roi Louis XIII, en vrai père de son peuple, vous a voué sa personne, son royaume et ses sujets.

C'est ce geste d'action de grâce et de consécration que nous voulons, héritiers d'une parcelle de son autorité, renouveler aujourd'hui.

Nous vous consacrons, ô Mère très pure, la famille française. Nos familles chrétiennes sont le plus solide rempart du catholicisme, mais ce rempart est, hélas, battu en brèche plus violemment que jamais par des doctrines de jouissances et d'égoïsme qui, pour mieux atteindre les âmes, n'hésitent pas à tarir les sources de la vie.

Faites que nos foyers résistent victorieusement à ces assauts, qu'on y respecte les saints engagements du mariage, qu'on y observe les lois divines de la Vie, qu'y fleurissent les belles vertus chrétiennes de foi, d'humilité, de courage, dont vous avez donné l'exemple dans la sainte maison de Nazareth.

Nous vous confions, ô Marie, nos enfants.

Qu'ils soient nombreux à nos foyers, y apportant l'union et la joie.

Qu'une jeunesse saine, forte et pure, issue de notre sang, tienne le premier rang dans la grande tâche qui s'impose d'un nouveau chrétien et national.

Et que, pour notre plus grand honneur, Jésus choisisse parmi nos fils de nombreux prêtres, qui enseignent à notre peuple les voies de sainteté ou qui aillent porter en pays lointain la bonne parole de l'Evangile.

Mais c'est aussi notre Nation tout entière, ô notre Dame, que nous remettons entre vos mains maternelles.

Vous avez tant aimé la France dans le passé qu'il convient que nous vous disions d'abord : merci.

Vous avez eu pour elle les attentions délicates d'une Mère pour son enfant privilégié.

Si la France a traversé miraculeusement bien des tempêtes ; si son Eglise durement frappée au début du siècle s'est relevée avec une surnaturelle vigueur, développant le recrutement sacerdotal, organisant sous la direction de Notre Saint-Père le Pape cette Action Catholique qui remporte, jusque dans le monde du travail, d'irrésistibles victoires ; si notre Enseignement Chrétien, par un prodige d'effort et de générosité, s'affermît et s'accroît malgré tant d'entraves ; si le sol de France est toujours fertile en sainteté ; si nos œuvres missionnaires restent à la tête de l'évangélisation du monde, n'est-ce pas à la bienveillance exceptionnelle de votre Divine Fille qu'elle le doit et à vous qui êtes sa Souveraine Trésorière ?

Et comme si tous ces témoignages d'évidente protection ne suffisaient pas, vous avez choisi plusieurs fois la France pour terre privilégiée de vos apparitions.

Le monde entier accourt en France pour vous mieux prier, témoignant ainsi que notre pays est, par excellence, le royaume de Marie.

Aussi ce renouvellement du vœu de Louis XIII est-il tout d'abord un hymne de gratitude.

Mais c'est aussi un cri d'angoisse et d'ardente supplication que nous faisons monter vers le Ciel en cette solennelle occasion car la France est environnée aujourd'hui de périls mortels.

Elle a besoin pour accomplir les « gestes » de Dieu, pour exercer sa vocation de fille aînée de l'Eglise, pour demeurer,

à la face du monde, le soldat de l'idéal chrétien, d'une aide exceptionnelle du Tout-Puissant.

Mais nous sommes assez confiants dans ses destinées pour attendre un généreux redressement.

Si, dans son infinie miséricorde, Dieu a fait les nations guérissables, quels puissants remèdes ne réservera-t-il pas à notre pays, qui a toujours été et restera à l'avant-garde de l'apostolat et de la civilisation.

Et c'est Vous, ô Notre Dame, qui aiderez la France à se ressaisir comme Vous le fîtes à chacun de ses égarements passés.

Toutes les étapes de notre histoire sont ainsi jalonnées de preuves éclatantes de Votre assistance.

O Marie, acceptez cette consécration que nous Vous faisons de nos foyers et de notre Patrie.

Secourez nos faiblesses, fortifiez nos résolutions, couronnez nos efforts, afin que, comme vous le demandait votre serviteur Louis XIII, et comme nous vous le demandons aujourd'hui à sa suite, au nom de toutes les familles qui constituent notre patrie,

« La France soit à couvert de toutes les entreprises de ses ennemis.

« Qu'elle jouisse longuement d'une bonne paix.

« Que Dieu y soit révérend et servi si saintement

« Que nous et nos familles puissions arriver heureusement à la dernière fin pour laquelle nous avons été créés ».

Ainsi soit-il.

L'apothéose du Congrès devait être la journée de dimanche où, en présence des Cardinaux Suhard, Tappouni et Gerlier, du Nonce Apostolique, du Délégué apostolique de Syrie, du Vicaire apostolique de Suez, d'évêques de Belgique, d'Angleterre, du Canada, et d'un grand nombre d'évêques français, d'une nombreuse délégation polonaise, le Cardinal Légat célébrait la messe pontificale à l'autel monumental qui dominait l'immense stade établi pour les grandes manifestations du Congrès.

A la foule, enthousiasmée par son éloquence prestigieuse qu'elle ne peut se défendre d'applaudir, Son Em. le cardinal Gerlier adressa un discours magnifique où, après avoir loué la simplicité affable et généreuse du Cardinal-Légat, félicité et remercié Mgr l'Evêque d'Arras, il exalta la souveraineté maternelle de Marie fondée sur l'amour : « Vous aimez la France et la France vous aime. Votre amour est un amour filial ; votre royauté est une royauté maternelle. Les liens qui nous unissent à Vous sont donc les plus étroits qui soient et jamais ne seront dénoués. La France aujourd'hui renouvelle avec tout son cœur la consécration d'autrefois ».

Cette consécration d'autrefois, le cortège de l'après-midi avait mission de la rappeler sensiblement.

Ce cortège de 7.000 personnes, commençant de se dérouler à 15 heures, ne s'acheva qu'à 19 heures, après avoir franchi près de cinq kilomètres au milieu d'une foule justement estimée

à trois cent mille personnes, foule pieuse et enthousiaste, qui inlassablement pria et chanta Notre-Dame, applaudit le Légat, acclama le Pape.

C'est en effet toute l'histoire de la piété mariale de nos saints, de nos rois, des cités du Nord et de leurs vierges tutélaires qui majestueusement se déroula sous le regard émerveillé de milliers de pèlerins. La foule priait et applaudissait tout ensemble, engagée par l'exemple éloquent de ses pères à renouveler à son tour sa consécration à Notre-Dame.

Et ce sera sans doute, pour les heureux témoins de ce magnifique congrès, le premier bienfait de ces jours qu'un renouvellement et un accroissement de leur dévotion mariale. La Vierge a dû sourire à tant d'espairs réalisés pour Lui plaire et l'honorer. Elle se souviendra !

La France aussi peut et doit se féliciter du triomphe qui vient d'être décerné à sa Dame, à sa Reine. Elle daignera sans doute y trouver une raison nouvelle de lui manifester encore cet amour de prédilection grâce auquel la France doit être reconnue son domaine : *Regnum Galliae, regnum Mariae*.

* * *

Les pages qui vont suivre donneront un bref aperçu des travaux du Congrès Marial : un résumé des principales séances d'étude, une communication sur saint Vincent de Paul et Marie, Reine de la paix, sous la forme d'un hommage parisien à Notre-Dame de Boulogne et à la Souveraineté de Marie.

SÉANCES D'ÉTUDE

La *Voix de Notre-Dame de Chartres* en a donné ce résumé substantiel.

Dans un Congrès consacré à honorer Marie, Reine de France, le sujet abordé dans les séances d'étude devait tout naturellement être la *royauté de la Sainte Vierge*.

1^{er} rapport : *Le fait de la Royauté de Marie*

La première question qui se pose dans toute étude théologique est la question de fait ; ici : la Sainte Vierge est-elle vraiment Reine ? C'est elle que le rapport du P. Aubron se proposait de résoudre.

Quand la vérité étudiée se trouve explicitement affirmée dans l'Écriture ou solennellement définie par l'Église, cette question de fait se trouve résolue dès l'abord. Tel n'est pas le cas de la Royauté ; nous n'avons donc pas d'autre moyen pour savoir ce que l'Église croit et enseigne sur ce point que l'induction fondée sur l'examen des différentes sources théologiques : 1^o Le culte et la pratique de la vie chrétienne ; 2^o La catéchèse qui trouve sa plus parfaite expression dans les écrits des Pères et des grands théologiens ; 3^o Les actes du magistère.

Dans la liturgie, aussi bien en Orient qu'en Occident, la Sainte Vierge est saluée du titre de Reine, ce que l'on peut facilement constater en parcourant les livres liturgiques. Les

chants et les prières par où s'exprime spontanément la foi du peuple chrétien ne sont pas moins explicites ; surtout au moyen âge où le culte de Marie, Reine du monde, atteint son apogée. C'est alors que surgissent partout des sanctuaires, et en particulier nos grandes cathédrales, où Marie est représentée dans l'appareil d'une reine, le front couronné, thème iconographique que l'autorité du Saint-Siège viendra plus tard confirmer en insérant au pontifical la cérémonie du couronnement des statues de la Vierge.

C'est à la catéchèse que nous devons demander le sens exact de cette croyance en la royauté de Marie. Le voici tel qu'il ressort des affirmations des Pères, spécialement des homélies de saint Jean Damascène : la Sainte Vierge est reine en vertu de sa maternité divine, sa royauté est une participation à la souveraineté de son Fils, le Christ-Roi. En vertu de cette royauté non seulement Marie est élevée au-dessus de toute créature, mais elle exerce dans le sens de la miséricorde un pouvoir effectif, elle possède la toute-puissance suppliante dans le gouvernement providentiel du monde.

Les Souverains Pontifes, sans définir au sens strict la doctrine de la royauté de Marie, l'ont affirmée, surtout à notre époque, devant les dangers qui menacent l'Eglise et la société tout entière.

Par conséquent le fait de la Royauté de Marie ne peut faire aucun doute.

2^e rapport : Les données de la théologie dogmatique

Le second jour, le R. P. Clément Dillenschneider étudia, en fonction du Christ-Roi, les raisons théologiques qui légitiment la Souveraineté de la Vierge et les notes caractéristiques qui la distinguent. Marie est Reine de l'Univers : en raison de son Immaculée-Conception qui la fait « plus jeune que le péché » ; grâce à ce privilège, elle est vraiment le type humain royal des origines. Royauté initiale, rehaussée encore par sa suréminente plénitude de grâce. Marie est Reine de l'Univers, surtout du droit de sa Maternité divine, par quoi elle entre dans l'ordre du Verbe fait chair, ordre royal par excellence. En vertu de sa maternité spirituelle qui prolonge sa maternité divine, elle devient Reine-Mère de tous les sujets du vaste royaume de son fils. Marie est Reine de l'Univers enfin du droit de sa mission conquérante de Corédemptrice.

En quoi consiste la royauté de Marie sur nos âmes ?

Le Christ est Roi unique comme il est médiateur unique, Marie est Reine comme elle est médiatrice, *à sa manière*. Elle ne participe pas au pouvoir judiciaire du Christ ; elle n'a que faire de juger, elle *aime*. Elle participe au pouvoir reconnu au Christ de conduire les âmes par la loi interne de la grâce vers leurs destinées éternelles. Elle détient un pouvoir réel sur la grâce de son Fils par son double titre de mère de Dieu et de Corédemptrice. Elle exerce une certaine maîtrise dans la communication des grâces rédemptrices par sa prière toute-puissante. Elle nous les départit en Reine.

3^e rapport : Les données de la théologie morale

L'attitude d'âme que commande la Souveraineté de la Très Sainte Vierge se résume en un mot : *servir*. Il n'est donc que de préciser en quoi consiste au juste ce royal service et d'en rechercher ensuite les qualités maitresses. Tel fut, le samedi matin, l'objet du rapport présenté par le R. P. Barré.

Serviteurs de Notre-Dame, nous lui devons vénération et soumission déferente. Vénération d'abord, à cause de son titre de Reine, de son autorité, surtout de son incomparable dignité de Mère de Dieu. Nous lui devons aussi déferente soumission, car elle nous « régit » avec le Christ et par le Christ, par la double influence de son ascendant personnel sur nos intelligences, nos volontés, nos cœurs, et de sa puissance d'universelle intercession auprès du Divin Roi son Fils. Nous serons donc souples et dociles à toutes ses impulsions.

Ce royal service doit demeurer *discret*, se garder des exagérations trop faciles qui en fausseraient le caractère. Pour être Reine, Marie n'en est pas moins la servante du Seigneur et, comme telle, elle n'a pas droit aux mêmes honneurs. Tout le culte que nous lui rendons, sans devenir un culte relatif comme celui des images, tourne en définitive à la gloire de Dieu et, si nous nous établissons dans sa dépendance, c'est afin d'être mieux soumis au Sauveur lui-même. Ce qui est à l'honneur de la Reine rejaillit sur le Roi.

Dans cette perspective, le service de Notre-Dame ne court plus de risques à être *total*. Bien au contraire, il réclame de notre part une entière fidélité, réalisée par l'accomplissement de nos devoirs essentiels, par un souci toujours plus grand de nous conformer à la volonté du Seigneur que Marie fait sienne ; il suppose cet élan du cœur que l'on dénomme promptitude, il se doit nuancer d'amour filial, et trouve son couronnement normal dans un acte de consécration totale et définitive, consécration des individus ou consécration des collectivités. C'est laisser entrevoir tous les fruits de salut que l'on peut attendre d'une dévotion plus grande envers la Vierge-Reine.

A la fin de la dernière réunion, Mgr le Président fit acclamer les vœux qui allaient sanctionner ce Congrès, et qui, par les soins de S. E. le Cardinal-Légit, sont dès maintenant sans doute parvenus au Souverain Pontife. Daigne Sa Sainteté y voir la réponse à cette prière qu'il confiait à son Légit : « Nous supplions la divine Mère, si clément et si favorable à ce Congrès, d'en faire fructifier les études et les travaux ».

Le texte en sera publié dans le compte rendu intégral du Congrès, ainsi que la magistrale conférence du Duc de la Force, de l'Académie française, sur le vœu de Louis XIII.

Communication sur saint Vincent de Paul et Marie, Reine de la paix ou Hommage parisien à N.-D. de Boulogne et à la Souveraineté de Marie.

Un Parisien d'adoption, l'un de nos grands saints français, saint Vincent de Paul, vient apporter, en ce IV^e Congrès

marial national, à *Notre-Dame de Boulogne*, à *Marie, Reine de la Paix*, son humble hommage.

Hommage terrestre de *Monsieur Vincent*, consistant en un don précieux au diocèse de Boulogne, en une offrande extraordinaire, selon l'esprit et pour la réalisation pratique du vœu de Louis XIII.

Hommage posthume du *Cœur de saint Vincent*, par l'intermédiaire de l'une de ses filles, la Bienheureuse voyante de 1830, sous le symbole d'une petite médaille, sous le signe de Marie, Reine du monde, de la France, de chaque personne en particulier.

Tel est le double hommage, de la terre, au XVII^e siècle, du Ciel, au XIX^e, que voudrait évoquer cette brève communication, due à la haute bienveillance de S. Exc. Mgr Dutoit, pour la gloire de Notre-Dame de Boulogne et le triomphe de la Royauté de Marie.

* * *

L'hommage terrestre de Monsieur Vincent à l'Eglise, au diocèse de Boulogne, est premièrement le don d'un évêque, d'un saint Prélat.

Au témoignage unanime des historiens de cette ville de la Vierge Marie, Vincent de Paul fut proposé, en 1643, par la Reine Anne d'Autriche, comme évêque de Boulogne (Mgr Lejeune, *Messenger de Notre-Dame de Boulogne*, année 1932, p. 31).

L'humble prêtre, qui aurait repoussé l'honneur du sacerdoce « s'il avait su ce que c'était », déclina l'offre royale de l'épiscopat boulonnais, et en fit retomber la gloire sur l'un de ses plus intimes amis, François Perrochel, qui gouverna le diocèse pendant plus de trente ans, de 1643 à 1675.

Perrochel, né à Paris en 1602, était le cousin de M. Olier. Il fut du nombre des ecclésiastiques distingués de la *Conférence des Mardis*, qui se groupèrent autour de saint Vincent pour s'animer de son esprit et travailler sous sa direction.

Il se montra l'un des meilleurs ouvriers de la Mission de Saint-Germain-en-Laye, au cours de laquelle fut signée, le dixième jour de février de l'an de grâce mil six cent trente-huit, la déclaration officielle du Vœu de Louis XIII.

Cette Mission avait été imposée par le roi : « J'avais grande difficulté, écrit Vincent, d'envoyer en ce lieu-là, tandis que la Cour y était ; mais, Sa Majesté m'ayant fait l'honneur de me mander qu'il le désirait ainsi, il fallut passer par-dessus nos difficultés. » La Mission se poursuivit et s'acheva avec bénédiction, dit encore le saint, « quoique au commencement l'on ait en sujet d'exercer la sainte vertu de patience... La fermeté contre les gorges découvertes a donné lieu à cet exercice (de patience). Le roi dit à M. Pavillon (le futur évêque d'Alet) qu'il était fort satisfait de tous les exercices de la Mission, que c'est ainsi qu'il fallait travailler et qu'il rendrait

ce témoignage partout ». Si les missionnaires n'eurent point d'action directe sur la déclaration royale, dite du vœu, n'est-il pas vraisemblable qu'ils eurent connaissance assez immédiate d'un acte aussi religieux, d'une aussi importante signature ?

Quoi qu'il en soit, Perrochel, évêque nommé de Boulogne, fut invité, en 1643, à diriger les entretiens des ordinands, au Collège des Bons-Enfants, à Paris, et s'acquitta si bien de cette charge que la reine voulut l'entendre.

François Perrochel fut sacré, dans l'église de Saint-Lazare-lez-Paris, en présence de Monsieur Vincent, le dimanche de la Trinité, 11 juin 1645. Un luthérien qui assistait à la cérémonie fut tellement frappé de la modestie du nouveau prélat, de la majesté des rites liturgiques que, touché de la grâce et transporté d'enthousiasme, il s'écria en pleine assemblée : « Une Eglise qui a un tel homme pour évêque est la vraie Eglise. Je suis catholique romain. » Et il fit, à l'instant même, abjuration de l'hérésie. (E. Van Drival, *Histoire des Evêques de Boulogne*, Boulogne, 1852, in-8°, p. 131).

L'on est heureux de trouver à l'origine de cet épiscopat, l'un des plus féconds et des plus glorieux qu'ait connus le diocèse de Boulogne, le nom, l'inspiration, le cœur de saint Vincent de Paul.

Ce premier hommage de Monsieur Vincent, le don d'un évêque à « Notre-Dame à la Barque », se complète, chez ce grand réalisateur, par une offrande extraordinaire, conforme à l'esprit et aux termes mêmes du vœu de Louis XIII, l'offrande d'une neuvaine pour la paix, neuvaine non point de jours, mais d'années, de 1650 à 1659.

La pensée de la paix, des obstacles à la paix dans le royaume : troubles de la régence, intrigues et indocilité d'une partie de la haute noblesse, rébellion de l'hérésie protestante, apparaît nettement dans le texte de la déclaration de 1638. Après avoir remercié Dieu pour l'heureux succès de ses armes, Louis XIII ajoute : « Tant de grâces si évidentes font que, pour n'en différer la reconnaissance, *sans attendre la paix qui nous viendra sans doute de la même main dont Nous les avons reçues, et que Nous désirons avec ardeur...* Nous avons cru être obligé... Nous consacrer à la grandeur de Dieu par son Fils abaissé jusqu'à nous, et à ce Fils par sa Mère élevée jusqu'à Lui. »

Avant comme après la déclaration royale, saint Vincent de Paul voulut concourir à cette œuvre de paix.

En 1636, la prise de Corbie avait jeté l'émoi dans la capitale, Richelieu ordonne des prières dans toutes les églises et couvents, lève à la hâte des troupes, demande à Vincent des prêtres : quinze missionnaires Lazaristes deviennent les premiers aumôniers officiels de l'armée française, y exercent leur ministère de paix.

Pendant la durée de la Fronde, toutes les œuvres du Saint entrent en activité pour lutter contre le fléau de la guerre.

En 1650, Vincent donne pour sujet de conférence aux membres de la *Conférence des Mardis* : « De l'obligation que les

prêtres ont d'apaiser la colère de Dieu pendant ces guerres et des moyens de le faire. »

Et voici que lui-même va entrer en campagne, si l'on peut dire, dans cette lutte pacificatrice.

Écoutons ce passage de l'oraison funèbre de l'homme de Dieu, prononcée par Henri de Maupas du Tour, évêque du Puy, le 23 novembre 1660, en l'église Saint-Germain-l'Auxerrois :

« Vincent entreprend de traiter de la paix avec Dieu. Il inaugure une neuvaine un peu extraordinaire. Il fait communier, durant le cours de *neuf années*, deux ou trois personnes tous les jours, chacun à son tour. Un prêtre dit la messe, un frère communie à cette messe qu'on peut nommer (c'est l'orateur qui parle) *la messe de la paix*.

« Et le prêtre et le frère jeûnent ce même jour. On voit une petite table exprès, dedans le réfectoire, qu'on appelle *la table des jeûnants*.

« Monsieur Vincent, pour être général d'une Congrégation, surchargé d'affaires, d'audiences et de dépêches, accablé de vieillesse, de douleurs et d'infirmités, ne veut point de dispense. Il subit la même loi. Il fait son tour comme les autres, avec cette différence que son tour arrive plus souvent qu'aux autres et qu'il en fait deux fois plus que les autres.

« Enfin, au bout de neuf années, la paix générale est conclue entre les deux couronnes (France et Espagne). On propose à Monsieur Vincent de finir cette pratique à grande charge à la Communauté. « Non, Messieurs et mes frères, dit-il, attention que la paix soit publiée. »

Détail curieux, parallèlement à l'action de Vincent et dans son rayonnement, se déroulait une campagne analogue d'un pauvre ermite. Ce mystérieux personnage adressait, le 1^{er} novembre 1651, une circulaire à tous les évêques de France, demandant un redoublement de prières à l'effet d'obtenir la paix, par l'intercession de Notre-Dame.

Après le traité des Pyrénées, le même personnage éditait une petite brochure de seize pages, que possède la Bibliothèque Nationale, et dont voici le titre complet : « *Vive Marie, Reine de Paix ! Le triomphe de la Très Auguste Reine de Paix, la Sainte Vierge Marie et Action de grâce à Dieu pour la Paix obtenue* », par Jacques de Jésus et de Marie, prêtre, serviteur de Dieu et de la Sainte Vierge.

Touchante coïncidence : la messe de la paix instituée ces dernières années, à l'autel de la Vierge à Notre-Dame des Victoires, n'est-elle pas une réplique et comme un prolongement de l'hommage terrestre de Monsieur Vincent et de ses émules à la Royauté de Marie ?

Aussi bien Notre-Dame des Victoires nous transporte-t-elle des événements historiques du xvii^e siècle à des faits plus connus de l'histoire du xix^e. Il s'agit de ce que nous avons appelé l'hommage posthume, céleste, si l'on veut, de saint Vincent, à la souveraineté de la Très Sainte Vierge.

Saint Vincent de Paul, ou au moins son cœur, apparaît à

l'une de ses filles, à la rue du Bac, en 1830, et lui fait part de grâces obtenues par la *Médiation de Marie* (1).

Sous quelle forme se manifestait le cœur de saint Vincent de Paul ? « Il m'apparut, dit la voyante, trois fois différent, trois jours de suite : *blanc couleur de chair*, ce qui annonçait la paix, le calme, l'innocence et l'union ; et puis, je l'ai vu *rouge de feu*, ce qui doit allumer la charité dans les cœurs : il me semblait que toute la Communauté devait se renouveler et s'étendre jusqu'aux extrémités du monde ; et puis je l'ai vu *rouge noir*, ce qui me mettait la tristesse dans le cœur : il me venait des tristesses que j'avais de la peine à surmonter, je ne savais ni pourquoi ni comment cette tristesse se portait sur le changement de gouvernement. Cependant, je n'ai pu m'empêcher d'en parler à mon confesseur, qui m'a calmée le plus possible en me détournant de toutes ces pensées. »

La Manifestation du Cœur de Marie va expliquer, illustrer, compléter la vision du Cœur de saint Vincent.

Marie Elle-même se manifeste à la Bienheureuse Catherine Labouré et lui propose, comme mémorial de cette manifestation : La diffusion d'une *Médaille* ; l'érection d'une *Statue* avec un autel.

La médaille révélée, la Médaille miraculeuse, constituera un triple hommage à Notre-Dame : à son *Immaculée Conception*, privilège que rappelle l'invocation « O Marie conçue sans péché » et que Louis XIII demandait dès 1624, au pape Urbain VIII, sinon de définir, au moins de faire célébrer solennellement par toute la chrétienté ; à sa *Médiation toute-puissante*, symbolisée par les rayons ruisselant des mains virginales, par les miracles de la Médaille, et proclamée par le Vœu de 1638 : « C'est chose bien raisonnable qu'ayant été Médiatrice de ses bienfaits (de Dieu), Elle (Marie) le soit de nos actions de grâces » ; à ses *Douleurs réparatrices*, évoquées également dans le texte de la déclaration royale : « Pour monument et marque immortelle de la consécration présente, Nous ferons construire de nouveau le grand autel de l'église cathédrale de Paris avec une image de la Vierge, qui tiendra entre ses bras celle de son précieux Fils descendu de la croix ; Nous serons représenté aux pieds du Fils et de la Mère, comme leur offrant notre Couronne et notre sceptre. » N'est-ce pas l'M surmontée de la Croix et la représentation des deux cœurs, l'un couronné d'épines, l'autre transpercé d'un glaive, au revers de la Médaille miraculeuse ?

La statue demandée, la Vierge aux mains tenant un globe surmonté d'une petite croix d'or, se présente comme un ultime hommage à la *Souveraineté*, à la *Royauté de Marie*(2).

1. « Le cœur de saint Vincent est un peu consolé parce qu'il a obtenu de Dieu par la médiation de Marie que ses deux familles ne périraient pas au milieu des malheurs, et que Dieu s'en servirait pour ranimer la foi. »

2. « Mon enfant, avait dit la Vierge à l'humble voyante, *cette boule* représente le monde entier, particulièrement la France et chaque personne en particulier. Remarquez bien : le monde entier, particulièrement la France et chaque personne en particulier. »

Les *Cahiers Notre-Dame* (juillet 1938) ont souligné le fait et le sens de ce tribut offert à la Reine universelle : « Au cours de ses récentes apparitions sur notre sol, où la Sainte Vierge a toujours choisi ses interlocuteurs parmi les *petits*, il est remarquable qu'Elle n'a jamais réussi à voiler parfaitement sa Royauté universelle. »

Le Père Morineau, en son beau livre sur la *Souveraineté de Notre-Dame*, a chanté cette vision de Marie, Reine du monde, de la France, de chaque personne en particulier : « Un mouvement attire les âmes près de l'autel de la *Vierge Puissante* qui élève le globe vers Dieu.

« On y apprend à prier la Reine, la Reine des Nations qui regarde avec bienveillance vers notre terre française, qui invite à se confier à Elle pour vivre la leçon de la Médaille miraculeuse, la leçon qui délivre des doctrines de mort et porte partout la doctrine de vie.

« Si les chefs, les grands, les princes de la puissance et de l'esprit ont caché ou abandonné la doctrine enclose dans la consécration de Louis XIII, la Reine, avec sa Médaille, nous rassemble, nous, les petits, pour la relever et la faire resplendir. » (P. 283).

* * *

Gloire à la *Reine du monde*, si magnifiquement honorée et invoquée en la cathédrale de Port-Saïd, grâce à Son Exc. Mgr Hiral ! Rendons tous notre *hommage* à Notre-Dame, en nous déclarant les *hommes*, les vassaux de notre *Souveraine*, et obtenons, par la ferveur de notre supplication, l'insertion dans les Litanies de l'invocation : *Regina mundi*. Que les Enfants de Marie acclament la Reine de l'Univers, saluée par elles, si souvent, de ce titre dans le Petit Office de l'Immaculée Conception : *Salve, mundi domina !... Salve regina !* Que par elles surtout se réalise le vœu prophétique de la bienheureuse voyante de la rue du Bac : « Oh ! qu'il sera beau d'entendre dire : *Marie est la Reine de l'Univers, particulièrement de la France*, et les enfants s'écrieront : *et de chaque personne en particulier*, avec joie et transport ! Ce sera un temps de paix, de joie et de bonheur qui sera long ; elle sera portée en bannière et elle fera le tour du monde. »

* * *

M. Mabille de Poncheville, en son beau livre sur *Notre-Dame de Boulogne*, nous fait gravir la grand'rue et nous montre, à son extrémité la porte des Dunes. « Abritée sous une ogive qu'encadrent deux tours rondes, la Suzeraine de Boulogne y accueille tout passant. Assise entre deux anges sur sa barque, la Vierge a sur ses genoux l'Enfant-Dieu qui joue avec le globe du monde comme avec un fruit, et elle élève de sa main droite un cœur d'or, séculaire hommage des rois de France. »

Notre-Dame de Boulogne a attiré les multitudes. L'épilogue

de M. de Poncheville pouvait le prédire sans crainte de se tromper. « La Vierge à la barque va voir de nouveau surgir les foules de tous les points de la chrétienté qu'indique, familière aux marins, la rose des vents.

Chaque sanctuaire va lui déléguer ses pèlerins : la nef de Paris ancrée sur la Seine, la caverne druidique de Chartres, le coteau gallo-romain de Fourvières, le mont volcanique du Puy, le blanc rocher de la Garde à Marseille, la grotte de Lourdes où neurt un céleste églantier, Notre-Dame de Liesse, Notre-Dame de Cléry et tant d'autres...

Une immense foule humaine y répètera en 1938 la salutation de l'ange à l'Enfant élue de Nazareth : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, Vous êtes bénie entre les femmes. » La foule est venue.

La splendeur du IV^e Congrès marial national a réalisé, dépassé toutes les espérances. Que le Cœur de Marie en soit à jamais glorifié, remercié, aimé !

« O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »
Edmond CRAPEZ.

M. Fernand-Étienne PORTAL

(14 août 1855-19 juin 1926)¹

L'APOSTOLAT INTELLECTUEL

Il y a onze ans, au mois de juin 1926, s'éteignait à Paris un religieux de la Congrégation dite des Lazaristes, Monsieur Portal, ou, comme l'appelaient volontiers ses amis, le Père Portal. Il n'avait jamais recherché d'autre titre honorifique ou scientifique ; il n'était ni prélat, ni chanoine, ni docteur ; et cependant, pendant plus de trente ans, ce simple prêtre avait exercé une influence extraordinaire : il avait en effet non seulement en France, mais encore à l'étranger, posé dans le public catholique, avec un éclat et une ampleur inconnue jusque-là, le problème du rapprochement dans l'unité de l'Eglise, des chrétiens séparés. Une telle œuvre suppose non seulement de grandes qualités de cœur et d'âme, mais aussi une valeur intellectuelle peu commune.

M. l'abbé Calvet, qui a fait, dans *Les Lettres* (septembre 1926), un beau portrait de M. Portal, tracé par le cœur autant que par l'esprit, dit que son ascendant sur les jeunes universitaires était dû surtout à sa « naïve » loyauté intellectuelle. L'épithète est une de celles qui conviennent le moins à l'abbé Portal. Son jugement était pénétrant et sûr, et il avait vite fait d'apprécier les gens et les choses.

1. Voir sur M. Portal les pages qu'a publiées M. Édouard Robert, *Annales* 1926 pages 651-655.

I. — *La vie intellectuelle de M. Portal.*

Si M. Portal ne s'est pas fait un nom dans le domaine littéraire ou scientifique, c'est qu'il ne l'a pas voulu, ou plutôt c'est qu'il n'y a même pas songé, car toute son activité était absorbée par la grande vocation à laquelle il avait répondu, et par l'œuvre à laquelle il avait consacré sa vie.

Les dons de l'esprit, cependant, ne lui faisaient pas défaut. Il aimait le beau sous toutes ses formes, il était sensible au charme d'une belle page, comme à celui d'une belle église. Il ne l'était pas moins à celui de la nature : il ne connaissait pas de meilleur délassément que la solitude des Corbières, parmi les âmes d'enfants, sur les bords délicieux du lac du Bourget.

Dans les études, ses préférences allaient à l'histoire, aux travaux positifs, ou plutôt aux faits loyalement étudiés, naïvement (ici le mot a sa valeur) exposés en dehors de tout parti pris. Il allait à eux non pas avec une science méticuleuse (qu'il ne méprisait pas, du reste), mais avec le sentiment de la vérité humaine, qui souvent voit plus loin et mieux que les lunettes des savants. C'est vers l'étude des choses vivantes, du présent et du passé, vers la psychologie des peuples, qu'il orientait ses disciples, et il le faisait à coup sûr.

Dans le style, il aimait la netteté de l'expression et le souci du réel. Il avait en horreur la recherche et le conventionnel, et ce qu'on appelle le style ecclésiastique à tous les degrés. Quand il faisait une allocution, car le grand discours n'était pas son fait (sa voix même ne s'y prêtait pas), il avait le don de saisir l'attention par la manière neuve, directe et vivante dont il présentait les choses ; il ne parlait pas comme tout le monde. Il reste de lui quelques discours, une brochure sur les ordinations anglicanes, signée F. Dalbus, où il expose très clairement, avec de larges références, le pour ou le contre, et conclut *personnellement* au doute. Il eût voulu que, du côté catholique, on s'abstint de formuler une nouvelle décision : ainsi, le champ restait ouvert aux discussions, aux prises de contact entre savants, et aussi aux conversions individuelles pour les anglicans qui voulaient avoir de leur sacerdoce une certitude incontestée.

Il fit paraître, dans ses revues ou ailleurs, plusieurs articles, mais il agissait surtout par ses lettres. « Et quelles lettres ! écrit M. Calvet dans son article nécrologique. J'en ai lu d'admirables qui avaient peut-être plus d'effet que les plus subtiles discussions. »

II. — *Les Revues de M. Portal.*

Le meilleur de l'action individuelle du Père Portal n'est pas dans ce qu'il a écrit, mais dans ce qu'il a fait écrire, dans les trois revues qu'il fonda successivement pour soutenir son apostolat. La revue était pour lui l'instrument rêvé. Il souffrit beaucoup, durant la dernière partie de sa vie, d'être obligé, par les circonstances, de renoncer à ce puissant moyen d'action. Ce

n'était pas cependant pour lui, une sinécure, car il lui fallait assumer toutes les fonctions : directeur, secrétaire de rédaction, correcteur d'épreuves. On se demande comment il a pu, en 1896, suffire à éditer les 51 numéros, formant un total de 2.500 pages, de la *Revue Anglo-Romaine*. On est étonné, quand on parcourt ces trois énormes volumes, de la quantité et de la qualité des articles de la richesse de la documentation. « Par les travaux et les documents qu'elle a insérés, écrivait M. Portal dans son adieu aux lecteurs, la revue a soulevé bien des problèmes historiques et théologiques et tourné les aspirations de bien des âmes vers un grand idéal » (*Revue Anglo-Romaine*, III, p. 721).

Le problème posé par M. Portal et Lord Halifax, et la façon dont ils le concevaient, amenait à étudier l'Eglise dans toute son ampleur, dans son histoire aussi bien que dans son extension universelle, dans sa vie comme dans son organisation. Et pour traiter chaque question, le P. Portal savait trouver l'homme compétent, aussi bien au dehors qu'au dedans, de manière à offrir une présentation aussi réelle et aussi impartiale que possible des faits.

Il était justement fier de la *Revue Anglo-Romaine* ; et, d'autant plus que tout en faisant « entendre un langage de paix », elle n'avait cessé de revendiquer « l'intégrité de la doctrine, fondement sur lequel il faut bâtir pour faire une œuvre d'union vraie et durable » ; et « particulièrement les prérogatives du successeur de Pierre, telles qu'elles ont été établies par Jésus-Christ, suivant le témoignage des Ecritures et des Pères. » En suspendant la publication de la *Revue Anglo-Romaine*, le P. Portal ne renonçait pas à son œuvre. « Le grand dessein qu'elle a poursuivi pendant un an, l'union des Eglises, reste celui auquel doivent tendre les hommes de foi et de zèle. »

Quatre ans après (en 1900), devenu supérieur du séminaire universitaire Saint-Vincent de Paul, M. Portal commençait la publication d'une nouvelle revue : « *Les petites Annales de Saint-Vincent de Paul* », publication mensuelle, destinée à faire connaître saint Vincent de Paul et son œuvre. On y lisait des articles, des comptes-rendus, des documents, des extraits sur saint Vincent lui-même, sur Louise de Marillac, sur les Lazaristes et les Filles de la Charité, sur les Séminaires, sur les œuvres de toutes sortes. Au bout d'un an, chaque numéro parut accompagné d'un supplément de 16 pages, destiné plus spécialement aux séminaires : de courts articles et des chroniques signés Morel, Hemmer, Boudinhon, François Martin, Max Turmann tenaient les étudiants au courant du mouvement scientifique dans toutes les branches qui les intéressaient, y compris l'apostolat social. Le supplément fut dès lors, aux yeux de l'abbé Portal, la partie la plus importante de la revue. Et pourtant, il serait difficile de soutenir que l'étude de saint Vincent n'eût pour lui qu'un intérêt secondaire. Il avait pour le fondateur de sa congrégation un amour vraiment filial, et je ne sais quelle particulière sympathie ; sa vie et sa direction s'inspiraient de la doctrine et de l'esprit de saint Vincent, il aimait étudier sa personne, sa vie, son rôle histori-

que, et cela comme tout le reste, en écartant le style onctueux et le convenu. Nul n'était plus éloigné que lui de la manière béate d'envisager les saints ; il les voulait bien vivants, hommes d'action vraie et profonde, tenant compte des circonstances, et mettant au service de Dieu et des âmes toutes leurs ressources naturelles comme tous leurs dons surnaturels. Il ne s'effarouchait pas de traits moins parfaits peut-être, mais qui donnaient à une physionomie plus de réalité et de relief ; il n'était pas fâché que Monsieur Vincent eût fait, au début de sa carrière, certains calculs et brigué quelque bénéfice.

Il goûtait dans son caractère, cette mesure, ce mélange de finesse, de clarté et de raison qui lui semblait l'apanage de la vraie piété française, ce bon sens qui ne se décidait à formuler des règles qu'après les avoir vues réalisées et éprouvées par la vie.

Mais ce que Monsieur Portal aimait surtout en Vincent de Paul, c'était le grand réformateur de l'Eglise de France, celui qui avait contribué, plus que personne, à donner au clergé français son éducation et son prestige, et par là son culte pour saint Vincent se rattachait à la grande pensée de sa vie : l'union, il le répétait volontiers, devait être le fruit de la réforme ; ainsi, le mouvement anglo-catholique, suite du mouvement d'Oxford, avait son origine dans l'idée rénovatrice qui avait, au début du dix-neuvième siècle, travaillé l'Eglise d'Angleterre. Il pensait que tout naturellement la vie chrétienne portée à la perfection devait aboutir à l'union. C'est pour cela qu'il aimait à l'occasion, faire connaître aux Eglises séparées la grande renaissance catholique du dix-septième siècle. Cette pensée lui semblait particulièrement féconde pour l'Eglise russe, travaillée, avant et pendant la Révolution, par un profond besoin de réforme, notamment dans l'éducation du clergé. « Ce serait, pensait-il, un grand service à leur rendre que de les initier à ce qui s'est fait chez nous. » Certains traits de la vie ecclésiastique au dix-septième siècle ne le cèdent guère aux anecdotes racontées sur les prêtres russes ; et l'abbé Portal citait volontiers l'histoire de saint Vincent remettant à Mademoiselle Legras, quand elle allait visiter les confréries de la Charité à la campagne, une copie de la formule de l'absolution, afin qu'elle pût s'assurer que les confesseurs la lui donneraient valablement. Comme un de ses amis parlait pour la Russie, il voulut qu'il prit avec lui le chapitre du livre d'Abelly où il est question de ce que fit saint Vincent de Paul pour le clergé et les séminaires.

L'étude de saint Vincent et de son œuvre fut toujours chère à M. Portal. Il en parlait volontiers avec ses amis, surtout ceux que leurs occupations littéraires et scientifiques mettaient en contact avec le dix-septième siècle. L'une des rares fois qu'il prit la plume, ce fut pour traiter de l'*iconographie* de saint Vincent de Paul. Il signale, dans cette courte étude, un portrait qui l'avait particulièrement frappé : celui du grand séminaire de Nancy. Il en aimait l'expression, jeune encore et énergique, malgré l'attitude mélancolique ; il le fit reproduire, et c'est celui qu'il donnait le plus volontiers. Les lignes qui ter-

minent l'article dont nous parlions méritent d'être citées, c'est le fond même de sa pensée :

« Tous ceux qui connaissent l'histoire du dix-septième siècle et en particulier le mouvement français de réforme catholique savent que pour lui (c'est-à-dire pour saint Vincent) c'était l'œuvre nécessaire. Il écrivait à l'un de ses prêtres : « Le grand besoin de l'Eglise est d'avoir des hommes évangéliques qui travaillent à la purger, à l'illuminer et à l'unir à son divin époux. » Cette œuvre capitale qui a renouvelé notre France religieuse, et dont l'influence s'est répandue dans tout le monde chrétien, a été, en grande partie, l'œuvre de saint Vincent de Paul. »

Les *Petites Annales* se proposaient de faire connaître l'œuvre du saint, non seulement dans le passé, mais aussi dans le présent, mieux encore, de contribuer à l'élargissement de certaines méthodes, de suggérer et même d'indiquer à l'occasion, des innovations propres à rendre plus actuel et plus fécond le ministère de la charité.

Sous son apparence modeste et sous les lis qui illustraient sa couverture, la petite revue contenait bien toute la pensée de M. Portal, élargie même, sous certains rapports, car de plus en plus s'affirmait son désir de contribuer au triomphe de l'Eglise et de la charité, dans tous les domaines et toutes les directions.

Au bout de quatre ans, les *Petites Annales* disparurent pour faire place, en 1904, à la *Revue catholique des Eglises*. Cette fois, le rêve de M. Portal était réalisé : il tenait sa vraie et complète formule : l'Angleterre y était, comme de juste, largement représentée, mais la Russie orthodoxe, à peine mentionnée dans les trois tomes de la *Revue Anglo-Romaine*, y prenait de plus en plus la place qui lui revient. A côté des Eglises orientales, on suivait l'évolution du monde protestant ; et la vie du catholicisme devait y être exposée de manière à en donner à nos frères séparés une idée aussi exacte que possible.

Fidèle à son esprit et à sa méthode, M. Portal voulait, à côté des articles signés de noms compétents, donner un ensemble de faits et d'informations destinés à fournir une image vivante et impartiale de chaque confession chrétienne, des difficultés qu'elle rencontre, des mouvements qui la travaillaient. La théologie tenait peut-être moins de place que dans la première revue ; mais elle ne perdait pas ses droits, surtout la théologie positive et patristique ; et l'antiquité côtoyait l'actualité. Tout était présenté impartialement et dans cet esprit de vraie charité qui était comme la marque de l'abbé Portal.

La *Revue Catholique des Eglises* n'atteignit peut-être pas une diffusion aussi large qu'elle l'eût méritée. Cependant, elle fut connue et appréciée peut-être plus encore à l'étranger qu'en France. Elle acquit jusqu'en dehors du monde catholique de précieuses sympathies et de solides amitiés.

Elle dura cinq ans : ce furent des années de joyeuse activité. Moins volumineuse que son aînée, elle se contentait de former un fort volume par an. Elle disparut, suivant l'expression de

M. Hemmer, dans les remous de la tourmente qui accompagna et suivit la publication de l'encyclique *Pascendi*. « Ce fut de nouveau un douloureux serrement de cœur pour le directeur et ses amis ». « On y a tout de même fait du bon travail, redisait-il volontiers, en caressant les cinq volumes qui tenaient noblement leur place à côté des trois gros tomes de la *Revue Anglo-Romaine*. La disparition de la *Revue des Eglises* laissa un vide qui fut ressenti aussi à l'étranger et jusqu'en Russie.

Les circonstances ne permirent pas à M. Portal de renouveler ce mode d'action. Il se contenta du rôle « *d'animateur* » qui était le sien par excellence ; ramenant toujours la pensée de ses amis, notamment de ses jeunes normaliens, au problème central qui fut comme l'aimant secret de sa vie et de tout son apostolat : celui de l'Eglise.

III. — La théologie de M. Portal.

Quand on envisage l'ensemble des travaux du Père Portal, on doit convenir que s'il ne fut pas un savant dans le sens livresque, il était tout pénétré de l'esprit scientifique dans la meilleure acception du terme.

Il était de taille à diriger une revue importante, abordant toutes sortes de sujets fort délicats ; et bien qu'il fut suivi de très près par des adversaires déterminés de sa tendance, on ne put cependant jamais incriminer, ni même soupçonner sérieusement son orthodoxie. Il fallait être pour cela, théologien, non pas, certes, sans le savoir, mais sans le proclamer, un peu comme l'honnête homme de Pascal dont la philosophie se moque de la philosophie. On a donc le droit de parler de la théologie de M. Portal ; le sujet vaut qu'on s'y arrête un peu.

La théologie est, chez M. Portal, fonction de la vie. Il aimait envisager les choses dans leur intégrité vivante, et non dans les minutieuses analyses où se complait la scolastique occidentale. Il attachait une très grande importance à l'intention de l'Eglise : c'est un des points qu'il désirait voir étudiés et approfondis. Les défenseurs des ordres anglicans se basaient sur l'intention de l'Eglise pour conclure à leur validité, tandis que leurs adversaires s'attaquaient à l'intention des prélats consécrateurs. Dans le tome IV des *Petites Annales*, p. 64, M. Portal cite le cas de Lavardin, évêque du Mans, triste personnage qui osait dire qu'en conférant le sacrement de l'Ordre, il n'avait jamais eu l'intention de faire des prêtres. Plusieurs qui l'étaient de sa main, entre autres Mascaron, alors professeur de rhétorique au collège du Mans, croyaient devoir demander à des mains plus sûres une ordination nouvelle, et Rome devait apaiser des consciences inquiètes en déclarant l'acte valable, qu'elle qu'eût été l'intention. »

La campagne anglo-romaine avait amené M. Portal à étudier, en même temps que les questions sacramentaires, celle du pouvoir dans l'Eglise. Quels en sont les dépositaires ? Il insistait sur le rôle des évêques, vrais successeurs des Apôtres,

établis par le Saint-Esprit, et non pas simplement lieutenants du Pape ni simples administrateurs apostoliques. Il signalait, dans l'histoire, les faits qui révélaient une large autonomie de l'autorité épiscopale, ou qui attestaient, chez de simples évêques, un sentiment de responsabilité, non seulement pour leur propre diocèse mais pour tout l'épiscopat et pour l'Eglise entière.

L'histoire des schismes étudiée de plus près, montrait, pensait-il, qu'avec la rupture et même l'excommunication, on ne perdait pas le sentiment d'appartenir à l'Eglise, et c'est pourquoi se posait la question des Eglises séparées.

M. Portal n'insistait pas moins sur l'étude historique de la papauté. Il avait pour les définitions de l'Eglise, une foi parfaite et sans réticences : mais il ne partageait pas l'appétit de Wilfrid Ward, qui eût désiré trouver chaque matin, à son déjeuner, l'annonce d'une nouvelle définition dogmatique. Il n'était pas non plus pour une interprétation purement dialectique et syllogistique des droits de la Primauté. Il ne voulait pas que l'on séparât la tête du corps, le Pape de l'Eglise. Ce fut un des points que, dès le début, il tint à mettre en pleine lumière auprès de ses amis anglicans : les prérogatives du Pape sont pour l'Eglise, en fonction de l'Eglise ; et son infailibilité n'est pas autre que l'infailibilité même de l'Eglise. C'est en se tenant sur cette ligne que l'on obtenait du P. Puller l'aveu qu'il y aurait tout de même moyen de s'entendre.

Il y avait lieu aussi de distinguer le principe même de la Primauté de son développement historique. Aux deux degrés de droit divin s'étaient ajoutées les institutions ecclésiastiques des métropoles et des patriarchats. Le Pape, évêque de Rome et chef de l'Eglise, était ainsi devenu le patriarche de l'Occident, et ses attributions, comme tel, doivent être distinguées de la primauté. L'évolution sociale de la chrétienté au moyen âge avait également donné au Pape une autorité politique que l'on doit étudier à part de son autorité spirituelle, soit comme prince souverain de l'Etat pontifical, soit comme arbitre des monarques chrétiens. Ce rôle temporel eut son utilité incontestable ; mais M. Portal, avec les meilleurs historiens, reconnaissait qu'il a eu aussi ses inconvénients ; pour l'Angleterre, en particulier, les rapports du Saint-Siège avec le pouvoir royal, notamment sous Elisabeth, ont fortement contribué à la séparer complètement du monde catholique romain.

Un organisme comme celui de l'Eglise demande une certaine évolution. M. Portal ne rejetait pas cette idée, très en vogue dans l'apologétique d'alors ; mais il la corrigeait par une réflexion intéressante. La comparaison classique du germe qui devient un arbre, si différent en apparence de la semence primitive, lui semblait inexacte, ou du moins incomplète. S'il y a progression dans la vie, surtout dans celle des idées, ne peut-il y avoir aussi régression ? Un dogme, après s'être développé, ne peut-il, pour ainsi dire, se réenvelopper, être perçu beaucoup moins nettement qu'auparavant. Ainsi la Primauté du Pape n'avait-elle pas été beaucoup plus nette dans la conscience de l'Eglise aux premiers siècles qu'elle ne le fut sur la

fin du moyen âge, lors des conciles de Bâle et de Constance ?

« Ce qu'il nous faudrait, répétait M. Portal, ce serait un bon traité de l'Eglise. » Il était aux aguets, dans ce domaine, de toute tentative intéressante. Aussi ne laissa-t-il point passer inaperçu le remarquable rapport du P. Urban, jésuite, présenté en 1907, au premier congrès tenu à Velehrad, en Moravie, près du tombeau de saint Méthode, pour travailler à la réunion des Eglises gréco-slaves avec l'Eglise romaine. Non seulement le P. Urban admettait que les non-catholiques peuvent être l'âme de l'Eglise, mais il critiquait l'opinion, « que tous les schismatiques, aussi bien que les hérétiques, n'appartiennent pas au corps de la véritable Eglise du Christ ». Avec cette théorie, il ne saurait être question de réconciliation des Eglises, mais seulement de conversion des individus. Or, remarque le P. Urban, « quelle impression ce langage produit chez les Orientaux, nous pouvons la conjecturer par ce que nous éprouvons nous-mêmes quand des hétérodoxes nous traitent comme n'appartenant pas à l'Eglise du Christ. »

Sans abandonner l'idée du corps mystique du Christ, les théologiens ont, depuis le seizième siècle, insisté « sur les liens hiérarchiques » comme « forme constituant le corps de l'Eglise », c'est pourquoi ils en excluent non seulement les hérétiques, mais encore les schismatiques et les excommuniés. Or, « le cardinal Franzelin se souvenant de l'opinion d'une vieille école de théologiens, comme Cano et Turrecremata... accorde que tous ceux qui sont validement baptisés sont incorporés à notre sainte Mère l'Eglise et deviennent ses membres... au for intérieur et devant Dieu, tant qu'ils demeurent dans la bonne foi. » Il faut même, pense le P. Urban, aller plus loin encore, et admettre que « la fonction propre des caractères sacramentaux est de réduire les hommes marqués de ces invisibles liens à l'unité organique du corps mystique du Christ... Le caractère du baptême est la forme première et fondamentale par laquelle le corps de l'Eglise est établi et persiste dans son être... Il s'ensuit que nul homme baptisé validement ne peut, tant qu'il vit ici-bas, être totalement privé de la dignité de membre du corps de l'Eglise. » Naturellement, ce lien sacramentel n'empêche pas « les liens sociaux d'une soumission juridique envers les légitimes pasteurs, et surtout envers le chef suprême et visible. » On peut donc regarder même les Protestants comme des membres du corps mystique du Christ. Quant aux Orientaux, « en vertu du caractère épiscopal et sacerdotal qui persiste dans leurs communautés, ils entrent dans le corps du Christ, non pas comme des cellules séparées, mais comme des membres déjà organisés, bien qu'ils ne soient pas reliés au centre de l'organisme par tous les nerfs. »

Cette manière de voir entraîne certaines modifications dans le chapitre des notes de l'Eglise, surtout par rapport à l'Eglise orientale : on ne saurait lui contester, en bloc, toute apostolicité, toute sainteté, toute unité. Aussi n'est-il pas nécessaire de démontrer qu'elle ne possède aucune des propriétés de la véritable Eglise. « Il faut plutôt insister sur ce fait que l'Eglise orientale, dans son état actuel, n'en a pas tous les

éléments... défaut qui peut et doit être suppléé par l'union avec le Pontife romain. »

C'est ce qui reste des éléments de la véritable Eglise dans les sociétés séparées de Rome peut leur fournir le minimum indispensable au salut. Aussi voit-on non seulement des gens sans instruction, mais des savants et des théologiens demeurer fermement attachés à leur Eglise, sans douter jamais de sa légitimité. Quant à ceux que Dieu veut amener à la connaissance de la Primauté romaine, il leur fournit des motifs suffisants, qui, d'ailleurs, varient avec le caractère des gens, l'éducation, etc... et ne se laissent guère ramener à des catégories déterminées. »

Tout ce travail correspondait trop bien à la pensée de M. Portal pour qu'il ne le fît pas sien. N'était-ce pas un peu l'ébauche de ce traité de l'Eglise qu'il désirait ? Il en inséra un long compte-rendu dans la *Revue catholique des Eglises*, il le fit connaître à ses amis. Le P. Delahaye, des Bollandistes de Bruxelles, un des savants qui l'honorèrent de leur fidèle amitié, le remercia par une lettre charmante, exprimant, avec une pointe de malice, le regret que tous les théologiens ne parlassent pas tchèque. Lord Halifax, à l'assemblée jubilaire de l'*English Church Union*, le 15 juin 1900, fit ressortir l'importance de cette doctrine sur le lien sacramentaire dans le corps du Christ et dans l'Eglise. « Les conséquences, dit-il, en sont d'immense importance. » Elle pourrait abattre « le plus grand obstacle à la réconciliation des Eglises. »

Ainsi, l'Eglise était le foyer de la pensée et de l'action du P. Portal, c'était aussi l'âme de sa piété et de sa direction spirituelle. Il choisit pour les collaboratrices que la Providence lui avait amenées pour ses œuvres le nom de *Dames de l'Union*. Dans le site magnifique des Corbières, dominant le lac du Bourget, il fit ériger une chapelle au Christ Rédempteur, sanctuaire de prières pour l'union des Eglises : « J'ai demandé à Notre-Seigneur, écrivait-il, qu'il y ait sur notre montagne, un sanctuaire qui soit une source d'amour de Dieu et de la pauvre humanité, petite source, sans nul doute, mais elles sont si jolies, nos petites sources qui vont au lac du Bourget, et si précieuses ! » Et encore : « Créer un lien de prières à côté d'un lien de charité, c'est réaliser l'idéal chrétien : la contemplation et l'action. »

C'est dans la crypte du sanctuaire de l'Union que repose celui que M. Heimel a nommé si bien « l'apôtre de l'union des Eglises. » Et désormais, son nom est inséparable de cette grande idée. Il n'a pas laissé de livre sur cette question, ni de savants travaux à consulter. Mais cette théologie qu'il rêvait, il a mieux fait que de l'écrire, il l'a vécue. Il a senti que la plus belle caractéristique de l'Eglise était son expansion triomphante par l'esprit d'amour ; que toutes les organisations et institutions, indispensables à sa vie terrestre, n'avaient de sens et d'efficacité qu'en vue de ce suprême idéal. C'est pourquoi il mettait en équation les deux termes d'union et de réformé : tout mouvement de renaissance et de développement spirituel doit provoquer un plus ardent désir de faire cesser

les divisions qui déchirent le corps du Christ. Et, d'autre part, la vraie union ne peut venir que d'un renouvellement intérieur, d'un *revival*, comme disent les Anglais. « Plus nous serons près du Christ, disait un prêtre russe, plus nous serons près les uns des autres. » Quelle force pour l'Eglise que ce triomphe de l'unité ! Quel piédestal au Christ-Roi !

Pour la réalisation de cet idéal, M. Portal a employé une méthode d'apologétique assez différente de celles qui sont communément en usage ; au lieu de commencer par ce qui divise, partir de ce qui unit. Vaincre est chose facile dans les livres ; mais, dans la vie, la polémique a toujours creusé plus de fossés qu'elle n'en a comblés. Aller loyalement non pas à des adversaires mais à des frères séparés, la main tendue, heureux de trouver chez eux des trésors spirituels qui peuvent non seulement alimenter leur vie religieuse, mais aussi enrichir la nôtre, savoir non seulement donner, mais encore recevoir, n'est-ce pas vraiment préparer l'union parce que c'est déjà la vivre ? Quel homme de bonne volonté répondrait à une pareille attitude par la haine ou le mépris ? Sans doute, il y aura encore à faire : des questions logiques à élucider, des problèmes juridiques et pratiques à résoudre ; mais le principe sera posé, fécond, parce qu'il procède, non d'un raisonnement abstrait, mais de la vie, c'est-à-dire de l'amour pour aboutir à la vie, c'est-à-dire à l'union.

Cette méthode peut d'ailleurs s'appliquer aux rapports de l'Eglise non seulement avec les autres sociétés religieuses, mais encore avec la société et la science moderne. Là aussi se trouvent de nombreux éléments positifs qu'il faut savoir apprécier et aimer, soit pour établir le contact avec ceux qui ne partagent pas notre foi, soit pour enrichir notre vie intellectuelle, soit pour mettre l'Eglise à même d'accomplir sa mission auprès des individus et dans la société. Une telle apologétique a du reste le mérite d'être en rapport avec le mouvement philosophique moderne, qui tend à éveiller dans les esprits le sens de la vie, de l'action, et particulièrement de l'action sociale.

On n'a pas attendu jusqu'à présent pour s'apercevoir que l'amour et la vie jouent un rôle important dans la conquête des âmes. Mais l'ampleur que l'abbé Portal a donnée à l'application de ce principe, son adaptation non seulement aux individus, mais encore aux groupements religieux et sociaux, ne crée-t-il pas un procédé nouveau, on serait tenté de dire une méthode nouvelle en apologétique ? Gagner des individus est bien ; mais réunir dans l'unité de foi et d'amour des familles humaines entières est une ambition plus grande et plus noble encore ; et le cardinal Mercier n'a pas hésité à lui donner sa haute approbation...

Les faits sont là d'ailleurs : il est peu d'hommes qui aient autant fait pour gagner des sympathies au catholicisme que l'abbé Portal. Chrétiens séparés de Rome, laïcs plus ou moins éloignés de sa religion, tous ceux qui furent en contact avec lui ont éprouvé un sentiment de rapprochement dont l'Eglise bénéficie toujours. Il ne l'ignorait pas, et ce fut, au milieu de

maintes épreuves, la grande joie de sa vie. S'il ne vit pas la réalisation de l'union, il en goûta les prémices. Dans ce discours aux étudiants de Louvain, qui est un peu comme son testament spirituel, avec quel charme n'a-t-il pas célébré les joies de l'amitié au service de l'union, et pourrait-on ajouter, tracé l'idéal de l'apologétique par l'amitié ?

(*La Vie Intellectuelle*. Juillet-Août 1937).

Châlons-sur-Marne

Albert GRATIEUX.

II

L'APOTRE DE L'UNION

Le nom de M. Portal évoque le souvenir d'une double tentative de rapprochement entre l'Eglise Romaine et l'Eglise Anglicane. La reconnaissance par Rome des Ordres anglicans en était l'enjeu. M. Portal du côté catholique, Lord Halifax du côté anglais, s'en firent les principaux agents. Les deux fois, Rome, après un temps d'expectative s'est définitivement prononcée et contre la validité des ordinations anglicanes, et contre l'idée d'une réunion en corps avec l'Eglise d'Angleterre. Ce double échec, sans atteindre la personne même de M. Portal, ne laisse pas de peser sur sa mémoire et sur l'idée qui fut l'âme de toute sa vie. Ceux qui ne l'ont pas connu se le représenteraient volontiers comme l'instrument, sinon naïf, du moins enthousiaste du noble lord et de ses amis, désireux avant tout que Rome reconnaisse la validité des ordinations anglicanes.

Cette vue superficielle ne correspond ni à la réalité des faits, ni au caractère de M. Portal. Ceux qui l'ont bien connu savent qu'il était fidèle comme personne à ses amitiés, surtout quand elles avaient pour objet le service d'une grande et sainte cause, mais qu'il inclinait moins que personne à se faire l'instrument plus ou moins aveugle de ses amis. Il fut toujours au-dessus de toute ambition, et son désintéressement ne se démentit jamais. Quoi qu'il eût à souffrir des choses et des gens, il ne connaissait ni colère ni rancune, et déplorait seulement les fâcheuses conséquences des erreurs et des préjugés contre lesquels se brisait son action. A plus d'une reprise, méconnu et sacrifié, l'idée ne lui venait même pas de se justifier, de préparer une apologie quelconque. Fort de sa droiture et de sa conscience, il attendait patiemment que vint l'heure de la Providence. Il ne posait jamais à l'homme nécessaire, et répétait volontiers ce proverbe qu'il avait apporté de Madère : « *Dieu écrit droit en traçant des lignes courbes.* »

Pas plus que le caractère, l'esprit n'était chez M. Portal étroit et borné. Il ne limitait pas son horizon à l'Angleterre. Son intelligence, largement ouverte, suivait attentivement toutes les questions qui pouvaient intéresser la vie de l'Eglise, et une sympathie, constamment en éveil, le portait vers tout ce qui pouvait contribuer à l'union de toutes les bonnes volontés dans la paix et la charité.

I. — *L'enseignement de M. Portal.*

Il faut avoir connu M. Portal professeur et directeur de Séminaire pour avoir de lui une idée complète. Le charme de sa personne créait autour de lui une atmosphère de sympathie. Il n'avait rien du savant livresque, et le manuel ne tenait dans son enseignement qu'une place secondaire. Ayant en soi-même un merveilleux sentiment de la vie, il savait en éveiller le goût chez ses élèves.

Spontanément et sans y viser le moins du monde, il les mettait au courant des idées et des œuvres auxquelles il s'était voué, et c'était encore une manière de former les esprits au contact du réel. On se souvint longtemps, à Châlons, où il vint comme professeur de dogme en 1896, après l'échec de la campagne anglo-romaine, de ses conversations sur le mouvement anglican et sur les espoirs d'union.

M. Portal ne s'attendait pas à un intérêt si vif chez ses nouveaux élèves ; il fut surpris de l'empressement qu'ils montraient à s'informer et à refaire le traité de l'Eglise d'une manière si différente de celle des manuels. Bientôt, les séminaristes de Châlons furent au courant des choses d'Angleterre ; les amis du P. Portal leur devenaient aussi familiers que s'ils les avaient connus personnellement.

Il racontait avec un charme particulier sa rencontre, à Madère et ses premiers entretiens avec Lord Halifax, les débuts d'une amitié qui jamais ne vieillit. Dans les moments les plus pénibles, il aimait à redire qu'une affection comme celle-là, valait bien toutes les épreuves et consolait de tous les ennuis. Avec lui, on s'attachait à ce noble Lord, type achevé de la distinction, de la loyauté, de la générosité, de l'énergie et de la piété. On aimait l'entendre raconter que le président de l'*English Church Union* croyait à la présence réelle, au sacrifice de la messe, se faisait un devoir d'y assister tous les jours même en pays catholique, et qu'il lui avait demandé un jour pourquoi ne pouvait-il communier de sa main, puisqu'il croyait à l'Eucharistie aussi bien qu'un catholique romain.

Avec Lord Halifax, on apprenait à connaître le Révérend Lacey, si pieux et si savant, dont la personnalité était particulièrement sympathique à M. Portal, ainsi que le P. Puller, de la Société de Saint-Jean-l'Evangeliste, supérieur de la communauté de Westminster, qu'il dirigeait avec une austérité et une piété vraiment monacales. Le religieux, chez le P. Puller, était doublé d'un savant. Après avoir parlé avec Mgr Duchesne du concile du Vatican, il reconnaissait qu'un accord avec Rome serait peut-être possible. « Et, concluait M. Portal, quand je vois des hommes comme Puller et Duchesne déclarer que l'on peut arriver à s'entendre, il y a certainement quelque chose à faire. »

Il redisait également quel accueil il avait reçu, au cours de ses rares voyages en Angleterre, dans les milieux fervents de la Haute-Eglise : à la communauté de Béthanie, à Londres, il avait dû faire une conférence sur saint Vincent de Paul, et, pour un rien, les religieuses se seraient confessées à lui

Il y avait donc dans l'Anglicanisme des éléments de vie chrétienne intense : c'était sur cette réalité que se basait l'action et l'enseignement du P. Portal. Pour lui, le mouvement d'Oxford était une poussée de renaissance intérieure : l'Eglise d'Angleterre s'était mise d'elle-même à se libérer du levain protestant et à revenir à ses anciennes traditions qui n'avaient jamais complètement disparu, mais s'étaient, au temps de la Réforme, amalgamées avec des influences et des éléments de la Réforme. Il faut, insistait M. Portal, distinguer soigneusement l'Eglise d'Angleterre, l'Eglise Etablie, des non-conformistes, des *dissenters*. Ceux-là sont les vrais protestants, peut-être plus hostiles à l'Anglicanisme qu'au Catholicisme.

Notre logique française se refuse à comprendre le mélange de catholicisme et de protestantisme qui s'est perpétué depuis plus de trois siècles dans l'Eglise d'Angleterre ; mais l'Anglais vit plus qu'il ne raisonne, l'instinct le guide plus que la logique : c'est la force traditionnelle et historique de l'Angleterre.

Le mouvement d'Oxford avait amené quelques-uns de ses plus éminents représentants jusqu'à Rome. Les autres étaient restés dans l'Eglise nationale, ne cessant d'y maintenir et d'y fortifier l'esprit catholique, non sans rencontrer, dans les tendances protestantes des milieux de la « Basse-Eglise », de fortes résistances.

Dans les milieux de la « Haute-Eglise », s'affirmait sans cesse la reprise des croyances, des pratiques, des rites catholiques ; et, pour se distinguer des protestants, on y prenait le nom d'Anglo-catholique. Aller la main tendue au-devant de ce mouvement, l'aider dans son développement, l'amener si possible, jusqu'au catholicisme intégral, telle était la pensée de M. Portal dans la ligne authentique du mouvement d'Oxford. Mais en travaillant de toute son âme au rapprochement des esprits et des cœurs, il ne précisait d'avance ni conditions ni limites : il désirait seulement que des rencontres, des échanges de pensées et d'amitiés apprissent à se connaître, à s'estimer, à s'aimer ; la vie ferait le reste.

On lui a reproché de s'être fait l'instrument des Anglicans désireux, disions-nous, de faire reconnaître par Rome la validité de leurs ordinations. Il a toujours protesté contre cette interprétation de sa tentative. Si l'on avait choisi une question déterminée, celle des Ordres anglicans, ce n'était pas en vue de la faire trancher rapidement et dans un sens favorable aux amis de Lord Halifax ; on y avait vu un terrain qui semblait, tout en intéressant au vif l'attention, offrir une ample matière aux recherches historiques, aux discussions théologiques, et qui par là pouvait favoriser les prises de contact entre savants des deux côtés. M. Portal demandait seulement qu'on laissât la question ouverte, sans la trancher ni dans un sens ni dans l'autre, affirmant que le doute historique qui pesait sur elle suffirait à amener à l'Eglise romaine un certain nombre de *clergymen* anxieux de posséder un sacerdoce incontestablement valide.

Le grand argument de ses adversaires était que la condamnation des Ordres anglicans amènerait nombre de conversions individuelles. Il ne semble pas que ces pronostics se soient réalisés : les conversions d'Anglicans n'ont pas cessé ; elles n'ont guère augmenté non plus ; et la position de la Haute-Eglise, loin d'être ébranlée, est plutôt allée en s'affermissant.

On voit du moins ce que le contact avec une telle question ajoutait de vie à l'enseignement théologique, et comme le traité de l'Eglise apparaissait sous un jour tout nouveau et bien vivant.

L'objet du cours de Dogme était, cette année, la théologie sacramentaire. Belle occasion d'initier les jeunes théologiens aux questions fondamentales de l'essence des sacrements, de leur validité, du pouvoir de l'Eglise en cette matière. Le problème des Ordinations semblait fait exprès pour les pénétrer à fond. M. Portal faisait connaître les opinions des savants catholiques qui avaient pris part aux récentes discussions ; les uns étaient plus larges et favorables à la validité, envisageant l'extérieur du rite et la tradition historique, les autres étaient plus sévères à cause de l'intention essentiellement viciée, pensaient-ils, par le protestantisme formel des premiers Evêques anglicans, notamment du fameux Parker. Personnellement, M. Portal, nous l'avons dit, avait conclu au doute.

Vingt-cinq ans après, la *Convocation de Lambeth*, conférence plénière bisannuelle de l'Eglise anglicane, lui donnait raison ; cette haute assemblée admettait le principe d'un supplément d'ordination qui mettrait les Ordres anglicans au-dessus de toute contestation. La pensée anglicane était, il est vrai, orientée vers les Eglises orthodoxes, peut-être plus encore que vers l'Eglise romaine. Mais M. Portal et Lord Halifax comprirent tout de suite la portée d'un pareil geste. Le cardinal Mercier le comprit aussi : ce fut le point de départ des *Conversations de Malines*.

La largeur de vue avec laquelle M. Portal avait abordé le problème anglican ne pouvait lui laisser ni ignorer ni méconnaître le problème oriental, et tout particulièrement la Russie, dans laquelle il sentait la grande ressource, l'élément vital du monde orthodoxe slave. Ses amis d'Angleterre, Lord Halifax et le « *boñ Birkbeck* », comme il l'appelait ainsi, sans qu'il le sût alors, M. Dmitri Khomiakov, lui avaient parlé d'Alexandre III, de Pobédonosksev, du slavophilisme, tandis que Tavernier et Lorin lui faisaient connaître le nom et un peu l'œuvre de Soloviev. Il n'était pas spécialiste en ce domaine comme en celui de l'Angleterre et ne pouvait en parler à ses élèves avec la même compétence, mais il sentait très nettement et très exactement l'importance du monde russe, ce peuple qui, par certains côtés, en était encore au moyen âge. Il comprenait et disait que l'Orient n'avait de réelle signification que par la Russie, et plus d'une fois il attira et fixa de ce côté l'attention de ses jeunes interlocuteurs.

Initier les séminaristes à ces problèmes était la meilleure manière de leur faire, pour ainsi dire, toucher du doigt la

nécessité des études positives et historiques à la base de la théologie. Et M. Portal ne cessait d'éveiller dans cette direction la curiosité des esprits. Il puisait abondamment, pour illustrer son cours, dans les documents et dans l'histoire ; ennemi-né des constructions *a priori*, il attirait l'attention sur les faits ; la plus belle théorie, disait-il, cède le pas au plus humble fait. Au courant de tout l'effort de la pensée moderne, il savait que la théologie positive ne doit rien ignorer des grands travaux allemands et anglais, et il poussait les jeunes à étudier à fond les langues vivantes.

Aucune idée, semblait-il, n'échappait à ce regard pénétrant. Non pas qu'il visât à la science universelle. Il était la modestie même, et nul n'avait plus de réserve que lui pour ne pas se risquer sur un terrain où il ne se sentait pas compétent ; mais il savait dans quelles directions il fallait s'orienter pour servir l'Eglise en ce temps. Il avait apprécié la science exégétique de l'abbé Loisy, il accueillit de lui plusieurs articles dans ses revues ; mais de bonne heure il se défia de sa philosophie ; il affirma toujours que ce n'était pas l'exégèse, mais la philosophie qui avait poussé Loisy hors de l'Eglise.

D'ailleurs, son domaine n'était pas la philosophie, même la philosophie chrétienne. Il se défiait des systèmes. Il eut d'excellents amis parmi les philosophes. Il estimait leur valeur scientifique et leur fidélité religieuse ; il tenait à leur amitié, sans se prononcer sur leurs théories : « Je ne comprends pas », disait-il simplement, quand elles l'étonnaient ou le dépassaient.

Il était plus à l'aise sur le terrain social. Il n'était pas de ceux qui désespèrent de réconcilier l'Eglise et le monde moderne. Il eût pu dans ce domaine, comme pour l'union des Eglises, prendre la même devise : *réalisme et sympathie*. Dans le monde qui l'entourait, il cherchait non pas ce qui divise, mais ce qui unit. Sa sympathie, d'ailleurs, n'avait rien de naïf ; il appréciait à leur juste valeur les choses et les gens ; mais son attitude ouverte était incontestablement la meilleure pour rapprocher les esprits, dissiper les préjugés et préparer par la charité le triomphe de la vérité. L'affirmation tranchante et hautaine ne lui disait rien ; et la polémique d'un Louis Veuillot lui semblait moins utile à l'Eglise que la confiance généreuse de ceux qui cherchent à comprendre leurs adversaires.

Toujours prudent et modéré, il savait garder en tout une sage réserve. Pas plus que pour la philosophie de l'Immanence, il ne s'enthousiasmait pour l'idéologie de Marc Sangnier, ni pour le moralisme un peu pédant d'un Paul Bureau ; celui-ci, malgré la sincérité de ses convictions et la valeur scientifique de ses livres, ne lui semblait pas le guide indiqué pour la direction des jeunes.

Dans le domaine social comme dans tous les autres, il mettait la vie au-dessus de tout système ; il se contentait d'être lui-même toujours ouvert, toujours affable, infiniment accueillant ; et de là venait cette universelle sympathie qu'il avait le don d'exciter dans tous les milieux.

Très au courant de tout, il n'avait aucun goût pour la politique, mais il savait merveilleusement quelle attitude il convenait de prendre sur certaines questions, où les droits de l'Eglise semblaient particulièrement méconnus.

« Ne nous faisons pas d'illusion, disait le P. Portal à propos des écoles libres, le moment n'est pas venu de réaliser chez nous, en masse, l'école chrétienne. » Aussi eut-il vu de bon œil la solution du problème dans l'établissement de rapports acceptables avec l'école laïque. La guerre lui semblait stérile et dangereuse. Au lieu de s'attaquer, il eut préféré que l'on cherchât à se connaître pour se compléter quand la chose était possible. Lutter *à priori* contre l'école laïque sans possibilité de la remplacer lui paraissait la plus mauvaise tactique. Ce sont les principes qui devaient, plus tard, inspirer son patronage de Javel. En ouvrant ses portes, les classes finies, aux enfants qui sortaient des écoles laïques, et qui venaient faire leurs devoirs loin des dangers de la rue, dans une atmosphère chrétienne, il a réalisé un bien considérable dans un milieu où, du moins alors, l'école confessionnelle n'eut pas été possible. C'est encore cette idée qui, plus tard, inspirera son apostolat auprès des jeunes gens sortis de l'Université ou de l'Ecole Normale.

Cette largeur de vues, jointe à sa loyauté parfaite, lui conquérait les sympathies, même de ceux qui ne partageaient pas ses idées. M. Paul Boyer, administrateur de l'Ecole des Langues Orientales, incomparable professeur et, l'on peut dire, créateur de l'enseignement scientifique du russe en France, avait pour l'abbé Portal une estime singulière. Il accueillait amicalement les étudiants ecclésiastiques et laïques, que M. Portal lui adressait, et à son tour, il le faisait connaître à ceux de ses disciples que cette connaissance devait, semble-t-il, intéresser. Ce fut M. Boyer qui envoya Antoine Martel à M. Portal.

L'influence intellectuelle n'était pas la seule qu'il exerçât sur ses élèves. Chez lui, l'attrait du caractère complétait celui de l'esprit. Ennemi-né du pédantisme, il s'intéressait à tout, et, à l'occasion, prenait gaîment sa part de la plaisanterie : son rire, d'une sonorité joyeuse et fine, était aussi séduisant que son regard caressant et lumineux. Il s'entendait à animer la récréation et la promenade aussi bien que la classe. Il avait même organisé des parties de ballon où il prenait part en personne avec un entrain irrésistible.

Tout cela créait entre le maître et les élèves des sentiments d'affection profonde. Le Père Portal ne resta à Châlons qu'un an, mais il y laissa un souvenir ineffaçable.

II. — Apostolat intellectuel.

Après Châlons, M. Portal fut deux ans supérieur au grand Séminaire de Nice. Il vint ensuite à Paris, pour fonder, rue du Cherche-Midi, un second séminaire de l'Institut Catholique : la vieille maison des Carmes, dirigée par les Sulpiciens, ne pouvant contenir tous ses élèves, on demanda aux Lazaristes d'ouvrir une nouvelle maison que M. Portal dut organiser.

Il était parfaitement qualifié pour diriger les jeunes esprits dans l'enseignement supérieur. Il était, plus que personne, pénétré de la nécessité de ces études pour l'Eglise. Sans être spécialiste, il savait ce qu'il y avait à faire et comment le faire. Il savait aussi s'assurer des collaborateurs. Ainsi s'attachait-il l'abbé Gustave Morel, ancien élève des Carmes, où, pendant plusieurs années, il conquérait une licence ou un doctorat par an. Il lui confia le soin de suivre et de guider les travaux des étudiants, tout en l'initiant peu à peu à la pensée qui était l'âme et le but de sa vie. De là devait naître la vocation russe de l'abbé Morel.

Pour mettre les élèves du Séminaire Saint-Vincent-de-Paul au courant des questions les plus actuelles, M. Portal fonda un cercle d'études qui avait surtout pour objet les faits, les données positives capables de fournir une exacte représentation de la vie intellectuelle et religieuse, soit dans le catholicisme, soit en dehors. Il demandait aux étudiants de lire et au besoin d'analyser les organes où l'on pouvait puiser des renseignements autorisés sur la vie de tel pays, de telle Eglise, de tel groupe, par exemple le *Guardian* ou le *Church Times* et d'en extraire des détails typiques et intéressants.

Mais ce qu'il cherchait avant tout, c'était le fait vivant ; aussi aimait-il à grouper, dans ces réunions, les représentants des croyances et des opinions les plus diverses : les catholiques y coudoyaient des anglicans, des protestants, des incroyants ; on y trouvait des théologiens, des philosophes, des économistes, des savants et des littérateurs, des académiciens et des hommes d'œuvres : tout le monde venait, séduit par la puissance de sympathie qui émanait de l'abbé Portal, par l'atmosphère pure et lumineuse qu'on respirait autour de lui. On était toujours sûr d'apprendre auprès de lui quelque chose d'intéressant et de rencontrer les gens qu'il était le plus utile de connaître. Il aimait beaucoup ces groupements et ces rapprochements. Ce fut une des œuvres qu'il maintint jusqu'au bout, et pour laquelle il tenait à conserver un chez soi indépendant ; il faisait les accrochages avec un art exquis et se réjouissait d'établir les relations utiles soit à l'œuvre commune, soit aux intérêts ou à la satisfaction de ses amis.

Peu de bureaux de travail, à Paris, ont vu autant de visiteurs, entendu autant de choses curieuses que celui de l'abbé Portal. « Si ces murs pouvaient parler ! » disait-il plus tard de son cabinet du 14, rue de Grenelle. Par la seule action de sa personne et de son esprit, il exerçait un apostolat des plus féconds, et peu de gens ont autant que lui contribué à faire aimer, à l'étranger comme en France, le vrai catholicisme.

Le cercle d'études était, dans la pensée du P. Portal, en rapports intimes avec la revue qu'il avait eu la joie de fonder et dans laquelle il voyait le meilleur instrument d'action : la *Revue Catholique des Eglises*.

Les idées proposées et discutées, les renseignements recueillis dans le cercle, surtout les faits, serviraient à alimenter les articles et les informations de la revue.

Il fut question, un moment, d'organiser une société d'études, avec deux sections, l'une pour les questions philosophiques, l'autre pour les questions religieuses. Mais cette organisation dura peu. Les problèmes mis à l'ordre du jour par la philosophie moderne étaient bien délicats et d'ailleurs sujets à contestation. Sans méconnaître le rôle de la philosophie, le P. Portal n'en avait pas fait le pivot ni de sa pensée, ni de son apostolat. Après quelques mois de travail commun, on reconnut qu'il valait mieux poursuivre chacun sa voie propre. La société de Philosophie chrétienne continua sous la direction du P. Laberthonnière, et le P. Portal resta avec la société d'Etudes religieuses. En séparant son action de celle de ses amis, il n'entendait nullement rompre avec eux ; il ne cessait d'apprécier la valeur et la probité de leur pensée, la sincérité et la beauté de leur vie religieuse, personnelle et familiale ; il leur témoignait la même affection, mais en même temps, il gardait toute l'indépendance de sa pensée. A ses yeux, le dernier mot n'appartenait pas à la réflexion philosophique, mais à la vie. En face de la hardiesse de certaines théories ou de certaines affirmations, il se réfugiait, sans juger personne, sans chercher à sonder le fond du problème, dans la sincérité et la simplicité de sa foi. N'avait-il pas l'Eglise ? Et n'était-ce pas assez pour alimenter largement sa vie ?

Paris offrait au P. Portal, pour exercer ses dons de formateur intellectuel, certaines possibilités qu'il n'eut pas rencontrées en province, notamment l'apostolat près des jeunes intellectuels chrétiens. De bonne heure, il entra en contact avec des élèves de l'Ecole Normale supérieure qui venaient assidûment aux réunions du dimanche. Son influence, dans ce milieu, ne fit que croître, et, pendant un quart de siècle, il fut, sans en prendre le titre, le véritable aumônier des « talas », du groupe des normaliens qui « vont-à-la messe ». L'atmosphère de liberté intellectuelle qui régnait autour de lui mettait ces jeunes gens en confiance ; et sa piété simple, sûre et profonde, puisée à l'école de saint Vincent, c'est-à-dire aux meilleures sources de la tradition française, alimentée par la grande idée de l'Eglise, était précisément la piété qui leur convenait. Il leur faisait donner des cours réguliers d'instruction religieuse ; mais ce qu'il aimait surtout, c'étaient les retraites qu'il faisait avec eux, à Saint-Germain ou à Gentilly ; ces heures de piété intense vécues en commun, à l'ombre de la pensée qui était l'âme de son apostolat, lui laissaient des souvenirs ineffaçables.

Ces succès, dans le monde universitaire, n'allaient pas sans exciter quelques jalousies : il y eut mainte tentative pour aiguiller l'œuvre vers d'autres directions ; mais les étudiants surent la maintenir dans la voie qu'ils avaient choisie.

Le P. Portal se plaisait à voir les laïcs collaborer avec les ecclésiastiques autour du même idéal. Il en attendait beaucoup pour les uns et les autres, mais il ne voulait pas que ce fût aux dépens de quiconque ; dans cet échange, pensait-il, tous avaient également à donner et à recevoir.

Il espérait, dans ces groupes de jeunesse, trouver des collaborateurs. Il pensait, en leur ouvrant ces vastes horizons, en les mettant en contact avec les réalités où lui-même avait trouvé une si belle vie de l'esprit et du cœur, leur rendre un éminent service. Il ne posait, d'ailleurs, aucune condition à son amitié, et nul de ceux qu'il a aidés ne peut se plaindre qu'il n'eût jamais gêné ni sa liberté ni les légitimes exigences de sa carrière personnelle. Même quand on l'avait plus ou moins oublié, ou même peiné, on le trouvait toujours prêt à rendre à nouveau service.

Il désirait, par les réunions d'études du séminaire Saint-Vincent-de-Paul, former des hommes d'aujourd'hui, les initier en toute sécurité, aux problèmes, aux aspirations, aux méthodes contemporaines, en faire des esprits capables de comprendre leur temps et de s'en faire comprendre. Les résultats ne répondirent pas complètement à ses désirs. Le souci, d'ailleurs légitime, des examens à préparer, la vieille influence des méthodes scolaires plus orientées vers une science livresque et quelque peu étroite que vers la vie, plus préoccupés de spécialiser que d'universaliser, tout cela faisait obstacle aux appels du P. Portal. C'est pour cela sans doute qu'un certain nombre de ses meilleurs amis, très sympathiques à son œuvre comme à sa personne, se contentaient de leur accorder un intérêt platonique. Une petite minorité seulement sentait tout ce qu'il y avait de fécond, de libérateur et de créateur aussi dans cette méthode nouvelle, inspirée par la vie, et si bien en accord avec la pensée de notre époque : le P. Portal était un précurseur.

Un dernier trait montrera quelle était la solidité et l'équilibre de sa méthode de formation. Il conseillait à ses amis, même à ceux qui lui semblaient le mieux doués pour une vocation intellectuelle, de ne pas perdre le contact avec les âmes. « Gardez toujours, disait-il, un peu de ministère. » C'était, à ses yeux, le meilleur préservatif contre les dangers d'une vie trop absorbée par les abstractions scientifiques et philosophiques.

D'ailleurs, il prêchait d'exemple, il resta toujours fidèle à son confessionnal dans la chapelle des Lazaristes, rue de Sèvres ; chaque semaine, il se rendait non moins fidèlement à la maison des Sœurs de Reuilly ; et son dévouement se dépensait sans compter pour réaliser à Javel une œuvre d'éducation et d'assistance charitable, qui prit vraiment contact avec l'âme du peuple.

Ainsi, le zèle d'une piété tout apostolique était chez lui le couronnement des qualités intellectuelles ; et cette piété était attrayante, toute de mesure et de sagesse. En l'abbé Portal, le zèle n'était jamais hautain et dur, et la simplicité ne perdait jamais non plus le sentiment de la dignité. Quand le vieux séminaire des Carmes, prenant quelque ombrage de la jeune maison Saint-Vincent-de-Paul, essaya de monopoliser le titre de Séminaire de l'Institut Catholique, M. Portal sut réclamer la parité de ses droits et maintenir indépendante sa situation.

Il se fit beaucoup de bien au 88, rue du Cherche-Midi : la *Revue Catholique des Eglises* fut pendant cinq ans le meilleur instrument de son apostolat. Grâce à elle, le cercle prolongeait au loin son action, jusqu'en Russie. Cercle et revue furent emportés par le même coup. L'abbé Portal sut disparaître simplement et dignement. Il eût aimé se sentir un peu mieux appuyé ; il partit sans récriminations et sans plaintes. Il n'en était pas à sa première école. Il s'appliquait à lui-même les conseils qu'il donnait aux autres quand il voyait les siens soupçonnés, contrecarrés, en butte à des mesures qui paralysaient leur élan ou annihilaienent leurs talents. Jamais il n'indiqua ni même il insinua la voie de la lutte ; aux plus éprouvés, il ne prêchait que la soumission et la patience, et la confiance aussi que « Dieu écrit droit avec des lignes courbes ».

III. — L'Apostolat de l'Amitié.

M. Portal se transporta, non loin du Cherche-Midi, 14, rue de Grenelle. Le nouvel appartement avait quelque chose de plus lumineux et de plus gai que le précédent ; il était bien situé au cœur même de Paris. L'abbé Portal s'y plaisait, et c'est dans ce cadre que ses amis aiment à se le représenter. Son bureau donnait sur la rue. A gauche, en entrant, se trouvait la bibliothèque, composée surtout d'ouvrages sur l'Angleterre ; à droite était la cheminée surmontée d'une grande glace qui illuminait toute la pièce ; entre la fenêtre et la cheminée, une modeste table s'appuyait au mur ; c'était avec quelques chaises, tout le mobilier. Au-dessus de la table, était accroché au mur un crucifix, entre deux icones russes, souvenirs de Morel, dont le portrait, au grand front pensif, faisait, avec deux ou trois images, tout l'ornement de la cheminée. A gauche, après la bibliothèque, une porte donnait accès à la chambre à coucher, plus simple et plus monacale encore.

C'est là que recevait l'abbé Portal, c'est dans ce décor que se déroulaient ces conversations à bâtons rompus, où l'on passait de l'Angleterre à la Russie, de Paris à Rome, évoquant le passé, esquissant malgré tout des projets d'avenir. A l'occasion, même, on effleurait la politique, et ce prêtre sans ambition était l'un des hommes les mieux renseignés de Paris. Où n'avait-il pas des amis ? A la *Revue des Deux Mondes*, au *Correspondant*, aux *Débats*, à l'Institut, à l'Académie, partout il était connu et apprécié. Aux Français se mêlaient les étrangers. Les ecclésiastiques côtoyaient les laïques : curés, professeurs, religieux, prélats, évêques même. Beaucoup ne seraient jamais passés à Paris sans faire visite à l'abbé Portal.

Outre les amis, venaient ceux qui cherchaient un renseignement, un conseil, à l'occasion un appui ou un secours. Hommes et femmes, riches et pauvres se coudoyaient dans un va-et-vient ininterrompu. Rarement une visite s'achevait sans qu'une autre ne s'annonçât. Quand le P. Portal voulait causer tranquillement, il emmenait son interlocuteur faire une course ou une simple promenade sur les boulevards voisins. Il aimait sortir ainsi, par les beaux jours, après le repas de

midi ou du soir ; le bruit et le mouvement ne le décourageaient pas : on eût dit que c'était un moyen d'éveiller les idées.

Ces conversations, ces visites, de temps en temps, quelques diners et quelques soirées organisées pour ménager des rapprochements furent, durant de longues années, le seul moyen dont M. Portal disposa dans son apostolat intellectuel. Il rêvait cependant d'autre chose. S'il avait créé une pension de famille, ce n'était pas, comme il le disait, pour le plaisir d'être marchand de soupe. Il appréciait la valeur et le caractère des professeurs et des étudiants qui, préparant une licence ou une thèse, trouvaient chez lui le séjour le plus agréable que l'on pût rêver. Quelques-uns de ses hôtes lui vouèrent une vraie et fidèle affection ; et cependant, aucun ne se donna à son œuvre. Ce lui fut une déception. En organisant cette maison avec ses lourdes charges, il espérait y grouper, peu à peu, des hommes animés de son esprit, ayant sans doute leurs préoccupations personnelles, bien légitimes d'ailleurs, mais désireux de servir la cause de l'union. Aux Français pouvaient se mêler des étrangers, même non-catholiques, et le petit cercle de la rue de Grenelle eût été, comme en germe, une réalisation vivante de l'unité future. Il n'en fut pas ainsi : on vivait côte à côte, les professeurs absorbés par leurs cours, les thésistes par leurs thèses, les étudiants par leurs licences, avec cet individualisme exclusif qui se rencontre assez fréquemment dans la vie universitaire, et dont l'abbé Portal souffrit à plus d'une reprise ; et, dans cette vie compartimentée, chacun s'enfermant dans sa spécialité, on continua, durant des années, à alimenter les conversations avec les nouvelles de la pluie ou du beau temps, ou d'autres sujets d'importance analogue.

Il souffrait aussi de la réaction qui s'affirmait de plus en plus dans le domaine intellectuel. L'action directe était impossible. A défaut de revue, il se demandait s'il ne serait pas possible d'éditer quelque livre, quelque brochure, même quelque série de travaux paraissant à intervalles plus ou moins réguliers. Le silence lui pesait : on le sentait dans la conversation. Aussi poussait-il ses amis à écrire : il leur cherchait des débouchés et les stimulait quand leur ardeur se ralentissait.

Ce qui le faisait le plus souffrir, ce n'étaient pas ses déceptions personnelles. Préoccupé avant tout des intérêts de l'Eglise, il s'attristait quand il croyait que les esprits, au lieu de s'ouvrir, tendaient à se fermer, et qu'une pratique de défiance et de lutte menaçait de remplacer le généreux élan d'amour. Il était, lors de la Séparation, en 1905, pour les tendances d'accommodement, non par pusillanimité, mais parce qu'il désirait ardemment la réconciliation de l'Eglise et de la Société, et souffrait de voir le fossé se creuser de nouveau. Il eut désiré voir l'Eglise de France en possession d'une situation légale et d'une plus grande initiative ; mais sa soumission resta inaltérable, sa confiance également et son activité infatigable.

L'œuvre était toujours là : il fallait maintenir ses ouvriers et en préparer de nouveaux pour l'avenir. Ce n'était pas chose facile : la jeunesse aime envisager un résultat précis, à échéance rapprochée, et c'est précisément ce que le P. Portal ne pouvait guère offrir. D'autre part, l'horizon slave et russe, qu'il n'avait jamais perdu de vue depuis le début de son œuvre, semble plutôt repousser les esprits par son immensité et son imprécision que les attirer par son mystère ; il paraît autrement facile de faire une thèse sur un auteur latin, grec ou français de quatrième ou cinquième ordre, que de se perdre dans cet infini encore mal exploré. Et cependant, sous tous les rapports : politique, économique, social, philosophique, religieux, il y a là un monde passionnément intéressant, dont l'étude est indispensable ; et nous avons cruellement souffert de ne pas mieux connaître la Russie. M. Portal le sentait et il ne cessait de diriger l'attention de ses amis de ce côté, sans grand résultat, semblait-il. Ni chez les ecclésiastiques, ni chez les laïcs on ne sentait guère poindre des vocations orientales. Mais lui ne se lassait pas. Ce qui le peinait, c'était de se voir abandonné, qu'il soit ou moins incompris de ses amis ; il souffrait quand il voyait chez eux des préoccupations égoïstes prendre le dessus ; il souffrait aussi quand, sur des questions fondamentales, des hommes longuement formés à son école, prenaient une direction diamétralement opposée à la sienne. Un jour, un de ses plus anciens collaborateurs lui laissa entendre que le temps était venu pour lui de disparaître : « A qui le dites-vous ? fit M. Portal ; mais ce n'était pas à vous de me le dire ! »

Parmi les déceptions, il y avait cependant des consolations : deux de ses œuvres prospéraient : celle des Normaniens, inébranlablement fidèles aux réunions de la rue de Grenelle et aux retraites annuelles, et celle de Javel, où les dames formées par lui, pratiquaient, avec un succès croissant, l'apostolat qu'il avait rêvé pour les milieux populaires.

Pour caractériser d'un mot l'action du Père Portal au 14, rue de Grenelle, on pourrait l'appeler l'*apostolat de l'amitié*. L'idée est de lui. Dans une belle conférence aux étudiants de Louvain, le 15 novembre 1925, il parla en termes exquis du rôle de l'amitié dans l'œuvre de l'union des Eglises. « Si nous avons pu, disait-il, obtenir quelques bons résultats, après Dieu, c'est à l'amitié qui nous unit, Lord Halifax et moi, que nous le devons. » Il ne pouvait mieux se définir : la puissance de la sympathie fut toujours l'arme par excellence du P. Portal ; et lorsque toute autre action lui était interdite, il lui restait toujours celle de l'amitié.

La confiance et l'attachement de ses amis n'était pas un trésor qu'il gardait jalousement pour lui. Sa première préoccupation, quand on le revoyait après un certain temps d'absence, c'était l'emploi du temps : « Il y a telle visite à faire ; n'y manquez pas. Peut-être il n'en résultera rien, mais il faut maintenir le contact. Il y a tel personnage à voir : allez le trouver de ma part. » Parfois, c'était chez lui, à dîner ou en soirée que se faisait l'accrochage. D'autres fois, il vous

emmenait à l'improviste chez les gens, même pour déjeuner ou dîner : c'était encore une manière d'étendre le cercle des relations et des connaissances utiles. Si c'était par hasard le jour de réunion de ses Normaliens, il fallait y assister, y aller de son mot, leur parler de sa spécialité. Le P. Portal était incomparable dans cet art de contacts. Il savait comme il est difficile de trouver des relations, et c'était sa joie d'épargner cette peine à ses amis. Deux jours passés près de lui faisaient voir plus de gens et connaître plus de choses que des semaines ailleurs.

Ainsi se dépensait, durant ces années de retraite, l'infatigable activité de M. Portal. Il eût rêvé autre chose. Mais il sentait lui-même que l'apostolat de l'amitié n'était pas stérile. Tout ne se soldait pas en échecs. Des vocations se maintenaient ; d'autres s'ébauchaient. Des réalisations se préparaient. « Du bon travail » se faisait malgré tout. Le P. Portal en avait la confiance, et il ne cessait de penser à l'avenir à un moment où c'était déjà quelque chose « d'avoir vécu ».

IV. — *Les conversations de Malines.*

Les événements de 1914 vinrent recouvrir toutes les autres préoccupations. Nul ne les suivait avec un intérêt plus ému que M. Portal. Il vécut en vrai Parisien les heures héroïques de l'invasion : fuir, aux jours d'angoisse, lui eût semblé indigne ; il rappelait avec fierté l'attitude splendide de Paris, tandis que son sort se jouait à la bataille de la Marne. Il ne parut pas plus intimidé à l'époque critique de 1918, quand on entendit éclater les obus allemands.

Il n'était plus question de littérature ni de philosophie. M. Portal suivait par la pensée ses amis au front ; et quand il les revoyait quelques heures, au cours d'une permission, il écoutait avec émotion ce qu'on lui disait du merveilleux élan de l'âme française, de l'esprit de sacrifice, du mouvement religieux qui soulevait les cœurs ; et, fidèle à sa méthode, il les emmenait à l'occasion pour redire à d'autres, même à un auditoire de bonnes Sœurs et d'enfants, les impressions qui l'avaient touché.

Il suivait aussi la politique générale. On n'avait pas oublié le chemin de la rue de Crenelle : et il se trouvait que ce modeste prêtre était, pendant la guerre comme durant la paix, un des hommes les mieux informés de Paris. Ce n'était point chez lui pure curiosité : outre l'intérêt patriotique, il était attentif à discerner, parmi les événements, les occasions qui pouvaient servir son œuvre et les intérêts de ses amis. Il le fit à plusieurs reprises, notamment du côté de la Russie.

La paix ramenait des joies et des espérances, mais aussi des soucis, et tout d'abord des préoccupations matérielles. Le P. Portal sentait peser plus lourdement qu'autrefois les charges de son grand appartement, et moins encore qu'autrefois il éprouvait l'envie de le transformer en pension de famille. Plus d'une fois, sa pensée se tourna vers Saint-Lazare. Il avait pour sa Congrégation une affection filiale : il y comp-

tait d'anciens et sûrs amis, notamment le supérieur général, M. Verdier. Se retirer à Saint-Lazare ne lui faisait pas peur; mais tous les soirs, à 9 heures, la porte de la vieille maison se ferme impitoyablement. Et alors comment réunir ses amis et ses jeunes gens ? Il put heureusement rester rue de Grenelle, avec une petite communauté qu'il ne fit rien pour accroître, car son rêve d'y organiser définitivement le groupe idéal, foyer vivant de son œuvre, ne se réalisait pas plus après la guerre qu'avant. Ce lui fut une joie, néanmoins, de conserver son chez soi ; car son action ne s'était pas ralentie, son apostolat était aussi actif, et qui eût dit, trois ou quatre ans avant sa mort, que le P. Portal allait vers soixante-dix ans ?

L'œuvre des Normaliens reprenait, plus vivante que jamais. La guerre avait fait des vides irréparables : telle la mort de Béra, un des plus intelligents et des plus fidèles à l'inspiration du maître ; mais les jeunes étaient venus aussi nombreux et aussi fervents que jamais ; les réunions et les retraites reprenaient comme auparavant.

A défaut d'une revue spéciale à son œuvre, il poussait ses amis à écrire dans d'autres, notamment dans *La Revue des Jeunes*. Il trouva dans ce milieu distingué un milieu tellement sympathique qu'il se décida à y publier quelques pages sur *L'Anglo-Catholicisme* et *l'union des Eglises*. Ce fut, disait-il, la première fois qu'un article lui rapporta quelque chose. Il donna encore à la même revue : *Une croisade de prières* et le *Mouvement d'Oxford*.

Il continuait, d'autre part, son apostolat social dans l'œuvre de Javel, et, rêvant de la rattacher un jour à celle de l'Eglise, qui restait sa pensée fondamentale, il donnait aux personnes qu'il y avait groupées le titre de *Dames de l'Union*.

Si les circonstances offraient la moindre occasion d'agir, il était toujours prêt à la saisir. Une revue américaine, *The Constructive Quarterly*, ayant demandé un article sur ce que les catholiques français avaient fait pour l'Eglise russe, il documenta l'abbé Calvet, comme il l'avait fait autrefois pour la vie de l'abbé Morel. Une autre fois, il lui prêta un concours analogue pour une série d'instructions prêchées à Saint-Lazare durant la neuvaine de la Pentecôte. Réunies en un petit livre, sous le titre : *Le problème catholique de l'union des Eglises*, ces pages sont peut-être le meilleur manuel et la plus sûre introduction pour l'étude de ces questions. L'abbé Portal en était particulièrement satisfait.

Il ne voulait pas, d'ailleurs, que l'état actuel de la Russie bolchevisée fût un motif de s'arrêter et de renoncer aux travaux commencés. Il y avait là, disait-il, un témoignage à rendre au passé, des éléments pour l'histoire et des préparatifs pour l'avenir. Ne fallait-il pas toujours, à tout hasard, être prêt ? Quand il fut question de fonder à Paris un service spécial pour les étrangers, spécialement pour les Russes, l'archevêché s'adressa à M. Portal, qui indiqua, pour être le secrétaire de cette œuvre importante, un de ses amis orienté

par lui, depuis longtemps déjà, dans la voie des études russes.

On peut penser si la déclaration de la convocation anglicane de Lambeth le trouva indifférent ! N'était-ce pas, pour lui et ses amis, la meilleure justification de leurs espoirs et de leurs efforts ? Fallait-il laisser aux Orientaux d'être les seuls à répondre à ce geste d'union ? Ni Lord Halifax, ni lui, ne le crurent ; ils trouvèrent un écho chez le prélat dont la valeur intellectuelle et l'ascendant moral étaient égales à sa haute situation hiérarchique, et au rôle social qui l'avait poussé au tout premier plan des grandes figures catholiques, le cardinal Mercier. En quittant Malines, après la première rencontre, le P. Portal était rayonnant : les longues années de silence et de patience n'étaient pas stériles, puisqu'elles portaient un pareil fruit. Il se mit aussitôt en mouvement et vint à Strasbourg offrir aux bons amis qu'il avait à la Faculté de théologie de prendre part aux Conversations qui allaient s'ouvrir. Les gens de Strasbourg ne purent se rendre à son invitation ; d'autres savants catholiques acceptèrent, parmi lesquels Mgr Batiffol, dont l'adhésion lui fut particulièrement sensible. Les jours de Malines furent de beaux jours. Tous les espoirs semblaient permis. « Le cardinal Mercier, écrivait le P. Portal, le 10 janvier 1925, a traversé Paris, retour de Rome. Il a été encouragé et approuvé chaleureusement pour les Conversations de Malines. Le projet de concile tient toujours. L'annonce officielle en serait faite vers la Pentecôte. Il y aura là, j'espère, une occasion de travailler à l'union des Eglises. »

Une fois de plus, l'espérance était prématurée. Le 23 janvier 1926, le cardinal mourait ; au mois de juin suivant, le P. Portal s'éteignait à son tour ; mais l'avant-veille de la mort du grand archevêque de Malines, il avait assisté à l'incomparable scène de ses adieux à Lord Halifax, scène dont il fit, dans *La Croix* du 2 février 1926, un si touchant récit. C'est l'image qui dut illuminer les derniers mois de sa vie terrestre et sur laquelle se fermèrent ses yeux. Entre ces nobles âmes, l'union avait déjà été vécue.

Le P. Portal et le cardinal Mercier disparus, l'œuvre pour laquelle ils avaient joint leurs derniers efforts ne pouvait être reprise par personne. Elle tomba d'elle-même, ou plutôt, car des pensées comme celle-là ne sauraient s'éteindre, la Providence la mit en veilleuse.

Il avait été donné au P. Portal d'être un incomparable « animateur ». Il ne devait pas être, au même degré, un réalisateur. La cause en est due, en grande partie, aux circonstances. On n'est pas en vain en avance d'une génération. Deux fois, l'œuvre anglo-romaine sembla toucher au but, deux fois elle se heurta aux mêmes obstacles.

Il semble d'ailleurs aussi que, sur le terrain pratique des réalisations immédiates, il n'ait pas été si bien doué que dans le domaine des intuitions de l'esprit et des élans du cœur. C'est une impression que durent parfois éprouver ses collaborateurs. Peut-être la sagesse un peu terre à terre des acharnés réalisateurs ne se concilie-t-elle pas aisément avec la vivacité d'ima-

gination et la pénétration d'esprit de ceux qui sont destinés à découvrir et indiquer les nouveaux chemins. Le P. Portal est de ces derniers. Il a été un merveilleux éveilleur d'âmes, c'est un rôle que nul ne peut lui contester et dont l'action n'est pas finie. A ce titre, il mérite une place de choix parmi les esprits éminents qui ont illustré le catholicisme moderne. M. l'abbé Hemmer, en terminant son article : *M. Portal, apôtre de l'union des Eglises*, le rapproche du cardinal Mercier. Après avoir cité les paroles d'un Anglican : « Le cardinal Mercier a changé l'atmosphère religieuse de l'Angleterre », il ajoute : « Peut-être devrait-on dire de M. Portal qu'il a changé quelque chose à l'atmosphère religieuse du monde ». Ceux qui ont connu l'abbé Portal ne trouveront pas l'éloge exagéré.

(*La Vie Spirituelle*, juillet-août 1937).

Châlons-sur-Marne

Albert GRATIEUX.

LOUVAIN

MONSIEUR HUBERT WILLEMS

(15 septembre 1871 — 6 juin 1938)

Au moment où par les maisons de Bruxelles et de Visé, la province belge double le nombre de ses maisons, elle perd aussi en la personne de M. Willems, supérieur et fondateur de la maison de Louvain, un de ses meilleurs ouvriers. La veille même de sa mort, ses supérieurs l'avaient désigné pour jeter les bases de la maison de Bruxelles. M. Willems n'a donc pas su que c'était une fois de plus à lui que l'on faisait appel pour organiser cette nouvelle fondation. Sans doute le bon Dieu a-t-il jugé qu'il avait assez travaillé et qu'était venu le temps du repos et de la récompense éternelle.

M. Willems naquit à Ruremonde, dans le Limbourg néerlandais le 15 septembre 1871. Ses humanités, commencées au collège épiscopal de sa ville natale et achevées à l'école apostolique de Wernhoutsburg, l'acheminèrent au séminaire interne de Saint-Lazare. Il ne quittera Paris qu'au lendemain de son ordination sacerdotale qui eut lieu le 9 juin 1900. Curieuse coïncidence, ce même 9 juin, mais 38 ans plus tard, on chantera près de sa dépouille *l'In paradisum deducant te angeli*. Ici bas, sur terre, c'était avec quelques confrères et ses chers séminaristes, toute une phalange de cornettes blanches qui lui faisait escorte ; au ciel, je pense, il y en a eu davantage encore qui l'accueilleront avec les anges, car M. Willems s'est particulièrement dépensé au service des Filles de la Charité. N'était-ce la Maison Saint-Joseph qui se réclame comme son fondateur et son premier bienfaiteur, on pourrait dire que son apostolat auprès d'elles est le principal joyau de sa couronne. « Ce devait, sans doute, être un aumônier de sœurs », ai-je entendu dire par un passant frappé par l'imposant défilé d'une petite centaine de sœurs suivant le corbillard. Cet homme ne se trompait pas tout à fait.

En effet, après quelques années de professorat au grand séminaire de Constantine et un bref séjour à Wernhout, M. Willems devint missionnaire missionnant en Belgique. Après la mort de M. Vandamme, survenue au début de la guerre, il assumait à Liège même les fonctions de directeur des Filles de la Charité. Pour dire comment il s'en acquitta, je ne pourrais mieux faire que de transcrire ces quelques lignes écrites par une sœur au lendemain de sa mort.

« Le Père Willems a apporté dans son ministère auprès des Filles de la Charité une bonté à toute épreuve, un tact parfait, une rare délicatesse de cœur. Sans doute, il voyait les faiblesses, mais il les jugeait avec indulgence tout en les reprenant avec virilité. Toujours à propos il avait le mot qui console, qui reconforte, qui redresse.

« Son affectueuse sollicitude allait particulièrement aux sœurs malades et infirmes : il s'attardait volontiers auprès d'elles et savait les écouter parce qu'il avait un cœur compatissant. Son passage laissait toujours dans l'âme plus de généreuse acceptation de la souffrance, plus de confiant abandon dans la paternelle bonté de Dieu. Malgré ses multiples occupations, il n'hésitait pas à s'imposer un long voyage pour donner à une sœur mourante le réconfort de sa visite et l'aider à se préparer au dernier sacrifice. »

Ce résumé de l'activité de M. Willems auprès des sœurs vaut un panégyrique. Je me garderai bien d'y ajouter quoi que ce soit. Je tâcherai seulement d'esquisser brièvement la physiologie de M. Willems en tant que supérieur de l'école apostolique de Louvain.

Après ce qui a été dit plus haut on comprend aisément quel sacrifice dut être pour le cher défunt le changement complet de vie que lui imposa cette nouvelle charge. Il l'accepta cependant sur les instances réitérées des supérieurs majeurs. Et malgré les apparences, il n'y eut pas, dans l'occurrence, de cassure entre le passé et l'avenir. Au contraire. Grâce aux nombreuses personnes qu'il s'était attachées au cours de sa vie de missionnaire, il put rapidement mettre sur pied la nouvelle fondation. Il y réalisa même le petit tour de force suivant : au début de septembre 1929, quand il prit possession de l'immeuble légué par les Chanoinesses de Saint-Augustin, il n'y trouva même pas une vulgaire caisse pour s'asseoir ; moins de quinze jours après les élèves étrennaient une maison garnie d'un mobilier complet et reluisante de propreté : ancienne et rajeunie à la fois.

Ce sera bien toujours cette même propreté et cet ordre impeccable qui frapperont, au premier abord, les visiteurs de la maison. M. Willems n'avait pas renié ses origines hollandaises. Aussi les élèves étaient-ils vraiment formés sur ce point. Au demeurant c'était surtout la distinction des manières et celle de l'âme que M. Willems cherchait à obtenir de ses enfants ; cette parfaite correction et cette courtoisie dont il leur donnait un si bel exemple. Délicatesse et dignité, voilà bien deux de ses qualités maîtresses. M. le Supérieur avait une conscience très vive de sa responsabilité d'éducateur de futurs prêtres.

Sur la petite revue qu'il avait fondée, il remplaçait à chaque fois en exergue ce texte de Saint Vincent : « Pensons-y tant que nous voudrions, nous ne trouverons pas que nous puissions contribuer à rien de plus grand qu'à former de bons prêtres. C'est l'ouvrage le plus relevé et le plus important pour le salut des âmes et pour l'avancement du christianisme. »

Aussi cette conscience de faire œuvre importante le rendait-elle très exigeant. Il entendait que les élèves de l'école apostolique, ceux même des classes inférieures, donnassent toujours le bon exemple au collège de la ville où ils suivaient les cours. Pour lui une note « bien » ne le contentait pas ; seule la note « *très bien* » lui donnait satisfaction. De cette fermeté, parfois difficile à apprécier au moment même, ses anciens élèves lui savent gré maintenant. Sous ces dehors de sévérité, M. Willems cachait un grand fonds de bonté qui paraissait d'ailleurs souvent au grand jour.

La plus pénible des privations que la maladie lui imposa pendant le dernier mois de sa vie fut d'être séparé de ses élèves. « Mes bien chers enfants, leur dit-il un jour où, se sentant mieux, il était descendu à l'étude, mes bien chers enfants, je souffre beaucoup. Mais la plus grande douleur que j'ai ressentie, c'est celle de ne plus pouvoir descendre pour vous dire combien je suis heureux de vous revoir... »

Il s'était réservé d'annoncer aux élèves le but de l'excursion annuelle ; s'il ne pouvait plus les y accompagner, il voulait du moins être témoin de l'explosion de leur joie en apprenant cette réjouissante nouvelle. Personne ne se doutait alors que cette joyeuse journée dont il était l'animateur serait pour toute la maison une journée de deuil. M. Willems mourut en effet d'une apoplexie au moment où toute la maison était en excursion. Ce fut par téléphone que nous en fûmes avertis. Rien n'avait fait prévoir ce rapide dénouement. M. le Supérieur se remettait tout de bon de la bronchite qui l'avait forcé de s'aliter pendant près d'un mois. Le matin il avait dit encore la sainte messe et il s'était lui-même opposé à ce qu'un confrère restât à la maison pour lui tenir compagnie. Seul son neveu, élève de la maison, était près de lui. Notre chapelle étant trop petite, les obsèques se firent à l'église Sainte-Gertrude et l'enterrement au cimetière du Park. Il repose dans le caveau construit par les Filles de Charité de la province de France, qui avaient une maison de retraite pour les sœurs âgées et infirmes dans ce même immeuble que nous occupons maintenant.

Pendant le trajet de l'église au cimetière, mes regards furent attirés à plusieurs reprises par une très vieille sœur qui suivait le cortège d'un pas fatigué et un peu chancelant. Elle avait certainement dépassé les soixante-dix ans et il lui eut été facile de prendre place dans une des voitures où d'autres étaient déjà montées. Mais non, malgré son âge et sa fatigue, elle tint à faire à pied les quatre kilomètres du parcours. Et ce voyant, je pensai que sans doute M. Willems avait dû être pour elle le bon prêtre que tant d'âmes guettent sur leur route. Avec elle, d'autres garderont de lui ce même souvenir. Charles GIELEN.

SŒUR AUGUSTINE BARBRY
SUPÉRIEURE DE L'HOPITAL CENTRAL A PÉKIN

Que nous sommes petits avec nos parlottes, nos parchemins, notre science, notre érudition et nos décorations, en présence de ces humbles et nobles femmes qui, comme cette digne fille de Saint Vincent de Paul, récemment décédée à Pékin, ont consacré une longue vie à soulager la misère d'autrui, à alléger la souffrance de leurs semblables et qui, en semant le bien autour d'elles, ont contribué à faire aimer Dieu et à faire bénir jusqu'aux extrémités de la terre la cornette de la Fille de la Charité.

C'est la pensée qui me vient à l'esprit en commençant la rédaction de ces lignes consacrées à la mémoire de Sœur Augustine Barbry, décédée le 20 mars 1938 à Pékin ; et c'est avec un sentiment de véritable vénération pour ses vertus que j'entreprends de rappeler le souvenir de cette sainte femme.

* * *

L'enfant. — Augustine Barbry naquit le 18 décembre 1877 à Sailly-sur-Lys, dans le diocèse d'Arras, au sein d'une de ces nombreuses et chrétiennes familles du nord de la France, qui forment le réservoir de l'Eglise et des familles religieuses. L'avant-dernière de onze enfants, elle ne connut pas son père mort le 29 novembre 1879, alors qu'elle n'avait pas encore deux ans. Elle fut élevée par sa mère, femme vaillante et profondément chrétienne. Si le fruit fait connaître l'arbre, l'enfant fait connaître la mère. Sœur Barbry aurait pu répéter avec la même vérité ce que Victor de Laprade écrivait à la sienne :

*Non, en moi, rien n'est bon qui ne vous appartienne,
A vous, cœur simple et fort, d'où l'orgueil est absent,
Ma Mère ! et vous m'avez donné de votre sang
Plus qu'un enfant jamais n'en reçut de la sienne.*

Cette grande chrétienne a été honorée par la Divine Providence qui appela à son service deux de ses enfants : sa fille Augustine, Fille de la Charité, et son fils Etienne, prêtre, actuellement encore curé dans le diocèse d'Arras.

En dehors de la forte éducation reçue au foyer maternel, Augustine étudia à l'école du village qui était alors dirigée par les Sœurs de la Providence de Rouen. A douze ans elle fut confiée aux Sœurs Ursulines qui avaient un pensionnat à Saint-Omer ; elle y étudia pendant trois ans et en sortit avec son brevet.

Rentrée à la maison elle partagea avec sa mère le soin du ménage. Pieuse, bonne et un peu timide, elle mena jusqu'à vingt ans une vie laborieuse et effacée.

* * *

Fille de la Charité. — Augustine, ornée de tous les dons de la nature et de la grâce, allait bientôt atteindre sa vingtième

année ; le moment était arrivé pour elle de songer sérieusement à orienter sa vie. Son choix se porta sur la famille de saint Vincent de Paul. C'est le 6 décembre 1897 qu'elle entra au Séminaire des Filles de la Charité, où elle se fit bientôt remarquer par le sérieux et la ferveur de sa piété.

L'année suivante elle prenait la cornette et débutait dans la maison de Saint-Nicolas-des-Champs à Paris, où elle enseigna pendant sept années, jusqu'au jour de la fermeture des écoles congréganistes, sous le ministère d'Emile Combes. Ce fut pendant son séjour en cette maison que Sœur Marie fut appelée à prononcer ses premiers vœux le 8 décembre 1902.

* * *

Missionnaire. — Avidé de sacrifice, Sœur Barbry profita de la désorganisation des œuvres, par suite de la persécution, pour demander d'aller travailler à la conversion des infidèles à l'étranger. Sa demande fut agréée : elle reçut son placement pour la Chine, au grand désespoir de ses compagnes qui appréciaient grandement sa vertu et ses talents, et qui après plus de trente ans, en gardent encore un vivant souvenir.

Elle quitta la France en janvier 1905 et débarqua en Chine, à Shanghai le 25 février suivant. Son premier poste fut l'Hôpital Général, grand établissement international des concessions européennes, qui depuis sa fondation, en 1863, était dirigé par les Filles de la Charité, et que la pénurie de sujets allait bientôt obliger d'abandonner. Sœur Marie passa six ans dans ce grand et riche établissement, et ne le quitta qu'au départ des Filles de la Charité. Ce séjour dans cette maison lui fut utile : il lui procura une expérience et des connaissances précieuses pour la mission que la Providence lui réservait à Pékin.

* * *

Supérieure de l'Hôpital Saint-Vincent. — Lorsque, en 1911, les Filles de la Charité quittèrent l'Hôpital Général de Shanghai, Sœur Barbry fut nommée Supérieure de l'Hôpital Saint-Vincent, à Pékin, maison que les changements et la mort de plusieurs Sœurs avaient laissée dans le désarroi. L'arrivée de la jeune et intelligente Supérieure ranima aussitôt les énergies languissantes et infusa une nouvelle vie aux œuvres de cet établissement. Elle les développa encore en y ajoutant pour les jeunes filles du quartier un ouvroir qui, malgré une grève suscitée par deux ou trois mauvaises têtes, prit bientôt une grande extension, et n'a cessé de prospérer pour le plus grand bien matériel et moral d'une centaine de jeunes ouvrières.

Ce fut encore Sœur Barbry qui fonda une œuvre jusque-là inconnue en Chine, l'Association des Dames de la Charité, qui réunit les mères de famille de la paroisse du Pétang.

* * *

L'Hôpital Central de Pékin. — Vers l'année 1917, un groupe

de riches industriels ou fonctionnaires chinois, résolurent de doter la ville de Pékin d'un hôpital modèle, capable de soutenir la comparaison avec les établissements similaires fondés par les Européens en Chine. Pour cela ils achetèrent à l'Ouest de la ville un assez vaste terrain sur lequel ils élevèrent un important bâtiment d'après des plans venus d'Amérique, et s'assurèrent le concours de médecins formés aux méthodes européennes.

La Providence voulut que les organisateurs fussent tous des connaissances d'un grand industriel catholique de Shanghai, M. Loh Pa-Hong, le célèbre homme d'œuvres, qui vient de faire une mort si tragique. Sa popularité et sa longue expérience des œuvres charitables valaient à ce grand homme de bien beaucoup de crédit sur ses amis, païens comme chrétiens. Sans le moindre respect humain, M. Loh conseilla aux organisateurs, qui étaient tous païens, d'avoir recours à la collaboration de religieuses catholiques pour la direction des divers services du futur hôpital. Le projet fut adopté avec d'autant plus d'empressement qu'il facilitait leur tâche administrative. On chargea donc M. Loh de faire les démarches pour s'aboucher avec une communauté qui voulût accepter cette proposition.

En ce moment les Filles de la Charité avaient l'avantage d'avoir comme Visitatrice de la province de Chine la Sœur Marie-Anne Lebrun, qui y a laissé un si grand souvenir, et qui a été depuis appelée à de si importantes fonctions. Ce fut avec elle que M. Loh entra en pourparlers. Il plaida si bien sa cause, que peu de temps après, ma Sœur Lebrun, munie des autorisations nécessaires, faisait le voyage de Pékin, et y signait avec l'administration de l'hôpital une convention qui confiait une partie des services aux Filles de la Charité. Les négociations avaient été menées rapidement et amicalement. Comme couronnement de l'accord, ces Messieurs invitèrent à un banquet Mgr Jarlin et son procureur.

* * *

L'inauguration. — La construction du nouvel hôpital ne fut achevée que dans les premiers jours de l'année 1918. Il reçut le nom d'Hôpital Central ; et son inauguration officielle eut lieu le dimanche 27 janvier 1918. Parmi les nombreuses personnalités présentes à la cérémonie, se trouvaient le représentant du Président de la République, le Ministre des Communications, M. Tsao Jou-Lin, l'ex-Ministre des Affaires Etrangères et ancien ambassadeur, M. Soun Pao-Tsi, Mgr Jarlin, etc., etc., et dans un coin, deux modestes Filles de la Charité.

Après le discours de présentation par le médecin en chef, Mgr Jarlin fut amicalement invité à prendre la parole. L'évêque de Pékin s'exécuta simplement, et en deux mots témoigna son admiration pour la grandeur d'une entreprise, due en presque totalité à l'initiative privée, qui faisait grand honneur à la Chine et prouvait les progrès accomplis dans le cours de quelques années. |

Ces paroles, que l'on sentait inspirées par une sincère sympathie pour les Chinois, eurent un grand succès et furent relevées avec reconnaissance par Son Exc. M. Soun Pao-Tsi.

Le matin même de cette cérémonie officielle, avait eu lieu une autre inauguration, que les comptes rendus ne mentionnèrent pas : pour la première fois avait été célébré le Saint-Sacrifice dans l'Oratoire des Sœurs, et Notre-Seigneur, le premier, avait pris possession de la maison, pour de là pouvoir répandre ses bénédictions sur ce quartier de la vieille capitale.

* * *

Un aperçu de l'Hôpital Central. — La maison qui va devenir le champ de manœuvres, le Quartier Général de notre Sœur Barbry pendant les vingt dernières années de sa vie, avait vraiment grande allure, au milieu des maisons chinoises qui l'entouraient. Au moment où fut construit l'Hôpital Central, c'est à peine si on avait creusé les fondations de l'Hôpital Rockefeller ; c'était donc le plus complet et le mieux installé de tous les établissements similaires de Pékin.

C'était une construction européenne à trois étages, tout en ciment armé, dotée d'un ascenseur et ayant le chauffage central dans tous les appartements. Les chambres des malades étaient orientées face au sud et ainsi ensoleillées toute l'année. Deux grandes terrasses permettaient aux convalescents de prendre l'air sans avoir à descendre dans le jardin. De ces terrasses on jouit d'un magnifique panorama : la ville de Pékin avec sa haute muraille et les palais impériaux d'un côté, de l'autre les collines de l'ouest, sur le flanc desquelles s'étale le Palais d'été.

En arrière de l'hôpital, l'Administration avait construit un pavillon spécial pour servir de logement aux Sœurs. On leur avait demandé le nombre de pièces dont la petite communauté aurait besoin ; et ce fut le procureur de la Mission qui fut chargé de surveiller l'exécution du plan. C'était une maison à un étage comprenant au rez-de-chaussée : un salon, une salle de communauté, un réfectoire, une cuisine et deux chambres libres. L'étage était aménagé pour contenir l'oratoire, un dortoir, une petite infirmerie et une chambre de bains.

Comme on le voit, le plan primitif ne comportait pas de chapelle. Ce ne fut qu'un an ou deux plus tard que l'Administration en construisit une à côté du pavillon des Sœurs, assez vaste pour contenir le personnel et les malades catholiques de l'hôpital et même les chrétiens du voisinage.

* * *

La Supérieure de l'Hôpital Central. — Le lecteur a certainement compris que la Supérieure de l'hôpital n'était autre que la Sœur Barbry. Le choix de la Sœur Visitatrice était on ne peut plus heureux ; peu de sujets en effet réunissaient un ensemble de qualités naturelles et morales au même degré qu'elle.

Relativement jeune, Sœur Barbry joignait à une taille avantageuse une physionomie sympathique, qu'illuminait un regard doux, timide et pur comme le cristal. Sa tenue simple et digne révélait en elle un tact exquis et une parfaite éducation ; sa seule vue inspirait le respect et portait au bon Dieu. Alliant la bonté et une tendresse maternelle pour les malheureux, à une grande énergie et force de volonté, elle était providentiellement préparée pour remplir les devoirs et surmonter les difficultés de l'œuvre qu'on lui avait confiée.

On devine sans peine que les souhaits pompeux de l'inauguration ne suffisaient pas à créer à la Supérieure une situation de tout repos. Sans doute le principal fondateur de l'hôpital, M. Sze, directeur du Loung-Hai, bien que païen, ne cessa jamais de professer pour elle une véritable vénération, et de prêter un concours empressé à toutes ses pieuses entreprises ; mais il était à ses affaires, loin de Pékin, où il ne faisait que de rares apparitions. C'est avec les administrateurs, le trésorier, les docteurs et leur clientèle installée dans les différents services que la Supérieure devait traiter journellement. Son rôle d'auxiliaire ne lui donnait qu'une autorité fort limitée sur les nurses diplômées et les domestiques payés par le trésorier.

Pendant les premières années, Sœur Barbry eut souvent à souffrir de cette administration païenne et même sourdement hostile ; mais elle ne se découragea point et, à force de patience et de dévouement, elle sut s'accommoder à ce milieu et profiter de la liberté qu'on lui laissait pour faire tout le bien possible tant au dehors qu'au dedans de l'établissement. Par sa vertu et son tact elle arriva même à s'imposer et à conquérir une autorité que tous respectaient, et qui devint définitive le jour où les administrateurs païens eurent dilapidé le capital de la fondation.

Au nombre des peines silencieusement supportées durant son administration, il faut noter les conjonctures pénibles au milieu desquelles, elle et ses compagnes vécurent, le jour où, sous prétexte de réformes à introduire dans l'hôpital, il fut question de remplacer les Filles de la Charité par des religieuses d'une autre nationalité. Le projet ayant été critiqué par la presse chinoise tomba à l'eau, et l'affaire fit long feu.

Un autre jour elle recevait un violent reproche d'une haute personnalité survenue au moment précis où toutes les Sœurs étaient prises par leur service auprès des malades, et qui se plaignait durement de n'être pas reçue avec les honneurs qui lui étaient dus. Sœur Barbry s'excusa modestement d'une faute qu'elle n'avait pas commise, selon les exemples laissés par saint Vincent de Paul. La Charité pardonne tout, et l'Humilité arrange tout.

* * *

Les œuvres du dehors. — A l'intérieur de l'Hôpital Central Sœur Barbry ne cessa pas un jour d'introduire les améliorations utiles au corps et à l'âme des malades, et se montra toujours prête à adopter les œuvres qui se présentaient : comme

par exemple le secours apporté durant de longs mois aux nombreux orphelins des grandes inondations, puis à ceux de la famine du Kansou, l'hospitalisation des blessés et des malades, victimes des guerres civiles, etc.

Mais son zèle semblait s'exercer plus encore en dehors de l'Hôpital Central qu'au dedans. Ainsi donc, à l'occasion de la fête de Noël, elle s'industrialisait pour faire chaque année une distribution d'habits à plus de 400 enfants pauvres. Elle avait installé en ville plusieurs dispensaires, où une de ses compagnes allait plusieurs fois par semaine panser des plaies, distribuer des remèdes et ondoier des petits moribonds. Elle entretenait plusieurs petites écoles où l'on apprenait le catéchisme et les prières, et où des catéchumènes se préparaient au baptême. Plus récemment elle fut invitée par la police chinoise à visiter une prison, où en soignant les malades elle était autorisée à consoler les prisonniers et à exercer auprès d'eux un fructueux apostolat.

* * *

Asile Notre-Dame de Lourdes. — L'œuvre à laquelle Sœur Barbry a consacré le plus de dévouement est l'Asile des Mendiants.

Cet établissement avait été ouvert par les soins de la Municipalité de Pékin, pour délivrer la capitale d'une armée de mendiants qui rappelait assez bien celle qui désolait nos grandes cités du temps de saint Vincent. Spécialement nombreux au temps des grands froids de l'hiver, surtout à la suite de la famine ou de l'inondation, ces mendiants venus d'un peu partout étaient recueillis par la police et enfermés dans une grande maison qui, sous le régime impérial, servait, une fois par an, à emmagasiner et distribuer le riz fourni par l'Empereur aux familles mantchoues. Cette construction n'avait pas été faite pour servir d'habitation et était réellement inhabitable. Elle n'avait pour plancher que la terre battue ; celui de l'étage supérieur n'existait plus, de sorte que ces appartements, hauts comme une église, n'ayant que la toiture pour plafond, et où le vent pénétrait entre les tuiles, même en plein hiver n'étaient pas chauffés, et ne pouvaient pas l'être, faute de cheminées. Durant la journée les hospitalisés se chauffaient au soleil.

A l'intérieur il n'y avait aucun meuble : ni table, ni chaise, ni lit. Ces pauvres malheureux étaient couchés à même le sol nu, n'ayant pour toute couche qu'une natte souvent à demi pourrie, pour oreiller le mur de leur appartement, et pour couverture les loques qu'ils avaient apportées en entrant dans la maison. Beaucoup d'entre eux étaient épuisés par les privations, le froid et la maladie. Dans la chambre réservée aux grands malades on pouvait voir ces pauvres gens agoniser sur leur natte sans que personne s'en émût et songeât à adoucir leurs derniers moments.

A ces centaines d'hospitalisés le gouvernement assurait journellement deux maigres repas de millet cuit à l'eau, sans

plus. Malgré tout c'était une grosse dépense pour la ville qui n'avait ni les ressources, ni l'expérience, ni le personnel pour faire mieux.

J'ignore, par quel hasard la Sœur Barbry eut connaissance de cet Asile, et qui lui en ouvrit les portes. Dès qu'elle eut découvert ce foyer de misères physiques et morales, son cœur maternel n'y tint plus. Sans se laisser effrayer par la grandeur de l'entreprise et la pénurie de ses moyens, elle décida d'y apporter remède. Elle fit jouer tous les ressorts de sa diplomatie pour obtenir l'autorisation de visiter régulièrement l'établissement et de soigner les nombreux malades de tout âge et de tout sexe qui s'y trouvaient.

Dès ce jour cette œuvre des mendiants devint sa grande préoccupation. Elle lui donna le nom d'Asile de Notre-Dame de Lourdes, parce que ce fut un 11 février qu'elle inaugura cet apostolat. Ce que la digne Supérieure a dépensé là de tendresse, de dévouement, pour soulager, guérir, nourrir, vêtir, consoler, convertir, seuls les anges pourraient nous le dire. Elle mendiait pour fournir des nattes aux plus abandonnés, vêtir les plus malheureux. Sans se soucier de l'infection qui s'exhalait d'un tel milieu, elle soignait leurs plaies, distribuait des remèdes, instruisait les mourants, et cela pendant des heures entières. Chaque semaine elle leur envoyait une charge de légumes destinés à améliorer le maigre régime qui les empêchait de mourir de faim. Elle s'y faisait accompagner par l'une ou l'autre de ses compagnes. Une année, deux d'entre elles y contractèrent une grave et longue maladie qui les conduisit réellement aux portes du tombeau. Dieu eut pitié de la pauvre Supérieure et lui rendit ses compagnes.

Sœur Barbry exerça cet apostolat pendant huit ans, jusqu'à la fermeture de l'Asile. Grâce à cette dépense de dévouement, le bien qui s'est fait dans cette maison est incalculable : que d'âmes y furent régénérées avant de mourir ! Que d'autres y apprirent le chemin du ciel !

* * *

La fin. — D'autres relateront mieux que je ne puis le faire de mémoire et à distance, le détail des vertus et des œuvres de la Sœur Barbry. Ces lignes ne sont que pour apporter la contribution d'un témoin de cette belle vie, et le témoignage de la reconnaissance d'un des nombreux missionnaires qui en ont recueilli le bénéfice.

Cette sainte vie a pris fin. Déjà en 1931 elle avait été autorisée à revenir en France pour y trouver un peu de repos et une amélioration à l'épuisement. Deux ans après, sentant ses forces l'abandonner, elle se résigna à demander sa retraite. Les Supérieurs eurent la grande délicatesse de la maintenir à son poste et de lui donner une Assistante. Cette décision lui procura la consolation de mourir au milieu de ceux qu'elle avait tant aimés, et dans la maison où elle avait si bien travaillé.

Le 19 mars une de ses compagnes écrivait : « Le bon Dieu,

dont les desseins ne sont pas les nôtres, continue de remplir son Ciel. Notre chère Sœur Barbry va y entrer ; elle ne parle plus et souffre beaucoup. C'est un ange qui ouvre ses ailes ! »

Le lendemain 20 mars, vers midi, elle rendait sa belle âme à Dieu.

* * *

Les funérailles. — La conscience populaire ne s'y trompe pas : elle reconnaît les véritables héros. Le 21 mars on n'a pas eu besoin d'ordonner à la population de Pékin de manifester en l'honneur de la Sœur Barbry : cette foule qui remplissait la cathédrale du Pétang, cet interminable cortège accompagnant religieusement le modeste cercueil de cette Fille de la Charité, constituaient un triomphe spontané mille fois plus glorieux que les plus brillants défilés. C'était le triomphe de la Charité ; c'était une canonisation anticipée. C'était la réplique du triomphe fait à la porte du paradis par tous ceux que Sœur Barbry y a charitablement introduits.

Jean-Marie PLANCHET.

PAUL-FRANÇOIS CORSET

(29 juin 1880 — 11 août 1937)

Paul-François Corset naquit en France, à Tourcoing, importante ville industrielle du département du Nord, le 29 juin 1880, d'une famille foncièrement chrétienne. Il serait curieux de rechercher le nombre certainement important de prêtres, de missionnaires, d'évêques, de religieux et religieuses qu'a donné et continue à donner à l'Eglise cette populeuse agglomération ouvrière. La Foi s'y conserve intacte, chaude et vivante. Cette constatation apporte un démenti au pessimisme de ceux qui croient qu'un milieu industriel, par sa soif de bien-être, ses luttes de classes, le matérialisme de ses aspirations, est un terrain aride où ne peut qu'étouffer toute vocation religieuse. Le Père, Pierre Corset, appartenait à une lignée d'ouvriers et de commerçants ; la mère, Joséphine Rufflet, tenait son origine de gens de loi, syndics, avocats. Ils eurent dix enfants comme part de la bénédiction divine. « La Flandre et l'Artois ont, suivant le témoignage du Maréchal Pétain, une race douée d'une superbe puissance de labeur et d'un opiniâtre esprit d'entreprise. Les berceaux n'y demeurent pas vides. Ces deux provinces possèdent la principale richesse d'une nation : *des hommes.* »

M. Pierre Corset, sur qui retombait le souci d'élever cette nombreuse famille, avait l'esprit pratique et obtenait de son commerce les ressources qui, avec l'aide de Dieu, assuraient le pain quotidien. La mère, plutôt idéaliste, sans négliger pourtant les intérêts matériels du foyer, eut à cœur de donner à ses enfants, avant tout, une forte éducation chrétienne. Dans

cette maison, les principes de Foi, la stricte observance des préceptes de l'Eglise, la fidélité aux habitudes religieuses, étaient à la base du code familial. De ces pieuses coutumes, il en était une, sainte et patriarcale, fort en honneur dans beaucoup de familles du Nord, qui était observée avec soin. Chaque soir, après la prière récitée en commun, les enfants, grands et petits, se présentaient, un à un, au père et à la mère qui les bénissaient, leur traçant sur le front le signe de la Croix, en l'accompagnant de l'invocation traditionnelle. La mère, parfois, profitait de cet instant impressionnant et plus propice par sa solennelle gravité, pour attirer l'attention sur certaines incartades, plus ou moins répréhensibles. C'était comme un examen de conscience bref et net, et si innocent qu'on fut, on devait déjà le commencer avant la maman. Tout se concluait par quelques mots d'encouragement et d'exhortation à mieux faire à l'avenir.

Paul, dans sa première jeunesse, comme du reste tous les enfants à cet âge, dut porter à son compte pas mal d'espiègleries. Un soir, frères et sœurs étaient réunis près de leur mère, les uns et les autres s'occupant à différentes besognes. Paul fit je ne sais quel tour à sa façon. Jugeant la mesure excessive, la maman, assise près de lui, aggrava sa réprimande d'un argument plus frappant : une calotte. Le jeune turbulent, bien qu'un peu surpris, garde tout son calme, s'introduit les doigts dans la bouche, en retire une dent, et la montrant triomphalement dit : « Mère, j'avais une dent branlante et qui me faisait mal, tu me l'as fait tomber, la voici, je te remercie. » On devine le fou-rire qui fusa dans la chambre. A cette explosion de joie, se joignit la maman qui regrettait déjà son geste un peu vif, mais très compréhensible tout de même, envers son benjamin qui avait ses préférences. Après tout, cette bonne mère avait-elle retenu, pour la mettre en pratique, la leçon que le Roi Henri IV donnait à M^{me} de Montglat, gouvernante du Dauphin, son fils. « Je me plains de vous de ce que vous ne m'avez point mandé que vous aviez fouetté mon fils ; car je veux et vous commande de le fouetter toutes les fois qu'il fera l'opiniâtre ou quelque chose de mal, sachant bien par moi-même qu'il n'y a rien au monde qui lui fasse plus de profit que cela. Ce que je reconnais par expérience m'avoir profité, car étant à son âge, j'ai été fort fouetté. C'est pourquoi je veux que vous le fassiez et que vous le lui fassiez entendre. »

Lorsque Paul fut un peu plus grand, il lui arrivait souvent de manifester ses désirs, ses espoirs, d'être un jour quelqu'un : un chef. Si on lui demandait des précisions, il répondait invariablement : « Etre général, avoir un uniforme, et commander à des soldats. » Sa maman, le prenant au mot, voulut lui réserver une surprise. Par un beau matin, appelant son enfant et le conduisant dans sa chambre, elle lui montra un bel uniforme d'officier : képi à galons, ceinturon étincelant, et une gentille épée. Ah ! quelle allégresse. Au comble de ses vœux, le bambin endosse immédiatement l'uniforme et fier comme un valeureux

guerrier, se promène toute la journée dans la maison, tirant l'épée et la remettant au fourreau. Pendant quelques années, dans le cercle familial, il ne fut plus appelé que *Général Popot*. Voilà un caractère de volonté qui se dessine de bonne heure.

Il n'est pas rare, dans les familles pieuses, qui conduisent leurs enfants à l'Eglise, et aiment à leur expliquer le sens des cérémonies auxquelles ils assistent, de voir ces tout petits s'essayer à les imiter... Paul avait chez lui bien suffisamment ce qu'il fallait pour cela, et il se plaisait à organiser des services liturgiques, surtout si on lui laissait le beau rôle. Jeux d'enfants, apprentissage de la vie. Il advint, un jour, que le jeu ne se passa pas au gré de ses désirs. Tout le ban et l'arrière-ban des frères et sœurs avaient été convoqués ainsi que la vieille bonne Léonie. Le programme arrêté était une messe avec prédication, suivie d'une procession. Paul officiait ; son frère, depuis mort Rédemptoriste, donna le sermon qui était une diatribe contre la vieille bonne pour son manque de sérieux aux offices. Il fut éloquent et écouté avec recueillement par tous, même par celle qui devait, et pour cause, s'y intéresser le moins. Arrive l'Offertoire, la burette qui devait contenir le bon vin blanc donné par la maman, se trouva vide ! L'enfant de chœur s'était, pendant le sermon, octroyé le nectar. Ce fut un joli tapage : paroles peu amènes, disputes et coups. En réparation, le coupable dut aller demander à la maman de regarnir la burette. Mais voilà que la mère répond : « J'ai donné du vin une première fois, je n'en donnerai pas une seconde fois. » Alors que faire ? Heureusement, la vieille bonne avait l'expérience des enfants ; pour changer le cours des idées de cette pétulante jeunesse, elle fit remarquer que, si la première partie du programme tournait court, il restait toujours à exécuter la seconde : la procession. Aussitôt dit, tout le monde s'empresse ; les bannières sont déployées et on se rend au jardin, dont on fait le tour deux ou trois fois, puis la sainte assemblée se disloque dans la paix et la joie.

Collège. — Montaigne, dans les *Essais*, au chapitre de l'instruction des enfants, dit : « Il n'est rien si gentil que les petits enfants en France, mais ordinairement ils trompent l'espérance qu'on en a conçue, et hommes faits, on y voit aucune excellence. J'ai ouï tenir à gens d'entendement, que ces collèges où on les envoie, de quoi ils ont foison, les abrutissent ainsi. » Voilà un triste résultat qu'on n'observera certes pas dans les collèges libres de notre temps, et les « gens d'entendement » de notre époque sont certainement d'un avis différent de celui de notre philosophe du xvi^e siècle.

A Tourcoing, l'*Institution du Sacré-Cœur* brillait parmi les établissements d'enseignement secondaire. Dirigé par des ecclésiastiques du diocèse, jouissant d'une légitime renommée dans le Nord de la France, ce collège admettait chaque année, tant internes qu'externes, de 400 à 500 élèves. Une instruction complète, littéraire et scientifique, conforme aux programmes de l'Etat, y était donnée et valait à l'Institution de nombreux succès annuels, lors des épreuves du baccalauréat. De plus,

une forte éducation chrétienne trempait les volontés, formait les caractères et préparait ces hommes qui, dans les différents domaines de l'activité humaine, portèrent bien haut le renom de ce collège. Désireux de faire partager à ses enfants les bénéfices d'une telle instruction secondaire, dans un établissement de toute sécurité, c'est à ces maîtres d'une conscience professionnelle si prisée, que M. Pierre Corset confia son fils Paul.

Au milieu de cette jeunesse studieuse, le nouveau collégien ne se classa pas dans la catégorie des élèves supérieurement doués qui remportent toujours, et dans toutes les branches du savoir, les premières places. C'était un bon ordinaire, un sujet moyen dont les qualités étaient plutôt solides que brillantes, laissant déjà entrevoir l'homme d'âge mûr, intelligence lucide, jugement sûr. Ses facultés se développèrent, ses principes s'ancrèrent et s'affermirent. Ses manières agréables de bon camarade lui attiraient la sympathie. Il aimait à nouer des relations et avait beaucoup de petits amis, beaucoup trop de l'avis de sa prudente mère. Celle-ci ne se relâchait pas dans sa vigilance. Elle surveillait les lectures de ses enfants, inspectait leurs livres, scrutait les graphies qui parfois les émailaient ; elle exigeait, signées par les professeurs, les notes de classe qu'elle contresignait ; elle se renseignait sur les allées et venues, les fréquentations de son petit monde à la tête chaude, et qui aurait pu si facilement être induit en erreur, ne sachant deviner ni éviter le mal. Tous ces devoirs d'une mère vigilante, soucieuse autant de la bonne santé morale de ses enfants que de leurs progrès scientifiques, étaient hautement compris de cette femme forte et n'étaient jamais négligés. Au reste, Paul correspondait docilement à cette vigoureuse formation familiale et scolaire : respectueux et obéissant envers ses parents, demeurant affable et serviable envers ses frères et ses sœurs. Il veillait, à table, à ce que son voisin ou sa voisine ne manquassent de rien. Avait-il dépassé, dans ses taquineries, la limite permise, il profitait d'une occasion propice pour offrir un petit cadeau à ses victimes.

Tel un parterre, dont l'aspect des fleurs heureusement disposées, offre à l'œil flatté la gamme harmonieuse de leurs diverses couleurs, ainsi cette belle famille était devant Dieu, qui se plut à y poser ses regards et à y arrêter son choix. On a remarqué que les familles qui, pendant la Grande Terreur, bravant l'échafaud, cachèrent les prêtres réfractaires, eurent ensuite dans leur descendance de fréquentes vocations religieuses. On pourrait dire, de même, de ces familles aux principes sévèrement chrétiens, réglées en tout par la Foi, elles voient les bénédictions divines faire épanouir, parmi leurs enfants toujours nombreux, ces aspirations vers un plus parfait et susciter des prêtres, des religieux qui sont l'honneur de leurs parents. Des dix enfants de la famille Corset, l'un devint prêtre dans le diocèse, un autre mourut Rédemptoriste, deux entrèrent chez les Lazaristes et une fille prit la cornette des Sœurs de la Charité de Saint Vincent de Paul. Quant aux

autres, riches de la bénédiction de Jacob, ils offrirent au Seigneur une belle couronne de nombreux enfants et petits-enfants (43 en 1938), parmi lesquels se fera encore entendre l'appel du Divin Maître.

Saint-Lazare. — Paul, après avoir terminé ses études classiques, entra au noviciat de la Congrégation de la Mission. Il arriva à Paris, à la Maison-Mère, au mois de septembre 1898, pour y prendre la place de son aîné, Jean-Baptiste, parti le mois précédent en Chine où il travaille dans le Vicariat Apostolique de Pao-Ting-Fou. Le jour de sa vocation date du 21 septembre 1898. Le séminaire s'achevait quand il fut appelé par la loi militaire : la caserne le posséda de septembre 1900 à septembre 1901 ; de sorte que le noviciat fut une préparation moins aux Saints Vœux qu'à l'épreuve du « Service »... Il fut incorporé au 43^e régiment à Lille, privilégié en cela, puisqu'il avait dans la ville et à Loos des maisons de confrères ; de plus, il n'était pas loin de Tourcoing. Il avait emporté au régiment une statuette de Saint Vincent. Il aima toujours beaucoup, disait-il dans la suite, cet objet de piété, en souvenir des grâces de consolation et de courage qu'il lui avait procurées.

Pendant son congé militaire, il eut à souffrir du milieu, mais il fut un bon soldat ; s'il n'aimait pas le métier, il le subit avec esprit de foi et courage, joyeusement. Son livret militaire porte : « *Bon soldat, excellent tireur* », ce qui lui valut, sur la manche, le cor de chasse en or. Pas délibérément tireur au flanc, il apprit cependant très vite, comme tous les jeunes conscrits, les moyens de s'adoucir l'épreuve. Lorsqu'il était de garde à la Prison Centrale de Loos, il savait, à l'aide de cigarettes, de quelques chopes, se concilier la sympathie de son sergent et se faire envoyer en « service commandé »... à l'Ecole Apostolique où il était sûr de trouver un chaud accueil de la part du bon Père Dubois, le supérieur de légendaire mémoire, et des autres confrères professeurs. Les élèves eux-mêmes faisaient fête au séminariste-soldat dont la présence au réfectoire valait un *Deo Gratias*.

Libéré du service militaire en septembre 1901, Paul revint à Saint-Lazare et commença l'étude de la philosophie, de suite après la retraite annuelle. Il fit les Saints Vœux le 25 mars 1903 et le 27 mai de la même année, il gravissait les premiers degrés qui mènent au sacerdoce. Un an après, le 16 mai 1904, il se prosternait pour la première fois sur les dalles du Sanctuaire, au jour du sous-diaconat. Diacre le 19 décembre 1904, il reçut l'ordination sacerdotale le 17 juin 1905.

La Chine. — Le Père Paul Corset, ayant jusqu'ici suivi les exemples de son grand frère Jean-Baptiste, ne s'arrêta pas en chemin ; lui aussi prit le bateau à Marseille et s'en vint retrouver, à Pékin, son aîné qui l'attendait pour le conduire à Tcheng-ting-fou, le 19 octobre 1905.

Après un an d'études du chinois, il fut placé à Kai-chwang, vicaire d'abord de M. Morelli, puis de M. Ceska. Rien de bien saillant à cette époque qui est la même pour tous les mission-

naires : missions, retour, et de nouveau missions. On est porté par l'idéal et rien, pas même la souffrance, n'étonne ni ne déconcerte... on s'attendait à pire. Ayant ainsi passé quelques mois à l'entraînement, il fut nommé professeur au Petit Séminaire, avec M. Baroudi, et quand celui-ci alla prendre la direction du Grand Séminaire, il lui succéda comme directeur du Petit jusqu'à la mobilisation. Il entreprit la construction de la chapelle actuelle et agrandit les bâtiments d'habitation. C'est à cette époque qu'il forma avec M. Dutilleul, directeur du Séminaire Interne à Chala, près Pékin, le projet de fonder une Ecole Apostolique lazarisite à Chala même. L'idée était de recueillir des vocations tardives, de trier certains refus des petits séminaires, dans l'espoir de multiplier un peu les ouvriers de la Vigne. Ce projet ne fut pas agréé ; abandonné, il n'a jamais été repris malgré la pensée féconde qui l'avait suggéré.

La guerre. — En août 1914, ce fut le coup de tonnerre de la Grande Guerre. Le Père Corset fut rappelé sous les drapeaux ; dirigé vers la France en janvier 1915, il y fut employé à bien des travaux, en des lieux bien divers.

Pendant ces jours terribles, il profitait de ses permissions pour aller voir ceux et celles de sa famille qui n'étaient pas dans les pays occupés. Il eut ainsi l'occasion de revoir sa sœur, Fille de la Charité, soit à Amiens d'abord, soit à Nice ensuite, où les Filles de la Charité de l'Hospice d'Amiens avaient été évacuées avec leurs vieillards. Paul devint, dans le Var, interprète pour les travailleurs chinois. Après son retour en Chine, il racontait à ses confrères que ce ne fut point là une sinécure, et qu'il eut de très grosses difficultés à arranger, parmi lesquelles un commencement d'émeute. Ces incidents le fatiguaient, le déprimaient ; sa pensée s'envolait vers sa chère Mission de Chine et, c'est son expression habituelle, il broyait du noir. Broyer du noir, le cafard, qui donc en fut exempt à cette époque ? Cette amère mélancolie lui revint encore, mais heureusement sa maîtrise de soi le sauvait : une distraction, une visite, un dérivatif quelconque, le remettait de cet état fâcheux et le ciel de son âme redevenait serein.

A Nantes, s'était réfugiée une de ses sœurs cadettes. Elle avait pu, avec ses trois enfants, quitter les pays envahis ; son mari était prisonnier en Allemagne. Elle écrivait dernièrement qu'elle avait été profondément édifiée par la vie sacerdotale et religieuse qu'y menait son frère. Lever à quatre heures, oraison, messe, bréviaire. L'après-midi, Paul aimait à se promener avec les enfants, leur distribuant bons conseils et réprimandes et se permettant de faire parfois quelques corrections. On redira souvent dans la famille l'histoire d'un certain ours. L'oncle Paul s'en était allé se promener avec sa petite nièce, âgée de quatre ans, et la mena dans un bazar avec permission de choisir ce qu'elle voulait. La bambine s'adjudgea d'emblée un bel et grand ours au désespoir de l'oncle qui ne se souciait pas de rentrer avec ce troisième compagnon. Aidant la petite qui ne voulait pas lâcher cet animal déjà tant aimé, il prit le tramway. Dans la voiture, la fillette manigança son ours

pendant tout le trajet, de telle façon que tous les autres voyageurs furent pris d'un fol accès d'hilarité qui ne cessa, pour la grande mortification de l'oncle, que lorsqu'il descendit avec le malencontreux ours et sa jeune maîtresse.

A Paris, Paul se rendait naturellement à la Maison-Mère des Lazaristes et allait prier dans cette chapelle qui avait été témoin de ses engagements sacrés. Il renouait ses relations avec ses anciens et jeunes confrères qui y logeaient encore, causant de la guerre, mais surtout de la chère mission de Tcheng-ting-fou. A Paris, habitait son neveu, le fils de sa sœur aînée, poursuivant ses études à *Centrale*. Rien ne pouvait lui être envoyé par ses parents restés à Tourcoing, il se trouvait très gêné par suite du manque de ressources. Paul se fit son aide et son consolateur, et ce neveu, actuellement chef d'une belle famille, lui en a toujours gardé une vive reconnaissance.

Quand vint l'heure de l'Armistice, le Père Corset, dès qu'il le put, gagna le Nord dont les habitants avaient tant souffert de l'occupation allemande. Il passa quelques semaines dans sa famille ; toujours bon, toujours gai, ne parlant de lui qu'en riant : il remonta le moral de tous. Il alla tout d'abord à Lille, chez l'aîné de la famille qui y demeurait avec sa femme, quatre jeunes gens et leur sœur. D'esprit pratique, il avait pensé à se munir d'un énorme jambon qui fut reçu avec plaisir et disparut dès les premiers repas, la jeunesse surtout avait besoin d'être ravitaillée. Toutefois cette joie de se revoir était attristée par un douloureux souvenir : les parents avaient perdu l'un de leurs enfants, Henri, tué accidentellement par une bombe anglaise alors qu'il était près de l'aérodrome allemand. M. l'abbé Lecomte, mort depuis évêque d'Amiens, se trouvant près de lui, l'assista dans ses derniers moments. C'était un saint jeune homme, il brillait par sa piété et sa science. Il est probable qu'au soir de l'accident, en avril 1917, une voix de plus se fit entendre au chœur des Anges chantant les louanges du Très-Haut.

Dans le Nord, Paul revit aussi son frère François, mobilisé et infirmier au Sanatorium de Zuydcote où étaient soignés les gazés de guerre. Il se préparait alors à regagner la pieuse paroisse de Bondues dont il était le curé. Puis ce fut le tour de Tourcoing où il avait hâte de se rendre au cimetière où reposaient ses chers parents : sa mère était décédée en juillet 1907 et son père était mort en décembre 1917, plein de mérites devant Dieu et secrétaire de la Société de Saint Vincent de Paul, ayant occupé ainsi ses dernières années à faire du bien aux pauvres. Il retrouva plusieurs de ses sœurs, fit la connaissance de ses nombreux neveux et nièces et rencontra bien des anciens amis. Par de bonnes paroles dites à-propos, il redonnait courage : « Je n'oublierai jamais, dira une dame très déprimée par la perte de son mari tué à la guerre, le bon Père Corset ; il m'a tellement réconfortée que je lui en serai toujours reconnaissante ; il comprenait si bien ce que je souffrais. »

La guerre finie, Paul aspirait à revoir la Chine et sa Mission.

Il fit ses adieux ; ils durent lui coûter beaucoup, car après son retour, il avait que la deuxième séparation d'avec sa famille, la France et Saint-Lazare, lui avait été bien plus pénible que la première.

Second séjour en Chine. — A son arrivée, il fut nommé recteur de Pien-Tsouen, en septembre 1919, puis presque aussitôt professeur au Grand Séminaire. En février suivant, il quittait définitivement le Vicariat de Tcheng-ting-fou pour celui de Tien-tsin, où il prenait le poste de vicaire délégué et procureur ; il y resta jusqu'en juin 1929.

De nouveau, l'obéissance l'arrache à des habitudes déjà stabilisées et lui confie la direction du Grand Séminaire régional de Chala, près Pékin.

Il prit possession de son nouveau poste vers la fin du mois de juin. Les élèves étaient en vacances ; il profita de ce temps de repos pour organiser sur un nouveau pied l'établissement qui venait de lui être confié.

La situation était assez délicate par suite de certains troubles qui avaient eu lieu, un peu partout en Chine, durant l'année 1928, et dont la répercussion s'était fait sentir jusque dans les Séminaires. Il fallait manœuvrer avec tact et prudence.

Le P. Corset pria, réfléchit, interrogea, prit l'avis des autorités compétentes, puis adopta certaines mesures qui lui semblaient propres à contenter tout le monde et à faire régner le bon esprit dans la maison.

Dès la rentrée, 1^{er} septembre 1929, il appliqua une méthode de fermeté et de douceur. Les difficultés ne lui manquèrent point, mais il finit toujours par en triompher. Peu à peu, les cœurs s'ouvrirent à la confiance, en même temps que l'esprit surnaturel pénétrait un peu plus parmi les jeunes clercs. Afin de faire dominer cet esprit, notre confrère adressait souvent aux élèves, quand venait l'heure de la lecture spirituelle, de vibrantes exhortations. Il s'imposait l'obligation de ne pas laisser cette jeunesse bouillante trop longtemps seule pendant les longues récréations du dimanche. Sous prétexte de distribuer des bonbons, il se donnait le moyen de briser, sans éclat, certaines conversations périlleuses, d'enrayer le mal renaissant et de ramener les esprits vers d'autres considérations que la desséchante politique.

Il s'attachait, par ailleurs, à promouvoir la piété en organisant de belles cérémonies. Ancien cérémoniaire de Saint-Lazare, il n'avait pas oublié la splendeur des offices qu'on célèbre à la Maison-Mère ; il consacra tous ses efforts à reproduire dans la chapelle de Chala un peu de cette beauté liturgique dont il avait gardé un vivant souvenir. Pendant son séjour, on célébra de très belles fêtes au Séminaire ; les plus remarquées furent celles du Christ-Roi en 1929, sous la présidence de Son Exc. Mgr Costantini et celle du 25^e anniversaire d'ordination sacerdotale de M. Corset, au mois de mai 1930.

L'amour de l'étude était aussi l'objet des recommandations qu'adressait aux séminaristes le zélé directeur. Former des prêtres studieux était son idéal. Il fit vraiment ce qu'il put

pour obtenir de nouveaux progrès dans l'acquisition des sciences ecclésiastiques. Il eut à cœur de mettre à la disposition des élèves les ouvrages qui pouvaient leur être plus particulièrement utiles dans la poursuite de ce but, et il stimula de différentes manières leur zèle parfois endormi.

Pour encourager les séminaristes à mieux employer le temps si précieux de la formation cléricale, il s'était efforcé de rendre l'établissement où ils se trouvaient aussi agréable que possible. C'est pendant son supérieurat que les vérandas de la bâtisse du Nord furent transformées en galeries vitrées, ce qui les rend particulièrement intéressantes pendant les longs mois de l'hiver.

Il eût entrepris d'autres transformations, mais les circonstances l'en empêchèrent.

Curé de Saint-Michel : sa mort. — Le décès soudain du Père Clément, le 22 décembre 1933, laissait inoccupé le poste de recteur de la paroisse pékinoise de Saint-Michel : celle du quartier diplomatique. Un nouveau titulaire était difficile à trouver et M. Corset s'offrit à prendre ce poste assez délicat ; ayant reçu sa nomination en janvier 1934, il se donna immédiatement à ses nouvelles fonctions. Il continua, peut-on dire, les œuvres de son prédécesseur, les perfectionnant ou les menant à bonne fin. Tout en étudiant le milieu complexe qui appelait son zèle, il transforma la résidence et parvint à lui donner un ordre, une propreté et un pratique qui étonnent ceux qui ont connu l'ancien Saint-Michel. En fermant là encore par un vitrage le rez-de-chaussée et l'étage, il doubla la capacité du bâtiment et le rendit agréable été et hiver.

Puis ce fut le tour de l'église qu'il fit repeindre en entier, lui donnant un cachet de sobriété et de gravité remarquables, tout autant que de bon goût. Par la même occasion, l'éclairage électrique fut rénové sur un plan mieux compris, les orgues revisées en entier, et enfin les abords de l'église dégagés et rendus plus commodes.

L'œuvre spirituelle marchait de pair. Il acheva la division de la nouvelle paroisse de Nan-kang-tse, ce qui avait été le but suprême du fondateur, le Père Clément. Les écoles des Frères Maristes et des Mères Franciscaines doivent beaucoup à son zèle pratique et aussi éveillé que discret. Il aima ses « Douze Apôtres », comme il appelait ses orphelins, dont il doubla le nombre et les employa comme petits chantres à l'église, après une sérieuse formation. Pour les entretenir, les nourrir, les vêtir et les instruire, il ne recula pas devant la tâche astreignante du professeur, donnant chaque jour plusieurs heures de son temps en échange de quelques ressources. Ayant parmi les œuvres de sa paroisse, un grand hôpital dirigé par les Filles de la Charité, il apportait une grande sollicitude dans l'accomplissement de ses fonctions d'aumônier. Combien de malades ont redit le réconfort que ses visites fréquentes leur avaient apporté !

Son action auprès des âmes fut féconde. D'un abord facile, d'un commerce agréable, ce fut pour lui un jeu de diriger ses paroissiens vers l'église, puis vers la Table Sainte. Que de

témoignages, si la discrétion n'obligeait pas à les taire, rediraient ses succès ! Les déboires ne lui manquèrent pas, mais là encore il sut y trouver des leçons pour éviter les écueils et faire rendre davantage à son ministère.

Telle fut la vie bien réglée qui l'occupa jusqu'à l'après-midi du 11 août 1937 où, dans la soirée, on trouva son corps près de son bureau, déjà raidi ; il avait été comme foudroyé par la mort. Quelle douloureuse surprise pour ses confrères et ses paroissiens quand, tard dans la nuit ou les jours suivants, ils apprirent cette tragique disparition. « Lui, si robuste, si alerte... mort ! » A ses côtés, son bréviaire ouvert à *Complies* ; à terre, échappé de ses mains, un ouvrage de la collection « *Les Grands Cœurs* » : la vie de Turenne, qu'il feuilletait à cette heure.

La sympathie qu'avait su s'attirer le P. Corset se fit jour autour de son cercueil et à ses funérailles. Tout le clergé de Pékin entourait Mgr Montaigne et M. Vanherseeke, supérieur du Pétang. Le personnel de l'ambassade de France, des ambassades de Belgique et d'Italie, des représentants des autres autorités étrangères, une foule compacte de paroissiens européens et indigènes, tinrent à unir leur douleur dans le malheur qui frappait la paroisse, et beaucoup voulurent aller jusqu'au lointain cimetière de Chala, jeter une dernière goutte d'eau bénite sur la tombe qui allait se refermer sur leur cher Curé. Cette estime si vive des hommes envers le P. Corset allait sans doute à sa personne, mais surtout au prêtre regretté qui, par sa vie vraiment sacerdotale et missionnaire, s'était toujours, auprès de tous, et en toutes circonstances, montré le ministre de Dieu. Cette estime, nous le croyons, était un gage aussi de celle où le tenait le Divin Maître.

L'homme. — M. Paul Corset était un religieux fidèle à ses Règles et bien régulier. Le matin, levé toujours à l'heure prescrite, après sa méditation, faite soit chez lui ou dans l'église, il célébrait la messe pieusement, sans précipitation* comme sans lenteur, observant exactement toutes les rubriques, puis venaient quelques confessions et la récitation des Petites Heures. Le reste de la journée était judicieusement partagé par les autres exercices de piété, toujours accomplis sans empressement. Il a déjà été parlé de son goût des beaux offices religieux. Il avait appris à ses domestiques les cérémonies de la Messe, et c'était édifiant de voir le recueillement et la piété qu'il parvenait à inspirer à ces hommes d'âge mûr, dans l'accomplissement d'une fonction d'enfant de chœur. De quelles remarques acerbes il assaisonnait ses réflexions quand il avait été témoin de cérémonies religieuses bâclées ; tout alors l'ofusquait.

Il aimait l'ordre, la propreté partout et ne dédaignait pas un certain bien-être, du confort pratique, sans toutefois aller jusqu'aux superfluités. On voyait qu'il appréciait les belles choses, les beaux livres bien reliés, mais encore là il savait freiner ses préférences. Il acceptait avec plaisir un bon repas, mais ne s'en faisait pas une habitude. Il ne s'effarouchait pas

devant un verre de bon vin, mais le soir, son ordinaire était austère et sa boisson l'eau claire. Il semblerait qu'il s'était trace un juste milieu : tout ce qu'il pouvait avoir, sans tomber dans l'excès.

Ses devoirs d'état étaient toujours remplis avec la haute conscience de leur importance et de la dignité dont il était revêtu lui-même.

Cordial avec tous, il avait l'estime de ses confrères et bien peu de ceux qui l'ont connu souhaitent pour eux-mêmes une autre vie que la sienne et tout aussi féconde devant Dieu. Notons que le P. Corset fut longtemps membre du Conseil Provincial des Lazaristes du Nord de la Chine, et son procureur ; ce titre lui fait le meilleur brevet de confiance.

S'il avait un caractère gai, il ne manquait pas d'esprit critique et savait le montrer à l'occasion. Les travers des gens, leurs manières d'agir, tout excitait sa verve et personne ne pouvait s'en croire à l'abri. Les remarques étaient pleines d'à-propos et quelquefois dures, amenant alors de l'étonnement chez les auditeurs. Ce n'était pas du dénigrement systématique, mais la causticité des réflexions causait parfois de la gêne. Ce moment d'humeur passé, il n'en restait plus trace que chez ceux qui en avaient été les témoins ; pour lui, tout était oublié et il passait à un autre ordre d'idées, louant et approuvant, pour d'autres choses, celui qu'il venait de brocarder l'instant auparavant. Avec son franc parler, on savait de suite ce qu'il pensait de telle chose ou de telle personne ; il ne s'en cachait pas et cela lui attira quelques ennuis dont il reconnaissait la justice, puis la nature reprenait le dessus et il laissait encore échapper quelques réflexions acerbes mais justes, qui malgré la désapprobation amenaient le sourire sur les lèvres de ceux qui n'étaient pas en cause. Hélas ! et c'est pour tous une leçon, il fut le premier à regretter amèrement cette intempérance de langage qui détourna de lui quelques âmes blessées par ses propos.

Le manque de tenue, de propreté, le choquait grandement. Sans requérir chez les autres une minutie dans l'observance des usages et le savoir-vivre, il regrettait, et nettement le faisait savoir, de ne pas trouver toujours cette politesse et cette délicatesse qui agrémentent heureusement les relations des hommes entre eux. Il avait, lui, une distinction réelle, mais largement tempérée par la simplicité du bon fils de Saint Vincent. On a dit de lui : « il n'est rien moins que *prélat* ».

Il aimait à revenir sur des faits auxquels il avait été mêlé. On le faisait aisément dérailler dans une causerie en évoquant des sujets qui lui étaient restés chers, où il laissait inconsciemment percer des souhaits et des espoirs qui ne se réalisèrent pas. Le succès qu'il avait obtenu ne lui tournait pas la tête, mais ses désillusions ne lui laissèrent point trop d'amertume : une remarque de naïveté voulue le faisait alors plutôt rire qu'elle ne le mortifiait. Il ne craignait pas de regarder en face les sommets, se résignant facilement à les gravir si l'occasion s'en offrait. Il crut, un jour, qu'il était question de lui pour

une mitre ; le petit ton dépité avec lequel il racontait sa méprise, faisait voir que le « *Général Popol* » était toujours vivant.

On aurait pu croire qu'il s'appréciait lui-même et avait tendance à se mettre en avant. Cependant il n'avait pas de vanité, ce qui aurait été de la mesquinerie ; il savait rester à sa place et s'il s'offrait, cette attitude était tout simplement dictée par le désir charitable de soulager quelqu'un ou de tirer un supérieur d'un embarras momentané. On a voulu, tablant sur cette apparence, l'impliquer dans une cabale ; son bon sens lui fit flairer la trahison et éviter le piège.

On a dit de lui que, comme procureur, il avait un certain savoir-faire, avec une tendance à l'audace. Il reconnaissait facilement que le succès avait récompensé plusieurs fois sa gestion, mais différents échecs, subis dans ses entreprises, n'avaient pas émoussé cette pointe de témérité.

Comme tout le monde, le P. Corset a eu ses heures d'illusions. Voyons-y un effet de la jeunesse, de l'apprentissage. Il est certain que si nous avions, au début de notre carrière, l'expérience acquise par trente ou quarante ans de pratique, nous n'aurions pas à regretter des erreurs ; ce sont elles, précisément, qui ont peut-être le plus contribué à notre formation. *Fabricando fit faber* : En forgeant on devient forgeron. La sagesse est l'ornement des vieillards.

Le P. Corset avait un esprit clair et lucide ; une solide instruction, toujours enrichie, dirigeait son intelligence pénétrante et pratique. Il savait ce qu'il voulait et voulait bien ce qu'il savait. A son jugement bien équilibré on pouvait faire confiance. Cela contrebalance ces imperfections dont nul n'est à l'abri ici-bas.

Admirateur amoureux de saint Vincent, notre cher confrère s'efforça, toute sa vie, de reproduire à sa façon, et selon son caractère, ce Père et modèle du bon Lazariste. Que ses vertus nous soient un excitant pour rendre notre vie féconde ici-bas comme l'a été la sienne, et que son souvenir nous encourage en nous apprenant qu'on ne tombe pas chaque fois qu'on trébuche, qu'un sourire désinvolte fait parfois l'office de lubrifiant dans les grincements du ministère. Produisons l'intérêt qu'attend de son placement en nous le bon Maître, l'exemple de nos devanciers nous y incite, ne leur soyons pas inférieurs.

Emile DUCARME.

ALGÉRIE

ALGER

HISTOIRE DU SÉMINAIRE DIOCÉSAIN¹ (1842-1922)

CHAPITRE XI.

SOMMAIRE. — Mort de Mgr Pavy. Mgr Lavigerie lui succède. Soins donnés au petit séminaire. Son transfert à Kouba. Fondation des séminaires d'Oran et de Constantine.

La mort de Mgr Pavy, survenue le vendredi 16 novembre 1866, fut vivement ressentie par tout le clergé d'Algérie, mais par-dessus tout par les directeurs et élèves des deux séminaires. Nous trouvons un écho de cette douleur dans ces lignes de la *Chronique* du séminaire de Kouba : « Vendredi 16 novembre mort de Monseigneur à 2 heures du matin... M. le Supérieur qui s'est rendu dès le matin à Saint-Eugène n'a plus retrouvé que la dépouille mortelle de celui qui fut toujours plutôt son ami que son supérieur... A son retour à Kouba il annonce la triste nouvelle ; les séminaristes étaient à la classe de chant ; ils n'ont plus eu de voix pour continuer... Dans la soirée, l'office des morts a remplacé la classe. Le lendemain service funèbre pour le repos de son âme ; M. le Supérieur a chanté la messe ; tous les directeurs ont célébré en particulier pour le défunt... Une douleur profonde se trouve au fond de tous les cœurs, tant la bonté paternelle de l'excellent évêque avait su les attirer et les gagner... »

1. Voir les commencements de cette monographie dans *Annales* 1935, pages 169-187 ; 653-667 ; 969-986. — 1936, pages 110-121.

Le 15 mai 1867, le nouvel archevêque, Mgr Lavigerie, prenait possession de son siège. Puis il allait s'installer pendant trois semaines à Kouba ; c'était significatif ; nous pouvons dire que dès lors au tout premier rang de ses préoccupations se trouvait celle du recrutement de son clergé.

Il s'efforce de donner une forte impulsion aux études dans son petit séminaire de Saint-Eugène. Il voulait qu'on multipliât les moyens d'émulation parmi les élèves. Donnant lui-même l'exemple il fondait une académie littéraire, sous l'invocation de saint Charles Borommée ; les membres en étaient recrutés par voie d'élection, parmi les élèves de philosophie, de rhétorique, de seconde et de troisième ; le bureau comprenait un directeur, un secrétaire et un scrutateur (*Echo de Notre-Dame d'Afrique*, 12 janvier 1868). Le programme des séances littéraires qu'elle donnait deux ou trois fois l'an, était fort chargé : exécution de morceaux de musique, lecture de compositions françaises, latines, grecques, arabes, lecture de dissertations philosophiques et scientifiques, etc... Nous lisons, au programme de la distribution des prix de juillet 1868, l'annonce de la représentation d'une pièce de Plaute, la *Mostellaria*.

L'*Echo de Notre-Dame d'Afrique* du 23 février 1868 nous fait connaître un autre moyen d'émulation imaginé par Mgr Lavigerie : « Mardi dernier le suffrage universel a été appliqué au petit séminaire de Saint-Eugène ; il s'agissait d'une invitation à dîner, les convives devant s'asseoir à la table de Mgr l'archevêque, à côté de NN. SS. les évêques de Constantine et d'Oran. Chaque classe devait désigner par la voie du scrutin un de ses membres ».

L'archevêque était en outre préoccupé du fait que Saint-Eugène était plutôt un collège mixte qu'un séminaire. La maison recevait indistinctement les élèves qui se destinaient à l'état ecclésiastique et ceux qui se

destinaient aux diverses carrières profanes... Mgr Lavigerie, trouvant à cet état de choses des inconvénients graves, écrivait : « Partout, il est préférable d'élever à part les jeunes clercs afin de les soustraire au relâchement qui règne plus ou moins dans les collèges laïques ; mais cela est particulièrement nécessaire dans un pays où, comme en Algérie, le relâchement des mœurs est plus grand ». (*Compte rendu présenté au Pape Léon XIII*).

Il décida en conséquence que le petit séminaire serait exclusivement réservé aux enfants qui se destinaient à l'état ecclésiastique. L'occasion de mettre à exécution son projet lui fut donnée en 1868. Jusqu'à cette date l'Etat avait subvenu aux frais d'éducation des élèves du petit séminaire diocésain par une subvention annuelle de 25.000 francs. Dans ces conditions le diocèse pouvait favoriser les élèves qui venaient à Saint-Eugène uniquement pour faire leurs études secondaires. Mais l'Etat ayant supprimé cette subvention en 1868, le diocèse se vit dans l'impossibilité de continuer les sacrifices qu'il faisait jusque-là ; Mgr Lavigerie décida que désormais aucune réduction de pension au-dessous de 600 francs ne serait plus accordée aux enfants qui ne se destinaient pas à l'état ecclésiastique. Saint-Eugène ne serait plus désormais que petit séminaire. D'ailleurs pour fournir aux familles qui le désiraient la facilité de donner à leurs enfants une éducation chrétienne dans des collèges ecclésiastiques, l'archevêque ouvrait simultanément deux établissements d'enseignement secondaire, l'un à Alger, qui prit le nom d'*Institution Saint-Louis*, confié aux prêtres du diocèse ; l'autre à Blida, l'*Institution Saint-Charles*, confié aux prêtres de Saint-Basile.

Le petit séminaire de Saint-Eugène n'ayant plus d'autre but que de préparer des élèves à la vie du grand séminaire de Kouba, Mgr Lavigerie résolut d'assurer l'unité dans l'esprit de ces deux établissements, en con-

fiant la direction de ces deux séminaires à la même Congrégation de la Mission. L'idée lui en était venue pendant le premier séjour qu'il fit à Kouba, après la prise de possession de son siège archiépiscopal ; il crut de même avoir trouvé en la personne de M. Dazincourt l'homme qu'il mettrait à la tête du petit séminaire ; sans plus tarder il entreprit des négociations à Paris dans ce but ; l'auteur de la *Chronique de Kouba*, M. Dazincourt lui-même, nous en a laissé un récit fort vivant ; nous en citerons seulement la fin : « Mardi 20 août, lettre de M. Étienne qui demande comme un service l'acceptation de la supériorité du petit séminaire... Le lendemain, M. Suchet, vicaire général, notifie au professeur de morale, de la part de Mgr l'archevêque, sa nomination »... M. Dazincourt demande un sursis. Mais M. Suchet publie partout la nouvelle. De tous côtés lui arrivent des lettres de félicitations. M. Dazincourt écrit au Père Étienne, lui exprimant (c'est la troisième fois) ses vives répugnances. Enfin, le 27, « quatrième lettre du Père Étienne, au professeur de morale ; il l'assure qu'il restera à son poste, parce qu'il juge ses motifs suffisants ». Deux jours après, M. Girard revenait de Paris ; il tenta un dernier effort pour faire accepter la supériorité à son confrère ; tout fut inutile ; celui-ci lui déclara vouloir s'en tenir à la décision de son supérieur général. Le petit séminaire restait momentanément sous la direction des prêtres du diocèse.

En octobre 1869, il était définitivement confié aux Prêtres de la Mission.

Les élèves, une vingtaine à peine, quittèrent Saint-Eugène et allèrent s'installer à Kouba ; ils appartenaient aux quatre plus hautes classes ; à l'avenir les maîtrises paroissiales devaient garder leurs élèves jusqu'à la classe de quatrième.

Ces maîtrises, Mgr Lavigerie les voulait nombreuses

et prospères ; à plusieurs reprises nous trouvons rappelée dans les *Ordos* de cette époque l'ordonnance archiepiscopale aux termes de laquelle « toutes les paroisses de première classe sont obligées d'avoir des maîtrises, sous peine de voir leur titre transféré à une autre église ».

Les petits séminaristes restèrent à Kouba jusqu'en 1875 ; à cette date, l'archevêque décida leur retour à Saint Eugène. Dans une lettre adressée aux directeurs du séminaire, « aux fils de ce grand saint Vincent, suscité par Dieu pour la réforme du clergé de France », le 8 octobre 1875, il donne les motifs qui lui ont inspiré sa résolution :

1^o Le nombre des élèves devenu trop élevé pour Kouba ;

2^o Le petit séminaire de Saint-Eugène, abandonné, devenu l'objet de convoitises qu'il était important de décourager.

Puis il expose avec clarté et force « les trois caractères du nouveau séminaire :

« C'est exclusivement un petit séminaire ; il faut prendre bien garde de ne pas retomber dans les errements du passé.

« C'est un séminaire algérien ; c'est-à-dire établi dans un pays neuf et où les traditions et la routine doivent exercer moins qu'ailleurs leur empire. Et donc il est possible d'y réaliser des réformes que ne peuvent entreprendre les établissements de France soumis à des exigences différentes : études primaires très sérieuses ; faire une plus grande part aux textes chrétiens, choisis de préférence dans les ouvrages des écrivains africains. »

En 1877, Mgr Lavigerie nommait une commission des séminaires. Dans un rapport très étudié qu'elle adressa à l'archevêque, elle formula un certain nombre de vœux ; nous signalerons ici trois d'entre eux :

1^o Celui de diminuer, par raison d'économie, le nombre

des professeurs au petit séminaire. Une maison de 50 élèves ne devrait avoir que six maîtres. La commission « ne doute pas que le dévouement de Messieurs les Lazaristes ne soit facilement à la hauteur d'une telle situation. »

2^o Celui de former une division spéciale pour la préparation à la première communion ; on admettrait les enfants des familles aisées qui présenteraient, sous le rapport de la piété et de l'éducation première, les garanties désirables.

3^o Celui de faire appel aux élèves pauvres des séminaires de France.

Un *prospectus* que nous avons retrouvé et une lettre de Mgr Lavigerie, du 27 mars 1877, nous apprennent que ce vœu fut adopté. Nous y lisons : « Une exception à la règle de n'admettre que des séminaristes est faite en faveur de ces enfants. D'ailleurs, l'année qui suit la première communion, ces enfants quittent le petit séminaire. Ils doivent payer une pension de 500 francs par an ; on ne fait jamais aucune concession sur ce prix. Tandis que pour les séminaristes la pension peut être diminuée progressivement jusqu'à la remise même totale, au moins en seconde et en rhétorique, si le Conseil de l'œuvre des Séminaires le juge convenable et possible. »

Hélas, toutes ces mesures furent impuissantes à procurer les ressources nécessaires pour faire vivre deux établissements. Mgr Lavigerie dut se résigner, en octobre 1878, à replacer à Kouba les trois plus hautes classes du petit séminaire ; il créa à Saint-Eugène une école apostolique dont les frais d'entretien étaient mis à la charge de la Mission des Pères Blancs. Le petit séminaire demeura fixé à Kouba, jusqu'en 1897. Le nombre de ses élèves ne dépassera guère, bon an, mal an, la trentaine. On aimerait à savoir dans quelle proportion ces petits séminaristes arrivèrent au sacerdoce. Nous

avons fait des recherches pour la période de 1882 à 1897 : pendant ces quinze ans, 136 nouveaux entrèrent au petit séminaire de Kouba, parmi lesquels 29 étaient originaires d'Algérie ; 34, croyons-nous, devinrent prêtres, parmi lesquels 7 ou 8 originaires d'Algérie.

Malgré tous ses efforts pour réaliser le « recrutement sur place », Mgr Lavigerie était forcé d'avouer que le recrutement de ses grands séminaristes se faisait presque entièrement en France et dans les autres pays catholiques, « le nombre des familles vraiment chrétiennes n'étant pas encore assez grand en Algérie pour l'assurer ».

Il eut vite fait de voir le très réel inconvénient qui en résultait. « Des jeunes gens de France et d'Espagne venaient solliciter du diocèse d'Alger leur éducation gratuite dans le grand séminaire ; et, une fois ordonnés prêtres ils retournaient dans leur pays d'origine sans tenir compte de leurs engagements canoniques et de leurs obligations de justice ».

Cet abus ne datait pas d'hier, pas plus que la cause qui l'avait fait naître. Mgr Pavy s'en plaignait déjà et très amèrement dans une *Instruction Synodale* du 1^{er} mars 1855 ; il dénonça à l'indignation de ses prêtres « ces ecclésiastiques qui, après avoir été élevés gratuitement par le diocèse d'Alger, quittent brusquement leur poste sans même dire adieu ». Il défend « qu'aucun certificat honorable, ni même un *celebret* ne leur soit délivré ». Mais ces mesures n'arrêtèrent pas le mal : de 1857 jusqu'en 1883, il n'y eut pas moins de 42 prêtres séculiers et 113 séminaristes qui osèrent se soustraire à l'obligation de servir l'Église d'Algérie. « Les uns avaient auparavant obtenu, à force d'importunités ou par fraude une permission donnée *ad duritiam cordis*, les autres avaient pris tout simplement la fuite » (*Mémoire adressé à la S. C. du Concile*).

Le clergé demeuré fidèle s'émut de ce mal ; nous le

voyons en 1877 demander par l'organe de la Commission des Séminaires, à Mgr Lavigerie d'essayer de l'enrayer, en prenant toutes les dispositions canoniques qui lui sembleraient utiles.

C'est à la suite de ce vœu que Mgr Lavigerie publia, le 19 mars 1877, une Ordonnance relative aux engagements que doivent prendre les élèves, élevés gratuitement dans les séminaires. Aux termes de cette ordonnance s'ils entraient dans les saints Ordres, ils devaient prêter le serment de servir jusqu'à leur mort, le diocèse d'Alger.

« Au lendemain de la rentrée ou, pour le petit séminaire, au commencement de la classe de troisième, chaque séminariste revêtu de la soutane s'avance vers l'autel, à la fin de la messe de communauté et, mettant la main sur les saints Évangiles, que lui présentera le célébrant, il prononcera cette formule : « Je jure de servir pendant toute ma vie le diocèse d'Alger dans l'exercice des Saints Ordres, si j'y suis promu, en retour des sacrifices que le diocèse va faire pour mon éducation. »

« Les séminaristes présents à ce moment dans le grand séminaire devaient prêter le même serment entre les mains de l'Évêque, le jour où ils seraient appelés à participer pour la première fois à une ordination. »

Cette décision provoqua une grande effervescence parmi les séminaristes ; peut-être soupçonnaient-ils des divergences de vues chez leurs directeurs ; nous avons entendu raconter par un vénérable chanoine, qui était diacre en 1877, que l'un d'eux, M. Antoine Rouget, quitta Alger à la suite d'une entrevue orageuse avec Mgr Lavigerie ; invité à donner son avis au sujet du serment, il aurait répondu : « Monseigneur, vous pouvez demander ce serment, mais vous ne pouvez pas l'exiger ». Aussitôt Monseigneur lui aurait donné l'ordre de quitter

le Séminaire ; notre confrère le prit au mot, et, dès le lendemain, il s'embarquait pour la France.

Cependant M. Girard s'employait de toutes ses forces à ramener les esprits à une plus juste compréhension des choses.

Le même témoin que nous venons de citer nous a dit qu'il n'oubliera jamais certaine lecture spirituelle. Parlant avec une force extraordinaire et beaucoup d'émotion, le vénérable vieillard s'écria à un moment donné : « Il faut que vous fassiez ce serment ; autrement vous porteriez à jamais, inscrit sur votre front, ce mot : « Révoltés » et aucun séminaire au monde ne voudrait vous recevoir »

Tant d'efforts ne furent pas vains ; le calme revint dans la communauté ; trois séminaristes du dernier cours vinrent de Kouba à Saint-Eugène demander pardon à Mgr Lavigerie ; puis, au matin de la Pentecôte suivant, tous les séminaristes, à genoux, dans la chapelle de l'archevêché, refirent le même geste de repentir.

Au lendemain même de la mort de Mgr Pavy, une autre source de difficultés était apparue ; tandis que le diocèse d'Alger était divisé en trois diocèses distincts, le grand séminaire devait recevoir les clercs des trois églises. Tout le monde comprit bien vite qu'il serait difficile « de maintenir une parfaite union entre des jeunes gens dépendant de trois évêques différents dont les vues pourraient ne pas concorder en toutes choses ». D'autre part, il y avait un réel avantage pour les séminaristes d'Oran et de Constantine d'être élevés sous les yeux de leur propre évêque et dans le milieu où ils devaient plus tard exercer leur ministère. Mgr Lavigerie, agissant de concert avec ses deux suffragants, commença dès 1868 auprès du gouvernement français les démarches nécessaires pour la création et la dotation de deux nouveaux grands séminaires. *L'Echo de Notre-Dame*

d'Ajrique, du 7 août 1869, annonçait comme très probable l'ouverture des trois séminaires, pour la rentrée d'octobre suivant. L'ouverture du grand séminaire d'Oran se fit en effet le 23 octobre ; *l'Echo* nous apprend qu'un grand nombre d'élèves s'étaient présentés, les ressources et le local n'ont permis d'en admettre que 26. Le grand séminaire était confié aux Lazaristes ; le Supérieur était M. Marty, autrefois professeur de morale à Alger ; le grand Séminaire de Kouba cédait encore son professeur de dogme, M. Irlandès et son économe, M. Alvernhe. M. Soulier, lui aussi ancien professeur à Kouba, prenait la direction du grand séminaire de Constantine.

Du coup, le nombre des grands séminaristes à Kouba diminua de façon très sensible. En 1868, ils étaient 71 ; à la rentrée de 1870 ils n'étaient plus que 30 ; désormais ce sera là le nombre moyen des clercs étudiant à Kouba, jusqu'à la mort de M. Girard. On en arriva à craindre, nous dit M. Dazincourt, qu'on ne donnât une autre destination au grand Séminaire de Kouba devenu trop vaste pour si peu d'élèves ; le transfert du petit Séminaire de Saint-Eugène à Kouba eut l'avantage tout au moins, en augmentant le nombre des élèves, de rendre vaine cette crainte.

CHAPITRE XII.

SOMMAIRE. — Dernières années de M. Girard. Peines. Quelques joies. Sa retraite. Sa mort (19 avril 1879). Son éloge par Mgr Lavigerie.

Le tranfert du petit séminaire à Kouba n'eut pas que des avantages. Il eut aussi quelques inconvénients ; entre autres — le plus notable — celui de compliquer singulièrement le gouvernement de la maison ; les différences d'âge, d'études, de caractère, dans les mem-

bres des deux communautés, avaient nécessité d'importantes modifications dans le règlement ; la discipline eut à en souffrir quelque peu. Ce fut là un sujet de vive peine pour M. Girard. La pénurie des vocations en fut un autre ; il n'y avait pas jusqu'à l'édifice matériel du séminaire, dû en grande partie à l'activité de son zèle et à la ferveur de ses prières, qui ne lui causât des soucis ; il avait été à peu près abandonné par le nouvel architecte ; ses murs de clôture restaient inachevés et ses terrasses se dégradaient. Décidément, l'âge d'or de Kouba était clos.

Cependant Dieu se plaisait de temps en temps à procurer à son fidèle serviteur quelques joies. Le 12 juin 1868, maîtres et élèves de Kouba avaient célébré très solennellement le cinquantième anniversaire de l'ordination de leur vénéré Supérieur.

En cette même année 1868 il avait vu se réaliser un de ses rêves les plus chers. Dès son arrivée sur la terre d'Afrique le souci du salut des Arabes s'était emparé de son cœur et depuis ne l'avait pas quitté. Avant tout et selon une habitude dont il ne se départit jamais, il eut recours à la prière ; il régla que les séminaristes réciteraient tous les jours un *Pater* et trois *Ave* pour la conversion des Musulmans... Bientôt, il joignit les œuvres à la prière : il fonda un catéchuménat. Ce premier essai échoua complètement. Il songea alors à fonder, par manière d'essai, l'œuvre de la *Mission arabe*, ou cénacle ; choisissant huit séminaristes pieux et intelligents, il leur donna une formation spéciale, en harmonie avec leur vie future de missionnaires des Arabes. Après deux ans, on ne sait pour quels motifs, l'œuvre de la *Mission arabe* était interrompue. (1856). Il était réservé à Mgr Lavigerie de la reprendre et de la mener à bonne fin.

Et voici, décrite par le prélat lui-même, la part

qu'eut M. Girard dans la fondation de la Société des Missionnaires d'Alger.

« La Société des Missionnaires d'Alger, écrivait-il au Conseil de l'Œuvre de la propagation de la Foi, a été fondée en 1868. Elle est née comme d'elle-même, des charges imprévues que nous imposait la terrible famine de 1867. Le clergé de la colonie, élevé dans la pensée qu'il ne lui serait jamais permis de nouer des relations, même de simple charité, avec les indigènes, n'avait pas appris leur langue. Je cherchais donc vainement, dans son sein, des prêtres qui pussent se charger de la direction de nos orphelinats arabes, et je regrettais de ne pas trouver une Société d'hommes apostoliques qui pût venir à mon aide. Un jour que j'avais médité sur ces pensées, je vis entrer chez moi le supérieur de notre grand séminaire de Kouba, le respectable M. Girard, celui que le clergé algérien, formé tout entier par ses soins, appelait le *Père Éternel*, à cause de sa vieillesse et de son aspect vénérable. Il soupirait, lui aussi, depuis son arrivée dans la colonie, c'est-à-dire depuis près de quarante années, après le moment où il serait enfin permis au clergé de s'occuper, avec toute la sagesse désirable, des indigènes de l'Afrique. Il lui semblait qu'en ouvrant, par les armes de la France chrétienne, les portes de ce grand continent, la Providence lui imposait l'obligation d'y porter la charité et la justice, c'est-à-dire l'Évangile de Notre-Seigneur. Il savait que je partageais ses pensées et que c'était l'espérance de les voir réalisées qui m'avait fait abandonner un siège épiscopal de France pour un diocèse de mission. Ce jour-là donc, ce vénérable fils de saint Vincent de Paul, digne en tout d'un tel père, entrant chez moi avec trois élèves de son Séminaire, me dit : « Voici des jeunes gens qui viennent s'offrir à vous pour l'apostolat africain. Avec la grâce de Dieu, ce sera le

commencement de l'Œuvre que nous avons désirée. »

« Je le vois encore, courbant sa tête blanche, s'agenouillant avec ses trois séminaristes, et me demandant de bénir et d'accepter leur dévouement. Je le bénis en effet, plein à la fois d'étonnement et d'émotion, car je n'avais été prévenu de rien, et cette offre qui répondait à mes préoccupations me paraissait comme surnaturelle. Je les relevai, je les fis asseoir, je les interrogeai longuement ; j'opposai, comme je le devais, toutes les objections possibles. Ils y répondirent et mon consentement fut enfin donné pour un essai, à titre d'épreuve.

« C'est ainsi que l'Œuvre a commencé, bien humblement, par les éléments, en apparence, les plus faibles : un vieillard déjà près de la tombe, trois jeunes gens, trois enfants, qui entraient à peine dans la vie. »

La dernière grande joie de M. Girard sur la terre fut la visite que fit M. Boré, supérieur général, à Kouba, aux premiers jours de l'année 1877.

M. Boré avait déjà visité l'Algérie en 1851, avec le T. H. Père Étienne. Combien, depuis cette date, l'état de notre colonie et surtout celui du séminaire, avait changé. La vue du grand séminaire et de la propriété qui l'entourait produisit une grande impression sur M. Boré et sur son compagnon de route, M. Chevalier, assistant de la Congrégation. On le voit, en lisant les notes de voyage de M. Chevalier ; contentons-nous de citer la description qu'il a faite du Séminaire ; nous n'avons pas eu encore l'occasion de la donner nous-mêmes :

« Il se compose de deux ailes, chacune d'environ 80 mètres de longueur, disposées sur une même ligne et séparées par une cour carrée autour de laquelle règne un cloître dont les arceaux sont soutenus par d'élégantes colonnes de style mauresque. Sous ces galeries s'ouvrent les lieux réguliers, salle d'exercices, classes, bibliothèques, réfectoire, etc. Les deux ailes renferment 120 chambres

au rez-de-chaussée et au premier étage. Celles du premier étage sont desservies par un balcon qui s'étend de chaque côté et laisse au corridor la hauteur totale du bâtiment. Cette disposition produit un bel effet, elle est d'ailleurs avantageuse dans un pays où l'on n'a jamais trop d'air. L'église occupe le milieu de la cour. Elle forme un rectangle avec quatre chapelles aux angles et un sanctuaire en hémicycle du côté du sud. Une large coupole et deux clochetons couronnent l'édifice qui, au dedans et au dehors, paraît un peu lourd mais qui, vu de loin, s'harmonise assez bien avec l'ensemble. L'intérieur est pauvre ; il y faudrait un mobilier convenable et quelques ornements qui, je l'espère, viendront plus tard. Sur les bâtiments qui font face au sanctuaire s'élève un clocher d'une forme gracieuse qui complète la perspective.

La maison est entourée d'un vaste terrain en partie ombragé par des bosquets et en partie planté d'arbres fruitiers : orangers, figuiers, oliviers, etc. La vigne y réussit très bien et commence à donner d'excellent vin, ce qui est pour le séminaire une précieuse ressource... Le séminaire de Kouba est situé dans une des plus belles positions des environs d'Alger, sur une colline d'où l'on voit, au nord, la mer, à 600 mètres environ de distance ; au midi, la chaîne de l'Atlas, au pied de laquelle s'étend la fertile plaine de la Mitidja ; à l'ouest, la ville d'Alger ; à l'est, le cap Matifou ; et aux alentours, des champs cultivés, de riches jardins exploités généralement par des mahonnais ; des bouquets d'arbres, des chemins bordés d'arbustes toujours verts... C'est certainement le plus beau séminaire que je connaisse. » Dans le compte rendu présenté à Léon XIII, en 1878, Mgr Lavigerie dira : « C'est certainement l'un des plus beaux séminaires qu'il y ait au monde. » Ces témoignages d'admiration devaient réjouir grandement le cœur de M. Girard.

Enfin vint l'épreuve suprême : l'abandon forcé de la direction du Séminaire. « Les années avaient laissé intactes les facultés du vénéré vieillard ; mais il n'en était pas de même des forces du corps. Depuis quelque temps une triste infirmité, déclarée incurable, le mettait dans l'impossibilité de présider les exercices de la communauté. Il fallut donc songer à lui donner un successeur. M. Boré, pendant son voyage en Algérie, au mois de janvier 1877, s'en préoccupa ; s'il différa de quelques mois de lui en faire l'ouverture, ce fut pour donner satisfaction à un désir venu de haut et inspiré par un sentiment de juste vénération pour le respectable vieillard. Enfin, une lettre toute paternelle de Monsieur le Supérieur général lui annonça que l'heure du repos était arrivée et quelques jours après, le 27 septembre, un confrère venu de France le remplaçait au séminaire, joignant à la charge de supérieur les fonctions de professeur de morale ». Ce confrère était M. Méout ; il ne devait rester qu'un an ; en juillet 1878 il était nommé supérieur du grand séminaire de Cahors. Il fut remplacé par le supérieur du petit séminaire de Saint-Eugène, M. Demiautte. M. Girard conservait le titre et les pouvoirs de Visiteur ; en même temps il reprenait sa place au Conseil archiépiscopal, en qualité de vicaire général honoraire ; à tous ces titres, l'annuaire du clergé ajoute celui de Supérieur honoraire du séminaire.

Serviteur vigilant, il ne conservait qu'un seul désir, celui, disait-il souvent, de mourir les armes à la main. Ce vœu tout apostolique ne devait pas tarder à s'accomplir. Mgr Dusserre, enfant de prédilection de l'ancien supérieur de Kouba, venait d'être nommé évêque de Constantine ; il demanda aussitôt à son « cher Père » des missionnaires. M. Girard conçut alors l'idée d'un voyage à Constantine, pour hâter la conclusion de cette affaire ; le 7 avril 1879 il se mit en route, accompagné

du frère Alexis. Après un voyage en diligence de trois jours et deux nuits, anéanti il parvint au séminaire de Sainte-Hélène ; comblé d'attentions par ses confrères et Mgr Dusserre qui, oubliant sa dignité pour ne prendre conseil que de son cœur, était venu à sa rencontre avec ses deux grands vicaires, le bon Père sembla reprendre des forces ; hélas, ce ne fut pas pour longtemps. Le samedi 19 avril, il succombait à une attaque d'apoplexie. Le corps fut ramené à Alger. Ses obsèques, à la cathédrale, furent triomphales ; il y avait 80 prêtres. Mgr Lavigerie voulut chanter lui-même la messe ; le vendredi, le corps du vénéré défunt fut inhumé dans la chapelle du séminaire à Kouba.

La lettre circulaire que l'archevêque d'Alger écrivit à cette occasion au clergé de son diocèse, contient le plus bel éloge qu'un prêtre puisse mériter. Il loue en M. Girard l'ouvrier intrépide que n'arrêta jamais aucun obstacle ; le serviteur fidèle du grand Maître ; le conseiller très sage et l'appui de son archevêque dans la grande entreprise de l'évangélisation des Arabes ; mais par dessus tout, le formateur du clergé d'Algérie, le « sage et pieux supérieur qui ne demandait rien aux autres qu'il ne pratiquât exactement lui-même »... « en qui on admirait une fermeté de caractère qui assurait la discipline, une bonté qui en tempérerait la rigueur, une droiture qui inspirait la confiance, une finesse qui perceait aisément tous les détours... et au-dessus de tout cela les dons les plus élevés de la grâce et les plus pures vertus, la foi, le renoncement, le zèle, l'amour des sciences sacrées, le dévouement sans bornes à l'Église. la piété, l'innocence ». L'éloquent évêque continuait : « Je lui ai souvent appliqué dans mon esprit, pendant qu'il vivait, les paroles que Bossuet a consacrées à l'homme vénérable qui avait formé sa jeunesse sacerdotale : « C'était un homme de l'ancienne marque, de

l'ancienne simplicité, de l'ancienne probité... et nous lui rendrons tous ce témoignage que ses conseils étaient droits, sa doctrine pure, ses discours simples ; ses réflexions sensées, ses jugements sûrs, ses raisons pressantes, ses résolutions précises, ses exhortations efficaces, son autorité vénérable »... « La modestie et les vertus dont elle est la couronne, je veux dire la sagesse, la modération dans les pensées et les discours, la fuite du bruit, des éloges, le soin à se renfermer dans l'obscurité du saint ministère sans jamais se mêler aux affaires du dehors, ont été le caractère de ce fils de saint Vincent de Paul. »

Mgr Lavigerie composa lui-même l'épithaphe du cher défunt ; il s'excuse ainsi de sa brièveté : « Vous ne vous étonnerez pas de n'y voir d'autres inscriptions que celles de son baptême, en 1793 ; de son sacerdoce, en 1818 ; de son entrée en religion, en 1834 ; de sa venue en Algérie, en 1843 ; de sa mort, en 1879. Je voulais y ajouter le résumé de ses œuvres et de ses vertus ; mais on m'a opposé comme une règle inflexible, l'usage des fils de saint Vincent de Paul, qui est de ne rien laisser mettre sur leurs tombes de ce qui pourrait sembler un oubli de l'humilité de leur Fondateur. Je me suis borné à chercher dans les Saintes Écritures un texte qui pût au moins, exprimer notre reconnaissance et constater que c'est à lui que les évêques d'Alger doivent l'église dans laquelle il sera enseveli et la maison sainte qui l'entoure. Ce sont les *Paralipomènes* qui me l'ont fourni en parlant de celui auquel était due la construction du Temple de Dieu, ordonnée par David : « *Benedictus Dominus, Deus Israël, qui fecit cælum et terram, qui dedit David regi virum sapientem et eruditum et sensatum atque prudentem, ut aedificaret domum Domino.* » (II Paral. II, 12).

(à suivre)

Albert DARRICAU

TUNISIE

LES MISSIONS LAZARISTES DE 1913 A 1937

ASPECT ET POPULATION DE LA TUNISIE. — La Tunisie, avec ses 167.400 km², a une superficie un peu supérieure au quart de la France, mais elle nourrit une population assez clairsemée. Des montagnes arides, des chotts ou lacs salés nombreux, des étangs et marais aux eaux saumâtres, d'immenses régions désertiques, presque sans pluie, diminuent étonnamment les terrains de culture. Reconnaissons toutefois que plusieurs régions sont très fertiles et favorables à la vigne, aux céréales, à l'olivier et à diverses plantations. En ces lieux plus favorisés, se trouve actuellement une population chrétienne assez importante, je fais allusion à ces centres de l'intérieur qu'on appelle le *bled*, mot arabe qui signifie le pays, l'intérieur du pays.

Avant le Protectorat, les chrétiens étaient loin d'être nombreux, qu'il s'agisse du *bled* ou qu'il s'agisse des villes du littoral. Une statistique dressée en 1877, quatre années seulement avant le traité du Bardo, ne signale dans la Tunisie entière que 15.055 catholiques. Les catholiques sont, en 1937, environ 200.000 de race française, italienne, maltaise avec quelques autres groupements de nationalités diverses. Ils demeurent, malgré tout, comme noyés dans la masse des deux millions de musulmans qui sont eux-mêmes en contact avec des milliers de Juifs établis dans la Régence depuis les temps les plus reculés.

HISTORIQUE DE LA MISSION DES LAZARISTES. — *Ancienne organisation religieuse de la Tunisie.* — Les Pères Capucins avaient été jusqu'en 1881 les curés de paroisse et les aumôniers des quelques communautés religieuses. Eux-mêmes étaient en petit nombre, ils n'en avaient pas moins fait une impression profonde sur les chrétiens et sur les arabes. Piété, dévouement, pauvreté, familiarité et dignité, on leur reconnaissait encore bien d'autres vertus jointes à des talents véritables, ils avaient donc suscité admiration et sympathie.

Néanmoins, avec l'afflux des Européens que favorisait la nouvelle situation politique, le nombre croissant des fidèles allait exiger plus d'églises et plus de prêtres. D'autre part, les Capucins, à l'exception d'un seul religieux français, étaient alors tous italiens.

Nommé administrateur apostolique de la Tunisie, Mgr Lavigerie voulut augmenter leur nombre. Il désirait en particulier voir venir parmi eux plusieurs de leurs confrères français et maltais. Mais de 1870 à 1880, des lois bien dures pour les communautés italiennes avaient affaibli sensiblement le recrutement et le rayonnement de tous les ordres religieux. Par manque de sujets, les Capucins-Francisains ne purent se plier aux exigences du Cardinal Lavigerie et, d'eux-mêmes, se retirèrent en Italie vers la fin de l'année 1891.

A la recherche d'un nouveau clergé. — Le Cardinal, pressé

par le besoin d'un nouveau clergé, fit appel aux prêtres de bonne volonté, en particulier à ceux de l'Algérie et de la France. A cette époque vinrent de la sorte se fixer en Tunisie des prêtres jeunes, fervents, pleins d'ardeur. Plusieurs vivent encore et nous montrent par leur passé apostolique ce que de bons prêtres peuvent obtenir d'estime et de succès : Mgr Leynaud, devenu archevêque d'Alger, demeure le plus illustre d'entre eux.

Cependant le cardinal Lavigerie voulait d'autres prêtres encore. Il cherchait çà et là des communautés bénévoles pour suppléer à l'insuffisance de son clergé et organiser de nouvelles paroisses et de nouvelles œuvres. C'est ainsi qu'il songea à donner aux fils de Saint-Vincent de Paul, les Lazaristes, les paroisses de La Goulette et de Sainte-Croix. Au ministère paroissial, il désirait ajouter ce supplément d'activité non moins utile : les retraites et les missions.

Il écrivait donc à notre Supérieur Général. M. Fiat : « J'ai toujours pensé que la place des Enfants de Saint-Vincent de Paul était au lieu où votre saint fondateur a passé les deux années, probablement les plus méritoires de sa vie, dans la captivité... Mais ce sont des Lazaristes italiens qu'il nous faudrait avec un Supérieur français pour commencer. »

M. Fiat ne crut pas pouvoir accepter cette proposition. Il fit respectueusement cette réponse négative : « Nos provinces d'Italie souffrent de la même pénurie de sujets qui force les RR. PP. Capucins à se retirer. Je suis convaincu qu'il ne serait pas possible à nos trois provinces italiennes de fournir le personnel demandé, car il y a deux ans j'ai eu grand peine à trouver un confrère italien pour aller à Massaoua remplir les fonctions d'aumônier militaire. »

Il y eut avec les années des demandes réitérées, mais pratiquement les tractations en restèrent là jusqu'en 1913.

Mgr Combes appelle les Lazaristes. — A sa mort, le Cardinal Lavigerie eut pour successeur à Tunis et à Carthage Mgr Combes, déjà évêque de Constantine. C'était l'année 1893. Ancien secrétaire et vicaire général du grand cardinal, Mgr Combes allait apporter dans le gouvernement du diocèse de Carthage une manière moins impérieuse et moins somptueuse que celle de son illustre maître. Conciliant, paisible, d'une piété admirable, réfractaire aux sentiments d'égoïsme et de gloire humaine, tout entier aux œuvres et aux besoins de son nouveau diocèse, il ne songea qu'aux moyens pratiques d'aider son clergé et d'agrandir la piété des fidèles. Il voulut donc posséder un groupe de missionnaires dès le début de sa nomination. S'il n'y réussit pas d'abord, il revint tant de fois à la charge qu'il fallut bien faire écho à son désir.

Mgr Combes se souvenait, non seulement de saint Vincent et de son esclavage, mais encore des premiers Lazaristes qui, de 1645 à 1825, avaient géré le Consulat de France ou rempli des fonctions d'apostolat et de direction spirituelle. La noble figure de Jean Le Vacher l'avait sans doute et tout spécialement rempli d'émotion et de sympathie. Jean Le Vacher, vrai missionnaire et vrai Français, consolateur infatigable des

esclaves chrétiens, consul incorruptible, protecteur énergique des marchands de sa nation, capable de donner son sang pour la religion et pour la patrie, atteignit les sommets de l'idéal en préférant, à la trahison et à l'apostasie, la prison, la souffrance et l'humiliation suprême. Il se laissa lier à la bouche d'un canon et mourut en héros et en saint. C'était de sa famille religieuse que Mgr. Combes voulait à présent recevoir les missionnaires tant désirés.

Intervention de M. Leborne, Lazariste. — Il y avait donc environ un siècle que les prêtres de Saint-Vincent de Paul étaient restés absents de la Tunisie. Il est vrai, en 1896 et en 1907, les Sœurs de saint-Vincent ou Filles de la Charité avaient pris possession de deux magnifiques établissements : la Crèche et le Fourneau. Ces deux œuvres se développaient d'une manière surprenante, à la grande satisfaction de l'Archevêque, des fidèles et des Français. Depuis, les Sœurs de saint Vincent ont également accepté en ces dernières années la direction des Orphelins de la Marsa. Cette institution, dont la création est due à Son Exc. Mgr. Lemaître et aux soins dévoués de M. le chanoine Reyboubet, connaît déjà un succès pareil à celui de la Crèche et du Fourneau.

Mais à l'origine, pour diriger les Filles de la Charité en conformité avec les coutumes de leur communauté, il n'y avait pas de Lazaristes vivant comme elles de l'esprit et des maximes de saint Vincent. Les plus proches confrères se trouvaient à Alger, M. Leborne était leur supérieur. Il avait, jusqu'aux expulsions françaises de 1904, rempli les fonctions de supérieur au Grand Séminaire de La Rochelle, dans la suite il était devenu supérieur des missionnaires d'Alger et directeur des sœurs de l'Algérie et de la Tunisie. Il avait eu l'occasion, en cette dernière qualité, de se présenter à Mgr. Combes et de se faire l'interprète reconnaissant des Filles de la Charité.

Voilà pourquoi, quand maintenant il va s'agir d'établir des Lazaristes à Tunis, il sera naturellement choisi par leur Supérieur Général pour mener à bien une entreprise aussi importante.

Cependant les choses traînaient en longueur, c'est vrai ; les instances de Mgr. Combes se faisaient plus pressantes, mais notre Maison-Mère de Paris ne prenait pas de décision ferme. Aussi M. Leborne dût-il revenir fréquemment à la charge auprès de M. Fiat en faisant connaître les invitations incessantes de Mgr. l'Archevêque et de son Conseil.

La fondation de Tunis acceptée. — Enfin Paris accepte la fondation et ne songe plus qu'à en préciser les conditions définitives. Là encore intervient M. Leborne. Il est chargé par notre Supérieur général de s'entendre avec l'autorité ecclésiastique afin d'élaborer le contrat qui deviendra la teneur officielle des engagements entre la Maison-Mère de Paris et l'archevêché de Tunis. Le contrat n'engendra aucune difficulté ; il est fait en trois exemplaires qui sont actuellement déposés l'un en notre Maison-Mère, l'autre aux archives de l'archevêché et le troisième en la maison des missionnaires de Tunis.

Teneur du contrat. — Ce contrat porte en particulier que deux confrères prêcheront désormais des missions dans le diocèse de Tunis-Carthage. L'archevêque désignera lui-même les lieux de missions et les missions s'y feront en conformité avec les usages des missionnaires lazaristes. Chaque confrère recevra à cet effet un traitement annuel de 1.800 francs, évidemment suivant la valeur de l'époque. Au surplus le nombre des missionnaires pourra être augmenté à la demande des contractants et le logement sera fourni gratuitement par l'archevêché.

Premier supérieur, M. Pagès. — M. Pagès fut désigné pour premier supérieur de la maison des missionnaires. Voici comment ce confrère d'Alger relate le fait de sa nomination :

« Le 4 août 1913, je prêchais une retraite aux Sœurs de Constantine, il m'est remis une lettre du T. H. Père Fiat me nommant supérieur de la mission de Tunis. J'accepte volontiers de venir travailler sur cette terre si chère à saint Vincent, à sa double famille religieuse, m'estimant heureux et fier de renouer la tradition interrompue depuis 1825 ».

Le choix était providentiel. M. Pagès avait pendant quelques années missionné en Abyssinie, et y avait appris l'italien. Il s'était perfectionné dans cette langue durant son long séjour à Alger. Là, pendant quinze ans, il avait donné à plein cœur son talent et son expérience. Il était très apprécié et avait fait un bien considérable. Maintenant la Tunisie serait le lieu de son ardeur et de son zèle. Grand, de bel aspect, barbe noire pleine de splendeur, intelligence pratique, causeur aimable, prudent et familier, prédicateur entraînant, aimant les fêtes, les décorations, les chants, capable de remuer les foules et d'atteindre aussi les ennemis de l'Eglise, il n'avait ordinairement qu'à paraître dans une paroisse pour réjouir les fidèles et soulever les enthousiasmes.

Une maison de missionnaires à trouver. — Mais l'heure n'était pas encore venue de mettre en relief tant d'avantages et tant de supériorités. Avant tout, il fallait trouver un gîte pour pouvoir vivre et demeurer. Une maison, une vraie maison de missionnaires, était-ce donc chose si difficile à rencontrer ? Il paraît bien que oui, les faits l'ont montré, car M. Pagès voulait une maison suivant son idéal. Pour lui, sa maison devait réunir réellement ces trois conditions principales :

1° Ne pas être éloignée de la gare du chemin de fer. Arrivant de bleds lointains, et le plus souvent pendant la nuit, comment demeurer en des quartiers excentriques sans augmenter les frais et les difficultés ?

2° Ne pas entraîner la cohabitation avec d'autres locataires dont les contacts inévitables rendraient bien aléatoires le recouvrement et la discrétion.

3° Ne pas rendre trop difficiles les aménagements qui favoriseront étude, piété, célébration de la messe et confessions éventuelles des Filles de la Charité et de quelques pieux laïcs.

Certes, en ces trois exigences, rien de singulier, d'exagéré, d'irréalisable. Partons donc à la recherche de la maison rêvée.

Une maison introuvable. — Mais, le long du chemin et le

soir dans la déconvenue, nous entendrons M. Pagès raconter ses tribulations.

« L'administration diocésaine, dit-il, nous a offert d'abord un des *Cubes* (maisonnettes ainsi dénommées à cause de leur forme géométrique), un des *Cubes* que l'archevêché possède à La Marsa, c'est-à-dire une petite villa dominant la mer et proche de l'église paroissiale.

« A cause de l'exiguité du local, seulement quatre pièces et une cuisine, à cause de l'éloignement des chemins de fer de Tunis, 25 kilomètres, et dans l'appréhension de gêner par notre présence si immédiate l'action et la royauté du pasteur, je crus devoir déclarer à Mgr Combes que nous ne pouvions accepter... ce *Cube*.

« Mgr l'Archevêque, à ce refus poli, mais motivé, me propose de nous installer dans une des maisons de rapport que l'administration possède également à Tunis même.

« Un étage est mis à notre disposition. Or, le T. H. Père Fiat avait donné l'ordre formel d'avoir une demeure indépendante de toute cohabitation, ce n'était plus le cas. Voulant d'autre part établir avec le temps un oratoire d'accès facile aux Sœurs de Saint Vincent de Paul et me trouvant d'ailleurs défavorablement impressionné par d'autres considérations, je fis respectueusement remarquer que nous ne pouvions non plus accepter le logement proposé.

« Toujours bienveillant, Mgr Combes dit alors à M. Pagès : Cherchez vous-même un local suivant vos désirs, nous vous en paierons le loyer, mais nous ne donnerons pas plus de 1.200 fr., valeur de l'époque.

« C'est dans cette circonstance que M. Leborne, d'Alger, est invité à s'occuper encore de la maison de Tunis. Il est prié de venir sur les lieux et de donner lui-même son avis ».

Voilà donc les deux supérieurs à la recherche de l'habitation favorable.

Une belle villa située aux *Jardins de Sélim*, entre le Bardo et les remparts, est offerte par la marquise de Certaines à qui appartiennent en ce lieu plusieurs beaux immeubles. La tentation des visiteurs est grande : site agréable, maison magnifique, neuf chambres et une orangerie pour jardin. Volontiers M. Leborne arrêterait là son choix. Mais de nouveau les objections coutumières : gare lointaine, peu de lumière sur le parcours, possibilité de rencontres fâcheuses dans cette banlieue où rôdent parfois la nuit des malfaiteurs audacieux. A regret le refus est décidé et les recherches continuent.

Il serait fastidieux de s'attarder à ces allées et venues pour rencontrer la demeure de l'idéal. Le *Belvédère* et plusieurs autres emplacements apparaissent bien séduisants, mais la trop grande distance de la gare les fait tous refuser. Un franc-maçon notoire propose même une villa très acceptable à *Montfleury*, mais pouvait-on convenablement loger dans une maison de franc-maçon ?

La maison trouvée. — M. Pagès racontera enfin sa trouvaille et sa grande émotion. « Un jour, longeant le boulevard Bab-

Benat, j'aperçois au n° 15 une affiche voyante : *Maison à vendre*, s'adresser à M. Reynaud, propriétaire. Mais, au moment de presser le bouton électrique, je réfléchis : cette maison est à vendre et, toi, tu n'as pas mission d'acheter ; d'ailleurs, en cas d'achat, où prendre l'argent ? Et je pirouette sur mes talons pour regagner la maison des sœurs de la Crèche ; deux mois plus tard, lassé de tant de démarches inutiles, je me remets à penser à la villa de M. Reynaud ».

Elle portait le joli nom : Villa des *Trois-Châteaux*. Evidemment elle était sans donjon, sans tourelles et sans mâchicoulis : quoi donc ? un simple rez-de-chaussée, mais bien situé et bien bâti.

M. Pagès s'enhardit et demande à visiter la maison. Le propriétaire répond : « Si c'est pour louer, inutile, je veux vendre et me retirer avec ma femme à Marseille. Insistance du missionnaire : « Veuillez me la montrer quand même, qui peut savoir ? Et si l'on venait à s'entendre. »

M. Reynaud se prête de bonne grâce à cette visite qui laisse une perspective d'achat. Ce qui va plaire au visiteur, c'est le bel aspect intérieur de la villa, sa grandeur relative, son bon état d'entretien, sa situation, et par-dessus tout un magasin en sa dépendance, tout proche et séparé seulement par un minuscule jardin. La villa des *Trois-Châteaux* avait donc ce modeste magasin qui s'ouvrait sur la rue en laissant bien distincte l'entrée même de la maison. C'était là sans doute le second château de l'immeuble, quant au troisième, les propriétaires l'ont certainement emporté dans leur imagination pour le planter sur les bords de la Cannebière.

Vision d'avenir. — Quoi qu'il en soit, M. Pagès avait également remarqué que derrière l'immeuble se trouvait un carré de maisons arabes avec sa large cour intérieure, le patio. Il entrevoyait déjà la transformation du magasin en chapelle, et puis, avec le temps, l'achat des masures indigènes pour les détruire et en faire avec le terrain du patio un jardin... de plaisance. N'est-ce pas l'idéal d'un bon supérieur qu'offrir à ses confrères, fatigués par le travail et les privations du bled, l'attrait reposant d'un « chez soi » rempli de verdure et de fleurs ? Le premier rêve fut promptement réalisé, le second ne le fut jamais. Mais il y eut une petite revanche. Partout, dans les bandes de terre contournant la maison et enserrant le magasin, furent multipliés les fleurs et les arbustes au risque de les étouffer les uns les autres. On y voit maintenant bout gainvillier, lentanas, treille, rosier, datura, plombago, ibiscus : chacun dans l'unité pour honorer l'unique essence du Créateur, mais ses multiples bontés sont représentées par les stellaires, les amaryllis, les arums, les géraniums, les volubilis, les mirabilis, les muflers, les fressias et même les patates grimpantes de l'Amérique. C'est à rendre jaloux les curés de la ville qui n'ont pour réjouir le regard que quelques potées d'apidistras, d'acanthes déchiquetées et de palmiers nains.

Achat de la maison. — Brûlé par le désir, l'œil grand ouvert en face de la « villa aux trois châteaux » M. Pagès songe aus-

sitôt aux moyens d'acheter la maison : 30.000 francs, ni plus ni moins. Ce qui ferait de nos jours plus de 150.000 francs. Mais comment trouver pareille somme ?

Il y avait, en la maison des Sœurs de la Crèche, la Sœur Fillion qui connaissait à Paris un catholique fervent, M. Radius, très riche et très favorable aux œuvres d'apostolat. Sœur Fillion, supérieure entreprenante, d'intelligence lucide, de volonté énergique, d'un dévouement entier à ses frères Lazaristes, ne se crut pas déplacée dans l'intervention demandée auprès de M. Radius. Elle écrivit immédiatement à son soutien des jours difficiles. Elle lui proposa d'acheter lui-même l'immeuble en question et d'en céder la location aux missionnaires. A cette demande, M. Leborne, occasionnellement à Paris, ajouta ses instances fraternelles. Et voici comment M. Pagès pouvait, le 6 décembre 1913, verser les quinze premiers mille francs entre les mains du propriétaire, M. Reynaud. M. Radius les envoyait en hâte par l'intermédiaire du Comptoir d'Escompte de Paris. Les autres milliers de francs vinrent en partie de la même source.

Mais il fallait continuer à agir avec promptitude, car M. et M^{me} Reynaud rêvent toujours de Marseille. Ils sont impatients de partir et ils voient déjà le bateau se balancer sur les flots et la Cannebière les accueillir avec des tendresses maternelles. Marseille, ô vision de repos et de bonheur ; pour M. Pagès également un rêve, rêve d'enthousiasme : Tunis la Blanche va revoir les fils de saint Vincent.

Aussi l'heureux missionnaire retrace-t-il, d'une plume alerte, les dernières circonstances de l'achat providentiel : « Au moment de signer et de parfaire toutes choses dans la régularité des lois, je m'aperçois avec M. Leborne, revenu à Tunis, que la villa est au nom même, non pas de M. Reynaud, mais de M^{lle} Danielle. Celle-ci vivait avec lui depuis trente ans, mariée au civil seulement depuis trois ans. Cette révélation nous permet de régulariser, après autorisation de l'archevêché et dans le magasin transformé en chapelle, la situation anormale des vendeurs.

« Ainsi à 8 heures du soir, le 7 décembre 1913, nous procédons au mariage religieux de M. Reynaud et de M^{lle} Danielle ».

En vérité, c'était une joie profonde dès la première heure de possession. Cette joie apostolique se renouvellera avec les années ; car la bienveillance de Mgr l'Archevêque a permis que plusieurs réhabilitations de mariages soient faites là dans le secret à la suite de missions heureuses ou de circonstances spéciales. Donc, au soir du 7 décembre, premier mariage de zèle et de discrétion, effusions ardentes entre deux jeunes mariés, j'entends jeunes de cœur puisque le mari avait 68 ans et l'épousée 72 ans.

Prise de possession. — Le lendemain, c'était à la Vierge Marie, à la puissante Protectrice de la double famille de saint Vincent, qu'il appartenait d'offrir son sourire céleste et de tendre ses mains maternelles.

Le T. H. Père Fiat avait en effet demandé de tout faire pour

inaugurer maison (1) et chapelle le 8 décembre, fête de l'Immaculée. Son désir allait se réaliser pleinement. Le matin de ce jour, M. Leborne et M. Pagès célébraient la messe dans le magasin, définitivement devenu notre chapelle et depuis la veille, paré superbement. Bien plus, le soir même, Mgr Combes, archevêque de Carthage, Primat d'Afrique, se faisait accompagner de son secrétaire, Mgr Forconi, ancien élève de nos confrères du Séminaire de Kouba (Alger), et daignait, avec sa bonté coutumière, donner la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement. Y assistaient M. Leborne, M. Pagès, M. Dedebar, premier confrère affecté à la mission, et les sœurs de la Crèche et du Fourneau. Déjà la prière de reconnaissance et la louange de Dieu remplaçaient le bruit de ferraille de l'ancien magasin. Les cantiques des pieuses jeunes filles des Sœurs annonçaient discrètement à tout ce quartier arabe que Dieu est Dieu et que Jésus-Christ est son Fils Rédempteur !

Au voisinage de la maison. — Pour faire apprécier davantage cette maison de rêve réalisé, fixons-la dans son cadre authentique. Nous sommes au boulevard *Bab-Benat*, à la limite du quartier indigène de *Bab-Souika*. Bab-Souika n'est pas un nom vulgaire pour le vieil habitant de Tunis.

Donc, à quelques centaines de mètres de la villa appelée maintenant « *Villa Saint-Vincent de Paul* » se trouve la place Bab-Souika, place irrégulière, mais assez grande, où débouchent sept rues grouillantes d'indigènes. Cette place-carrefour met en communication rapide avec une autre place célèbre, la place Halfaouine. Toutes les deux sont au centre de centaines de boutiques, épaulées les unes aux autres pour se soutenir prudemment et ne pas tomber. Que de marchandises, bibelots, matières d'alimentation, viandes, poissons, légumes ; que de vendeurs, crieurs, acheteurs, spectateurs ! On peut à peine circuler et l'on aperçoit d'un seul coup d'œil des multitudes de chéchias et de burnous colorés. C'est le commerce, mais c'est la paix ; c'est un bruit assourdissant, mais c'est un bruit normal. Pourtant, qu'en un jour de folie, de mécontentement, d'émeutes commençantes, une lueur de colère, une force magnétique mystérieuse viennent enflammer tous les regards, agiter toutes les poitrines, et voilà Halfaouine et Bab-Souika transformées en foyer de turbulence et de révolution. En moins d'un quart d'heure, dix mille arabes seront là avec d'énormes bâtons et des clameurs sans fin.

Hélas, dans le passé, que de visions d'horreur ! Arabes se massacrant les uns les autres, Juifs assommés gisant sur le sol, de la fureur partout et du sang partout. Vraiment ces deux

1. Sur l'œuvre *lazariste* en Tunisie depuis 1913 les *Annales* ont, de temps à autre, parlé. Ainsi sur la maison de missions, son installation, voir 1914 pages 275-277. Sur les missions de MM. Pagès, Fattomeo et Descuffi, voir 1914 pages 427-436 ; 1916 pages 515-524. Six mois de missions en Tunisie, par M. Joseph Durand, 1915 pages 245-254, 774-784 ; 1916, pages 508-515. Fête de saint Vincent en 1914, à Tunis, 1914 pages 423-427. Retraite ecclésiastique 1916 par M. Ryckewaert, 1916 pages 421-422. Sur le séminaire, 1917 pages 167-170.

(Note des *Annales*).

places, et Bab-Souika plus particulièrement, sont deux centres névralgiques de Tunis qui doivent être surveillés avec discrétion et fermeté, mais inlassablement, rigoureusement. Les scènes hideuses et sanglantes ont pris fin depuis l'occupation française, et cependant, de 1930 à 1937, plusieurs manifestations menaçantes ont obligé nos tirailleurs et chasseurs d'Afrique à se tenir la journée entière aux meilleurs points de surveillance avec mitrailleuses armées et fusils chargés ; ainsi même sans remonter plus loin, se passa le 3 février 1937.

Un beau panorama. — Bien que située à très courte distance d'Halfaouine et de Bab-Souika, la villa Saint-Vincent de Paul n'en a pas la vue immédiate en raison de toutes les maisons indigènes qui l'en séparent. De même, elle ne jouit pas du beau spectacle de verdure et d'élégance que présente l'Hospice Civil de Tunis. Cet établissement, destiné aux Européens, est tout proche, mais en retrait et caché par d'importantes bâtisses,

La vue au contraire, quand on monte sur la terrasse, s'agrandit étonnamment en donnant au regard extasié l'impression de pittoresque et d'exotique, un aspect de variété et de magnificence. Le plus grand nombre des édifices de la capitale sont visibles sans peine. Ici la mosquée de Sidi-Maharès avec ses coupoules majestueuses. Plus haut, la mosquée de la Kasbaa, puis la tour hexagonale dont les sirènes voisines lancent chaque midi l'heure officielle aux quatre points cardinaux. Plus loin encore, d'autres mosquées, d'autres palais, d'autres monuments d'architecture. Des milliers et des milliers de petites maisons arabes remplissent les espaces et enserrent les fameux *Souks* ou Marchés de Tunis. Estompée par la distance et une brume légère, la cathédrale *Saint-Vincent de Paul* élève ses deux tours byzantines au voisinage de l'église orthodoxe et face au palais de la Résidence. En un mot, vue prenante, grandiose, enchantresse qui va s'achever d'une part sur le Bou-Cornine, la montagne aux deux sommets, et d'autre part sur le Belvédère immense et les lacs Bahira, en bordure de la Méditerranée.

Si nous descendons de la terrasse et si nous remontons la rue élevée au titre de boulevard Bab-Benat à cause des arbres qui commencent près de notre maison, nous rencontrons presque aussitôt les locaux superbes des grandes administrations de la Tunisie : Recrutement et Direction de l'armée beylicale, Direction générale de l'Instruction Publique, Services judiciaires Tunisiens, le magnifique Palais de Justice, le Timbre et l'Enregistrement, puis la célèbre Kasbaa, caserne profonde dont les murs de clôture cachent les multiples et importants bâtiments. En face de la Kasbaa se trouve un kiosque gracieux que limitent l'Hospice Indigène, un grand café tout fumeux de la fumée des cigarettes et des narghilés, le Dar-el-Bey ou maison du Bey, les Finances, la Direction des Travaux Publics, les Ponts et Chaussées, l'Agriculture ; puis, en redescendant le boulevard, sur la droite, l'élégant portique oriental d'où s'aperçoivent les belles verdures, la cour et le tranquille Asile des Vieillards Indigènes.

Sous les fenêtres de la maison. — Des fenêtres mêmes de la

Villa Saint-Vincent, nous pouvons voir des choses moins remarquables, mais plus singulières. Juste en face de notre porte, une inscription suggestive : « *Qui s'indovina la Buona Fortuna* » « Ici on devine la Bonne Aventure », avec lettres majuscules tracées d'une main inhabile, dans les deux langues italienne et française. C'est la maison d'un devin arabe ; elle est fort achalandée et chaque jour nous apercevons femmes indigènes et européennes se glissant sous l'épais rideau et en sortant, toutes plongées dans les mystères de l'avenir.

A quelques mètres de là, débouche une ruelle insignifiante, obscure. Pourtant, de sa profondeur, sortent les griots, les danseurs venus du centre de l'Afrique. Tambourin, grelots, flûte rustique, musique aux rengaines criardes, et voilà, faisant le cercle, enfants, femmes et indigènes oisifs. Spectacle grotesque : les griots portent bonnet couvert de plumes, de coquillages, de crins, de peau de panthère et ils ont autour du cou petits miroirs, clochettes, carrés d'étoffe renfermant les formules cabalistiques, et pendentifs bizarres. De leurs longues manches et de leur blouse échancrée sortent des mains noires et des figures parcheminées qui n'ont rien de l'Apollon antique. L'un d'eux accentue le rythme musical, l'autre avec sa robe blanche bien plissée joue le rôle de la danseuse et tous deux chantonnet, sautillent et grimacent : danses non pas toujours honnêtes, mais distraction des passants, amusements des villes d'Orient.

Au contraire, touchant notre chapelle, c'est un *fondouk*, c'est-à-dire une vaste remise pour charrettes et montures indigènes. Dans ce fondouk s'agitent toutes sortes de vivants. Le soir venu, les gardiens amorcent les phonographes et écoutent les mélodies arabes. Au milieu de la nuit, l'âne brait, le cheval hennit, le mulet frappe du pied et le dromadaire rauque en prolongeant ses borborygmes retentissants. Viennent les premières lueurs du jour, les coqs libertaires, en notes vibrantes, chantent sans fin, tandis que les chèvres maltaises passent en groupes pressés pour offrir à chaque ménage le lait qui n'a ni eau, ni farine de riz. Le jour commence, il faut désormais prendre garde aux voitures des maraîchers, aux trams rapides, aux camions, aux autos qui circulent et s'entremêlent en klaxonnant et en imitant les cris de toutes les bêtes de la création. Combien d'autres agréments ! Dans le milieu du jour, c'est le défilé d'un mariage arabe avec la parade des voitures qui emportent les cadeaux : armoire à glace, matelas, coussins de toutes couleurs, vaisselle, chaises, divan.

A un autre moment, c'est une procession d'enfants musulmans qui se rendent à la mosquée pour la cérémonie rituelle de la circoncision. Ils sont en habits de fête et suivis de femmes qui portent des cierges à trois branches tout enrubannés, tandis qu'ouvrant la marche religieuse, des musiciens jouent des airs triomphants, flûtes, trombones, barytons, pistons donnant en plein et les enfants alternant avec des refrains d'allégresse.

Devant la Villa Saint-Vincent passe de même la théorie des

sépultures arabes. Le cadavre, simplement enveloppé de toile, est porté sur une civière par quatre ou six coreligionnaires. Les parents et amis, mais les hommes seulement, suivent dans un silence relatif. Des aveugles ouvrent le cortège, des guides assurent la marche et l'on n'entend plus que le chant traditionnel : Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète : *La illah el allah, oua Mouhamett rassoul Allah !*

Nouveaux spectacles et bien différents : les défilés tapageurs et les manifestations populaires. Tant de raisons peuvent les provoquer, les multiplier : fêtes musulmanes, victoire d'un as des sports, revendications indigènes, anniversaires, foires de quartiers, réjouissances publiques et bien d'autres motifs qui échappent à l'Européen.

Mais le cortège qui fait subitement ouvrir les fenêtres, c'est le passage du Bey et de son escorte. Plusieurs fois l'année, à l'occasion des grandes solennités musulmanes, le Bey a coutume de se rendre aux mosquées : un piaffement inaccoutumé en avertit les moins attentifs. Voici le défilé somptueux : cyclistes avant-coureurs, soldats rythmant le pas, cavaliers sabre au clair, spahis resplendissants, officiers chamarrés d'or. Ils encadrent la voiture princière que six mules, conscientes de leur privilège, entraînent à une allure lente et majestueuse. Le Bey est assis au milieu de ses ministres. Que de décorations ! Que de plaques d'or ! Que de splendeur ! La police à pied et à cheval assure la sécurité parfaite pendant que les dignitaires suivent dans des autos rutilantes et superbes. La foule érie : « Allah garde notre seigneur et maître et lui donne gloire et prospérité. » Les enfants courent rapides comme des gazelles, ils vont, ils reviennent, ils devançant à nouveau et le long du parcours, c'est la même joie et les mêmes acclamations.

Chapelle de la Villa Saint-Vincent. — Tous ces panoramas, tous ces décors, toutes ces fêtes arabes n'intéressent qu'accidentellement les missionnaires : leurs préoccupations véritables sont autres ; elles vont à leur ministère, aux missions, au bien des âmes.

Leur petite chapelle sert promptement à satisfaire la piété des rares chrétiens de ce quartier éloigné des églises de paroisse. M. Pagès se plaisait à prévenir les familles du retour des missionnaires et de l'heure de la messe. Il trouva organiste, chanteuses, il orna le lieu d'un bel autel de marbre, de statues chères à sa communauté, de peintures simples et agréables avec un encorbellement de lumières électriques. Les réunions y étaient intimes, remplies de religion et de ferveur, et les vieilles familles du voisinage en ont gardé un souvenir charmant.

Ainsi chaque dimanche une vingtaine de personnes étaient présentes, mais en semaine la chapelle restait fermée au public. Toutefois il y avait de temps à autre quelques grandes solennités, grandes certes non par l'immensité du local, juste quarante mètres carrés, mais par les beaux ornements, les gerbes de lumière, les moissons de fleurs, pendant que les prédications ajoutaient leurs attraits aux harmonies des chants et des cantiques. De la sorte se célébraient, magnifiquement : les

fêtes de l'Immaculée-Conception, de la Médaille miraculeuse, de l'Adoration perpétuelle, de saint Vincent de Paul et des bienheureux Clet et Perboyre.

Fête de saint Vincent à la Cathédrale. — N'est-il pas convenable de rappeler ici la part qui revient à M. Pagès dans la faveur accordée à la pro-cathédrale de Tunis au sujet de la fête de saint Vincent de Paul.

Saint Vincent de Paul et sainte Olive sont les deux protecteurs sous le patronage desquels est placée la cathédrale, tandis que saint Cyprien et saint Louis sont les glorieux patrons de la primatiale de Carthage.

Or, il arrivait que la fête de saint Vincent de Paul, tombant le 19 juillet, se trouvait coïncider avec les grandes chaleurs de l'été et que, par suite, peu de fidèles assistaient à la solennité religieuse. Le vide était sensible, on avait fui en Europe, au pays d'origine, ou bien dans les villas du littoral et de la montagne. M. Pagès, en digne fils de Saint-Vincent, était attristé de ce délaissement. Il pria donc l'archevêque, Mgr Combes, de demander à Rome l'autorisation de célébrer cette fête le second dimanche après Pâques. Par un indult du 28 mars 1914, la Sacrée Congrégation des Rites accordait ainsi la faveur sollicitée : « *Attentis expositis, ad proximum decennium benigne annuit pro gratia et juxta preces...* Vu l'exposé des faits, et suivant la supplique, la faveur est accordée avec bienveillance pour ces dix premières années... »

Cette permission s'est renouvelée jusqu'à nos jours 1937. Ainsi la solennité de Saint-Vincent de Paul, titulaire de la pro-cathédrale de Tunis, garde sa date privilégiée qui semble d'ailleurs devoir se renouveler longtemps encore. Cette fête réunit dans les trois nefs de la cathédrale l'ensemble des œuvres de notre Saint : membres des Conférences, Enfants de Marie des diverses associations, Filles de la Charité, Prêtres de la Mission, représentants de nombreuses communautés et une foule de dévots à l'illustre esclave de Tunis qui est devenu maintenant le Patron universel des œuvres de charité. Beau jour de gloire pour saint Vincent que celui du deuxième dimanche après Pâques : messe solennelle, panégyrique, jeu d'orgue, cantate, distributions de secours aux pauvres, bons de pain et de viande, vêtements, argent des loyers ; vraiment fête de charité et de splendeur.

Personnel de la maison des Missionnaires. — Mais parlons à présent du personnel de la villa Saint-Vincent.

M. Pagès trouva dans l'amour de son saint Fondateur un motif pressant de s'adonner sans retard aux missions de la Tunisie. Saint Vincent n'a-t-il pas aimé à l'extrême les habitants des campagnes et n'a-t-il pas été heureux d'offrir pour les évangéliser ses missionnaires les plus dévoués ? Animé de son esprit, le nouveau supérieur s'empressa de demander à Paris un aide et un compagnon de vie.

Mais, comme il arrive parfois dans les fondations de pays apostoliques, les premiers choix sont loin d'être adaptés au climat, aux difficultés de la langue et du ministère. C'est ce

qui arriva pour Tunis. D'ailleurs n'oublions pas la grande guerre de 1914, qui bientôt immobilisera tant de prêtres et restreindra considérablement les possibilités des supérieurs majeurs.

Écoutons plutôt le supérieur de la villa Saint-Vincent raconter lui-même ses étonnements et ses tribulations.

« Mon premier confrère a été M. Dedeбан, prêtre de notre séminaire ou noviciat, âgé de 44 ans. Rebuté par l'étude de la langue italienne dont la connaissance s'impose, pour travailler utilement en Tunisie (nous sommes à la fin de l'année 1913), anémié d'autre part par une année de probation, menacé de cécité, ce confrère se décourage dès les premiers jours. Débarqué le 4 décembre, il se rembarque le 4 janvier et rentre dans son diocèse, ne voulant pas donner, me dit-il, un aveugle à la Congrégation. Donc, un mois de séjour ! J'ai souffert moralement et physiquement de ce départ précipité. Je suis resté seul jusqu'au mois de septembre 1914, m'efforçant de travailler pour deux, afin de réaliser le programme des missions imprimé dans l'*Ordo* diocésain. Mes ressources pécuniaires étaient bien maigres. J'ai dû m'imposer des privations de régime, ce qui m'a conduit à un état de santé précaire. Cependant, lentement, grâce à quelques saisons de Vichy, j'ai pu me refaire et combattre mon diabète tout en m'adonnant à mes chères missions que j'aime de toute mon âme.

« Le T. H. Père Villette, successeur du P. Fiat, a bien voulu, lors de mon passage à Paris, en août 1915, me donner M. Dardans pour garder la maison durant les missions, me promettant d'autre part à bref délai un troisième confrère pour me seconder dans la prédication.

« M. Angiuli, Lazariste italien, a été désigné, mais n'a pas réussi à gagner Tunis, l'Italie étant entrée en guerre et lui mobilisé.

« J'ai fait alors appel à la vieille amitié qui m'unit à M. Joseph Durand de la maison de Marseille. Il accepta de venir m'aider quelques mois et Paris ratifia l'arrangement.

« Mais en peu de temps M. Durand s'est fait connaître et combien avantageusement. Il pourra bien, après Pâques, rentrer à Toursainte, qui est l'emplacement de notre maison de Marseille, Mgr l'Archevêque de Tunis profitera des vacances de l'été pour le demander comme Supérieur de ses Grand et Petit Séminaires diocésains. Il accepte la charge et s'en acquitte supérieurement pendant quelques années. Remplacé en cette fonction par M. Guichard, il est allé prendre la direction du grand séminaire d'Albi en l'année 1919. Le succès qu'il avait eu à Tunis, il le connaît semblable dans son nouveau poste. Mais il a laissé en Tunisie une impression si durable que les prêtres de paroisse nous demandent souvent de ses nouvelles et font des vœux pour le prolongement de ses années.

« En 1915, à son départ de la Villa Saint-Vincent, M. Durand avait été remplacé comme missionnaire par M. Mailhé. Malheureusement celui-ci fut obligé de repartir dès juillet 1915, ayant

été de nouveau mobilisé et envoyé comme infirmier militaire à l'hôpital de Lyon. »

M. Pagès continue : « Me voilà encore seul avec M. Dardans, Sur mes instances réitérées, M. Louwyck, devenu, après la mort de M. Villette, Vicaire général de notre Congrégation, me donne M. Fattomeo (fin octobre 1915), puis M. Descuffi, destiné en premier lieu au séminaire de Tunis, mais M. Dardans alla prendre sa place comme économe et professeur. Aidé vaillamment par MM. Fattomeo et Descuffi, il m'est possible de donner un plus gros élan à la Mission.

« En septembre 1916, M. Descuffi est envoyé au séminaire, situé alors à Sidi-bou-Saïd, et est remplacé par M. Caruso qui possède également les deux langues, italienne et française. Nous restons donc trois encore, mais pour peu de temps, car l'état de santé de M. Fattomeo l'oblige à prendre pour deux ans un ministère paroissial à la cathédrale de Tunis ».

En terminant l'énumération de tous ces changements, M. Pagès ne peut s'empêcher de jeter le cri attristé de l'apôtre impuissant : « *Mensis multa operarii autem pauci* : moisson abondante et peu d'ouvriers ». En effet les années 1919 et 1920 furent particulièrement chargées : M. Pagès restait seul avec M. Caruso pour parcourir le bled et donner des missions incessantes et fatigantes.

Un étage à la villa Saint-Vincent. — Du moins l'année 1920 lui apporta une grande consolation. Il put bâtir un étage sur le rez-de-chaussée de la villa Saint-Vincent et donner à la maison son organisation complète.

Jusque-là, les confrères avaient occupé les chambres d'en bas : il ne restait rien pour parloir, bibliothèque et salle à manger distincts. Désormais les chambres seront placées au premier et permettront des aménagements pratiques. Ce fut toutefois l'occasion de vérifier clairement la réalité du dicton : « *Qui bñt, pñt* ».

Néanmoins M. Pagès avait des amis, ceux-ci se montrèrent généreux ; et M. Radius, le grand bienfaiteur de Paris, se chargea de solder les frais les plus onéreux. A la fin des travaux, la salle à manger, devenue maintenant un vrai réfectoire de communauté, retentit, dès les premiers instants du repas, d'un *Benedicamus Domino* particulièrement sonore, joyeux et reconnaissant.

A présent, finies les insuffisances de logement, les préoccupations de bâtisse, il n'y avait plus qu'à s'adonner totalement au labeur des retraites et des missions.

Travaux apostoliques. — Tantôt seul, tantôt avec un confrère, M. Pagès parcourait son royaume spirituel, et les rose-cueillies abondamment faisaient oublier les épines de ces randonnées souvent pénibles.

Le début des missions n'avait pas été sans heurter ici et là les sentiments des prêtres de paroisse. Non, les missionnaires ne sont pas des inspecteurs, ni des censeurs, ni des contradicteurs, ils sont des confrères, ils sont des amis. Ils viennent cordialement offrir leur concours : leur joie véritable est celle

qui est faite de la joie des pasteurs et de celle des fidèles. D'ailleurs est-ce qu'un bon prêtre de paroisse peut aimer l'indifférence, le laisser-faire ? Peut-il s'inquiéter, s'attrister de ce qu'un missionnaire vienne l'aider à maintenir les fervents, à remuer les tièdes, à lutter contre l'empiètement des mauvais ? Aussi bien, ces froideurs et ces oppositions voilées de quelques prêtres, exagérément traditionalistes, disparurent promptement ou demeurèrent de très rares exceptions.

Quant aux populations, chrétiennes en général, elles ne voyaient dans les missions qu'un bienfait providentiel. Il est vrai, qu'en certains endroits, quelques militants de la libre-pensée s'agitèrent et préparèrent le demi-tumulte des réunions du soir. De tels mécontentements ne se renouvellent plus de nos jours ; bien au contraire, les missions semblent inspirer un peu partout une satisfaction visible. Français, Italiens, Maltais accueillent les missionnaires avec bonheur, ils sont heureux de constater de la sorte que leur archevêque vénéré donne sa pensée et son cœur aussi bien à ses enfants des bleds éloignés qu'à ceux de Tunis et des villes du littoral.

Revenons à la maison des missionnaires. En 1921, M. Nonna allait reconstituer le groupe de trois confrères, lui aussi parlait italien et français. Ses prédications, ses manières, furent fort, appréciées de messieurs les curés. Il laissa partout une impression favorable bien qu'il lui arrivât parfois de rencontrer des assistances modestes et peu attrayantes ; en Tunisie, s'il se trouve des cultures remplies de pierres et de touffes épineuses, il y a aussi de riches défrichements et de splendides moissons : M. Nonna s'en aperçut vite. Aussi les trois missionnaires ne se laissaient jamais abattre et ravivaient leur ardeur à la pensée des belles moissons d'âmes.

Épuisement de M. Pagès. — Malgré les accueils habituellement aimables et fraternels, l'apostolat du bled tunisien garde ses difficultés et ses épuisements : prédication et catéchisme de chaque jour, longueur des voyages, improvisation de logement, intempéries de l'hiver, chemins détrempés par les pluies violentes, nourriture d'occasion, insuffisances multiples, voilà trop souvent le lot du missionnaire.

De cette vie austère, M. Pagès allait ressentir les conséquences fâcheuses. Il était miné, malgré ses belles apparences, par le travail, la fatigue et un diabète persistant, et ce diabète était certes peu facile à soigner avec les variations de régime à l'avenant. De plus, le foie était malade et l'organisme intérieur préparait insidieusement des trahisons redoutables.

Nous arrivons de la sorte à l'année 1925. Les trois missionnaires travaillaient dans une louable émulation, l'un dans une paroisse, les autres dans une seconde et une troisième, parfois éloignés, parfois réunis à deux afin de mieux assurer les prédications françaises et italiennes.

Aux premières semaines du carême, M. Pagès prêcha une mission à la Goulette. C'est un centre proche de Tunis, c'est en même temps le port de mer des anciens pirates et celui, actuellement, réservé aux bateaux les plus puissants. Quelques

cas de variole s'étaient manifestés au milieu d'une population hétéroclite, mal logée et sans le moindre respect des lois hygiéniques. Il y a dans cette agglomération tant de pauvres gens ! Si la Goulette s'est embellie depuis 1925, le passé laisse des souvenirs de mares stagnantes, de ruelles misérables, de maisons délabrées et de logis mal tenus et mal aérés. La contagion trouvait en ces milieux un terrain favorable. M. Pagès en prit le germe sans s'en apercevoir et le mal commença son évolution sournoise et dangereuse.

Malgré cet état de forces amoindries, notre infatigable missionnaire crut pouvoir entreprendre une autre mission à Béja. Au surplus, comment remettre les exercices spirituels dans une paroisse si importante et précisément les deux semaines d'avant Pâques ? D'autre part, ne serait-il pas aidé par son confrère italien, M. Caruso ? Pourtant la variole ne cessait de continuer son œuvre d'abattement et M. Pagès n'en soupçonnait pas la gravité. Aussi ne put-il que difficilement achever ses prédications et néanmoins préparer avec son confrère des Pâques nombreuses et multipliées.

A peine la mission terminée, le cher malade fut obligé de s'aliter sans revenir aussitôt à sa maison de Tunis. On crut que des soins empressés apporteraient le salut ; mais furent inutiles et science médicale et dévouement et délicatesse. Le jeudi d'après Pâques, le 16 avril 1925, une ambulance de la Croix-Rouge venait prendre l'agonisant pour le ramener à Tunis.

Dernières souffrances. — Allait-on lui permettre d'être soigné à la villa Saint-Vincent, la maison qu'il avait fait sienne en quelque sorte, qu'il avait meublée, agrandie, adaptée si pratiquement aux besoins de sa communauté ? Non, sa maladie contagieuse, si proche de son terme, fit qu'on le transporta directement à l'Hôpital Civil, ou plus exactement à la *Rabta*, le pavillon des contagieux, bien séparé de tous les autres bâtiments.

Pour notre malade, quelle douleur intime, douleur de l'âme entière, que d'être à quelques centaines de mètres de sa maison et de ne pouvoir même pas une dernière fois contempler la petite chapelle, la verdure fleurie et les murs familiers.

A cette tristesse, au mal physique implacables, se joignait plus vive et plus crucifiante la douleur morale de songer en ce moment que la villa Saint-Vincent était refusée par notre Maison-Mère et n'appartiendrait pas à notre communauté.

En vain M. Pagès avait travaillé sans relâche à donner à sa maison une sécurité de permanence qui, dans sa pensée, deviendrait promptement une propriété définitive de sa Congrégation. Or, la décision de Paris, son renoncement tout récent, lui brisait le cœur. Pourtant cette donation M. Radius la désirait également. Il sollicitait personnellement notre Supérieur général d'agréer l'offrande totale de la villa au lieu et place d'une location qui n'avait que le nom de location puisqu'elle se renouvelait automatiquement et indéfiniment par un bail de 3, 6, 9 ans, mesure prudente en face de la légalité française,

mais aucunement volonté de restriction et de retrait éventuel.

En réalité le refus de Paris avait été très net, empreint de reconnaissance, mais irréductible. Qui l'avait déterminé ? Raisons imprécises pour nous ; sans doute les frais énormes de succession dans le cas d'un propriétaire lazarusiste mourant sans laisser naturellement d'héritier immédiat. Hélas ! il y avait eu confusion entre la législation de la France et celle de la Tunisie. En des cas semblables, les droits du gouvernement tunisien sont à peine supérieurs à ceux d'un simple achat de propriété. Cependant avouons que si en fait M. Pagès avait été nommé propriétaire légal, il eût fallu presque aussitôt payer des frais sérieux de succession et de mutation, puisque la mort était toute proche et fatale.

Mort de M. Pagès, premier supérieur. — Presque au lendemain de ce refus douloureux, M. Pagès avait appris qu'à l'insinuation de notre T. H. Père, M. Verdier, l'archevêché de Tunis avait heureusement accepté la donation de la maison et agréé l'invitation de lui garder son caractère de religion et d'apostolat. Depuis cette acceptation, l'administration diocésaine n'a pas manqué à la pensée de l'insigne bienfaiteur et n'a cessé de traiter les missionnaires avec une bonté sans défaillance, leur laissant gratuitement l'immeuble de leur premier désir.

C'est donc en de pareilles circonstances que le fondateur de la mission, brisé par cette double souffrance physique et morale, mourant plutôt que soutenu par l'espérance, avait été hospitalisé dans une chambre de la *Rabta*. Quel empressement autour de lui ! Il était si connu, si estimé, il avait fait tant de bien ! Mais quelques heures après, il rendait les armes comme un soldat au soir de la bataille, après avoir été glorieusement frappé au poste du devoir. Il mourait dans l'énergie du dévouement, dans la piété, la fidélité, l'abnégation, il mourait en beauté : *Beati mortui qui in Domino moriuntur*.

Quand les catholiques de la Tunisie apprirent sa mort, il y eut dans tous les petits bleds une émotion poignante. Les chrétiens perdaient leur apôtre vénéré, l'ami de tous. Aussi, à peu d'exceptions près, chaque paroisse lui offrit ses prières dans la solennité d'un service funèbre qui était bien dû à ce bon et vaillant serviteur.

Depuis, combien de fois l'archevêque de Tunis, Mgr Lemaître, n'a-t-il pas dit aux Lazaristes : « C'était un saint, faites comme lui, vous avez un beau modèle à imiter, je l'estimais beaucoup ».

Son tombeau au cimetière de Bab-el-Khadra. — Sa dépouille mortelle repose maintenant au cimetière de Bab-el-Khadra, toute proche de la chapelle centrale, dans le caveau réservé aux Lazaristes. Ses restes toutefois furent d'abord déposés dans celui des Filles de la Charité. C'est qu'en effet les Lazaristes, pourtant chargés des séminaires et de la Mission, n'avaient pas encore de tombeau de communauté. La mort de M. Pagès en montra l'opportunité. L'archevêque voulut bien donner gratuitement le terrain, et les prêtres de Saint Vincent de Paul s'entendirent pour construire à frais communs le monument

actuel très digne et très religieux, et les restes de M. Pagès y furent peu après transportés.

* * *

M. Grégoire, deuxième supérieur de la Mission. — M. Pagès, en raison de sa qualité de premier supérieur, de son grand renom, de son ardeur infatigable, avait paru vraiment personifier la maison des missionnaires. Ses confrères l'avaient aidé, souvent avec talent, mais leur passage rapide n'avait pas retiré sur eux aussi entièrement l'attention et l'affection des Tunisiens.

Maintenant à l'œuvre si bien commencée, à ses deux confrères demeurants, M. Caruso et M. Nonna, il fallait un nouveau supérieur. Ce successeur fut M. Auguste Grégoire. Il venait de France, peut-être regrettant la douce patrie, mais bien résolu à garder à la villa Saint-Vincent son cachet de fraternité, de cordial accueil et d'apostolat incessant.

Il était un professionnel des missions et des retraites. Il avait eu aux diocèses de Toulouse et de Montpellier des succès marqués. Il est vrai qu'en 1904 il avait vu la maison de Toulouse fermée comme tant d'autres. Il était, par suite, devenu quelque temps professeur dans l'un des séminaires, qu'en ces années d'épreuves pour les communautés françaises, la bienveillance des évêques italiens avait daigné nous confier momentanément. Plus tard, il avait été chargé de la maison de Figueras, à l'intérieur de la frontière espagnole, maison fondée dans l'intention de pouvoir un jour reconstituer notre résidence de Toulouse. De Figueras, M. Grégoire repassait souvent la frontière et se retrouvait le prédicateur aimé des méridionaux de France.

Il vint donc à Tunis sachant bien ce que signifie travailler, peiner, se dévouer. Il était plein de cœur, intelligent, capable dans les circonstances de donner ces prédications magistrales qui font impression parce qu'elles sont vraiment paroles de missionnaires ardentes, prenantes, flagellant les abandons et secouant les paresseuses spirituelles. Il se mit à l'œuvre aussitôt, et il possédait bien ce qu'il faut pour réussir dans les gloses et sermons, les chants, les fêtes et la bonne marche d'une mission.

Une mission, c'est la fête des âmes, il le savait. Mais si, comme il arrive aux meilleurs, il connut au bled tunisien des auditeurs réfractaires, des églises trop peu remplies, il connut aussi des missions semblables à des triomphes : Tabarka a spécialement gardé le souvenir de son passage avec la vision de foules enthousiastes et vibrantes.

MM. Vullo et Caruso, ses confrères. — Bientôt son confrère, M. Nonna, missionnaire très goûté, solide théologien, apte à faire le bien dans le calme et la piété, crut pourtant devoir se retirer en Italie afin d'y trouver un travail plus en rapport avec sa santé et son tempérament.

Il fut remplacé en janvier 1928 par M. Vullo. Ce confrère,

plein de jeunesse, était économe et professeur aux séminaires d'Alger. Il avait donné à ses élèves toute sa pensée et tout son cœur. Grande fut son épreuve quand, en pleine année d'enseignement, il reçut son obédience pour la mission de Tunis. Missionnaire, était-ce bien là sa destinée ? Et cependant la Providence l'avait bien servi.

Possédant l'italien et le français dans la plénitude, il se mit à l'œuvre avec la fougue de ceux qui sont remplis de santé et de générosité. Comment parler avec discrétion de celui qui est toujours présent à la Villa Saint-Vincent, qui sillonne la Tunisie et prêche partout, qui a rarement des défaites et ramporte bien des succès ? Il s'intéresse non seulement aux missions italiennes toutes retentissantes de cantiques et enluminées de flambeaux, mais également aux missions françaises, aux retraites, aux œuvres diverses, jusqu'au placement de compatriotes malheureux, jusqu'au renouvellement des décors d'églises appauvries, jusqu'à la création de nouveaux lieux de culte dans les campagnes déshéritées.

M. Caruso garde, lui, sa spécialité préférée : les mines lointaines. Dans ces mines de fer, de plomb, de phosphates, se trouve en effet un nombre respectable d'Italiens originaires de Sicile, de Sardaigne, et du sud de l'Italie. Notre missionnaire sicilien fait là ses délices, s'y attarde longuement, y revient fréquemment pour assurer les catéchismes, les premières communions, et quelquefois la régularisation des mariages et la réconciliation des familles. Comme ces mines sont en général éloignées des centres paroissiaux et perdues au flanc des montagnes, M. Caruso y apparaît pareil à un prince de la joie et de la religion. Avec patience, zèle et prudente familiarité, il y fait un bien manifeste, estimé et reçu avec plaisir par les directeurs et les mineurs.

Changement de M. Grégoire. — Pendant cinq ans, bien secondé par ses confrères, M. Grégoire reste l'animateur et l'organisateur de toutes les œuvres, toutefois il n'embellit que timidement sa maison : on ne change pas volontiers ce qu'un maître, comme M. Pagès, a ordonné d'ailleurs avec goût et opportunité. Il fait cependant quelques heureuses adaptations qui ne cessent pas de sauvegarder jalousement l'hospitalité coutumière, la vie intime et fraternelle.

Voici néanmoins que la santé de ce nouveau supérieur commence à devenir moins sûre d'elle-même. Ce n'était qu'alarmes passagères, quelques saisons en France eussent tout raffermi quand, durant les vacances de 1930, M. Grégoire fut rappelé à d'autres fonctions et placé en notre maison d'Alger. Il est, en l'année 1937, supérieur de son ancienne maison de Toulouse.

M. Auvinet, troisième supérieur. — M. Auvinet, de notre maison de Rennes, vint le remplacer en septembre de la même année. Il avait rempli jusque-là des fonctions bien diverses. Professeur dans le grand séminaire de Tours, dans l'école apostolique de Prime-Combe, aumônier à Alexandrie, directeur de collège à Smyrne, mobilisé, puis supérieur de mission à Borda, à Alger, à Rennes, il connaît toutes ces vicissitudes

grâce aux expulsions religieuses de 1904, grâce encore aux expulsions des Turcs en 1915 et aux suites de la Grande Guerre 1914-1918.

S'il a douze ans de professorat, quatre ans d'aumônerie, quatre ans de mobilisation, il a aussi douze ans de mission, ce qui ne peut certainement pas lui donner une jeunesse très apparente. Deux fois déjà, après exode et retour en France, il a coupé sa barbe, et cette fois, dans la liberté entière, elle repousse toute blanche : il l'offre telle quelle à Tunis la Blanche.

Au surplus, un peu semblable à bien des mortels, il demeure assez loin de l'idéal. Ses deux prédécesseurs, M. Pagès et M. Grégoire, parlaient l'italien, lui cherche à l'apprendre, et c'est sans doute pour son cas personnel que Chateaubriand avait dit : « Il est un âge où l'on n'apprend plus les langues, mais où l'on s'en sert. » Qu'il se console donc ou que plutôt il cherche à continuer vaillamment l'œuvre des missions.

M. Caruso à l'épreuve. — Mais à peine arrivé, voici que l'un de ses confrères est mis à l'épreuve, ce confrère c'est M. Caruso. Il est à la maison de Tunis depuis 1915, et maintenant il est invité par le T. H. Père à prendre la place d'aumônier à l'Orphelinat de Mustapha d'Alger. Ce placement imprévu détermine en lui une répugnance insurmontable. Comment ne pas supplier l'autorité supérieure de le laisser encore à Tunis ? Il y demeure effectivement et garde son attachement pour les missions des mines et des petits centres italiens. Toutefois la mévente toujours plus accentuée des minerais et des phosphates contraint les sociétés minières à amoindrir leurs frais et à réduire toute leur activité. Dans ce but, la main-d'œuvre, et particulièrement le personnel européen, se trouvent réduits notablement : c'est ainsi que les Italiens, en grand nombre, sont obligés de quitter les mines, de retourner en leur pays d'origine ou de chercher ailleurs un gagne-pain fort aléatoire.

La dispersion des mineurs italiens enlevait donc à M. Caruso ses occupations coutumières. Il était d'autre part travaillé par une pensée tentatrice et dominatrice : se retirer en son pays, puisqu'il doutait de sa vocation et n'avait plus le bonheur de l'âme. Aux vacances passées chez lui en 1934, il s'entoura de toutes les autorisations canoniques et finalement demeura en Sicile. Dès lors ce confrère n'appartenait plus à la mission de Tunis et il n'y avait plus à compter sur son concours désormais.

M. Abadie, missionnaire. — Heureusement les circonstances avaient permis depuis 1930 de missionner, non pas à trois, mais à quatre confrères. Le départ de M. Caruso n'allait au fond que ramener la mission à son groupe normal de trois missionnaires. Puisque bien des mines nous étaient pratiquement fermées, les ouvriers restants suffiraient à la besogne notablement diminuée.

Ainsi donc, en septembre 1930, quelques jours après l'arrivée du troisième supérieur, était venu M. Abadie et c'est grâce à lui, qu'en fin d'année 1934, l'équipe missionnaire se retrouvait pareille au passé : un directeur-supérieur et deux confrères

seulement. L'abandon de M. Caruso restait sans répercussion fâcheuse.

M. Abadie était d'une santé affaiblie par le paludisme et son long séjour en Amérique. Cependant il venait d'achever deux années de travaux aux missions de l'Algérie. Il se présentait avec une forte volonté d'activité et de rayonnement, et sa santé trouva quelque avantage dans ses nouvelles randonnées de Tunisie. Actuellement il va, il vient, il parcourt la Régence de vingt manières différentes, atteignant les bleds perdus et les centres les plus oubliés. Il s'affectionne à ces pauvres catholiques qui sont presque sans aucun secours spirituel. Il a chapelle portative, appareil de projections et un ensemble remarquable de vues religieuses. Il rassemble les enfants et se fait prodigue d'images, chapelets, statuettes, médailles. Ses loteries d'objets de piété font accourir petits garçons et petites filles, et par les enfants il atteint l'âme des parents. Comme M. Vullo, il s'intéresse aux églises délaissées, et par des souscriptions discrètes, il arrive à faire repeindre, recrépir, agrandir, embellir.

Cycle des missions. — Tel est le passé et le présent, tel est le personnel et l'ordonnance des missions. Celles-ci sont maintenant devenues un organisme normal dans l'administration générale du diocèse. Elles s'accomplissent régulièrement et respectent loyalement le cycle fixé par l'archevêché.

Ce cycle fut longtemps de cinq années pendant lesquelles toutes les vraies paroisses et tous les autres centres importants avaient tour à tour leurs exercices spirituels.

Son Exc. Mgr Lemaître, qui en 1920, prit d'une main ferme et habile la succession de Mgr Combes, trouva trop lent ce cycle quinquennal, et elle voulut l'abrégé. Comment croire, en effet, que des annexes multiples, où le curé surchargé se rend si rarement dans l'année, n'aient pas besoin d'être animées et entraînées davantage ? Or, les convictions religieuses, la piété et les persévérances sont en jeu.

Depuis son supérieurat des Pères Blancs de Thibar, Mgr Lemaître était resté en contact de sympathie avec tous les colons du *bled*. Il est encore heureux de s'entendre appeler « le premier colon de Tunisie ». Il ne peut donc se résoudre à voir ces chrétiens isolés se plaindre du manque de prêtres. Mais comment apaiser leurs doléances légitimes ? De la sorte : leur archevêque enverra plus souvent ses missionnaires diocésains afin qu'à l'audition des grandes vérités, à la vue des fêtes semblables à celles de la patrie, ces colons se sentent remués profondément et plus empressés à glorifier leur conscience et leur religion.

Cycle triennal imposé. — Voilà pourquoi Mgr Lemaître ne cesse de nous inviter à penser davantage aux catholiques du *bled* qu'à ceux des grandes villes. Les grandes villes ont, chaque année, leurs prédicateurs de Carême, les fidèles n'y sont pas sans le secours facile des sacrements. Il y a même, tous les dix ans environ, une Mission générale qui se donne simultanément dans toutes les grandes villes de la Tunisie. Les RR. PP. Rédemptoristes ont effectivement prêché, pendant le carême

1937, l'une de ces grandes missions qui a fait une salubre impression sur les chrétiens de Tunis, de Bizerte, de Sousse, de Sfax et de quelques autres villes moins importantes.

Mais là-bas, à 20 et 30 kilomètres de l'église paroissiale, comment satisfaire son âme et enthousiasmer sa ferveur, encore une fois, comment ? Se trouve-t-il un autre moyen pratique que la fréquence des Missions ? Attendre cinq ans, c'est beaucoup trop. Notre archevêque a donc ramené à trois ans et même à deux ans le cycle des missions partout où la chose serait possible et spécialement partout où l'éloignement du curé l'imposerait avec plus d'évidence et d'opportunité.

Missions de l'heure actuelle. — Aussi, depuis déjà quatre ans, nous sommes en 1937, les Lazaristes ont à cœur de réaliser les volontés de leur chef immédiat. A la fin de chaque année, ils peuvent mettre sous le regard de Mgr l'Archevêque le compte rendu de leurs missions : à trois missionnaires seulement et s'en allant souvent à plus de 200 et 400 kilomètres, ils ont évangélisé jusqu'à quarante ou quarante-cinq centres de catholiques tunisiens ?

Partout où les réunions de fidèles sont réalisables, le missionnaire se présente et dû-t-il installer autel portatif et ornements divers, dû-t-il transformer en chapelle des chambres, des caves, des garages, il l'accepte ; il ne boude pas à ce surcroît de labeur et, dans son confessionnal improvisé, il se réjouit des bienfaits répandus dans les âmes.

Aujourd'hui(1), sans à-coups regrettables, sans heurt d'aucune

1. Au mois de septembre 1937, ce récit était déjà entièrement écrit, et pourtant il eût fallu ajouter quelques pages encore : des changements notables avaient lieu presque aussitôt.

a. M. Auvinet quittait la Tunisie. Il obéissait à ses supérieurs majeurs et s'en allait prendre la direction des missions en notre maison de Notre-Dame de Prime-Combe (Gard). M. Robert Camus le remplaçait après s'être fait remarquer dans les travaux apostoliques de Loos-lez-Lille (Nord).

Ce quatrième supérieur de la Villa Saint-Vincent apparaissait donc comme une attention particulière de la Providence. Avec son allant de Parisien son expérience des grandes missions du Nord de la France, son énergie favorable à tous les dévouements, il fera un grand bien au milieu de ses confrères. Il est jeune et plein d'entrain, qu'il rencontre partout joie et sympathie !

Si donc ces pages ne se terminaient avec l'année 1937, il faudrait certainement raconter à l'honneur de ce nouveau et actuel supérieur, des faits intéressants qui seraient la justification des espérances apportées avec lui dans la Villa Saint-Vincent.

b. Un second événement, mais d'importance autrement considérable, se produisait en même temps. Mgr Gounot, de la Congrégation de Saint-Vincent de Paul et précédemment supérieur au Grand Séminaire de Montauban, arrivait dans la Régence de Tunis avec le titre de coadjuteur de Mgr Lemaitre, si estimé dans son archidiocèse de Tunis et de Carthage.

L'intronisation officielle de Mgr Gounot avait lieu le 23 novembre 1937, à la cathédrale de Tunis, et réunissait auprès du nouveau Prélat les plus hautes personnalités de la Tunisie.

Magnifique cortège : Résident général, représentant du Bey, dignitaires de tous ordres, chefs de la marine, de l'armée, de l'aviation, directeurs des

sorte, ces missions se poursuivent avec la protection paternelle de notre archevêque, l'assentiment des curés et la reconnaissance des fidèles. S'il y a eu parfois quelques nuages vaporeux, ou quelques frictions légères, qu'est-ce que cela quand, sous le signe de Saint Vincent et avec le crucifix du Rédempteur, les missionnaires partent et reviennent en redisant le message évangélique ; *Paix sur la terre aux âmes de bonne volonté et gloire à Dieu au plus haut des cieux.*

Jean-Baptiste AUVINET.

MADAGASCAR

PIERRE-JOSEPH-JULIEN HENNEBELLE

(28 novembre 1898 — 12 juin 1938)

Un deuil bien douloureux vient encore d'affliger la mission de Fort-Dauphin. Le cher M. Hennebelle, âgé de 40 ans à peine, est décédé soudainement, le dimanche 12 juin, à 8 h. 1/2 du soir.

Je me trouvais avec lui à Ankazoabo quelque dix jours auparavant. Le paquebot *Condé* qui devait me conduire en France ayant du retard, le cher confrère insista pour m'emmener voir sa mission et me soumettre ses projets ; ce à quoi j'acquiesçai.

En cours de route il eut la joie — et moi avec lui d'ailleurs — de voir à Andranobava un joli groupe de fidèles recrues des chrétientés environnantes, qui nous attendaient. Il y eut quelques baptêmes, des premières communions et une trentaine de confirmations.

M. Hennebelle était plein d'entrain et se proposait de travailler d'arrache-pied pendant le mois qui lui restait, à préparer l'inauguration de son école à Ankazoabo — inauguration qu'il

administrations civiles et militaires, et combien d'autres encore. Puis tout le clergé avec les membres distingués de la maison archiépiscopale, les vénérés seigneurs du chapitre, l'infatigable prédicateur Mgr Pons, les délégués des communautés religieuses, mais, dominant de sa haute stature dignitaires, prêtres et fidèles, Mgr Lemaitre est là : drapé dans sa « cappa magna », il use de ses droits d'archevêque-primat d'Afrique et présente à ce bon peuple tunisien son coadjuteur dont il est heureux de saluer l'arrivée par des paroles de charmante bonté et d'espérance glorieuse.

La semaine religieuse, ou *Tunisie Catholique* a relaté dans son numéro du 25 novembre 1937 cette cérémonie grandiose, bien faite pour impressionner les non catholiques, édifier les fidèles et rehausser le prestige des loyaux serviteurs de l'Eglise et de la Tunisie.

Désormais les missionnaires diocésains auront, pour continuer à leur endroit, les bienveillances de Mgr Lemaitre, un Prélat lazariste riche de religieuse affection, de science apostolique et de dévouement fraternel.

A Dieu! sous la protection de saint Vincent de Paul et la double bénédiction de l'Archevêque-Primat et de son digne coadjuteur !

voulait solennelle — le 10 juillet. Pour ce beau jour, dont la chrétienté d'Ankazoabo particulièrement se réjouissait à l'avance, M. Hennebelle avait invité les missionnaires ses plus proches voisins, les sœurs de Tuléar, et même les *Pères de la Salette* de la Préfecture de Morondava.

Et voilà que la mort a tout anéanti de ses projets, du moins momentanément.

Le samedi 11, vers 4 heures de l'après-midi, nous recevions, à Tuléar, un télégramme urgent de frère Nogues, annonçant que M. Hennebelle, « gravement malade », allait nous arriver le soir même, transporté en auto. Malade de quoi ? Était-ce encore une bilieuse hématurique (toujours bien grave en effet à Madagascar) ? M. Hennebelle avait eu la chance d'en échapper quelques années auparavant.

Le malade arriva enfin vers 19 heures... Il ne pouvait ni parler, ni même avaler sa salive depuis la veille à midi, tenaillé par une forte fièvre de plus de 39°. C'était une angine, à n'en pas douter, et certainement très grave. Sans perdre de temps, on le conduisit à l'hôpital. Le médecin, examinant la gorge, provoqua l'ouverture de l'abcès, ce qui aussitôt soulagea le malade. Il peut parler un peu et avaler tisane et lait par petites gorgées.

Le médecin a bon espoir : « Dans une huitaine de jours, votre malade sera debout », me dit-il. La fièvre toutefois persistait. M. Hennebelle se disait mieux ; il était visible qu'il reprenait courage, après avoir été assez frappé dès le début de ce malaise insolite, car sa mère, avait-il fait remarquer, était morte d'angine au commencement de l'année. A M. Joseph Kiefer qui était allé donner dans l'après-midi du dimanche les derniers sacrements à une malade malgache, il dit en riant : « Eh ! j'espère bien que vous ne venez pas encore me donner l'extrême-onction ! » Il voulait cependant se confesser.

Rien donc dans l'état du malade ne pouvait faire penser à une aggravation. On remarquait cependant dans la soirée plus d'agitation et peut-être un peu de délire par moments, sans que le docteur en montrât de l'inquiétude. Il était prudent que, tout comme la première nuit, quelqu'un de la maison fût auprès de lui, outre l'infirmier malgache. M. Engelvin avait donc pris ses dispositions pour rester auprès de notre cher malade.

Tout à coup, vers 20 h. 30, les yeux du malade restèrent fixes... Ce n'était peut-être qu'une syncope. M. Engelvin fait appeler le médecin qui se trouvait à proximité, non sans donner au malade une absolution sous condition... Hélas ! malgré toutes les injections les plus énergiques, aucune réaction ; le cœur avait cessé de battre et pour toujours ! Notre cher confrère n'était plus.

Dans ce moment de fatigue extrême, après ces trois jours de souffrance et de fièvre, c'est le cœur, ce cœur déjà très fragile qui l'abandonnait subitement. M. Hennebelle avait de l'endocardite très prononcée, et il le savait. C'est d'ailleurs à cause du mauvais état du cœur qu'il touchait une pension de guerre.

Son décès fut une consternation pour toute la mission, il est facile de se l'imaginer. A Tuléar, où il apparaissait souvent, tout le monde se montra douloureusement ému de cette disparition. Il y eut foule à ses funérailles. Et je vis sangloter comme des enfants des Européens que M. Hennebelle rencontrait plus souvent dans ses allées et venues, et dont il avait conquis la sympathie.

Né à Bergues le 28 novembre 1898 d'une excellente et très chrétienne famille, Joseph Hennebelle fit quatre ans d'études à Ingelmunster, deux ans à Wernhout, et sa rhétorique au Berceau. Reçu à Paris le 24 septembre 1915, il émit ses vœux à Dax le 3 juillet 1921, et y fut enfin ordonné prêtre le 20 septembre 1924. Depuis sa prêtrise, M. Hennebelle désira venir à Madagascar. A cause d'une santé assez précaire, les supérieurs n'acquiescèrent pas tout d'abord à sa demande et il fut placé comme professeur à l'école apostolique de Gentilly.

Ce ne fut qu'en 1928 qu'il eut enfin la joie de se voir désigné pour la mission si chère au cœur de Saint Vincent. Arrivé en octobre à Fort-Dauphin, il fut envoyé en août 1929 à Ankazoabo, où les chrétiens attendaient depuis longtemps un missionnaire qui séjournerait au milieu d'eux, et où ils avaient eux-mêmes construit la résidence.

Ankazoabo : tout un district à organiser, dans un rayon de 150 kilomètres, et même plus ; chrétientés à créer, catéchistes à trouver, à diriger... ; catholiques Hova et Betsileo parmi les autochtones de la région à dépister, à relancer... ; enfants baptisés à instruire, unions matrimoniales à régulariser, et combien ! etc. M. Hennebelle se donna de tout son cœur à réaliser le programme qu'il s'était tracé et qu'il élargissait à mesure qu'il avançait et pouvait pénétrer les besoins les plus urgents. Ainsi, il se rendit compte rapidement que pour attirer au christianisme les Bara, il n'aurait action que sur quelques sujets, s'il n'avait pas les enfants. Il fallait donc une école, et même, à côté de l'école, une sorte de petit pensionnat, gratuit bien entendu, pour une élite de la jeunesse des environs...

La chose décidée, il se mit à l'œuvre, œuvre difficile dans un pays tout à fait à l'écart des centres importants et privé d'artisans les plus ordinaires : charpentiers, maçons, etc...

Le missionnaire, heureusement, fut servi tout de suite par des circonstances favorables, mais surtout par son énergie indomptable, et par une persévérance qui ne se laissait arrêter par aucun obstacle.

En quelques mois, l'enclos de la mission d'Ankazoabo devint une ruche bourdonnante d'activité. Le missionnaire avait ses bœufs et ses charrettes pour le transport des matériaux ; des manœuvres pour ses maçons, ses charpentiers furent recrutés ; il était bien besoin de les former, et ce fut là une des grosses difficultés.

Comme nos moines qui, en Europe, construisirent ces admirables monastères, M. Hennebelle, pour ses travaux, se suffit à lui-même. Il eût d'ailleurs été difficile de compter sur ce qui n'existait pas, car jusqu'à ce moment, dans cette région,

aucune construction quelque peu importante n'avait été entreprise.

On vit donc à la mission four à chaux, briquetterie, charpenterie, charpenterie, menuiserie... tous les corps de métier !

Entre temps, vint à notre missionnaire un auxiliaire précieux et dévoué qui dut se mettre rapidement au courant des choses matérielles, et qui put diriger les travaux, principalement quand le directeur de la mission partait en tournée visiter les autres chrétientés — car il tenait à les voir de près et à les visiter périodiquement : ce fut le frère Nogues, que la mort de M. Hennebelle affligea particulièrement, tant une compréhension et une affection réciproques les unissaient tous les deux.

Et maintenant, on est surpris, en arrivant à Ankazoabo, de voir sur le point culminant qui domine la petite ville — si on peut l'appeler ainsi — cette magnifique construction qu'est l'école de M. Hennebelle : un ensemble imposant tout en pierre, avec étage et véranda circulaire ; ses arcades en plein cintre donnent à l'édifice un air de cloître et une impression de solidité qu'on éprouve rarement en face des constructions de la colonie, souvent édifiées à la hâte, avec des moyens de fortune.

L'école ! Mais ce n'est pas tout : en même temps qu'elle montait doucement, M. Hennebelle avait construit tout un autre groupe bien ordonné de cases en briques crues : c'est l'école de catéchistes. Cette fondation paraissait bien utile, et elle put fournir en effet en quelques années un nombre important de bons catéchistes pour les nouvelles petites chrétientés récemment instituées.

L'école pour les petits Bara, l'école normale pour les catéchistes : ce n'est pas tout. M. Hennebelle envisageait encore l'établissement des Filles de la Charité à Ankazoabo. Il les jugeait, avec raison, indispensables à l'instruction des fillettes et à l'éducation chrétienne des jeunes filles et femmes indigènes. Aussi, au jour choisi pour l'inauguration de son école (19 juillet), il aurait pu montrer à ses invités un autre groupe de constructions bien comprises, qui auraient été prêtes à recevoir trois ou quatre sœurs après l'année qui paraît nécessaire pour terminer l'installation.

Ne prévoyait-il pas encore l'établissement de Frères enseignants ? C'était en effet la solution la plus sûre pour le bon fonctionnement de son école qu'il voyait tout de suite bien fréquentée, à la condition qu'elle eût une direction ferme et intelligente. En outre, la présence des Frères à Ankazoabo lui paraissait nécessaire pour l'instruction de nombreux petits Européens et métis, fils de planteurs établis dans la région.

Au milieu de ces occupations qui peuvent paraître surtout d'ordre matériel, M. Hennebelle était loin de négliger le côté spirituel : son catéchisme, ses instructions, la visite des malades, etc...

Après avoir laissé au Frère Nogues ses instructions, il partait souvent pour des semaines à la visite de ses postes, quelquefois en charrette à bœufs, voyageant de jour et de nuit...

C'est, dans ces régions sèches de l'ouest, le mode de locomotion le plus pratique. La charrette, recouverte d'une natte en joncs ou en « vondro », devient pour la nuit la chambre à coucher, dans laquelle on ne dort peut-être pas très bien, tandis que le conducteur malgache conduit ses bêtes et que le véhicule, ainsi que ceux qu'il porte, est secoué à chaque dénivellation, à chaque fondrière. Depuis quelques années cependant, les routes, ou plutôt les pistes utilisables par les autos ont été multipliées par l'administration. Notre missionnaire pouvait donc en dernier lieu faire à peu près toutes ses tournées avec une voiture, ce qui lui épargnait beaucoup de fatigues. Il est vrai que les fatigues lui venaient d'une autre façon : par ces multiples pannes dont on aimait à le taquiner gentiment. Il ne se fâchait jamais, pas plus d'ailleurs qu'il ne montrait de l'impatience, même s'il avait à rester sur les chemins, en pleine forêt ou au grand soleil, pendant des heures et même toute une journée, seul avec son aide-chauffeur, à s'occuper d'une réparation ou à attendre des secours. Il demeurait imperturbable.

En résumé, le cher missionnaire que nous pleurons a fourni en bien peu de temps, en moins de neuf ans, un travail immense ; le sillon qu'il a tracé ne s'effacera plus en ce coin de la terre malgache. Et ce qu'il n'a pu réaliser lui-même de ses vastes espoirs, sans doute que ses prières auprès de Dieu aideront d'autres à le réaliser.

† Antoine Sévat,

Vicaire apostolique de Fort-Dauphin.

ACTES DU SAINT-SIÈGE

Bulles de Mgr Sanz, premier évêque de Cuttack

Pius Episcopus, Servus Servorum Dei, dilecto Filio FLORENTIO SANZ-ESPARZA, Congregationis Missionis Presbytero, hucusque Administratori Apostolico dioecesis de Cuttack, electo Episcopo ejusdem dioecesis, salutem et apostolicam benedictionem. Commissum humilitati Nostrae ab aeterno Pastorum Principe supremi apostolatus officium, quo universo christiano orbi praesidemus, onus nobis imponit diligentissime curandi ut Ecclesis omnibus tales praeficiantur Antistites, qui sibi creditum dominicum gregem salubriter pascere, regere et gubernare sciant ac valeant. Cum itaque Ecclesia de Cuttack in Indiis Orientalibus, per Apostolicas sub plumbio Litteras « Si catholicum nomen », kalendis Junii praeterito anno datas, in Cathedralum Madraspolitanae Ecclesiae Suffraganeam a

Nobis erecta, nunc suo sit providenda Pastore, Nos, de venerabilium Fratrum Nostrorum S. R. E. Cardinalium consilio, Te, ad id munus apprime commendatum, ad illam apostolica auctoritate elegimus eique Episcopum praeficimus et Pastorem; necnon ejusdem Ecclesiae curam, regimen et administrationem Tibi, tum in spiritualibus tum in temporalibus plenarie committimus cum omnibus juribus et privilegiis, oneribus et obligationibus pastoralis huic officio inhaerentibus. Volumus autem ut, ceteris quoque impletis de jure servandis, antequam episcopalem consecrationem recipias et Dioecesis Tibi creditae canonice capias possessionem, in manibus alicujus quem malueris catholici Antistitis, gratiam et communionem Sedis Apostolicae habentis, catholicae fidei professionem et praescripta juramenta juxta statutas formulas emitte, harumque exemplaria, Tui dictique Antistitis subscriptione ac sigillo munita, ad S. Congregationem de Propaganda Fide quantocius transmittere omnino tenearis. In Tuam insuper majorem commoditatem prospicientes, Tibi indulgemus ut extra Urbem libere et licite Episcopus consecrari queas a quolibet catholico Antistite, gratiam et communionem cum Apostolica Sede habente, assistantibus ei duobus aliis catholicis Episcopis eandem gratiam et communionem et ipsis habentibus; venerabili itaque Fratri Antistiti quem ad hoc tu elegeris, episcopalem consecrationem Tibi impertiendi munus ac mandatum per praesentes committimus. Stricte vero praecipimus ut, nisi prius quae supra diximus fidei professionem et juramenta emisseris, nec Tu consecrationem recipere audeas, nec eam Tibi impertiatur Antistes a Te electus, sub poenis, si huic Nostro praecepto contravereris, jure statutis. Venerabilem autem Fratrem Archiepiscopum Madraspolitanum, tuum Metropolitam, hisce iisdem Nostris Litteris de hac Tua electione certiorum facimus, eumque in Domino hortamur ut Te, electum Episcopum Suffraganeum suum, pro Nostra et Sedis Apostolicae reverentia in fratrem recipiat sui favoris ope prosequatur atque, zelo motus promovendi Dei gloriam et Ecclesiae bonum, Tibi quod Tu ab ipso implores auxilium praestare non detractet, ut commissum Tibi munus in majorem tuae Ecclesiae prosperitatem facilius valeas explere. Item dilectos Filios Clerum et Populum Civitatis et Dioecesis de Cuttack monemus iisque in Domino mandamus ut Te tanquam patrem et pastorem animarum suarum devote recipientes ac debito prosequentes honore, salubribus tuis monitis ac mandatis obedientiam praestent Tibique reverentiam exhibeant, ita ut Tu eos devotionis filios et illi Te patrem benevolum invenisse gaudeatis. Volumus autem ut, tui ipsius cura et officio hae Litterae Nostrae publice perlegantur, in ecclesia cathedrali ab ambone, primo post eas acceptas adveniente die festo de praecepto recolendo. Firmam autem spem fiduciamque concipimus fore ut, dextera Domini Tibi assistente propitia, Ecclesia de Cuttack per Tuam pastorem industriam et apostolicum zelum regatur utiliter et ita in spiritualibus ac temporalibus incrementa suscipiat, ut Christi regnum magis ac magis in regione illa dilatetur.

Datum ex Arce Gandulphi, anno Domini millesimo nongentesimo trigesimo octavo, die quarta decima mensis Junii, Pontificatus Nostri anno septimo decimo. A. L.

Fr. Thomas Pius O. P. Card. Boggiani,
Cancellarius S. R. E.

Can. Alfridus LIBERATI, Canc. apost. *Adiutor a studiis.*

† Dominicus Spolderini, Prot. Ap. *Archiepus tit. Larissim.*

Expedita die vigesima octava Junii Anno septimodecimo.
Alfridus MARINI, Plumbator.

Carolus Respighi, Prot. Aplicus.

Dominicus Francini, *Script. Aplicus.*

Reg. Canc. Ap. Vol. LIX. N° 68. Aloisius Trussardi.

NOMINATIONS

a) Au Consistoire du 17 mars 1938, Mgr Carmelo Ballester y Nieto a été préconisé évêque de Léon (Espagne).

b) Par décret de la Consistoriale, en date du 30 juillet 1938, M. Jean Cavati, directeur du Séminaire interne de Petropolis, a été nommé évêque de Caratinga, au Brésil (Etat de Minas Geraes). Le diocèse de Caratinga érigé le 10 décembre 1915, comporte 32 prêtres séculiers pour 80.000 âmes, répartis entre 28 paroisses, possédant 26 églises et 229 chapelles. (*O Brasil Catholico* 1936, pages 93-95).

c) De par ailleurs l'*Osservatore Romano* du 9 septembre 1938 annonce la promotion de Mgr Elias Abraham, Lazariste, comme archevêque chaldéen de Senah.

La *Statistica...* publiée en 1932 par l'Orientale attribue (page 244) à cet archidiocèse 894 fidèles, 3 prêtres, 2 séminaristes.

EN MARGE DES OEUVRES de SAINT VINCENT

I

St. Vincent, Supérieur de la Visitation de Paris, s'est entremis pour la fondation à Varsovie d'un monastère de Visitandines (Cf. Coste : *Monsieur Vincent*, tome II, pages 208-210).

M. Lambert aux Couteaux, arrivé à Varsovie en novembre 1651, se dépensa tout aussitôt pour cette fondation.

Voici, en date du 26 février 1652, une lettre du vaillant supérieur de la Mission ; cette pièce a été imprimée, à Paris, dès 1655, avec plusieurs autres, en une copieuse circulaire que la Visitation de Varsovie envoyait aux autres monastères, leur narrant la fondation. Ce volume de 198 pages éclaire les origines des Visitandines en Pologne : il est à inscrire en note des pages susdites de la vie de saint Vincent. (1)

1. Bibliothèque Mazarine 32-198 et 41704 : *Lettre circulaire aux Communautés des Religieuses de la Visitation Sainte Marie* [de la part de celles qui sont (manuscrit)] *nouvellement établies par la sérénissime Reine de Pologne en la ville de Warsa* vie, en forme de *Relation de tout ce qui s'est*

Quant à M. Lambert, ouvrier remarquable de l'Evangile, il se dévoua au service des pestiférés de Varsovie et mourut inopinément dans le Palatinat lithuanien de Grodno, le 31 janvier 1653. Inhumé dans l'église de la Mission à Sokolda, il en fut tiré en 1686, pour aller reposer dans le caveau de l'église Sainte-Croix, à Varsovie : il y est encore.

Copie d'une lettre de feu Monsieur Lambert, supérieur de la Mission à Warzawie à un Ecclésiastique de ses amis touchant le départ des Religieuses de la Visitation Sainte-Marie, ardemment souhaitées en ce pais.

De Warsavie, le 26 février 1652

Monsieur. Je me donne l'honneur de vous écrire au sujet du départ de nos très chères et honorées Mère et Sœurs de la Visitation ; premièrement pour vous consoler à leur départ, et à vous animer avec elles à la conquête des âmes que l'esprit de Jésus-Christ, versé dans celui de notre Bx Père, gagnera à son Père Eternel pour leur sainte conversation dans ce nouveau monde pour elles, où elles trouveront sans doute des cœurs assez bien disposés, aussi bien qu'en France, à recevoir les vertus et l'esprit qui éclatte abondamment dans cette Congrégation angélique que Dieu a formée par ce saint homme ; lequel n'étant point encore icy suffisamment connu, n'opère pas ce qu'il fera par après par ses véritables filles. O que je souhaiterois que ses œuvres spirituelles fussent traduites en latin, et que je vous prierois, si cela estoit, de nous en faire part.

Toutes les fois que j'ai l'honneur de voir la [168] Reine, elle me parle toujours de nos très chères sœurs et avec des termes qui témoignent l'estime qu'elle fait de ce saint Institut. Elle a écrit à N. et j'envoyay il y a quinze jours, les lettres à Monsieur Vincent. Elles trouveront de beaux ornements de toile d'or, enrichis autant qu'il se peut, que la Reine me dit qu'elle leur a fait. Sa Majesté les fera recevoir honorablement à Dantzic et de là conduire icy. Tous les français qui sont icy contraints de se disperser par de différentes églises et qui n'ont la commodité d'entendre que fort rarement des prédications, se rassembleront dans la leur, et y composeront une petite église. Je ne doute pas que le malin esprit qui void tous ces fruits et beaucoup d'autres, comme la multiplication de ce saint ordre, la connaissance et pratique des vertus de

passé, tant dans le cours de leur voya || ge qu'en leur arrivée et établissement || fait le 9 aoust 1654. || A tous les monastères de l'Institut. || Imprimée à Paris || 1655 ||.

N. B. — Ce volume de 198 pages a été repris, utilisé, abrégé et complété dans le *manuscrit de la Mazarine* 2437, pages 125-136. Ce manuscrit a fait l'objet d'une publication de l'abbé A. Fleuret *Documents et manuscrits. Une fondation religieuse et quelques lettres de Marie de Gonzague en Pologne*, Paris, 1880, 40 pages. — Voir aussi Coste : *Saint Vincent de Paul — Correspondance*, V, pages 10-11.

notre Bx Père, la facilité et rares enseignements qu'il donne pour la perfection, ne joue bien des ressorts de delà pour éluder et parer à ce coup mortel qu'il doit recevoir : mais certes un peu d'amour de Dieu en surmontera facilement les traverses.

L'abandon de son pays, un grand voyage sur mer, venir apprendre une nouvelle langue, les hyvers qui sont icy si rudes et si longs ; et certes Monsieur, quand vous ajouterez à tout cela, des filles ; j'estime que cela n'est rien à notre siècle, qui a rendu ce sexe généreux comme sont les personnes les plus apostoliques. Le Brésil, le Canada, les Isles Saint-Christophe [169] où se porte son zèle, en font foy. Il s'en faut beaucoup que la Mission de la Pologne porte de semblables rigueurs. L'air quoiqu'il ne soit pas sy tempéré qu'en France, y est néanmoins incomparablement plus sain et meilleur ; de sorte qu'icy, on ne sait ce que c'est que serain et les maux et les playes qui sont incurables en France, au rapport des chirurgiens sont icy facilement guéries : ce qui s'attribue à la bonté de l'air.

Le froid, quoiqu'un peu aspre, n'est nullement, ny si incommode qu'en France ny si ennuyeux ; et cela par la commodité des poêles et par la sérénité de l'air pour l'ordinaire pendant l'hiver. Je ne scay comme quoy je me mets à vous entretenir de ceci, veu qu'il y a tant d'autres attrait, que quand les choses seroient telles que l'on peut se les forger, ce ne seroit qu'une plus grande occasion de mérite pour celles que Dieu a choisies pour ce généreux dessein.

Le voyage par mer ne peut qu'il ne soit heureux pour un si bon sujet. Pour moy avec nostre petite Compagnie, nous les attendrons avec leur ange visible et prierons Dieu pour elles et pour luy, à ce que de plus en plus Notre Seigneur nous augmente à tous son amour et ses saintes grâces.

Je ne vous parle pas des petites provisions qu'il faut faire pour ce voyage : seulement vous dirais-je que les livres de toutes natures sont icy très rares, que les images et le papier y coustent [170] le double qu'à Paris. Les espingles et les aiguilles qu'il faut porter à Rome quand on y va : tous les petits instruments d'une apothicairerie sont icy fort rares, et ce qui ne couste à Paris que cent sols vaut icy dix escus ; et encore n'en trouve-t-on point.

Notre frère Casimire (1) qui a eu l'honneur de vous dire adieu en revenant en son pays vous salue avec toutes nos très chères et honorées sœurs, attendant le bien de les voir icy.

Je me recommande à leurs prières et aux vôtres qui suis en l'amour de Nostre Seigneur M. vostre très humble et très obéissant serviteur.

LAMBERT

prestre indigne de la Mission

1. M. Stanislas-Casimir Zelarewski, Cf. Coste, IV, p. 291-292.

II

La correspondance de Saint Vincent de Paul nous apprend que le clerc Jean Barreau, consul de France en Alger, endura maintes avanies et souffrances ; son zèle et sa charité pour le rachat des esclaves le portaient, inconsidérément parfois, à s'endetter, à se porter même garant des paiements de commerçants européens ; d'où les exactions, les mangeries des Turcs, selon l'expression de Saint Vincent (édition Coste, tome VI, 629).

Le cas du marchand marseillais Rapiot, sa banqueroute sont bien connus : le frère Barreau souffrit beaucoup à cette occasion ; car le failli s'échappa des mains de ses créanciers barbaresques, et le consul fut alors emprisonné et maltraité comme responsable.

Pour délivrer le clerc de la Mission, il fallait de l'argent et Saint Vincent se dépensait, quêta de-ci de-là ; il mettait à contribution les bienveillantes Dames de la Charité, de par ailleurs bien éprouvées en leurs ressources. « On ne s'imagine pas quand on est éloigné de Paris que l'argent y soit si rare pour nous que nous le trouvons. » (VI, 468).

C'est à ces efforts et à ces quêtes à travers la France que travaillait entr'autres Philippe Le Vacher. Voici un Appel à la charité chrétienne où, en 1657, l'on sollicitait la générosité des fidèles.

Perdu dans un des nombreux Recueils factices de la Bibliothèque Mazarine, ce modeste imprimé (un tract de 4 petites pages) précise ou évoque ce que nous savons sommairement de par ailleurs : (Cf. Mémoires de la Congrégation, tome II, pages 201-202.) les vives souffrances du clerc de la Mission. Cette pièce, ici exhumée, nous renseigne aussi sur les arguments et motifs mis en œuvre pour émouvoir la pitié, la compassion chrétienne, en plein XVII^e siècle français.

RECIT DU MAUVAIS TRAITEMENT ARRIVE AU
CONSUL DE FRANCE EN ALGERS
ET DES BESOINS DES PAUVRES ESCLAVES

Un marchand de Marseille nommé Rapiot qui trafiquoit en la ville d'Algers, en Barbarie, ayant mal réussi en ses affaires, y fit banqueroute le mois de juin de cette année mil six cens cinquante sept, d'environ quarante mil livres, et se sauva par mer avec ~~des~~ esclaves Chrestiens et deux Renégats.

Les Turcs qui perdoient en cette banqueroute se saisirent de la personne du Consul, qui est Prestre missionnaire de Saint-Lazare, lequel pour être plus util aux pauvres captifs, a esté obligé d'accepter le Consulat pour joindre l'autorité du Roy à son zèle et à sa charité.

Et comme s'il eust esté responsable de tous les désordres des particuliers, et de la fuite du Banqueroutier, le mirent

entre les mains du Bacha, pour le contraindre au payement des sommes que Rapiot leur emportoit.

Le Bacha traitta d'abord le Consul d'injures et de menaces; et sur ce qu'il luy représenta qu'il n'estoit pas juste que l'innocent payast pour le coupable : ce Barbare s'emporta de colère et commanda qu'on luy donnast des coups de baston sur la plante des pieds. Aussitost, deux Chaous prirent le pauvre Consul, le couchèrent par terre, attachèrent une corde à ses pieds, qu'ils guindèrent et attachèrent en haut, et l'un de ces Sergens commença à frapper ce pauvre patient de toute sa force ; ce qui le mit aux hauts cris, et l'autre Chaou redoublait ces bastonnades à tour de bras, ils le firent tomber en syncope par la rigueur de quarante ou cinquante coups. Ce que voyant, le Bacha, il fit cesser ce rude traitement, craignant que ce pauvre homme mourust sous le baston, mais, estant revenu de sa pasmoison, le Bacha luy demanda s'il donneroit de l'argent, et le trouvant ferme dans le refus pour luy faire changer de résolution il fit venir le Bourreau et luy commanda de luy ficher des canes pointues le long des doigts entre la chair et les ongles ; l'appréhension de ce tourment et la douleur de celui qu'il venoit de souffrir, luy abbatirent le courage, luy firent condescendre à la volonté de son Tyran et composer à quatre mil piastres ou environ. Au moyen de quoy, il le fit porter chez luy, où il a esté longtemps malade ; Mais à peine y fut-il arrivé, que voylà cinq ou six Chaous autour de son lit, qui luy dirent qu'ils avoient ordre de leur Maistre de recevoir l'argent qu'il avoit promis, ou de le ramener devant luy, et le pressèrent si vivement que, n'ayant que trois cens livres pour les contenter, ainsi qu'il leur fit voir par l'ouverture de son coffre ; Il leur dit les larmes aux yeux qu'ils exécutassent donc la volonté du Bacha, puis que n'ayant point d'argent, on ne luy donnoit pas un moment pour en trouver : ce qui adoucit un peu ces Chaous.

Peu après, les pauvres Chrestiens Esclaves, tant François, Italiens, Espagnols, Portugais, que d'autres Nations, ayant sceu l'estat pitoyable dudit Consul et qu'on luy réservoir d'autres tourmens s'il ne trouvoit de l'argent, ils luy apportèrent ce qu'ils en avoient, qui dix, qui vingt, qui cinquante escus ; en sorte qu'ils luy fournirent douze mil livres pour satisfaire le Tyran et ses officiers, ausquels il avoit promis quelque présent pour en estre protégé en ce rencontre.

Le Consul, scachant l'extrême besoin que ces pauvres Esclaves ont de leur argent, les uns pour se rachepter, et les autres pour se subvenir en leurs misères, a envoyé en France un bon Prestre aussi Père Missionnaire, qui estoit auprès de luy, et que la pure charité a occupé depuis six ou sept ans à l'assistance spirituelle et corporelle des Captifs, pour leur procurer le remboursement des sommes qu'ils luy ont prestées.

C'est donc ce Prestre ou pour mieux dire nostre Seigneur pour luy, qui demande que les bonnes âmes charitables qui entendront parler de cette Histoire tragique assistent ledit Consul de leurs aumones pour rendre à ces pauvres Esclaves ce qui leur appartient.

Voici les motifs qui pressent la charité des gens de bien de renoncier promptement à ce besoin extrême.

Il y a sujet de craindre que ces pauvres Esclaves s'emparent de fureur et de rage contre le pauvre Consul, et que portans leurs plaintes à leurs Patrons, quelques-uns des plus cruels le tourmentent derechef prétendant selon leur maxime que le bien des Esclaves leur appartient, et qu'enfin ils le fassent mourir, s'ils le voyent abandonné.

Que plusieurs desdits esclaves se turent par désespoir ou renoncent au Chritianisme pour se faire Turcs, comme il n'arrive que trop souvent à ceux qui perdent l'espérance d'estre jamais délivrez, l'on a nouvelles qu'il y en a épouvanté qui ont pris le Turban depuis le départ dudit Prestre, et il est à craindre que ce soit parce qu'ils ont reconnu l'impuissance dudit Consul de payer ce qu'il leur doit.

Qu'il y a grande raison de desgager le Consul selon Dieu, parce que c'est un homme de bien, qui n'a pas pris cet employ pour en profiter temporellement, mais purement et simplement à dessein d'assister pour l'amour de Dieu, tant de pauvres chrestiens qui gémissent sous la captivité de ces Barbares.

Qu'outre ce qu'il a souffert en son corps, en cette dernière occasion, ils l'ont tenu deux autres fois assez longtemps en prison les fers aux pieds, et luy ont fait diverses avances très injustement, qui luy coustent quinze ou seize mille livres qu'il a aussi empruntées et qu'il doit encore, sans que ces Turcs ayent eu égard au Roy, de la part duquel il exerce le Consulat.

Qu'il ne faut pas espérer qu'il se trouve personne qui aille prendre sa place en Algiers, où l'on a tousjours maltraitté les Consuls, et surtout qui y aille par principe de charité, comme celuy cy, ny par conséquent qui veuille souffrir auprès de luy un Prestre pour le salut et soulagement des Captifs, non plus que les Turcs n'en souffriront jamais, aucun qui soit libre, s'il n'y a un Consul qui le reconnoisse pour son chapelain.

De sorte que toutes ces bonnes œuvres establies par le susdit Père missionnaire, cesseront entièrement, scavoir les Instructions et les Prédications qui se font à ces pauvres gens pour les encourager à porter les incomparables tourmens qu'ils ont à souffrir, l'Office divin qui se fait dans les Chapelles des Baignes avec la mesme dévotion et les cérémonies qui se pratiquent dans les Paroisses de Paris; l'administration des Saints Sacremens, la visite et le soulagement des malades, et la vigilance que le Prestre et le Consul ont pour courir à ceux qui perdent courage et qui sont en estat de succomber à la tentation pour les fortifier par quelque aumosne considérable.

Tout cela donc cessant, les pauvres affligés, qui sont au nombre de vingt mille, seront privez de ces consolations et des moyens de vivre chrestienement au milieu des Infidèles et de leurs oppressions, comme ils ont fait depuis dix ou douze ans que ledit Consul est en charge et ils se retrouveront en l'estat qu'ils estoient auparavant, où il s'est trouvé de pauvres chrestiens qui n'avoient esté à confesse ny à la messe

depuis vingt et trente ans. Et c'est de ce défaut d'assistance que sont venus tant de Renégats qui ont abandonné Jésus-Christ.

Or, cela posé, il semble que ceux qui seront informez de cette nécessité extrême du salut de tant de chrétiens abandonnez sont coupables de la perte de leurs âmes, s'ils ne les assistent de leurs aumosnes, selon la règle d'un Saint qui dict *Vous avez vu le danger de votre prochain et vous ne l'avez pas secouru, vous estes cause de sa mort.*

(Bibliothèque Mazarine. Imprimé A 11141 (32).

III

Signalons enfin et insérons dans les Annales, à titre de curiosité littéraire une pièce de vers latins qu'en 1710-1720 consacra à la Maison de Saint-Lazare le franciscain irlandais Bonaventure O'Donnoghue.

Célébrant les louanges du Supérieur général, M. Jean Bonnet ; les mérites de ses quatre assistants, M.M. Faure, Himbert, Couty et Figari ; la forte charité, le dévouement du directeur des retraites : M. René Rogon. † 22 mars 1741. Voir pages 830-835 sa notice. Egalés dans un Recueil composite de la Bibliothèque Mazarine, ces distiques font partie des pièces de vers latins : œuvres de circonstance que le poète hibernois a multipliés : deuils, épithalamies, louanges, fêtes, incidents, etc., qui ont marqué cette vie errante d'exilé pour la foi.

« Etudiant à Louvain, O'Donnoghue reçut le 26 février 1697 les dimissoires pour la prêtrise. Le 9 juin 1702, il était nommé professeur de morale et de polémique au Collège louvien de Saint-Anoine ; le 12 mai 1708 il était confirmé lecteur de philosophie ; le 6 mars 1705 il avait obtenu de l'archevêché de Malines, pouvoir de prêcher aux soldats irlandais dans les armées des Pays-Bas, » (D'après une note du Fr. Brendan Jennings, O. F. M., Galway, Irlande).

Celebratissimae domus — Sancti Lazari Parisiensis, Congregationis Missionis a Venerabili Domino — Vincentio, ut pie creditur Superis ad — scripto, pientissime ac saluberrime — pridem institutae — brevis Elucidatio. —

Ad Reverendissimum, ac perpicacissimum Virum, Dominum, Dom. — Joannem Bonet (sic). — Ejusdem Congregationis superiorem — Generalem meritissimum. — Carmen. —

Non hic est aliud nisi Domus Dei et Porta celsi (Gen. V., 17).

Non similem digito celebris pinxisset Apelles,

Nulla domum, quamvis ingeniosa, manus.

Artificis manus una Dei, quam pangimus aedem.

Construit ; est summi Numinis illa labor.

Numinis ergo labor tantum compingere caetum,

Agmen apostolicum conditor ipse decet.

Hoc ego rite viros structuram Numine dignam

Dico, perfectum Cunctipotentis opus.

Sicilicet haec ab oboles radios diffundere nata

Noscitur ; his radiis splendet uterque Polus ;
 Quo tergitur Vertex, melius dic, nomine notus
 Agminis augusti quam bene membra regit ?
 Quam bene condecorat meritis ? *Bonelia* fama
 Nam juga transcendit, marmora, regna, plagas.
 Hic vir, hic eximius, doctrinae munere clarus,
 Dotibus est multis integra forma gregis :
 Dexter utroque foro, nulli pietate secundus,
 Regis *Liligeri* dignus honore coli.
 Fas mihi vera loqui, virtutum munera spargit,
 Turtur pacificus, felle columba carens.
Assistunt, rutilant, collucent sidera soli
 Quatuor ; expellunt nubila cuncta procul.
 Bis sex *Zodiaco* radiant insignia signa ;
 His plusquam signis quatuor illa micant.
 Si satis inspicias sacer hic grex, regula morum
 Quam bona sit, referes, eminet, alta cedrus :
 Alta cedrus Libani ; nova quamlibet alta cupressus
 Vernans monte Sion, florida palma Cades ;
 Florida doctiloquis, tot mitibus atque modestis
 Quos agitat facti *Pneumatis* ignis, amor.
 Hac duce progenie sensim collapsa resarcit
 Quae speciosa prius, quilibet ordo, Chorus.
 Gens pia, docta, sagax, fidei qua Roma coruscat
 Corde tenax, priscam praedicat, ore docet :
 Dogmata sana fovet, deflet quos toxicat *aspis* :
 Gens *piscatoris* fida columna ratis :
 Huic genti monimenta patent oracula, fasti,
 Lex, digesta, canon, pagina sacra, sophi.
 Plura quid hic memorem ? repetam quid limina prosus
 Scrinia cum reliquis interiora Domus.
 Bethamide melior domus est quam dicta *Sororum* :
Lazarus hic omni solvitur ecce die.
 Solvitur ereptus laqueis et cassibus *Orci*,
 Constrictus diro compede, praeda diu.
 Christi voce *foras* qui quarta luce sepulchro
 Prodiit is *factens*, semper amicus erat.
 Ast *inimicus homo*, qui iunxit mensibus annos
 Devius extorris, faetidus, ater, atrox ;
 Hic redit ad vitam, vitae qui nescius aevo,
 Vitae sed potius quam redit ille *Naim*.
 Aspice quid zelus, pietas vigil, anxia Cura ?
 Aspice quo properant ferre salutis opem.
 Inter mille viros *Rogonius* sufficit unus,
 Instar magnetis ferrea corda trahit ;
Races(sua) Impiger, insomnis, solers, quam semita caeli
(spiritualis) Arcta docet, Verbo quam pretiosa salus.
(director) Incitat allectos sumus ad quae gaudia nati,
(indefessus) Gaudia mortali non referenda mihi ;
 Non homini licet illa loqui, pius ille sacerdos
 Ingeminat, non est lingua diserta satis ;
 Nulla diserta satis describere *Daemonis* astus,

Et queis, heu cruciat nos vitiata caro !
His bene praefixis, praebet medicamina morbis.
In faedo minime vulnere vulnus alit.
Saucia corda lavat; sitiunt quae flumina salsa
Nempe monet lacrymis saepe rigare genas.
Frigore, felle, fame macerandos corporis artus :
Fundendos gemitus thuricremasque preces.
Seriùs inculcat quoties mors, vindicis ira,
Horaque praeventiunt omnia ficta male :
Ast probat et par est, pro cunctis hostia Christus.
Sacra quod occubuit, vita, medela flagris.
Seraphico nil ille minus *Doctore* triumphos
Virginis extollit, quae sine labe parens :
Et cum mellifluis, portam tonat esse salutis,
Quae textit mater Virgine carne Deum.
Qui numerat stellas, *Vincenti*, clara propago :
Quae spargit, reserat semina, quaeque metit.
Poplite, quod superest flexo, mea vota Jehovae,
Vota lito superis : floreat illa cohors :
Floreat illa Domus, merito quae *Janua Caeli*
Promicat estque patens portus et aura reis.
Deprecor ut dudum vigeant cum vertice membra
Quos tenui strinxit carmine, Musa, Viri.

Sic precatus ex animo pangebatur
Fr. Bonaventura o Donnoghue
Minor Hibernus

Bibliothèque Mazarine : A 11067 (pièce 37).

MONSIEUR René ROGON (22 mars 1741)

Il est toujours vrai que la mort surprend les hommes à l'heure qu'ils y pensent le moins, mais quelquefois la manière dont elle les surprend est si frappante et si subite qu'on est étonné. Elle nous poursuit souvent, lors même que nous tâchons de l'éloigner. M. René Rogon, ancien et vertueux missionnaire l'éprouva la nuit du 22 au 23 mars dernier. Directeur, depuis plusieurs années, des retraites publiques et particulières de cette grande maison, pour se préparer aux fatigues de celles de la quinzaine de Pâques, il avait obtenu d'aller à *Rougemont* prendre l'air pendant quelques jours. La mort l'attendait, pour m'exprimer ainsi, à son passage. Elle lui porta presque subitement son dernier coup. Ce cher confrère, trouvé mort sans qu'aucun signe de maladie eut précédé fut enterré le 24 à *Sevrin*, paroisse d'où dépend cette Ferme. La nouvelle de sa mort fut extrêmement sensible. Tous l'aimaient pour sa bonté, et tous ont pleuré sa perte. La douleur fut d'autant plus vive qu'on s'attendait moins à une si prompte séparation, et que sa présence paraissait plus nécessaire dans les circonstances où l'on se trouvait. De plus, la Congrégation se voyait privée d'un sujet qui avait beaucoup travaillé ; qui, quoiqu'âgé et infirme, ne se refusait

point encore au travail, et qui était la consolation de ses confrères par son affabilité, sa douceur, sa bonté, sa gaieté. Homme intérieur, rarement le rencontrait-on sans le trouver en même temps occupé de Dieu et de la prière. Ceux qui l'ont vu, connu et pratiqué dans les différentes circonstances de sa vie conviennent de cinq choses qui formaient son caractère distinctif : une vocation marquée au doigt de Dieu, une noble simplicité, un zèle ardent pour le bien, une charité très tendre pour les pauvres, et une grande délicatesse de conscience.

Né à Saint-Malo, le 8 juillet 1667, il avait été reçu ici, au Séminaire le 3 octobre 1691. Sa santé, dès le moment de sa naissance, parut si faible qu'on se hâta de l'ondoyer. Les cérémonies de son baptême furent différées jusqu'au commencement de sa dixième année. Il en fut si frappé, qu'il s'est toujours souvenu des promesses qu'il y avoit faites. *J'ai parlé, disoit-il quelquefois avec les amis, et je me souviens de ce que j'ai dit à mon Baptême.* Il fut encore sensiblement touché de ce qu'on lui dit qu'il ne vivoit que par miracle ; et il a avoué que les prières de ses parens pour demander à Dieu sa conservation, lui firent dès lors concevoir une partie de la reconnaissance dont il étoit redevable envers la divine majesté. Ses parens qui avoient des vœux sur lui et le destinoient pour le monde, lui donnèrent une éducation qui répondoit à la noblesse de sa naissance. Mais dans le tems qu'ils se disposaient à lui ouvrir un chemin pour s'avancer dans la Marine, il leur déclara qu'après s'être bien examiné sous les yeux de Dieu, il ne pouvoit prendre d'autre parti que celui de se faire Missionnaire. Il eut alors à souffrir, tout ce que sa famille mécontente jugea à propos d'employer pour le dégoûter et le détourner de son dessein. On le mortifia de toutes les manières : on le priva de porter l'épée, afin de l'ébranler par cette espèce d'humiliation qui, devenant publique, donnoit lieu à toutes sortes de personnes de le railler : on l'éloigna de la table, et à sa place on y admit un de ses jeunes frères : on lui retrancha ce qu'on avoit coutume de lui donner pour ses menus plaisirs, et on le menaça de le dépouiller des habits de son état et de le laisser partir sans titre, sans pension, sans argent pour son entrée. Ces humiliations ne servirent qu'à éprouver sa vocation, sans la lui faire perdre. La grâce le pressant toujours, et aimant mieux en suivre les impressions que de céder aux instances de la chair qui cherchoit à l'éblouir, il s'avisait d'un expédient qui lui réussit. Il alla pendant la quinzaine de Pâques trouver le Confesseur de son père et de sa mère, lui fit voir tant d'ardeur, de persévérance et de résolution, que ce sage Directeur ne doutant point de la volonté de Dieu sur ce jeune homme, fit à ses parens un cas de conscience de leur opposition, et les déterminait à laisser leur fils obéir à la voix du Seigneur, puisqu'elle se faisoit si clairement entendre.

Reçu dans cette maison, on fut fort satisfait de sa régularité et de sa conduite ; mais sur la fin de son Séminaire, il se vit

encore mis à une épreuve qui pensa ruiner sa vocation. Sa santé déjà faible et délicate, fut extrêmement fatiguée par une maladie qui vint à la traverse et qui fit balancer sur son admission aux vœux. Quand il se présenta pour avoir l'agrément de les faire, M. Jolly Notre Très Honoré Père lui répondit que la chose avait été discutée dans son conseil, qu'il y avoit du pour et du contre à cause de ses infirmités ; qu'à la vérité il n'y avoit encore rien d'arrêté ni pour son renvoi, ni pour sa réception, mais qu'il lui conseilloit de se retirer dans sa famille, qu'on l'avoit déjà avertie de sa foible santé ; qu'il y seroit reçu avec plaisir ; que paroissant n'avoir pas beaucoup de tems à vivre, il étoit plus convenable qu'il se retirât pour ménager ses forces, et qu'ayant du bien il pourrait aisément mener une vie plus douce et plus commode. *Allez, mon frère*, lui dit M. Jolly en finissant, *consultez Dieu et venez me revoir tantôt*. Le jeune Séminariste, vivement alarmé sur sa vocation qu'il voyoit en péril, revint voir son Supérieur dès le soir même ; mais en paraissant devant lui, il se jeta à genoux, versa des larmes en abondance, et ne les interrompit que pour dire ces paroles que Dieu lui-même lui avoit inspirées et qui furent victorieuses en faveur de sa vocation. *Monsieur et très Honoré Père, permettez-moi de vous rapporter vos paroles : Si j'ai si peu de temps à vivre, comme vous me l'avez annoncé, accordez-moi la grâce de mourir dans ma vocation. Mon salut y sera plus en assurance ; et afin de n'être point à charge, je payerai une certaine somme par tout où il vous plaira de m'envoyer. La générosité d'un cœur qui vouloit si sincèrement se consacrer à Dieu, triompha dans l'instant de tous les obstacles. Mon frère*, lui répondit M. le Supérieur Général, *la Congrégation n'est point intéressée, mais je suis touché du principe qui vous fait parler ainsi. Allez, donnez-vous de plus en plus à Dieu, et préparez-vous aux vœux par lesquels vous vous consacrerez irrévocablement à lui : je le prierai pour vous*. Voilà sans doute une vocation qu'on peut appeler singulière. Dieu a bien voulu la bénir, en accordant à celui qui paroissoit ne devoir pas vivre, la grâce de travailler à son service jusqu'à l'âge de 73 ans, avec autant de courage que d'assiduité.

La modestie, la simplicité ne marchent pas toujours de compagnie avec la noblesse, mais elles étoient parfaitement réunies en M. Rogon. Son habit, son air, ses paroles, ses manières étoient simples sans affectation. Il ne se prévaloit point ni de ce qu'il étoit, ni de ce qu'il faisoit, ni de ce dont il étoit capable. *Je suis un pauvre homme*, disoit-il souvent, avec simplicité, *à moi la dernière place*. De là ce grand respect qu'il témoignoit à des Confrères bien plus jeunes que lui et qui avoient bien moins de mérite que lui. Son centre étoit de se trouver avec les personnes les plus communes, et de converser familièrement et simplement avec elles. Il étoit des plus aimables dans la conversation, prenoit pour bon, avec une charmante simplicité, tout ce qu'on lui disoit, et ne trouvant jamais mauvais qu'on se récréât à son occasion. Il a aussi pendant sa vie donné de grandes preuves de zèle et de cha-

rité. Il n'étoit presque pas possible de le contenir dans de justes bornes. On l'a vu en même tems Confesseur de la Maison, conduire les grandes et les petites retraites, Confesseur chez les Filles de la Charité, prêcher quatre fois par jour, desservir l'*Hôpital du Saint-Nom de Jésus*, et ne jamais se plaindre, quelque nombre d'Exercitans qu'on lui donnât à confesser. A la sortie des retraites générales de Pâques, ou d'une Ordination, il se chargeoit encore volontiers de la conduite des retraites annuelles de nos Frères. Il avoit, il est vrai, une grande facilité pour la parole. Il étoit si rempli des plus beaux passages de l'Ecriture et des Pères, qu'il étoit toujours prêt à parler sur quelque matière que ce fut, et il le faisoit avec beaucoup d'onction. Depuis sept ans, sa vigueur étoit extrêmement diminuée. C'étoit la suite d'une longue et très dangereuse maladie qu'il eut en 1734 qui fit désespérer de sa vie, et de laquelle il n'est revenu que par une espèce de miracle, M. Bonnet aiant fait pour sa guérison un vœu à Dieu en l'honneur de S. Vincent de Paul. L'accomplissement de ce vœu a procuré le bel Autel où reposent les Reliques de ce grand Saint, et auquel M. Rogon a aussi contribué. Le voyant ainsi affaibli, on lui avoit donné un aide, mais indépendamment du secours qu'il pouvoit en tirer, il étoit également en action. Le travail sembloit son délassement. Il assembloit en secret les Exercitans pour les entretenir des vérités éternelles. Dans le dessein de contribuer de toutes les manières à leur salut, il avoit fait imprimer des *Recueils de prières les plus affectives*, avec les instructions les plus propres pour les différens états de la vie. Non seulement il mettoit ces livres entre les mains de ceux qui venoient faire les exercices spirituels, mais il faisoit en sorte qu'ils en emportassent avec eux, afin que la lecture de ces Livres de piété contribuât à conserver le bien que la grâce avoit opéré pendant la retraite. Dans une nouvelle édition des Méditations de Busée, qu'il a conduite, il en a fait ajouter à la fin plusieurs sur différentes matières importantes et quelques-unes sont de lui. Ainsi il n'épargnoit rien pour être utile aux âmes.

Quoique naturellement bon et plein de douceur, cependant, il faut l'avouer, il a paru dans quelques occasions trop de fermeté ou de vivacité dans son zèle. Mais il faut lui rendre la justice que toutes les fois qu'il s'en est aperçu, il a réparé ses fautes d'une manière bien généreuse et bien chrétienne. En 1734, un Ecclésiastique faisant ici la retraite, et ne se trouvant pas encore assez fixé quand il la finit, demanda à en faire une seconde dont il payeroit la dépense, la première aiant été gratuite. M. Rogon, dans un premier mouvement, et peut-être sans beaucoup de réflexion, lui dit d'un ton assez sec qu'il en serait apparemment de la seconde comme de la première. L'Ecclésiastique piqué sortit et alla mettre en gage une tabatière d'argent. Son Directeur s'étant aperçu qu'il n'en avoit qu'une de bois, voulut en sçavoir la raison ; l'aiant apprise, il en parla à M. Rogon qui à l'instant alla se mettre à genoux devant cet Ecclésiastique, lui demanda pardon, lui baisa les pieds, et ne voulut point se relever qu'il ne lui eut

promis d'aller dégager sa tabatière, et le fit consentir qu'il payeroit les deux retraites pour lui. En 1735, un Médecin Gascon lui ayant dit qu'il n'avoit point de pratique chez lui, et qu'il venoit en chercher à Paris, il lui répliqua sur le champ : *Si vous étiez un maladroit chez vous, vous serez encore moins recherché ici.* Mais un de ses confrères lui ayant fait remarquer qu'une telle réponse pouvoit être trop sensible à un Etranger, il n'en fallut pas davantage, il s'alla jeter à ses pieds, et pour se punir de son indiscretion, il le pria d'accepter deux écus de six livres. On l'a vu s'humilier de la même manière dans plusieurs autres circonstances, où il avoit parlé moins négligemment, quoique le plus souvent il l'eut fait par inattention. Il falloit s'aimer peu soi-même, et avoir un cœur Chrétien et généreux pour réparer ainsi publiquement ses fautes. Sa vertu connue de ce grand nombre de personnes qui viennent ici en retraite, l'avoit fait universellement aimer et respecter. M. le Curé de Saint-Sulpice, ayant vu dans la Sacristie, en 1734, qu'on recommançoit aux prières M. Rogon dangereusement malade, prit sur le champ un cierge, alla à la chapelle de la Sainte Vierge : et comme on sçait que c'est la ressource dans les grands besoins, on lui demanda le sujet qui l'occupoit alors : *Prions Dieu,* répondit-il, *pour un bon prêtre de Saint-Lazare, qui fait de grands biens dans la Ville, auprès du Clergé et du Peuple.* Quelques personnes remarquèrent vers le tems de cette prière le malade se trouva hors de danger, Dieu voulut bien le rendre à la Congrégation, afin qu'il continuât de l'édifier par l'exercice de son zèle et par ses charitables aumônes.

Il donnoit beaucoup et on étoit sûr d'obtenir de lui du secours pour les besoins qu'on lui faisoit connaître. Il donnoit aux Portiers de certaines sommes par mois pour les pauvres du dehors. Des familles affligées et misérables touchoient de lui quelques pensions. Il n'est pas possible de dire le nombre des particuliers qu'il assistoit habituellement. Il donnoit volontiers à l'Hôpital du Saint-Nom de Jésus, c'étoient ses pauvres, aux besoins desquels il fournissoit de bon cœur. La Maison des Bons-Enfans a eu part aussi à ses libéralités. On ne lui donnoit rien qu'il ne le payât au double. Sa charité étoit si connue que plusieurs curés de Paris lui adressoient avec confiance des familles honteuses qui étoient d'autant plus misérables qu'elles n'osoient déclarer leur misère ; son cœur compatissant les consolait toujours selon leurs désirs. Il a fait rendre à bien de familles des meubles saisis et prêts à être vendus, mais il ne le faisoit qu'en payant pour eux. Beaucoup d'Eglises qui manquoient d'ornemens, de livres, de linges, se sont trouvées pourvues par ses soins. Des veuves qui étoient dans la nécessité avoient de lui une certaine somme par mois, et souvent il a payé pour les jeunes filles en apprentissage les sommes convenues avec leurs maitresses. En un mot, il n'est presque point de bien en ce genre qu'il n'aie fait, quand Dieu le lui a fait connoître ; et l'on peut dire que dans toutes les maisons où il sçavoit du besoin, il y faisoit pénétrer les effets de sa charité, soit en argent, soit au-

trement. La délicatesse de sa conscience le tenoit scrupuleusement attaché à tous ses exercices de piété. Son obligation de prêcher souvent aux autres n'étoit pas pour lui un motif de dispense de méditer lui-même et pour lui-même, les vérités du salut qu'il annonçoit. Il avoit son tems marqué pour les oraisons, ses lectures, ses prières. Dans ses récréations même, qu'il ne prenoit encore qu'avec quelqu'un de ses Confrères les jours qui lui étoient libres, il avoit ses momens où il se retiroit pour s'occuper de Dieu et méditer sa loi. Ennemi du monde, il ne le voyoit point. Ses charités cependant et sa réputation lui avoient attiré la connoissance de bien des personnes de distinction et de mérite, mais il pensoit, et il l'a dit bien des fois, que la Société des Séculiers, quelqu'honnête qu'on la suppose, nous est presque toujours nuisible. Il étoit exact dans le Tribunal. Instruit des bonnes règles, il n'étoit ni indifférent ni mou avec les pécheurs, mais sçavoit les éprouver sans donner dans l'excès. Il ne se refusoit jamais au ministère, mais sa conscience délicate lui en faisoit redouter l'exercice. Il ne confessoit personne de son choix, et il n'admettoit d'Ecclésiastiques à son Confessionnal que ceux dont la conduite bien réglée donnoit lieu d'espérer du fruit. Tout cela fonde la confiance que nous avons que Dieu qui l'a appelé si subitement de ce monde, ne l'aura pris que dans un de ces heureux momens d'oraison et de prière, car seul il prioit toujours ; et auroit récompensé son exactitude, sa charité, son zèle, sa droiture et son dévouement à son service, en lui faisant part de sa miséricorde.

(Anciennes Relations). pages 361-366.

De St-Lazare, le 15 septembre 1741,

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES

F. D'AUSSAC, C. M., Directeur au Grand Séminaire de Montpellier. *Manuel d'enseignement religieux à l'usage des élèves de l'enseignement secondaire et primaire supérieur*. Paris, Editions l'Ecole, 11, rue de Sèvres, 271 pages (13,5×21,5).

Dégagée de détails secondaires, nettement articulée en ses grandes lignes doctrinales, voici, parmi la floraison des merveilleux manuels scolaires de notre temps, voici une synthèse de la *vérité* religieuse, de la *vie* chrétienne. De l'une et de l'autre, avec un souci de méthode scientifique, ce volume est un exposé

qui en montre l'enchaînement logique, l'éternelle valeur humaine tant sociale qu'individuelle, la transcendance due nettement à sa divine origine.

Ce remarquable travail de notre confrère M. d'Aussac est destiné à l'enseignement religieux pour 5 ans du secondaire (de la quatrième à la philosophie) : la vie surnaturelle, la vie morale, la vérité chrétienne, la démonstration chrétienne... complété de notions de liturgie et de morale sociale.

Heureusement présenté ce manuel, œuvre de savoir et de compétence pédagogique, fera du bien. Utilisé suivant les plans et avec les approfondissements personnels⁽¹⁾ signalés par l'auteur, ce volume contribuera très certainement à projeter de la lumière dans les âmes, à réduire l'ignorance religieuse, à inculquer l'enseignement chrétien sous une présentation vivante, mieux comme une vie.

F. C.

Jeanne DANEMARIE. *Une fille américaine de Monsieur Vincent : Anne-Elisabeth Seton*. Editions Bernard Grasset, Paris, 224 pages (12×19).

Future bienheureuse (c'est un souhait général), Anne-Elisabeth Seton — *fille américaine de Monsieur Vincent* — naît à New-York le 28 août 1774 : un New-York de 30.000 habitants à peine, avec nombre d'esclaves noirs, et des maisons tout en bois... Jeune fille généreuse, fervente protestante épiscopaliennne, Anne-Elisabeth épouse le 25 janvier 1794 William Seton, et devient mère heureuse de cinq enfants ; le 27 décembre 1803, elle se trouve veuve à Florence où l'avaient amenée le souci et les soins pour la santé de son mari.

Rentrée aux Etats-Unis, tourmentée par le problème religieux, Anne-Elisabeth lutte plusieurs années pour embrasser la foi catholique.

Le 14 avril 1808, dans la très modeste église *Saint-Pierre*, à New-York, elle abjure le protestantisme... Les épreuves redoublent : mais elle veut se dépenser : vivre jusqu'au bout sa créance nouvelle.

Pour lors, réfugiée à Baltimore, elle voit bientôt, dès 1809, s'assembler autour d'elle quelques âmes désireuses de se dépenser pour l'éducation de la jeunesse. Le frère Institut, animé déjà de l'esprit des Filles de la Charité, s'installe à Emmitsburg — et là y reçoit des mains de Mgr Flaget les *Constitutions* des Sœurs de *Saint Vincent de Paul*. Fille de la Charité par le cœur, fille de Monsieur Vincent par l'âme, Anne-Elisabeth meurt saintement à Emmitsburg le 4 janvier 1821.

En 1850, sous le généralat du Père Etienne, la Communauté de Mère Seton, à la suite de prières et de réflexions, commence à se ramifier : d'un côté les *Bonnets noirs* continuent à porter

1. Une soigneuse bibliographie en constituant une bibliothèque choisie facilite cet élargissement souhaité de l'instruction chrétienne. Et par ailleurs est en préparation un manuel d'histoire de l'Eglise, en conformité avec les programmes refondus de l'histoire générale.

le costume austère de la fondatrice ; de l'autre les *blanches Cornettes* ouvrent alors la marche de cette lignée américaine des Sœurs de Saint Vincent de Paul...

De cette attachante histoire : de la fondatrice et de son œuvre, Jeanne Danemarie (Madame Ponet-Bordeaux) redit allègrement en ce présent volume la vie montante et les cheminements méritoires de cœurs tout animés d'une profonde et vivante charité *vincentienne*.
F. C.

Dans la *Zeitschrift für Ascese und Mystik*, 1938, pages 146-148, le Père Jésuite de Munich, C. A. Kneller, s'inspirant des *Annales de la Congrégation de la Mission* (1936, pages 229-262) et des *Souvenirs* de M. Henri AUER¹ dans *S. Vinzenz* (1936, pages 25-33), a tracé de *Pierre Coste, érudit modèle*, le portrait suivant, ici intégralement traduit :

Lorsqu'on veut parler d'hommes qui méritent une place dans le livre d'or de l'Eglise, on nomme des évêques, des prêtres, des religieux, des héros de la charité ; en dehors des docteurs de l'Eglise, rarement parle-t-on de savants, et plus rarement encore d'historiens ou de critiques contemporains. La raison en est peut-être que parmi ces derniers beaucoup ont attiré sur la critique une réputation fâcheuse par leur mesquinerie et leur esprit peu catholique. En réalité, il y a cependant, même parmi les savants de notre temps et nullement à l'état d'exception, des hommes qui sont l'honneur de l'Eglise catholique, par l'étendue de leurs travaux aussi bien que par leur abnégation et leur ténacité. Des professeurs libéraux ont leurs séminaires, où ils donnent à traiter à des forces plus jeunes les divers aspects d'un sujet ; ils n'ont ensuite qu'à synthétiser les divers travaux, par un travail personnel supplémentaire, et voilà un livre achevé. D'autre part, ils peuvent escompter des subsides de la part de l'Etat et, pour garantir leur autorité, l'appui des confrères de même école. Les travailleurs catholiques n'ont rien ou fort peu de tout cela et pourtant ils arrivent à des résultats remarquables ; qu'on songe simplement à des noms comme, Jean Janssen, Ludwig von Pastor, les Franciscains de Quaracchi avec leurs multiples publications, le modeste éditeur des lettres de Canisius, Otto Braunsberger, etc.

Telles sont les réflexions que suggèrent les notices sur le Lazariste Pierre Coste, biographe de Vincent de Paul. Né le 3 février 1873 dans le voisinage immédiat du lieu de naissance de saint Vincent, Coste entra à 16 ans dans la Congrégation fondée par celui-ci et fut, à l'issue de ses études, employé à l'enseignement des sciences et de la philosophie à Dax. Mais sa véritable vocation était l'histoire. A ses heures de loisir, il consultait les archives de la région, et durant les vacances,

1. Signalons dans le *Lexikon für Theologie u. Kirche*, édition 1938, l'article savant et dense de M. Auer sur saint Vincent de Paul.

à Paris à la Bibliothèque Nationale et aux Archives de France il passait ses journées, depuis l'ouverture jusqu'à la fermeture, de 9 heures à 17 heures. Le désir d'éclaircir par des recherches exhaustives certains détails de l'histoire de sa Congrégation l'avait saisi et ne le lâcha plus ; peu avant de mourir, sur son lit de malade, il rédigea encore sa dernière note. De plus en plus, cette activité convergeait vers le fondateur même de sa Congrégation, surtout après que, en 1909, ses premiers travaux eussent donné lieu à son placement à Paris, comme archiviste de la Congrégation. Son but était tout d'abord de publier une édition critique des lettres de saint Vincent et il ne ménagea aucune peine pour arriver à découvrir dans les Archives et ailleurs des écrits inédits ou consulter les manuscrits mêmes du saint. Tout d'abord, il y eut peu d'espoir de pouvoir imprimer l'ensemble de l'énorme collection ; Coste dut se contenter de la classer en vue de l'utilisation par les spécialistes. Le Supérieur général de la Congrégation, le P. Villette, pensa que lui-même ne pouvait donner l'autorisation de publier et que l'assemblée générale devait décider. La grande guerre, durant laquelle Coste dut mettre en sûreté la partie la plus précieuse des archives, diminua encore les chances de publication. Enfin le nouveau supérieur général Verdier accorda l'autorisation et, dès 1919, parut le premier volume de « Saint Vincent de Paul, Correspondance, Conférences et Documents » ; douze autres volumes importants suivirent, jusqu'à ce que, en 1925, un volume entier de tables générales eût complété la collection. A cela il faut ajouter, principalement comme des travaux préparatoires, soixante dix-sept articles de revues et environ une vingtaine d'écrits séparés. Le tout eut son couronnement en 1932 dans une biographie de saint Vincent, en trois volumes, qui connut dès 1934 sa seconde édition, de trois mille exemplaires comme la première. L'Académie française récompensa l'auteur par le grand prix Gobert de 9.000 francs.

La nouvelle biographie n'a nulle prétention à l'éclat du style, et veut simplement consigner les faits incontestables. L'œuvre énorme mérite d'autant plus d'admiration que l'auteur ne disposait que d'une santé fragile. A son ordination au sous-diaconat, l'économe jugea que ce condamné à mort n'avait pas besoin d'un bréviaire neuf et l'autorité militaire renonça à l'incorporer. Malgré cela, il réussit à prolonger sa vie au delà de la soixantaine et, en plus de ses travaux historiques, il assumait la charge, nullement légère, de secrétaire général du général de la Compagnie. Le travail était sa vie. Lorsqu'on lui suggérait de prendre un peu de repos, il répondait que sa récréation consistait à changer de travail. Quand l'obéissance l'obligea à se rendre jusqu'à Dax pour se reposer, il prit un billet de retour. Il disait — naturellement c'était une boutade — qu'il ne comprenait pas qu'on souhaitât aux défunts le repos éternel ; comment pouvait-on être heureux à ne rien faire ? Chaque instant était utilisé : était-il en voyage ? il lisait ; faisait-il route à pied ? il parcourait des épreuves. Ainsi s'explique son œuvre énorme. Les quatorze volumes de Correspondance représentent

en effet 9.100 pages qui, jusqu'au moindre détail, devaient être contrôlées. Sur son lit de douleur encore, à l'approche de la mort, étendu sur une planche en raison de son mal, il travaillait du mieux qu'il pouvait.

Au milieu de ces travaux considérables, Coste resta très modeste. M. Henri Auer, directeur de bibliothèque à Fribourg-en-Brigau, fut bien étonné lorsque, à sa première visite, il vit devant lui le grand chercheur : « Comme je m'étais figuré tout autre celui que tout le monde reconnaissait comme le premier historien de saint Vincent de notre temps ! C'était donc lui ? Disons-le en quelques mots : simplicité modeste et grandeur silencieuse réunies dans la même personne, un disciple et fils spirituel vraiment digne de son fondateur et maître Vincent de Paul ; comme lui, l'humilité même, quelqu'un qui avait simplement le mépris de soi. » Paul Renaudin est du même avis : « Les vertus propres du Lazariste, foi simple et confiante, humilité, amabilité, amour de rester caché et oublié... il vivait cette vie vertueuse là. Il fallait l'approcher de très près pour se rendre compte de la puissance et de la clarté de son savoir ! » Si Coste renonce dans sa biographie à cet « esprit » auquel les Français attachent tant de prix, ce n'est pas par incapacité. Dans ses relations avec autrui, dans la conversation, ses dons apparaissaient même sous ce rapport-là.

Dieu nous donne beaucoup d'érudits sur le modèle de ce grand disparu.

(Traduction Alphonse DROITCOURT).

Pius Pawellek. Chrystus z Nami : T. XII. O Mece panskiej [La Passion de N.-S. J.-C.] 1938, 80 p. Tome V. *O Najswietszym sercu pana jczusa* [Le Sacré-Cœur de N.-S.], 1938, 80 p. *Promienie Niepokalanej*. I Maj. [Les Rayons de l'Immaculée], 1938, 80 p.

Trois brochures agréablement présentées — collection apostolique — appréciées par les fidèles de l'église de Stradom et la fervente clientèle catholique de la Pologne. Œuvre d'apostolat : brochures qui font du bien et prouvent le zèle de leur bouillant auteur.

G. H.-R. P. — *Victor Dagouassat, prêtre de la mission, lieutenant d'artillerie 1886-1917*. Imprimerie des Lazaristes, Pékin, 1938, VIII-126 pages (14×22 cm.).

Utilisant heureusement des notes réunies par un de ses confrères, Georges Hachiti (1893-1920, voir *Annales* 1925, page 553), M. Robert Pégourié, missionnaire au Vicariat de Paotingfou a mis au point une allègre biographie, un portrait d'âme : *Victor Dagouassat, prêtre de la Mission, lieutenant d'artillerie 1886-1917*.

Cette rayonnante figure, d'un héroïsme joyeux, nous évoque à nouveau une de ces belles âmes que, dans son million et demi de Français alors sacrifiés, la guerre 1914-1918 a cueillis et couchés : mais cet immense sacrifice collectif nous permet de vivre et de lutter encore pour le mieux-être, et de travailler pour de nobles causes...

Ah ! n'oublions pas cette *géné* de sacrifiés dont le symbole toujours vivant, suivant le mot de Dagouassat, réside en cette *Victoire de Samothrace*. Au Louvre les débris de la géniale statue se détachent sur un fond enloupuré : une paire d'ailes, le corps mutilé, plus de tête, ni de bras, les pieds ont disparu, la poitrine défoncée ; deux choses restent : un cœur et des ailes, les ailes de la victoire. « Oh ! cette statue de marbre faite de 150 morceaux représente bien notre génération où se trouvent réunies pour faire un chef-d'œuvre de beauté et d'héroïsme des âmes de croyants et des âmes défaillantes, des âmes de prêtres, de travailleurs et d'intellectuels ; et tous, nous allons en avant ; comme elle nous arriverons sans bras, sans pieds, la tête absente, en guenilles, mais avec des ailes qui nous emportent à la conquête de l'avenir, la poitrine défoncée mais vibrante, et Dieu nous redonnera une tête baptisée. »

F. C.

De H. BONIFATIUS. *Syn libben en syn wirk, troch*. B. Jongma, C. M. Ljouwert 1938 (en frison). (St-Boniface, par B. Jongma, C. M., Leeuwarden 1938). 170 pages (15×21).

Profitant des loisirs que lui impose une longue convalescence, notre jeune confrère, M. Jongma, dans le dialecte de la Frise, sa province natale, a écrit une biographie de saint Boniface.

On sait l'affection profonde que saint Boniface a témoignée aux Frisons. Il leur donna les débuts de son apostolat et ne les oublia jamais, pas même au milieu des soucis accablants de son œuvre en Allemagne : « *Frisiam olim corpore, non quidem mente omissam* », comme dit le vieux biographe Willibald. Devenu vieux et pressentant sa mort, il voulut revenir dans sa chère Frise, faisant mettre dans ses bagages, à côté de ses livres, un linceul. Cette expédition missionnaire fut, en effet, pour le grand apôtre, la dernière. Une bande de païens fanatiques, rendus furieux par les conversions opérées au milieu des Frisons, assaillit Boniface et ses 52 compagnons, près de Dokkum, dans la Frise actuelle, et les massacra tous (755).

En composant cette biographie, M. Jongma n'a pas eu la prétention de dire du neuf. Prenant comme guides les bons historiens du Saint, principalement Godefroy Kurth, il a su, grâce à eux, mettre cette grande figure en pleine lumière.

Ce qu'il y a de vraiment nouveau, c'est que les Frisons ont enfin, grâce à M. Jongma, une biographie de saint Boniface dans leur propre dialecte. Beaucoup a été fait en Frise, ces

dernières années, pour remettre le Frison en honneur à côté du Hollandais qui menaçait de le submerger. Le Père Titus Brandsma, O. C., un de ceux qui y ont le plus contribué, félicite, dans une lettre d'introduction, M. Jongma de son travail, œuvre d'apostolat, écrite dans la langue même avec laquelle leurs ancêtres faisaient devant le Saint leur profession de foi avant de recevoir le baptême, et qui « étant la langue de notre cœur, nous parlera au cœur. »

Le volume est illustré par J.-M. Ydema, d'une façon discrète et qui s'harmonise bien avec le ton de l'ouvrage.

H. R.

Th. LALANNE. *Grammaire espagnole avec exercices*. J. de Gigord, 1938, 150 pages (14×18).

Th. LALANNE. *Manuel hispano-latin*. J. de Gigord, 1938, 36 pages (14×18).

Savoureuses les préfaces de M. Théobald Lalanne et croustillants ses denses manuels ! Eloge suprême — derrière la compétence avertie et discrète — on sent un homme, un *maître* qui, jamais huché sur sa chaire professorale, vit de très près avec ses élèves : par un entraînement progressif, par une incessante collaboration, il conduit vivement ses jeunes *poulains* vers le savoir assimilé, vers cet élargissement d'horizon qui, les évadant du *primaire*, les hisse insensiblement mais sûrement, parmi les hauts lieux des *humanités*.

En veut-on des preuves ? ces thèmes *à la manière de...* ; ces efforts pour reconstituer la saveur de l'original *retraduit* ; cette note liminaire sur l'origine du vocabulaire hispano-latin... Partout, pris par la main, aguiché par des formules imagées, car proches de la vie et du langage courant, l'élève a la douce satisfaction d'assister à l'enfantement et à la vie de la langue espagnole...

Ah ! que M. Lalanne ne laisse pas rouiller sa plume ! que son esprit toujours inventif nous cueille encore de son verger des fruits délicieusement juteux.

F. C.

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

- 58. Vatterodt (Georges), pr., 17 juill. 1938, à Duderstadt ; 56 ans d'âge, 36 de vocation.
- 59. Deplat (Chrétien), coadj., 25 juill., à Panningen ; 67, 44.
- 60. Prosseda (Jean), pr., 25 juill., à Brooklyn ; 66, 51.
- 61. Tchang (Jean-Baptiste), coadj., 3 juill., à Kashing ; 55, 20.
- 62. Perona (Pierre), coadj., 2 août, à Casale ; 30, 54.

63. Van Oijen (Théodore), pr., 6 août, à Nimègue ; 47, 27.
64. Apati (Joseph), clerc, 9 août, à Szob ; 23, 3.
65. Préau (Eugène), pr., 16 août, à Guatemala ; 82, 59.
66. Kuenen (Bernard), pr., 14 août, à Rio-de-Janeiro ; 55, 37.
67. Dekempener (Félix), pr., 26 août, à Cœquilhatville ; 67, 47.
68. Cotter (Maurice), pr., 29 août, à Germantown ; 76, 18.
69. Diez-Hernandez (Juste), coadj., 1^{er} août, à Orense ; 73, 39.
70. Barry (Jean), pr., 11 septembre, à Malvern ; 69, 45.
71. Caumette (Louis), pr., 27 septembre, à Buenos-Ayres ; 62, 39.
72. Gutierrez (Secundino), pr., 28 septembre, à Cebu ; 35, 19.
73. Teixido (Gaspard), pr. 28 septembre, à Tarma ; 34-16.
74. De Boer (Jean), pr., 5 octobre, à Panningen ; 55-36.
75. Tabar (Jean), coadj., 18 septembre, à Mexico ; 73, 55.

NOS CHÈRES SŒURS

- Francine Noël, à Bordeaux ; 54 ans d'âge ; 25 de vocation.
- Marie Floret, à Madrid ; 92, 72.
- Marthe Samya, à Montolieu ; 79, 54.
- Marie Martins, à Rio-de-Janeiro ; 69, 40.
- Camille Silveira, à Rio-de-Janeiro ; 66, 41.
- Julia Lazar, à Ladce ; 72, 52.
- Marie Ma, à Pékin ; 81, 50.
- Maria Del Torrello, à Florence ; 63, 41.
- Julienne Schmid, à Dult ; 72, 47.
- Marie Turbelin, à Nanterre ; 64, 37.
- Marie Guignard, à Paris (Infirm. M. Thérèse) ; 43, 23.
- Gabrielle Job, à Bordeaux ; 71, 43.
- Justine Jacquin, à Ras-Beyrouth ; 82, 62.
- Antoinette Soadi, à El-Biar ; 57, 34.
- Elisabeth Cernanska, à Looyza ; 32, 14.
- Mercédès Guajardo, à Valparaiso ; 75, 46.
- Sophie Gierwat, à Varsovie ; 24, 6.
- Catherine Pilley, à Mill-Hill ; 66, 40.
- Maria Vergnano, à Turin ; 81, 61.
- Maria Ticci, à Sienne ; 73, 44.
- Thérèse Gremo, à Luserna ; 85, 64.
- Clara Dopazo, à Pontevedra ; 52, 24.
- Brigida Oyaga, à Madrid ; 53, 31.
- Anna Kuschnik, à Dult ; 78, 44.
- Adeline Giboureau, à La Capelle-Marival ; 84, 56.
- Marie Bureau, à Paris (Maison-Mère) ; 75, 52.
- Marie Bretenaker, à Metz ; 78, 49.
- Marie Geuter, à Metz ; 77, 49.
- Germaine Puech, à Santiago ; 76, 57.
- Maria Marchan, à Quito ; 53, 28.
- Léonie Codina, à Ans ; 81, 61.
- Caterina Carramusa, à Naples ; 62, 38.
- Maria Torres, à Ubeda ; 63, 37.
- Teresa Alonso, à Malaga ; 49, 27.
- Julie Surowska, à Lwow ; 72, 46.
- Constance Finska, à Chelmino ; 59, 33.

- Thérèse Eguin, à Avranches ; 88, 63.
Hélène Le Sourd, à Rennes ; 79, 53.
Marie Lavour, à Clichy ; 79, 60.
Demetria Mambrini, à Lorette ; 78, 59.
Letizia Carucci, à Bologne ; 79, 55.
Mathilde Masson, à Sienne ; 61, 31.
Nieves Aguilera, à Santiago ; 18, 3 mois.
Petra Medina, à Segovia ; 76, 54.
Amparo Alvarez de Eulate, à Oviedo ; 56, 33.
Mercédès Soler, à Valdemoro ; 68, 47.
Francisca Bereciartua, à S. Sebastian ; 59, 27.
Antonia Cervera, à Zamora ; 85, 60.
Carmen Fernandez, à Gilet ; 79, 58.
Valérie Ratier, à Montolieu ; 71, 53.
Clara Papegay, à Clichy ; 87, 63.
Marie Faucheux, à Agen ; 63, 41.
Marie Morales, à Toulouse ; 60, 39.
Cécile Berger, à Alexandrie ; 63, 39.
Maria Prashberger, à Graz ; 76, 57.
Marie Gaugl, à Dult ; 70, 40.
Savina Ruseoni, à Luserna ; 60, 32.
Carmela Ponti, à Luserna ; 60, 36.
Alice Mahoney, à Dublin ; 46, 20.
Frances Nugent, à Emmitsburg ; 67, 37.
Jeanne Zankar, à Slovenj Gradec ; 32, 12.
Louise Chaptal, à Nîmes ; 68, 45.
Elisabeth Duval, à Clichy ; 84, 61.
Augustine Vaugeois, à Dijon ; 67, 44.
Marguerite Metge, à Lyon ; 24, 2.
Thérèse Vedrenne, à Bordeaux (St-André) ; 71, 48.
Bonneite Levadoux, à Paris (Maison-Mère) ; 77, 58.
Blanche Bryan, à Washington ; 59, 35.
Mary Baker, à Chicago ; 61, 32.
Maria Bertini, à Sienne ; 74, 56.
Marie Jenko, à Ljubljana ; 65, 48.
Marie Piechocka, à Chelmno ; 38, 17.
Catherine Gaston, à La Teppe ; 84, 62.
Marie Cotte, à Pithiviers ; 76, 55.
Anaïse Descamps, à Clichy ; 72, 44.
Marie Caussanel, à Lauzerte ; 82, 62.
Antoinette Escoffier, à Valence ; 63, 43.
Augustine Millet, à Montevideo ; 70, 47.
Pauline Engert, à Lankowitz ; 76, 45.
Sofie Czerwinska, à Graz ; 53, 30.
Anne Cagniard, à Buenos-Ayres ; 76, 54.
Florentine Maxwell, à Buenos-Ayres ; 74, 50.
Romualda Deckert, à Buenos-Ayres ; 73, 49.
Maria Salcedo, à Cali ; 67, 49.
Catherine Mathews, à Mill-Hill ; 75, 47.
Maria de Salvatore, à Naples ; 78, 51.
Marie Cazes, à Montolieu ; 67, 48.
Marie Verpilleux, à Herblay ; 71, 49.

- Adelina Bonsergent, à Lima ; 78, 56.
Françoise Ferreyrolles, à Paris (Maison-Mère) ; 93, 72.
Catherine Costello, à Washington ; 70, 40.
Margareta Fritz, à Rimawska-Sobota ; 73, 51.
Anne Faksonyi, à Mesztegyo ; 69, 49.
Marie Koprivec, à Ljubljana ; 57, 39.
Anna Motta, à Rio-de-Janeiro ; 84, 51.
Jeanne Bissolino, à Plaisance ; 59, 45.
Marie Rovati, à Mondovi ; 75, 51.
Angele Novaro, à Luserna ; 89, 64.
Thérèse Soresi, à Turin ; 76, 52.
Nella Rosi, à Montefiore ; 74, 50.
Madeleine Teta, à San Lorenzo Colli ; 33, 11.
Maria del Valle, à Seville ; 63, 37.
Maria Estupinan, à Carthagène ; 71, 48.
Margarita O'Keeffe, à La Havane ; 86, 59.
Damiana Zurbano, à Valdemoro ; 55, 35.
Marie Humbert, à Cusset ; 73, 48.
Marie Woodward, à Clichy ; 78, 51.
Virginie Mauxion, à Rio-de-Janeiro (Providence) ; 89, 69.
Marie Chaliier, à Santiago (Chili) ; 69, 43.
Elisabeth Quittre, à Ans (Belgique) ; 63, 39.
Joséphine Rodríguez, à Santiago (Chili) ; 78, 63.
Marie Benavides, à Santa-Ana (Salvador) ; 45, 13.
Carmen Cortes, à Guatemala ; 29, 7.
Elisabeth Fuetsch, à Salzbourg ; 73, 51.
Antoinette Fouise, à Graz ; 57, 30.
Catalina Bereciartua, à Bilbao (Espagne) ; 68, 47.
Vicenta Blasco, à Santiago (Espagne) ; 49, 31.
Luisa Madruga, au Ferrol (Espagne) ; 63, 38.
Maria Guillen, à Madrid ; 67, 49.
Micaela Gutierrez, à Murcie ; 79, 60.
Jacoba Lopez, à Madrid ; 36, 15.
Berthe Lait, à Paris (Maison-Mère) ; 84, 60.
Hélène Nouviaire, à Shanghai ; 52, 19.
Rose Monnerie, à El-Biar (Algérie) ; 67, 47.
Aneline Noury, à Beyrouth ; 74, 46.
Pasqua Russo, à Naples (Maison Centrale) ; 78, 47.
Amelia Ferrario, à Turin ; 31, 5.
Anne Guichard, à Lyon (St-Vincent) ; 68-47.
Anne Commelard, à Paris (Gare d'Orléans) ; 30, 8.
Henriette Broutin, à Cachan ; 69, 41.
Dolorès Gutierrez, à Bogota ; 59, 32.
Thérèse Sallerano, à Turin ; 64, 41.
Gertrude Seleuko, à Dult ; 61-41.
Cécile Sobiech, à Cracovie ; 67, 45.
Catherine Kitlowska, à Mariapol ; 62, 40.
Camille Lukasiewicz, à Varsovie ; 61, 39.
-

TABLE DES MATIERES.

DU TOME 103 (1938)

ACTES DU SAINT-SIEGE

<i>Rome</i> : <i>Saint Apollinaire</i> , siège de l'Académie de Liturgie (27 décembre 1920).....	271
<i>Rome</i> : Les <i>Titulaires</i> de l'Eglise du Léonin (25 mars 1935)....	272
Décret de la Sainte Pénitencerie sur les Indulgences attachées à la récitation des 6 <i>Pater</i> , <i>Ave</i> et <i>Gloria</i> (22 avril 1933).....	163
Décret de la Congrégation pour l'Eglise Orientale érigeant la Préfecture Apostolique du Tigre (25 mars 1937).....	162
Indult permettant au Supérieur général de progoger d'un troisième triennat les Supérieures des Filles de la Charité (18 août 1937) <i>ad quinquennium</i>	165
Les Filles de la Charité sacristines : facultés de purifier les linges sacrés (1 ^{er} mars 1938) <i>ad quinquennium</i>	381
Le précepte de la communion pascale et le temps des Missions (4 mars 1938).....	630
Décret de l'Orientale nommant M. Barthélemy Bechis, Prétet Apostolique du Tigre (21 septembre 1937).....	162
Décret de la Propagande nommant M. Michel Verhoeke, prétet apostolique de Soerabaia (22 octobre 1937).....	163
Bulles de Mgr Jean-Baptiste Wang (1 ^{er} juillet 1937).....	377
Bulles de Mgr Charles-Albert Gounot (14 août 1937).....	159
Bulles de Mgr Joseph Descuffi (3 décembre 1937).....	379
Bulles de Mgr Odendhal, vicaire apostolique de Limon (10 février 1938).....	631
Bulles de Mgr Sanz y Rspaza (14 juin 1938).....	820
Nominations de Mgr Ballester, évêque de Léon, Mgr Jean Cavati et de Mgr Elias Abraham.....	822

SAINT VINCENT DE PAUL

Lettre de saint Vincent à M. Jacques Chiroye (6 septembre 1642).....	605
Contrat de fondation de Luçon (7 décembre 1641).....	611
Lettre de M. Lambert aux Couteaux (de Varsovie, 26 février 1652).....	823
Saint Vincent officiant pour la Semaine Sainte de 1652 (témoignage de Paul Masson).....	475
Le clerc Jean Barreau maltraité en Alger (1657).....	825
Mort de saint Vincent : témoignage du nonce apostolique à Paris Mgr Cosilio Piccolomini.....	59
Epitaphe de saint Vincent, par M. de Roquamon.....	700
Un méisme de saint Vincent : Pierre-François Montorio, par M. Jean Parrang.....	615
Le cœur de saint Vincent de Paul à Lyon.....	655
Panegyrique de saint Vincent, par M. le chanoine Mathet.....	255
Panegyrique de saint Vincent, par Mgr Maurice Sudour.....	478
Panegyrique de saint Vincent, par M. le chanoine Raffet (résumé).....	701
Conférence de M. Mailhé : saint Vincent et le Crucifix (résumé).....	704
Communication de M. Edmond Crapez : saint Vincent de Paul et Marie.....	724

<i>Causerie</i> de M. Jacques Bourgeat : saint Vincent et les enfants trouvés	712-	713
---	------	-----

HISTOIRE DE LA CONGREGATION DE LA MISSION

par M. Edouard ROBERT (Livre IV. — De 1874 à 1918) *

CHAPITRE XLI. — La province de Picardie.....	3-	58
CHAPITRE XLII. — La province de Champagne.....	169-	220
CHAPITRE XLIII. — La province de Touraine.....	417-	460
CHAPITRE XLIV. — La province de Lyon.....	641-	683
<i>Paris</i> : Saint-Lazare à travers les âges (1380-1804), par M. Jean Parang	381-	408
<i>Paris</i> : Les sacres épiscopaux dans la chapelle des Filles de la Charité (1819-1834).....	152-	154
<i>Paris</i> : Les sacres épiscopaux dans la chapelle des Lazaristes (1835-1937).....	154-158;	241
<i>Paris</i> : Saint-Lazare sous M. Bonnet (vers 1710-1720) : d'après le P. Bonaventure O'Donnoghue.....	828-	830

EUROPE

FRANCE

PARIS :

16 septembre 1937. — M. Castelin, visiteur d'Aquitaine ; M. Loabère, directeur du Séminaire Interne	58-	59
18 septembre. — Retraite annuelle.....		59
20-21 septembre. — Congrès des Aumôniers de la J. O. C.....		59
27 septembre. — Dernier congé à Gentilly. Visite à Villebon-sur-Yvette	61-	67
30 septembre. — Cinquantaine de vocation de M. Henri Romans	67-	68
2 octobre. — Retraite des professeurs-prêtres du Collège Stanislas. ...		68
7 octobre. — Visite de Mgr Costantini, secrétaire de la Propagande (68-69). Cinquantaine de vocation de M. Goidin		69
29 octobre. — Retour à la Maison-Mère des missionnaires d'Abyssinie	70-	76
23 octobre. — Mort de M. Paul Bonnéry.....		76
24 octobre. — Journée des chantiers du Cardinal.....	77-	79
28 octobre. — Sacre de Mgr Charles Gounot.....	79-	83
1 ^{er} novembre. — Nos étudiants au Pavillon Pontifical.....	83-	84
2 novembre. — La commémoration des Trépassés.....		84
4 novembre. — La saint Charles.....		84
11 novembre. — Réunion générale annuelle des Aspirantes et Cadettes des Enfants de Marie.....	84-	85
Le <i>Rayon Sportif féminin</i> , par M ^{lle} Eve Baudouin.....	85-	88
17 novembre. — Premières nouvelles du massacre des Lazaristes de Tchentingfou.....	88-	90
27 novembre. — Fête de la Médaille Miraculeuse présidée par le cardinal Verdier.....	220-	221
2 décembre : Georges Goyau : son cours sur les Lazaristes, leur élan missionnaire, 222		245
9 décembre. — Mort et notice de M. Ernest Hertault.....	223-	227
16 décembre. — Prix de vertus à l'Académie : Saint Vincent, les Filles de la Charité.....	227-	233

28 ¹ décembre. — Visite de Dom Godefroy, abbé de Sept-Fons...	234-	235
1 ^{er} janvier 1938. — La Circulaire du T. H. Père : Les événements, le nécrologe d'Espagne.....	235-	236
13 janvier. — M. Goyau, secrétaire perpétuel de l'Académie française	236-	240
16 janvier. — Journée Mariale annuelle des Enfants de Marie de la région parisienne à Montmartre et à la Salle Gaumont.....	240-	241
25 janvier. — Conférence de Mgr Descuffi, archevêque de Smyrne	241-	242
27 janvier. — Départ de Mgr Michel Verhoeks, préfet apostolique de Soerabaia	242	242
10 février. — Anniversaire du Vœu de Louis XIII.....	461-	468
25 février. — Mort de M. Heudre, visiteur de Syrie.....	468	468
2-14-16 mars. — Extrême-onction, mort et enterrement de M. Emile Cazot	471-	473
15 mars. — Conférence de M. Alexandre Collette.....	473	473
7 avril. — M. Edouard Robert, directeur général des Filles de la Charité.....	473	473
5 avril. — La cloche de Villebon-sur-Yvette.....	472	472
18 avril. — Inauguration de la nouvelle maison de campagne.....	476	476
25 avril. — Les Bénédictines de la rue Monsieur.....	476-	477
1 ^{er} mai. — Translation des reliques de saint Vincent : panégyrique par Mgr Sudour.....	478-	485
15 mai. — Pèlerinage des membres des Conférences de Saint-Vincent de Paul de Versailles.....	485	485
31 mars. — Assemblée générale des bienfaiteurs de l'Hôpital Saint-Joseph	507-	512
3 juin. — Pèlerinage annuel à Montmartre.....	684	684
5 juin. — Les clercs à Notre-Dame pour la Pentecôte.....	684	684
12 juin. — Les clercs à Auteuil.....	684	684
17 juin. — Conférence de M. Robert : Congrès Eucharistique de Budapest, 685-686 ; Budapest : l'Hostie rayonnante aux bords du Danube, par le P. Boubée.....	686-	694
19 juin. — Radio-diffusion de la grand'messe.....	694-	697
24 juin. — Mort et notice de M. Joseph Caussanel.....	697-	698
9 juillet. — Mort du R. P. Padé, provincial des Dominicains.....	698	698
10 juillet. — Inauguration de la cathédrale de Reims.....	698-	700
18 juillet. — A Beauvais, Congrès de l'Alliance des Maisons d'Education Chrétienne.....	700	700
19 juillet. — Fête de Saint Vincent : Panégyrique par le chanoine Raffit	700-	703
24 juillet. — Cinquantaine de vocation du Frère Véron	703	703
Le Congrès Marial de Boulogne-sur-Mer	703	703
26 juillet. — Octave de Saint Vincent chez les Filles de la Charité. Conférence de M. Mailhé.....	703-	707
31 juillet. — Le millénaire du Pape Gerbert à Aurillac. Discours du Cardinal Verdier.....	707-	712
10 août. — Causerie de Jacques Bourgeat : saint Vincent et les enfants trouvés.....	712-	713
14 août. — M. Paul Castelin, substitut.....	713	713
29 août. — Retraites ecclésiastiques collectives à la Maison-Mère...	713	713

DÉPARTEMENTS :

Amiens. — Grand Séminaire 8-9.....	698
— Paroisse Sainte-Anne.....	15- 19
Angers. — Maison de Missions	453- 455
Angoulême. — Grand Séminaire.....	449- 452
Aurillac. — Les fêtes du millénaire de Gerbert (le Pape Sylvestre II)	707- 712
Bellegarde. — Aumônerie.....	681

<i>Boulogne-sur-Mer.</i> — Le quatrième Congrès Marial national (juillet 1938), par M. Edmond Crapez.....	713	730
<i>Cambrai.</i> — Grand Séminaire.....	32	40
<i>Chaage.</i> — Maison des Missions (1819-1823)		190
<i>Château-Evêque.</i> — Bi-centenaire de la canonisation de saint Vincent. M. Denis Dillies.....	104	105
<i>Dax.</i> — M. Truquet et la Maison des Missionnaires (1845-1864), M. Etienne Diebold.....	242	249
— Deuxième centenaire de la canonisation de saint Vincent, Jehu-Emile Gonthier.....	99	102
— Mois sacerdotal (1937), A. Cazeaux.....	102	103
<i>Eureux.</i> — Le Grand Séminaire (1846) : Missions.....	446	448
— Le Petit Séminaire (1863).....	448	449
<i>Folleville.</i> — Paroisse.....	50	53
<i>Gentilly.</i> — Notice de M. Francisque Aroud (1868-1938), par M. Edmond Crapez.....	486	498
— Souvenir de cinquantaine : compliments et vers de M. René Philiatraud.....	498	505
<i>Grégy.</i> — Missions (1850-1877).....	190	193
<i>Guimerville.</i> — L'aumônier de l'hospice : François Briant, par Marcel Chupin.....	249	252
<i>La Teppe.</i> — Aumônerie et Missions.....	669	672
— M. Paul Bonnéry.....	76	77
— Sœur Devin (2 avril 1871-6 janvier 1938).....	264	266
<i>Lille.</i> — Séminaire Universitaire.....	53	56
— L'enseignement ménager.....		69
<i>Limoux.</i> — Notre-Dame de Marceille : 75 ^e anniversaire du Couronnement, par le chanoine Duflos.....	106	123
<i>Loos-lès-Lille.</i> — Paroisse.....	40	42
<i>Luçon.</i> — Contrat de fondation par le cardinal Richelieu (7 décembre 1641).....	611	614
<i>Lyon.</i> — La province de Lyon.....	641	683
— Historique de la Maison.....	653	660
<i>Marseille.</i> — Fêtes du deuxième centenaire de la canonisation de saint Vincent.....	222 ; 252	254
<i>Meaux.</i> — Grand et Petit Séminaires.....	193	201
<i>Montdidier.</i> — Collège Saint-Vincent.....	19	32
<i>Montpellier.</i> — Fête du bi-centenaire de la canonisation de saint Vincent, par M. Bertrand Duhour.....	105	507
<i>Moulins.</i> — Fermeture de l'Hôpital Saint-Joseph.....		473
— La cloche des Sœurs à Villebon-sur-Yvette.....		474
<i>Notre-Dame de la Roche.</i> — Pèlerinage et Missions.....	677	681
<i>Orléans.</i> — Missions.....	457	458
<i>Paris :</i> M. Fernand-Etienne Portal (1855-1926) : Apostolat intellectuel : apôtre de l'union, par M. Albert Gratieux.....	730	755
— Hôpital Saint-Joseph : assemblée générale des bienfaiteurs (31 mars 1938).....	507	512
— M. Pierre Coste érudit modèle, par le P. C.-A. Kneller.....	837	839
<i>Périgueux.</i> — Panégyrique de saint Vincent (1926), par M. Mathet.....	255	263
<i>Reims.</i> — Missions.....	201	206
— Consécration, inauguration de la cathédrale.....	69 ; 698	700
<i>Richelieu.</i> — Missions et paroisse.....	456	457
<i>Rougemont.</i> — M. René Rogon (1667-1741).....	830	835
<i>Sainte-Enimie.</i> — Sœur Joséphine Raison, par J.-M. Planchet.....	90	99
<i>Saint-Germain-en-Laye.</i> — Anniversaire du Vœu de Louis XIII.....	461	468
<i>Saint-Méen.</i> — Notice de M. Léonard Le Boysne (25 février 1670).....	607	611
<i>Saint-Walfroy.</i> — Pèlerinage (1868).....	206	210
<i>Sens.</i> — Grand Séminaire.....	183	190

<i>Soissons.</i> — Grand et Petit Séminaires.....	42-	48
— Missions	48-	50
<i>Strasbourg.</i> — Soeur Hélène : Message de l'ingratitude à une vieille religieuse, par Jacques Lefebvre.....	513-	515
<i>Tours.</i> — Grand Séminaire (1850).....	429-	440
— Petit Séminaire (1858-1881).....	440-	445
— Missions	445-	446
<i>Troyes.</i> — Grand Séminaire (1877).....	212-	219
<i>Val-des-Bois.</i> — Filature Harmel (1873-1876).....	210-	212
<i>Valfleury.</i> — Pèlerinage et Paroisse (1687).....	660-	669
<i>Verdun.</i> — Sacre de Mgr Roeder, évêque de Beauvais.....		76
<i>Vichy.</i> — Paroisse.....	672-	677
<i>Villebon-sur-Yvette.</i> — Maison de campagne : notes d'histoire.....	62-	67

BELGIQUE

<i>Louvain.</i> — Mort et notice de M. Hubert Willems (1871-1938), par M. Charles Gielen.....	755-	775
<i>Malines.</i> — <i>Les Conversations</i> de Malines, par M. Albert Gratieux.....	752-	755

GRÈCE

<i>Zeitenlik.</i> — M. Léon-Emile Cazot dans la Mission bulgare, par MM. Jules Levecq et Gustave Michel.....	519-	534
--	------	-----

HONGRIE

<i>Budapest.</i> — Le Congrès Eucharistique International (mai 1938).....	685-	694
---	------	-----

ITALIE

<i>Rome.</i> — A <i>Monte Citorio</i> , les fêtes du centenaire de la canonisation de saint Vincent en 1837, par M. Simon Ugo.....	122-	126
<i>Rome.</i> — A <i>Saint-Apollinaire</i> , les prêtres de la Mission, de 1913 à 1920, par M. Pierre Grassi.....	267-	272
<i>Rome.</i> — L'Académie Romaine de Liturgie : anniversaire, etc....	535-	539
<i>Sassari.</i> — Jean-Baptiste Manzella, le saint de la Sardaigne, par M. Max Zwick.....	272-	276
<i>Turin.</i> — M. Béchis nommé préfet apostolique du Tigré (21 septembre 1937)		162

PAYS-BAS

<i>Ruremonde.</i> — Service funèbre pour Mgr Schraven et les victimes de Tchengtingiou. Appel de M. Féron.....	126-	130
<i>Nimègue.</i> — M. Michel Verhoeks nommé préfet apostolique de Soc-rabaia (Java).....	162;	242

POLOGNE

<i>Varsovie.</i> — Lettre de M. Lambert-aux-Couteaux (26 février 1652).....	823-	824
---	------	-----

- M. Gabriel-Pierre Baudouin, apôtre de la Charité à Varsovie (1689-1768), par M. François Smidoda..... 277- 280

TURQUIE

- Istanbul.* — M. François-Xavier, visiteur de Turquie (1891-1931), par M. Arthur Droulez. — CHAPITRE VI : Le directeur des Filles de la Charité (1888-1931). [Œuvres des 29 Maisons de Soeurs de la Province de Turquie]..... 281- 306
CHAPITRE VII : Le Pèlerin des lieux saints..... 540- 559
— M. Léon-Emile Cazot à Constantinople, par M. Jules Leveque..... 515- 519
— Sacre de Mgr Descuffi (20 février 1938), par M. Jules Leveque..... 536- 539

YOUGOSLAVIE

- Monastir.* — M. Joseph Le Pavec (1806-1875), par M. Jean-Marie Planchet 307- 326

ASIE

CHINE

- Hangchow.* — Note biographique de M. Auguste Hénault, par M. Paul Legris 345
Kashing. — Le Séminaire *Saint-Vincent* durant le conflit sino-japonais (septembre 1937-avril 1938), par M. Henri Sepieter... 562- 584
Pékin. — Le sacre de Mgr Jean-Baptiste Wang (24 février 1938), par M. Alphonse Hubrecht..... 345- 347
— Soeur Augustine Barbry (1877-1938), par M. Jean-Marie Planchet..... 758- 765
— Paul-François Corset (1880-1937), par M. Emile Ducarme... 765- 776
Tchengtingfou. — Lettre de Mgr Schraven (17 septembre 1937)... 129- 130
— La tragédie du 9 octobre 1937, par Mgr Jean de Vienne... 347- 353
— Le drame du 9 octobre 1937, par dom Gérardin, trappiste... 354- 370
— Journal des Filles de la Charité de la Maison des *Saints-Anges* (octobre 1937)..... 370- 375

INDE BRITANNIQUE

- Cuttack.* — Nomination de Mgr Florencio Sanz, premier évêque de Cuttack 684-685; 820- 822

LIBAN

- Beyrouth.* — Mort et notice de M. Henri Heudre (1861-1938)... 468- 471
Bhannés. — L'aumônier des tuberculeux : M. Elie Asmar (1893-1937) par M. Alexis Gendre..... 559- 562

<i>Beyrouth.</i> — Les missions à travers le Liban, par M. Antoine Nakad	130-	133
--	------	-----

PALESTINE

<i>Jérusalem.</i> — Les œuvres vincentiennes en 1937, par M. Michel Césa	133-	136
--	------	-----

AFRIQUE

<i>Alger.</i> — Histoire du Séminaire diocésain (1842-1922). CHAPITRES XI et XII). L'épiscopat de Mgr Lavigerie et M. Joseph Garard, par M. Albert Darricau.....	777-	793
— Le clerc Jean Barreau, consul, maltraité en Alger (1657)...	825-	828
<i>Ethiopie.</i> — Résumé d'histoire de la <i>Mission d'Abyssinie</i> , de 1839 à 1894, par M. Marius Granier.....	326-	331
— Notes biographiques sur le personnel de la <i>mission d'Abyssinie</i> de 1839 à 1937, par M. Max Zwick.....	624-	630
— La substitution de 1937. Notes d'histoire par M. Paul Gimalae	331-344; 584-	599
— Départ de l'équipe des missionnaires français, par M. André Mar-say	70-	76
— Erection de la Préfecture Apostolique du Tigré (25 mars 1937)	161-162; 590-	593
— M. Barthélemy Béchis, préfet apostolique du Tigré (21 septembre 1937)		162
<i>Fulcar.</i> — Mort et notice de M. Pierre Hennebelle (1898-1938), par Mgr Antoine Sévat.....	816-	820
<i>Tunisie.</i> — Le sacre de Mgr Charles Gounot (28 octobre 1937) ..	79-	83
— Les Missions Lazaristes en Tunisie, de 1913 à 1937, par M. Jean-Baptiste Auvinet.....	794-	816

AMÉRIQUE

<i>Cajamarca.</i> — Mort et notice de Mgr Guillen, par M. Etienne Stan-daert.....	599-	605
<i>Lima.</i> — Bi-centenaire de la canonisation de saint Vincent... ..	376-	377
<i>Paraguay.</i> — Le Congrès Eucharistique National (19-22 août 1937), par Sœur Levadoux.....	141-	149
<i>Salvador.</i> — Géographie ; histoire ; missions ecclésiastiques... ..	136-	138
— Le travail des missions salvadoriennes, par M. Antoine Conte	136-	141

AUSTRALIE

Mayland. — Inauguration du Séminaire australien des Filles de la Charité (15 août 1937)..... 150 152

NOTICES

Missionnaires :

Aldebert Dominique (1808-1877).....	186-	187
Andrieux Charles (1833-1908).....	26	
Anglade Jean (1831-1892).....	11-	12
Antier Ferdinand (1826-1900).....		36
Aroud Francisque (1868-1938).....	486-	505
Asmar Elie (1893-1937).....	559-	562
Aubert Pierre-Marie (1812-1887).....	17-	19
Aybram Barthélemy (1821-1899).....	24- 25;	448
Bailly Ferdinand (1786-1839).....		4
Baudouin Gabriel (1689-1768).....	277-	280
Bernard Charles (1815-1886).....	423;	451
Berthet Claude (1830-1882).....		204
Bignon Louis (1837-1907).....	36-	37
Bodin Eugène (1836-1915).....	41-	42
Bonnéry Paul (1862-1937).....	76-	77
Bonnet Jean (1864-1735).....		418
Boré Eugène (1809-1878).....		55
Boulanger Firmin (1840-1915).....	203-	210
Bouquier François (1839-1888).....		214
Bourgeat Marc-François (1711-1790).....		422
de Bras Louis (1678-1761).....	419-	421
Bresson Jean-Baptiste (1796-1853).....		16
Briant François (1863-1934).....	249-	252
Bricoude Jean (1790-1881).....		5
Brunet Augustin (1850-1888).....		204
Capart Oscar (1841-1928).....	26-	28
Cassignol Jean-Baptiste (1833-1875).....		446
Castel Barthélemy (1813-1876).....		203
Caussanel Frédéric (1839-1935).....	214-	216
Caussanel Joseph (1849-1938).....	697-	698
Cazot Emile (1863-1938).....	473-478 ;	515- 534
Chalvet Tite (1821-1894).....	199-200;	219
Chaumeil Michel (1845-1908).....	200-	201
Chefd'hôtel Joseph (1842-1914).....		48
Chevalier Jules (1825-1899).....		9
Chossat Jean (1788-1853).....		447
Cornu Clovis (1829-1905).....	45-	56
Corset Paul (1880-1937).....	765-	776
Corvée Exupère (1837-1916).....	49-	50
Cossart Jean (1705-1797).....		430
Coste Pierre (1873-1935).....	837-	839
Courtade Joseph (1822-1894).....		49
Coury César (1848-1931).....	197-	198

Couture Alphonse (1834-1898).....	445-	446
Dautzenberg Léonard (1842-1914).....		40
Dauverchain François (1842-1916).....		13
Dedieu Alexandre (1824-1896).....		192
Delarozière Joseph (1851-1907).....		219
Delteil Pierre (1809-1886).....		48
Demion Constant (1844-1919).....	216-	219
Démont Pierre (1821-1893).....		191
Denat Bertrand (1826-1882).....		211
Denis Pierre (1796-1877).....	191-	192
Dequersin Adolphe (1813-1871).....	247 ; 458-	459
Der court Hilaire (1833-1890).....		29
Devin Charles (1843-1911).....	12-	13
Devismes Florent (1811-1877).....		191
Dibou François (1823-1921).....	14-15;	201
Dienne Victor (1825-1904).....		41
Dillies François (1846-1917).....		216
Dounet Antoine (1827-1912).....		204
Droitecourt Louis (1842-1907).....	46-47 ; 545-	548
Dubois Adolphe (1810-1884).....	456-	457
Dubois Jean-Baptiste (1839-1912).....		200
Dufour Jean (1813-1905) ; 651-653 ; 657-660 ; 668-670 ; 674-677 ;		681
Dumas Pierre (1835-1915).....		200
Dumond Gaspard (1831-1906).....	437-438;	542
Dupuy Jean-Marie (1828-1894).....		46
Elluin Achille (1809-1892).....		541
Eyglier Antoine (1851-1901).....		45
Ferroud : Cf. Perroud.....		210
Flagel Antoine (1802-1889).....	184 ; 206-210;	219
Forestier Léon (1823-1918).....	423-436 ; 446;	459
Frescka Louis (1820-1891).....	196-197;	219
Gadrat Guillaume (1820-1895).....		657
Gaillard Pierre (1814-1876).....		5
Galineau Jean (1840-1901).....		457
Gaultier François (1820-1875).....		204
Gibiard Antoine (1841-1920).....	438-	440
Gineste Henri (1858-1917).....		201
Girard Jean-Baptiste (1823-1914).....	192 ; 204;	219
Girard Joseph (1793-1879).....	181 ; 194 ; 777-	793
Girard Louis (1820-1886).....	176 ; 193-	195
Gonachon Jean (1848-1933).....		446
Grenier Henri (1835-1912).....		41
Guédon Guillaume (1828-1857).....	16-	17
Guéneret Jean (1832-1894).....	43-	44
Guillaume Ambroise (1838-1863).....		37
Guillen Jean-Joseph (1869-1937).....	599-	605
Guys Edmond (1811-1888).....	195-	196
Héard Pierre (1827-1898).....	671-	672
Hennebelle Joseph (1898-1938).....	816-	820
Hermet Cyprien (1851-1919).....		20
Hertault Ernest (1864-1937).....	223-	227
Heudre Henri (1861-1938).....	468-	471
Houssin Ferdinand (1828-1900).....	673-	677
Hurier Emile (1844-1921).....	28-	29
Husson Alexandre (1827-1911).....	436-	437
Husson Etienne (1819-1880).....	440-	444
Iung Henri (1846-1929).....		55
Jacquier Antoine (1706-1787).....	420-	422
Jolly Edme (1622-1697).....		417
Kamocki Marien (1804-1884).....		24

Lacour Claude (1672-1731).....	644-	645
Lagarde Jean-Baptiste (1837-1911).....	13-	14
Le Boysne Léonard (1620-1670).....	607-	611
Lefevvre Désiré (1850-1887).....		40
Lequitte Augustin (1817-1885).....		192
de Liniers Léon (1810-1887).....	213-	114
Louison François (1835-1897).....	20-	24
Lugan Jean-Baptiste (1800-1884).....	52-53 ;	664-666
Manzella Jean-Baptiste (1855-1937).....	272-	276
Mathieu Louis (1804-1879).....	670-	671
Matthieu Paul (1851-1901).....		201
Maurat Eugène (1825-1896).....	447-	448
Médus Paul (1842-1911).....	188-	190
Mellier Louis (1813-1879).....	453-	455
Meurisse Eugène (1831-1917).....	47-	48
Michault Adolphe (1831-1919).....		42
Mourut Pierre (1822-1895).....	172-182 ; 184-186 ; 198-199 ;	204
Nicolle Antoine (1827-1890).....	666-	667
Oresve Mathurin (1832-1905).....	54-	56
Pagès Jean (1866-1925).....	797-	811
Paulhaye Alfred (1847-1877).....		40
Le Pavée Joseph (1806-1875).....	307-326 ; 667-	668
Pedrini Théodoric (1671-1746).....		410
Pendaries Pierre (1836-1902).....		54
Péreymond Antoine (1811-1890).....		7
Perrinet Edme (1701-1755).....		183
Perroud Félix (1823-1896).....		210
Pieffort Ferdinand (1842-1905).....		30
Planson Louis (1854-1927).....		48
Poignant Joseph (1825-1889).....	191-	192
Portal Fernand (1855-1926).....	730-	755
Pouget Guillaume (1847-1933).....		449
Poulin Adolphe (1823-1884).....	187-	188
Raffy Alexandre (1840-1926).....		45
Redon Louis (1794-1853).....		16
Richen Henri (1822-1887).....	196-	197
Rogon René (1667-1741).....	830-	838
Rolley Pierre (1822-1893).....	25-	26
Rosset Edouard (1831-1905).....		452
Rouillier Henri (1851-1918).....		30
Salbogne Dominique (1756-1836).....		4
Senicourt Emile (1850-1921).....		201
Siguiet Joseph (1841-1892).....	37-	38
Simard Henri (1850-1897).....	38-	40
Soulié Raymond (1825-1856).....		247
Sudre Augustin (1819-1903).....	32-	36
Tabanous François (1835-1888).....		211
Terrasson Vincent (1813-1896).....		9
Théroutde Toussaint (1633-1679).....		183
Thibaut Eugène (1838-1904).....		49
Turnier Eugène (1832-1892).....	9-	11
Truffault Alphonse (1844-1884).....		204
Truquet Nicolas (1813-1861).....	242-	249
de Tyssandier Yvon (1845-1890).....		204
Vergeat Alfred (1835-1891).....	679-	680
Vicart Ernest (1808-1874).....		20
Viéron Auguste (1827-1886).....	444-	445
Viguiet Pierre-François (1745-1821).....		184
Vivier Pierre (1792-1870).....		90

Watel François (1651-1710).....	8
Wenès Léopold (1832-1892).....	44-45; 451
Willems Hubert (1871-1938).....	755- 757
Yvert Henri (1828-1908).....	198

Sœurs

Augustine Barbry.....	758- 763
Antoinette Davin.....	264- 266
Joséphine Raison.....	90- 90
M ^{me} de Gerville.....	15- 16

Frères

Teissandier Durand (1842-1909).....	31
Chaton Célestin (1830-1910).....	32
Nouailles Pierre (1808-1892).....	204- 206
Frère « quand même ».....	31- 32

BIBLIOGRAPHIE

Serge Barrault : <i>Le Règne de Louis XIV</i>	408
Schorsch : <i>A course of Religion</i>	408- 409
Bouzet et Lalanne : <i>Au long des voies romaines</i>	409
Vicariat Apostolique de Pékin : <i>Etat de la Mission du 1^{er} juillet 1936 au 30 juin 1937</i>	409
A.-B. DuVigneau : <i>Les Simm d'Isaie seraient-ils les Chinois ?</i>	409- 410
A.-B. DuVigneau : <i>Figure de missionnaire : Théodore Padrint, prêtre de la Mission, protonotaire apostolique, musicien à la Cour Impériale</i>	410
J. Alouan : <i>Les jours parsemés de la vie du grand saint du grand siècle (en arabe)</i>	410- 411
Joseph Baeteman : <i>Plus près de Toi, mon Christ</i>	411
Angelo Campanale : <i>Maria Santissima mediatrice Univerale della grazia; Mariale</i>	411- 412
Léonard Joseph : <i>The Legion of Mary</i>	412
Casale Monferrato : <i>Primo Cinquantenario</i>	412
Jakob Zagar, C. M. : <i>Catherine Labouré (en slovène)</i>	411
Little Catherine of the Miraculous medal (by a daughter of Charity).....	411
Pawellek Pius : <i>Chrystus (polonais)</i>	411- 412
Georges Goyau : <i>La Congrégation de la Mission des Lazaristes</i>	633
Bernard Gaudoul : <i>S. Vincent de Paul précurseur de l'Assistance Publique</i>	634
Ezechia da Iseo : <i>Pioneri di fede e di civiltà in Eritrea</i>	634- 636
T.-P. Dunning : <i>Piers Plowman</i>	636
F. d'Aussac : <i>Manuel d'enseignement religieux</i>	835- 836
Jeanne Danemarie : <i>Une fille américaine de Monsieur Vincent : Anne-Elisabeth Seton</i>	836- 837
C. A. Kneller : <i>Pierre Coste érudit modèle</i>	837- 839
Robert Pégourié : <i>Victor Dagouassat, prêtre de la Mission</i>	839- 840
Willibrord Jongma : <i>De H. Bonifatius</i>	840
Théobald Lalanne : <i>Grammaire espagnole. — Manuel hispano-latin</i>	841
Henri Auer : <i>Vincent de Paul</i>	837

Nos DÉFUNTS :

Missionnaires.....	166 ; 412 ; 636-637 ; 841- 842
Sœurs.....	166-168 ; 413-416 ; 637-640 ; 842- 844

PORTRAITS ET PLANS

Sacre de Mgr Gounot : la cérémonie.....	80
Sacre de Mgr Gounot : les personnalités.....	80
Groupe de Missionnaires d'Abyssinie avant 1937.....	80
M. Henri Heudre, visiteur de Syrie (1861-1938).....	80
Mgr Charles-Albert Gounot.....	80
M. Auguste Halinger (1867-1937).....	80
Mgr de Vienne, vicaire apostolique de Tientsin.....	96
Mgr François Schraven (1873-1937).....	96
Quelques invités pour la fête de saint Vincent (1937).....	96
Antoura : professeurs et M. Georges Lecomte.....	96
Hangchow : Sacre de Mgr Deymier, groupe d'Evêques (30 mai 1937) ..	96
[De gauche à droite : Mac Grath, Hou, Deymier, Faveau, Defebvre]	
Eglise Saint-Apollinaire à Rome.....	268
M. Joseph Le Pavec.....	307
Plans de la maison et de l'enclos de Saint-Lazare (1380 à 1804) ..	382-407
Plan Henri Legrand (1380).....	382
Plan Olivier Teuchet et Germain Hoyau (1552).....	384
Plan François de Belleforest (1575).....	385
Plan François de Quesnet (1609).....	385
Plan Mathieu Merian (1615).....	386
Plan Melchior Tavernier (1630).....	386
Plan Jean Boisseau (Plan des Colonelles) (1649-1652).....	386
Plan Jacques Gomboust (1649).....	389
Plan Jean Boisseau (1654).....	387
Plan Nicolas de Fer (1697).....	391
Plan Bernard Jaillot (1713).....	394
Plan La Caille (1714).....	395
Plan de la Grive (1728).....	397
Plan Turgot (1739).....	398
Plan Jaillot (1763).....	399
Eglise Saint-Lazare (xviii ^e siècle).....	400
Plan Verniquet (1791).....	392-393
Plan Le Maire (1804).....	405
Façade de Saint-Lazare (xviii ^e siècle).....	407

Annales de la Mission Volumes 1 - 126 - Link Page

[Previous](#) [Annales Volume 102](#)

[Next](#) [Annales Volume 104](#)

[Return to Electronic Index Page](#)